This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

H 1137.50.8

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TOME TREIZIÈME.

LILLE,

CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

[illegible]

[illegible]

Imprimerie de Quilleau-Bertaudet.

retirées de quelques blessures proviennent, sans aucun doute, du pillage fait dans les boutiques d'armuriers et chez les marchands de poudre et de plomb. On trouve ordinairement là de ces balles plutôt comme échantillon que comme objet de vente.

On a dit aussi que les soldats avaient coupé leurs balles pour les rendre plus meurtrières : mensonge encore, on manque de raisonnement. Les soldats n'avaient certes pas le temps de couper leurs balles quand on les foulait de toutes parts, tandis que les patriotes armés, en grande partie de fusils de chasse, étaient obligés de séparer les balles en deux ou de les amoindrir. Les patriotes ignorant pour la plupart les manœuvres de la guerre ont pu tirer aux dernières lignes pendant que les premières opéraient leurs décharges. Dans ce cas ils blessaient ou tuaient leurs camarades au lieu de tuer ou de blesser des soldats. On a vu des hommes imprudens tirer par des croisées sans ajuster, d'autres appuyer leurs fusils aux angles des rues et opérer des décharges, sans s'inquiéter de viser un adversaire ; on a vu aussi des postes patriotes tirer les uns sur les autres parce que le mot d'ordre avait été changé.

La troupe a été généreuse : il faut le proclamer sans crainte. Le calcul que je vais faire pourra convaincre le plus incrédule.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE OUTHENIN CHALANDRE FILS.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F. X. DE FELLER.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 2000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TOME TREIZIÈME.

LILLE,

CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N° 55.

1833.

H 1037.80.B

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

THIARD ou Tyard de Bissy (Ponthus de), évêque de Châlons, naquit à Bissy dans le diocèse de Mâcon, en 1521, du lieutenant-général du Mâconnais. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie et la théologie l'occupèrent tour à tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III, en 1578. On a de lui : 1° des *Poésies françaises*, in-4, Paris, 1573 ; 2° des *Homélies* ; 3° *Discours philosophiques*, in-4, et divers autres ouvrages en latin, in-4. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des *sonnets* en France ; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui ; ils ont cependant le mérite de la délicatesse d'expressions et d'idées dans un siècle où la poésie, qui vit d'images, s'en permettait souvent de malhonnêtes. Ce prélat mourut en 1605, à 84 ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie la vigueur de son corps et la force de son esprit. Il soutenait, dit-on, cette force par le meilleur vin, qu'il buvait toujours sans eau.

THIARD de Bissy (Henri de), de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison et société de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, et enfin commandeur des ordres du roi. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. Ce cardinal mourut en 1737, à 81 ans, avec une grande réputation de savoir et de piété. Les éloges et les regrets des catholiques honorèrent peut-être moins sa mémoire, suivant la réflexion de saint Jérôme, que la haine et les calomnies des sectaires. Son *Traité théologique sur la constitution* Unigenitus, en 2 vol. in-4, passe pour un des plus estimés et des plus complets sur cette matière. S'il est vrai, comme on l'a dit, que cet ouvrage soit du Père Germon, il n'en est pas moins certain que le cardinal n'en avait pas besoin, et que son adoption n'est qu'une approbation réfléchie. Le cardinal rend lui-même compte, dans la préface, des mesures qu'il a prises pour constater le mérite du manuscrit qui lui avait été présenté. Ses *Instructions pastorales*, 3 vol. in-4, montrent un zèle vif pour l'unité de la foi et la soumission aux décrets de l'Eglise.

THIARNI (Alexandre), dit l'*Expressif*, peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Sa manière est grande, son coloris est ferme et vigoureux ; il a rendu heureusement les différentes passions. Ce peintre né à Bologne en 1577, mourut, âgé de 91 ans, en 1668.

THIBAULT (Saint), ou Thibaud, prêtre, né à Provins d'une famille illustre, se sanctifia par les exercices de la vertu et de la mortification. Il mourut l'an 1066, auprès de Vicence en Italie, où il était allé se cacher pour servir Dieu avec plus de liberté.

THIBAULT VI, comte de Champagne, de Brie, et roi de Navarre, né posthume en 1205, mort à Pampelune en 1253. Il était fils de Thibault V et de Blanche, fille de Sanche le Sage, roi de Navarre. Il monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanche le Fort, son oncle ma-

ternel, en 1234. Thibault servit Louis VIII, son souverain, dans la guerre contre les albigeois; mais après quarante jours il se retira : c'était le terme voulu par les engagemens, comme grand vassal. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états, il cultiva les belles-lettres. Il aimait beaucoup la poésie, et répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguaient dans cet art. Il s'amusa même quelquefois avec succès à faire des chansons. Lévesque de la Ravalière a publié avec des observations les *Chansons* du comte de Champagne, faites en l'honneur de Blanche de Castille, mère de saint Louis, 2 vol. in-12, 1742.

* THIBAULT (François-Timothée), jurisconsulte et poète, naquit à Nancy en 1700, exerça la profession d'avocat, et devint procureur-général de la chambre des comptes de sa ville natale. Il cultiva la poésie, mais sans beaucoup de succès, et fut membre de l'académie de Nancy. Il a laissé : 1° *Tableau de l'avocat*, Nancy, 1737, in-12; 2° *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, ibid., 1763, in-folio; 3° *Recueil d'épigrammes*; 4° *Ode sur l'eucharistie*; 5° *Discours académiques*; 6° *La femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers. On prétend que Desforges a puisé dans cette pièce l'idée de la sienne qui porte le même titre, et qui est aussi en 5 actes et en vers. Thibault mourut à Nancy en juillet 1777.

* THIBAULT (N. l'abbé), inspecteur général de l'université, né à Châlons-sur-Marne ou dans les environs, d'une famille obscure, fut ordonné prêtre par l'évêque intrus du département de la Marne, Diot, qui lui conféra à 22 ans et 5 mois, sans dispense d'âge et sans observer les interstices, tous les ordres en 3 mois. L'abbé Thibault a cherché depuis à faire réparer cette faute, et celle non moins grande qu'il commit ensuite en renonçant à son état : il entra dans les armées, fit plusieurs campagnes, et reçut même une blessure, pour laquelle il obtint une pension. Ayant ensuite pris la carrière de l'enseignement, il y fit un chemin rapide. Proviseur du collége royal de Nancy, puis de celui de Saint-Louis, il devint inspecteur général, et fut destitué sous le ministère de M. Frayssinous. Il est mort le 28 mars 1830.

* THIBIAT (Nicolas), grand-vicaire et supérieur du grand séminaire de Metz, mort dans cette ville à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, a laissé une mémoire qui sera long-temps précieuse dans son diocèse par les vertus qu'il a pratiquées et par les services qu'il a rendus. Thibiat était d'une bonne famille de bourgeoisie; il avait été ordonné prêtre en 1772, et remplissait avant la révolution de modestes fonctions dans une chapellenie; mais déjà son attachement aux règles de son état lui avait mérité l'estime de ses confrères. La révolution le trouva ferme dans ses principes. Lorsqu'il passa par Sens avec les autres déportés de la Moselle, ses confrères le chargèrent d'adresser un discours de remercîment pour une somme de 300 fr. qu'on leur avoit distribuée : il s'en acquitta si bien, que son discours lui fut demandé pour être conservé dans les archives de cette ville. Sur les vaisseaux où les prêtres furent entassés à l'île d'Aix, ils avaient formé un conseil de conscience, et, quoiqu'il se trouvât parmi eux plusieurs grands-vicaires et des hommes vénérables par leur âge et par leur science, Thibiat fut jugé digne de siéger à côté d'eux. A Saintes où les prêtres qui n'avaient pas succombé furent conduits en 1795, on le chargea de la distribution des aumônes qui furent abondantes, grâces à la piété et à la générosité des fidèles de toutes les classes; il s'en acquitta avec tant de désintéressement, qu'il ne se réserva rien pour lui-même de toutes les sommes qu'il avait entre les mains. Il fut du petit nombre de ceux qui échappèrent aux jours mauvais. De retour à Metz, il comprit la nécessité de réparer les pertes que le sanctuaire venait de faire pendant une si cruelle persécution, et s'attacha surtout à former de bonne heure de jeunes gens aux connaissances et aux vertus du ministère ecclésiastique. Il rassembla

quelques élèves qui furent le premier noyau du séminaire : on peut le regarder comme le fondateur de cet établissement, qu'il dirigea toujours depuis. Il vit dans cette place se succéder depuis 28 ans un grand nombre de sujets pour lesquels il avait toute l'affection d'un père, et qui, sortis du séminaire, le consultaient encore sur leur conscience et sur les moyens de diriger celle des autres. Simple dans ses mœurs, il pratiquait éminemment le conseil de la pauvreté évangélique. L'écriture sainte lui était familière, et il l'avait étudiée avec soin. Les évêques qui se succédèrent à Metz lui accordèrent tous leur confiance, et lui donnèrent le titre de premier grand-vicaire. Cette *Notice* est extraite de l'*Ami de la religion*, du 10 novembre 1832.

THIBOUST (Claude-Charles), né à Paris en 1706, fut imprimeur du roi et de l'université. Dégoûté du monde, il entra au noviciat des chartreux ; et, s'il ne fit pas profession dans la règle de Saint-Bruno, il conserva toute sa vie pour cet institut l'attachement le plus tendre. Cette inclination le porta à faire une traduction en prose française des vers latins qu'on lisait dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la *Vie* de saint Bruno, peinte par le Sueur, dans 21 tableaux, qui font l'admiration des artistes et des connaisseurs. Thiboust fit deux éditions de son ouvrage. La première est in-4, en 1756, sans gravures. Cet imprimeur travaillait à une traduction d'Horace, lorsqu'il mourut le 27 mai 1757, à Bercy, âgé de 51 ans. On a encore de lui la traduction du poème *de l'Excellence de l'imprimerie*, poème qu'avait composé son père : il fit paraître cette traduction en 1754, avec le latin à côté.

* THIBOUVILLE (Henri-Lambert d'Emery, marquis de) suivit la carrière des armes avec honneur, et fut mestre de camp du régiment de la reine, dragons. L'étude des belles-lettres l'occupa presque toute sa vie ; ce qui, joint à son caractère incapable d'intrigue, nuisit à son avancement. Il mourut à Paris en 1784, et a laissé : 1° *l'Ecole de l'amitié*, Paris, 1757, 2 vol. in-12 ; 2° *Danger des passions*, ou *Anécdotes sérieuses et égyptiennes*, ibid., 1758, 2 vol. in-12 ; 3° *Réponse d'Abailard à Héloïse*, 1758, in-12 ; 4° *Ramire*, tragédie en 3 actes, 1759, in-12 ; 5° *Télamire*, tragédie en 5 actes, 1759. Ces deux pièces sont fort médiocres ; on y trouve cependant quelques scènes intéressantes et par fois d'assez beaux vers. 6° Deux *comédies proverbes*, en 3 actes chacune et en vers.

* THIÉBAUD (dom Benoît), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, et profès de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, où il avait prononcé ses vœux, le 11 juillet 1700, était un religieux instruit et laborieux. Il avait fait d'immenses recherches sur tout ce qui concerne l'ordre de Saint-Benoît. Le résultat de ce travail fut un ouvrage important, intitulé : *Bibliothèque générale et particulière des auteurs de tous les ordres et congrégations dans lesquels on pratique la règle de Saint-Benoît, avec l'histoire de leur vie, le catalogue, la chronologie et les différentes éditions de leurs ouvrages, et à la fin l'état présent de l'ordre de Saint-Benoît, où l'on trouve l'histoire de tous les ordres, congrégations et monastères de l'un et de l'autre sexe qui les composent*, 7 vol. in-4, restés manuscrits, et conservés jusqu'à la révolution dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon. L'auteur employa 20 ans à composer cette collection. Quelques-uns l'ont mal à propos confondue avec la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*; Bouillon, 1777, 4 vol. in-4, et ont prétendu que dom Thiébaud en était l'auteur. Celle-ci est de dom *Jean-François*, religieux de la même congrégation. (*Voy.* François, dom Jean, et le *Dict. des anonymes*, n. 502.) Dom Jean-François avait connaissance de l'ouvrage de son confrère ; il assure, tome 3, p. 127 du sien, « qu'il n'a point eu l'avantage de voir ces sept volumes (manuscrits), mais qu'il a eu celui d'avoir et de profiter d'un autre exemplaire de cet ouvrage, apparemment le premier brouillon, en 3 vol. in-4 d'histoire suivie, et

en un vol. in-4 de supplément, qui appartenaient à la bibliothèque de Saint-Mathias de Trèves. » Dom Benoît Thiébaud mourut à Saint-Vincent de Besançon, le 5 février 1766.

* THIÉBAUD (Dieudonné), littérateur, naquit à Laroche, près de Remiremont, le 26 décembre 1733, fit ses études avec succès, et voyagea dans plusieurs parties de l'Europe. Il demeura près de vingt ans à Berlin, et à son retour en France, il fut nommé proviseur du lycée de Versailles. Il connaissait à fond les langues allemande et italienne, et faisait d'assez jolis vers dans cette dernière langue. L'académie des Arcades de Rome le reçut dans son sein, et il fut aussi membre de celles de Berlin, Lyon, etc. Il est mort à Paris en 1807, âgé de soixante-quatorze ans; et on a de lui, outre plusieurs *articles* dans le *Dictionnaire de l'élocution française*, Paris, 1769, 2 vol. 1° *Les Adieux du duc de Bourgogne et de Fénélon, son précepteur*, ou *Dialogue sur les gouvernemens*, 1772, Paris, 1788, 1 vol. in-12. L'auteur y examine les différentes formes du gouvernement, croit que la France a besoin de plusieurs réformes, et voudrait qu'elle les dût à son roi, afin d'éviter les résultats d'une grande secousse politique. 2° *Traité du stile*; 3° *Nouveau plan d'enseignement public*, Rouen, 1766; 4° sur *la librairie et la liberté de la presse*, Paris, 1789, 2 vol. in-12; 5° sur *l'enseignement des écoles centrales*, ibid., 1797; 6° *Traité sur l'esprit public*, Strasbourg, 1798; 7° *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, Paris, 1804, 5 vol. in-8. C'est un recueil très curieux d'anecdotes sur les personnages les plus remarquables de la cour de Berlin, et qui contient des réflexions intéressantes sur des matières de politique, d'histoire et de littérature. On pourrait cependant reprocher à l'auteur quelques détails trop longs. Il a en outre fourni plusieurs *articles* et *dissertations* aux *Mémoires de l'académie de Berlin*, au *Journal d'Instruction publique* par Borelli, etc.

* THIÉBAULT (N.), curé de la paroisse de Sainte-Croix de Metz, et professeur de théologie, avait été supérieur du séminaire de cette ville. Il fut député aux états généraux de 1789, siégea dans l'assemblée constituante, et vota avec le côté droit. Lorsque cette assemblée eut terminé ses séances, il émigra avec la majeure partie du clergé resté fidèle. Il mourut pendant son émigration, à Elsenfeld sur le Mein, en 1791. On a de lui : 1° *Homélies sur les Evangiles*, 4 vol. in-8, Metz, 1761; 2° *Homélies sur les Epîtres*, 4 vol. in-8, Metz, 1766; 3° *Doctrine chrétienne en forme de prônes*, Metz, 1772, 6 vol. in-12.

* THIEFFENTALER (Joseph), jésuite, né à Bolsano, dans le comté de Tyrol, fut destiné aux missions, et s'embarqua en 1743, en Portugal pour l'Inde. Thieffentaler ne revint point en Europe. Il vivait encore en 1786, et se trouvait alors à Agra. On a de lui : 1° *Géographie de l'Indoustan*; 2° une *Histoire naturelle de l'Inde*; 3° un ouvrage *sur la religion des Brames*; 4° *Trois cartes du cours du Gange et du Gangra*. De tous ces écrits, on n'a que ceux qui concernent la géographie. Ils furent publiés par Jean Bernouilli, sous le titre de *Description historique et géographique de l'Inde*, Berlin, 1786, in-4; elle est enrichie de notes et de remarques des travaux d'Anquetil, du Perron et du major Rennel; elle est aussi accompagnée de cartes.

THIERRI Ier, roi de France, 3e fils de Clovis II, et frère de Clotaire III et de Childebert II, monta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, par les soins d'Ebroin, maire du palais, en 670. Mais peu de temps après, il fut rasé par ordre de Childéric, roi d'Austrasie, et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denys. Après la mort de son adversaire, en 673, il reprit le sceptre, et se laissa gouverner par Ebroin, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pepin, maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre et le vainquit à Testri en Vermandois, l'an 687. Ce prince, que le président Hénault nomme *Thierri III*, mourut en 69 à 39 ans. Il fut père de Clovis III et de Childebert III, rois de France.

THIERRI II ou IV, roi de France, sur-

nommé *de Chelles*, parce qu'il avait été nourri dans ce monastère, était fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône, par Charles Martel, en 720. Il n'eut de roi que le titre, et son ministre en exerça toute l'autorité. Thierry mourut en 737, à 25 ans. Après sa mort, il y eut un interrègne de 5 ans, jusqu'en 742.

THIERRI Ier ou Théodoric, roi d'Austrasie, fils de Clovis Ier roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue et quelques autres provinces qu'il avait enlevées aux Visigoths, pendant la vie de Clovis son père. En 515, une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. Théodebert son fils, qu'il envoya contre eux, les vainquit et tua Clochilaïc, roi de ces barbares. Il se ligua en 528 avec son frère Clotaire Ier, roi de Soissons, contre Hermenfroi, qu'ils dépouillèrent de ses états et qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avaient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebert son frère, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierri courut à sa défense, et obtint la paix les armes à la main. Il mourut au bout de quelque temps, en 534, après un règne de 23 ans, âgé d'environ 51 ans. Thierri était brave à la tête des armées, et sage dans le conseil; mais il était dévoré par l'ambition, et se servait de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna aux Boïens, peuples de Bavière, des lois qu'il avait fait dresser par d'habiles jurisconsultes. Théodebert son fils lui succéda.

THIERRI II *ou* Théodoric *le Jeune*, roi de Bourgogne et d'Austrasie, 2e fils de Childebert, naquit en 587. Il passa avec Théodebert II, son frère, les premières années de sa vie, sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert ayant ôté à Brunehaut le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans vers Thierri, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frère, l'assurant qu'il n'était point fils de Childebert, et qu'elle l'avait supposé à la place de son fils aîné qui était mort. Thierri suivit ce conseil (*voy.* Théodebert), et mourut peu après de dyssenterie, à Metz, l'an 613, lorsqu'il se préparait à faire la guerre à Clotaire, roi de Soissons. On trouve dans quelques chroniqueurs touchant Thierri plusieurs faits qui sont très incertains, du moins quant aux principales circonstances : il est certain qu'on a mis sur le compte de Brunehaut plus d'une atrocité dont il n'est pas difficile de la justifier, quoiqu'il soit impossible de faire de cette princesse une apologie complète.

THIERRI de Niem, natif de Paderborn en Westphalie, secrétaire de plusieurs papes, passa environ 30 ans à la cour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au concile de Constance, et il mourut peu de temps après, vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui : 1° une *Histoire du schisme des papes*, Nuremberg, 1592, in-fol. Cet ouvrage, divisé en 3 livres, s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V. 2° Un autre livre qui renferme la *Vie* du pape Jean XXIII, à Francfort, 1620, in-4; 3° le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce pape; 4° une *Invective* véhémente contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur; 5° un *Livre touchant les priviléges et les droits des empereurs aux investitures des évêques*, dans *Schardii syntagma de imperiali jurisdictione*, Strasbourg, 1609, in-fol. Thierri, homme austère et chagrin, fait un portrait hyperbolique de la cour de Rome et du clergé de son temps; il écrit d'un stile dur et barbare, et ne sera guère lu par ceux qui ont plus de goût et de jugement que lui.

THIERRI (dom Thierri de Viaixnes.) *Voyez* Viaixnes.

THIERS (Jean-Baptiste), savant bachelier de Sorbonne, naquit à Chartres, vers 1636, d'un cabaretier. Après avoir professé les humanités dans l'université de Paris, il fut curé de Champrond, au diocèse de Chartres, où il eut avec l'archidiacre des démêlés dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il se brouilla ensuite avec le chapitre de Chartres, pour des

raisons qui n'étaient pas plus solides. Il fut obligé de quitter ce diocèse, et il permuta sa cure avec celle de Vibraie au diocèse du Mans, où il mourut, âgé de 67 ans, en 1703. Cet écrivain avait une mémoire prodigieuse et une érudition très variée ; mais son caractère était bilieux, satirique et inquiet. Il avait beaucoup de goût pour le genre polémique, et il se plaisait à étudier et à traiter des matières singulières. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres ; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides et les plus exacts. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Traité des superstitions*, en 4 vol. in-12 ; ouvrage d'une grande érudition, quelquefois peu exact et assez prolixe. L'auteur aurait pu se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus, auxquelles personne ne songeait. En général, une longue et inutile énumération d'abus est toujours dangereuse pour des esprits faibles ou peu justes, qui ne distinguent pas la substance d'avec la rouille qui la ronge. Sa critique est souvent âpre et outrée, et condamne des choses qui pouvaient être envisagées sous un jour plus favorable. Il y a même des endroits qui donnent à penser sur le compte de l'auteur, par l'affectation avec laquelle il accumule les sophismes et les sarcasmes des hérétiques, pour leur opposer ensuite les réponses les plus faibles. C'est ainsi qu'en parlant (tome 2, page 288) de la procession de la Fête-Dieu, il répète les horreurs que les sectaires ont dites contre cette prétendue idolâtrie, et se contente de répondre que la procession date depuis 300 ans, et que le concile de Trente l'a approuvée : comme si la présence réelle, et l'adoration qui en est une suite nécessaire, dépendaient de cette procession. 2° *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, Paris, 1663, 2 volumes in-12. L'auteur paraît condamner l'usage et la pratique actuelle de l'Eglise, et vouloir tout ramener aux anciens temps; sans considérer que les erreurs de Calvin, et d'autres ennemis de la présence réelle, ont raisonnablement porté l'Eglise à donner plus de pompe et de solennité, ainsi que des occasions plus fréquentes à l'adoration de ce divin mystère. 3° *L'Avocat des pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris, 1676, in-13 ; 4° *Dissertations sur les porches des églises*, Orléans, 1679, in-12; 5° *Traité de la clôture des religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles et des statuts synodaux sur cette matière. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins et aux évêques mêmes l'entrée des maisons des filles en général ; le goût de l'exagération et du paradoxe semble avoir dirigé ses recherches. 6° *Exercitatio adversus Joannem de Launoy* ; 7° *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paraclitus* (voyez SANBRY) ; 8° *De festorum diminutione liber* ; 9° *Dissertation sur l'inscription du grand portail du couvent des cordeliers de Reims*, conçue en ces termes : *Deo homini, et B. Francisco, utrique crucifixo*, 1670, in-12. La critique de l'auteur sur cette inscription singulière et très condamnable, est judicieuse et pleine de bonne théologie. 10° *Traité des jeux permis et défendus*, Paris, 1686, in-12 ; 11° *Dissertations sur les principaux autels des églises, les jubés des églises et la clôture du chœur des églises*, Paris, 1688, in-12 ; 12° *Histoire des perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus et l'irrégularité de celles des ecclésiastiques*, Paris, 1690, in-12 ; 13° *Apologie de M. l'abbé de la Trappe contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe*, Grenoble, 1694, in-12 ; 14° *Traité de l'absolution de l'hérésie* ; 15° *Dissertation sur la sainte larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12 ; 16° *De la plus solide, de la plus nécessaire et la plus négligée des dévotions*, 1702, 2 vol. in-12 ; 17° des *Observations sur le nouveau bréviaire de Cluny*, 1704, 2 vol. in-12 ; 18° *Critique* du livre des *Flagellans*, de l'abbé Boileau ; elle eut peu de succès : c'est une réfutation faible et ennuyeuse ; quoique fondée en raison pour le fond des choses, et dirigée contre un

ouvrage qui prêtait à des critiques solides; 19° un *Traité des cloches*, 1721, in-12; 20° *Factum contre le chapitre de Chartres*, in-12; 21° *La Sauce-Robert, ou Avis salutaire à messire Jean-Robert, grand archidiacre*, 1re partie, 1676, in-8; 2e partie, 1678, in-8; 22° *La Sauce-Robert justifiée, à M. de Riantz, procureur du roi au Châtelet, ou pièces employées pour la justification de la Sauce-Robert*, 1679, in-8. Ces trois brochures, qui se relient en un seul volume, prouvent le goût de l'auteur pour la satire, et ce genre d'inconséquence qui caractérise presque toujours les hommes dominés par l'esprit de censure et de réforme. La collection complète des *OEuvres* de Jean-Baptiste Thiers forme 38 volumes in-8 ou in-12. Elle est maintenant peu estimée, quoique rare.

* THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), chirurgien et professeur d'anatomie, né à Rouen le 2 août 1752, étudia son art sous Lecat, puis à Paris, où il obtint l'emploi de prévôt de l'école pratique, dans laquelle il avait remporté plusieurs prix en 1784. Il était membre du collége et de l'académie royale de chirurgie. Il conserva le même titre lors de l'établissement des nouvelles écoles, et il était en outre conservateur des collections à celle de Paris. Ses cours étaient très suivis, et avaient pour objet la description des drogues usuelles de médecine et celle des instrumens de chirurgie. Thillaye était aussi chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine. Il est mort le 5 mars 1822, âgé de 70 ans, et a laissé : 1° *Traité des bandages et appareils*, Paris, 1798, in-8; troisième édition, 1815, in-8; traduit en allemand par J.-G.-F. Gruber, Leipsick, 1798, in-8. C'est l'ouvrage le plus complet, le plus utile en ce genre. 2° *Elémens d'électricité et de galvanisme, par M. George Singer, traduits de l'anglais, et augmentés de notes*, Paris, 1816, in-8.

THIOUT (Antoine), habile horloger de Paris, mort en 1767, s'est fait un nom par un savant *Traité d'Horlogiographie*, 1741, 2 vol. in-4, avec figures. Il fut le rival de Julien Le Roy, pour les connaissances théoriques, et pour l'art de les mettre en pratique.

* THIRION (Denys), député à la Convention nationale, naquit en Lorraine vers l'an 1750. Il était professeur de rhétorique à Metz à l'époque de la révolution; il en embrassa les principes avec chaleur, et en 1792 le département de la Moselle le nomma député à la Convention nationale. Il y montra contre le malheureux Louis XVI un acharnement qui tenait du délire; il vota sa mort sans appel et sans sursis, et demanda en même temps que cette peine fût abolie, « parce » que, disait-il, personne ne peut être » aussi criminel que le tyran. » Lié avec tous les jacobins, et notamment avec Marat, il le défendit le 26 février 1793; il provoqua ensuite la loi du *maximum*, comme un moyen de mettre un frein à l'avarice des accapareurs. Thirion se déclara en faveur de Robespierre et contre les *Girondins*; et, tant que le premier domina à la commune et à la Convention, il fut un de ses plus zélés défenseurs. On l'entendit ensuite faire l'éloge de Rossignol, mis en arrestation par Biron; et dans les clubs des jacobins, qu'il fréquentait assidûment, il y attaqua toutes les factions ennemies ou émules de Robespierre. Quand il vit la *Montagne* poursuivie par l'indignation de tous les partis, il changea de langage, s'éloigna des jacobins, parla contre eux et contre les sociétés populaires. Il ne tarda cependant pas à revenir à ses premières opinions; et, dès le 29 décembre 1794, il se plaignit de la marche rétrograde que prenait la Convention. Il paraît qu'il eut part à l'insurrection du 1er prairial : dans cette journée, il occupait le fauteuil comme secrétaire. Mis en arrestation, il recouvra sa liberté à l'amnistie par laquelle l'assemblée termina ses travaux. Thirion obtint alors la place de commissaire du pouvoir exécutif près les tribunaux de Bruges. Il fut ensuite et successivement professeur de littérature à Namur, puis à Douai, et il y resta jusqu'en 1814. Lors du retour de Buonaparte à Paris, il revint dans cette capitale; mais il ne joua aucun rôle important sur la scène politique,

quoiqu'on le vît de nouveau lié avec ses anciens confrères les jacobins. Il disparut à la seconde restauration, et mourut à Metz en 1816.

* THIROUX (dom Jean-Evangéliste), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Autun en 1663, d'une famille très considérée dans cette ville. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1680, et fit profession le 29 avril 1681 dans l'abbaye de la Trinité de Vendôme. Après ses cours, il professa la philosophie et la théologie dans quelques monastères de la congrégation, notamment à Saint-Remi de Reims, et fut ensuite prieur de Nogent-sous-Coucy, et de Saint-Nicaise de Meulan. Pendant qu'il professait à Reims, dom Thierri de Viaixnes, de la congrégation de Saint-Vannes, exerçait aussi cet emploi à Hautvilliers. Le même genre d'occupation, le même goût pour l'étude, et la conformité des sentimens sur des points agités alors, contribuèrent à lier ces deux professeurs. Ce fut pour dom Thiroux la source de beaucoup de désagrémens et d'une longue détention. Le 25 octobre 1703, dom Thiroux fut arrêté à Meulan par ordre du roi et conduit à la Bastille. Quelques jours auparavant, dom Thierri de Viaixnes avait été arrêté et mené à Vincennes. On avait saisi les papiers de dom Thiroux, et surtout les cahiers de philosophie et de théologie qu'il avait dictés à ses écoliers, et on sut que des théologiens jésuites les examinaient à Mont-Louis, maison de campagne du Père de la Chaise. Les supérieurs de la congrégation firent les démarches convenables pour délivrer dom Thiroux, ou savoir au moins la cause de sa captivité; mais ils ne purent rien en apprendre. Pour charmer l'ennui de sa prison, et pour ne point perdre par la désuétude le fruit de ses veilles, dom Thiroux s'était avisé de faire chaque jour, dans sa prison, deux leçons de philosophie ou de théologie, comme s'il avait eu des auditeurs. Ayant ensuite obtenu des livres et de quoi écrire, il composa un *Abrégé* de théologie, et apprit aussi l'hébreu et l'anglais de deux ecclésiastiques avec lesquels il avait eu permission de communiquer. Ce religieux demeura à la Bastille jusqu'au 15 février 1710, qu'il fut élargi, et amené à Saint-Germain-des-Prés; mais, quelque temps après, un ordre du roi le relégua à l'abbaye de Bonneval, avec défense d'en sortir, et interdiction de tout office sans une permission préalable, obtenue du gouvernement. On sut alors que quelques écrits sur les affaires du temps, une visite que dom Thiroux et dom de Viaixnes avaient faite au Père Quesnel, en Hollande, une correspondance avec ce Père de la part des deux religieux, avaient été la juste cause de leur disgrâce. Dom de Viaixnes était aussi sorti du donjon de Vincennes, mais avait été traité plus sévèrement. (*Voyez* VIAIXNES.) Louis XIV étant mort le 1er septembre 1715, dom Thiroux fut rappelé à Saint-Germain-des-Prés; et passa de là à l'abbaye de Saint-Denys, où il travailla avec dom Denys de Sainte-Marthe, occupé alors du nouveau *Gallia christiana*. Il y resta jusqu'en 1727. Il passa de là à Corbigny, puis à Molesme, et enfin à Saint-Germain-d'Auxerre, où il mourut le 14 septembre 1731. On a de lui: 1° *Theologia pauperum sacerdotum*, ouvrage composé pour les ecclésiastiques de la campagne. Il est resté inédit, et pouvait former trois ou quatre volumes. C'est l'*Abrégé* qu'il composa étant à la Bastille. 2° *Oraison funèbre de monseigneur le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV*, prononcée dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, 1701; 3° une *part* dans les travaux du nouveau *Gallia christiana*. Il coopéra aux trois premiers volumes avec dom Félix Hodin et dom Joseph Duclou; il dressa des *Mémoires* pour des métropoles entières, et on croit que le 4e tome est son ouvrage.

THIROUX D'ARCONVILLE. *Voyez* ARCONVILLE.

THYRY. *Voyez* HOLBACH.

THOLA, de la tribu d'Issachar, fut établi juge du peuple d'Israël, l'an 1232 avant J. C., et le gouverna pendant 28 ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de Ruth.

THOMAS (Saint), apôtre, surnommé *Didyme*, qui veut dire *Jumeau*, était de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat la 2e année de la prédication de J. C. Le Sauveur, après sa résurrection, s'étant fait voir à ses disciples, Thomas ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint, et ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta « qu'il ne croirait point que J. C. » fût ressuscité, à moins qu'il ne mît sa » main dans l'ouverture de son côté, et » ses doigts dans les trous des clous. » Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandait; ce qui a fait dire à un Père « que l'incrédulité de » Thomas avait été plus utile à l'Eglise, » en constatant la réalité de la résurrec» tion de J. C., que la foi prompte et » facile des autres apôtres. » Après l'Ascension, les apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas en porta la lumière dans les pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même, suivant une ancienne tradition, jusque dans les Indes. On croit qu'il y souffrit le martyre dans la ville de Calamine, d'où son corps fut transporté à Edesse, où il a été honoré pendant les premiers siècles de l'Eglise. D'autres prétendent que ce fut à Méliapour ou Saint-Thomé, autre ville des Indes, que ce saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent que son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui était dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui; mais cette découverte est appuyée sur des raisons trop peu décisives pour mériter le suffrage d'une critique exacte. *Voyez* la réflexion qui se trouve à la fin de l'article de saint Jacques le Majeur.

THOMAS, faux empereur, né, vers 780, d'une famille obscure, parvint de l'état de simple soldat à celui de commandant des troupes de l'empire, sous Léon l'Arménien. Cette élévation inespérée lui donna l'idée d'aspirer au trône des Césars. Léon ayant été assassiné l'an 820, il prit les armes, sous prétexte de venger sa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandait, et par l'armée navale qu'il avait eu l'adresse de gagner, cet ambitieux se fit passer pour le fils de l'impératrice Irène, et se fit couronner à Antioche par le patriarche Job. De là il vint mettre le siége devant Constantinople; mais ayant été battu à diverses reprises par mer et par terre, il se sauva à Andrinople, où les habitans le livrèrent à Michel le Bègue, successeur de Léon, qui le fit mourir après lui avoir fait souffrir des tourmens horribles, l'an 822.

THOMAS de Cantorbéry (Saint), dont le nom de famille était *Becket*, vit le jour à Londres en 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna dans sa patrie, et s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée; mais un danger qu'il courut à la chasse le fit rentrer en lui-même. La jurisprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célèbre. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, lui donna l'archidiaconé de son Eglise, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, qui l'éleva en 1162, après bien des résistances de sa part, sur le siége de Cantorbéry. Thomas ne vécut pas long-temps en paix avec son souverain, comme il le lui avait prédit. Les Anglais prétendent que les premières brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre, et que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement; mais la véritable origine fut son zèle pour les priviléges de son Eglise. Ce zèle, qui paraissait trop ardent au roi et à ses ministres, lui fit bien des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupait la charge de chancelier, dont il venait de se démettre; mais il refusa de répondre à ces imputations injustes, qu'il savait n'être qu'un moyen imaginé pour le perdre, et que ses adversaires mêmes ne croyaient pas. Condamné à la prison, il se retira à l'abbaye de Pontigni; et ensuite auprès de Louis le Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de Henri. Il lui écrivait: « Je vous dois, à » la vérité, révérence comme à mon roi; » mais je vous dois châtiment comme à » mon fils spirituel. » Henri II adopta des

vues de conciliation; et, après quelques difficultés, la paix se fit entre le roi et le prélat. Saint Thomas revint en Angleterre l'an 1170, et la guerre ne tarda pas à être rallumée, les courtisans ramenant toujours le roi à ses anciens erremens, et l'irritant contre l'inflexible prélat. Henri II était alors en Normandie dans son château de Bures, près de Caen, et non près de Bayeux, comme le dit Smollet. Fatigué de ces rapports, et personnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un accès de colère : « Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés » de bienfaits ne me venge d'un prêtre ? » Aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer et vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 29 décembre 1170, en la 53e année de son âge, et la 9e de son épiscopat. Sa piété tendre, son zèle, ses vertus épiscopales, le firent mettre au nombre des saints par Alexandre III. Depuis que l'Angleterre est tombée dans le désordre du schisme et de l'hérésie, on a vu le fanatique Burnet déchirer la mémoire de ce saint prélat, jusqu'à lui préférer l'infâme Crammer. Bossuet l'a excellemment justifié dans un parallèle qui rend aussi sensibles les vertus et la sainteté de l'un, que les crimes et la scélératesse de l'autre, et finit par ce passage remarquable : « Il combattit jusqu'au sang pour les moindres droits de l'Eglise; et en soutenant » ses prérogatives, tant celles que J. C. » lui avait acquises, que celles que les » rois pieux lui avaient données, il défendit jusqu'aux dehors de cette sainte » cité. » On a de lui : 1° divers *Traités* pleins d'érudition et de bonne théologie, quoique tout n'y soit pas exact; 2° des *Epîtres* publiées par Christianus Lupus, 2 vol. in-4, Bruxelles, 1682. Elles sont curieuses, et ne peuvent que donner une idée avantageuse de l'esprit et du cœur de l'illustre prélat. 3° Un cantique à la Vierge, qui commence par *Gaude flore Virginali*. Du Fossé a écrit sa *Vie* en français, in-8 (1); Christianus Lupus et Stapleton l'ont écrit en latin. La *Relation de sa mort*, par un témoin oculaire, Jean de Salisbury, se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Grégoire II fit réunir quatre *vies* diverses de saint Thomas, sous le titre de *Quadrilogus*. Nous ne pouvons mieux finir cet article que par la réflexion suivante : « De quelque » manière, dit un sage théologien, que les » saints se soient conduits, ils ne peu- » vent éviter d'être condamnés au tribu- » nal des incrédules. Lorsque, dans les » premiers siècles, ils se sont laissé » traîner au supplice sans résistance, c'é- » taient des imbéciles, des fanatiques » abusés par des fables et des prestiges. » Dans les siècles suivans, lorsqu'ils ont » défendu des droits fondés sur une » longue possession, et sur la jurispru- » dence universelle, ce sont des inso- » lens ambitieux, qui ont troublé le re- » pos des nations. Ceux qui ont souffert » en silence la dépravation des cours et » le libertinage des rois, étaient des âmes » viles et corrompues, qui n'ont pas eu » le courage de dire la vérité, et de tenir » parti pour la justice. Se sont-ils élevés » contre le brigandage qui a régné si » long-temps dans toutes les contrées de » l'Europe, voilà des séditieux et des re- » belles. Ceux qui ont quitté le monde » pour s'éloigner de la corruption, étaient » des enthousiastes mélancoliques, des » fainéans inutiles à la société. Si d'au- » tres, en considération de leurs talens » et de leurs vertus, ont été placés à la » tête des affaires, c'est l'ambition et » l'hypocrisie qui les y a conduits. Dans » le temps que l'Eglise était pauvre, on » fait un crime à ses ministres d'avoir » vécu d'aumônes; lorsqu'on lui a confié » des richesses pour les mettre à couvert » de la rapacité des grands, on lui re- » proche d'avoir tout envahi. Que fau- » drait-il pour satisfaire des censeurs » aussi capricieux? Les engraisser aux » dépens de l'Eglise, des pauvres, des » établissemens de charité; alors peut- » être ils nous permettraient de croire » en Dieu. » (On trouve dans la *Biographie universelle*, à l'article *Becket*, une *Notice* sur saint Thomas de Cantorbéry : ce

(1) La *Biographie universelle* en cite une autre par Camboust de Pontchasteau, sous le nom de Beaulieu, 1679, in-4; et à l'article *du Fossé*, on dit que ce fut cet auteur qui se cacha sous ce nom.

saint y est traité d'une manière indigne.)

THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200, illustra ce pays par ses mœurs et sa science, et mourut l'an 1268. On a de lui : *Historia Salonitarum pontificum atque Spalatensium*, publiée par Mathias Belius dans sa collection des Historiens de Hongrie, tome 3, 1748. Jean Lucius a beaucoup profité de l'ouvrage de Thomas, pour publier *Dalmatia illustrata*, Amsterdam, 1666, quoiqu'il la critique souvent avec aigreur : exemple d'ingratitude fidèlement imité par presque tous les écrivains modernes.

THOMAS DE CATIMPRÉ *ou* DE CANTINPRÉ (*Cantipratanus*), né en 1201 à Leeuw-Saint-Pierre, près de Bruxelles, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambray, puis religieux de l'ordre de Saint-Dominique, vers l'an 1232. Il est connu : 1° par un traité des devoirs des supérieurs et des inférieurs, publié sous ce titre singulier : *Bonum universale de apibus*, ouvrage historique et ascétique. L'auteur y montre de l'érudition ; il y a une quantité de faits curieux et édifians, mais dont plusieurs échapperaient avec peine à une critique sévère. 2° *Vie de sainte Lutgarde*. La meilleure édition est celle de Douay, 1627 ; elle est accompagnée de notes et de la *Vie* de l'auteur, par George Colvenerius, docteur en théologie de Douay. Le Père Vincent Williart, dominicain, a donné une traduction de cet ouvrage, Bruxelles, 1650, in-4 ; 3° *Vie de sainte Christine*, fille célèbre dans le 13e siècle. (*Voyez* CHRISTINE DE BRUZO *et* CHRISTINE l'*Admirable* dans le même article.) Cette *Vie* se trouve, ainsi que celle de sainte Lutgarde, dans *Surius* et les *Acta sanctorum* du mois de juin, etc. C'est à tort que quelques-uns croient qu'il a été évêque suffragant de Cambray. Ce savant religieux mourut en 1280, et selon quelques-uns en 1263.

THOMAS D'AQUIN (Saint) naquit en 1227 d'une famille illustre, à Aquin, petite ville de Campanie, au royaume de Naples. Landulphe, son père, l'avait envoyé dès l'âge de 5 ans au Mont-Cassin, et de là à Naples, où il étudia la grammaire et la philosophie. Thomas commençait à y faire paraître ses talens, quand il entra chez les frères-prêcheurs au couvent de Saint-Dominique de Naples, l'an 1243. Ses parens s'opposèrent à sa vocation ; pour l'arracher à leur persécution, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Comme il était en chemin, et qu'il se reposait auprès d'une fontaine, ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans un château de leur père, où il fut captif pendant plus d'un an. On employa tout pour le rendre au monde. Une fille pleine d'attraits et d'enjouement fut introduite dans sa chambre ; mais Thomas, insensible à ses caresses, la poursuivit avec un tison ardent. Enfin, quand on vit qu'il était inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'amena avec lui à Paris, et le conduisit peu après à Cologne, pour faire ses études sous Albert le Grand, qui enseignait avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune dominicain le rendait fort taciturne ; ses compagnons le croyant stupide, l'appelaient le *Bœuf muet ;* mais Albert ayant bientôt reconnu sa grande capacité, leur dit « Que les mu- » gissemens de ce bœuf retentiraient un » jour dans tout l'univers. » L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris, où il fut suivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'université de cette ville jusqu'en 1248. Albert, alors docteur en théologie, étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple l'y suivit, et enseigna en même temps la philosophie, l'Ecriture sainte et les Sentences, et parut en tout digne de son maître. Les différends qui survinrent entre les séculiers et les réguliers dans l'université retardèrent son doctorat. Il retourna en Italie, et se rendit à Anagni, auprès du pape. Albert le Grand y était déjà depuis un an avec saint Bonaventure. Ils y travaillèrent tous les trois à défendre leur ordre contre Guillaume de Saint-Amour, et à faire condamner son livre des *Périls des derniers temps*. Saint Thomas revint à Paris en

1253, y fut reçu docteur en 1257, et s'y distingua par ses leçons et ses prédications. Le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. Saint Louis, aussi sensible à son mérite que le pontife romain, l'appela souvent à sa cour. Thomas y portait une extrême humilité et un esprit plus occupé de ses études que de toutes les grandeurs qui l'environnaient. Un jour qu'il avait la tête remplie des objections des nouveaux manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entièrement absorbé dans cet objet. Après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut : *Voilà qui est décisif contre les manichéens*. Le prieur des frères-prêcheurs, qui l'accompagnait, le fit souvenir du lieu où il était, et Thomas demanda pardon au roi de cette distraction; mais saint Louis en fut édifié, et voulut qu'un de ses secrétaires écrivît aussitôt l'argument qui se trouva être très solide. Thomas fut toujours dans une grande considération auprès des pontifes romains. Le pape Grégoire X, devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appela. Thomas s'étant fixé à Naples, où il avait été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre, tenu à la Pentecôte, à Florence, l'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui envoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis, l'emporta et obtint que Thomas vînt enseigner dans sa ville capitale, dont il avait refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Le saint docteur partit de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvait point dans le voisinage de couvent de frères-prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célèbre de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine. Ce fut dans ce monastère qu'il rendit l'âme, le 7 mars 1274, âgé de 48 ans : vie bien courte, en comparaison de la multitude et de l'excellence de ses écrits. Jean XXII le mit au nombre des saints, en 1313. De tous les scolastiques des temps de barbarie, il est sans contredit le plus solide, le plus judicieux et le plus net. Les titres d'*Ange de l'école*, de *Docteur angélique* et d'*Aigle des théologiens*, qu'on lui donna, ne dûrent pas paraître outrés à ses contemporains. « Ses ouvrages, dit un critique judicieux, » annoncent un génie vaste et profond, un » jugement exquis, une clarté admirable » et une précision unique. Soit qu'il établisse les vérités de la foi, soit qu'il » réponde aux difficultés, on voit rarement qu'il puisse ajouter à ce qu'il a » dit : ce qui, joint au temps où il fournissait sa carrière, dans un champ à » peine défriché, le fait considérer avec » raison comme un esprit d'un ordre » presque surhumain, et suscité extraordinairement pour éclairer l'école. » Il avait une si grande facilité, qu'il dictait, sur différentes matières, à trois écrivains, et quelquefois à quatre en même temps. Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, et entre autres en 1570, à Rome, 18 tomes en 17 vol. in-fol.; mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du saint, et on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. On a deux autres éditions de ses *OEuvres*, l'une en 12 vol. à Anvers, et l'autre dirigée par le Père Nicolaï, en 19 vol. On a imprimé, sous son nom, *Secreta alchymiæ magnalia*, Cologne, 1579, in-4 : ouvrage qui n'est ni de lui ni digne de lui. On lui attribue aussi des *Commentaires* sur la Genèse et sur les Livres des Machabées, que saint Antonin assure n'être pas de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord, et qu'elle mérite en effet. Solide dans l'établissement des principes, exact dans les raisonnemens, clair dans l'expression, il pourrait être le meilleur modèle des théologiens, si son stile était plus mâle et plus pur, et surtout s'il eût dégagé une science simple par sa nature d'une multitude de recherches et de dissertations qui paraissent ou inutiles ou étrangères, et s'il eût tourné exclusivement vers les matières essentielles de la religion les ressources de son érudition et de son génie. Il faut conve-

nir cependant qu'on s'élève aujourd'hui trop contre les questions purement scolastiques, et que des discussions peu importantes par leur objet direct peuvent avoir de bons effets sur les esprits, en les obligeant, pour appuyer leurs assertions quelconques, de savoir l'Ecriture sainte, les Conciles et les Pères; en les exerçant dans les règles d'une bonne logique; en leur apprenant à dévoiler un sophisme, et à saisir avec certitude la justesse d'une conséquence. Depuis que les contestations scolastiques sont tombées, l'étude de l'antiquité ecclésiastique et de la théologie même dogmatique est négligée; l'art de raisonner s'affaiblit d'une manière visible; les ouvrages les plus vantés ne sont qu'un ensemble de parallogismes et de contradictions; avec le mérite du stile et quelquefois de la science, ils n'ont pas celui d'un raisonnement juste. A cela ajoutons l'avantage d'occuper l'activité de l'esprit humain par des méditations innocentes, et de détourner ses regards inquiets des choses où ses erreurs ne peuvent être indifférentes. Quand les questions scolastiques existaient, les grandes vérités de la foi, de la morale, les maximes constitutives des gouvernemens, de la société civile et ecclésiastique étaient à l'abri de la contradiction; on ne disputait pas sur ces grands objets, on ne les contestait pas, parce que l'inquiétude naturelle de la raison se nourrissait des spéculations où le bonheur des hommes et les vérités éternelles n'étaient pas compromis : aujourd'hui elle porte partout des regards téméraires et destructeurs, *semblable*, comme dit Bayle, *à ces poudres corrosives qui, après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongent la chair vive, carient les os, et percent jusqu'aux moelles*. Quand la baleine, dans sa fureur ou dans la véhémence de ses ébats, menace de submerger quelque navire que la tempête emmène dans ses eaux, on amuse ce monstre des mers en lui jetant un tonneau vide : occupé de cette marotte, devenue pour lui un objet important, il laisse passer les navigateurs, et un spectacle innocent remplace l'aspect d'une mort inévitable. « Voilà, dit » un homme d'esprit, une image réalisée » parmi nous : le tonneau rempli d'air » est notre vieille philosophie, et, si l'on » veut, une bonne partie de la vieille » théologie; le monstre menaçant est » l'inquiète raison; le navire, le dépôt » précieux des vérités salutaires. » (*Voy.* Anselme, Duns, Hangest, Suarès.) Les *Opuscules* de saint Thomas, sur des questions de morale, montrent la justesse de son sens et sa prudence chrétienne. On le reconnaît encore dans ses *Commentaires* sur les Psaumes, sur les Epîtres de saint Paul aux Romains, aux Hébreux, et sur la 1re aux Corinthiens; et dans sa *Chaîne dorée* sur les Evangiles. Pour les *Commentaires* sur les autres Epîtres de saint Paul, sur Isaïe, Jérémie, saint Matthieu, saint Jean, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office* du *Saint-Sacrement* est un des plus beaux du bréviaire romain. Les cantiques *Sacris solemniis*, *Verbum supernum*, *Pange*, *lingua*, et surtout le *Lauda*, *Sion*, unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie; le choix des mots est si propre, les expressions si heureuses, la cadence si sonore et si naturelle, qu'on les considère avec raison comme le fruit d'un génie rare, et de plus, comme le fruit d'un homme choisi par la Providence pour célébrer avec dignité le plus auguste des mystères chrétiens. Santeuil disait qu'il donnerait volontiers tout ce qu'il avait fait de vers pour une seule strophe du *Verbum supernum*, savoir la suivante :

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

Voyez la *Vie* de ce saint par le Père Tournon, Paris, 1737, in-4.

THOMAS (Hubert), natif de Liége, s'appliqua avec succès au droit, devint conseiller intime de Louis, électeur palatin, puis secrétaire de Frédéric II, son successeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince, qu'il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François Ier, de Henri VIII,

et de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *De l'origine des Tongrois et des Eburons*, Strasbourg, 1541, Anvers, 1650, et dans la Collection des écrivains d'Allemagne de Schardius; 2° *Annales, ou la Vie de Frédéric II, électeur palatin*, Francfort, 1624, in-4; 3° une *Description des édifices* de ce prince; 4° des *Antiquités d'Heidelberg*, etc. Ces ouvrages sont bien écrits en latin, le stile de l'auteur est assez pur, élégant et du plus grand intérêt; mais sa critique est peu sûre; il adopte des traditions populaires sans examen. Buffon ne s'en est pas assez défié, en rapportant sur sa parole l'histoire du prétendu port de Tongres, dans un temps où cette ville n'existait pas encore.

THOMAS DE VILLENEUVE (Saint) prit le nom de *Villeneuve* du lieu de sa naissance, qui est un village ainsi nommé dans le diocèse de Tolède. Il fut élevé à Alcala, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque; mais il aima mieux entrer dans l'ordre de Saint-Augustin. Ses sermons, ses directions, ses leçons de théologie et ses vertus lui firent bientôt un nom célèbre. L'empereur Charles-Quint et Isabelle son épouse voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter; mais celui de Valence étant venu à vaquer, Charles-Quint le lui donna, et ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales; mais il brilla surtout par sa charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer, avant de mourir, tout ce qu'il avait, jusqu'au lit même sur lequel il était couché; car il le donna au geôlier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de temps qui lui restait à vivre. Il finit saintement sa carrière en 1555, à 67 ans. On a de lui 1 vol. de *Sermons*, et un *Commentaire* sur le Cantique des Cantiques, publiés à Alcala en 1581, et à Augsbourg, 1757, in-fol. *Voyez* sa *Vie* par le Père Claude Maimbourg du même ordre, Paris, 1666, in-12. (Il y a en France une congrégation d'hospitalières de saint Thomas de Villeneuve. Elles furent instituées en 1660 par le Père Ange le Proust, augustin réformé.)

THOMAS DE JÉSUS, *ou* DIDACE SANCHE D'AVILA, né à Baéça dans l'Andalousie, vers 1568, embrassa l'ordre des carmes-déchaussés, à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille, définiteur-général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les carmes doivent l'établissement de leurs maisons nommées *Ermitages*. Il voulut établir une congrégation dans son ordre, uniquement destinée à la propagation de la foi chez les infidèles; mais il n'eut pas la satisfaction de réussir. En 1609, il vint aux Pays-Bas, y établit plusieurs couvens, et l'*Ermitage* de la forêt de Marlagne près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté, à Rome, le 26 mars 1626, définiteur-général de son ordre. Nous avons de lui : 1° *Stimulus missionum*, Rome, 1610, in-8; 2° *Thesaurus sapientiæ divinæ, in gentium omnium salute procuranda*, etc. La meilleure édition est de 1684, in-4. C'est un abrégé de controverse contre les païens, les juifs, les mahométans, etc.; et une histoire des opinions et des rits des églises du Levant, séparées de celle de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII et Benoît XIV faisaient grand cas de cet ouvrage savant et utile : plusieurs écrivains en ont profité. Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur. 3° *Expositio in omnes fere regulas ordinum religiosorum*, Anvers, 1617, in-fol.; 4° plusieurs ouvrages ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses *OEuvres* sous le titre de : *Opera omnia, homini religioso et apostolico utilissima*, Cologne, 1684, 3 vol. in-fol.

THOMAS (Artus), sieur d'Embry, est connu : 1° par des *Epigrammes* sur les tableaux de Philostrate, que Blaise de Vigenère a placées dans sa traduction de cet auteur et de Callistrate, 1 vol. in-fol.; 2° par des *Commentaires* sur la *Vie* d'Apollonius de Tyane par Philostrate, insérés dans la version du même Vigenère,

2 vol. in-4 ; 3° par une suite de la traduction de l'*Histoire* de Chalcondyle, in-fol. (*Voyez* VIGENÈRE.)

THOMAS DU FOSSÉ (Pierre), né à Rouen en 1634 d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où Le Maistre de Sacy prit soin de lui former l'esprit et le stile. Pompone, ministre d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades : son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut dans le célibat en 1698, à 64 ans. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'Eglise, et son attachement à un parti qui l'a si long-temps troublée et qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont : 1° la *Vie de saint Thomas de Cant orbéry*, in-4 et in-12 ; 2° celles de *Tertullien* et d'*Origène*, in-8 ; 3° deux volumes in-4 des *Vies des saints*. Il avait dessein d'en donner la suite ; mais il interrompit ce projet, pour continuer les *Explications* de la Bible de Sacy. Il est encore auteur des petites *Notes* de cette même Bible, des *Mémoires sur sa vie*, in-12, et d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté et de noblesse que de prévention. Il rédigea les *Mémoires* de Pontis. (*Voyez* ce nom.)

* THOMAS D'AQUIN DE SAINT-JOSEPH, carme, dit, avant son entrée en religion, Christophe *Pasturel*, né à Montferrand, près de Clermont, se distingua par sa science dans l'histoire sacrée et profane, et par la régularité de sa vie. Il fut élevé aux premières charges de son ordre, et mourut à Clermont, le 6 novembre 1649. On a de lui : 1° *De origine atque primordiis gentis Francorum, ab authore incerto, sed qui Caroli Calvi ætate vixit, cum notis hist.*, Paris, 1644, in-4 ; 2° *Vie de saint Calmin, duc d'Aquitaine*, Tulles, 1646, in-8. Jacques le Long dit que ce n'est qu'une traduction de la même *Vie* écrite en latin par Bernard Guidon, évêque de Loudun. 3° *Vie de Marie-Anne de Saint-Barthélemy*, carmélite ; 4° *Vie de la vénérable Marie Galiote*, Paris, 1633 ; 5° plusieurs livres pour soutenir les prétentions de son ordre, et beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

THOMAS DE CHARMES, capucin, né à Charmes en Lorraine, en 1703, mort à Nancy le 3 janvier 1765, est auteur d'une *Théologie*, en 3 vol. in-12, Nancy, 1777 : elle est claire, méthodique, et une des plus orthodoxes qui aient paru dans ces derniers temps. Entre les sentimens controversés parmi les catholiques, l'auteur embrasse pour l'ordinaire le plus solidement établi et le plus éloigné des extrêmes. Il a donné un *Compendium* de cette même *Théologie*, réimprimé à Liége, chez Bassompierre, sur la cinquième édition, 1791, 1 vol. in-12.

THOMAS (Antoine-Léonard), membre de l'académie française et de celle de Lyon, était né, en 1732, à Clermont, et mourut le 17 septembre 1785, dans le château d'Oulins, où l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, son ami, l'avait fait transporter dès le commencement de sa maladie. Thomas avait débuté dans les lettres par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le Poème de la Religion naturelle*. Il fallait avoir du courage pour oser attaquer Voltaire, qui jouissait alors de tout l'éclat de sa réputation. Le jeune écrivain y combat avec force cette *philosophie orgueilleuse*, comme il s'exprime, *qui voudrait élever la religion naturelle sur les débris de l'auguste religion de nos pères*. En 1756, il n'était pas plus disposé à encenser ce chef de secte, dont il comparait le génie *à un volcan qui ne jette plus que de faibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent* ; et qu'il appelle un *écrivain nourri des maximes anglaises, abandonné à une liberté effrénée de penser et de dire les choses les plus dangereuses*. Ce qui donne le plus de célébrité à Thomas, ce sont ses *Eloges*, dont plusieurs ont été couronnés par l'académie. On y trouve beaucoup d'esprit, une imagination riche et féconde, des tableaux énergiques, des analyses justes, des jugemens profonds ; mais en même temps un vain clinquant, une parure recherchée, un emploi trop fréquent de métaphores, et particulièrement une espèce de jargon

scientifique, composé de termes d'arts, de géométrie, de métaphysique, etc., qui jettent de l'obscurité dans le discours, et lui donnent un air de pédanterie; défaut qui est devenu, pour les esprits faux et faibles, un objet d'imitation, qui a fait une multitude de mauvais singes, et a infiniment contribué à la dégénération de l'éloquence française. « Ce nouveau genre, » dont M. Thomas est inventeur, dit un » critique, est devenu le genre dominant. » Il a achevé de corrompre le peu de » goût qui restait encore. C'est un *penseur* profond, mais peu naturel : toujours monté sur des échasses, il fatigue » par un stile toujours ampoulé, toujours » outré, par une morgue et une monotonie continuelles, par son affectation » à ne tirer ses métaphores que des arts » et des sciences les moins à la portée du » lecteur. » Toutes les fois qu'on apportait à Voltaire quelque ouvrage de Thomas, il ne manquait jamais de dire : *Ah! voilà du* GALITHOMAS ! Ce goût de Thomas pour l'obscurité et l'extraordinaire porte quelquefois sur les choses mêmes, et produit des assertions répréhensibles. C'est ainsi que dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, on lit qu'*il est presque égal pour le bonheur; de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre*; que *l'âme est heureuse par ses efforts; et* que, *pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même*. Tout cela est d'un faux visible. L'âme n'est pas heureuse par ses efforts, mais par l'objet et le motif de ses efforts. Il importe infiniment à l'âme contre qui son activité soit exercée. L'*Eloge de Marc-Aurèle*, moins sujet aux défauts de stile qui défigurent ses autres discours, pèche davantage par le fond. Thomas était entré à l'académie, et semblait avoir oublié ses anciens principes pour favoriser ceux de ses confrères. L'*Essai sur les éloges*, que les gens de goût considèrent comme son meilleur ouvrage, est rempli de bonnes observations et de justes critiques; il est écrit d'un stile moins maniéré et moins roide que la plupart de ses autres productions, quoiqu'on y trouve encore assez souvent des *masses*, des *chaînes*, des *chocs*, etc. On a encore de lui plusieurs pièces de vers, entre autres une *Ode sur le temps*, où l'on trouve de très belles strophes, et une *Epître au peuple*, semée de très bons vers. Il avait entrepris un grand poème sur Pierre le Grand, intitulé *la Pétréide*, dont il avait lu quelques chants dans des séances de l'académie française; mais il abandonna ensuite ce travail, la dureté des noms russes lui ayant fait pressentir qu'elle pouvait seule être la cause du non succès de son ouvrage. Indisposé depuis long-temps, il coulait une vie indolente, presque toujours dans la solitude, et quelquefois au sein d'une société choisie, au milieu de laquelle il gardait le silence. Son état empirant, l'archevêque de Lyon voulut l'avertir lui-même du danger qui le menaçait; il l'exhorta à chercher sa consolation et son appui dans les sacremens de l'Eglise. Thomas s'y disposa avec une résignation parfaite, et il les reçut dans des sentimens de foi et de piété qui édifièrent tous les témoins de sa maladie et de sa mort. En 1791, M. Deleyre publia un *Essai sur la vie de M. Thomas* : c'est un panégyrique fait par un ami, et un ami tout enthousiasmé de la démocratie. Cependant l'auteur n'est pas toujours d'accord avec Thomas; il trouve qu'il a trop vanté la fumée de la » gloire : « Je n'ai jamais senti, dit-il, que » la gloire eût été ni dût être le premier » mobile des plus belles actions. Ce qui a » été exécuté de plus extraordinaire sur la » terre est l'ouvrage de la religion ou du » patriotisme. » Il n'est pas plus d'accord avec Thomas sur le tableau qu'offre l'*Essai sur le caractère et les mœurs des femmes*, de la condition de ce sexe, soit en Asie, soit en Europe. Il lui semble que leurs maux y sont exagérés. Il observe que « les exclusions qu'elles éprouvent » ne sont injurieuses qu'à leurs prétentions, et que leur dépendance tient à » leur faiblesse naturelle. Séparées des » hommes, elles ne pourraient leur résister en corps de société : mêlées ou même » unies à l'autre sexe par le mariage, » elles ne doivent pas lui résister. Il faut » qu'elles dominent ou soient dominées.

» Mais laquelle de ces deux situations a » le plus d'inconvéniens ? » Rien de plus censé que ces critiques. (Les *Œuvres* de Thomas forment 2 vol. in-8, Paris, 1819, édition compacte, avec une bonne *Notice* de Ch. Villenave. Une édition plus récente est celle de Verdière, 1825, 6 vol. in-8, avec une *Notice* étendue par M. St.-Surin. Cet auteur a été justement apprécié par M. de Barante, dans son ouvrage de *La littérature au 18e siècle.*)

THOMAS DE JÉSUS. *Voyez* ANDRADA.

THOMAS A KEMPIS. *Voy.* KEMPIS.

THOMAS WALDENSIS. *Voyez* NETTER.

THOMAS CATEJAN. *Voyez* VIO.

THOMASINI. *Voyez* TOMASINI.

THOMASIUS (Michel), qu'on nommait aussi *Tanaquetius*, né à Majorque, secrétaire et conseiller de Philippe II, roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida ; il joignait à la science du droit la connaissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de Gratien. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages, tels que *Disputes ecclésiastiques*, Rome, 1585, in-4 ; *Commentarius de ratione conciliorum celebrandorum.* Il vivait encore en 1560.

THOMASIUS ou THOMASEN (Jacques), d'une bonne famille de Leipsick, où il naquit en 1622, fut élevé avec soin, et y enseigna les belles-lettres et la philosophie. C'était un homme doux, tranquille, et incapable de troubler son repos et celui des autres par de vaines querelles. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° les *Origines de l'histoire philosophique et ecclésiastique ;* 2° plusieurs *Dissertations*, Hall, 1700 et années suivantes, 11 vol. in-8, dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont en latin, et renferment beaucoup de recherches.

THOMASIUS (Christian), fils du précédent, né à Leipsick en 1655, prit le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder en 1676. Un journal allemand qu'il commença à publier en 1677, et dans lequel il semait plusieurs traits satiriques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita Mazius à l'accuser publiquement d'hérésie, et même du crime de lèse-majesté. Thomasius avait réfuté un traité de son dénonciateur, où celui-ci prétendait qu'il n'y avait que la religion luthérienne qui fût propre à maintenir la paix et la tranquillité de l'état ; ce fut le principe de ses querelles avec Mazius. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'université de Hall. La première chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après, il fit soutenir des thèses (Anvers, 1713, in-4), dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, et qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette assertion révoltante fit naître beaucoup d'écrits. Thomasius mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre et un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont : 1° une *Introduction à la philosophie de la cour ;* 2° l'*Histoire de la sagesse et de la folie ;* 3° deux *Livres des défauts de la jurisprudence romaine ;* 4° les *Fondemens du droit naturel et des gens ;* 5° *Histoire des disputes entre le sacerdoce et l'empire, jusqu'au 16e siècle ;* on conçoit aisément de quelle façon un protestant a traité cette matière.

THOMASSIN (Louis), né à Aix en Provence l'an 1619, d'une famille ancienne et distinguée dans l'Eglise et dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa 14e année. Après y avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Ecriture, les Pères, les Conciles, faisaient la base générale de ses conclusions. Appelé à Paris en 1654, il y commença dans le séminaire de Saint-Magloire des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avait suivie à Saumur, et les continua jusqu'en 1668. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ses *Dissertations latines sur les Conciles*, dont il n'y

a eu que le premier vol. qui ait paru, en 1667, in-4; et ses *Mémoires sur la grâce*, qui furent imprimés en 1668, en 3 vol. in-8. Il abandonne la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination, pour suivre celle des Pères grecs, qui s'éloignant également des erreurs condamnées, lui paraissaient plus douce et plus encourageante. Ils reparurent en 1682, in-4, augmentés de deux Mémoires, sous les auspices de M. de Harlay, successeur de M. de Péréfixe. Il publia aussi trois tomes de *Dogmes théologiques*, en latin, le 1er en 1680, le 2e en 1684, le 3e en 1689, et en français en plusieurs vol. in-8 : trois autres tomes en français de la *Discipline ecclésiastique sur les bénéfices et les bénéficiers*; le 1er en 1676, le 2e en 1679, le 3e en 1681. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du Père Thomassin, fut réimprimé en 1725. C'est dans cette source que van Espen a puisé presque toute l'érudition qu'il a mise dans son *Jus ecclesiasticum*. Les novateurs ont quelquefois entrepris d'abuser de cet ouvrage, pour tout rappeler à l'ancienne discipline, et censurer les usages et l'état actuel de l'Eglise : Thomassin a prévenu cet abus, et sapé l'absurde prétention par une observation simple et péremptoire : *In usu et exercitio variatum est, non in potestate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in romanis pontificibus, pro eorum summo principatu, eadem semper intacta atque illibata viget : erumpit autem et exercetur non eodem semper modo; sed pro locorum, temporumque et rerum opportunitate, pro ecclesiæ sive utilitate, sive necessitate; hæc certissima norma est conciliandæ antiquæ ecclesiarum disciplinæ cum nova.* (*Voyez* FLEURY, MORIN, ZOSIME, etc.) Ce traité a été abrégé par d'Héricourt. Il a donné ensuite divers Traités sur les sujets particuliers de la discipline de l'Eglise et de la morale chrétienne : de l'*office divin*, in-8; des *fêtes*, in-8; des *jeûnes*, in-8; de la *vérité et du mensonge*, in-8; de l'*aumône*, in-8; du *négoce* et de l'*usure*, in-8. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort, aussi-bien que le *Traité dogmatique et historique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'unité de l'Eglise*, 1703, 3 vol. in-4. Ce ne fut pas seulement sur ces matières que brilla le savoir du Père Thomassin; il possédait les belles-lettres, et il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvait faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie*, in-8; les *Histoires profanes*, 2 vol. in-4; les *Poètes*, 3 vol. in-8 : ouvrage où il y a de bonnes observations, noyées dans un amas d'inutilités et d'idées communes. Le pape Innocent XI témoigna quelque désir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, et voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi, de la part du cardinal Casanate, bibliothécaire de Sa Sainteté; mais la réponse fut qu'un tel sujet ne devait pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au saint Père sa gratitude et son zèle, en traduisant en latin les 3 vol. in-fol., 1706, de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plus tôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'était appliqué à l'hébreu pendant 50 années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité et la vérité de la religion. Il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres, et qu'il fallait par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie religion, aussi-bien que la première langue. Ce fut ce qui l'engagea à composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la grammaire ou les langues, par rapport à l'Ecriture sainte*, 2 vol. in-8. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel hébraïque*, dont l'impression, qui se faisait au Louvre, ne fut achevée qu'après sa mort. Cet ouvrage vit le jour in-fol., en 1697 (par les soins du Père Bordes, de l'Oratoire, et de Barat, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres), et ne répondit pas à la répu-

tation de l'auteur. Le Père Thomassin mourut la nuit de Noël de 1695, âgé de 76 ans. Ce savant avait la modestie d'un homme qui unit de grandes connaissances à de grandes vertus et à un esprit parfaitement détrompé de la vanité des louanges humaines. Son esprit était sage et son caractère modéré. Il parut pendant quelque temps épouser les intérêts de la secte jansénienne; mais il ne tarda pas à en revenir et à s'attacher inviolablement à la mère de toutes les Eglises. « Etant encore jeune, dit l'abbé Bérault, et n'ayant étudié saint Augustin que dans les compilations infidèles du parti, il avait donné dans les nouvelles opinions. Mais s'il put commettre une légèreté, pardonnable à son âge, il n'eut point l'orgueil et l'opiniâtreté qui convertit l'erreur en hérésie formelle. Non moins recommandable par sa candeur et sa piété que par son savoir, dès qu'il eut reconnu, par la lectures des *OEuvres* mêmes de saint Augustin, combien Jansénius imposait à ce saint docteur, ainsi qu'à l'Eglise qui en avait confirmé la doctrine sur la grâce, nul respect humain ne put l'empêcher d'en faire une confession pour le moins aussi éclatante que l'avaient été les préventions de sa jeunesse. Il alla trouver chacun de ceux qu'il craignait d'avoir engagés dans ses premières opinions, et leur protesta qu'il en était parfaitement revenu, comme d'autant d'erreurs essentiellement contraires à la foi. Les ouvrages qu'il nous a transmis attesteront à jamais et la réalité et la sincérité de sa déclaration. » Sa charité était si grande, qu'il donnait aux pauvres la moitié de la pension de mille livres que lui faisait le clergé. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition; mais il la puise moins dans les sources, que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. Son stile est un peu pesant; il n'arrange pas toujours ses matériaux d'une manière agréable, et en général il est trop diffus. Il possédait mieux le latin que le français. L'abbé Lenglet l'a jugé trop sévèrement lorsqu'il a dit que le *Père Thomassin était un homme de passages, et non de raisonnement; qui copiait par lui-même, et réfléchissait par autrui.* Le Père Bordes a écrit sa *Vie* en latin à la tête du *Glossaire hébraïque.*

THOMASSIN (Philippe), graveur célèbre, prit à Troyes, en Champagne, lieu de sa naissance, les premiers principes du dessin. Il voyagea ensuite en Italie, où, après s'être perfectionné sous les grands maîtres qui illustrèrent la fin du 16e siècle, il se fixa à la gravure, s'établit à Rome et s'y maria. Il donna, en 1600, un *Recueil* in-4 *de portraits des souverains* les plus distingués, et *des plus grands capitaines des* 15e *et* 16e *siècles.* Ces portraits, au nombre de cent, gravés d'après les originaux, sont accompagnés d'un sommaire latin des actions les plus mémorables de chacun des princes et des capitaines qu'ils représentent. Thomassin s'exerça principalement sur des sujets de dévotion, d'après Raphaël, Salviati, Baroche et autres peintres célèbres. Il fit un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on compte le premier des Cochins, et Michel Dorigny, ses compatriotes; mais aucun ne lui fit autant d'honneur que le fameux Callot, qui apprit de lui à manier le burin. Thomassin mourut à Rome, âgé de 70 ans. La date de sa mort est ignorée.

THOMASSIN (N.), fils d'un graveur habile, de la même famille que le précédent, entra chez le célèbre Picart, dit *le Romain*, où il acheva de se perfectionner. Ce grand artiste s'étant retiré en Hollande, en 1710, son élève le suivit et y demeura jusqu'en 1713, qu'il revint à Paris, où il fut reçu de l'académie royale, en 1728. Sa manière de graver était belle et savante. Il entrait parfaitement dans l'esprit du peintre dont il voulait rendre le caractère, et il avait l'art d'en faire connaître avec finesse la touche et le goût des contours. On cite, entre autres produc-

tions de son burin : 1° le *Magnificat* de Jouvenet; 2° le *Coriolan*, d'après La Fosse; 3° les *Noces de Cana*, d'après Paul Véronèse. Il mourut le 1er janvier 1741, âgé de 53 ans.

* THOMPSON (Edouard), poète et capitaine de la marine anglaise, né à Hull dans le comté d'York, fit ses études sous le célèbre docteur Cox. Il passa dans sa jeunesse aux Indes orientales, où il entra, quelque temps après, dans la marine. En 1777, il était lieutenant sur un vaisseau de guerre. Il se retira peu de temps après avec une pension, vint à Londres, et, pendant plusieurs années, il ne s'occupa que de littérature. Comme il désirait reprendre son premier état, son ami Gorik lui procura une place de capitaine de vaisseau; il commanda l'*Hyène*, avec lequel il prit un bâtiment français de la compagnie des Indes. Il s'embarqua ensuite, avec le même grade, sur *le Granicus*, et mourut sur les côtes d'Afrique, en 1786. On a de lui plusieurs poèmes licencieux, comme *la Mérétriciade*, *la Courtisane*, *la Cour de Cupidon*, où les images obscènes effacent tout le mérite de la versification. On pourrait en dire autant de son autre poème, le *Jubilé à Stratford-sur-Avon*. Il avait entrepris un grand ouvrage dont il donna le prospectus avec le titre d'*Observations maritimes recueillies depuis l'année 1653 jusqu'à 1763*; mais ce travail n'a jamais paru. On cite parmi ses autres productions : 1° *la belle Quaker*, comédie imitée d'une pièce de Shadwell, jouée en 1773; 2° *le Soldat*, poème, 1764; 3° *Lettres d'un marin*, 1763, etc. Il donna en outre une édition des *Œuvres* de Paul Whitehead, et une autre des *Œuvres* d'André Monvel, 3 vol. in-4.

THOMPSON (Jacques), célèbre poète anglais, naquit en 1700, à Ednan, en Ecosse, où son père était ministre. (Une dame d'esprit ayant reconnu un vrai talent poétique dans le jeune Thompson, lui conseilla de se rendre à Londres. Il suivit ce conseil, et renonça à l'état ecclésiastique, auquel il était destiné.) Arrivé dans la capitale de l'Angleterre, il publia en 1726 son poème sur l'*Hiver* qui le fit connaître des littérateurs, et rechercher des personnes du plus haut rang. Le lord Talbot, chancelier du royaume, voulut lui confier son fils. Il lui servit de guide dans ses voyages. Le poète parcourut, avec son élève, la plupart des cours et des villes principales de l'Europe. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, le chancelier le nomma son secrétaire. La mort lui ayant enlevé ce protecteur, il fut réduit à vivre des productions de son génie. Il mourut en 1748, emportant dans le tombeau les regrets des citoyens et des gens de goût. Sa physionomie annonçait la gaieté, et sa conversation l'inspirait. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres, avec la *Vie* de l'auteur, en 1762, en 2 vol. in-4. Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. On y trouve : 1° *les quatre Saisons*; poème aussi philosophique que pittoresque, traduit en français en 1759, in-8, par madame Bontems, avec de très belles estampes, et en 1801, 1 vol. in-8, par M. Deleuze. C'est le tableau de la nature dans les différens temps de l'année; il est plein d'images riantes, quelquefois grandes et fortes, et de bonnes moralités; la dernière partie, qui est l'hiver, finit par des vues consolantes sur l'immortalité. 2° *Le Château de l'Indolence*, plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale; 3° le poème de *la Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans, et qu'il mettait au dessus de ses autres productions; 4° des *Tragédies*, qui furent représentées avec beaucoup de succès, quoiqu'elles pèchent par le plan et souvent par la versification; 5° des *Odes*, au dessous de celles de Rousseau, mais où l'on trouve néanmoins le génie de la lyre. Son *Hymne au Créateur* a été traduite en français par l'abbé Yart. 6° *Panégyrique de Newton*, en vers.

* THORE (Jean), médecin et bota-

niste, né le 3 octobre 1762, à Montau, département du Gers, d'un tisserand qui lui fit donner quelques principes d'instruction chez les religieux de Cluny, dut son éducation à une personne bienfaisante, Mme Bourdens, qui pourvut aux frais de ses études. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça après avoir terminé ses classes à Auch. S'étant rendu à Bordeaux, il y fit ses cours de médecine et de botanique : il fut employé ensuite dans les hôpitaux des armées des Pyrénées occidentales, et dans ceux établis à Dax, où il fixa sa résidence. Cet établissement ayant été supprimé en 1815, Thore perdit son emploi de médecin en chef. Il est mort d'une attaque d'apoplexie, le 27 avril 1823, à l'âge de soixante ans. Il a laissé : 1° *Mémoire sur la constitution physique des environs de Dax*, lequel est imprimé dans le *Recueil* de Capelle de Villey, t. 3, p. 41 ; et dans le *Recueil* de la Société de médecine de Paris; 2° *Essai d'une Chloris du département des Landes*, Dax et Paris, 1802. On y trouve la description de plusieurs végétaux qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches des botanistes. 3° *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, 1810 : cet ouvrage renferme des détails statistiques, des observations sur l'histoire naturelle, des additions à la *Chloris*, etc. 4° *Coup-d'œil rapide sur les Landes du département de ce nom*, 1812. Plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Bulletin polymathique du muséum de Bordeaux*. Le fils de Thore, M. Franklin, avocat, a hérité de son bel herbier, *collection* précieuse qui renferme l'histoire complète de la botanique concernant le département des Landes.

THORENTIER (Jacques), docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1713, avait eu le titre de grand-pénitencier de Paris, sous M. de Harlay; mais il n'en avait jamais exercé les fonctions. La chaire et la direction l'occupèrent principalement, et il opéra de grands fruits dans la capitale et en province. Il travailla avec beaucoup d'ardeur, mais inutilement, à ramener le Père Quesnel à la soumission due aux décisions de l'Eglise. On a de lui : 1° Les *Consolations contre les frayeurs de la mort*, in-12 ; 2° une *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, 1726, in-8 ; 3° l'*Usure expliquée et condamnée par les Ecritures saintes*, etc., Paris, 1673, in-12, sous le nom de *du Tertre*; ouvrage assez bien raisonné ; 4° des *Sermons*, in-8, plus solides que brillans.

THORIUS (Raphaël), médecin, mort de la peste en 1629, à Londres. On a de lui un poème estimé *sur le tabac*, Utrecht, 1644, in-12, et une lettre *De causa morbi et mortis Isaaci Casauboni*.

THORNILL (Jacques), peintre, né en 1676, dans la province de Dorset, mort en 1732, entra chez un peintre médiocre, où le désir de se perfectionner, et son goût, le rendirent en peu de temps habile dans son art. La reine Anne l'employa dans plusieurs grands ouvrages de peinture, lui donna le titre de son premier peintre, et le créa chevalier. Devenu membre du parlement, il ne cessa d'exercer la peinture. Il peignait également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage et l'architecture.

THOU (Nicolas de), de l'illustre maison de Thou, originaire de Champagne, fut conseiller clerc au parlement, archidiacre de l'Eglise de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il sacra le roi Henri IV en 1594, et fut distingué parmi les prélats de son temps par son savoir et par sa piété. Il prêcha avec zèle et avec fruit, et mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui : 1° un *Traité de l'administration des sacremens* ; 2° une *Explication de la messe et de ses cérémonies* ; 3° d'autres ouvrages peu connus.

THOU (Jacques-Auguste de), 3e fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1553, et voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre et en Allemagne. Son père l'avait destiné à l'état ecclésiastique, et Nicolas de Thou, son oncle, évêque de Chartres, lui avait donné un canonicat dans son Eglise; mais après la mort de son frère il se maria, posséda divers emplois dans la robe,

et devint président à mortier. En 1586, après la journée des Barricades, il sortit de Paris, et se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie et en Picardie, et ensuite en Allemagne. De Thou passa de là à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce prince. Il se rendit aussitôt auprès de Henri IV, qui l'employa à plusieurs négociations, et lui donna, en 1591, la charge de grand maître de la bibliothèque du roi, après la mort de Jacques Amyot. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs-généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires épineuses. Commis avec le cardinal du Perron pour trouver les moyens de réformer l'université de Paris, et pour travailler à la construction du Collége royal, qui fut commencé par ses soins, il s'en acquitta avec zèle. Il mourut à Paris le 8 mai 1617, à 64 ans. Le président de Thou s'était nourri des meilleurs auteurs grecs et latins, et avait puisé dans ses lectures et dans ses voyages la connaissance raisonnée des mœurs, des coutumes, et de la géographie de tous les pays différens. Nous avons de lui une *Histoire universelle*, en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607) en latin, dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Il ne peint ni comme Tacite, ni comme Salluste; mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale. Ses réflexions, sans être fines, sont nobles et judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails; il fait des courses jusqu'aux extrémités du monde, au lieu de se renfermer dans son objet principal; mais la beauté de son stile empêche presque qu'on ne s'aperçoive de ce défaut. On lui a encore reproché de latiniser d'une manière étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays: il a fallu ajouter à la fin de son *Histoire* un dictionnaire, sous le titre de *Clavis historiæ Thuanæ*, où tous ces mots sont traduits en français. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des papes, du clergé, de la maison de Guise, et une certaine disposition à adoucir les fautes des huguenots, et à faire valoir les vertus et les talens de cette secte, firent soupçonner qu'il avait des sentimens peu orthodoxes; et l'on ne doit pas s'étonner que son *Histoire* ait été condamnée à Rome par un décret du 9 novembre 1609, et de nouveau le 10 mai 1757. Un auteur moderne (M. Paquot) le caractérise en ces termes: *Audax nimium; hostis jesuitarum implacabilis; calumniator Guisiorum; protestantium exscriptor, laudator, amicus, sedi apostolicæ et synodo Tridentinæ totique reicatholicæ parum æquus.* Il ne faut nullement ajouter foi à ce que de Thou dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte ont été puisés dans des sources infectées, comme dans Van Metteren, quoique, dans d'autres endroits, il soit plus judicieux et plus équitable que la plupart des auteurs français qui ont parlé de l'histoire de ces provinces. Il écrivait souvent sur des mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyaient. C'est pour cela, en partie, que Casaubon, Scaliger, Grotius, Heinsius, Saumaise, le Clerc, Larrey, ont donné de si grands éloges à son *Histoire*, qu'ils proposent pour modèle d'un ouvrage où, selon eux, on ne voit nulle partialité, parce qu'elle est toute en faveur des sectes. Malheureusement, cet exemple a été suivi par la plupart de ceux qui ont écrit *l'Histoire* après lui; et c'est ce qui a beaucoup contribué à produire cette haine insensée de la religion, qui enfin est parvenue en France (1793) à une profession ouverte de l'athéisme. Le Père Ant. Possevin a fait sur cette *Histoire* de savantes Notes critiques, qui, longtemps conservées en manuscrit dans la bibliothèque des jésuites à Bologne, ont été imprimées par le Père Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*, Venise, 1762, in-4. La meilleure édition de l'*Histoire* de Thou, est celle de Londres, 1733, en 7 vol. in-folio. On y trouve la continuation, depuis 1607 jusqu'en 1612, en

3 livres, par Rigault. C'est sur cette édition que l'abbé des Fontaines, aidé de plusieurs savans, en a donné une Traduction française, en 17 vol. in-6, Paris, 1749; et Hollande, 11 vol. in-4. Après une préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la vie de l'historien, composés par lui-même. Ces *Mémoires* avaient déjà paru en français, à Rotterdam, en 1731, in-4, avec une traduction de la Préface qui est au devant de sa grande *Histoire*. Cette version est un peu retouchée dans ce qui est en prose, et on y a ajouté ses *Poésies latines*, rapportées en français dans les *Mémoires*. Ses vers latins sont pleins d'élégance et de génie. Il a fait un poème sur la Fauconnerie, *De re accipitraria*, 1584, in-4; des poésies diverses sur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, 1611, in-4; des *Poésies chrétiennes*, Paris, 1599, in-8, etc. Durand a écrit sa *Vie*, in-8. Rémon de Sainte-Albine a publié un *Abrégé* de son *Histoire universelle*, en 10 vol. in-12.

THOU (François-Auguste de), fils aîné du précédent, fut nommé grand maître de la bibliothèque du roi, et se fit aimer des savans par sa douceur et par son érudition. Le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avait confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fut la cause de sa mort. Il eut la tête tranchée à Lyon en 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme qui périssait pour n'avoir pas voulu dénoncer son ami. On a dit que Richelieu avait été charmé de se venger sur lui de ce que le président de Thou, son père, avait dit dans son Histoire, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant de la conjuration d'Amboise, à l'année 1560 : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgo dictus Monachus, quod eam vitam professus fuisset, dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* Mais un tel motif de vengeance est si absurde, qu'on ne peut l'attribuer à un être raisonnable, eût-il la férocité des Cannibales. Pierre du Puy a tâché de justifier son ami; mais, malgré tout ce que l'humanité compatissante peut alléguer en faveur de cet illustre malheureux, il faut convenir que sa condamnation est légale et juste, selon la législation criminelle de toutes les nations, et en particulier selon l'édit de Louis XI du 22 décembre 1477. Le père du malheureux de Thou, qui rapporte dans son Histoire plusieurs exemples de condamnations pareilles, ne prévoyait pas que son fils en servirait aussi. Les Mémoires de Chouppes lui imputent autre chose qu'une simple réticence, mais sans preuve.

* THOURET (Jacques-Guillaume), avocat célèbre, naquit à Pont-l'Evêque, département du Calvados, en août 1746, fit ses études à Caen, et se consacra au barreau. Les lois romaines furent l'objet de ses premiers travaux, et il donna ensuite toute son application à celles de Normandie. Cette étude était d'autant plus utile, que le nombre des coutumes surpassait alors en France celui de ses provinces. Thouret n'avait que 19 ans, lorsqu'il plaida sa première cause au bailliage de Pont-l'Evêque. Le jeune avocat, ayant obtenu un grand succès, s'établit à Rouen en 1770, et fut bientôt le principal ornement de ce barreau. On se souvient encore dans cette ville du plaidoyer qu'il prononça en 1774, à la rentrée du parlement. En 1787, il fut élu procureur-général-syndic du tiers-état près de l'assemblée provinciale de Rouen. L'ouvrage qu'il composa alors sur l'administration fixa l'attention du ministère. Nommé par la ville de Rouen député aux états-généraux de 1789, il se fit bientôt remarquer par son éloquence. Il combattit avec chaleur l'empressement du tiers-état à adopter la dénomination d'assemblée nationale : cette opposition donna le change au parti contraire, qui chercha à l'attirer dans ses intérêts en le portant à la présidence; mais Thouret refusa cet honneur. Il se réunit à Mirabeau, dans la discussion du *veto* qu'on devait accorder au roi, et soutint qu'il ne fallait apporter aucune restriction à l'exercice de la sanction royale. Il fut ensuite nommé membre du comité de constitution, présenta le plan d'une nouvelle division territoriale de la France, et d'un nouveau système

administratif. Cette loi éprouva une opposition de la part de Mirabeau ; Thouret la défendit ; et après six jours de lutte entre ces deux rivaux, l'assemblée adopta le plan du comité. Ce fut Thouret qu'on chargea particulièrement de l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Il prononça, à cette occasion, neuf discours pleins de vues profondes et d'une grande justesse de raisonnement. Les principaux résultats de ces discours furent *l'établissement des juges de paix*, et celui du *juri* en matière criminelle. L'établissement du juri fut vivement combattu par le célèbre Tronchet ; mais l'avis de Thouret prévalut, quoiqu'il ait éprouvé dans la suite différentes modifications. Il parla, et toujours avec son éloquence ordinaire, dans presque toutes les grandes discussions. On admira son rapport sur la régence, et le discours où il combattit la proposition de déclarer les députés non rééligibles. La constitution une fois établie avec l'assentiment du roi, il pensait, non sans raison, qu'elle ne pouvait exister qu'autant que les fondateurs en seraient les gardiens : les évènemens ont prouvé la sagesse de cette observation. Thouret fut encore chargé de réunir les différentes parties de l'acte constitutionnel, dont la révision termina les travaux de l'assemblée. Elle rendit aux talens de Thouret l'hommage le plus flatteur, en lui déférant pour la quatrième fois le titre de président. Il fit dans cette qualité la clôture des séances, après avoir reçu du roi le serment d'être fidèle à la constitution. Nommé président de la cour de cassation, il remplit cette place avec honneur. Cependant Thouret, tout en se montrant partisan de la constitution, avait donné des preuves non équivoques de sa modération ; et il ne pouvait ainsi échapper à la haine des jacobins. En 1793, et après la mort de Louis XVI, il se vit arrêté et conduit aux prisons du Luxembourg, comme suspect. C'est pendant sa captivité qu'il fit, pour l'instruction de son fils, un *Extrait des ouvrages des abbés Dubos et Mably*, qui a été imprimé sous le titre d'*Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*, 1800, in-18 ; et un autre *Extrait sur l'histoire de France*, qui a été imprimé depuis. Le prétexte absurde d'une conspiration tendant à forcer les prisons et à égorger les membres de la Convention, entraîna à l'échafaud plusieurs victimes innocentes : Thouret fut de ce nombre ; traduit devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit avec courage, et fit tomber toutes les preuves supposées de l'accusation, mais sa mort était décidée d'avance ; il fut condamné et exécuté en avril 1793, à l'âge de 47 ans. On a aussi de lui des *Mémoires*, remarquables par l'érudition et l'esprit d'analyse.

* THOURET (Michel-Augustin), frère du précédent, célèbre médecin, naquit à Pont-l'Evêque, en 1748, étudia à Paris, où il reçut le grade de docteur. Il était profond dans son art, qu'il a enrichi d'utiles ouvrages ; il connaissait également les écrivains anciens et les auteurs modernes. C'est Thouret qui, de concert avec M. de la Rochefoucauld-Liancourt, fonda la société et le comité central de vaccine. Il remplit les emplois les plus honorables, et fut successivement docteur-régent, administrateur des hôpitaux, du Mont-de-Piété, directeur de l'Ecole de médecine de Paris, et conseiller ordinaire de l'université (en 1802). Il était membre de la légion-d'honneur et de plusieurs académies nationales et étrangères. Thouret mourut, presque subitement, à Paris, le 9 juin 1810, à l'âge de soixante-deux ans. On a de lui un grand nombre de *Mémoires* ou *Dissertations*, dont voici les plus importans : 1° *Réflexions sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne, particulièrement à l'enfant nouveau-né*, ou *Mémoires sur un nouvel avantage attribué à cette conformation*, 1779, inséré dans les *Mémoires* de la société royale de médecine, 3 vol., 1779 ; 2° *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, insérées dans le même volume, et publiées à part en 1780 ; 3° *Rapport sur les aimans* ; 4° *Rapports sur plusieurs questions proposées à la société royale de médecine par le ministre de la marine, relativement à la nourriture*

des gens de mer, 1784, avec de la Porte, inséré dans les *Mémoires* de la société de médecine, 7 vol.; 5° *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784; 6° *Extraits de la correspondance de la société royale de médecine, relativement au magnétisme animal*, imprimé en 1785 par ordre du roi; 7° *Mémoires sur le tic douloureux*, 1785; 8° *Recherches sur les différens degrés de compression dont la tête est susceptible*, ou *Mémoire sur les moyens de déterminer, d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les avantages de différentes méthodes fondées sur cette ressource de la nature*, etc., 1784; 9° *Rapport sur les exhumations du cimetière et de l'église des Saints-Innocens*, 1789; 10° *Mémoire sur la substance du cerveau et sur la propriété qu'il paraît avoir de se conserver long-temps après toutes les autres parties, dans les corps qui se décomposent au sein de la terre*, 1790; 11° *Discours prononcé à la séance de l'Ecole de médecine, pour l'ouverture des cours de l'an* 8 (1800), *et la distribution des prix de l'école pratique*, etc.

THOYNARD (Nicolas), né à Orléans, en 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connaissance des médailles, dans laquelle il fit de très grands progrès. Les savans le consultèrent comme leur oracle, et il satisfaisait à leurs questions avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui quelques lumières pour son ouvrage des *Epoques syro-macédoniennes*. Thoynard ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs que par l'étendue de ses connaissances. Il mourut à Paris en 1706, à 77 ans. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde des quatre évangélistes*, Paris, 1709, in-fol. en grec et en latin, avec de savantes *Notes* sur la chronologie et sur l'histoire, ouvrage très estimé. Il fit encore imprimer des *notes* sur la version du nouveau Testament de Richard Simon, un écrit sur la version du nouveau Testament du Père Bouhours, et sur celle de Mons. Thoynard était laïque.

THRASIBULE. *Voyez* TRASYBULE.

THRASIMOND *ou* TRASAMOND, roi des Vandales, en Afrique, était arien, et un des plus ardens persécuteurs des catholiques. Il se déchaîna surtout contre les ecclésiastiques; et, pour attirer les fidèles à sa croyance, il empêcha l'élection des évêques par des édits très rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496 et mourut en 523.

THRASYLE, célèbre astrologue, se trouva un jour sur le port de Rhodes avec Tibère qui avait été exilé dans cette île: il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivait dans le moment lui apportait d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste et de Livie, qui le rappelaient à Rome. C'était une espèce d'horoscopiste, qui quelquefois devinait juste. Il vivait encore l'an 37 de J. C.

THUCYDIDE, célèbre historien grec, fils d'Olorus, naquit à Athènes l'an 475 avant J. C. Il comptait parmi ses ancêtres Miltiade. Après s'être formé dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance, il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 47 ans, il fut chargé de conduire et d'établir à Thurinus une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponèse s'étant allumée peu de temps après dans la Grèce, y excita de grands mouvemens et de grands troubles. Thucydide avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontières de la Thrace; mais ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, il fut condamné à l'exil. C'est alors qu'il composa son *Histoire de la guerre du Péloponèse*, entre les républiques d'Athènes et de Sparte. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt-unième année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Démosthènes faisait un si grand cas de cet ouvrage, qu'il le copia plusieurs fois. On prétend que Thucydide sentit naître ses talens pour l'histoire, en entendant lire à Athè-

nes, pendant la fête des Panathénées, l'histoire d'Hérodote, dont il était contemporain. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote, plus doux, plus clair et plus abondant; Thucydide, plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. « Quand on va d'Hérodote à Thucydide, dit un critique, il » semble qu'on quitte un parterre émaillé » de fleurs ou un bocage délicieux, pour » entrer dans un champ bien labouré, » où partout l'agréable est sacrifié à l'utile. Hérodote vivait au milieu du luxe » et des voluptés de la molle Ionie, dans » une région favorisée du ciel; Thucydide habitait l'âpre territoire de l'Attique, au milieu d'un peuple simple, » laborieux, économe; il était militaire, » et ses mauvais succès n'avaient pas » égayé son caractère naturellement sérieux et sombre : son stile est dur, » austère, souvent obscur; dans quelques » endroits, il était à peine intelligible » pour Cicéron lui-même, à qui la langue » grecque était aussi familière que la » sienne. Qu'on juge de ce qu'il doit être » pour nous. » Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, l'emporte infiniment sur Hérodote, qui adoptait les mémoires qu'on lui fournissait sans les examiner, et des contes absurdes qui ne méritaient pas même d'examen. Mais les faits rapportés par Thucydide sont d'un faible intérêt; le sujet qu'il a traité est triste et mesquin; c'est un tissu de petites opérations militaires; on a continuellement sous les yeux le spectacle des petites peuplades de la Grèce, qui font le dégât sur les terres les unes des autres, qui se pillent et s'égorgent comme des hordes sauvages, avec une férocité aveugle, pour de très petits intérêts; et dans toutes ces querelles meurtrières, il n'y a pas un exploit vraiment grand et mémorable. Elles ne peuvent être importantes pour un philosophe, que parce qu'elles ont amené la décadence et la servitude de la Grèce : les harangues, qui sont très longues et très fréquentes, forment la partie de cet ouvrage la plus curieuse et la plus intéressante aujourd'hui, parce qu'elles renferment toute la politique de ce temps-là. Thucydide mourut à Athènes, où il avait été rappelé, l'an 411 avant J. C. De toutes les éditions de son *Histoire*, les meilleures sont celle d'Amsterdam, 1731, in-fol., en grec et en latin; celle d'Oxford, 1696, in-fol., et de Glascow, 1759, 8 vol. in-8. D'Ablancourt en a donné une Traduction en vers français, peu estimée, en 3 vol. in-12. (Pierre Lévesque en donna une meilleure en 1796; mais elle a été effacée par celle que M. Gail a donnée en 1807, 10 vol. in-4 et in-8, de l'*Histoire* de Thucydide avec le texte, les scolies, les variantes, une version latine, une version française, des remarques, etc. Un onzième volume qui devait compléter l'ouvrage, n'avait pas encore paru en 1828.)

THUILERIES (Claude de MOULINET, abbé des), né en 1667, à Séez, d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités, qu'il avait commencées en province. A l'étude des mathématiques il joignit celle du grec et de l'hébreu; mais quelque temps après il renonça à ces divers genres de connaissances, pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France, dont les recherches ont rempli le cours de sa vie. Il mourut à Paris, d'une hydropisie de poitrine, en 1728. Outre quantité de *Mémoires* sur différens sujets, et une *Histoire du diocèse de Séez* en manuscrits, on a de lui : 1° *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12, à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'histoire de Normandie; 2° *Examen de la charge de connétable de la Normandie*; 3° *Dissertation* dans le *Mercure de France* et dans le *Journal de Trévoux*; 4° les *Articles* du diocèse de Séez, dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, etc.

THUILLIER (René), minime français, mérita, par ses talens et sa probité, d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum et sororum ordinis minimorum provinciæ Franciæ*, Paris, 1709, 2 vol. in-4, écrit d'un stile pur et même élégant, assez exact pour les dates; mais

il y montre quelquefois un peu trop de crédulité. Il a aussi composé quelques autres ouvrages de droit canonique régulier, tels que *de Potestate correctoris* (c'est le titre qu'on donne au supérieur des minimes), et autres qui n'ont point franchi les limites du cloître, et dont l'énumération intéresserait fort peu les beaux esprits et les gens du monde.

THUILLIER (dom Vincent) naquit à Coucy, au diocèse de Laon, en 1685. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1703, et s'y distingua de bonne heure par ses talens. Après avoir professé longtemps la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupait cet emploi lorsqu'il mourut en 1736. Dom Thuillier écrivait assez bien en latin et en français; il possédait les langues et l'histoire. A une imagination vive il joignait une vaste littérature. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *édition* des *Œuvresposthumes* de Mabillon et de Ruinart, 3 vol. in-4; 2° *Histoire* de Polybe, traduite du grec en français, avec un *Commentaire sur l'art militaire*, par le chevalier de Folard, en 6 vol. in-4. Elle est aussi élégante que fidèle. 3° *Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin*, donnée par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, 1736, in-4. On lui a reproché des inexactitudes. 4° *Lettre d'un ancien professeur de théologie de la congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel de la constitution* Unigenitus; 5° *Seconde lettre contre l'appel interjeté de la bulle* Unigenitus; 3e édition augmentée, Paris, 1729, in-8. Dom Thuillier, d'abord opposé à cette bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs; il se signala par plusieurs écrits en faveur de la soumission à l'Eglise, qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquait ont même voulu que sa mort ait été marquée par des signes funestes. Le fanatique auteur du *Dictionnaire critique* dit, « que se sentant subitement pressé de quelque besoin, il se mit sur le siége, et expira avec un grand mouvement d'entrailles. » On a dit la même chose d'Arius; mais l'un avait ravagé l'Eglise, et l'autre avait tâché de ramener les errans dans son sein.

*THUILLIER (Jean-Louis), botaniste, naquit dans la banlieue de Paris, vers 1770, de parens pauvres et obscurs. Il était jardinier, et sa perspicacité naturelle, réunie à des observations assidues, le mit à même de connaître toutes les plantes de France. Il vendait des *Herbiers* curieux. Depuis plusieurs années, une blessure qu'il s'était faite à la jambe l'ayant forcé d'interrompre ses excursions, il était tombé dans un état voisin de l'indigence. Son intempérance empira son mal, dont les suites le conduisirent au tombeau, le 18 décembre 1822, à l'âge d'environ 53 ans. On a de lui : *Flore des environs de Paris*, 1790, in-12, 3e *édition, revue, corrigée et considérablement augmentée*, 1799, in-8. On croit que feu M. Richard, de l'Institut, avait aidé Thuillier de ses conseils dans la *Flore de Paris*.

THULDEN (Christian-Adolphe), né à Volckmarschen, dans le duché de Westphalie, enseigna la théologie à Cologne, et fut chanoine de Sainte-Marie. On a de lui une *Histoire de son temps*, depuis 1651 jusqu'en 1660, en latin, en 4 vol., Cologne, 1657-1663. C'est une continuation de celle de Surius (*voyez* ce nom). Il a aussi donné : (1° une *Historia universalis ab anno* 1618 *ad annum* 1671, ibid., 2 vol. in-12; 2° *Tractatus historico-politici ab anno* 1618, ibid., 1679, 8 vol. in-12, et 5 vol. in-8, etc., etc.). Il ne faut pas le confondre avec Théodore et Diodore Van-Tulden (*voy.* ces noms).

THUMNE (Théodore), professeur luthérien de théologie à Tubingen, s'est fait connaître par quelques ouvrages. Le plus recherché est le *Traité* historique et théologique *des Fêtes des juifs, des chrétiens et des païens*, in-4. Cet écrivain mourut en 1730.

* THUNBERG (Charles-Pierre), célèbre botaniste suédois, élève de Linnée, vint en France en 1770, séjourna à Paris quelque temps, et se lia avec les savans les plus distingués. De retour dans sa pa-

trie, son ami Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, et juste appréciateur du mérite de Thunberg, engagea plusieurs magistrats hollandais à l'envoyer, à leurs frais, au Japon, pour en examiner les productions, dont la plupart étaient inconnues. Thunberg partit en 1771 pour le cap de Bonne-Espérance, où il demeura trois ans, et se perfectionna dans la langue hollandaise; de là il se rendit, en 1775, au Japon, où les Européens ne peuvent stationner que dans un petit port, dans l'île de Dézima, non loin de la ville de Nangazaki. Thunberg gagna la confiance des interprètes japonais et du gouverneur; il les traita dans leurs maladies, et il lui fut permis, contre les usages de cette île, de faire quelques excursions dans les montagnes voisines : il y recueillit un grand nombre de plantes rares. En 1776, il se rendit à Ceylan, et y fit des acquisitions en plantes nouvelles. Thunberg revint en Europe en 1778; il obtint la chaire de botanique à l'université d'Upsal, et mourut vers 1798. Il a laissé : 1° une *Flora japonica*, Leipsick, 1784, in-8, avec 39 planches. Il y décrit près de 300 espèces nouvelles, dont une partie l'a obligé d'établir plus de vingt genres nouveaux. 2° Un *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, traduit en français par Langlès, et revu par Lamarck, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8; 3° *Novæ insectorum species*; 4° *Dissertatio sistens insecta suæcica*; et d'autres ouvrages.

THYRÉE (Hermann), jésuite allemand, né à Nuys, dans l'archevêché de Cologne, en 1532, vint faire ses études à Rome dans le collége Germanique, et conçut le désir d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il y fut admis, par saint Ignace lui-même, le 16 mai 1556. Deux ans après, il partit pour Ingolstadt, où il enseigna la théologie pendant quelques années; après quoi, appelé à divers emplois, il fut successivement recteur du collége de Trèves, de celui de Mayence, et enfin provincial de la province Rhénane. Frappé d'apoplexie à Mayence, il y mourut presque sexagénaire, le 26 octobre 1591. A une rare capacité il réunissait une grande simplicité de mœurs e toutes les vertus d'un religieux exemplaire. Il est auteur de divers ouvrages, tant latins qu'allemands. Les principaux sont : un traité *De confessione augustana*, Dillingen, 1567, in-4 et in-folio; 2° *Sex millia dubiorum et duo millia irregularitatum quibus Lutherani prædicantes implicati tenerentur*. L'auteur étant mort avant que ce dernier ouvrage fût imprimé, il est resté inédit.

THYRÉE (Pierre), frère puîné du précédent, jésuite comme lui, et né en 1546, dans la même ville, se distingua en qualité de professeur et de prédicateur. Il remplit avec autant de succès que de zèle ces deux emplois pendant 27 ans consécutifs à Trèves, Mayence et Wurtzbourg. Il mourut à Wurtzbourg, fort respecté, le 3 décembre 1601, n'ayant que 55 ans. Ses nombreuses occupations, et son assiduité au confessionnal, ne l'avaient pas empêché de composer beaucoup d'ouvrages. Alegambe en compte vingt-deux, parmi lesquels nous citerons comme les principaux : 1° *Loca infesta, hoc est, de infestis ob molestantes dæmoniorum et defunctorum hominum spiritus locis, liber unus. Accessit libellus de terriculamentis nocturnis quæ hominum mortem solent portendere*, Cologne, 1598, in-4; Lyon, 1599, in-8; 2° *De obsessis a spiritibus dæmoniorum hominibus liber unus*; deux éditions; 3° *De apparitionibus spirituum, ubi de apparitionibus Dei et Christi, angelorum, dæmonum et animarum humanarum agitur*, etc., Cologne, 1600, 1002 et 1605, deux vol. in-4. Dom Calmet y a puisé pour composer ses *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons, des esprits*, etc., Paris, 1744, in-12; Einsredel, 1742, 2 vol. in-12 (*voyez* CALMET); 4° *Disputationes theologicæ variæ de apparitionibus spirituum*, 1582; 5° *De festo corporis Christi et Deo in sacramento Eucharistiæ adorando*, Mayence, 1585; 6° *De potestate ecclesiastica*, ibid., 1586; 7° *De sanctorum invocatione*, Wurtzbourg, 1596; 8° *Apodixis præsumptæ necessitatis utriusque speciei in sacramentali com-*

munione, Wurtzbourg, 1597, et plusieurs autres traités.

THYSIUS (Antoine), né vers 1603, à Harderwyck (Meursius le dit natif d'Anvers, dans *Athenæ Batavæ*, pag. 332, édit. 1625), fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville : il mourut en 1670. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, et donna de bonnes éditions, dites des *Variorum* : 1° de *Velleius-Paterculus*, Leyde, 1668, in-8; 2° de *Salluste*, Leyde, 1665, in-8; 3° de *Valère-Maxime*, Leyde, in-8; 4° *Senecæ tragediæ*, 1657; 5° *L. Cœlii Lactantii opera*, 1652; 6° *Historia navalis*. C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandais et les Espagnols, 1657, in-4, belle édition. 7° *Compendium Historiæ Batavicæ*, 1645; 8° *Exercitationes miscellaneæ*, 1639, in-12. Ce sont des dissertations sur des sujets d'Ecriture sainte et de mythologie. 9° *Gullielmi Postelli de Republica seu magistratibus Athenienssium*, Leyde, 1645, in-12. Thysius y a ajouté deux pièces : la première représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à sa fin; la seconde est un recueil de différentes lois attiques recueillies de divers passages des anciens, et mises en parallèle avec les lois romaines qui ont le même objet. Ces deux pièces ont reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius, tome 5. 10° Une *Edition de l'Histoire d'Angleterre*, de Polydore Virgile; 11° d'*Aulu-Gelle*, Leyde, 1661, 2 vol. in-8. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oiselius. Frédéric et Jacques Gronovius donnèrent une édition d'*Aulu-Gelle*, en 1706, in-4, dans laquelle ils insérèrent les notes et les commentaires rassemblés en celle de Thysius. Le *Salluste* de cet auteur a aussi été réimprimé à Leyde, en 1677; et cette édition, quoique conforme en tout à celle de 1665, est préférée par les connaisseurs, à cause de la beauté de l'impression.

TIBALDEI (Antoine), natif de Ferrare, poète italien et latin, mort en 1537, âgé de 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne; mais Bembo et Sandolet ses rivaux l'ayant éclipsé, il se livra à des muses étrangères, et obtint les suffrages du public. Ses *Poésies* latines parurent à Modène en 1500, in-4; les italiennes avaient été imprimées, *ibid.*, en 1498, in-4.

* TIBALDI (Pellegrino), peintre, sculpteur et architecte célèbre, naquit à Bologne en 1522; il était fils d'un maçon qui, ayant amassé quelque fortune, lui fit donner une bonne éducation. Après avoir appris les premiers élémens de la peinture dans sa ville natale, il passa à Rome, et eut pour maître Vassari : en même temps, il étudia l'anatomie qu'il parvint à connaître parfaitement. Son premier ouvrage fut un *saint Michel*, tableau qu'on voit dans la salle du château Saint-Ange, et qui lui mérita les éloges de tous les artistes de Rome. Il se livra ensuite à l'architecture et à la sculpture, dans lesquelles il fit de grands progrès. Philippe II, roi d'Espagne, l'appela à sa cour, l'employa dans les travaux de l'Escurial, et en fut si satisfait, qu'il le nomma son peintre, et lui conféra ensuite le titre de marquis. Les autres ouvrages de Tibaldi sont, en peinture, le *Réfectoire des Pères olivetains de Ferrare*, le *Cloître et la Bibliothèque de l'Escurial d'Espagna*; les *Tableaux* et les *Vitraux* de l'église de Saint-Laurent de Bologne. En sculpture, il exécuta plusieurs figures en stuc, dont une grande partie servit de modèle à Annibal Carrache pour la galerie Ferrare. En architecture, on cite de lui le beau palais de la Sapience à Pavie, bâti par ordre de saint Charles Borromée, etc. Il est mort à Bologne en 1592.

* TIBALDI (Dominique), sculpteur, fils du précédent, né à Bologne en 1541, et mort en 1583, a construit dans sa patrie plusieurs édifices, dont les plus remarquables sont : le *Palais Magnani*, une *Chapelle* dans l'église de Saint-Pétrone, chapelle qui fut admirée par le pape Clément VII; la *grande porte* de l'hôtel de ville; l'*église de la Vierge*, sur les murs de la ville; et enfin la *Douane*, une des plus belles de l'Europe, chef-

d'œuvre de goût, et qui a surpris tous les architectes par la sage distribution qui règne dans l'intérieur, etc.

* TIBALDI (Marie-Félix), de la même famille que les précédens, naquit à Rome, en 1707. De bonne heure elle se sentit des dispositions pour la peinture qu'elle cultiva avec succès; mais l'odeur des couleurs l'incommodant, elle apprit la miniature et le pastel, et peignit d'après nature les tableaux historiques. On admirera toujours sa fameuse *Cène*, copiée en miniature d'après le tableau de son époux. Le pape Benoît XIV l'acheta pour mille écus, et la fit placer dans le Capitole. Un autre ouvrage où l'on remarque le goût exquis de Marie-Félix, est l'*Aurore*, d'après Guerchin. Devenue veuve, c'est avec le produit de ses travaux qu'elle éleva ses enfans, qui reçurent par ses soins une excellente éducation. Marie-Félix mourut dans sa patrie en 1770, âgé de 63 ans. — Sa sœur Thérèse Tibaldi, morte en 1776, a exécuté plusieurs ouvrages en miniature, qui n'auraient pas été indignes du pinceau de Marie-Félix. On cite, entre autres, sa *Charité romaine*, d'après un tableau des Carraches.

TIBÈRE (Claudius-Tiberius-Nero), empereur romain, naquit à Rome le 16 novembre de l'an 34 avant Jésus-Christ, et descendait en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Son père était Tibère-Néron, et sa mère la fameuse Livie, qu'Auguste épousa lorsqu'elle était enceinte de Drusus. Ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. Ce prince crut se l'attacher en l'obligeant de répudier Vipsania pour épouser Julie, sa fille, veuve d'Agrippa; mais ce lien fut très faible. Tibère avait des talens pour la guerre; Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie, qui menaçaient de se révolter, et qu'il réduisit. Après la mort d'Auguste, qui l'avait nommé son successeur à l'empire, Tibère prit en main les rênes de l'état; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut l'an 14 de Jésus-Christ. On se repentit bientôt de le lui avoir accordé. Son caractère vindicatif et cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avait fait des legs au peuple, que Tibère ne se pressait point d'acquitter. Un particulier voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du lit de mort et lui dit : « Souvenez-vous, quand vous » serez aux Champs-Elysées, de dire » à Auguste que nous n'avons encore » rien touché des legs qu'il nous a faits. » Tibère, informé de cette raillerie, fait tuer le railleur, en lui adressant ces paroles : *Vas lui apprendre toi-même qu'ils sont acquittés*. Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avait rendu aucun devoir pendant qu'il était en exil à Rhodes, sous le règne d'Auguste. Tibère l'invita de venir à Rome, et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison, où il meurt accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits. Il fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Agrippa, Drusus son fils, Néron. Ses parens, ses amis, ses favoris, furent les victimes de sa jalouse méfiance. (Il avait pour compagnon, et même pour instigateur dans ses crimes, l'infâme Séjan, son ministre favori. Celui-ci, après avoir séduit la femme de Drusus, empoisonna ce prince, dont les droits légitimes au trône formaient un obstacle à son ambition.) Tibère eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçait ses crimes, où chaque famille lui reprochait la mort de son chef, où chaque ordre pleurait le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée, l'an 27, et s'y livra aux plus infâmes débauches. Il avait une troupe de jeunes garçons qu'il faisait servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure, et des noms pour les exprimer, tandis que d'infâmes domestiques étaient chargés du

soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfans jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie infâme, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvaient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. La 23e année de son règne, il nomma pour son successeur à l'empire Caïus Caligula. Il fut déterminé à ce choix par les vices qu'il avait remarqués en lui, et qu'il jugeait capables de faire oublier les siens. Il avait coutume de dire « qu'il élevait en la » personne de ce jeune prince un serpent » pour le peuple romain, et un phaéton » pour le reste du monde. » Assertion dont l'évènement ne vérifia que la première partie. Ce prince détestable mourut à Misène, dans la Campanie, le 19 mars, l'an 37 de Jésus-Christ, âgé de 71 ans, après en avoir régné 23. On accusa Caligula de l'avoir étouffé. Tibère avait du génie; Suétone dit qu'il parlait bien le grec et le latin, et qu'il avait fait des vers lyriques sur la mort de Lucius-César, petit-fils d'Auguste. L'on a toujours remarqué que les princes, dont le cœur était dépravé et l'esprit égaré, devenaient plus dangereux et plus cruels par la culture des lettres. Cependant, avant que la satiété et le caprice du pouvoir l'eussent tout-à-fait gâté, il souffrait la contradiction, et on cite de lui plus d'un trait de modération et de justice. Mais quel est le tyran qui n'ait laissé échapper quelque trait louable? (*Voyez* Andronic.) Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets : comme si la Providence avait voulu appesantir particulièrement et exclusivement sur les Romains, devenus un peuple abominable, le poids d'un despotisme atroce et sanguinaire. (*Voyez* Caligula.) Il répondit aux gouverneurs des provinces, qui lui écrivirent qu'il fallait les surcharger d'impositions : *Qu'un bon maître devait tondre, et non pas écorcher son troupeau.* C'est à ce prince que Pilate écrivit tout ce qui s'était passé à l'égard de Jésus-Christ. Tibère, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux; mais le sénat le refusa, et Dieu ne permit pas que son Fils fût confondu avec les fantômes dont les hommes s'étaient fait des dieux. L'empereur demeura ferme dans son opinion, et menaça de mort, au rapport de saint Chrysostôme (*Hom.* 27, *In II. Cor.*), ceux qui accuseraient les sectateurs de Jésus-Christ. Nouvelle preuve de ce que dit milord Jennyns dans son judicieux et profond *Examen du christianisme*, que les hommes » débauchés et grossièrement corrompus » sont moins éloignés du royaume de » Dieu que les philosophes superbes et » ergoteurs. » (*Voyez* Marc-Aurèle.) (Tibère avait écrit sur sa vie des *Mémoires* que Domitien étudiait souvent, et qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On connaît la tragédie de Tibère, par Chénier.)

TIBÈRE - ABSIMARE. *Voyez* Absimare.

TIBÈRE-CONSTANTIN, empereur d'Orient, naquit dans la Thrace, où il fut d'abord maître d'écriture. S'étant fait soldat, il se distingua par son esprit et par sa valeur, et s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. Justin le Jeune, dont il était capitaine des gardes, le choisit pour son collègue, et le créa César en 574. Il donna par ses qualités extérieures de l'éclat au trône et aux ornemens impériaux. Sa taille était majestueuse, et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire, par la mort de Justin en 578, il défit, par ses généraux, Hormisdas, fils de Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit et le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut instruit, et pour toute punition, il priva les complices de leurs biens et de leurs

dignités. Ce prince mourut en 582. Les pleurs que les peuples versèrent sur son tombeau sont des trophées plus glorieux à sa mémoire que l'éloquence des plus habiles écrivains. L'empereur Maurice, son gendre, lui succéda.

TIBÈRE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il était de la famille des empereurs, pour pouvoir monter sur le trône. Il avait déjà séduit quelques peuples de la Toscane, qui l'avaient proclamé Auguste, lorsque l'exarque de Ravenne assiéga ce fourbe dans un château où il s'était retiré, et lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

TIBERGE (Louis), abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangères à Paris, mourut dans cette ville en 1730. Il se signala avec Brisacier, supérieur du même séminaire, lors des différends sur l'affaire de la Chine, entre les jésuites et quelques autres missionnaires. Ses ouvrage sont : 1° une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12 ; 2° une *Retraite pour les ecclésiastiques*, en 2 vol. in-12 ; 3° *Retraite et méditation à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ces ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs séminaires.

TIBULLE (Aulus-Albius-Tibullus), chevalier romain, naquit à Rome l'an 43 avant J. C. Horace, Ovide, Macer, furent liés avec lui. Il suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'île de Corcyre ; mais il quitta bientôt le métier des armes, et retourna à Rome pour y vivre dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de Virgile, l'an 17 de J. C. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, qui voulait être encensé. Son premier ouvrage fut l'éloge de son généreux protecteur Messala : il consacra ensuite sa lyre aux amours. Il eut pour première inclination une affranchie ; Horace devint son rival : ce qui donna lieu à une dispute assez humiliante entre ces deux hommes célèbres. Tibulle a composé quatre livres d'*Elégies*, aussi estimées par l'élégance et la pureté du stile, que condamnables par les peintures et les expressions voluptueuses. On y trouve cependant des hommages non suspects rendus à la vertu, même à celle que le poète a le moins respectée, la pureté du cœur ; comme l'on voit dans ces vers de la première *élégie* du second livre, où il exprime l'incompatibilité des fonctions saintes avec les plaisirs sensuels :

> Vos quoque abesse procul jubeo : discedite ab aris
> Queis tulit hesterna gaudia nocte Venus.
> Casta placent Superis : pura cum mente venite,
> Et puris manibus sumite fontis aquam.

Passage qui suffirait pour justifier par l'aveu des païens le célibat ecclésiastique. Ovide, son ami, a fait sur sa mort une belle *Elégie*. Les *Œuvres* de Tibulle se trouvent ordinairement réunies avec celles des autres poètes licencieux. (La première édition est de 1472 ; on distingue celles des Aldes dont la dernière est de 1515 ; celles de Muret, 1554, d'Achille Statius, 1567 ; de Broukhusius, 1708 ; de Scaliger, de Brindley, de Barbou, de Baskerville ; la plus estimée est la seconde de Heyne, Leipsick, 1777, reproduite par Voss, Heidelberg, 1811). On a beaucoup disputé dans le dernier siècle sur l'auteur du quatrième livre des Elégies de Tibulle. L'abbé de Marolles a traduit *Tibulle*, 1618 ; mais sa version est très faible. L'abbé de Lonchamps en a donné une meilleure, 1777, in-8. Il en parut une autre par M. de Pezai, 1771, 2 vol. in-8 et in-12, avec Catulle et Gallus. M. Guys en a publié une en 1783, dans le 7e vol. de son *Voyage littéraire de la Grèce* ; mais il a sagement supprimé ce qui ne pouvait être offert à des regards chastes, et déguisé avec art ce qui tenait d'une manière trop révoltante aux désordres du siècle où ce poète écrivait. (Nous avons encore trois autres traductions françaises de Tibulle : une par le marquis de Pastoret, 1783, l'autre par Mirabeau, 1796, et la 3e par Lachabeaussière, 1796. Enfin, M. Mollevant a donné une traduction en vers de ce poète, 1806, in-8. MM. Carondelet-Potelle, 1807,

in-8, et Boderon-St.-Geniez, 1814, in-8, ont entrepris le même travail.)

TICHO-BRAHÉ ou TYCHO-BRAHÉ, fils d'Othon Brahé, seigneur de Knud-Strup en Danemark, d'une illustre maison originaire de Suède, naquit en 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui parut en lui dès l'enfance, annonça ce qu'il serait. A 14 ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avaient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine et s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipsick pour y étudier en droit; mais il employa, à l'insu de ses maîtres, une partie de son temps à faire des observations astronomiques. De retour en Danemark, il se maria à une paysanne de Knud-Strup. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemark le réconcilia. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemark, l'île de Ween, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienbourg, c'est-à-dire palais d'Uranie, et la tour merveilleuse de Stellebourg; il y passa plus de 20 ans à faire des observations et à fabriquer les instrumens qui lui étaient nécessaires, en particulier un globe céleste de six pieds de diamètre, le plus grand et le plus beau qui fût alors. Christiern IV, roi de Danemark, et Jacques VI, roi d'Écosse, l'honorèrent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le système du monde qui porte son nom, où les cieux cristallins, les épicicles, et autres inconvéniens de celui de Ptolémée, sont retranchés. Les trois planètes supérieures ont le soleil pour centre; et, s'écartant de leur orbite pour le suivre, en quelque sorte, par une espèce d'attraction, dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomène des rétrogradations. Ce système est rejeté aujourd'hui par les philosophes, parce que celui de Copernic paraît plus simple et d'une ordonnance plus naturelle, quoiqu'il ne soit pas démontré, comme on le dit communément (*voy.* COPERNIC) (1); il faut même convenir que la grande objection que formait Ticho contre le mouvement de la terre; savoir, l'exotique et révoltante grandeur des étoiles fixes, devenues égales ou même beaucoup supérieures à l'orbe annuel de la terre, subsiste toujours; de manière que l'extrême vitesse des globes célestes, regardée comme le tombeau du système de Ticho, est tout au moins compensée par l'absurdité de leur masse dans celui de Copernic. Autrefois les coperniciens convenaient franchement de cette vérité. Ticho cite particulièrement l'aveu du célèbre Rothmann (Lett. Astron., tom. 1, page 192) : *Memini inter alia mihi dixisse, si Copernicæa hypothesis in rei veritate constaret, necessarium fore, ut pleræque affixæ stellæ totum annuum orbem, seu sphæram solis sua vera quantitate superarent, antequam tam inexhausta distantia, qualem illis necessario Copernici attribuit ratiocinatio, visibilem iis concederet qualitatem.* Comme cet argument est fondé sur le défaut de parallaxe, combiné avec le diamètre apparent des étoiles, ceux qui ont voulu s'en débarrasser ont d'abord soutenu la parallaxe; l'erreur étant reconnue, ils se sont jetés sur le diamètre, qu'ils ont diminué tant qu'ils ont pu. Voyant que les anciennes mesures ne s'accommodaient pas avec leurs arrangemens, ils ont eu soin d'en rabattre les uns plus, les autres moins. Gassendi veut qu'on s'en tienne à 10″, Hortensius à 8″, Galilée à 5″. Képler, après s'être déclaré pour 4′ à l'égard de Sirius, et pour 3′ quant aux autres étoiles de la première grandeur, s'est ravisé, et s'est tenu, pendant quelque temps, à 6‴, enfin à zéro. Cassini opine fortement pour 5″; M. de Lalande reconnaît seulement une fraction de seconde (*Abr. d'Astr.*, n. 768); il assure que c'est *la découverte des lunettes* qui a réduit le diamètre des étoiles à une si petite mesure (n. 404), et avertit cependant (n. 769)

(1) Nous ne garantissons point la justesse de ces réflexions. (*Note de l'éditeur de la 7e édit.*)

que dans les lunettes il y a 5 à 6″... A quoi s'en tenir, après tout cela? Cependant, en acquiesçant aux calculs les plus modernes qui ont le plus diminué ce diamètre, l'argument subsiste toujours pour quiconque n'est point préoccupé d'idées contraires. M. de Lalande, en disant que le diamètre des étoiles n'a pas une seconde (*Astron.* n. 2228, *Abr. Astron.*, n. 768), n'ose pas dire qu'il se réduit à zéro, parce qu'il résulte de ses principes qu'il a au moins $^1/_4$″. Cependant il déclare absolument nulle la parallaxe annuelle (*Astron.*, n. 2221); et en même temps il assure que quand même la parallaxe serait égale au diamètre, l'étoile serait plus grande que le rayon de l'orbe annuel (n. 2229). Voilà une adhésion bien claire et peu suspecte à la déclaration de Rothmann. Quelques-uns ont cru éviter cette difficulté en faisant faire au soleil et à tout le système solaire autant de chemin, en sens contraire, que la terre en fait dans sa course annuelle. Mais un tel moyen d'éviter la parallaxe est bien peu assorti à la simplicité et à l'uniformité tant vantées du système de Copernic; il passe en complication et en échafaudage toute la surcharge reprochée à la pénible hypothèse de Ptolémée... Quoi qu'il en soit des divers systèmes qui tendent à nous présenter l'arrangement du monde, un auteur moderne a su les réunir en quelque sorte par une réflexion bien sage : « Quel astronome, en portant ses » regards sur l'immensité des cieux, peut » y voir et y observer ce triple mouve- » ment, qui y prodigue peut-être la puis- » sance aux dépens de l'économie, s'il » existe réellement dans le soleil et dans » les étoiles; qui y assortit si merveilleu- » sement et la puissance et la sagesse, s'il » n'existe en réalité que dans le globe » terrestre, sans y découvrir et sans y » sentir l'existence d'un Dieu, l'existence » d'une puissance et d'une intelligence » infinies, par qui ait été formé, et par » qui soit perpétué un aussi inconcevable » enchaînement de phénomènes, un aussi » admirable ordre de choses? » Ticho s'est surtout immortalisé par son zèle pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, et la situation des astres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des tables de réfractions pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvemens dans la lune, qui servent à expliquer sa marche. Il a fait encore quelques découvertes sur les comètes. Ce savant astronome fut aussi un habile chimiste; il fit de si rares découvertes, qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passaient pour incurables. Les ennemis que son caractère un peu satirique lui avait fait l'ayant desservi auprès de Christiern, roi de Danemark, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais, sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et le combla de bienfaits. Ticho mourut en 1601, à 55 ans, d'une rétention d'urine, maladie qu'une sotte timidité lui avait fait contracter à la table d'un grand. Sa taille était médiocre; mais sa figure était agréable. Il avait perdu le nez dans une querelle d'amour; mais il répara cette perte en se faisant un nez d'une matière mélangée d'or, d'argent et de cire, si artistement appliquée, qu'à peine s'en apercevait-on : secret qui paraît être mort avec lui, puisque des personnes très intéressées à l'employer n'ont pu réussir depuis. Il avait le caractère bienfaisant, et il guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnait du goût pour la poésie; il faisait des vers, mais sans s'assujettir aux règles. Attaché opiniâtrément à ses sentimens, il souffrait avec peine la contradiction. Il avait de ces sortes de travers qu'on a remarqués dans presque tous les astronomes célèbres, et une certaine faiblesse de jugement, que Pascal, Scaliger et des Fontaines ont cru être l'effet de l'étude trop assidue des mathématiques. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lièvre lui paraissait un

mauvais présage; il consultait comme un oracle un fou qu'il nourrissait, etc. (*voyez* Wolff Christian). Ses principaux ouvrages sont : 1° *Progymnasmata astronomiæ instauratæ*, 1598, in-fol.; 2° *De Mundi ætherei recentioribus phænomenis*, 1589, in-4; 3° *Epistolarum astronomicarum liber*, 1596, in-4. Jessenius a donné sa *Vie*, Hambourg, 1601, in-4; et Gassendi, La Haye, 1655, in-4. — Sophie Brahé, sa sœur, excellait dans la poésie, et on a d'elle une *Epître* en vers latins.

TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose le Grand, avait beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des règles pour expliquer l'Ecriture sainte;* saint Augustin en a fait l'abrégé dans son livre 3e de la *Doctrine chrétienne*. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur saint Paul*, que l'on avait attribué à saint Ambroise. *Voyez* Hist. litt. de France, tome 12, Avertissement, page 7.

* TIEDEMANN (Dietrich), professeur allemand, naquit en 1745, fit d'excellentes études; mais pendant plusieurs années, il ne sut à à quelle science il devait se livrer de préférence. Il se consacra d'abord à la lecture de l'histoire et des livres mystiques; crut ensuite pouvoir occuper avec honneur la chaire sacrée; étudia en conséquence la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence. Il n'y réussit pas mieux, et à l'âge de 21 ans, il se décida à suivre sa véritable inclination pour les belles-lettres et la philosophie. Cette dernière science devint le principal objet de son application, et il en étudia surtout les différens systèmes et leur histoire. Il parut pencher d'abord pour le matérialisme, embrassa ensuite les idées de Teten, et s'occupa enfin de psychologie et de philosophie morale. Très dogmatique dans le commencement, il se rapprocha ensuite du scepticisme, et dans sa vieillesse il suivit cette douce philosophie dont la morale est la base, et qui nourrit en même temps l'esprit et le cœur. Il avait été nommé professeur de philosophie à l'université de Marbourg, où il mourut en 1803, âgé de 58 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; nous citerons les principaux : 1° *Essai sur l'origine des langues*, Riga, 1772, livre excellent, qui prouve combien l'auteur était versé dans les langues anciennes et modernes; 2° *Système de la philosophie stoïcienne*, dont la *préface* est du célèbre Heyne, Leipsick, 1776, 3 vol. in-8; 3° *Recherches sur l'homme*, ibid., 1778, 3 vol. in-8; 4° *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, Marbourg, 1787-1797, 6 vol. in-8, très estimé; 5° la *Psychologie*, ouvrage complet; 6° une *traduction* du *Voyage de Denon dans la Haute et Basse-Egypte*, enrichie de notes savantes, etc.

TIFERNAS ou Tiphernas, (Grégoire), natif de Tiferno en Italie, se rendit très habile dans la connaissance du grec, et professa cette langue avec succès à Paris et à Venise. Il mourut dans cette dernière ville, âgé de 50 ans, vers 1469, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : 1° des *Poesies latines*, à la suite d'un Ausone, etc., Venise, 1472, in-fol., et séparément, in-4; 2° la *Traduction* des sept derniers livres de Strabon, dont les dix premiers sont de Guarino, Lyon, 1559, 2 vol. in-16.

TIGRANE, ou Dikran, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens, lassés des diverses révolutions qui désolaient leur pays, s'étaient donné à lui l'an 85 avant J. C. Il soutint la guerre contre les Romains, en faveur de Mithridate, son gendre; mais il fut vaincu plusieurs fois par Lucullus et par Pompée. Le second de ses fils, nommé aussi Tigrane, se révolta contre lui; et ayant été vaincu, il se réfugia chez Phraates, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-père, porta de nouveau les armes contre son père; mais, craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le père suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna

à son fils la province de Sophène; mais ce jeune prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le père passait pour un prince courageux, mais cruel.

TIL (Salomon van), né en 1644, à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, lia une étroite amitié avec Coccéius, qui le remplit de sa doctrine. Til fut ministre en différens endroits, professeur en histoire et en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il y mourut en 1713. Parmi ses ouvrages, les uns sont en flamand, et les autres en latin. Les principaux sont : 1° sa *Méthode d'étudier*, et celle *de prêcher*, Amsterdam, 1730, in-8, en latin. C'est une rhétorique qui n'est propre que pour apprendre à faire une infinité de divisions et de subdivisions. 2° *La poésie et la musique des anciens, particulièrement des Hébreux*, Amsterdam, 1725, in-4, en flamand; ouvrage plein de recherches; 3° *Explication littérale et morale des Psaumes de David*, Utrecht, 1724, 5 vol. in-4, en flamand; 4° *Démonstration évidente de la divinité de la loi de Moïse*, Dordrecht, 1741, 2 vol. in-4, en flamand. Dans le premier, il combat les incrédules par la voie de l'autorité; dans le second, il attaque en vrai philosophe ceux qui abusent de la philosophie pour soutenir des impiétés. 5° *Commentaire sur Moïse, Habacuc et Malachie*, en latin, Leyde, 1719, in-4. Il y a plusieurs dissertations dans ce Commentaire, entre autres sur le temps de la naissance de J. C., sur la situation du paradis terrestre. 6° *Introductio in sacram Scripturam*, Utrecht, 1720, 2 vol. in-4. C'est un abrégé analytique de presque toute l'Ecriture sainte, selon les idées des coccéiens. Il a encore donné des *Commentaires* sur les prophètes, les Actes des apôtres et les Epîtres de saint Paul. 7° *Commentarius litteralis de tabernaculo Mosis, et Zoologia sacra, seu de quadrupedibus sacræ Scripturæ*, Amsterdam, 1714, in-4, etc. Ce commentaire est superficiel, et le catalogue des animaux n'est pas complet. 8° *Compendium theologiæ*, Leyde, 1704, in-4, peu estimé, même des réformés.

TILEMANNUS. *Voyez* HERBUSIUS.

TILESIO (Bernardin), en latin *Tilesius*, philosophe de Cosenza au royaume de Naples, mourut dans cette ville en 1588, à 79 ans. Il fut l'un des premiers savans qui secouèrent le joug d'Aristote. Paul IV, instruit de son mérite, voulut lui donner l'évêché de Cosenza; mais il le refusa, préférant le repos des lettres aux sollicitudes pastorales. On a de lui : *De natura rerum juxta propria principia*, Rome, 1565, in-4, et 1588, in-fol.; 2° *Varii libelli de rebus naturalibus*, 1590, in-4. Ces Traités contiennent de bonnes vues, mais en même temps des opinions fausses et quelquefois ridicules. L'auteur fait des efforts pour remettre en crédit quelques anciennes chimères.

TILETANUS (Jodocus). *Voyez* RAVESTEIN.

TILINGIUS (Mathias), savant médecin, né à Jovern en Westphalie, fut professeur en médecine à Rinthelm en 1669, médecin de la cour de Hesse, membre de l'académie des curieux en 1674, et mourut en 1685, après avoir publié divers ouvrages. Les principaux sont : 1° *Curiosa rhabarbari disquisitio*, 1679, in-4; 2° *Lilii albi descriptio*, 1683, in-8; 3° *De laudano opiate*, 1671, in-8; 4° *Opiologia nova*, in-4, 1697; 5° *De febribus*, 1676, in-8; 6° *Cinnabaris mineralis*, 1681; 7° des ouvrages sur l'anatomie, où il répète ce que d'autres avaient dit avant lui.

TILLADET (Jean-Marie de la Marque de), né au château de Tilladet, en Armagnac, vers 1650, porta d'abord les armes, puis entra chez les Pères de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication et à la littérature. Il en sortit ensuite, et mourut à Versailles, en 1715, à 65 ans, membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui un *Recueil de dissertations*. 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matières de religion et de philosophie, qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue préface

historique qui n'annonce qu'un médiocre talent pour l'art d'écrire.

TILLEMONT. *Voyez* NAIN.

TILLET (Jean du), évêque de Saint-Brieux, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, se distingua par son érudition, et par son zèle pour la religion catholique, à laquelle il ramena Louis Du Tillet, son frère, chanoine d'Angoulême, qui l'avait abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Traité de la religion chrétienne*; 2° une *Réponse aux ministres*, 1566, in-8; 3° un *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8; 4° un *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, 1567, in-16; 5° un *Traité sur le Symbole des apôtres*, 1566, in-8; 6° une *Chronique* latine *des rois de France, depuis Pharamond jusqu'en* 1547; elle a été mise en français, et continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savans ouvrages que nous ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, et dans un ordre méthodique, mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in-4; 7° *les Exemples des actions de quelques pontifes, comparées avec celles des princes païens*, en latin, 1610, in-8. Il y montre combien les œuvres chrétiennes sont supérieures à celles des héros du paganisme.

TILLET (Jean du), frère du précédent, et greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui était depuis long-temps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François Du Tillet, qui y fut reçu, en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, et maîtres des requêtes. On a de Jean Du Tillet, mort le 1er octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : 1° un *Traité pour la majorité du roi de France* (François II) *contre le légitime conseil malicieusement inventé par les rebelles*, Paris, 1560, in-4; 2° *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les albigeois*, 1590, in-12 : ouvrage rare et recherché; 3° un *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement*, dans le second tome de Godefroi; 4° l'*Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-4; 5° *Recueil des rois de France*; ouvrage fort exact, et fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, 1618, in-4. Du Tillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, et qui se soucie fort peu de la pureté et de l'élégance du style.

TILLET. *Voyez* TITON du Tillet.

TILLI (Jean Tzerclaës, comte de), d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien, et se distingua à la bataille de Prague en 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinat l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors de l'Allemagne. Il avait auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Breda, et avait pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata surtout contre Christian de Brunswick, administrateur d'Halberstadt, qu'il défit à Starlo. Il fallut que Tilli dans cette bataille envoyât des trompettes partout, pour faire cesser le carnage. Les historiens protestans, d'accord avec les catholiques, rendent hommage à l'humanité que Tilli fit paraître en cette occasion. Plus de quatre mille hommes restèrent sur la place. « Quant aux prisonniers, dit le *Mercure* » *de France* (tom. 9, pag. 657), qui fu- » rent de quatre à cinq mille, ce fut » une chose pitoyable de les voir mener » par les Croates comme des troupeaux » de bétail par la Westphalie, jusqu'aux » portes de Munster, où Arthus écrit » que, *ibi ipsis cibo, potu et vestimentis,* » *per summam commiserationem pro-* » *spectum fuit, tametsi paulo ante hos-* » *tes fuissent.* Plusieurs ecclésiastiques, » et entre autres les Pères jésuites et les » Pères capucins, et aussi des gens laïques,

» en firent même sauver nombre d'entre » les griffes des Croates, auxquels ils » donnèrent ou firent donner de quoi se » retirer dans leur pays. » Cette victoire fut d'autant plus glorieuse au comte de Tilli, qu'il n'eut que 200 hommes de tués et presque autant de blessés. Il donna quelque temps après un second combat, qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis et quantité de leurs officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'empire. L'an 1626, il défit l'armée de Danemark, à la journée de Lutter, dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de 22 canons, de 80 drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilli, né avec les talens de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck en 1629, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemark. On lui donna l'année d'après le commandement général des armées de l'empire, à la place de Walstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois en 1631, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg, qui fut pillé par ses soldats. Il s'y commit de grands excès qui, en irritant le Dieu des armées, parurent être le terme où s'arrêtèrent les succès de cet habile général. Ayant pris ensuite Leipsick, il y fut défait par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin, il fut blessé mortellement, en défendant le passage du Lech, et mourut à Ingolstadt, le 30 avril de l'an 1632, emportant les regrets du pape, de l'empereur, de tous les bons catholiques, et l'estime de toute l'Europe. Il fit de riches présens à l'église de Notre-Dame d'Oettingen, et laissa un legs de 68,000 richsdales aux vieux régimens qui avaient servi sous lui, qui l'aimaient comme leur père, et auxquels sa mémoire fut toujours chère. Quand on lui parlait de mariage, il montrait ses soldats, et disait : *N'ai-je donc pas assez d'enfans?* Il ne but jamais de vin, ne connut point de femme, et prouva, par un nouvel exemple, que la valeur et le courage s'illustrent et se renforcent par leur union avec la piété et les vertus chrétiennes. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Claude TILLI, de la même famille, qui servit les états-généraux avec beaucoup de distinction, devint, malgré qu'il fût zélé catholique, général en chef des troupes hollandaises, et gouverneur de Maëstricht, où il mourut en 1723, après avoir fait diverses fondations pieuses et utiles, monumens de sa religion et de son zèle pour le bien public. On voit encore dans cette ville un bel hôtel qui porte son nom.

TILLOTSON (Jean), prédicateur anglican, né dans le comté d'York en 1630, fut d'abord presbytérien; mais le livre du docteur Chillingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, et ramena plusieurs non-conformistes au parti des épiscopaux, le plus rapproché de l'ancienne Eglise, qui a si long-temps fleuri en Angleterre. Après s'être occupé de la lecture des Pères, particulièrement de saint Basile et de saint Chrysostôme, il composa un grand nombre de sermons, où la simplicité est unie pour l'ordinaire à la solidité, mais où il se trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'éloquence et à la dignité de la chaire. Dans son sermon *sur les préjugés contre la religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchans; et cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de Fulke Lord-Broode, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une telle citation est-elle digne de la majesté d'un temple? *Les passions*, ajoute-t-il, *sont une espèce de glu qui nous attache aux choses basses et terrestres.... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de jurémens et d'imprécations horribles qui*

suffiraient pour perdre une nation, quand elle ne serait coupable que de ce crime; et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres. Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi : *On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande.* C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole dans le siècle des Dryden, des Addisson, des Waller, des Milton, et en présence de ce même Charles II, qui avait entendu dès son enfance les plus illustres orateurs français. « O Louis XIV (s'écrie » un homme qui avait beaucoup lu ces » sermons), qu'aurais-tu donc pensé, si » les ministres des autels t'avaient parlé » ce langage au milieu de ta cour? » Quelle eût été ta surprise, si ton oreille, » accoutumée aux accens majestueux de » Bossuet, au ton noble et véhément de » Bourdaloue, à l'insinuante mélodie de » Massillon, eût été frappée de cette » élocution grossière et barbare? » Plusieurs écrivains anglais jetant alors des fondemens de l'athéisme, Tillotson s'opposa à ce torrent autant qu'il le put, et publia, en 1665, son *Traité de la règle de la foi.* Quelques critiques voyant qu'il n'avançait que des principes fondés sur le simple raisonnement, voulurent le faire passer pour un homme qui ne croyait rien que ce qui était à la portée de la raison; mais ils ne faisaient pas attention que la raison est l'arme la plus sûre et la plus convenable contre des incrédules. Il faut convenir cependant qu'un écrivain opposé à l'autorité de l'Eglise, séparé du grand corps des fidèles, professant une foi arbitraire, et décidant des dogmes d'après ses lumières personnelles, ne peut combattre l'incrédulité d'une manière ferme et conséquente. (*Voyez* SERVET.) Tillotson fut fait doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, clerc du cabinet du roi, et, en 1691, archevêque de Cantorbéry. Il mourut à Lambeth, en 1694, à 65 ans. On a de lui, outre le *Traité de la règle de la foi*, dont nous venons de parler : 1° un vol. in-fol. de *Sermons*, publiés pendant sa vie (et loués outre mesure par Dryden, Burnet et Addison). Barbeyrac et Beausobre les ont traduits d'anglais en français, en 7 vol in-8. Comme le principal mérite de Tillotson est dans le stile, il doit perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mère disparaît, et surtout avec un traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais en avouant tous les défauts de cette version française, le fond des sermons de l'archevêque de Cantorbéry y reste toujours à une distance infinie des grands modèles. Tillotson est plus théologien que moraliste : il n'a guère traité que des sujets de controverse; il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. « Je ne trouve point, dit le cardi- » nal Maury dans son *Essai sur l'élo- » quence de la chaire*, de mouvemens » oratoires dans ses discours, point de » grandes idées, point de traits subli- » mes : ordinairement il fait une division » de chaque paragraphe, et il y a trente » ou quarante subdivisions dans chacun » de ses sermons; ses détails sont arides, » subtils, et souvent ils manquent de » noblesse. Enfin, Tillotson est telle- » ment étranger à l'art de l'éloquence, » qu'il ne fait presque jamais ni exorde » ni péroraison. Eest-ce donc là l'orateur » que l'on ose opposer à nos orateurs » français? » 2° Des *Sermons* posthumes en 14 vol. in-8. Il y en a un intitulé : *Excellente étrenne contre le papisme*; François Martin, Irlandais, docteur en théologie à Louvain, l'a réfuté dans son *Scutum fidei contra hæreses hodiernas, seu Tillotsonianæ concionis Refutatio*, Louvain, 1714, in-8. On voit, par le seul titre de ce sermon, la bizarrerie et les emportemens de l'orateur anglais. « Til- » lotson, dit l'auteur que nous avons

» déjà cité, n'écrit pas avec plus de mo-
» dération que de noblesse; à chaque
» page de ses discours on aperçoit le
» fanatisme d'un protestant qui veut
» plaire à la populace. A la fin de son
» sermon sur l'*Amour du prochain*, il
» fait une espèce de récapitulation pour
» appliquer la morale de son sujet à
» l'Eglise romaine. Qui ne croirait qu'une
» matière si touchante va lui inspirer un
» sentiment tendre et même généreux?
» Voici pourtant ce qu'il conclut, après
» avoir prouvé longuement la nécessité
» d'aimer tous les hommes : *Toutes les*
» *fois que nous parlons de la charité*
» *et de l'obligation de s'aimer les uns les*
» *autres, nous ne saurions nous empê-*
» *cher de penser à l'Eglise romaine; mais*
» *elle doit se présenter à notre esprit*
» *particulièrement aujourd'hui, qu'elle*
» *vient de nous découvrir tout fraîche-*
» *ment, et d'une manière authentique,*
» *les sentimens où elle est à notre égard,*
» *par le complot charitable qu'elle tra-*
» *mait contre nous* (prétendue conspi-
» ration de 1678); *complot qui est tel*
» *qu'il doit faire bourdonner les oreilles*
» *de tous ceux qui l'entendront raconter,*
» *décrier éternellement le papisme, et*
» *le faire regarder avec horreur et exé-*
» *cration jusqu'à la fin du monde.*
» Quel stile! quels sentimens! quelle
» bonne foi! quelle logique! »

* TILLY (N. le comte de), lieutenant-général français, né vers 1760, était d'une famille originaire des Pays-Bas, qui comptait déjà plusieurs généraux de ce nom. Son cousin avait le même grade dans les armées de Sa Majesté Catholique. Le comte de Tilly embrassa très jeune la carrière des armes, et adopta les principes de la révolution, quoique d'une manière assez modérée. Lors de la nouvelle formation de l'armée française, il obtint le grade de colonel de dragons; peu de temps après, en 1792, il fut aide-de-camp du général Dumourier, qui lui confia, dans le mois de mars 1793, le commandement de Gertruydenberg, d'où il voulait pénétrer en Hollande. Après la levée du siége de Maestricht, Dumourier exigea du colonel Tilly sa parole d'honneur de ne point rendre la place sans son ordre positif. La bataille de Nerwinden et la capitulation d'Anvers et de Breda avaient détruit tous les plans de Dumourier : le comte Wartensleben, chef d'état-major du prince Frédéric d'Orange, somma alors le colonel Tilly de se rendre, le menaçant, en cas de refus, de passer la garnison au fil de l'épée. Le colonel Tilly ne fit que cette simple réponse : « M. le comte de Wartens-
» leben s'est trompé d'adresse. » A la seconde sommation, il consentit à capituler, si toutefois il en recevait l'ordre de son général en chef. Sur l'observation qu'on lui fit que Dumourier n'était plus au service de la France (il avait quitté l'armée pour passer à l'étranger) : « Je
» l'ignore, » répondit-il; « mais sans
» son ordre positif je ne capitulerai pas. » Cet ordre lui fut enfin apporté le 1er avril 1793, par un parlementaire; il capitula, et obtint que la garnison ne défilerait pas devant les troupes étrangères. S'étant rendu à l'armée des côtes de Cherbourg, il en prit le commandement le 12 novembre 1793, avec le grade de général de division, se porta contre les Vendéens, sur lesquels il obtint, au Mans, quelques avantages. Après cette expédition, il fut destitué, ou donna sa démission comme noble; la protection de Carrier, de Lacroix et d'autres démagogues, avec lesquels il était lié, le fit employer à l'armée de Sambre-et-Meuse sous les ordres de Jourdan : il commanda la réserve au passage du Rhin, en 1795. Dans l'affaire de Stoecht, près de la Nida, le comte de Tilly soutint pendant toute la journée les efforts de l'ennemi, et le fit renoncer au projet de passer cette rivière. Nommé au commandement de neuf départemens réunis de la Belgique, il se concilia l'estime de tous les habitans par son désintéressement et sa modération. Chef d'état-major à l'armée du Nord, il passa, en cette même qualité, en 1798, à celle de Sambre-et-Meuse, et devint en même temps inspecteur général des troupes françaises en Hollande. L'année suivante il fut mis à la tête des 24e et 25e divisions militaires, et en 1800, il était à

l'armée de l'Ouest, à la tête de laquelle il resta pendant 16 mois. En 1804, lors de la formation du camp de Boulogne, il fut chargé du commandement de la cavalerie, puis il fut appelé à celui du premier corps d'armée, se couvrit de gloire dans les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne. Envoyé en Espagne, en 1808, il se trouva à l'occupation de Madrid, d'où il passa à Ségovie, dont il fut nommé gouverneur, et où, malgré la haine des Espagnols pour leurs oppresseurs, il sut se faire aimer par son caractère probe et compatissant. Il se rendit en Andalousie en 1809, commanda la cavalerie, qu'il fit manœuvrer avec une habileté rare à la bataille d'Ocana, où il fit prisonnier un grand nombre d'Anglais. En 1813, lors des victoires des Anglo-Espagnols, il rentra en France, et fut nommé inspecteur-général de cavalerie. Il adhéra ensuite, le 8 avril 1814, à la déchéance de Napoléon, et le roi Louis XVIII lui donna la croix de Saint-Louis et la décoration de grand-officier de la légion-d'honneur. Quelques mois après, il fut nommé, par le département du Calvados, membre de la chambre des députés. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se rangea sous ses drapeaux, et lui adressa un discours de félicitation. Mis à la retraite lors de la seconde restauration, il vécut ignoré, et mourut à Paris le 10 janvier 1822, âgé d'environ soixante-deux ans. Le comte de Tilly était un des généraux les plus distingués de cette époque.

TIMANTHE, peintre de Sicyone, et selon d'autres de l'île de Cythne, l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivait vers l'an 400 avant J. C., sous le règne de Philippe, père d'Alexandre le Grand. Ce peintre avait le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux tableau du *sacrifice d'Iphigénie*, regardé alors comme un chef-d'œuvre de l'art. (Ce tableau existait à Rome au temps d'Auguste. Il était composé de six figures. On cite encore celle d'Agamemnon. Le pinceau le plus habile ne pouvant exprimer la douleur paternelle, Timanthe peignit Agamemnon le visage caché dans la draperie. Le Poussin a imité cette idée dans son tableau de *Lesmunicus*. Cicéron et Quintillien ont rappelé l'exemple de Timanthe aux orateurs, pour leur apprendre qu'en certaines occasions une noble réticence vaut mieux que les paroles les plus énergiques. Les autres tableaux de Timanthe, le *Cyclope*, *Andronic*, *Palamède*, *Ajax*, etc., ajoutèrent à sa réputation. Une *Vie* de Timanthe a été publiée par M. Cocquard, dans le *Mercure de France*, 1740, 2 vol.) (*Voyez* APELLE, PROTOGÈNE.) Il remporta la palme sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis.

TIMÉE DE LOCRES, vit le jour à Locres en Italie, dans la Grande-Grèce, et étudia sous Pythagore (ou plutôt sous un de ses disciples, naquit dans la Grande-Grèce chez les Locriens-Epizéphyriens; il a pu recueillir les traditions de cette école mystérieuse.) On ne sait pas précisément en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il vivait avant Socrate. Il nous reste sous son nom un petit *Traité de la nature du monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les *OEuvres* de Platon, auquel ce *Traité* donna l'idée de son *Timée*. Le marquis d'Argens l'a traduit en français avec de longues *notes* dont plusieurs sont inutiles et d'autres très défectueuses, 1763, in-12. Le Batteux l'a traduit avec un succès plus complet. On y trouve des choses bien remarquables, qui ne peuvent être que le fruit de la tradition primitive et récente de l'école de Pythagore, ou de la lecture des Livres saints, tel que le passage suivant sur le péché originel : « Nous apportons » le vice de notre nature, de nos ancê» tres; ce qui fait que nous ne pouvons » jamais nous défaire de ces mauvaises » inclinations qui nous font tomber dans » le défaut primitif de nos premiers pa» rens. » On avait encore du philosophe locrian l'*Histoire de la vie de Pythagore* dont parle Suidas, et qui est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 ans avant J. C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire* particulière de

de la guerre de Pyrrhus. Diodore de Sicile loue son exactitude dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre Agathocles et contre ses autres ennemis. On avait encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

TIMOCRÉON, poète comique, Rhodien, vers l'an 476 avant J. C., est connu par sa gourmandise, et par ses vers mordans contre Simonide et Thémistocle. On a de ce satirique seulement quelques fragmens dans le *Corps des Poètes grecs*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. On lui a fait cette épitaphe :

Multa bibens, et multa vorans, male denique dicens
Multis, hic jacet Timocreon rhodius.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, voyant que son frère Timophane usurpait le pouvoir souverain, lui ôta la vie, aidé par son autre frère Satyrus. Les Syracusains tyrannisés par Denys le Jeune et par les Carthaginois, s'adressèrent, vers l'an 343 avant J. C., aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon, avec dix vaisseaux seulement et mille soldats au plus. Ce général marcha hardiment au secours de Syracuse, et délivra la ville de la puissance de Denys. Il passa le reste de sa vie à Syracuse, avec sa femme et ses enfans, sans aucune envie de dominer. Après sa mort, on lui éleva un superbe monument sur la place de Syracuse, qui fut appelée *place Timoléonte*. (*Voyez* le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 9 et 63.) (Timoléon a fourni le sujet de deux *tragédies*, l'une a été composée par Laharpe, et l'autre par Chénier. Alfiéri, célèbre poète italien, a choisi le même sujet pour une de ses plus belles tragédies.)

*TIMOMAQUE, fameux peintre de l'antiquité, naquit à Byzance, vint à Rome au temps de Jules-César, où il jouit d'une grande réputation. Il fit de nombreux ouvrages qu'on se plaisait à comparer avec ceux de Parrhasius, de Zeuxis et d'Apelle. Son chef-d'œuvre était la *Gorgone*. On estimait encore son *Iphigénie* et son *Oreste*. Un *Ajax* et une *Médée* qu'il présenta à Jules-César furent payés par ce dictateur 80 talens d'or, qui font 192,000 livres, selon la supputation du Père Harduin. Ces tableaux furent placés au temple de Vénus à Rome.

TIMON, *le Misanthrope*, c'est-à-dire, *qui hait les hommes*, fameux Athénien, vers l'an 420 avant J. C., fuyait la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il ne laissa pas d'avoir un ami, qui se nommait *Apemante*, auquel il s'était attaché à cause de la conformité de leur caractère. Celui-ci soupant un jour chez Timon, et s'étant écrié : *Cher Timon, que ce repas me paraît doux !— A moi aussi*, lui repartit-il, *si tu n'y étais pas*. Le même Apemante lui demanda un jour pourquoi il aimait si tendrement Alcibiade : *C'est*, lui répondit-il, *parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens*.

TIMON (Samuel), né à Thurna dans le comté de Trenschin, en Hongrie, se fit jésuite l'an 1693. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie; mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet, où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1736, à 61 ans. Les monumens de son application sont : 1° *Celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4; Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne, 1718, in-4, Cassovie, 1732, et Tirnau, 1770, in-4; 2° *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1736, in-fol. C'est un abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie et Croatie. 3° *Imago antiquæ Hungariæ*, Cassovie, 1733, in-8; 4° *Imago novæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, 1 vol. in-4. 5° *Addition* aux deux ouvrages précédens, 1735, in-8; 6° *Description de la Theiss et du Vag*, rivières de Hongrie, 1735; 7° *Purpura Pannonica*, Tirnau, 1715; et avec des additions, Cassovie, 1745. C'est une histoire des cardinaux hongrois. 8° *Annales regni Hungariæ*; c'est une continuation de l'*Histoire de Hongrie*, par Isthuanfi, jusqu'à l'an 1662. Les historiens modernes de ce royaume, tels que François Kazy et Etienne Kapri-

nai, ont profité de cet ouvrage, qui est resté manuscrit.

TIMOPHANE. *Voyez* TIMOLÉON.

TIMOTHÉE, capitaine athénien, fils de Conon, célèbre général, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Il s'empara de Corcyre, et remporta sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale, l'an 376 avant J. C. Il prit ensuite Torne et Potidée, délivra Cyzique, et commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate et Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talens. Hors d'état de payer une si forte amende, Timothée se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général était aussi prudent que courageux. Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues pendant qu'il commandait les armées, Timothée lui répondit : « Et moi j'ai toujours rougi » de ce qu'un trait était venu tomber as- » sez près de moi, comme m'étant exposé » en jeune homme, et plus qu'il ne con- » venait au chef d'une si grande armée. »

TIMOTHÉE, poète musicien, né à Milet, ville ionienne de Carie, excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint le plus habile joueur de cithare; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boëce nous a conservé, et qui est conçu en ces termes : *Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne musique; que rebutant la lyre à sept cordes, et y glissant un plus grand nombre de sons, il a blessé les oreilles de la jeunesse; que par la pluralité des cordes, et l'innovation des airs, au lieu d'une musique simple et soutenue, il en a fardé une énervée et bigarrée, faisant consister la beauté de la modulation dans des passages choquans, loin d'être harmonieux; qu'invité aux jeux de Cérès d'Eleusis, il a affecté des ornemens de poésie qui la déparent, et qu'il a joué les couches de Sémélé d'une manière scandaleuse pour les jeunes gens : on a jugé à propos que les rois missent l'affaire en délibération, et que les éphores blâmassent Timothée, et l'obligeassent à retrancher de sa lyre à onze cordes celles qui sont de trop, n'y en laissant que sept, afin que chacun, témoin de la sévère police dans la ville, se garde d'introduire dans Sparte rien d'opposé aux bonnes mœurs; et que la célébrité des jeux ne soit point troublée.* Un philosophe français a fait sur ce décret la réflexion suivante : « Nous sommes bien » éloignés aujourd'hui d'attribuer à la » musique cette influence sur les mœurs. » La musique de Lulli, simple, naturelle, » conforme au caractère et à la poésie de » notre langue; cette musique qui fit les » délices des Français dans le siècle de » leur gloire, a fait place à une musique » plus difficile, plus compliquée et plus » savante, sans que les magistrats se soient » opposés aux innovations de Rameau; ce » grand homme s'est vu éclipsé à son » tour par les bouffons d'Italie; Gluck » enfin a triomphé de Rameau, des bouf- » fons et de la musique italienne; le gou- » vernement n'a vu dans tous ces chan- » gemens que les divers degrés par les- » quels un art arrive à sa perfection. Ce- » pendant, qui sait si la musique brillante » et efféminée des Italiens, accueillie en » France avec un enthousiasme si vif, » n'a pas beaucoup contribué à intro- » duire dans la nation ce luxe, cette mol- » lesse, cet esprit de frivolité, qui la » déshonore depuis si long-temps? J. J. » Rousseau pensait à peu près de même, » lorsqu'il disait que nous n'avions point » de musique, et que si nous en avions ja- » mais une, *ce serait tant pis pour nous.* » Platon n'aurait pas contredit cette observation, lui qui ne croyait pas qu'on pût changer la musique nationale sans mettre en danger la constitution publique. On dit que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le genre chromatique, et, qui changea l'ancienne manière de chanter simple et unie, en une nouvelle manière fort composée. Il florissait vers 340 avant J. C.

TIMOTHÉE, Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Epiphanes, livra plusieurs combats à Judas Machabée, et fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille, où son armée fut taillée en pièces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chéréas son frère, et il y fut tué. — Il y en avait un autre de même nom, aussi général des troupes d'Antiochus, qui, ayant assemblé une puissante armée au delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée et par Jonathas son frère, qui défirent entièrement son armée. Timothée, étant tombé entre les mains de Dosithée et de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenait captifs : ils le laissèrent aller.

TIMOTHÉE (Saint), disciple de saint Paul, était de Lystres, ville de Lycaonie; son père était païen, et sa mère juive. L'apôtre étant venu à Lystres, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncit, afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, et lui rendit de très grands services. Lorsque l'apôtre des gentils revint de Rome en 64, il laissa Timothée à Ephèse pour avoir soin de cette Eglise, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'apôtre, peu de temps après, étant arrivé à Rome, et se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la deuxième Epître, que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellens préceptes pour les ministres de l'Eglise. On croit que Timothée vint à Rome, où saint Paul l'appelait, et fut témoin du martyre de ce grand apôtre. Il revint ensuite à Ephèse, dont il continua de gouverner l'Eglise en qualité d'évêque, sous l'autorité de saint Jean, qui avait la direction de toutes les Eglises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les païens, lorsqu'il voulait s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHÉE, Ier du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître* canonique : Balsamon nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques *Vies* de saints.

TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le 6e siècle, nous a laissé un bon *Traité sur les moyens de rappeler les hérétiques à la foi*, et *sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis*. Cotelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta græca*.

TINDALL (Matthieu), né dans la province de Devonshire en Angleterre, l'an 1656, étudia sous son père, qui était ministre dans le lieu de sa naissance, et fut envoyé, à l'âge de 17 ans, au collége de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindall publia, en faveur du gouvernement, un grand nombre d'ouvrages qui lui procurèrent une pension de 200 livres sterling, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, en août 1733. C'était une âme lâche et vénale, qui prenait toujours le parti du plus fort : tour à tour catholique et protestant; partisan de Jacques lorsqu'il régnait, et son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. La *Biographie britannique* dit qu'il était mal famé pour ses mœurs. On a de lui un livre impie, intitulé : *Le christianisme aussi ancien que le monde*, ou l'*Evangile*, *seconde publication de la religion de nature*, 1730, in-4 et in-8. Jean Conybeare, Jacques Foster et Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage mal raisonné et mal écrit. Pope, dans sa *Dunciade*, l'a traité suivant ses mérites.

* TINEVELLI (Antoine), élève du célèbre Denina, naquit à Turin en 1761, fut professeur de belles-lettres à Mont-Caller, et se fit un renom par ses ouvrages. Il embrassa les principes de la révolution française, et fomenta plusieurs émeutes dans la capitale. Contraint de fuir, il se tint caché pendant quelque

temps, reparut à Turin, et se mit de nouveau à la tête des mécontens. Il fut arrêté par suite d'une insurrection, et fusillé en 1797. Il a écrit différens ouvrages : 1° des *Dissertations*; 2° des *Poésies* qui ne manquent ni de grâce ni de chaleur; 3° *Biographie piémontaise*, 6 vol. in-8.

TINMOUTH (Jean de, moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait en 1370. Il a écrit les *Vies* de cent cinquante-sept saints, Bretons, Anglais, Ecossais, Irlandais, et a intitulé son ouvrage *Sanctilogium*. On le conserve manuscrit dans la bibliothèque de Lambeth et dans la bibliothèque Cottonienne.

*TINTHOIN (Pierre-François), ancien professeur de Sorbonne, chanoine et grand-pénitencier de l'église de Paris, né en 1758 dans cette ville, fut ordonné prêtre avant l'âge en 1772, reçu docteur en 1778, et choisi en 1780 pour professeur d'Ecriture sainte en Sorbonne, quoiqu'il n'eût pas encore 30 ans. En 1789, il obtint un canonicat à Saint-Omer; mais il n'en jouit pas long-temps, la révolution vint l'en chasser. Il prit part aux démarches de la faculté de théologie de Paris contre le schisme, et signa la lettre des professeurs contre l'arrêté des administrateurs du territoire de Paris du 17 octobre 1791, qui ordonnait que les écoles de théologie resteraient fermées. On trouve encore son nom sur une consultation de docteurs et professeurs de Sorbonne, contre les écrits d'une demoiselle Brohon. L'abbé Tinthoin quitta la France en 1792, et se rendit en Angleterre, puis en Ecosse, où il resta jusqu'au concordat. De retour à Paris en 1802, il desservit la cure des Blancs-Manteaux, et en 1806, le cardinal du Belloy le fit chanoine et grand-pénitencier de son église. Il mourut le 13 mai 1826. On a de lui : 1° *Nouvelle Instruction en forme de conférence et de catéchisme sur l'état actuel du clergé de France, avec un traité sur le schisme et des règles de conduite pour les vrais fidèles*, Paris, 1791, in-8, dont il se fit en peu de temps six éditions, et qui se trouve dans la collection de l'abbé Manuel; 2° *Exhortations à tous les prêtres et fidèles de l'Eglise catholique, avec des notes essentielles sur la souveraineté des rois*, Paris, 1792, in-8, faisant suite au précédent écrit; 3° *Choix et indication de pieuses lectures à conseiller dans le tribunal de la pénitence*, Paris, in-18, ouvrage divisé en 6 chapitres, et utile pour les confesseurs et pénitens. Dans le dernier, l'auteur indique les livres qui peuvent convenir de préférence aux ecclésiastiques, aux religieuses, aux personnes du monde qui tendent à la perfection, aux jeunes gens, aux incrédules, aux protestans, aux pécheurs, aux personnes affligées ou scrupuleuses; et il a joint à sa liste quelques réflexions très brièves. L'*Ami de la religion* lui a consacré une ample et intéressante *Notice*, tome 48, page 312.

TINTORET (Jacques Robusti, dit le), célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé le Tintoret, parce que son père était teinturier. Il se proposa, dans ses études, de suivre Michel-Ange pour le dessin, et Titien pour le coloris : ce plan lui fit une manière où il y avait beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a pour l'ordinaire réussi à rendre les carnations, et il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, et même extravagantes. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui qu'*il avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer*. Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans. Ridolfi a écrit sa *Vie*. (On voit au musée de Paris six tableaux de ce peintre : deux sont de simples *esquisses*; les autres consistent en trois portraits, dont l'un de l'auteur peint par lui-même; et *Suzanne au bain*.) — Son fils Dominique Tintoret, mort à Venise, en 1637, âgé de 75 ans, réussissait dans le portrait, ainsi que sa fille Marie Tintoret, née en 1560, et morte en 1590.

* TIPALDI (Jean-André), Grec de nation, né dans l'île et la ville de Scio, vint à Rome, où il se fit jésuite. Chargé de professer l'Ecriture sainte, il remplit pendant plusieurs années cet emploi avec beaucoup de zèle dans le collége Romain. Il composa un ouvrage où il essayait de faire comprendre à ses compatriotes schismatiques la nécessité de se raproche de l'Eglise romaine : ce livre a pour titre : *La Guida alla vera chiesa di Giesu-Christo, proposta principalmente ai seguaci di Fozio, come utile per ricondurre alla medesima ogni traviato, e di profitto ad ogni vero fedele*, Rome, 1757, 3 vol. : ouvrage estimé et fort loué par l'auteur de la *Storia letteraria d'Italia*, qui en donne un bon extrait dans ses 5e et 6e volumes, et qui en parle d'une manière également avantageuse dans ses *Annali letterari d'Italia*, t. 2, p. 369. Le Père Tipaldi mourut septuagénaire, dans le collége Romain, vers 1760.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE (Charles-François), médecin de la faculté de Caen, et de l'académie de Rouen, natif de Montebourg, au diocèse de Coutances, mourut l'an 1774, dans la 53e année de son âge. Il connaissait bien son art, et aux lumières du médecin il joignait les agrémens d'un littérateur ingénieux et enjoué. Il passa une partie de sa vie à Paris, où il publia divers écrits. Les principaux sont : 1° l'*Amour dévoilé*, ou *le Système des Sympathistes*, 1751, in-12; 2° *Amilée*, ou *la Graine d'hommes*, 1754, in-12; critique ingénieuse des ridicules des artistes, des savans, principalement des physiciens, des naturalistes, et de tous les faiseurs de systèmes; 3° *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12; 4° *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8; on y voit partout le bon citoyen et le physicien éclairé; 5° *Giphanthie*, 1760, 2 vol. in-8, traduite en anglais, et imprimée à Londres en 1761. Il a donné aussi une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Furetière.

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Ses vertus et sa capacité le rendirent digne des premières places de son ordre. Il fut recteur des colléges de Reims, de Metz, de la Flèche, de Pont-à-Mousson, et provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savans : 1° *Avertissement aux hérétiques de Metz*; 2° *Déclaration et defensio scholasticæ doctrinæ sanctorum patrum et doctoris Angelici de Hypostasi, seu Persona*, etc., Pont-à-Mousson, 1634, in-4; 3° un *Traité de Ordine, seu de priori et posteriori*, Reims, 1640, in-4. Quoique jésuite, il soutenait le sentiment des thomistes sur la grâce, et il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie, qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens, avec la réputation d'un homme plein de piété et de douceur.

* TIPPO ou TIPPO-SAIB, ou mieux TIPPOU-SAHEB ou TIPPOU-SULTHAN-BEHADOUR, dernier nabad de Maïssour ou Mysore (suivant l'orthographe anglaise), était fils d'Hyder-Ali : né en 1749, il porta d'abord le nom de Feth-Aly-Khan, puis celui de Tippo-Saheb. Après la mort de son père, il monta sur le trône en 1782, et soutint contre les Anglais la guerre qu'ils avaient commencée sous le règne précédent, et qu'ils terminèrent en 1784 par la paix de Mangalor faite quelque temps après celle de Versailles entre le même peuple et les Français. Tippo maintint ensuite l'indépendance dans ses états, malgré toute la puissance du grand Mogol. Dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il s'allia avec la France contre les Anglais, et remporta sur eux d'importantes victoires. Il envoya en 1788 à Louis XVI des ambassadeurs pour lui demander des secours, mais on se borna à les recevoir magnifiquement, à leur donner des fêtes; et la paix avec l'Angleterre ayant été conclue, on ne leur accorda aucun secours réel. Au commencement de la révolution, plusieurs Français passèrent dans la capitale de Tippo-Saïb, se réunirent à ceux de leurs compa-

triotes que le sort de la guerre avait amenés dans ces pays, et tous ensemble formèrent un club dont l'objet était de *jacobiniser* les Indes, et d'y détruire tous les souverains, à l'exception cependant du *citoyen* Tippo-Saïb. Mais ni ce club ni les principes de ces patriotes réformateurs n'étaient une digue assez puissante pour arrêter les Anglais qui, de jour en jour, gagnaient du terrain. Une armée serait devenue plus utile que tous les projets d'une *égalité* et d'une *liberté* chimériques. Privé de tous secours, Tippo ne compta plus que des pertes, et le 9 juin 1790 il fut entièrement défait à la bataille de Trawancore. Il y combattit avec sa valeur accoutumée, eut deux éléphans tués sous lui, y perdit ses bijoux, son palanquin et son turban. Pendant le reste de cette année, il livra plusieurs combats sans succès; et le 21 mars 1791, se trouvant occupé par un corps d'Anglais, il vit prendre la ville de Bengalore, sans pouvoir la secourir; son général Killodar mourut en combattant sur la brèche. En 1792, Cornwallis remporta une autre victoire décisive, qui força Tippo-Saïb à demander la paix. Elle ne lui fut momentanément accordée qu'au moyen de grands sacrifices. Il dut payer aux Anglais trois millions de livres sterling, leur livrer plusieurs places fortes, et deux de ses plus jeunes fils en otage. Mais la compagnie anglaise redoutant toujours un ennemi qui pourrait tôt ou tard se venger de ses défaites, fit rallumer la guerre en 1799. Tippo-Saïb réunit à la hâte toutes les troupes qui lui restaient; ses efforts devinrent inutiles, et le royaume de Mysore fut conquis en peu de mois. La capitale fut aussitôt attaquée; ses défenseurs opposèrent la plus vigoureuse résistance. Tippo combattit avec eux jusqu'à ce qu'il fût mortellement blessé. Les Anglais pénétrèrent alors dans la ville; et en cherchant partout le malheureux Tippo, ils le trouvèrent dans son palais, prêt à expirer au milieu de ses femmes et de ses enfans (4 mai 1799) Plus soldat que général, il avait la bravoure de son père, mais il n'avait pas ses talens. Les frais auxquels l'avait entraîné une longue guerre, l'avaient forcé à exiger de nouveaux impôts de ses peuples; ce qui fit un grand nombre de mécontens. Bien souvent ces impôts n'étaient pas payés avec exactitude : alors les soldats en souffraient, et se voyant sans leur solde ordinaire, une grande partie abandonnaient leurs drapeaux. Ce souverain aimait les lettres et les arts. Il avait recueilli une bibliothèque précieuse, contenant différens ouvrages en langue samscrite, dont l'origine remonte au 10e siècle; des traductions du Koran dans toutes les langues de l'Orient; une histoire, en manuscrit, des victoires des Tartares-Mogols, lors de l'invasion de l'Inde par Tamerlan, en 1397; des mémoires historiques sur l'Indoustan, à l'époque de la domination des Mogols, sous le sultan Babel en 1525. Les Anglais ont confié cette bibliothèque aux soins de l'académie de Calcutta. Elle peut servir à répandre de grandes lumières sur l'histoire de l'Orient. On a publié à Londres, en 1811, un *Choix de lettres* de Tippo-Saïb; et J. Michaud a écrit en français l'*Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les règnes de Hyder-Ali et de Tippo-Saïb*, Paris, 1801, 2 vol. in-8. On trouve d'amples détails sur ce personnage dans les ouvrages suivans : *Relation de la guerre avec Tippo-Sulthan, depuis le commencement des hostilités dans les lignes de Trawancore, en décembre* 1789 *jusqu'à la paix de Seringapatnam*, en février 1792, par Roderick Mackensie, Calcutta, 1793, gr. in-4. fig; *Histoire des opérations de l'armée commandée par le général George Harris, et du siége de Seringapatnam*, par Alex. Beatson, Londres, 1800, gr. in-4, fig. M. De Jouy a fait sur Tippo-Saïb une *Tragédie*, représentée sur le théâtre français en 1812, et imprimée la même année; elle est précédée d'une *Notice* et du *portrait* de ce prince indien.

* TIRABOSCHI (Jérôme), né à Bergame le 16 décembre 1731, entra dans l'ordre des jésuites, et professa avec distinction la rhétorique à Milan. Il devint

préfet de la bibliothèque de Modène en 1770, et mourut dans le mois de juin 1794. Le duc de Modène l'avait décoré du titre de chevalier et de conseiller, et la ville l'avait fait inscrire dans le catalogue de ses nobles habitans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Mémoires sur l'ancien ordre des humiliés*, 1766, 3 vol. in-4; 2° *Histoire de la littérature italienne ancienne et moderne*, Modène, 1771-82, 13 vol. in-4; nouvelle édition, 1777-94, 9 tomes en 16 vol. grand in-4. Cet ouvrage qui a placé son auteur au rang des critiques et des littérateurs les plus distingués, a été réimprimé à Venise, 1795, 8 tomes en 16 vol. in-8, et à Florence et à Pise, 1805-1813, 9 tomes, 20 parties in-8. Nous avons une *Histoire de la littérature d'Italie*, tirée de l'italien de Tiraboschi et abrégée par A. Landi; mais cet abrégé est mal écrit, et il est plein de fautes d'impression. 3° *Bibliothèque des écrivains de Modène*, 1781, 6 vol. in-4; 4° *Mémoires historiques sur Modène*, 1793-94, 4 vol. in-4. Nous avons cité souvent cet auteur dans cette 8e édition de Feller.

TIRAQUEAU (André), lieutenant-civil de Fontenay-le-Comte, sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux, puis au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau des chicanes qui s'y étaient introduites, et administra la justice avec une intégrité peu commune. François Ier et Henri II se servirent de lui dans plusieurs affaires très intéressantes. Il mourut dans un âge fort avancé, en 1558. On a de lui : 1° un Traité *des Prérogatives de la noblesse*, 1543, in-fol.; 2° un autre *du Retrait lignager*; 3° des *Commentaires* sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde, 1673, 2 vol. in-fol.; 4° un *Traité des lois du mariage*, 1515, in-4; et plusieurs autres ouvrages qui ont été recueillis en 5 vol. in-fol., 1574.

TIRIN (Jacques), jésuite, né à Anvers en 1580, professeur d'Ecriture sainte, premier supérieur de la maison professe d'Anvers, et directeur de la maison en Hollande, mort le 14 juillet 1636, âgé de 56 ans, est très connu par un *Commentaire* sur toute la Bible, en 2 volumes in-fol., imprimé nombre de fois. Il est plus étendu que celui de Menochius, et, quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Pères et les commentateurs. On y trouve à la fin un *Index controversiarum*, ouvrage méthodique et solide; et au commencement une bonne *Carte* de la Terre-Sainte, une *Chronologie* distribuée d'une manière fort commode, des *Prolégomènes* sur les anciens poids et monnaies des Hébreux, des Grecs et des Romains, comparés à ceux des Italiens, des Espagnols, des Français, etc.

TIRON (Tullius Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses bonnes qualités. Il nous reste plusieurs lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettait la santé de Tiron, qu'il avait laissé malade à Patras, ville d'Achaïe; combien il ménageait peu la dépense pour lui, et avec quel zèle il le recommandait à ses amis. Tiron inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appelaient *notæ*, par le moyen desquels on écrivait aussi vite qu'on parlait. Ceux qui écrivaient de cette manière s'appelaient *notarii*, d'où nous est venu le nom de *notaires*. Tiron avait aussi composé la *Vie* de Cicéron, dont il était le confident et le conseil, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connaître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'académie des inscriptions, nous a donné d'anciens monumens écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques et un alphabet, sous ce titre : *Alphabetum Tironianum, seu Notas Tironis explicandi Methodus : cum pluribus notis ad historiam et jurisdictionem tum ecclesiasticam, tum civilem pertinentibus*, Paris, 1747, in-fol. *Voyez* RAMSAY (Charles).

* TISCHBEIN (Jean-Henri), peintre du landgrave de Hesse-Cassel, naquit d'un

boulanger le 3 octobre 1722 à Hayna, dans le pays de Hesse, et devint le fondateur d'une nouvelle école qui s'est répandue jusqu'en Italie. Il avait été placé d'abord chez un peintre en tapisserie : un tapis qu'il exposa à la foire de Francfort lui fit obtenir la protection du comte de Stadion qui lui donna les moyens de se rendre en France, où il étudia 5 ans sous Vanloo. Il visita aussi l'Italie et devint à son retour peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, puis directeur de l'académie de peinture et d'architecture fondée en 1766, enfin professeur de peinture au collége *Carolinum*. Jusque-là, on avait suivi la manière obscure de Rembrandt : Tischbein dégoûta ses nombreux élèves de cette méthode, et les engagea à étudier la nature et ce mélange heureux de couleurs qui caractérise les artistes de Venise. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis un coloris trop vif à ses tableaux. Il s'est exercé particulièrement sur des sujets mythologiques ; il a traité cependant quelques sujets de l'histoire sainte et de l'histoire ancienne de l'Allemagne ; mais soit qu'il peignît un sujet de la fable ou de l'histoire, il exprimait avec force ce qui tient aux affections de l'âme. Il connaissait aussi très bien l'art de ménager la lumière avec les ombres. Il mourut à Cassel le 22 août 1789.

* TISCHBEIN (Jean-Henri-Conrad), neveu du précédent, né aussi à Hayna en 1742, étudia à Cassel sous les yeux de son oncle, et s'appliqua particulièrement au paysage et à la peinture d'histoire naturelle ; il a aussi gravé à l'eau forte et sur le bois. Il est mort à Cassel le 22 décembre 1808. Il a publié : *Traité élémentaire de la gravure à l'eau forte, avec 84 feuilles de gravures tirées selon cette méthode*, Cassel, 1790, in-fol., en allemand

* TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume), frère du précédent, né le 12 février 1751, fut élevé comme lui à l'école de son oncle, et devint un des premiers peintres d'histoire de son temps. Il a travaillé à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, à Rome, à Naples. En 1790 il fut nommé directeur de l'académie de peinture de cette dernière ville. Il y resta jusqu'en 1799, époque où les malheurs de la guerre l'obligèrent de retourner dans sa patrie. Il a publié : 1° *Collection of engravings from antique vases*, Naples, 1791, 4 vol. in-fol. Il devait y avoir un 5e vol. qui n'a pas paru. Cette grande collection a été copiée en France sous ce titre : *Recueil de gravures d'après des vases antiques, la plupart de travail grec, trouvés dans des tombeaux, au royaume des Deux-Siciles, principalement dans les environs de Naples, en 1789 et 1790, tirés du cabinet de Ch. Hamilton, avec des observations sur chacun des vases, publié d'après H. Guil. Tischbein*, Paris, 1803-1806, 4 vol. contenant 240 gravures ; 2° *Têtes de différens animaux dessinées d'après nature*, Naples, 1796, in-fol., recueil très estimé ; 3° *Gravures de tableaux grecs*, en allemand, Weimar, 1797, in-fol. ; 4° *Homère dessiné par Tischbein, d'après des antiques expliquées par Heyne*, aussi en allemand, Goettingue, 1801 à 1804, en 6 cahiers, publié en France sous ce titre : *Figures d'Homère dessinées d'après l'antique, par H. Guil. Tischbein, etc.* Metz, tome 1, contenant l'Iliade en 6 feuilles, tome 2, 1802, contenant l'Odyssée en 12 feuilles. 5° *Restes des livres de la Sibylle, rassemblés devant les portes de Cumes*, en 17 planches. — Il y a encore de la même famille *Jean-Frédéric-Auguste* TISCHBEIN, frère des précédens, né à Maëstricht en 1750, mort à Heidelberg en 1812 ; il réussissait très bien dans le portrait, et fut nommé peintre de la cour de Waldeck, avec le titre de conseiller, et ensuite professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipsick. Ses portraits sont très recherchés. — *Jean-Antoine* TISCHBEIN, frère de Jean-Henri, né en 1720 à Hayna, mort en 1784 à Hambourg, où il avait établi une école de dessin, a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg, 1771, in-8.

* TISIUS ou THYSIUS (Antoine), sa-

vant hollandais, naquit à Hardewyck, en 1603, professa à Leyde la poésie et l'éloquence (1645), obtint quelques années après la chaire d'éloquence et une chaire de droit, succéda en 1655 à Heinsius dans la place de bibliothécaire, et mourut dans la même ville en 1665 après avoir donné les éditions suivantes : 1° des *Tragédies de Sénèque*, 1651; 2° de *Valère-Maxime*, in-8; 3° de *Salluste*, 1665, in-8; 4° de *Velleius Paterculus*, 1668, in-8. On lui doit aussi : 5° *L. Cœlii Zanctaneii Opera*, 1652; 6° *Historia navalis*, 1657, in-4, contenant le récit de tous les combats qui eurent lieu entre les Hollandais et les Espagnols; 7° *Compendium historiæ batavinæ*, 1645; 8° *Exercitationes miscellaneæ*, 1639.

TISSAPHERNE, *Thissaphernes*, un des principaux satrapes de Perse du temps d'Artaxerxès Memnon, commandait dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frère d'Artaxerxès, lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; son maître lui confia le gouvernement de tous les pays dont Cyrus était auparavant gouverneur, et lui donna sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissapherne ayant été battu par Agésilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrâce d'Artaxerxès, excité contre lui par sa mère Parisatis, et il fut tué par ordre de ce prince, à Colosse, en Phrygie.

* TISSARD (François), professeur de l'université de Paris, l'un des premiers qui firent, dans cette ville, des essais d'impressions hébraïques, contribua à introduire dans l'université l'étude de cette langue. Il était né à Amboise et florissait à la fin du 15e siècle. Il avait fait ses premières études à Paris, jusqu'à la philosophie inclusivement. Il alla étudier le droit à Orléans, et passa de là en Italie, dont il visita les différentes universités. Il y prit des leçons des meilleurs maîtres, reçut le bonnet de docteur en droit dans l'université de Bologne, et revint ensuite à Paris. L'étude du grec languissait dans l'université, et le haut prix des livres en cette langue, parce qu'il fallait les faire venir d'Italie, les rendait rares. Tissard en fit imprimer qui coûtaient beaucoup moins, et, dans un discours adressé aux étudians de l'université, il les exhorta à une étude qui pouvait leur être si utile. Son mérite le fit distinguer par François Ier, qui n'était encore que duc d'Angoulême. Tissard fit par la suite pour l'hébreu ce qu'il avait fait pour le grec. Il composa une *Grammaire hébraïque*, Paris, 1508, in-4, chez Gilles Courmont, dans laquelle, outre *l'alphabet* et *les principes*, on trouvait en hébreu *l'Oraison dominicale*, *le Trisagion* et *la généalogie de Jésus-Christ*. Il paraît que ce savant professeur mourut vers 1509; du moins après 1508 on ne trouve plus rien de lui.

* TISSARD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, naquit à Paris en 1666, et entra à l'Oratoire de cette ville, le 15 octobre 1687. Il enseigna long-temps les humanités dans les colléges de la congrégation, et fut ensuite chargé d'y professer la théologie. Il s'était appliqué à la *poésie*, et faisait des vers français et latins avec facilité. On a de lui : 1° *Vindicta infelix, seu irritum Anglorum in Maclopolim concilium*, poème, 1693. Il est adressé au Père Coquery, visiteur de la congrégation. 2° *Musæ siculæ*, adressées au même pendant sa visite, et dans le temps des tremblemens de terre en Sicile; 3° *Prosopopée*, à l'occasion du refus que fit la Savoie de la paix que lui offrait Louis XIV; 4° *Traduction* en vers latins des *vers français* de Malherbe, à Louis XIII allant assiéger La Rochelle; 5° poème français *sur la bataille de la Marsaille*; 6° d'autres *Opuscules* et divers écrits *anonymes* sur les questions alors agitées dans l'Eglise. Le Père Tissard eut part à la *traduction* en vers latins des Fables de La Fontaine, donnée par le Père Vinot, son confrère. Il mourut à Paris le 3 mai 1740. (*Voyez* VINOT.)

* TISSERAND (Jean), en latin *Tisserandus*, et quelquefois *Tisarandus* et *Tirlandus*, était un cordelier français du 15e siècle, renommé par son zèle pour le salut des âmes et par le succès de ses sermons. Il y mettait tant d'onction, que les cœurs les plus endurcis

avaient peine à y résister. Le continuateur de Fleury rapporte qu'ayant converti un grand nombre de filles et de femmes d'une vie déréglée, il établit l'ordre des filles pénitentes, pour retirer celles à qui Dieu ferait la grâce de quitter le péché. Il s'en trouva d'abord plus de deux cents. Le nombre s'accrut extraordinairement en peu de temps, en sorte que l'on fut obligé de souffrir que les plus sages allassent faire la quête par la ville, jusqu'à ce qu'elles eussent un établissement solide; ce qui n'arriva qu'en 1500. Le duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de Louis XII, leur donna pour lors son palais situé près de Saint-Eustache, pour en faire un monastère. Simon, évêque de Paris, leur dressa des statuts et les mit sous la règle de saint Augustin. On les obligea, en 1550, de garder la clôture, et en 1572 elles furent transférées dans l'ancienne église de Saint-Magloire. Voyez l'*Hist. ecclésiastique de Fleury*, tome 24, livre 117, chap. 129. Lorsque le pape Sixte IV, en 1481, permit aux franciscains de rendre un culte aux cinq frères mineurs martyrisés à Maroc en 1220, le Père Tisserand composa l'*office* de cette fête. Wading, historien de cet ordre, ne donne pas la date de sa mort.

* TISSOT (S. A. D.), célèbre médecin suisse, naquit en 1727 à Grancy dans le pays de Vaud. Il ne se distingua pas seulement dans la théorie de son art, mais il excella aussi dans la pratique, et a laissé, dans l'une et dans l'autre partie, des ouvrages et des souvenirs très estimés. Son nom et ses écrits sont connus de toute l'Europe; ils ont été en grande partie traduits dans presque toutes les langues. Tissot était membre de l'académie médico-physique de Bâle, de la société royale de Londres, de celle de Berne, etc., etc.; il est mort à Lausanne le 15 juin 1797, à l'âge de 70 ans. Outre une édition très soignée des *OEuvres de Morgagni*, avec des notes savantes, 1779, en 3 vol., il a laissé : 1 *Avis au peuple sur sa santé*, in-12; 2° *Avis aux gens de lettres sur leur santé*; 3° *l'Onanisme*, 1765, in-12; 4° *Traité de l'inoculation*; 5° *Gymnastique médicinale et chirurgicale*, 1780, in-12; 6° *Traite des nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12; 7° un grand nombre de *Traités sur différens objets de médecine*, qui ont été traduits en latin et en français. Toutes les *OEuvres de Tissot* ont été réunies en 11 vol. in-8, Paris, 1809-13.

* TISSOT (Alexandre-Pascal), littérateur, parent du médecin de ce nom, naquit à Mornay, département de Vaucluse, le 5 octobre 1782. Il termina ses études à Paris où il était venu jeune, et devint chef de bureau au ministère des cultes. Il était très versé dans les littératures ancienne et moderne, dans la jurisprudence et les langues savantes. Il est mort à Paris, d'une fièvre cérébrale, le 27 mai 1823, âgé de quarante-un ans. Il était membre de la *Société académique de Paris*, de *l'Athénée de Vaucluse*, etc. Il a laissé : 1° *Notes historiques et critiques sur quelques magistratures*, Paris, 1805, in-8; 2° *Code et Nouvelles de Justinien; Nouvelles de l'empereur Léon; Fragmens de Caïus, d'Ulpien et de Paul; traduction unique faite sur l'édition d'Elzévir, revue par D. Godefroi*, Metz et Paris, 1807-1810, 4 v. in-4; 18 v. in-12. Cet ouvrage fait partie d'une collection intitulée : *Corps de droit civil romain, en latin et en français*, 14 vol. in-4, ou 68 vol. in-12. Les trois premiers volumes du *Code* de Tissot avaient paru en 1806, sous un autre titre que celui de 1807. 3° (Avec M. Duranton) le *Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, ou *Collection des fragmens qui nous restent du droit romain, antérieur à Justinien*, Metz, 1811, in-4. Ce volume est relié avec les *Institutes* de la collection précédente. 4° *Manuel du négociant*, Paris, 1808, in-4; 5° *Cours complet de politique*, ou *Exposition des opinions des anciens sur les matières de gouvernement et d'administration publique*, Paris, 1820, in-8, tome 1er. Cet ouvrage intéressant n'a pas été continué. Tissot fut l'éditeur des *OEuvres de Tissot*, le médecin, qui était son parent, Paris, 1803-1813, 11 vol. in-8.

Ces *Œuvres* sont précédées d'une *Notice* sur l'auteur et accompagnées de *Notes* du docteur Hallé. Alexandre-Pascal Tissot a laissé inédit : 1° *Mémoire contre le duel*; 2° *Discours sur le danger de condamner les hommes pour tout autre chose que leurs actions*; 3° *Traité complet de l'amitié*, etc.; 4° *Philosophie de l'amitié*; 5° *Traité de la noblesse*; 6° *Traité des éducations*; 7° *Histoire des bibliothèques chez les divers peuples de l'antiquité*; 8° *Testament politique du grand Frédéric*, etc., etc.

*TISSOT (Clément-Joseph), né en 1750 à Ornans, était originaire de Suisse et parent du célèbre médecin Tissot, qui l'avait dirigé par ses conseils dans la carrière médicale. Tronchin auquel il fut recommandé en fit son disciple et son secrétaire, et le désigna, en 1787, comme médecin-adjoint de la maison d'Orléans. En 1788 il fut appelé, en qualité de chirurgien en chef adjoint, au camp de Saint-Omer, commandé par le prince de Condé, et peu de mois après, le roi le nomma inspecteur divisionnaire des hôpitaux de l'Alsace et de la Franche-Comté. Tissot resta pendant près de 20 ans dans les hôpitaux militaires ou auprès de différens corps d'armée; mais pendant le régime de la terreur, il fut plusieurs fois dénoncé, arrêté et même suspendu de ses fonctions. En 1806, il porta des secours aux prisonniers autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui étaient attaqués d'une dyssenterie épidémique désastreuse. Pour prix de son zèle, l'archiduc Charles lui écrivit une lettre flatteuse, et lui envoya une tabatière avec une médaille entourée de diamans, et le diplôme de membre honoraire de l'académie de médecine et de chirurgie de Vienne. Il obtint ensuite sa retraite, et vint à Paris, où il reprit l'exercice de sa profession. Le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, lui conféra à son retour le titre de son médecin consultant. Tissot fut aussi agrégé à la société de médecine pratique, et il en était vice-président lorsqu'il mourut le 30 juin 1826. Plusieurs de ses ouvrages ont été imprimés par ordre du comité d'instruction publique, et approuvés par l'académie royale de chirurgie de Paris. Les principaux sont : 1° *Gymnastique médicale*, Paris, 1781, in-12; 2° *du Régime diététique dans les maladies*; 3° des *Effets du sommeil et de la veille*; 4° de *l'Influence des passions de l'âme dans les maladies*. Ces trois derniers ouvrages ont été traduits en allemand. On a encore de lui : *des Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux militaires*, et des *Recherches topographiques*, insérées dans le 15e volume des *Mémoires de médecine militaire*, en décembre 1824.

TITE (Saint), Grec et gentil, fut converti par saint Paul, à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Cet apôtre le mena avec lui au concile de Jérusalem, et il ne voulut point qu'il se fît circoncire, pour marquer que la circoncision n'était point nécessaire : quoique dans la suite il fit circoncire Timothée, en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auraient regardé, sans cette précaution, comme impur et comme profane. Saint Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageaient cette Eglise; et Tite alla ensuite le joindre en Macédoine, pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après, il porta aux Corinthiens la 2e Lettre que saint Paul leur adressait; et vers l'an 63 de J. C, l'apôtre l'ayant établi évêque de l'île de Crète, lui écrivit l'année suivante de Macédoine une lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Tite mourut dans l'île de Crète, fort âgé.

TITE, auteur ecclésiastique du 4e siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La *Bibliothèque des Pères* nous offre de cet auteur un *Traité contre les manichéens*. Le stile en est assez net pour une matière assez embarrassée d'elle-même, et les raisonnemens en sont solides aussi-bien que subtils; mais tout n'y est pas exact. On lui reproche trop d'estime pour Origène, dont il paraît même avoir adopté l'erreur touchant l'éternité des peines. On lui attribue encore un *Commentaire sur saint Luc*, et d'autres ouvrages qui

ne sont pas de lui. Julien l'Apostat menaça de le rendre responsable d'une espèce d'émeute qu'il y avait eu à Bostre; mais Tite confondit ce reproche, et répondit à l'empereur que si le peuple ne se révoltait ouvertement contre lui, c'était à lui et autres ecclésiastiques qu'il en était redevable. Sur quoi Julien écrivit à ceux de Bostre, que leur évêque était leur délateur, et qu'il les exhortait à le chasser, puisqu'il les supposait disposés à la révolte. Les Bostriens se moquèrent de cette puérilité, « qui, dit Tillemont, » pourrait passer pour incroyable dans » un prince qui se piquait de raison, si » nous n'avions encore la lettre entière » qu'il écrivit à ceux de Bostre. Cette » lettre est datée d'Antioche, le 1er jour » d'août, l'an 362. » Tite survécut à la persécution de Julien, et mourut sous Valens.

TITE. *Voyez* TITUS.

TITE-LIVE (Titus-Livius), de Padoue, et selon d'autres d'Apone, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, après Auguste, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de J. C., la 4e année du règne de Tibère. Son *Histoire romaine*, qui commence à la fondation de Rome, qui finissait à la mort de Drusus en Allemagne, l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. Cet ouvrage renfermait cent quarante livres, il ne nous en reste que trente-cinq (dont deux ont été publiés la première fois en 1518, par Ulric de Hutten), encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la quatrième partie de son histoire. Jean Freinshemius a taché de consoler le public de cette perte, et il y a réussi autant que la chose était possible. Il règne dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et dans les harangues. Le stile, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également: simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure, étendu ou serré, plein de douceur et de force, selon l'exigence des matières, mais toujours clair et intelligible. « On reproche cependant, » dit l'abbé des Fontaines, quelques défauts à Tite-Live. Le premier, c'est de » s'être laissé trop éblonir de la grandeur » de Rome, maîtresse de l'univers. Parle-» t-il de cette ville encore naissante, il » la fait la capitale d'un grand empire, » bâtie pour l'éternité, et dont l'agrandissement n'a point de bornes. Il tombe » quelquefois dans de petites contradictions; et, ce qui est moins pardonnable, » il omet souvent des faits célèbres et importans. » On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son histoire. Mais Pignorius croit que cette *patavinité*, dont on a tant parlé, regardait seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employait une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *Sibe* et *Quase* pour *Sibi* et *Quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistait simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période: rédondance de stile qui déplaisait à Rome, et qui faisait connaître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé, tantôt une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe; ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait. Des esprits superficiels et faux, qui ont osé comparer ses fables avec des faits avérés, n'ont sans doute pas réfléchi sur la considération que méritent des contes populaires, et celle qu'on doit à des autorités respectables, à des témoins oculaires, judicieux, irréprochables, rapportant des évènemens qui, dans leurs causes, leur but et leurs divines circonstances, déterminent la croyance de tout esprit raisonnable. Du reste, dans sa crédulité même, Tite-Live montrait plus de sagesse que nos écrivains modernes dans leur incrédulité: il respectait sa religion. « Toute fausse qu'elle était, dit M. Rigo» ley de Juvigny, il savait qu'elle n'en » n'était pas moins un frein salutaire. S'il

» eût eu le bonheur de naître de nos jours, » et que son berceau eût été éclairé de la » lumière de l'Evangile, avec l'excellent » esprit et le bon jugement dont il était » doué, il n'aurait pas imité ces préten- » dus historiens, ces écrivains audacieux, » qui, déchaînés également contre le » trône et l'autel, cherchent à renverser » l'un et l'autre; et, brisant du même » coup le sceptre et l'encensoir, veulent » vivre indépendans du ciel et de la terre. » Il n'aurait point, à leur exemple, em- » ployé le mensonge, les sarcasmes les » plus amers, et les plaisanteries les plus » grossières contre une religion dont tout » annonce, tout démontre, et tout prouve » la divinité... Loin d'envisager cette re- » ligion du côté de la politique, et d'en » imposer par des prodiges mensongers, » il l'aurait appuyé d'une foule de faits » plus clairs que le jour, et se serait atta- » ché à la faire regarder et respecter » comme le plus ferme soutien des trônes, » et comme la force et le salut des em- » pires et des peuples qui les composent. » L'édition de Tite-Live, à Venise, 1470, est fort rare. Après plusieurs autres bonnes et belles éditions (dont le détail nous mènerait trop loin), Crévier en a publié une en 6 vol. in-4, 1735, enrichie de notes savantes, et d'une préface écrite avec élégance. On l'a réimprimée en 6 v. in-12. (Les plus belles et les meilleures éditions sont celles d'Elzévir, 1634, 3 v. in-12, et 1665, 3 vol. in-8; de Doujat, *Ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4; de Drakenborch, 1738-46, 7 vol. in-4; de Deux-Ponts, 1784, 13 vol. in-8; enfin, de M. Lemaire, 13 vol. in-8, dans sa *Collection des auteurs latins*. Guérin en a donné une traduction (*voyez* son article), que celle de M. Dureau de la Malle a fait oublier : celle-ci est en 15 vol. in-8; elle a été achevée par M. Noël.)

TITELMAN (François), né à Hasselt, ville de la principauté de Liége, vers l'an 1498, se fit récollet à Louvain; ayant ensuite entendu parler de la réforme des capucins, il embrassa ce genre de vie, à Rome en 1535, et mourut en odeur de sainteté à Anticoli, le 12 septembre 1537. Il était versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Ses écrits sont en grand nombre. Les principaux sont : 1° des *Commentaires* sur toutes les Epîtres des apôtres, Anvers, 1540, in-8; 2°... sur les Psaumes, Anvers, 1573, in-fol; 3°.. sur Job; 4°... sur les Cantiques; 5°... sur saint Matthieu et saint Jean; 6° des *Dissertations* contre Erasme, etc. Richard Simon, qui n'était pas prodigue de louanges, en donne à Titelman.

*TITEUX, sculpteur français, étudia à Paris, alla ensuite à Rome, où il demeura quelques années. De retour en France, il exécuta les sculptures des édifices suivans : de la *salle de spectacle de Bordeaux*, de celle des *Variétés* de Paris, du Palais-Royal, du Raincy, de l'*église* de Saint-Eloi à Dunkerque; et c'est d'après ses modèles qu'ont été faites les sculptures de la nouvelle église de Sainte-Geneviève. Il est mort à Fresnoi, près de Sedan, le 9 février 1809.

TITI (Robert), né en Toscane, vers le milieu du seizième siècle, enseigna les belles-lettres à Padoue et à Pise. Il nous reste de lui des *Poésies* estimées de leur temps, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de Ghérard, 1571, in-8. On a encore de cet auteur des *Notes* assez bonnes sur quelques auteurs classiques; *dix Livres* sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Il mourut en 1609, à 58 ans.

TITIANE (Flavia Titiana), femme de l'empereur Pertinax, et fille du sénateur Flavius Sulpicianus, passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachemens criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome; mais Pertinax, très déréglé lui-même, selon quelques auteurs, ou subjugué lui-même par une lâche complaisance, n'osa s'y opposer. Titiane ne jouit pas long-temps du rang suprême Pertinax fut tué par les soldats prétoriens, en mars 193, et l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, quatre-vingt-sept jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN (le), peintre, dont le nom

de famille est *Vecelli*, né à Cadore dans le Frioul, en 1477, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de dix ans chez Gentil, et ensuite chez Jean Bellin, où il demeura long-temps. La réputation du Giorgion excita dans le Titien une heureuse émulation, et l'engagea à lier une étroite amitié avec lui, pour être à portée d'étudier sa manière. Le Giorgion s'apercevant des progrès rapides de son disciple, et de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit peu de temps après sans rival par la mort du Giorgion. Il était désiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importans, à Vicence, à Padoue, à Venise et à Ferrare. Le talent singulier qu'il avait pour le portrait le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains. Charles-Quint, ce protecteur éclairé des vrais talens, le combla de biens et d'honneurs. Si son caractère doux et obligeant, son humeur gaie et enjouée, le faisaient aimer et rechercher, son mérite le rendait respectable. Il conserva une santé robuste jusqu'à 99 ans, et mourut en 1576. Ce grand peintre traitait également tous les genres; il rendait la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevait sous sa main l'impression convenable à son caractère. Les reproches qu'on lui fait sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir manqué souvent l'expression des passions de l'âme, de s'être répété quelquefois, enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages. (Le musée du Louvre possède 21 tableaux de cet artiste. Sa *Vénus*, un de ses chefs-d'œuvre, est conservée dans la galerie de Florence, dans une rotonde, avec la *Vénus de Médicis*. C'est comme un hommage rendu à deux prodiges de l'art.)

TITIUS (Gérard), théologien luthérien, né à Quedlimbourg, en 1620, fut disciple de George Calixte, et devint professeur en hébreu et en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui : 1° un *Traité des conciles*, Helmstadt, 1656, in-4; 2° un autre *De l'insuffisance de la religion purement naturelle, et de la nécessité de la révélation*, 1667, in-4.

TITON du Tillet (Evrard), né à Paris, en 1677, d'un secrétaire du roi, fit ses études au collége des jésuites à Paris. Il en sortit avec un goût vif pour les belles-lettres, et le conserva jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de quinze ans, il suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Ryswick; alors il acheta une charge de maître-d'hôtel de la Dauphine, mère de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beautés des chefs-d'œuvre sans nombre de peinture et de sculpture qui égalent l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour, il fut commissaire-provincial des guerres; il exerca cette charge avec une rare générosité. Son attachement pour Louis XIV, et son admiration pour les hommes de génie, lui inspirèrent, dès 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze à la gloire de ce roi, et des poètes et musiciens qui avaient illustré son règne. Ce beau monument qui fut achevé en 1718, est placé aujourd'hui dans la bibliothèque du roi. Du Tillet donna, en 1727, la Description de ce monument, avec l'extrait de la vie et le catalogue des ouvrages des poètes qu'il y avait placé, en un vol. in-12. Il le fit réimprimer en 1732, in-fol., et le dédia au roi. Depuis cette époque, il donnait des Supplémens tous les dix ans, des hommes morts pendant ces intervalles : ces Supplémens viennent jusqu'en 1760. Il mourut d'un catarrhe, le 26 décembre 1762, âgé de près de 86 ans. Cet illustre citoyen était d'une société et d'une conversation aussi utiles qu'agréables. Il se faisait un plaisir et un devoir d'accueillir tous ceux qui cultivaient les lettres, et de secourir, sans faste et sans ostentation, ceux d'entre eux qui étaient dans le besoin. On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux savans*, in-12, où l'on trouve des recherches, mais dont le stile est négligé et monotone, ainsi que celui de sa Description.

* TITSINGH (Isaac), voyageur hollandais, né à Amsterdam vers 1740, passa

de bonne heure aux Indes-Orientales, entra dans l'administration de la compagnie, et par son zèle et son assiduité parvint à l'emploi de conseiller. En 1778 il fut envoyé au Japon comme chef du commerce, resta long-temps dans la petite île de Desima, alla plusieurs fois comme ambassadeur de la compagnie à Yedo saluer l'empereur séculier du Japon, et quitta ce pays en 1784 rapportant une foule d'objets curieux et d'observations importantes. Peu après son retour, il fut nommé gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale; enfin, il fut envoyé ambassadeur en Chine, et il se fit aimer de ce peuple cérémonieux et défiant, comme il l'avait été au Japon. Après un séjour de 33 ans en Asie, il revint dans sa patrie, où il se disposait à publier le résultat de ses recherches en Hollande dans sa langue maternelle, et à Paris en français, lorsque la mort l'enleva en 1812. On a publié, d'après ses manuscrits : 1° *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles, etc.*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, avec 76 planches; 2° *Mémoires et anecdotes de la dynastie régnante des Djogouns, souverains du Japon*, Paris, 1820, in-8, fig. publiés par les soins de M. Abel Remusat, qui les a enrichis de notes et éclaircissemens; 3° *Description de la terre de Iéso*, traduite du japonais dans le tome 24 des *Annales des voyages*. La bibliothèque du roi est redevable à Titsing de l'*Encyclopédie japonaise*, collection rare et importante.

TITUS VESPASIANUS, né le 30 décembre l'an 40 de J. C., était fils de Vespasien son prédécesseur, et de Flavia Domitilla. Il servit sous son père, et obtint le sceptre impérial l'an 79, après s'être signalé par la ruine de Jérusalem. Il donna dans cette expédition des marques de cruauté, en faisant crucifier les malheureux que la faim chassait hors des murs, et qui ne pouvaient être responsables de l'opiniâtreté de leurs concitoyens; mais la conduite des Juifs semble en quelque sorte excuser la manière dont on les écrasa. Etant entré dans Jérusalem il dit, selon le témoiguage de Josèphe : « C'est sous la conduite de » Dieu que nous avons fait la guerre : » c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces » forteresses, contre lesquelles les forces » humaines ni les machines ne pouvaient » rien. » Il était si pénétré de ce sentiment, que, dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritait pas cet honneur. « Ce n'est point moi, » disait-il, qui ai vaincu. Je n'ai fait que » prêter mes mains à la vengeance di- » vine. » Il avait donné des ordres exprès pour la conservation du temple; mais il était écrit dans les décrets de Dieu qu'il serait détruit de fond en comble. Un soldat y ayant jeté un tison du haut de la tour qu'on appelait *Antonia*, tous les efforts de l'armée ne purent arrêter l'incendie. Devenu empereur, Tite donna un édit très rigoureux contre les délateurs, et condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, être à traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves et relégués dans des îles désertes : sévérité qui a été louée par quelques auteurs, mais qui dans sa généralité n'était pas sans inconvénient, et pouvait compromettre la sécurité publique et particulière des citoyens. Le parti le plus prudent comme le plus juste eût été, comme dit un historien, *d'écouter les délateurs d'une oreille, et de l'autre les accusés*. Il donna de somptueux spectacles, entre autres, un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultait toujours avant de lui donner une fête : attention peu assortie à la dignité d'un empereur; mais il cédait au besoin qu'il en avait. S'étant souvenu un jour qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit : *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu!* paroles qui ont épuisé la louange et la critique. Le sentiment qu'elles expriment est louable sans doute; mais il paraît qu'il était inutile de l'afficher : d'ailleurs

si personne ne s'était présenté pour recevoir des bienfaits, il n'y avait aucun sujet de repentir; la disposition de faire le bien doit suffire à l'homme vertueux. « Ce trait, dit un homme d'esprit, s'il » est vrai, donne lieu de croire que ce » prince avait plus de petitesse dans l'es» prit que de générosité dans le cœur. » Les lois criminelles furent négligées, et les malfaiteurs se multiplièrent par l'encouragement de l'impunité. Tite disait qu'il *aimerait mieux périr lui-même que de causer la perte d'un homme*, disposition estimable dans un particulier, mais qui, dans un empereur, peut produire une administration faible, imprudente et injuste. Il n'en donna que trop de preuves en désignant pour son successeur son frère Domitien, dont il connaissait la scélératesse, et qui avait conspiré contre lui. Sous le règne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Tite se comporta comme un prince bienfaisant; il vendit les ornemens de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas long-temps de ses largesses. Tite, se sentant malade, se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris, en y allant, d'une fièvre violente, et expira le 13 septembre, l'an 81 de J. C., âgé de 41 ans, après un règne de 2 ans 2 mois et 20 jours. On dit que, lorsque son frère Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige, sous prétexte de le rafraîchir; il y rendit le dernier soupir. S'il est vrai, comme l'assurait l'empereur Adrien, que Tite ait empoisonné son père Vespasien, pour lui succéder plus promptement, le crime de Domitien est une punition trop bien assortie à ce parricide. L'idée attachée au nom de Tite dans l'opinion du vulgaire, est supérieure à tous les éloges. Cependant quand on pense qu'il n'a pas régné 3 ans, et que tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencemens, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. De là ce mot d'un écrivain un peu caustique : « Je me » dépite toujours quand je vois cet em» pereur de deux ans, connu seulement » par une emphatique phrase de bien» faisance, élevé au dessus de Néron, » qui pendant cinq ans fut tout autre» ment sage que lui. » Ses partisans mêmes ont condamné ses débauches infâmes; mais elles étaient trop communes chez un peuple corrompu, pour l'avoir flétri dans l'opinion de ses contemporains. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. « Il répudia (dit » Crévier) Marcia, sans que nous sa» chions la cause de ce divorce, qui » pourrait bien n'être autre que ses » amours avec Bérénice. » (*Voyez* ce nom.) Il faut convenir cependant que par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillèrent et désolèrent Rome, Tite devait paraître un bon prince, et contraster avec eux d'une manière avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TIXIER (Jean), en latin *Ravisius Textor*, de Saint-Saulge dans le Nivernais, et seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres, avec un succès distingué, au collége de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville en 1500, et mourut en 1522, à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : 1° *des Lettres*, 1560, in-8; 2° des *Dialogues*; 3° des *Epigrammes*; 4° *Officinæ epitome*, 1662, in-8; 5° une *Édition* de *Opera disertorum de claris mulieribus*, Paris, 1653, in-folio. Ces différens ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut le mettre au rang des habiles humanistes de son siècle.

* TOALDO (Joseph), savant italien, naquit à Saint-Laurent de Pianezze, près de Marotisca dans le Padouan, le 11 juillet 1719. A l'âge de quatorze ans il fut placé dans le séminaire de Padoue, où il fit ses études avec suc-

cès. Outre les mathématiques, auxquelles il se livra particulièrement, il apprit la théologie, et fut gradué docteur dans cette faculté : peu de temps après il obtint la chaire de mathématiques. Il présida à la réimpression des *Œuvres* de Galilée, auxquelles il ajouta une préface, des notes, et les augmenta de *fragmens* inédits. Il essuya beaucoup de difficultés de la part de trois magistrats pour imprimer les *Dialogues* sur le système du monde, et pour y insérer quelques apostilles écrites de la main de Galilée. Il enseigna avec succès la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, et introduisit dans son école le calcul infinitésimal. Il fut ensuite nommé, en 1762, professeur d'anatomie, de géographie, de météorologie, d'astronomie, et fit établir un observatoire commencé en 1767, et terminé au bout de sept ans. Il introduisit aussi dans tout l'état vénitien l'usage des paratonnerres. Dans le voyage qu'il fit en Italie, il fut partout reçu avec les distinctions que ses talens méritaient. Toaldo entreprit, en 1773, un *Journal astro-météorologique*, qu'il continua jusqu'à sa mort qui eut lieu le 11 novembre 1798. Outre un grand nombre de *Dissertations* publiées, soit dans son journal, soit dans les journaux étrangers, on a de lui : 1° *Notice sur la vie de l'abbé Conti*; 2° *Abrégé de trigonométrie plane et sphérique*, *théorique et pratique, avec les tables de Deparcieux*, 1769; 3° *Essai météorologique*, traduit en français. On considère cet ouvrage comme le plus savant qui ait été écrit sur la météorologie et l'influence de la lune sur les saisons. 4° *Dissertations sur les années extraordinaires*; 5° *Chronique* sur le même sujet; 6° *Tables du baromètre et du flux et reflux de la mer*; 7° *Mémoire sur l'application de la météorologie à l'agriculture*, problème proposé par la société académique de Montpellier en 1774. Le *Mémoire* de Toaldo fut couronné par cette académie, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe. 8° *Mémoires sur les thermomètres et baromètres*, insérés dans le Journal d'agriculture de Venise, en 1776; 9° *Parallèle des saisons avec les principaux produits de la campagne*; 10° *Traité de gnomonique*; 11° *De methodo longitudinum, et observatione transitus lunæ per meridianum*; 12° *Schediasmata astronomica*, en trois livres, qui concernent, savoir les deux premiers, les éclipses de soleil, et le troisième le passage de Mercure devant le soleil; 13° il a donné une *Traduction italienne* des Tables de Lalande, et de l'Astronomie des dames, du même auteur. Toaldo fut nommé membre de l'académie des sciences de Padoue, lors de l'institution de cette société en 1784. Il était également associé de plusieurs académies savantes de l'Europe.

TOBIE, de la tribu de Nephthali, demeurait à Cadès, capitale de ce pays, et avait épousé Anne, de la même tribu, dont il eut un fils qui portait son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant, comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grâce auprès de Salmanasar, qui le combla de biens et d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi que pour soulager ses frères captifs. Il allait les visiter, et leur distribuait chaque jour ce qu'il pouvait avoir. Un jour, à Ragès, ville des Mèdes, Gabelus son parent ayant besoin de dix talens, Tobie qui avait reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta, sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie; cependant Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba, d'un nid d'hirondelle, sur les yeux, de la fiente chaude qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avait prêté à Gabelus. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange Raphaël qui avait pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara, sa cousine, fille de Raguel, veuve de sept maris que le démon avait étranglés, pour

n'avoir envisagé l'union conjugale que comme un moyen de luxure. Tobie se mit en prières, et chassa l'ange des ténèbres. Raphaël le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avait indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J. C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobie ont écrit eux-mêmes leur histoire, ou que du moins le Livre qui porte leur nom a été composé sur leurs mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, que saint Jérôme traduisit en latin sur le texte chaldaïque; et c'est sa traduction que l'Eglise a adoptée, comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée de circonstances étrangères. Nous en avons aussi des versions en hébreu, en grec et en syriaque, faites sur la latine; et quelques autres où les faits sont plus détaillés; ce qui a fait croire à quelques critiques que Tobie avait écrit son histoire et l'abrégé de son histoire. Les juifs ne reconnoissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect comme contenant une histoire vénérable, et pleine de sentimens touchans et d'excellentes maximes. La constance du juste, sa confiance couronnée, la tendresse paternelle, la piété filiale, la sainteté de l'union conjugale, une attentive et toute-puissante providence : tout cela concourt à former l'édifiante histoire de Tobie; c'est le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu.

* TOBIESSEN-DRÉBY (Pierre-Auger), numismate, naquit à Housseau, canton de Soleure, en 1721, fit ses études avec succès, vint jeune en France, et entra dans la colonelle-générale des Suisses. Tobiessen se trouva à la mémorable bataille de Fontenoy, y combattit avec valeur, et, dans le fort de la mêlée, un boulet lui emporta une cuisse. Quoiqu'il ne fît plus dès lors partie de l'armée française, il resta en France où il s'occupa de la recherche des anciennes monnaies de ce pays: il mourut à Paris, le 11 novembre 1782. Il a laissé: 1° *Recueil général des pièces obsidionales et de nécessité, gravées dans l'ordre chronologique des évènemens, avec l'explication*, Paris, in-4, publié par le savant numismate d'Ennery; 2° *Traité des monnaies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*, avec fig., Paris, imprimerie royale, 1790, 2 vol. in-4. Malgré toutes les recherches de l'auteur, son ouvrage est incomplet, et il serait à souhaiter qu'il trouvât un continuateur; ce travail alors serait très utile pour l'histoire de France et les progrès des sciences numismatiques.

TOCHO, soldat goth, très adroit à tirer de l'arc, dont on raconte la même aventure qu'on a mise depuis sur le compte de Tell. C'est Saxo grammaticus qui raconte ce fait. (*Voyez* TELL.)

* TOCHON (Joseph-François), antiquaire et numismate, né à Anneci en 1772, se livra dès sa jeunesse à l'étude des antiquités. Il dépensa une grande partie de sa fortune dans l'acquisition d'objets de ce genre, dont il avait formé un cabinet assez considérable, où l'on remarquait surtout un excellent *médailler*. Il fut député à la chambre de 1815, et y montra beaucoup de modération. L'année suivante il succéda à M. Ginguené à l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Il avait préparé plusieurs ouvrages, lorsqu'il mourut, le 19 août 1820, à l'âge de quarante-huit ans, des suites d'une longue paralysie. Il a laissé: 1° *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII, Evergètes Sidètes, roi de Syrie, sur deux médailles antiques de ce prince, et sur un passage du livre des Machabées*, 1815, in-4, avec trois planches; 2° *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti duc de Milan*, 1816, in-4, avec figures; 3° *Dissertation sur l'inscription grecque* IAKONOK AYKION, et *sur les pierres antiques qui servaient de cachet aux médecins oculistes*, 1816, in-4, avec trois planches coloriées; 4° *Mémoire sur les médailles de Marianus et de Sotapianus*, 1817, in-4, avec trois planches. Ce mémoire a été lu à l'académie dans la séance du 14 mars 1817. Il s'était

occupé d'un grand travail sur les *Médailles des momies d'Egypte*. Tochon a fourni à la *Biographie universelle* les articles *Cléopâtre de Syrie*, *Denys de Syracuse*, *Dioclétien*, etc., etc.

* TOCQUÉ (Louis), peintre français, naquit à Paris, en 1696, se livra au genre du portrait, dans lequel il excella. Il étudia son art sous Nattier, dont il épousa la fille, et acquit beaucoup de réputation. En 1760, il fut appelé à Pétersbourg, où il fit le portrait de Catherine II, qui le récompensa largement. On cite de lui un grand nombre d'ouvrages remarquables par la fraîcheur du coloris, la beauté des têtes et des draperies; ils péchaient cependant du côté du dessin, qui n'était pas exactement correct. Tocqué est mort à Paris, en 1772.

* TODE (Henri-Julien), naturaliste, né en 1733 à Zollenspieker dans le duché de Holstein, remplit différentes fonctions comme ministre protestant, et mourut en 1797 à Schwerin, où il était surintendant. On a de lui : *Cantiques chrétiens*, Hambourg et Lunebourg, 1791, in-8; *Fungi Mecklenburgenses selecti*, Lunebourg, 1790 et 91, 2 vol. in-4, avec 17 planches; et des *Dissertations* dans les *Mémoires de la société d'histoire naturelle de Berlin*.

* TODE (Jean-Clément), médecin du roi de Danemark, né en 1736 à Zollenstocker, près de Hambourg, devint professeur de médecine à l'université de Copenhague, où il a formé d'excellens élèves. Il contribua à la fondation de la société médicale de cette ville et à celle d'autres établissemens d'utilité publique. Il est mort le 16 mars 1805. On trouve son nom à la tête de 127 productions médicales, littéraires ou polémiques, dont 70 sont en danois, 33 en allemand, 22 en latin et 2 en français. Les principales sont : 1° *Bibliothèque médico-chirurgicale*, Copenhague, 1774-87, 10 vol. in-8; 2° *Conversations sur la médecine*, 1785-89, 4 vol. in-8; 3° *Annales medicales*, 1787-92, 13 numéros in-8; 4° *Journal de médecine*, 1793-1804, 5 vol. in-1; 5° *Instruction sur la matière médicale*, 1797, 2 vol. in-8; 6° *Science médicale en général*, 1798, 2 vol. in-8; 7° *Réflexions impartiales sur la typographie en Danemark*; 8° *Œuvres en prose*, 1793, 8 vol. in-8; 9° *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes*, 1793, in-8. *Voyez* sur J. Cl. Tode le tom. 2, pag. 496, du *Dictionnaire des grands hommes du Danemark*, par Worm, et les numéros 46-47, année 1806, du Recueil danois intitulé : *Tableau moderne de Copenhague*.

* TODEL (Hugues), historien anglais, naquit à Cumberland, en 1660, étudia à l'université de Cambridge, où il reçut le grade de docteur en droit. Todel occupa plusieurs emplois honorables dans sa patrie, et mourut en 1712. On a de lui : 1° *Vie de Phocion*, très élégamment écrite, et qui a eu plusieurs éditions; 2° *Description de la Suède*. C'est la plus exacte que l'on connaisse; l'auteur avait voyagé plusieurs années dans ce pays, et, comme sage observateur, il n'oublie rien de ce qui peut rendre son ouvrage utile et intéressant; les villes, les monumens, les productions, les différentes branches d'industrie et de commerce, y sont décrits avec autant de clarté que de précision; 3° *Histoire du diocèse de Carlisle*. Il a laissé quelques manuscrits concernant le pays de Galles et autres provinces de l'Angleterre.

* TODERINI (Jean-Baptiste), né en 1728 à Venise, et mort dans la même ville en 1799, entra chez les jésuites et professa la philosophie à Vérone et à Forli. Après la suppression de son ordre il s'attacha au Baïle Gazzoni, et le suivit en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Il a publié plusieurs ouvrages; le plus connu est celui qu'il publia sur la littérature des Turcs, intitulé : *Della Letteratura turchesca*, Venise, 1787, 3 vol. in-8, trad. en français par Cournand, Paris, 1789, 3 vol. in-8, et en allemand par Hanslentuer, Konigsberg, 1790, in-8.

TOICT (Nicolas du), natif de Lille, en Flandre, se fit jésuite, en 1630. Il sollicita avec empressement d'être envoyé dans les missions étrangères; ses

supérieurs secondèrent son ardeur, et il fut destiné pour les missions du Paraguay, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, et mourut consumé de travaux, vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des missions dans le Paraguay, l'Uraguay*, etc., Liége, 1673, in-folio, en latin.

TOINARD. *Voyez* THOYNARD.

TOIRAS (Jean du CAYLAR DE SAINT-BONNET, marquis de), né à Saint-Jean-de-Cardonnenques, en 1585, était d'une ancienne maison de Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa volière. Elevé au poste de maréchal de camp, il se trouva à la prise de l'île de Rhé, dont il eut le gouvernement, et qu'il défendit contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siége. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, et défendit, en 1630, Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol. Ses frères ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Il adoucit les chagrins de sa disgrâce par un voyage en Italie. Il reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc., tous les honneurs dont il était digne. Victor-Amédée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissait ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué, en 1636, devant la forteresse de Fontanette, dans le Milanais. Michel Baudier a écrit sa *Vie*, in-12.

TOLAND (Jean), né l'an 1670, dans le village de Redcastle, près de Londonderry, en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études en l'université de Glascow, puis dans celle d'Edimbourg où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, et y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes et les nouveautés le tira de l'obscurité où il avait croupi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même, paraissent à découvert. Cet impie fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu mieux qu'il ne méritait. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugène, qui, ne connaissant pas ses travers, lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses et par ses débauches. Il mourut à Londres en 1722, à 52 ans, après s'être fait une épitaphe très flatteuse, qui n'est rien moins qu'un tableau fidèle de son caractère. Il était vain, bizarre, singulier; rejetant un sentiment précisément parce qu'un auteur célèbre l'avait soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenait avec l'effronterie et la grossièreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont : 1° *la Religion chrétienne sans mystères*, publiée en anglais à Londres, en 1696, in-8. Ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante : ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*, son impudence augmentant avec les humiliations et les châtimens qu'elle essuyait. 2° *Amyntor, et Défense de la Vie de Milton*, Londres, 1699, in-8; ouvrage aussi pernicieux que le précédent; 3° l'*Art de gouverner par parties*, 1701, in-8; 4° *Le Nazaréen*, ou *le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, etc., 1718, in-8; fruit de l'impiété la plus grossière, ainsi que les suivans; 5° *Pantheisticon, seu Formula celebrandæ societatis socraticæ*, in-8, *Cosmopoli*, Londres, 1720; 6° *Adeisidemon, sive Titus-Livius a superstitione vindicatus; annexæ sunt Origines judaicæ*, La Haye, 1709, in-8. Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'état que les superstitieux; paradoxe cent fois réfuté. (*Voyez* le *Catéch. philos.*, liv. 1. chap. 5.) Il prétend que Moïse et Spinosa ont eu à peu près les mêmes idées de la Divinité : assertion qui suffit seule pour faire connaître le désor-

dre de sa tête; cette assertion fut réfutée plus sérieusement qu'elle ne le méritait, par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, et par Elie Benoît. Les livres de Toland, excepté les deux derniers, sont en anglais. La plupart ont, comme on l'a vu, des titres extravagans, et renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivait d'une manière confuse, embrouillée et fatigante : aussi, en voulant nuire à la religion, il ne fit de mal qu'à lui-même, et fut méprisé comme philosophe et comme écrivain. 7° *L'Angleterre libre*, 1701, in-8; 8° Divers *écrits contre les Français*, 1726, 2 vol. in-8, et quelques autres livres de politique, moins mauvais que ses ouvrages sur la religion.

TOLÈDE (Ferdinand-Alvarez de, DUC D'ALBE), né en 1508 d'une des plus illustres familles d'Espagne, dut son éducation à Frédéric de Tolède, son grand-père, qui lui apprit l'art militaire et la politique. Il porta les armes à la bataille de Pavie, et au siége de Tunis, sous l'empereur Charles-Quint. Devenu général des armées d'Espagne en 1538, il servit sa nation avec succès contre la France dans la Navarre et dans la Catalogne. Elevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les protestans d'Allemagne en 1546. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Muhlberg, où les protestans furent entièrement défaits. L'électeur de Saxe, leur général, y fut fait prisonnier, avec Ernest, duc de Brunswick, et plusieurs autres chefs. Cette victoire fut suivie de la prise de Torgau, de Wittemberg, et de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siége de Metz, où il fit des prodiges de valeur, que le courage des assiégés rendit inutiles. Philippe II, successeur de Charles-Quint, se servit de lui avec le même avantage que son père. En 1567, les habitans des Pays-Bas, où les nouvelles erreurs s'étaient introduites avec l'esprit de rébellion qui les a accompagnées partout, menaçaient d'un soulèvement. Philippe II envoya le duc d'Albe pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenait que Charles-Quint, délibérant sur le traitement qu'il ferait aux Gantois, qui se révoltèrent en 1539, avait voulu savoir le sentiment du duc, qui répondit qu'*une patrie rebelle devait être ruinée*. Les premières démarches du duc d'Albe confirmèrent l'opinion qu'on avait de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Après cette exécution, qui lui parut nécessaire au repos public, il marche aux confédérés et les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres, après l'action, par un régiment de Sardaigne. Ce crime fut puni comme il le méritait. Il fit pendre sur-le-champ les auteurs de l'incendie, et dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'était pas coupable : trait qui prouve suffisamment que le sévère et inexorable général voulait l'ordre à tout prix, et détestait souverainement des cruautés inutiles et illégales commises de sang-froid. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer le duc d'Albe, son père, de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc, persuadé avec raison que les subalternes ne doivent pas se mêler de juger s'il faut ou s'il ne faut pas combattre, répond : « Allez dire à mon fils que sa demande » ne lui est pardonnée qu'à cause de son » inexpérience et de sa jeunesse. » Ses succès augmentèrent tous les jours. Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas pour retourner en Espagne, précédé du bruit de ses victoires, dont sa vanité avait néanmoins affaibli l'éclat; car après avoir fait construire à Anvers une bonne citadelle, il y avait placé sa statue en bronze. Il était représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville; à ses pieds étaient la noblesse et le peuple, qui, prosternés, semblaient lui demander grâce. Les deux statues allégoriques avaient des écuelles pendues aux oreilles, des besaces au cou, pour rappeler le nom de *Gueux* que l'on

avait donné aux mécontens. Elles étaient entourées de serpens, de couleuvres et d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice et l'avarice, vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisait au devant du piédestal cette inscription fastueuse : *Ferdinando Alvareza Toledo, Albæ duci, Philippi II Hispaniarum regis apud Belgas præfecto: quod extincta seditione, rebellibus pulsis, religione procurata, justitia culta, provinciis pacem firmaverit; regis optimi ministro fidelissimo positum.* Ce général laissa le gouvernement des Pays-Bas à don Louis de Requesens, grand commandeur de Castille, en 1574, qui par une conduite molle et incertaine releva le courage des révoltés, abattu par son prédécesseur, et prouva par les effets de son indulgence que les rebelles ne réclament la douceur que pour se fortifier et se faire redouter. Le duc d'Albe jouit d'abord à la cour de la faveur que méritaient ses services; mais s'étant opposé au mariage de son fils, le roi Philippe II, qui avait projeté cet hymen, l'envoya prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté deux ans après, et fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal l'an 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit don Antoine de Crato, qui s'était fait proclamer roi, et se rendit maître de Lisbonne. Il y amassa un butin inestimable, qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Tant de succès lui suscitèrent des jaloux. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une partie des sommes qui lui avaient été remises durant les différentes expéditions; comme on lui en demandait compte, il répondit qu'il n'avait à en rendre qu'au roi. « S'il » me le demande, je lui mettrai en ligne » de compte des royaumes conservés ou » conquis, des victoires signalées, des » siéges très difficiles, et soixante ans de » services. » Philippe satisfait fit cesser les poursuites : le duc d'Albe mourut peu de temps après, en 1582, à 74 ans, dans de grand sentimens de religion, entre les bras du pieux Louis de Grenade. *Voyez* sa *Vie*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Il laissa la réputation d'un général expérimenté et d'un politique habile. « Le duc d'Albe, dit l'abbé Raynal (*Histoire du Stathouderat*), l'un des plus » grands capitaines du 16e siècle, joi- » gnait à une naissance distinguée des » biens immenses. Il avait la démarche » grave et le maintien austère, l'air » noble et le corps robuste, le discours » mesuré et le silence éloquent. Il était » sobre et dormait peu, travaillait beau- » coup, écrivait lui-même toutes ses af- » faires. Toutes les circonstances de sa vie » offrent un spectacle intéressant. Son » enfance fut raisonnable, et l'âge avan- » cé ne lui apporta ni ridicule ni fai- » blesse. Le tumulte des camps ne fut pas » pour lui une occasion de dissipation; » ce fut dans la licence des armes qu'il » se forma à la politique. Lorsqu'il opi- » nait dans les conseils, il n'avait égard » ni aux désirs du monarque, ni aux in- » térêts des ministres; il se déclarait tou- » jours pour le parti qu'il croyait le » plus juste; souvent il ramenait ceux » qui l'écoutaient à la probité; et lors- » ques ses efforts étaient inutiles, il ne » les suivait pas au moins dans leur in- » justice. On ne trouve point dans les » fastes de sa nation un capitaine plus » habile que lui à faire la grande guerre » avec peu de troupes, à ruiner les plus » fortes armées sans les combattre, à don » ner le change aux ennemis et à ne le ja- » mais prendre, à gagner la confiance du » soldat et à étouffer ses murmures. On » prétend que pendant soixante ans de » guerre sous divers climats, contre dif- » férens ennemis, durant toutes les sai- » sons, il n'a jamais été battu, ni pré- » venu, ni surpris. Quel homme, s'il n'a- » vait terni l'éclat de tant de talens et de » vertus par une sévérité outrée! » C'est aux évènemens qui ont suivi l'administration du duc d'Albe, c'est à l'histoire des provinces où l'on a traité plus mollement que lui les sectaires et les rebelles, à décider si sa *sévérité* fut effectivement *outrée*. Il est vrai que son caractère était quelquefois déraisonnablement inflexible, et que par son entêtement à exiger le dixième, tribut exorbitant et tyrannique,

il replongea les Pays-Bas dans les troubles qu'il avait heureusement terminés ; mais il faut convenir que, comparée à la conduite des révoltés envers les partisans de l'ancienne religion et les sujets fidèles au souverain, la conduite du duc ne peut que mériter des éloges. Sa sévérité, ou, si l'on veut, sa dureté légale, après tout, et conforme à la marche judiciaire la plus scrupuleuse, forme un contraste bien saillant avec celle de la plupart des chefs de la rébellion et de leurs subalternes, dont les cruautés n'avaient d'autres règles que le fanatisme et le caprice. Les déclamations perpétuelles contre Philippe II et son général, et l'affectation marquée de ne rien dire des atrocités inouïes des rebelles, sont excellemment confondues dans le savant et touchant ouvrage, *De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, par Havensius, 1608, in-8 ; dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum nostri temporis*, Anvers, 1592, pag. 57 et suiv. ; dans les *Mortes illustres et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis occisi sunt*, par Philippe Alegambe ; et surtout dans l'*Abrégé de l'Histoire de la Hollande*, par M. Kerroux, Leyde, 1778, t. 2, pag. 310. Ce dernier auteur, Hollandais et protestant, après avoir parlé du faux bruit, que certains incendiaires menaçaient les villes de la Nord-Hollande, continue de cette sorte : « Les » tourmens les plus affreux arrachèrent » à ces prétendus incendiaires le nom de » quelques riches paysans catholiqnes, » qu'ils accusèrent de tous les crimes » dont on voulait qu'ils les accusassent. » C'était là où le cruel Sonoi (ou Snoy) » les attendait. Ces délateurs, malgré leurs » rétractations, malgré même les promes- » ses faites à quelques-uns d'eux de leur ac- » corder la vie s'ils chargeaient ces pay- » sans, expirèrent dans les plus affreux sup- » plices. Mais les cruautés inouïes exercées » contre quelques-uns de ces infortunés » payans, faussement accusés, ne pour- » raient être crues si elles n'étaient plei- » nement attestées par les procédures. » Nous voudrions épargner ces horreurs » à nos lecteurs ; mais l'impartialité de » l'histoire ne nous permet pas de cacher » ces excès dont un parti s'est rendu cou- » pable, pour ne découvrir que ceux du » parti ennemi. Les tourmens ordinaires de » la question la plus cruelle ne furent que » les moindres des maux que l'on fit » souffrir à ces innocens. Leurs membres » disloqués, leurs corps déchirés de ver- » ges, étaient ensuite enveloppés dans » des linges trempés dans de l'eau-de-vie ; » on y mettait le feu, et on les laissait » dans cet état jusqu'à ce que leur peau » noircie et retirée découvrît les nerfs » dans différentes parties de leurs corps. » On employait le soufre, souvent même » jusqu'à une demi-livre de chandelles » pour leur brûler les aisselles et les » plantes des pieds. Ainsi martyrisés, on » les laissait quelques nuits couchés par » terre sans couverture, et à force de » coups on chassait le sommeil loin » d'eux. Du hareng pec et autres alimens » salés étaient la nourriture qu'on leur » donnait, pour allumer dans leurs en- » trailles tous les feux d'une soif dévo- » rante, sans leur permettre l'usage d'un » verre d'eau, quelques supplications » qu'ils fissent pour en obtenir. On posait » des frelons sur le nombril des patiens, » et l'on en retirait l'aiguillon qu'ils y » avaient fiché de la longueur de l'articu- » lation d'un doigt. Sonoi lui-même avait » envoyé à cet affreux tribunal certain » nombre de rats que l'on plaçait sur la » poitrine et sur le ventre de ces infortu- » nés, sous un instrument de pierre ou » de bois fait exprès et recouvert d'une » plaque de cuivre : le feu posé sur cette » plaque forçait ces animaux à ronger les » chairs et à se faire un passage jusqu'au » cœur et aux entrailles. On brûlait ces » blessures avec des charbons ardens ; l'on » faisait couler du lard fondu sur ces » corps ensanglantés. A l'une de ces mal- » heureuses victimes de la fureur la plus » fanatique, l'on frotta de crême cette » partie que la pudeur défend de nom- » mer, et on la fit sucer à un veau de lait. » D'autres horreurs plus révoltantes en- » core furent exercées avec un sang-froid » dont à peine on pourrait trouver d'exem- » ple chez les Cannibales ; mais la décence

» nous défend de poursuivre. L'un de ces » malheureux mourut dans les tourmens » de la torture. Ses juges fanatiques cru- » rent couvrir l'atrocité de leur barbarie, » en faisant courir le bruit ridicule que » le diable lui avait rompu le cou. Un » autre, vaincu par les douleurs qu'on lui » avait fait souffrir et flatté de la promesse » qu'il conserverait sa vie et ses biens, » avoua enfin tout ce qu'on voulut; ses » juges aussitôt prononcèrent sa sentence » au nom de Sonoi, et le condamnèrent » à avoir le cœur arraché et à être écar- » telé. On remarque que, quoiqu'on eût » eu la cruelle précaution de l'enivrer le » jour de son exécution, qui se fit à Hoorn » malgré toutes les oppositions du magis- » trat, il assigna le ministre réformé qui » l'accompagnait à la mort, à comparaî- » tre dans trois jours devant le tribunal » du souverain juge. Ce ministre, qui avait » été témoin de toutes les protestations » que le patient avait faites de son inno- » cence, se retira chez lui dans l'abatte- » ment de la plus sombre tristesse, et » mourut réellement au bout du terme, » ou peu après. » (*Voyez* FERDINAND IV.) On dira peut-être que ces fureurs sont celles d'un particulier, qu'elles ne tiennent pas aux principes et à l'esprit de la révolution que le duc d'Albe a combattue. Mais ignore-t-on les excès des autres fanatiques, qui ne le cédaient en rien à Sonoi? d'un Guillaume de la Marck, par exemple, le *des Adrets* des Pays-Bas, qui, dans une seule année, (1572) tua par des supplices inouïs plus de paisibles citoyens et de prêtres catholiques que le duc d'Albe ne fit légalement punir de rebelles dans tout le cours de son administration? Du reste, l'auteur protestant que nous transcrivons ici, réfute lui-même cette objection. « On vou- » drait en vain chercher des motifs pour » excuser les procédures de cette horri- » ble commission, elles ont imprimé une » tache éternelle au nom hollandais; et » quoique Sonoi, le principal auteur de » ces sanglantes tragédies fût étranger, la » nation, qui n'osa s'y opposer ou l'en » punir, ne se lavera jamais du reproche » de barbarie dont elle s'est gratuite- » ment couverte aux yeux de toute l'Eu- » rope. On prétend que tout ce qui se fit » alors ne fut qu'un moyen pour ôter » pour toujours aux catholiques le pré- » texte et l'envie de chercher à intro- » duire du changement dans le gouver- » nement. Moyen atroce, et qu'aucune » raison d'état ne légitimera jamais, non » plus que les cruautés inouïes exercées » contre des gens absolument innocens » des crimes dont on les accusait, et dont » on ne peut lire les affreux détails sans » frémir d'horreur, et sentir des mouve- » mens d'indignation et de haine. » Comment, après cela, le puritain Watson, animé de l'esprit de cette même faction, qui s'est souillée par de si brutales cruautés, ose-t-il nous parler du *despotisme de Philippe* et de *l'infernal duc d'Albe?* Non, les souverains des Pays-Bas et leurs ministres n'ont pas été des monstres; Philippe II, la bonne Marguerite, Jean d'Autriche, Alexandre de Parme, le sévère duc d'Albe, n'ont pas été des tyrans. Les lois, et le glaive qui en punit la violation, voilà les armes qui ont appuyé leur autorité. Lors de la révolution de 1789, où les Belges se soulevèrent en raison inverse et dans des motifs tout opposés à ceux qui les irritèrent contre Philippe II, des écrivains légers ou ignorans ont comparé au duc d'Albe des gens qui ne lui ressemblaient en rien. Il y a de l'un aux autres une distance immense et une opposition parfaite, non seulement quant au caractère personnel, mais quant aux principes, au but et aux moyens de l'administration. (*Voyez* PHILIPPE II, JOSEPH II.)

* TOLÈDE (don Pèdre de), habile diplomate espagnol, d'une des plus illustres maisons de ce royaume, et de la famille du duc d'Albe. Il en avait la fierté; mais il n'était pas comme lui un grand homme de guerre. Il naquit à Madrid vers l'an 1560, fut élevé à la cour de Philippe II, et commença sa carrière diplomatique dans les dernières années du règne de ce monarque. Il fut employé comme ambassadeur auprès des souverains d'Allemagne, de Suède, d'Angleterre, et succéda en France au duc d'Ossun, fameux par sa justice sévère et par

des saillies piquantes. Henri le Grand avait pour lui la même bienveillance qu'il avait montrée pour son prédécesseur. Don Pèdre, tout en veillant sur les intérêts de son maître, se plaisait à féliciter la France de posséder un si bon roi. Un jour Henri IV s'entretenant avec l'ambassadeur espagnol, lui dit : « Si je vis » encore quelques années, j'irai reprendre la partie du royaume de Navarre » qui m'appartient de juste droit. — Sire, » répondit don Pèdre, Philippe III a hérité de ce royaume; la justice avec laquelle il le possède l'aidera à le défendre si on vient l'attaquer. — Bien, bien, » reprit le roi, votre raison est fort bonne » jusqu'à ce que je sois devant Pampelune; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi. » Don Pèdre fit alors une profonde révérence, et se dirigea avec précipitation vers la porte. « Où allez-vous si vite? » s'écria le roi. — Je m'en vais, répondit l'ambassadeur, attendre V. M. à » Pampelune, pour la défendre. » Don Pèdre était extrêmement religieux; mais il portait ce sentiment, d'ailleurs très louable, jusqu'à l'affectation. Comme Henri IV avait beaucoup de penchant pour le beau sexe, il avait coutume de dire que l'esprit malin présidait à sa cour. Aussi, quand il venait à l'audience, il avait toujours son chapelet à la main, et souvent il le récitait, chez lui et ailleurs, à haute voix devant tout le monde. A son retour en Espagne, il fut nommé conseiller de Castille, et son souverain lui confia d'autres missions importantes, dont il s'acquitta avec honneur. La hauteur de ses manières avait irrité plusieurs courtisans favoris de Philippe III; et, ne voulant céder à aucune voie de raccommodement, il se retira dans un de ses châteaux, où il mourut en 1640.

TOLET (François), *Toletus*, né à Cordoue, en Espagne, l'an 1532, eut pour professeur, dans l'université de Salamanque, Dominique Soto, qui l'appelait un *prodige d'esprit*. Il entra dans la société des jésuites, et fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie, et où il plut au pape Pie V, qui le nomma son prédicateur. Le jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge et censeur de ses propres ouvrages. Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII qui l'éleva au cardinalat, en 1594, lui confièrent plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé aux Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne, pour les affaires de l'Eglise qu'il termina heureusement. Les jésuites n'avaient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. Tolet, quoique Espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le saint-Siége. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut appris sa mort, arrivée en 1596, dans la 64e année de son âge, il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savans ouvrages. Les principaux sont : 1° des *Commentaires* sur saint Jean, Lyon, 1614, in-fol.; sur les 12 premiers chapitres de saint Luc, Rome, 1600, in-fol.; sur l'Epître de saint Paul aux Romains, Rome, 1602, in-4. 2° Une *Somme des cas de conscience*, ou l'*Instruction des prêtres*, Paris, 1619, in-4; traduite en français, in-4. Saint François de Sales recommandait beaucoup l'usage de ce livre; l'auteur y soutient cependant quelques sentimens qui ne seraient pas bien reçus aujourd'hui. Cabassut dit « qu'il » faudrait attendre plusieurs siècles avant » qu'il parût un homme du mérite du » cardinal Tolet, personnage au dessus » de tous les éloges qu'on lui a donnés. »

TOLLIUS (Jacques), né vers 1630 à Inga, dans le territoire d'Utrecht, était docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg, lorsqu'il quitta cet emploi pour voyager. Il parcourut l'Allemagne, la Hongrie, où il visita les mines, se rendit ensuite en Italie où il se fit catholique. De retour dans sa patrie, il se mit à donner des leçons privées pour avoir de quoi subsister; mais on lui ôta cette ressource, et on le réduisit à une pauvreté extrême, dans laquelle il mou-

rut en 1696. On a de lui : 1° *Epistolæ itinerariæ*, Amsterdam, 1700, in-4. Recueil curieux, qui avait été précédé, quatre ans auparavant, d'un autre, intitulé : *Tollii insignia itinerarii italici*, Utrecht, in-4. 2° *Fortuitæ sacra*, Amsterdam, 1687, in-8; 3° une *Edition* de Longin, en 1694, in-4, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. Il publia d'autres ouvrages, comme des *fables égyptiennes et grecques*. Tollius avait plus d'érudition que de jugement. — Son frère, Corneille Tollius, fut secrétaire d'Isaac Vossius, qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec et en éloquence, à Harderwick, et secrétaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui : 1° un Traité *De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Mencke a fait réimprimer à Leipsick, en 1707, dans le Recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*; 2° une *Edition* de Palephate, et quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédens, des choses curieuses et recherchées. — Alexandre Tollius, un de ses frères, mort en 1675, est connu par son *Edition* d'Appien, en 2 vol. in-8.

* TOLLIUS (Hermann), savant belge, né à Bréda le 28 janvier 1742, s'établit à Leyde, où il fut reçu docteur et où il étudia les belles-lettres sous Hemsterhuis et Ruhnkenius. Nommé, en 1766, professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à l'académie de Haderwyk, il entra en fonction par un discours qui a pour titre : *Oratio qua demonstratur etiamnum superesse in græcis litteris ex quo graviores disciplinæ decus et præsidium capere possint*. Il vint à Paris en 1777, où il fit la connaissance du célèbre helléniste d'Anse de Villoison, éditeur du *Lexicon Homericum* d'Apollonius, auquel Tollius avait déjà beaucoup travaillé. Il publia ce *Lexicon* à Leyde, en 1788, in-8, et le dédia à ses deux disciples, les princes d'Orange. Le professeur Burmann étant mort en 1778, Tollius le remplaça dans la chaire d'histoire et de langue grecque à l'athénée d'Amsterdam. Il y prononça un discours *de Gerhardo Johanne Vossio, grammatico perfecto*. Il donna un cours d'histoire nationale en langue hollandaise, et devint, en 1785, instituteur-précepteur des trois princes d'Orange, fils de Guillaume V, stathouder héréditaire des Provinces-Unies. Il fut remplacé dans sa chaire par le docteur Wyttenbach. Tollius accompagna l'aîné de ses élèves, aujourd'hui roi de Hollande, dans un voyage en Allemagne, où le premier fit visiter à ce prince les possessions que la maison de Nassau avait dans ce pays. En 1794 il fut nommé commissaire civil près l'armée anglaise. Forcé de quitter sa patrie, lors de la révolution de 1795, il se réfugia à Osnabruck, puis à Brunswick, où le duc, ami du stathouder, lui fit un accueil distingué. Ce prince le chargea de diverses missions à Hambourg, Londres, Berlin, Hanovre, et à Rastadt, où il se trouvait au moment du congrès de 1797. Il partit pour la Pologne en 1800, pour y administrer les biens que le prince Guillaume d'Orange avait achetés du prince Jablonowsky : il y resta neuf ans. Louis Buonaparte, devenu roi de Hollande, l'ayant rappelé pour lui donner la chaire de statitisque et de droit public à l'université de Leyde, Tollius ouvrit ses leçons par un discours *De fine statistices quæ vocatur hodiernæ*. Quelque temps après, il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine. A la chute de Buonaparte, les princes légitimes étant rentrés dans leurs différens états, le prince d'Orange, ancien élève de Tollius, devint roi sous le nom de Guillaume Ier. Ce monarque choisit Tollius pour assister à l'assemblée des notables convoquée à Amsterdam le 28 mars 1814, afin d'y voter sur *la loi fondamentale* du nouveau royaume des Pays-Bas. L'année suivante, Tollius fut décoré de l'ordre du Lion-Belgique, et devint membre de la *Société littéraire* hollandaise : il mourut à Leyde le 29 avril 1822, âgé de quatre-vingts ans. On a de lui un ouvrage en hollandais, intitulé : *Documens politiques sur les affaires de la république des Provinces-Unies*, dédiés à la princesse d'Orange, et extraits

de la *Galerie historique des contemporains*, Bruxelles, Wahlen, 1820, in-8, tome 8, page 395.

* TOLOMEI (Jean-Baptiste), jésuite et cardinal, naquit à Florence (1), le 3 décembre 1653, d'une famille noble originaire de Sienne. Après avoir achevé ses humanités chez les jésuites, il alla à Pise faire son droit, et ensuite à Rome, où il eut pour maître le célèbre jésuite Luccari. S'étant rendu à Sienne pour se perfectionner dans la connaissance des lois, il quitta cette ville et retourna à Rome, où, le 18 février 1673, il prit l'habit de jésuite. Après les épreuves ordinaires, il fut attaché à différentes congrégations en qualité de consulteur. Clément XI, qui avait aussi été disciple du Père Luccari, et qui avait connu Tolomei (*voyez* LUCCARI), le nomma cardinal le 18 mai 1712. Alors il quitta le collége Germanique, dont il était recteur, pour aller s'établir au collége Romain, où il continua de vivre en religieux, tout entier aux devoirs de son nouvel état, et uniquement occupé des affaires de l'Eglise. Il était membre des congrégations du saint office, des indulgences, des saintes reliques, du concile, de l'examen des évêques, des rites, de l'*index* et de la visite apostolique. Il fit les fonctions de camerlingue dans les conclaves de 1721 et de 1724, pour l'élection des papes Innocent XIII et Benoît XIII. Tolomei mourut à Rome, le 18 janvier 1726, à la suite d'une longue maladie, dans sa 73e année. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intitulé : *Philosophia mentis et sensuum*, Rome, 1696, in-fol.; il y laisse apercevoir son peu d'estime pour la philosophie péripatéticienne. Il travailla pendant vingt ans à des remarques sur les *Controverses de Bellarmin*, mais elles sont restées inédites.

* TOLOMEI (Nicolas), jésuite, issu de la même famille que le précédent, naquit le 24 octobre 1699, et entra chez les jésuites en 1725. Il se livra particulièrement à la prédication, et s'y fit un nom par ses talens et son zèle, que rehaussait encore l'éclat de ses vertus. Rome et Florence furent les principaux théâtres de ses travaux apostoliques. Il survécut peu de temps à la suppression de son institut, étant mort dans l'année 1774. Le bref de suppression est du 21 juillet 1773. Tolomei est auteur d'une œuvre scénique en prose qui eut de la célébrité; elle est intitulée : *la Vocazione di Luigi Gonzaga, della compagnia di Giesu*. Elle reçut un tel accueil, surtout dans les colléges et autres maisons d'éducation et dans les couvens, que, du vivant même de l'auteur, il s'en fit plus de trente éditions, et qu'elle fut traduite en latin et en différentes langues. On ne cite point d'autre ouvrage du Père Tolomei.

* TOMA, sectaire russe, qui vivait sous le règne de Pierre Ier, voulut faire revivre en lui l'ancienne secte de ces fanatiques désignés sous le nom d'*Iconoclastes*, ou briseurs d'images. Armé d'une hache, il entra dans l'église de Saint-Alexis, et mit en pièces la statue du saint. Arrêté, et mis en prison, on chercha à le convertir; mais il devint sourd à toutes les remontrances. Il fut condamné à avoir la main brûlée, et à mourir ensuite dans le feu. Jusqu'au dernier moment il ne voulut pas rétracter son erreur, et montra ce mépris insultant pour la mort, qui est plutôt le délire d'une imagination fortement exaltée, que le calme du veritable courage.

TOMASI. *Voyez* TOMMASI.

TOMASINI (Jacques-Philippe), né à Padoue en 1597, mourut à 57 ans, en 1654, à Citta-Nova en Istrie, dont il était évêque. Les lettres firent presque son occupation journalière. Il eut le courage de s'opposer au mauvais goût de son temps, et surtout à celui de Marini, pour rappeler celui de Pétrarque. Il recueillit et publia tout ce qu'il trouva sur cet auteur célèbre, sous ce titre : *Petrarcha redivivus*, en un vol. in-4. Il présenta son travail à Urbain VIII. Ce pontife l'agréa, et regardant Tomasini comme son parent, le récompensa par l'évêché de Citta-Nova. L'auteur corrigea son ouvrage, et en donna une nouvelle édition en 1650. Nous avons encore de lui : 1° une bonne *Édition* des Epîtres de Cassandre

(1) Moréri dit qu'il naquit à Pistoie. Le *Dizionario istorico* de Bassano s'exprime en ces termes : *Tolomei.... Pistoiese.... nacque in Firenze.*

Fidèle avec sa *Vie*; 2° *Illustrium virorum elogia iconibus ornata*, 1630, vol. in-4, et 1644, 2 vol.; 3° les *Annales des chanoines de Saint-George in Alga*, congrégation de prêtres séculiers, dont il avait été membre : ce livre est en latin; 4° *Agri Patavini inscriptiones*, 1696, in-4; 5° *Gymnasium Patavinum*, 1654, in-4.

TOMBEUR (Nicolas le), religieux augustin, né à Tirlemont en 1657, licencié en théologie, et définiteur de sa province, mourut à Louvain le 23 mai 1736. On a de lui : 1° *Praxis administrandi sacramenta pœnitentiæ et eucharistiæ*, Anvers, 1710, augmenté, 1712; ouvrage méthodique et savant, quoique d'une morale peut-être un peu rigide; 2° *Provincia belgica ord. FF. eremitarum sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-fol., peu exact et superficiel.

TOMKO ou TOMKUS, né dans la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, florissait au commencement du dix-septième siècle, et s'est fait un nom par les ouvrages suivans. 1° *Vita sancti Petri Berislai*, 1621; 2° *De sanctis illyritanis*, 1631; 3° *Dalmatiæ nobilitas descripta*, Rome, 1692.

* TOMMASI (Jean-Marie), illustre et pieux cardinal, naquit à Alicate en Sicile, le 14 septembre 1649, et eut pour père Jules Tommasi, duc de Palma. Il renonça de bonne heure à tous les avantages de sa naissance; et, à l'exemple d'un oncle et de quatre sœurs qui avaient quitté le monde, il entra à Palerme dans l'ordre des théatins. Quoiqu'il fût d'une santé faible, il menait une vie austère, jeûnait régulièrement, couchait sur la dure, et se refusait les récréations les plus innocentes. Pendant son séjour à Rome, il s'était lié avec les plus illustres personnages de la cour papale, tels que le pieux et savant cardinal Jean Bona, qui fut sur le point d'être pape, François Barberini, et d'autres hommes célèbres. Clément XI, qui connaissait ses talens, le fit consulteur de la congrégation des rites, et, malgré sa répugnance, le créa cardinal, dans sa promotion du 16 mai 1712. Tommasi ne changea rien à sa manière de vivre : seulement il augmenta ses aumônes. Sa maison devint l'asile des pauvres, et, dans l'espace de six mois, il distribua 4,000 écus romains. Il aida les catholiques suisses dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les protestans. Suivant l'antique discipline, les cardinaux prêchaient les dimanches dans les églises de leur titre. Il se conforma à cet ancien usage, en prêchant toutes les semaines dans l'église de *Saint-Martin aux-Monts*, qui formait le sien. Il se faisait gloire d'y instruire les pauvres et les enfans. Il termina une vie édifiante par une sainte mort, le 1er janvier 1713, à l'âge de 63 ans. Il légua tout ce qu'il possédait au collége de la *Propagande*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: 1° *Institutiones theologiæ antiquorum Patrum*, Rome, 1709, 1710 et 1712, 3 vol. On trouve dans le premier *les Prescriptions de Tertullien*, *le Commonitorium de Vincent de Lérins*, *les deux Discours de saint Grégoire de Nazianze*; dans le deuxième, *les trois livres de saint Cyprien à Quirinus*, *les Ascétiques de saint Basile*, *ses Discours sur les jugemens de Dieu et sur la vraie foi et la morale*; le troisième contient *l'Anchora de saint Epiphane*, c'est-à-dire un traité destiné à confirmer les esprits dans leur croyance; une *récapitulation* de ce traité et une profession de foi du même Père; 2° *Codices Sacramentorum nonagentis annis vetustiores*, Rome, 1680, in-4, dédiée à la reine Christine; 3° *Psalterium juxta duplicem editionem gallicanam et romanam, cum canticis, hymnario et orationali*, Rome, 1683, in-4; 4° *Psalterium cum canticis, versibus prisco more distinctum, argumentis et orationibus vetustis, novaque litterali explicatione brevissima dilucidatum*, Rome, 1697, in-4; 5° *Responsorialia et antiphonaria romanæ Ecclesiæ, a sancto Gregorio magno disposita, cum appendice monumentorum veterum et scholiis*, Rome, 1686, in-4; 6° *Sacrorum bibliorum tituli, sive capitula ante mille annos in occidente usitata*, Rome, 1688, in-4; 7° *Antiqui libri missarum romanæ Ecclesiæ, id est antiphonarius sancti Gregorii papæ*, etc., Rome, 1696,

in-4 ; 8° *Officium dominicæ passionis in feria VI parasceve majori hebdomadæ secundum ritum græcorum, nunc primum latino sermone editum*, 1695, in-8 ; 9° divers *opuscules ascétiques* en latin et en italien. Lorsque le cardinal Jean-Marie Tommasi mourut, il était occupé de l'édition du *Sacramentaire de saint Grégoire*, qu'il voulait donner dans toute sa pureté. Ses *OEuvres* ont été réunies en sept vol. in-4, par les soins d'Antoine-François Vezzosi, théatin, Rome, 1747. On a trois *Vies* de ce savant cardinal, l'une de monsignor Fontanini, insérée par parties dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, depuis le tome 18 jusqu'au 26 ; l'autre, de monsignor Antoine-Marie Borromée, évêque de Capo-d'Istria, parmi celles des *Arcadi illustri*; la troisième, du comte di San-Raffaele, Turin, 1780, avec celles des *Pii letterati*. La congrégation des rites lui avait décerné le titre de *vénérable*, en 1714 ; Pie VII le béatifia en 1803. Le cardinal Tommasi n'est pas le seul illustre et pieux personnage qu'ait produit sa famille : on a écrit la *Vie* du duc de Palma, son père, celle du vénérable Charles Tommasi, son oncle ; et enfin celle de Marie-Crucifisse, sa sœur, religieuse bénédictine, morte en odeur de sainteté, et qui, dit-on, lui prédit le cardinalat.

* TOMMEI (Pierre), célèbre jurisconsulte, naquit à Ravenne, vers l'an 1430. Il étudia dans l'université de Bologne, y reçut le bonnet de docteur, et occupa la chaire de droit pendant plusieurs années. De là il passa à Pavie, où il professa avec un égal succès, ainsi qu'à Pise, Pistoie et Florence. Poursuivi par l'envie, il se vit contraint de s'exiler. Il se retira à Gripswal, puis à Wittemberg, et enfin à Cologne : il y enseignait avec son talent accoutumé, lorsque ses ennemis le chassèrent encore de ces universités. Pour se mettre à l'abri de leurs persécutions, il se rendit en Saxe, prit l'habit religieux, et mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1512. Il a laissé : 1° *Phœnix*, seu *introductio brevis ad memoriam artificialem*, Venise, 1491, in-8 ; 2° *Alphabetum aureum utriusque juris*, Rouen, 1508 ; Lyon, 1517. — Un autre TOMMEI (Thomas), de la famille du précédent, exerça la médecine avec succès, mourut en 1586, et a laissé une bonne *Histoire de Ravenne*, en quatre parties, Pesaro, 1574, in-8 ; Ravenne, 1580.

* TONDU, surnommé LEBRUN (Pierre-Henri-Marie), ministre de la république française, naquit à Noyon, en 1763. Le chapitre de cette ville le plaça comme élève gratuit au collége de Louis le Grand ; il en sortit après avoir terminé ses études, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant renoncé bientôt au collet, il obtint à l'Oratoire une de ces places que le roi payait pour les jeunes gens qui paraissaient propres aux sciences exactes. Tondu n'y demeura pas long-temps ; il s'engagea comme soldat : mais ayant d'heureuses dispositions pour l'étude, ses parens le réclamèrent, et Louis XVI lui fit rendre la liberté. Au lieu de tirer profit de la bonté du monarque, il quitta la France, passa dans les Pays-Bas, s'établit à Liége, où, manquant de ressources, il se fit ouvrier imprimeur. Dans la révolution qui eut lieu à Liége, en 1787, par suite des troubles politiques de la France, il joua un rôle assez important ; et, en 1791, il parut à la barre de l'assemblée nationale, à la tête d'une députation de patriotes de cette ville. De retour dans les Pays-Bas, il se rendit à Hervé, dans le pays de Limbourg, et s'y établit journaliste. Il lança ses principaux traits contre les chefs de la révolte de la Belgique, Vander Noot et Van Eupen, et finit par chercher à tourner en ridicule la révolution elle-même. Il travailla ensuite au *Journal général de l'Europe*, dans lequel il se montra ami du parti de la Gironde, et surtout des *brissotins*, qui crurent remarquer en lui des connaissances variées et des talens diplomatiques. Il entra en correspondance avec Dumouriez, Brissot et plusieurs de ses adhérens, qui le firent employer dans le bureau des affaires étrangères. Il parut alors tout-à-fait dévoué aux intérêts de ses protecteurs, et contraire à ceux de la cour, ce qui lui mérita, après le 10 août 1792, d'être

appelé au ministère des affaires étrangères. Il parut le 25 septembre à l'assemblée, pour y rendre compte de ses opérations; il présenta en même temps le tableau politique de l'Europe. Le 16 décembre, il fit un rapport concernant les relations de la France avec l'Angleterre, et donna le 31 des détails sur les intentions hostiles de cette puissance. Il remit ce même jour, au président de l'assemblée nationale, les réclamations qu'il avait reçues de la cour d'Espagne en faveur de Louis XVI; et, comme membre du conseil exécutif, il eut la faiblesse ou la cruauté de signer l'ordre du supplice de ce prince. Le 7 mars, il fit part à la Convention des raisons qui avaient forcé l'ambassadeur Bourgoing à quitter l'Espagne; ce qui, selon son avis, était comme les indices certains de la guerre avec cet état. Afin d'éviter celle qui se préparait contre l'Angleterre, il tâcha, quoiqu'en vain, de renouer une communication avec l'ambassadeur lord Greenville. Mais ses liaisons avec les *girondins*, que Robespierre voulait terrasser, déplurent à ce tyran, qui, le 19 du même mois, accusa Tondu d'avoir provoqué la guerre, sans avoir songé auparavant aux moyens de la soutenir. Ce ministre crut conjurer l'orage en faisant destituer Sémonville comme prévenu d'intelligence avec Louis XVI, d'après une lettre de Talon, trouvée dans l'armoire de fer du château des Tuileries. Il ne put cependant éviter le coup qui le menaçait, et la chute des députés de la Gironde, le 31 mai 1793, entraîna bientôt la sienne. Le comité de sûreté générale le fit décréter d'accusation, le 22 juin suivant, avec son collègue Clavière. Arrêté et emprisonné avec celui-ci, Tondu parvint à s'échapper. A peine fut-il sorti de la capitale, qu'on l'arrêta de nouveau le 24 décembre. Mis en jugement, l'acte de sa condamnation portait : « Lebrun, abbé, » journaliste, imprimeur, et ministre, » âgé de trente ans, né à Noyon, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, ayant été appelé au ministère par Brissot, Roland et Dumouriez; » ayant à cette époque été l'âme du parti » d'Orléans, et comme ayant appuyé de » tous ses efforts, avec Clavière et Roland, la proposition de fuir au delà de » la Loire, avec l'assemblée législative, » le conseil exécutif et Capet (Louis XVII). » Tondu fut exécuté le 7 nivose. Il avait été très attaché à Dumouriez, et le 12 novembre 1792, après avoir présenté à la municipalité sa fille aînée la veille, il lui donna, en mémoire de la victoire de Jemmape, Dumouriez pour parrain, et lui fit prendre les noms de Civilis-Victoire Jemmape-Dumouriez Lebrun. Madame Roland dit de lui, « Qu'il passait pour » un esprit sage, parce qu'il n'avait d'élans d'aucune espèce; et pour un habile » homme, parce qu'il était un assez bon » commis; mais qu'il n'avait ni activité, » ni esprit, ni caractère. »

* TONE (Théobald-Wolff), publiciste anglais, fondateur de l'association des Irlandais-Unis, naquit à Dublin, le 20 juin 1763. Il fit ses premières études dans l'université de cette ville, et les termina à l'école du Temple à Londres. Il se destinait au barreau, mais ses inclinations l'entraînèrent vers la politique; il quitta donc l'étude des lois, et eut pour but, dans la nouvelle carrière qu'il avait embrassée, de chercher à améliorer le sort de l'Irlande, qu'il regardait, avec justice, comme l'esclave des Anglais. En effet, la situation de ses habitans, et notamment des catholiques, qui forment le plus grand nombre, était des plus déplorables. Il publia, en 1790, son premier *écrit* sur l'administration du gouvernement anglais en Irlande, écrit qui eut un succès prodigieux. Quoiqu'il fût de la religion anglicane, il publia un second *écrit* en faveur des catholiques, qui le nommèrent secrétaire de leur comité central. Les whigs de Belfast l'avaient déjà adopté dans leur société. Il rédigea encore pour les catholiques irlandais leur pétition, leur défense; et en 1793, il accompagna la députation envoyée à George III, pour solliciter l'abolition des lois pénales décernées contre eux. Cependant, pour mieux secouer le joug oppressif de l'Angleterre, Tone eut toujours pour principal but de réaliser l'union des catholi-

ques et des dissidens qui dominaient dans le nord ; il y réussit enfin, et établit alors la société dite des Irlandais-Unis. Poursuivi par le gouvernement anglais, il se retira en Amérique en juin 1795 ; invité par le gouvernement français, qui favorisait les Irlandais-Unis, il vint à Paris, et concerta avec le général Hoche l'expédition contre l'Irlande, qui eut un malheureux succès. Tone fut de cette expédition avec le grade de chef de brigade et d'adjudant-général des armées françaises. Il servit ensuite sous les généraux Daendels, Buonaparte, Desaix et Kilmaine, et dans l'expédition du général Hardy. Le vaisseau qu'il montait ayant été pris, il fut dénoncé par sir George Hill, gouverneur de Londonderry, chargé de chaînes et enfermé dans les prisons de Dublin. Livré à une commission, il s'y défendit avec courage ; et, dans le discours qu'il prononça devant la cour martiale, il dit entre autres choses, en ôtant l'uniforme qu'il portait : « Ces » fers ne flétriront pas les signes révérés » de la nation que j'ai servie. Je suis plus » fier de les porter pour la cause que j'ai » embrassée que si j'étais décoré d'une » étoile et d'une jarretière. » Il fut condamné à mort, et, n'ayant pu obtenir d'être fusillé, il se suicida dans sa prison au mois de novembre 1798, à l'âge de 35 ans. Il a laissé : 1° *Revue de l'administration anglaise en Irlande* ; 2° *Réflexions sur la guerre d'Espagne*, en 1790, ou *jusqu'à quel point l'Irlande est-elle impliquée dans les guerres d'Angleterre ?* 3° *Argumens en faveur des catholiques, par un protestant* ; 4° deux *Mémoires sur la situation de l'Irlande*, non publiés, et adressés au gouvernement français ; 5° divers *Pamphlets* écrits pour encourager les Irlandais contre l'Angleterre. — Son fils publia à Paris, en 1810, à l'âge de quinze ans, un petit ouvrage intitulé : *Etat civil et politique de l'Italie sous la domination des Goths*, lequel obtint une mention honorable à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut.

* TONI (le Père Michel-Ange,) né à Rome le 18 mai 1750, étudia aux *Ecoles Pies*, et entra à l'âge de seize ans chez les clercs réguliers, ministres des infirmes, fondés par sainte Camille de Lelli. Devenu prêtre, il se livra à l'enseignement, à la prédication, à la direction des consciences, et fut ensuite maître des novices. En 1786, le cardinal Buoncompagni, ministre d'état, le chargea de la rédaction du *Journal ecclésiastique*, établi à Rome pour réfuter les feuilles de ce genre publiées à Florence, Vienne et Milan, conjurées contre l'Eglise. Il eut pour collaborateur Jean-Ange Barberis, prêtre de la doctrine chrétienne, né à Turin en 1731, homme très instruit, très estimé du cardinal Gerdil, et mort en 1803. Le Père Toni mérita, dans la rédaction de son journal, l'approbation des cardinaux Antonelli, de Pietro et même de Pie VI. Lors de l'occupation de Rome par les Français, en 1798, toutes les personnes appartenant à l'Eglise, qui n'étaient pas nées dans Rome, ayant été obligées de se rendre chacune dans son pays natal, le Père Toni remplaça provisoirement le Père Joseph dell' Uva, napolitain, dans la charge de supérieur-général de la congrégation *des Infirmes*. Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, et après l'exaltation de Pie VII, le Père Toni fut élu procureur-général, et ensuite supérieur-général de la congrégation. Quand Pie VII (*voyez* ce nom) fut enlevé de Rome (en 1809), le Père Toni se trouva compris dans l'exil auquel on condamna les chefs d'ordres religieux. Arrivé à Paris, il fut relégué en Champagne, puis à Toulon, et enfin en Corse. Il trouva à Bastia plusieurs autres pieux ecclésiastiques italiens, que le gouverneur de la ville somma de prêter un serment qu'on leur présenta. Le Père Toni s'y refusa au nom de tous, et ils furent enfermés dans la citadelle de Bastia. Comme ils montraient toujours la même résistance et le même attachement à leurs devoirs, le Père Toni et beaucoup d'autres furent embarqués en 1813 pour l'île de Capraja, où ils eurent pour prison un endroit incommode et malsain de la forteresse. La chute de Napoléon leur ayant rendu la liberté, le Père

Toni retourna à Rome après cinq ans d'exil, fut réinstallé comme supérieur-général de sa congrégation, et nommé par Pie VII examinateur des évêques, consulteur de la *Propagande* et de l'*Index*, sans que ces diverses fonctions l'empêchassent de donner ses soins aux malades. Le Père Toni mourut à Rome le 6 décembre 1821, dans sa soixante-deuxième année. A Toulon, où il avait résidé quelques mois avant d'être déporté en Corse, on lui fit un service dans l'Eglise de Notre-Dame. Sa *Vie*, en latin et en italien, a été écrite par Dominique-Antoine Mansella, ancien précepteur de S. A. R. l'infante Louise-Charlotte de Bourbon, fille de l'ex-reine d'Etrurie, princesse de Lucques. (*Voyez* Marie-Louise.)

TONSTAL (Cutbert), docteur d'Oxford, naquit à Tacford dans l'Hertfordshire, en 1476, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre. Henri VIII, l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services, qu'il lui donna l'évêché de Londres, en 1522, et celui de Durham, en 1530. Tonstal approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, et fit même un livre en faveur de cette dissolution; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi, en 1559, à 84 ans. On a de lui : 1° un *Traité de l'art de compter*, Londres, 1522, in-fol.; 3° un autre de la *réalité du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie*, Paris, 1554, in-4; 3° un *Abrégé* de la Morale d'Aristote, Paris, 1554, in-8; 4° *Contra impios blasphematores Dei prædestinationis*, Anvers, 1555, in-4.

* TONTI (Hyacinthe), religieux augustin, florissait à la fin du 17e siècle et au commencement du 18e. Il se fit un nom dans son ordre par son talent pour la prédication, et passait pour un des bons orateurs de son temps. Il a laissé : 1° des *Sermons pour l'avent et pour le carême*, Padoue et Milan, 1716, in-4; 2° *Id·gmi della chiesa romana difesi contra le impugnazioni di Giacomo Picennino, autore dell' Apologia d'e pretesi riformati*, Padoue, 1713, in-4; 3° *Augustiniana de rerum creatione sententia*, Padoue, 1714, in-4; 4° *Second carême et avent*, Padoue, 1730, in-4. Tous ces ouvrages, écrits selon le goût du temps, ne sont pas sans quelque mérite.

* TONTI (N.), banquier italien, qui se fixa en France, est l'auteur des emprunts en rentes viagères, appelés de son nom, *Tontines*. Le ministère français établit, pour la première fois, une tontine en 1653. On eut, dans la suite, recours à ce funeste expédient à plusieurs reprises.

* TOOKE (Jean-Horne), célèbre écrivain et philologue anglais, né à Londres en 1736, d'un marchand de volaille qui jouissait de quelque aisance. Après avoir terminé à l'école de Westminster ses études, il entra dans les ordres, et obtint presque aussitôt la chapellenie de Brentfort, fit un voyage à Paris, et à son retour, il se démit de sa chapellenie et quitta même l'état ecclésiastique. Il se livra d'abord sans succès à l'agriculture; il suivit ensuite la carrière du barreau, et lorsqu'il eut terminé son stage, il ne put se faire admettre dans l'ordre des avocats, sous prétexte qu'il était ecclésiastique. Dès lors il se mit à écrire dans les journaux en faveur de la réforme parlementaire; et ayant rendu un service important à un riche propriétaire, celui-ci l'institua son héritier conjointement avec un neveu, et lui prescrivant d'ajouter le nom de Tooke à celui de Horne, et c'est depuis cette époque qu'il se fit appeler *Horne-Tooke*. En 1801, il parvint à se faire nommer au parlement par le bourg d'*Old-Sarum*, et pendant le peu de temps qu'il y siéga, il défendit avec ardeur les principes démocratiques. Après la session il rentra dans la vie privée, et se borna à conseiller les plus ardens ennemis de la cour et les plus chauds partisans de la réforme. Il mourut à Wimbledon en 1812, et fut appelé dans son parti le *dernier des Romains*. Il a pub ié un assez grand nombre de *brochures* et de *pamphlets*, et un ouvrage important,

l'Origine des langues, en 2 vol. in-4.

* TOOKE (William), ecclésiastique et historien anglais, naquit en 1744, à Islington, où il fit ses premières études. Se trouvant sans fortune, il se plaça chez un imprimeur, qu'il quitta bientôt pour continuer ses études. Il prit les ordres en 1770, et fut chapelain de la factorerie anglaise à Pétersbourg, où il fixa sa résidence jusqu'en 1792. Devenu membre de l'académie impériale de cette ville, il recueillit, pour ses ouvrages, de précieux matériaux dans les bibliothèques publiques et particulières de Pétersbourg; il se lia avec des hommes distingués par leur savoir, lesquels avaient parcouru la Russie par ordre de Catherine II; aussi ses ouvrages historiques sur cette vaste contrée peuvent être considérés comme authentiques. Revenu à Londres après la mort de la czarine, il devint chapelain de sir William Domville, et il fut admis dans la *Société royale* de Londres. Tooke possédait les langues allemande, russe et française; mais tous ses ouvrages sont écrits en anglais. Il est mort au mois de novembre 1820, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui: 1° *Traduction des ouvrages de Falconnet et de Diderot sur la sculpture*, 1777, in-4; 2° *la Russie*, ou *Histoire complète de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8; 3° *Vie de Catherine II*, 1797, 3 vol. in-8; ouvrage traduit en français avec le suivant, Paris, 1804, 6 vol. in-8; 4° *Coup d'œil sur l'empire de Russie pendant le règne de Catherine II, jusqu'à la fin du* 18e *siècle*, 1799, 3 vol. in-8; 5° *Histoire de Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avénement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8; 6° *Tableau de Pétersbourg*, traduit de l'allemand de Storck, 1800, in-8; 7° *Sermons de Zollikofer* (traduit de l'allemand) *sur la dignité de l'homme*, 1803, 2 vol. in-8; *sur les Méchans*, 1603, 1 vol. in-8; *sur l'Éducation*, 1806, 2 vol. in-8; *sur les Erreurs et les vices triomphans*, 1812, 2 vol. in-8, etc., 8° *Exercices de dévotion et prières*, traduits de l'allemand de Zolligofer, 1814, in-8. Avant d'embrasser l'état ecclésiastique, Tooke avait publié, à l'âge de vingt-trois ans, un roman intitulé: 9° *Les Amours d'Othoniel et d'Achsah*, 2 vol. in-12. Il a été un des rédacteurs du journal *Gentelman's Magazine*, et éditeur du *Generalbiographical Dictionay*, Londres, 1790, 15 vol. in-4, qu'Alexis Chalmer a portés à 32 volumes.

* TOPHAM (Edouard), littérateur anglais, né dans le nord de l'Angleterre, en 1751, d'un docteur et juge à Tork, que Sterne, dans son premier ouvrage, se plaît à tourner en ridicule. Le jeune Topham fit ses études à Eton et à Cambridge, et embrassa la carrière des armes. Il entra dans les gardes à cheval du roi, où il obtint le grade de major: il se retira ensuite dans ses terres, où il mourut le 26 avril 1780, dans sa soixante-neuvième année. Outre quelques petites pièces de théâtre et plusieurs opuscules, il a laissé en anglais: 1° *Lettres écrites d'Edimbourg*, contenant des observations sur la nation écossaise, 1776, in-8; 2° *Vie de feu J. Elwes*, 1790, in-8; ouvrage qui a eu plus de 12 éditions; 3° *Essai sur une pierre remarquable* tombée du ciel dans le Yorkshire, 1790, in-8.

* TOPINO (don Vincente), savant mathématicien et astronome espagnol, naquit dans l'Andalousie en 1731, entra au service de la marine, et y devint brigadier. Il était un des plus profonds mathématiciens de son siècle, et mérita la bienveillance de Charles III. Ce monarque, qui a fait revivre en Espagne les sciences et les arts presque entièrement oubliés par suite de la guerre désastreuse de la succession, s'occupa aussi à créer une nouvelle marine. Afin d'avoir des sujets capables de faire réussir cette utile entreprise, il établit, dans plusieurs parties de son royaume, des écoles gratuites de navigation. Une des meilleures était celle de Cadix, dont Topino fut nommé directeur, et qui était consacrée à l'enseignement des gardes-marines royales. Charles le chargea, en outre, en 1783, de travailler à l'atlas hydrographique et à la description des côtes d'Espagne. A cet effet, Topino, avec d'autres savans,

parcourut les côtes de la péninsule, et notamment celles de la Méditerranée; et au retour de son voyage, il publia ses travaux. Il améliora ensuite l'observatoire de Cadix, où il s'est occupé pendant seize ans à faire des observations astronomiques. Le gouvernement français chargea les savans astronomes de marine, MM. Pingré, Fleurieu, Borda et Verdun, d'aller visiter cet établissement; et à leur retour, ils ont fait beaucoup d'éloges de l'état florissant de l'observatoire de Cadix, des talens de Topino, de son élève Varda, et de l'intelligence avec laquelle ils faisaient leurs observations. Topino mourut à Cadix en 1806; il était membre de l'académie d'histoire de Madrid, de celle des sciences de Paris, et autres sociétés savantes de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée et de son correspondant d'Afrique, avec l'explication des cartes maritimes, présentées au roi par Valdès, ministre de la marine, et levées par Topino*, Madrid, etc., 1797, grand in-4. On trouve à la tête de cet ouvrage une *Introduction* très instructive sur l'histoire de la géométrie et les grands progrès faits par les modernes. 2° *Traité de géométrie élémentaire rectiligne, enrichi d'un traité du sinus et de la tangente.* On a fait plusieurs éditions de cet ouvrage, remarquable par sa précision et sa clarté. 3° *Routier des côtes d'Espagne sur l'Océan Atlantique et des îles Açores.*

* TOPINO-LE-BRUN (Jean-Baptiste), peintre français, naquit à Marseille, où il apprit les premiers élémens de son art. Il vint ensuite à Paris, fut élève de David, et interrompit ses études pour se livrer à la politique. Nommé juré sous le règne de la *terreur*, il conserva cette place après le 9 thermidor, jour de la chute de Robespierre. Il fut compris dans la conjuration de Babeuf; mais ayant été acquitté il suivit peu de temps après Bassal, agent secret du directoire en Suisse, où en paraissant ne s'occuper que de son art, il entrait dans toutes les intrigues. De retour à Paris en 1797, il parut se consacrer entièrement à la peinture; alors il exécuta le tableau de la *Mort de Caïus Gracchus*, estimé par les connaisseurs et donné par le gouvernement à la ville de Marseille. Il entreprit un autre tableau qui représentait le *siége de Lacédémone par Pyrrhus*, et qui devait avoir 50 pieds sur 10; mais ses discussions politiques interrompirent son travail. Topino-le-Brun, lors même qu'il était en fuite, fut toujours regardé comme un des chefs des jacobins qui remuaient encore, et comme un des principaux moteurs de l'attaque du camp de Grenelle. Il figura aussi en 1799 parmi les jacobins du Manége, et se montra opposé à la révolution du 18 brumaire. Depuis cette époque, sa haine contre Buonaparte n'eut plus de bornes; il fut bientôt impliqué dans la conspiration de Ceracchi; il fut arrêté, comme ayant cherché à assassiner le premier consul à l'Opéra, et exécuté avec ses complices le 10 janvier 1801.

TOPP (Antoine), né à Aix-la-Chapelle en 1741, jésuite, et après l'extinction de la société, curé de Saint-Gandulphe à Trèves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs bons ouvrages français, et l'a fait avec succès; entres autres l'*Avertissement du clergé de France* de 1775; *Motifs de ma foi* par M. de Vouglans, etc. On a encore de lui : 1° un *Sermon* sur les mauvais livres, on en a fait plusieurs éditions; 2° deux *Discours sur le jubilé*; 3° plusieurs *Pièces de vers latins et allemands*, où l'on remarque de l'aisance, et une grande pureté de langage. Il mourut à Trèves le 12 avril 1783, d'une maladie contractée par les travaux d'un zèle actif et infatigable pour ses ouailles.

* TORCY (François de), prêtre de la doctrine chrétienne à Vitry, département de la Marne, fut recteur du collége de Saint-Omer. Il embrassa les principes de la révolution, et prêta serment à la constitution civile du clergé. En 1795, il adhéra à la lettre encyclique des évêques constitutionnels *réunis*, et fut un des ecclésiastiques qui assistèrent à leurs conciles de 1797 et de 1801. Il servit de sa plume la même cause, et publia en

sa faveur divers écrits dont voici les principaux : 1° *Eclaircissement sur la constitution du clergé de France*, 1789, in-8 ; il y en eut une 2e édition en 1770 ; 2° *L'Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme contre ceux qui l'en accusent*, 1792, in-8 ; 3° *Vrais principes sur le mariage*, ou *Lettre à un curé, en réponse à différentes questions concernant les naissances, mariages et décès, et la loi du divorce*, 1793 ; 4° *Accord des institutions républicaines avec les règles de l'Eglise*. Il mourut au commencement du siècle, peu avancé en âge; il avait pris part à l'administration du diocèse de Reims.

* TORELLI (Louis), savant religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, naquit à Bologne en 1609. S'étant marié et étant resté veuf à l'âge de vingt ans, il résolut de renoncer au monde, et entra au couvent de Saint-Jacques dans la ville de Bologne où il fit profession. Après avoir achevé son cours de théologie, il fut chargé d'enseigner cette science, et se livra ensuite à la prédication, où il acquit beaucoup de célébrité. Il prêcha dans les principales églises d'Italie, et toujours un auditoire nombreux et choisi se rassemblait autour de lui. Son mérite, sa piété, sa régularité, le firent appeler aux principaux emplois de son ordre, même à celui de provincial de la province romaine. Au milieu des soins qu'exigeaient de lui ces différentes occupations, il trouvait encore le temps de composer de savans et utiles écrits. On a de lui : 1° *Secoli Agostiniani, owero Istoria generale del sacro ordine eremitano di San-Agostino, divisa in tredici secoli*, 1659, 8 vol. in-fol. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus utile qu'on ait écrit sur cet ordre; on lui reproche cependant un peu de diffusion. 2° *Ristretto delle vite degli uomini e delle donne illustri in santita, ed altri famosi soggetti per rara et singolar bonta insigni*, etc., *diviso in sei centurie*, Bologne, 1647, in-4, etc. Le Père Torelli mourut à Bologne, dans son couvent de Saint-Jacques, le 14 janvier 1683, âgé de soixante-quatorze ans. Son *Oraison funèbre*, prononcée par le Père Pierre Borsanini, jésuite vénitien, a été insérée dans le tome 8 des *Secoli Agostiniani*. Divers écrivains ont fait son *Eloge*.

* TORELLI (Joseph), mathématicien, littérateur et poète, naquit à Vérone le 3 novembre 1721. On le croit descendant de la famille des Torelli-Salinguera, dont Guido Torelli fut le premier seigneur de Ferrare, et dont les descendans eurent la souveraineté de Guastalla. Quoi qu'il en soit, il savait la philosophie, les lois, les belles-lettres, le grec, l'hébreu ; mais la science dans laquelle il excella furent les mathématiques. Parmi les personnes distinguées qui l'honoraient du nom d'ami, le marquis Canossa était celui avec lequel il était lié de l'union la plus intime. Ce dernier étant mort des suites d'une longue maladie, la douleur que Torelli en ressentit fut si grande, qu'elle le conduisit au tombeau en peu de jours, le 18 août 1781 ; il était âgé de 60 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons les principaux : 1° *De nihilo geometrico libri II*, Vérone, 1758. Le premier livre traite de la nature des infiniment petits, et le second est consacré à en démontrer l'application ; 2° *De geometrica*, Vérone, 1769. C'est une suite de l'ouvrage précédent, et où il prouve l'utilité de la théorie qu'il y a établie ; 3° *Demonstratio antiqui theorematis de motuum commixtione*, Vérone, 1774 ; 4° *Elementorum prospectivæ libri II, opus posthumum recensente Bertolino*, Vérone, 1788 ; 5° *Archimedis quæ supersunt omnia ex recensione Josephi Torelli Veronensis*, avec les Commentaires d'Enlocius, d'Ascalon, et les variantes trouvées dans la bibliothèque des Médicis, Oxford, 1792, in-fol. Lord Stanhope engagea cette université à entreprendre cette superbe édition, qui fut faite sur le manuscrit de Torelli, confié par M. Albertini, son exécuteur testamentaire ; le même ouvrage a été traduit en français par M. Peyrard, professeur de mathématiques et d'astronomie, Paris, 1808. On a encore de Torrelli : 6° une

Traduction en vers italiens des deux premiers livres de l'Enéide, Vérone, 1749; 7° *Pseudolus*, comédie traduite de Plaute, en vers italiens, avec plusieurs Idylles de Théocrite et de Moschus, Vérone, 1765; 8° *Les noces de Thétis et de Pélée*, de la Tulle, Vérone, 1781; 9° *Lettres sur le Dante*. L'auteur défend le Dante contre une critique amère de Voltaire, où cet écrivain ne ménage aucunement le créateur de la poésie italienne. Le stile de Torelli est pur, élégant, et sa versification est brillante et harmonieuse.

TORELLI-BENEDETTI (Barbe), des comtes de Guastalla, cultiva aussi la poésie avec succès, et en apprit les règles du célèbre Pomponio Torelli son cousin. Elle florissait vers 1598, et parmi ses ouvrages on cite *La Pastenia*, pastorale très louée par Angiolo Ingegnieri.

* TORELLO (Le bienheureux), ermite de l'ordre de Vallombreuse, et patron de la ville de Forli, né en 1202 à Poppi, ancien château sur l'Arno, en Toscane, était issu d'une ancienne et illustre famille. La première jeunesse de Torello se passa dans la dissipation et les désordres d'une vie licencieuse. Il revint à lui-même, et ayant pris la résolution d'expier par la pénitence les fautes d'une conduite coupable, il se retira dans la solitude de Vallombreuse, où, livré entièrement à la contemplation des choses saintes, et à de rigoureuses austérités, il répara, pendant de longues années, les scandales de sa jeunesse. Dieu, dit-on, daigna, du vivant même de son serviteur, manifester sa sainteté par divers prodiges. Il mourut le 16 mars 1281, âgé de 80 ans. Dès lors la voix publique le proclama *bienheureux*, et on eut recours à son intercession. Benoît XIV confirma cette béatification, et permit à la ville de Forli, où est domiciliée la noble famille Torelli, et où Torello est honoré de temps immémorial, d'en célébrer la fête et d'en faire l'office. Plusieurs auteurs ont écrit sur la vie de ce bienheureux. On a à ce sujet: 1° *Trattato apologetico in cui si dimostra San Torello da Poppi, eremita, essere stato dell' ordine di Vallombrosa. Opera di D. Felice da Poppi Vallombrosano*, Lucques, 1751; 2° *Succinto ragguaglio della vita e morte del B. Torello da Poppi, eremita, scritto dal P. D. Bonifacio Maria Maccioni, dell' ordine di Vallombrosa*, Forli, 1743; 3° *De vita B. Torelli Puppiensis Vallis-Ombrosæ, commentarius, auctore Bellogrado e soc. Jes.*, Padoue, 1745.

TORFÆUS ou TORFEI (Thormodus), né en Islande, mort vers 1720, âgé de 81 ans, avait fait ses études à Copenhague et passé la plus grande partie de sa vie en Norwége. C'était un homme fort intègre, laborieux et très versé dans les antiquités du Nord; ce qui le fit nommer historiographe du roi de Danemark pour la Norwége. On a de lui : 1° *Series dynastarum et regum Daniæ*, Copenhague, 1702, in-4. On y découvre beaucoup de travail, de sagacité et de critique. Il y prouve que les premiers livres de l'Histoire de Danemark par Saxo le grammairien, ne méritent presque aucune créance dans ce qui regarde la suite des premiers rois de Danemark et les époques des principaux évènemens. 2° *Dissertatio historica de tribus potentissimis Daniæ regibus*, 1707, in-4; 3° *Historia rerum norwegicarum*, Copenhague, 1711, 4 vol. in-fol. : ouvrage savant, plein de grandes recherches et assez exact; on lui reproche cependant d'avoir placé dans les commencemens de cette histoire des évènemens peu croyables : il a pris pour guides les anciennes Chroniques islandaises, qui étaient peu sûres; 4° *Gronlandia antiqua*, seu *veteris Gronlandiæ descriptio*, 1706, in-4 : ouvrage estimé; 5° *Orcadee*, sive *Rerum Orcadensium historiæ*, *lib.* 3, Copenhague, 1687, in-fol. — Il ne faut pas confondre cet historien avec Snæbiornus TORFÆUS, de la même famille, de qui on a *Annales omnium Præsulum Islandiæ*, Copenhague, 1656, in-4.

* TORNAMIRA (dom Pierre Antoine), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, de la noble famille de Tornamira-Gotho, né à Alcano en Sicile, le 16 février 1618, embrassa la vie reli-

gieuse, et choisit pour l'exécution de ce pieux dessein l'abbaye de Saint-Martin, près de Palerme, de la congrégation du Mont-Cassin, où il prononça ses vœux le 17 décembre 1641. Il fut successivement cellerier, maître des novices et prieur de son monastère. Jacques de Palafox, archevêque de Palerme, le nomma censeur et examinateur synodal; et, dans une affaire importante, le clergé de cette même ville le députa vers le sénat. Il aimait les livres et les connaissait. Il enrichit considérablement la bibliothèque de l'abbaye. Curieux de manuscrits et d'antiquités, habile dans l'art de déchiffrer les anciennes inscriptions, il s'y appliqua avec tant d'assiduité qu'il en perdit la vue. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages imprimés et inédits, dont les principaux sont : 1° *Istoria de progressi delle monache oblate del P. S. Benedetto*, Palerme, 1664, in-4 ; 2° *Il Ceremoniale benedettino*, Palerme, 1771, in-4 ; 3° *Origine e progressi della congregazione Cassinese, detta dell' Osservanza e dell' Unita, di Santa Giustina di Padova*, Palerme, 1675, in-4 ; 4° *Gli Scrittori Mariani dell' ordine benedettino*, 1679 ; 5° *Istoria dell' origine e progressi dell' ordine benedettino nella Sicilia*; 6° *Cronica del gregoriano monastero in S. Martino delle Scale di Palermo*. On peut ajouter à cela, l'*Arbre de la royale et impériale généalogie de sainte Rosalie*, 1652, in-fol., et deux éditions in-4. Sainte Rosalie est la patronne de la ville de Parme, où sa fête se célèbre avec une somptueuse solennité, etc., etc. Dom Tornamira mourut dans l'hospice du Saint-Esprit de Palerme, dépendance du monastère de Saint-Martin, le 4 août 1681.

* TORNÉ (Pierre-Anastase), évêque constitutionnel métropolitain du Cher, naquit à Tarbes le 21 janvier 1727. Il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne. Il professa la philosophie à Toulon ; mais comme il n'était pas sans ambition, il crut qu'il réussirait mieux dans la prédication ; il composa aussi des discours académiques pour quelques sociétés savantes, et parvint à obtenir des succès qui le firent désigner, en 1764, pour la *station du carême*, à Versailles. Elle lui valut de la part du ministre de la feuille le prieuré de Bagnères, un canonicat d'Orléans, la place d'aumônier du roi Stanislas, et le titre de membre de l'académie de Nancy. A la révolution, on le nomma évêque du Cher et député de son département à l'assemblée législative. Il y prit séance le 2 octobre 1791. Quelques-unes de ses motions furent assez modérées. Dans la séance du 17 novembre de la même année, il combattit le projet qui tendait à priver de leurs pensions les prêtres qui croyaient ne devoir pas prêter le serment, et prit leur défense. Dans celle du 29 du même mois, il s'opposa à la vente des églises non destinées au culte salarié, c'est-à-dire non desservies par des prêtres constitutionnels ; mais ensuite il vota pour la suppression des corporations religieuses et pour l'abolition du costume ecclésiastique, et regretta de n'avoir point sur lui sa croix pour en faire l'hommage à l'assemblée, et sceller ainsi sa renonciation aux marques extérieures de l'épiscopat. Dans la séance du 5 juillet 1792, il dénonça de *prétendues* « manœuvres de la » cour pour réasservir le peuple. » Et dans celle du 9 septembre suivant, il fit supprimer « les délégués de l'évêque de » Rome établis dans les colonies, sous le » nom de préfets apostoliques. » En 1793, dans la séance du 3 frimaire (23 novembre), immédiatement après les processions sacriléges, où avaient été profanées tous les objets du culte catholique, il vint à la Convention abjurer publiquement son caractère de prêtre et d'évêque, et déclarer qu'il avait été un *fourbe* et un *imposteur*. Le 12 août précédent, il avait béni dans sa cathédrale le mariage d'un de ses prêtres avec une religieuse, et avait prononcé à ce sujet le discours le plus scandaleux. Lui-même ne tarda point à se marier. Le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de vices et d'actes d'impiété. Objet du mépris de tout ce qu'il y avait de personnes honnêtes, il se retira dans sa patrie, où il mourut subitement dans son lit le 12 janvier 1797,

à l'âge de 71 ans. Il avait publié avant la révolution : 1° *Discours qui a remporté la prix de l'académie de Pau*, 1754 ; 2° *Leçons élémentaires de calculs et de géométrie*, 1757, in-8 ; 3° *Sermons* prêchés devant le roi, 1765, 3 vol. in-12. Voici le jugement que porte l'abbé Sabbatier de Castres, de cette production : « On dit que ses sermons ont eu du succès » dans le débit ; en ce cas, il est fâcheux » pour leur auteur qu'on les ait imprimés. » Ecrits d'un stile tantôt maniéré, tantôt » lâche, et toujours froid, l'orateur y » semble méconnaître le ton convenable » aux différens sujets qu'il traite, (*siècles littér.* tom. 4. pag. 1458.) » 4° *Oraison funèbre de Louis XV*, Tarbes, 1775, in-4 ; 5° depuis la révolution, *Esprit des cahiers présentés aux états-généraux de l'an* 1789, 1790 ; 3 vol. in-8, faussement attribué à Target dans la *Bibliotheca historica* de Menzel.

TORNIEL (Augustin), né à Novare en 1543, fut d'abord docteur en médecine, et abandonna cette profession pour se faire religieux barnabite en 1570. Il fut trois fois général de son ordre, refusa les évêchés de Mantone et de Casal, et il mourut le 10 juin 1622. Il est avantageusement connu par des *Annales sacri et profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C., en 2 vol. in-fol., Anvers, 1620. C'est la meilleure édition. On peut les regarder comme un bon Commentaire des livres historiques de l'ancien Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel.

TOROMBERT (Charles-Louis-Honoré), avocat distingué, né à Lyon le 17 décembre 1787, mort dans sa ville natale le 8 mai 1829, a obtenu une grande réputation comme jurisconsulte, et a laissé les ouvrages suivans : 1° *Exposition des principes et classification des sciences dans l'ordre des études ou de la synthèse*, Paris, 1821, in-8 ; 2° *Discours sur la dignité de l'homme*, ibid., 1823, in-8 ; 3° *Principes du droit politique mis en opposition avec le contrat social de J.-J. Rousseau*, Paris, 1825, in-8 ; 4° *Eloge historique de M. Vouty de la Tour, ancien premier président de la cour royale de Lyon*, Lyon, 1826, in-8. Torombert était partisan des doctrines libérales : il fut un des rédacteurs du Journal le *Précurseur*, et, au moment où il est mort, il travaillait à un *Essai sur les gouvernemens représentatifs*.

TORQUEMADA (Jean de), religieux dominicain, plus connu sous le nom de *Turrecremata*, naquit en 1388 à Valladolid, d'une famille illustre. Il remplit divers emplois importans dans son ordre, devint maître du sacré palais, et se signala par son zèle contre les hérétiques. Les modernes qui ont dit qu'il a porté ce zèle jusqu'à la cruauté, n'auraient pas avancé ces calomnies, s'ils avaient consulté des auteurs sûrs et instruits, tels que Ferreras (*Hist. d'Esp.*, liv. 12), et Mariana (*Hist. Hisp.*, liv. 29). « Il » avait été, dit Fléchier (*Hist. de Ximenès*), confesseur d'Isabelle dès son » enfance, et lui avait fait promettre que » si Dieu l'élevait un jour sur le trône, » elle ferait sa principale affaire du châ» timent et de la destruction des hérétiques, lui remontrant que la pureté et » la simplicité de la foi catholique était » le fondement et la base d'un règne » chrétien, et que le moyen de maintenir » la paix dans la monarchie, c'était d'y » établir la religion et la justice. » La suite fit voir combien il avait dit vrai. (*Voyez* Isabelle, Limborch, Nicolas Eymerick, *etc.*) Il reçut, en 1439, le chapeau de cardinal. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur le décret de Gratien, Venise, 1578, 5 tomes ; 2° un *Traité de l'Eglise et de l'autorité du pape*, Venise, 1562, in-fol. ; 2° *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1474, in-fol. ; 4° *De corpore Christi contra Bohemos* ; 5° *Expositio in regulam S. Benedicti*, Cologne, 1575, in-fol., avec le Commentaire de Smaragdus, etc. Ce cardinal mourut à Rome en 1468, à 81 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique.

TORRE (Philippe della), né à Ciudad dans le Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monumens de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux Imperiali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI : ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. On a de lui : 1° *Monumenta veteris Antii*, in-4, livre très-savant ; 2° *Taurobollium antiquum*, *Lugduni*, *anno* 1704 *repertum*, *cum explicatione*. Il se trouve dans la Bibliothèque choisie, tom. 17°, et dans le *Trésor des antiquités* de Sallengre. 3° *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4. La Torre avait les connaissances d'un érudit profond et les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717.

* TORRE (dom Pierre Louis de la), bénédictin, né à Gênes le 27 janvier 1689, entra dans la congrégation du Mont-Cassin le 26 juin 1705. L'année suivante il prononça ses vœux dans l'abbaye de Notre-Dame de Florence. Il y étudia sous les célèbres dom Ange-Marc Guerini, et dom Verginio Valsecchi. Il professa ensuite la théologie dans les monastères de la congrégation, à Césène, à Parme et à Montoue, après quoi il alla occuper une chaire de droit canon à Rome, dans le monastère de Saint-Anselme. En 1725, il assista au concile de Latran, assemblé par Benoît XIII. En 1728, dom della Torre fut nommé prieur du monastère de Saint-Paul à Rome. Enfin, son savoir et ses vertus l'élevèrent, en 1751, à la dignité de président général de la congrégation. Le monastère de Florence lui est redevable d'une grande quantité de bons livres, dont il enrichit la bibliothèque conventuelle. Il mourut dans cette ville le 10 avril 1754. On a de lui : *Vita di san Colombano*, Modène, 1711, réimprimée en 1728, avec des augmentations d'une autre main ; à la tête est une préface où le Père della Torre a rangé dans l'ordre chronologique les circonstances de la vie du saint abbé de Luxeuil, qu'il soumet à une critique judicieuse.

* TORRE (Jean-Marie della), savant physicien, naquit à Rome en janvier 1710, étudia dans le collége Clémentin de Rome, et entra ensuite dans la congrégation des Pères Somasques. Ses talens dans la philosophie et les mathématiques lui firent obtenir une chaire dans le collége de Ciudad, dans le Frioul ; de là il passa à l'université de Bologne, où il professa avec distinction. Bientôt après, il fut appelé à Naples, pour occuper les chaires de physique et de mathématiques au séminaire archiépiscopal. Le Père della Torre avait acquis une grande réputation, et Charles de Bourbon, roi de Naples (depuis Charles III, roi d'Espagne), le nomma en 1754 son bibliothécaire, surintendant de l'imprimerie royale, et conservateur de son musée. On doit au Père della Torre d'excellens microscopes pour observer les phénomènes de la nature. Au moyen du feu il parvint, après plusieurs années de travail, à fabriquer des feuilles de cristal, qui, appliquées à ses microscopes, leur donnèrent un nouveau degré de perfection. Cette importante découverte fut injustement attribuée à l'Anglais Lecerwenhok ; mais un compatriote de celui-ci, Henri Baker, de la société royale de Londres, détrompa le public sur cette fausse assertion. Le Père della Torre a perfectionné également plusieurs autres instrumens de physique. Il fit aussi des recherches sur le sang, le chyle, le fiel, les muscles, le cerveau, et il hasarda des systèmes ; mais il se livra plus particulièrement à l'examen des phénomènes volcaniques : il eut le courage de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités. Il était membre des principales académies d'Italie et correspondant de celles de Paris, de Londres, de Berlin, etc. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Science de la nature générale et particulière*, Naples, 1749, 2 vol. in-4 ; Venise, 1750 ; 2° *Elementa physicæ*, Naples, 1767, 8 vol. in-8. C'est l'ouvrage qui a le mieux établi la réputation de l'auteur. 3° *Histoire et phénomènes du Vésuve*, Naples, 1755, in-4 ; 4° *Observations microcospiques*, ibid., 1776 ; 5° *Lezzioni*, ou *Le-*

çons d'arithmétique, etc. Le Père della Torre se distingua par ses connaissances, par ses vertus et les qualités de son cœur : il mourut le 7 mars 1782.

TORREBLANCA. *Voyez* VILLALPANDE (François).

TORRENTIUS (Herman), naquit à Zwol dans l'Over-Issel, et vers le milieu du 15e siècle fut professeur de rhétorique à Groningue, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale jusque dans sa vieillesse ; il le fit même long-temps étant aveugle. Il mourut vers l'an 1520. On a de lui : 1° *Des Scolies sur les évangiles des dimanches et fêtes*, Deventer, 1599, in-8 ; 2° un *Commentaire sur les Géorgiques* de Virgile, Anvers, 1562 ; 3° *Dictionnaire historique et poétique*, Paris, 1541. Il a été augmenté successivement par Charles-Etienne et Frédéric Morel. C'est probablement ce dictionnaire qui a amené celui de Moreri. 4° Les *Hymnes et les proses de l'office de l'Eglise expliquées*, Anvers, 1550, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en bon latin.

TORRENTIUS (Lævinius), né à Gand le 8 mars 1525, alla à Rome, et s'acquit les bonnes grâces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talens. De retour dans les Pays-Bas, George d'Autriche, évêque de Liége, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liége, archidiacre et vicaire-général de l'évêque Gérard de Groesbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zèle à réparer les maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines ; mais la mort l'enleva à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant d'avoir reçu les bulles. Il laissa aux jésuites, par son testament, sa bibliothèque et de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de lui plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies sous le titre de *Poemata sacra*, Anvers, 1594, titre qui ne répond pas à ce que le livre contient ; car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les poésies de Torrentius ont beaucoup de mérite ; ses odes cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur Horace et sur Suétone, 1610, in-fol., tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRENTIUS (Jean), peintre, natif d'Amsterdam, en 1589, peignait ordinairement en petit, et mettait dans ses ouvrages beaucoup de force et de vérité. Il aurait pu vivre par son mérite dans un état aisé et avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet, il faisait des peintures si dissolues, qu'elles furent brûlées par la main du bourreau, en 1640. Il devint aussi auteur d'une hérésie, qui le fit arrêter, et mourir dans la même année dans les tourmens de la question.

TORREZ. *Voyez* TURRIEN.

TORRICELLI (Jean-Evangéliste), né à Faënza en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du Père Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connaître à Galilée. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Torricelli, l'appella auprès de lui à Florence. Galilée étant mort en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence, et il cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche ; il fit le premier des microscopes, avec de petites boules de verre travaillées à la lampe ; il inventa les expériences du vif-argent avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire ; on attendait de nouvelles merveilles lorsque la mort l'enleva aux sciences en 1647, à 39 ans. Outre son *Traité du mouvement*, on a de lui : 1° ses *Leçons académiques*, en italien, in-4, 1751 ; 2° *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4. On lui doit, selon toute apparence, la découverte de la pesanteur de l'air, qu'on a vainement tâché d'attribuer à Descartes, et plus

vainement encore à Pascal et à Rey (*voyez* ces mots); il est plus certain néanmoins qu'on lui doit la théorie de cette pesanteur, que le tube, qui porte le nom de Torricelli, a fait connaître d'une manière précise et graduée; car, pour la pesanteur de l'air en elle-même, un philosophe a prétendu en enlever en quelque sorte la découverte aux modernes. « On sait aujourd'hui, dit-il, que ce » que les anciens appelaient *horreur du* » *vide* est l'effet de la gravité de l'air. » Mais qu'est-ce que la gravité en géné- » ral, sinon l'effort que font tous les » corps pour refluer vers le centre com- » mun ? Et qu'est-ce qui maintient l'en- » semble de l'univers, sinon la gravité ? » La gravité assure donc la conservation » de la nature; et si la nature a une es- » pèce d'horreur de sa destruction, elle » a horreur du vide, qui serait un effet » nécessaire de la cessation de la gravité. » Du reste, il est vrai que les anciens » ont paru attribuer *immédiatement* à » l'horreur du vide ce qui est l'effet im- » médiat de la pesanteur de l'air. C'est » une erreur qu'il est difficile de justi- » fier; mais elle n'est pas bien grande, » comme l'on voit, et ne contredit pas » les intentions de la nature. »

TORRIGIANI, sculpteur florentin, mort vers 1552, dans les prisons de l'inquisition, pour avoir mutilé ignominieusement une statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, qu'un seigneur espagnol ne lui avait pas payé à son gré. Ce sculpteur, qui d'ailleurs avait du talent, était, comme nous l'apprend Vassari, un homme extraordinairemeut vain, violent et emporté; il est à croire que la dégradation de cette statue a été accompagnée de circonstances odieuses et de quelques blasphèmes proférés dans cet accès de fureur. M. Cumberland, dans ses Anecdotes des peintres célèbres d'Espagne, et don Palamino Velasco, dans son *Histoire* des peintres, sculpteurs et architectes espagnols, n'ont pas jugé convenable de faire cette observation que l'équité et la vérité historique semblent demander.

* TORRIJOS (N...), général espagnol, né à Madrid, le 2 mars 1791, d'une famille illustre, servit contre les armées de Buonaparte, et finit cette guerre de l'indépendance, couvert de blessures et de décorations. A la paix de 1813, Torrijos était brigadier-général. Désigné par Ferdinand VII pour commander en second l'expédition que dirigeait le général Morillo contre la Colombie, il refusa cette mission, sous le prétexte qu'il ne voulait pas aller combattre les patriotes d'un autre hémisphère. Plus tard il fut arrêté à Murcie, où il se révoltait contre le gouvernement de son roi, et ne sortit de sa prison que lors de l'insurrection de Riégo, après 27 mois. Employé depuis 1820 à 1823, tantôt à la tête d'un régiment de la garnison de Madrid, tantôt avec les forces mobiles envoyées en Catalogne par les Cortès, tantôt comme général en chef des forces de la Biscaye, il défendit les places de Carthagène et d'Alicante contre l'armée française qui le fit prisonnier. Torrijos fut amené en France; mais il quitta ce pays pour aller en Angleterre, où il se livra à des travaux littéraires : on lui doit la traduction en espagnol des *Mémoires de Gourgaud et de Montholon*. Le gouvernement anglais, informé sans doute des relations qu'il entretenait avec l'Espagne, lui retira sa pension. Ce général, en effet, cherchait à révolutionner l'Espagne, et quelque temps avant les *glorieuses* journées de juillet, il tenta d'entrer dans sa patrie par le midi, tandis que d'autres Espagnols devaient y pénétrer par le Nord. Ceux-ci n'ayant pas réussi, Torrijos fut obligé de se réfugier à Gibraltar, où il est mort de chagrin en 1830.

* TORTI (François), un des plus célèbres médecins de l'Italie, naquit à Modène, le 30 novembre 1658, d'une famille distinguée dans la bourgeoisie. Après avoir étudié les belles-lettres et la philosophie, il suivit pendant trois ans les cours de droit; mais il préféra la médecine, où il acquit bientôt une réputation méritée. Invité successivement, et par le roi Victor Amédée (en 1717), d'accepter une chaire à Turin, et par l'université de Padoue, qui lui offrait de considérables émolumens, il refusa

tous ces avantages pour consacrer ses talens à sa patrie. Il y jouissait d'une considération générale, et son souverain, le duc de Modène, l'admit à son service, et lui fit une riche pension. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : 1° *Dissertatio epistolaris circa mercurii motiones in barometro*, Modène, 1675, in-8 ; 2° *Synopsis libri, cui titulus therapeutice specialis*, ibid., 1709 ; 3° *Specialis therapeutice ad febres quasdam perniciosas lethales, una chinachina peculiari sanabiles*, ibid. 1712, in-8; 4° *Ad criticam dissertationem de abusu chinæchinæ responsiones*, ibid., 1715, in-4. Ce savant médecin mourut le 15 février 1741, âgé de 93 ans. On a une *vie de Torti* par L.-R. Novatori.

TORY (Geoffroi), imprimeur à Paris, natif de Bourges, et mort en 1550, avait d'abord été professeur de philosophie au collége de Bourgogne, à Paris. Il contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie. Il donna sur la proportion des lettres, et sous le titre de *Champ Fleury*, Paris, 1529, in-4, et depuis in-8, sous un autre titre, un livre, qui fut très utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction des* Hiéroglyphes d'Horus-Apollo, in-8, et d'un ouvrage intitulé : *Ædiloquium*, seu *Digesta circa Ædes adscribenda*, in-8.

* TOSCA (Thomas-Vincent), docteur en théologie et supérieur de la congrégation de Saint-Philippe de Néri, naquit à Valence en Espagne. C'était un habile mathématicien et un profond théologien. Il prenait parmi ses titres celui d'examinateur synodal de l'archevêché de Valence, et il fut plusieurs fois vice-recteur de l'université de cette ville. On a de lui : 1° un *Cours de philosophie* en latin, imprimé en 1721. Il ne lui donne que le titre d'*abrégé*, quoiqu'il soit en 5 vol. in-8. 2° La *Vie de la vénérable mère Josèphe-Marie de Santa Inez, religieuse déchaussée du couvent de la Conception de la Vierge*, etc., 1715, en espagnol ; 3° un *Abrégé de théologie*, qu'il avait fort avancé, mais qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il avait donné en 1734 une *Ichnographie*, selon les lois de l'optique, qui eut le suffrage des savans ; on a aussi plusieurs *lettres* de lui parmi celles de *Gregorio Mayans*, Valence, 1705, in-4. Il mourut le 17 avril 1723, âgé de 71 ans.

* TOSCAN (George), l'un des conservateurs du jardin du roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris le 12 décembre 1826, a publié : 1° *Histoire du lion du muséum et de son chien*, 1795, in-8 ; 2° avec Amaury Duval, *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, traduits de l'italien de Spallanzani, 1796, réimprimés en 1800, 6 vol. in-8, avec des notes de Faujas de Saint-Fond ; 3° *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au jardin des plantes*, in-8 ; 4° l'*Ami de la nature* ou *Choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, 1790, in-8. Il a été aussi un des rédacteurs de la *Décade philosophique*. M. Barbier lui attribue la *musique de Nepté, aux mânes de l'abbé Arnaud*, 1790, in-8.

* TOSCANELLA (Horace), littérateur italien du 16e siècle, ainsi appelé du nom de sa patrie, bourg dans le diocèse de Viterbe. Il enseigna les humanités à Bologne, à Pavie et à Venise. Du reste ce fut un de ces foliculaires qui fourmillaient alors en Italie, et qui, pour se donner quelque réputation, s'entrelouaient les uns les autres. Malgré ses nombreux ouvrages, Toscanella vécut dans un état voisin de l'indigence. Il mourut à Venise en 1752, dans un âge avancé. On a de lui : 1° une bonne *Traduction* des OEuvres de Quintilien, Venise, 1567, 1584 ; 2° *Dictionnaire latin et italien* (oublié aujourd'hui), Venise, 15[illegible] ; 3° *Observations sur les ouvrages de Virgile*, ibid., 1568 ; 4° *Recueil des beautés de Roland le Furieux* de l'Arioste, ibid., 1574 ; 5° *Cinq Discours*, qui roulent sur différens sujets littéraires, ibid., 1575 ; 6° Plusieurs *Poésies* imprimées à différentes époques, etc., etc.

* TOSCANELLI (Paul DEL POZZO), ou PAUL LE PHYSICIEN, géographe et astronome florentin, né en 1397, fut

nommé dès l'âge de 30 ans l'un des conservateurs de la bibliothèque que Nicolas Niccoli avait donnée à sa ville natale. Lors du fameux problème discuté en Portugal, sur la possibilité de trouver les Amériques, après avoir consulté sur ce point divers géographes, dont les opinions étaient ou négatives ou incertaines, le roi Alphonse V chargea le chanoine Ferdinand Martinez de se rapporter en dernier lieu à l'avis de Toscanelli. Christophe Colomb lui écrivit en même temps, et c'est à lui que l'on remit la réponse de Toscanelli, dans laquelle il ne nie pas la possibilité de trouver l'Amérique, et il y parle de l'île Antilia, dont l'existence a été mise en doute par le géographe Buache, dans son mémoire lu à l'Institut en 1802. Buache croit que l'Antilia de Toscanelli ne peut représenter aucune partie de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, on suppose que Colomb, lorsqu'il entreprit son premier voyage des Indes sous les auspices de la reine Isabelle de Castille, donna le nom d'*Antilles* aux îles de cette nouvelle partie du monde, en mémoire de l'Antilia de Toscanelli. La réponse de ce géographe est datée du 25 juin 1474; elle se trouve dans l'ouvrage intitulé *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*, du jésuite Ximenez, ainsi que dans une *lettre* du Portugais Barros, écrite aux auteurs du Journal des savans en 1758. La lecture des voyages de Marco Polo lui avait donné des idées fausses sur un prétendu prolongement de l'Asie vers l'Orient : il raisonnait sur cette donnée que l'Asie orientale n'est éloignée de l'Europe occidentale que de 120°, quoiqu'il y eût réellement entre ces deux terres 230°. Toscanelli fut l'auteur du *Gnomon solsticial de Sainte-Marie Novella* de Florence, élevé en 1457, afin de déterminer les solstices et de fixer par ce moyen les fêtes de l'Eglise romaine. Ce *gnomon*, d'après les instances de la Condamine, qui estimait d'ailleurs les talens de l'auteur, a été perfectionné dans le siècle dernier. Toscanelli a écrit plusieurs ouvrages dont les manuscrits, à ce qu'on assure, se conservent dans la bibliothèque Magliabecchiana de Florence. Il mourut dans sa patrie en l'an 1482.

TOSCHEL (Anne), abbesse du monastère des bénédictines à Riga, s'est signalée dans le temps que la secte de Luther et de Calvin portait la désolation dans les monastères. Bucelin, dans ses *Annales bénédictines*, fait un grand éloge de cette abbesse, et rapporte des preuves étonnantes de sa fermeté, et du courage avec lequel elle défendit ses religieuses contre des hérétiques licencieux et corrompus. Elle mourut en 1582, âgée de 130 ans, terme où elle parvint par sa sobriété, la pureté de ses mœurs, le calme et les charmes de la vertu. *Voyez* HAASECH.

* TOSELLI (Bernard), capucin, né à Bologne, le 17 décembre 1699, fut élevé dans le collége *Pannolini*, d'où il entra à 16 ans dans un couvent de capucins à Césène. Il quitta alors son nom de *Florian* pour celui de *Bernard*. Il fut chargé de professer dans divers couvens de son institut, et parvint aussi aux plus hautes dignités de son ordre. On a de lui : 1° *Manuale confessariorum ordinis capucinorum*, Venise, 1737, in-16. Il en fut fait dans la même ville, en 1745, une autre édition avec des augmentations. 2° *Institutio theologica juxta omnia fidei dogmata*, etc., Venise, 1746, 4 vol. in-4; 3° *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum Sancti Francisci capucinorum retexta*, Venise, 1747, in-fol.; 4° *Lettera del maresciallo Keit sopra il vero timor della morte e lo spavento d'un' altra vita... rifutata*, etc.; *aggiuntavi un' ammonizione contra altri simili libni*, Bologne, 1766. Le Père Toselli mourut à Bologne, le 19 février 1768, dans sa 68e année. Ses frères, célèbres graveurs, firent frapper une médaille pour honorer sa mémoire.

TOSTAT (Alphonse), célèbre docteur de Salamanque, né en 1400 à Madrigalejo, devint évêque d'Avila, fut employé dans les affaires les plus importantes de l'Eglise et de l'état, parut avec éclat au concile de Bâle, et mourut en 1454, à 54 ans. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur la Chronique d'Eusèbe,

Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol. ; 2° de longs *Commentaires* sur l'Octateuque, les Livres des Rois, et les Paralipomènes, et sur l'Evangile de saint Matthieu ; 3° *Traités* de la *très sainte Trinité*, de l'*Enfantement virginal*, de la *bonne Politique*, etc. Tous ses ouvrages furent imprimés à Venise, 1596, en 13 vol. in-fol. ; à Cologne, 1612, en 17 vol. in-fol. : ils sont écrits avec ordre et avec clarté, et décèlent une érudition prodigieuse. Bellarmin en parle avec de grands éloges, et appelle l'auteur une *merveille du monde*. On estime surtout les diverses réponses qu'il oppose aux Juifs, et la manière dont il détruit les rêveries des rabbins. Il faut convenir cependant que sa critique est quelquefois en défaut, et que la solidité de son jugement ne répond pas toujours à l'étendue de ses connaissances.

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths, en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie, et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut pas marquée par des barbaries comme on devait s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avait épuisé les forces des assiégés, et qu'il était à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout à coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes, pour les empêcher de sortir ; et, après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudraient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples : il la livra au pillage. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célèbre Boëce, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres durant le siége, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome, qu'il ne pouvait garder, et fut défait par Bélisaire en se retirant; mais dès que ce général eut été rappelé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, et y entra par stratagème, en 549. Justinien envoya contre lui Narsès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engage, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entre eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, l'an 552, après 11 ans de règne. Ce prince avait du courage, de la hardiesse et de l'activité, et, ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain que pouvait en avoir un Goth et un conquérant. Il respectait les vertus chrétiennes et les hommes qui les pratiquaient. Instruit des œuvres et des lumières de saint Benoît, il lui envoya un jour son écuyer revêtu des ornemens royaux ; mais le saint ne prit pas le change, et dit à l'écuyer que cet habit ne lui convenait pas. Totila témoigna la plus grande considération au saint fondateur, qui lui prédit plusieurs choses, et entre autres, le temps de sa mort.

* TOULAN (François-Adrien), membre de la commune de Paris, du 10 août, naquit à Toulouse en 1761, vint s'établir à Paris comme marchand de musique, et se jeta avec ardeur dans la révolution. Placé au nombre des commissaires chargés de surveiller les augustes prisonniers du Temple, il se montra d'abord un des plus exagérés ; mais, touché des vertus de Louis XVI, il travailla avec Cléry à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Ce fut lui qui conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses. Il s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise; les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier en firent différer d'un jour à l'autre l'exécution, et finirent par la faire manquer. Il devint impossible de sauver toute la famille royale. Toulan voulait du moins sauver la reine, dont la vie était particulièrement menacée ; mais cette princesse ne voulut pas se séparer de ses enfans. *Voyez* JARJAYES.

Toulan, devenu suspect par ses conférences avec l'auguste prisonnière, fut arrêté; il parvint cependant à s'évader, et se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il resta caché pendant six mois dans la baraque d'un écrivain. Sa femme ayant demandé, sous son véritable nom, un passeport pour cette ville, on soupçonna que son mari devait y être. Il fut découvert, arrêté par ordre du comité de sûreté générale, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 30 juin 1794. *Voyez* pour plus de détails *le précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la Reine à la captivité du temple*, in-8; les *mémoires historiques sur Louis XVII.*

* TOULONGEON (François-Emmanuel, vicomte de), député aux états-généraux, etc., naquit en 1750, à Champlitte, en Franche-Comté, petite ville dont ses ancêtres étaient seigneurs. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa très jeune encore l'état militaire dans lequel il se distingua. Il était colonel de chasseurs à l'époque de la révolution. Elu en 1789 député aux états-généraux par le bailliage d'Aval, il fut des premiers de son ordre qui passèrent à la chambre du tiers-état. En 1790, il proposa d'offrir en même temps à la sanction du roi la déclaration des droits, les articles constitutionnels, et le décret qui lui accordait des subsides. Il invoqua, le 12 avril, l'ordre du jour sur la proposition tendant à déclarer la religion catholique dominante. Intimement lié avec Necker, Il défendit constamment les opérations de ce ministre; et quand celui-ci fut arrêté à Arcis-sur-Aube, il contribua à lui faire rendre la liberté. Il réclama contre l'insertion de son nom sur la liste du club monarchique, et continua à parler sur différentes matières jusqu'à la clôture de la session. Il sut échapper aux persécutions sous le régime de la *terreur*. En 1797 il fut nommé membre de l'Institut, et en 1802 il entra au corps législatif, où il fut réélu en 1809. Il mourut à Paris le 23 décembre 1812, âgé de soixante-trois ans. On a de lui : 1° une *Traduction* des Commentaires de César; 2° une *Histoire de la révolution française*, Paris, 1800, 7 vol. in-8 ou 4 vol. in-4, avec cartes et planches, réimprimée en 1825.

* TOULOUSE LAUTREC (le comte de), naquit vers l'an 1755, fut d'abord militaire. Elu en 1789, par la noblesse de la sénéchaussée de Castres, député aux états généraux il se montra l'un des partisans les plus dévoués de la monarchie. Il se rendit à Toulouse en mai 1790; et des malveillans l'ayant accusé de chercher à exciter une contre-révolution, il fut arrêté par ordre de la municipalité. Il trouva de zélés défenseurs dans son ami le comte d'Ambly, et dans Robespierre lui-même, qui obtinrent sa liberté. De retour à Paris, il se prononça contre les attaques des factieux. Il soutint deux députés corses dénoncés par Mirabeau. En 1791 il réclama en faveur du maréchal de Custines, et demanda, mais inutilement, qu'il fût traité comme le maréchal de Broglie. S'étant retiré en Espagne après la session, il devint comme le chef des émigrés qui se trouvaient dans ce royaume, chercha à mettre en insurrection les provinces méridionales. Il passa en Russie en 1795, y prit du service, se rendit ensuite à Berlin et à Vienne, avec un congé. De retour dans la première de ces capitales, il s'y vit inopinément arrêté, à la demande d'un banquier nommé Josic, qui prétendait que le comte lui avait vendu des assignats faux. L'envoyé de Russie, et tous les émigrés réclamèrent contre l'indignité de cette accusation, et au bout de quelques jours le comte d'Alopéus arriva avec l'ordre de lui rendre la liberté. Il n'était plus temps : le comte de Toulouse, croyant que son honneur était à jamais flétri, s'était déja tué d'un coup de pistolet. Avant de mourir, il avait écrit des lettres pleines de noblesse et de dignité à l'impératrice de Russie, au roi de Prusse et à sa famille.

TOUR (George de la), professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688, à 81 ans, est connu par deux ouvrages recherchés : 1° une histoire des Plantes sous ce titre : *Driadum*,

Hamadriadum, *Chloridisque Triumphus*, Padoue, 1685, in-fol. 2° *Catalogus plantarum horti Patavini*, 1662, in-12.

TOUR D'AUVERGNE-CORRET, *Voyez* AUVERGNE.

TOUR D'AUVERGNE (Henri de la), duc de Bouillon et prince de Sedan, né en 1555, servit d'abord Charles IX au siége de la Rochelle en 1573, embrassa ensuite la religion prétendue réformée, fit soulever en faveur des protestans plusieurs places de Périgord en 1575, et s'attacha au parti du duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Touraine. Fait prisonnier par les Espagnols près de Cambray, en 1581, il ne recouvra sa liberté que 3 ans après. Henri IV le laissa en Guyenne en 1585, pour s'opposer aux forces des catholiques, et se servit de lui l'année suivante à la bataille de Coutras, et au siége de Paris en 1590. Il fut fait maréchal de France en 1592, et continua à servir. Il se brouilla ensuite avec Henri IV, et vécut dans une espèce de retraite jusqu'à sa mort en 1623. On a de lui des *Mémoires contenant ce qui s'est passé de son temps, depuis le commencement du règne de Charles IX, jusqu'au siége de Monségur en Auvergne*, Paris, 1666, in-12. Ces Mémoires commencent en 1560 et finissent en 1586. On y trouve beaucoup de particularités curieuses des règnes de Charles IX et de Henri IV. Marsolier a écrit l'*Histoire du duc de Bouillon*, Paris, 1718, 3 vol. in-12. C'est plutôt l'histoire du temps.

TOUR D'AUVERGNE (Frédéric de la), duc de Bouillon, frère aîné du vicomte de Turenne, porta d'abord les armes avec distinction pour le prince d'Orange, contre les Espagnols, puis s'attacha au service de la France, en 1635. Ce royaume était alors rempli de mécontens : le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent, et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Italie; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, il fut arrêté à Casal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sedan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile, sous la régence de la reine-mère. Il devint l'âme de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque temps, et fit la paix avec le roi, qui, en échange de Sedan, lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, etc. Il mourut l'an 1652, dans sa 48e année. Un de ses fils est connu sous le nom de cardinal de BOUILLON (*voyez* ce mot).

TOUR-DU-PIN (Jacques-François-René de la), né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournay et grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'avent à la cour en 1755. Son action était noble et affectueuse; elle aurait eu plus de dignité peut-être, s'il y était entré moins de jeu; mais c'était le ton de l'auteur. Il avait commencé à publier ses *Panégyriques*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta au mois de juin 1765, à 44 ans. Ses *Sermons* sont en 4 vol. et ses *Panégyriques* en deux. Son stile ne manque ni d'élégance ni de brillant; mais ces qualités se font peut-être trop sentir. Il emploie trop souvent l'antithèse. Ses applications de l'Ecriture sont ingénieuses, mais elles ne sont pas toujours justes.

* TOUR-DU-PIN GOUVERNET (Jean-François, comte de la) naquit à Grenoble en 1728. Il embrassa la carrière des armes, et s'y distingua par ses talens et sa valeur. Il était lieutenant-général lorsque la noblesse de Saintes le nomma, en 1789, député aux états généraux. Il passa avec la minorité de son ordre à la chambre du tiers, parla avec éloquence sur différens sujets, et fut, dans cette même année, appelé au ministère de la guerre. En faisant part, le 4 août, à l'assemblée de sa nomination, il protesta de son attachement à ses décrets : quelques jours après, il présenta un plan pour l'organisation de l'armée. L'enlèvement de Muscard, sous-officier au régiment de Vivarais, accusé d'insu-

bordination, causa beaucoup de discussions dans l'assemblée : le ministre fut dénoncé comme un des principaux auteurs de cet enlèvement ; mais le côté gauche prit sa défense, en le déclarant ami de la révolution. Cependant l'insubordination des troupes allait toujours croissant, les chefs et le ministre lui-même ne pouvaient ni prévoir ni arrêter l'esprit d'insurrection qui éclatait dans plusieurs régimens. Le comte de la Tour-du-Pin s'en plaignit à l'assemblée, mais sans aucun succès. Il annonça, le 29 août, les mouvemens des Autrichiens vers les Pays-Bas. Compris dans l'accusation portée contre les autres ministres, il fut déclaré avoir perdu la confiance de la nation. Il demanda sa démission, et fut remplacé le 16 novembre par M. Duportail. S'étant rendu suspect aux jacobins, il fut arrêté le 6 mai 1793, et ne recouvra sa liberté que pour être de nouveau mis en prison le 31 août. Il fut appelé en témoignage dans le procès de la reine, et il eut le noble courage de faire l'éloge de cette princesse, et d'avoir pour elle, devant ses accusateurs et ses juges, tout le respect et les égards qu'il devait à son rang et à ses malheurs : ce fut son arrêt de mort. Peu de jours après il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 28 avril 1794, à l'âge de 66 ans.

TOURNEFORT (Joseph PITTON de), né à Aix en Provence, l'an 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique ; mais la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut, en 1678, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. En 1679, il alla à Montpellier, où il se perfectionna dans l'anatomie et la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il fut dépouillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidens pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts, s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque. Un jour, une méchante cabane où il couchait, tomba tout-à-coup. Il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il retourna à Montpellier à la fin de 1681, et de là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, des Alpes et des Pyrénées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appela à Paris en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au Jardin royal des plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva partout des amis et des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place ; et pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de 4,000 livres des états-généraux. Mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate ; l'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya l'an 1700 en Grèce, en Asie, non seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Il voulait aller en Afrique ; mais la peste qui était en Egypte le fit revenir de Smyrne en France au bout de deux ans. Ses courses et ses travaux avaient beaucoup altéré sa santé, et ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il en mourut le 28 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi, pour l'usage des savans, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étaient deux présens considérables. Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaieté

naturelle le soutenait dans le travail, et son corps, aussi-bien que son esprit, avait été formé pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Elémens de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes ;* imprimés au Louvre, en 3 vol. in-8, 1694, avec 451 figures. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées sur la face de la terre, les réduit toutes à 14 classes, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 espèces de plantes, soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes, que Linné a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes sont partagés entre ces deux méthodes ; la plupart sont pour celle de Linné, qui a certainement de grands avantages, mais en même temps aussi des inconvéniens, qui jusqu'ici l'ont empêchée de jouir d'un suffrage général, et qui ont conservé à Tournefort d'illustres partisans. « Parmi les méthodes (dit Buffon) qui portent sur la fructification, » celle de M. de Tournefort est la plus » remarquable, la plus ingénieuse et la » plus complète. En homme d'esprit, il » a fait ses distributions et ses exceptions » avec une science et une adresse infinies. M. Linné a forcé la nature au » point de confondre les objets les plus » différens ; il a mis ensemble le mûrier » et l'ortie, la tulipe et l'épine-vinette, » l'orme et la carotte, la rose et la fraise, » le chêne et la pimprenelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres défauts essentiels. Comme les caractères » des genres sont pris de parties presque » infiniment petites, il faut aller le microscope à la main pour reconnaître » un arbre ou une plante : la grandeur, la » figure, le port extérieur, les feuilles, » toutes les parties apparentes ne servent plus à rien, il n'y a que les » étamines ; et si l'on ne peut pas voir » les étamines, on ne sait rien, on n'a » rien vu. Ce grand arbre que vous apercevez n'est peut-être qu'une pimprenelle, il faut compter ses étamines pour » savoir ce que c'est : mais malheureusement encore pour le système, il y a des » plantes qui n'ont point d'étamines, il y a » des plantes dont le nombre des étamines varie ; et voilà la méthode en défaut malgré la loupe et le microscope. » Ces observations cependant ne sont pas décisives, si l'on en croit un naturaliste qui raisonne quelquefois très juste. « J'ai » songé, dit-il, que le petit épagneul » était du même genre que le grand danois ; qu'il y avait bien des genres moins » différens pour la grandeur et la figure » que ces deux modifications du même » genre, et productions de la même race ; » que le petit épagneul n'avait *ni la* » *grandeur*, *ni la figure*, *ni le port extérieur*, *ni les poils* du grand danois. » Et j'ai dit : Si dans la marche invariable de la nature, où le système et l'arbitraire n'ont rien à dire, les classifications souffrent de tels rapprochemens, peut-on les trouver révoltans » dans une disposition purement technique et proposée comme telle ? Ce qu'ajoute M. de Buffon, qu'*il y a des plantes qui n'ont point d'étamines, et d'autres dont les étamines varient*, est » d'une considération plus grave. Mais la » *fructification* n'a-t-elle pas aussi ses » anomalies ? » Tournefort a donné de ses *Elémens* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4 ; l'édition en français est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la latine. 2° *Corollarium Institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il a faites sur les plantes dans son voyage d'Orient ; 3° ses *Voyages*, imprimés au Louvre, 1717, 2 vol. in-4, et réimprimés à Lyon, 3 vol. in-8 ; 4° *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, en 1698, in-12 ; réimprimée en 1725, 2 vol. in-12 ; 5° *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY (Honoré), docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Antibes en 1658 de parens obscurs. Il gardait des cochons comme Sixte-

Quint, lorsque ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles, qui avait une petite place à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit et ses talens lui firent des protecteurs. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, devint professeur de théologie à Douay en 1688. Quelque temps après, il eut un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1716. Il montra un grand zèle contre les partisans de Jansénius, et se déclara en toutes les occasions contre les gens opposés aux décisions de l'Eglise. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. Si on les en croit, il ne s'est déclaré contre eux que pour faire sa fortune, et a écrit contre ses propres persuasions. Tel a été dans tous les temps l'esprit des sectes ; on ne peut qu'être grand homme en se déclarant pour elles. Une attaque d'apoplexie le priva de la vue, et le conduisit au tombeau en 1729, à 71 ans. Ce théologien avait de l'esprit, de la facilité, du savoir. On a de lui un *Cours de théologie* en latin, en 18 vol. in-8, auquel on ajoute *continuatio prolectionum theologicarum*, H. Tournely. auct. collect., 17 vol. in-8. Cette théologie, une des plus méthodiques et des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise en 18 vol. in-4. On s'y est donné la liberté de faire, surtout au traité *de Ecclesia*, des retranchemens qui n'ont pas fait honneur à l'éditeur. L'édition de Cologne a été calquée sur celle de Venise. On en a trois abrégés : le 1er est de Montagne, docteur de Sorbonne; le 2e moins étendu, est de Robbe, et le troisième, qui est le meilleur, a paru depuis 1744 : on le doit à Collet, prêtre de la congrégation de Saint-Lazare.

TOURNEMINE (René-Joseph de), jésuite, né en 1661, à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla long-temps au *Journal de Trévoux*, et fut bibliothécaire des jésuites de la maison-professe à Paris. La plupart des savans de cette capitale le regardaient comme leur oracle. Tout était de son ressort : Ecriture sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane, critique, éloquence, poésie même. A une imagination vive il joignait une érudition peu commune et variée. Il était d'un caractère fort communicatif, surtout à l'égard des étrangers. Ce jésuite mourut à Paris en 1739, à 78 ans. On a de lui : 1° un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux*. Il a illustré cet ouvrage, non seulement par des Dissertations, mais encore par de savantes analyses. Ce journal est tombé avec les jésuites; et rien ne prouve mieux son mérite que les vains efforts qu'on a faits pour le ressusciter ; l'abbé Aubert et MM. Castilhon, qui l'ont tenté, n'ont pas mieux réussi que les autres. 2° Une excellente *édition* de Menochius, en 2 vol. in-fol., 1719, enrichie de *Dissertations* savantes; 3° une *édition* de l'Histoire des Juifs de Prideaux, en 6 vol. in-12; 4° un *Traité*, manuscrit, contre le Père Hardouin, dont il fut un des plus ardens adversaires. Il avait enfermé sous clef la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le Père Berruyer, et ne voulut jamais consentir à sa publicité; il en lisait de temps à autre quelques morceaux avec des amis choisis, et appesantissait sa critique sur les mêmes endroits qui la firent ensuite condamner. C'est lui qui, en proposant de changer la ponctuation de la célèbre prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda et dux, de femore ejus donec veniat qui mittendus est* (Gen. 49), a beaucoup simplifié l'explication de ce passage ; on sait d'ailleurs que les ponctuations de la Bible sont assez récentes, et qu'anciennement elle était écrite *quasi unum verbum*. (Un des ouvrages le plus recommandable du Père Tournemine est sa *Lettre sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité*, octobre, 1735. C'est une réponse à Voltaire, qui l'avait prié de l'aider à résoudre ses doutes.)

TOURNET (Jean), avocat parisien,

se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : 1° la *Réduction du Code d'Henri III*, 1622, in-fol.; 2° un *Recueil d'Arrêts sur les matières bénéficiales*, 1631, 2 vol. in-fol.; 3° des *Notes* sur la Coutume de Paris; 4° une *Notice des diocèses* en 1625, qui avait déjà paru avec sa *Police ecclésiastique*; 5° il a traduit en français les OEuvres de Chopin; et sa *Traduction*, publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin et des augmentations en 1662, 5 vol. in-fol.; et on a aussi quelques vers de lui.

TOURNEUR (Pierre le), né en 1736, à Valognes, dans la basse Normandie, est connu par un grand nombre de bonnes traductions. Il a toujours vécu dans le silence et la retraite des lettres, n'étant d'aucune académie, aimant l'étude par goût et par le désir d'être utile. « Il a eu, dit l'auteur des *Trois siècles*, un mérite bien rare parmi les » traducteurs, celui de surpasser son » original. Les *Nuits d'Young*, telles » qu'il les a données dans notre langue, » sont préférées à l'ouvrage anglais. Peu » de livres ont eu autant de succès que » celui-ci, et peu en ont été plus dignes. » M. le Tourneur a eu le talent d'embel- » lir, par une touche aussi vigoureuse » que sublime, les pensées du poète » lugubre et énergique qu'il a traduit. » Sa traduction de Shakespeare, et particulièrement le discours qui la précède, lui a mérité de la part de Voltaire les noms de *maraud*, de *faquin*, de *monstre*, d'*impudent*, *d'imbécile*, et a irrité l'amour-propre du prétendu philosophe, par cela seul qu'on y louait un autre que lui, au point qu'il se sentit *capable de faire un mauvais coup* (*voyez* sa lettre au comte d'Argental, 15 novembre 1776, page 415). On a encore de lui un *Eloge du maréchal du Muy*, des *Traductions* de Clarisse, d'Ossian, des OEuvres diverses d'Youny, du Voyage au Cap de Bonne-Espérance, par André Sparmann, et de l'excellent ouvrage de Jenyns sur l'évidence du christianisme. C'est dommage que, par une délicatesse mal entendue, ou pour ne pas avoir saisi tous les raisonnemens de l'auteur anglais, il ait mutilé et défiguré, d'une manière à le rendre méconnaissable, cet ouvrage digne de la méditation des vrais philosophes. Il finissait la traduction de la *Vie de Frédéric, baron de Trenck*, en 3 vol. in-12, lorsqu'il mourut à Paris en 1788, à l'âge de 52 ans. Il est certain qu'il eût pu choisir un objet plus digne de ses veilles; et ce qui paraîtra étonnant, c'est que M. le Tourneur a conservé plusieurs traits monstrueux, que M. le B. de B***, premier traducteur de cette *Vie*, avait supprimés. On prétend que par-là il a voulu empêcher qu'on ne se méprît sur le vrai caractère de ce fameux prisonnier. Dans tout autre temps cette observation justifierait M. le Tourneur; mais nous sommes malheureusement arrivés à une époque où les exemples de scélératesse sont des encouragemens, et où l'on doit craindre qu'au lieu de blâmer Trenck, nos jeunes étourdis ne soient tentés de l'applaudir. M. de Sancy a fait à ce célèbre traducteur l'épitaphe suivante :

Ci gît l'éloquent le Tourneur,
D'Young imitateur fidèle;
Si digne d'être un bon modèle,
Et par l'esprit et par le cœur;
Sans éclat, sans *fauteuil*, il termine sa vie,
Tandis que tel ou tel brille à l'académie.

TOURNEUX (Nicolas le) naquit à Rouen en 1640 de parens obscurs. L'inclination qu'il fit paraître dès son enfance pour la vertu et pour l'étude, engagea du Fossé, maître des comptes à Rouen, de l'envoyer à Paris au collége des jésuites. Il passa de là au collége des Grassins, où il fit sa philosophie. Devenu vicaire de la paroisse de Saint-Etienne des Tonneliers, à Rouen, il se distingua par ses talens pour la chaire et pour la direction. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Sainte-Chapelle, et une pension du roi de 300 écus; mais son attachement à MM. de Port-Royal lui causa des chagrins que la soumission aux décisions de l'Eglise lui aurait épargnés. Il fut obligé de se retirer à son prieuré de Villers-la-Fère dans le diocèse de Soissons. Il mourut

subitement à Paris en 1687. Ses ouvrages sont : 1° *Traité de la Providence sur le miracle des sept pains ;* 2° *Principes et règles de la vie chrétienne, avec des avis salutaires et très importans pour un pécheur converti à Dieu;* 3° *Instructions et Exercices de piété durant la sainte messe;* 4° *la Vie de J. C.*, froide et d'un faible effet. « J'ai lu, dit un illustre prélat, à l'âge de seize ans, la *Vie de J. C.* » par le Père de Montreuil, 3 vol. in-12. » Cette lecture me procura alors un plai- » sir dont rien n'a effacé le souvenir. J'ai » eu plusieurs fois entre les mains une » *Vie de J. C.* par M. le Tourneux. Ce vo- » lume est petit, mais je l'ai trouvé si » long, que ni moi ni les jeunes personnes » à qui je le conseillais, n'en avons pu » lire la moitié. Cependant J. C. est bien » aimable. » (*Voyez* Barral, Kempis, Pascal.) 5° L'*Année chrétienne*, 1683 et suiv., 13 vol. in-12. Ce livre a été condamné par Innocent XII en 1695, et par plusieurs évêques; il méritait cette flétrissure, parce que le rédacteur se sert souvent de la traduction de Mons, et qu'il y a inséré la version du Missel par Voisin, condamnée par le clergé de France en 1660, et par Alexandre VII en 1661. (*Voyez* Ruth d'Ans.) 6° *Traduction* du Bréviaire romain en français, 4 vol. in-8; 7° *Explication littérale et morale sur l'Epître de saint Paul aux Romains ;* 8° *Office de la Vierge* en latin et en français, 4 vol. in-8; 9° *Explication littérale et morale sur l'Epître de saint Paul aux Romains ;* 10° *Office de la Vierge* en latin et en français ; 11° l'*Office de la Semaine-Sainte* en latin et en français, avec une préface, des remarques et des réflexions ; 13° le *Catéchisme de la pénitence*, etc. Sa traduction française du Bréviaire fut censurée par M. de Harlay, archevêque de Paris, en 1688 ; ce qui suffit pour qu'Arnauld en fît l'apologie. On attribue encore à le Tourneux un *Abrégé des principaux Traités de théologie*, in-4. Presque tous ces livres se ressentent des opinions d'un parti opposé aux décisions solennelles de l'Eglise, auquel le Tourneux était résolu de tout sacrifier. On y trouve même d'autres erreurs, plus ou moins clairement énoncées. La manière dont il parle de la prière de J. C. dans le Jardin, a répandu des doutes sur ses sentimens à l'égard de la divinité du Sauveur des hommes.

TOURNIÈRES (Robert), peintre, né à Caen en 1676, alla jeune à Paris, et se mit sous la conduite de Bon de Boullongne pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, et le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des portraits historiés, ou des sujets de caprice, dans le goût de Schalken et de Gérard Dow. Tournières se retira dans sa patrie en 1750, et y mourut deux ans après d'une manière très édifiante.

TOURNON (François de), d'une famille illustre, entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, et s'y signala par sa capacité dans les affaires, et par son zèle pour la religion catholique. Il fut l'un des principaux conseillers du roi François Ier, et successivement archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges et de Lyon. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par son amour pour les sciences. Il fonda à Paris le collége de Tournon, qu'il donna depuis aux jésuites. Ce prélat mourut en 1562, à soixante-treize ans, après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Bèze, qui se permettait de mauvaises plaisanteries sur le sacrement de l'eucharistie. Le Père Charles Fleury, jésuite, a publié la *Vie* de Tournon, Paris, 1728, in-8.

TOURNON (Charles-Thomas Maillard de), issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Clément XI, instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1701, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour y régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un mandement, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription,

Adorez le Ciel; et de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres et à Confucius. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur, par l'entremise des jésuites, lui fit un accueil favorable, et eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avait défendu de placer dans les églises; mais cette faveur ne fut que passagère. Il encourut la disgrâce de l'empereur, irrité de ce qu'un étranger prétendait mieux connaître la signification des mots chinois que le souverain du pays. Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de réglement à la conduite que devaient garder les missionnaires quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois; et ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Peu de temps après il fut conduit par ordre de l'empereur à Macao, et l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni. (*Voyez* MAIGROT.) Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année; mais il n'en mourut pas moins en prison, en 1710. C'était un homme d'un zèle ardent : il avait des intentions pures; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, et on ne peut nier qu'il garda trop peu de ménagement avec les jésuites, dont le crédit était au dessus du sien, et qui avaient fait dans cet empire de grandes choses, qu'un zèle plus éclairé que le sien eût craint de détruire. On prétend qu'il disait que *quand l'esprit infernal serait venu à la Chine, il n'y aurait pas fait plus de mal qu'eux*. C'était dire que l'idolâtrie, tous les vices et toutes les erreurs de cette nation (et ce n'est pas dire peu de chose) valaient infiniment mieux que l'Evangile prêché par les jésuites. Il y a donc peu d'apparence qu'il ait tenu ce propos. Quoiqu'on ne puisse justifier la violence de son zèle, on ne peut cependant blâmer le réglement qui défendit, disciplinairement et sans rien décider sur la nature de la chose, les cérémonies chinoises. Clément XI approuva ce réglement. « Rome, dit » un historien impartial, avait parfaite- » ment connu que sa propre autorité » pouvait bien porter une défense abso- » lue, mais non pas prononcer absolu- » ment et doctrinalement sur le fond » même des points contestés. La ques- » tion roulait, non pas sur des faits dog- » matiques, ou sur le sens des écrits » d'un théologien dont ses juges naturels » entendissent la langue; mais sur un » point d'histoire, ou plutôt de conjec- » ture, sur l'esprit dans lequel des peu- » ples éloignés de quatre à cinq mille » lieues pratiquaient leurs cérémonies, » et sur quelques mots dont le sens était » inconnu à ceux qui avaient à prononcer : on ne pouvait tirer ces lumières » que du fond de l'Asie, par le moyen » des missionnaires qui avaient blanchi » dans ces contrées; et ces missionnai- » res, partagés de sentimens autant que » d'inclination et d'intérêts, deman- » daient eux-mêmes des lumières et les » décisions de Rome. C'est pourquoi le » saint-Siége apostolique, autant gou- » verné par l'esprit de sagesse que par » l'esprit de vérité, s'est borné à régler » le point de police, comme étant maî- » tre de la discipline, sans toucher au » fond de la question, où il ne pouvait » pénétrer (1). Au reste, la sup-

(1) Les jésuites apportaient, pour maintenir les cérémonies chinoises, des raisons fondées sur l'interprétation des habitans du pays : les dominicains, de leur côté, plus inflexibles, ne voulaient pas même de mélange apparent. Le serpent d'airain fut brisé par un roi de Juda, parce qu'on lui offrait de l'encens. La circoncision, tolérée pendant un temps par les apôtres, fut enfin proscrite, parce qu'un grand nombre de néophytes s'obstinaient à attribuer à ce rit un moyen quelconque de justification. Donc si les Israélites du temps d'Ezéchias eussent confessé qu'ils n'entendaient point du tout adorer le serpent de Moïse, comme leurs pères avaient fait du veau d'or dans le désert, il est au moins douteux que le pieux roi eût détruit ce monument; donc, si les premiers néophytes eussent protesté ne voir dans la circoncision qu'un simple commémoratif d'une loi à laquelle ils devaient d'avoir été conduits par une pente toute faite à la foi exclusive de Jésus-Christ, il n'est pas certain que les apôtres eussent même fait mention d'une pratique que la foule des nations qui entrait dans le sanctuaire de la nouvelle loi eût fait disparaître sans effort et sans convulsion. Delà, nous pourrions conclure que les dominicains n'ont eu raison dans ce point de discipline, que du moment où ils ont eu pour eux la décision du saint Siége. Il serait difficile de prouver que les jésuites aient jamais eut tort dans le fond. Aujourd'hui que nos missionnaires sont parvenus, à force d'étude, à pénétrer le vrai sens de ces cérémonies, et à rectifier ce qu'elles présenteront encore de défectueux, la question sur ces rits n'en est plus une, comme il n'en existe plus depuis un siècle entre les protestans et nous, au sujet du culte que nous rendons aux images des saints dans nos églises.

» pression des cérémonies, quoiqu'elle » pût nuire au progrès de l'Evangile, fut » ordonnée par les plus fortes raisons. Le » moindre sujet de douter si elles étaient » idolâtriques, l'animosité que le partage » de sentiment augmentait de jour en » jour parmi les missionnaires, les qua- » lifications de fauteurs de l'idolâtrie et » d'adulateurs des rois idolâtres, les in- » fidèles témoins de ces divisions scanda- » leuses, et le christianisme livré à leur » dérision : c'était là sans contredit ce » qui ne pouvait qu'entraîner de mau- » vaises suites; et pour y mettre fin, il » n'y avait point de considérations sur » lesquelles on ne dût passer. »

TOURON (Antoine), né à Graulhet, diocèse de Castres, en 1686, se fit dominicain, et se distingua dans son ordre par ses vertus et par ses ouvrages. Il mourut à Paris, le 2 septembre 1775. On a de lui : 1° *Vie de saint Thomas d'Aquin*, 1737, in-4; 2° *Vie de saint Dominique*, 1739, in-4; 3° *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1743 et suivans, 6 volumes in-4, traduite en italien, Rome, in-8; 4° *de la Providence*, 1752, in-12, ouvrage solide et profond, digne de servir de pendant à ceux de Salvien et de Lessius sur le même sujet. On y trouve une manière et une marche d'idées analogues à celles de Bossuet dans sa *Politique de l'Ecriture sainte*; 5° *la main de Dieu sur les incrédules*, 1756, 3 vol. in-12; 6° *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle*, 1758, in-12; 7° *la Vie et l'Esprit de saint Charles Borromée*, 1761, 3 vol. in-12, ou un vol. in-4; 8° l'*Amérique chrétienne*. Il y a beaucoup d'érudition dans la plupart des ouvrages de ce religieux, d'excellens principes, du zèle et des vues parfaitement sages; les agrémens du stile y sont un peu trop négligés, mais le ton en est affectueux et plein d'onction.

TOURREIL (Jacques de), né à Toulouse, en 1656, du procureur-général du parlement, fit paraître, dès sa jeunesse, beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla la plus propre à le perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il s'y rendit, et remporta le prix de l'académie française, en 1681, et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'académie des belles-lettres, qui l'avait déjà reçu dans son sein. Lorsque l'académie française présenta au roi son *Dictionnaire*, Tourreil était à la tête de ce corps; il fit à cette occasion 28 complimens différens, qui eurent tous des grâces particulières. Son principal ouvrage est une *Traduction* française de plusieurs harangues de Démosthènes. Il est fâcheux qu'en voulant donner à cet orateur les ornemens de l'art, il ait quelquefois étouffé les grâces simples et naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brillait principalement par son génie. On doit cependant rendre justice aux deux *Préfaces* qu'il a mises à la tête de sa traduction. L'état de la Grèce du temps de Démosthènes y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Tourreil était droit et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. Il empêcha la réception de l'abbé de Chaulieu à l'académie française. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de Médailles sur les principaux évènemens du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avait accordée. Il mourut en 1714, à 58 ans. L'abbé Massieu a publié ses *OEuvres*, en 1721, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12.

*TOURTELLE (Etienne), savant médecin, né en 1756 à Besançon, mort en 1801 dans la même ville, à l'âge de 45 ans, montra d'abord pour l'étude une ardeur infatigable; mais en ayant été détourné par une passion malheureuse, il se renferma dans un cloître. Le calme de cette retraite lui rendit le goût du travail, et il alla étudier pendant 4 ans à Montpellier et à Paris d'où il revint dans sa ville natale pour y exercer son art. En même temps il s'occupa de la solution de plusieurs questions d'économie rurale, et remporta deux prix, l'un à Besançon, l'au-

tre à Grenoble. En 1788, il obtint au concours une des chaires de médecine de la faculté de Besançon : il fut ensuite attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin, puis (1794) professeur à l'école spéciale de Strasbourg, et enfin médecin en chef de l'hôpital militaire de Besançon. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés sur son art : 1° *Elémens d'hygiène*, ou *De l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Paris, 1786, 2 vol. in-8. trad. en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8; 2° *Elémens de médecine*, Strasbourg, 1799, 3 vol. in-8; 2e édition, 1805, 3 vol. in-8; 3° *Histoire philosophique de la médecine*, 1809, 2 vol. in-8; 4° *Elémens de matière médicale*, in-8; 5° *OEuvres posthumes*, publiées par Bigot, 1803, in-8.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de Costentin de), né au château de Tourville, diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à 4 ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, et donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent à une honteuse retraite 36 galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Décoré du titre de chef d'escadre en 1677, il combattit sous du Quesne, et mérita de le remplacer. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger : opération qui ne s'était encore faite que de nuit. Le roi le fit vice-amiral et général de l'armée navale l'an 1690, avec permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta dans la Manche une victoire sur les Anglais et les Hollandais jusqu'alors maîtres de l'Océan. Le vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la journée de la Hogue; et cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine française, qui ne s'est relevée de ce coup fatal que sous le règne de Louis XVI, mais pour très peu de temps. Tourville reçut le bâton de maréchal en 1701; mais il ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort le 28 mai de la même année, à Paris, âgé de 59 ans. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, en 3 vol. in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui.

* TOUSSAIN (Jacques), *Tossanus*, savant helléniste, naquit à Troyes en Champagne vers l'an 1490. Il eut pour maître le célèbre Budée qu'il égala pour l'érudition grecque. En 1532, il obtint une chaire de langue grecque au collége royal de France et eut pour élèves Fred. Morel, Turnèbe, Henri-Etienne, etc. Il enrichit et augmenta le *Dictionnaire grec* imprimé à Paris en 1552, et a laissé un *Lexicon grec-latin*, Paris, 1552, in-fol. Il parut à Genève un autre *Lexique grec et latin*, de Budée, Toussain, Gesner, etc., intitulé *Lexicon septem Auctorum*, 1562, in-fol. On lui doit aussi la publication des *Lettres de Budée* avec *notes*, Paris, 1526, in-4; Bâle, 1528, in-4; une *édition* des *Epigrammes de Jean Lascaris*, 1527, in-8; etc. Toussain mourut en 1547. Turnèbe a fait son *Eloge*. *Voyez* les *Mémoires sur le Collége Royal* (par l'Abbé Goujet.

* TOUSSAIN, en latin *Tossanus* (Daniel), théologien protestant, naquit à Montbéliard le 15 juillet 1541, d'un ministre de cette ville. Il étudia à Bâle et à Tubingen, vint ensuite en France, enseigna l'hébreu à Orléans, s'y maria, et y exerça le ministère évangélique. Il courut de grands dangers à la journée de la Saint-Barthélemy. Obligé de se sauver, il se retira à Heidelberg, où il devint prédicateur de l'électeur Frédéric III. A la mort de ce prince il alla à Neustadt, et y exerça les mêmes fonctions près de Jean-Casimir : il y occupa en outre une chaire de théologie. On le rappela à Heidelberg, pour travailler à la réforme des églises. Devenu âgé et infirme, il offrit au sénat académique la démission de ses places. On voulut qu'il les gardât, et on lui permit de n'en remplir les fonctions qu'autant que sa santé n'en souffrirait

pas. Il mourut le 10 janvier 1602. On distingue parmi ses ouvrages : 1° *Instruction nécessaire sur la véritable manière d'éprouver les esprits*, Neustadt, 1579, in-8 ; 2° *Pastor evangelicus, seu de legitima evangelicorum vocatione, officio et præsidio*, Heidelberg, 1590, in-8 ; Amberg, 1604, in-4; 3° des *Thèses* et des *Ouvrages* de controverse.

* TOUSSAIN (Paul), fils du précédent, naquit le 27 septembre 1572, pendant les massacres de la Saint-Barthélemy (1). Après avoir terminé ses humanités à Heidelberg, il alla faire sa philosophie à Altorf et sa théologie à Bâle, où il fut reçu docteur en 1599. En 1618, il assista au synode de Dordrecht. La guerre qui s'éleva dans le Palatinat l'obligea d'en sortir. Il se retira à Hanau, où il mourut pasteur en 1629. On a de lui : 1° *Vitæ et obitus Danielis Tossani compendiose explicata narratio, præcipuos ipsius in Gallia Germaniaque emensos labores complectens*, Heidelberg, 1603, in-4 ; 2° *Phraseologia Terentiana, ex comediis P. Terentii Afri confecta*, Oppenheim, 1613, in-8 ; 3° *Dictionum hebraicarum quæ in libro psalmorum continentur, syllabus geminus, in usus eorum qui ad linguæ sanctæ studium accedunt*, Bâle, 1615, in-8 ; 4° la *Bible*, traduite en allemand par Luther, avec les notes de Paul Toussain, Heidelberg, 1617, in-fol. Les notes ont été souvent réimprimées, on juge bien qu'elles sont dans le sens des principes du luthéranisme. 5° *Enchiridion locorum theologicorum ;* Bâle, 1662, in-8 ; 6° des *Ouvrages* de controverse.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC (Le Père), carme réformé des Billettes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogies. On a de lui : 1° *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, 1691, 2 vol. in-8, en 3 parties, une pour le clergé, deux pour la noblesse : ouvrage curieux et peu commun ; 2° *L'Histoire de l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12; 3° *Mémoires* sur le même, 1681, in-8 ; 4° *Histoire de Conan Mériadec, souverain de Bretagne*, 1664, in-12; 5° *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin, ou le bon laquais*, 1675, in-12. Ce savant mourut en 1694.

TOUSSAINT (François-Vincent), avocat de Paris sa patrie, mort à Berlin en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produisit que des ouvrages médiocres en ce genre ; mais son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12, se fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphysique et en morale, qui le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Toussaint le condamna lui-même et se rétracta dans les *Eclaircissemens sur le livre des Mœurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage soit bien réellement condamnable, et que, sous prétexte d'enseigner les *mœurs*, l'auteur débite des maximes absurdes, et renverse la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes ; il y règne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, et plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tels que le pardon des injures, etc. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, et a mérité à l'auteur le nom de *capucin de la secte*. Ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, il y travaillait aux nouvelles publiques, lorsqu'il obtint en 1764 la place de professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse à Berlin. Il y publia la *Traduction* des Fables de Gellert, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans ; tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guère plus intéressant que le Petit Poucet, les *Aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12 ; *Hitoires des passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de jurisprudence des deux premiers vol. Il a eu part au *Dictionnaire de Médecine*, 6 vol. in-fol. Il travaillait à un *Dictionn.*

(1) Moréri dit à Orléans. Le *Dictionnaire universel* (Prudhomme) dit à Montargis.

de la langue française, lorsqu'il mourut.

* TOUSSAINT (Gaspard-François), né à Aubevoie, près de Gaillon, le 22 février 1716, au diocèse d'Evreux, se distingua de bonne heure par son éloquence, et vint à Paris, où il demeura quelques années. De retour en Normandie, il se consacra à des recherches historiques qu'il publia dans les ouvrages suivans : 1° *Mémoires sur la Pucelle d'Orléans*, qui éclaircissent beaucoup de faits relatifs à cette femme extraordinaire ; 2° *Dissertations sur les grands sénéchaux de Normandie*. Cette dissertation est digne d'être consultée pour ce qu'elle a de rapport à l'histoire de France. 3° *Mémoires pour servir à l'histoire de l'échiquier*, ou *Parlement ambulatoire de Normandie* ; ouvrage qui fut couronné à l'académie de Rouen, dont l'auteur devint un des membres ; 4° *Recherches généalogiques et historiques de la noblesse de Normandie* : l'auteur remonte jusqu'à la plus haute antiquité, offre un détail exact de tous les titres appartenans aux familles, dont il fait connaître la véritable souche, et les actions qui les ont illustrées, n'oubliant pas les familles qui passèrent en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant. On ignore l'époque de la mort de Toussaint, qui doit être arrivée vers 1790.

* TOUSSAINT (Jean-François, le vicomte), maréchal de camp, était entré au service en 1791, comme lieutenant d'infanterie, et dès lors il a servi sans interruption jusqu'à son décès arrivé en 1827, à l'âge de 55 ans. Successivement promu aux grades d'officier supérieur et de maréchal de camp, il fit toutes les campagnes du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, d'Italie, d'Irlande, du Rhin, du Hanôvre, de Gallo-Batave, de Prusse, de Pologne, d'Espagne de 1808 à 1813, et en 1825. Sa vie militaire est remplie de faits d'armes qui lui donnèrent une grande réputation de bravoure. Ainsi c'est sur le champ de bataille qu'il fut nommé chef de bataillon, à la prise de Castlebar, le 30 juillet 1799, dans l'expédition d'Irlande. Au reste, les bulletins de la grande armée renferment des témoignages honorables de la conduite de ce général. En avril 1813, il fut promu au grade de général de brigade, commandant la place de Dunkerque en 1814, n'abandonna point au 20 mars la cause de la légitimité, et fut dès-lors presque toutes les années inspecteur-général ou chef d'une brigade au camp de Saint-Omer.

* TOUSSAINT-LOUVERTURE, célèbre mulâtre de Saint-Domingue, né en 1745 de parens esclaves, mérita par sa bonne conduite l'attachement de son maître, qui lui fit apprendre la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Lorsque les nègres se révoltèrent, en 1791, Toussaint reconnaissant des bienfaits qu'il avait reçus, chercha d'abord à sauver son maître de la fureur des insurgés, en le faisant évader secrètement avec sa famille et une partie de sa fortune pour l'Amérique septentrionale. Après que la liberté des gens de couleur fut proclamée en France, il entra au service de la république, et son intelligence, son courage, et surtout son attachement pour la révolution, lui procurèrent un avancement très rapide ; il devint bientôt général de brigade. Toussaint commanda en 1796, sous Rochambeau, une division de l'armée française, et parut d'abord vouloir rétablir l'ordre dans sa patrie. Peu à peu il se trouva à la tête d'un parti puissant qu'il dirigeait en souverain. Son pouvoir augmentait en proportion des victoires qu'il remportait sur les troupes anglaises. Il les défit à plusieurs reprises, en avril 1797, dans l'ouest de St.-Domingue, et le directoire lui fit présent d'un sabre et d'une paire de pistolets. Dans l'année suivante, il obtint encore de nouveaux avantages sur l'ennemi. Sans trop manifester ses véritables intentions, il refusa cependant de reconnaître les commissaires du gouvernement français. Les circonstances critiques des colonies forcèrent le directoire à dissimuler ; et Toussaint, afin d'ôter tout soupçon, envoya ses deux enfans à Paris, priant le directoire de les faire élever dans la religion chrétienne, et « *s'ils sont bons* » *chrétiens*, disait-il, ils seront bons » soldats, et ils aimeront leur patrie. »

Pendant ce temps le général Rigaud commandait dans le sud, et de nouvelles dissensions s'étant élevées en 1799, entre ce général et Toussaint, la guerre civile s'alluma avec plus de force. Malgré tous les efforts de Rigaud, son rival l'emporta, et devint maître de toute la colonie. Il publia aussitôt après une amnistie dont il exclut quelques partisans de Rigaud. Des troubles s'étant manifestés dans la partie du nord, il y rétablit l'ordre et désarma les noirs insurgés. Toussaint-Louverture se rendit au Cap, amenant avec lui 40 prisonniers. Il livra à la mort 13 des principaux chefs de la révolte, parmi lesquels se trouvait le général Moïse, son neveu. Il envoya les autres en prison jusqu'au moment où ils seraient jugés. Il eut l'adresse d'intéresser les blancs à sa cause, en accusant les vaincus de mille odieux projets contre leur caste. Cependant la révolution du 18 brumaire ayant mis les rênes du gouvernement entre les mains de Buonaparte, Toussaint crut ne devoir pas rompre avec la France; il écrivit trois lettres à ce consul. Dans la première, du 14 février 1800, il lui annonçait l'entière pacification de la colonie, et demandait en même temps « que l'on approuvât les » promotions qu'il avait faites en faveur » des militaires qui y avaient contribué. » La deuxième lettre est de la même date, et il y rend compte des motifs de sa conduite envers Romme, agent du gouvernement, qu'il avait obligé de se démettre de ses fonctions, et de se retirer au Dondon. Dans la troisième, du 14 juillet, il faisait part au premier consul, « que l'assemblée centrale de Saint-» Domingue s'était donné une constitu-» tion, et que, cédant aux vœux des » habitans, il allait la mettre en vigueur » provisoirement, jusqu'à ce qu'elle eût » été approuvée par la métropole. » En octobre de la même année, il envoya un agent à la Jamaïque, avec des instructions secrètes, et sous le prétexte d'acheter des esclaves noirs; mais le gouvernement anglais, ne voulant avoir aucune communication avec lui, fit partir son agent. Il rendit compte au public de sa conduite militaire et politique, par une proclamation du 26 novembre, dans laquelle il parlait du besoin d'avoir une morale et une religion. Il fit paraître, presque à la même époque, des lois qui, sous le titre modeste de *Réglemens*, contenaient des peines très sévères, « pour réprimer, disait-il, la » révolte des étrangers et des gens sans » aveu; et déclarait que la religion ca-» tholique était la religion de l'état. » Mais tous ces réglemens n'avaient d'autre but que d'effrayer ses ennemis et de captiver la bienveillance des blancs, qui espéraient, par ce moyen, le retour à l'ancien ordre de choses. Cependant ces mesures arbitraires ne plaisaient pas au premier consul, qui écrivit à Toussaint-Louverture une lettre où il l'assurait de son estime, et où il lui disait : « Si le » pavillon français flotte sur Saint-Do-» mingue, c'est à vous et à vos braves » noirs qu'il le doit. Appelé par vos ta-» lens et la force des circonstances au » premier commandement, vous avez » détruit la guerre civile, remis en hon-» neur la religion et le culte de Dieu, » de qui tout émane.... La constitution » que vous avez faite renferme beaucoup » de bonnes choses, et en contient qui » sont contraires à la dignité du peuple » français.... Je vous assure la liberté des » noirs, etc. » Il finissait en lui ordonnant formellement de reconnaître la mission du général Leclerc, et déclarait qu'il le rendait responsable de la résistance qu'on opposerait à son armée. Toussaint-Louverture, comptant sur le dévouement de ses troupes, sur les blancs qu'il avait su ranger de son parti, sur les noirs qui craignaient pour leur liberté, et encore davantage sur l'influence du climat, résolut d'opposer une vive résistance aux ordres du premier consul. Lorsqu'il eut appris, le premier février 1801, que la flotte française s'approchait du Cap, il fit notifier aux généraux Leclerc et Villaret « que son intention était » qu'ils n'entrassent point dans la ville, » et qu'il leur résisterait, eussent-ils 100 » vaisseaux et 100,000 hommes. » Les deux généraux donnèrent pour toute ré-

ponse à cet ordre impérieux, « que si les » clefs ne leur étaient pas remises à 8 » heures du soir, ils sauraient forcer » Toussaint à l'obéissance. » Celui-ci demeurant dans ses premières dispositions, le lendemain le général Leclerc commença l'attaque avec la plus grande vigueur, et effectua le débarquement de son armée. Les noirs l'ayant appris, s'armèrent chacun d'une torche, et tout en fuyant ils mirent le feu à la ville et à plusieurs habitations voisines. Leclerc croyant arrêter ces excès par une conduite modérée, envoya à Toussaint ses trois enfans avec leur professeur Coanon. Cette démarche ne produisit aucun effet, et Toussaint fut mis hors la loi, le 17, par le général Leclerc. Défait aux Gonaïves par l'armée française, il se retrancha dans la ravine à Couleuvres, avec 3000 hommes; mais le général Rochambeau l'attaqua, et lui tua 800 hommes : il s'enfonça alors dans les bois avec 500 noirs; et, après en avoir rassemblé 500 autres, il opéra sa jonction avec Christophe. Il avait conçu le projet de mettre en insurrection le département du Nord, et attaqua le général Desfourneaux, qui le battit complétement. Il marcha alors sur Dondon, puis sur la Marmelade et le Cap; il fut repoussé partout; c'est en vain qu'il avait fait révolter les cultivateurs. Abandonné par une partie des noirs, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de jacobins, ses ennemis secrets, il essuya encore une autre défaite, et se vit obligé de se soumettre au général Leclerc, qui se contenta de le confiner dans une plantation aux Gonaïques, avec la défense d'en sortir sans sa permission. Un an après, Toussaint-Louvertnre fut arrêté et déporté en France : on répandit le bruit qu'il avait fomenté une nouvelle révolte. Il arriva à Paris le 7 août, et fut d'abord enfermé au Temple, ensuite au fort de Joux, près de Pontarlier dans le département du Doubs; il y est mort subitement en 1803 : il fut trouvé devant son feu assis sur un siége : le livre qu'il avait lu avant de mourir était l'Evangile. Il y a une *Vie* de ce chef des noirs, écrite par M. Dubroca : son *Histoire* a été publiée aussi par M. Cousin d'Avalon, Paris, 1803, 1 vol. in-12.

TOUSTAIN (Charles-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1700 dans le diocèse de Séez, d'une famille noble et ancienne. Après avoir appris l'hébreu et le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les langues orientales. Il étudia même assez l'italien, l'allemand, l'anglais et le hollandais, pour se mettre en état d'entendre les auteurs de ces différens pays. Ses supérieurs, instruits de ses talens, le chargèrent de travailler, conjointement avec son ami dom Tassin, à une *Edition* des *OEuvres* de saint Théodore Studite, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de sa nouvelle *Diplomatique*, dont le premier volume parut en 1750, in-4. Après sa mort, arrivée en 1754, dom Tassin entreprit la continuation de cet ouvrage important, et le fit imprimer en 6 vol., dont le dernier a paru en 1765. On a encore de dom Toustain en faveur de la constitution, *La Vérité persécutée par l'Erreur*, 1733, 2 vol. in-12. Une piété éclairée, une modestie profonde, une grande douceur de mœurs, et beaucoup de politesse et de patience malgré un grand fond de vivacité : toutes ces grandes parties formaient le portrait de ce pieux et savant bénédictin.

TOUTTÉE (D. Antoine-Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom en Auvergne vers 1650, mort à Paris en 1718, se rendit recommandable dans sa compagnie par sa piété et son application. Il donna des preuves de son savoir et de son érudition par une *Edition* en grec et en latin des *OEuvres* de saint Cyrille de Jérusalem, imprimée à Paris en 1727, in-fol., où l'on trouve beaucoup d'exactitude.

* TOWÈRS (Joseph), historien anglais, naquit à Southwark en 1737. Après avoir fait de bonnes études, il travailla chez un imprimeur, et s'établit ensuite libraire à Londres. Towers quitta son état pour se faire presbytérien, prit les ordres parmi eux, et devint pasteur d'une congrégation à Highgate. Quatre ans

après, en 1778, il fut du nombre des ministres envoyés avec le docteur Price, à la conférence de Newington Green. Reçu docteur en 1779, à l'université d'Edimbourg, il se consacra entièrement aux lettres, et publia des ouvrages historiques, où l'on remarque de l'exactitude, et un stile élégant et correct. Les principaux sont : 1° *Biographie britannique*, 7 vol. ; 2° *Observations sur l'Histoire d'Angleterre et de Hume* ; 3° *Histoire de la vie et du règne de Frédéric II, roi de Prusse*, 2 vol. in-8. Il a donné en outre : 4° des *Sermons* ; 5° une *Défense de Locke* ; 6° des *Dissertations* et des *Traités* politiques, etc., et fut, avec Kyppis, un des rédacteurs de la nouvelle *Biographie britannique*. Il mourut en 1799, âgé de 62 ans.

* TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, naquit en 1738. Son immense fortune lui permit de former un superbe muséum, composé de statues antiques, de médailles, de manuscrits, de morceaux d'architecture égyptienne, et des modèles des plus beaux monumens de la Grèce et de Rome. Sa collection de médailles était d'un grand prix, ainsi que ses manuscrits, où l'on en remarque un d'Homère, dont on s'est servi pour la dernière édition. Les *Antiquités étrusques* de Townley ont été publiées et enrichies par M. d'Hancarvillet. Townley mourut en 1805. Il était un des gardes du muséum britannique, et membre de la société royale de Londres, et de celles des antiquaires.

TOZZETTI (Jean Targioni), né à Florence en 1712, s'appliqua à la médecine dans l'université de Pise, où il remporta la couronne doctorale en 1734, et succéda à Pierre-Antoine Micheli, habile botaniste, dans la garde du jardin de la société botanique de Florence. Il fit l'acquisition du cabinet, de la bibliothèque et des manuscrits de Micheli, à condition de rrevoir ces derniers pour les livrer à l'impression ; mais il n'en publia qu'un essai avec le catalogue des plantes du jardin dont il avait la direction, et qu'il abandonna en 1746, pour s'occuper de la publication de divers ouvrages, dont quelques-uns sont écrits en latin et la plupart en italien. 1° *Thèses sur l'excellence et l'utilité des plantes en médecine*, Pise, 1730, in-fol. ; 2° *Lettre sur une espèce très-nombreuse de papillons vus à Florence sur la fin de juillet*, 1741, in-4 ; 3° *Lettres des hommes illustres des Pays-Bas, à Antoine Magliabecchi et autres, Florence*, 1746, 2 vol. in-8. Il y a joint en trois volumes les *Lettres des hommes illustres d'Allemagne et de Venise* ; 4° *Relation de quelques Voyages faits en diverses parties de Toscane*, Florence, 1751, 6 vol. in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages presque tous relatifs à son art. Il mourut à Florence, en 1783.

TOZZI (Luc), né à Aversa dans le royaume de Naples, vers 1640, se rendit habile dans la médecine, et mourut en 1717, âgé de 77 ans, avec le titre de premier médecin général du royaume de Naples. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuses : il aima mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers ouvrages à Venise, 1721, en 5 vol. in-4.

TRABEA (Quintus), poète comique de l'ancienne Rome, florissait du temps d'Attilius Régulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragmens dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

* TRACY (Le Père Bernard Destutt de) pieux théatin, et écrivain ascétique, naquit le 25 août 1720 de parens nobles au château de Paray-le-Fresi, près de Moulins. Dès l'âge de 16 ans, il remit ses droits d'aînesse à son frère puîné, et entra chez les théatins. De toutes les charges de la communauté, il ne voulut accepter que celle de maître des novices, parce qu'elle se conciliait avec son assiduité à tous les exercices, et avec son goût particulier pour la vie spirituelle. Il mourut à Paris le 14 août 1786, âgé d'environ 66 ans. On a encore de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : 1° *Conférence* ou *Exhortations à l'usage des maisons religieuses*, Paris, 1765 et 1783 ; 2° *Conférence* ou *Exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, 1768, in-12 ; 3° *Traité des devoirs de la vie chrétienne, à l'usage de*

tous les fidèles, ibid., 1770, 2 vol. in-12; 4° *Vie de saint Gaétan de Thienne, instituteur des clercs réguliers théatins du bienheureux Marinon de Saint-André Avellin; du bienheureux cardinal Paul Burali d'Arezzo, de la même congrégation*, ibid., 1774, in-12; 5° *Nouvelle retraite à l'usage des communautés religieuses*, 1783; 6° *Vie de saint Bruno, fondateur des chartreux, avec des remarques sur le même ordre*, ibid., 1785, in-12. On y trouve la *Notice* des saints de l'ordre, de ses supérieurs généraux, et des chartreux qui ont été élevés à l'épiscopat; un *Catalogue* des chartreuses, et une *Notice* des observances anciennes et modernes de l'institut. Ce livre en outre offre une dissertation sur l'apparition du chanoine de Paris, dont on faisait les funérailles dans l'église de Notre-Dame, en présence de saint Bruno. 7° *Panégyrique de la bienheureuse Jeanne-Françoise de Chantal*, prononcée à Moulins, lors de la béatification de cette dame, 1753. On a, en outre, du Père de Tracy, des *Remarques* sur l'établissement des théatins en France, sur les maisons de cette congrégation, sur l'institut des religieuses théatines, sur les constitutions et statuts de cet ordre, etc.

* TRACY (Uri), publiciste, fit ses études avec beaucoup d'éclat à Oxford, et reçut le bonnet de docteur en droit en 1778, au collége d'Iale à Londres. Nommé membre de la chambre des représentans, il rendit d'importans services à sa patrie. Ses *Discours* sont savans, quelquefois trop sévères, mais toujours clairs et précis dans les raisonnemens; de légères incorrections qui lui échappaient dans la chaleur des débats étaient récompensées par la rapidité de ses idées, l'impétuosité et l'énergie de sa logique. Tous les partis s'accordaient à dire que l'Angleterre n'avait jamais possédé un orateur égal en éloquence à Tracy. Pitt et Fox eux-mêmes redoutaient un si habile adversaire. En 1796, il fut nommé sénateur à la place de Hill-Housse qui avait donné sa démission. Tracy négligea entièrement sa fortune pour ne s'occuper que des intérêts publics, et il fut aussi recommandable par sa probité que par ses talens. Il mourut en 1807, à peine âgé de 44 ans.

* TRADESCANT (sir Jean), célèbre voyageur hollandais, parcourut tous les pays de l'Europe, visita avec soin la Turquie, la Grèce, l'Egypte et la Barbarie, et fit le premier une collection de curiosités d'histoire naturelle dont son fils a imprimé une notice intitulée *Museum Tradescantianum*. Il s'établit en Angleterre au commencement du règne de Jacques II, et mourut en 1652. On voit encore le tombeau des Tradescant dans le cimetière de Lambeth où il avait établi un jardin. Il avait reçu en 1629 le brevet de jardinier du Roi.—On cite également un autre célèbre voyageur anglais, qui vivait dans le 17e siècle, et qui portait aussi le nom de Tradescant-Trætta.

* TRAETTA (Thomas), célèbre compositeur italien, né à Bitonto, dans le royaume de Naples, en 1727, débuta à l'âge de 23 ans par *Farnace* qui eut un grand succès sur les théâtres de Naples. L'*Ezio* qu'il donna à Rome ne fut pas moins bien accueilli. Après avoir figuré sur les principaux théâtres de l'Italie; il prit un engagement pour le théâtre impérial de Vienne, pour lequel il composa *Armide* et *Iphigénie* qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. En 1765 il obtint la place de maître au conservatoire de l'*Ospedaletto* à Venise; enfin, il se rendit à l'invitation de l'impératrice Catherine II qui le retint 7 ans à St.-Pétersbourg; il alla ensuite à Londres où la foiblesse de sa santé ne lui permit pas de rester long-temps; il mourut à Venise le 6 avril 1779. Il excellait surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. On cite encore parmi ses principaux ouvrages: *Ippolito ed Aricia*, qu'il donna à Parme; l'*Isola dissabitata*; l'*Olimpiade* et la *Didon* à St.-Pétersbourg; *Germonda*, à Londres, et la *Disfatta di Dario*, à Naples.

TRAJAN (Ulpius Trajanus Crinitus), empereur romain, naquit à Italica près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de J. C. Son père avait eu les honneurs du triomphe sous Vespasien,

qui l'avait mis au nombre des sénateurs, et l'avait admis à la dignité de consul. Le fils fut adopté par Nerva. Cet empereur étant mort quelque temps après, l'an 98, dans le temps que Trajan était à Cologne, ce dernier fut reconnu par les armées de la Germanie et de la Mœsie. Ses premiers soins furent de gagner le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il allait au devant de ceux qui le venaient saluer, et les embrassait, au lieu que ses prédécesseurs ne se levaient pas de leur siége. Lorsqu'il sortait, il ne voulait pas qu'on allât devant lui, pour faire retirer le monde. Il n'était point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes, l'an 102, contre les Daces, qui furent vaincus après une bataille long-temps disputée. Elle fut si meurtrière, que dans l'armée romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et leur roi Décébale se tua de désespoir, l'an 105 de J. C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diabène, l'Assyrie, et le lieu nommé Arbelles, si célèbre par les victoires qu'Alexandre y avait autrefois remportées sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leur divisions continuelles, n'avaient point de troupes à lui opposer : Trajan entra l'an 112 dans leur pays sans presque trouver de résistance, prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea Chosroès à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J. C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa, dit-on, ses conquêtes jusqu'aux Indes; mais l'état des opérations de cette guerre n'est pas bien connu. Il assiégeait Atra, située près du Tigre; les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siége, quoiqu'il eût déjà fait brèche à la muraille. Trajan eut à combattre vers le même temps les juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dévorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de deux cent mille : les juifs d'Egypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies avec une cruauté réciproque. On ne souffrit plus de juifs sur ces côtes, et on y égorgeait même ceux que la tempête y jetait. Trajan, usé par les fatigues et la débauche, mourut quelque temps après à Sélinunte, appelée depuis *Trajanopolis*, vers le commencement d'août de l'an 117 de J. C. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la Colonne Trajane, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Il est impossible de marquer en détails les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrens. Rome avait extrêmement souffert par les incendies : il fallait rebâtir les édifices détruits; mais, afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourrait donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Trajan, bon guerrier, habile dans la politique et le gouvernement de l'état, n'était pas également estimable comme particulier; avec d'excellentes qualités, il avait de grands vices. Il aima le vin, et les après-dînées on le trouvait souvent hors d'état de faire rien de raisonnable; il aima encore plus les femmes, et s'abandonnait même à des débauches monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile. « Car telle » est, dit un philosophe, la marche de » la luxure : semblable à l'avarice, plus » elle a, plus elle veut avoir. Rassasiée » et dégoûtée d'objets naturels, elle » cherche des jouissances monstrueuses et » absurdes. » Son amour infâme pour le pantomime Pylade l'engagea, suivant Dion, à rétablir un spectacle dont il avait lui-même reconnu les abominations par une proscription sévère. Le roi Abgare ne put le fléchir qu'en lui abandonnant son fils Arbandès. On prétend que c'est

ce goût pour le désordre et les jouissances sensuelles qui lui rendit les chrétiens odieux, leur vie pure et chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire; mais, sur les représentations de Pline le Jeune, il adoucit son édit par une inconséquence qui ne laissa pas de sauver un grand nombre de chrétiens. (*Voyez* PLINE le Jeune.) C'est sous son règne que périt, dévoré par les lions, le célèbre Ignace d'Antioche, un des plus grands évêques de la primitive Eglise, et l'homme le plus vertueux de l'empire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'empereur prononça lui-même son arrêt de mort, après lui avoir parlé d'une manière très peu assortie à la majesté du trône, et au caractère d'humanité dont il avait fait parade en d'autres occasions. « On ne conçoit pas, dit un » critique moderne, comment Montes- » quieu a pu nommer Trajan *l'homme le* » *plus propre à honorer la nature hu-* » *maine et à représenter la divine*; il » faut que l'engouement et l'enthousias- » me aveugle soient un défaut bien inhé- » rent à notre siècle, puisque des phi- » losophes du mérite de Montesquieu » n'ont pu s'en défendre. On peut rire » du dominicain Giaconius, qui rêve » que les prières de saint Grégoire le » Grand obtiennent pour cet empereur » persécuteur des chrétiens *une éter-* » *nelle possession des cieux*; mais on est » étonné d'entendre le grave Montesquieu » s'exprimer avec aussi peu de justesse. » Trajan eut sans doute des vertus, mais » il eut en même temps des vices hon- » teux qui déshonorent *la nature hu-* » *maine* et représentent fort mal *la na-* *ture divine.* » Malgré cela, on ne doit pas être surpris des éloges qu'on a faits de Trajan, si on le compare à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs; et tout est perdu, hors quelques fragmens informes de Dion, les minces abrégés d'Eutrope et d'Aurélius Victor. « Il semble, dit Crévier, que la » Providence ait eu dessein d'ensevelir » les actions de Trajan à proportion du » désir immodéré qu'il avait de faire du » bruit dans le monde. » (*Voyez* THÉODOSE le Grand.)

TRALLIEN. *Voyez* ALEXANDRE *et* PHLÉGON.

TRANSTAMARE (Henri, comte de), fils naturel d'Alphonse XI, roi de Castille, et d'Eléonore de Gusman, sa maîtresse, enleva, avec le secours de Du Guesclin, le trône et la vie à Pierre le Cruel (*voyez* ce nom), et mourut en 1379, après un règne de 10 ans.

TRASYBULE ou THRASIBULE, général des Athéniens, chassa les 30 tyrans, et rétablit dans sa patrie le nom de liberté, quoique dans le fond il y régnât à son tour d'une manière assez absolue pour n'être pas impunément contredit. Il mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique, en faisant prononcer dans une assemblée du peuple, que personne ne pourrait être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les trente et les décemvirs. Par ce décret, il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république, auparavant divisées, et mérita la couronne d'olivier qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace; il prit plusieurs villes dans l'île de Mételin, et défit en bataille rangée Thérimaque, capitaine des Lacédémoniens, l'an 394 avant J. C. Douze ans après, il fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens, qui favorisaient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE, frère et successeur d'Hiéron, roi de Syracuse, qui fut obligé de quitter le trône un an après y être monté, et vécut comme simple particulier à Locres.

* TRAUN (Othon-Ferdinand, comte de), feld-maréchal, au service d'Autriche, né le 27 août 1677, d'une des plus anciennes familles de la Bavière, se distingua d'une manière si brillante pendant la guerre de la succession d'Espagne, qu'il obtint à l'âge de 27 ans le rang de colonel et de général-adjudant. L'empereur le nomma, en 1723, général-major, puis commandant-général des troupes de l'Autriche en Sicile. N'ayant pas assez de forces pour s'y maintenir, il passa le

détroit, se jeta dans Capoue, où il se défendit pendant deux mois de la manière la plus distinguée; mais sans espoir d'être secouru, il se retira à la tête de 3,000 hommes. Traun reçut en 1735 le grade de général d'artillerie, et l'année suivante le gouvernement de Milan qu'il défendit avec succès contre des forces supérieures. Il gagna encore la bataille de Campo Santo sur les bords du Tanaro. Cependant il fut remplacé; car on trouva qu'il n'en avait pas assez fait. Il alla servir sous le prince de Lorraine en Allemagne, où ses avis furent extrêmement utiles. Fréderic II lui attribua les succès de cette campagne. Selon lui, c'était le premier des généraux autrichiens. Traun se rendit à Vienne en 1746, et il y fut reçu de la manière la plus flatteuse. L'année suivante il fut nommé gouverneur de la Transylvanie, et il mourut à Hermanstadt le 18 février 1748.

* TRAVASA (Gaétan-Marie), religieux théatin, naquit à Bassano, en 1698, et entra dans la congrégation des clercs réguliers théatins à l'âge de 15 ans. Il alla se perfectionner dans les belles-lettres à Bologne, et, après avoir fait sa philosophie à Florence, il fut envoyé à Rome pour y étudier en théologie et en droit canon. Il sortit fort instruit de ces différentes écoles, et professa à Venise la philosophie, pandant plusieurs années, où il fut nommé examinateur ducal. Il entra ensuite dans la carrière de la prédication, et y obtint de la célébrité. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits de divers genres, dont voici les titres : 1° *Panegirico sacro, detto nella basilica ducale di Venezia l'anno* 1727; 2° *Storia critica della vita di Ario*, Venise, 1746; 3° *Storia critica delle vite degli eresiarchi*, Venise, 1752, 5 vol. in-8; 4° *Ragionamenti sacri*, Venise, 1758; 5° *Preparazione alla morte per ogni personna del chiostro*, ibid., 1762; 6° *Istruzzioni e regole per tacere e per parlare in materia di religione*, ibid., 1764; 7° *Quaresimale*, ibid., 1766; 8° *Panegirici e ragionamenti sacri*, ibid., 1767; 9° *Inni sacri del breviario romano minutamente spiegati*, ibid., 3 vol. in-8; 10° *Nova et aurea in psalterium catena, ex variis et selectis græcorum et latinorum Patrum, veterumque scriptorum sententiis contexta*, 4 vol.; 11° *Dictionarium doctrinale concionatorium*, etc.; 12° *Nuova raccolta di variæ e sceltæ orazioni*, ibid., 1754, 6 vol. in-12. Le Père Travasa mourut à Venise, le 15 janvier 1774. Il dédia son *Carême* à la ville de Bassano, lieu de sa naissance; ses concitoyens firent frapper une belle médaille en son honneur

TRAVERS (Nicolas), prêtre du diocèse de Nantes, né dans cette ville en 1686, publia en 1734 : *Consultation sur la juridiction et sur l'approbation nécessaire pour confesser, etc.*, où il renverse la juridiction épiscopale, et soutient des principes qui conduisent à une véritable anarchie. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne, en 1735, et par plusieurs évêques, l'auteur publia une *Défense*, en 1736, pleine des mêmes erreurs; mais c'est surtout dans *Les Pouvoirs légitimes du premier et second ordre dans l'administration des sacremens*, etc., 1744, gros vol. in-4, qu'il développe ses principes, et qu'il se livre à des emportemens incroyables contre les papes, les évêques et tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise, les accable d'injures atroces, révoque en doute l'authenticité du concile de Trente (pag. 173), et ramasse ce qu'on a dit de plus calomnieux coutre cette grande assemblée. Tel est l'ouvrage que des pseudocanonistes modernes n'ont pas rougi de copier, et où ils ont pris les traits qu'ils ont lancés contre l'autorité qui les accablait. Le cardinal de Bissy et M. Languet, évêque de Soissons, l'ont amplement réfuté : il fut condamné par l'assemblée du clergé de France, en 1745; il est mort le 5 octobre 1750.

* TRAVERSARI (Ambroise), plus connu sous le nom d'*Ambroise le camaldule*, né vers 1378, à Portico, bourg de Romagne, entra dans l'ordre des camaldules en 1400, et s'y distingua par son savoir et son habileté dans les affaires. Il fut élu général de son ordre en 1431, et envoyé par Eugène IV au concile de

Bâle. Il assista aussi à ceux de Ferrare et de Florence. La connaissance profonde qu'il avait de la langue grecque le mit en état, dans ce dernier, de servir d'interprète entre les Grecs et les Italiens; il fut même chargé de dresser le formulaire d'union entre les deux Eglises. A des mœurs sévères et une vie sainte il savait allier une gaieté aimable. *Sine oris tristitia sanctus, semper utique suavis atque serenus*, dit de lui Paul Jove. Il mourut le 21 octobre 1439. On a de Traversari un grand nombre de *Traductions latines*, entre autres celle du *Livre de la hiérarchie céleste*, attribué à saint Denys l'aréopagite; de la *Vie de saint Chrysostôme* par Palladius, du *Pré spirituel*, de l'*Echelle des vertus de saint Jean Climaque*, de *Diogène Laerce*, etc.; cette dernière est dédiée à Côme de Médicis. On a imprimé sa *Correspondance*, Florence, 1759, 2 vol. in-fol.

TREBATIUS TESTA (Caïus), savant jurisconsulte, fut exilé par Jules-César pour avoir pris le parti de Pompée; mais Cicéron, son ami, obtint son rappel. César connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandait presque toujours son avis avant de porter aucun jugement. Auguste n'eut pas moins d'estime pour ce jurisconsulte, et par son conseil il introduisit l'usage des codicilles. Horace lui adressa deux de ses Satires. Ce savant homme avait composé plusieurs ouvrages sur le droit. Il est cité en divers endroits du *Digeste*.

TREBELLIEN (Caïus-Annius-Trebellienus), fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie, au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où Gallien, qui régnait alors, envoya contre lui Causisolée avec une armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer Trébellien hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit et y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus Trebellien, qui, ayant été accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, se tua lui-même.

TREBELLIUS-POLLIO, historien latin, florissait vers l'an 298 de J. C. Il avait composé la *Vie des Empereurs*; mais le commencement en est perdu, et il ne nous en est resté que la fin du règne de Valérien, avec la *Vie* des deux Galliens et des 30 tyrans, c'est-à-dire des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frère et successeur de Claude II. On trouve ces fragmens dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores*. On reproche à cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des faits peu intéressans, et d'avoir passé trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importans.

* TREILHARD (Jean-Baptiste), ministre et directeur de la république française, etc., naquit à Brives-la-Gaillarde, le 2 janvier 1742. Il suivit la carrière du barreau, et exerça à Paris la profession d'avocat avec honneur. En 1789, il fut élu député aux états-généraux; et, quoiqu'il ne fût pas un des orateurs les plus distingués de cette assemblée, il y exerça cependant une grande influence. Ses opinions furent d'abord modérées. Le 2 septembre il se déclara en faveur du *veto* suspensif à accorder au roi, et parla dans cette occasion avec une telle éloquence, qu'il éveilla l'attention des *patriotes*. Ceux-ci firent tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, et y ayant réussi, il ne parla plus que dans leur sens, et devint l'ennemi du trône et de l'autel. Il fut du comité des pensions, qui publia le *Livre rouge*; le 1er avril 1791, il occupa le fauteuil de président, et fut, le 3 septembre, un des soixante députés qui présentèrent au roi l'acte constitutionnel. Elu membre et rapporteur du comité ecclésiastique, il fit adopter tous les décrets sur le clergé et sur la constitution civile, provoqua et obtint la suppression des ordres religieux, et fit ensuite mettre leurs biens à la disposition de la nation. Après la session il présida le tribunal criminel du département de la Seine, et fut nommé, en 1792, député de Seine-et-Oise à la Convention, où il vota *la mort* de Louis XVI. Il devint membre du comité de salut public, et

fut envoyé en mission dans le département de la Gironde, d'où il fut bientôt rappelé après le 9 thermidor. Alors Treilhard remplaça Barrière dans les fonctions de rapporteur du comité de salut public, et, en 1795, il passa au conseil des Cinq-cents : il le présida vers la fin de décembre. Le 21 janvier 1796, il prononça le discours d'anniversaire du supplice de Louis XVI. Peu de temps après, il invoqua la peine de mort contre les provocateurs à la royauté ou
sement de la constitution de 1793. Etant sorti de ce conseil, il fut chargé, le 20 mai 1797, de se rendre à Lille, pour y suivre les conférences de paix entamées avec l'Angleterre. Il passa ensuite, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Rastadt. Appelé en 1798 à la place de directeur, il en fut exclus l'année suivante avec Merlin et Réveillère-Lépeaux. Après le 18 brumaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel à la cour de Paris, et en septembre 1802 il devint membre du conseil d'état. En 1804, il obtint le titre de grand officier de la légion-d'honneur. Dans le conseil d'état, il travailla beaucoup à la rédaction des lois sur l'ordre judiciaire et administratif. Le 30 mars 1809, il fut nommé ministre d'état; mais il ne jouit pas long-temps de cette faveur, et il mourut le 1er décembre 1810. On a de lui : 1° un grand nombre de *mémoires* imprimés dans des affaires importantes, entre autres, dans celles de Montesquiou et de l'hôtel de Soissons pour l'archevêque de Paris, in-4, 1779; 2° un grand nombre de *discours* et de *rapports* à l'assemblée constituante, imprimés dans le *Moniteur* et dans le *Journal des Débats;* 3° plusieurs *discours*, prononcés pendant l'exercice des différentes fonctions qu'il a remplies, imprimés dans le *Moniteur* et les autres journaux. Il a rédigé plusieurs articles dans le *Répertoire universel de jurisprudence.*

*TREILLARD (Le comte Anne-François-Charles), lieutenant-général de cavalerie, né à Parme le 9 février 1764, d'une famille française qui était noble, entra, dès 1780, dans le régiment de la Reine-Dragons, et passa de grade en grade jusqu'à celui de général de division, qu'il obtint en 1806. Il fit les campagnes de 1792 et de 1793 aux armées du Nord et de la Moselle, des Ardennes et du Rhin, puis celles qui eurent lieu ensuite aux armées de Sambre-et-Meuse et en Allemagne; celles de 98 et 99 en Suisse, celles de 1800 et 1801 avec l'armée Gallo-Batave. Après avoir été employé sur les côtes de l'Océan, à la grande armée, en Allemagne et en Pologne (1806 et 1807), en Espagne (1808), en Allemagne (1809), en Espagne et dans le Portugal (1810-1813), il se battit en France (1813-1814), et mérita partout l'estime générale. On cite de lui plusieurs actions d'éclat : en avant de Philippeville, il était de garde avec 30 chevaux; attaqué par les Autrichiens, il est blessé; néanmoins il tient ferme, et donne à son régiment le temps de se déployer. Il commandait aussi à Fleurus l'avant-garde du corps de Moreau. Près de Coblentz, il prit cent quatre-vingts chevaux, et contribua à la prise de cette ville; près de Kreutznach, il fit deux mille cinq cents prisonniers; au siége de Mayence, il prit un bataillon de pandours et cent vingt hussards; sur le Rhin, il fit deux mille prisonniers. Il se distingua à Forlem, à Wertingen, à Austerlitz, à Iéna, à Pulstuck : c'est le soir même de cette dernière affaire que Buonaparte le nomma général de division. Mis à la retraite le 1er octobre 1815, il fut remis en disponibilité en 1830, et il a été de nouveau mis à la retraite en 1832; il est mort le 14 mai de la même année, à Charonne, près de Paris. M. Mazères, son neveu, connu dans une autre carrière, a fait son *Eloge* sur sa tombe; en le quittant il lui a dit : *Priez Dieu pour moi.*

TREMBLAY. *Voyez* JOSEPH LE CLERC DU TREMBLAY.

TREMELLIUS (Emmanuel), né vers 1510 à Ferrare, de parens juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque; d'après les insinuations du cardinal Polcy, il embrassa en secret la religion catholique, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sedan. Il se fit connaître par une *Ver-*

sion latine du nouveau Testament syriaque, et par une autre de l'ancien Testament, faite sur l'hébreu. Il avait associé à ce dernier travail François Junius ou du Jon, qui après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, le publia in-fol. avec des changemens qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le stile de Tremellius est lourd, plat, affecté, et sa version sent le judaïsme.

TREMOILLE ou Trimouille (Louis de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., naquit, en 1460, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, féconde en grands hommes. Il fit ses premières armes sous George de la Trimouille, sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que, dès l'âge de 27 ans, il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avait donné retraite dans ses états à Louis, duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. La Trimouille remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier, le 24 juillet 1488. Il y fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. La prise de Dinan et de Saint-Malo fut la suite de cette glorieuse journée. Egalement habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI. Il avait été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan, et la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Louis XII, à son avénement à la couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquit toute la Lombardie, et obligea les Vénitiens à lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guyenne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit pour commander le corps de bataille où il était, à la journée d'Aignadel, l'an 1509. Trimouille fut malheureux au combat de Novare, donné contre les Suisses le 6 juin 1513, où il fut battu et blessé (*voyez* Trivulce Jean Jacques). Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses, où il perdit son fils, défendit la Picardie contre les forces impériales et anglaises; et s'étant rendu en Provence, il fit lever le siége de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur Charles-Quint, y avait mis l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François Ier dans son malheureux voyage d'Italie, il finit ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, âgé de 65 ans. Son corps fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars, qu'il avait fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*.

TREMOILLE ou Trimouille (Louis III de la), premier duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, naquit vers l'an 1520. Il était de la même famille que le précédent, laquelle remonte au 13e siècle. Son père, François de la Trimouille, qui servit sous les drapeaux de François Ier, avait épousé, en 1521, Anne de Laval, fille de Gui XV de Laval, et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Trimouille ses prétentions sur la couronne de Naples. Ses descendans ont fait valoir ce droit aux congrès de Munster, de Nimègue et de Rysvick, où ils demandèrent le titre d'altesse, qui leur a été accordé dans les pays étrangers. Louis de la Trimouille suivit les traces de ses ancêtres, se distingua dans les armes sous Henri II, Charles IX et Henri III, et rendit d'importans services à l'état. Nommé par ce dernier prince lieutenant-général du Poitou, il enleva plusieurs villes aux rebelles, alla ensuite mettre le siége devant Melles, et mourut le jour même de la reddition de cette place, le 25 mars 1577. En récompense de ses services, Charles IX avait érigé Thouars en duché

l'an 1563, et Henri IV l'érigea en pairie en faveur de Claude de la Trimouille son fils, qui mourut en 1604, à 38 ans. (*Voy.* TALMONT.)

*TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Antoine-Philippe de la). *Voyez* TALMONT.

TRENCHARD (Jean), d'une maison ancienne d'Angleterre, naquit en 1669, et mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil et dans la politique; mais qui entendait très peu la religion, sur laquelle il avait plus d'une idée fausse, et dont il s'était fait, comme tous les libertins, un système de caprice et d'imagination. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante est incompatible avec un gouvernement libre, détruit absolument la constitution de la monarchie anglaise*; 2° une petite *Hist. des Armées subsistantes en Angleterre*; 3° une suite de *Lettres* sous le nom de *Canton*, conjointement avec Thomas Gordon, son ami. Tous ces écrits sont en anglais.

* TRENCK (Frédéric, baron de), naquit à Kœnisberg le 16 février 1726. Dans sa première jeunesse il montra un caractère pétulant et audacieux. Tandis qu'il était au collége, il prétexta d'avoir été insulté par deux de ses camarades, qu'il n'aimait pas, afin de les appeler en duel. Ceux-ci acceptèrent le défi, et il les blessa tous deux : Trenck avait alors 14 ans. Admis en 1742 comme cadet dans les gardes de Frédéric II, il sut se concilier la bienveillance de ce monarque, qui l'éleva bientôt au grade d'officier, l'admit dans sa confiance et lui donna le titre de son aide de camp. Comblé des faveurs de son souverain, il prenait part à tous ses plaisirs, et se trouvait souvent en la compagnie de Voltaire, de Maupertuis, d'Albergatti et d'autres littérateurs, qui devinrent ses amis. Jeune, bien fait, d'une taille imposante, avec un esprit cultivé et des manières nobles, il s'attirait tous les regards de la cour. La guerre se déclara bientôt entre l'Autriche et la Prusse : le jeune Trenck se couvrit de gloire sous les yeux même de Frédéric, qui le décora de la croix du mérite. Mais la faveur dont il jouissait auprès du monarque lui avait fait beaucoup d'envieux, qui l'accusèrent d'entretenir une correspondance avec son cousin François, baron de Trenck, qui servait dans l'armée autrichienne en qualité de chef des pandours. On intercepta plusieurs lettres, où l'on crut trouver des indices certains qu'il avait des intelligences secrètes avec l'armée ennemie. Il fut arrêté et conduit à la citadelle de Glatz. Après cinq mois de captivité, il essaya de s'évader; mais le complot fut découvert, et on le chargea de chaînes. Le baron, qui avait une force extraordinaire, parvint à les briser, à s'ouvrir un passage dans sa prison, et, trompant la surveillance des gardes, il était arrivé près du fossé, au delà duquel des secours l'attendaient, lorsqu'une sentinelle le découvrit et donna l'alarme. Renfermé de nouveau dans sa prison, il y languit encore plusieurs mois; mais enfin un de ses amis parvint, en exposant sa vie, à le faire évader. Il se réfugia à Vienne, où il fut admis et fêté chez les plus grands seigneurs, qui lui obtinrent de l'impératrice Marie-Thérèse une compagnie de cavalerie dans le régiment de Cardonne, cuirassiers. Avant d'entrer en activité, il fit un voyage à Pétersbourg, et il y fut fort bien accueilli. A son retour à Vienne, ayant appris la mort de sa mère, il eut l'imprudence d'aller à Dantzick pour terminer avec ses frères et ses sœurs le partage de sa succession. Il ne prévoyait pas que son nom n'y était pas oublié. En même temps un de ses ennemis écrivit au roi de Prusse que le baron de Trenck ne faisait le voyage de Dantzick qu'avec le téméraire projet de le surprendre quand ce monarque partirait pour le camp qu'il assemblait en Prusse, et qu'il portait son projet criminel jusqu'à vouloir attenter à sa vie. L'invraisemblance de cette accusation, et le peu d'empressement qu'on mit à la vérifier, semblent prouver que Frédéric ne sévissait contre Trenck que par suite de son premier crime, vrai ou supposé, ou par une inimitié personnelle. Il donna aussitôt les ordres pour l'arrêter

à Dantzick au premier moment favorable. A peine y fut-il arrivé, et tandis qu'il était au milieu de sa famille, il apprit le danger qui le menaçait. Il allait se sauver en Russie, dans un vaisseau suédois, lorsqu'il fut surpris, arrêté et traîné dans les prisons de Dantzick. De là, accompagné par trente hussards, de brigade en brigade, il fut transféré à Berlin, puis conduit à Magdebourg, et enfermé dans un cachot. On le chargea de chaînes; on lui mit un carcan, de façon que son corps n'avait presque aucun mouvement libre. Ses amis de Vienne intercédèrent pour lui auprès de Marie-Thérèse; mais, malgré les vives sollicitations de cette impératrice, Frédéric le retint prisonnier pendant plusieurs années. « Trenck, disait-il, est un homme dangereux; » tant que je vivrai, il ne verra pas le » jour. » Cependant il parut oublier tout à coup son inimitié pour lui, ou il acquit peut-être des preuves de son innocence; car, le 24 décembre 1774, il ordonna que le baron de Trenck fût mis sur-le-champ en liberté. Il ne parut pas à la cour, et passa la plupart du temps au sein de sa famille. Lors de la révolution française, il en embrassa les principes avec ardeur, et ayant été puni ou persécuté par un roi, il eut dès lors en horreur le gouvernement monarchique. Le baron vint à Paris en 1790, et se mêla parmi les jacobins, qui l'admirent dans leurs clubs comme une victime du despotisme. Il ne tarda cependant pas à connaître qui étaient les plus despotes et les plus cruels, ou des rois ou des ennemis de tout gouvernement. Un certain rapprochement de circonstances le lia particulièrement avec Latude, qui avait été prisonnier vingt-cinq ans à la Bastille, puis à Vincennes. Les Prussiens ayant pénétré en France, en 1793, le baron de Trenck proposa à la société des jacobins un plan de campagne, et offrit même de se mettre à la tête d'un régiment composé des Prussiens mécontens qui se trouveraient en France. Cette proposition eut un résultat contraire à ses désirs. On le soupçonna de n'être venu à Paris que comme espion du roi de Prusse : ce soupçon, dénué de preuves, fut suffisant pour le faire arrêter et enfermer aux prisons de Saint-Lazare. C'est en vain qu'il réclama l'amitié de ceux qui, parmi les jacobins, lui avaient fait le plus de protestations; impliqué avec d'autres captifs, dans le complot supposé des prisons, il fut condamné à mort et exécuté le 7 thermidor (14 juillet 1794), à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait encore la vigueur d'un homme de quarante ans. Les *Mémoires* de sa vie publiés d'abord en allemand, en 1788, furent ensuite traduits en français, en italien, et dans presque toutes les langues. Ils ont fourni le sujet d'un roman italien qui porte le même titre, et qui est plein d'invraisemblances.

* TRENCK (Maurice-Flavius, baron de), journaliste, de la même famille que les précédens, né à Dresde, fit comme officier du génie, et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Il quitta ensuite le service de l'Autriche, voyagea pendant 5 ans et se fixa à Neuwiel sur le Rhin, où il établit un journal politique, sous le titre de *Dialogues des morts*, qui obtint un succès prodigieux : et il y en eut même plusieurs contrefaçons et des traductions en latin. Il est mort à Francfort le 21 septembre 1810.

* TRENEUIL (Joseph), poète élégiaque, naquit à Cahors le 27 juin 1765. Après avoir terminé ses humanités avec succès, il vint faire son droit et prit ses grades à Toulouse; mais trois couronnes qu'il obtint successivement aux jeux floraux le déterminèrent à suivre son goût pour la poésie. Il se chargea de l'éducation d'un fils de M. de Castellane, et s'étant attaché à cette famille, il en partagea constamment l'exil et la captivité. Il se réunit, en 1793, à un corps de Français royalistes, au service de l'Espagne, et, après la paix des Pyrénées en 1795, il émigra, et revint dans sa patrie vers 1802. Profondément affligé des crimes de la révolution, il résolut d'en chanter les victimes et de flétrir les bourreaux. Cependant il n'eut pas le

courage de publier ses productions, et il se borna à les lire dans le secret du silence et de l'amitié. Ce ne fut qu'en 1806 qu'un décret impérial ayant ordonné l'érection de *trois autels expiatoires* dans l'église de St.-Denys, en réparation du régicide commis envers les cendres des rois de France, il publia les *Tombeaux de St.-Denys*, poème qu'il avait composé depuis long-temps, qui obtint plusieurs éditions, et lui valut une couronne décennale. Murat, dont il avait été le condisciple, sollicita et obtint pour lui une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. Lors du mariage de Buonaparte avec l'archiduchesse d'Autriche, tous les poètes s'empressèrent de célébrer cet évènement. Il n'osa pas garder le silence, non plus que sur la naissance de son fils, premier-né; mais on reconnut facilement à la lecture de ses vers la position forcée de l'auteur. A la restauration il publia plusieurs pièces qu'il avait conservées jusque là dans son portefeuille. Il est mort dans de pieux sentimens, le 5 mars 1817, âgé de quarante-huit ans. On a de lui : 1° les *Tombeaux de l'Abbaye royale de Saint-Denys*, poème élégiaque, Paris, 1806, in-8; sixième édition, 1814; 2° *La princesse Amélie*, ou *l'Héroisme de la piété fraternelle*, élégie, 1808, in-8; 3° *la Fête nuptiale* (pour le mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise), 1810, in-4; réimprimée dans le recueil de l'*Hymen et de la Naissance*; 4° *Ode sur la naissance du roi de Rome*; 5° l'*Orpheline du Temple*, élégie, 1814. L'auteur y rappelle, de la manière la plus touchante, les malheurs de Madame, duchesse d'Angoulême. 6° Le *Martyre de Louis XVI* et *la Captivité de Pie VI*; ces *élégies* ont eu deux éditions en 1815. Toutes ces pièces (excepté la *Fête nuptiale* et l'*Ode* sur la naissance du roi de Rome) ont été recueillies et publiées à Paris, 1817, in-8; 2e édition, 1824, in-8. Elles sont précédées d'un excellent *Discours sur la poésie élégiaque*, depuis les temps anciens jusqu'aux temps modernes. L'auteur cherche les premiers modèles de l'élégie dans les livres saints, et essaie de rétablir le cantique sur la mort de Josias, dont il est parlé au second livre des Paralipomènes et qui n'a pas été conservé. M. de Treneuil l'a fait, avec les propres paroles de l'Ecriture, tirées d'autres livres et relatives à d'autres circonstances. Il parle ensuite du *Cantique* d'Ezéchiel sur la chute de Tyr; Job, les Psaumes et les Rois, lui offrent des pensées élégiaques. Il passe de là à l'*élégie* chez les Grecs, et chez les Romains, examine tour à tour ses progrès et sa décadence dans les langues vulgaires, chez les Français, les Italiens, les Anglais, les Espagnols, etc., etc., et il étend ses observations critiques jusqu'à nos jours. Les vers de M. de Treneuil sont harmonieux, d'un stile élégant, et inspirent des sentimens à la fois pieux et tendres. Les succès qu'ils ont obtenus font un juste éloge du talent de l'auteur.

* TRENTO (François), illustre chanoine de l'église métropolitaine d'Udine, naquit dans cette ville d'une famille illustre, en 1710. Il reçut une éducation soignée soit à Udine même, où il fit ses premières études, soit au séminaire de Padoue où il alla les achever, sous les meilleurs maîtres, et où de rapides progrès dans les lettres sacrées et profanes furent le fruit et la récompense de son application. A la mort de son père, arrivée en 1752, il se retira chez les Pères de l'Oratoire, et devint un des bienfaiteurs de leur congrégation. Sa vie entière fut employée à faire du bien. Il semblait avoir pris pour exemple de sa conduite celle de saint François de Sales, et se diriger dans toutes ses actions d'après ce parfait modèle du ministère évangélique. Il mourut dans sa patrie, le 15 février 1786. Il a beaucoup écrit; mais plusieurs de ses ouvrages sont restés *inédits*. Parmi ceux qu'il a publiés, nous citerons : 1° *Compendio della vita di Giesu-Cristo*, 1745 et 1786. Il n'y mit point son nom. 2° *Discorso in cui si additano le regole a' parrochi per ben istruire il popolo colla parola di Dio*, ou *Discours où l'on donne aux curés des règles pour bien enseigner au peuple la porole de Dieu*. Ce discours a été inséré

dans le *Raccolta delle cure pastorali* de monsignor Giovane Girolamo Gradenigo, 2 vol. 3° *Discorso fatto il di* 30 *juglio, in occasione che veste l'abito religioso, nel monasterio di S. Chiara, una sua nipote.* Ce discours est joint à l'*Eloge* que publia de ce monastère à Udine, en 1787, monsignor Francesco Florio, prevôt de l'église métropolitaine d'Udine. Parmi les ouvrages de François Trento restés inédits, on cite des *Dissertations académiques*, des *Lettres instructives*, etc.

* TRENTO (Jérôme), jésuite italien et célèbre prédicateur, né à Padoue le 31 janvier 1713, d'une famille noble, entra dans la société de Jésus le 24 avril 1728, et y fit profession le 2 février 1746. Il commença par enseigner, et se livra ensuite à la prédication. Il remplit pendant 38 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, cet emploi avec un rare succès, tantôt dans les villes les plus populeuses d'Italie; d'autrefois dans les *missions*. Au pouvoir de la parole il joignait celui de l'exemple, plus persuasif et plus efficace encore. Il venait de prêcher le carême dans l'église de Saint-Léon de Venise, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 19 avril 1784. On a de lui : 1° *Prediche quaresimali*, Venise, 1785; 2° *Panegirici e discorsi morali*, Venise, 1786.

TRESSAN. *Voyez* VERGNE.

* TREUTTEL (Jean-George), né en 1744 à Strasbourg, voyagea dans le midi de la France, en Suisse, en Italie, où il noua des relations avec les savans de ces pays, revint dans son pays natal, s'associa avec M. Bauer, libraire, et devint plus tard son successeur. La ville savante de Strasbourg n'oubliera jamais qu'au commencement de la révolution, il préserva du pillage une partie de ses archives, en obtenant des princes de Darmstadt et de Deux-Ponts, dont les régimens étaient en garnison dans cette place, qu'ils envoyassent leurs soldats sur le lieu du désordre, pour réprimer les sicaires. Après avoir rendu d'autres services à Strasbourg, et avoir fait partie du premier conseil municipal qui y fut créé, il se vit destitué après le 10 août. Retiré à Versailles, où il fut environ deux ans en surveillance, il commença avec M. Wurtz, son neveu, puis son beau-frère, l'établissement de librairie qu'ils ont ensuite agrandi et étendu de manière à en faire l'un des plus importans de l'Europe. Nous ne dirons pas ici les éditions nombreuses et les différentes publications qu'on lui doit : les savans qui avaient des relations avec lui, en ont toujours été très satisfaits. Treuttel est mort à Paris, le 14 décembre 1826. Il était de la communion protestante, et doyen d'âge du consistoire de la confession d'Augsbourg : néanmoins il avait fondé, à sa campagne de Groslai, en faveur des pauvres enfans catholiques, un établissement d'instruction primaire, ainsi qu'un lieu de refuge pour les vieillards. Condisciple et ami du pasteur Oberlin, il se signala aussi par de bonnes œuvres : ainsi plusieurs villages de l'Alsace ayant été incendiés dans l'invasion de 1815, il appela l'intérêt de toute la France sur les victimes de ce malheur, et il obtint des sommes assez considérables. Il en fit de même lors de la terrible inondation, qui, en 1824, ravagea une partie de son pays natal. On a recueilli, sous le titre d'*Obsèques de J.-G. Treuttel*, etc., son *Eloge funèbre* par les pasteurs Goepp et Boissard, quelques autres *Discours* sur le même personnage, des *Strophes* en allemand sur sa mort, par le pasteur Jaëgle. La *Revue encyclopédique*, 1826, t. 41, lui a consacré un article.

TREUVÉ (Simon-Michel), docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra, l'an 1668, dans la congrégation de la doctrine chrétienne qu'il quitta en 1673. Le grand Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologale et un canonicat de son Eglise. Le cardinal de Bissy ayant, dit-on, eu des preuves que Treuvé était flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, et, de plus, très opposé aux décisions de l'Eglise, cherchant en toutes les manières à propager le parti de Jansénius, l'obligea de sortir de son diocèse, après qu'il y eut demeuré 22 ans. Treuvé se retira à Paris, où il mourut en 1730, à 77 ans. On a de lui : 1° *Discours de piété*, 1696 et 1697, 2 vol. in-12; 2° *Instruc-*

tions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacremens de pénitence et d'eucharistie, vol. in-12; ouvrage qu'il composa à 24 ans. Il y a de la force et de l'onction. Malgré ce qu'en ont dit quelques directeurs un peu trop aisés, il est certain que ce livre a produit de bons effets, et qu'il est propre à corriger des abus devenus très communs dans l'administration des sacremens, à maintenir ou à rétablir la vraie notion de la pénitence chrétienne (*voyez* CONCINA, HABERT Louis); mais il est vrai aussi qu'il y a des inexactitudes, dont quelques-unes pourraient faire soupçonner de la mauvaise foi, et des assertions qui, prises à la lettre, porteraient le découragement dans des âmes faibles et timides. 3° Le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12; 4° la *Vie de M. du Hamel, curé de Saint-Merry*, in-12. Il en fait un saint du parti. M. Amyot, collègue de du Hamel dans cette même paroisse, en donne une idée bien différente, dans une lettre au Père Anna, confesseur de Louis XIV.

*TRIAL (Jean-Claude), compositeur de musique, et directeur de l'Opéra de Paris, né dans le comtat Venaissin, en 1734. Sa conduite sage et la bonté de son cœur lui captivèrent la bienveillance du prince de Conti, qui, ayant appris sa mort (arrivée en 1771), s'écria : « Je viens » de perdre un ami ! » Il a composé la musique des opéras suivans : *Sylvie, Théonis, la Chercheuse d'esprit, Esope à Cythère, Flore*, plusieurs *Cantates*, etc.

*TRIAL (Antoine), habile comédien, était fils du précédent, des sentimens duquel il n'hérita point. Il suivit avec enthousiasme les principes de la révolution, et figura parmi les jacobins les plus acharnés contre l'ordre établi. Après la chute de Robespierre, et quand les jacobins étaient hués et poursuivis par les rues, il se tint caché plusieurs jours; mais quand il fut obligé de reparaître sur le théâtre, on lui prodigua des avanies, des insultes de toute espèce, et on le força de chanter la chanson du *Réveil du peuple*. Il en fut si vivement affecté, qu'il en tomba malade, et mourut trois jours après, en janvier 1795. Il a donné son nom aux rôles de son emploi.

TRIBBECHOVIUS (Adam), natif de Lubeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages connus en Allemagne. Les principaux sont : 1° *De doctoribus scholasticis, deque corrupta per eos divinarum humanarumque rerum scientia*; fruit de l'enthousiasme de secte et d'une haine aveugle. On l'a réimprimé en 1719. 2° *Historia naturalismi*, Iéna, 1700, in-4; 3° une critique des *Annales* de Baronius; 4° *De veritate creationis mundi; De angelis; De Mose, Ægyptiorum Osiride*, etc.

TRIBONIEN, jurisconsulte grec, était de Side en Pamphylie. Justinien conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui dans ce qu'on appelle en France le pays de droit écrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien au dehors, il était païen dans le fond du cœur, et il reste quelques traces de ces sentimens dans le *Digeste*, qu'il entreprit par ordre de Justinien vers l'an 531.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le 6e siècle, du temps de Chosroès Ier, roi de Perse, était de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Chosroès ne voulut accorder aucune trève, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le temps qu'il y resta, Chosroès voulut l'enrichir par des présens considérables; Tribunus, suivant le témoignage de Procope, écrivain contemporain, les refusa et ne demanda à son libérateur pour toute récompense de ses services, que la délivrance des Romains détenus en cap-

tivité. Sa prière lui fut accordée : on renvoya les soldats de Justinien, de quelque nation qu'ils fussent. Tribunus mourut en 579.

TRICALET (Pierre-Joseph), écrivain ecclésiastique, né à Dôle, le 30 mars 1696, étudia d'abord à Besançon, puis à Nozeroi. Les cordeliers de cette dernière ville, chez lesquels il était, le renvoyèrent à cause de sa mauvaise conduite : en effet, Tricalet se livra pendant quelque temps à la dissipation et à la débauche. Touché enfin par la grâce, il renonça à ses habitudes vicieuses, et retourna en pénitent auprès des cordeliers de Nozeroi. Après s'être livré à la prière et aux études théologiques, il prit ses degrés à Besançon, fut ordonné prêtre, et entra dans la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet (1721), où il remplit les fonctions de professeur et de directeur. Tricalet, devenu infirme de bonne heure, se retira, en 1744, à Villejuif, où le séminaire de Saint-Nicolas avait une maison. C'est là qu'il composa plusieurs ouvrages estimables, entre autres : l'*Abrégé du traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales*, 1756, in-12, réimprimé à Liége en 1802 ; 2° *Bibliothèque portative des Pères de l'Église*, 1758 - 1762, 9 vol. in-8, réimprimée en 1787, 8 vol. in-8 ; 3° *Précis historique de la vie de Jésus-Christ*, 1760 et 1777, in-13 ; 4° *Abrégé de la perfection chrétienne*, tiré des *OEuvres* de Rodriguez, 1762, 2 vol. in-12, réimprimé dans le même format en 1829 par les frères Périsse ; 5° le *Livre du chrétien*, 1762, in-12, réimprimé in-13 ; 6° *Les motifs de crédibilité rapprochés dans une courte exposition, prouvée par le témoignage des juifs et des païens*, 2 volumes in-12 ; 7° *L'Année spirituelle, contenant une conduite et des exercices pour chaque jour de l'année*, 1760, 3 vol. in-12, réimprimée en 1830, chez Lefort, 3 vol. in-12 ; l'*Ami de la religion* en a rendu un compte très avantageux, t. 62, pag. 223. Tralet mourut à Villejuif, le 31 octobre 1761. Goujet a publié un *Abrégé de sa vie*. *Voy.* aussi les *Mém. de Trévoux*, le *Journal chrétien*, l'*Année litt.*

* TRICAUD (Anthelme), historien, naquit à Belley, le 4 mai 1671, fit ses études avec éclat, embrassa l'état ecclésiastique, et devint prieur de Belmont, puis chanoine du chapitre d'Ainay de Lyon. Il s'occupa beaucoup de littérature, et outre différens *opuscules* insérés dans le Journal littéraire de Sauzey, il a laissé : 1° *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*, Paris, 1713, in-12 ; 2° *Histoire du siége de Barcelone* ; 3° *Campagne de M. le prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens dans la Morée*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12 ; 4° *Relation du conclave de Benoît XIII*, Nancy, 1724, in-12. Cet ouvrage, qui ne fait pas honneur aux principes de l'auteur, lui attira justement la censure de la cour de Rome, qu'il insulte en altérant les faits et par des réflexions injurieuses. Son opposition à la bulle *Unigenitus* le fit exiler en 1735 à Paris, où il mourut en 1739, âgé de soixante-huit ans.

* TRICOT (Laurent), grammairien, maître de pension, mort à Paris en 1778, a laissé les deux ouvrages suivans, qui ont eu plusieurs éditions : 1° *Nouvelle méthode à l'usage des colléges de l'université de Paris*, 1754, in-12 ; 2° *Rudiment de la langue latine*, in-12 ; 3° quelques *Pièces* de vers français dans l'*Almanach des Muses*.

TRIGAN (Charles), docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à 3 lieues de Valognes, né à Querqueville, près de Cherbourg en Basse Normandie, le 20 août 1694, mourut à sa cure, le 12 février 1764, dans la 70e année de son âge. L'étude fut sa passion ; mais ce fut surtout à sa patrie et à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement sa paroisse, et il en fit rebâtir à ses dépens l'église, une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public, sont : 1° la *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg*, mort en odeur de sainteté, petit in-8 ; 2° l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, 4 vol. in-4. Cet ouvrage finit au 12e siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au 14e.

Ces écrits manquent de grâce du côté du stile ; mais ils sont remplis d'une judicieuse critique et de recherches profondes.

TRIGAULT (Nicolas), jésuite, natif de Douay, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avait pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire, où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire : 1° la *Vie de Gaspard Barzée*, compagnon de saint Xavier, Anvers, 1610; 2° *De christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Riccii commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4; Cologne, 1617, in-8. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisait qu'avec des caractères gravés sur des planches et non des caractères mobiles. 3° *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623; avec des additions du Père Raderus et des figures de Sadler : c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon ; 4° un *Dictionnaire chinois*, 3 vol., imprimé à la Chine, etc.

TRIGLAND (Jacques), né à Harlem, en 1652, se rendit habile dans les langues orientales et dans la connaissance de l'Ecriture sainte, qu'il professa à Leyde, où il mourut en 1705, à 54 ans. On a de lui divers ouvrages, qui peuvent intéresser la curiosité des érudits, entre autres des *Dissertations sur la secte des caraïtes*. *Voyez* SCALIGER Joseph.

*TRIMMER (mistress Sara), anglaise, morte en 1815, a consacré une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse. C'est par ses conseils que l'on a ouvert, le dimanche, en faveur des jeunes filles sans fortune, des écoles gratuites, où on leur enseigne un état utile et les principes de la morale et de la religion. Elle a publié plusieurs ouvrages estimés : 1° *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, trad. en français; 2° *Abrégé de l'histoire sainte*; 3° *Abrégé du nouveau Testament*; 4° *Catéchisme des saintes Ecritures*, contenant une explication des ouvrages ci-dessus, 2 vol.; 5° l'*Histoire sainte tirée des saintes Ecritures avec des annotations et des réflexions*; 6° *Histoires fabuleuses destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, trad. en français sur la 2e édition par David de St.-George, Genève, 1789, 2 vol. in-12; 7° l'*Economie de la charité*, 1787, in-12; 8° *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de Paris*, 2 vol.; 9° *Histoire ancienne*; 10° *Histoire romaine*. Elle avait entrepris un ouvrage périodique sous le titre de *Guide de l'éducation*, dont il a paru 28 numéros formant 5 vol. On a publié en 1816 des *Mémoires sur la vie et les écrits de mistress Trimmer*, avec des lettres, des méditations et des prières nouvelles, choisies dans son *journal*, Londres, 2 vol. in-8.

TRIMOUILLE. *Voyez* TREMOILLE, URSINS Anne-Marie, OLONNE, TALMONT.

TRISSINO ou LE TRISSIN (Jean-George), poète italien, né le 8 juillet 1478, à Vicence, d'une illustre famille, étudia de bonne heure les principes de littérature d'après les grands maîtres de l'antiquité; et il consigna leurs leçons dans une *Pratique*, Vicence, 1589, in-4, qui n'est point commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité fut un poème épique en 27 chants; le sujet est l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage et bien dessiné; on y trouve du génie et de l'invention, un stile pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides; sa poésie languit quelquefois. Le Trissino était un homme d'un savoir très étendu, et habile négociateur. Léon X et Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires

importantes. (Il est le premier poète moderne de l'Europe qui ait fait un poème épique régulier. Il a inventé les vers libres, *Versi sciolti*. M. Daunou, dans l'article qu'il a consacré à Trissino dans la *Biogr. universelle*, lui reproche d'avoir fait ses odes en vers de onze et de sept syllabes, tandis que chacun sait que ce genre de poésie n'admet en italien que cette forme de mètre.) Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4; elle avait été jouée en 1514 sur un théâtre que l'on bâtit exprès. (Trissino mourut en 1550, âgé de 72 ans.) L'édition de toutes ses *OEuvres*, y compris la comédie *y Simillimi* ou les Menechmes, a été donnée par le marquis Maffei, Vérone, 1729, 2 vol. in-fol. Castelli de Vicence a écrit sa *Vie*.

TRISTAN *l'Ermite* (Louis), prevôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand-prevôt de l'hôtel sous Louis XI, fut le ministre de la plupart des exécutions précipitées que ce prince faisait faire souvent sur le moindre soupçon. La manière cruelle et impitoyable avec laquelle il s'acquittait de cet emploi odieux, le rendit l'horreur de tous les gens de bien. Il laissa une grande fortune ainsi que la principauté de Mortaigne-sur-Gironde, qui passa depuis dans la maison de Malignon, et ensuite en celle de Plessis-Richelieu.

TRISTAN (François), surnommé l'*Ermite*, né au château de Souliers dans la province de la Marche, en 1601, comptait parmi ses aïeux le célèbre Pierre l'Ermite, auteur de la 1re croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde du corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le Poitou, où Scévole de Sainte-Marthe le prit chez lui. Le maréchal d'Humières l'ayant vu à Bordeaux le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grâce, et Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentishommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, et si l'on en croit Boileau, *il passait l'été sans linge et l'hiver sans manteau*. Ce poète mourut en 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'évènemens, dont il a fait connaître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8 : roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. (On a de lui plusieurs tragédies, oubliées aujourd'hui, excepté *Mariamne*; jouée en 1637, elle eut un succès prodigieux, resta cent ans au théâtre, et sembla même balancer le succès du *Cid* du grand Corneille, son contemporain. (Ses *Poésies* ont été recueillies en 3 vol. in-4. — Son frère, Jean-Baptiste Tristan l'Ermite-Souliers, a publié : 1° l'*Histoire généalogique de la noblesse de Touraine*, 1669, in-fol.; 2° La *Toscane française*, 1661, in-4; 3° Les *Corses français*, 1662, in-12; 4° *Naples française*, 1663, in-4, etc. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRISTAN (Jean), écuyer, sieur de Saint-Armand et du Puy d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire historique sur les Vies des empereurs*, 1644, 3 vol. in-fol. Angeloni et le Père Sirmond ont relevé plusieurs fautes de cet ouvrage; et Tristan leur répondit avec l'emportement d'un érudit qui n'a point eu d'éducation.

TRITHÈME (Jean), né dans le village de Trittenheim (d'où il a son nom), à deux lieues de Trèves, 1462, se fit religieux bénédictin, et devint abbé de Spanheim, dans le diocèse de Mayence, l'an 1483. Il abdiqua dans la suite cette dignité, mais il ne tarda pas à être élevé à une nouvelle; il fut fait abbé de Saint-Jacques à Würtzbourg en 1506, et mourut le 15 décembre 1516. Il eut un grand zèle pour la discipline, cultiva l'étude et la fit cultiver. Son érudition était vaste et variée, et a produit un très grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont : 1° un *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, Cologne, 1546, in-4. Il

contient la vie et la liste des *Œuvres* de 870 auteurs que Trithême ne juge pas toujours avec goût. 2° Un autre *des Hommes illustres d'Allemagne*, et un 3e de ceux de l'*ordre de Saint-Benoît*, 1606, in-4, traduit en français, 1625, in-4; 3° *Six livres de polygraphie*, 1601, in-fol. traduit en français (*voyez* COLLANGE); 4° un *Traité de stéganographie*, c'est-à-dire, des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4, Nuremberg, 1721. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni enodatio Steganographiæ J. Trithemii*, 1624, in-fol. 5° Des *Chroniques*, entre autres, du monastère de Spanheim, dans *Trithemii Opera historica*, 1601, 2 part. in-fol.; 6° Ses *Ouvrages de piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Règle de Saint-Benoît*; des *Gémissemens sur la décadence de cet ordre*, et des *Traités sur les différens devoirs de la vie religieuse*; 7° *Annales Hirsaugienses*, 2 v. in-fol.; ouvrage qui renferme dans un assez grand détail plusieurs faits importans de l'histoire de France et de celle d'Allemagne; 8° *De Successione ducum Bavariæ et comitum Palatinorum*; 9° des *Lettres*. On lui a attribué encore un Traité, intitulé : *Veterum Sophorum sigilla et imagines magicæ*, qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'était mêlé de magie; mais on a prouvé que cet ouvrage n'est pas de lui.

* TRIVELLATO (Marc-Antoine), né à Monselice, dans le Padouan, vers 1687, professa la théologie au séminaire de Padoue avec distinction. Non seulement il était profond théologien, mais il possédait encore, dans diverses sciences, des connaissances variées et étendues. Il avait surtout cultivé avec soin les lettres latines, et il en parlait la langue avec pureté et facilité. Sa conversation était instructive et mêlée d'heureux mots, qui y répandaient beaucoup d'agrément. Il mourut à Padoue le 7 décembre 1773, âgé de 86 ans. Il a publié : 1° *Dissertationes theologicæ*, Padoue, 1739; 2° *Opusculà theologica*, Padoue, 1740; 3° *Dissertatio de Eucharistiæ sacramento et sacrificio*, Padoue, 1742; 4° *Dissertationes de sacramentis, et præsertim de baptismate et confirmatione*, Padoue, 1743; 5° *Enchiridion de Verbi incarnatione*, Padoue, 1750.

TRIVERIUS. *Voyez* DRIVÈRE.

TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigevano, d'une ancienne famille de Milan, où il naquit vers l'année 1447. Trivulce fit ses premières armes sous François Sforza, en France sous Louis XI, montra tant de passion pour les Guelphes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand Ier d'Aragon, roi de Naples, et passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince partit pour la conquête de Naples. Ce fut lui qui livra Capoue l'an 1495, et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. Il fut ensuite lieutenant-général de l'armée française en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, et défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII étant entré en Italie, l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. Trivulce accompagna ce monarque à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gênes, le 19 août 1504, et acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après il fut cause que les Français furent battus devant Novare, pendant que Louis de la Trimouille, homme d'une grande réputation, faisait le siége de cette place. Il répara cette faute sous François Ier, par les services qu'il rendit au passage des Alpes en 1515. Ce fut lui qui, avec des peines incroyables, fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se signala ensuite à la journée de Marignan. Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtres, aujourd'hui Arpajon, en 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. Accusé auprès de François Ier, par Lautrec, d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, il

passa les Alpes en hiver, et à quatre-vingts ans, pour se justifier. Lorsqu'il se présenta devant François Ier, ce prince détourna la tête, et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part, qu'*il n'était plus temps*. « Le dédain que le roi m'a » témoigné, ajouta-t-il, et mon esprit, » ont déjà fait leur opération; je suis » mort. » Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimait bien son caractère : *Hic quiescit, qui nunquam quievit*. Louis XII, voulant faire la guerre au duc de Milan, demandait à Trivulce ce qu'il fallait pour la faire avec succès? « Trois choses sont » absolument nécessaires, lui répondit le » maréchal : premièrement, de l'argent; » secondement, de l'argent; troisième- » ment, de l'argent. » Ce guerrier s'était fait naturaliser Suisse; il était sur le point de se faire recevoir aussi noble Vénitien : voilà, dit-on, les causes du refroidissement de François Ier à son égard. C'était le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation.

TRIVULCE (Théodore), parent du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, et à la journée de Ravenne en 1512. François Ier le pourvut du gouvernement de Gênes, dont il défendit le château contre les habitans, en 1528. Obligé de se rendre, faute de vivres, il alla mourir en 1531, à Lyon, dont il était gouverneur.

TRIVULCE (Antoine), cardinal, frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais. Il fut honoré du chapeau de cardinal, à la prière du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500. Il mourut en 1508, à cinquante-un ans, de douleur d'avoir perdu un de ses frères. Il y a eu quatre autres cardinaux de cette maison, tous distingués par leurs lumières, leurs vertus et les emplois importans qu'ils ont remplis.

*TROCHEREAU DE LA BERLIÈRE (Jean-Arnold), littérateur, né à Paris en 1718, occupa d'abord plusieurs emplois administratifs. La révolution l'ayant atteint dans un âge assez avancé, il put se soustraire à ses vicissitudes orageuses, et vécut ignoré dans un des faubourgs de la capitale, où il ne voyait qu'un petit nombre d'amis. Il termina sa paisible carrière vers l'an 1792. Trochereau a beaucoup traduit de l'anglais. Ses traductions les plus connues sont : 1° *Choix de différens morceaux de poésie*, Paris, 1746, in-12. Les morceaux de Spencer, de Dryden et de Pope sont assez bien rendus, et le traducteur y a conservé en grande partie les beautés de l'original. Son stile est rapide, clair, mais par fois un peu incorrect. 2° *La Spectatrice*. C'est son ouvrage le mieux écrit, et il fut bien reçu du public. On y rencontre des passages très instructifs et très intéressans. 3° *Histoire pratique du thé, avec des observations sur les qualités et les effets qui résultent de son usage*, de Coakley-Lettsom, 1773, in-12.

TROCZNOU. *Voyez* ZISCA.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Voconces, dont la capitale était Vaison, est compté parmi les bons historiens latins. Il avait mis au jour en 44 livres une histoire qui comprenait tout ce qui s'était passé de plus important dans l'univers jusqu'à Auguste. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres ni le titre d'*Histoire philippique*. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée, dont le stile était digne des meilleurs écrivains. Le Père de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et le garde de son sceau.

TROJA D'ASSIGNY. *Voyez* TROYA.

TROMBELLI (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier de Saint-Sauveur à Bologne, parvint aux premières charges de son ordre, s'appliqua constamment à divers genres d'étude, et mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié : 1° les *Fables* de Phèdre, en vers italiens, Venise, 1735; 2° les *Cent fables* de Faërne (*voyez* ce nom), en vers italiens, avec

quelques poésies latines, Venise, 1736; 3° *De cultu sanctorum dissertationes decem*, Bologne, 1740, 6 vol.; 4° *Apologie des quatre premières dissertations* précédentes, en latin, 1751. Kiesting, professeur de Leipsick, les avait attaquées. 5° *Vie et culte de saint Joseph*, 1768. Il y règne peu de critique, de même que dans les *Vies de saint Joachim et de sainte Anne*, 1768; *de la sainte Vierge*, 1761, 6 vol. On estime cependant les dissertations qui accompagnent ce dernier ouvrage, et qui renferment de très bonnes remarques. 6° L'*Art de connaître le siècle des manuscris latins et italiens*, Bologne, 1756, en italien; 7° Plusieurs *Dissertations* sur les sacremens et la liturgie, pleines de savoir et de bonne théologie, Bologne, 1769 et suiv., 8 vol. in-4.

*TROMBULL (Jonathas), gouverneur de Connecticut, naquit à Lebanow en 1710, étudia le droit et la théologie, et fut gradué dans ces deux facultés au collége d'Harvard en 1727. Après avoir rempli plusieurs emplois importans, il fut nommé au gouvernement de Connecticut en 1769, et se rendit digne, par sa sage administration, d'être réélu à cette place annuellement, et jusqu'en 1783. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, il rendit d'importans services à son pays; mais il ne se décida à suivre l'impulsion de ses concitoyens que lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus de voie à aucun arrangement avec la mère-patrie. Il était étroitement lié avec le fameux général Washington, avec lequel il entretint une correspondance suivie. Il fut aussi l'ami du président Stiles, et des personnages les plus marquans de cette révolution. La guerre étant terminée, il quitta les affaires publiques, et se retira dans une campagne, où il partagea son temps entre l'étude et la pratique de sa religion. Il était naturellement généreux, et on cite de lui plusieurs traits de bienfaisance. Trombull mourut en 1785, à l'âge de soixante-quinze ans. On trouve dans les *Collections historiques* une lettre de lui sur la guerre de l'indépendance, très intéressante en ce qu'elle établit plusieurs faits ou douteux ou ignorés.

TROMMIUS (Abraham), théologien protestant, né à Groningue en 1633, fut pasteur dans sa patrie, où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance grecque* de l'*ancien Testament*, de la version des Septante, Amsterdam et Utrecht, 1718, 2 vol. in-fol. Il y attaque la *Concordance grecque* de Conrad Kircher; mais Jean Gagnier, d'Oxford, a vigoureusement défendu Kircher. Cependant les deux Concordances ont leurs partisans. Trommius s'est attaché, de même que Conrad Kircher, à l'édition de Francfort de 1597; ils auraient mieux fait de suivre l'édition du Vatican, que tous les savans préfèrent. Gagnier est du même sentiment. Cet inconvénient n'est pas réparé par le parallèle des deux éditions, fait par Lambert de Bos, inséré dans l'édition de Trommius. On a encore du même une autre *Concordance* en flamand, qu'il continua après J. Martinus de Dantzick.

TROMP (Martin Happertz), amiral hollandais, né en 1597 à la Brille, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglais et barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit, en cette qualité, la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, et gagna trente-deux autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1653. Les états-généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le vieux temple de Delft, avec les héros de la république; ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avaient attiré des envieux; mais il avait su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *grand-père des matelots*; et, parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *bour-*

geois. — Son fils, Corneille Tromp, devint lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691, à soixante-deux ans. Il était né à Rotterdam, le 9 septembre 1629. Sa *Vie* a été donnée au public, La Haye, 1694, in-12, et, quoique moins brillante que celle de son père, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRON (Saint), *Trudo*, pieux et zélé ecclésiastique du 7e siècle, un des apôtres du Brabant et du pays de Liége, convertit un grand nombre d'idolâtres ; car il en restait encore beaucoup dans cette contrée, et fonda le monastère qui porte son nom, et autour duquel il se forma successivement une ville. Il fonda encore un autre monastère à Bruges en Flandre, et mourut en 693. Quelques auteurs prétendent qu'il embrassa la vie monastique; mais cette opinion ne paraît pas fondée, quoiqu'on puisse le regarder comme un disciple de saint Remacle, par la confiance qu'il eut dans les lumières et les leçons de ce saint.

*TRONCHAY (Michel), naquit à Mayenne, en 1667, d'une ancienne famille. Il fit ses humanités dans le collége de cette ville, et sa philosophie au Mans, chez les Pères de l'Oratoire. Il vint ensuite à Paris, où il recommença sa philosophie au collége du Plessis, et suivit pendant deux ans les cours de Sorbonne. Ce fut alors que M. Lenain de Tillemont, à qui un jeune ecclésiastique était nécessaire pour l'aider dans ses travaux, se l'attacha. Tronchay n'avait que vingt-deux ans ; il en passa huit avec cet illustre savant, qui, à sa mort, lui laissa une pension, et le chargea de publier ce qui restait fait pour la continuation de ses *Mémoires*. Tronchay s'acquitta de cette tâche avec fidélité. Il n'était point dans les ordres sacrés quand il vint demeurer avec M. de Tillemont : celui-ci lui fit prendre le sous-diaconat. Ce ne fut qu'en 1716, long-temps après la mort de son bienfaiteur, qu'il reçut le diaconat et la prêtrise des mains de M. Colbert, évêque de Montpellier. Peu de temps après, ayant été nommé à un canonicat de l'église collégiale de Saint-Michel-lès-Laval, il alla le desservir. Des divisions régnaient dans ce chapitre : elles fatiguèrent Tronchay, accoutumé à une vie solitaire et paisible; il accepta une place d'aumônier chez madame la princesse de Conti, seconde douairière. Le nouveau genre de vie auquel cet emploi l'assujettissait lui convint moins encore. Il retourna à Laval en 1733, résigna son canonicat et se retira au château de Nonant, dans le diocèse de Lisieux. Il y mourut le 30 septembre de la même année, âgé d'environ soixante-cinq ans. On conçoit que, d'après sa première éducation et son séjour chez M. de Tillemont, qu'il appelait son *maître*, Tronchay devait partager les sentimens de cet homme célèbre, au sujet des questions qui s'agitaient alors. Il avait eu occasion de voir le Père Quesnel à Paris en 1701 ; il s'y était livré avec lui, et depuis ce temps il existait entre eux une correspondance habituelle qui ne cessa qu'à la mort de ce Père, et qui ne pouvait que confirmer Tronchay dans les mêmes opinions. On a de lui : 1° la continuation des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, etc. M. de Tillemont en avait donné 6 vol. in-4, Tronchay y en ajouta 10 ; ce qui porte l'ouvrage à 16 vol. 2° *Idée de la vie et de l'esprit de M. Lenain de Tillemont*, Nancy, 1706, in-12. On y a joint par la suite des *Réflexions* et des *Lettres* du même, que l'abbé Tronchay avait en sa possession. 3° Un 6e vol. de l'*Histoire des empereurs*. Tronchay l'avait mis en état de paraître ; mais il ne fut imprimé qu'en 1738, après sa mort. 4° *Histoire abrégée de l'abbaye de Port-Royal*, depuis sa fondation jusqu'à l'enlèvement des religieuses en 1709, Paris, 1710, in-12 ; réimprimée en 1720 ; 5° une *Lettre* à M. Colbert, évêque de Montpellier, 1725. Il a, dit-on, mis en ordre les *Mémoires de Nicolas Fontaine*. Ils ne parurent qu'en 1736.

*TRONCHET (François Denys), fameux jurisconsulte, naquit à Paris en 1726, étudia les lois, et devint avocat au parlement ; mais il n'y parut que fort peu de temps, se sentant plus de talent pour la consultation que pour la plaidoierie. Lors de l'installation du parlement,

il ferma son cabinet pour ne le rouvrir qu'après le retour des anciennes cours souveraines. Il était président de l'ordre des avocats, lorsque le tiers-état de Paris le nomma député aux états-généraux. Il n'obtint pas une grande influence dans l'assemblée nationale, où il ne se fit presque remarquer que par sa modération. Il travailla beaucoup dans les comités, et entra dans celui de constitution le 15 septembre 1789. Après les funestes journées des 5 et 6 octobre, où la populace de Paris alla insulter le roi et la reine à Versailles, il déclara que les districts de Paris n'avaient ni désiré ni demandé la translation du roi dans cette ville; cette translation eut cependant lieu par les manœuvres des malveillans. Ami et défenseur de la justice, tant qu'il fut dans le comité des droits féodaux, il combattit en faveur des propriétaires; mais tous ses efforts furent vains. Il s'éleva, en mars 1790, contre l'invasion du comtat Venaissin, et proposa dans cette occasion des moyens sages qui furent rejetés. Tronchet prononça ensuite plusieurs discours éloquens sur les lois judiciaires, et, le 30 janvier 1791, il réclama contre l'insertion de son nom dans la liste des membres du club monarchique. En mars il occupa le fauteuil de président, et en juin il fut un des trois commissaires chargés de recevoir la déclaration du roi et de la reine, à leur retour du malheureux voyage à Varennes. Il s'occupa ensuite de la révision de plusieurs articles de la nouvelle constitution. Quand les ennemis du trône eurent résolu de mettre Louis XVI en jugement, ce prince choisit pour un de ses défenseurs Tronchet, et il s'acquitta de cette noble tâche avec le zèle et le talent dignes d'un client si auguste. L'intérêt qu'il avait mis dans la défense dont il était chargé le rendit suspect aux jacobins, et, en septembre 1793, le comité des recherches ordonna son arrestation. Tronchet parvint à se soustraire à toutes les perquisitions. Le département de Seine-et-Oise le nomma, en septembre 1795, son député au conseil des anciens, qu'il présida en novembre de la même année. Toujours modéré et juste, il parla, en mai 1796, en faveur des pères et mères des émigrés. Après le 18 brumaire, Tronchet fut, avec Grassous et Vernier, un des membres de la commission créée par le conseil des cinq-cents, afin de préparer un travail sur le Code civil. En avril 1800, il entra au tribunal de cassation, et fut désigné, dans cette même année, pour être membre du sénat, où il entra en février 1801, par décision des consuls, du corps législatif et du tribunat; en novembre 1804 on lui accorda la sénatorerie d'Amiens, et il fut nommé en même temps grand-officier de la Légion d'Honneur. Ce respectable magistrat mourut le 10 mars 1806, âgé de quatre-vingts ans. Ses restes furent déposés dans l'église souterraine de Sainte-Geneviève, et M. François de Neufchâteau prononça son *Eloge* sur sa tombe. M. de la Malle a célébré dans un discours les vertus de son ancien confrère, et M. de la Vallée a publié sur lui une *Notice historique*. On a de lui, outre différens morceaux de Milton, Thompson, Prior, Pope, l'Arioste, le Tasse, etc., traduits en vers français : 1° une *Traduction* de l'Introduction de l'histoire de Charles-Quint; 2° une autre *Traduction* d'une partie de l'Histoire d'Angleterre, par Hume; 3° *Tableau de l'Histoire du Mahométisme*, etc. 4° *La Mort de Caton d'Utique*, tragédie, etc.

TRONCHIN (Théodore), naquit à Genève, en 1709, d'une famille noble, originaire d'Avignon, recommandable par son ancienneté et par les emplois qu'elle occupa dans la république. Il voyagea en Angleterre. Tandis qu'il s'arrêtait à Cambridge, un des ouvrages de Boerhaave lui tombe entre les mains : il le lit, le relit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment l'Angleterre, renonce à la fortune que Bolingbrocke lui préparait, et vient en Hollande grossir l'auditoire nombreux du professeur de Leyde. Celui-ci distingua bientôt le jeune Tronchin. Au bout de quatre mois, il se reposa sur lui d'une partie de ses soins. Tronchin séjourna quelques années près de son maître, et, lorsqu'il se préparait à retourner en Angleterre, il fut retenu

par Boerhaave, et placé dans son voisinage à Amsterdam. De ce moment, le médecin hollandais renvoya tous les habitans de cette capitale à son élève. *C'est un autre moi-même*, leur disait-il; *vous pouvez me consulter sans quitter Amsterdam, en lui parlant.* Tronchin se maria en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Il retourna dans sa patrie, où il fut professeur de médecine, s'acquit beaucoup de réputation, et mourut à Paris en 1781. Tronchin suivait la nature; il l'aidait dans la route qu'elle prend toujours, et ne la contraignait jamais d'en prendre une autre. *Il n'y a qu'une médecine*, disait-il souvent; *c'est la médecine observatrice et expectante.* (*Voyez* CONDAMINE.) Quoique protestant, il fut toujours attaché aux principes du christianisme, et ennemi des délires philosophiques. Etant allé voir Voltaire dans sa dernière maladie, il fut frappé de la triste situation où il vit cet homme fameux, et dit que *ce spectacle serait utile à tous les jeunes gens menacés de perdre les ressources précieuses de la religion.* C'est lui encore qui dit à l'évêque de Viviers : *Pour voir toutes les furies d'Oreste, il n'y avait qu'à se trouver à la mort de Voltaire.* Ces anecdotes, rendues publiques quatre ans avant la mort de Tronchin, ont été vainement contredites par quelques disciples de Voltaire; le célèbre médecin ne les a jamais désavouées. On a de lui : 1° *De colica Pictonum*, Genève, 1757, in-4; ouvrage dont M. Bouvart a donné la critique sous le titre d'*Examen*; 2° *Dissertatio medica de nympha*, in-4. On doit encore à Tronchin une belle *Edition* des Œuvres de Guillaume Baillou, Genève, 1762, 4 vol. in-4, avec une préface de sa façon, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

* TRONÇON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), avocat au parlement de Paris, naquit à Reims en 1753, et suivit les cours de droit à Paris. Il se fit une réputation méritée par son savoir et son éloquence, et montra beaucoup de modération au milieu de nos orages politiques. Sous le règne de la *terreur*, il eut plusieurs fois à défendre les victimes traduites devant le tribunal révolutionnaire. Il parla avec la même vigueur pour les malheureux Nantais poursuivis par le féroce Carrier; mais ce fut dans le procès de Marie-Antoinette qu'il développa toutes les ressources de son éloquence. L'intérêt qu'il montra en faveur de son illustre cliente lui attira la haine des *jacobins*, qui le firent mettre en arrestation. Il subit un long interrogatoire, par lequel il put prouver, qu'il n'avait rien appris de secret sur Marie Antoinette. Sommé de rendre les effets qu'il avait reçus des mains de la reine, il déposa au comité de sûreté générale des cheveux, et autres souvenirs destinés à des personnes qui lui étaient chères. En 1795, il fut élu député de Seine-et-Oise au conseil des anciens : il défendit et sauva plusieurs membres du comité révolutionnaire de Nantes, coaccusés de Carrier, et qui n'avaient pas partagé ses crimes. Il parla avec énergie, le 19 mars 1796, en faveur de parens d'émigrés, et le 19 mars 1797, il vota le rejet de la résolution qui exigeait des électeurs le serment de haine à la royauté. Nommé secrétaire le 20 mai, il plaida la cause des fugitifs de Toulon, et réclama inutilement en leur faveur la clémence de l'assemblée. Tronçon était un des chefs du parti appelé des *temporiseurs*, dont il était le principal soutien. A l'époque du 18 fructidor (4 septembre 1797), il fit le fameux rapport concernant la marche des troupes appelées vers Paris; mais ce rapport ne produisit pas l'effet qu'en attendait son parti, qui abandonna Tronçon, malgré ses longs et utiles services. Compris bientôt après dans la proscription de Pichegru et autres accusés, il fut déporté à Cayenne, dont le climat insalubre était appelé par les républicains la *guillotine sèche*. Tronçon y succomba le 22 juin 1798, à l'âge de 45 ans.

TRONSON (Louis), né à Paris d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, place qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut élu supérieur en

1676, et où il mourut en 1700, à 79 ans. C'était un homme d'un grand sens, d'un savoir étendu et d'une piété exemplaire. Il assista, en 1694, avec les évêques de Meaux et de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de madame Guyon furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés. Le premier, qui a pour titre : *Examens particuliers* (1), fut imprimé in-12, en 1690, à Lyon, pour la première fois. Il y en a aujourd'hui 2 vol. C'est proprement un recueil de méditations sur les vertus dont on a le plus besoin, ou les défauts dont on est le plus entaché, ou les devoirs qu'il est le plus important de bien remplir. Le second, intitulé *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'Ecriture, des Conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avait d'abord paru que 3 vol. in-12; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4. On a encore de lui : *La Vie de la sœur Marie du Saint-Sacrement*, Paris, 1690, in-8. *Voyez* MARIE DE L'INCARNATION. (M. Tronson avait laissé beaucoup de manuscrits; les messieurs de Saint-Sulpice en ont mis quelques-uns au jour, et ils viennent de publier le *Manuel du séminaire*, 2 vol. in-12; *Traité de l'obéissance*, 1 vol. in-12; *Retraite et méditations ecclésiastiques*, 1 vol. in-12.)

TROPHIME (Saint), né à Ephèse, ayant été converti à la foi par saint Paul, s'attacha à lui, et ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe, et de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'apôtre à Rome, en son premier voyage; et saint Paul dit, dans son épître à Timothée, qu'il avait laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint, et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui paraît fabuleux.

TROUIN. *Voyez* GUAY-TROUIN.

* TROUSSET (M.-E. Berard), médecin, né en Dauphiné en 1770, devint médecin en chef de l'hôpital civil de Grenoble. Il avait une méthode digne d'être imitée par tous ses confrères; il écrivait tous les jours les variations de chaque maladie compliquée. En conservant ainsi le souvenir des premiers symptômes du mal, il pouvait les rapprocher davantage de ses causes, et faire usage de ces mêmes observations en d'autres maladies de la même espèce, où il avait alors pour guide l'expérience. On lui doit plusieurs découvertes intéressantes, comme celle de la qualification du fluide qui s'échappe du corps humain par les pores de la peau. Ce fluide avait été assimilé par le comte de Milly à l'air fixe, tandis qu'Ingenhousz l'avait cru un air phlogistique ou gaz azote : Fourcroy avait combattu la première de ces opinions; mais il avait laissé la question indécise : elle fut résolue par Trousset, qui analysa quelques bulles de cet air, et trouva le gaz azote sans aucun mélange d'acide carbonique. Ce médecin est mort à Grenoble en 1807, à l'âge de 37 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus connu jusqu'à présent est son *Histoire de la fièvre* qui a régné épidémiquement à Grenoble en 1799, 1800, 1801, in-8.

TROY (François de), peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, apprit les principes de son art sous son père. Il s'appliqua surtout au portrait, et fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du directeur, et enfin directeur. Ce maître donnait beaucoup d'expression et de noblesse à ses figures. Son dessin était correct; il était grand coloriste, et finissait extrêmement ses ouvrages. — Son fils, Jean-François de TROY, mort à Rome en 1752, à l'âge de 76 ans, fut directeur de l'académie de peinture de Paris, et depuis directeur de celle que les Français ont à Rome. On admire dans ses ouvrages un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave et piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles et heureusement exprimées.

* TROYA D'ASSIGNY (Louis), prêtre du diocèse de Grenoble, né vers 1696, est connu par son attachement aux principes de Port-Royal et par les ouvrages suivans : 1° *Saint Augustin, contre l'incrédulité avec le plan de la Religion,*

(1) Cet ouvrage a beaucoup gagné à la nouvelle édition qui en a été donnée par feu M. Emery, dernier supérieur-général des sulpiciens.

Paris, Lottin, 1754, 2 vol. in-12; 2° *Fin du chrétien*, ou *Traité dogmatique moral sur le petit nombre des élus*, en trois parties, ou *Refonte, avec augmentation, de la Science du salut*, ouvrage d'Olivier Desbors-des-Doires, dit d'*Amélincourt*, ladite refonte faite par l'abbé Troya d'Assigny, 1751, 3 vol. in-12; 3° *Traité dogmatique et moral de l'espérance chrétienne*, Avignon, (Paris), 1753-1755, 2 vol. in-12; 4° *Discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien l'Apostat, traduits du grec en français*, 1735, in-12. La France littéraire, tom. 2 pag. 112, lui attribue en outre : 5° *Dénonciation faite à tous les évêques de France*; 6° *La vraie Doctrine de l'Eglise*; 7° *Dissertation sur le caractère essentiel à toute la loi de l'Eglise*. L'abbé Troya d'Assigny mourut en octobre 1772, âgé d'environ 76 ans. Il fut un des premiers rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*.

TRUAUMONT (N. la), né à Rouen d'un auditeur des comptes, était un jeune homme perdu de dettes et de débauches. Il fut l'instigateur, en 1674, d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'aurait eu aucun effet, si elle n'avait été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazon. Il avait été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnait d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans son frère; il voulut se venger en se mettant à la tête d'un parti. Le but des conjurés était de livrer au comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, Honfleur, le Hâvre, et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Les coupables furent tous exécutés, à l'exception de la Truaumont, qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter. L'intention de Louis XIV était de faire grâce au chevalier de Rohan; le jour de l'exécution, allant et revenant de la messe, il regarda de tous côtés si personne de sa famille ou de ses amis ne se présenterait pour la demander : on crut sans doute son crime au dessus de la clémence du prince; personne ne se présenta.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'Eglise de Nantes, et ensuite archidiacre et chanoine de Saint-Malo sa patrie, né en 1697, fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin, et il fit le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisait espérer, il retourna à Paris, où il vécut jusque vers l'an 1767. Accablé de vapeurs, il se retira à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos; mais il mourut quelque temps après, au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces, lui avaient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation était instructive; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimait avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Essais de littérature et de morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés, et traduits en plusieurs langues. Quelques critiques qu'on ait faites de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'esprit d'analyse, la sagacité et la précision, qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, et toutes inspirent la probité et l'amour du bien. 2° *Panégyriques des saints*, languissamment écrits, précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de choses bien vues et bien rendues. Dans la seconde édition, de 1764, en deux volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avaient été faites pour le *Journal des savans*, et pour le *Journal chrétien*, auxquels il avait travaillé pendant quelque temps. La manière dont il s'exprima sur Voltaire dans ce dernier ouvrage lui attira (surtout dans la pièce intitulée *le Pauvre Diable*) des épigrammes très mordantes de la part de ce poète, qui lui avait écrit auparavant des lettres très flatteuses. 3° *Mémoires pour servir à l'Histoire de messieurs de la Motte et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires sont souvent minutieux et quelquefois romanesques. Celui qui regarde Fontenelle n'est qu'un panégyrique.

TRUCHET (Jean), né à Lyon, en 1657, d'un marchand, entra dans l'ordre des carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie; mais il s'y livra tout entier à la mécanique. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France, ces montres se dérangèrent, et il n'y eut que le Père Truchet qui pût les raccommoder. Colbert, charmé de ses talens et de son adresse, lui donna 600 liv. de pension. Il n'avait alors que 19 ans. Le Père *Sébastien* (c'était son nom de religion) s'appliqua dès lors à la géométrie et à l'hydraulique. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importans, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre le Grand, et de plusieurs autres princes, et enrichit les manufactures de plusieurs découvertes. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Ses tableaux mouvans ont été un des ornemens de Marly. Le premier, que le roi appela *son petit Opéra*, changeait 3 fois de décoration à un coup de sifflet; car ces tableaux avaient aussi la propriété des résonnans ou sonores. Le deuxième tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentait un paysage, où tout était animé. Le roi nomma le Père Sébastien un des honoraires de l'académie des sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, et l'on trouve plusieurs mémoires de sa composition dans le recueil de cette société. Les dernières années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, qui l'enlevèrent aux sciences en 1729. Quoique fort répandu au dehors, le Père Sébastien fut un très bon religieux, très fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste. Il conserva toujours, dans la dernière rigueur, l'extérieur convenable à son état.

TRUCHSÈS (Gebhard), archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld, vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant, et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. L'empereur Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les états du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de religion conclue à Augsbourg, que Truchsès était déchu de l'épiscopat, et qu'il fallait procéder à une nouvelle élection. Le jour même que les états se séparèrent, Truchsès épousa publiquement à Rosenthal celle à laquelle il avait été marié clandestinement. Grégoire XIII n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année on élut à sa place le prince Ernest de Bavière, qui fut obligé d'employer les armes contre le prélat déposé. *C'est cette malheureuse apostasie qui obligea le pape d'envoyer un nonce à Cologne*, dit l'électeur Maximilien d'Autriche, dans un mandement du 4 février 1787; dans lequel cependant, par une espèce d'inconséquence, il s'éleva contre cette même nonciature. Truchsès se retira avec sa prétendue femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1601. Les protestans et Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre; mais Bayle est d'un autre avis, et a démontré que du Plessis-Mornay, le sage de la Henriade, avait conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. *Voyez Réponse aux Questions d'un provincial*, tome 2, page 211-229.

TRUDON. *Voyez* TRON.

*TRUFFER (Jean), professeur, né en 1746 à Hardinvest, département de la Manche, fit ses études à Paris au collége d'Harcourt avec une grande distinction. Dès l'âge de 19 ans il entra dans l'enseignement, et il y resta malgré la révolution, à laquelle il fut entièrement étranger. Admis dans les écoles centrales par le Directoire, il fut, sous l'empire, professeur au lycée Charlemagne. Après un

demi-siècle de travaux, ce vétéran de l'ancienne université est mort à Paris le 31 janvier 1828. On lui doit une *Traduction* estimée des plus célèbres *Harangues de Cicéron contre Verrès*.

TRUXILLO (Thomas de), célèbre prédicateur, né à Zurita dans l'Estramadure, se fit religieux de la Merci. Ayant eu quelques démêlés avec ses confrères, dans le temps qu'il était supérieur de la maison de son ordre à Madrid, il passa dans celui des dominicains à Barcelone. Il vivait encore en 1596. On a de lui plusieurs ouvrages théologiques et ascétiques, dont on voit le catalogue dans la bibliothèque des Pères Echard et Quetif.

TRYPHON ou Diodote, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balas, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Démétrius Nicanor. Après la mort de Balas, il alla en Arabie chercher Antiochus, fils de ce prince, et le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de Démétrius, son compétiteur, qui fut vaincu et mis en fuite. Mais le perfide Tryphon, qui méditait de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus; et craignant que Jonathas Machabée ne mît obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon le voyant si bien accompagné n'osa exécuter son dessein, et eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présens, et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe, et de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnait aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposait. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté, et les gens qui l'accompagnaient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée, et vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas, avec cent talens d'argent, sous prétexte de délivrer leur père. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le père et les deux fils, et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étaient que les préludes d'un plus grand, qui devait lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus, dont il prit la place, et il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés; mais il ne garda pas long-temps le royaume que ses crimes lui avaient acquis. Antiochus-Sidètes, successeur légitime du trône, entra dans son héritage, et toutes les troupes, lasses de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, où le nouveau roi le poursuivit, et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir long-temps contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, et de là il gagna Apamée sa patrie, où il croyait trouver un asile; mais y ayant été pris, il fut mis à mort.

TSCHIRNAUS ou Tschirnhausen (Ernfroi Walter de), habile mathématicien, naquit à Kislingswald, seigneurie de son père, dans la Lusace, en 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi, l'an 1672, dans les troupes de Hollande, en qualité de volontaire, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Il vint à Paris pour la troisième fois, en 1682, et il proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques, si connues sous le nom de *Caustiques de M. de Tschirnaus*, et qu'il exposa en deux savans *Mémoires*. (Le mot *caustique* est ici un terme de catoptrique et de dioptrique, et signifie la courbe sur laquelle se rassemblent les rayons réfléchis ou rompus par une surface, et où ils ont une force brûlante qu'ils ne peuvent avoir ailleurs.) Cette compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et

entre autres le miroir ardent qu'il présenta à M. le duc d'Orléans, régent du royaume. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels on voulait l'élever. Les lettres étaient son seul plaisir. Il cherchait des gens qui eussent des talens, soit pour les sciences utiles, soit pous les arts : il les tirait des ténèbres, et était en même temps leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Ce savant estimable mourut en 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui plusieurs ouvrages, savoir : 1° *de Medicina mentis et corporis*, Amsterdam, 1687, in-4 : ouvrage à peine connu aujourd'hui, quoique plein de vues utiles et sagément écrit. (2° *Medicina mentis*, etc., ibid., 1687.)

TSCHOUDI ou Tschudi (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), ministre de l'évêque-prince de Liége à Paris, et mort dans cette capitale en 1784, est connu par des poésies agréables, quelques odes, et des ouvrages de botanique. Il a fait l'extrait, traduit de l'anglais, d'un Traité concernant *les Arbres résineux conifères*, qu'il a augmenté de notes, d'observations, d'expériences particulières, Metz, 1768, 1 vol. in-8. On trouve de lui, dans le quatrième volume du Supplément de l'*Encyclopédie*, un Mémoire imprimé séparément sur la transplantation, la naturalisation et le perfectionnement des végétaux. Ces deux ouvrages font honneur à M. de Tschoudi, par la solidité des idées et la clarté du stile. Nous connaissons encore de cet auteur quelques poésies, qui ne font pas honneur à son talent, et un livre de franc-maçonnerie qui a pour titre *l'Etoile flamboyante*, 2 vol. in-12. Un de ses ancêtres est auteur d'une *Chronique helvétique*, qui renferme des pièces intéressantes pour cette histoire.

TUBALCAIN ou tubal-caïn, fils de Lamech le Bigame et de Sella (2975 avant J.C.) fut l'inventeur de l'art de battre et de forger le fer, et toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourrait croire que le Vulcain des païens a été calqué sur ce patriarche, comme la plupart des personnages de la fable le sont sur les hommes célèbres dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte.

TUBERON ou Tubero (Louis), abbé d'une maison religieuse de la Dalmatie, au 16e siècle, est connu par des *Commentaires* ou recueils des choses arrivées de son temps dans la Hongrie, la Turquie, et les pays circonvoisins. Cette histoire très intéressante, divisée en 11 livres, commence à l'an 1490, et finit à l'an 1552. Elle est écrite en latin d'un stile net et coulant. On l'a imprimée à Francfort en 1604 ; mais les noms propres des Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le 2e vol. des *Scriptores rerum hungaricarum* de Schwandtnerus, Leipsick, 1746, avec une préface, des corrections, des sommaires, etc., par Belius. Plusieurs critiques croient que le nom de *Tuberon* est supposé, et que l'auteur de ces Commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement le vrai.

* TUBY ou Tubi (Jean-Baptiste), dit le *Romain*, sculpteur renommé du règne de Louis XIV, naquit à Rome vers 1630, et a laissé un grand nombre d'ouvrages qui font honneur à son talent. Les principaux sont : *le Poème lyrique*, dans le jardin de Versailles ; *la Fontaine de Flore*, dans le même jardin, où l'on voit encore de lui *Galatée*, *l'Amour*, un *vase* en marbre où sont sculptées *les Conquêtes de Louis XIV en Flandre*. Il a en outre exécuté les *statues* suivantes : celle de la mère de Le Brun, sur le tombeau de ce fameux peintre ; celle de *la Religion*, sur celui de Colbert ; l'*Immortalité*, sur le tombeau du premier médecin du roi ; le magnifique *mausolée* de Turenne, aujourd'hui aux Invalides, et exécuté d'après les dessins de le Brun, etc. Tuby est mort à Paris en 1700, à l'âge de 70 ans.

TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la poésie latine, et revit l'*Enéide* avec Varius, par ordre d'Auguste.

* TUCKER (Abraham), écrivain anglais, né vers l'an 1700, se consacra entièrement aux sciences. Parmi ses différens ouvrages, on a surtout remarqué ses *Recherches de la lumière de la nature*, 9 vol. in-8, dont les cinq premiers furent publiés, du vivant de l'auteur, en 1768, sous le nom supposé d'Edouard Search, et les quatre autres parurent en 1777, deux ans après sa mort, arrivée en 1775. Cet ouvrage suffit pour établir la réputation de Tucker. Il y parle sur toutes les matières relatives à la physique et à la métaphysique, avec autant d'érudition que de clarté.

* TUCKER (Josué), publiciste anglais, naquit en 1711. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il prit les ordres, devint pasteur d'une église de Bristol, puis doyen de Glocester. Il était savant théologien, et a écrit des ouvrages estimés sur cette science. Ses autres productions littéraires roulent sur le commerce et sur la politique. Pendant la guerre de l'indépendance américaine, Tucker soutint, dans plusieurs de ses brochures, qu'il fallait que l'Angleterre accédât aux demandes des Américains, ou qu'elle reconnût leur indépendance, sans entreprendre une longue querelle dont les suites seraient malheureuses. Le plus remarquable des ouvrages de Tucker est intitulé : *Traité du gouvernement civil* : il s'y montre opposé aux opinions de Locke. Il mourut en 1776, à 65 ans.

TUDESCHI ou Tedeschi (Nicolas), plus connu sous le nom de *Panorme*, et appelé aussi *Nicolas de Sicile*, l'*abbé* de *Palerme* et *l'abbé Panormitain*, était de Catane en Sicile, où il naquit vers 1370. Il se rendit si habile dans le droit canonique qu'il fut surnommé *Lucerna juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Sainte-Agathe, de l'ordre de Saint-Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Bâle, et à la création de l'anti-pape Félix, qui le fit cardinal en 1440, et son légat *a latere*, en Allemagne. Il persista quelque temps dans le schisme ; mais y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, et y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise en 1617, 9 vol. in-fol. Son stile est barbare, et ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés. On n'a point inséré dans cette édition : *Defensio concilii Basileensis adversus Eugenium papam*, dont Jean Gerbais, docteur de Sorbonne, a donné une Traduction française, l'an 1687. Plusieurs critiques croient que ce traité n'est pas de Tudeschi.

TULLIE, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Aruns, fils aîné de Tarquin l'Ancien. Peu contente de cette alliance, elle cherche à plaire à Tarquin le Superbe, qui avait épousé sa sœur. Ils complotent de se défaire, l'une de son mari, et l'autre de sa femme ; et, après avoir exécuté ce double parricide, ils joignent ensemble leurs fortunes et leurs fureurs par le mariage. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son père, l'an 533 avant J. C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par dessus le corps tout ensanglanté de son père. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

TULLIE (Tullia), fille de Cicéron, naquit l'an 77 avant J. C. Elle fut mariée trois fois : d'abord à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très attaché à son beau-père ; puis elle épousa Furius Crassipes, et enfin Publius Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron était gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux ; et les troubles que Dolabella, dont les affaires étaient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands chagrins à Cicéron et à Tullie. Elle mourut l'an 44 avant J. C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive, que les méchans disaient qu'il y avait eu plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille. Ce qu'il y a de sûr, au rapport de Plutarque, c'est que la seconde femme de Cicéron se réjouit de la mort de Tullie, et que de dépit il la répudia, comme il avait répu-

dié Tarentia, mère de Tullie, parce qu'elle n'avait pas donné un équipage assez brillant à sa fille. C'est à l'occasion de la mort de Tullie que Cicéron composa un *Traité de Consolatione*, que nous n'avons plus, et que Sulpicius lui écrivit la belle lettre qui commence, *Posteaquam mihi renunciatum est*. On a prétendu que, sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un ancien tombeau avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ*. Il y avait, dit-on, un corps de femme, qui au premier souffle d'air fut réduit en poussière, et une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé près de quinze cents ans ; mais c'est un conte ridicule. Voyez-en la réfutation dans l'ouvrage d'Octave Ferrari, intitulé *De Lucernis sepulcralibus*.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à Numa Pompilius, l'an 671 avant J. C. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portaient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour l'autorité royale. Les habitans d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces et des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe, et en transporta les richesses et les habitans dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres, et dont il triompha. Il périt l'an 640 avant J. C., sans que les historiens soient bien d'accord sur la cause et le genre de sa mort. (Tite-Live et Denys d'Halicarnasse rapportent qu'il fut frappé de la foudre.)

* TURBILLY (Louis-François-Henri DE MENON, marquis de), né en Bretagne en 1717, entra dans le service, et s'y distingua comme lieutenant-colonel de cavalerie. Il se retira dans ses terres, où il fit des défrichemens qui donnèrent lieu à plusieurs observations utiles pour l'agriculture. Il les publia dans deux *Mémoires*: 1° *Pratique des Défrichemens*, 1760, in-12; 2° *Mémoire sur les Défrichemens*, 1762, in-12. On y trouve la description d'une sonde ou tarière, dont il recommande l'usage, et qui pénètre dans la terre à une très grande profondeur. Cette tarière est formée de plusieurs tiges de fer, qui s'emboîtent les unes sur les autres, et terminée par un curillan qui rapporte des échantillons de la couche de terre où elle est parvenue. On trouve ordinairement, à une profondeur de six à dix-huit pieds, la marne, la pierre à chaux et le plâtre; mais, pour rencontrer le charbon de terre et la pierre à foulon, il faut souvent pénétrer à la profondeur de soixante pieds. M. François de Neufchâteau avait proposé de faire déposer un de ces instrumens dans chaque sous-préfecture, avec une instruction qui indiquât la manière de s'en servir, et promettant une prime pour celui qui ferait par ce moyen quelque importante découverte. Les états de Bretagne avaient fait présent d'une de ces sondes à chaque bureau d'agriculture de la province. On en trouve aussi la description dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, tom. 1, pag. 427. Le marquis de Turbilly est mort en 1776, âgé de cinquante-neuf ans.

* TURCHI (Adéodat), religieux capucin et évêque de Parme, était né en 1724. Son mérite le fit choisir pour précepteur de l'infant dom Louis, prince de Parme, fils du duc Ferdinand. Il fut récompensé de ses soins par sa nomination à l'évêché de Parme. Il alla se faire sacrer à Rome, ainsi qu'ont coutume de le faire les évêques d'Italie. La cérémonie eut lieu le 21 septembre 1788. On prétend qu'on lui fit signer une rétractation, mais on ne sait point quel en était l'objet; mais une doctrine contraire aux prérogatives du saint-Siége ayant pendant quelque temps prévalu dans les écoles de l'état de Parme, ou du moins y ayant été professée par quelques maîtres, il est naturel de penser que la rétractation y avait rapport. De retour dans son diocèse, il le gouverna avec zèle et sagesse, et y donna l'exemple de toutes les vertus ecclésiastiques et épiscopales. On a le recueil des *Instructions* qu'il faisait assidûment à son troupeau, et qu'il a publiées sous le titre d'*Homélies*, 4 vol. in-12. Toutes sont pleines d'onction

et respirent la piété. On en cite entre autres, avec beaucoup d'éloges, une qu'il composa pour la fête du bienheureux Barthélemy de Bragance, dominicain et évêque de Vicence, mort en 1270, et déclaré bienheureux par Pie VI en 1794. Il a laissé aussi des *Oraisons funèbres*. Ce vertueux prélat est mort en 1803.

TURCK (Henri), né à Goch, dans le duché de Clèves, le 21 décembre 1607, se fit jésuite en 1625, enseigna les humanités et la philosophie à Cologne, et consacra tous ses momens de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne : elle était rédigée et prête à être mise sous presse, lorsque la mort enleva l'auteur, le 19 novembre 1669. Cette *Histoire* manuscrite est en 6 vol. in-fol. On la conserve à Trèves; le 3e vol., écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim et Paderborn, des duchés de Juliers, Clèves, etc. Il y a de grands détails sur les différens peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, etc.; elle est écrite en forme d'annales jusqu'à l'an 1660. Jean-George Eccard dit que le Père Turck a écrit une histoire particulière de l'évêché de Hildesheim, mais il se trompe; cette histoire est du Père Martin Ubers, jésuite; on la conserve à Hildesheim.

* TURCO (Thomas), en latin *Turcus*, général de l'ordre des dominicains, naquit à Crémone d'une honnête famille, vers le commencement du 17e siècle. Il fut chargé d'enseigner les lettres et la théologie. Il était en 1638 professeur de métaphysique à Padoue, où, sur sa réputation, le sénat de Venise l'avait appelé, et lui avait assigné un honoraire de deux cents florins. La procure générale de son ordre ayant vaqué vers ce temps, Urbain VIII souhaita qu'il y fût nommé : il se rendit à Rome en 1643 pour en remplir les fonctions. Dès l'année suivante, dans un chapitre assemblé à Rome par ordre du pape, il fut, d'un commun accord, élu général de l'ordre. Jaloux d'y maintenir la discipline et d'y encourager les études, il commença dans cette intention la visite de ses provinces, en 1645, et parcourut la France, la Belgique et l'Espagne. Philippe IV, frappé de son mérite, le fit grand d'Espagne, et voulut que cette dignité passât à ses successeurs. Le Père Turco ne revint à Rome qu'en 1648. Il fit construire, dans le couvent de Sainte-Marie de la Minerve, une salle magnifique pour la congrégation du saint-office, qui y tenait ses séances, et qui jusque-là n'avait pu y occuper qu'un local étroit et peu digne d'elle. Cet illustre religieux mourut dans ce couvent, vers 1654, âgé d'environ cinquante ans (date du *Dizionario storico di Bossano*. Moréri dit le 3 décembre 1747). Il a laissé les ouvrages suivans : 1° *Prælectiones theologicæ ab ipso, dum Bononiæ legeret, dictatæ* : il y est fidèle à la doctrine de saint Thomas sur le libre arbitre, sur la promotion physique et sur la grâce. 2° *Lima Molinæ* : il y combat le système de ce jésuite. Il ne paraît pas que ces deux ouvrages aient été imprimés. 3° Deux *Traités sur la conception de la sainte Vierge* : ils ont été publiés à Rome; 4° un autre Traité *De gratia et libero arbitrio*, contre les luthériens et les calvinistes; 5° *Directorium officii sanctæ inquisitionis*; 6° *Ordinationes pro conventu et studio generali Sancti Dominici, civitatis Bononiæ*, Bologne, 1645; 7° *Ordinationes pro recto regimine studiorum in gymnasio parisiensi, San Jacobæo editæ*, Paris, 1664; 8° *Epistolæ encyclicæ ad universum ordinem* : le recueil en est conservé à Rome dans les archives de l'ordre. Il a fait réimprimer à grands frais les *ouvrages* de quelques-uns des plus illustres dominicains, tels que le pape Innocent V, Albert le Grand, le cardinal Ugo, etc.

* TURELL (Ebeneger), savant prédicateur, né dans le Massachussets, en 1701, fut gradué en 1711 au collége d'Harvard, ordonné en 1724, et nommé ministre de Medfort en 1728. Il suivit la doctrine de Calvin, et fut, dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, l'un de ceux qui travaillèrent le plus ardemment à répandre la haine des Anglais. Après avoir exercé

son ministère près de cinquante années, Turell mourut en 1778 âgé de soixante-dix-sept ans. On a de lui la *Vie et le caractère du révérend docteur Colman*, 1749, in-8.

TURENNE (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de), maréchal-général des camps et armées du roi de France, colonel-général de la cavalerie légère, était second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan le 16 septembre 1611. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son siècle. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il se distingua en 1634, au siége de la Motte, ville de Lorraine. Chargé en 1637 de réduire Solre-le-Château, dans le comté de Hainaut, il l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2000 hommes à se rendre à discrétion. C'est là qu'il fit rendre à son mari une femme qu'on lui présentait comme un des fruits de sa conquête (*voyez* SCIPION). Après la prise de Brisach, en 1638, il fut envoyé en Italie en 1639. Il fit lever le siége de Casal, et servit beaucoup à celui de Turin, que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642, et en Italie en 1643. Il avait été fait maréchal de camp à vingt-trois ans, et il obtint le bâton de maréchal de France à trente-deux, en 1644, après avoir servi dix-sept ans sous différens généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquait de chevaux et d'habits; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec 7000 hommes, et défit le frère du général Merci. Il eut le malheur d'être battu, au combat de Mariendal, l'an 1645; mais la bataille de Nortlingue, gagnée trois mois après par le duc d'Enghien, secondé de Turenne, répara cette défaite. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses états; l'année suivante, il fit la jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel, après une marche de cent quarante lieues, et obligea le duc de Bavière à la neutralité; mais il reçut bientôt ordre de la rompre: il publia contre lui une déclaration de guerre, le défit à la bataille de Zumartshausen, et le chassa de ses états en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais, las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France, dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal du Plessis-Praslin, qui le battit en 1650, près de Rethel. Il fit sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Il poursuivit ce prince jusqu'au faubourg Saint-Antoine, où il l'attaqua, et il allait le suivre jusque dans Paris, si Mademoiselle de Montpensier n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. L'année 1654, il fit lever le siége d'Arras aux Espagnols, prit la ville de Condé, Saint-Guilain et plusieurs autres places en 1655. L'année suivante, il fit une retraite honorable au siége de Valenciennes; il se rendit maître ensuite de la Capelle. La prise de Saint-Venant et du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwel, protecteur de l'Angleterre. Les Espagnols furent défaits aux Dunes, et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque, d'Oudenarde, d'Ypres, et en 1659 de la paix des Pyrénées entre l'Espagne et la France. La guerre s'étant renouvelée en 1667, le roi se servit de Turenne, par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage dans l'art militaire. Il l'avait honoré du titre de maréchal-général de ses armées; Turenne en parut digne par de nouveaux succès: il prit plusieurs places en Flandre, et ces avantages pro-

curèrent la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du calvinisme, par conviction et nullement par intérêt, comme les calvinistes l'ont débité : car on n'avait jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Il y avait cependant longtemps qu'il était inquiet sur sa religion, comme on le voit par plusieurs lettres qu'il écrivit à sa femme. « Il commençait » depuis long-temps, dit le président » Hénault, à entrevoir la vérité; mais il » tenait encore à l'erreur par les préjugés » de l'éducation, et par l'attachement » qu'il portait à madame de Turenne, sa » femme, fille du duc de la Force, et » calviniste de bonne foi. Sa mort, arrivée en 1666, et les instructions de » M. de Meaux, achevèrent de décider » M. de Turenne : ce fut pour lui que ce » prélat composa son livre de l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*; ouvrage raisonnable et solide, » que les protestans laissèrent sans réplique. » Louis XIV ayant résolu de faire la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. On prit quarante villes sur les Hollandais en vingt-deux jours, en 1672. L'année suivante, il poursuivit l'électeur de Brandebourg, qui était venu au secours des Hollandais, et favorisa, en 1674, la conquête de la Franche-Comté, en empêchant les Suisses, par le bruit de son nom, de donner passage aux Autrichiens. Les conquêtes de Louis XIV, et ses desseins trop vastes, ayant obligé les princes de l'Empire de se liguer contre son ambition conquérante, Turenne, qui était en Alsace, passa le Rhin à la tête de 10,000 hommes, fit trente lieues en quatre jours, attaqua à Sintzheim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par Caprara. Ce combat fut peu décisif; et si, comme M. de Beauvau l'assure, les Allemands n'avaient pas une pièce de canon, il faut convenir que la gloire de cette journée leur appartient. D'Avrigny convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis, et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passe tous les tableaux qu'on pourrait en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat, en 1688, qu'on puisse lui comparer, et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. Beaurain, qui, dans son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne* (Paris, 1782, 1 vol. in-fol.), a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le Père d'Avrigny, qui a cru pouvoir les justifier (*voyez* la réfutation de ces deux paradoxes dans le *Journ. histor. et littér.*, 15 mars, 1783, p. 409); nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avait reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complétement exécuté en 1688), il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut convenir, dit Voltaire, que » ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre gémissent de cette campagne, célèbre par les » malheurs des peuples, autant que par les » expéditions de Turenne. Il mit à feu et » à sang un pays uni et fertile, couvert » de villes et de bourgs opulens. L'électeur palatin vit, du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages enflammés. Ce prince, désespéré, défia Turenne à un combat » singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne ayant envoyé la lettre au roi, qui lui défendit d'accepter » le cartel, ne répondit aux plaintes et » au défi de l'électeur que par un compliment vague, et qui ne signifiait rien. » C'était assez le stile et l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec » modération et ambiguité. » Les Allemands, ayant reçu des renforts considérables après le combat de Sintzheim, passèrent le Rhin et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'était retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre, par les Vosges, dans la province qu'il feignait d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausem, les défit encore mieux à Turckeim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin le 6 jan-

vier 1675. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui, Montecuculli. Les deux généraux étaient près d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon, le 27 juillet 1675, à soixante-quatre ans. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire. Il fut enterré à Saint-Denys; mais, en 1793, son tombeau fut détruit avec ceux des rois : il a été depuis replacé aux Invalides. Turenne n'avait pas toujours eu des succès à la guerre : il avait été battu à Mariendal, à Rethel, à Cambrai; il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais ayant toujours réparé ses défaites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés parfaitement inutiles, auxquelles il n'eût dû se prêter par aucun motif, il conserva la réputation d'un homme de bien. Ses vertus et ses talens, qui n'étaient qu'à lui, firent oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Voici quelques traits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il était né généreux. Voyant plusieurs régimens fort délabrés, et s'étant secrètement assuré que le désordre venait de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venait du roi. Il ménageait la vie des soldats avec la plus grande attention, et blâmait hautement les généraux qui les sacrifiaient sans nécessité dans des batailles que les circonstances ne rendent pas indispensables, disant qu'il fallait trente ans pour faire un soldat; il pouvait ajouter que l'idée seule que la religion et la raison nous donnent de l'homme suffit pour le faire envisager comme une *chose sacrée*, selon l'expression de Sénèque, et pour détester l'ambition atroce qui expose ses jours et répand son sang sans nécessité. Selon lui, une armée qui passait 50,000 hommes était incommode au général qui la commandait et aux soldats qui la composaient. Nous avons son *Histoire* par Ramsay, Paris, 1735, 2 vol. in-4; Liége, 1774, 4 vol. in-12; et Raguenet l'a donnée en un vol. in-12. Le comte de Grimoard a publié en 1782 une *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les portefeuilles du maréchal de Turenne*, 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel envoyé à Turenne par l'électeur palatin le 27 juillet 1674; cartel dont M. Colini a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Hénault, qui dit que Turenne répondit à ce cartel *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade.* « Mais *la honte*, dit » Voltaire, était dans l'incendie, lors» qu'on n'était pas en guerre ouverte avec » le Palatinat, et ce n'était point une *bra*» *vade* dans un prince justement irrité, » de vouloir se battre contre l'auteur de » ces cruels excès. » (Mascaron et Fléchier prononcèrent l'*oraison funèbre* de Turenne, et ces deux discours sont les chefs-d'œuvre de leurs auteurs. Il existe encore à Saltzbach, sur la place où Turenne fut tué, un monument élevé en 1781 par le cardinal de Rohan, et rétabli en 1801 par le général Moreau. Le corps de Turenne, placé à Saint-Denys à côté des tombes royales, a été respecté pendant les troubles de la révolution : il a été déposé par Buonaparte, sous un sarcophage, à l'église des Invalides, en 1800. Pour connaître ce grand capitaine, il faut lire, outre les *Oraisons funèbres* et les divers *Eloges* qui lui ont été consacrés, plusieurs *Vies de Turenne* par Courtilz, etc.; ses *Mémoires*, écrits par lui-même, pu-

bliés par Ramsay; la *Collection des Mémoires du maréchal de Turenne*, publiés par Grimoard, 1782, 2 vol. in-fol., que nous avons déjà cités; l'*Histoire de ses quatre dernières campagnes*, par le même, sous le nom de Reaurain; les *Mémoires de ses deux dernières campagnes*, par Deschamps, 1756, 2e édit.; les *Lettres de madame de Sévigné*, etc.)

* TURGOT (Michel-Etienne), né à Paris en 1699 d'une famille considérée, devint président au parlement, et passa ensuite à la place de prevôt des marchands, qu'il occupa avec distinction pendant 11 ans. On se souviendra longtemps en France des soins qu'il prit pour procurer l'abondance dans Paris pendant plusieurs années de disette, des embellissemens dont il décora cette capitale, et des travaux qu'il entreprit pour pratiquer ces égouts immenses qui entourent un côté de la ville, et la débarrassent des immondices nuisibles à la santé de ses habitans. Ce digne magistrat trouva la récompense de son zèle dans les distinctions honorables du gouvernement : il fut élevé au grade de conseiller d'état, puis fait président du grand conseil, et mourut en 1751, laissant des regrets universels.

* TURGOT (Anne-Robert-Jacques), baron de L'Aulne, ministre de Louis XVI, naquit à Paris le 10 mai 1727. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il fit ses études au collége de Louis le Grand, au Plessis, et enfin au séminaire de Saint-Sulpice. Jusqu'alors il avait paru attaché à l'état qu'il avait embrassé et avait fait des progrès dans les études théologiques. On a trouvé, dit-on, dans ses papiers, des fragmens d'un *Traité* sur l'existence de Dieu, qu'il avait composé en 1748, et des *Dissertations* sur des questions de théologie. Cependant, dès cette même année, il avait écrit à Buffon une lettre sur son système, où il relevait plusieurs erreurs relatives à la théorie de la terre; et croyant que le *Discours de Bossuet sur l'histoire universelle* n'était pas assez riche de vues, de raison, de véritables connaissances, il en composa un autre, où il ne dit pas un mot de Dieu; c'était ainsi qu'il corrigeait peut-être l'ouvrage de Bossuet, où, selon lui, on parlait trop de la Providence et de la religion. Il est probable que depuis cette époque Turgot était déjà dégoûté de l'habit qu'il portait. Il fut néanmoins élu prieur de Sorbonne en 1749, et à son installation, en 1750, il prononça deux discours latins, l'un *sur les avantages que la religion chrétienne a procurés au genre humain*, qui est très beau, et l'autre *sur les progrès de l'esprit humain*, prononcé cinq mois plus tard, et où il n'est guère parlé de religion. Il paraît certain que de ce moment Turgot s'était livré à un autre genre d'étude; et que le philosophisme commençait déjà à gagner son cœur. Il quitta en effet l'état ecclésiastique au commencement de 1751, *ne pouvant*, dit son éditeur, *se décider à porter un masque toute sa vie*, comme si la religion et l'hypocrisie étaient la même chose. Il se lia avec d'Alembert et les encyclopédistes, et fournit à leur ouvrage différens articles, entre autres les articles *existence*, *fondation*. Dans ce dernier il regarde les fondations religieuses comme une vanité puérile, et dit : « Puissent les considérations suivantes concourir avec » l'esprit philosophique du siècle à dé» goûter des fondations nouvelles, et à » détruire un reste de respect superstitieux. » C'est à l'époque des grandes disputes sur les refus de sacremens (28 mars 1753) que Turgot fut reçu maître des requêtes, au parlement de Paris. Il fit paraître alors ses deux écrits, *Lettres sur la tolérance*, et *le Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, qu'il composa, dit-on, avec l'abbé de Brienne. Ces deux ouvrages ont pour but d'établir qu'aucune religion n'a le droit d'être protégée par l'état, et que le prince ne l'a pas non plus de faire des lois sur la religion. On trouve dans le *Conciliateur* des passages tels que celui-ci : « Je ne con» çois pas, dit-il, comment on ne veut » pas comprendre que le roi ne peut en» joindre aux évêques de donner le sa» crement aux jansénistes qu'en s'arro» geant le droit de décider qu'ils n'en

» sont pas indignes, et en décidant en » même temps qu'on ne peut jouir de » l'état de citoyen sans les avoir reçus; » deux choses qui excèdent manifeste- » ment sur l'autorité... Le refus ne re- » garde pas l'autorité humaine. . . . . » Le roi ne peut en connaître, encore » moins de ce qui l'occasione. On a de- » mandé si le roi au moins ne pourrait » pas défendre le refus de sépulture... » L'inhumation du corps, le plus ou » moins de pompe (je ne parle plus de » pompe sacrée), voilà ce qui regarde » le magistrat. Les prêtres, les cérémo- » nies, le lieu saint où doivent reposer » les os des morts, voilà le patrimoine » de l'Eglise. Il faut donc la laisser maî- » tresse d'en disposer. Elle ne peut accor- » der la sépulture qu'à ceux qu'elle re- » garde comme ses enfans. Vouloir la » forcer de le faire, c'est l'obliger à » traiter comme un des siens celui qu'elle » a toujours proscrit, c'est envier au vé- » ritable fidèle un droit que lui seul peut » avoir sur les prières des ministres de » sa religion. » Cet aveu de la part de Turgot en faveur des droits de l'Eglise étonne d'autant plus, qu'un passage de sa première *lettre sur la tolérance* est dirigé contre la religion catholique. Turgot désirant connaître personnellement Voltaire, son ami d'Alembert lui écrivit une lettre très flatteuse, datée du 22 décembre 1760, et où il disait au philosophe de Ferney : « Vous aurez bientôt une » autre visite dont je vous préviens : » c'est celle de M. Turgot, maître des re- » quêtes, *plein de philosophie*, de lu- » mières et de connaissances, et fort de » mes amis, qui veut vous aller voir en » bonne fortune; je dis bonne fortune, » car, *propter metum Judæorum*, il ne » faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous » non plus. » Turgot fit le voyage de Ferney dans ce même mois de décembre, et reçut de Voltaire le bon accueil que méritait une telle recommandation. Peu de temps après, il accompagna dans ses voyages l'intendant du commerce, de Gournay, et s'appliqua à l'économie politique, en suivant les principes de Quesnay, chef des économistes. En 1762, il fut nommé intendant de Limoges, et il faut convenir que son administration ne fut pas inutile à cette province. Pendant la disette qui y régna, il exerça plusieurs actes de bienfaisance, et se donna beaucoup de peine pour procurer les denrées de première nécessité. Il fit rectifier une erreur de calcul par laquelle le Limousin souffrait depuis-temps une surcharge énorme dans ses impositions; il ouvrit de nouvelles routes, établit des ateliers de charité, et tâcha de diminuer la charge des corvées. Appelé au ministère de la marine en 1774, il fut élu contrôleur général des finances un mois après. Turgot y apporta beaucoup de plans et peu de vues saines, des moyens insuffisans pour les affaires, une imagination exaltée, et une philanthropie de système. « Ce ministre philoso- » phe, dit un historien, crut que toutes » les fois que le roi donnait un édit, » l'intérêt des peuples exigeait qu'il les » mît dans sa confidence pour tout ce » qui avait rapport à l'administration et » à la législation, et que, pour rendre » le royaume florissant, il fallait fonder » les bases de la félicité publique sur » une liberté indéfinie. Il ne parlait pas » de l'égalité, mais il plaçait des signaux » pour y conduire, etc. » L'élévation de Turgot parut aux philosophes un triomphe signalé, et en effet il se montra un ami très actif des réformes. En général il détruisait presque toujours un bien certain pour courir après un mieux qu'il n'atteignait pas : et dans cette confusion de projets, il frayait une large carrière au désordre. « M. Turgot et moi, écrivait » de Malesherbes, étions de fort honnê- » tes gens, très instruits, passionnés pour » le bien : qui aurait pensé qu'on ne » pouvait pas mieux faire que de nous » choisir? Cependant nous avons mal » administré; ne connaissant les hommes » que par les livres, manquant d'habileté » pour les affaires, nous avons laissé » diriger le roi par M. de Maurepas, qui » ajouta toute sa faiblesse à celle de son » élève; et, *sans le vouloir ni le pré-* » *voir, nous avons contribué à la ré-* » *volution*. » Cependant les innovations

qui étaient le résultat du nouveau système de Turgot, ne semblèrent pas à tout le monde avoir un but innocent, on ne se contenta pas de le ridiculiser; mais un homme d'esprit fit voir dans une chanson dont l'évènement a fait une prophétie, tout le fruit qu'on ne pouvait attendre. On inventa des tabatières qu'on appela *turgotines* ou *platitudes*, et on employa enfin tous les moyens pour décréditer ses opérations, dans lesquelles il montra, pour le moins, une précipitation imprudente. Quelques-unes pouvaient être bien vues, comme la liberté de la circulation des grains, l'affranchissement du pays de Gex de toute imposition indirecte, le libre transport des vins, la Garonne et le port de Marseille ouverts à ce commerce, etc.; mais ces innovations, et surtout celle qui, d'après son projet, devait commuer les droits féodaux, donnèrent à la nation le désir d'en obtenir de nouvelles et de plus importantes. A ces innovations il faut encore ajouter d'autres projets bien plus dangereux, et qui, s'il ne les effectua pas, furent cependant connus, et ne servirent qu'à augmenter le désir de tout bouleverser. Il présenta à Louis XVI un *Mémoire sur la tolérance*, et fit tous ses efforts pour faire changer les formules de serment que le roi prêtait à son sacre. On trouve dans le t. 7 de ses *Œuvres* un *Mémoire sur les municipalités*, par lequel il tendait à établir en France une nouvelle constitution, et plusieurs municipalités, grandes et petites. Il y propose, en outre, un conseil d'instruction. « L'instruction religieuse, » dit-il, est particulièrement bornée » aux choses du ciel, *et elle ne suffit pas* » *pour la morale*. Il faudrait une autre » instruction morale et sociale. Avec ce » secours, la nation ne serait plus recon- » naissable en dix ans: ce serait un peu- » ple neuf; tout le monde serait instruit » et vertueux. » Turgot fut renvoyé du ministère en mai 1776, après avoir jeté dans la France entière les premières semences de la révolution. Il mourut de la goutte le 18 mars 1781, à l'âge de 54 ans. Turgot cultiva les lettres; il savait presque toutes les langues. Il a traduit de l'hébreu la plus grande partie du *Cantique des cantiques*; du grec, le commencement de l'*Iliade*; du latin, beaucoup de fragmens de *Cicéron*, de *César*, d'*Ovide*, de *Sénèque*, les sept premiers chapitres des *Annales de Tacite*, plusieurs *odes d'Horace* en vers français, les *Eglogues* de Virgile en vers français métriques, c'est-à-dire, en grands vers non rimés; de l'anglais, plusieurs *morceaux* d'*Addisson*, de *Johnson*, de *Shakespeare*, de *Pope*, un volume presque entier de l'*Histoire des Stuart*, de *David Hume*, etc.; de l'allemand, la plus grande partie du premier chant de la *Messiade* de Klopstock, des *morceaux* choisis de la *Mort d'Abel* de Gessner, et le premier livre de ses *Idylles*. Ses autres écrits sont: 1° *Discours sur l'histoire universelle*; 2° Plusieurs *articles* pour l'Encyclopédie; 3° *Lettres sur la tolérance*, 1753; 4° *Le Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, 1754; 5° un commencement d'*Histoire du jansénisme et du molinisme*; 6° *Les XXXVII vérités opposées aux XXXVII impiétés de Bélisaire* (de Marmontel), *par un bachelier ubiquiste*. Cette facétie est longue, peu ingénieuse et nullement concluante; l'auteur y feint de croire que l'inverse de toutes les prépositions censurées est vraie: se fondant sur ce sophisme, il fait tenir à la Sorbonne un langage fort ridicule, et qu'il croit très amusant pour ses lecteurs. 7° Une *Lettre* au marquis de Condorcet, sur le livre de *l'Esprit*, qu'il appelle « un livre de phi- » losophie sans logique, de littérature » sans goût, et de morale sans honnêteté, » et il en désigne l'auteur comme un » déclamateur inconséquent, une tête » exaltée, un homme mu par la vanité et » l'esprit de parti; qui répand à grands » flots le mépris et le ridicule sur tous » les sentimens honnêtes et sur toutes » les vertus privées. » 8° *Mémoire en faveur du prêt à intérêt*, d'où Rulié de Gouttes a tiré le sujet de sa théorie de l'intérêt de l'argent; 9° une *Traduction* du 4e livre de l'Enéide, et de différentes églogues de Virgile, en vers métriques scandés sur la mesure de l'hexa-

mètre, essai où il ne réussit pas mieux que Ronsard. Il ne fit tirer que douze exemplaires de cette traduction, qui, avec les autres du même auteur, a été insérée par M. François de Neufchâteau dans le 1er volume de son *Conservateur*, etc. M. Dupont de Nemours a donné une édition des *Œuvres complètes de Turgot*, Paris, 1808, 9 vol. in-8; le 1er volume, qui a paru le dernier, contient les *Mémoires sur la vie, l'administration et les ouvrages de Turgot*, par Condorcet, son intime ami et son admirateur. La mort de Turgot fut exactement conforme aux principes qu'il avait professés : il ne fit aucun acte de religion; ses amis, qui ne le quittèrent pas dans ses derniers momens, veillèrent à ce qu'on ne laissât approcher de lui aucun prêtre. C'est une précaution qu'ils avaient les uns pour les autres, afin d'empêcher un retour à la vérité, qui aurait, selon eux, déshonoré le philosophisme, et produit un grand scandale parmi les sectateurs.

* TURGY (Louis-François de), né à Paris le 18 juillet 1763, faisait partie de la maison de Louis-XVI avant la révolution. Ayant appris après la journée du 10 août que le roi devait être enfermé au Temple, il s'y introduisit et eut le bonheur d'y rester pour continuer ses services auprès de ses maîtres. Placé auprès des princesses, il leur témoigna le plus fidèle dévouement, et leur donnait communication de ce qui pouvait les intéresser sur les affaires du jour. Les princesses lui confièrent plusieurs de leurs billets, dont quelques-uns étaient adressés à lui-même. Il avait conservé sur cette époque divers documens authentiques, dont une partie fut détruite par son beau-père, après le 18 fructidor, et l'autre fut remise par Turgy à Madame, duchesse d'Angoulême : Cléry, dans son *Journal de la tour du Temple*, et M. Hue dans les *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, ont rendu un témoignage éclatant aux bons procédés de Turgy envers la famille de ce monarque. A la restauration, Louis XVIII accorda à M. de Turgy des lettres de noblesse, le nomma officier de la légion-d'honneur; et Madame, duchesse d'Angoulême, le prit à son service en qualité de premier valet-de-chambre et d'huissier de son cabinet; il est mort le 4 juin 1823, âgé de soixante ans. Il a laissé des *Fragmens historiques sur la captivité de la famille royale à la cour du Temple, recueillis pendant mon service du* 13 *août* 1792 *au* 13 *octobre* 1793. On trouve ces fragmens imprimés aux pages 341 à 383 de la 3e édition des *Mémoires historiques sur Louis XVII*, par M. Eckard, Paris, Nicolle, 1818, in-8.

TURINI (André), médecin des papes Clément VII et Paul III, et des rois Louis XII et François Ier, était né dans le territoire de Pise, et vivait encore vers le milieu du 16e siècle; mais on ignore le temps de sa mort. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique et par ses ouvrages, publiés en 1544, à Rome, in-fol.

TURLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'Eglise de Namur, ensuite prevôt de la même Eglise, et vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1651, après avoir rempli ces charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui : *Trésor de la doctrine chrétienne*, Liége, 1631, in-4, en français; Bruxelles, 1668, in-4, en latin, et réimprimé plusieurs fois en France, et surtout à Lyon. Cet ouvrage est propre à l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes; et c'est sous ce point de vue qu'on a excusé les négligences et l'excessive simplicité qui s'y trouvent.

* TURLOT (François-Claude), ancien vicaire-général du diocèse de Nancy, né à Dijon en 1745, d'une famille honorable de magistrats, commença par faire l'éducation de l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, qu'il accompagna dans un voyage à Naples, où cet élève mourut en 1787. Turlot fut aussi aumônier de madame Victoire, et depuis 1796 attaché à la bibliothèque du roi. Il est mort le 21 décembre 1824. Il a publié, mais sans y mettre son nom : *Etudes sur la théorie*

de l'avenir ou *Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature, etc.*, Paris, 1810, 2 vol. in-8, ouvrage digne des éloges qu'il a reçus dans les journaux. On a encore de lui : *De l'Instruction, ouvrage destiné à compléter les connaissances acquises dans les lycées, colléges et maisons d'éducation*, Paris, 1816 et 1819, où il a indiqué un choix des meilleurs livres et des meilleures éditions; et *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du 12e siècle, comparé sous tous les rapports avec le siècle actuel, et une vue de Paris tel qu'il était alors*, 1822, in-8.

TURNÈBE (Adrien), né en 1512 à Andely, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie royale, surtout pour les ouvrages grecs. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des langues et du droit, lui firent des admirateurs à Toulouse et à Paris, où il professa. Il mourut dans cette dernière ville, en 1565, âgé de 53 ans. Henri Etienne en a fait un grand éloge; mais on croit que Turnèbe ne le mérita que pour avoir embrassé les mêmes erreurs que lui. Cependant Génébrard, disciple de Turnèbe, assure qu'il mourut catholique; Gisbert Voëtius le met entre ceux qui ont favorisé les protestans; Martin Schookius dit que personne ne peut savoir que Dieu ce que Turnèbe pensait sur sa religion; que cependant il haïssait fort les jésuites, comme il le prouve par un de ses poèmes, où il dit :

Quæ nova surrepit secta, et mentitur Iesum,
Dulce latrocinii prætendens nomen opertis,
Tartareis emissa vadis?

Ses principaux *Ouvrages* ont été imprimés à Strasbourg, en 3 vol. in-fol., 1606. On y trouve : 1° des *Notes* sur Cicéron, sur Varron, sur Thucydide, sur Platon; 2° ses *écrits* contre Ramus; 3° ses *Traductions* d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Platon, etc.; 4° ses *Poésies latines et grecques*; 5° des *Traités* particuliers. On a encore de lui un recueil intitulé *Adversaria*, 1580, in-fol., en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a voulu retenir de ses lectures.

* TURNER (Guillaume), théologien et naturaliste anglais, naquit en 1500 à Morpeth, dans le comté de Northumberland, étudia à Cambridge sous Pembroke-Hall, et embrassa les principes de la réformation. Il apprit la théologie, parcourut toute l'Angleterre pour répandre sa nouvelle doctrine; et ses prédications lui firent beaucoup de prosélytes. Pour arrêter son prosélytisme, l'évêque Gardier le fit mettre en prison, où il demeura quelque temps. Quand il eut recouvré sa liberté, il passa en Italie, s'arrêta à Ferrare, où il prit le bonnet de docteur en médecine. Quand Edouard III monta sur le trône, Turner revint en Angleterre, et fut nommé doyen de Wels; mais à l'avénement de Marie, il fut exilé, et ne retourna dans son pays qu'après la mort de cette princesse. La reine Elisabeth ayant succédé à Marie lui rendit tous ses bénéfices; il ne s'occupa alors que de ses ouvrages, et mourut en 1568. On a de lui : 1° *Traité des eaux thermales de l'Angleterre et de l'Allemagne*; 2° *Herbier complet* ou *Histoire des plantes*, in-fol.; 3° *Historia de naturis herbarum, scholiis et notis vallata*, in-8; 4° *Avium præcipuarum, quarum apud Aristotelem et Plinium mentio est, brevis et succincta historia*, Cologne, 1544, in-8. Il est le premier qui ait publié en anglais un herbier, *New herbal*; la 1re partie parut à Londres en 1551, la 2e à Cologne en 1552, et la 3e, ibid., 1568, avec une édition plus complète.

TURNER (Robert), né en Angleterre, quitta son pays pour la foi catholique, trouva un asile auprès de Guillaume duc de Bavière, et enseigna avec réputation à Ingolstadt. Le duc l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais il perdit ensuite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breslau, et mourut à Gratz en 1597. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, et d'autres ouvrages.

* TURNER (Daniel), chirurgien et médecin anglais du 18e siècle, a laissé différens ouvrages estimés, dont quelques-uns ont été traduits en français, comme : 1°

Traité des maladies de la peau en général, avec un court appendix sur l'efficacité des emèdes topiques dans les maladies internes, et leur manière d'agir sur le corps humain, Paris, 1743, 2 vol. in-12; traduit en français per Boyer de Pébrandier, Paris, 1743, 2 volumes in-12; 2° *Relation des eaux de Pirmont et de Spa*, 1734, in-12; 3° *Aphrodisiacus*, Londres, 1736, in-8. C'est un recueil des auteurs dont parle L. Luisinus, dans son ouvrage imprimé à Venise en 1539, 2 vol. in-fol., etc. Turner est mort vers l'an 1740.

*TURNER (Samuel), voyageur anglais, né dans le comté de Glocester vers 1749, mort à Londres en 1802, est principalement connu par son ambassade auprès du Tchou-Lama, dont il a publié les détails sous ce titre : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres, 1800, in-4, fig., traduite en plusieurs langues, et notamment en français par Castera, Paris, 1802, 2 vol. in-8 avec atlas. — Il y a eu plusieurs autres personnages distingués du même nom.

TUROCZI ou Turotzi ou Thurocs Jean), Hongrois, florissait vers l'an 1490. On a de lui une *Histoire des rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464, en latin. Il a inséré dans cette histoire la *chronique* de Jean Kikollo, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne (*Catalaunia* et *Catalonum*). Il fait dériver le mot *Hispania* de *hispan*, qui, en hongrois, signifie capitaine, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savait rien encore des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482; à Venise, 1488, et dans les *Scriptores rerum hungaricarum* de Schwandtnerus.

TUROCZI ou Turotzi (Ladislas), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite, et se distingua par sa vertu et sa science. On a de lui un *Abrégé de l'histoire du royaume de Hongrie et de ses dépendances*, sous ce titre, *Hungaria cum suis regionibus*, Tirnau, 1729, in-fol.; avec des additions par Etienne Kotona, Tirnau, 1772, in-4. On trouve dans cette histoire, très bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, îles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc.; des faits très intéressans omis par plusieurs historiens; des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très vraies, telles que celle de la comtesse Bathori, épouse d'un comte Nadasti, qui, dans le château de Scheuta, situé près du Vaag, à 7 lieues de Tirnau, immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissait le teint; et qui, parvenue à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées. L'auteur fait une description très pittoresque des souterrains de Scheuta où ces horreurs s'exécutèrent. Lorsqu'en 1767 on songeait à faire à Tirnau une nouvelle édition de la *Hungaria*, quelques jésuites furent d'avis d'en retrancher cet article. Mais c'est ignorer les droits sacrés de l'histoire, que de lui enlever ce qu'elle a marqué dans ses fastes; elle doit dévoiler les grands forfaits, comme elle présente les grandes vertus; montrer jusqu'où peut s'élever une belle âme, et quelle est la profondeur où entraîne le crime. *Quis nescit*, dit Cicéron, *primum esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat?* Lib. 2. *de Oratore*. *Voyez* Laval (Gilles de).

TURPIN ou Tulpin ou Tilpin, moine de Saint-Denys, fut fait archevêque de Reims, au plus tard vers l'an 760, et reçut du pape Adrien Ier le *pallium* en 774, avec le titre de primat. Il mit, en

786, des bénédictins dans l'église de Saint-Remi, abbaye célèbre, au lieu des chanoines qui y étaient, et mourut vers l'an 800 après avoir gouverné son église plus de 40 ans. On lui attribue le livre intitulé : *Historia et Vita Caroli Magni et Rolandi;* mais cette histoire ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du 16e siècle, qui a pris le nom de *Jean Turpin.* C'est de ce roman qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort, 1556, in-fol., et il y en a une version française, Lyon, 1583, in-8.

* TURPIN (François-Henri), professeur de l'université de Caen, naquit dans cette ville en 1709, et mourut à Paris en 1799. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite; mais travaillant moins pour la gloire que pour des libraires, il soignait peu ses écrits. On a de lui : 1° *Vie de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1767, 2 v. in-12, un de ses meilleurs ouvrages; 2° *Vie du maréchal de Choiseul*, 1768, in-12, estimée; 3° *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1769; 4° *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; 5° *Histoire universelle contenant l'histoire de l'Egypte et des peuples de Chanaan*, 1771, in-12; 6° *Histoire de Mahomet*, Paris, 1573-79, 3 vol. in-12; 7° *Histoire de l'Alcoran, où l'on découvre le système politique du faux prophète et les sources où il a puisé sa législation*, 1775, 2 vol. in-12; 8° *La France illustre; Plutarque français*, ou *Vies des hommes illustres de la France*, 1775 et suiv., 4 vol. in-4, ou 7 vol. in-12; 9° une suite à l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, de 1688 et 1747, Paris, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage bien inférieur à celui du Père d'Orléans qu'il a entrepris de continuer, mais qu'il a écrit dans des principes tout opposés à ceux de cet estimable écrivain; 10° une suite aux *Vies des hommes illustres de la France*, par Auvigny (*voyez ce mot*).

* TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot), praticien célèbre, membre des académies de Berlin et de Nancy, né vers 1715 à Hérouville dans la Beauce, obtint en 1780 le grade de général, après 40 ans de service et 17 campagnes. En 1781 il fut nommé gouverneur du fort de Scarpe à Douay. Il émigra et mourut en Allemagne, on ne sait en quelle année. Il a donné : 1° *Amusemens philosophiques et littéraires de deux amis*, 1759, in-12; 2° *Essais sur l'art de la guerre*, 1754, 2 vol. in-4, ouvrage estimable; 3° *Commentaires sur les mémoires de Montecuculli*, 1769, 2 vol. in-4, et 1770, 3 vol. in-8, qui ont été accueillis avec distinction par plusieurs princes de l'Europe; 4° *Commentaires sur les institutions militaires de Végèce*, 1783, 2 vol. in-4, fig., ou 3 vol. in-8; 5° *Commentaires de César*, en latin et en français, avec les notes historiques, critiques et militaires, 1785, 3 vol. in-4, et 1787, 3 vol. in-8, fig.

* TURQUET (Louis), historien, naquit à Lyon vers l'an 1630. Il a laissé : 1° une *Histoire du royaume de Naples;* 2° *Institution d'une femme chrétienne dans l'adolescence, le mariage et la viduité.* Il a traduit l'ouvrage d'Agrippa, *de Vanitate scientiarum :* l'auteur s'y est permis des changemens qui n'ajoutent certainement pas à la beauté de l'ouvrage.

* TURREAU DE GRABOUVILLE (N.), un des hommes sanguinaires de la révolution, était avocat au commencement de nos troubles politiques. Il fut nommé, en 1790, administrateur du département de l'Yonne, qui l'élut, en septembre 1791, député suppléant à la législature, où il ne prit point séance, et, en 1792, député à la Convention nationale. Il y appuya toujours les mesures les plus arbitraires, et provoqua la mise en jugement de Louis XVI, dont il vota *la mort* sans appel et sans sursis. Turreau était fortement attaché au parti des jacobins, et par conséquent ennemi déclaré de la Gironde. Il se prononça contre Stengel, général sous les ordres de Dumouriez, et l'accusa de complicité avec celui-ci. Le 31 mai 1793, il dénonça Lanjuinais, comme ayant organisé la contre-révolution à Rennes. Envoyé à l'armée de la

Vendée, il suivit, de concert avec le général Turreau-Linières, son parent, le système de dévastation qui désola ce malheureux pays. Il y commit des cruautés et des vexations inouïes, et il en fit, selon ses propres expressions, *une grande illumination*. Le général Danican rapporte dans ses *Mémoires*, que Turreau « fit » brûler un faubourg de Saumur sans au» cune nécessité, l'ennemi étant alors à » plus de dix lieues; » et le même général assure qu'il conserve un ordre signé de Turreau de tuer les malades dans leur lit à Laval. De retour à la Convention, riche des dépouilles des victimes de la Vendée, il fut nommé secrétaire, et resta constamment lié avec les jacobins, jusqu'après le 9 thermidor, époque de la chute de Robespierre. Il modéra tout à coup ses opinions, suivit les principes du jour, et se déclara contre ces mêmes *terroristes*, dont il avait été l'ami; et il osa dire à Lebon, qui cherchait à se justifier en peignant les crimes de ses collègues : « Peins-toi toi-même, scélérat. » Presqu'en même temps, il fit mettre en arrestation Fouquier-Tainville. Par ce retour hypocrite, il put se soustraire aux accusations qui pesaient sur les partisans et les complices de Robespierre; il fut ensuite envoyé à l'armée d'Italie. Turreau, devenu riche, ne pensa plus qu'à conserver sa fortune; aussi il suivit son nouveau système de modération. Cependant ses ennemis cherchaient en son absence à rappeler ses cruautés et ses dilapidations : il écrivit alors à la Convention pour s'excuser d'avoir été, en Bretagne, le complice du général Turreau. Il trouva des défenseurs, et ne fut plus inquiété; il ne passa cependant pas aux conseils, et à la fin de la session, il devint commissaire du directoire, pour faire rejoindre les conscrits et les réquisitionnaires du département de la Seine. Il conserva quelque temps cette place, tomba ensuite dans l'oubli, et mourut vers 1797.

* TURREAU DE GARAMBOUVILLE (Le baron Louis-Marie), lieutenant-général, né à Evreux en 1756, était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata; il en embrassa la cause et obtint un avancement rapide. Il fut d'abord employé à l'armée de la Moselle sous Bournonville; ensuite il passa dans la Vendée, et, après la défaite des républicains à Coron, il alla prendre le commandement des Pyrénées-Orientales. Après quelques succès peu décisifs, il n'éprouva que des revers, et le comité de salut public le renvoya dans la Vendée où la guerre civile paraissait s'éteindre; mais Turreau, la voyant renaître avec une nouvelle force, partagea son armée en 12 colonnes, auxquelles il donna l'ordre de dévaster le territoire vendéen dans tous les sens. Ce système d'extermination n'ayant fait qu'irriter l'armée royale, il prit le parti de renfermer son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. Ce plan fut adopté, mais on lui ôta le commandement des troupes. Après la mort de Robespierre, il fut dénoncé pour ses cruautés dans l'Ouest, et il se défendit avec beaucoup d'énergie, ce qui fit présumer qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Après une longue détention, le directoire le fit acquitter, et Buonaparte l'employa en 1800 à l'armée de réserve. Il commanda ensuite dans le Valais, et fut chargé de diriger les travaux du Simplon. En 1804 il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, aux Etats-Unis, où il obtint rarement ce qu'il demandait. Il revint en 1811, fut employé en Allemagne, et commandait à Marienbourg lors de l'invasion de la grande armée. Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis; néanmoins il servit encore sous Buonaparte et le gouvernement provisoire : il se retira avec l'armée derrière la Loire, et mourut dans sa terre de Conches, département de l'Eure. On a de lui : 1° des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, qui ont obtenu deux éditions, et qui ont été traduits en plusieurs langues; 2° *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, 1815.

TURRECREMATA. *Voyez* TORQUEMADA.

TURRET (Pierre), auteur du 16e siècle, se fit une si grande réputation,

que les villes de Dijon et d'Autun se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais lui-même, dans un de ses ouvrages, décide la question en faveur d'Autun. Son principal savoir semblait consister en astronomie, et plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le premier est : *Fatales précisions des astres et dispositions d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appelée* Bourgogne, *pour l'an* 1529 *et plusieurs années subséquentes.* Le second a pour titre : *Le période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu des corps célestes.* Ce petit livre lui attira des disgrâces, et il paraît que l'auteur s'y attendait, puisqu'il n'y fit inscrire ni le lieu ni la date de l'impression, ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Bayle assure qu'il parut en 1531 : d'abord il avait été composé en latin; mais on n'a jamais eu que la traduction française, faite par l'auteur même. Turret fut cité en justice à Dijon, où il enseignait avec beaucoup de célébrité, et accusé d'irréligion; mais Pierre Du Châtel, qui avait été son disciple, prit sa défense, et le fit renvoyer absous. On ignore l'année précise de sa mort. On a encore de lui *Computus novus*, à l'usage des ecclésiastiques, Lyon, 1529.

TURRETIN (Benoît), était d'une illustre et ancienne famille de Lucques. Son père ayant embrassé l'hérésie calvinienne, se retira à Genève. Bientôt Turretin y naquit en 1588, et devint, à l'âge de 33 ans, pasteur et professeur en théologie. On a de lui une *Défense des Versions de Genève*, contre le Père Cotton, in-folio; et d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut en 1631.

TURRETIN (François), fils du précédent, né en 1623, voyagea en Hollande et en France, où il augmenta ses connaissances, et où il se lia avec divers savans. A son retour, il devint professeur de théologie, à Genève, en 1653, et fut député l'an 1661, en Hollande, où il obtint la somme de 75,000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande*. Il mourut en 1687, après avoir publié divers ouvrages. Les plus connus sont : 1° *Institutio Theologiæ Elenchticæ*, 3 vol. in-4; 2° *Theses de satisfactione J. C.*, 1687, in-4; 3° *De secessione ab Ecclesia romana*, 2 vol.; 4° des *Sermons*, et d'autres ouvrages, dont le plus solide est le bastion qu'il fit construire.

TURRETIN (Jean-Alphonse), fils du précédent, né à Genève, en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise, et ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'histoire ecclésiastique. Il avait voyagé en Hollande, en Angleterre et en France, pour converser avec les savans, et avait eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : 1° plusieurs volumes de *Harangues* et de *Dissertations*, 1737, 3 vol. in-4; 2° plusieurs *Ecrits sur la vérité de la religion judaïque et de la religion chrétienne*, diffus, mais solides, traduits en partie du latin en français, par M. Vernet, 5 part. in-8; 3° des *Sermons*; 4° un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, dont la 2e édition est de 1736, in-8 : ouvrage savant et méthodique, mais souillé par des déclamations emportées contre l'Eglise catholique. On lui a attribué aussi le *Catéchisme*, ou *Instruction chrétienne*, que d'autres assurent être de Jean-Frédéric Osterwald (*voyez* ce nom). Turretin mourut en 1737, dans sa 66e année. Il gémissait sur les funestes querelles qui ont divisé et qui divisent encore les protestans entre eux; querelles inévitables dans une religion où l'on ne reconnaît pas de tribunal infaillible, où l'esprit privé est le seul interprète des saintes Ecritures, etc. (*Voyez* MÉLANCHTHON, LENTULUS Scipion, SERVET, etc.)

TURRIEN (Jean), *Janellus Turrianus*, excellent machiniste du 15e siècle, était natif de Crémone. Les ouvrages qu'il inventa et exécuta avec une facilité égale, le firent considérer comme l'Archimède de son temps. Charles-Quint en faisait beaucoup de cas. Ce grand prince

voulut l'avoir auprès de lui dans sa retraite de Saint-Just, et s'amusait dans certains momens à construire sous sa direction diverses machines ingénieuses, entre autres des oiseaux qui s'envolaient de la table au jardin et qui en revenaient; ce qui étonna un jour tellement un religieux de Saint-Just, qui dînait avec lui, qu'il fallut le mettre au fait de la chose pour l'empêcher de soupçonner de la magie. C'est Turrien qui, entre autres ouvrages surprenans, éleva les eaux du Tage sur la montagne de Tolède. C'est lui encore qui observa cette comète qui, en 1558, fut si brillante en Espagne, et qui ne fut pas vue ailleurs : ce qui rend très incertaine l'élévation qu'on attribue communément à ces astres, et achève de répandre des doutes sur leur cours périodique. (*Voy.* HALLEY, HEVELKE.)

TURRIEN (François), *Turrianus*, dont le vrai nom est *Torrea*, né à Herrera, dans le diocèse de Valence en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente, en 1562. Il se fit jésuite en 1566, à l'âge de plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec assiduité. Il mourut à Rome en 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages des Pères grecs en latin, et a donné des *Traités sur les vœux monastiques*, *sur le célibat*, *sur l'eucharistie*, *sur les mariages clandestins*, etc. Les efforts qu'il a faits pour défendre les fausses décrétales montrent que sa critique n'était point assez éclairée. Il devait se borner à soutenir qu'elles ne contenaient rien d'opposé à la discipline reçue dans l'Eglise lors de leur publication, et que leurs altérations ne portaient sur rien d'essentiel. (*Voy.* ISIDORE.)— Il ne faut pas le confondre avec Côme TURRIEN, *Cosmus Turrianus*, compagnon de saint François-Xavier, qui entra avec lui au Japon, travailla avec beaucoup de succès à la propagation de la foi, et mourut à Xequi, dans l'île d'Amacusa, qui fait partie de celle de Ximo, le 2 octobre 1570.

TURSELIN (Horace), jésuite, naquit à Rome en 1545, où il enseigna pendant 20 ans les belles-lettres. Il aurait continué encore plus long-temps l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de le lui faire quitter pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut recteur du séminaire de Rome, ensuite du collége de Florence, et enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome en 1599, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De vita Francisci Xaverii*, in-4, Rome, 1596, en six livres; 2° *Historia Lauretana*, in-8, écrite comme le précédent, avec beaucoup d'élégance; et quant à l'histoire, qui en est l'objet, *voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 septembre 1788, pag. 85, et *Dict. geog.*, art. LORETTE, NAZARETA. Le stile de Turselin, moins riche et moins imposant que celui de Maffée, est plus aisé, plus coulant et également pur. 3° Un Traité des *Particules de la langue latine*; 4° un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598, in-8, continué par le Père Philippe Briet, jusqu'en 1665. On lit cet abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité, la sagesse dans les principes, dans la manière de voir et de présenter les évènemens; mais il manque souvent d'exactitude dans la chronologie, et de discernement dans les faits. On en a une traduction française en 4 v. in-12, Paris, 1757, par M. l'abbé Lagneau. Le 4e vol. n'est pas de Turselin. Cette version offre des *Notes* abondantes et instructives.

TURSTIN, archevêque d'York. *Voy.* CONDÉ (Turstin de).

* TUSSER (Thomas), agronome, surnommé le *Varron anglais*, né en 1515, à Raven-Hall, au comté d'Essex, d'une illustre famille, passa sa jeunesse à la cour, et se retira ensuite dans une de ses terres, où il ne s'occupa que d'agriculture, sur laquelle il écrivit un ouvrage assez long, qui est une description de tous les procédés d'agriculture de ce temps, et où l'on trouve plusieurs observations intéressantes. Cet ouvrage est intitulé : *Cinq cents articles d'économie rustique*, 1586, in-4; nouvelle édition, 1812, avec une vie de l'auteur par

le docteur W. Mayor. Tusser est mort en 1580.

* TUTILON, célèbre littérateur du 9e siècle, dit *le Bienheureux*, naquit d'une famille distinguée qui le destinait à une brillante carrière; mais il préféra la tranquillité du cloître à toutes les grandeurs humaines, et entra dans l'abbaye de Saint-Gall. Il partagea sa vie entre les devoirs de son état, l'étude des lettres et des arts, et cultiva avec un égal succès la poésie, l'éloquence, la musique, la sculpture et la peinture. Il exécuta plusieurs ouvrages à Metz et à Saint-Alban de Mayence; l'empereur Charles le Gros voulut le connaître, et lui accorda son estime et sa protection. Mais le pieux et laborieux moine vécut presque toujours dans la retraite, et la pureté de ses mœurs lui mérita, après sa mort, arrivée le 28 mars 898, le titre de *bienheureux*, que le souverain pontife lui accorda. Ses compositions poétiques roulent sur des sujets de piété, et il reste de lui trois *Elégies* qui renferment quelques beaux vers.

* TWISS (Richard), littérateur anglais, naquit à Rotterdam (Hollande) le 16 avril 1747. Son père était un négociant anglais établi depuis long-temps dans cette ville. A l'âge de vingt ans, le jeune Twiss quitta Rotterdam et visita à diverses époques l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie; et, muni de lettres de recommandation, il fut à même de connaître les hommes alors les plus célèbres, tels que Frédéric Ier, roi de Prusse, J.-J. Rousseau, Voltaire, etc. Le fils de Twiss a publié les détails de l'entrevue de son père avec le philosophe de Ferney. *Voy. l'Anual biography and obituary*, 1822, p. 446 et suiv.

TYCHO. *Voyez* TICHO.

* TYMÆUS (Jacques), auteur du 15e siècle, naquit à Amersfoot, d'où il reçut le nom de Jacques d'Amersfoot. Il prit les ordres et fut préfet du collége de Saint-Laurent. Il était très profond dans la théologie, occupa la chaire de cette faculté dans l'université de Cologne, et fut pasteur dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il cultiva avec un égal succès les sciences physiques, et il a laissé, parmi d'autres ouvrages, deux commentaires sur les traités d'Aristote, savoir : 1° *De generatione et corruptione*; 2° *De meteoris*, imprimés en un vol., à Cologne, 1497. Tymæus est mort au commencement du 16e siècle.

* TYNDAL ou TINDAL (William), fameux partisan de Luther, naquit dans la principauté de Galles, vers l'an 1500. Aveugle admirateur de cet hérésiarque, il en propagea la doctrine par ses prédications, et afin de mieux la répandre, il entreprit la traduction anglaise du *nouveau Testament*; mais, craignant d'être troublé dans son travail, il passa en Allemagne, et finit cette traduction en 1527. Il y ajouta la traduction de l'*ancien Testament*, et plaça un *discours* à la tête de chaque livre. Il alla en Saxe pour y connaître Luther, qui le reçut comme un utile coadjuteur, accorda à Tyndal plusieurs conférences, et Tyndal finit par se fixer à Anvers. Il fit, en divers temps, des voyages en différentes parties de l'Allemagne, et secrètement en Angleterre, cherchant à répandre partout le luthéranisme. Il essuya un naufrage sur les côtes de Hollande, et y perdit ses livres et ses papiers. Pendant ce temps, sa traduction de la *Bible*, qui faisait beaucoup de bruit en Angleterre, parut si dangereuse que le clergé anglais présenta une requête au roi pour la faire supprimer. Ce monarque fit publier une proclamation par laquelle il défendait l'achat et la lecture de la Bible de Tyndal; malgré cette défense, un grand nombre d'exemplaires y étaient introduits furtivement, tandis que Tyndal entretenait une correspondance suivie avec les néophytes de la nouvelle secte. Dénoncé aux magistrats au nom du gouvernement anglais, Tyndal fut arrêté, conduit au château de Filford, près d'Anvers, mis en jugement, et condamné à être étranglé et brûlé : ce qui fut exécuté en 1536.

TYPOTIUS (Jacques), né en 1540, d'une bonne famille, suivant quelques-uns à Bruges, et selon d'autres à Diest,

enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il semblait vouloir rétablir, fit mettre Typotius en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601. On a de lui : 1° *Historia Gothorum*, in-8°; 2° *Relatio historica de regno Succiæ bellisque ejus civilibus et externis*, Francfort, 1605, in-8; 3° *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum, cum iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-fol.; ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sadler. Typotius ne publia que les deux premiers volumes; le 3e a été donné au public par Anselme de Boodt. On a encore de lui plusieurs harangues et d'autres ouvrages trop diffus et dont le stile n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amise, dans le royaume de Pont, s'appelait d'abord *Théophraste*; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, et se fut emparé de ses états. Murena l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse; elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, lui accorda son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons : il amassa de grands biens, qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de 30,000 volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote, qu'il eut occasion de copier après que Sylla eut apporté à Rome la bibliothèque d'Apellicon; mais comme le manuscrit de Tyrannion fut abandonné à des copistes négligens, on peut douter que nous ayons les ouvrages d'Aristote tels qu'ils sont sortis de la plume de ce philosophe, ou plutôt tels qu'ils sortirent des mains d'Apellicon. (*Voyez* ce nom.) Tyrannion mourut fort vieux à Rome, miné par la goutte. — Il ne faut pas le confondre avec un autre humaniste nommé d'abord *Dioclès*, et qui, ayant été disciple de Tyrannion, prit le nom de son maître.

TYRTHÉE, poète grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, se fit une grande réputation dans la seconde guerre de Messène. Il excellait à célébrer la valeur guerrière. Le peu qui nous reste de ses poésies dans le Recueil des Poètes grecs de Plantin, Anvers, 1568, in-8, fait connaître que son stile était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs :

> Tyrthæusque mares animos in martia bella
> Versibus exacuit. HORAT. *Art. poet.*

M. Poinsinet de Sivry a donné la traduction en vers des fragmens de Tyrthée.

* TYRWHITT (Thomas), humaniste renommé, naquit à Windsor, en 1730, étudia à l'université d'Oxford, et mérita par ses talens d'être nommé, très-jeune encore, sous-secrétaire au département de la guerre, sous lord Barrington. En 1761, il devint secrétaire en chef de la chambre des communes; mais six ans après il se démit de cet emploi pour se livrer entièrement à l'étude. Il occupa, en 1784, la place de garde du musée britannique, et mourut en 1786, âgé de cinquante-six ans; il était un excellent critique. On a de lui : 1° le *Messie* de Pope, traduit en vers latins; 2° le *Silling* de Philippe, traduit aussi en vers latins; 3° *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakespeare*; 4° *de Babrio fabularum Æsopearum scriptore dissertatio*, Londres, 1776, in-8. Cet ouvrage a pour objet de prouver que plusieurs fables attribuées à Esope sont d'un ancien auteur appelé Babrias; 5° des *Poèmes* attribués à Rowley et autres, écrits dans le 15e siècle, avec un glossaire, réimprimés deux fois en 1778; 6° une *Edition* des Contes de Cantoryéry par Chaucer, 4 vol. in-8, le cinquième parut en 1778; 7° une *Edition* grecque et latine du Poème sur les pierres,

attribué à Orphée ; 8° plusieurs *Dissertations* savantes sur divers sujets littéraires, etc.

* TYSON (James), poète anglais, né à Londres, le 29 août 1799, rédigeait dès l'âge de 15 ans des articles politiques dans le *Morning-Chronicle*. Il publia aussi en 1813 un écrit *sur l'économie* politique, sous le titre de *Coup-d'œil abrégé sur les causes de la décadence du commerce des nations* (1814.) Il voyagea en France (1816), dans la Suisse et les Pays-Bas. Il écrivit de Paris à un de ses amis de Londres des lettres datées de 1819, pleines de sages réflexions. Deux tragédies qu'il avait composées, *Leoni* et *Ruffino*, furent refusées aux théâtres de Drurylane et de Covent-Garden, parce qu'il ne voulut point les soumettre à de légères corrections sur quelques passages concernant la politique. Tyson donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il mourut, le 12 juillet 1820, dans sa 23e année. Ses écrits ont été recueillis par un de ses amis et publiés sous le titre de *Lettres, poèmes et mélanges de feu Jacques Tyson*, précédées d'une *Notice* sur sa vie, avec le portrait de l'auteur, Londres, Milnen, 1822, 1 vol. in-12.

* TYTLER (Jacques), savant écossais, naquit en 1745, quitta sa patrie en 1796, et alla s'établir à Salem, dans le Massachussets. Il était sans fortune, et vivait du produit de ses ouvrages, dans une petite métairie à peu de distance de la ville. Dans une nuit obscure, en retournant dans sa maison, il tomba dans un canal, et s'y noya, en 1804 ; il avait alors cinquante-neuf ans. Tytler avait des connaissances étendues. Il fournit à l'Encyclopédie britannique, dont il fut un des éditeurs, les articles *aérologie*, *aérrostation*, *chimie*, *électricité*, *artillerie*, *hydrostatique*, *mécanique*, *météorologie* ; beaucoup d'articles dans plusieurs branches de l'*histoire naturelle*, une partie de l'article *mouvement*, etc. Il a encore laissé : 1° une *Réponse à l'âge de raison* (1re partie) *de Payne*, Salem, 1796 ; 2° une autre *Réponse* à la 2e partie du même ouvrage ; 3° un *Traité de la peste et de la fièvre jaune*, etc. Il travaillait à une *Géographie universelle*, quand il fut surpris par la mort.

TZETZÈS (Jean), poète grec, mourut vers la fin du 12e siècle. On assure qu'il savait par cœur toute l'Ecriture sainte. Il dit lui-même que « Dieu n'avait pas » créé un homme qui eût été doué d'une » mémoire plus excellente que la sienne : » paroles qui ne marquent pas peu d'enthousiasme et de vanité poétique. On a de lui : 1° des *Allégories sur Homère*, Paris, 1617, in-8, qu'il dédia à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène ; 2° *Histoires mêlées*, en vers libres, appelées aussi *Chiliades*, parce qu'elles sont divisées en 13 chiliades ou millaines de vers, Bâle, 1546, in-fol. C'est dans les 2e et 13e chiliades qu'on trouve une description du miroir d'Archimède, conforme à la théorie de Kircher et de Buffon, et à ce qu'Anthémius en écrit dans son Traité des Machines. 3° Des *Epigrammes* et d'autres poésies en grec, dans le Recueil des poètes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol ; 4° des Ouvrages de grammaire et de critique, et des *Scolies* sur Hésiode ; 5° des *Commentaires* sur le poème de Lycophron, appelé l'*Alexandre* ou la *Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'histoire et la fable. Isaac Tzetzès, son frère, auquel il avait donné cet ouvrage, le publia sous son propre nom. Porter a inséré ces *Commentaires* dans la belle édition qu'il a donnée de Lycophron, à Oxford, 1697, in-fol.

U

*UBERTI (Faio, ou Bonifacio degl'), né à Florence vers le milieu du 15e siècle, fut enveloppé dès sa naissance dans des malheurs qui pesaient sur sa famille par suite de la part que Farinata Uberti, chef de la faction gibeline et son aïeul, prirent aux troubles qui désolèrent alors l'Italie (*voyez* le Dante). Il acquit une grande réputation comme poète et comme géographe. Uberti occupa plusieurs places importantes dans la république Florentine, et outre diverses *Descriptions* géographiques et un grand nombre de poésies, il a écrit une *Relation* en vers de voyages imaginaires, sous le titre de *Ditta Mondo*, (*les dits du monde*) laquelle fut imprimée à Vienne, en 1474, in-fol. La première édition est la plus recherchée; car les autres fourmillent de fautes. Ce poème a été réimprimé à Milan, 1826 in-12. Uberti mourut dans la misère à Vérone peu après l'année 1467. Quelques autres de ses *poésies* ont été recueillies par différens écrivains.

* UBERTI (Jean), médecin, naquit à Rome en 1759, et y professa son art avec beaucoup de distinction : il voyagea en Angleterre et en France; il était à Paris en 1798. Il s'y fit avantageusement connaître par un *Mémoire sur l'éducation physique des enfans*. S'étant rendu à Madrid, il y fit connaissance du docteur Luzuriaga, un des médecins de la cour, qui le présenta à Charles IV. Uberti eut la gloire d'établir le premier, à Madrid, une école de médecine clinique. Il fut puissamment aidé dans cet utile projet par le docteur Severo Lopez; il obtint en récompense la direction de cette école et le titre de médecin du roi, avec une pension de 40,000 réaux (10,000 fr.). Uberti ne jouit pas long-temps de ces honneurs : une fluxion de poitrine, dont il souffrait depuis plusieurs mois, le conduisit au tombeau en février 1802, à l'âge de quarante-trois ans.

* UBERTIN D'ILIA, plus connu sous le nom d'Ubertin de Casal, religieux de l'ordre des frères mineurs, naquit dans cette ville, dans le 13e siècle. Il fut chaud partisan de Pierre-Jean d'Olive, dont il soutint les écrits devant Clément V (*voy.* Olive), et devint un des chefs de ceux qu'on nommait *frères spirituels*, par opposition au reste de l'ordre, connu sous le nom de *frères de la communauté*. Ceux-ci avaient adouci la règle : il en était résulté dans l'ordre de Saint-François un schisme que les papes cherchaient à éteindre. Clément V nomma des commissaires à cet effet. Ubertin leur présenta un mémoire de trente-cinq chefs de transgression de la part des frères de la *communauté*; savoir, vingt-cinq contre la règle et dix contre la bulle de Nicolas III. Clément, après avoir accordé aux frères *spirituels* une bulle provisionnelle, par laquelle il défendait aux frères de la *communauté* de les inquiéter, fit rédiger au concile de Vienne une constitution dans laquelle il rappelait à l'esprit de saint François ceux des frères qui s'en étaient écartés, et ordonnait aux *spirituels* de rentrer sous l'obéissance des supérieurs. Ubertin se jeta aux genoux du pape, et le supplia de permettre à lui et aux siens de vivre séparés, prévoyant, disait-il, les persécutions qu'ils auraient à essuyer de la part des autres frères; mais le pape lui refusa sa demande. Cependant le schisme ne fut point éteint ni sous Clément V, ni sous Jean XXII, son successeur. On voit même qu'en 1325 Jean XXII avait commencé à faire le procès à Ubertin, contre lequel on produisait divers chefs d'accusation. Ubertin crut ne pas devoir en attendre l'issue. Il quitta Rome secrètement, et se retira près de Louis de Bavière, qui était en

dispute avec le pape. Las de la vie agitée qu'il menait, Ubertin ne vit d'autre moyen de recouvrer sa tranquillité que de passer dans un autre ordre. Il demanda la permission d'entrer dans celui de Saint-Benoît. Soit qu'il ne l'ait point obtenue ou qu'il eût changé de résolution, il paraît qu'il se fit chartreux; et Pétréius, historien de cet ordre, le met au nombre des écrivains qui lui ont appartenu. Ubertin avait des qualités estimables : c'était un religieux exact, attaché à sa règle, et d'une manière très austère. Il était savant, et il ne lui avait manqué que d'être sage avec sobriété : *si tantum sobrie saperet*, dit le Père Wading. On a d'Ubertin de Casal divers écrits : 1° un gros vol. intitulé : *Arbor vitæ crucifixi*, Venise, 1485 : il existe manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. 2° *De septem statibus ecclesiæ juxta septem visiones Apocalypseos*; 3° *Tractatus de altissima paupertate Christi et apostolorum ejus* : la bibliothèque impériale de Vienne en possède un exemplaire manuscrit; 4° *Epistolas varias*; 5° *Sermones multos* : Gerson, sans toutefois le nommer dans son livre *De caute legendis quorumdam libris*, reproche à Ubertin de s'être écarté de la saine doctrine dans son explication du cantique de Siméon, *Nunc dimittis*. On ne dit point à quelle époque est mort ce religieux, mais il ne paraît pas avoir atteint la moitié du 14e siècle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ubertin, dit de *Tipherne*, lequel vivait au 16e siècle, et fut un des premiers qui quitta l'observance commune de Saint-François pour embrasser la réforme appelée des *capucins*. Il avait trouvé moyen de faire construire dans sa patrie un couvent habité d'abord par des mineurs observantins. Ce couvent passa en 1538 à la réforme, et fit partie de la nouvelle congrégation.

* UBILLA y Medina (Don Antonio de), historiographe espagnol, né en Castille vers 1660, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Succession des Belges*, ou *Droit du roi D. Philippe V à la couronne d'Espagne*; *Journal des voyages de ce monarque de Versailles à Madrid*, *à Naples*, etc., Milan et Madrid, 1704. Ubilla combat l'opinion des écrivains allemands qui prétendaient que la couronne d'Espagne appartenait à Charles III d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles VI), du chef de sa mère Marie-Thérèse, infante d'Espagne, et fille aînée de Philippe III. Cet ouvrage valut à Ubilla l'emploi d'historiographe de Philippe V, qu'il suivit dans presque tous ses voyages.

* UCELLO (Paul), célèbre peintre de Florence, naquit dans cette ville en 1389. Il est le premier qui ait donné aux tableaux de la perspective. Il était l'intime ami du fameux Giannozzo Manetti, avec lequel il avait fait ses premières études. On voit de ses peintures dans quelques anciennes églises de Florence, notamment dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, où il y a encore quelques traits de *l'Histoire d'Adam et de Noé*, et dans la *Galerie* de cette même capitale. Ucello est mort vers 1460. Se nom d'Ucello lui vient de ce qu'il avait chez lui une grande quantité d'oiseaux qu'il s'occupait sans cesse à dessiner.

UDALRIC. *Voyez* Ulric.

UDINE (Jean d'). *Voyez* Jean.

* UDINE (Hercule), poète italien, né à Mantoue, eut beaucoup de vogue dans son temps, notamment à cause de sa belle traduction de l'*Enéide* de Virgile, en octaves, imprimée à Venise en 1577, in-4. Cette traduction, fort estimée pour la pureté du langage et l'élégance des vers, est inférieur pour l'exactitude à celle d'Annibal Caro, publiée quelques années auparavant. Hercule Udine est mort en 1662, et a laissé, outre sa traduction de l'*Enéide*, un fort joli poème intitulé, *Psyché*, Venise, 1599.

UGHELLI (Ferdinand), savant religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Florence le 21 mars 1595, de parens considérés, fit profession dans un monastère de cette ville, de la congrégation de Lombardie et de Toscane. Ses supérieurs lui trouvant d'heureuses dispositions l'envoyèrent à Rome faire ses cours de philosophie et de théologie. Il y eut pour maîtres deux célèbres jésui-

tes, les Pères François Piccolomini et Jean de Lugo, dont le premier devint général de son ordre, et l'autre, cardinal. C'est sous eux que dom Ughelli prit pour les antiquités et l'histoire ecclésiastique un goût dont par la suite les lettres recueillirent le fruit. Ses cours achevés, il passa dans divers monastères de la congrégation, où il occupa d'honorables emplois. Le cardinal Charles de Médicis le prit pour son théologien, et le pape le nomma consulteur de l'*Index*. Devenu procureur-général de sa congrégation, il en fut, peu après, élu président, et tint en cette qualité divers chapitres. On lui offrit des évêchés qu'il refusa constamment; mais il accepta l'abbaye de Trois-Fontaines, située dans Rome, et une place de prélat domestique, dont Alexandre VII le pourvut. Enfin Clément IX, successeur d'Alexandre, lui fit une pension en encouragement et en récompense de ses nobles travaux. On a de lui : 1° *Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ et insularum adjacentium, rebusque ab eis præclare gestis*, 9 vol. in-fol., depuis 1642 jusqu'en 1648, ouvrage important où se trouve exécuté pour l'Italie ce qu'exécutèrent pour la France les savans bénédictins de Saint-Maur dans leur édition du *Gallia christiana*. Il s'en fit, de 1717 à 1733, une 2e édition en 10 vol., par les soins du savant abbé Coleti, Venitien, qui y fit d'utiles augmentations, y joignit la *Sicilia sacra* de Bocco Pirro, avec une table générale des matières. Dom Jules-Ambroise Lucenti, religieux du même ordre, en a fait un abrégé sous le titre suivant : *Italia sacra R. P. Ferdinandi Ughelli restricta, aucta, veritati magis commendata, opera et studio Julii-Ambrosii Lucentii, ejusdem ordinis abbatis; opus singulare, tribus tomis novissime distinctum, subsequente quarto in quo ecclesiarum origines, urbium conditiones, jura, principum donationes, et recondita monumenta proferuntur, cum certis notis et præclaris animadversionibus*, Rome, 1704, in-fol.; 2° *Cardinalium elogia qui ex sacro ordine Cisterciensi floruere*, Florence, 1624, in-fol.; 3° *Columnensis familiæ cardinalium imagines ad vivum expresæ et æri incisæ, summatimque elogia, exornatæ a Ferdinando Ughello*, Rome, 1650, in-4; 4° *Difesa della nobilita napolitana contra il libro di Francesco Elio Marchesi, tradotta del latino di Carlo Borelli*, Rome, 1655, in-8; 5° *Albero et istoria della famiglia de conti di Marsciano*, Rome, 1653, in-fol.; 6° *Genealogia de Capisucchi*, Rome, 1653, in-fol. On peut ajouter à cela des *additions* et des *observations* du Père Ughelli aux *Vies* des papes de Ciaconius, Rome, 1630, in-fol.; des *notes* sur le Martyrologe des Grecs; un *Traité des écrivains de l'ordre de Cîteaux*; douze livres des *Vies des saints* du même ordre, et un *Traité des faveurs accordées à cet ordre par l'intercession de la mère de Dieu*. Ce savant homme mourut à Rome en 1670, âgé de 75 ans. Dom de Visch, auteur d'une Bibliothèque de l'ordre de Cîteaux, l'appelle « l'ornement de l'Italie, la gloire de son ordre, et un astre brillant de l'Eglise. »

* UGOLINI (Barthélemi), savant canoniste italien, né en Toscane vers 1540, demeura long-temps à Rome, et fut protégé par plusieurs cardinaux. Il publia différens ouvrages latins qui eurent beaucoup de succès, et surtout celui qui a pour titre : *Traité sur les sacremens*, Rimini, 1587, in-fol. Il présenta cet ouvrage au pape Sixte V, qui récompensa largement l'auteur, et lui confia, dit-on, plusieurs places importantes que Ugolini remplit avec distinction. Il mourut à Rome dans un âge très avancé, et montra, pendant toute sa vie, un grand attachement à la religion.

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, mort l'an 1507. On a de lui : 1° un *Traité de la dignité patriarcale*, en forme de dialogue, imprimé à Bâle en 1507, in-fol.; 2° un Traité des Conciles, sous le titre *Synodia Ugonia de Conciliis*, ibid., 1532, un vol. fort rare, Venise, 1563, in-fol., approuvé, dit-on, par un bref de Paul III, quoique plusieurs savans y aient trouvé des objets de critique; on prétend même

que l'ouvrage, examiné ensuite avec plus d'attention, fut supprimé à Rome.

* UHLICH (Gottfried), piariste ou religieux des écoles Pies, né en 1743 à St.-Poelten en Autriche, professa l'éloquence à Vienne, puis la numismatique et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il mourut en 1794. On lui doit quelques ouvrages historiques estimés, en allemand et en latin : 1° *Histoire universelle, en abrégé*, Vienne, 1778, in-8 ; 2° *Histoire de la guerre de la succession de Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8 ; 3° *Connaissances préliminaires avant de passer à l'étude de l'histoire universelle*, Vienne, 1780, in-8 ; 4° *Vie de Marie-Thérèse*, Prague, 1782, in-8 ; 5° *Prælectiones diplomaticæ in usum auditorum*, Lemberg, 1785, in-8 ; 6° *Prælectiones numismaticæ in usum auditorum*, 1785, in-8.

*UILKENS (Jacques-Albert), théologien et naturaliste hollandais, né en 1772, à Wierum, village voisin de Groningue, mort dans cette ville le 30 mai 1825, mérita par ses talens les faveurs du roi des Pays-Bas, qui créa pour lui en 1815, à l'académie de Groningue, une chaire d'économie rurale. Uilkens a composé : 1° *Discours sur les perfections du Créateur considérées dans la créature*, 4 vol. in-8 ; 2° *Manuel d'économie rurale*, 1819. Cet écrivain a cherché les rapports qui existent entre la religion et l'histoire naturelle.

ULACQ (Adrien), mathématicien de Gand, a donné : 1° une *Trigonométrie* latine, Gouda, 1663, in-fol. ; 2° *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol., traduites en français in-8, et dont Ozanam a beaucoup profité.

ULADISLAS. *Voyez* LADISLAS.

ULFELD ou plutôt ULEFELD (Cornifix *ou* Corfiro, comte d') était le dixième fils d'un grand chancelier de Danemark, d'une des premières maisons du royaume. Christiern IV le fit grand maître de sa maison et vice-roi de Norwége, et lui fit épouser sa fille naturelle ; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagrémens. Le comte sortit secrètement de Danemark, et se retira en Suède. La reine Christine le reçut très bien, et l'employa dans plusieurs négociations importantes ; mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrâce des Suédois, et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague, avant de s'être justifié de ce qu'il était soupçonné d'avoir fait contre son souverain. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya, avec la comtesse sa femme, dans l'île de Bernholm ; mais peu de temps après il leur permit de voyager. A peine étaient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avait tramée contre son prince. Il avait, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemark, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Ulfeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire, en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussitôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque temps inconnu, avec trois de ses fils et une fille ; mais une querelle survenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville le fit reconnaître. Contraint d'abandonner cet asile, quoique tourmenté par la fièvre, il descendait le Rhin dans un bateau, lorsqu'ayant été saisi du froid, il en mourut, âgé de 60 ans, en 1664, et fut enterré au pied d'un arbre.

* ULIN (Jean-Jacques), helléniste, naquit à Zurich en 1570. Il était très savant dans la langue grecque, qu'il professa avec honneur dans sa patrie. Il a beaucoup écrit sur des matières, soit sacrées, soit profanes, et on cite de lui, entre autres, les ouvrages suivans : 1° *Oratio complectens historiam protomartyrum Tigurinorum*, Ragusi, 1628, in-4 ; 2° *De religione antiqua SS. Felicis et Regalis*, ibid., 1628, in-4. Il mourut à Zurich en 1639. — Un autre Jean-Jacques ULIN, né également à Zurich, et mort dans cette ville en 1731, a

laissé *Miscellanea vetera, nova, theologica, historica*, en latin et en allemand, Zurich, 1722-24, 3 vol.

* ULLERSTON (Richard), professeur à l'université d'Oxford, et docteur en théologie, florissait à la fin du 14e siècle et au commencement du 15e. Il est connu par un traité *De ecclesiæ reformatione*, qu'il composa en 1408, à la sollicitation du cardinal Robert, évêque de Salisbury. Les principaux articles que l'auteur y traite sont : 1° *De l'élection du pape*; 2° *de la simonie*; 3° *de l'abus que l'on fait des biens de l'Eglise*; 4° *des dispenses*; 5° *des réserves*; 6° *de la pluralité des bénéfices*; 7° *des appels*; 8° *des priviléges*; 9° *de la vie et des mœurs des bénéficiers*; 10° *de la manière dont doivent se célébrer les saints offices*. La cour de Rome est traitée sans aucun égard dans ce livre resté manuscrit, et conservé dans la bibliothèque de l'université de Cambridge. Il a pour titre *Demandes de Richard pour la défense de l'Eglise militante*. Dans le même manuscrit se trouve un *Traité des devoirs militaires*, du même auteur, composé à la prière de Charles de Courtenai, et dédié à Henri, prince de Galles.

* ULLOA (Jean), jésuite espagnol, se distingua dans son ordre par sa piété et ses vastes connaissances en théologie. Il enseigna cette science à Rome, dans l'université grégorienne, avec une telle réputation, que son nom y est resté en honneur, et que l'on y cite ses leçons comme des modèles de clarté, de précision et de profondeur. On a de lui : 1° *Theologia scholastica*, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-fol; 2° *De principio et fine mundi*, ibid., même année. Il florissait au commencement du 18e siècle.

ULLOA (don Antonio de), savant espagnol, naquit à Séville le 12 janvier 1716, entra fort jeune dans l'école des élèves de la marine, et y apprit la physique, les mathématiques et l'astronomie : il obtint un avancement rapide. En 1735 il accompagna, avec don George-Juan, les académiciens français (Bouguer, La Condamine et Godin), envoyés par leur gouvernement au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Lorsqu'il retournait en Espagne, il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le conduisirent à Londres, où il se lia avec plusieurs savans. Le célèbre Folke, président de l'académie royale, devint son ami intime, lui fit rendre la liberté et tous ses papiers, qui étaient le résultat de ses observations pendant ses voyages. Ulloa avait des connaissances très étendues sur toutes les sciences naturelles, sur les arts, sur les différentes branches d'industrie, et il rendit sous tous ces rapports d'importans services à son pays. Ce fut lui qui en 1762 fut envoyé pour prendre possession de la Louisiane et y organiser une nouvelle administration. S'il ne réussit pas dans cette entreprise que l'attachement des colons pour les Français rendait difficile, du moins il recueillit les matériaux d'un ouvrage qu'il publia en 1772 à Madrid. Il fit connaître le platine, ses propriétés, et jeta de nouvelles lumières sur l'électricité. Il fit établir à Madrid le premier laboratoire de métallurgie, et fit augmenter d'objets précieux le cabinet d'histoire naturelle. Ulloa s'occupa en même temps du perfectionnement des cartes géographiques de l'Espagne. On creusa, d'après son projet et son plan, dans la Vieille-Castille, un canal de navigation et d'arrosement. Il perfectionna aussi l'art de la gravure, et facilita les procédés dans la fonte des caractères pour l'imprimerie. C'est d'après ses insinuations que la cour d'Espagne envoya des jeunes gens pensionnés dans les pays étrangers, s'instruire dans les arts libéraux et mécaniques. C'est aussi à son infatigable assiduité qu'on doit le mélange des laines appelées *churlas*, semblables à celles de Cantorbéry, avec celles dites *mérinos*; mélange dont il résulte des draps de la première qualité. Il établit pour le compte du roi une fabrique à Ségovie, et une autre à Guadalaxara, d'où sortirent des draps nullement inférieurs, et par la bonté des couleurs et par la finesse, à ceux de France et d'Angleterre. Charles III envoya à George III, roi d'Angleterre, la coupe d'un habit complet d'une

telle finesse, que le tout mis dans la poche ne formait à peu près que le volume d'un mouchoir ordinaire. Mais les entraves qu'on mit au commerce empêchèrent que ces draps ne se répandissent chez l'étranger; ils sont presque uniquement répandus en Espagne et dans les deux Amériques. Ulloa mérita par ses travaux l'amour de ses compatriotes et l'estime de son souverain, qui le combla d'honneurs et de bienfaits. Il mourut dans l'île de Léon en 1795. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Voyage à l'Amerique méridionale*, Madrid, 1748, 4 vol. in-4 : traduit en français par Mouvillon, Paris, 1752, 2 vol. in-4 ; 2° *Nouvelles américaines*, ou *Entretiens physiques, historiques sur l'Amérique méridionale et septentrionale*, Madrid, 1772 ; 3° *La Marine*, ou *Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, 2 vol., ibid., 1774 ; 4° *L'éclipse de soleil* (en 1778), *avec l'anneau réfractaire de ses rayons ; la lumière de cet astre vue au travers du disque de la lune, au flambeau solaire dans son disque*, ibid., 1779.

* ULLOA (don Martin de), biographe espagnol, neveu du précédent, naquit à Séville en 1730, étudia les lois à Salamanque, et y reçut le bonnet de docteur. Il exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat à Madrid, où le ministre Floridabianca sut apprécier ses talens, l'aida dans sa carrière, et le fit nommer à la place importante de président de l'audience royale de Séville. Malgré les occupations de cette charge, don Martin put se livrer à d'autres études et composer des ouvrages qui établirent avec justice sa réputation comme littérateur. Les plus remarquables sont : 1° *Mémoire sur le génie et l'origine de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 vol. in-4, ouvrage très estimé, et qui prouve la vaste érudition de l'auteur ; 2° *Dissertation sur la patrie des Goths*; ibid., 1781, in-8 ; 3° *Dissertation sur la série des rois et sur les premiers habitans de l'Espagne*, ibid., 1788, in-8. Cette savante dissertation répand beaucoup de lumières sur l'histoire espagnole, et rectifie différentes erreurs où sont tombés plusieurs écrivains. 4° *Mémoire pour servir à la chronologie espagnole*, ibid., 1789, 2 vol. in-8 ; 5° *Dissertation sur les duels ;* 6° *Histoire des académies de Madrid*, ibid., 1789, 4 vol. in-4. C'est l'ouvrage le plus considérable de l'auteur. Le stile d'Ulloa est mâle, éloquent et concis. Il était membre de l'académie royale d'histoire, et de celle de la langue ; directeur de la société patriotique, et de l'académie des belles-lettres de Séville. Il mourut à Cordoue en février 1800, à l'âge de 70 ans.

ULPHILAS ou Wulphilas, était, vers le milieu du 4e siècle, évêque des Goths qui habitaient la Dace et la Thrace. Ses ancêtres, issus de la Cappadoce, avaient été, selon le témoignage de Philostorge, emmenés captifs par les Goths, lorsqu'en 266 ces barbares se jetèrent sur l'Asie Mineure. Leurs captifs répandirent la religion chrétienne, et conservèrent une certaine influence parmi les maîtres qu'ils avaient instruits. Ulphilas, un descendant de ces captifs, choisi évêque, assista au concile que les ariens convoquèrent en 360 à Constantinople. En 377, il vint de nouveau à Constantinople, chargé par les Goths de demander à Valens une province dans laquelle il leur fût permis de s'établir. Il réussit parfaitement dans sa mission ; et avec le consentement de Valens, les Goths s'établirent sur la rive droite du Danube. Des discusions s'étant élevées entre eux et les généraux romains, Ulphilas fut de nouveau député vers Valens, qui rejeta ses demandes avec hauteur. On en vint aux mains (le 6 août 378,) et Valens périt après un combat sanglant. Il paraît que Ulphilas ne lui survécut point. Ce prélat est devenu célèbre dans l'Eglise et dans les lettres, par la traduction qu'il fit des saintes Ecritures en langue germanique. Il suit mot à mot le texte que l'on appelle *byzantin moderne ;* sa traduction est d'autant plus précieuse pour les savans qui étudient les antiquités du Nord, qu'elle présente le plus ancien document écrit que nous ayons dans les langues du Nord. La traduction d'Ulphilas ne nous est point arrivée en entier.

Ce qui en reste nous est parvenu en deux manuscrits, dont l'un est le *Codex Argenteus*, et l'autre le *Codex Carolinus*; le premier a paru : 1° avec le texte gothique et la version anglo-saxonne, Dordrecht, 1665, 2 vol. in-4, réimprimés à Amsterdam, 1684; 2° avec le texte gothique et la version suédoise, irlandaise, et la Vulgate en regard, Stockolm, 1671, in-4; 3° avec le texte grec et la version latine, Veissenfels, 1805, in-4. Dans le *Codex Argenteus*, qui ne comprend que l'*Evangile*, les évangélistes sont placés dans l'ordre suivant : saint Matthieu, saint Jean, saint Luc et saint Marc. Le *Codex Carolinus*, qui ne comprend que quelques chapitres de l'épître de saint Paul aux Romains, a paru avec le texte gothique et avec la traduction interlinéaire, latine et allemande, Brunswick, 1762; réimprimé, Upsal, 1763, in-4; Londres, 1793, et Leyde, 1781. On trouve, dans l'édition de Veissenfels, tous les détails sur ce monument si précieux pour les lettres et la religion.

ULPIEN (Domitius-Ulpianus), célèbre jurisconsulte, fut tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre Sévère. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui était la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les chrétiens, auxquels il fit tout le mal qu'il put sous un empereur qui lui était favorable. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226. Il nous reste de lui 29 titres de Fragmens recueillis par Anien, et qui se trouvent dans quelques éditions du Droit civil.

ULRIC ou Udalric (Saint), évêque d'Augsbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973, à 83 ans, se signala dans son diocèse par un zèle apostolique. Jean XV le mit dans le catalogue des saints au concile de Latran, tenu en 993; c'est le premier exemple de canonisation faite solennellement par les papes. Les abus qui s'étaient glissés dans cette matière, et le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légères, obligèrent enfin le grand pontife des chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes. (*Voyez* Alexandre III.) L'abbé Bérault, dans son *Histoire de l'Eglise*, tom. 9, pag. 509, attribue à saint Udalric une *Lettre* en faveur du célibat des clercs. Il cite encore avec éloge cette même lettre, tom. 10, p. 544 : cependant la lettre attribuée au saint évêque combat la loi du célibat; et les critiques démontrent que cette lettre est supposée. *Voyez* Zaccaria, *Præfat. ad Hist. polemicam de sancto cœlibatu.*

ULRIC ou Udalric, moine de Cluny, né à Ratisbonne vers l'an 1018, et mort au monastère de la Celle en 1093, fut l'une des plus grandes lumières de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le *Spicilége* de D. d'Acheri, un Recueil des *Anciennes coutumes de Cluny*, lequel peut servir à faire connaître quelques usages de son siècle; il fut en grande estime dans plusieurs monastères, comme un ouvrage propre à y nourrir la régularité et la piété.

ULRIC de Jungingen, grand-maître de l'ordre Teutonique, se distingua par son courage, et fut tué dans la fameuse bataille de Tannenberg, gagnée par Jagellon en 1410. Les écrivains polonais l'accusent d'ambition et d'entêtement; mais M. le baron de Wal, dans l'*Histoire de l'ordre Teutonique*, tome 3e, le justifie de ce reproche.

*ULRIQUE-ÉLÉONORE, femme de Charles XI, mère du fameux Charles XII roi de Suède, naquit à Copenhague l'an 1656. Elle était fille de Frédéric III, roi de Danemark, devint épouse de Charles XI, roi de Suède, en 1680, et porta sur le trône toutes les vertus dignes de son rang; mais son époux était loin de les apprécier. Ce monarque, violent et avare, se rendait odieux à ses peuples, tandis qu'Ulrique était l'objet de leur amour. Charles XI, après les avoir accablés d'impôts, pour mieux s'emparer de leurs biens, établit contre eux une chambre dite de liquidation, espèce de cour de justice, qui excita des clameurs parmi tous les Suédois. Un grand nombre d'habitans de Stockholm, réduits à la misère, parcou-

raient les rues en tumulte, et venaient tous les jours à la porte du palais, poussant des cris de désespoir, et conjurant en vain le roi de supprimer la chambre des liquidations. La reine, sensible à leurs malheurs, leur accorda tous les secours qui étaient en son pouvoir. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, vendit même ses habits, et leur en distribua le produit. Mais ces secours étaient encore bien au dessous des besoins de ces infortunés; et n'ayant plus rien à leur donner, elle alla, tout en larmes, se jeter aux pieds du roi pour implorer sa clémence, ou plutôt sa justice, en faveur de ses propres sujets. Il fut sourd à ses prières, et lui dit d'un ton sévère : « Madame, nous vous avons » prise pour nous donner des enfans et » non des avis. » Depuis lors, ses mauvais traitemens envers la reine ne firent qu'augmenter; elle succomba à ses chagrins, après une longue maladie, en avril 1693. Sa mort fut un deuil général parmi les Suédois, qui la regardaient comme leur protectrice et leur mère.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, seconde fille de Charles XI, roi de Suède, et sœur de Charles XII, naquit en 1688. Elle gouverna la Suède pendant l'absence de son frère, avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de ce prince, elle fut proclamée reine, l'an 1719, par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda, l'année d'après, la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel; mais elle régna avec lui. Les états assemblés à Stockholm engagèrent cette princesse à renoncer solennellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir monarchique fut alors aboli; les états prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celle des états et du sénat. Ulrique Eléonore mourut le 6 décembre 1744. (Avec elle s'éteignit la dynastie de Deux-Ponts qui avait occupé le trône de Suède depuis Charles X, successeur de Christian.)

*ULSTAD (Philippe), médecin, né à Nuremberg vers l'an 1485; il acquit beaucoup de réputation dans son art, qu'il professa à Fribourg avec honneur et pendant plusieurs années. Il mourut dans la première moitié du seizième siècle, et a laissé : 1° *De epidemia tractatus*, Basileæ, 1526, in-8; 2° *Cœlum philosophorum, seu de secretis naturæ liber*, etc., Argentorati, 1528, in-fol., Paris, 1544, in-8.

ULTAN (Saint), vulgairement saint Outain, mourut le 1er mai 686, après avoir gouverné pendant plusieurs années le monastère de Fosse et celui du mont Saint-Quentin. (*Voyez* l'article FOILLAN (saint.)

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des étoiles fixes*, rectifié pour l'année 1434, fut publié par le savant Thomas Hyde, à Oxford, en 1665, in-4, avec des notes pleines d'érudition. (*Voyez* FLAMSTEED.) On lui attribue encore un ouvrage sur la chronologie, intitulé : *Epochæ celebriores Chataïorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum et Charasmiorum*. Il a été traduit en latin par Jean Greaves, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4. Ce prince fut tué par son propre fils dans l'année 1449, après avoir régné à Samarcand environ quarante ans.

*UNION (Don Louis-Firmin DE CARVAJAL Y VARGAS, comte de l'), général espagnol, né à Lima en 1752, entra à 12 ans dans le régiment des gardes espagnoles, et eut un rapide avancement. Il avait fait partie de l'armée Franco-Espagnole qui forma le blocus de Gibraltar en 1779, puis de celle qui conquit Minorque en 1781. Il revint ensuite devant Gibraltar et s'y distingua par sa valeur. En 1781 il venait d'être nommé maréchal de camp, lorsqu'il fut envoyé sur la côte d'Afrique avec l'armée commandée par le général Courtin, destinée à soutenir Oran : c'est à sa présence d'esprit et à son courage que l'on dut la conservation de la tour *Nel Nacimiento* que les Maures assiégèrent avec des forces considérables. Lors de la guerre d'Espagne avec la ré-

publique française, il servit en second sous don Ricardos, et eut une grande part aux succès de ce général. L'Union se distingua plus particulièrement à la bataille de Trouillas (22 septembre), à celle de Céret (26 novembre), et donna en toute occasion des marques d'intelligence et de bravoure. Don Ricardos étant mort, et O' Relly qui lui avait succédé ne lui ayant survécu que peu de mois, le vœu de l'armée appela le comte de l'Union au commandement en chef, en 1794. Mais celui qui avait brillé au second rang, parvenu au premier, ne compta plus que des revers. Il tenta une attaque pour délivrer le fort de Bellegarde, et il fut vigoureusement repoussé. Croyant qu'il devait cet échec à un corps de 6,000 hommes qui n'étaient pas arrivés à temps, il les fit tous désarmer. L'indignation devint générale, lorsqu'il fit proclamer un ordre portant que plusieurs officiers de ce corps devaient se promener dans le camp, à la vue de toute l'armée, ayant à leur côté une quenouille au lieu d'épée. Il est inutile de dire qu'aucun des officiers ne se soumit à un ordre aussi bizarre que déshonorant : ils se réunirent en corps, résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et demandèrent leur démission. On ne la leur accorda qu'après quelques mois de détention. Du reste, la mauvaise réussite de l'attaque sur Bellegarde n'était que l'effet des mesures mal combinées. Depuis ce moment, le comte de l'Union perdit la confiance de son armée, qui lui obéissait à regret. Une bataille générale se préparait pour couvrir le fort de Figuières. Le comte de l'Union comptait beaucoup sur ses retranchemens, et plus particulièrement sur une batterie très forte et très élevée, qui, à son avis, devait écraser les républicains. Le combat commence ; les Français sont d'abord repoussés : ils reviennent à la charge, et attaquent la redoutable batterie, qui faisait sur eux un feu foudroyant. Le terrain est jonché de leurs cadavres, qui, amoncelés les uns sur les autres, servent comme d'échelle aux assaillans. La batterie est prise à la baïonnette, et presque aussitôt l'armée espagnole se trouve dans un état de déroute complète. Il faut rendre justice à la valeur héroïque du comte de l'Union : il était partout, nul péril ne l'effrayait ; mais il chercha en vain à rallier son armée. Enfin, blessé dans la poitrine d'un éclat de grenade, il tomba mort sur le sol. Les Espagnols alors se replièrent en toute hâte vers Gironne ; et cette victoire valut peu de jours après aux républicains le fort de Figuières, que le commandant leur livra sans permettre même qu'on fît la moindre défense. Le général français chercha le corps du comte de l'Union, lui fit couper les cheveux, et les distribua parmi ses officiers, comme un témoignage d'estime rendu à la valeur de son adversaire. Il en remit le corps aux Espagnols, d'après les sollicitations du duc de San-Carlos, père du comte de l'Union, et aïeul du duc de San - Carlos, qui accompagna Ferdinand VII dans sa captivité à Valençay, et qui est mort en 1828.

* UNROCH Ier (Henri ou Erich), duc de Frioul, se distingua par sa bravoure et par sa fidélité envers Charlemagne. Les Huns remuaient encore, et semblaient menacer de nouveau l'empire et l'Eglise. Le monarque français envoya contre eux, en 795, Unroch, qui passa en Pannonie, et défit les Huns dans une bataille où périrent deux de leurs plus habiles généraux. De succès en succès, il marcha sur leur capitale, s'en empara ainsi que des trésors immenses qu'Attila avait amassés dans les nombreuses provinces qu'il avait conquises. Il fit remettre tous ces trésors à Charlemagne, qui fit présent d'une partie au pape Adrien Ier, et distribua l'autre parmi ses soldats. Les Huns se relevant toujours de leurs pertes furent encore attaqués et vaincus deux fois par Unroch, qui ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils se soumettraient à l'empereur, et recevraient le baptême. Un de leurs chefs, nommé Tendon, devenu chrétien, vivait depuis long-temps à la cour de Charlemagne, et n'avait point pris part à ces dernières guerres. Mais quand il vit sa nation entièrement soumise, et privée de ses plus braves généraux, il quitta brusquement

la cour, alla chez ses compatriotes, les souleva de nouveau, et se mit à leur tête. Unroch marcha contre lui, en 799, le vainquit complètement, et le fit prisonnier; mais, percé par un dard, il mourut au milieu de ce triomphe. Le rebelle Tendon eut la tête tranchée par ordre de l'empereur.

* UNTZER (Mathias), médecin renommé, naquit en Saxe, dans la ville d'Hall, étudia en différentes universités d'Allemagne et d'Italie, finit ses cours à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur. Il exerça avec succès la médecine en Suisse et dans son pays natal. On a de lui 1° *De nephritide, seu renum calculo*, Hall, 1614, in-4; 2° *De lue pestifera libri tres*, ibid., 1615, in-4; 3° *Tractatus medico-chimici, septem libri, etc.*, ibid., 1634, in-4; 4° *De sulfure tractatus medico-chimicus*, ibid., 1620, in-4. Untzer mourut en 1624.

* UNZER (Jean-Auguste), médecin et littérateur allemand, né en 1727 à Halle, exerça la médecine dans sa ville natale, à Hambourg, et à Altona, où il eut une vogue extraordinaire, et où il mourut le 2 avril 1799. Ses ouvrages sont nombreux; les principaux sont: 1° *Nouvelle doctrine sur les mouvemens de notre âme et de l'imagination*, Halle, 1746, in-8, qui trouva beaucoup de contradicteurs; 2° *Pensées sur le sommeil et sur les songes*, même date, in-8; 3° *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, 1750, in-8; 4° le *Médecin* ou *Journal de médecine*, 1759, in-8; dernière édition, Hambourg, 1769, 6 vol. in-8, qui fut traduit en suédois, en danois et en hollandais; 5° *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg, 1768, 3 vol. in-8, qui ont obtenu également plusieurs éditions en Allemagne, et ont été traduites en Hollandais; 6° *Manuel de médecine*, Hambourg, 1770, 2 vol. in-8; ouvrage qui a eu aussi un grand nombre d'éditions, et a été traduit en danois et en hollandais; 7° *Physiologie de la nature animale dans les corps vivans*, Leipsick 1771, in-8; 8° *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la physiologie d'Unzer*, Leipsick, 1773, in-8. Il a été l'un des collaborateurs du *Magasin de Hambourg*, et l'éditeur des *Contes de société*, Hambourg, 1752-53, 4 vol. in-8, et du *Patriote médecin économique*, 1756 à 1758, 3 vol. in-4. — Son épouse, Jeanne-Charlotte Unzer, morte en 1782, a publié des *Poésies* et *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, 2e *édition*, 1767.

UPTON (Nicolas), Anglais, se trouva au siége d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et précepteur, ou grand-chantre de Salisbury. Edouard Bissœus a publié un traité de ce chanoine, *De studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espèce, Londres, 1654, in-fol. Upton vivait encore en 1553.

URANIUS (Henri) ou Von dem Himmel, prêtre, savant littérateur, né à Rées dans le duché de Clèves, vers la fin du 15e siècle, fut recteur du collége d'Emmeric, où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant cinquante-cinq ans, et mourut en 1579. Uranius possédait le latin, le grec et l'hébreu: à ces connaissances il joignait une grande piété et un attachement inviolable à la foi de ses pères. On a de lui: 1° *Grammaticæ hebrææ Compendium*, Cologne, 1559, in-12; 2° *De usu litterarum servilium*, Cologne, 1570: ouvrage relatif au précédent; 3° *De re nummaria, mensuris et ponderibus*, Cologne, 1569, in-4; 4° *Commendatio linguæ græcæ*, Cologne, 1571; 5° *Grammatica latina*, Cologne, etc.

URBAIN (Saint), disciple de l'apôtre saint Paul, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN Ier (Saint), pape après Calixte Ier, le 22 octobre 223, eut la tête tranchée pour la foi de J. C. sous l'empire d'Alexandre-Sévère, le 25 mai de l'an 230. Il avait rempli son ministère en homme apostolique.

URBAIN II, appelé auparavant *Otton* ou *Oddon*, religieux de Cluny, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Grégoire VII,

bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps et le sang de J. C. : ce qui montre que l'usage était encore de communier sous les deux espèces; mais on ajouta à ce décret : *S'il n'y a quelque nécessité ou quelque précaution qui oblige de faire autrement* : preuve incontestable que ce n'était qu'un décret de discipline. On y fit aussi la publication de la première croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pèlerinages des chrétiens d'Occident aux lieux saints furent l'occasion de cette confédération. Les musulmans laissaient, à la vérité, aux chrétiens leurs sujets le libre exercice de la religion; ils permettaient les pèlerinages, faisaient eux-mêmes celui de Jérusalem, qu'ils nomment la *Maison-Sainte*, et qu'ils ont en vénération; mais leur haine pour les chrétiens éclatait en mille manières : ils les accablaient de tributs, leur interdisaient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeaient de se distinguer en portant un habit qui passait pour méprisable parmi eux; enfin ils leur défendaient de construire de nouvelles églises, et les tenaient dans une contrainte qui pouvait être regardée comme une persécution perpétuelle. Ces barbares menaçaient, d'ailleurs, d'envahir les autres provinces de la chrétienté et l'Europe même, comme ils le firent effectivement depuis. Ces considérations excitèrent le zèle d'Urbain II. (*Voy.* saint Bernard, Godefroi de Bouillon, Louis VII, etc.) Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui cinquante-neuf *Lettres*, dans les *Conciles* de Labbe. Dom Ruinart a écrit sa *Vie* en latin : elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les *OEuvres posthumes* de dom Mabillon. Paschal II lui succéda.

URBAIN III, appelé auparavant *Ubert Privelli* ou *Crivelli*, né dans le Milanais, fut élu pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse, touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'église de Rome, et mourut à Ferrare le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure, tant sa sollicitude pastorale était vive. Grégoire VIII lui succéda.

URBAIN IV (Jacques Pantaléon, dit de *Court-Palais*), natif de Troyes en Champagne, d'un savetier, s'éleva par son mérite, et devint successivement archidiacre de l'église de Liége, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem. Après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale le 29 d'août 1262. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, qui avait envoyé des Sarrasins sur les terres de l'Eglise. Ces barbares furent vaincus par les croisés, et le pape donna le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France. En 1263, il institua la fête du saint Sacrement, qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte 1264. Il fit composer l'office de cette fête par saint Thomas d'Aquin; c'est le même que nous récitons encore. Mais le pape Urbain étant mort cette même année à Pérouse, la célébration de cette solennité fut interrompue pendant plus de quarante ans. Elle avait été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liége, à l'occasion des révélations qu'une sainte religieuse hospitalière, nommée *Julienne*, avait eues sur cet objet. (*Voy.* l'*Histoire de la Fête-Dieu*, par le Père Bertholet, et celle du Père Fisen.) On a d'Urbain IV une *Paraphrase* du *Miserere* dans la Bibliothèque des Pères, et soixante-une *Lettres* dans le *Trésor des Anecdotes* du Père Martenne, qui peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là.

URBAIN V (Guillaume de *Grimoald*), fils du baron du Roure et d'Emphelise de Sebran, sœur de saint Elzéar, né à Gri-

sac, diocèse de Mende, dans le Gévaudan, se fit bénédictin, et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI, en 1362, il obtint la papauté. Le saint-Siége était alors à Avignon; Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304 que Benoît XI sortit de cette ville, aucun pape n'y avait résidé. L'an 1370, Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon, dans le dessein cependant de retourner ensuite dans la capitale du monde chrétien. Sainte Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'achéverait pas. Il partit néanmoins, et arriva le 24 septembre à Avignon, où il fut aussitôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Son corps fut transporté peu après dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille; les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau le firent honorer comme saint par plusieurs églises : on célèbre sa fête à Avignon le 19 décembre. Urbain V avait bâti plusieurs églises, fondé divers chapitres de chanoines, signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le déréglement des ecclésiastiques, la simonie, et la pluralité des bénéfices; il fit exposer à la vénération publique les chefs de saint Pierre et de saint Paul, dans l'église de Latran (*voyez* sur cela un ouvrage de Joseph-Marie Soresinus, bénéficier de l'église de Latran); il entretint toujours mille écoliers dans diverses universités, et il les fournissait des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collége pour douze étudians en médecine. On a de lui quelques *Lettres* peu importantes. Grégoire XI lui succéda.

URBAIN VI (Barthélemi *Prignano*), natif de Naples, et archevêque de Bari, fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 9 avril 1378. Quinze des cardinaux qui, cinq mois auparavant, avaient élu Urbain, et l'avaient reconnu pour pape sans la moindre opposition pendant trois mois, irrités, à ce que l'on dit, de la trop grande sévérité de ce pontife, élurent, le 21 septembre de la même année, Robert de Genève, qui prit le nom de *Clément VII*. (*Voyez* GENÈVE.) Cette double élection fut l'origine d'un schisme, aussi long que fâcheux, qui déchira l'Eglise. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383, le pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France, et contre le pape Clément VII, son compétiteur; et, pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre; mais cette expédition eut peu de succès. Urbain fit arrêter six de ses cardinaux qui avaient conspiré de le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot était réel. Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question. Il n'excepta qu'un cardinal, évêque de Londres, qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Il mourut en 1389, après avoir fait trois institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé; il le fixa à trente-trois ans, se fondant sur l'opinion que J. C. a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La deuxième institution fut la fête de la Visitation de la sainte Vierge. Enfin, il statua qu'à la fête du saint Sacrement on pourrait célébrer la messe nonobstant l'interdit, et que ceux qui accompagneraient le saint viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneraient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la *Vie* de Grégoire XI, et l'histoire de l'élection qui a suivi, insérée dans les *Vies des papes d'Avignon*, par Bosquet, fait tous ses efforts pour infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais Abraham Bzovius et Odoric Rainaldi, continuateurs des *Annales ecclésiastiques*, ont rassemblé un grand nombre de documens qui prouvent le contraire. Le Père Papebroch, dans le *Propylæum*, rapporte l'*Histoire* fort étendue de cette élection, écrite par un auteur contemporain, qui est très favorable à Urbain VI. (Il eut pour successeur Boniface IX.)

URBAIN VII, Romain, appelé auparavant *Jean-Baptiste-Castagna*, et cardinal sous le titre de Saint-Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 sep-

tembre 1590. Sa piété et sa science faisaient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut douze jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers momens. *Le Seigneur*, dit-il avant que d'expirer, *me dégage des liens qui auraient pu m'être funestes.* (Grégoire XIV lui succéda.)

URBAIN VIII, de Florence (*Maffeo Barberini*), monta sur le trône pontifical après Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbain au saint-Siége; il approuva l'ordre de la Visitation, et supprima celui des jésuitesses. Il donna en 1642 une bulle qui renouvelle celle de Pie V contre Baïus, et les autres qui défendent de traiter des matières de la grâce. La même bulle d'Urbain déclare que l'*Augustin* de Jansénius renferme des propositions déjà condamnées. Il mourut en 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux et éclairé. Sa modération et sa prudence se firent particulièrement remarquer dans l'affaire de Galilée, dont il se borna à réprimer l'humeur dogmatisante, sans s'occuper aucunement de son opinion comme hypothèse astronomique. Galilée lui-même se loue des bons procédés de ce pape, qui suivait en cela la conduite de Paul V. (*Voy. ce nom et* GALILÉE.) Urbain entendait si bien le grec, qu'on l'appelait l'*Abeille attique*, et il réussissait dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Eglise. Ses vers latins sacrés ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-fol., sous ce titre : *Maffei Barberini poemata.* Les plus considérables de ces pièces sont : 1° des *Paraphrases* sur quelques Psaumes et sur quelques cantiques de l'ancien et du nouveau Testament; 2° des *Hymnes* et des *Odes* sur les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de plusieurs saints; 3° des *Epigrammes* sur divers hommes illustres. Ces différens ouvrages ont de la noblesse, mais ils manquent de chaleur et d'imagination. On a encore de lui des *Poésies italiennes*, Rome, 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui donna le titre d'*éminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand-maître de Malte.

URBAIN DE BELLUNO (Urbanus-Valerianus ou Bolzanus), cordelier et précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une *grammaire grecque* en latin, qui mérite quelque estime, Paris, 1543, in-4. Il a donné aussi une collection d'anciens grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise, 1496, in-fol.

URCÉUS (Antoine), surnommé *Codrus*, né en 1446 à Herberia ou Rubiera, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forli, avec des appointemens considérables. De là il passa à Bologne, où il fut professeur des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse, et quoiqu'il fît l'esprit fort, il ajoutait foi aux présages les plus ridicules; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égaremens, et il mourut à Bologne, dans de grands sentimens de piété, en 1500, à 54 ans. On mit sur son tombeau, pour toute épitaphe : *Codrus eram.* Sa santé avait été toujours très faible. Avec un extérieur doux, il avait l'humeur bilieuse et sévère. Il était avare de louanges, et prodiguait les critiques, surtout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui : 1° des *Harangues*; 2° des *Sylves*, des *Satires*, des *Epigrammes* et des *Eglogues* en latin, dont il y a plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urcéus était cependant un homme d'esprit, plein de gaieté et de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : *Les affaires vont bien*, répondit Urcéus, *Jupiter se recommande à Codrus*; depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, surtout de l'édition de Bologne, 1502, in-fol. Bayle, qui n'avait pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'*Urcéus Codrus.* (Ils ont été réimprimés, Venise, 1506, in-fol; Paris, 1515, in-4; Bâle, 1540, même format.)

URÉE ou plutôt VRÉE ou WRÉE (Olivier), en latin *Uredius*, se fit jésuite,

et rentra ensuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652, après avoir été le soutien du pupille et de la veuve. On a de lui : 1° *La généalogie des comtes de Flandre*, en latin, Bruges, 1642 et 1644, 2 vol. in-fol; 2° les *Sceaux des comtes de Flandre*, 1639, in-fol. L'un et l'autre ont été maussadement traduis en français, et imprimés à Bruges, 1641 et 1643, 3 vol. in-fol. 3° Une *Histoire de Flandre*, en latin, Bruges, 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome est le plus rare à trouver. (*Voyez* la *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet, tome 14, page 262.)

URFÉ (Honoré d'), comte de château-Neuf, marquis de Valroméry, né à Marseille en 1567, mort à Villefranche en 1625, s'est rendu célèbre par son *Astrée*, 4 vol. in-8, augmenté d'un 5e par Baro, son secrétaire. Cette ingénieuse pastorale a été la folie de l'Europe, dit Carlencas, pendant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine; il n'est point fait à plaisir, et tous les faits, couverts d'un voile très ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. Cet ouvrage n'était point terminé quand il mourut : son secrétaire, Baro, l'acheva sur ses manuscrits. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1753, en 10 vol. in-12, par l'abbé Souchai. On a encore de d'Urfé : 1° un poème intitulé *la Sirène*, 1611, in-8; 2° un autre poème, sous le titre de *la Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimé; 3° une pastorale en vers non rimés, intitulé *la Sylvanire*, in-8; 4° des *Epîtres morales*, in-12, 1620. — Son frère, Anne d'Urfé, fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 66 ans. On a de lui des sonnets, des hymnes et d'autres poésies, 1608, in-4, d'un mérite médiocre.

URIE (*feu du Seigneur*), Héthéen, mari de Bethsabée, laquelle étant enceinte de l'adultère qu'elle avait commis avec David, en donna avis à ce prince, qui, pour cacher son crime, engagea Urie à revoir sa femme. Mais comme il refusa d'aller à sa maison, David le renvoya au siége de Rabba, d'où il revenait, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut exécuté (2e livre des Rois, ch. 11), et devint pour David, ainsi que l'adultère qui l'avait précédé, la matière d'une longue et sincère pénitence.

URIE, successeur de Sadoc II, dans la grande sacrificature des Juifs, vivait sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas au-devant de Theglath-Phalasar, et ayant vu dans cette ville un autel profane, dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire un autel pour le temple sur ce modèle. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministère. (Liv. 4e des rois, ch. 16.)

URIE, fils de Semeï, prophétisait au nom du Seigneur en même temps que Jérémie, et prédisait, contre Jérusalem et tout le pays de Juda, les mêmes choses que ce prophète. Le roi Joakim et les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir. Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte. Mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple (Jérémie, ch. 26.)

UROOM (Henri-Corneille), peintre, né à Harlem en 1566, perfectionna ses talens en Italie. S'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, il eut à essuyer une affreuse tempête qui le jeta sur des côtes presque désertes, et lui enleva tout son trésor pittoresque. Quelques ermites, habitans de ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité, et lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnaissance, fit plusieurs tableaux pour orner leur

chapelle. Ce maître avait un rare talent pour représenter des marines et des combats sur mer. L'Angleterre et la Hollande l'occupèrent à consacrer, par son pinceau, les victoires maritimes que ces deux puissances avaient remportées. On a exécuté même des tapisseries d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

* URQUIJO (don Mariano-Luis de), ministre d'état espagnol, naquit dans la vieille Biscaye en 1768. Il fut envoyé très jeune en Angleterre, où il fut élevé. De retour en Espagne, il entra dans la carrière diplomatique. Un petit écrit qu'il publia (la traduction de la mort de *César*, de Voltaire, précédée d'un discours *préliminaire sur l'origine et la situation présente du théâtre espagnol et sa réforme indispensable*), lui attira quelques désagrémens de la part du saint office qui le traita toutefois avec douceur. Urquijo fut employé dans les bureaux des affaires étrangères, et travailla successivement sous les ministères de Florida Bianca, d'Aranda, du prince de la Paix, et de Saavedra. Quand ce dernier donna sa démission, Godoy (*voyez* ce nom) le proposa pour ministre, ou plutôt permit qu'il fût nommé à ce poste important (août 1798), auquel l'avait porté la reine. Le prince de la Paix croyait trouver dans Urquijo un instrument docile à ses volontés; mais l'expérience lui prouva le contraire. Les premiers actes de son autorité furent de déclarer la guerre à l'inquisition et à tout le clergé de l'Espagne. Il voulait supprimer ce tribunal et ravir au clergé la plus grande partie de ses biens : il trouva des deux côtés la juste résistance à laquelle il devait s'attendre. Il ne se découragea cependant pas, et aux représentations que le nonce lui fit à plusieurs reprises, il répondit avec hauteur. Fort de la protection de la reine, il crut pouvoir braver Godoy, qui dominait toujours ses maîtres et l'Espagne, et qui avait pris Urquijo en aversion. Celui-ci éluda un ordre émané du favori tout-puissant, et osa en donner un autre tout contraire. Godoy dissimula, et le même jour il invita Urquijo à un grand dîner diplomatique. Godoy combla Urquijo de politesse; celui-ci les attribua à l'influence qu'il croyait exercer sur le roi et la reine, et s'imagina que cette influence faisait craindre à Godoy son inimitié. Cette illusion fut de courte durée. Retourné dans son hôtel, il y trouva l'ordre de se démettre à l'instant de son portefeuille. En même temps, l'inquisition et les principaux prélats du royaume procédèrent contre lui. Urquijo fut jeté à Pampelune dans une prison, où il demeura quelques mois, et fut ensuite relégué dans son pays natal. Lors de la révolution de mars 1808 contre le prince de la Paix, et de l'abdication de Charles IV, il reparut à Madrid, et le nouveau souverain, Ferdinand VII (*voyez* ce nom), l'employa dans quelques affaires, après lui avoir fait prêter serment de fidélité. Mais les troupes françaises qui avaient envahi l'Espagne lui faisant prévoir un grand changement dans le gouvernement espagnol, il n'oublia pas de faire la cour à Murat, leur général en chef, et beau-frère de Buonaparte. Aussi, il ne suivit pas Ferdinand à Bayonne, où ce prince et toute son auguste famille furent dépossédés de leurs états. Urquijo attendit les évènemens à Madrid; et quand le roi Joseph Buonaparte y vint prendre une couronne usurpée, Urquijo fut un des premiers à lui présenter ses hommages. Nommé par Joseph ministre et secrétaire d'état, il lui donna des preuves d'un dévouement sans bornes. Lorsque le nouveau roi fut contraint de quitter l'Espagne (en 1814), Urquijo le suivit en France, et, après la restauration de Ferdinand VII, il fut compris dans la loi contre les *afrancesados*, c'est-à-dire contre ceux qui avaient prêté serment à Joseph. Urquijo demeurait à Paris, lorsqu'il tomba malade. En tout temps il avait ambitionné de paraître un *esprit-fort*; aussi, quand, malgré les espérances que venaient de lui donner les médecins, il sentit sa fin approcher, il dit à son domestique : « Ne t'en vas pas; attends, tu vas voir comme un homme » meurt, » et quelques secondes après, il rendit le dernier soupir. C'était le 16

mai 1817 ; il était âgé de 49 ans. Urquijo ne manquait pas d'instruction; mais il était dépourvu des qualités nécessaires pour gouverner.

URSAGE. *Voyez* VALENS.

URSATUS. *Voy.* ORASTO.

URSICIN ou URSIN, antipape, fut élu évêque de Rome par une faction, en 384, le même jour que saint Damase fut canoniquement élevé sur le siége de Pierre. Ses partisans voulurent maintenir leur choix par la voie des armes, et il y eut plusieurs chrétiens tués dans cette contestation. Ursicin fut banni de Rome par l'empereur Gratien ; mais étant revenu, il excita de nouveaux troubles. Enfin il fut exilé pour toujours, et Damase fut maintenu sur le trône pontifical.

URSINS (Jean Jouvenel des), savant magistrat, né en 1364, exerça la charge de maître des requêtes et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique, et il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, et archevêque de Reims en 1449. Il mourut en 1473, à 85 ans. On a de lui une *Histoire du règne de Charles VI*, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanais que pour le parti des Bourguignons; il ne ménage point celui-ci, et il encense les autres. Son histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Théodore Godefroi la fit imprimer in-4, et Denys son fils la donna depuis in-fol. avec des augmentations.—Son frère aîné, Guillaume Jouvenel des URSINS, mort en 1472, fut chancelier de France, disgracié, puis rétabli par Louis XI. Cette famille n'a rien de commun avec l'illustre maison des *Ursins* en Italie.

URSINS (Anne-Marie de LA TRIMOUILLE, princesse des) épousa en secondes noces Flavio des Ursins, duc de Bracciano; c'était une femme de beaucoup d'esprit et d'ambition; elle joua un rôle à Rome, et ne contribua pas peu à la disgrâce du cardinal de Bouillon. Le cardinal Porto-Carrero, le principal auteur du testament de Charles II, en faveur de la France, la fit nommer *camerera mayor* de Louise-Marie de Savoie, première femme de Philippe V, roi d'Espagne. Le titre de *camerera mayor* répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne, qu'elle gourvernait, fut inconsolable; sa dame d'honneur lui fut rendue, et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidait à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenaient. La reine étant morte en 1712, Philippe épousa en secondes noces Elisabeth Farnèse, fille et héritière du duc de Parme, qui commença son règne en chassant la princesse des Ursins, accourue au devant d'elle; procédé inexcusable à l'égard d'une personne à laquelle elle devait son mariage, si cette démarche n'avait été arrêtée, à ce qu'on croit communément, et commandée à la princesse par Louis XIV, de concert avec son petit-fils. La princesse des Ursins mourut à Rome en 1722. Pour plus de détails, *voyez* les *Mémoires de Saint-Simon*, les *Mémoires de Duclos* et les *Lettres inédites de madame de Maintenon et de madame la princesse des Ursins*, 1826, 4 vol. in-8 : on a publié aussi les *lettres de Madame au maréchal de Villeroy*. M. Alexandre Duval a fait représenter en 1825 sous le titre de la *Princesse des Ursins* une pièce romanesque.

URSINUS (Zacharie), théologien protestant, né à Breslau en 1534, fut ami de Mélanchthon. Ne pouvant s'accommoder avec les théologiens de la confession d'Augsbourg, il se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1583, à quarante-neuf ans. On a de lui plusieurs ouvrages, Heidelberg, 1611, 3 tom. in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. Il est auteur du *Catéchisme de Heidelberg*, dont se servent les calvinistes d'Allemagne et de Hollande; il y enseigne formellement que les catholiques peuvent se sauver dans

leur religion : on sait que les docteurs luthériens d'Helmstadt décidèrent la même chose dans la fameuse consultation du 28 avril 1707.

URSINUS (Jean-Henri), théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, était un homme d'une grande érudition sacrée et profane. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone*, Nuremberg, 1661, in-8; 2° *Sylvæ Theologiæ symbolicæ*, 1585, in-12; 3° *De ecclesiarum germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8; 4° *Arboretum biblicum in quo arbores et fructus passim in sacris litteris occurrentes, notis exponuntur et illustrantur*, Nuremberg, 1663, in-8, et 1685, 2 vol. in-12; 5° *Parallela Evangelii*; 6° des *Commentaires* sur Joel, Amos, Jonas, l'Ecclésiaste; 7° *Sacra analecta*; 8° *Jeremiæ virga vigilans*.

URSINUS (George-Henri), fils du précédent, philologue et littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui : 1° *Diatribe de Taprobona, Cerne et Ogyride veterum*; 2° *Disputatio de locustis*; 3° *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis et significationibus*; 4° *De primo et proprio aoristorum usu*; 5° des *Notes* critiques sur les Eglogues de Virgile, sur la Troade de Sénèque le Tragique; 6° *Grammatica græca*; 7° *Dionysii terræ orbis descriptio cum notis*; 8° *De creatione mundi*. Ces ouvrages sont une preuve non équivoque de l'érudition de l'auteur.

URSULE, intendant des largesses sous l'empereur Constance, fut mis à mort au commencement du règne de Julien l'Apostat, en 325. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avait expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. Ursule, qui affectionnait ce prince, avait donné des ordres secrets pour lui remettre autant d'argent qu'il voudrait; et par-là il lui avait facilité l'accomplissement de ses desseins. Son supplice exposa Julien à l'exécration publique; on le regarda comme un monstre d'ingratitude. L'empereur se défendit, en protestant qu'Ursule avait été exécuté à son insu, et qu'on l'avait immolé au ressentiment des soldats, irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avait traités au siége d'Amide. Ammien avoue que l'apologie était frivole.

URSULE (Sainte), fille d'un prince de la Grande Bretagne, fut couronnée de la palme du martyre par les Huns, auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnaient, vers l'an 384, selon la plus commune opinion. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de sainte Ursule étaient au nombre de onze mille, et les appellent les *onze mille vierges*; ce sentiment est le plus suivi par les auteurs des Légendes; mais le Martyrologe romain porte simplement *sainte Ursule et ses compagnes*, sans en déterminer le nombre. Usuard, qui vivait au 9e siècle, dit seulement qu'elles étaient en grand nombre; Wandelberg, moine de Pruym, vers l'an 820, dit *plusieurs mille*. En fossoyant dans un lieu nommé *Ager Ursulanus*, où l'on croit que ces vierges ont souffert, on a trouvé vers l'an 1250, près de 500 corps, qu'on a distribués comme des reliques de ces saintes; d'autres prétendent qu'elles n'étaient que onze en tout, et soutiennent que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V. (*XI Martyres Virgines*) qu'on a mal interprété; ou du mot *Undecimilla* que l'on croit avoir été l'une des compagnes de sainte Ursule. L'auteur des notes sur la traduction française du *Martyrologe romain*, dit que cette dernière opinion est ingénieuse, mais sans preuve : il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de sainte Ursule est marquée ainsi : *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ, et sociarum virginum et martyrum*. La Chronique de Saint-Tron (*voy.* dom d'Achery, *Spicileg.* tom. 7, pag. 475) fait mention d'une sainte Ursule, supérieure d'un monastère des filles, près de Cologne, tuée avec onze

compagnes par les Barbares. Surius a donné une *Vie* de sainte Ursule, qui est une pure fiction. Le Père Crombach a publié un gros vol. in-fol., intitulé : *Ursula vindicata*, Cologne, 1647 : ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la page 743, on voit les noms d'un très grand nombre de ces vierges, et celui de leurs pères et mères. Pag. 523, on trouve la généalogie de sainte Ursule. C'est sainte Ursule elle-même qui, long-temps après son martyre, a raconté toute son histoire avec une naïveté enchanteresse, pag. 742. Outre les onze mille vierges martyrisées, il y a eu à peu près onze mille princes ou rois, dont on trouve également les noms, la généalogie et tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte, rapporté dans le plus grand détail et du ton le plus sérieux. « Cependant (dit un critique » qui a d'ailleurs sévèrement jugé ces » narrations légendaires), il faut con- » venir que dans les temps de barbarie » et d'ignorance l'idée générale du prix » de la virginité, de la constance chré- » tienne, de la puissance divine cou- » ronnant la vertu, quoique nourrie par » des histoires apocryphes, ne pouvait » avoir que de bons et d'édifians effets. » Il y a dans l'Eglise un ordre de religieuses qui prennent le nom de sainte Ursule. La bienheureuse Angèle de Bresse établit cet institut en Italie, l'an 1537.) *Voy.* ANGELE-MERICI *et* BUS.)

URSUS (Nicolas-Raymarus), mathématicien danois, né à Henstedt, dans le Dithmarsen, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença qu'à 18 ans à apprendre à lire ; mais ses progrès furent rapides, et il devint, presque sans maître, et pour ainsi dire par la seule vue du ciel, dont, par sa condition, il avait été constant et attentif spectateur, un des plus savans astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps. (*Voyez* ANICH.) Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques écrits mathématiques. Il avait eu une vive dispute avec Ticho-Brahé, qui l'accusa de lui avoir dérobé son système.

USPERG (L'abbé). *Voyez* CONRAD.

USSERIUS (Jacques), en anglais *Usher*, né à Dublin en 1580, d'une famille ancienne, étudia dans l'université de Dublin, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armagh. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, mathématiques, chronologie, histoire sacrée et profane, théologie, il n'oublia rien pour orner son esprit. En 1615 il dressa dans une assemblée d'Irlande les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique, et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différens de ceux de l'église anglicane ; rien n'étant fixe dans les sectes une fois séparées de la grande Eglise des chrétiens. Ce monarque lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armagh en 1626. Usserius passa en Angleterre en 1640 ; et ne pouvant plus retourner en Irlande, déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions, pendant lequel il ne continua pas moins à mettre au jour plusieurs ouvrages qui ont fait honneur à son érudition et à sa critique. Les principaux sont : 1° son *Histoire chronologique*, ou *Annales de l'Ancien et du nouveau Testament*, Genève, 1722, en 2 vol. in-fol., dans lesquels il concilie l'histoire sacrée et profane, et raconte les principaux évènemens de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux ; ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paraître la chronologie des Assyriens sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec Hérodote, la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisaient aller à quatorze cents. 2° *L'Antiquité des églises britanniques*, Londres, 1687, qu'il fait remonter jusqu'au temps de la mission des apôtres ; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention

sont fort suspects ; 3° l'*Histoire de Gotescalc*, Dublin, 1631, in-4 ; 4° une *Edition* des Epîtres de saint Ignace et de saint Polycarpe, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644, et Londres, 1647, 2 tomes en 1 vol. in-4. Ce recueil est aussi rare qu'estimé. 5° Un *Traité de l'édition des Septante*, Londres, 1655, in-4, dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point ; 6° *Gravissimæ quæstionis de christianarum ecclesiarum successione et statu, historica explicatio*, Londres, 1613, in-4. Le but de cet ouvrage est de montrer que le pape est l'antechrist ; que cet antechrist est né au commencement du septième siècle ; qu'il est parvenu à l'âge viril dans le onzième siècle, etc. Richard Stanyhurst, oncle d'Usserius, fit ses efforts pour guérir son neveu de cette folie, en faisant imprimer une réponse sous le titre de *Brevis præmunitio ;* mais il n'eut pas le bonheur de réussir. Usserius fut inviolablement attaché au roi Charles Ier ; il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa fidélité fut respectée par Cromwel qui le fit venir à sa cour, et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avait faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenterait plus le clergé épiscopal ; mais il ne lui tint pas parole. Usserius mourut d'une pleurésie en 1655, âgé de 75 ans. Sa *Vie*, par Richard Part, se trouve à la tête de ses *Lettres*, Londres, 1686, in-fol.

* USSIEUX (Louis d'), littérateur, naquit à Angoulême en 1747. Il se consacra aux belles-lettres, vint à Paris, et y débuta en 1773, par un drame héroïque en trois actes, intitulé *le Siége de Saint-Jean-de-Losne* (joué aux Français en 1780). Après cet essai, qui ne fut pas malheureux, il donna périodiquement son *Décaméron français*, qui est une suite de nouvelles historiques ou petits romans, exempts au moins de cette licence qu'on reproche avec justice à l'auteur italien. Il fut un des fondateurs du *Journal de Paris*, commencé en février 1777. Ussieux aimait le travail, et mena toujours une vie très appliquée. Dans les premières années de la révolution, il partagea son temps entre l'étude, l'éducation d'un troupeau de *mérinos*, et des essais d'agriculture qui ne furent pas toujours à son avantage. En 1795 il fut nommé député au conseil des anciens, par le département d'Eure-et-Loire, et membre du conseil général de son département sous le régime de Buonaparte. Il est mort près de Chartres en 1805. Outre une traduction assez médiocre du *Roland furieux*, et les ouvrages déjà indiqués, il a eu part aux suivans, à savoir la traduction de l'anglais de l'*Histoire universelle*, avec le Tourneur ; aux *Mémoires sur l'Histoire de France*, avec Duchesne, son beau-père ; à la *Petite bibliothèque des dames ;* à la continuation du *Cours complet d'agriculture* de l'abbé Rosier, où, parmi plusieurs bons articles, on cite de lui l'article *Vigne*, qui est un des plus importans.

* USTARIZ (don Hilaire), savant espagnol, né dans la Navarre, se distingua par ses vastes connaissances en économie politique. On lui doit : *Théorie du commerce et de la marine*, in-4, qui a eu plusieurs éditions et a été traduit en diverses langues. Forbonnois l'a traduite en français, en 1783. Ustariz était membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, et occupa dans sa patrie des emplois honorables qui lui permirent cependant d'entreprendre divers voyages, où il put faire d'utiles observations pour l'ouvrage qu'il destinait au public. Il mourut dans les dernières années du 18e siècle. — Un autre USTARIZ (Gabriel), né à Cavas, suivit la carrière des armes ; il prit part à la révolution de ce pays, en 1810, et fut tué par les troupes royalistes, en 1814.

USUARD, bénédictin du 9e siècle, disciple d'Alcuin, est auteur d'un *Martyrologe* qu'il dédia à Charles le Chauve. Cet ouvrage est fort célèbre, mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain, 1568, in-8, et du Père Sollier, jésuite, in-fol., Anvers, 1714, qui est très curieuse et

faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que, dans les autres, ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritaient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe* à Paris, 1718, in-4, par dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur; mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

USUN-CASSAN, dit Ozum-Asembec ou Ouzoun-Hacan-Beig, de la famille des Assambléens, était fils d'Alibec, et devint roi de Perse. On assure qu'il descendait de Tamerlan, et qu'il sortait de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il était gouverneur de l'Arménie lorsqu'il leva l'étendard de la révolte, en 1467, contre le roi de Perse Joancha. Après lui avoir ôté la vie, ainsi qu'à son fils Acen Ali, il monta sur le trône, et, uni avec les chrétiens, il fit la guerre aux Turcs; mais ses exploits n'apportèrent aucun avantage à ceux-là. Ce prince mourut en 1478, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux et cruel.

* UVA (dom Benoît), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, issu d'une ancienne et illustre maison de Capoue, naquit dans cette ville vers le milieu du 16e siècle, et prononça ses vœux au Mont-Cassin, le 1er février 1563. Il illustra sa congrégation par ses vertus, par un beau talent en poésie, et jouit d'une grande considération, plus due encore à son mérite personnel qu'à sa naissance. Il mourut sous le pontificat de Grégoire XIII, dans un âge peu avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tous sur des sujets pieux; les principaux sont: 1° *Le Vergini prudenti, cioe il martirio di S. Agata, di S. Lucia, di S. Agnese, di S. Giustina, di S. Caterina*; 2° *Il pensier della morte, e il Doroteo*, Florence, 1582, 1588, in-4; 3° *Le Vergini prudenti*, etc., *con le altre di lui rime*, Venise, 1737 et 1760. Il faut ajouter à ces ouvrages un *Poème sur l'instruction*, une *Tragédie de Jephté*, *le Triomphe des vierges*, *des confesseurs et des bienheureux*; un *Commentaire* sur le Dante, et un volume de *Lettres* qui était conservé au Mont-Cassin. Le Marini, Scipion Ammirato, et plusieurs autres auteurs du temps de dom Uva, parlent de lui avec éloge.

UXELLES (Nicolas Châlon du Blé, marquis d'), porta d'abord le petit collet; mais son frère aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes, et se signala surtout dans Mayence, dont il soutint le siége pendant cinquante-six jours. Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidenberg et à Utrecht, et mourut sans avoir été marié, en 1730. Il avait obtenu le bâton de maréchal de France en 1703, et avait été, en 1718, du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis qui ne furent pas tous suivis. C'était un homme froid, taciturne, mais plein de sens (1).

UYTTENHOVE (Charles), né à Gand en 1536, fut élevé avec soin par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence, mais aux soins duquel il ne répondit pas. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris il passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth, teinte du sang des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des poésies latines et d'autres ouvrages; les principaux sont: 1° *Epigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca et latina*; 2° *Xeniorum liber*, Bâle, 1564, in-8; 3° *Epistolarum Centuria*, Cologne, 1597, in-8; 4° *Mythilogia Æsopica, metro elegiaco*, Steinfurt, 1667, in-8.

UZEDA (le duc d'). *Voyez* Giron *et* Lerme.

* UZZANO (Nicolas d'), célèbre politique, naquit vers l'an 1350, au château d'Uzzano, à présent détruit, sur le territoire de Florence. Il vint très jeune dans cette ville, où ses talens précoces lui firent aussitôt obtenir des places im-

(1) Il ne l'était pas toujours. Le roi lui ayant demandé un jour pourquoi il ne se marisit pas : Sire, répondit le marquis, c'est que je n'ai pas encore trouvé de femme dont je voulusse être l'époux, ni d'homme dont je voulusse être le père.

portantes. Il se montra un des plus ardens défenseurs de la république, et, pendant les trois fois qu'il fut élevé au poste éminent de gonfalonier de la justice, il sut contenir l'ambition des divers patriciens qui aspiraient au pouvoir suprême. Craint de ses voisins, estimé des puissances étrangères, respecté des grands et aimé du peuple, il consacra sa vie entière au bien de son pays. Il était d'une rare pénétration, avait une éloquence peu commune, et ses discours pleins de feu et de logique accablaient ses ennemis, et imposaient silence aux factieux. Il mourut en 1432, dans un âge très avancé; les autorités de Florence lui firent élever un magnifique tombeau dans l'église de Santa-Croce, où reposent les cendres de plusieurs grands hommes de ce pays.

* UZZIEL (Jonathan), rabbin célèbre par l'étendue de son savoir. Il florissait dans le 16e siècle, et a laissé une *Paraphrase* chaldaïque sur les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Samuel, d'Isaïe, de Jérémie, et des douze petits prophètes. Uzziel était également très versé dans les sciences exactes.

V

* VACA DE GUZMAN (Joseph-Marie), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade en 1745, mort vers l'an 1805, était avocat et recteur perpétuel du collége de Saint-Jacques à Alcala de Hénarés. On a de lui trois *Eglogues* et deux *Poèmes* couronnés en 1778 et 79 par l'académie royale de Madrid, l'un sur la *Destruction des vaisseaux de Cortez*, traduit en français par Mollien; l'autre sur la *Reddition de Grenade*; quatre *Lettres* contre les détracteurs de ses poésies.

* VACCA-BERLINGHIERI (François), médecin, né en 1732, près de Pise, fut professeur de chirurgie dans cette ville : il refusa la place de médecin du roi de Pologne, pour rester auprès de son père octogénaire. Il mourut en 1812, après avoir publié plusieurs ouvrages qui l'ont placé au rang des premiers médecins de l'Italie. Les principaux sont : 1° *Considerazioni intorno alle mallatie putride*, Lucques, 1781, in-8; 2° *Saggio intorno alle principali e piu frequenti mallatie del corpo umano*, 2e édition, 1799, in-8; 3° *Lettere fisico-mediche*, 1790, in-4; 4° *Riflessioni sui mezzi di stabilire e di conservare nell' uomo la sanita e la robustezza*, Pise, 1792, in-4, 2e édition, Venise, 1801, in-8; 5° *Codice elementare di medicina pratica*; 5° *Filosofia della medecina*, Lucques, 1801, in-8. — Son fils mort en 1826 à Pise, où il était professeur de chirurgie et de clinique, fut un des plus habiles chirurgiens de son temps.

* VACCARO (Laurent), architecte, sculpteur et peintre, naquit à Naples en 1655. Il apprit la sculpture sous Côme Fansaga, et les autres arts sous différens maîtres. Il dirigea la construction de plusieurs édifices, et peignit fort bien le portrait; mais c'est comme sculpteur qu'il se distingua le plus. On admirait encore de lui, dans la chapelle du Trésor, les statues de *saint Joseph*, de *saint Jean-Baptiste*, et surtout celle de *Philippe II*, en bronze, qui fut abattue et mise en pièces par le peuple, en 1707. Son fils, Dominique-Antoine, apprit les mêmes arts que son père, travailla à l'embellissement de Naples, et bâtit un théâtre estimé par les connaisseurs.

* VACHER (J.), habile chirurgien, né à Moulins vers 1690, exerça son art avec honneur. Après s'être marié à la fille du fameux chirurgien Morand, il se fixa à Besançon. Il avait dans sa jeunesse suivi les armées, et était devenu chirurgien-major consultant des camps et armées du roi. Il fut ensuite nommé démonstrateur en astronomie; il était correspondant et associé des académies royales des sciences et de chirurgie de Paris, et membre de

celle de Besançon. Il mourut en 1760. On a de lui : 1° des *Observations de chirurgie*, 1737, in-12 ; 2° une *Dissertation sur le cancer*, etc., Besançon, 1740, in-12 ; 3° une *Histoire de frère Jacques*, lithotomiste de Franche-Comté, *ibid.*, 1756, in-12 de 94 pages. L'aîné de ses deux fils fut chef de l'hôpital militaire de Lille en Flandre, et avait beaucoup de talent pour toutes sortes d'opérations.

VACHET (Jean-Antoine LE), prêtre, instituteur des *sœurs de l'Union chrétienne*, et directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais, né en 1603 à Romans, en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut, en 1681, âgé de soixante-dix-huit ans. L'abbé Richard donna sa *Vie* en 1692. Nous avons de lui : 1° l'*Exemplaire des enfans de Dieu* ; 2° la *Voie de J. C.* ; 3° l'*Artisan chrétien, ou la vie du bon Henri, maître cordonnier, instituteur et supérieur des frères cordonniers et tailleurs*, Paris, 1670 (*voyez* BUCHE) ; 4° *Règlemens pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des sœurs de l'Union chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec onction, et ne peuvent que produire les meilleurs effets.

* VACQUERIE (Jean de la), premier président du parlement de Paris dans le 15e siècle. Lorsque Louis XI voulut, en 1476, s'emparer d'Arras, qui appartenait à Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, la Vacquerie refusa, au nom de tous les habitans, de livrer la place. Louis XI la conquit par la force ; mais il sut apprécier la fermeté de la Vacquerie : il le fit venir à Paris, et lui donna la première charge au parlement. La Vacquerie se distingua par sa probité et par sa fermeté à remplir les devoirs de sa charge. Plusieurs édits du roi avaient incommodé le peuple et excité ses plaintes : la Vacquerie, au lieu d'enregistrer ces édits, vint se présenter à Louis XI à la tête du parlement, et lui dit : « Sire, » nous venons remettre nos charges entre » vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous » plaira, plutôt que d'offenser nos con- » sciences. » Ce dévouement généreux plut au roi, et il révoqua ses édits. Ce respectable magistrat, après avoir fait des protestations énergiques sur la régence, mourut en 1497. « Il était beaucoup plus » recommandable par sa pauvreté (dit le » chancelier de l'Hôpital) que Rolin, » chancelier du duc de Bourgogne, par » ses richesses. » C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme de bien.

VADDERE (Jean-Baptiste DE), né à Bruxelles, devint chanoine d'Anderlecht, et mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplômes et dans l'étude de l'histoire. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant*, etc., Bruxelles, 1672, in-4. M. Paquoten en a donné une nouvelle édition, Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, corrigée quant au stile, et enrichie de remarques historiques et critiques. On conserve dans plusieurs bibliothèques des Pays-Bas grand nombre d'ouvrages manuscrits de Vaddère ; il ne s'empressait pas de les faire imprimer : sa plus chère maxime était *Ama nesciri*.

VADÉ (Jean-Joseph), poète burlesque, né en 1720 à Ham en Picardie, est le créateur d'un nouveau genre de poésie, qu'on nomme *le genre poissard*, genre qui a pour objet les actions et les propos de la basse classe du peuple. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-12. On a encore de lui un vol. de poésies posthumes, contenant des *contes* en vers et en prose, des *fables*, des *épîtres*, des *couplets*, des *pots-pourris*, etc., où les bons esprits, et surtout les âmes honnêtes, ont peu de chose à recueillir. Tout cela est rassemblé dans l'édition en 6 vol. in-16, Paris, 1785. La conduite de l'auteur répondait parfaitement aux sujets qu'il célébrait : les femmes, le jeu, la table, partageaient sa vie. Il eut le bonheur de reconnaître ses égaremens, et de mourir dans des sentimens très chrétiens, le 4 juillet 1757, âgé de trente-sept ans. (Ses pièces de théâtre sont au

nombre de *vingt*, parmi lesquelles il y a quelques opéras-comiques. Son véritable genre était le *vaudeville ;* car ses opéras ne méritaient pas ce nom. Quelques-unes de ses *chansons* montrent plus de verve et de talent que ses œuvres dramatiques.)

VADIAN (Joachim WATT, dit), *Vadianus*, né à Saint-Gall, en Suisse, l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnaient alors à ceux qui excellaient dans la poésie. Il mourut en 1551, à soixante-sept ans, après avoir exercé les premières charges de sa patrie. On a de lui des *Commentaires* sur Pomponius Mela, 1577, in-fol. ; un *Traité de poétique*, 1518, in-4, et d'autres ouvrages en latin.

* VADIER (N.) conseiller au présidial de Pamiers à l'époque de la révolution dont il embrassa la cause, fut nommé député du tiers-état de ce pays aux états-généraux. Il n'y prit la parole que pour attaquer la royauté, et sans ménager même la personne du monarque qu'il nomma, après son voyage à Varennes, un *brigand couronné*, et dont il demanda la déchéance. Cependant effrayé par une dénonciation dont il était l'objet, il protesta deux jours après de sa haine pour le système républicain, et jura d'exposer sa vie pour défendre les décrets constitutionnels. Elu, en 1792, député à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se montra un des partisans les plus ardens de la révolution du 31 mai 1793, et fit poursuivre avec la plus grande activité les administrations accusées de fédéralisme. Ce fut lui aussi qui dirigea dans le mois de juillet l'expédition de Nouilly, dont 114 habitans furent conduits à l'échafaud. Elu président il prononça le 21 janvier 1794, jour anniversaire de la mort de Louis XVI, un des discours les plus insensés que l'on ait entendus à cette époque de délire. Il était entré au comité de sûreté générale, et il écrivit plusieurs lettres à Fouquier-Tainville pour lui recommander une fournée d'habitans de Pamiers qui furent en effet envoyés à l'échafaud. Il devint aussi président de la société des jacobins, et pendant l'époque de la plus grande terreur, il monta souvent à la tribune, et y parla quelquefois de manière à faire douter si sa raison n'était point aliénée. Vadier montra le même acharnement à poursuivre Robespierre lorsqu'il fut accusé ; mais cette démarche ne put faire oublier la part qu'il avait eue à tous ses crimes ; un mois après il fut dénoncé par Lecointre de Versailles, comme un des chefs des terroristes. Il résista à cette attaque et parut à la tribune, un pistolet à la main, comme prêt à se tuer, si la Convention ne proclamait pas son innocence et ne rendait pas justice à *ses 60 ans de vertu*. Il se rapprocha alors davantage des jacobins, et essaya de faire corps avec eux pour résister au torrent de la réaction ; mais il fut compris dans le décret d'accusation porté contre Barère, Billaud et autres, et enfin condamné à la déportation. Il parvint à s'échapper, et fut arrêté de nouveau en 1796 comme complice de Babeuf, puis acquitté de cette accusation. Le gouvernement consulaire le mit en surveillance à la fin de 1799 ; mais il le réintégra ensuite dans ses droits de citoyen. Il ne reparut sur la scène politique que pour se mettre, en 1815, à la tête de la fédération de l'Arriége. Compris dans la loi contre les régicides, il quitta la France en 1816, et mourut à Bruxelles à la fin de 1828.

VADING. *Voyez* WADING.

VAGHI (Charles), né à Parme, entra dans la congrégation des carmes de Mantoue l'an 1660, y enseigna la philosophie et la théologie, fut fait définiteur de sa congrégation en 1703, et finit ses jours en 1729. On a de lui : *Commentaria fratrum et sororum ordinis B. M. V. de Monte Carmelo congregationis Mantuanuæ*, Parme, 1725, in-fol. C'est l'histoire de cette congrégation et des personnes des deux sexes qui l'ont illustrée. Elle est pleine de recherches et fondée sur des monumens souvent authentiques.

* VAHL (Mart.), naturaliste, naquit, en 1749, à Bergen en Norwége. Il étudia la médecine à Copenhague, d'où il passa à Upsal : il apprit dans cette dernière ville l'histoire naturelle, et plus particulièrement la botanique sous Linnée. Cet homme célèbre l'ayant pris en amitié, lui donna un logement dans sa maison, et en fit un de ses plus illustres élèves. Le roi de Danemarck lui donna la place de lecteur royal au jardin de botanique, et ensuite le titre de professeur. Vahl voyagea, par ordre de la cour, en Laponie, en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie, en Espagne, en Barbarie, etc., et fit de précieuses découvertes dans la botanique. Dans cet intervalle, il avait publié différens écrits qui ne furent pas d'abord assez estimés; et il vécut dans l'oubli pendant plusieurs années. Enfin, son mérite ayant été reconnu, il obtint la place de professeur de botanique à l'université de Copenhague, où il est mort en 1805, au moment qu'il s'occupait de la continuation de la *Flore danoise*. Il a laissé : 1° *Symbolæ botanicæ, sive plantarum, tam earum quas in itinere imprimis orientali collegit Pet. Forskal, quam aliarum recenter detectarum descriptiones*, Hafniæ, 1794 et 1795, 3 parties en 1 vol. in-fol. avec 75 planches; 2° *Eclogæ americanæ, seu descriptiones plantarum, præsertim Americæ meridionalis nondum cognitarum*, Hafniæ, 1798, in-fol. avec 30 planches; 3° *Icones illustrationi plantarum americanarum in eclogis descriptarum inservientes*, Hafniæ, 1798, in-fol. avec 30 planches; 4° *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis*, Hafniæ, 1805, 1807, 2 vol. in-8.

VAILLANT DE GUELLIS (Germanus-Valens-Guellinus, Paimpontius), abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meung-sur-Loire en 1587, mérita par son goût pour les belles-lettres la protection de François Ier. On a de lui : 1° un *Commentaire* sur Virgile, Anvers, 1575, in-fol.; 2° un *Poème* qu'il composa à l'âge de soixante-dix ans, et qu'on trouve dans *Deliciæ poetarum gallorum*.

VAILLANT (Jean-Foy), célèbre antiquaire, né à Beauvais en 1632, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel, et destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Il se livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité, se forma, en peu de temps, un cabinet curieux en ce genre, et fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très rares. Le désir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille, pour aller à Rome; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de retourner en France, pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avait fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui; et, après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque temps après, la nature lui rendit, dit-on, le dépôt qui lui avait été confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Egypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres, il fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de temps après il obtint la place de pensionnaire. Il avait été marié deux fois, et, par une dispense particulière du pape, il avait épousé successivement les deux sœurs. Il mourut en 1706, âgé de soixante-quatorze ans. Ses ouvrages sont : 1° l'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chute de l'empire romain, 1694, 2 vol. in-4. Cette Histoire a été réimprimée à Rome sous ce titre : *Numismata imperatorum*, etc., 1743, en 3 vol. in-4, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur, le Père

François Baldini; 2° *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1681, in-4; 3° *Historia Ptolemæorum, Egypti regum, ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; 4° *Nummi antiqui familiarum romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol.; 5° *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; 6° *Achæmenidarum imperium, sive regum Ponti, Bosphori, Thraciæ et Bithyniæ Historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; 7° *Numismata ærea imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol.; 8° *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-fol.; 9° une seconde *Edition* du cabinet de Seguin, 1684, in-4; 10° plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. L'auteur était non seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

VAILLANT (Jean-François-Foy), fils du précédent, né à Rome en 1665, fit son cours de médecine à Paris, et composa un *Traité de la nature et de l'usage du café*. En 1702 on l'admit dans l'académie royale des Inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles et quelques autres objets. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son père, qu'une santé fort dérangée, et mourut en 1708, à 43 ans.

VAILLANT (Sébastien), né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paraître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connaissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalières de Pontoise, puis chirurgien, et ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talens de Vaillant pour la botanique, lui obtint la direction du jardin royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. L'académie des sciences se l'associa en 1716. Les principaux de ses ouvrages sont : 1° d'excellentes *Remarques* sur les institutions de botanique de Tournefort; 2° un *Discours sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties*; 3° un *Livre des plantes qui naissent aux environs de Paris*, imprimé à Leyde, par les soins de Boerhaave, en 1727, in-fol. sous le titre de *Botanicum parisiense*, ou *Dénombrement, par ordre alphabétique, des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., avec 300 figures. Cet ouvrage, fruit de 40 années de recherches, est très estimé. 4° Un petit *Botanicum*, Leyde, 1743, in-12. Vaillant mourut de l'asthme en 1722.

VAILLANT (François LE). *Voyez* LEVAILLANT.

VAIR (Guillaume du), fils de Jean du Vair, chevalier et procureur-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1556. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, premier président au parlement de Provence, et enfin garde des sceaux. En 1616, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse. Il aima mieux quitter les sceaux que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusait de sa faveur. Il finit sa carrière à Tonneins, en Agénois, où il était à la suite du roi durant le siége de Clérac, en 1621, à 65 ans. Du Vair était d'une sagacité surprenante, et d'une éloquence peu commune pour son siècle. La manière dont il parle de lui, même dans le testament olographe qu'il fit à Villeneuve-le-Roi le 10 juin 1620, décèle un homme modeste, sage, et profondément chrétien, saisissant avec autant de justesse que d'admiration et de gratitude les vues secrètes et bienfaisantes de la Providence. « Né que j'étais avec une santé fort in» firme, avec un corps et un esprit peu » laborieux, une mémoire grandement » imbécile, ayant pour toute grâce de na» ture une sagacité à la vérité si grande, » que je ne sache jamais, depuis que » j'ai été en âge d'homme, être arrivé » rien d'important, ni à l'état, ni au pu» blic, ni à mon particulier, que je ne » l'aie prévu. Outre cela, mes père et

» mère fort infortunés, ne m'ayant laissé » pour tout bien qu'un office de conseiller » d'église, et une prébende de Meaux, » chargé de la décrépitude de mondit » père, et du soin de sa maison grande- » ment désolée, au temps que l'on croyait » que l'état s'en allât tomber en ruine : » Dieu néanmoins m'a si miraculeuse- » ment assisté et favorisé, que je me vois » élevé aux plus grands honneurs du » royaume, avec des biens abondamment » et quasi plus que je n'ai désiré, et la » réputation et la bienveillance commune, » telle que je l'ai pu désirer : en quoi » je reconnais que sa divine bonté a voulu » choisir mon infirmité pour faire pa- » raître sa puissance et bénéficence. » Les ouvrages de du Vair forment un gros volume in-fol., Paris, 1641. On y trouve des *Harangues*, des *Traductions*, qui sont moins empreintes que les autres productions de son temps du mauvais goût qui régnait alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes. On reconnaît partout le magistrat, le chrétien et l'honnête homme. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard Vair, docteur en théologie, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, et prieur de Sainte-Sophie de Bénévent, dont nous avons un traité *de Fascino*, plein de recherches, de vues judicieuses et solides. Thiers, dans son Traité des superstitions, le cite souvent, et en fait un éloge mérité.

* VAIRA (Antoine), évêque d'Adria, naquit à Venise vers 1650. Il passait pour très savant dans le droit canon, et il en fut premier professeur à l'université de Padoue. Son savoir et ses services furent récompensés par l'évêché de Parenzo en Istrie. Il fut ensuite transféré à celui d'Adria dans le Padouan. Il mourut à Rovigo, en 1732, âgé de 82 ans. Il a laissé une dissertation historique sous ce titre : *De Prærogativa œcumenicæ nomenclationis et potestatis romani Pontificis, a Constantinopolitanis præsulibus usurpata*, Padoue, 1704, in-fol.

VAIRAC. Voyez Vayrac.

* VAIRO (dom Léonard), bénédictin du monastère de Sainte-Sophie de Bénévent, docteur en théologie, florissait au 16e siècle, et fut évêque de Pouzzole. Il est l'auteur d'un ouvrage savant et curieux, intitulé : *De fascino libri tres, in quibus omnes fascini species et causæ describuntur, et ex philosophorum sententiis scite et eleganter explicantur; nec non contra præstigia, imposturæ, illusionesque dæmonum, cautiones et amuletæ præscribuntur, ac denique nugæ quæ de iisdem narrari solent dilucide confutantur*, Paris, 1583, in-4. On a du même auteur cinq *Sermons* prononcés dans la chapelle du pape, et imprimés en 1579, in-4. Il était docteur en théologie, et grand prédicateur. Il en est fait mention dans l'un des articles précédens, comme chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin; mais la bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, ainsi que plusieurs autres biographes, le met au nombre des auteurs bénédictins.

VAISSETTE (dom Joseph), né à Gaillac en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays Albigeois. Dégoûté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade, à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris, 1713, par ses supérieurs, qui le chargèrent, avec dom Claude de Vic, de travailler à l'Histoire de Languedoc. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1730, in-folio. « Peu d'histoires gé- » nérales, dit l'abbé des Fontaines, sont » mieux écrites en notre langue : l'éru- » dition y est profonde et agréable. » On a ajouté, à la fin, des notes très savantes sur différens points de l'histoire de Languedoc; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Dom de Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les 4 autres volumes. Ce savant mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1756, regretté par tout le monde. Ses autres ouvrages sont : 1° un *Abrégé* de son Histoire de Languedoc, en 6 vol.

in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province; mais les Languedociens le trouvent trop sec, et le regardent comme une table des matières. 2° Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4 et 12 vol in-12. Quoiqu'il y ait bien des fautes, comme dans toutes les géographies, les hommes instruits ne laissent pas de la consulter. L'auteur a puisé, autant qu'il a pu, dans des sources pures. C'est ainsi que pour parler pertinemment des célèbres missions du Paraguay, il a consulté don Antonio Ulloa, ancien commandant du Pérou, d'après les rapports duquel il a tracé l'intéressant tableau que l'on voit de ces missions dans le dernier tome de sa *Géographie*; tableau qui, en fixant les regrets des gens de bien, des vrais philosophes, dévouera à l'exécration publique ceux qui ont coopéré à la destruction d'un tel établissement.

VALAFRIDE. *Voyez* WALAFRIDE.

* VALARESSO (Fantin), archevêque de Candie, né à Venise, en 1392, d'une famille patricienne, embrassa l'état ecclésiastique, et fut, en 1412, nommé par Jean XXIII à l'évêché de Parenzo, lorsqu'il avait à peine 20 ans. Jean XXIII ayant été déposé, en 1415, au concile de Constance, la nomination de Valaresso fut regardée comme nulle; mais le pape Martin V le nomma de nouveau au même évêché en 1417. En 1426, il fut transféré au siége archiépiscopal de Candie. Il assista en cette qualité et avec le titre de légat au concile de Florence, où il avait ordre de travailler à la réunion des Grecs. On ignore où et quand il mourut, mais il vivait encore en 1422. On a de lui un traité *De conciliorum auctoritate et de communione Latinorum et Græcorum*, qu'il composa cette année, et que l'on conservait dans la bibliothèque du couvent de Saint-Jean et de Saint-Paul de l'ordre de Saint-Dominique à Venise. Le Père Ughelli, dans son *Italia sacra*, en parlant de Fantin Valaresso, dit de lui, qu'il était *latinæ ac græcæ linguæ eruditissimus ac multiplici doctrina vir clarissimus*. Il parle avec éloge de son traité et des lettres de cet archevêque, conservées manuscrites dans la bibliothèque barberine, avec celle de l'archevêque Maffei Valaresso, son neveu.

* VALARESSO (Zacharie), né aussi à Venise, d'une famille patricienne, sans doute la même que celle du précédent, fut un des meilleurs poètes de son temps. Le *Lazzarini* avait donné une traduction intitulée : *Ulisse il giovine* (Ulysse le jeune, et non *Ulysse Jean*, comme on l'a traduit dans le *Dictionnaire universel* : *Jean* se traduit en italien par *Giovani*). Valaresso, pour faire sentir le ridicule de cette composition insipide, publia, sous le nom emprunté de *Catuffio Panchiano*, une sorte de parodie de cet ouvrage, intitulée : *Il Rutzvanscad il Giovane, arcisopratragichissima tragedia*, Paris, 1736. Cette pièce eut le plus grand succès. L'ouvrage fut réimprimé à Venise, 1791, dans le 5e vol. du *Parnasso italiano*, page 207. Valaresso mourut le 23 mars 1769.

VALART (Joseph), prêtre, né au hameau de Sortel près d'Hesdin dans le diocèse d'Amiens en 1698, et mort dans la capitale de la Picardie en 1781, s'est fait un nom parmi les grammairiens latins. Il entra en lice avec plusieurs littérateurs distingués, sur différentes questions relatives à cet ancien, riche, énergique et magnifique idiome, et donna à connaître qu'il le possédait à fond. Le Père Desbillon ayant publié ses *Fables*, Valart fit des remarques critiques, dont quelques-unes se trouvèrent justes; le savant et modeste fabuliste en profita. On a de lui un *Rudiment*, une *Prosodie*, les *Paraboles de l'Évangile* mises en un latin à portée des commençans, avec la traduction interlinéaire, une *Géographie*, *une Grammaire française*, une *Traduction* de Cornelius Nepos. Mais ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est une édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, non pas parce qu'elle eut des succès, mais qu'elle arma contre lui les savans et les vrais amis de ce petit livre précieux, indignés de le voir mutilé, défiguré de mille manières, sous prétexte de le mettre en bon latin, ou pour faire dispa-

raître les germanicismes, qui réfutaient la prétention des gersénistes, dont Valart s'était fait le champion; de manière que, selon l'expression d'un critique ingénieux et sensible, il avait fait de ce livre inestimable un *nouveau Déiphobe :*

> Atque hic Priamidem laniatum corpore toto
> Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
> Ora manusque ambas, populatque tempora raptis
> Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares....
> Quis tam crudeles optavit sumere pœnas?
> Cui tantum de te licuit?
>
> Eneid. VI, 494.

En 1764, il a donné une seconde édition de cet ouvrage si étrangement défiguré; et en 1766, une traduction française. Dans cette traduction, l'auteur a rendu comme il a pu les mots latins qui détruisaient le *Gersénisme;* mais voyant que cela n'allait pas, il a pris le parti de les retrancher dans le texte latin, comme on le voit dans l'édition donnée en 1773, où le mot *exterius* (liv. 1, ch. 1, n. 3.) est omis, quoique dans la traduction de 1776 il soit rendu par les mots *par cœur.* Tout cela a paru répandre quelque nuage sur la franchise et la bonne foi de Valart; mais il est raisonnable de ne pas juger trop sévèrement un homme qui, profondément engagé dans une mauvaise cause, n'a pas exactement la force d'âme nécessaire pour donner un désaveu formel, et rejeter les petits moyens qui semblent pouvoir l'en dispenser. (*Voyez* Kempis, Naudé, Gersen, Amort, Quatremaire, Rosweide, et le *Journ. hist. et litt.*, 15 mai 1788, pag. 104.).

* VALAZÉ (Charles Éléonore Dufriche) naquit à Alençon le 23 janvier 1751, suivit d'abord la carrière des armes et ensuite le barreau. Lors de la révolution, il était avocat et propriétaire cultivateur. En 1789, il embrassa le parti populaire; en 1792 il devint maire d'Essay, petite ville près d'Alençon, où il faisait exécuter rigoureusement les décrets les plus révolutionnaires, en même temps qu'il parcourait les campagnes pour y propager les principes du jour. Nommé à la Convention nationale, il s'attacha au parti de la *Gironde*, et se livra à toute la fougue de son caractère. Il se déchaîna contre les prêtres, les nobles et la cour, fit le rapport des crimes imputés à Louis XVI, dont il vota la mort. Il était lié d'une amitié intime avec Vergniaud, et seconda tous ses projets: Marat le qualifiait de *chef des hommes d'état.* Il s'éleva contre la commune de Paris, et se montra l'ennemi constant des jacobins; aussi le 31 mai il fut entraîné dans la chute des *Girondins*, après les avoir défendus avec courage jusqu'au dernier moment. Il ne voulut pas s'évader, et le 2 juin il se vit décrété d'accusation, déclaré en état d'arrestation, et condamné à mort le 30 octobre; il se poignarda dès qu'il eut entendu son jugement. Les implacables ennemis des *Girondins* firent conduire son corps sur une charrette jusqu'au pied de l'échafaud, où périrent plusieurs de ses collègues. Il a laissé: 1° *Lois pénales dans l'ordre naturel des devoirs, des vices et des crimes*, 1684, in-8, réimpr. en 1802 par les soins du jurisconsulte Dufriche de Foulaines. Le *Mercure de France* et d'autres journaux en rendirent un compte très avantageux. On y trouve de bonnes choses, mais ternies par un philanthropisme excessif, qui lui fit oublier que le bon ordre des choses et la sûreté publique exigent la punition du crime. 2° Le *Rêve*, conte qu'on trouve dans la Bibliothèque des romans, Paris, 1785; 3° *A mon fils*, ibid., 1785, in-8; 4° *Rapports et discours prononcés à la Convention*, in-8; 5° *Défense des accusés au 31 mai* 1794, in-8. L'auteur rédigea cet écrit dans les fers; mais ayant appris qu'on ne permettait aux accusés aucun moyen de défense, il le cacha dans sa prison, où un de ses collègues l'ayant trouvé le publia dans la suite. Tous les ouvrages ci-dessus mentionnés sont en général (sa *Défense* exceptée) calqués sur ces principes de philosophisme qui le jetèrent dans la révolution et causèrent sa fin tragique. Valazé a laissé quelques manuscrits, comme une suite aux *Lois pénales*, un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapeurs dans l'atmosphère*, et une *Explication des tuyaux capillaires*, etc. M. Louis Dubois a publié en 1802 un *notice* sur Valazé.

* VALCARCEL (don Joseph-Anto-

nio), agronome espagnol, naquit à Valence en 1724. Le royaume de Valence et la Catalogne avaient vu prospérer l'agriculture sous le célèbre Alphonse d'Herrera mort vers 1560 ; mais les différentes guerres, et notamment celle de la succession, avaient replongé ces beaux pays dans la misère. Valcarcel s'occupa du soin de relever l'agriculture dans sa patrie, et, après avoir voyagé en différentes parties de l'Europe, et s'être nourri de la lecture des livres classiques sur la matière dont il voulait faire l'objet de ses études, il publia différens ouvrages tels que : 1° *Instructions sur la culture du riz*, une des plus riches productions du sol de Valence ; 2° *Instructions sur la culture du lin*, etc. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur fut son *Agriculture générale*, Valence, 1765, 1773, 7 vol. in-4, qui a eu un grand nombre d'éditions. Valcarcel était membre de plusieurs académies et de presque toutes les sociétés dites des *Amis du pays*, établies dans plusieurs provinces en Espagne. Il mourut en 1793, âgé de 69 ans. Il était très pieux, et mena toujours une vie pure.

* VALCARCEL-PIO (don Antoine), comte de Lumiares, antiquaire espagnol, aquit à Alicante, en 1738, de la princesse Pio de Savoie, veuve du comte de Fuen-Salida, grand d'Espagne, et du marquis de Valcarcel, gentilhomme de la princesse et ensuite son époux. Ce mariage fit exiler la princesse Pio de la cour, et elle fut reléguée à Alicante. Lui-même eut une conduite déréglée qui força son père à le faire enfermer dans le château d'Alicante. C'est là qu'il fit la connaissance du célèbre Velasquez, marquis de Valdeflores, alors prisonnier d'état, qui lui inspira du goût pour les antiquités. Sous la direction de ce savant il apprit les langues anciennes, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, etc. Après quatre ans de prison, il parcourut l'Espagne pour en examiner les anciens monumens, et fit divers voyages en France et en Italie. Il apprit la peinture, l'architecture, la musique, les langues française, anglaise et italienne, qu'il parlait parfaitement. Le comte de Lumiares était intime ami du marquis de Romana, général espagnol, et il serait difficile de trouver deux hommes plus instruits, plus dissipés et plus bizarres. Dans le dernier voyage que le comte de Lumiarès fit à la cour après la mort de son père, il vint pour solliciter les titres de prince et de grand d'Espagne, du chef de sa mère, sœur héritière du prince Pio. Mais un esprit caustique et des mœurs peu réglées rendirent ses démarches inutiles, et ces titres ne furent ensuite accordés qu'à l'aîné de ses deux fils. Valcarcel-Pio mourut à Valence, en février 1801. On a de lui : 1° *Recueil de médailles inconnues des peuples anciens de l'Espagne, avec leur explication*, Valence, 1775. Cet écrit précieux fournit à l'auteur l'idée de former son cabinet de médailles, qu'il porta au nombre de 1500. 2° *Dissertations sur les monumens appelés* Barros Saguntinos, *avec les inscriptions de Saguntе* (à présent Morviedro), ibid., 1779, in-8 ; 3° *Description de Lacentum, ville ancienne, appelée* Alicante, *avec l'explication des inscriptions, statues, médailles*, etc., *trouvées dans ses ruines*, ibid., 1780 ; 4° *Inscriptions de Carthago-Nova, ville ancienne, appelée aujourd'hui* Carthagène, ibid., 1782 ; 5° *Explication des inscriptions et des statues anciennes d'Almazarron, ville du royaume de Murcie*, Valence, 1776, 1783 ; 6° *Observations sur la situation de la colonie Illici*, ibid. 1784.

* VALCARANCHI (Paul), médecin de Crémone, où il naquit vers 1750, professa successivement son art à l'université de Pavie et à l'école palatine de Milan. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : 1° *De aneurysmate additæ observationes binæ cum animadversionibus*, Crémone, 1741 ; 2° *Dissertatio medica epistolaris de virgine cremonensi quæ per plures annos maleficiata fuit*, ibid., 1746. Il s'agit dans cette dissertation d'une jeune fille qui vomissait, à des temps indéterminés, des pierres, des aiguilles, des morceaux de fer et de verre. Valcarenghi s'efforce

d'expliquer ce phénomène, qui paraissait extraordinaire, et qu'il attribue à des causes naturelles. 3° *In Ebenbitar tractatum de malis limonis commentaria*, ibid., 1758. Cet ouvrage est partagé en douze chapitres, où il parle des limons en général, de leurs différences, de leurs propriétés, etc. Valcarenghi était membre de plusieurs académies, et agrégé aux colléges de médecine de Milan, de Crémone, de Ferrare, de Bologne, etc. Il mourut en 1780.

VALCKE (Pierre-François), curé de Rumbecke et doyen rural de Roulers, au diocèse de Bruges, est mort le 23 janvier 1787, à l'âge de 79 ans, après avoir donné, dans le cours d'une longue vie, le plus éclatant spectacle de toutes les vertus pastorales, et multiplié non seulement parmi ses ouailles, mais partout où il a pu avoir accès, les fruits d'un zèle actif, éclairé, charitable. Ses *Sermons* distingués par une éloquence simple, touchante et pleine d'onction, ont été imprimés sous les auspices de M. Brenart, évêque de Bruges; ses *Exhortations* annuelles aux curés, lors de la distribution des saintes huiles, ont paru à Bruges en 1785. On a encore de lui la *Traduction* en langue flamande de plusieurs ouvrages de piété.

* VALCKENAER (Louis-Gaspard), célèbre helléniste, né en 1715 à Leuwarden, en Frise, fut l'un des plus illustres disciples de Hermsthrehuis, auquel il succéda à l'université de Leyde, après avoir été quelque temps professeur à celle de Franeker. Il est peu de philologues modernes qui aient jeté sur la littérature grecque d'aussi grandes lumières. Après avoir consacré une vie laborieuse aux plus graves études sur la plupart des anciens écrivains de la Grèce, ce savant est mort en 1785, laissant les ouvrages suivans : 1° *Ammonius de affinium vocabulorum differentia*, Leyde, 1739, in-4; 2° *Euripidis Phœnissæ*, Franeker, 1755, in-4; 3° *Euripidis Hippolytus*, Leyde, 1768, in-4; 4° *Virgilius, cum græcis scriptoribus collatus, opera Fulvii Ursini*, nouvelle édit., avec des notes, Lœerwaardt, 1747, in-8; 5° *Diatribe in deperditas Euripidis tragœdias*, Leyde, 1767, in-4; 6° *Theocriti decem Idyllia*, Leyde, 1773, in-8; 7° *Theocritus, Bion et Moschus*, ibid., 1779, in-8; 8° *Tib. Hemsterhusii et L.-C. Valkenarii Orationes* : il y en a trois de Valckenaër, savoir : *De rerum belgicarum vicissitudine, in annum* 1718; *De Philippi Amyntæ indole, virtutibus, rebus, gestis, causis externis fractæ Græcorum libertatis; De critica emendatrice in libris sacris novi Testamenti a litteratoribus, quos vocant, non adhibenda*. On trouve en outre dans le même volume de savantes *observations* de Valckenaër sur deux discours de saint Jean-Chrysostôme, et des *notes* sur divers passages du nouveau Testament; 9° *De Ritibus in jurando a Veteribus Hebræis maxime ac Græcis observatis*, Franeker, 1735, in-4; 10° *Specimina academica*, ibid., 1737, in-4. Il a laissé des ouvrages posthumes publiés sous le titre de *L.-G. Valckenarii opuscula philologica, critica, oratoria, nunc primum conjuncta*, etc., Leyde, 1808. Presque tous les ouvrages de ce savant laborieux ont eu plusieurs éditions. J.-A.-H. Tittman a publié à Leipsick : *Davidis Buhnkenii, L.-J. Valckenarii et aliorum epistolæ*, 1802, 2 vol. in-8.

* VALCKENAER (Jean), fils du précédent, né en Hollande vers 1760, fit d'excellentes études sous la direction de son père, et devint professeur de jurisprudence à l'académie de Franeker. A l'époque des troubles de 1786 et de 1787, il se rangea du côté des ennemis de la maison d'Orange : il remplaça alors le professeur Tydeman dans la chaire de droit à l'université d'Utrecht. Mais il ne posséda pas long-temps cette place; le Stathouderat ayant été bientôt rétabli, il quitta son pays et vint s'établir à Paris en 1793. On le vit figurer alors parmi les Hollandais qui demandaient à la Convention l'entrée des armées françaises en Hollande, afin d'en expulser la maison d'Orange; deux ans après ses vœux furent remplis. Dès que les Français furent entrés dans son pays, il fit paraître un journal intitulé : *l'Avocat de la liberté batave*, et obtint en même temps une

chaire de droit public. Bientôt après il fut choisi pour fiscal dans le procès de Spiégel, prisonnier d'état, et accusé d'avoir dilapidé le trésor. Valckenaër prouva dans son rapport que le prisonnier était innocent, et qu'en tout cas il n'avait agi que d'après les ordres de ses supérieurs. Il conclut cependant à ce que, faute de preuves plus réelles, Spiégel fût encore détenu administrativement (*voyez Histoire de la Révolution de* 1795, par Bogge, page 431 et suiv.). Il était déjà sénateur académique, en 1796; il fut envoyé en Espagne, en qualité d'ambassadeur; il quitta ce pays trois ans après pour s'y rendre encore comme envoyé extraordinaire. Il revint d'Espagne en 1801, fut reçu d'abord dans sa patrie comme un simple particulier, et passa en Prusse pour traiter de l'emprunt fait en Hollande en faveur de l'Autriche, et hypothéqué sur la Silésie, qu'on avait cédée à la Prusse. Mais cette négociation n'obtint pas de succès. Louis Buonaparte, devenu roi de Hollande, voulant éviter, en 1810, l'invasion de ce royaume par les armées françaises, envoya Valkenaër auprès de son frère, Napoléon, qui ne voulut rien écouter, pour ne pas s'écarter de son *système continental*. Lorsque enfin la Hollande fut incorporée à l'empire français, Valckenaër s'éloigna des affaires: il vivait tantôt à la campagne, tantôt à Amsterdam ou à Harlem, où il est mort en 1821, âgé de 61 ans. Il passait pour être un habile diplomate, avait la décoration de l'Aigle-Rouge de Prusse, et était membre de l'institut des Pays-Bas. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Valckenaër: 1° *De peculio quasi-castrensi veteribus jurisconsultis incognito, ejusque vera origine*, Leyde, 1780; 2° *De duplici legum quarumdam in Pandectis interpretatione*, Leyde, 1781; 3° (avec M. Bavius Worda) *Avis juridique dans la cause du Stathouder Guillaume V*. ibid. 1796.—Isaac Valckenaer, oncle de Louis-Gaspard, fut successivement recteur de l'école latine de Leeuwarden et de La Haie, et a publié *Ciceronis epistolæ selectæ*, Leeuwarden, 1716, in-8.

* VALDEN (Thomas de), religieux de l'ordre des carmes, ainsi nommé du village de Valden en Angleterre, lieu de sa naissance, se distingua dans son ordre par son savoir. Il avait étudié à l'université d'Oxford, où il s'était fait recevoir docteur en théologie. Il assista aux conciles de Pise et de Constance. Henri V, roi d'Angleterre, le prit pour son confesseur; il accompagna ce roi dans son expédition contre la France. Il y mourut en 1430. On a du Père de Valden un ouvrage intitulé: *Doctrine de l'antiquité, concernant la foi de l'Eglise catholique*, contre les sectateurs de Wiclef et de Jean Hus, en 3 vol., imprimé à Paris et ensuite à Salamanque et à Venise, avec l'approbation du pape Martin V, à qui il est dédié. Valden y combat vigoureusement les erreurs de ces hérétiques. Dans son premier volume, il réfute celles qui ont rapport aux attributs de Dieu, à la nature de l'homme et à l'incarnation. Il prouve la primauté du pape, et l'institution divine de l'épiscopat. Il en défend la juridiction et les prérogatives; il établit les droits des autres pasteurs, justifie les vœux et la profession religieuse, etc. Il expose, dans le second volume, la doctrine de l'Eglise concernant les sacremens, et démontre, contre Wiclef, que leur efficacité ne dépend point des dispositions et de la sainteté des ecclésiastiques; mais que ceux-ci, fussent-ils en état de péché, administrent les sacremens et consacrent validement. Il parle ensuite de l'eucharistie, et après avoir rapporté les preuves de la présence réelle et de la transsubstantiation, il fait voir que la communion sous les deux espèces n'est point de nécessité absolue. Dans le troisième volume, il établit la distinction qu'il y a entre les évêques et les prêtres, et la supériorité des premiers. Il traite ensuite des autres points de foi attaqués par Wiclef, et il les défend. La manière de procéder du Père de Valden est de commencer par rapporter les erreurs qu'il se propose de combattre; de leur opposer les pages de l'Ecriture sainte, des Pères et des auteurs ecclésiatiques qui leur sont contraires, et de tirer en peu de mots les conséquences qui en dérivent; en sorte que

le fond de son ouvrage consiste dans un recueil de passages et de textes qui concernent les matières dont il traite; ce qui l'a rendu d'une grande utilité aux théologiens et aux controversistes qui sont venus après lui, en leur offrant des matériaux tout préparés.

* VALDÈS (Don Antonio), ministre d'état Espagnol, né vers 1735 dans les Asturies, fit d'abord partie de l'ordre de Malte dont il devint plus tard bailli. Il servit ensuite dans la marine espagnole et fut successivement capitaine de vaisseau, brigadier et chef d'escadre. Charles III lui confia en 1781 le ministère de la marine, et le nomma peu après lieutenant-général des armées navales. Il conserva ce poste sous Charles IV jusqu'au moment où le fameux favori Godoï obtint tant d'influence. N'ayant pas su gagner ses bonnes grâces, il se vit forcé de donner sa démission en 1796; cependant on lui laissa les honneurs attachés à sa place de ministre avec les titres et les traitemens de conseiller d'état et de capitaine général. Dès lors il vécut dans la retraite jusqu'en 1808, époque où il fut nommé membre de la Junte de Séville qui se retira ensuite à Cadix. Nous ignorons le reste de la vie de cet illustre espagnol: on croit qu'il mourut en 1811 dans l'île de Léon. Valdès a laissé plusieurs neveux qui ont tous joué un rôle plus ou moins important dans les évènemens de la Péninsule.

VALDO (Pierre), hérésiarque, né au bourg de Vaud en Dauphiné, d'où il prit son nom. Il fit traduire la Bible pour l'usage des pauvres, et commença à dogmatiser à Lyon, vers 1180. Ses disciples furent appelés *vaudois*, du nom du pays de leur maître; ou *gueux de Lyon*, de la ville où cette secte prit naissance; ou *sabatès*, à cause de leur chaussure singulière. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il était un peu lettré, il leur expliquait le nouveau Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contre eux et contre leur autorité, en leur égalant les laïques. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs; mais que ses disciples s'étant répandus en Dauphiné, en Languedoc, en Catalogne, etc., et s'étant mêlés avec les *arnaldistes* et les *albigeois*, adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. Beaucoup de protestans, et Voltaire dans son *Histoire générale*, ont voulu confondre les albigeois et les vaudois; mais Bossuet (*Hist. des Var.*, liv. 9e) et Limbroch protestant (*Hist. de l'Inquisition.*) ont donné des preuves incontestables de la distinction qu'il faut faire entre les albigeois et les vaudois. (Les *vaudois*, chassés de toute l'Europe, se sont cependant maintenus dans les trois vallées du Piémont, où ils s'étaient d'abord établis, y forment une population de 20,000 âmes, et y possèdent treize églises. Le roi de Sardaigne leur a accordé, par une ordonnance du 10 janvier 1824, la permission de bâtir un hôpital pour leurs pauvres malades, et de le faire desservir par un médecin et un chirurgien de leur croyance. *Voyez* sur leur secte l'*Histoire des variations*, le *Dictionnaire des hérésies*, etc.)

VALENÇAI. *Voyez* ESTAMPES.

VALENCE. *Voyez* PARÈS.

* VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre de TIMBRUNE-TIMBRONE, comte de) naquit à Agen en 1757 d'une ancienne famille, dont un des ancêtres se trouva à la bataille de Bouvines, avec le grade de capitaine. Le père du comte de Valence était lieutenant-général, et ses oncles officiers-généraux. Destiné au service de l'artillerie, il se rendit en 1774 à Strasbourg pour y achever ses études. Nommé en 1778 capitaine au régiment royal-cavalerie, il devint successivement aide-de-camp du maréchal Devaux, et en 1784, colonel en second du régiment de Bretagne. Son mariage avec la fille de madame la comtesse de Genlis lui fit obtenir la charge de premier écuyer du duc d'Orléans, avec le grade de colonel

du régiment de Chartres-dragons, et la croix de l'ordre de Saint Lazare. En 1789, il fut élu par la noblesse de Paris pour un de ses députés suppléans aux états-généraux, mais il ne prit pas séance; en même temps, on lui confia le commandement du département de la Sarthe. Lors du voyage de Louis XVI à Varennes, et dans la journée du 23 juin, il se présenta à l'Assemblée constituante, et lui prêta serment de fidélité. Cet acte de dévouement fut favorable à son avancement. Il passa, en 1792, à l'armée du Nord, en qualité de maréchal de camp sous le maréchal Luckner. Bientôt arriva la désastreuse journée du 10 août, qui fut suivie des défaites de Mons, de Tournay, et de l'assassinat du général Dillon; le gouvernement d'alors crut devoir dans ces circonstances réorganiser l'armée : il mit le général Valence à la tête de tous les grenadiers, et le nomma lieutenant-général. Ce fut lui qui prit la première ville et les premiers canons sur les Autrichiens. A la bataille de Valmy il commanda l'aile gauche, et reçut la capitulation de Verdun, puis signa celle de Longwy avec le prince de Brunswick. Ces exploits l'ayant fait nommer général en chef de l'armée des Ardennes, il se porta sur Givet et sur Charlemont, s'empara de Dinant, de Charleroi, et de tous les pays situés entre la Sambre et la Meuse, de Nivelle, la Forêt de Soignies, etc., en contribuant ainsi à l'évacuation de la Belgique. Il assiégea le château de Namur, contre Beaulieu et Schreder, qu'il battit à Vivier-Lagneau. Après cette victoire, il s'empara de Namur, et y fit 4,000 prisonniers. Le gouvernement l'avait choisi pour commander l'expédition contre les Indes orientales, qu'on préparait en secret; mais cette expédition n'eut pas lieu. Valence retourna en Belgique, à la demande du général Dumouriez. Il se distingua à Tirlemont, et surtout à la bataille de Nerwinde, où il commandait l'aile droite. S'étant mis à la tête de la cavalerie, il culbuta les Autrichiens, ramena l'infanterie au combat, reprit les villages perdus, vaillamment secondé par le centre, sous les ordres du duc de Chartres, aujourd'hui Louis-Philippe; mais le désordre qui régnait dans l'aile gauche arracha la victoire aux Français. Ayant reçu une blessure au front, le général Valence se fit conduire à Bruxelles. Il demanda un congé qui lui fut refusé par Beurnonville, ministre de la guerre; et lorsque ses blessures le lui permirent, il se rendit à Valenciennes, puis partit pour Bruxelles, où il était rappelé par Dumouriez. Peu de temps après, celui-ci ayant passé du côté des Autrichiens, Valence se vit accuser par Dubuisson, commissaire du conseil exécutif, de s'être trouvé présent à la conférence où Dumouriez avait manifesté ses projets de rébellion. Quoi qu'il en soit, Valence envoya sa démission au président de l'Assemblée conventionnelle, et se rendit à Londres, où Pitt ne lui permit pas de résider. En même temps Robespierre demandait que toute la famille du général Valence fût jugée par le tribunal révolutionnaire. Ce général se réfugia dans une ferme éloignée du Holstein, avec sa fille aînée et sa belle-mère, madame de Genlis. Comme il avait grand soin de n'entretenir aucune communication avec les émigrés, il ne fut point compris dans la loi de l'an 4 (1795) contre ces derniers. Cependant il avait demandé qu'on nommât des juges pour examiner sa conduite; mais le Directoire s'y refusa. Il rentra en France après le 18 brumaire, et présida, en 1801, le canton de Véry, département de la Marne, dont le collége électoral l'élut candidat au sénat en 1803. Il y siégea en 1805, et reçut à la même époque le titre de commandant de la légion-d'honneur. Deux ans après, il eut le commandement de la cinquième division de réserve, et, en 1808, il passa en Espagne. Il fut décoré l'année suivante de la grande croix de Saint-Henri de Saxe, et en 1812 il se rendit à la grande armée, où il commanda une division en Lithuanie, sous les ordres du général de Nansouty, et se fit remarquer par sa bravoure, au combat de Mohilow. Une maladie qui lui survint à Smolensko l'obligea de retourner en France : il évita

ainsi les dangers de la désastreuse retraite de Moscou. En décembre 1813, il fut envoyé comme commissaire extraordinaire, à Besançon, et pourvut à la défense de cette ville. Les alliés se trouvant déjà sur le territoire français, Valence, ayant réuni une colonne de troupes régulières, se porta, en janvier 1814, sur Gray, où il manœuvra avec une si grande habileté, qu'il tint l'ennemi en échec pendant sept jours, et fit plusieurs prisonniers. Revenu à Paris au 1er avril, il adhéra à la déchéance de Buonaparte, et on trouve son nom, comme secrétaire du sénat, dans l'*acte* qui la prononce. Compris le 4 juin 1814 dans la création des pairs de France, il eut, peu de mois après, le cordon de grand officier de la légion-d'honneur. Cependant, au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, il resta dans la chambre des pairs, et après la bataille de Waterloo (en juin 1815), il parut vouloir entraver le mouvement qui tendait à arracher le pouvoir des mains de Napoléon. Ses discours excitèrent les murmures de la majorité de l'assemblée. Pontécoulan et Boissy-d'Anglas le menacèrent de le rappeler à l'ordre. Malgré cela, il fut, ce même jour, 21 juin, un des commissaires que le gouvernement provisoire envoya auprès de Blücher pour demander un armistice que ce général refusa. Dans la séance du 7 juillet, il se plaignit hautement des Prussiens, qui avaient envahi le palais de la chambre des pairs. A la seconde restauration, il fut exclu de la chambre des pairs, et mis à la retraite. Réintégré dans cette même chambre le 21 novembre 1819, il se rangea du côté de l'opposition, se prononça pour la loi des élections du 5 février, combattit les projets contre la liberté de la presse et la liberté individuelle. Il allait faire partie de l'association des *souscriptions nationales*, dont le but était de fonder des secours en faveur des détenus sans jugement pour les délits politiques; mais les ministres firent attaquer par les tribunaux cette association, qui fut dissoute. Il prononça, en 1820, à la chambre des pairs, l'*Eloge* du général Colaud, son collègue, et en 1822, il demanda, par un discours éloquent, la réhabilitation de Lesurques, exécuté sous le directoire, et reconnu innocent d'un vol commis sur une diligence. Il ne put voir l'issue de cette affaire, la mort l'ayant surpris le 4 février de cette même année 1822, à l'âge de soixante-cinq ans. Le comte de Valence fut inhumé au Père-la-Chaise : le général Dulauloy prononça un *discours* sur sa tombe, et Lacépède fit son *Eloge funèbre* à la chambre des pairs le 23 mars. Le comte de Valence n'a laissé que deux filles, dont l'aînée a été mariée au comte de Celles, député à la seconde chambre des états-généraux des Pays-Bas; et la seconde a épousé le maréchal Gérard, membre de la chambre des députés. Pendant son séjour dans le duché de Holstein, le général Valence publia un écrit intitulé : *Essai sur les finances de la république française, et sur les moyens d'anéantir les assignats*, Hambourg, 1796, in-8.

VALENS (Valerius) était proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien et reconnut Marcien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison pour le surprendre et lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi se fit reconnaître empereur dans la Macédoine, et se défit de Pison. Mais il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

VALENS (Flavius), empereur, était fils puîné de Gratien surnommé *le Cordier*. (*Voyez* GRATIEN.) Il naquit près de Cibale en Pannonie, vers l'an 328, et fut associé à l'empire, l'an 364, par son frère Valentinien Ier qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 365. Les deux empereurs signalèrent le commencement de leur règne par plusieurs lois en faveur du christianisme; mais Valens ne tarda pas à se laisser surprendre par les ariens et à se déclarer hautement leur protecteur. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il reprit courage, défit son ennemi dans une campagne de Phrygie

en 366, et lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien, qui l'obligea par serment de soutenir ses erreurs. Il obtint facilement ce serment d'un empereur qui avait déjà persécuté les orthodoxes; sa haine contre eux fut renforcée par Albia Dominica, sa femme. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques; édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Mais l'orgueil du tyran ne tint pas contre la fermeté de saint Basile. Il fut obligé de respecter ce grand homme, et effrayé par un prodige, il fit déchirer le décret d'exil donné contre lui. On sait la réponse que le saint évêque fit au préfet Modeste (*voyez* BASILE). Il ne se montra pas autrement envers l'empereur. « Valens, dit saint Grégoire de Nazianze ne pouvant se résoudre à accepter véritablement la communion de saint Basile, par la honte de changer de parti, ne laissa pas de l'accepter extérieurement en venant dans l'église. Il y entra donc le jour de l'Epiphanie, environné de tous ses gardes, et se mêla, pour la forme, au peuple catholique. Quand il entendit le chant des psaumes, qu'il vit ce peuple immense, et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire, les ministres sacrés, plus semblables à des anges qu'à des hommes, saint Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire, ceux qui l'environnaient, remplis de crainte et de respect; quand Valens, dis-je, vit tout cela, la tête lui tourna et sa vue s'obscurcit. On ne s'en aperçut pas d'abord; mais quand il fallut apporter à la sainte table son offrande, qu'il avait faite de sa main, voyant que personne ne la recevait suivant la coutume, parce qu'on ne savait si saint Basile voudrait l'accepter, il chancela de telle sorte, que si un des ministres de l'autel ne lui eût tendu la main pour le soutenir, il serait tombé honteusement. » Sa cruelle impiété se soutint mieux ailleurs. Il alla à Antioche, où il exila Mélèce; à Edesse et ailleurs, où il persécuta cruellement les orthodoxes, surtout les moines. Il fit la guerre aux Goths, parce qu'ils avaient donné du secours à Procope. Cette guerre eut le plus heureux succès. Les Barbares, effrayés des victoires de Valens, forcèrent Athalaric leur roi à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder en 370; mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. Ses succès lui ayant inspiré de l'orgueil, et augmenté sa cruauté et sa confiance dans la doctrine arienne, il fut puni par ces mêmes Barbares auxquels il avait fait la loi. La guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Lupicin, général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople en 378, et il eut le malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fût décidé sur le parti qu'il avait à prendre; et les soldats, qui s'étaient rangés autour de lui, l'enlevèrent et le portèrent dans une maison où les Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel et avare. Incapable de juger du mérite, il n'élevait aux grands emplois que ceux qui applaudissaient à ses faiblesses. Il fit mourir tous ceux dont le nom commençait par *Théod.*, parce qu'un magicien lui avait dit que son sceptre tomberait entre les mains d'un homme dont le nom commencerait ainsi : et le comte Théodose, père de Théodose le Grand, se trouva malheureusement de ce nombre. Protecteur de l'arianisme, il fit autant de mal aux fidèles que les plus ardens persécuteurs de l'Eglise.

VALENS, évêque de Murse, et URSACE, évêque de Singidon, disciples d'Arius, se déclarèrent ouvertement contre saint Athanase, et furent déposés et excommuniés au concile de Sardique en

347. Ils s'efforcèrent ensuite de répandre les erreurs de leur maître en Occident: mais voyant que l'empereur Constant Ier protégeait saint Athanase, et regardant le parti des ariens comme ruiné, ils abjurèrent l'arianisme par politique au concile de Milan. Le concile les adressa au saint-Siége, et lui en réserva le jugement; Ursace et Valens signèrent une rétractation en 349, et écrivirent ensuite à saint Athanase d'une manière très honorable à ce saint défenseur de la foi; mais ils ne tardèrent pas à retourner à leurs erreurs, se trouvèrent aux conciles de Sirmium, à celui de Rimini, et à l'assemblée de Nice en 359, et jouèrent partout les rôles de fourbes par leurs expressions captieuses. Ils furent les principaux auteurs de la surprise faite aux évêques catholiques à Rimini. Valens contribua beaucoup à mettre en crédit les ariens auprès de l'empereur Constance, qui le chargea de ses ordres pour persécuter les catholiques; commission dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens et Ursace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

VALENS (Pierre), dont le vrai nom est *Sterck*, né à Groningue vers 1570 (et non en 1561, comme l'ont dit Niceron et Goujet), s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talens lui méritèrent une place de professeur au collége royal. Il mourut en 1641. On a imprimé ses *Harangues*, qui le font regarder avec raison comme un des hommes les plus éloquens de son temps; et ses *Poésies* latines, in-8 et in-4, qui offrent des vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poète.

* VALENTI GONZAGA (Silvius), illustre et savant cardinal, d'une ancienne et noble famille, naquit à Mantoue, le 1er mars 1690. Il fit ses premières études sous les jésuites au collége de Parme, Il passa de là à Rome, et obtint d'abord les nonciatures de Flandre et d'Espagne dans lesquelles il déploya une prudence et une habileté qui lui méritèrent en même temps et l'estime du pape et celle des souverains près de qui il avait résidé. La dignité de cardinal, à laquelle Clément XII l'éleva, le 19 décembre 1738, dans sa dixième promotion, fut une juste récompense de ses services. Benoît XIV ayant succédé à ce pape, crut ne pouvoir trouver de ministre plus éclairé que le cardinal Valenti; il le fit secrétaire d'état, et ensuite camerlingue de la sainte Eglise. Le cardinal Valenti sut ménager les divers intérêts des princes dans leurs relations avec le saint-Siége, et eut le rare bonheur de n'en mécontenter aucun. Il réprima les divers abus qui s'étaient glissés dans l'administration, soutint les droits de l'Eglise et les prérogatives de sa cour; protégea et encouragea les lettres; il fonda des chaires de chimie et de physique, qu'il attacha au collége de la Sapience. Il fit travailler à la carte topographique de l'état de l'Eglise, et chargea de ce travail le célèbre Père Boscovich. Il rouvrit l'académie de dessin, fit revivre les anciennes fabriques et manufactures, et en établit de nouvelles; il favorisa le commerce, augmenta le revenu de l'état, sans établir de nouveaux impôts, et améliora toutes les branches de l'administration. Il aimait à s'entourer de savans; il les recevait à toute heure, et s'entretenait familièrement avec eux. La matière de ces entretiens était toujours quelques points de science ou quelque objet d'utilité publique. Cet illustre cardinal mourut à Viterbe le 28 août 1756. Son *Eloge* par l'abbé Tudeschi a été imprimé en 1766.

VALENTIA ou plutôt *Valencia* (Grégoire), jésuite, né à Medina-del-Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, à Dillingen et à Rome. Il assista aux congrégations *de Auxiliis*, disputa vivement contre Lémos, et mourut près de Naples, dans un château de Tibère Caraffa, le 26 mars 1603, à 60 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, en 4 vol. in-fol., et plusieurs traités théologiques et polémiques. Ces ouvrages ont été recueillis en 5 gros volumes in-fol.

* VALENTIN, hérésiarque du 11e siècle, était Egyptien et sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais, indigné de ce qu'on lui avait refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, et enfanta mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Anicet, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avait imaginé une généalogie d'*Æons*, dont il composait la divinité qu'il appelait *Plérome* ou *Plénitude*, au dessous de laquelle était le fabricateur de ce monde, et les anges, auxquels il en attribuait le gouvernement. Ces Æons étaient mâles et femelles, et il les partageait en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étaient fort nombreuses, et surtout dans les Gaules du temps de saint Irénée, qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques.

VALENTIN, Romain, pape, après Eugène II, mourut le 21 septembre 827, le 40e jour après son élection.

VALENTIN (Basile); c'est sous ce masque que se cacha un habile chimiste du 16e siècle, que quelques-uns ont présumé être un bénédictin d'Erfurt, mais dont on ignore le vrai nom. Ses ouvrages, écrits en allemand, ont été imprimés à Hambourg, en 1677, 1717 et 1740, in-8. La plupart sont traduits en latin et en français. Parmi les latins, le plus connu est, *Currus triumphalis antimonii*, Amsterdam, 1671, in-12. On cite parmi les français : 1° l'*Azoth des philosophes*, avec les 12 *Clefs de philosophie*, Paris, 1660, in-8, et la figure de ces 12 clefs; 2° *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux*, et de leurs *vertus médicinales*, Paris, 1640, in-4, 3° *Testament de Basile Valentin*, Londres, 1671, in-8.

VALENTIN, peintre, né à Coulommiers, en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome en 1632, entra fort jeune dans l'école de Vouet, et peu de temps après se rendit en Italie. Les tableaux de Caravage le frappèrent, et il l'imita. Il s'attacha surtout à représenter des concerts, des joueurs, des soldats et des bohémiens ou zingares. On voit aussi de ce maître des tableaux d'histoire et de dévotion; mais ils sont en petit nombre, et pour l'ordinaire inférieurs à ses autres ouvrages. Valentin trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'est à sa recommandation qu'il peignit, pour l'église de Saint-Pierre à Rome, *le martyre des saints Processe et Martinien*, morceau très estimé. (Le musée du Louvre possède de cet habile peintre *onze tableaux*, dont plusieurs ont été gravés.)

VALENTIN (Michel-Bernard), professeur en médecine à Giessen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut le 13 mars 1729. On a de lui : 1° *Historia simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-fol. 16 pl.; 1723, in-fol. 23 pl.; 2° *Amphitheatrum zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol., fig. Cet ouvrage avait paru en allemand à Francfort, 1704-1714, 3 vol. in-fol.; il a été traduit en latin par Jean-Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie* de Valentin, en vers, qu'il avait composé lui-même; 3° *Medicina nova-antiqua*, Francfort, 1713, in-4. C'est un cours de médecine. 4° *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 2 vol. n-4; 5° *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, in-fol., avec de belles figures. 6° *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol.; 7° *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4.

* VALENTIN (N.), médecin de l'ancienne académie royale de chirurgie, naquit en 1730, fit de fort bonnes cures, et devint membre honoraire de l'académie royale de médecine. Il est mort à Paris au mois d'août 1823, âgé de quatre-vingt-dix ans, et a laissé : 1° *Question chirurgicale, relative à l'affaire de la demoiselle Fanim, femme du sieur Lancret, accusée de suppression de part*, Berlin, 1768; 2° *Eloge de M. le Cat*, Paris, 1769; 3° *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à M. Louis*, 1772, in-12.

*VALENTIN (Louis), chirurgien distingué, né le 14 octobre 1758, à Soulanges, près de Vitry-le-Français, d'agriculteurs peu fortunés, entra à l'âge de 16 ans comme élève de l'école de chirurgie du régiment du roi-infanterie, dont son oncle était chirurgien aide-major. Peu d'années après, il obtint le titre de professeur dans cette même école, et la place que son oncle laissait disponible. En 1790 le régiment du roi ayant été licencié, le docteur Valentin se rendit avec sa famille à St.-Domingue où il exerça les fonctions de premier médecin des armées. Mais, en 1793, l'incendie du Cap entraîna la perte de ses possessions, de sa bibliothèque, de ses manuscrits, et du riche cabinet d'anatomie qu'il s'était formé. Après avoir couru de grands périls, il parvint à s'embarquer et aborda, dans un dénûment absolu, les rivages de l'Amérique septentrionale où il retrouva son épouse dont il avait pleuré la perte, comme elle avait pleuré la sienne. Le consul de France lui confia la direction des hôpitaux de Virginie. Mais en 1799 il revint en France, se fixa d'abord à Nancy, puis à Marseille qu'il abandonna de nouveau pour Nancy. Il voyagea en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Suisse, et fit un grand nombre d'observations dont il déposa le fruit dans ses nombreux ouvrages. Le docteur Valentin était décoré des ordres de la légion-d'honneur et de St.-Michel, lorsqu'il mourut à Plombières le 11 février 1829. Il a publié les ouvrages suivans : 1° *Dissertatio medica de optima methodo variolas inoculandi et inoculatas tractandi*, Nancy, 1786, in-4; 2° *Dissertatio medico-chirurgica de strruma branchocele dicta et de hemeralopia*, Nancy, 1787, in-4; 3° *Mémoire sur le gouêtre ou gâtre*, ouvrage couronné par l'académie royale de chirurgie, en 1790; 4° *Mémoire sur l'héméralopie et le nyctalopie*, envoyé à la ci-devant société royale de médecine, en 1790 : ce manuscrit n'a pas été retrouvé dans les archives de la société royale; et l'original a été la proie des flammes lors de l'incendie du Cap-Français; 5° *Mémoire sur un écu de six francs, avalé par un grenadier du régiment du roi, sur l'introduction des pièces métalliques dans l'estomac*, etc., Cap-Français, île St.-Domingue, 1791; 7° *Mémoire sur l'incompatibilité des différens virus dans l'économie animale et sur leur innocuité par rapport au danger de la petite vérole*, Cap-Franc, île St.-Domingue, 1792. L'auteur présumait que ces deux derniers mémoires avaient été brûlés avec le local renfermant les archives, le muséum et la bibliothèque de la société des sciences et arts du Cap, où ils avaient été déposés après la lecture faite en séance publique. 8° *Mémoire sur le traitement et l'extirpation des tumeurs du cou, etc.*, Boston, 1792; 9° *Traité historique et pratique de l'inoculation*, par F. Dezoteux et L. Valentin, Paris, an 8 (1799), in-8; 10° *Résultats de l'inoculation de la vaccine dans les départemens de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin*, Nancy, 1812, in-8; 11° *Traité sur la fièvre jaune d'Amérique*, Paris, 1803, in-8. L'auteur considère cette maladie comme épidémique et non comme contagieuse. 12° *Coup d'œil sur la culture de quelques végétaux exotiques dans les départemens de la France, et notices sur l'état présent des sciences physiques et naturelles, et sur quelques découvertes faites dans les Etats-unis d'Amérique, etc.*, lues à l'académie de Marseille de 1806 à 1808, Marseille, in-8; 13° *Coup d'œil sur les différens modes de traiter le Tétanos en Amérique*, Paris, 1811, in-8; 14° *Notice sur l'opossum et sur quelques animaux à bourse*, Marseille, 1811, in-8; 15° *Mémoires et observations concernant les bons effets du cautère actuel appliqué sur la tête ou sur la nuque, dans plusieurs maladies des yeux, des enveloppes du crâne, du cerveau et du système nerveux*, Nancy, 1815, in-8; 16° *Mémoires sur les fluxions de poitrine*, Nancy, 1815, in-8; 17° *Voyage en Italie, fait en l'année* 1820, 2e édition, corrigée et augmentée de nouvelles observations faites dans un second voyage en 1824, Paris (Nancy), 1826, in-8, la 1re édition était de 1822; 18° *Notice historique sur le docteur Jenner, auteur de la découverte de la*

vaccine, suivie de notes explicatives, 2e édition, revue et augmentée, Nancy, 1824, in-8. La 1re édition était de 1823.

* VALENTINE GALÉAS, fille de Jean Galéas, duc de Milan, naquit dans cette ville vers l'an 1380. Elle épousa Louis de France, duc d'Orléans, et était aussi aimable que spirituelle. Valentine vécut long-temps à la cour de Charles VI, et gouvernait despotiquement ce monarque; ce qui fit répandre le bruit qu'elle l'avait ensorcelé. On commença à murmurer contre Valentine qui, craignant de se voir exposée aux insultes de la populace, quitta aussitôt la cour. Peu de temps après, son époux fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne, et c'est en vain qu'elle demanda justice contre le meurtrier. Elle en mourut de douleur le 5 décembre 1408. Avant d'expirer elle fit approcher ses enfans, parmi lesquels se trouvait Jean, fils naturel du duc d'Orléans, si célèbre depuis sous le nom de comte de Dunois. Elle le regarda avec attendrissement, et comme présageant ce qu'il devait être un jour, elle dit « qu'il lui avait été dérobé, et qu'aucun » de ses enfans n'était si bien *taillé* pour » venger la mort de son père, comme » celui-là. » C'est du chef de cette princesse que le duc d'Orléans, depuis Louis XII, roi de France, prétendit au duché de Milan, qui donna lieu à tant de guerres, coûta tant de pertes à la France, et qui tomba enfin au pouvoir de l'heureux Charles-Quint.

* VALENTINI (dom Eusèbe), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, naquit à Modène, d'une famille distinguée. Se sentant appelé à la vie religieuse, il embrassa la profession monastique dans l'abbaye de Saint-Jean à Parme, et y prononça ses vœux le 11 novembre 1515. Il avait cultivé les lettres avec fruit, et excellait dans la poésie latine. La célébrité de son talent l'avait fait distinguer par les plus illustres littérateurs de son siècle, et, pendant un séjour qu'il fit à Ferrare, il contracta amitié avec le savant Célio Calcagnini et l'Arioste. Il mourut à Parme, en 1539, dans un âge peu avancé. On a de lui sur des sujets pieux, tels que la *Naissance*, *la passion*, *la Résurrection* du Sauveur; sur *la sainte Vierge*, sur *saint Jean*, etc., divers poèmes qui ont été imprimés à la suite des *Poésies* de dom Prosper Martinengo, moine du Mont-Cassin, Rome, 1589. Un poème sur le *massacre des Innocens*, de dom Valentini, se trouve dans l'édition du poème de Sannazar, *De partu Virginis*, Venise, 1533. Il est parlé d'Eusèbe Valentini d'une manière très favorable, dans les lettres d'Isidore Clari, depuis évêque de Foligno et de Cortese, qni devint cardinal, et qui tous deux étaient bénédictins de la même congrégation. — VALENTINI (Philippe), né à Modène, cultiva aussi la poésie. Il était lié étroitement avec Louis de Castel Vetro, savant célèbre, qui s'était fait des ennemis par ses critiques, et qui d'ailleurs était accusé d'avoir adopté les nouvelles doctrines, et même, dit-on, d'avoir traduit en italien un livre de Mélanchthon. Valentini fut soupçonné de partager les mêmes sentimens, et se vit à cause de cela exposé à diverses disgrâces. Il avait été pendant quelque temps attaché au cardinal Contarini; mais craignant d'être enveloppé dans les poursuites faites contre son ami par le saint-office, il prit la fuite, et l'on ignore où il a terminé ses jours; il paraît qu'il vivait encore en 1567. Outre un *sonnet* qui a été imprimé, il a laissé quelques *poésies* inédites, qui se conservaient à Modène. Il est question de ce Valentini dans la *Vie de Castel-Vetro*, composée et publiée par Muratori. (*Voyez* CASTEL-VETRO.)

VALENTINIEN Ier, empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé *le Cordier*, de Cibale en Pannonie, s'éleva par sa valeur et son mérite sur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 26 février 364. Il associa Valens son frère à l'empire, lui donna l'Orient, et garda pour lui l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageaient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étaient avancés jusque

sur les bords du Rhin, et bâtit un grand nombre de forts en différens endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu et à sang, rase les campagnes, brûle les villages, renverse les villes, laisse partout des traces de sa fureur. Il repasse le Danube, et va se reposer à Bregetion, petit château de la Pannonie. Là les Quades lui envoient des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étaient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien croyant qu'on les lui avait envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se cassa une veine. Il expira peu de temps après, le 17 novembre 375. Il était alors âgé de 55 ans, et en avait régné 12, moins quelques mois. Valentinien montra dans sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse et de la grandeur. Il fit toujours paraître un grand zèle pour la religion catholique, et l'avait confessée généreusement sous Julien, au péril de sa fortune et de sa vie. Mais Justine, sa seconde femme, qui était arienne, réussissait souvent à éluder ses bonnes intentions, et fit autant de tort à sa réputation que son caractère vif et emporté. *Ad animum illius immitem ac superbum*, dit Sulpice-Sévère, *uxor accesserat ariana*, etc. Mais le même historien rapporte de lui des traits de sagesse et de bonté qui font voir que dans le fond ce n'était pas un mauvais prince. C'est une calomnie de dire que cet empereur eut deux femmes à la fois, *Sévéra* et *Justine*. Socrate, qui vivait un siècle après Valentinien, a inventé ce conte, destitué de tout fondement, comme l'a prouvé Baronius (*ad annum* 370, *n.* 125). Il laissa de Sévéra sa première femme, Gratien, qui lui succéda, et de Justine, Valentinien II.

VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur à Cinque en Pannonie le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien, son frère, en 383, et fut dépouillé de ses états en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose, qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mère Justine lui avait données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques déréglemens ordinaires à la jeunesse : aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvait donner occasion à ces faux bruits. On trouvait qu'il se plaisait trop aux jeux du cirque ; pour s'en corriger il retrancha ceux mêmes qui se donnaient le jour de la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmaient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étaient destinées à cet usage. Ce ne furent pas les seules actions qui firent éclater sa vertu. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves ; et sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons, *qui ne tourmentent, disait-il, que les tyrans*. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts ; et comme les officiers voulaient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit : « Quelle apparence y a-t-il que j'impose » de nouvelles charges à ceux qui ont bien » de la peine à payer les anciennes ? » Il faisait jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsque Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avait confié le commandement des ses armées, se révolta, et le fit étrangler à Vienne en Dauphiné, le samedi 15 mai 392, âgé seulement de 20 ans, après un règne de neuf. Il n'était encore que catéchumène, et n'avait pas reçu le baptême ; mais saint Ambroise, dans le bel éloge qu'il fait de ce prince, ne doute pas que le désir qu'il en eut dans ses derniers momens, la vivacité de sa foi et de sa charité, ne lui aient obtenu les effets de ce sacrement. Théodose le Grand lui succéda et vengea sa mort.

VALENTINIEN III (Flavius-Placidus-Valentinianus), empereur d'Occident,

fils du général Constance et de Placidie, fille de Théodose le Grand, naquit à Rome en 419, et fut honoré du titre de César à Thessalonique ; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de Jean, qui s'était emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra, en 428, aux Vandales, qui y fondèrent un état très puissant. Le général Aétius conserva, par sa valeur, les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns, furent battus en diverses rencontres, et forcés à demander la paix; il n'y eut que les Suèves de la Galice, qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Indigné de ce qu'Aétius avait laissé échapper les Huns après les avoir défaits, il tua ce général de sa propre main; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome en 455. Il avait alors 36 ans, et il fut le dernier de la race de Théodose. Valentinien était un prince stupide, qui sacrifiait sa gloire et ses intérêts à ses passions, et ses passions l'emportaient toujours de crime en crime.

VALENTINOIS (*Voyez* Borgia, duc de), *et* Poitiers (duchesse de).

* VALERA (Diégo de), historiographe espagnol, naquit en 1402 à Cuença en Castille, d'une famille distinguée. Il entra comme page auprès de Jean II, roi de Castille, et voyagea ensuite pendant plusieurs années en France, en Italie et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il servit utilement Jean II, ainsi que son successeur Henri IV (proclamé en 1454), et remplit plusieurs ambassades auprès des rois de France, d'Angleterre et de Hongrie. La ville de Cuença le nomma député aux cortès tenues à Tordesillas. Il y déploya un grand courage en s'opposant aux desseins du roi, qui voulait punir les grands rebelles par le fer et le feu. Valeras prévoyait que les mesures rigoureuses ne feraient qu'augmenter les troubles de l'Espagne, déjà trop agitée par des guerres civiles. Cependant il tenait, dans son cœur, pour l'infante dona Isabelle, sœur de Henri IV; et quand cette princesse et Ferdinand le Catholique montèrent sur le trône, en 1474, ces monarques s'empressèrent de récompenser les services que Valeras avait rendus à sa patrie. Ils le nommèrent leur historiographe, ensuite leur conseiller, et lui conférèrent enfin la charge de grand-majordome du palais. Il mourut en 1480, âgé de 78 ans, et a laissé : 1° une bonne *Chronique de l'Espagne*, Sarragosse, 1494; Salamanque, 1499; Ségovie, 1534, 1567, in-fol.; 2° *Traité de la Providence*, Séville, 1495; et autres ouvrages que le temps a fait oublier. Valeras était un des meilleurs latinistes d'Espagne.

VALÈRE-MAXIME (Valerius-Maximus), historien latin, florissait sous le règne de Tibère. Il sortait de la famille des Valère et de celle des Fabien. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes; il suivit Sexte-Pompée à la guerre. A son retour, il composa un *Recueil* des actions et des paroles les plus remarquables des Romains et des autres hommes illustres. Cet ouvrage a pour titre : *De dictis factisque memorabilibus*. Son travail est en 9 livres; il le dédia à Tibère. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par Népotien d'Afrique. Son discernement est souvent en défaut; son goût pour les choses étranges et extraordinaires l'empêche de les apprécier avec la justesse que l'histoire exige. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8, *cum notis variorum*; et 1726, in-4. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4, à l'usage du Dauphin. (M. Hase en a donné une excellente édition en 1822, in-8; elle fait partie de la *Collection des classiques* de Lemaire.) Nous en avons une traduction française, par Binet en 2 vol. in-8 : celle-ci a encore été surpassée par celle de MM. Peuchot et Allais, Paris, 1822, in-12. Il existe en français un *Abrégé* de Valère-Maxime,

par Jean de Hangest, valet de chambre de Charles VII, Paris, 1497, in-fol. : (quelques exemplaires sont sur vélin.)

VALÈRE (Saint), second évêque de Trèves. Saint Jérôme en fait mention dans son *Martyrologe*. Dans le 11e siècle son corps, qui avait été jusque-là déposé dans l'église de Saint-Mathias à Trèves, auprès de celui de saint Eucher ou Euchaire, son prédécesseur, fut transféré à Goslar, à la réquisition de l'empereur Henri III, et du consentement de l'archevêque Everard. Les monumens qui contiennent les particularités de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous.

VALÈRE (Cyprien de), né en Espagne, en 1531, passa toute sa vie en Angleterre, où il professa les nouvelles erreurs. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la Bible, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la Version de Cassiodore Reyna, Amsterdam, 1602, in-fol. (*Voyez* REYNA.)

VALÈRE (Luc) enseigna à la fin du 16e siècle, la géométrie dans le collége de Rome avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'*Archimède* de son temps par le célèbre Galilée. On le connaît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De centro gravitatis solidorum*, in-4, 1604, et un autre *De quadratura parabolæ per simplex falsum*.

* VALERIA (Galeria), impératrice des Romains, était fille de Dioclétien et de Prisca. L'an 292, elle épousa Galère-Maximilien, adopté par Dioclétien, qui le nomma César. Elle illustra le trône par ses vertus, et par l'amour qu'elle eut pour ses sujets, au bonheur desquels elle se consacra entièrement. On croit assez généralement que Valeria, à l'exemple de Prisca, sa mère, avait embrassé le christianisme, et quelles n'assistaient aux sacrifices des faux dieux que pour ne pas déplaire à Dioclétien et à Galère, qui auraient en outre pu découvrir leur secret. Se voyant sans postérité, elle adopta Candidien, fils naturel de son époux. Après la mort de celui-ci, elle se retira avec sa mère à la cour de Maximin Daza, neveu de Dioclétien, qui lui fit d'abord le plus parfait accueil, mais qui se conduisit ensuite mal à son égard. Il la relégua avec Prisca dans les déserts de la Syrie. Elles y souffrirent mille tourmens. Dioclétien, dit-on, mourut de douleur en apprenant l'action barbare de Maximin, cependant il ne fit rien pour s'en venger. Après la mort de ce dernier, en août 313, elles se flattaient de voir changer leur sort; mais Licinius, élevé à l'empire par Galère, et sur lequel elles fondaient leurs espérances, devint leur plus cruel persécuteur. Ce tyran, dans la crainte que Candidien ne devînt un obstacle à son ambition, le fit mettre à mort; et redoutant que Valeria ne fît renaître un jour ses prétentions à l'empire, il donna l'ordre de l'arrêter avec Prisca. Ces femmes infortunées, nées au milieu des grandeurs, se virent contraintes de se cacher sous des haillons, et d'errer d'asile en asile. Elles furent enfin découvertes à Thessalonique par les satellites de Licinius, vers la fin de 314, et, au commencement de l'année suivante, ce tyran leur fit trancher la tête en présence du peuple assemblé, et leurs corps furent jetés dans la mer. Voltaire prétend que les chrétiens furent les auteurs des meurtres de Candidien, de Valeria et de Prisca; mais on ne voit d'autre preuve à l'appui de cette assertion, que l'empressement connu de l'auteur à décrier les chrétiens et le christianisme. (On a quelques médailles assez rares de Valeria en or et en argent; celles en bronze sont plus communes.)

VALÉRIEN (Publius-Licinius-Valerianus), empereur romain, proclamé l'an 253 de Jésus-Christ, associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna sept ans. Dans les premières années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les chrétiens; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. Valérien, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt : il fallut qu'il tournât ses forces con-

tre Sapor, roi de Perse, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montait à cheval. Il mourut en captivité l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné 7. Sapor, au rapport d'Agathias, le fit écorcher tout vif, et jeter du sel dans sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple, pour être un monument éternel de la honte des Romains. — Il ne faut pas confondre VALÉRIEN le Vieux, avec VALÉRIEN le Jeune, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (Publius Licinius Gallienus), fils de l'empereur Valérien le Vieux et son successeur.

VALÉRIEN, évêque de Cémèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riez, l'an 439, et à celui d'Arles, en 455. Il nous reste de lui 20 *Homélies*, avec une *épître* adressée aux moines, Paris, 1612, in-8. Il avait autant de savoir que de piété.

VALERIO ou plutôt VALLERIO (Augustin), né à Venise, en 1531, d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut professeur de morale dans sa patrie, en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique, et fut nommé évêque de Vérone, en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connaissances le lièrent d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée. Grégoire XIII l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine, en 1583. Valério mourut saintement dans cette ville en 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont : 1° la *Rhétorique du prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de saint Charles Borromée. Cet ouvrage solide et instructif renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber; il est en latin. L'abbé Dinouart en a donné une traduction en français, Paris, 1750, in-12. 2° *De recta philosophandi ratione*; 3° *De acolythorum disciplina*; 4° *De optima episcopi et cardinalis forma*; 5° *Vita Bernardi Navagerii, cardinalis*: c'était son oncle; 6° *De cautione adhibenda in edendis libris*, 1719, in-4. On trouve dans ce dernier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valerio, tant imprimés que manuscrits.

VALERIO VICENTINI dont le vrai nom est *Valerio de' Belli*, graveur sur pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui ont le plus approché des anciens qui se sont distingués dans ce genre. L'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les cristaux, et il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. Clément VII, qui l'estimait, l'occupa long-temps : entre autres ouvrages, il grava pour ce pape un beau coffre de cristal de roche, dont le pontife fit présent à François Ier.

VALÉRIUS PUBLICOLA (Publius) fut un des fondateurs de la république romaine. Il triompha avec Brutus de Tarquin et des Toscans, l'an 507 avant J.C. Il fut quatre fois consul; et mourut si pauvre, qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles.

* VALERIUS-PUBLICOLA-POTITUS fut un des décemvirs qui tyrannisèrent Rome; cependant Valerius ne vexa point le peuple comme ses collègues : aussi il parvint à le calmer quand celui-ci se souleva contre eux. Après l'extinction du décemvirat, il fut nommé consul, l'an 449 avant J. C. Il remporta une victoire sur les Volsques et les Eques, et exigea en récompense les honneurs du triomphe; mais le sénat les lui refusa. Il les fit demander par le tribun Icilius, qui les obtint. Valerius-Publicola est le premier qui, malgré le

sénat, ait obtenu ces honneurs; il les partagea avec son collègue M. Horatius.

VALERIUS-SORANUS, poète latin du temps de Jules-César, l'an 50 avant J. C. fut mis à mort pour avoir tenu des propos tendant à l'athéisme; car cette funeste erreur était frappée chez les païens du glaive de la loi, comme l'on voit par l'histoire de Socrate et beaucoup d'autres. Varron cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent prouver qu'il ne connaissait pas d'autre dieu que le monde, ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers, le dieu de Spinosa, en un mot.

Jupiter omnipotens, regum rex ipse, Deusque,
Progenitor genitrixque Deûm, Deus unus et omnis.

VALERIUS-FLACCUS (C.-Val.-Fl.-Setinus-Balbus), célèbre poète latin (naquit à Séba en Campanie, et florissait sous les règnes de Vespasien et de Titus. Il se fixa à Padoue, et fut l'ami de Martial, qui ne semble pas faire l'éloge des talens poétiques de Valerius-Flaccus, quand il l'exhorte à renoncer aux vers et à se consacrer au barreau ou à une profession quelconque). Cependant son *poème héroïque* sur le voyage des Argonautes, divisé en huit livres, et dédié à l'empereur Vespasien, a eu plusieurs éditions, savoir: Bologne, 1474, in-fol.; Utrecht, 1702, in-12; Leyde, 1724, in-4; (Altenburgi, 1781, in-8 de plus de 1300 pages, édition de M. Ch. Hadès, avec les notes de Burmann. On annexe ce volume aux *Variorum*. Il y a aussi une autre édition estimée, de M. J. A. Wagner, Gottingue, 1805, in-8 en 2 vol. Le premier contient le texte et la table, et le second le commentaire. Cet ouvrage est écrit d'un stile froid; l'auteur y viole par fois les règles de l'art, et l'on doit s'étonner que, malgré ces défauts, il ait survécu à l'empire des siècles: Une mort prématurée empêcha l'auteur d'achever son poème.)

VALÉRIUS (Cornelius), né en 1512, à Oudeweter (et non à Utrecht, comme le prétendent Gaspard Burmann et les continuateurs de Moreri), professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain, où il mourut l'an 1578, à 66 ans. Il forma d'excellens disciples. On a de lui une *Rhétorique*, in-4; une *Grammaire*, in-4; une *Philosophie*, in-fol., écrites avec clarté et méthode. On a encore de lui d'autres ouvrages.

VALÉSIO ou VALLÉ (François), (mieux connu sous le nom de *Corvarubia*, lieu de sa naissance dans la vieille Castille, fut d'abord professeur de médecine à Abada d'Henarès.) Il devint médecin de Philippe II, roi d'Espagne; obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin de lait tiède, afin d'être soulagé de la goutte: remède simple, qui eut un heureux succès. On a de lui: 1° un Traité *De methodo medendi*, Louvain, 1647, in-8, qui passe pour excellent; 2° *Controversiarum medicarum et philosophicarum libri X decem*, Lyon, 1625, in-4. Il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes. 3° *De sacra philosophia, sive de iis quæ scripta sunt physice in libris sacris*, Francfort, 1680, in-8; 4° des *Commentaires* sur Hippocrate et Galien, in-fol., etc.

* VALETTE (Bernard DE NOGARET, seigneur de la), amiral de France, etc., naquit en 1553. Selon Busbec, il était petit-fils d'un notaire, et, suivant le rapport de l'abbé Le Gendre, il descendait d'un capitoul de Toulouse; d'autres disent qu'il était le frère du duc d'Espernon, dont il ne partagea ni la fierté, ni l'ambition, ni les vices brillans qui le rendirent célèbre. Quoi qu'il en soit, s'il n'était pas né d'une famille fort ancienne, il sut s'illustrer par les services qu'il rendit à sa patrie, en suivant les traces de son père, Jean de la Valette, lieutenant-général de Guyenne. Bernard de la Valette vécut sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III; et dans les temps orageux qui signalèrent le règne de ces deux derniers monarques, il leur resta constamment attaché. Il avait embrassé la carrière des armes; se distingua dans la guerre du Piémont, et obtint, en 1583, le gouvernement du Dauphiné. Au passage de l'Isère, aidé par le général Ornano, il défit 400 arquebusiers français et 300 Suisses. Il fut nommé, en

1576, gouverneur de Provence, et soumit, l'année suivante, Valensol et Digne, deux villes qui s'étaient soustraites à l'obéissance du roi. Blessé au siége de Valensol, qu'il prit d'assaut, il montra néanmoins sa modération, en défendant le pillage, après avoir pardonné à tous les habitans. Il alla ensuite à la rencontre du duc de Savoie, qui était entré en Provence, lui fit lever le siége de Barcelonnette, le battit près d'Epernon en 1571, puis à Vinon, et l'obligea à repasser les Alpes dans une entière déroute. Ces succès furent interrompus par une mort précoce; il fut tué d'un coup d'arquebuse au siége de Roquebrune, près de Fréjus, le 11 février 1592; il n'avait que 39 ans, et ne laissa pas de postérité. De Thou dit, en parlant de ce général : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus.* Plusieurs historiens ne font cependant pas de lui les mêmes éloges. Sa *Vie* a été écrite par Mauroi, son secrétaire; on la trouve dans les *Additions au Mémoire historique et critique de la vie de Roger de Bellegarde*, Paris, 1667, in 12. Quels que fussent le talent militaire et les bonnes qualités de Bernard de la Valette, le portrait que Mauroi fait de lui est un tant soit peu flatté.

VALETTE (Jean-Louis de NOGARET de la), duc d'Espernon, naquit en 1554, d'une maison dont l'origine n'était pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire; mais l'abbé Le Gendre dit qu'il descendait d'un capitoul de Toulouse. Il commença à porter les armes au siége de La Rochelle, en 1573, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les huguenots et les catholiques, il se distingua sous le duc d'Alençon aux prises de la Charité, d'Issoire et de Brouage. Henri III, dont il fut le favori, accumula sur sa tête une multitude de dignités. Après la mort de ce prince il se déclara contre, puis pour Henri IV, qui l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. D'Espernon soumit bientôt toutes les villes de sa province; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, qu'on attenta à sa vie. Henri IV l'employa dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean d'Angély, de Lunel et de Montpellier. Pendant les querelles qui arrivèrent à la cour après la mort funeste de Henri IV, il favorisa le parti de la reine Marie de Médicis, à laquelle il avait fait donner la régence. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois, où elle était reléguée, et la mena dans ses terres près d'Angoulême, comme un souverain qui donnerait du secours à son alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le duc d'Espernon fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, remplit sa vieillesse d'amertume. (*Voyez* ESCOUBLEAU Henri.) Il eut ordre de se retirer à Loches, où il mourut en 1642, à 88 ans. Il était gouverneur de la Guyenne, et retirait de cette province plus d'un million de revenu. Tout chez lui était splendeur et faste. Sa vanité était sans bornes ainsi que son ambition; mais ses talens étaient au dessous de ses prétentions. Ses gardes étaient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte.

VALETTE (Louis de NOGARET de la), fils du précédent, naquit avec une forte inclination pour les armes; mais ses parens le destinèrent à l'église, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis, du château de Blois; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar contre la confédération catholique, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Rivoli, près de

Turin, en 1639, à l'âge de 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'église romaine, mourir les armes à la main, et cela pour faire triompher le luthéranisme en Allemagne. En vain le pape Urbain VIII l'avait menacé de le dépouiller du cardinalat s'il ne quittait ce métier de sang; il fut insensible à tout. Ses vices dominans étaient la fierté, la cupidité, la prodigalité, la lubricité. Jacques Talon, son secrétaire, a écrit des *Mémoires* sur la vie de ce cardinal, imprimés à Paris en 1772, 2 vol. in-12, sur le manuscrit original trouvé au château de Beaupuy, en Guyenne.

* VALETTE (Bernard, duc de la), gouverneur de la Guyenne, naquit à Angoulême en 1592. Pour apaiser une affaire fâcheuse que son père, Jean-Louis, duc d'Espernon, avait eue avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, il épousa la fille du baron de Pont-Château, parente du cardinal de Richelieu. Il succéda à son père dans le gouvernement de la Guyenne, et s'y fit détester comme lui par sa rapacité et sa hauteur. Il avait toujours un grand nombre de favoris et de favorites qu'il enrichissait aux dépens de la province. Il rendit néanmoins quelques services à l'état, en dissipant dans la Guyenne la faction dite des *Croquans*, et en chassant les Espagnols de cette province. Cependant son caractère hautain et indépendant ne pouvait que déplaire au cardinal de Richelieu, qui avait d'ailleurs à se plaindre de lui. La Valette ayant levé le siége de Fontarabie, en 1639, contre l'avis du cardinal, celui-ci l'en rendit responsable, et le somma de venir rendre compte de sa conduite. La Valette, craignant les résultats de sa désobéissance, se retira en Angleterre. On lui fit faire son procès par des commissaires, et le roi, aux insinuations de son ministre, assista lui-même au jugement. Le président de Bellièvre eut le courage de lui dire : « Votre majesté » pourrait-elle soutenir la vue d'un gen- » tilhomme sur la sellette, qui ne sorti- » rait de sa présence que pour monter à » l'échafaud? Cela est incompatible avec » la majesté royale : le prince doit por- » ter partout les grâces avec lui; tous » ceux qui paraissent en sa présence doi- » vent se retirer joyeux. » Ces réflexions n'eurent aucun pouvoir sur Louis XIII, qui fut présent au jugement par suite duquel la Valette fut condamné à mort, et, en son absence, exécuté en effigie à Paris, à Bordeaux et à Bayonne. Après la mort de ce monarque, la Valette appela de cette sentence; elle fut jugée injuste, et cassée au commencement du règne de Louis XIV. La Valette, rentré en France, y mourut en 1661. On trouve à la bibliothèque du roi, parmi les manuscrits de Fontanieu, le *procès criminel fait au duc de La Valette les années* 1638 *et* 1639, in-fol. une *relation* de ce procès a été imprimée dans le 2e vol. des *mémoires de Montrésor*.

* VALETTE-PARISOT (Jean de la), d'une illustre maison de Provence, grand-maître de Malte, après Claude de la Sangle, en 1557, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de 50 vaisseaux. Soliman, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes, qui en formèrent le siége au mois de mai 1565. La Valette leur résista pendant quatre mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fut tiré pendant le siége 70,000 coups de canon sur Malte; aussi fut-elle entièrement ruinée; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la *Cité Valette*. Il y eut tous les jours 8000 ouvriers employés, jusqu'en 1568 qu'il mourut avec autant de piété qu'il avait fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie. Pie V avait voulu l'honorer de la pourpre; mais il l'avait refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes.

VALETTE. *Voyez* THOMAS François.

* VALGRAVE (dom François); bénédictin, né Anglais, et de la congrégation des missions d'Angleterre, embrassa la règle de Saint-Benoît, en 1608, au monastère de Dieulouart, près de Pont-à-

Mousson. Il fut prieur claustral de Sainte-Foi de Longueville et Normandie, puis prieur titulaire de Saint-Pancrace de Leuves en Angleterre. Il posséda aussi le prieuré de Celle-en-Brie. Il prit part à la contestation élevée entre l'ordre de Saint-Benoît et les chanoines réguliers, au sujet du véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et soutint que c'était Jean Gersen, abbé bénédictin, et non Thomas à Kempis, qui avait composé cet admirable livre (*Voyez* GERSEN). Il publia à ce sujet deux dissertations, la 1re sous ce titre : *Animadversiones apologeticæ ad titulum et textum quatuor librorum de Imitatione Christi*, Paris; la 2e intitulée : *Argumentum chronologicum contra Compensem, quo Thomam a Kempis non fuisse nec esse potuisse auctorem librorum de Imitatione Christi, contra Joannem Frontonem, canonicum regularem, demonstratur*, 1759 ; 2° *Apologie de l'auteur des Chroniques de l'ordre de Saint-Benoî*. Cette apologie a été insérée dans le 2e tome de la traduction des Chroniques de l'ordre, composées en espagnol par dom d'Yepez, et mise en français par dom Matthieu Olivier.

* VALGUARNERA (don Mariano), gentilhomme de Palerme, où il naquit en 1564, était également instruit dans les langues savantes et modernes. Le pape Urbain VIII l'appela auprès de lui et l'honora de son estime. Après avoir demeuré quelques années à Rome, il céda aux invitations réitérées de Philippe IV, roi d'Espagne, se rendit à la cour de ce monarque, qui lui accorda une riche pension, et le consulta dans plusieurs affaires. Valguarnera était en correspondance avec les principaux savans de l'Europe : vers la fin de ses jours, il revint dans sa patrie et y mourut dans un âge très avancé en 1634. Parmi ses divers ouvrages tous écrits en italien, on cite son excellent *Discours sur l'origine et l'ancienneté de Palerme, et des premiers habitans de la Sicile et de l'Italie*, Palerme, 1664 : ce livre est rempli d'érudition.

VALGULIO (Charles), natif de Brescia en Italie, publia en 1507, dans cette ville une traduction latine qu'il avait faite du *Traité de la musique* de Plutarque, petit in-4. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque, des *Opinions des philosophes*, recueillies avec d'autres morceaux du même auteur grec, et imprimées à Paris en 1514.

VALIDÉ (La sultane). *Voyez* CARA-MUSTAPHA.

* VALIGNANI (Alexandre (, pieux ecclésiastique, né en 1557, à Chieti, d'une famille noble, fit ses études à Padoue, prit ensuite les ordres, et devint abbé de Saint-Etienne de Casal; en 1559, il fut fait chanoine, puis abbé de Saint-Antoine en 1561. S'étant rendu à Rome, il entra chez les jésuites, et fut bientôt après nommé visiteur-général du Japon. Pendant trente ans son zèle ne se démentit jamais, et opéra un grand nombre de conversions. Envoyé aux Indes orientales en 1573, il mourut à Macao le 20 janvier 1606, et a laissé une *Lettre* latine, adressée au président de sa compagnie au sujet de cinq missionnaires qui reçurent le martyre dans les Indes. — Frédéric VALIGNANI, de la même famille que le précédent, cultiva la littérature avec succès. Il mourut vers la fin du 15e siècle. On a de lui : 1° *Réflexions impartiales sur les Lettres juives*; 2° *Centurie de sonnets historiques*, Naples, 1729.

VALIN (Réné-Josué), Rochellois, avocat, procureur du roi de l'amirauté et de l'hôtel-de-ville, membre de l'académie de sa patrie, se distingua par son savoir et sa probité. On a de lui : 1° un *Commentaire* sur la coutume de La Rochelle, 1768, imprimé en cette ville, 3 vol. in-4 ; 2° l'*Ordonnance de la marine de* 1681, 2 vol. in-4, 1660 ; 3° *Traité des prises*, 1763, 2 vol. in-8. Cet estimable écrivain mourut en 1765.

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri DU TROUSSET de) naquit en 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Il fut secrétaire-général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des sciences, et reçu à l'académie française en 1699. Il fit ses études chez les jésuites de Paris

avec assez peu de succès; mais ses humanités finies, son génie se développa, et sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer, en 1685, chez le comte de Toulouse, admiral de France. Il était secrétaire général de ses commandemens, et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince livra, à la hauteur de Malaga, aux flottes anglaise et hollandaise, un combat dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Valincour fut toujours à ses côtés, et y reçut une blessure. Louis XIV l'avait nommé son historien à la place de Racine, son ami. Il travailla avec Boileau, qui lui adressa sa seconde épître, à l'Histoire de ce prince, qui fut souvent commencée et jamais finie; l'incendie qui consuma la maison de Valincour à Saint-Cloud, en 1725, fit périr les fragmens de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un chrétien et d'un philosophe. « Je n'aurais guère profité de mes » livres, disait-il, si je ne savais pas » les perdre. » Cet homme illustre mourut à Paris en 1730, à 77 ans, regretté des gens de bien. La candeur, la probité, formaient son caractère; et quoiqu'il eût été à la cour, il ne savait ni feindre ni flatter. On a de lui: *Lettre à madame la marquise de..... sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir. 2° *La vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1681, in-12: elle est écrite avec assez d'impartialité; 3° des *Observations critiques* sur l'OEdipe de Sophocle, in-4. Valincour, margré des occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avait du goût et du talent. On a de lui des *Traductions* en vers de quelques Odes d'Horace, des Stances et plusieurs Contes, où l'on remarque une imagination enjouée.

VALISNIERI (Antoine), né en 1661, dans le château de Trésilico, près de Reggio, fut reçu docteur en médecine à Bologne. La république de Venise l'appela pour remplir une chaire de professeur en médecine dans l'université de Padoue. Cet illustre savant mourut en 1730, à 69 ans, regretté de plusieurs savans de l'Europe, avec lesquels il était en commerce. Son fils a recueilli ses ouvrages en 2 vol. in-fol., Venise, 1733, sous le titre: *Opere fisicomediche*; ce sont des traités sur la physique, la médecine et l'histoire naturelle, en italien. Les principaux sont: 1° *De l'origine de plusieurs insectes*; 2° *Histoire du caméléon d'Afrique et de plusieurs animaux d'Italie*; 3° *Histoire de la génération de l'homme*. Il y attaque plusieurs opinions relatives à cette matière, sape les fondemens de l'hypothèse de Leuwenhoeck, et combat également l'ovarisme (*voyez* GRAAF Regnier). 4° *Des corps marins que l'on trouve sur les montagnes; de leur origine; de l'état du monde avant le déluge, pendant le déluge et après le déluge*; 5° *Des avantages et des inconvéniens des bains et des boissons chaudes ou froides*; 6° *De l'origine des fontaines*. Il a beaucoup contribué à détruire plusieurs erreurs populaires, contraires à la bonne physique. Il est le premier qui ait découvert les parties sexuelles des anguilles, auxquelles le vulgaire donnait des origines exotiques et absurdes, comme Micheli a découvert la semence des champignons: de manière que l'on doit à ces deux physiciens la destruction de ce qui restait encore d'illusions et de préjugés sur les générations animales, et la certitude de l'existence générale des germes, que Diderot regardait avec raison comme le tombeau de l'athéisme.

VALLA ou VALLE (Laurent), savant philologue, né à Plaisance en 1415, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine, et à chasser la barbarie gothique. (Il apprit le grec sous le savant Aurispa; mais c'est comme latiniste qu'il se distingua. Il alla jeune à Rome, où on lui refusa l'emploi de protonotaire apostolique à cause de sa jeunesse. Il se rendit à Pavie, où il occupa une chaire d'éloquence.) Valla retourna à Rome. Son séjour dans cette ville lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de

quitter cette ville. Il se retira à la cour d'Alphonse, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut, à l'âge de 50 ans, apprendre de lui le latin. Valla ne fut pas plus retenu à Naples, qu'il ne l'avait été à Rome; il s'avisa de censurer le clergé et de dogmatiser sur le mystère de la Trinité, sur le franc arbitre, sur les vœux de continence, et sur plusieurs autres points importans; ce qui lui attira un châtiment exemplaire, et le fit condamner à être battu de verges autour du cloître des Jacobins. Valla ne pouvant après cette humiliation demeurer à Naples, retourna à Rome, où il trouva des protecteurs qui le mirent bien dans l'esprit du pape Nicolas V, et lui obtinrent la faculté d'enseigner. Il ne tarda pas d'y avoir de vifs démêlés avec le fameux Pogge. Ces savans se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputèrent mutuellement un caractère orgueilleux, inquiet, satirique; ils avaient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé Vigerini et du Pin ont cherché à justifier Valla; ses ouvrages déposent contre lui. (Les conciles de Bâle et de Florence venaient de ramener l'attention sur l'origine des prétentions temporelles du saint-Siége, fondées sur une donation de Constantin, et qui comprenait, disait-on, toutes les provinces occidentales de l'empire. Valla écrivit contre ces prétentions un ouvrage intitulé : *Declamatio de falso credita et ementita Constantini donatione*. A peine a-t-on su qu'il se préparait à faire connaître ce livre que le pape assembla un conseil de cardinaux pour en punir l'auteur; mais Valla fut averti, et quitta Rome. Il y revint encore et se fit de nouveaux protecteurs.) Il y mourut en 1457, à 42 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il était chanoine. On a de lui : 1° six livres des *Elégances de la langue latine* : ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1771, in-fol.; à Paris, en 1575, in-4, et à Cambridge, in-8. On l'accusa de l'avoir volé (*voyez* SATURNIUS Lazaroneus). 2° *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio*; 3° *De libro arbitrio*; 4° *De voluptate et vero bono libri III*, fruit d'une philosophie parfaitement épicurienne; 5° l'*Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon*, 1521, in-4, écrite d'une manière trop oratoire; 6° des *Traductions* de Thucydide, d'Hérodote, et de l'Iliade d'Homère. Ces traductions sont des paraphrases infidèles. Valla n'entendait pas aussi bien le grec que le latin. 7° Des *Notes* sur le nouveau Testament, qui valent un peu mieux que ses Versions; 8° des *Fables*, traduites en français et imprimées sans date en lettres gothiques, in-fol.; 9° des *Facéties*, avec celles du Pogge, in-4, sans date; 10° un Traité *du faux et du vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur affecta pendant toute sa vie de mépriser Aristote, mais il fut chaud partisan d'Epicure. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1540, in-fol. (Tiraboschi a donné sur Valla une bonne *Notice* que Ginguené a reproduite dans son *Hist. litt. d'Italie*, tome 3.)

VALLA (George), né à Plaisance, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460, et selon d'autres en 1497. Son livre *De exspectandis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-fol., est curieux et peu commun. Il a fait une *Version* en latin de Nemesius, imprimée en 1535; Nicaise Ellebodius dit que Valla, ne sachant pas bien le grec, l'a défiguré ridiculement. On a encore de Valla des *Traductions* de plusieurs ouvrages grecs.

* VALLA (Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à l'Hôpital, petite ville du Forez, fit ses études chez les oratoriens de Montbrison, et, après les avoir achevées, entra dans leur congrégation. Il y enseigna à son tour, et y occupa divers emplois. Il était connu pour être opposé à la bulle *Unigenitus*. M. de Fitz-James, évêque de Soissons, dans le diocèse duquel cette opposition n'excluait point des places, lui confia celle de supérieur de son séminaire. Le Père Valla resta à Soissons jusqu'à la mort de ce prélat. M. de Bourdeilles, qui lui succéda, pensait autrement, et le Père Valla fut obligé de se retirer. Il était du diocèse de Lyon : il y

retourna. M. de Montazet, qui en était archevêque, l'accueillit, lui donna une place de professeur, et se servit de lui pour la rédaction de plusieurs ouvrages à l'usage de son diocèse. On a de lui : 1° *Institutiones philosophicæ, auctoritate DD. archiepiscopi Lugdunensis, ad usum scholarum suæ diœcesis editæ*, Lyon, 1782, 5 vol. in-12. Il y a eu, avec des changemens et des corrections, une seconde édition sous le titre suivant : *Institutionum philosophicarum cursus: ad usum studiosæ juventutis, præsertimque seminariorum accommodatus*, Lyon, 1808, 3 vol. in-12, réimprimé très-souvent : M. l'abbé Doney de Besançon en a donné une nouvelle édition avec d'excellentes notes. 2° Un *Cours de théologie*, dite *de Lyon*, composée par ordre du même archevêque, contre laquelle il y a un décret de la congrégation de l'*index*, du 17 septembre 1792. Le Père Valla contribua, avec le Père Guibaud et quelques autres oratoriens, au *Dictionnaire historique et critique* rédigé et publié par l'abbé Barral, Soissons et Troyes, 6 vol. in-8. Le Père Valla s'était retiré à Dijon, et il y mourut le 26 février 1790. Il avait des mœurs exemplaires, et on ne peut lui contester du savoir. Il eût été à souhaiter que ses sentimens et ses écrits fussent plus conformes à la doctrine de l'Eglise.

VALLADIER (André), né près de Montbrison en Forez, passa 23 ans chez les jésuites, et fut ensuite abbé de Saint-Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4. On a encore de lui 5 vol. in-8 de *Sermons*, et une *Vie de dom Bernard de Montgaillard*, abbé d'Orval, in-4. Valladier mourut en 1638, à 68 ans.

* VALLAM (Antoine), médecin espagnol, né en 1740 à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur, acquit une grande réputation à Madrid où il est mort en 1809. On a de lui, en espagnol, un *Dictionnaire de médecine*, Madrid, 1805, 1806, 1807, 7 vol. in-8; cet ouvrage est très estimé. Vallam a laissé de nombreux manuscrits relatifs à la médecine clinique.

* VALLARSI (Dominique), savant antiquaire italien, né à Vérone le 13 novembre 1702, illustra son pays par ses doctes écrits et par sa profonde érudition. Il se livra aux études sacrées, et aux langues grecque et hébraïque. Benoît XIV lui donna un bénéfice dans le diocèse de Vicence, et le nomma réviseur au saint-office pour les langues orientales. Il mourut le 14 août 1771. Son travail le plus estimé est une édition de saint Jérôme, qu'il donna sous ce titre : 1° *S. Hieronymi opera omnia post monachorum e congregatione S. Mauri recensionem, quibusdam ineditis monumentis aliisque lucubrationibus aucta, notis et observationibus illustrata, studio ac labore dominici Vallarsi*, Vérone, 1734, 12 vol. in-fol.; Venise, 1766, 24 vol. in-4. 2° *Tyranni Rufini Aquileiensis opera, cum notis et observationibus Dominici Vallarsi*, Vérone, 1745. Il n'en parut que le premier vol. 3° *S. Hilarii episcopi opera, studio et labore monachorum S. Benedicti illustrata et aucta*, Vérone, 1730, 2 vol. in-fol. Le nom de Vallarsi ne s'y trouve point, mais on tient de l'éditeur qu'il y contribua. Cet ouvrage fut réimprimé à Venise en 1749. 4° *La realta e lettura delle sacre antiche iscrizioni sulla cassa di piombo continente le reliquie de' SS. Fermo e Rustico*, Vérone, 1753, in-4. L'ingénieuse explication que Vallarsi donna de ses inscriptions lui fit beaucoup d'honneur. Il y prouve que les reliques contenues dans ce cercueil sont bien celles de ces deux saints. La ville de Vérone lui décerna pour cet ouvrage une récompense de cent onces d'argent. 5° *Insigniora ecclesiæ veronensis monumenta, quibus aut anecdocta, aut non bene satis adhuc perspecta historiæ loca, proferuntur aut illustrantur; præsertim episcoporum ejus perpetua series describitur*. L'abbé Vallarsi avait entrepris cet ouvrage, qu'il n'eut point le temps d'achever. Il avait aussi tout disposé pour une édition complète des *Œuvres de Panvinius*,

son concitoyen, et l'un des premiers qui ouvrirent la carrière de l'érudition ecclésiastique; mais, ayant appris qu'on en faisait une à Milan, il abandonna ou différa ce dessein. On a de lui encore des *Observations* sur la *Verona illustrata* et sur le *Museo veronese*, et diverses autres *dissertations* savantes. Le comte Zacharie Betti, savant littérateur et poète, a composé l'éloge de l'abbé Vallarsi; il se trouve au tome 9 des *Elogi italiani*, imprimés à Venise en 1782.

*VALLE (Claude de la), littérateur, né en Savoie vers l'an 1540, jouit d'une grande réputation par ses connaissances dans l'histoire. On a de lui : *Théâtre d'honneur de plusieurs princes, chanceliers, hommes illustres, jurisconsultes, faux dieux, avec leurs portraits*, Paris, 1618, in-fol. Cet ouvrage, que les bibliomanes appellent *chronologie collée*, eut beaucoup de vogue pendant plusieurs années; mais il est tombé dans l'oubli depuis que Odceuvre a publié sa collection, etc.

VALLE (Pierre della), gentilhomme romain, né le 2 avril 1586, cultiva les lettres et la poésie, fut membre de l'académie des *Umoristes*, prit du service dans sa patrie contre les Vénitiens; cette guerre terminée, il s'embarqua, en 1611, sur une flotte espagnole, et combattit les Barbaresques. De retour à Rome, un amour légitime, mais mal payé, lui fit venir le désir de parcourir l'Orient. Il se trouvait alors à Naples, et après avoir entendu la messe, il reçut du célébrant l'habit de pèlerin, et ajouta toujours à son nom celui d'*il pellegrino* (le pèlerin). S'étant embarqué à Venise, il voyagea pendant 12 ans (depuis 1614 jusqu'en 1626) en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia en italien ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de 54 lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain son ami. Ces lettres sont d'un stile vif, aisé et naturel, qui plaît, et qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'apprêt d'une relation qui aurait été rédigée sur des mémoires. Il est peu de voyages aussi intéressans et aussi variés. Ils sont surtout très curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur (homme d'ailleurs fort instruit, et rempli de connaissances) avait fait un séjour de plus de 4 ans. Il n'hésite point à rapporter des faits qui semblent démontrer l'existence des sortilèges et de la magie. Les théologiens, les magistrats et les philosophes de son temps y croyaient également. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une fille jeune et vertueuse, nommée *Maani Gioerida*, née à Mardin en Mésopotamie, de parens chrétiens, et d'une famille distinguée. Il la perdit à Mina, sur le golfe Persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singulière qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps, dans le dessein de le transporter à Rome, et de le déposer dans la chapelle de sa fille; et en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre aurait pu lui causer, il le transporta partout avec lui pendant quatre ans que durèrent encore ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposaient ses ancêtres. Les obsèques de Maani furent magnifiques et d'une pompe extraordinaire. Della Valle prononça lui-même son éloge funèbre, que l'on trouve dans la *Relation de ses voyages*. Ce célèbre voyageur mourut en 1652, âgé de 66 ans. La meilleure édition de ses *Voyages* est celle de Rome, 1662, en 4 vol. in-4. Le Père Carneau, célestin, en a donné une traduction française, imprimée en 1663, aussi en 4 vol. in-4, peu estimée; elle fut cependant réimprimée à Rouen, année 1745, 8 volumes in-12.

VALLÉE (Geoffroi), fameux déiste d'Orléans, né au commencement du 16e siècle, fut brûlé en place de Grève à Paris pour avoir publié un livre impie, en 8 feuillets seulement, sous ce titre : *La Béatitude des chrétiens* ou *le Fléau de la foi*. Il y débite un déisme commode, qui apprend à connaître un Dieu sans le

craindre, et sans appréhender des peines après la mort. Geoffroi Vallée était grand-oncle du fameux des Barreaux : on dirait que l'incrédulité était héréditaire dans cette famille.

VALLEMONT (Pierre de), prêtre, et laborieux écrivain, se nommait *Le Lorrain*, et prit le nom d'abbé de *Vallemont*. Il naquit à Pont-Audemer en 1649, et y mourut en 1721. Il avait été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau, et c'est pour lui qu'il fit ses *Elémens de l'histoire*. L'abbé de Vallemont était un homme inquiet, qui se fit plusieurs affaires, et qui ne sut conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours : 1° *La Physique occulte*, ou *Traité de la baguette divinatoire* : ouvrage réfuté par le Père le Brun, et condamné à Rome le 26 octobre 1701. Il y paraît trop favorable à l'usage de cette baguette, qui a eu des défenseurs célèbres, tels que Majoli, Peucer, Fludd, etc., mais que Roberti, Stengelius, Fabri, Kircher, Aldrovandus, Schott, Menestrier, Alexandre, etc., ont regardée avec plus de raison comme illusoire et superstitieuse. (*Voyez* AYMAR). 2° Les *Elémens de l'histoire*. La meilleure édition est celle de 1758, en 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude. Les parens et les instituteurs attachés aux bons principes préfèrent infiniment cet ouvrage aux *Elémens* de l'abbé Millot, fruit de la philosophie du siècle, propre à pervertir le premier âge, et à lui faire prendre pour de l'histoire des faits calomnieux, assaisonnés de quelques maximes fausses ou pédantesques. 3° *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation des plantes*, réimprimées en 1758, 2 vol. in-12; 4° *Dissertations théologiques et historiques touchant le secret des saints mystères*, ou *l'Apologie de la rubrique des missels, qui ordonne de dire secrètement le canon de la messe*, 2 vol. in-12.

VALLENSIS (*ou* André del VAULX), jurisconsulte, né à Andenne, entre Hui et Namur, en 1569, fut professeur de droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui : 1° une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de 1759, in-4. Cet ouvrage est estimé; il est court, sans être obscur. 2° Un *Traité des bénéfices*, Malines, 1646, in-4.

VALLES (François). *Voyez* VALESIO.

* VALLET (Pierre), avocat, florissait dans le 18e siècle : il occupa plusieurs places, et obtint en dernier lieu celle de lieutenant-général de police à Grenoble, où il mourut en 1780. Vallet cultiva les lettres avec assez de succès, et débuta par quelques *ouvrages polémiques* applaudis dans le temps. On a en outre de lui : 1° *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12. Ce livre est bien écrit, et renferme des vues sages et utiles. 2° *l'Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12.

* VALLIER (François-Charles), comte du Saussay, naquit à Paris, en 1703. Il fut d'abord président au parlement de Paris, puis il embrassa l'état militaire, s'y distingua, obtint la croix de Saint-Louis, et devint colonel d'infanterie. Le comte du Saussay partagea presque tout son temps entre les armes et les lettres, et cultiva la poésie avec succès. Il a laissé : 1° *l'Amour de la patrie*, poème, 1754, in-8; 2° *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont*, 1745, in-4; 3° *le Citoyen*, poème en trois chants, 1759, in-8; 4° *Odes sur les eaux de Baréges et de Bagnères*, avec un *Essai sur la guerre*, et une *Lettre* en prose, 1762, in-8; 5° *Epîtres aux grands et aux riches*, 1764, in-8. Cette épître concourut pour le prix de l'académie française. 6° *Eglé*, comédie en un acte et en vers, avec un prologue, jouée à Fontainebleau, 1765; 7° *Epître à la nation française sur l'établissement des Invalides, de l'Ecole militaire*, etc.; 8° *Eloge de Chevert*, etc. On trouve dans ces compilations des négligences et des incorrections, mais aussi une verve

souvent soutenue par de belles images, des pensées neuves, et plusieurs vers heureux. Vallier mourut à Paris en 1778. Il était membre des académies d'Amiens et de Nancy.

VALLIERE (Gilles DE LA BAUME LE BLANC, de la) naquit au château de la Vallière en Touraine, en 1616. Il fut d'abord chanoine de Saint-Martin de Tours, et élevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut en 1709, à 93 ans, avec une grande réputation de savoir et de vertu. On a de lui un traité intitulé, *la Lumière du chrétien*, réimprimé à Nantes en 1693, 2 vol. in-12.

* VALLIERE (François DE LA BAUME LE BLANC, de la), chevalier de Malte, se signala dans plusieurs siéges et combats, surtout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il était lieutenant-général des armées du roi de France. On a de lui : 1° un Traité intitulé, *Pratiques et maximes de la guerre*; 2° *Le général d'armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il était aussi profond dans la théorie de l'art militaire, qu'habile dans la pratique.

VALLIERE (Louise-Françoise DE LA BAUME LE BLANC, duchesse de la) était de la même maison que les précédens. Née en 1644, elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans. Quoique vertueuse, elle avait le cœur extrêmement tendre et sensible. Devenu la maîtresse de Louis XIV, elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal; mais elle espérait toujours faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : « Ah ! madame, vous serez sauvée; car » il n'est pas possible que Dieu laisse » périr une personne qui donne si libé- » ralement pour l'amour de lui. » L'inconstance du roi servit à la ramener à la religion. En 1675, elle se fit carmélite à Paris, et persévéra jusqu'à sa mort. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue : tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*. On avait voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. « Ce serait à » moi, répondit-elle, une horrible pré- » somption, de me croire propre à aider » le prochain. Quand on s'est perdu soi- » même, on n'est ni digne ni capable de » servir les autres. » Lorsque le comte de Vermandois, son fils, mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : « Qu'elle n'avait » pas trop de larmes pour soi, et que » c'était sur elle-même qu'elle devait » pleurer. » Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : « Il faut que je pleure » la naissance de ce fils encore plus que » sa mort. » Ce fut avec la même constance et la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avait épousé mademoiselle de Blois, sa fille. Ce qu'on raconte de sa patience dans ses maladies est admirable, et serait incroyable si l'on ne savait ce que peut la grâce. Un érysipèle violent, qui s'était jeté sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire. Le mal devint si considérable, qu'on s'en aperçut et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mère prieure de cette espèce d'excès : « Je ne savais pas ce que c'était; je n'y » avais pas regardé. » On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction, et *Sentimens d'une âme pénitente*, Lyon, 1712, in-12. Il s'en est fait plusieurs éditions. On sait que le tableau de la *Madelaine pénitente*, l'un des chefs-d'œuvre de le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita si sincèrement la pécheresse dans ses austérités, comme elle avait fait dans ses faiblesses. (Sa *Vie* par un anonyme, peu après sa mort, sans date ni indication de lieu, est un ouvrage très médiocre. On en doit une autre à l'abbé Le Queux, 1776, in-12, qui a mis en tête ses *Lettres au*

maréchal de Bellefonds, et y a joint le sermon qui a été prononcé à la prise d'habit par l'abbé Fromentières. M. Quatremère de Roissy a publié en 1823 : *Hist. de madame de la Vallière, duchesse et carmélite*, in-12. La vie de madame de la Vallière a fourni à madame de Genlis le sujet d'un roman historique).

* VALLIERE (Louis-César DE LA BAUME LE BLANC, duc de la), petit-neveu de la précédente et le dernier mâle de sa famille, naquit à Paris, le 9 octobre 1708. Il aima et protégea les lettres; mais il se consacra plus particulièrement à la lecture des ouvrages dramatiques. Sa bibliothèque était une des plus riches de Paris; le *catalogue* de cette collection est partagé en deux parties. Debure aîné publia la première, en 3 vol. in-8, qui contient les livres rares : elle renferme 5668 articles, dont le produit a été de 454,677 l. 8 s. (en 1734). La seconde partie, publiée par Nyon l'aîné, en 6 gros volumes in-8, renfermant 26,537 articles, fut achetée par le marquis de Paulmy, qui les réunit à sa bibliothèque, déjà considérable. Le duc de la Vallière a publié : *Bibliothèque du théâtre français, depuis son origine*, Dresde (Paris), 1768, 3 vol. in-8. C'est un *extrait* de toutes les pièces composées pour ce théâtre, depuis les *Mystères* jusqu'à Pierre Corneille, suivi d'une liste chronologique des pièces composées depuis Corneille jusqu'en 1768. L'ouvrage est terminé par un catalogue et une analyse de plusieurs comédies nouvelles. L'analyse des anciennes pièces n'est pas exempte de reproches. Le duc de la Vallière est mort à Paris le 16 novembre 1780.

* VALLIERE (Jean FLORENT DE), lieutenant-général des armées du roi, membre de l'académie des sciences, n'appartient pas à la famille des précédens. Il naquit à Paris le 7 septembre 1667, et mourut en 1759, regardé comme le meilleur officier de l'artillerie. Il s'était trouvé à plus de 60 siéges et de 10 batailles. Commandant en chef l'artillerie au siége du Quesnoy, en 1713, avec 38 pièces de canon, il en démonta 84 à l'ennemi en 24 heures. Dans la société il était le plus simple et le plus doux des hommes; mais il était ferme dans l'occasion. Le maréchal de Bellisle ayant envie de réparer l'artillerie du génie, le pria d'être favorable à ce projet, si le roi lui en parlait, et lui offrit le cordon rouge et la grand'croix. Vallière lui répondit « que cette dés-» union lui paraissant contraire au service » du roi, il ne saurait dissimuler à » ce prince sa façon de penser. »—Son fils Joseph FLORENT DE VALLIÈRE marcha dignement sur ses traces. Au siége de Berg-op-Zoom, il ruina les batteries ennemies, et il assura la victoire à Hastembeck. Il mourut en 1776 directeur-général de l'artillerie et associé-libre de l'académie des sciences.

* VALLOT (Antoine), médecin, naquit à Reims ou à Montpellier en 1594, et devint médecin d'Anne d'Autriche et de Louis XIV. Il fut un des premiers qui introduisirent en France l'usage de l'émétique, du quinquina et du laudanum, contre l'opinion de ses confrères. Ce fut avec le premier de ces médicamens surtout qu'il guérit Louis XIV d'une maladie grave dont il fut attaqué à Calais, en 1658. Il n'eut pas le même bonheur avec Henriette d'Angleterre, fille de Henri le Grand. Cette princesse s'était réfugiée en France pour se soustraire aux fureurs des partis allumés contre Charles Ier, son époux. Vallot l'ayant soignée, on attribua sa mort à l'effet des remèdes que ce médecin lui avait administrés. C'était un excellent botaniste, et il eut la direction du Jardin royal des plantes; place qu'il remplit avec honneur. Il parut, sous son nom, *Hortus regius*, Paris, 1665, in-folio; mais ce livre appartient à trois médecins attachés à son administration. Sa réputation, et surtout la nouvelle méthode qu'il avait adoptée dans ses cures, lui firent un grand nombre d'ennemis.

* VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de l'Inde, qui n'est connu que par son poème intitulé le *Ramayana*; ce poème ne contient pas moins de 24 mille *slokas* ou distiques, distribués en 7 livres, dont

chacun se divise en un grand nombre de sections. Les deux premiers livres ont été publiés, avec une traduction anglaise littérale, par MM. Carey et Marshman, à Serampore, de 1806 à 1810, en 3 vol. in-4. Fr. de Schlegel a donné en vers allemands les deux premières sect. du premier liv. M. Chézy a traduit en français deux *épisodes*, qui font regretter que ce savant n'ait pas donné suite à cette publication. M. Bopp, jeune professeur de Berlin, a traduit aussi un épisode en 1816. On trouve des extraits en français de plusieurs de ces traductions, dans le tome premier des *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, Paris, 1825, pag. 199. Le sujet de ce poème est la victoire de Rama sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan. Plusieurs épisodes intéressans viennent s'y rattacher. Le caractère de ce poème, comme toute poésie épique chez les Indous, est profondément moral et religieux.

* VALMIRE (N. Sissous de), ancien avocat du roi, naquit en Champagne vers 1740. Il est moins connu par ses talens oratoires que par l'ouvrage intitulé : *Dieu et l'homme*, Amsterdam, 1771, grand in-12 ; ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec celui de Voltaire qui a pour titre : *Dieu et les hommes, œuvre théologique, mais raisonnable, par le docteur Obdru, traduit par Jacques Aymont*, 1769, in-8. Sissous de Valmire envoya un exemplaire de son livre au patriarche de Ferney, qui l'en remercia par une lettre du 27 décembre 1771. En effet, l'ouvrage de Valmire était entièrement calqué sur les principes de Voltaire; aussi il produisit un grand scandale à Troyes, où cet ouvrage impie paraît avoir été imprimé. L'auteur, loin de cacher son nom, envoya son livre à l'évêque, à plusieurs ecclésiastiques, et le fit même distribuer par un de ses affidés. Toutes ces circonstances jointes à sa qualité d'avocat du roi, laquelle l'obligeait non à publier, mais au contraire à poursuivre et faire condamner des ouvrages qui attaquaient la religion, ne firent qu'augmenter le scandale. Le curé de la Madelaine de Troyes, dont Valmire était paroissien, le signala en chaire, le dimanche de la sexagésime 1772. L'auteur, vivement piqué, rendit plainte en diffamation ; mais, d'après le conseil du lieutenant-criminel, qui lui avait fait observer qu'en se portant accusateur du curé il se déclarerait lui-même auteur du livre, il se désista de sa plainte. Un grand orage se formait contre lui : il crut le conjurer en écrivant à l'évêque de Troyes une lettre dans laquelle il protestait de sa soumission. En même temps (le 15 avril), les curés de la ville présentèrent au prélat une *dénonciation* de l'ouvrage. Sissous de Valmire, qui n'avait consenti à se rétracter qu'à certaines conditions, donna le 17 du même mois une *rétractation* entière de son ouvrage signée de sa main. Le prélat expédia le 18 un *mandement* qui fut lu aux prônes des paroisses, par lequel il condamnait l'ouvrage « comme rempli de propositions captieuses et scandaleuses, injurieuses à l'Eglise, et contenant une doctrine destructive des principaux dogmes de la religion et de la liberté de l'homme. » Mais il annonçait, en même temps, que l'auteur en avait donné la rétractation *la plus détaillée et la plus satisfaisante*. Le livre de Sissous de Valmire, écrit d'un stile pédantesque, est plein d'une métaphysique obscure, parsemée des doctrines irréligieuses qui commençaient déjà à se répandre partout. L'auteur y établit, il est vrai, l'existence de Dieu; mais il explique d'une manière fausse et ridicule les plus sublimes mystères, comme la Trinité, la création, la révélation; et tous ses raisonnemens captieux n'aboutissent qu'à un fatalisme aveugle et à un pur matérialisme. Sissous de Valmire eut ainsi la triste gloire de contribuer à la propagation de ces doctrines funestes qui ébranlèrent, quelques années après, le trône et l'autel. Il est mort à Troyes au mois de février 1819, âgé d'environ soixante-dix-neuf ans.

* VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), célèbre naturaliste, naquit le 17 septembre 1731, à Rouen, d'un avocat au parlement de Normandie. Il fit

ses premières études chez les jésuites de sa ville natale, et fit de rapides progrès dans la langue grecque. Son père le destinait au barreau; mais les inclinations du jeune Valmont le portaient à l'étude de la nature. Il commença par apprendre l'anatomie sous le célèbre Lecat; il s'adonna ensuite à la pharmacie. Etant venu à Paris, en 1750, il s'appliqua pendant plusieurs années à l'étude des sciences naturelles, et il en profita si bien, que le duc d'Argenson, ministre de la guerre, lui donna la commission de voyager au nom du gouvernement. Valmont visita les principaux cabinets de l'Europe, examina les ateliers métalliques, les gisemens des mines et la profondeur de leurs excavations. Il passa dans la Laponie et l'Islande, fit une exacte description des volcans de ce dernier pays, et rassembla dans l'un et dans l'autre de précieux matériaux, avec lesquels il revint à Paris. Il y fut accueilli par les savans et les gens studieux, et le 16 juillet 1756 il ouvrit, sur les différentes branches d'histoire naturelle, un cours qu'il fit jusqu'en 1788. Un grand nombre de sociétés savantes l'admirent dans leur sein. Il eut de pressantes invitations des cours de Russie et de Portugal; mais il refusa toutes leurs offres, ne pouvant se résoudre à quitter son pays. En 1795 il fut appelé à l'institut, et peu après nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Après une vie laborieuse, Valmont mourut à Paris, le 24 août 1807. Il a laissé : 1° *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, Paris, 1758, in-12; 2° *Extrait nomenclateur du système complet de minéralogie*, ibid., 1759; 3° *Nouvelle exposition du règne animal*, 1761-1762, 2 vol. in-8; deuxième édition, 1774, 2 vol. in-8; 4° *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, qui a eu plusieurs éditions, in-8 et in-4, dont la première fut publiée à Paris, en 6 vol.; la deuxième parut à Yverdun, de 1768 à 1770; et la troisième à Lyon, 1800, 15 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus important de l'auteur, et le premier qui ait été fait en ce genre. Il a en outre servi de modèle et de base à tous les autres dictionnaires faits depuis sur les sciences naturelles; mais comme cette science a fait de rapides progrès, le *Dictionnaire de Valmont de Bomare* commence à vieillir. P. Méraut lut à l'Athénée des arts, le 15 mai 1808, une *Notice historique* sur la personne et les travaux de ce savant naturaliste.

VALOIS (le comte de). *Voyez* MARIGNY Enguerrand.

VALOIS (Félix de). *Voyez* VERMANDOIS *et* JEAN.

VALOIS (Marguerite de), reine de Navarre. *Voyez* MARGUERITE.

VALOIS (Henri de), né à Paris en 1603 d'une famille noble originaire de Normandie, fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. Après avoir fréquenté sept ans le palais à Paris, il reprit l'étude des belles-lettres, et travailla assidûment sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affaiblit si fort la vue, qu'il perdit l'œil droit, et qu'il ne voyait presque point de l'autre. Dans cet état, il ne cessa pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelait assez fidèlement les passages des livres qu'il avait lus. En 1633, le président de Mesmes lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui céderait ses collections et ses remarques, et le clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans après, il fut honoré du titre d'historiographe du roi, avec une pension considérable. Ce savant finit sa carrière en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Edition* de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, en grec, avec une bonne traduction latine et de savantes notes; 2°... de l'histoire de Socrate et de Sozomène, en grec et en latin, avec des observations, dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains; 3°... de l'Histoire de Théodoret et de celle d'Evagre le Scolastique, aussi en grec et en latin, avec des notes savantes; 4° une nouvelle *Edition* d'Ammien-Marcellin, avec d'excellentes remarques; 5° *Emen-*

dationum libri V, Amsterdam, 1740, in-4. La saine critique, le savoir éclairé, brillent dans ces ouvrages; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avait sur les savans qui l'avaient précédé; il les traite parfois d'une manière trop dure ou trop leste, ne faisant pas attention que dans ces sortes de choses toute la facilité et tous les avantages sont du côté des derniers venus.

VALOIS (Adrien de), frère puîné du précédent, suivit l'exemple de son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut avec de grands sentimens de piété, en 1692, à 80 ans, laissant un fils, qui a publié le *Valesiana*. Adrien n'était pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avait pas la même beauté d'esprit; mais il était laborieux, écrivait purement en latin, et était bon critique. Ses ouvrages les plus estimés sont : 1° une *Histoire de France*, 1658, 3 vol. in-fol. L'exactitude et l'érudition caractérisent cet ouvrage; mais il ne va que jusqu'à la déposition de Childéric. 2° *Notitia Galliarum*, Paris, 1675, in-folio; livre très utile pour connaître la France sous les deux premières races; 3° une édition, in-8, de deux anciens poèmes, le 1er est le *Panégyrique de Bérenger*, roi d'Italie; et le second, une espèce de satire, composée par Adelberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans; 4° une seconde et nouvelle édition d'Ammien-Marcellin; 5° *Dissertatio de basilicis*, où il traite de la signification du nom *basilica* donné aux anciennes églises. Ce traité fut attaqué par le docteur Launois; mais Valois le défendit par une réplique victorieuse, publiée en 1660. 6° Plusieurs autres écrits excellens en leur genre.

VALOIS (Louis le), jésuite, né à Melun en 1639, devint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, recueillies à Paris en 1758, en 3 vol. in-12, et un petit livre contre les sentimens de Descartes. Ses ouvrages ascétiques sont pleins de lumière et d'onction.

VALOIS (Yves de), né à Bordeaux le 2 novembre 1694, se fit jésuite, et fut professeur d'hydrographie à La Rochelle, où il donna des preuves de sa science et de ses lumières. On a de lui : 1° *la Science et la pratique du pilotage*, 1735, in-4; 2° *Conjectures physiques sur le sel marin*, 1752, in-8; 3° *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion*, 1747, in-12; 4° *Observations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4; 5° *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion*, 1751, 4 vol. in-12; 6° *Observations curieuses sur ce que la religion a à craindre ou à espérer des académies littéraires*, 1756, in-12; 7° *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité*, 1756, in-12; 8° *Lectures de piété à l'usage des maisons religieuses*, 1764, in-12; 9° *Avis sur l'incrédulité moderne*; 10° *Recueil de dissertations littéraires*, 1766, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés; on découvre partout l'auteur honnête homme, qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement et sûrement le vrai, et le dit avec franchise. On ignore l'année de sa mort.

* VALORY (François-Florent, comte de), né à Toul, le 9 février 1763, d'une ancienne famille qui s'étoit distinguée dans la carrière des armes. Le comte de Valory était le cadet de six enfans; il entra dans les gardes-du-corps. Il était parvenu au grade de capitaine lors des terribles journées des 5 et 6 octobre, où la populace de Paris, conduite par des factieux, vint attaquer le château de Versailles. Valory déploya dans cette occasion le plus grand zèle pour défendre les appartemens du château, et ce dévouement fut cause que les anarchistes le firent licencier avec d'autres militaires de son corps. Sa fidélité éprouvée le fit choisir pour un des courriers, quand Louis XVI entreprit son malheureux voyage de Varennes. Par suite de l'arres-

tation de ce prince, Valory fut enfermé à l'Abbaye, d'où il sortit au bout de onze semaines, le 14 septembre 1791, d'après l'amnistie accordée en vertu de l'acceptation de la constitution. Après avoir reçu une audience du roi et de la famille royale, il émigra le 16, se rendit à Bruxelles, et y remplit plusieurs commissions dont l'avait chargé la reine pour madame la princesse de Lamballe, qui se trouvait dans cette ville. De Bruxelles il passa à Berlin, entra au service de la Prusse, et devint aide de-camp du général Kalkreuth. Il ne revint en France qu'après la restauration (1814). Le roi le nomma maréchal de camp et sous-aide-major des gardes-du-corps dans sa campagne de Wagram. Au retour de Napoléon, il suivit Louis XVIII à Gand, et revint à Paris avec ce monarque, qui le nomma grand prevôt dans le département du Doubs, le créa commandant de Saint-Louis et officier de la légion d'Honneur. Valory était aussi décoré des ordres prussiens de Saint-Lazare, et du Mérite. Il est mort à Toul, le 17 juillet 1822, âgé de cinquante-neuf ans. Il a laissé : *Précis historique du voyage de S. M. Louis XVI, le 22 juin 1791 ; de l'arrestation de la famille royale à Varennes, et de son retour à Paris*, Paris, Michaud, 1815, in-8.

* VALSALVA (Antoine-Marie), médecin, né à Imola en 1666, mort en 1723, âgé de 57 ans, fut disciple de Malpighi, et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui des *Dissertations anatomiques* en latin, publiées à Venise, 1740, 2 vol. in-4, par Morgagni, qui les a commentées et critiquées avec beaucoup d'érudition. Il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. Les anatomistes estiment surtout son traité *De Aure humana*, Bologne, 1707, in-4, qui, selon le témoignage de Morgagny, a coûté 19 ans de travail à l'auteur.

* VALSECCHI (Virginius), savant bénédictin, naquit à Brescia en 1681, fit ses premières études dans sa patrie, et entra fort jeune dans la congrégation du Mont-Cassin de Florence, où il professa avec beaucoup de succès la philosophie, les sciences sacrées et le droit canon. Le grand-duc Côme III nomma le Père Valsecchi aux chaires d'Ecriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Dans un âge avancé, le Père Valsecchi se retira à son monastère ; il y devint abbé, et mourut le 5 août 1739. Parmi ses ouvrages, on cite les suivans : 1° *De M. Aurelii Antonini tribunitia potestate dissertatio*, etc., Florence, 1711 ; 2° *De initio imperii Severi Alexandri*, ibid., 1715 ; 3° *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, ibid., 1727, etc.

* VALSECCHI (Antonin), illustre dominicain, né à Vérone en 1708, d'une honnête famille, entra à dix-huit ans dans la congrégation de *Salomoni*. Après y avoir perfectionné ses études, il y fut chargé d'enseigner la philosophie. Doué d'un esprit juste et d'un jugement solide, il démontra la pesanteur de l'air, d'où résultait la ruine entière du système suranné de l'horreur du vide. Son zèle le poussait vers une autre carrière, où il fit preuve d'un autre genre de talent. Il s'essaya dans la prédication avec tant de succès, que bientôt il passa pour un des meilleurs prédicateurs de l'Italie ; l'université de Padoue l'élut, en 1758, principal professeur de théologie. Il termina sa carrière à Padoue, à l'âge de 83 ans, le 15 mars 1791. On a de lui : 1° *Dei fondamenti della religione, e dei fonti dell' impieta*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4. Il y établit les fondemens de la religion naturelle, et les appuie de preuves convaincantes. Il réfute ensuite les sophismes par lesquels on les attaque ; il passe de là aux fondemens de la religion révélée, et combat les déistes. 2° *La religione vincitrice relativa ai libri dei fondamenti*, Padoue, 1776, 2 vol. Il continue d'y traiter le même sujet que dans l'ouvrage précédent ; il y examine quelques ouvrages modernes, et bat en ruines l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*, attribué à Frénet, et assez reconnu aujourd'hui pour être de M. de Burigny. 3° *La verita della religione cato-*

lica romana, Padoue, 1787. Ces ouvrages du Père Valsecchi reçurent l'accueil le plus favorable. On les a réimprimés plusieurs fois, et on les a traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. 4° *Riflessioni sopra la lettera responsiva intorno la Quaresima appellante*, Venise, 1740; 5° *Orazione funebre in morte di Apostolo Zeno*, Venise, 1750. Valsecchi avait été intimement lié avec ce savant, et crut devoir payer ce tribut à sa mémoire. (*Voyez* Zeno.) 6° *Oratio ad theologiam*, Padoue, 1758; 7° *Predichæ quaresimali*, 1792. Ces sermons ne furent imprimés qu'après la mort de l'auteur. 8° *Panegirici e Discorsi*, Bassano, 1792, également posthumes. Il se trouve un bel éloge de cet illustre religieux dans *le Novelle letterarie di Firenze*, n° 51, 23 décembre 1791.

* VALTRINI (Jean-Antonio), né à Rome dans le 16e siècle, entra chez les jésuites; il est auteur de l'ouvrage suivant: *De re militari veterum Romanorum libri VII*, Cologne, 1597. Cet ouvrage est très utile pour l'intelligence des parallèles militaires de François Patrice. On attribue encore au Père Valtrini d'autres ouvrages que le temps a fait oublier.

* VALVASONE (Erasme), poète italien, né en 1523 dans le Frioul, a publié les ouvrages suivans: 1° *La Chasse*, poème écrit en stances de huit vers de onze syllabes (*ottave*), divisé en cinq livres ou chants, et dont le Tasse parle avec éloge; 2° *la Thébaïde*, de Stace, traduite en vers italiens; 3° *les Larmes de la Madelaine*, poème; 4° *le Combat des bons anges contre les rebelles*, autre poème en *octaves*; 5° l'*Electre* de Sophocle, ou vers libres non rimés (*versi sciolti*); 6° les quatre premiers chants de *Lancelot*; 7° Des *Sonnets*, des *Odes*, des *Elégies*, etc. Il mourut en 1593.

VALVERDI (Barthélemi), théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connaître dans la république des lettres par un ouvrage sur le purgatoire imprimé sous ce titre: *Ignis purgatorius post hanc vitam, ex græcis et latinis patribus assertus*, Padoue, 1581, in-4, livre savant, devenu très rare et recherché des curieux.

VAMBA. *Voyez* Bamba.

* VANALESTI (Saverius), jésuite célèbre, naquit à Naples le 8 décembre 1678. Après avoir parcouru la carrière de l'enseignement, il s'appliqua à la prédication où il déploya beaucoup de talent. Son éloquence était touchante, et ses sermons, débités avec onction, produisaient sur l'esprit de ses auditeurs une impression vive. Il mourut à Naples le 1er mars 1741, âgé de 63 ans. On a de lui: 1° *Prediche quaresimali*, Venise, 1742. A la tête de l'édition se voit son portrait, au bas duquel on lit: *Concionatorum nostri ævi nulli secundus, clarus apud homines ab editis libris, clarus ad superos ex abditis virtutibus*. 2° *Panegirici sacri*, Venise, 1746; 3° *Discorsi per le novene*, ibid.; 4° *Discorsi morali distributi per tutti i venerdi di un biennio et per le feste principali tra l'anno, detti nell' esercizio della buona morte*, Venise, 3 vol. in-4; Naples, 1782. Dans la préface de son *Carême*, on trouve quelques détails sur la vie de ce pieux jésuite.

* VAN-ALPHEN (Antoine), vicaire apostolique de Bois-le-Duc, né en 1748 à Boxtel dans le Brabant hollandais, fit ses études à Louvain et fut nommé en 1774 lecteur au collége de Driutius. Admis à la licence la même année, il fut promu à la Chapellenie de Boxtel en 1777, et reconnu en 1782 comme coadjuteur du vicaire apostolique de Bois-le-Duc, avec droit de succession. En 1790 Van-Alphen devint en effet vicaire apostolique par la mort de son prédécesseur Aërts. Il avait été nommé en 1785 à la cure de Schyndel qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Il a gouverné le diocèse dans des temps fort difficiles. En 1798, voyant que la destruction de l'université de Louvain allait ôter les moyens de continuer la succession des prêtres de son vicariat, il établit un séminaire à Bois-le-Duc et le transféra l'année suivante à Hexelaar où cet établissement continue de prospérer. L'église de Bois-le-Duc fut tranquille sous la république batave et pendant le règne de Louis Buonaparte; mais, lorsque Napo-

léon se fut emparé de la Hollande, il imagina de rétablir l'évêché de Bois-le-Duc qui avait été érigé en 1559, et qui, depuis la conquête des Hollandais en 1629, avait été administré par des vicaires apostoliques nommés d'abord par le chapitre, puis par le pape. Van-Alphen ne s'étant point prêté au projet de l'empereur, fut arrêté en 1810 et enfermé à Vincennes; relâché à la fin de la même année, on le fit partir pour Malines, puis pour Anvers, en le pressant de donner sa démission ou de transmettre ses pouvoirs à un prêtre qu'on lui désignait. Van-Alphen s'y étant refusé, eut ordre de revenir à Paris où il resta jusqu'en 1814. Son retour à Bois-le-Duc fut une véritable fête. (*Voyez l'Ami de la Religion*, tom. 1er n° 11.) Il reprit ses fonctions de vicaire apostolique et de pasteur de Schyndel qu'il a remplies constamment jusqu'à la mort arrivée le 1er mai 1831. *Voyez l'Ami de la Religion*, tom. 68, n° 1794, pag. 184, qui lui a consacré une *Notice* dont cet article est un extrait. Les hommes de bien méritent le souvenir de la postérité, surtout lorsqu'il leur a fallu un grand courage pour résister aux empiétemens d'un pouvoir usurpateur.

* VAN-BAALE (Henri), littérateur hollandais, naquit en 1782, fit de très bonnes études à l'université de Leyde, et se signala surtout comme poète. Outre plusieurs compositions poétiques, on lui doit deux tragédies, représentées avec un grand succès sur le théâtre d'Amsterdam : elles ont pour titre, l'une : *De Saracene*, mars, 1809, et l'autre *Alexander*, 1816. Van-Baale était membre de la société littéraire connue sous le nom de *Diversa Seduna*, établie à Dordrecht. Il est mort dans cette ville, le 12 février 1822, âgé de quarante ans.

* VAN-BEMMELEN (Abraham), savant physicien, né en 1762, à La Haye, où il devint professeur de physique et de mathématiques dans l'établissement dit le *Renswoude*. Il est mort dans cette ville le 10 août 1822, âgé de soixante ans, et a laissé (en hollandais) : 1° *Elémens de physique expérimentale*, 4 vol. in-8; 2° *Introduction à l'architecture hydraulique*; 3° *Leçons d'algèbre*. Ces ouvrages sont très estimés.

VAN-CEULEN (Ludolphe), mathématicien flamand, au commencement du 17e siècle, a donné au public : 1° *Fundamenta geometriæ*, traduits du hollandais en latin par Snellius, et imprimés in-4 en 1615; 2° *de Circulo et adscriptis*, 1619, in-4. Il y fait de savans et laborieux efforts pour déterminer le rapport du diamètre et de la circonférence du cercle. Son travail est exprimé par les chiffres qu'on a gravés sur sa tombe, qu'on voit dans l'église de Saint-Pierre à Leyde. C'est un de ceux qui ont le plus approché de la solution d'un problème dont l'objet reste toujours entre les *incommensurables*. Mais la géométrie est peu intéressée à ce qu'on en trouve une détermination exacte, celle que l'on a étant suffisante pour les opérations quelconques, qui, par une fraction trop menue, deviendraient pénibles et embarrassées. Aussi l'académie des sciences de Paris a-t-elle déclaré qu'elle ne recevrait plus d'écrit touchant cette matière, et l'on remarque que les esprits solides ne s'en occupent plus. (*Voyez* MÉTIUS.)

* VAN-COUVER (George), célèbre navigateur, né vers 1750 à Londres, entra de bonne heure au service de mer, dans lequel il fit des progrès rapides. Il accompagna le capitaine Cook dans ses second et troisième voyages autour du monde. En 1780, il servit dans l'escadre des Antilles, sous l'amiral Rodney, et devint, en 1784, capitaine du vaisseau l'*Europa*, qu'il conduisit à la Jamaïque. Peu après il fut chargé de parcourir les côtes de l'Amérique, pour y déterminer les positions avec plus de précision qu'on n'avait fait précédemment, et il releva, dans les années 1790 à 1795, plus de 120 lieues de la côte nord-ouest de l'Amérique, avec un détail et une exactitude inconnus jusqu'alors. Il mourut à Petersham en 1798. Son voyage a été imprimé à Londres la même année en 3 vol. in-4 et atlas in-folio, contenant 34 planches. Il a été traduit en français par MM. Morellet et Demeunier, sous le titre de

Voyages de découvertes à l'Océan pacifique du nord et autour du monde, exécuté de 1790 à 1795, Paris, 1800, 3 vol. gr. in-4, avec 18 fig. et atlas gr. in-folio de 16 cartes. Une autre traduction abrégée a été donnée par M. Henri, ibid. 1800, 5 vol. in-8. Cet ouvrage a été aussi traduit en allemand et en suédois.

VAN-DALE (Antoine DALEN *ou*), né en 1638, fit paraître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues; mais ses parens lui firent quitter cette étude pour le commerce. Il quitta cette profession à l'âge de 30 ans, et prit des degrés en médecine. Il mourut à Harlem, médecin de l'hôpital de cette ville, en 1708. On a de lui : 1° *des Dissertations sur les oracles des païens*, en mauvais latin, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1700, in-4. Fontenelle en a donné un abrégé en français, dans son Traité des oracles. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté et les agrémens qui manquent à Van-Dale; mais le Père Baltus a ruiné les prétentions de tous les deux. (*Voyez* ce nom.) 2° Un *Traité de l'origine et des progrès de l'idolâtrie*, 1696, in-4; 3° *De vera et falsa prophetia, et de divinationibus idololatricis*; 4° *Dissertations sur des sujets importans*, 1702 *et* 1743 *in*-4; 5° *Dissertatio super Aristea de* 70 *interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4. Van-Dale aimait les opinions paradoxales et se faisait un mérite de combattre les persuasions générales, quelque fondées qu'elles pussent être.

VANDEN-BOSCH (Pierre), jésuite, né à Bruxelles, se distingua dans la société des bollandistes, et travailla avec un succès marqué à la célèbre collection des *Acta sanctorum*. Sa dissertation *sur les patriarches d'Antioche*, qui se trouve dans le quatrième tome de juillet, décèle une érudition rare, et a mérité le suffrage de tous les critiques instruits. Il mourut à Anvers, en 1723.

* VAN DEN STERRE (Jean-Chrysostôme), savant abbé de Saint-Michel d'Anvers, ordre de Prémontré, né à Bois-le-Duc, en 1591, fit ses études à Anvers, au collége des jésuites, et embrassa ensuite la vie canonique, selon l'institut de Prémontré. Après avoir fait sa théologie à Louvain, il fut ordonné prêtre, et occupa dans son monastère divers emplois : il en était prieur en 1629, et à l'âge de 38 ans il en devint abbé. L'abbé de Prémontré Gosset le nomma son vicaire-général pour la province du Brabant. La vacance du siége abbatial de Prémontré s'étant prolongée pendant plusieurs années après la mort de l'abbé Gosset, à cause de l'élection illégale du cardinal de Richelieu, Urbain VIII continua à l'abbé Van den Sterre, pour tout le temps de la vacance, avec le titre de vicaire apostolique, les pouvoirs qu'il avait reçus de son supérieur-général. On a de cet abbé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Panegyricus in inaugurationem Matthæi Jrselii sui prædecessoris*, Anvers, 1614; 2° divers *panégyriques* de Saints en latin; 3° *Vita sancti Norberti, præmonstratensium patriarchæ, iconibus et elogiis illustrata*, Anvers, 1622, in-4, augmenté d'un 4e livre où il est traité de la translation des reliques du Saint dans la ville de Prague. Cette *Vie* fut réimprimée en 1656, par les soins de Polycarpe de Hertogha, chanoine régulier et professeur en théologie de l'abbaye de Saint-Michel, avec des *notes*, et insérée dans le 6e tome des *Actes des saints* par les bollandistes pour le mois de juin. 4° La même *Vie* en flamand, même année et même format; 5° *Natales sanctorum ordinis præmonstratensis*, Anvers, 1625, in-4; 6° *Lilium inter spinas, sive vita B. Josephi, canonici steinfeldensis ord. præmonstratensis; ex archetypo steinfeldensi fideliter expressa, et notationibus illustrata, cum aliquot opusculis piis ejusdem Sancti*, ibid., typis Plantinianis, 1627, in-8; 7° *Rosa in hieme, sive vita venerabilis Wilhelmi Rothensis, canonici ord. Præm., auctore Martino Merzpriore dicti Rothensis cœnobii cum auctario*, ibid.; 8° *Hagiologium præmonstratense, sive Pasti sanctorum hujus ordinis*; 9° *Chronicon Præmonstratense ecclesiæ Sancti Michaelis Antverpiensis*. Antoine Sanderus

l'a inséré dans son ouvrage intitulé : *Flandria illustrata*. (*Voyez* SANDERUS.) L'abbé Van den Sterre mourut dans son abbaye le 28 juillet 1652.

VAN-DEN-VELDE (Adrien), peintre, né a Amsterdam, en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissait dans le paysage ; son pinceau est délicat et moelleux, son coloris suave et onctueux. — Il ne faut pas le confondre avec Isaïe VAN-DEN-VELDE, qui se distingua dans le 17e siècle par ses batailles, peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Il vivait à Harlem en 1626, et à Leyde en 1630. — Ni avec Guillaume VAN-DEN-VELDE, surnommé *le Vieux*, frère d'Isaïe, mort à Londres en 1693, qui excellait à représenter des vues et des combats de mer. — Ni avec Guillaume VANDEN-VELDE *le Jeune*, né à Amsterdam en 1693, mort à Londres en 1707, fils de celui-ci, qui surpassa son père par le goût et l'art avec lequel il représentait des marines. Charles II et Jacques II, rois d'Angleterre, lui accordèrent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité qui lui la tranquillité, le transparent, les reflets et le limpide de l'onde, ainsi que ses fureurs. Son talent allait jusqu'à faire sentir la légèreté de l'air, et les moindres vapeurs.

VANDEN-ZYPE. *Voyez* ZYPÆUS.

VANDE-PUTTE. *Voyez* PUTEANUS.

VANDER AA. *Voyez* AA.

VANDER BEKEN. *Voy.* TORRENTIUS.

* VANDERBOURG (Charles BOUDENS de), ancien officier et censeur, mort à Paris dans le mois d'octobre 1827, était entré avant la révolution dans la marine. Il émigra en Allemagne, et rentra en France après le 18 brumaire. Alors il se voua tout entier aux occupations littéraires, et concourut au *Publiciste*, aux *Archives littéraires*, au *Mercure étranger*, au *Journal des savans* ; il fut nommé membre de l'institut en 1814 à la place de L.-S. Mercier, et censeur en 1815. On a de lui : 1° *Voldemar*, par F.-H. Jacopi, traduit de l'allemand, 1796, 2 vol. in-12 ; 2° une traduction du *Voyage en Italie* de Meyer, 1802, in-8 ; 3° *du Laocoon* ou *des Limites respectives de la poésie et de la peinture*, trad. de l'allemand de Lessing, 1802, in-8 ; 4° une traduction en vers français des *Odes d'Horace*, 1812-13, 2 vol. in-8, qui n'est pas sans mérite ; 5° *Cratès et Hipparque*, romain de Wiéland, traduit en français, 1818, 2 vol. in-18. Il a été l'éditeur des *Poésies* de Clotilde de Surville, et il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

VANDER-DOES, poète. *Voyez* DOUSA.

VANDER-DOES (Jacob), peintre, né à Amsterdam en 1623, mort à La Haye en 1673, excellait dans le paysage et à représenter des animaux. Ses dessins, d'un effet très piquant, sont fort recherchés.

VANDER-HELST (Barthélemi), peintre, né à Harlem en 1631, a peint, avec un égal succès, le portrait de petits sujets d'histoire, des paysages. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moelleux.

VANDER-HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum en 1637, mourut à Amsterdam en 1712. Son talent était de peindre des ruines, des vues, des maisons de plaisance, des temples, des paysages, des lointains, etc. On ne peut trop admirer l'entente et l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la perspective ; et le précieux fini de ses ouvrages.

VANDER-HULST (Pierre), peintre, né à Dordrecht, en Hollande, l'an 1632, a peint, avec beaucoup d'art et de goût, des fleurs et des paysages. Sa touche est d'une vérité séduisante ; il avait coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares, et de reptiles qui semblent être animés.

VANDER-KABEL (Adrien), peintre et graveur, né au château de Ryswick, proche La Haye, en 1631, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des marines et des paysages, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés d'un bon goût.

VANDER-LINDEN (Jean-Antoine *Lindanus* ou *Lindenius*), né à Enchuysen en 1609, professeur en médecine

à Franeker en 1639, à Leyde en 1651, mort en 1664, a publié quelques ouvrages qui montrent plus d'application aux belles-lettres qu'à la pratique de son art; les principaux sont : 1° *De scriptis medicis libri II*, Amsterdam, 1662, in-8, avec des additions et des corrections de Mercklein, sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686, in-4 : cette édition a passé tout entière dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* de Manget; 2° *Selecta medica*, Leyde, Elzévir, 1656, in-4; 3° une *édition* des *OEuvres* de Spigelius, Amsterdam, 1645, 3 vol. in-fol.; de Celse, Leyde, 1665; d'Hippocrate, 1665, 2 vol. in-8.

VANDER-MEER (Jean), peintre, né à Harlem en 1628, périt dans un petit voyage de mer en 1691. Il excellait à peindre des paysages et des vues de mer, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. — Son frère, né à Harlem en 1650, avait un talent supérieur pour peindre des animaux, surtout des moutons, dont il a représenté la laine avec une grande vérité; ses figures, ses ciels, ses arbres, sont peints d'une excellente manière.

VANDER-MERSCH (N.), né à Menin en Flandre, servit dans les armées autrichiennes, et y parvint au grade de colonel. Devenu chef de l'armée belge durant la révolution de 1789, il gagna, le 27 octobre, malgré lui, la bataille de Turnhout. Ayant voulu livrer, en 1790, son armée aux Autrichiens, d'accord avec les Vonckistes (*voyez* VONCK), il fut mis en prison, et n'en sortit qu'à la rentrée des Autrichiens aux Pays-Bas, en décembre 1790. Il mourut près de Menin au commencement de 1792.

VANDER-MEULEN (Antoine-François), peintre, né en 1634 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avait un talent particulier pour peindre les chevaux; son paysage est d'une fraîcheur et son feuiller d'une légèreté admirables. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des siéges, des combats, des marches ou des campemens d'armée. Le Mécène de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivait Louis XIV dans ses rapides conquêtes, et dessinait sur les lieux les villes assiégées et leurs environs. Le célèbre le Brun estimait beaucoup cet artiste : il chercha toujours les occasions de l'obliger, et lui donna sa nièce en mariage. — Son frère, Pierre VANDER-MEULEN, s'est distingué dans la sculpture. Il passa en 1670 en Angleterre avec sa femme.

VANDER-MONDE (Charles-Augustin), né à Macao dans la Chine, en 1727, de Jacques-François Vander-Monde de Landrecies, mourut à Paris en 1762, après s'être fait une réputation par son habileté et par ses ouvrages. Il fut censeur royal, membre de l'institut de Bologne. Nous avons de lui : 1° un Recueil d'*Observations de médecine et de chirurgie*, ouvrage périodique, in-12, 1755. Ce fut le commencement du Journal de Médecine. 2° *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12; 3° *Dictionnaire portatif de Santé*, 1761, 2 vol. in-12. Il y en a eu plusieurs éditions, quoiqu'il soit bien loin de l'exactitude nécessaire à un ouvrage de cette nature. A de bonnes observations l'auteur mêlait souvent des vues hasardées et romanesques.

VANDER-MUELEN (Guillaume), jurisconsulte allemand du 17e siècle, fut si charmé du Traité de Grotius sur le *Droit de la guerre et de la paix*, qu'il le commenta amplement. Ses Commentaires, quoique d'une érudition diffuse et parasite, ont été mis dans l'édition que Frédéric Gronovius a donnée de ce Traité en 1676 et en 1704, à Utrecht et à Amsterdam, en 3 vol. in-fol.

VANDER-NEER (Eglon), peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorf en 1697. Il rendait la nature avec une précision étonnante. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste. Il fut le maître de Vander-Weerf. — Son père, Arnould VANDER-NEER, est célèbre parmi les paysagistes, surtout par les tableaux où il a représenté un clair de lune.

VANDER-ULFT (Jacques), peintre hollandais, né à Gorcum en 1627, s'a-

donna à la peinture par amusement, et ne la fit jamais servir à sa fortune, qui était d'ailleurs considérable. Ses tableaux et ses dessins sont fort rares : son dessin est formé sur celui des peintres italiens.

* VANDER-VYNCKT (Luc-Jean-Joseph), publiciste flamand, naquit à Gand le 6 mars 1691, d'une famille originaire de Flandre, et connue dès 1341. Ayant fait ses humanités à Gand et à Tournay, il prit les degrés en droit à l'université de Louvain en 1713. Il voyagea en France, en Italie et en Allemagne; de retour dans son pays, il fut pourvu d'une place au conseil en Flandre, et en fut pendant plusieurs années vice-président; on le nomma encore président de l'amirauté et de la chambre des *Réningues*. Pendant tout le cours de sa longue vie, il partagea son temps entre ses fonctions et les lettres. Déguisé quelquefois sous l'habit modeste d'un domestique, il aimait à aller étudier l'esprit public et les mœurs du peuple, au milieu des ouvriers, dans de pauvres cabanes; là il puisa cette profonde connaissance des hommes qu'on reconnaît à chaque page de son *Histoire*, surtout quand il sonde les causes des révolutions; souvent aussi il apporta de ces promenades obscures des renseignemens qui surprirent ses collègues et servirent quelquefois à débrouiller des affaires compliquées. En 1769, le comte Cobenzs, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, voulant ériger une société littéraire, jeta les yeux sur le conseiller Vander-Vynckt, dont il connaissait les talens et le zèle : ce vieillard, malgré son âge de 77 ans, entra dans ses vues avec empressement, et fut un des premiers membres de l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Il mourut à Gand le 29 janvier 1779. On a de ce respectable et laborieux magistrat : 1° une *Histoire des troubles des Pays-Bas*, in-4, Bruxelles, 1765. Elle fut composée en français d'après les archives du pays, par ordre de l'impératrice reine, pour l'instruction des archiducs : elle commence au mariage de Philippe le Bel en 1495, et finit à la paix de Westphalie. Le gouvernement autrichien défendit qu'on en tirât plus de cinq exemplaires (1). Vander-Vynckt lui-même n'eut que son manuscrit. Il a été réimprimé en 1821 par les soins de M. Méan, avec des corrections de stile et des pièces justificatives. Schloëzer, professeur de l'université de Gottingue, en a donné une traduction allemande, Gottingue, 1774; réimprimée à Zurich, 1793, en 3 vol. in-12, fig. 2° Des *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs des Pays-Bas*, depuis 1470 jusqu'à 1765; 3° *Recherches historiques et chronologiques sur le conseil provincial de Flandre*, contenant sa première institution, ses progrès de changemens, 2 vol. in-fol., avec les armoiries des présidens et conseillers, peintes; 4° *Recherches historiques et chronologiques sur le grand conseil de Malines*, 2 vol. in-fol., avec armoiries; 5° *Recherches historiques et chronologiques sur les magistrats des deux bancs de la ville de Gand*, 2 vol. in-4, qui pourraient servir de supplément au livre de la noblesse de Flandre, de l'Epinay. Ces quatre ouvrages auraient été d'un intérêt majeur, si les bouleversemens de l'Europe n'avaient introduit dans les Pays-Bas une toute nouvelle administration; cependant, comme ils sont liés à l'histoire de ces provinces, ils renferment des matériaux bien précieux. 6° *Mémoires d'un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne, fait en* 1724 *et* 1725. Quoique l'auteur n'y ait pas mis la dernière main, ils contiennent des descriptions curieuses des lieux, des mœurs et des familles les plus célèbres de ces trois contrées, avec des détails qui jettent un grand jour sur l'histoire de ce temps. 7° Des *Dissertations* intéressantes sur le Vésuve, sur les îles Borromées, sur la tour de Pise, sur le grand-duché de Toscane, faites sur les lieux, 4 cahiers in-fol.; 8° une *Notice*

(1) Un de ces exemplaires, acheté le 4 février 1805, à Bruxelles, pour onze louis, est actuellement à la Bibliothèque royale. On y a joint une note historique sur l'impression de cet ouvrage. Il a mérité à son auteur l'offre de la croix de l'ordre royal de Saint-Etienne de Hongrie, qu'il a jugé à propos de refuser.

chronologique des papes depuis Célestin II, en 1143, le premier qui, selon l'auteur, prit ses armoiries propres au lieu des clefs de saint Pierre, jusqu'à Benoît XIV, avec leurs armoiries peintes, in-4; 9° *Dissertation* sur les abbayes et bénéfices en commende dans les Pays-Bas. Tous ces ouvrages montrent l'observateur judicieux, et le magistrat animé de l'amour de sa patrie et de sa profession; ils sont conservés en manuscrit par les descendans de l'auteur.—Son fils, Emmanuel Marie-Jean, ancien échevin du Haut-Maer, mort octogénaire en 1818, porta la même ardeur au travail, publia des *Recherches* estimées sur le pays soumis à son administration (in-fol..), et fit divers *supplémens* aux ouvrages de son père.

VAN-DE-VELDE (Jean-François), théologien belge, et l'un des membres les plus distingués de l'université de Louvain, naquit à Beveren le 5 mars 1743, et reçut les ordres sacrés à Anvers en 1769. En 1772, il devint licencié en théologie et bibliothécaire de l'université; en 1775, il prit le bonnet de docteur et fut successivement président du collége de Savoie, du petit collége du Saint-Esprit, du collége hollandais et du grand collége du Saint-Esprit. Il obtint une prébende dans la collégiale de Saint-Pierre, et devint professeur royal. Dans ces différentes places, Van-de-Velde montra autant de talent que de zèle; mais la fermeté de ses principes l'exposa aux persécutions à l'époque des innovations de Joseph II. Il fut plusieurs fois suspendu ou destitué de ses fonctions, et obligé de se réfugier sur une terre étrangère: mais toujours il revenait dans sa patrie lorsqu'elle jouissait d'un moment de calme; enfin il y rentra en 1802, sans toutefois pouvoir reprendre ses fonctions à Louvain dont l'université avait été détruite. Il se livra alors à des travaux littéraires, qu'il interrompit pour accompagner M. de Broglie, évêque de Gand, qui l'amena au concile de Paris. En 1811 il fut enveloppé dans la disgrâce de ce prélat. Comme lui il fut arrêté et renfermé à Vienne, puis envoyé en exil à Rhétel, où il resta jusqu'au mois d'avril 1814. La chute de Buonaparte lui permit encore de retourner dans sa patrie. Il s'y occupa de recherches sur les monumens de l'église des Pays-Bas, et il a publié un abrégé de son travail, sous le titre de *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8, collection savante qui offre beaucoup de choses très-curieuses sur la révolution française et sur ses résultats par rapport à la religion en Belgique. Il a laissé en outre un grand nombre de *Mémoires*, de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur différens sujets, les uns publiés, les autres manuscrits. Il mourut à Beveren le 9 janvier 1823.

VAN DER WIEL. *Voyez* STALPART.

* VANDOEUVRE (N.) premier président de la cour royale de Lyon, fut procureur-général près des cours royales de Dijon et de Rouen: plusieurs de ses discours de rentrée, mercuriales éloquentes et courageuses, ont fait connaître son nom à toute la magistrature du royaume. Membre des deux législations, sous la restauration, il s'y est toujours rangé du côté de la justice et de la modération. Il est mort en 1829 dans sa terre de Méry-sur-Seine près de Troyes.

VANDRILLE (Saint), *Vandregesilus*, naquit à Verdun, du duc de Valchise et de la princesse d'Ode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Il parut d'abord sur le théâtre du monde et se maria; mais sa femme s'étant retirée dans un monastère, il l'imita et choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastère, et y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans. Le monastère de Fontenelle porte aujourd'hui le nom de son fondateur.

VAN-DYCK (Antoine), peintre, naquit à Anvers en 1599. Sa mère, qui peignait le paysage, s'amusait à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école du célèbre Rubens, qui l'employait à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisait la plus grande partie de ses ouvrages. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique, qui sont

fort estimés, et il a mérité d'être nommé le *roi du portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il épousa la fille d'un milord; il avait des équipages magnifiques, sa table était servie somptueusement; il avait à ses gages des musiciens et des alchimistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail; la précipitation avec laquelle il peignait alors se fait apercevoir dans ses derniers tableaux, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnait plus de temps et plus de soin. Van-Dyck alla en France et n'y séjourna pas long-temps. Il passa en Angleterre, où Charles Ier le retint par ses bienfaits. Un travail fort actif et trop continuel lui causa des incommodités, qui l'enlevèrent aux beaux-arts en 1641. On reconnaît dans les compositions de Van-Dyck les principes de Rubens; cependant il n'était ni aussi universel ni aussi savant que ce grand homme; mais son pinceau est plus coulant et plus pur que celui de son maître; il a donné plus de fraîcheur à ses arnations, et plus d'élégance à son dessin.

* VANE (sir Henri, chevalier), naquit à Londres en 1612, et eut pour père sir Henri Vane, secrétaire d'état de Charles Ier. Il reçut une éducation soignée; mais il avait un caractère turbulent et ennemi de tout repos. Sans trop en savoir le motif, il prit en aversion son gouvernement et la liturgie de l'église anglicane, et publia contre l'un et l'autre des pamphlets qui l'obligèrent à quitter sa patrie. En 1635 il passa à la Nouvelle Angleterre, où il se fit d'abord connaître avantageusement; et, lorsqu'on procéda à l'élection des magistrats, il fut élu gouverneur d'une voix unanime. Ce poste honorable et délicat n'était pas fait pour un caractère comme celui de sir Vane. Il voulut introduire des innovations, et s'aliéna l'amour du peuple. De retour en Angleterre, il parut avoir un peu corrigé l'exagération de ses idées, fit un mariage avantageux, et fut adjoint à sir William Ruslet dans l'emploi de trésorier de la marine. Il semblait raccommodé avec le gouvernement, lorsqu'une circonstance vint réveiller sa première aversion. Lord Strafford, ministre de Charles Ier, ayant été investi, lors de sa création de baron de Raby en 1639, des biens et des terres de Vane, le père et le fils présentèrent leurs réclamations, en vertu desquelles lord Strafford promit, dit-on, de rendre ces biens; mais il ne tint pas sa promesse. Sire Vane résolut de s'en venger, et après avoir été déclaré chevalier, en 1640, il se rengea du parti des ennemis de la cour, et coopéra puissamment à la ruine du comte de Strafford. La guerre civile ne fit qu'augmenter l'ardeur de sir Henri, qui seconda, par tous ses moyens, les efforts du parlement contre l'autorité royale. Il fut l'un des députés chargés d'aller soulever l'Ecosse; et quoiqu'il se fût opposé d'abord à la ligue presbytérienne (*the covenant*), il en devint un des partisans les plus zélés. Il avait par malheur toutes les qualités pour figurer au milieu des factions. Comme il ne devait pas sa place de trésorier de la marine à la faveur du parlement, il en offrit sa démission, et proposa même que les émolumens qui lui étaient dus serviraient aux dépenses de la guerre. Après avoir assisté comme commissaire au traité d'Uxbridge, il fut envoyé dans l'île de Wight, pour retarder le retour de Charles Ier à Londres jusqu'à ce que l'armée y eût été rassemblée. Cependant depuis cette époque il sentit quelques remords, ne voulut jouer aucun rôle dans le procès du roi, se tint à l'écart tout le temps qu'il dura, et parut même le désapprouver. La république ayant été établie après la mort de ce monarque, il fut appelé au conseil d'état; mais il se montra toujours opposé aux desseins ambitieux de Cromwell, dont il ne voulut jamais reconnaître l'autorité. Celui-ci, au moment où il venait d'être proclamé protecteur en 1653, fit arrêter et enfermer Vane dans le château de Carisprook. Lors de la restauration en 1661, on crut que la déclaration de Breda accordait l'amnistie à tous les rebelles, excepté ceux qui avaient eu part au procès du roi, et que dans ce cas

le chevalier Vane était du nombre des amnistiés. Une réponse équivoque des deux chambres, à une adresse qu'on leur avait présentée en sa faveur, contribua à affermir cette opinion. Sir Henri vivait donc dans une entière sécurité; mais la part qu'il avait eue à la mort du comte de Strafford, le rôle qu'il avait joué dans la révolution, son animosité contre l'autorité royale, le rendirent justement suspect à la cour, auprès de laquelle Monck ne le servait nullement. Il fut mis en jugement le 4 juin 1662, condamné à mort, et décapité à la Tour dix jours après. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue quelques ouvrages ascétiques. Vane avait formé dans le puritanisme une secte particulière, dont les adeptes l'appelaient de son nom *Vanists*, ou *Seekers*, *chercheurs*. La doctrine de cette secte se rapprochait de celle de la préexistence et des idées d'Origène qui admettait que tous, diables et pécheurs, seraient généralement sauvés.

VAN-EFFEN (Just), né à Utrecht, d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut en 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avait confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et il s'en était acquitté avec succès. Cet auteur avait de la facilité, assez d'imagination; mais il écrivait trop vite, et employait quelquefois des termes recherchés et bas. On a de lui : La *Traduction* des Aventures de Robinson Crusoé, par Daniel Foé, fameux roman anglais, en 2 vol. in-12. C'est une des plus intéressantes et des plus innocentes productions que nous ayons dans ce genre frivole et souvent pernicieux. C'est en vain que M. Grivel s'est efforcé de ravaler Robinson, pour exalter son *Ile inconnue*, Paris, 1783, 4 vol. Il y a à la vérité dans ce dernier ouvrage des vues saines et utiles, mais les gens de goût préféreront toujours le roman anglais. On ne s'avisera jamais de prendre *l'Ile inconnue* pour une histoire véritable, comme on a pris long-temps Robinson Crusoé; les événemens n'y naissent que des différentes vues de l'auteur qui paraissent à découvert : il y a d'ailleurs une légère teinte de philosophisme; la religion naturelle, qu'il prétend y établir, est une chimère. On trouve dès la préface un ton de morgue et d'injures contre les Espagnols, l'inquisition, les missionnaires, etc., qui n'honore pas le génie et ne peut donner à la jeunesse que des impressions fausses. 2° La *Traduction* du Mentor moderne, en 2 vol. in-12; 3° celle du Conte du Tonneau, du docteur Swift, en 2 vol. in-12; 4° le *Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8; ouvrage fait sur le modèle du Spectateur anglais, mais écrit avec moins de profondeur et de justesse; 5° la *Bagatelle*, ou *Discours ironique*, 3 vol. in-8. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse, elle est d'ailleurs monotone. 6° *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle; on le trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

VANEL (N.), conseiller du roi de France en sa chambre des comptes, de Montpellier, est connu : 1° par un *Abrégé nouveau de l'Histoire des Turcs*, Paris, 1697, 4 vol. in-12 : ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fidèles et exacts, suivant les sources qu'il a consultées, ou qu'avaient consultées les auteurs qu'il a compilés; 2° *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 3 vol. in-12; 3° *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Paris, 1689, 4 vol. in-12 : ouvrages superficiels, qui ne sont point estimés, et ne méritent point de l'être.

* VAN-ERKEL (Jean-Chrétien), prêtre hollandais, originaire d'Utrecht, né vers 1654, fit ses études à l'université de Louvain, et y fut reçu licencié en droit. Il suivit, au collége du pape Adrien, dans la même université, les cours de théologie de Gommare Huyghens, président de ce collége. Huyghens était intimement lié avec M. Arnauld et le Père Quesnel; il avait pris la défense de ce dernier. (*Voyez* HUYGHENS.) On ne s'étonnera pas que Van-Erkel ait été imbu des mêmes

principes, et qu'il en ait fait la règle de sa conduite ecclésiastique; aussi fut-il un des plus zélés défenseurs de l'Eglise d'Utrecht. Il eut aussi occasion de fréquenter Van-Espen. Après ses études achevées, Van-Erkel retourna en Hollande, et alla aider, en qualité de *secondaire* ou vicaire, Nicolas Van-Erkel, son oncle, pasteur de Delft. Cet oncle étant mort, il lui succéda dans le pastorat de Delft. Il devint, par la suite, chanoine, et enfin doyen du chapitre métropolitain d'Utrecht, après la mort de Van-Heussen, auquel il succéda. Van-Erkel a laissé beaucoup d'ouvrages, la plupart pour la défense de l'église de Hollande. Il y fait tous ses efforts pour la disculper de l'imputation de schisme, et pour en soutenir les droits contre les décisions du saint-Siége. Les principaux de ses ouvrages sont : 1° *Assertio juris Ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ romano-catholicæ, adversus quosdam, qui eam ad instar ecclesiarum per infidelium persecutiones destructarum, jure pristino penitus excidisse existimant*, Delphis, 1703, in-4, de 80 pages; 2° *Jesuitarum aliorumque romanæ ecclesiæ adulantium de summi pontificis auctoritate commenta, regnis regibusque infesta, etc., per jurisconsultum batavum ecclesiæ et patriæ amantem*, Amsterdam, 1704, in-4, de 40 pages; 3° *Protestatio cleri romano-catholici præcipuarum in Hollandia australi civitatum asserta contra scriptum consolatorium pro romanis catholicis per fœderatas provincias dispersis*, 23 mai 1710, in-4, contre le Père Désirant. Van-Erkel, en 1712 et 1713, publia deux autres écrits en faveur de cette protestation, sous le titre de *Protestatio asserta*. 4° *Admonitio ad probos omnes cordatosque catholicos, super sententia excommunicatoria sub nomine reverendiss. atque illustriss. D. J. B. Bussii, pontificii apud Colonienses nuntii, adversus Joan. Christ. Erkelium edita*, Delphis, 1711, 40 pages in-4; 5° *Observationes prodromæ in librum qui sub nomine amplis. D. Cornelii Pauli Hoyinck Van Papendregt in lucem prodiit*, Ecclesiæ Trajectinæ historia *inscribitur*, 54 pages in-4; 6° *Defensio Ecclesiæ Trajectinæ ejusque status ac jurium, ex episcoporum diplomatibus ac litteris, nec non antiquis chartis, monumentis*, etc., *potissimum desumpta, qua ostenditur Ecclesiam illam ad nudæ missionis conditionem non esse redactam, neque redigendam contra fictiones a D. Cornelio Paulo Hoyinck Van Papendregt*, etc., Amsterdam, 1728, 1 vol. in-4. Ce différend entre Van-Erkel et Van-Papendregt donna lieu à divers *écrits* de part et d'autre. Il y a de Van-Erkel d'autres ouvrages en hollandais. Il mourut le 4 avril 1734, âgé de 78 ans.

VAN-EVERDINGEN (Albert), peintre et graveur hollandais, né à Alcmaër en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs paysagistes de ce pays. Ses tableaux ont la plupart un effet très piquant. L'art, le goût, et une touche libre et aisée les rendent précieux. Ils ne sont guère connus qu'en Hollande. — Ses frères César et Jean Van-Everdingen se firent aussi connaître avantageusement dans la peinture.

VAN-HUYSUM (Jean), peintre, né à Amsterdam, en 1682, mort dans la même ville, en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'était d'abord adonné au paysage avec beaucoup de succès, et dans ce genre on peut le comparer aux grands maîtres qui s'y sont distingués; mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savait donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable.

VANIÈRE (Jacques), jésuite, naquit à Caux, bourg du diocèse de Béziers, l'an 1664, de parens qui faisaient leurs délices des occupations de la campagne; il hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le Père Joubert, qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, et l'élève lui-même priait son régent de l'exempter d'un travail qui le

rebutait. Enfin, son génie se développa, et il approfondit en peu de temps l'art des muses. Les jésuites le reçurent et le destinèrent à professer les humanités. Son talent s'annonça à la France par deux poèmes, l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il inséra ensuite dans son grand poème. Santeuil, ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau » venu les avait tous dérangés sur le Par- » nasse. » Ce qui mit le comble à la gloire du Père Vanière, ce fut son *Prædium rusticum*, poème en 16 chants, dans le goût des Géorgiques de Virgile. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le Père Vanière fait des amusemens champêtres. On est également enchanté de la richesse et de la vivacité de son imagination, de l'éclat et de l'harmonie de sa poésie, du choix et de la pureté de ses expressions. On lui reproche cependent des détails petits et inutiles, des récits hors d'œuvres, des images mal choisies, etc. La meilleure édition du *Prædium rusticum* est celle de Bordelet, Paris, 1756, in-12; et Barbou en a aussi donné de jolies, in-2. Nous avons encore du Père Vanière un *Recueil de vers latins* in-12 : on y trouve des Eglogues, des Epîtres, des Epigrammes, des hymnes, etc. Il a aussi donné un *Dictionnaire poétique* latin, in-4, très estimé, et il en avait entrepris un français et latin, qui devait avoir 6 vol. in-fol. Le Père Vanière mourut à Toulouse, en 1739, et plusieurs poètes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractère méritait leurs éloges autant que ses talens. M. Berland de Rennes a publié, en 1756, une traduction du *Prædium rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Economie rurale*.

VANINA D'ORNANO. *Voyez* SANPIETRO.

VANNINI (Lucilio), né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire, dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'était point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étaient Aristote, Averrhoës, Cardan et Pomponace. Après avoir rhoulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure, (si une telle conclusion est bien possible) qu'il n'y avait point de Dieu. De retour à Naples, il y forma selon le Père Mersenne, dans son *Commentaire* sur la Genèse, le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec 12 compagnons de ses impiétés. Mais ce dessein paraît douteux, quoique dans une tête si étrangement dérangée toutes les folies pussent trouver accès; ce qu'il y a de certain, c'est que le président Gramond, qui était à Toulouse lorsque Vannini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. Quoi qu'il en soit, l'athée italien parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande, d'où il alla à Genève, et de là à Lyon. Le poison de ces erreurs pensa lui mériter la prison, et il n'évita ce châtiment que par sa fuite en Angleterre, où il fut enfermé en 1614, comme professant la religion catholique. Relâché, après une détention de 49 jours, il repassa la mer et alla à Gênes, où il se montra toujours esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes, et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon. Il y joua le bon catholique, et écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs, semées adroitement dans cette production, allaient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant rentra ensuite en France, où il se fit moine dans la Guyenne, on ne sait en quel ordre. Le déréglement de ses mœurs le fit chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses Dialogues, *De admirandis naturæ arcanis* : il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avait pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage l'obligea d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance et son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la

médecine, la philosophie et la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfans. Vannini profita de la confiance qu'on avait en lui, pour répandre son athéisme. Sa fureur dogmatisante lui ayant été prouvée, il fut livré aux flammes, en 1619, âgé seulement de 34 ans, après avoir eu la langue coupée. On a de Vannini : 1° *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, in-8, Lyon, 1615. 2° *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, in-8 ; 3° un *Traité d'astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Quelques avocats de mauvaises causes ont tâché de justifier Vannini sur son athéisme. On prétend qu'au 1er interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyait à l'existence d'un Dieu ; et que s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant : « Je n'ai besoin que de ce fétu » pour me prouver l'existence d'un Etre » créateur ; » et fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion ; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, et mourut comme il avait vécu. « Je le vis dans le » tombereau (ajoute cet historien), lorsqu'on le menait au supplice, se moquant du cordelier qu'on lui avait donné » pour l'exhorter à la repentance, et insultant à notre Sauveur par ces paroles » impies : *Il sua de crainte et de faiblesse, » et moi je meurs intrépide.* Ce scélérat » n'avait pas raison de dire qu'il mourait » sans frayeur ; je le vis fort abattu et » faisant très mauvais usage de la philosophie dont il faisait profession. » Quoi qu'il en soit de ses derniers sentimens, il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamie et d'impiétés. Cependant son *Amphitheatrum æternæ Providentiæ* passa d'abord à la censure, et ne fut supprimé exactement qu'après une révision plus sérieuse : ses erreurs y sont énoncées d'une manière obscure et entortillée ; on y trouve même une définition de Dieu très imposante et très étendue. Si on n'avait point d'autres ouvrages de lui, on pourrait douter de ses intentions. Il parle plus ouvertement dans ses Dialogues, *De admirandis*, etc., in-8, qu'on arrêta dès leur naissance ; ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins et les impies trouvent également à se satisfaire à la lecture de ces Dialogues. Le 39e, sur le mariage, est écrit avec une licence effrénée, de même que le 48e. Il sied bien après cela à Bayle de vouloir faire l'apologie des mœurs de cet athée : comme si l'on ne savait pas que l'irréligion donne le libre essor à toutes les passions, et surtout à la luxure, conformément à ces paroles de saint Paul : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis.* « La compagne la plus » naturelle de l'impiété, dit un auteur » ascétique, c'est la luxure : la première » rassure sur le châtiment de la seconde ; » et celle-ci aveugle sur les extravagances » de la première. » M. Joly rapporte qu'il débaucha sa propre sœur, et qu'il vécut long-temps avec elle dans un commerce incestueux. On pourrait apprécier le déréglement de ses mœurs en lisant ses *Dialogues*, où il prend pour maxime :

Perduto e tutto il tempo
Che in amar non in spende.

« Tout le temps que l'on n'emploie pas *à » aimer* est comme perdu. » Durand a donné sa *Vie*, Rotterdam, 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son inutile *Apologie* en latin, ibid., 1712, in-8. Malgré l'athéisme de Vannini, de Spinosa, et de quelques autres qui ont professé ce genre d'extravagances, on a beaucoup disputé si un athée était un être possible. On peut consulter là-dessus le *Catéch. philosoph.* liv. 1, chap. 1.

VAN-KEULEN (Jean), savant hollandais, s'est fait connaître dans le monde littéraire par le fameux *Flambeau de la mer*, auquel Jean Van-Loo a eu quelque part ; traduit en français par François Sylvestre, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. Il a donné depuis une espèce de supplément de ce livre utile, sous le titre du *Grand nouvel Atlas de la mer*, ou *le Monde aquatique*, 1696, in-fol., 160

cartes. Ce recueil est recherché et peu commun.

VAN-LOO (Adrien), vicaire de Saint-Jacques à Gand sa patrie, a publié en flamand : 1° les *Vies des saints des Pays-Bas*, Gand, 1705, 2 vol. in-4 ; 2° une *Traduction* du Catéchisme de Montpellier, et quelques autres ouvrages. Il est mort le 14 octobre 1727, à l'âge de 68 ans.

VAN-LOO (Jean-Baptiste), peintre d'une famille noble, originaire de Hollande. (Son grand-père (Jacques) et son père (Louis), peintres célèbres, nés à Amsterdam, vinrent s'établir à Aix, en Provence.) Jean-Baptiste y naquit en 1684, et mourut dans la même ville en 1745, jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputèrent; mais Van-Loo aima mieux se fixer à Paris, où le prince de Carignan le logea dans son hôtel. Le duc d'Orléans, régent, occupa aussi son pinceau. Cet illustre artiste réussissait très bien à peindre l'histoire; mais il est surtout recommandable par ses portraits. On y remarque une touche savante, hardie, un beau choix, une composition d'un stile noble et élevé, et un coloris onctueux. Il travaillait avec une facilité et une assiduité prodigieuses. (L'ouvrage qui mit le sceau à sa réputation fut le grand tableau de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, dans lequel *Henri III reçoit le comte de Gonzalès.*) On a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Louis-Michel et Charles-Amédée-Philippe Van-Loo, sont ses fils et ses élèves ; celui-là, premier peintre du roi d'Espagne, et celui-ci du roi de Prusse, ont fait revivre avec distinction les talens de leur père et de leur maître.

VAN-LOO (Charles-André), frère et élève du précédent, devint peintre de Louis XV, professeur de l'académie de peinture, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraicheur et le brillant du coloris. Il était chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides à Paris, et il en avait déjà fait les esquisses lorsque la mort l'enleva en 1765, à 61 ans. Sa *Vie* fut imprimée à Paris, in-8, peu de temps après sa mort. (On voit au musée de Paris deux beaux tableaux de ce peintre : le *Mariage de saint Joseph*; *Enée portant son père Anchise au milieu de l'incendie.*)

VAN-LOON (Gérard), né à Delft en 1683, mort en 1759, a donné dans sa langue une *Histoire numismatique des Pays-Bas*, La Haie, 1723, in-fol, qui a été traduite en français à La Haye, 1732, et ann. suiv., 5 volumes avec fig.; elle est plus complète que celle de Bizot, dont elle est une continuation et un supplément. Nous avons encore quelques autres productions du même auteur. — Jean Van-Loon, qu'il ne faut pas confondre avec le précédeut, est l'un des auteurs du *Flambeau de la mer.* (*Voyez* VAN-KEULEN.)

* VANNETTI (Joseph-Valérien), naquit en 1719 à Roveredo, où il fit revivre l'amour pour les études. Il institua à cet effet une académie, et fit de sa propre maison un lycée, où il recevait tous ceux qui voulaient s'instruire sous sa direction ou celle d'habiles maîtres. Il occupa plusieurs emplois honorables, et cultiva avec succès plusieurs genres de littérature ; il réussissait surtout dans les compositions badines. Il a laissé en italien : 1° *Poésies burlesques*, suivies de la *traduction* en vers d'un petit poème sur l'origine de l'éclair et de la foudre, par Triller, professeur à Wittemberg, Roveredo, 1556; 2° des *Dissertations* sur divers sujets badins, ibid., 1759; 3° *Leçons sur le dialecte de Roveredo*, 1761. Il mourut vers 1780.

* VANNETTI (Clément), seigneur de Villeneuve, célèbre littérateur et écrivain latin du 18e siècle, naquit à Roveredo le 14 novembre 1754. A l'âge de douze ans, il avait déjà fait ses humanités, et à 13 ans, il avait publié divers opuscules en latin et en italien, qui firent admirer en lui un talent aussi précoce que distingué. Il se consacra à l'étude des anciens classiques, sans négliger les mathématiques, l'histoire sainte, et même les beaux-arts : car il connaissait la

sculpture, l'architecture, et il fut comme peintre un excellent paysagiste. Vannetti était lié avec les principaux savans de son époque, et devint membre de plusieurs académies. On compte plus de quarante ouvrages estimés, sortis de la plume de ce littérateur, parmi lesquels on cite : 1° *Commentarius de vita Alexandri Georgii, accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, 1779 ; 2° d'autres *Commentaires* sur Plaute et Térence ; 3° *Epistola di Q. Orazio et di P. Virgilio Marone all' imperatore Guiseppe II*, Roveredo, 1781 ; 4° *Introduzione ad una farsa intitolata* Pullone volante, ibid., 1785 ; 5° *Epistola sopra la villa di Q. Orazio Flacco*, ibid., 1790 ; 6° *Osservazioni intorno ad Orazio*, ibid., 1792, etc. Vannetti écrivait avec pureté et élégance, en italien comme en latin. Il mourut d'une pleurésie le 13 mars 1795, à l'âge de 41 ans.

VANNIUS (Valentin) naquit dans la Souabe, vers 1530, et mourut à la fin du même siècle. Il était luthérien, pasteur de Constadt, et pour se rendre recommandable dans son parti, il composa quelques traités contre l'Eglise romaine. Le plus connu est son *Judicium de missa*, Tubingen, 1557, in-8. Il s'efforce d'y prouver, contre tous les témoignages de l'antiquité et la croyance des chrétiens de tous les siècles, la nouveauté prétendue de cet auguste sacrifice. Il donna dans les mêmes vues : *Missæ historia integra*, 1553, in-4.

VANNIUS ou plutôt Vanni (François), peintre, né à Sienne en 1563, mort à Rome, en 1609, s'est attaché à la manière de Frédéric Baroche. Il inventait facilement, et mettait beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étaient ceux qui lui plaisaient le plus, et dans lesquels il réussissait davantage. Le cardinal Baronius faisait un cas particulier de ce peintre, et ce fut par les mains de ce cardinal que le pape Clément VIII lui donna l'ordre de Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII, et qui le combla de biens. (Le musée du Louvre possède *trois tableaux* de cet artiste ; il a laissé quelques *eaux-fortes* très estimées.)

VAN-OBSTAL (Gérard), sculpteur, natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 73 ans, dans l'exercice de la charge de recteur, dont il avait été pourvu à l'académie royale de peinture et sculpture de Paris. Cet excellent artiste eut une contestation avec une personne qui lui opposait la prescription pour ne point lui payer son ouvrage ; mais Lamoignon avocat-général soutint avec beaucoup d'éloquence que les arts libéraux n'étaient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstal avait un talent supérieur pour les bas-reliefs ; il travaillait admirablement bien l'ivoire. (Son meilleur ouvrage était la *statue de Louis XIV*, qui était placée sur la porte Saint-Antoine.)

VAN-OORT (Adam), peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'histoire, le portrait et le paysage. On remarque du génie dans ses compositions. Il était grand coloriste, et donnait à ses figures de beaux caractères et une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-ORLAY (Bernard), peintre, natif de Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître le célèbre Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisseries, et c'était lui que le pape et plusieurs autres souverains chargeaient du soin des tapisseries qui s'exécutaient sur des dessins de Raphaël et d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avait quelque tableau de conséquence à faire, il couchait des feuilles d'or sur l'impression de la toile, et peignait dessus ; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches, et à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat.

VAN-OSTADE (Adrien), peintre et graveur, né à Lubek en 1610, mort à Amsterdam en 1685. On l'appelle communément le *bon Ostade*, pour le distinguer de son frère. Ses tableaux représentent ordinairement des intérieurs de

cabarets, de tavernes, d'hôtelleries, d'habitations rustiques et d'écuries. Cet artiste avait une parfaite intelligence du clair-obscur : sa touche est légère et très spirituelle. Il a rendu la nature avec une vérité piquante ; cependant son dessin est lourd, et ses figures sont un peu courtes. Son frère et son élève, Isaac Van-Ostade, travailla dans le même genre que son maître ; mais ses tableaux sont bien inférieurs et de moindre prix.

VAN-ROOST (Guillaume), chanoine et pléban de l'église métropolitaine de Malines, a cru se signaler au commencement du 18e siècle par son opposition aux décisions de l'Eglise, et il s'est attiré par-là beaucoup de désagrémens. On a de lui : 1° *Points spirituels de morale*, Anvers, 1702, 2 vol. ; 2° *La bonne Règle de l'exercice volontaire*, ou *le Dévot solitaire*, Anvers, 1704 ; 3° *Psaumes de David, avec de courtes réflexions sur le sens historique, spirituel et moral*, Gand, 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, en 1728, et l'auteur, convaincu d'un libertinage et d'une conduite indigne de son état, devait être renfermé en vertu d'une sentence du même archevêque, le 20 août 1728 ; mais il s'enfuit en Hollande, et y mourut en 1746.

* VAN-SPAENDONCK (Gérard), célèbre peintre en fleurs, naquit vers 1752 à Tilbourg, en Hollande. Etant venu à Paris, son talent le fit bientôt remarquer : il devint professeur d'*iconographie* au Jardin des Plantes, et membre de l'ancienne académie de peinture. Ses tableaux ont figuré avec beaucoup de succès aux expositions du Louvre avant et après la révolution. Le 16 décembre 1795, il fut admis dans l'institut. Van-Spaendonck a formé un grand nombre d'élèves qui suivent ses traces, et a publié une belle *Collection*, in-fol., de fleurs dessinées d'après nature. Il est mort le 11 août 1822, âgé d'environ 70 ans. Il était décoré de l'ordre de la légion d'honneur. M. Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts, et M. Cuvier, au nom des professeurs d'histoire naturelle, ont prononcé son *Eloge* funèbre. Un frère cadet de Van-Spaendonck cultive la même branche de peinture avec non moins de succès que son frère aîné.

VAN-SWIETEN (Gérard), né à Leyde en 1700, de parens catholiques, fut un élève distingué de Boerhaave. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser, en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglais lui offrirent un asile et mille livres sterling de pension ; mais il aima mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine, Marie-Thérèse, l'appela en 1745, parce qu'il voulait exercer publiquement la religion de ses pères. Il y professa la médecine jusqu'en 1753, avec un succès peu commun. Les étrangers couraient en foule à ses leçons, et l'exactitude avec laquelle il examinait les preuves des aspirans n'en faisait qu'augmenter le nombre. Il pratiquait en même temps qu'il enseignait. L'impératrice l'avait nommé son premier médecin, son bibliothécaire, directeur des facultés de médecine des pays héréditaires, etc. On a de lui : *Commentaria in Hermanni Boerhaave Aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 1771, 5 vol. in-4. Différentes parties de ce grand ouvrage ont été traduites en français. M. Paul en a traduit les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12 ; les *Maladies des enfans*, 1769, in-12 ; le *Traité de la pleurésie*, in-12 ; et M. Louis, les *Aphorismes de chirurgie*, 1748, 7 vol. in-12. On avait aussi commencé une traduction des *Aphorismes de médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la médecine des armées*, in-12. Cet habile homme mourut en 1772. Le Père Ignace Würtz, jésuite, a fait son *Eloge funèbre*. Il y avait quelques articles délicats à traiter, dont l'orateur s'est habilement tiré. On a reproché à Van-Swieten d'avoir préparé, peut-être sans le vouloir, les atteintes portées à la religion, quelques années après son décès, par des réformes absurdes et sacriléges ; mais il serait peu juste d'admettre ce reproche contre un homme qui n'est plus à même de s'en

justifier. L'on ne peut nier néanmoins qu'il n'eût montré de la prédilection pour les hommes de la petite église, parfois aussi pour des philosophes, et que la grande confiance qu'avait en lui Marie-Thérèse peut avoir eu, à plus d'un égard, de mauvais effets.

*VAN-SWINDEN (Jean-Henri), savant professeur hollandais, né à La Haye en 1746, devint, à l'époque de la formation de la république batave, membre du directoire exécutif. En 1798, il reçut, avec M. Œnex, la mission de se rendre à Paris, pour s'entendre avec les savans français sur l'établissement du nouveau système métrique. Après son retour dans sa patrie, il continua ses travaux sur les poids et mesures. C'est à lui qu'on attribue le rapport que l'institut des Pays-Bas fit, après 1814, au nouveau gouvernement de ce royaume. Il a aussi contribué à l'organisation de l'école de marine. Il mourut le 9 mars 1823. Il était correspondant de l'institut de France depuis 1803, et appartenait aux principales sociétés savantes de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Pensées sur divers sujets de philosophie*, en latin, 1767, in-4, 4 parties; 2° *Essai d'une nouvelle théorie du phénomène magnétique*, aussi en latin, Leyde, 1772; 3° *Recueil de différens mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 1784, 3 vol. in-8; 4° *Observations météréologiques* pour l'année 1779-80, in-8; 5° avec P. Nieuwland, *Traité sur la détermination de la longitude en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, 1787, in-8, en hollandais, souvent réimprimé; 6° un *Traité des poids et mesures parfaits*, 1802, 2 vol. in-8. Il a aussi donné plusieurs *Mémoires* sur différens sujets de physique et de mathématiques, dans le recueil de l'institut royal des Pays-Bas.

VAN-TIL. *Voyez* TIL.

VAN-TULDEN (Théodore), peintre et graveur, élève de Rubens, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1620, a peint l'histoire avec succès; mais son goût le portait à représenter des foires, des marchés, des fêtes de village, etc. Il donnait, dans ces sujets divertissans, beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, et son intelligence du clair-obscur. Ces morceaux ont été entièrement retouchés depuis. — Il ne faut pas le confondre avec Diodore VAN-TULDEN, docteur en droit dans l'université de Louvain, né également à Bois-le-Duc, mort le 19 novembre 1645, et dont on a quelques ouvrages.

VAN-UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célèbres paysagistes. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnait beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter : on croit voir les arbres agités par le vent. Le célèbre Rubens l'employait souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors Van-Uden prenait le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paraissait être du même pinceau.

VAN-VIANE (François), né à Bruxelles en 1615, prit à Louvain le bonnet de docteur, et devint président du collége du pape Adrien VI. L'université le députa à Rome avec le Père Lupus, augustin, et Steyaert (*voyez* ce nom), pour y poursuivre plusieurs propositions de morale relâchée. A peine fut-il de retour, qu'on l'accusa à la cour de Madrid d'enseigner lui-même des propositions contraires à l'état et à la religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en sa faveur, en 1680 et 1681, par son nonce, et le coup qu'on voulait lui porter fut détourné. Il mourut en 1693. Ses ouvrages sont : 1° *Tractatus triplex, de ordine Amoris*, Louvain, 1685, in-8; 2° un traité *De gratia Christi*, qui n'a point été imprimé, mais dont on peut juger par l'éloge qu'Arnaud a fait de l'auteur. —Son frère Matthieu VAN-VIANE, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville en 1663, à quarante ans, eut la confiance de Jacques Boonen, archevêque de Malines, favorable aux opinions de Jansénius. On ne connaît de lui qu'un écrit intitulé : *Juris naturalis ignoran-*

tiæ Notitia. Cet ouvrage a été traduit en français par Nicolle, qui y a mis une préface et des notes.

VARADE. *Voyez* Barrière (Pierre).

* VARANO, nom d'une ancienne famille de la Marche-d'Ancône, dont plusieurs membres ont joué un rôle dans l'histoire d'Italie, pendant les 14e, 15e et 16e siècles. A cette maison appartient Constance de Varano, femme célèbre, qui naquit en 1428. Elle eut pour père Pierre-Gentil de Camerino, et pour mère Elisabeth, fille de Baptiste de Montefeltro. Constance fut élevée par son aïeule, dame de beaucoup d'esprit, et, à un âge encore tendre, elle possédait la langue latine, et était initiée dans plusieurs sciences. Les guerres civiles avaient fait perdre à sa famille la seigneurie de Camerino, ce qui la faisait vivre dans un état presque au dessous d'une médiocre aisance. Son talent et son éloquence changèrent bientôt son sort. Blanche-Marie Visconti, épouse du comte Sforce, ayant passé par le marquisat d'Ancône, Constance, alors âgée de quatorze ans, lui fut présentée, et, dans un discours latin, lui demanda la restitution du domaine de ses ancêtres. Blanche s'intéressa en sa faveur, mais elle n'eut pas assez de pouvoir pour lui faire obtenir cette restitution. La jeune Varano ne se découragea pas, et peu de temps après elle adressa une harangue latine à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, pour le même objet : elle eut le bonheur de voir son père réinstallé dans ses anciens droits. Constance eut un rare talent pour la poésie latine. Elle épousa, en 1445, Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et mourut vers l'an 1460. Ses *poésies* ont été imprimées dans les *Mélanges* de l'abbé Lazzarini, t. 7.

VARCHI (Benoît), poète et historien, né à Fieroli en 1502, mort à Florence en 1566, a composé des poésies latines et italiennes; mais le plus connu de ses ouvrages est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps, principalement en Italie et à Florence*, Cologne, 1721, in-fol. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, et sur le règne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence, et, quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Côme de Médicis, son protecteur, il ne ménagea pas cette maison. Ses poésies, appelées *Capitoli*, furent imprimées avec celles de Berni, du Mauro, et supprimées à cause de leur obscénité ; ce qui n'a pas empêché quelques libertins de les reproduire. Il mourut dans sa patrie en 1566.

VARENIUS (Jean), né vers 1462 à Malines, acquit une profonde connaissance des langues grecque et latine, et mourut à Lire le 11 octobre 1536. Il nous a laissé une *Syntaxe de langue grecque*, Anvers, 1578, une des meilleures qui aient paru dans le 16e siècle.

VARENIUS (Auguste), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorfs, comme celui de tous les protestans qui a porté le plus loin, et l'on peut dire trop loin, le système des accens hébraïques (*voy.* Cappel). On a de lui un *Commentaire* sur Isaïe, réimprimé à Leipsick en 1708, in-4, et d'autres ouvrages.

VARENIUS (Bernard), Hollandais, et habile médecin, de qui l'on a une *Description du Japon et du royaume de Siam*, Cambridge, 1673, in-8, en latin; mais il est plus connu par sa géographie, qui a pour titre : *Geographia universalis, in qua affectiones generales telluris explicantur*, Cambridge, 1672, in-8. Son livre renferme beaucoup d'idées systématiques, dont la plupart ne se soutiennent pas à l'examen, quoique Newton le jugeât digne d'être transporté dans sa langue, et de l'orner de notes de sa façon, auxquelles Jurin ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction anglaise qu'a été faite, par M. de Puisieux, celle que nous avons en français, Paris, 1755, en 4 vol. in-12.

VARET (Alexandre) naquit à Paris en 1631. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France,

il fut choisi par M. de Gondrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. Après la mort de ce prélat, il fut destitué de son emploi, et se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676, à quarante-cinq ans. On a de lui : 1° *Traité de la première éducation des enfans*, in-12; 2° *Défense de la relation de la paix de Clément IX*, 2 vol; 3° *Lettres spirituelles*, en 3 vol.; 4° *Défense de la discipline de Sens, sur la pénitence publique*, in-8, condamnée à Rome, en 1679; 5° préface de la *Théologie morale des jésuites*, imprimée à Mons en 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur *Morale pratique*. — Il ne faut pas le confondre avec François Varet, auteur d'une *Traduction française* du catéchisme du concile de Trente.

VARGAS. *Voyez* Perez.

VARGAS (Alexandre), religieux augustin, natif de Tolède, et docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajoz, et enfin archevêque de Séville, où il mourut l'an 1366. On a de lui des *Commentaires* sur le premier livre du Maître des sentences, qu'il avait dictés à Paris, en 1345; Venise, 1490, in-fol.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol au 16e siècle, posséda plusieurs charges de judicature sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta au nom de l'empereur contre la translation du concile de Trente en cette ville, appuya fortement le retour du concile à Trente, et y assista, deux ans après, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome, à la place de l'ambassadeur; il y jouit de la confiance du pape qui l'employa dans bien des affaires relatives au concile de Trente : ce qui seul suffit pour réfuter les calomnies de le Vassor. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'état. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au monastère de Cissos, près de Tolède, et y mourut vers 1560. On a de lui : 1° un Traité en latin, *De la juridiction du pape et des évêques*, in-4; 2° des *Lettres* et des *Mémoires concernant le concile de Trente*. Le Vassor les a donnés en français, en 1700, in-8, en les défigurant d'une manière révoltante, et prêtant à cet illustre Espagnol toute la haine que lui-même, depuis son apostasie, portait au concile de Trente, et à tout ce qui appartient à l'Eglise catholique. Grégoire Trautwein, dans son savant ouvrage, *Vindiciarum adversus Justini Febronii librum singularem liber singularis*, qu'il a donné sous le nom de *Georgius de Vigilibus*, montre non seulement l'invraisemblance, mais l'impossibilité que Vargas ait dit du concile de Trente, et de ses plus illustres prélats, les sottises et fausetés manifestes que le prétendu traducteur lui fait dire. Avant Trautwein, les journalistes de Trévoux avaient déjà démasqué la fausseté de ces Lettres; et M. Schram, qui en 1704, c'est-à-dire quatre ans après la traduction, a publié à Brunswick les prétendues lettres originales, n'a affaibli aucune de leurs observations. Quelques critiques prétendent que ces Lettres ne sont pas seulement altérées, mais entièrement fabriquées. Le génie de le Vassor, et son caractère faux et méchant, son fanatisme outré, qui le rendait odieux même aux protestans, et le fit chasser de la maison de milord Portland, viennent à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, l'évidence de cette altération ou supposition n'a pas empêché Febronius et d'autres détracteurs du saint-Siége d'alléguer ces Lettres comme des pièces authentiques.

VARGAS (Louis de), peintre, né à Séville en 1528, mort dans cette ville en 1590, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après sept années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais Antoine Florès et Pierre Campana lui étaient si supérieurs en mérite, qu'ils l'obligèrent de retourner en Italie, pour faire de nouvelles études pendant sept autres années. Au bout de ce temps, Vargas n'eut plus de concurrens à craindre; il força à son tour Perez de Alezio, peintre célèbre, d'éviter le parallèle avec lui. Cet artiste n'excellait pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Il joignait aux

plus heureux talens les vertus les plus austères du christianisme : il s'enfermait souvent dans un cercueil, et exerçait sur lui des austérités qu'on aurait admirées dans les anachorètes.

* VARICOURT (Pierre Rouph de), garde du corps de Louis XVI, naquit dans le pays de Gex d'une famille noble. Dans l'affreuse journée du 5 octobre 1789, Varicourt se trouvait en sentinelle à la porte de l'appartement de la reine. Les séditieux, qui inondaient le château, demandaient à grands cris la mort de cette infortunée princesse : ils se présentèrent devant son appartement : Varicourt n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier : *Sauvez la reine!* Les factieux se jetèrent sur lui, et le massacrèrent. Au même instant un de ses camarades, Miomandre, prit tranquillement le mousquet, se mit à sa place, en défendant l'entrée : il fut criblé de coups. La populace furieuse coupa la tête de Varicourt, la mit sur une pique, la porta en triomphe à Paris auprès de la voiture de Louis XVI, qu'on y amenait avec sa famille, et prenait plaisir de présenter ce hideux spectacle aux yeux de la reine.

* VARICOURT (Pierre-Marin Rouph de), frère du précédent, évêque d'Orléans, naquit à Gex, le 3 mai 1755. Son père était officier dans les gardes-du-corps. Pierre de Varicourt embrassa l'état ecclésiastique, et fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice. De retour dans sa province, il fut nommé chanoine d'Annecy et curé de Gex. Député par le clergé de son bailliage aux états-généraux, il s'y distingua par la conduite la plus honorable, et signa toutes les protestations et déclarations en faveur de la religion et de la monarchie. Ayant refusé de prêter le serment dit *civique*, il sortit de France; mais il y revint bientôt, et se fixa dans un canton voisin de la frontière, pour échapper à la persécution dirigée contre les prêtres fidèles à leurs devoirs. Il vécut ignoré jusqu'à l'époque du *concordat* de 1801; alors il fut rétabli dans sa cure. Nommé en 1817 à l'évêché d'Orléans, il fut sacré le 12 décembre 1819. S'étant rendu à son siége épiscopal, il visita plusieurs fois son diocèse, et soulagea constamment les malheureux, donnant par sa pieuse conduite l'exemple de toutes les vertus. Ce digne prélat mourut le 2 décembre 1823, agé de soixante-huit ans.

VARIGNON (Pierre), prêtre, naquit à Caen, paroisse de Saint-Ouen, l'an 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques : ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des sciences de Paris, et professeur de mathématiques au collége Mazarin. Il avait été admis à l'académie de Berlin en 1711, sur sa grande réputation. Il mourut subitement en 1722. Son caractère était aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvait le demander. « Je n'ai jamais vu, dit Fontenelle, personne qui » eût plus de conscience, je veux dire, » qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses » devoirs, et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. » La philosophie n'avait pas affaibli sa foi. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Genève, 1730, in-8, on trouve un ouvrage de Varignon, pour prouver « qu'un être matériel, quelque petit qu'il soit, peut » contenir un corps humain, » et d'autres possibilités propres à défendre ce mystère contre les objections tirées de la physique ou de la métaphysique. Lignac, Malebranche et d'autres savans ont présenté, sur le même sujet des vues extraordinaires pour des physiciens mécaniques et matériels, mais qui n'ont rien d'étonnant pour des hommes profondément instruits. L'on peut même dire qu'aucun objet de croyance religieuse ne trouve dans la nature des emblèmes plus expressifs. (*Voyez* le *Journ. histor. et litt.* 1er août 1793, p. 494. — *Catech phil.*, n° 441 et suiv.) On a encore de lui : 1° un *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4; 2° *Nouvelle mécanique*, 1725, 2 vol. in-4; 3° *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1692, in-12; 4° *Elémens de mathématiques*, 1731, in-4; 5° plusieurs autres *Ecrits* dans les *Mémoires de l'académie des sciences.*

VARILLAS (Antoine), né à Guéret, dans la Haute-Marche, en 1624, se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la bibliothèque du roi en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de 1200 liv., dont Colbert depuis le fit priver. M. de Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut en 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un a servi à fonder le collége que les barnabites avaient à Guéret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol. in-4, une suite de 176 ans; depuis la naissance de Louis XI, en 1423, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, et renferme de plus la minorité de saint Louis, qui forme un vol. Son *Histoire des hérésies* est en 6 vol. in-4, Paris, 1686-1690, et en 12 vol. in-12, 1687-1690. L'on y trouve l'histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion, depuis l'an 1374 jusqu'en 1590. Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva beaucoup de fautes. Ménage ayant rencontré l'auteur lui dit : « Vous avez donné une *Histoire* » *des hérésies* pleine d'hérésies. » Cela n'empêche pas que ce ne soit essentiellement un bon ouvrage; on y reconnaît le savant aussi-bien que l'écrivain religieux et foncièrement catholique. On a encore de lui : 1° la *Pratique de l'éducation des princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croi*; 2° la *Politique de Ferdinand le Catholique*; 3° la *Politique de la maison d'Autriche*, in-12; 4° les *Anecdotes de Florence*, in-12. Varillas avait tant lu dans sa jeunesse, qu'il en perdit la vue. On la lui rétablit à force de remèdes; mais il l'avait si faible, qu'il ne pouvait lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissait, il fermait ses livres, et s'abandonnait à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il était difficile qu'elle ne le trompât pas souvent; et c'est là une des raisons qu'on peut rendre du nombre de fautes qu'il a faites : noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il a quelquefois cité des documens qui n'ont jamais existé; mais il est à croire que sa mémoire se trompait dans les titres. Il rapporte des anecdotes qu'on a jugées fausses, parce qu'on ne les trouvait écrites nulle part : reste à savoir s'il ne les tenait pas de bonne source. Son zèle pour l'orthodoxie, les couleurs trop vives et trop vraies dont il a peint les sectaires, l'ont rendu extrêmement odieux aux philosophes modernes, qui n'ont pas manqué d'exagérer les défauts de ses *Histoires*, et de rejeter comme des contes plusieurs faits très avérés.

VARIN. *Voyez* VARIN.

VARIUS, poète latin, contemporain de Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains, et aux bontés de l'empereur Auguste; il composa des *Tragédies* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On trouve quelques fragmens de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

VARLET (Dominique-Marie), né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, et travailla pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, et coadjuteur de M. Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. Dès lors, il commença à lever le masque et à montrer son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il eut ordre de la Propagande d'aller chez le nonce de Paris; mais au lieu d'obéir, il partit pour la Hollande, et donna à Amsterdam la confirmation, en vertu des prétendus pouvoirs que lui avaient donnés les soi-disant chapitres de Harlem et d'Utrecht. Varlet alla ensuite en Perse; mais l'évêque d'Ispahan eût ordre du pape de le suspendre de tout exercice de son ministère. Après cette flétrissure, il retourna en Hollande, mit le sceau à sa révolte, méprisa les censures qu'il avait encourues, appela au futur concile, exerça toutes les fonctions de l'épiscopat, et sacra archevêque d'Utrecht Corneille Steenhoven, le 15 octo-

bre 1724, dans la maison du sieur Brigode à Amsterdam : ordination qui fut déclarée *illicite et exécrable*, et l'élection nulle, par le pape Benoît XIII, le 21 février 1725. Ce fut encore lui qui imposa les mains aux trois successeurs de Steenhoven, qui furent également excommuniés par le saint-Siége. Cette conduite irrita tout le monde : vainement il tâcha de se justifier par deux *Apologies* qui, avec les pièces justificatives, forment un gros vol. in-4. M. Languet, évêque de Soissons, en fit voir l'illusion. Il mourut à Rhinwick, près d'Utrecht, en 1742, regardé comme un rebelle et un schismatique par les catholiques, et comme un Chrysostôme par les jansénistes.

VARLET (Jacques), chanoine de Saint-Amé de Douay, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres* sous le nom d'*un Ecclésiastique de Flandre*, adressées à Languet, évêque de Soissons, pleines de l'esprit de secte et de parti, et réfutées par le même évêque.

VAROLI (Constance), habile chirurgien et médecin de Bologne, où il naquit en 1543, mourut à Rome à trente-deux ans, médecin de Grégoire XIII, et professeur d'anatomie. Quoique mort à la fleur de son âge, il s'est immortalisé par sa découverte des nerfs optiques.

VARRON (Caïus-Terentius), consul romain, aussi courageux qu'imprudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre Annibal, 216 ans avant J. C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de grâces *de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.*

VARRON (Marcus-Terentius), né l'an 116 avant J. C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire, mais il trouva un asile chez Calenus (*voyez* ce nom). Sa vie fut de cent ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. On le regarda comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avait composé plus de 500 volumes sur différentes matières. Saint Augustin fut un des admirateurs du savoir de Varron ; mais il est faux qu'il ait tiré des ouvrages de ce Romain son admirable Traité *De Civitate Dei* (*voyez* saint AUGUSTIN). Varron était lié avec Cicéron, auquel il dédia son *Traité de la langue latine*. Il en composa un autre, la vie rustique, *De Re rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise, 1474, in-fol., rare; et de Rome, 1557, in-8, avec les *notes* d'Antoine Augustin. Le Traité *De Re rustica* parut à Venise, 1472, in-fol., et avec les autres auteurs rustiques, dont l'édition la plus estimée est de Leipsick, 1735, 2 vol. in-4. M. Saboureux de la Bonnetrie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8, qui fait le second volume de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8.

VARRON, le Gaulois (Terentius), poète latin sous Jules-César, né à Atace sur la rivière d'Aude, dans la province de Narbonne, composa un poème *De bello sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poème des Argonautes d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques fragmens dans le *Corpus poetarum*.

VARUS (Quintilius), proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Son administration indolente fit naître à Arminius, chef des Chérusques, l'idée d'exterminer les troupes romaines; il les attaqua inopinément, les défit, et Varus, honteux, se tua l'an 9 de J. C. — Il est différent d'un autre Quintilius VARUS, qui remporta une victoire signalée sur Magon, frère d'Annibal, l'an 205 avant J. C.

VASARI (George), peintre, né à Arezzo en Toscane, l'an 1512, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avait aucun goût décidé; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sorto et de Michel-Ange, et l'étude

qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendait surtout les ornemens, et il avait du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa long-temps, et lui procura une fortune honnête. On a de lui les *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes italiens*, Florence, 1568, 3 vol. in-4; et Rome, 1759, même format et même nombre de volumes. Elles sont écrites en italien, avec assez de politesse, mais l'auteur n'est pas exact. Comme il écrivait dans un temps où plusieurs peintres dont il parle étaient encore vivans, il a plus pensé à les louer qu'à faire connaître leur véritable mérite. M. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a fait des additions, et a corrigé plusieurs inexactitudes. Les dessins des portraits qui sont à la tête de ces *Vies* sont, selon quelques-uns, de Calcar, et selon d'autres, de Vasari lui-même et de ses disciples. Le musée du Louvre possède deux de ses tableaux : l'*Annonciation* et *la Passion de J. C.* Le *Traité de peinture*, publié à Florence en 1619, in-4, est de George Vasari, neveu du précédent, quoique plus d'un biographe l'ait attribué à l'oncle.

* VASCONCELOS (Michel de) fils du chancelier P. Barbosa, vint au monde à Lisbonne vers l'an 1600. Il passa jeune en Espagne, et ses talens diplomatiques lui captivèrent la bienveillance du comte-duc d'Olivarès, qui l'envoya, en qualité de secrétaire-d'état, près la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, tante de Philippe IV. Le Portugal était sous la domination espagnole depuis l'an 1580, que le duc d'Albe le conquit en trois semaines à Philippe II. Cependant les Portugais souffraient depuis long-temps avec impatience le joug de leurs vainqueurs, et malgré toute la politique de la cour de Madrid, ils n'attendaient que le moment propice pour se mettre en état de révolte. L'occasion s'en présenta, et on peut dire que Vasconcelos ne fit que l'accélérer. Esclave soumis du duc d'Olivarès, il n'exécutait pas seulement ses moindres ordres, mais souvent il les dépassait. Il était le tyran du peuple, qu'il accablait de vexations et d'impôts. Le premier décembre 1640, une multitude armée, conduite par des personnes de haut rang, s'empara du palais. Ceux-ci notifièrent respectueusement à la vice-reine que dès ce moment son autorité avait cessé. D'autres conjurés entrèrent dans la chambre de Vasconcelos, et le trouvèrent caché dans une armoire pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, et tout couvert de papier. Après l'avoir percé de plusieurs coups d'épée, ils le jetèrent par la fenêtre, en criant : Le » tyran est mort! vive la liberté et don » Juan IV, roi de Portugal! » C'est ainsi que l'Espagne, après une possession de soixante ans, perdit ce riche royaume, autant par la tyrannie de Vasconcelos, que par la fausse politique du duc d'Olivarès, et le caractère faible et insouciant de Philippe IV. Vasconcelos eut des enfans qui obtinrent ensuite des places, et leurs descendans furent comptés parmi les premiers seigneurs du Portugal.

VASCOSAN (Michel de), imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, et devint ainsi allié de Robert Etienne, qui avait épousé l'autre. Vascosan passe, avec raison, pour l'un des premiers maîtres de son art. Les curieux recherchent particulièrement les *Vies des hommes illustres* et les *OEuvres morales* de Plutarque, traduites du grec par Amyot, que cet imprimeur donna au public en 1567, en 13 vol. in-8.

* VASI (Joseph), peintre et graveur italien, né en Sicile vers l'an 1720. Son amour pour les arts le conduisit à Rome, où il prit des leçons des plus habiles maîtres, et parvint à se faire un nom, pour la beauté de ses poses, et par la pureté de son dessin. Il a laissé sur la ville de Rome plusieurs ouvrages parfaitement gravés et bien écrits, et qui ont pour titre : 1° *Beautés de Rome au-dedans et au dehors tant anciennes que modernes, avec tous les édifices, jardins et fon-*

taines les plus remarquables, composant 200 gravures, Rome, 1747-1761; 2° *Trésor saisi*, ou *les basiliques*, *églises, cimetières et autres édifices religieux de Rome*, ibid., 1778, 2 vol.; 3° *Itinéraire de Rome pour l'architecture, sculpture et peinture*, ibid., 1777. Vasi mourut en 1785.

VASQUEZ (Luc). *Voyez* AYLON.

VASQUEZ (Gabriel), jésuite, né à Belmonte, dans le diocèse de Cuença, enseigna la théologie à Rome et à Alcala avec réputation, et y termina sa carrière, en 1604. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, en 1620, en 10 tomes in-folio. Ses contemporains l'ont appelé l'*Augustin de l'Espagne*; et Benoît XIV, dans son Traité *de Synodo diœcesana*, le nomme *la Lumière de la théologie*. Cependant on trouve dans ses ouvrages quelques propositions peu justes, qui étaient la doctrine commune des théologiens de ce temps-là, et des questions inutiles qu'il était alors d'usage de traiter. (*Voyez* saint THOMAS, SUARÈS, etc.)

VASSÉ (Antoine-François de), sculpteur du roi de France, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture de Paris, était né à Toulon, et mourut à Paris, en 1736, âgé de 53 ans. Il a décoré plusieurs églises par ses ouvrages, dont on peut voir le détail dans le *Mercure de France*, 1736.

VASSÉE (Jean), *Vasseus*, de Bruges, enseigna les belles-lettres à Prague, à Evora, à Salamanque, où il mourut en 1562. Partout il forma ses élèves à la vertu et à la piété autant qu'aux sciences humaines. On a de lui *Chronica Hispaniæ*, Salamanque, 1552, in-fol., et Cologne, 1577, in-8. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du Père André Schott.

* VASSELIN (George Victor), homme de lettres, naquit à Paris, en 1767, y cultiva la littérature avec assez de succès; il embrassa ensuite les principes révolutionnaires, mais avec modération. Le 10 juin 1792, il prononça à la barre de l'assemblée législative un discours dans lequel, après avoir attaqué le ministre Servan, il défendit avec énergie la prérogative royale, ce qui mit en tumulte toute l'assemblée. Un des membres l'accusa de coopérer à la rédaction du *Journal de Paris*, et d'être un des secrétaires de Duport-Dutertre; mais Vasselin fit évanouir cette accusation. Il put échapper au régime de la *terreur*, en vivant dès lors dans la retraite. En 1796, il fit paraître un livre qui fit beaucoup de bruit, et qui a pour titre : *Respect à la propriété*, ou *le Seul point de raillement des représentans aux représentés, et des gouvernés aux gouvernans*. C'est un ouvrage écrit avec force et hardiesse, dans lequel l'auteur cherche à prouver le droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays quand il est menacé de grands désordres. Il parle en même temps en faveur des propriétés, desquelles l'absence ne peut pas légalement exclure les premiers possesseurs. Il ne paraît pas que Vasselin s'immisça pendant le reste de ses jours dans les affaires politiques : il mourut en 1802. 2° *Mémorial révolutionnaire de la convention* ou *Histoire des révolutions de France, depuis le 20 septembre 1792 jusqu'au 26 octobre 1795*, Paris, 1797, 4 vol. in-12; ouvrage qui a eu du succès et qui est devenu rare; 3° *Cours de droit civil*, 7 cahiers formant un vol. in-8. Le dernier a été publié par Guynemer.

VASSOR (Michel le), né à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ses opinions lui ayant attiré des désagrémens mérités, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre, où il embrassa la communion anglicane, et obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, à 70 ans. Il avait été méprisé pendant sa vie, il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la manière d'examiner les différends de religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers et d'anecdotes très suspectes, qui parut en 20 vol. in-12, depuis 1710 jusqu'en 1711, à Amsterdam. On l'a réimprimée en 1756, en 7 vol. in-4. L'au-

teur était chez milord Portland, lorsqu'il en composa le 1er volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage, son ami, qui lui conseilla de ne point faire paraître cet ouvrage qui est plutôt une satire violente contre les vivans et les morts, qu'une histoire, et qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant et plein de maximes dangereuses. Le Vassor méprisa cet avis, et publia son livre. Milord Portland indigné le chassa de sa maison, et Basnage rompit entièrement avec lui. Ainsi, pour le plaisir de mentir et d'outrager, il perdit sa fortune, ses protecteurs et ses amis. Bayle disait qu'*il aurait mieux fait de rester où il était*; voulant dire que son apostasie n'honorait pas la réforme. C'était un homme d'un esprit léger et vain, d'un caractère violent et fougueux, capable de tout lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa haine, et ne mettant point dans ses passions cette apparence d'honneur et de réserve que la méchanceté même et la corruption cherchent à se ménager. On a encore de lui une prétendue traduction en français, avec des remarques, des *Lettres* et des *Mémoires* de François Vargas, de Pierre Malvenda, touchant le concile de Trente, in-8; ouvrage entrepris pour calomnier cette grande assemblée de l'Eglise chrétienne, et en même temps les hommes illustres auxquels il attribue ce qu'ils n'ont jamais dit. (*Voyez* VARGAS.) Les productions qu'il avait enfantées étant catholique, sont un *Traité de la véritable religion*, in-4; et des *Paraphrases* sur saint Mathieu, sur saint Jean, et sur les Epîtres de saint Paul.

* VASSOULT (Jean-Baptiste) naquit à Bagnolet, près de Paris, vers 1667. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint aumônier de madame la Dauphine. Il est connu par quelques ouvrages, notamment par une *traduction de l'apologétique de Tertullien*, in-4 et in-12; elle est estimée par sa fidélité et son exactitude. L'abbé de Gourcy en donna une autre en 1780, avec des *remarques*, laquelle est préférée à celle de Vassoult. (*Voyez* GOURCY.) L'abbé Vassoult traduisit quelques autres livres de Tertullien; mais ces traductions sont demeurées inédites. On a en outre de lui les *Psaumes en forme de prières chrétiennes*. Il mourut à Versailles le 24 janvier 1745, âgé de 78 ans.

VAST (Saint). *Voyez* WAST.

VATABLE *ou plutôt* WATEBLED *ou* GASTEBLED (François), professeur de langue hébraïque, était natif non pas d'Amiens, comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée *Gamaches*. François Ier le fit, en 1530 ou 1531, professeur en hébreu au Collége royal qu'il venait d'établir. Il fut ensuite fait abbé de Bellorane. Robert Etienne ayant recueilli les *Notes* qu'il avait faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima l'an 1545, dans son édition de la Bible de Léon de Juda, en 2 vol. in-8; mais ces notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur, qui avait embrassé le calvinisme, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. L'inquisition d'Espagne ordonna aux théologiens de Salamanque de les purger de ce qui sentait l'hérésie, et permit qu'ainsi corrigées on les publiât en 1584. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris; mais on sent que cette défense, faite d'une main intéressée, ne valait pas mieux que les erreurs qui avaient dénaturé les notes de Vatable. Elles sont d'ailleurs estimées, parce qu'elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 vol. in-fol. (*Voyez* HENRI NICOLAS.) Ce savant mourut à Paris en 1547.

VATACE. *Voyez* JEAN DUCAS.

VATEAU. *Voyez* WATTEAU.

VATER (Abraham), né en 1684, devint par son mérite professeur de botanique et de médecine à Wittemberg, sa patrie. Il avait voyagé en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où le célèbre Ruysch lui apprit surtout l'art de ces belles injections, qui était son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'après avoir été son disciple il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre

de l'académie des curieux de la nature, de la société royale de Londres et de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, et quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue, 1° de l'*Utilité de l'anatomie*, contre ceux qui prétendent que l'art de guérir n'a, en général, pas fait des progrès proportionnels à l'importance qu'on attache à l'anatomie: ce qui ne paraît être que trop vrai (*voy.* HÉROPHILE); 2° *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum indicarum*, Wittemberg, 1722, in-4; 3° *Catalogue des plantes exotiques du jardin de Wittemberg*, 1738; 4° *Description du cabinet de Ruysch et des principaux cabinets d'histoire naturelle de l'Allemagne*. On a donné la description du sien sous ce titre: *Vateri Musæum, Anatomicum proprium*, in-4.

VATTEL (Emer de), né en 1714, dans la principauté de Neufchâtel en Suisse, est auteur de quelques traités de physique et de jurisprudence. Son principal ouvrage est *le Droit des gens*, ou *les Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite des nations et des souverains*, 1758, 2 vol. in-4; et 3 vol. in-12; ouvrage superficiel et déclamateur qui réunit le fanatisme de secte aux erreurs du déisme; la religion y est traitée comme une affaire de politique et même de caprice. On y examine sérieusement ce que le souverain doit faire *quand la nation se dégoûte de sa religion et en désire une autre*. Fier des applaudissemens des philosophes, il vint à Bruxelles vers l'an 1765, s'offrit à des gens en place de travailler à dénaturer la législation et les nations nationales, à faire goûter sa jurisprudence antichrétienne, son déisme et son fanatisme. Mais les conditions qu'il exigea pour rendre aux Belges un si grand service le firent renvoyer *manibus vacuis*, surtout après que l'impératrice Marie-Thérèse eut témoigné que cet avocat aventurier lui déplaisait. Vattel devint conseiller privé de l'électeur de Saxe, et mourut à Neufchâtel en 1767, à l'âge de 53 ans. L'abbé Caussin, membre de l'académie des sciences de Bruxelles, dans une Dissertation imprimée en 1768, a réfuté quelques erreurs de Vattel, mais ce sont les moindres et les plus indifférentes; il en eût trouvé bien d'autres, s'il avait voulu donner l'essor à son zèle, et s'il avait été moins prévenu pour un auteur qu'on ne peut considérer que comme un mauvais singe de Grotius et de Puffendorf, comme un publiciste paradoxal et dangereux.

VATTEVILLE. *Voyez* MONTCHRESTIEN.

VAUBAN. *Voyez* PRESTRE.

* VAUBAN (Anne-Joseph LE PRESTRE, comte de), arrière-petit-neveu du maréchal de ce nom, né à Dijon en 1754, entra, en 1770, comme sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucault, et passa bientôt dans le régiment de Chartres, avec le grade de capitaine. Il suivit ensuite en Amérique Rochambeau comme aide-de-camp, et revint en France en 1782, avec des dépêches de ce général. Peu après, il devint chambellan du duc d'Orléans et colonel du régiment d'infanterie de ce nom. Il émigra à l'époque du départ de Louis XVI pour Varennes, fit la campagne de 1762 comme aide-de-camp du comte d'Artois, accompagna ce prince en Russie, passa ensuite en Angleterre, et fit partie, en 1795, de l'expédition destinée pour les côtes de Bretagne. Après les désastres de Quiberon, où il pensa périr, il se vit obligé de chercher de nouveau un asile en Angleterre, puis en Russie; enfin il revint en France, et séjourna quelque temps à Paris avec la permission de la police, qui le fit arrêter néanmoins en 1806, et le retint long-temps prisonnier au temple. On lui enleva le manuscrit de ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*, et comme il y accusait avec beaucoup d'amertume la plupart de ses compagnons d'armes, et même ses anciens maîtres, le gouvernement s'empressa de les publier sous le nom du comte. On crut alors assez généralement qu'il n'était pas l'auteur du livre qu'on lui attribuait; cependant il fut répandu avec affectation au retour des Bourbons, et réimprimé dans les Cent-jours, et il ne paraît pas que l'auteur ait réclamé. M. de Beauchamp a ré-

futé quelques passages de ces *mémoires* qui sont devenus fort rares, dans la préface de la 4e édition de son *Histoire de la Vendée*. Le comte de Vauban qui avait été mis en liberté peu après la première édition de son ouvrage, s'était retiré dans le Charolois, où une partie de ses biens lui avait été rendue, et il y vivoit obscur. Lors de la restauration, il s'empressa de venir à Paris pour présenter ses hommages aux princes qu'il avait servis; mais n'ayant pu être admis à cet honneur, il en conçut un tel chagrin, qu'il retourna malade dans son pays, et y mourut le 20 avril 1816.

*VAUBERT (Luc), jésuite, naquit à Noyon le 8 octobre 1644, et entra dans la société le 21 septembre 1662, à l'âge de 18 ans. Après avoir fait son noviciat à Paris, il fut employé à l'enseignement, et professa successivement les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il fit les quatre vœux le 2 février 1678, et s'appliqua à la prédication. Il exerçait en même temps divers emplois. Il fut recteur et ensuite préfet des pensionnaires à Paris au collége de Louis le Grand. Il avait cultivé la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont des livres de *spiritualité*. On a de lui : 1° *Exercices de piété pour les associés à l'adoration perpétuelle du saint Sacrement*, Paris, 1699, in-12, réimprimés, ibid., 1711, même format; 2° *Traité de la communion*, ou *Conduite pour communier saintement*, Paris, 1704, in-12; 3° *la Dévotion à Notre-Seigneur J. C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1706, 2 vol. in-12, souvent réimprimés; 4° *Serenissimo duci Enguinensium post captum Limborgum et liberatam obsidione Hagenoani, carmen*, Paris, 1673, in-4. Il paraît que c'est la seule pièce imprimée qu'on ait du Père Vaubert. Il mourut à Paris le 5 avril 1716.

VAUCANSON (Jacques de), né à Grenoble en 1709, s'est fait un nom distingué parmi les mécaniciens du 18e siècle, et fut associé à l'académie royale des sciences de Paris. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ses automates : mais des travaux plus utiles et plus précieux à l'état sont les machines de son invention, en Languedoc et ailleurs, pour dévider la soie. Il mourut à Paris, le 21 novembre 1782, à 73 ans.

VAUGE (Gilles), prêtre de l'Oratoire, né vers 1617 à Beric, au diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin, son successeur, ont fait un cas particulier de ses talens. Le Père Vauge, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé, en 1739. Ses ouvrages sont : 1° le *Catéchisme de Grenoble*; 2° le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12; 3° un *Traité de l'espérance chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage, profond et solide, plein d'onction et de lumière, a été traduit en italien par Louis Riccoboni. On en a donné une nouvelle édition en 1777. 4° Quelques écrits sur les affaires du temps, où l'on s'aperçoit qu'il a été avec les gens du parti.

VAUGELAS. *Voyez* FAVRE.

VAUGIMOIS (Claude Fyot de), supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, mort en 1759, était d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui ont assez de cours. C'était un homme d'un caractère doux et d'une piété solide.

VAULUISANT. *Voyez* PRÉ (Cl. du).

VAUMORIÈRE (Pierre Dortigue, sieur de), gentilhomme d'Aix en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. On a de lui : 1° l'*Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon; 2° un recueil, assez mal choisi en 4 vol. in-12, de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer*; 3° un recueil de *Lettres* avec la *Manière de les écrire*, 2 vol. in-12; 4° un grand nombre de

Romans verbeux et sans vraisemblance.

VAUQUELAIN. *V.* FRESNAYE (La), *et* IVETAUX.

* VAUQUELIN (Louis-Nicolas), célèbre chimiste, né en 1763, à Saint-André d'Hébertot dans le Calvados, de parens pauvres et obscurs, dut tous ses succès à son travail et à sa persévérance. Il avait 14 ans lorsqu'il entra comme garçon de peine chez un pharmacien de Rouen; c'est au milieu des travaux fatigans auxquels il était condamné, qu'il prit le goût de la science dont il était appelé à reculer les bornes. Deux années après il vint à Paris, où des occupations moins multipliées lui permirent de se livrer à l'étude. Il s'y adonna avec trop peu de réserve, tomba malade et fut transporté à l'Hôtel-Dieu; dès qu'il fut guéri, il entra chez un pharmacien. Fourcroy qui visitait souvent cette pharmacie, prit Vauquelin en affection, et se l'associa bientôt. Vauquelin trouva ensuite les moyens d'avoir une pharmacie à son compte. Dès lors, sa situation devint plus heureuse; il put se livrer à ses études de prédilection. Ses travaux le firent bientôt connaître, et il devint successivement inspecteur des mines, membre de l'ancienne académie des sciences, puis de l'Institut, chevalier des ordres de la légion d'honneur et de Saint-Michel, professeur au muséum d'histoire naturelle, et à l'école royale de pharmacie, professeur de la faculté de médecine et du collége de France, inspecteur-général de la monnaie, membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Le nom de Vauquelin se trouve dans toutes les pages d'un traité de chimie; il n'est en effet aucune partie de la science qu'il n'ait explorée, et sur laquelle ses travaux n'aient jeté un grand jour. On peut dire qu'il a étendu le domaine de la chimie, par les analyses diverses qu'il a faites d'animaux, de végétaux ou de minéraux, dont les parties constituantes n'étaient pas entièrement connues. Toute la gloire de Vauquelin se trouve dans ses recherches scientifiques: cependant nous dirons qu'il était député du Calvados, lorsqu'il mourut dans son lieu natal le 14 novembre 1830. Vauquelin a rendu hommage à la religion en recourant aux sacremens et aux prières de l'Eglise. Ce n'était point un professeur brillant; il avait même quelque difficulté à s'exprimer; mais il était simple, méthodique, et possédait le talent de l'analyse. Vauquelin n'a publié *ex professo* que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8; mais il a laissé des *Mémoires* insérés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans les *Annales du muséum*, dans le *Journal de Physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans les *Recueils de l'académie des sciences*. Les plus remarquables sont: 1° *sur la nature de l'alun*, (Annales de chimie), 1797; 2° sur la *Nouvelle substance métallique contenue dans le plomb rouge de Sibérie*, (Chrôme), ibid., 1798; 3° *Notice sur la terre du Bresil*, ibid. Cette terre (la Glucine), était inconnue avant Vauquelin; 4° *Des Mémoires sur l'urine*, en société avec Fourcroy, ibid., 1799; 5° *sur l'eau de l'amnios des femmes et des vaches*; ibid., 1800; 6° *sur le verre d'antimoine*, ibid.; 7° *Observations sur l'identité des acides pyro-muqueux, pyro-tartareux, pyro-ligneux et sur la nécessité de ne plus les regarder comme des acides particuliers*, en société avec Fourcroy, ibid.; 8° *sur les pierres dites tombées du ciel*, ibid., 1803; 9° sur *le platine*, en société avec Fourcroy, ibid., 1804; 10° *sur la présence d'un nouveau sel phosphorique terreux, dans les os des animaux*, etc., en société avec Fourcroy, ibid., 1803; 11° *Examen chimique pour servir à l'histoire de la laite des poissons*, en société avec Fourcroy, ibid., 1807; 12° *Analyse de la matière cérébrale de l'homme; et de quelques animaux*, ibid., 1812; 13° *Expérience sur le Daphné alpina*, ibid.; 14° *Analyse de l'urine de l'Autruche, et expérience sur les excrémens de quelques autres familles d'oiseaux*, en société avec Fourcroy; (annales du muséum d'histoire naturelle), Paris, 1811. Vauquelin est l'un des fondateurs (1788) de la célèbre société philomathique, etc.

* VAUTRIN (Hubert), ancien jé-

suite, né à Saint-Nicolas en 1742, mort à Nancy en 1832, était chanoine de la cathédrale de cette ville; il est auteur de *l'Observateur en Pologne*, 1817, in-8, du *Cadran à la portée de tout le monde*, 1812, in-12, et de quelques *Mémoires de physique*.

VAUVENARGUES (Luc Clapiers, marquis de), né à Aix en 1715 d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, et fut capitaine au régiment du roi. La retraite de Prague, pendant trente lieues de glaces, lui causa des maladies cruelles qui lui firent perdre la vue, et causèrent sa mort en 1747, à l'âge de 32 ans. Nous avons de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*: ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, à Paris. Il y a de bonnes choses, mêlées de réflexions paradoxales et quelquefois peu religieuses; ce qui lui a mérité de la part de Voltaire d'être nommé un *prodige de vraie philosophie et de vraie éloquence* (*voyez Eloge funèbre* des officiers morts dans la guerre de 1741). Pour s'assurer plus certainement les éloges du grand philosophe, Vauvenargues a retranché dans la seconde édition qu'il a donnée de son ouvrage, ce passage remarquable: « Newton, » Pascal, Bossuet, Racine, Fénélon, » c'est-à-dire les hommes de la terre les » plus éclairés, dans le plus philosophe » de tous les siècles, et dans la force de » leur esprit et de leur âge, ont cru en » Jésus-Christ; et le grand Condé en » mourant répétait ces nobles paroles: » Oui, nous verrons Dieu comme il est: » *Sicuti est, facie ad faciem.* » *Voyez* le *Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire*, chap. 17. (Nous avons plusieurs éditions de Vauvenargues: une par M. de Fortia, en 1797, 2 vol. in-12; une autre de Suard, 1806, 2 vol. in-8, dans laquelle il y a des altérations, et où l'auteur s'efforce de prouver que Vauvenargues était incrédule. Nous ne voulons point nous prononcer sur ce sujet; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les philosophes le réclament fortement comme un des leurs, et que, d'un autre côté, il y a dans quelques passages de ses écrits une teinte philosophique (*voyez* son article dans Laharpe); mais d'autres morceaux démentent cette imputation, notamment sa belle *Méditation sur la foi*, terminée par une *Prière à Dieu*. Les ouvrages de Vauvenargues ont été beaucoup trop vantés par les écrivains philosophes. Son *Introduction à la connaisance de l'esprit humain* n'offre que des fragmens de différens genres, qui étaient des matériaux d'un grand ouvrage que les maladies continuelles de l'auteur, suivies d'une mort prématurée, ne lui permirent pas d'achever. Sa meilleure production est le *Recueil de ses maximes*, où l'on ne trouve ni le piquant ni le pitoresque de La Bruyère, ni le fini de la diction de Duclos: mais il a plus d'imagination dans le stile que ce dernier, et il parle à l'âme plus que tous les deux.)

*VAUVILLIERS (Jean-François), savant helléniste, né vers l'an 1698, à Noyer en Bourgogne, était fils de Jean Vauvilliers, professeur d'éloquence à l'université de Paris, et qui depuis devint lecteur du roi et professeur de grec au Collége royal. Le jeune Vauvilliers sortit de ses classes avec tant d'instruction, que de bonne heure il put suppléer son père dans les leçons qu'il faisait à l'université. Il savait aussi le grec parfaitement. En 1767, il fut nommé adjoint à l'abbé Vatry, titulaire alors, au Collége royal, de la chaire de cette langue. (*Voyez* Vatry.) En 1769 il lui succéda, et devint membre de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres. Vauvilliers se faisait remarquer par ses principes religieux, à une époque où ils commençaient à devenir rares parmi ceux qui cultivaient les sciences. Il n'était au reste occupé que de sa chaire et d'objets scientifiques, et il est vraisemblable qu'il ne se serait jamais occupé d'autre chose, si la révolution ne fût point survenue. En 1789, il fut nommé député suppléant aux états-généraux. Il était pieux et royaliste. Cependant, lorsqu'on forma la mairie de Paris, il fut encore nommé lieutenant de maire. En cette qualité il

présidait le bureau des subsistances, chargé de l'approvisionnement de la capitale. Il remplit cette mission difficile avec la plus scrupuleuse probité. Plusieurs fois il fut exposé sur les ports et dans les places publiques à la haine et aux insultes de la populace. Partout où il y avait quelque émeute, il s'y présentait avec calme, et s'il pouvait faire entendre sa voix éloquente, il était sûr de persuader. Cependant, lors de la découverte du fameux *livre rouge*, il s'y trouva porté pour une somme de 5,000 fr. C'était alors un crime. Vauvilliers donna sur cette gratification une explication plausible, et fit voir que ce n'était qu'une juste indemnité. Las néanmoins d'un emploi qui ne présentait que des dangers, il donna en 1791 sa démission de la place d'administrateur. En 1797, il se trouva compromis dans la conspiration de Brottier et Lavilleheurnois, comme *directeur général des approvisionemens* dans le plan de cette conspiration. Traduit au tribunal criminel de Seine-et-Oise, il y fut acquitté. Dans la visite de ses papiers, on trouva un *mémoire* sur les assemblées représentatives, au sujet duquel le ministre de la police Cochon fit, en février, un rapport au conseil des Cinq-cents. La même année, en avril, le département de Seine-et-Oise l'élut membre de ce conseil, et le 4 septembre suivant (18 fructidor), il se trouva du nombre de ceux que l'on condamna à la déportation. Il fut assez heureux pour se soustraire à l'exécution du décret. S'étant rendu en Suisse, il y reçut une lettre de l'empereur de Russié, Paul Ier, qui lui offrait un établissement dans ses états. En passant à Berlin pour se rendre à Pétersbourg, il fut accueilli par les Français qui y étaient alors, avec les égards et les sentimens d'estime dus à son mérite personnel, et à la conduite qu'il avait tenu. Paul Ier le reçut avec distinction, et lui fit une pension de 4,000 roubles. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Pétersbourg en 1800. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *Lettre aux auteurs du Journal des Savans, sur Horace*, 1767, in-12; 2° *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte*, ou *Lettres sur la législation de Lycurgue, en réponse aux doutes proposés par Mably*, 1769, in-12; 3° *Essai sur Pindare, contenant une traduction de ce poète, avec une analyse raisonnée, et des notes historiques, politiques et grammaticales*, le tout précédé d'un discours sur Pindare, et sur la vraie manière de traduire, 1772, in-12; 1779, in-12; 4° *Ludovico XV, laudatio funebris*, 1774, in-4, traduite en français, même année, même format; 5° *Sophoclis tragœdiæ septem græce, cum interpretatione latina et scholiis veteribus ac novis; edit. curavit Capperonnier; eo defuncto, edidit notas, præfationem et indicem adjecit J. F. Vauvilliers*, 1781, 2 vol. in-4; 6° *Idylle sur la naissance du Dauphin*, 1781; 7° *Abrégé de l'Histoire universelle*, en figures, avec des explications qui s'y rapportent, 1787, et années suivantes, grand in-8; 8° *Vies pour les recueils de portraits des hommes et des femmes illustres de toutes les nations*, par Duflot, 1787, in-fol.; 9° *Extraits des différens auteurs grecs, à l'usage de l'école militaire*, avec la traduction française et les explications grammaticales des mots, 1788, 6 vol. in-12; 10° *Le témoignage de la raison et de la foi sur la constitution civile du clergé*, ou *Réfutation du Préservatif contre le schisme de M. Larrière*, Paris, 1792, in-8 de 364 pages; 11° *Doctrine des théologiens*, ou 2e *partie du Témoignage*, 1792; 12° *Questions sur les sermens* ou *Promesses politiques en général, et en particulier sur le vœu de haine éternelle à la royauté*; œuvre posthume, Bâle, Tourneisen, 1794, in-8. On pourrait ajouter à cela le *Mémoire*, ou *Ouvrage théorique sur les assemblées représentatives*, trouvé manuscrit dans ses papiers. Cet écrit présentait une réunion d'idées générales sur la formation, la composition et les attributions des assemblées représentatives. Il paraît que l'auteur pensait que le meilleur mode de gouvernement représentatif serait de concentrer les pouvoirs dans une seule assemblée permanente ou perpétuelle.

VAUX (Noël de Jourda, comte de), maréchal de France, naquit en 1705 au château de Vaux, diocèse du Puy, d'une branche très pauvre de l'ancienne et noble famille de Jourda, originaire du Gévaudan, qui s'était établie en Velay. Entré au service, en 1724, comme lieutenant au régiment d'Auvergne, il servit aux siéges de Pizzigitone et du château de Milan; capitaine en 1734, il se trouva à l'attaque du château de Coloneo, et fut blessé aux batailles de Parme et de Guastalla. En 1738, il passa en Corse, et commanda en 1739 à Corté, avec un détachement de deux cents hommes de son régiment. Attaqué au couvent de Ghisoni par deux mille Corses, il fut blessé de deux coups de feu; mais il réussit à garder le poste. Le régiment d'Auvergne ayant été envoyé en Bohême en 1743, le comte de Vaux se distingua à la défense de Prague: détaché avec huit cents hommes au chemin couvert de la place, il y repoussa plusieurs fois l'ennemi, et ne la quitta qu'à la fin du siége. Les preuves de courage et de talent qu'il y donna lui valurent le commandement du régiment d'Angoumois. Employé en 1744 et 1745, dans l'état-major de l'armée, il se trouva aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, au combat de Rietzvaux, au siége de Fribourg, à la bataille de Fontenoy, se signala aux siéges de Tournay et Deudermonde, qu'il couvrit avec 1,500 hommes. Le roi lui donna le commandement d'Oudenarde en récompense de ses services. Lorsque le maréchal de Saxe entreprit le siége de Bruxelles, le comte de Vaux, à la tête de cinq mille hommes, fut chargé du passage du canal de Vilvorde; il fit deux cents prisonniers dans les redoutes, établit un pont sur le canal, et, lors de l'investissement de la place, il fut détaché à l'un de ses faubourgs à deux cents pas des fossés qu'il couvrit de redoutes. Après la prise de la ville, le maréchal de Saxe le chargea d'en porter la nouvelle au roi qui le nomma brigadier, et il servit en cette qualité aux siéges d'Anvers, de Namur, et à la bataille de Rocoux. On lui confia en 1747 l'investissement du Saz de Gand: il fit avec 6,000 hommes toutes les dispositions pour commencer ce siége, s'empara d'un fort et fit deux cents prisonniers. Un éclat de bombe l'atteignit au siége de Berg-op-Zoom. Détaché au village de Vouet, avec les volontaires de Bretagne et la brigade de Montboissiers, il y fut attaqué par dix mille hommes, et les força à la retraite; ce qui le fit nommer au commandement en second de la Franche-Comté. Envoyé en Corse pour s'y mettre à la tête des troupes, il fut fait lieutenant-général et employé à l'armée du maréchal de Broglie en 1760. Il assista à la bataille de Corbach, fut chargé de la défense de Friedberg, et commanda une colonne qui attaqua les redoutes de Cassel, et en chassa les ennemis; au mois d'août suivant, il eut ordre d'attaquer l'arrière-garde d'un corps de dix mille hommes, et la mit en déroute. A la fin de cette campagne, le commandement de Goettingue lui fut confié: investi dans cette place par l'armée du prince Ferdinand de Prusse, il fondit à différentes reprises sur les troupes qui s'étaient portées dans les villages voisins, tailla en pièces une partie, fit l'autre prisonnière, et obligea enfin le prince Ferdinand de lever ce siége, après lui avoir enlevé plus de trois mille hommes en différentes sorties. En 1761, il eut un cheval blessé sous lui à Vilingshausen, et ses habits furent criblés. L'armée eut à peine passé le Weser, qu'il fut détaché avec six mille hommes pour pousser l'ennemi au delà de l'Eure; et, lorsqu'on résolut d'assiéger Wolfenbuttel, il fut chargé de reconnaître la place. Au commencement de 1762, il servit au corps de réserve du comte de Lusace; mais ce corps ayant rejoint le gros de l'armée, le comte de Vaux retourna à Goettingue. Bientôt après il fit éclater de nouveau sa valeur au combat de Johannisberg, et à celui qu'il livra avec le marquis de Poyanne aux troupes légères des ennemis. Employé en 1763, dans les trois évêchés, il fut nommé commandant en second de cette province, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1764. En 1769, le comte de Vaux fut

envoyé pour soumettre la Corse, qui jusque là avait opposé une résistance invincible. Il y débarque le 9 avril, bat les Corses le 5 mai, s'empare de leur camp de Saint-Nicolas, et le 7 les débusque des hauteurs de Sento, où il établit son quartier-général. Le 8 du même mois les Corses ayant essayé de surprendre le camp des Français, sont repoussés avec une perte considérable. Le 21 M. de Vaux entre dans Corté, le 5 juin passe le Vecchio sous le feu des ennemis, le 7 il arrive et s'établit à Bogognano; le 13 Pascal Paoli quitte la Corse sous pavillon anglais avec plusieurs autres chefs insurgés. Le 14 le comte de Vaux part de Bogognano pour aller recevoir les soumissions du reste des Pièves de l'île. On trouve dans les *Mémoires de Dumouriez* des détails sur cette campagne; ce général, auquel on ne peut refuser une grande science militaire, donne de justes éloges au comte de Vaux. Cette conquête, la seule conservée du règne de Louis XV, influa sur les destinées de la France; le 15 août de la même année, naquit à Ajaccio Napoléon Buonaparte. Après la réduction de la Corse, M. de Vaux fut employé successivement dans la généralité de Paris, dans les divisions de Provence et d'Alsace, et au camp de Vessieux. En 1779 et 1780, il commanda l'armée des côtes de Bretagne et de Normandie, et passa au commandement du comté de Bourgogne. Enfin les preuves de talens et de courage qu'il avait données pendant près de soixante ans, dans dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles, lui méritèrent la dignité de maréchal de France, que Louis XVI lui conféra le 14 juin 1783. Envoyé en Dauphiné pour y apaiser les premiers fermens de la révolution, le maréchal de Vaux mourut à Grenoble le 14 septembre 1788. Son corps fut déposé dans l'église de Retornac, pour être ensuite transféré au château de Vaux; mais en l'exhumant, les Vandales révolutionnaires empêchèrent que ses cendres fussent confiées au mausolée que devait exécuter son compatriote Julien, l'un de nos meilleurs sculpteurs. Près Villejuif, banlieue de Paris, est un obélisque, où est déposé le cœur du maréchal de Vaux : on y lit entr'autres inscriptions :

> Ci gît le cœur d'un vrai héros:
> Dans la paix et sous nos drapeaux,
> Il consacra toute sa vie,
> A bien servir son Dieu, son prince et sa patrie.

Observateur zélé de la discipline, sévère, mais juste et humain, désintéressé, ennemi de ce faste qui corrompt une armée autant qu'il l'embarrasse, le maréchal de Vaux donna toute sa vie l'exemple des vertus militaires, et surtout d'une scrupuleuse probité. Après avoir commandé l'expédition destinée pour l'Angleterre, il demeurait encore en 1781 à la tête des troupes assemblées en Bretagne; à la fin du premier mois de service, le trésorier de l'armée lui apporta la même somme qu'il lui avait comptée l'année précédente pour le mois correspondant : « Il ne m'en faut que la moitié, dit le comte de Vaux; n'ayant plus les mêmes dépenses à faire, je n'ai plus besoin du même traitement : » et il écrivit sur le champ dans ce sens au ministre de la guerre : celui-ci répondit qu'il avait mis sa lettre sous les yeux du roi, et que Sa Majesté voulait qu'il reçût la somme entière comme témoignage de la satisfaction qu'elle avait de ses services. « Je » ne puis accepter, écrivit le comte, » cette marque de bonté du roi, et ce » sera le seul ordre de Sa Majesté » auquel durant tout le cours de ma vie » je me serai cru dispensé d'obéir. » Le maréchal de Vaux mourut sans laisser de postérité masculine : il n'avait que deux filles, les marquises de Vauborel et de Fougières; il ne reste de sa maison que deux branches cadettes, les Jourda de Vaux de l'Huiller et les Jourda de Vaux de Foletier. — Alexis de Vaux de l'Huiller, jeté sur la plage de Quiberon en 1795, par cette fatalité dont tant de Français furent victimes, voyant à ses côtés son frère aîné blessé à mort, quoique perdant lui-même son sang par suite d'une blessure, le porta à la nage jusqu'au vaisseau, et revint combattre dans les rangs de ses camarades. — Dans le carnage qui eut lieu à Lyon, après le siége, un enfant avait paru toucher les

agens de Robespierre. « Jeune citoyen, » lui dirent-ils, c'est sûrement ton père » qui t'a séduit, abjure ses principes, et » tu auras la vie. — *Mon père ne m'a » pas séduit*, répond le jeune de Vaux de » Foletier, *il va mourir pour son Dieu et » pour son roi; je sers la même cause, » et je m'estime plus heureux de » mourir avec mon père que de vivre » parmi vous.* » Les bourreaux attachèrent cet enfant par le bras, au bras de son père, et ensemble ils furent conduits au supplice.—On peut consulter, sur la vie du maréchal de Vaux, le *Journal de Paris*, du 1er octobre 1788, le *Journal encyclopédique* du mois de décembre de la même année; *l'Histoire de la guerre de sept ans*, traduite de l'allemand par le baron de Bock, Metz, 1789; l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France du président Hénault, continué par Valckenaër; Histoire de France d'Anquetil*; les *Histoires de l'île de Corse*: l'*Histoire et statistique du Velay*; la *Vie et les crimes de Robespierre*, Augsbourg, 1795; le *Dictionnaire historique des généraux français*, par le chevalier de Courcelles; le *Dictionnaire universel de la noblesse de France*; la *Biographie universelle*; *les noms des victimes aux monumens funèbres de Lyon et de Quiberon*; le *Journal de la Haute-Loire*, du 27 septembre 1815, etc.

VAUX. *Voyez* DEVAUX.

* VAUXCELLES (Simon Jérôme BOURLET de), né en 1734 à Versailles, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit une grande réputation comme prédicateur du roi. L'oraison funèbre du comte d'Eu, prince de Dombes, qu'il prononça, lui valut une abbaye et la place de bibliothécaire à l'arsenal. Il voyagea en Italie, et en rapporta des connaissances très étendues sur les arts. Doué d'un esprit cultivé, il était en relation avec tous les hommes distingués de son siècle, et surtout avec Delille, Thomas, Laharpe et Fontanes. Le *Mémorial*, journal qu'il rédigea avec les deux derniers, le fit comprendre dans la proscription du 18 fructidor; mais il eut le bonheur de s'y soustraire. Il mourut le 17 mars 1802. On a de lui: 1° *Eloge de d'Aguesseau*, 1760, in-8; 2° *Panégyrique de S. Louis*, 1761, in-8; 3° *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4; 4° un *Discours aux enfans du duc d'Orléans sur la mort de leur aïeul*, 1786, in-8; 5° le *Discours préliminaire* de la nouvelle édition des *Lettres de Sévigné*, Paris, 1801, 10 vol. in-12; 6° un grand nombre de *Dissertations littéraires*, insérées dans les journaux, qui font l'éloge de son goût. Il a été un des coopérateurs de la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'académie*, donnée par Schmitt.

VAUX-CERNAY (Pierre de), religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Vaux-Cernay, près de Chevreuse, écrivit, vers l'an 1216, l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, a donné, en 1615, une bonne édition de cet ouvrage, qui peut être utile pour les évènemens du 13e siècle, et pour réfuter des écrivains modernes qui ont voulu faire l'apologie de ces fanatiques.

VAUZELLE (Pierre). *Voyez* HONORÉ de Sainte-Marie.

*VAVASSEUR (Le Père François), jésuite, né en 1605 à Paray, dans le diocèse d'Autun, devint interprète de l'Ecriture sainte dans le collége des jésuites à Paris, où il finit ses jours en 1681, à 76 ans, avec la réputation d'un religieux plein d'une piété solide et sans minuties. Le Père Vavasseur s'est principalement distingué sur le Parnasse latin; mais il est plus recommandable par l'élégance et la pureté du stile, que par la vivacité des images et l'élévation des pensées. Le Père Lucas, son confrère, a publié le recueil de ses poésies en 1683. On y trouve: 1° le poème héroïque de *Job*; 2° plusieurs *Poésies* saintes; 3° le *Theurgicon*, en 4 livres, ou les *Miracles de J. C*; 4° un livre d'*Elegies*; 5° un autre de *Pièces épiques*; 6° trois livres d'*Epigrammes*, dont plusieurs manquent de sel. Les bons critiques lui reprochent une exactitude trop scrupuleuse, et qui est plus d'un grammairien que d'un poète. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été

recueillis à Amsterdam, 1705, in-fol. Ils renferment : 1° un *Commentaire* sur Job et sur Osée ; 2° *De forma Christi*, Paris, 1649, in-8. Il y réfute le sentiment de Nicolas Rigault, qui avait soutenu dans des Notes sur Tertullien, et dans une Dissertation à la fin de son édition de saint Cyprien, que J. C. était difforme. Il s'y déclare également contre ceux qui appliquent trop littéralement au Sauveur ces paroles du psaume 44 : *Speciosus forma præ filiis hominum*. 3° Un Traité *De ludicra dictione*, ou du stile burlesque, contre lequel il s'éleva avec force ; 4° un Traité *de l'Epigramme*, qui offre quelques bonnes réflexions ; 5° une *Critique* de la Poétique du Père Rapin, critique pleine d'humeur, et qui prouve qu'il n'écrivait pas aussi bien en français qu'en latin.

VAYRAC (L'abbé Jean de), né en Auvergne, (d'où il passa en Espagne, où il demeura vingt ans, et revint à Paris en 1710). Il est auteur d'une bonne *traduction* des Mémoires du cardinal Bentivoglio, et d'une description de l'*Etat présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact, où il prouve que tout ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne n'est qu'un enchaînement de fables ou de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Il n'y a pas d'autre Français qui ait parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. Il est étonnant que l'abbé Bérault, dans son *Histoire ecclésiastique*, ouvrage, à quelques inconséquences près, très estimable, ait mieux aimé copier le socinien Limborch que le judicieux et équitable de Vayrac (*Voyez* LIMBORCH). (Parmi les divers ouvrages de cet auteur, on cite aussi avec éloge son *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1719, 4 vol. in-12, et puis 5 vol. in-8.)

VEBER. *Voyez* WEBER.

VECCHIETTI (Jérôme), savant florentin du 17e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, et en prit les degrés ; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo et de sacrorum temporum ratione*, *lib.* 8, in-fol. Cet ouvrage, rare et plein de recherches savantes, fut imprimé à Augsbourg en 1621. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en prison, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avait avancé dans son ouvrage, que *J. C. ne fit pas la pâque la dernière année de sa vie, et qu'à la dernière cène il ne se evit p oint de pain azyme* : opinion qui, vu le sens et l'explication de l'auteur, ne méritait peut-être pas un traitement si rigoureux.

* VECCHIETTI (Jean-Baptiste), prêtre et orientaliste, frère du précédent, naquit à Cosenza en 1631, étudia avec succès les langues orientales, et surtout l'arabe et le persan. Il fut attaché à la cour de Rome, qui le chargea d'entreprendre en Perse, en Egypte, des voyages qui le rendirent célèbre ; il parcourut ces pays pendant plusieurs années. Il a écrit en 1668 une *Relation de la Perse*, qui n'a pas été imprimée, et dont le manuscrit existe à Venise dans la bibliothèque de Nanni, où l'on trouve aussi la *Vie* de l'auteur, par son frère Jérôme. Cette *Vie* a été publiée par Morelli, à la fin du *Catalogue des manuscrits italiens de Nanni*, Venise, 1776. Vecchietti mourut en 1619.

VECCUS (Jean), *Chartophylax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartes de Sainte-Sophie à Constantinople, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage, par son éloquence et son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentait le schisme, ayant été déposé, Veccus fut élevé sur le siége patriarcal en 1275. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intentèrent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta, en 1279, à envoyer la démission de son patriarcat à l'empereur,

et à se retirer dans un monastère; mais ce prince le rappela peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic, qui lui succéda, se laissant conduire par la princesse Eulogie sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus, et le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avait composé plusieurs *Ecrits* pour la défense de la vérité, et il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise latine. *Voyez* le *Recueil* d'Allatius sur la procession du Saint-Esprit, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4

VEDELIUS (Nicolas), né à Hegenhausen, dans le Palatinat, en 1596, enseigna la philosophie à Genève, puis la théologie et l'hébreu à Deventer et à Franeker, et mourut le 26 septembre 1642. On a de lui : 1° un Traité contre les arminiens, intitulé : *De arcanis arminianismi*, 1632 et 1634, 4 parties in-4. Il prétend que les arminiens veulent introduire un athéisme raffiné : attribution gratuite qui sent l'esprit de parti ; le gomarisme ferait plutôt des athées que l'arminianisme. 2° Plusieurs ouvrages de controverse, presque tous contre Baronius et Bellarmin; eeux même de son parti en ont été si peu contens, qu'ils se sont appliqués à le combattre.

VEEN (Othon Van). *Voyez* VENIUS.

VEENHUSEN (Jean), littérateur hollandais, vivait sur la fin du 17e siècle. Il professa des belles-lettres avec succès, et travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons sont celles de Stace et de Pline le Jeune, dites *Variorum*. Le Stace fut imprimé à Leyde, in-8, en 1661; et le Pline, en 1669, ibid., aussi in-8.

VEENINX (Jean-Baptiste), peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avait une facilité étonnante : son pinceau suivait en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres : histoire, portraits, paysages, marines, fleurs, animaux.

VEGA (André), théologien scolastique, né à Ségovie, fut cordelier et mourut en 1570, après avoir assisté avec éclat au concile de Trente. On a de lui : 1° les Traités *de Justificatione; de Gratia; de Fide, operibus et meritis*, Alcala, 1564, in-fol.; 2° un *Commentaire* sur les Psaumes.

VEGA (Lopes de), poète espagnol, appelé aussi *Lope Felix de Vega Carpio*, naquit à Madrid, en 1562, d'une famille noble. Ses talens lui méritèrent des places et des distinctions. Il fut secrétaire de l'évêque d'Avila, puis du comte de Lemos, du duc d'Albe, etc. Après la mort de sa deuxième femme, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de prêtrise, et fut fait aumônier de l'ordre de Malte. Ce poète se fit rechercher par la douceur de ses mœurs et par l'enjouement de son esprit. Jamais génie ne fut plus fécond pour composer des *Comédies*. Celles qu'on a rassemblées composent vingt-cinq volumes, dont chacun renferme douze pièces de théâtre. L'on assure même que ce poète avait fait jusqu'à dix-huit cents pièces en vers. On comprend qu'une si grande facilité ne s'allie pas constamment avec le jugement et le goût. Ses pièces dramatiques ont plusieurs défauts; mais on y trouve un stile brillant et classique, de l'invention, et elles ont été fort utiles à plusieurs poètes français. On a encore de cet auteur d'autres ouvrages, comme *la Voga del Parnasso;* diverses *Nouvelles;* le *Laure del Apollo; Nise couronnée* ou *Inès de Castro; Jerusalem conquistada*, poème héroïque; *Mamarraquiz*, poème burlesque; d'autres poèmes et un grand nombre de poésies lyriques. Il mourut en 1635, à soixante-treize ans.

VÉGÈCE (Flavius-Vegetius-Renatus), auteur qui vivait dans le 4e siècle, du temps de l'empereur Valentinien II, à qui il dédia ses *Institutions militaires;* ouvrage où il traite d'une manière fort méthodique et fort exacte de ce qui concernait la milice romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. Sa version a paru en un volume in-12, en 1743, à Paris, avec une Préface et des remarques, et a été réimprimée à Amsterdam, in-8, en 1744. Végèce a donné aussi un *Art vétérinaire*, dans *Rei rusticæ scriptores*,

Leipsick, 1735, 2 vol. in-4, qui a été traduite par M. Saboureux de la Bonnetrie, Paris, 1775, in-8, et qui forme le tome 6me de l'Economie rurale, 6 vol. in-8. On a imprimé ses *Institutions militaires* avec les autres écrivains sur l'art militaire, *cum notis Variorum*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8, et, séparément, à Paris, 1762, in-12. (La dernière édition en France, de Végèce, est celle de Strasbourg, 1806, in-8.)

VEIENTO. *Voyez* FABRICIUS-VEIENTO.

VEIL (Charles-Marie de), fils d'un juif de Metz, fut converti par le grand Bossuet. Il entra dans l'ordre des augustins, et ensuite chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur, et où il professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de Saint-Ambroise de Melun, apostasia bientôt après, abjurant en Angleterre la religion catholique pour se marier avec la fille d'un anabaptiste, et mourut vers 1699, après avoir publié des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte. Il est un des premiers qui se soient élevés contre l'*Histoire critique du vieux Testament*, par Richard Simon, dans une lettre imprimée et adressée à M. Boyle.

* VEITH (Laurent-François-Xavier), jésuite et théologien, né à Augsbourg le 3 décembre 1725, d'une famille honorable, prononça ses derniers vœux à Dillingen en 1760, fut reçu docteur en théologie, et, après avoir enseigné la rhétorique et la philosophie, occupa une chaire d'Ecriture sainte et de controverse à Ingolstadt. Lors de la suppression de la société en 1773, il devint professeur de théologie au lycée catholique d'Augsbourg, et consacra ses talens et son érudition à la défense des doctrines catholiques. Il mourut le 9 octobre 1796. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : 1° *De primatu et infallibilitate romani pontificis*, 1781, in-8, réimprimé à Malines en 1824, et dédié à notre saint père le pape Léon XII. Cet opuscule est accompagné de plusieurs documens curieux. 2° *Edmundi Richerii doctoris Parisini systema de ecclesiastica et politica potestate singulari dissertatione confutatum*, 1783, in-8, nouvelle édition, Malines, 1825, avec un discours préliminaire sur la vie et les écrits de Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro. Cet ouvrage fut loué lorsqu'il parut par Zillinger, et Pie VI adressa à l'auteur un bref de satisfaction; 3° *De gemina delectatione cœlesti ac terrena relative victrice*, 1785, in-8, et Malines, 1826; 4° *des Avis et des règles pour ceux qui veulent étudier l'Ecriture*; 5° *Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Augsbourg, de 1789 à 1795, 8 parties, réimpr. à Malines, 1824, 5 vol. in-12, avec une *Notice* sur l'auteur. Cet ouvrage lui valut un second bref de satisfaction du pape, sous la date du 1er juin 1790. Veith y passe en revue toutes les objections que les incrédules modernes ont faites ou répétées contre les livres saints, et y donne les solutions des saints Pères, des apologistes anciens et nouveaux, français, allemands, italiens, etc.

* VELASCO (Grégoire-Hermandez de), poète espagnol, naquit à Tolède vers l'an 1540, étudia à l'université d'Alcala de Hénarès, où il apprit la théologie; mais il se consacra entièrement aux belles-lettres. Velasco fut compté parmi les meilleurs poètes de sa nation. Il ne reste de lui que deux traductions, dont le mérite justifie la réputation qu'il s'était acquise. Ces traductions, en vers espagnols, sont : 1° l'*Enéide* de Virgile, imprimée à Tolède, Madrid, Anvers, Sarragosse, Valence, etc.; 2° *De partu Virginis*, poème de Saunazar, imprimé à Tolède, Madrid, etc.

VELASQUEZ (Jean-Antoine), jésuite, né à Madrid l'an 1585, mourut en 1669. Après avoir été plusieurs fois recteur, il fut fait provincial. Le roi Philippe IV le fit venir à sa cour, et le fit conseiller de la congrégation de la Conception immaculée. On a de lui : 1° un *commentaire* latin sur l'Epître aux Philippiens, en 2 vol. in-fol., aussi diffus que savant; 2° divers *Ecrits* en faveur de l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

VELASQUEZ (don Diégo de Silva), peintre né à Séville en 1599, se rendit à Madrid : il y devint chef d'école espagnole, et ses talens furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Un génie hardi, un coloris vigoureux, une touche énergique, font de lui un artiste célèbre. Philippe IV l'aimait, il se plaisait en sa compagnie, et prenait un plaisir singulier à le voir peindre. Il ajouta aux honneurs dont il l'avait comblé la dignité de chevalier de Saint-Jacques, et lui fit faire à sa mort de magnifiques funérailles. (Velasquez étudia en Italie les ouvrages de Titien, de Tintoret, de Paul Véronèse, etc. Il se rendit si fameux, que ses voyages étaient comme un triomphe. Arrivé à Rome, le pape Innocent X lui commanda son portrait, qui rappela les prodiges de l'art racontés de celui de Léon X, fait par Raphaël et le Titien : il trompa l'œil des spectateurs, qui crurent que c'était le pape lui-même. Nous citerons parmi ses nombreux tableaux les *Fileuses*, le *Couronnement de la Vierge*, la *Prise d'une ville par don Ambrosio de Spinosa*, etc. Dans le portrait, on ne peut lui comparer que le Titien et Van-Dick. Mengs fait les plus grands éloges de Velasquez dans sa *Lettre* à don Antonio Pons. Le Musée de Paris possède un tableau de Velasquez.)

* VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), savant espagnol, marquis de Valdeflores, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, etc., naquit à Malaga le 5 novembre 1722. Après avoir fait ses études à Grenade et à Malaga, dans le collége des jésuites, il se rendit à Madrid, où il se livra entièrement à l'histoire et aux antiquités. Le succès de ses ouvrages le fit recevoir comme membre à l'académie d'histoire de Madrid, et à celle des inscriptions et belles-lettres de Paris, et dans plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe. Il aurait pu jouir tranquillement de la réputation que ses talens lui avaient justement acquise, et jouir même des faveurs de la cour, sans un caractère trop indépendant, et des principes peu orthodoxes. Le marquis de Velasquez était infecté de philosophisme, renfermait dans sa maison des ouvrages sévèrement défendus, et n'avait pas même la prudence de cacher ses opinions en public. Le gouvernement et la religion étaient tour à tour l'objet de ses sarcasmes. Il avait déjà reçu plusieurs admonestations infructueuses de la part des autorités civiles et ecclésiastiques, lorsque, pendant les troubles de Madrid (1766), qui furent suivis de l'exil du ministre Esquilache, parurent différens pamphlets qui furent attribués au marquis de Valdeflores. Il put néanmoins se laver de cette accusation; mais un ouvrage qu'il publia à la même époque sur la *galanterie*, éveilla l'attention du gouvernement. Il fut arrêté dans sa maison, en octobre de la même année 1766, et enfermé dans le château d'Alicante. On saisit ses papiers, parmi lesquels on a à regretter plusieurs ouvrages relatifs aux sciences, que le marquis réclama dans la suite, et qu'il ne put jamais obtenir. Plusieurs amis, s'étant intéressés en sa faveur, obtinrent enfin sa liberté, et il se retira alors dans sa maison de campagne, près de Malaga; il y mourut d'une attaque d'apoplexie, en décembre 1772, à l'âge de cinquante ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Essai sur des caractères inconnus, gravés sur quelques médailles et monumens d'Espagne*, Madrid, 1752, in-4; 2° *Origine de la langue et de la poésie castillane*, excellent ouvrage qui a eu plusieurs éditions; 3° *Annales de la nation espagnole, depuis son origine jusqu'à l'invasion des Romains*, Malaga, 1759, in-4; 4° *Jugement sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, Malaga, 1759; 5° *Notice sur le voyage d'Espagne, fait par ordre du roi, et sur l'histoire générale de cette nation, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année* 1516, *d'après les monumens recueillis dans ce voyage*, Madrid, 1765, in-4; 6° *Collection de divers écrits sur l'art de la galanterie*, avec des notes de plusieurs auteurs, par Liberio Vezanio, recueillies par don Louis de Valdeflores, 6e édition, remplie de vérités utiles, d'allégories, etc.; 6° *Galanteriopolis*, de l'imprimerie de Lindo Nonito, *l'an* 64

de l'ère vulgaire de la galanterie française (Madrid, 1766). Ce livre est une satire violente contre les mœurs du temps, et notamment contre le gouvernement espagnol. Il contient en outre des images assez libres, et contraires à ces mêmes mœurs que Velasquez s'efforce de critiquer. Ses autres ouvrages, imprimés plusieurs fois, sont : 7° *Histoire naturelle de l'Espagne* ; 8° *Géographie de l'Espagne* ; 9° *Essai d'une Histoire universelle* ; 10° *Histoire de la ville de Malaga* ; 11° *Théorie sur les médailles d'Espagne* ; 12° *Description des royaumes de Tunis et de Maroc* ; 13 *OEuvres poétiques*, très estimées, et qui placent l'auteur au rang des bons poètes espagnols. Le marquis de Velasquez avait entrepris plusieurs voyages sur les côtes d'Afrique, en Italie et en France : il demeura quelque temps à Paris, où il se lia, dit-on, avec plusieurs philosophes.

*VELD (Jacques), savant religieux augustin de Bruges en Flandre, docteur de Louvain en 1571, successivement prieur et provincial dans son ordre, mort à Saint-Omer dans le monastère de Saint-Bertin, en 1583, où il s'était retiré lorsque le magistrat de Bruges, qui avait épousé les intérêts des hérétiques, l'eut exilé en 1578. Ce savant religieux a composé : 1° *Tabulæ in Evangelia et epistolas quadragesimales*, Louvain ; 2° des *Paraphrases* sur les Evangiles, sur les Epîtres du Carême, et sur la Passion ; 3° *Commentaria in Danielem prophetam*, 1576, in-8. Ce commentaire n'est bon que pour les prédicateurs.

VELDE (Charles-François-Vander), né à Breslau le 17 septembre 1779, remplit en Silésie différentes fonctions de magistrature, et se distingua dans les lettres. Il donna d'abord de *petites pièces* dans les journaux, ensuite il travailla pour les théâtres ; mais n'obtenant que peu de succès, il se livra tout entier à la composition de ses romans qui lui ont mérité le nom de *Walter-Scott allemand*. Quoiqu'il soit loin de l'égaler, on peut dire cependant qu'il lui est quelquefois égal, par des tableaux de mœurs fort exacts et fort touchans. Une mort prématurée l'a enlevé aux lettres dans le mois de mars 1824. Depuis 1817 il travaillait au *Journal du soir*, et cette feuille lui dut la vogue qu'elle eut dès ce moment. Ses *OEuvres* ont paru à Dresde en 14 v. in-8 ; 1823, 2e édition, 18 vol. Plusieurs de ses romans ont été traduits en français, et forment la première livraison des *Romans historiques de Vander-Velde*, collection commencée en 1826, qui doit avoir environ 20 vol. in-12.

VELEZ. *Voyez* GUEVARA.

VELLEIUS-PATERCULUS, né d'une famille illustre, originaire de Naples, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguste, sous lequel il avait servi. Il fit des campagnes dans différens pays, suivit Tibère dans toutes ses expéditions, et fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident*. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne histoire grecque, avec l'histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la sixième année de Tibère. Cet auteur est inimitable dans ses portraits ; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse et un agrément qu'il est difficile d'égaler ; mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibère et Séjan. Il ne voyait en eux que les bienfaiteurs de Paterculus, tandis que le reste du genre humain y voyait des monstres. Rhenanus a publié cet auteur en 1520, et depuis ce temps il y en a eu grand nombre d'éditions (les plus récentes sont celles de Barbou, 1746, in-12 ; de la *Collection des classiques latins* de Lemaire, 1822, in-8 : Doujat le traduisit en français, avec des supplémens qui n'ont pas satisfait les gens de goût. On préfère à sa version celle de l'abbé Paul, publiée à Avignon en 1784, in-8 et in-12), qui elle-même a été oubliée depuis que M. Panckouke a publié dans sa *bibliothèque latine-française*, celle de M. Després, 1825, 1 vol. in-8.

VELLY (Paul François de), né le 9 avril 1709 à Crugny, près de Reims, entra dans la société des jésuites, et en

étant sorti 11 ans après, il se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France* lui assigne un rang parmi les historiens. Il en a publié les six premiers volumes in-12; le septième, qu'il avait achevé, et le huitième auquel il avait presque mis la dernière main, ont été publiés par Villaret. Son stile, sans être d'une force et d'une élégance à se faire remarquer, est aisé, simple, naturel et assez correct. Il respire un air de candeur et de vérité qui plaît dans le genre historique; mais il ne faut pas s'y tromper : l'auteur a ses préjugés et ses prédilections auxquels il n'hésite pas de sacrifier les faits plus connus. Le clergé, suivant la remarque de Palissot, n'est pas toujours traité dans ce livre avec impartialité. Villaret a continué cet ouvrage jusqu'au dix-septième volume (*voyez* VILLARET); il a eu pour successeur Garnier, condamné à être remplacé par le prolixe et fastidieux Fantin-Desodoards. L'impartialité n'est le caractère d'aucun de ces auteurs. L'abbé Velly mourut d'un coup de sang, le 4 septembre 1759, à 48 ans. Il s'était annoncé dans la littérature par une traduction française de la Satire du docteur Swift, intitulée *John Bull*, ou *le Procès sans fin;* elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

VELSEN (Gérard). *Voyez* FLORENT V, comte de Hollande.

* VELTHEIM (A.-F., comte de), minéralogiste, né à Brunswick vers l'an 1740. Il remplit, pendant plusieurs années, la place de surintendant des mines de l'électorat de Hanovre. Il a publié sur la *minéralogie* différens ouvrages qui établirent sa réputation. L'université de Hanovre lui conféra le grade de docteur, et le roi de Prusse lui accorda le titre de comte. Il se démit de sa place de surintendant, se retira dans ses terres, où il ne s'occupa que de son étude favorite. Il y fit de fort belles découvertes, soit sur *les vases myrrins des anciens*, qu'il expliquait par des séatiles; soit sur les *onyx*, sur la *statue de Memnon en Egypte*, sur les *fourmis des Indes*, qui entassaient de l'or dans leurs fourmilières, etc.; et il publiait ces ingénieuses découvertes en forme de petites *dissertations*. On a encore de lui plusieurs *Mémoires* intéressans sur l'art de fabriquer les glaces; une *Nouvelle explication du vase de Barberini*, etc. Le comte de Veltheim mourut à Brunswick le 20 octobre 1801.

VELTHUYSEN (Lambert), *Velthuysius*, né à Utrecht en 1622, défendit avec ardeur les opinions de Descartes. Il fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur excessive avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques le fit déposséder vers 1665. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis en deux vol. in-4, Rotterdam, 1680. On y trouve : 1° *Tractatus moralis de naturali pudore et dignitate hominis, in quo agitur de incestu, voto castitatis*, etc., où il y a de bonnes choses mêlées d'assertions fausses; 2° *De usu rationis in theologia;* 3° une *Apologie* du Traité *de Cive* de Hobbes, qui ne fit pas revenir les gens sensés de l'idée qu'ils s'étaient faite de cet impie, et qui nuisit beaucoup à la réputation de l'apologiste; 4° *De articulis fidei fundamentalibus et cultu naturali;* ouvrage plein de paradoxes.

VENANCE (Saint), né à Camerino, ville de la Marche d'Ancône, était encore fort jeune lorsqu'il fut mis à mort pour la foi vers 250, durant la persécution de Dèce; ses reliques se gardent précieusement à Camerino. Les hymnes qu'on récite dans son office sont bien faites et pleines de poésie.

VENANCE-FORTUNAT (Venantius-Honorius-Clementianus-Fortunatus), né près de Trévise, en Italie, fit ses études à Ravenne, et alla ensuite s'établir à Tours. Ses talens et ses vertus le lièrent d'une étroite amitié avec Grégoire, évêque de cette ville. La pieuse reine Radegonde l'invita à venir à Poitiers, et le prit à son service; il donna des préceptes de politique à Sigebert, qui en faisait beaucoup de cas. Il fut ordonné prêtre à Poitiers en 565, élevé,

selon la plus commune opinion, sur le siége de cette ville, après la démission de Platon. Fortunat finit saintement ses jours vers 609, et l'on célèbre sa fête à Poitiers le 14 décembre. On a de lui : 1° une *Vie de saint Martin*, en vers, composée d'après la Vie du même saint par Sulpice-Sévère. Venance-Fortunat dit qu'il composa ce poème pour remercier saint Martin de ce qu'il avait été guéri d'un mal d'yeux par son intercession ; 2° des *Poésies* divisées en 11 livres, publiées avec la *Vie* de saint Martin, par le Père Brower, jésuite ; Mayence, 1630, in-4 ; 3° une *Explication de l'Oraison dominicale*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, dans la Bibliothèque des Pères et dans les *Orthodoxographa*, avec l'*Explication du Symbole des Apôtres*, du même auteur ; 4° *Explication du Symbole de saint Athanase*, que Muratori a donnée dans les *Anecdota latina* ; 5° les *Vies* de saint Germain de Paris, de saint Aubin d'Angers, de saint Paterne d'Avranches, de saint Amand de Rhodez, de saint Remi de Reims et de sainte Radegonde. De toutes ces *Vies*, il n'y a que la dernière qui soit estimée ; dans les autres, il montre fort peu de critique ; 6° l'Hymne *Vexilla regis prodeunt*, etc. Du Pin lui attribue aussi *Pange, lingua, gloriosi prœlium certaminis* (1), et il se trouve dans quelques éditions de ses ouvrages avec le *Vexilla regis* ; mais dom Ceillier, dont le sentiment est plus probable, le donne à Claudien Mamert. (*Voyez* CLAUDIEN.) La poésie de Fortunat est assez harmonieuse pour le siècle où il vivait, mais sa prose est trop négligée. La meilleure édition des *OEuvres* de Fortunat est celle de Mayence, 1617, qui se trouve dans la grande Bibliothèque des Pères. Le Père Labbe en avait préparé une qui n'a pas paru. — Il ne faut pas confondre, comme Cave a fait, Venance-Fortunat avec saint FORTUNAT, évêque en Lombardie, qui, chassé probablement de son siége par les barbares, se retira près de Chelles, fut fort estimé de saint Germain, évêque de Paris, et mourut en 569. On a de lui la *Vie* de saint Marcel de Paris.

(1) Depuis la correction de cette hymne, on lit *Laureum certaminis*, pour éviter un pléonasme. Mais par *prœlium*, le poète entendait *le choc, l'effort*, et *l'ardeur* du combat.

VENCE (Henri-François de), prêtre, docteur de Sorbonne, prevôt de l'église primatiale de Nancy, conseiller d'état de Léopold, duc de Lorraine, et précepteur de ses enfans, se fit un nom par l'édition qu'il donna des *Commentaires* du Père de Carrières, à Nancy, 1738-1743. L'abbé de Vence y ajouta 6 vol. d'*Analyse et Dissertations sur l'ancien Testament*, et 2 volumes d'une *Analyse* ou *Explication des Psaumes*. Dom Calmet estimait beaucoup ces Dissertations. Elles sont savantes, solides et écrites avec netteté. L'auteur avait bien médité les livres saints, et ses lumières s'étendaient à plusieurs sciences. Il mourut à Nancy, le premier novembre 1749. M. Rondet a inséré la plupart de ces Dissertations dans l'édition qu'il a donnée de la *Bible* en latin et en français, Avignon, 1767-1773, 17 volumes in-4 ; ce qui a donné lieu de désigner quelquefois cette Bible sous le nom de *Bible de l'abbé de Vence*, et dont on a publié une belle édition, en 25 vol. in-8, avec atlas in-4. Une nouvelle édition de la Bible de Vence, a paru sous ce titre : *Sainte Bible de Vence, en latin et en français, avec des notes littéraires, critiques et historiques, des préfaces et des dissertations, tirées du Commentaire de D. Calmet, abbé de Sénones, de l'abbé de Vence et des autres auteurs les plus célèbres, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture sainte, enrichie de figures et de cartes géographiques*, 5e édition, soigneusement revue et augmentée d'un grand nombre de notes, par M. Drach, rabbin converti, et enrichie de nouvelles dissertations ; 26 vol. in-8.

* VENCE (François de Villeneuve de), prêtre de l'Oratoire, florissait à la fin du 17e, et pendant la première moitié du 18e siècle. Il est connu pour avoir traduit en français et publié : 1° les *Six livres de saint Augustin contre Julien, défenseur de l'hérésie pélagienne*, Paris, 1736, 2 vol. in-12 ; 2° les *deux livres* du même Père, *touchant la grâce de J. C.*

et le péché originel, Paris, 1738, 1 vol. in-12. L'abbé Villeneuve de Vence est mort à Vendôme, le 26 février 1741, dans un âge avancé. Il ne faut point le confondre avec l'abbé de Vence, auteur de Dissertations et de notes sur la Bible.

VENDOME (César, duc de), fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, mort en 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef et surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien apanage d'une branche de la maison de Bourbon, ayant été réuni à la couronne dans la personne de Henri IV, ce prince le lui donna.

VENDOME (Louis-Joseph, duc de), arrière-petit-fils de Henri IV, était fils de Louis, duc de Vendôme, puis cardinal, et de Laure Mancini. Il naquit en 1654. Après avoir passé par tous les grades, comme un officier de fortune, il parvint au généralat, et fut envoyé en Catalogne, où il prit Barcelone, en 1697. Le roi le nomma, en 1702, pour aller commander en Italie à la place de Villeroy, qui n'avait essuyé que des échecs. Vendôme donna la bataille à Luzara, pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Versailles, il s'avança ensuite dans le Trentin, et y prit quelques places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Aoste, de Verceil, d'Yvrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il eut quelques avantages sur le prince Eugène à Cassano, en 1705 (les Autrichiens n'en conviennent pas), et sur le comte de Reventlau à Calcinato, en 1706. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires de Flandre, où il avait été envoyé après la défaite de Ramillies, et où il fut lui-même défait à Oudenarde, en 1708, il passa en Espagne, où il fut plus heureux. Il ramena Philippe V à Madrid, fit prisonnier Stanhope avec 5,000 Anglais, et donna le 10 décembre 1710, la bataille de Villaviciosa, dont tout l'avantage lui resta, malgré que le comte de Staremberg, au rapport de M. de Berwick, conservât le champ de bataille; ce général, affaibli par la prise de Stanhope, ayant dû se retirer et abandonner un grand nombre de postes importans, Vendôme continuait à pousser les ennemis, lorsqu'il mourut, en 1712, à Vignaros, d'une indigestion, à 58 ans, et fut enterré au monastère de l'Escurial, dans le tombeau des infans et infantes d'Espagne. Général habile et souvent heureux, il ne méditait point ses desseins avec assez de profondeur, négligeait trop les détails, et laissait périr la discipline militaire. Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé. Ce désordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison et sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Le duc de Vendôme avait épousé, en 1710, une des filles du prince de Condé, dont il n'eut point d'enfans, et qui mourut en 1718. Le chevalier de Bellerive a donné l'*Histoire de ses campagnes*, Paris, 1714, in-12. Le duc de Saint-Simon a trop maltraité ce général dans ses *Mémoires*; il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il en parle avec humeur. On ne peut disconvenir néanmoins que son indolence et son opiniâtreté ne lui ait fait faire de grandes fautes. On peut s'en rapporter à ce qu'écrivait, à la fin de la campagne de 1708, le Dauphin duc de Bourgogne, prince dont on ne peut suspecter la véracité et l'exacte justice. « Peut-être » que M. de Vendôme demandera à se » retirer, ainsi qu'il m'en est revenu » quelque chose. Je ne dirai pas là-dessus » mon avis au roi : ce sera à lui de juger » ce qu'il aura à répondre. Il est certain » que ce serait une occasion de retirer du » service un homme qui peut y être plus » préjudiciable que utile, par son entête- » ment, ainsi que par ses autres défauts, » qui ne sont que trop connus. » *Vie du Dauphin*, tome 2, page 161.

VENDOME (Philippe de), grand-prieur de France et frère du précédent, naquit à Paris en 1655. Il se signala d'abord sous le duc de Beaufort, son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, et se distingua en diverses occasions. Elevé

au poste de lieutenant-général en 1693, il eut, en 1695, le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme, son frère, qui passait en Catalogne. Dans la guerre de la succession, il fut envoyé en Italie, où il prit quelques places sur les Impériaux; mais il fut disgracié après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, et où il ne s'était point trouvé, par un défaut de conduite. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24,000 livres. De retour en France, il apprit que les Turcs menaçaient Malte, en 1715; il vola au secours de cette ville, et fut nommé généralissime des troupes de la religion; mais le siége de cette île n'ayant pas eu lieu, il retourna en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand prieuré en 1719, conserva le titre de *prieur de Vendôme*, et mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans.

VENDOME (Matthieu de). *Voyez* MATTHIEU.

VENEL (Gabriel-François), né à Pézénas, se distingua dans la profession de médecin, et emporta au concours, en 1758, une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1753, il avait été nommé inspecteur-général des eaux minérales de France. Il travailla pendant plusieurs années à l'analyse de ces eaux avec M. Bayen, artiste célèbre, qui fut chargé de la partie manuelle des opérations; il mourut à Montpellier en 1777, à 54 ans. On a de lui: 1° *Examen des eaux minérales de Passy*, Paris, 1755; 2° *Instructions sur l'usage de la houille*, Avignon, 1775, gros vol. in-8, avec fig. Les états de la province de Languedoc l'avaient chargé d'examiner la nature, les propriétés et les usages de la houille: ce livre contient le résultat de ses opérations; il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant; 3° *Analyse des eaux de Seltz*, dans les Mémoires de l'académie des sciences; 4° *Aquarum Galliæ mineralium analysis*, manuscrit en 2 vol. in-4: c'est le fruit de ses recherches et de ses courses; 5° *Précis de matière médicale*, publié par M. Carrière; avec des augmentations, 2 vol. in-8, Paris, 1787.

VENERONI (Jean), né à Verdun, s'appelait *Vigneron*; mais comme il avait étudié l'italien, et qu'il voulait en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin, et il *italianisa* son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué, dans le 17e siècle, à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont: 1° une *Grammaire pour apprendre l'italien*, in-12, Paris et Lyon, in-8. On en a fait plusieurs éditions en différens formats; elle est claire, mais un peu prolixe. 2° *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1768, in-4. Il a été effacé par celui de M. Alberti. 3° *Fables choisies*, avec la traduction italienne. On en a une édition avec une version allemande et des figures, Augsbourg, 1709, in-4. 4° *Lettres* de *Loredono*, traduites en français, ainsi que les *Lettres du cardinal Bentivoglio*. Son stile est plus facile que pur.

* VENETO (Paul), religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, florissait au commencement du 15e siècle, et passait pour le *prince* des théologiens de son temps. Il enseignait à Padoue dans le couvent de son ordre, et il y mourut à la fleur de son âge, le 15 juin 1429. Il a laissé de nombreux écrits dont les titres suivent: 1° *Contra Judæos liber unus*; 2° *Sermones de tempore*; 3° *Sermones de sanctis*; 4° *Sermones quadragesimales*; 5° *De Conceptione B. M. Virginis*; 6° *De Incarnatione Verbi Dei*; 7° *De excellentia Verbi Dei*; 8° *Super sententias libri IV*; 9° *Ad libros physicorum libri VIII*; 10° *Super libros de generatione et corruptione libri II*; 11° *Super libros de anima libri III*; 12° *Summæ philosophiæ naturalis libri VI*; 13° *De conceptione mundi qui astronomiæ janua nuncupari potest, liber I*; 14° *De circulis componentibus mundum*; 15° *De compositione mundi*; 16° *Super libros Porphyrii liber I*; 17° *Super prædicamenta liber I*; 18° *Super libros posteriorum libri*

II; 19° *Logica parva*; 20° *Logica magna*; 21° *De quadratura circuli*; 22° *Super consequentiis Strodi*. Il a fait un abrégé des *Expositions de Jean de Ripa* sur le premier livre des Sentences. Quoi qu'il en soit du mérite de tous ces écrits, aujourd'hui oubliés, ils montrent au moins dans le Père Veneto un écrivain très laborieux, et rempli, pour son temps, d'une grande variété de connaissances. —Il ne faut point le confondre avec Paul Veneto, servite, qui vivait dans le même siècle, et dont on a les ouvrages suivans; 1° *De notitia Dei*; 2° *De condendo christiano testamento*; 3° *De ordine et progressu sui ordinis*; 4° *Explicatio Dantis Aligerii, poetæ florentini*. — Les biographes font mention de deux autres Veneto. Le premier, André Veneto, était aussi servite; il vivait dans le 14e siècle, et fut professeur à Bologne. Parmi divers ouvrages dont il est auteur, on cite : 1° un *Commentaire* sur la Genèse; 2° un *Commentaire* sur Aristote, *de rebus naturalibus*; 3° *Liber variarum orationum*; 4° *Campus florum*. L'autre Veneto (Jean) était chartreux, et vivait au 15e siècle. Ses écrits sont : 1° *Nosce te ipsum*; 2° *De patientia et humilitate liber I*; 3° *Speculum morientium libri III*; 4° *Corona sensuum liber I*; 5° *Sermones varii*; 6° *Epistolæ variæ*.

VENETTE (Nicolas), docteur en médecine, mourut en 1698, âgé de 65 ans, à La Rochelle, sa patrie. Il avait étudié à Paris sous Gui Patin et Pierre Petit, et après avoir voyagé en Italie et en Portugal, il s'était retiré dans son pays natal, où il se consacra tout entier à l'exercice de la médecine. On a de lui divers ouvrages : 1° *Traité du scorbut*, La Rochelle, 1671, in-12; 2° *Traité des pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12. Il y a de bonnes observations; mais la théorie de l'auteur sur la formation des pierres est absurde. 3° *Tableau de l'amour conjugal*, etc., 3 vol. in-12, avec figures; rempli de tableaux et d'histoires obscènes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'était caché sous le nom de *Calonici* dans la première édition, et eût bien fait de cacher son ouvrage avec son nom. Un écrivain moderne l'a pillé pour faire un réchauffé qui ne vaut pas mieux.

VENIERO (Dominique), noble vénitien, mort en 1581, se distingua parmi les poètes italiens de son temps. Ses *Poésies* ont été d'abord imprimées dans les *Recueils* de Dolce et de Ruscelli, et depuis à Bergame en 1750, in-8, avec celles de Louis et Maffée Veniero, ses neveux. Dominique était frère de Jérôme, François et Louis, connus, ainsi que lui, par divers ouvrages en prose et en vers. Louis déshonora sa plume par un poème d'une licence effrénée, en trois chants, intitulé *La Mérétrice errante*, à la suite duquel en est un autre, non moins obscène, en un seul chant, qui a pour titre, *Il Trent'uno*; le tout imprimé à Venise en 1531, in-8. Ces deux productions infâmes ont été mal à propos attribuées à l'Arétin par quelques bibliographes, et calomnieusement à Maffée Veniero, archevêque de Corfou, fils de ce même Louis, par un éditeur protestant, qui le fit imprimer à Lucerne en 1651 : imputation aisée à détruire, car ce prélat n'était pas encore né en 1531, lorsque son père mit ces deux poèmes au jour. Louis Veniero mourut en 1550.

* VENINI (Ignace), jésuite, surnommé *le Massillon* de l'Italie, naquit à Côme le 10 février 1711, de parens estimés. Il entra dans la compagnie de Jésus le 26 janvier 1728, et y enseigna, suivant l'usage, toutes les classes. Ses supérieurs le destinèrent à la chaire, et il justifia leurs espérances. Il créa pour ainsi dire une époque nouvelle dans l'éloquence italienne. On admirait dans ses sermons l'ordre, la beauté du plan, la profondeur, la belle diction. Son stile était plein, élégant, harmonieux. Il savait ennoblir les pensées les plus communes; et quoique son débit ne fût pas heureux, son discours était si attachant, que son auditoire était toujours composé des personnes du goût le plus délicat : les villes les plus considérables de l'Italie voulurent l'entendre. L'institut des jésuites ayant été supprimé en 1773, le Père Ve-

nini, qui était alors recteur du collége de Milan, continua de demeurer dans cette ville. Il y mourut dans de grands sentimens de piété, le 25 août 1778, âgé d'environ 69 ans. Il n'avait rien publié de son vivant. L'abbé Antoine-Louis Carli, autrefois son confrère, recueillit les écrits qu'il avait laissés, et les publia : c'est à ses soins qu'on doit : 1° *I Panegirici*, Milan, 1782. Il y en eut une seconde édition la même année à Venise; 2° *Le Prediche quaresimali*, Milan, 1780; Venise, 1783.

* VENINI (L'abbé François), savant italien, naquit à Milan en 1737, se livra à l'étude des mathématiques, de la philosophie, des belles-lettres, et occupa diverses chaires à l'université de Parme. Etranger aux affaires politiques pendant les crises qu'essuya l'Italie par suite de la révolution française, il ne s'occupa que de ses études, et vécut ignoré au milieu du tumulte des guerres, et des gouvernemens éphemères qui se succédèrent rapidement. Il vint à Paris, croyant y trouver plus de tranquillité que dans son pays natal; mais, trompé dans son espérance, il retourna peu de mois après à Milan. L'abbé Venini publia sur les sciences qu'il professait plusieurs écrits qui ont eu plusieurs édit. : un des plus estimés est celui qui a pour titre : *De principiis*, etc., ou *Des principes de l'harmonie musicale et poétique, et de leur application à la théorie et à la pratique de la versification italienne*, Paris, 1798, in-8. Il est mort à Milan, le 5 avril 1820, âgé de quatre-vingt-trois ans.

VENIUS (Othon), peintre de Leyde, naquit en 1556. Ses parens l'envoyèrent à Liége à l'âge de 15 ans, pour l'éloigner des troubles occasionés dans sa patrie par les sectaires; il alla ensuite à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, et consulta l'antique et les tableaux des excellens peintres modernes, pendant sept ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. De retour dans les Pays-Bas, il fut fait maréchal de camp par Alexandre de Parme. L'empereur, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne, occupèrent tour à tour son pinceau. Venius s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin ce peintre fut appelé par l'archiduc Albert à Bruxelles, et nommé intendant de la monnaie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service : mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Venius avait une grande intelligence du clair obscur; il mettait beaucoup de correction dans son dessin, et jetait bien ses draperies; ses figures ont une belle expression, il est gracieux dans ses airs de tête; enfin l'on remarque dans ses tableaux une veine facile et abondante, réglée par un jugement sain et éclairé. Venius mourut à Bruxelles, le 6 mai 1634, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume aussi bien que son pinceau par divers écrits, qu'il a enrichis de figures et de portraits dessinés par lui-même. Ces ouvrages sont : 1° *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4, avec 36 figures gravées par Tempesta; 2° *Historia Hispanica Septem infantium Laræ, cum iconibus.* Lara est le nom d'une famille d'Espagne des plus illustres. 3° *Conclusiones physicæ et theologicæ, notis, et figuris dispositæ*, Leyde; 4° *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4, réimprimés à Bruxelles en 1683, avec des notes en latin, italien, français et flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'*instruction et devoirs d'un jeune prince*, et dédié à Louis XIV, encore jeune, par Tancrède de Comberville. Ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. 5° *Amorum emblemata*, 1608, in-4; 6° *Vita S. Thom. Aquinatis*, 32 *iconibus illustrata*; 7° *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4; 8° *emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4. Le célèbre Rubens fut son élève. — Gilbert et Pierre VENIUS, ses frères, s'appliquèrent l'un à la gravure, l'autre à la peinture, et s'y distinguèrent.

VENTIDIUS-BASSUS, Romain, de

basse naissance, fut d'abord muletier. Il brilla tellement sous Jules-César et sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, et en triompha l'an 38 avant J. C. Sa mort fut un deuil pour Rome, et ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTIMIGLIA (Marianus), carme, de Naples, se distingua dans son ordre par ses vertus et sa science, et devint prieur général le 29 mai 1762. On a de lui : *Historia chronologica priorum generalium ordinis B. Mariæ de Monte Carmelo*, Naples, 1773, in-4, avec fig. L'auteur y donne un abrégé de la vie de chaque général de son ordre, depuis saint Berthold, fondateur de l'ordre, vers 1145, et un précis des choses mémorables arrivées sous leur gouvernement. Il y règne beaucoup d'érudition, le stile est net et coulant. L'auteur mourut peu après la publication de cet ouvrage.

* VENTURA (Antoine-Prado), religieux trinitaire espagnol, naquit le 10 juin 1701, d'une famille considérée de Cordoue, en Andalousie. A l'âge de 16 ans, il entra dans le couvent des mathurins de sa ville natale, et y fit profession. On le chargea de professer la philosophie, et il s'en acquitta à la satisfaction de ses supérieurs, qui l'envoyèrent à Séville prendre des grades dans l'université : il y reçut le bonnet de docteur. Quelques années après, il fut nommé professeur de théologie dans cette université. Ventura possédait la géographie, l'histoire et le droit canon. Il prêchait aussi avec succès ; il faisait même des vers avec facilité. Il mourut à Cordoue en 1753. On a de lui : 1° un *Poème de saint Raphaël*, in-4 ; 2° *Sermons des saints*, 2 vol. in-4 ; 3° *la Vie du martyr Fr. Marc-Criado*, in-8 ; 4° *Oraison funèbre du cardinal Cisneros*, prononcée à la cérémonie des obsèques que fit faire à ce prélat l'université d'Alcala; 5° *Diverses consultations*, in-fol. Il a, dit-on, beaucoup contribué au perfectionnement de la langue espagnole. — VENTURA (Guillaume), né à Asti vers 1250, écrivit, ou plutôt continua l'*Histoire* de cette ville. Elle avait été commencée par Ogerius Alferius qui l'avait poussée jusqu'en 1294 ; celle de Ventura commence en 1260 et va jusqu'en 1325. Ventura avait porté les armes, et avait été fait prisonnier en 1273. Son ouvrage a pour titre *Mémorial*, etc. Louis-Antoine Muratori l'a insérée avec des *notes* au tome 2 de son grand *Recueil des écrivains de l'Histoire d'Italie*, in-fol., Milan, 1727. — VENTURA (Secundinus), parent du précédent, citoyen et notaire d'Asti, reprit le travail de Guillaume, et y ajouta : il conduisit l'*Histoire d'Asti* de 1419 à 1457. Cette continuation se trouve dans le volume de Muratori cité ci-dessus.

* VENTURE (Mardochée), juif, florissait au commencement du 17e siècle, et était un des hommes les plus instruits de sa nation. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *Prières journalières à l'usage des juifs portugais ou espagnols*, auxquelles on a ajouté des notes élémentaires, 1772, 3 vol. in-12; 2° *le Cantique des Cantiques de Salomon*, avec la paraphrase chaldaïque et le *Traité d'Aboth* ou des *Pères de la doctrine*, traduits de l'hébreu, du chaldaïque et du rabbinique, avec des notes élémentaires pour en faciliter l'intelligence, 1774, in-12.

* VENTURI (Le chevalier Jean Baptiste), littérateur et mathématicien, naquit en 1746, à Reggio, dans le duché de Modène. Lors de la république italienne, il devint membre du corps législatif de Milan, et, quand on établit une école du génie à Modène, il en fut nommé professeur. Il fut ensuite professeur de physique à l'université de Pavie, puis chargé d'affaires du royaume d'Italie à Berne. Il occupa ensuite la chaire des mathématiques, et ses cours furent très suivis. Venturi publia différens ouvrages sur la *géodosie*, l'*hydraulique*, l'*art des fortifications*, plusieurs *biographies d'hommes célèbres*, et un grand nombre de *dissertations* sur les *monumens anciens* et les *arts*. Il a commenté les *Poésies lyriques* de Boyardo, auteur du poème de Roland l'amoureux ; on cite, entre autres écrits, avec un juste

éloge, ses *Mémoires sur les manuscrits de Léonard de Vinci et de Galilée*. Il allait publier un *Traité d'optique*, en 2 vol. in-4, lorsqu'il fut surpris par la mort, à Milan, le 10 septembre 1822, âgé de soixante-seize ans. Il était membre de l'institut italien, de plusieurs autres académies savantes, et avait de profondes connaissances dans les sciences exactes, ainsi que dans les littératures anciennes et modernes.

* VENUSTI (Nicolas-Marcel, marquis de), chevalier de Saint-Etienne, naquit à Cortone en 1700, étudia successivement à Bologne, Sienne et Pise. Il apprit dans cette dernière ville la jurisprudence, la physique et la métaphysique. Il passa à Naples, où il fut nommé surintendant de la bibliothèque et du musée royal, et inspecteur des découvertes faites à Herculanum, Pompéia, etc. De retour à Cortone, il y fonda plusieurs établissemens utiles aux lettres, et entre autres la célèbre académie toscane, qui a compté parmi ses membres les hommes les plus distingués de l'Italie. On a de lui : 1° une *Lettre latine sur l'ancienneté de Cortone*; 2° *Descriptions des découvertes faites à Herculanum*, Rome, 1748, etc. Il mourut en juin 1755.

* VENUTI (Rodolfino), célèbre antiquaire romain, né vers l'an 1700, avait de grandes connaissances sur les médailles et les monumens anciens. Le pape Benoît XIV l'honorait de sa bienveillance, et le nomma garde du cabinet des antiques du Vatican, que Venuti enrichit de plusieurs objets précieux. Il mourut en 1762, et a laissé : *Collectanea antiquitatum romanarum*, Rome, 1736, in-folio; 2° *Antiqua numismata maximi moduli, ex museo Alex. cardinalis Albani, in vaticanam bibliothecam translata*, Rome, 1739-44, 2 gr. vol. in-folio; 3° *Accurata e succinta descrizione topografita delle antichita di Roma*, Rome, 1763, 2 vol. in-4, fig., 2e édition augmentée, 1805, 2 vol. in-4, fig.; 4° *Accurata descrizione topografita ed istorica di Roma moderna, opera postuma*, Rome, 1766, 2 vol. in-4, fig.; 5° *Numismata imperatorum præstantiora a Martino V ad Benedictum XIV*, 1774, in-4.; 6° *Vetera monumenta quæ in hortis Cœlimontanis et in ædibus Matheorum adservantur, collecta a Venutio*, 1779, 3 vol. in-folio, figures.

* VENUTI (L'abbé Philippe) naquit à Cortone en 1709, et cultiva les lettres avec succès. Les chanoines de Saint-Jean-de-Latran l'envoyèrent à Paris pour administrer les revenus de l'abbaye de Clérac en Guyenne que Henri IV avait donnés à ce chapitre. Ses manières affables et polies, et son esprit cultivé, lui firent beaucoup d'amis, parmi lesquels il comptait le célèbre président de Montesquieu. Ce dernier, très satisfait de la traduction italienne que l'abbé Venuti avait faite du *poème de la Religion* de Racine, employa le crédit de l'abbé de Saint-Cyr auprès de M. Boyer, évêque de Mirepoix, afin d'obtenir de lui quelque bénéfice pour son protégé. On exposa à ce prélat le service que l'abbé Venuti avait rendu à l'Eglise par la traduction du poème de Racine. Rien ne put toucher l'évêque, qui répondit en dernier lieu « qu'il faisait » plus de cas de ceux qui administraient » la religion que de ceux qui la prou- » vaient. » L'abbé Venuti retourna à Rome en 1750, obtint la prevôté de Libourne et mourut à Cortone en 1769. Il a traduit en vers italiens : 1° le *Télémaque*, 2 vol. in-4 ; 2° le poème de *la Religion* de Racine, ouvrage dont nous avons parlé; 3° la tragédie de *Didon*, de Lefranc de Pompignan.

* VÉRAC (Charles-Olivier, DE SAINT-GEORGE, marquis de), lieutenant-général français, né dans le Poitou en 1743, était à l'âge de 10 ans titulaire de la charge de lieutenant-général de cette province. En 1757, il fut admis dans les mousquetaires, et quatre ans après il fit sa 1re campagne comme aide-de-camp du duc d'Harré son beau-père. Blessé du coup de canon qui tua ce général, il ne tarda pas à être nommé colonel ; mais peu après il entra dans la diplomatie (1772), et fut ministre plénipotentiaire près du Landgrave de Hesse-Cassel. Il passa ensuite avec la même qualité à la

cour de Danemark. En 1779, il fut envoyé auprès de Catherine II pour négocier la neutralité de la Russie dans la guerre de la France contre l'Angleterre. Cinq ans après il fut ambassadeur d'abord en Hollande, puis en Suisse. Il occupait ce dernier poste en 1791, lorsqu'il envoya sa démission après l'arrestation du roi à Varenne. Il resta chez l'étranger pendant la révolution, et ne rentra en France qu'en 1801; sous l'empire il fut réduit au traitement de maréchal-de-camp; à la restauration il recouvra les entrées de la chambre que Louis XVI lui avait accordées en 1779, fut fait lieutenant-général; mis à la retraite en 1816, il est mort dans le mois de nov. 1828. *Voyez* dans le *Journal des Débats* une *Notice nécrologique sur le marquis de Vérac*, par M. Fiévée.

VERAN. *Voyez* SALONIUS.

VERARDO (Charles), né à Césène dans la Romagne, en 1440, mort en 1500, fut camérier et secrétaire des brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VII et Alexandre III. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *Historia de urbe Granata, singulari virtute, felicibusque auspiciis Ferdinandi et Elisabeth regis et reginæ expugnata*, Rome, 1493, in-4. C'est une Histoire écrite en forme de drame.

VERBIEST (Ferdinand), jésuite, né vers 1630 à Bruges, fit de grands progrès dans les mathématiques, et se consacra à la conversion des Chinois. Il travaillait avec succès dans la province de Chensi, lorsqu'il fut appelé à la cour en 1660, et servit beaucoup la religion chrétienne par le crédit qu'il eut auprès de l'empereur. Mais après la mort de ce prince, la jalousie des mathématiciens et des bonzes réussit à le faire mettre en prison. Une éclipse de soleil dont il annonça le moment précis, et sur laquelle les astronomes chinois se trompèrent lourdement, lui rendit sa considération; mais il ne recouvra sa liberté que quelque temps après. La présidence du tribunal des mathématiques qui, après la mort du Père Schall, avait été donnée à un Chinois, fut si mal remplie, que l'empereur mécontent la donna en 1669 au Père Verbiest, qui avait redressé les erreurs du Chinois. Cette place fut depuis toujours conférée à un jésuite, jusqu'au Père Hallestein, mort en 1774; car la science des Chinois est si bornée, même dans les matières dont ils font une parade particulière, qu'il ne se trouve personne en état de faire un bon calendrier. Nous ignorons la date précise de la mort de Verbiest. On cite de ce jésuite un *Calcul des éclipses du soleil et de la lune pour deux mille ans*, formant 32 vol. de cartes, avec des explications, *Relation* de deux voyages en Tartarie, et différens ouvrages astronomiques.

VERCINGETORIX, général des Gaulois, fut d'abord proclamé roi des Averniens, et ensuite chef de la ligue formée contre César dans les Gaules. S'étant enfermé dans Alize, aujourd'hui Sainte-Reine, avec 80,000 hommes, il fut fait prisonnier par César, qui, au rapport de Dion, le fit mourir après l'avoir fait servir à son triomphe. Le silence que César garde sur la destinée de cet illustre prisonnier, prouve assez qu'elle n'a rien d'honorable pour son vainqueur.

VERDIER (Antoine du), seigneur de Vauprivas, né en 1544 à Montbrison en Forez, mort en 1600, à 56 ans, fut historiographe de France, et gentilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliothèque des auteurs français*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la première fois à Lyon en 1585. M. Rigoley de Juvigny en a donné une nouvelle édition, ainsi que de la Bibliothèque de la Croix-du-Maine, Paris, 1772 et 1773, 6 vol. in-4. Les notes du savant éditeur rectifient les erreurs de l'original, et rendent ce livre nécessaire à ceux qui veulent connaître l'ancienne littérature française. — Claude du VERDIER, fils d'Antoine, avocat au parlement de Paris, chercha à se procurer du pain par sa plume. Il publia plusieurs *ouvrages* mal accueillis, et traîna une vie longue et obscure, après avoir dissipé les grands biens que son père lui avait fais-

sés. Il mourut en 1649, à 80 ans : il était savant, mais mauvais critique.

VERDIER (César), chirurgien et démonstrateur royal à Saint-Côme à Paris, était né à Molières, près d'Avignon, en 1685. Ses leçons et ses cours d'anatomie lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et il forma de bons disciples. Cet homme estimable vécut dans le célibat, et fut toujours animé par une piété sincère et sans affectation. Plein de probité, il cherchait à ne déplaire à personne; mais cette probité même a dû le convaincre que cela n'était pas toujours possible. Il prononça volontiers ce mot, qui était sa devise : *Ami de tout le monde;* mais cette amitié générale, qui est presque un être de raison, l'empêchait de prendre quelquefois le parti de ses amis particuliers. Il mourut à Paris en 1759, après avoir publié un *Abrégé d'anatomie*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; et avec les notes de M. Sabatier, 1775, 2 vol. in-8. L'auteur a beaucoup profité de l'*Exposition anatomique* de Winslow. On a encore de lui des *Notes* sur l'Abrégé de l'art des accouchemens (dans les Mémoires de l'académie de chirurgie), des *Recherches sur les hernies de la vessie;* des *Observations sur une plaie au ventre*, et sur *une autre à la gorge*.

VERDUC (Laurent), chirurgien juré de Saint-Côme à Paris, était de Toulouse. C'était un homme plein de candeur et de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie, et il sortit de son école beaucoup de disciples habiles. Ce fut en leur faveur que Verduc publia à Paris, en 1689, son excellent traité intitulé : *La manière de guérir, par le moyen des bandages, les fractures et les luxations qui arrivent au corps humain.* Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie et à l'histoire des os. Cet ouvrage a été traduit en hollandais, et imprimé à Amsterdam, en 1691, in-8. Verduc mourut à Paris en 1695.

VERDUC (Jean-Baptiste), fils du précédent, docteur en médecine, est connu : 1° par *les Opérations de chirurgie, avec une Pathologie*, 1719, 3 vol. in-8. Ce livre a été traduit en allemand, et imprimé à Leipsick en 1712, in-4. La pathologie est pleine d'hypothèses sur lesquelles il n'y a pas toujours grand fond à faire. On a encore de lui : *Nouvelle ostéologie*, Paris, 1693, assez bonne. — Son frère, Laurent VERDUC, mort en 1703, a donné : *Le maître en chirurgie*, 1704, in-12.

VERDURE (Nicolas-Joseph de la), né à Aire, mort à Douai en 1717, à 83 ans, était docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie, et doyen de l'église de Saint-Amé. C'était un homme d'un savoir profond, et d'un désintéressement encore plus rare. L'illustre Fénélon l'honorait de son amitié. On a de lui un *Traité de la pénitence*, en latin, dont la meilleure édition est de 1698.

VERDUSSEN (Jean-Pierre), membre de l'académie de peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célèbres peintres dans le genre des batailles. Ses talens l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes d'Italie, et employa ses talens à transmettre à la postérité la gloire de ses exploits. Il se fixa ensuite à Avignon.

VERELIUS (Olaüs), historien suédois, mort vers 1680, a publié : 1° *Runographia scandica antiqua* : l'auteur, qui avait parcouru toute la Suède pour y découvrir les anciennes inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire ancienne de ces contrées; 2° *Historia Gothrici et Rolfonis*, *Westrogothiæ regum*, en langue gothique, avec une traduction suédoise et des notes en latin, Upsal, 1664, in-4. Ce célèbre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition dans ses notes tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du Nord. 3° *Historia Hervaræ*, en langue gothique, avec une version latine et de longues notes, etc., Upsal, 1671, in-fol.; 4° *Supplément* à l'Histoire précédente, Upsal, 1674, in-fol., etc.

* VERGANI, né en Italie, vint se fixer à Paris, et y enseigna la langue ita-

lienne avec succès. Il est mort vers 1815. On lui doit : 2° une *Grammaire italienne de Veneroni simplifiée et réduite à 20 leçons*, in-12, qui a eu le plus grand succès; 2° une *Grammaire anglaise*, simplifiée sur le même plan que la précédente; 3° des *Morceaux choisis de prose italienne*, in-12; 4° des *Morceaux choisis de Goldoni*, etc.

* VERGÈCE (Ange) florissait dans le 16e siècle. Il était Crétois d'origine, et il écrivait si bien le grec, que François Ier le fit venir en France, et le chargea de copier plusieurs livres, et de lui écrire un catalogue par ordre alphabétique de 540 vol. grecs. Ce même monarque voulant faire graver des poinçons grecs pour son imprimerie, confia à Vergèce le soin d'en tracer les modèles, et de les fournir à Garamond, qui les a exactement copiés. Ces poinçons, longtemps perdus, furent trouvés par le savant de Guignes, dans l'imprimerie royale, où l'on s'en sert encore aujourd'hui. Après la mort de François Ier (en 1547), Vergèce resta attaché au service de son fils et successeur, Henri II, qui l'employa pour écrire le *Cynegeticon*, ou poème de la chasse, par Oppien, dont il fit présent à Diane de Poitiers. On trouve ce beau manuscrit à la bibliothèque royale (n° 2637). Sa fille enrichissait de peintures ses manuscrits, et celles du poème de la *Chasse* passent pour être de sa main.

* VERGENNES (Constantin Gravier, comte de), maréchal de camp, mort dans le mois d'octobre 1832, était entré au service le 19 janvier 1777. Il parvint rapidement au grade de colonel, et pendant quelque temps il eut le commandement des gardes de la porte. Lorsque ce corps fut licencié, il entra dans la diplomatie, puis il émigra. Lorsque les gardes de la porte furent rétablis en 1814, le comte de Vergennes en reprit le commandement, et fut nommé maréchal de camp. En 1815 il reçut la croix d'officier de la légion d'honneur et fut mis en non activité. En 1818 le gouvernement le porta sur le cadre de l'état major de l'armée et l'admit à la retraite en 1829. Le comte de Vergennes avait un fils unique qui est mort à la fleur de l'âge : ce malheur a flétri son existence et en a abrégé le cours. Le comte de Vergennes était le fils d'un ancien ministre de Louis XVI.

VERGENNES. *Voyez* Gravier.

VERGER de Hauranne (Jean du) naquit à Bayonne en 1581, d'une famille noble. Après avoir fait ses études en France et à Louvain, il fut pourvu, en 1620, de l'abbaye de St.-Cyran, et assista la même année à la fameuse conférence de Bourgfontaine, qui avait été précédée d'une autre à Bordeaux. (*Voyez* Filleau, Villiers.) Après la mort de Jansénius, son ami, il redoubla d'efforts pour établir la nouvelle secte. Paris lui parut le théâtre le plus convenable pour dogmatiser. Il y fit usage de tous les moyens pour y faire des prosélytes, et prétendit même avoir des révélations. *Oui, je vous le confesse*, dit-il un jour à saint Vincent de Paul, *Dieu m'a donné et me donne de grandes lumières. Il m'a fait connaître qu'il n'y a plus d'Eglise.* Et comme, à ce propos, le saint témoigna la plus étrange surprise : *Non*, repliqua l'illuminé, *il n'y a plus d'Eglise, Dieu m'a fait connaître, que, depuis cinq ou six cents ans, il n'y avait plus d'Eglise. Avant cela, l'Eglise était comme un grand fleuve qui avait ses eaux claires; mais à présent ce qui nous semble l'Eglise, n'est plus que de la bourbe. Le lit de cette belle rivière est encore le même, mais ce ne sont plus les mêmes eaux.* « Eh quoi! monsieur, lui » dit le saint homme, voulez-vous plutôt » croire vos sentimens particuliers que » la parole de Notre-Seigneur, qui a dit » qu'il édifierait son Eglise, et que les » portes de l'enfer ne prévaudraient pas » contre elle? » *Il est vrai*, répondit l'abbé, *que J. C. a édifié son Eglise sur la pierre; mais il y a temps d'édifier et temps de détruire. Elle était son épouse; mais c'est une adultère et une prostituée : c'est pourquoi il l'a répudiée, et il veut qu'on lui en substitue une autre, qui lui sera fidèle.* L'artificieux prédicant n'en était pas venu tout d'un coup à cette horrible confidence. Dans plusieurs

autres entrevues, il avait travaillé à y préparer insensiblement son pieux ami. Un jour qu'il l'avait trouvé ayant l'Ecriture sainte entre les mains, il s'étendit sur les lumières spéciales que Dieu lui donnait pour l'intelligence des Livres saints; et il alla jusqu'à dire *qu'ils étaient plus lumineux dans son esprit, qu'ils ne l'étaient en eux-mêmes.* Si ce galimatias n'exprime pas le dogme calvinien du sens particulier, il couvre quelque chose de plus dangereux et de plus superbe. Dans une autre occasion, où ils discouraient ensemble sur quelque article de la doctrine de Calvin, l'abbé prit le parti de l'hérésiarque, et en soutint formellement quelques erreurs. Le saint lui représenta que cette doctrine était condamnée par l'Eglise. *Calvin*, repartit l'abbé, *n'avait pas si mauvaise cause; mais il l'a mal défendue; il a mal parlé, mais il pensait bien.* Une autre fois il dit, en parlant du concile de Trente: *Ne me parlez point de ce concile, c'était un concile du pape et des scolastiques, où il n'y avait que brigue et cabale.* Il n'en fallait pas davantage pour rompre tout lien d'amitié entre le saint et le novateur. Mais si celui-ci désespéra de s'attacher cet homme vertueux et orthodoxe, il ne réussit que trop bien ailleurs. Son air simple et mortifié, ses paroles douces et insinuantes, lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïcs, des femmes de la ville et de la cour, des religieux, et surtout des religieuses, adoptèrent ses idées. La cour, informée de ce commencement de secte, regarda l'abbé de Saint-Cyran comme un homme dangereux, et le cardinal de Richelieu le fit renfermer en 1638. Après la mort de ce ministre, il sortit de prison; mais il ne jouit pas long-temps de sa liberté, étant mort à Paris en 1643, à 62 ans. On a de lui: 1° *La somme des fautes et faussetés capitales contenues en la somme théologique du Père François Garasse.* Il devait y avoir 4 vol., mais il n'en a paru que les deux premiers, et l'abrégé du quatrième, 1626, 3 vol. in-4; 2° des *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-4 ou in-8; réimprimées à Lyon en 1679, en 3 vol. in-12. On y ajouta un 4° vol. qui renferme plusieurs petits *Traités* de M. de Saint-Cyran, imprimés separément: savoir, la *Théologie familière*, ou *Briève explication des principaux mystères de la foi*; les *Pensées chrétiennes sur la pauvreté.* Wallon de Beaupuis a extrait de ces *Lettres* les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. Arnauld d'Andilly a augmenté ce recueil, et l'a publié, in-8 et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de M. de Saint-Cyran*; 3° *Apologie pour M. de la Roche-Posay, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, imprimée en 1615, in-8; 4° un petit traité publié en 1609, sous le titre de *Question royale*, où on examine *en quelle extrémité le sujet pourrait être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne*, 1609, in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, notamment le dernier. Les jésuites l'annoncèrent partout comme un apôtre du suicide, et il l'enseigne effectivement, mais de la manière la plus douce, et *sans beaucoup de douleur*, comme *par rétention d'haleine, ou par l'ouverture des veines.* Il pose d'abord le cas imaginaire où le roi, emporté sur la mer par un ouragan, et jeté sur quelque plage déserte, se verrait au moment de mourir de faim. Dans cette supposition, ou ce rêve de fièvre chaude, le grave moraliste prononce qu'un sujet qui accompagnerait le prince, serait obligé de devenir son propre assassin, ou plutôt son boucher, afin de fournir de sa chair la table de son souverain et d'en être mangé. Du devoir des sujets, il passe à celui des esclaves, et décide formellement que ceux-ci, par *l'ordonnance de cette raison qui tient la place de la raison de Dieu, peuvent se trouver obligés d'éteindre leur vie par le poison, afin de la conserver à leur maître. L'homme*, ajoute-t-il en preuve, *est-il moins maître de sa liberté que de sa vie? Dieu lui a-t-il moins donné l'une que l'autre? mais ne lui a-t-il pas donné l'une pour l'autre,*

puisqu'il ne l'a pu faire vivre qu'afin qu'il vécût librement? Il va jusqu'à trouver contre la raison, que la vie demeure à cet esclave, tandis qu'on le prive de la liberté, qui est la fin de sa vie. Il veut encore que les enfans se puissent tuer pour leur père, et le père pour ses enfans. *Je crois*, dit-il, *que sous les empereurs Tibère et Néron, les pères étaient obligés de se tuer pour leur famille et pour leurs enfans.* Tout le reste est d'une extravagance égale. Dans la manière dont il parle de la raison et des anciens philosophes, on reconnaît un pur déiste, mais déiste très fanatique. 5° Un gros vol. in-fol., imprimé aux dépens du clergé de France, sous le nom de *Petrus Aurelius*, avec l'abbé de Barcos, son neveu. (*Voyez* SMITH Richard.) Ecrivain faible et diffus, en latin comme en français, sans agrément, sans correction et sans clarté, il avait quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le bon sens et le goût, le jetait dans le galimatias. Il y en a beaucoup dans ses *Lettres*. La plupart de ceux qui le louent autant aujourd'hui ne voudraient pas être condamnés à le lire. Sa plus grande gloire aux yeux des gens du parti, est d'avoir fait du monastère de Port-Royal une de ses conquêtes, et d'avoir eu les Arnauld, les Nicole et les Pascal pour disciples. Un auteur estimé en a fait le portrait suivant : « Avec un » esprit des plus communs, ou plutôt » fort éloigné du sens commun, et ap- » prochant du délire, il avait au degré » suprême le génie de l'intrigue et de la » séduction. Qu'on en juge par le point » auquel il réussit à fasciner le docteur » Antoine Arnauld, et tant d'autres. » Telle fut la raison pour laquelle le car- » dinal de Richelieu le mit hors d'état » de brouiller, en le faisant confiner dans » une prison, où il demeura jusqu'à la » mort de ce ministre. Son principal » ouvrage est un gros in-fol. intitulé » *Petrus Aurelius*, et qu'on réduirait au » plus petit livre, si l'on en retranchait » toutes les sottises qu'il dit aux jésuites. » Il eut assez de manége pour le faire im- » primer aux dépens du clergé de France, » mais trop peu pour empêcher la cour » de le supprimer. Sa *Question royale*, » apologie formelle du suicide, et de » l'homicide en bien des cas, mérite à » peine attention sous ce point de vue, » tant il y a su rassembler de principes » encore plus répréhensibles, de maximes » et de dogmes païens, d'impertinences » et d'extravagances en tout genre. Son » *Apologie pour le chapelet du Saint-* » *Sacrement*, sa *Théologie familière*, » et plusieurs de ses Lettres, qui sont en » très grand nombre, portent également » la marque d'une suffisance inepte et ri- » dicule, sans compter le fond corrompu » des choses. Mais le ridicule y est si » frappant, qu'il en peut tout seul faire » l'antidote. Si les puissances ecclésias- » tiques, en méprisant la plupart de ces » absurdes productions, en ont con- » damné quelques-unes, ce fut moins » pour prévenir les simples mêmes contre » ce dogmatiseur absurde, que pour les » ténir en garde contre l'admiration fein- » te de ses artificieux panégyristes. » *Voyez* FILLEAU, JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, ROCHE.

* VERGERA (Jean), savant espagnol et très versé dans la langue hébraïque, naquit vers l'an 1470. Le cardinal Ximenès l'employa à la composition de la *Polyglotte* qui porte son nom, tâche dont Vergera s'acquitta avec honneur. Il rectifia dans plusieurs livres beaucoup d'endroits du texte entièrement inintelligibles dans la Vulgate. Il s'occupa plusieurs années de ce travail, dont il fut généreusement recompensé. L'impression de la *Polyglotte*, entreprise à Alcala de Hénarès, fut commencée en 1514 et terminée en 1517, en quatre langues, et 6 vol. in-fol.

VERGERIO (Pierre-Paul), philosophe, jurisconsulte et orateur, né à Capo-d'Istria, sur le golfe de Venise, assista au concile de Constance. Les qualités de son cœur et de son esprit le firent aimer et estimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut vers 1431, à l'âge d'environ 80 ans. Muratori a publié, dans sa grande Collec-

tion des écrivains de l'histoire d'Italie, tome 16, in-fol., l'*Histoire des princes de la maison de Carrari*, écrité par Vergerio, avec plusieurs Discours et Lettres du même savant. Il a composé d'autres ouvrages, dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son traité *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiæ studiis*, 1493, in-4; et il les mérite à quelques égards.

VERGERIO (Pierre-Paul), fameux apostat, naquit à Capo-d'Istria vers la fin du 15e siècle. Il était parent du précédent, et fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII et Paul III, au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria, sa patrie, qu'il abdiqua pour embrasser le protestantisme. Cet apostat finit ses jours à Tubingen en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les protestans mêmes méprisent. Les principaux sont : 1° *Ordo eligendi pontificis*, 1556, in-4; 2° *Quomodo concilium christianum debeat esse liberum*, 1537 et 1557, in-8; 3° *Operum adversus papatum tomus I*, 1563, in-4 : fatigué de dire des injures, il ne continua pas cet ouvrage; 4° *De natura sacramentorum*, 1559, in-4; 5° Plusieurs écrits en italien, où règne le fanatisme de secte.— J.-B. Vergerio, son frère, évêque de Pola dans l'Istrie, apostasia comme lui.

VERGIER (Jacques), né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris, et porta d'abord l'habit ecclésiastique; mais cet état étant peu conforme à son inclination, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelai (Colbert), secrétaire-d'état de la marine, lui donna, en 1690, une place de commissaire-ordonnateur, qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque; mais une voluptueuse nonchalance l'empêcha de monter à de plus hauts emplois. Il menait une vie libre, molle et inutile, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet dans la rue du Bout-du-Monde, à Paris, sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis, le 23 août 1720, âgé de 63 ans. Il a fait des odes, des sonnets, des madrigaux, des épithalames, des épigrammes, des fables, des épîtres, des cantates, des parodies. La meilleure édition de ces différentes pièces est celle de 1750, en 2 vol. in-12. « Vergier, dit » Voltaire, est, à l'égard de La Fontaine, » ce que Campistron est à Racine, imi- » tateur faible, mais naturel. » On a encore de lui *Zéila*, ou *l'Africaine*, en vers; et une historiette en prose et en vers, intitulée : *Don Juan et Isabelle*, nouvelle portugaise.

VERGNE (Pierre de Tressan de la), né en 1618 d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion prétendue réformée, qu'il abjura à l'âge de vingt ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Aleth. La part qu'il prit au livre intitulé : *Théologie morale des jésuites* (condamné à être brûlé par le parlement de Bordeaux, et réfuté par les Pères Caussin et le Moine), le fit exiler; mais peu de temps après le roi lui rendit la liberté, dont il ne jouit pas long-temps. Il se noya près du château de Térargues, en allant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre*, 2 vol. in-12, 1670, sous le nom du sieur de *Saint-Germain*. L'auteur en avait préparé une troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, qui a paru en 1711, Paris, 2 vol. in-8.

VERGNE (Louis-Elisabeth de la), comte de Tressan, lieutenant-général des armées de France, né au Mans en 1705, s'est fait un nom dans la littérature. Ses *Œuvres diverses*, imprimées à Paris en 1776, 1 vol. in-8, contiennent plusieurs morceaux d'une imagination brillante, et d'une finesse de goût qui devient tous les jours plus rare. On y voit avec plaisir que malgré ses liaisons avec des écrivains irréligieux, et l'enthousiasme presque plaisant qui le transporte pour Voltaire, le comte de Tressan est non seulement resté fidèle aux vrais principes, mais qu'il les a défendus avec zèle. « Lorsque » *l'Homme machine* de la Mettrie parut

» (dit-il) dans l'avertissement qui est à » la tête des vers qui combattent cette » monstruosité), un de mes parens m'é» crivit une lettre en vers dans laquelle il » faisait l'apologie de cet ouvrage; je » me crus obligé de la réfuter, et de » professer publiquement les principes » dont je ne me suis jamais écarté, et » auxquels la vraie philosophie ramènera » toujours. » Il est vrai que le discours qu'il prononça à l'académie française le jour de sa réception, le 25 janvier 1781, n'a pas paru tout-à-fait conforme à cette déclaration; mais dans un temps et des circonstances où l'esprit louangeur offusque quelquefois le jugement et affaiblit la sincérité, il ne faut pas prendre les expressions à la lettre; et l'on peut regarder son discours prononcé en 1761 à l'académie de Nancy, comme une protestation anticipée contre ce qu'il lui arriverait de dire à l'académie française. On a encore de lui un Extrait de l'*Amadis des Gaules*, qui réduit les 21 ou 22 volumes de ce roman à 2 in-12. Il a donné des *Extraits des romans de chevalerie*, 4 volumes in-12. Sa *Traduction* de l'*Arioste* est plutôt une imitation où l'on ne retrouve ni le feu, ni la vivacité, ni la gaieté folle de l'original. Trois semaines avant sa mort il avait publié un *Eloge de Fontenelle*, pour remplir les vues de l'académie, qui avait proposé ce sujet pour prix. Il mourut à Paris, le premier novembre 1783, dans des sentimens très chrétiens, désavouant et condamnant quelques idées philosophiques dont il ne s'était pas assez défendu. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1787-1788, 12 vol. in-8. Son *Essai sur le fluide électrique*, ouvrage posthume publié à Paris en 1786, 2 vol. in-8, est augmenté de beaucoup de choses qui ne sont point de l'auteur. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet 1788, page 411.

*VERGNE, (N.) abbé de Tressan, fils du précédent, naquit en 1749. Il cultiva plus particulièrement les lettres profanes, et hérita du goût de son père pour les romans de chevalerie, genre dans lequel il se fit un renom. Lors des premiers troubles de la France, il fut contraint d'émigrer; il parcourut l'Allemagne, demeura quelque temps en Russie, et il fut partout bien accueilli. Etant passé en Angleterre, il publia un ouvrage posthume de son père, intitulé : *Le chevalier Robert*, roman qui eut beaucoup de succès, et qu'il dédia à Paul Ier, empereur de Russie. Il imprima aussi à Londres sa *Mythologie comparée avec l'histoire*, 1796, 3 vol. in-8. Le premier de ces ouvrages fut réimprimé à Paris, et, à son retour dans cette capitale, l'abbé de Tressan donna en 1803 une nouvelle édition de sa Mythologie. On lui doit aussi une bonne *Traduction* des sermons de Hugues Blair. Il s'était retiré à la campagne, où le temps qu'il ne donnait pas à l'étude, il l'employait à faire prospérer un troupeau de mérinos. Il est mort en juillet 1809, âgé de 60 ans.

VERGNE. *Voyez* FAYETTE.

*VERGNIAUD ou mieux VERGNIAUX (Pierre-Victorin), l'un des chefs du parti girondin à la première assemblée législative et à la convention, naquit en 1759, à Limoges, d'un avocat distingué de cette ville. Après avoir suivi quelque temps le barreau de sa ville natale, il se rendit à Bordeaux, où il continua d'exercer la même profession. A l'époque de la révolution, il devint administrateur du département de la Gironde; puis il fut élu en 1791 député à l'assemblée législative. Dès les premières séances, il se déclara contre le roi et la monarchie; la hardiesse avec laquelle il énonçait ses opinions le fit regarder par le parti de la *Gironde* comme un de ses principaux chefs, et le porta aussitôt à la présidence. Il prit une part assez active à la journée du 20 juin 1792; provoqua la guerre contre l'Autriche, et obtint plusieurs décrets contre les émigrés. Prévoyant cependant qu'il ne pourrait atteindre le monarque s'il ne renversait ses défenseurs, il prononça un discours dans le mois de juillet, où, après s'être permis les diatribes les plus sanglantes contre tous ceux qui tenaient à la cour, il se déchaîna contre les ministres et les généraux, proposa et obtint contre eux les mesures les plus injustes et les plus ri-

goureuses. La funeste journée du 10 août, ouvrage de Danton, donna lieu à Vergniaud de présenter le projet de décret qui prononçait la suspension de Louis XVI, et la formation d'une convention nationale. C'est de cette époque que date la lutte terrible entre les *girondins* et les *jacobins* : ceux-ci commencèrent à craindre la grande influence des premiers, qui voulaient établir en France une république fédérative. Les sourdes manœuvres des jacobins, et leurs opinions démagogiques, firent prendre à leurs adversaires des sentimens plus modérés. Vergniaud, en conséquence, s'opposa, les 25 et 26 août, à la déportation des prêtres. Il s'éleva avec la même chaleur contre Jean Debry, qui proposait la formation d'un corps de *tyrannicides*. Craignant ensuite pour le sort des prisonniers d'Orléans, il fit décréter, le 4 septembre, qu'on enverrait une députation au devant d'eux pour contenir le peuple dans le respect dû à la loi. Mais les jacobins parvinrent à déjouer cette mesure, et les malheureux prisonniers furent tous massacrés. Elu député de la Gironde à la convention nationale, Vergniaud y dénonça la commune de Paris, l'accusant des crimes commis dans cette ville. Dans une discussion assez vive, il traita assez mal Robespierre, dénonça ensuite les écrits incendiaires de Marat, et demanda que ce dernier fût poursuivi. Les girondins avaient fait tous leurs efforts pour renverser la monarchie, mais ils n'en voulaient pas aux jours du monarque; et, le 31 décembre, Vergniaud proposa de renvoyer au peuple le jugement de Louis XVI : c'était l'opinion de presque tous ses collègues; opinion qui irrita encore davantage les jacobins, et qui occasionna, dans les premiers jours de janvier 1793, de violens débats entre eux et les girondins; mais cette fois les jacobins furent terrassés par le courage et l'éloquence de leurs ennemis. Cependant les premiers mirent en œuvre toute leur scélératesse pour intimider les girondins, et tous ceux qui cherchaient à sauver la vie à l'infortuné Louis XVI. Le jour de son jugement, Vergniaud occupait le fauteuil. Après avoir de nouveau demandé le renvoi du jugement au peuple, effrayé, comme les autres girondins, des vociférations menaçantes des jacobins des tribunes, il vota *pour la mort*. La fureur des jacobins contre les girondins ne faisait qu'augmenter de jour en jour; elle fut à son comble, lorsque Vergniaud s'opposa à l'établissement du tribunal révolutionnaire, et qu'il dit à cette occasion : « Pourquoi présenter sans cesse la » liberté et l'égalité sous la forme de » deux tigres qui se dévorent, tandis » qu'on devrait les offrir comme deux » frères qui s'embrassent? Si l'on re» pousse la liberté, c'est qu'on ne l'aper» çoit que sous un voile ensanglanté. » Quand, pour la première fois, les peu» ples se prosternèrent devant le soleil, » qu'ils appelèrent le père de la nature, » croyez-vous qu'il s'enveloppa des nua» ges qui portent la tempête? » Robespierre l'accusa alors d'être ennemi de la république, et prononça une diatribe virulente, à laquelle Vergniaud répondit par un discours improvisé, qui fut regardé comme un modèle en ce genre : il dit alors ces mots, qui devinrent une prophétie : « La république, comme Sa» turne, dévorera ses enfans. » Le 18, il repoussa encore les attaques des jacobins, et concilia l'assemblée en faveur de son parti : ce fut son dernier triomphe. Ses ennemis mirent en jeu tous leurs satellites et les sections de Paris, qui vinrent, le 31 mai 1793, demander à grands cris la proscription des girondins. Tandis que Valazé, Guadet et Rabaut se défendirent avec la plus grande énergie, Vergniaud, pour la première fois, ne sut pas déployer ses moyens. Il désespérait de son salut, et écoutait presque avec indifférence les discours éloquens et pleins de feu par lesquels ses collègues bravaient encore toute la fureur des *montagnards*. L'arrestation des députés de la Gironde fut décrétée : Vergniaud ne sut ou ne put s'évader de Paris; il fut arrêté, mis en accusation, traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, « comme convaincu d'être auteur ou com» plice d'une conspiration contre l'unité

» et l'indivisibilité de la république, la » sûreté et la liberté du peuple français.» Il fut renfermé à la Conciergerie, où il eut pour compagnons d'infortune Fonfrède, Gensonné, Ducos et Valazé; et ils passèrent la nuit qui précéda leur jugement à chanter, à plaisanter et à raisonner sur le sort de la France. Vergniaud, animé d'un *stoïcisme républicain*, tira de sa poche un poison qu'il gardait depuis longtemps, et le jeta en disant ces mots : « Puisqu'il n'y en a pas pour le partager » avec mes collègues, je ne les abandon- » nerai pas; je partagerai leur sort. » Il parla ensuite avec son éloquence ordinaire sur les gouvernemens. Il fut exécuté le 31 octobre 1793, le lendemain de son jugement, et mourut avec le courage d'un homme exalté, et non avec la résignation d'un chrétien. Vergniaud se distingua par ses talens bien plus que par son caractère, et quoiqu'il n'improvisât pas avec la même facilité que Guadet, Gensonné, Valazé, et autres orateurs de la *Gironde*, il avait une vive énergie, une grande flexibilité d'organe, et ses discours, souvent plus remplis d'images que de raisonnemens, et tombant parfois dans l'emphase, ne produisaient pas moins d'effet sur l'assemblée, et il émouvait toujours, s'il ne parvenait pas à convaincre. Quant à son caractère, tout le monde s'est accordé à le peindre comme un homme paresseux, indolent, et qui avait le plus grand mépris pour l'espèce humaine. On n'a pas fait le recueil particulier de ses *Discours*, dont les principaux se trouvent dans le *Moniteur* ou dans le *Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale*, 1re série, Paris, 1815-1825, 24 v. in-8. Vergniaud avait des talens pour les vers : on lit, dans le *Mercure* de septembre 1782, une *Epître* très jolie adressée *aux astronomes*. L'*Eloge* de Vergniaud, par Ch.-Gédéon Genty de Laborderie, a été couronné le 24 mai 1809 par la société académique de Limoges.

VERGY (Gabrielle de). *Voyez* FAÏEL.

VERHAER. *Voyez* HARÆUS.

VERHEYEN (Philippe), fils d'un laboureur du village de Verbrouck, au pays de Waës, vit le jour en 1648. Après avoir reçu à Louvain le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de professeur. On a de lui : 1° un excellent Traité *De corporis humani anatomia*, Bruxelles, 1710, 2 vol. in-4; et Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8. Cet ouvrage fut traduit en allemand; Morgagni et Heister l'ont critiqué avec trop de rigueur; Haller a été plus équitable à son égard. 2° Un Traité *De febribus*, et d'autres productions. Il mourut à Louvain en 1710, à soixante-deux ans, après avoir rempli, durant le cours de sa vie, tous les devoirs du chrétien, de l'honnête homme et du médecin.

* VERHULST (Philippe-Louis), théologien flamand, né à Gand, adopta les principes du parti janséniste. Mis à la tête d'un collége fondé dans la ville de Dish, en Brabant, il ne put se maintenir dans cette place, et il retourna à Louvain, où il écrivit contre les jésuites. En 1729, il se retira, avec plusieurs docteurs de Louvain du parti janséniste, au séminaire d'Amersfort, dans la province d'Utrecht. Il y fit des leçons de théologie pendant plus de vingt ans, continuant de publier des écrits dans le même sens. Nous citerons de lui : 1° *Imposturæ et errores jesuitarum lovaniensium contra IV theses PP. Marin et Leonardi Grinsven*, 1711, 4 pag. in-4; 2° *Grinsvenius male defensus ab erroribus et impostura*, 1712, 16 pag. in-4; 3° *La Vérité qui se plaint du relâchement des jésuites*, 1713, en flamand; 4° *De auctoritate romani pontificis, dissertatio tripartita*, 1719; 5° *Les fondemens solides de la foi catholique, touchant le saint Sacrement de l'autel*, en 3 parties, 6 vol. in-12, 1739-1741, en flamand, sous le nom déguisé de Zeelander; 6° *Traité sur le titre d'évêque universel*, 1752, en flamand; 7° *Præfatio ante acta quædam ecclesiæ ultrajectensis*, 1737. Il eut la part principale à ces actes, publiés par Vander-Croon, etc. Verhulst mourut au séminaire d'Amersfort, au mois de mai ou d'avril 1753.

VÉRIN (Hugolin), né à Florence en 1442, mort vers l'an 1505, poète latin,

a composé différens ouvrages, qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poète, les *Expéditions de Charlemagne*, la *Prise de Grenade*, une *Sylve* en l'honneur de Philippe Benita. Les trois livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De illustratione Florentiæ*, Paris, 1583, in-4, sont, parmi ses ouvrages, ce qu'il y a de plus estimé. — Son fils, Michel VÉRIN, aussi né à Florence, et mort l'an 1487, âgé d'environ 19 ans, s'est rendu célèbre par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a su renfermer les sentences des philosophes grecs et latins, ainsi que les sentences de Salomon. Sa versification est facile et élégante. Ses *Distiques*, Florence, 1487, ont été réimprimés en France, in-7, et traduits en vers français et en prose.

VÉRINE (Ælia Verina), sœur de Basilisque, et épouse de l'empereur Léon, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais après sa mort elle se livra à l'ambition et à l'amour. Ayant fait élire, en 474, son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui, pour mettre Patrice, son amant, à sa place. Elle ne put réussir. Zénon, à la vérité, perdit l'empire; mais Basilisque, frère de Vérine, qui fut élu, fit donner la mort à Patrice. Alors cette princesse intrigante se vengea de la mort de son amant, en faisant exiler Basilisque, et replacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner; mais Vérine ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de l'Isaurie. C'est là qu'elle mourut en 484, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

* VERJUS (Antoine), jésuite, frère du comte de Crécy, naquit à Joigny en 1632. Ce zélé missionnaire, mort en 1706, est auteur d'une *Histoire de saint François de Borgia*, in-4, estimée quoiqu'un peu diffuse; d'une *Traduction* du Catéchisme du Père Canisius, Paris, 1688, et d'une *Vie de M. le Nobletz, missionnaire en Bretagne*. Le Père Verjus avait un autre frère, mort évêque de Grasse.

* VERKOLIE (Jean), peintre et graveur hollandais, naquit à Amsterdam en 1550 d'un serrurier. Il aurait peut-être suivi la profession de son père, sans un accident qui servit à développer son goût pour les beaux-arts. Une légère blessure, causée par la piqûre d'une aiguille au tendon d'Achille, faillit lui faire perdre la vie, et le retint au lit pendant trois ans. Pour charmer son ennui dans une si longue maladie, il s'amusa d'abord à copier des estampes, et apprit ensuite, sans maître, le dessin. Quand il fut guéri, il étudia la gravure et la peinture sous d'habiles professeurs, et fut bientôt placé au rang des premiers artistes de sa nation. Il acquit surtout une grande réputation pour ses ouvrages en *manière noire*. Verkolie a peint en outre un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on cite *Vénus et Adonis*, une *Tempête*, une *Pénitente* à genoux, éclairée par une lampe, etc. Il mourut à Delft en 1639.

* VERKOLIE (Nicolas), fils du précédent, naquit à Delft en 1579, étudia sous son père, et le surpassa dans la gravure. Ses principaux ouvrages sont : *Diane et Endymion*, *Bacchus et Ariane*, tous deux d'après Netscher; une *sainte Famille*, d'après A. Vander-Werff; il a encore laissé un grand nombre de *portraits*. Son dessin était correct, et son burin des plus polis.

VERLÉNIUS (Jérôme), né à Bois-le-Duc, au commencement du 16e siècle, enseigna la théologie à Utrecht, et y gouverna une paroisse : ensuite il eut un canonicat dans la cathédrale de Harlem, et y fut fait vicaire-général. Il y mourut vers l'an 1586. Nous avons de lui : 1° une *Version* latine d'Epictète avec des scolies, Bois-le-Duc, 1543, et Anvers, 1550, in-12; 2° un *Commentaire* sur les Psaumes de David, Louvain, 1558; 3° une édition des *Epîtres* de saint Ignace, avec une Version en latin et des notes, Anvers, 1566 : Usserius et Cotelier en ont profité pour donner la leur.

VERMANDER (Charles), peintre et poète, né à Meulebeck en Flandre, l'an 1548, mort le 11 septembre 1606 à Ams-

terdam, a fait diverses peintures grotesques et des paysages, tant en détrempe qu'à l'huile. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs de triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a composé un *Traité de Peinture*, qui est un poème, auquel on a joint du même auteur : 1° *Explication des Métamorphoses d'Ovide*; 2° *des figures de l'antiquité*; 3° *les Vies des plus célèbres peintres de l'antiquité*; 4° *des Peintres modernes*, Amsterdam, 1618, in-4. Il a encore donné des *traductions* de quelques poètes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. —Un de ses fils, nommé aussi *Charles*, a hérité de l'habileté de son père dans la peinture, qu'il alla pratiquer à Copenhague.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), arrière-petit-fils de Bernard, roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit Charles le Simple prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Péronne, où il finit ses jours. Herbert mourut en 943. —Son fils Raoul de VERMANDOIS, sénéchal de France, eut la régence du royaume pendant le voyage d'outre-mer de Louis VII, en 1147, et mourut en 1152. Il avait été excommunié en 1142, pour avoir répudié Aliénor de Champagne, sa première femme, dont il avait eu Hugues, qui fonda l'ordre de la Trinité de la Rédemption des captifs, sous le nom de Félix de Valois. De son second mariage avec Alix de Guyenne, naquirent des filles, et un fils mort sans postérité.

VERMANDOIS (Louis de Bourbon, comte de). *Voyez* MASQUE DE FER *et* VALLIÈRE.

VERMEULEN. *Voyez* MOLANUS.

VERMEYEN (Jean-Corneille), peintre, né dans un village près le Harlem, mort à Bruxelles en 1559, âgé de 59 ans. Cet artiste avait, dit-on, une barbe si longue, qu'elle traînait à terre, lors même qu'il était debout; ce qui l'a fait surnommer *Charles le Barbu*. L'empereur Charles-Quint qui l'aimait, le prit à sa suite dans plusieurs voyages, entre autres lors de son expédition de Tunis, que Vermeyen a peinte en plusieurs tableaux, depuis exécutés en tapisseries, qu'on voit encore en Portugal.

VERMIGLI (Pierre MARTYR *ou*) naquit à Florence en 1500, et entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ses sermons et son savoir lui firent un nom en Italie; mais la lecture de Zuingle et de Bucer le jeta dans l'hérésie. Comme il dogmatisait dans des maisons particulières à Naples, il fut sur le point d'être arrêté. Il se retira à Lucques, et y pervertit plusieurs personnes, avec lesquelles il prit la résolution de passer chez les hérétiques. Il emmena avec lui Bernardin Ochin, général des capucins, et se rendit à Zurich, puis à Bâle, et ensuite à Strasbourg, où il épousa une jeune religieuse. Décrié par ses erreurs et ses mœurs, il se retira en Angleterre avec sa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'université d'Oxford; mais la reine Marie ayant succédé à Edouard en 1553, le chassa de ses états avec les autres hérétiques. Pierre se rendit à Augsbourg, d'où il alla à Zurich, où il mourut en 1562, aussi détesté par les calvinistes que par les catholiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, presque tous réunis sous le titre de *Loci communes theologici*, 1624, 3 vol. in-fol. Il en composa la plus grande partie pour soutenir ses erreurs. Il nous reste encore de cet apostat un recueil de *Lettres* en latin, imprimées avec quelques ouvrages de Ferdinand de Pulgar, par Elzévir, 1670, in-fol.

VERMOLANUS. *Voyez* GRAVIUS (Henri).

* VERNAGE (Etienne-François), naquit à Paris en 1652, et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs, où il travailla pendant plus de quarante ans, et où il se distingua par son zèle et sa piété. On a de ce prêtre éclairé et exemplaire : 1° *Nouvelles réflexions*, ou *Sentences et maximes morales et pratiques*, etc. Il y en a eu plusieurs éditions; la 2e est de Paris, 1691, petit in-12; la 3e, aussi de Paris, est de 1694, in-12. Ce livre est dédié à madame de Maintenon. 2° *Pensées chrétiennes, tirées des SS. Pères, pour*

tous les jours du mois, Paris, 1717, in-12; 3° *Traité de la charité selon saint Paul*, Paris, 1711, petit in-12, réimprimé en 1712, avec un *Traité de la loi nouvelle*, par l'abbé Pacory. L'abbé Vernage mourut le 12 octobre 1723. Il contribua à l'établissement des filles repenties, dites du Sauveur, et les dirigea pendant quelques années. Sa vie entière avait été consacrée aux bonnes œuvres.

* VERNES (Jacob), ministre du saint Evangile, naquit à Genève en 1728, et fut d'abord pasteur de Colygny, près de Genève, et élu l'un des pasteurs de cette ville en 1770. Il était du parti patriotique; ce parti ayant eu le dessous en 1782, le pasteur Vernes fut enveloppé dans sa disgrâce; mais il fut rappelé en 1789, lors de la révolution arrivée à Genève. Il mourut dans le courant de l'année 1796 ou au commencement de 1797. On a de lui: 1° *Choix littéraire*, de 1755 à 1760, 24 vol. in-8; journal qui n'est point sans mérite, quoique peu connu, et pour lequel Vernes, auteur lui-même de plusieurs morceaux, a mis tous les pays à contribution; 2° *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*; 3° *Dialogues sur le christianisme du même*, même année; 4° *Réponse à quelques lettres du même*: ces trois écrits parurent en 1793; 5° *Confidence philosophique*, 1772, in-8; une deuxième édition revue et augmentée, Genève, 1776, 2 vol. in-8; sorte de roman dont le but est de réfuter les principes des incrédules; 6° *Catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes*. Il n'y est question ni de la Trinité ni du péché originel, sous prétexte de n'y faire entrer aucun des points contestés et d'écarter les disputes. S'il en est ainsi, comme il n'est presque aucun point du christianisme qui n'ait été contesté par quelque hérétique, tout ce qui constitue le christianisme doit en être retranché, et le *Catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes* ne contiendra plus rien de chrétien. Il paraît que le Catéchisme de Vernes avait originairement été composé pour l'instruction des jeunes gens qui se préparaient à participer à la cène. Il fut publié en 1774, in-8; c'était celui d'Osterwald, avec des changemens. Il y en eut une autre édition en 1776, à laquelle Vernes mit son nom; et une troisième, en 1778, plus ample que les autres, avec un *Catéchisme abrégé* à l'usage des enfans. Il y a dans les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale, de littérature*, par M. de Boulogne, 1807, tome 2, un article où ce catéchisme et son auteur sont justement appréciés. 7° Des *Sermons* dont son fils, François Vernes, a été l'éditeur; il y a inséré l'*Éloge* de son père: ils sont très estimés; 8° Examen de cette question: *Convient-il de diminuer le nombre des sermons qui se font à Genève?* 1775, in-8. Vernes a travaillé, avec Roustan, à l'*Histoire de Genève*. Ce travail n'a point paru. Il a composé un *Traité sur l'éloquence de la chaire*, resté inédit.

* VERNET (Jacob), ministre protestant, naquit à Genève en 1698. Il cultiva les lettres avec passion, et fit, dans le but d'étendre ses connaissances, de longs voyages. Il visita l'Italie, la France et l'Angleterre, et fut élu à son retour l'un des pasteurs de l'Eglise de Genève. En 1739 il fut nommé à une chaire de belles-lettres, et en 1756 à une de théologie. Pendant quelque temps il eut avec Rousseau une liaison assez intime, et son nom se trouve dans les lettres de ce philosophe; mais ils finirent par se brouiller. Il est aussi nommé dans la correspondance de Voltaire. Vernet est auteur des ouvrages suivans: 1° *Anecdotes ecclésiastiques, tirées de l'Histoire de Naples, de Giannone*, Amsterdam, 1738, in-8. Quoique le *Dictionnaire des anonymes*, t. 1, p. 27, n° 237, attribue cet ouvrage à Vernet, il avertit néanmoins, t. 4, p. 407, que cela est *douteux*. Quelques-uns pensent que l'abbé Prévôt en est l'auteur. 2° *Dialogues socratiques* ou *Instructions de morale*, Paris, 1754, in-12; 3° *Lettres sur la coutume moderne d'employer le* vous *au lieu du* tu, La Haye, 1752, in-12; 4° *La sainte Bible*, ou *le vieux et le nouveau Testament, traduits en français, sur le texte hébreu et grec, par*

les pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève, Genève, 1805, in-fol., et 3 vol. in-8. Ce grand travail n'est pas d'une seule main; il fut continué, dit-on, par diverses personnes pendant quatre-vingts années; Vernet fut un des collaborateurs. On pense qu'il a surtout contribué à la Genèse et aux Epîtres de saint Paul. 5° Une édition (la 3e) de la *Théorie des sentimens agréables*, par Louis Jean Lévesque de Pouilly, Genève, 1747, avec une *préfaee* de Vernet; 6° une *édition* de l'*Esprit des Lois* de Montesquieu (la 1re) : il paraît que l'auteur chargea Vernet de la donner; 7° *Pièces fugitives sur l'Eucharistie*, attribuées à Malebranche, Varignon et autres. Vernet les a publiées avec une *préface* de sa composition, Genève, 1730, in-8; 8° *Lettres critiques d'un voyageur anglais sur l'article* GENÈVE *du Dictionnaire encyplopédique et sur la Lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau touchant les spectacles*, à l'enseigne de la Vérité, 1766, 2 vol. in-8; 9° *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, tiré du latin de Turretin; 10° un *Catéchisme pour les enfans;* 11° des *Thèses de Théologie;* 12° un *Commentaire latin sur la création, suivant les païens et suivant Moïse;* 13° des *Dissertations sur la chronologie de Moïse, sur la divinité de Jésus-Christ, et sur plusieurs passages de l'Ecriture;* 14° des *Réflexions sur les mœurs, la religion et le culte*, etc. Vernet est mort le 26 mars 1789. On a imprimé un *Mémoire historique sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, Desray, 1790, in-8.

* VERNET (Claude-Joseph), peintre célèbre, naquit à Avignon en 1714. Son père Antoine, artiste assez habile, lui donna les premières leçons. Le jeune Vernet se rendit à Rome à l'âge de 18 ans, s'y perfectionna, et voyagea dans toute l'Italie pour en examiner les plus beaux sites. Il s'exposait aux plus grands dangers pour contempler la nature. Il s'attacha surtout à saisir les différens effets de lumière et de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère et les accidens des nuages produisent pendant le jour et la nuit. De retour en France après 22 ans d'absence, il y peignit tous les ports de mer; ce qui forme une des plus belles suites de tableaux qui existent. Le calme et la tempête, les diverses agitations de la mer, les reflets de la lumière sur une onde tranquille, y sont peints avec une chaleur et une vérité frappantes. La fraîcheur de ses teintes et l'art avec lequel il exprime les différentes heures du jour font l'admiration des connaisseurs. Ses ouvrages sont répandus dans toute l'Europe : on voit à Pétersbourg, dans le palais Michaïlow, un grand nombre de *paysages* peints par Vernet. Madame du Barry acheta, en 1772, deux de ses tableaux 50,000 livres, les plaça à Lucienne, et ils sont maintenant au musée royal. Ses ouvrages faisaient chaque année un des plus beaux ornemens du Louvre. La reine étant allée un jour voir l'exposition, dit à Vernet : « Je vois » bien que c'est toujours vous qui faites » ici la pluie et le beau temps. » On montrait un jour à un habitant de la campagne un tableau de ce peintre, représentant le lever du soleil, et un paysage éclairé par cet astre à son coucher : le paysan dit, sans surprise et par un pur instinct : « Eh! c'est ce que nous voyons » tous les jours dans nos campagnes. » Vernet était si passionné pour son art, que, dans un voyage qu'il entreprit par mer, il se fit attacher, dit-on, pendant une terrible tempête, au mât du vaisseau, pour contempler le ciel fulminant, les flots qui mugissaient, les cordages et les mâts brisés, et l'équipage effrayé et dans le dernier désordre. « Quel sublime spec- » tacle! s'écria-t-il; laissez-moi peindre » promptement, et avant que je meure, » ces effets superbes. » Si ce fait est vrai, il faut convenir qu'au milieu du danger où il se trouvait, et où l'homme le plus courageux et le moins dévot pense au salut de son corps et de son âme, l'enthousiasme de Vernet tenait du génie. Quoi qu'il en soit de ce récit, il y a eu peu de peintres qui aient joui d'une aussi grande réputation que Vernet, et qui aient produit de si nombreux ouvrages : on a dit de lui avec justice que son génie

n'avait eu ni enfance ni vieillesse. Il est mort à Paris en 1789, âgé de soixante-dix-sept ans. — Son fils Carle, et son petit-fils Horace, se sont fait aussi un grand renom dans la peinture.

VERNEY (Guichard-Joseph du), membre de l'académie des sciences et professeur d'anatomie au Jardin royal, naquit à Feurs en Forez, l'an 1648, d'un médecin. Il alla de bonne heure à Paris, et fut produit à la cour, où il donna des leçons d'anatomie au grand Dauphin. Il mourut à Paris, en 1730, à quatre-vingt-deux ans. On a de lui : 1° un excellent *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, in-12; Leyde, 1731; en allemand, Berlin, 1732; en latin, Nuremberg, 1684, in-4. Les planches de la première édition sont bien exécutées. 2° *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; 3° *Œuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 v. in-4. Ces deux ouvrages posthumes ont été publiés par Sénac. 4° Grand nombre de *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie. C'était un homme très vif, mais très bon. Il était passionné pour son art. Sa religion allait jusqu'à la piété la plus fervente, et il se reprochait d'être trop occupé de sa profession, de crainte de ne l'être pas assez de l'auteur de la nature.

*VERNIER (Théodore), pair de France, né en 1731 à Lons-le-Saunier, suivit d'abord la carrière du barreau dans sa ville natale. Nommé membre de l'assemblée constituante, il en devint président en 1791; il en demanda des réformes sages, surtout dans les finances. Il fit aussi partie de la Convention; nous devons dire à sa louange qu'il eut le courage de déclarer dans le procès de Louis XVI, qu'il n'était pas son juge; et, comme il fallait donner un suffrage, il vota pour le bannissement et pour l'appel au peuple. Ennemi déclaré des jacobins, il s'opposa de tous ses efforts à leurs projets désorganisateurs; aussi fut-il décrété d'arrestation pour avoir protesté contre la proscription des girondins (31 mai 1793). Après s'être réfugié dans le Jura, il se retira dans le canton de Zurich dont les habitans lui offrirent des lettres de bourgeoisie. Rappelé à la Convention en 1794, il en devint président : il occupait le fauteuil dans les fameuses journées de prairial (mai 1795); on sait qu'il sut alors braver les menaces d'une populace furieuse qui demandait le retour de la *terreur*. Il fut aussi président du conseil des anciens, et c'est en cette qualité qu'en 1796 il prononça son serment de haine à la royauté. Après avoir eu beaucoup de part à la journée du 18 brumaire, il entra au sénat et même dans un des conseils privés de Buonaparte. Ce ne fut pas toutefois un courtisan, car à plusieurs reprises il s'opposa avec fermeté aux projets du consul et de l'empereur. Louis XVIII le nomma membre de la chambre des pairs; il fut maintenu dans cette dignité sous la seconde restauration. Cet homme d'état est mort à Paris en 1818. Nous citerons de lui : 1° *Elémens de finances*, Paris, 1791, in-8; 2° *Sur l'éducation*, ibid., 1802, in-8; 3° *Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture des essais de Montaigne*, ibid., 1810, 2 vol. in-8.

* VERNIER (Jean-Baptiste-Thadée), supérieur de la mission de Beaupré, dans le diocèse de Besançon, naquit en 1761 à Ouvans de parens respectables qui le destinèrent à l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études avec la plus grande distinction, il entra, n'étant encore que diacre, dans la maison des missionnaires de Beaupré, et fut tout de suite un prédicateur renommé dans une communauté qui comptait tant de bons orateurs. Au commencement de la Révolution, il refusa le serment, et se retira en Suisse, où il ne resta cependant que deux ans. Rentré en France, il se livra en secret, malgré les périls les plus grands, à l'enseignement de la théologie en faveur de quelques jeunes gens des montagnes que les excès de la *terreur* n'empêchaient pas d'aspirer au saint ministère. Lors du rétablissement du culte en 1802, l'abbé Vernier, signalé à l'archevêque Lecoz comme un des plus zélés et des plus redoutables adversaires des prêtres constitutionnels, fut relégué dans l'humble succursale

d'Ouvans, son lieu natal, où il continua à enseigner la philosophie et la théologie jusqu'au rétablissement du séminaire. Depuis cette époque jusqu'à la restauration, il vécut obscur dans son village, uniquement occupé de ses paroissiens : seulement il donnait de temps en temps quelques retraites dans les lieux voisins. En 1814, M. Lecoz consentit enfin à le donner au séminaire diocésain, en qualité de directeur et de professeur. Ses nombreux élèves se rappellent encore avec quelle clarté, quelle précision, quelle netteté d'expression il leur développait la théologie morale dont il était chargé. Aussi l'attention des auditeurs ne se démentait-elle jamais. Le séminaire ne conserva que quelques années cet excellent maître. L'abbé Vernier rentra dans sa communauté des missionnaires de Beaupré, dès que les circonstances en permirent le rétablissement ; et il en devint le supérieur après la mort de MM. Constant et Gerbet, plus anciens que lui dans la maison. L'aménité de ses manières et la douce expansion de bonté qui était le fond de son cœur, faisait de la communauté qu'il gouvernait le lieu de l'hospitalité la plus franche et la plus agréable pour les étrangers. En 1821, M. l'archevêque de Pressigny le chargea de diriger l'instruction et l'éducation d'un grand nombre de jeunes gens de 18 ans et au dessus, qui n'avaient pu commencer plus tôt leurs études classiques, et qu'il s'agissait de conduire au sacerdoce par une voie plus abrégée que celle des classes ordinaires : il s'en acquitta avec autant de succès que de zèle. Il continua dès lors ses exercices de prédication dans diverses paroisses avec cette ardeur apostolique dont il fut toujours enflammé. Les habitans des campagnes aimaient à entendre sa voix, et ses discours ont fait un bien immense. Sur la fin, sa voix était bien tombée, et un certain embarras de prononciation augmenté par l'âge et la perte de ses dents, lui rendait ses fonctions extrêmement pénibles. M. Vernier est mort à Ecole, nouvelle maison de Beaupré, près de Besançon, dans le mois de juin 1833. S. E. le cardinal de Rohan l'avait appelé à faire partie de son conseil, dès les premiers mois de la révolution de juillet, et lui avait donné les pouvoirs de vicaire-général. Cette marque de confiance et d'estime ne pouvait être mieux placée qu'en un homme chez qui la science et l'expérience n'étaient surpassées que par la modestie et l'amour le plus consciencieux de la vérité. Cet excellent ecclésiastique a publié : 1° Une *édition* des *Méditations du Père Médaille*, auxquelles il a ajouté plusieurs sujets qui n'avaient pas été traités par l'auteur ; 2° *Méditations sur les vérités de la vie chrétienne et ecclésiastique, sur les évangiles des dimanches et sur les principales fêtes de l'année*. Besançon, Chalandre, 1832, 1 vol. in-8. L'auteur avait voulu d'abord corriger ce qu'il y avait de surauné dans le stile des *Méditations* de Beuvelet ; mais il a bientôt reconnu que son travail resterait trop imparfait : il n'a alors conservé que le fonds de cet ouvrage. 3° *Theologia practica sub titulis sacramentorum : ordine novo redegit J. B. T. Vernier*, Besançon, Montarsolo, 1828, 2 vol. in-8. C'est le principal ouvrage de l'abbé Vernier. L'auteur y montre un grand fonds de science, beaucoup de modestie et de défiance de lui-même, et surtout une expérience consommée.

* VERNINAC DE SAINT-MAUR (Raimond) naquit en 1762, à Gourdon, dans le Quercy. Il vint très jeune à Paris, où il suivit le barreau et fournit quelques poésies à l'*Almanach des Muses*. A l'époque de la révolution, en 1791, il fut un des commissaires envoyés par Louis XVI à Avignon, afin d'apaiser les troubles qui déchiraient le comtat Venaissin. Verninac, et ses deux collègues, Lescène des Maisons et l'abbé Mulot, parvinrent d'abord à rétablir la paix parmi les diverses communes ; mais elle fut bientôt détruite par les sourdes menées de Duprat, Rovère, Mainvielle, et d'autres factieux. Pendant son séjour à Avignon, Verninac se lia avec Rovère, et cette circonstance ne fit qu'encourager davantage les révolutionnaires. De retour à Paris, les trois commissaires se présentèrent à la barre de l'assemblée

constituante, le 10 septembre, pour rendre compte de leur mission. Verninac se montra dans son *rapport* plus favorable que les deux autres aux factieux du Comtat; mais tous les trois furent vigoureusement attaqués par l'abbé Maury, qui demanda de les faire traduire devant la haute-cour d'Orléans; cette motion fut écartée par la majorité de l'assemblée, qui protégeait les factieux. En vertu de cette protection spéciale, Verninac fut nommé ministre de France auprès de la cour de Suède, et arriva à Stockholm le 16 mai 1792, deux jours après l'assassinat et les funérailles de Gustave III. Verninac passait en Suède pour être un *jacobin enragé*, et il avait à combattre deux habiles agens de l'émigration, d'Escars et de Bombelles. Rappelé à Paris après la mort de Louis XVI, il fut envoyé, en février 1795, à Constantinople, en qualité de ministre extraordinaire; on le reçut avec pompe : après le discours d'usage, le visir, dans sa réponse, donna à Verninac le titre de *citoyen*, mot qu'il prononça en français, comme n'ayant pas d'équivalent dans la langue turque. Verninac communiqua au visir le traité de paix conclu par la France avec la Prusse, fit reconnaître la république française, et obtint qu'un ambassadeur de la Porte-Ottomane résiderait à Paris. Verninac est le premier étranger qui ait fait imprimer et distribuer à Constantinople une *Gazette*, écrite en sa langue. Cependant le principal but de sa mission était de porter le grand seigneur à faire cause commune avec la France. Ce but manqua par l'influence de l'Angleterre et de la Russie; influence qui ne put être balancée par celle de la Suède et de la Prusse, alors amies du gouvernement français. Verninac demanda son rappel, et fut remplacé par Aubert Dubayet. Le 9 juin 1797, il se présenta au directoire, et lui offrit un étendard ottoman et un diplôme de Sélim III, qu'il avait reçu de la part de ce prince. Peu de temps après, il épousa la fille de Charles de la Croix, alors ministre des relations extérieures. Buonaparte, étant devenu premier consul, nomma Verninac à la préfecture du Rhône. En 1801, il se rendit, avec une mission, dans le Valais, qu'il érigea en république sous la protection de la France. Il obtint, en 1805, les droits et les titres de citoyen du Valais. Ardent républicain, il se montra contraire au système impérial; ce qui le fit tomber dans une disgrâce complète. En 1816 et en 1820 il fit, dans le département du Lot, des tentatives infructueuses pour être élu membre de la chambre des députés. Il mourut, retiré dans les domaines qu'il possédait à Mansle, près d'Angoulême, au mois de juin 1822, âgé de soixante ans. On a de lui : 1° *Recueil de poésies*; 2° *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre, extraites des commentaires de Blackstone, sur les lois anglaises*, 1790, in-8; 3° *Description physique et politique du département du Rhône*, in-8.

VERNULÆUS (Nicolas), né à Robermont, dans le duché de Luxembourg, le 10 avril 1583, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de professeur en l'université de cette dernière ville, et fut décoré du titre de conseiller et d'historiographe de l'empereur Ferdinand III. Vernulæus se fit généralement estimer par les qualités du cœur et de l'esprit. Il était assez bon poète, et l'on voit par ses ouvrages, qui sont en grand nombre, qu'il entendait l'histoire, l'antiquité, la philosophie morale et la politique. Les principaux sont : 1° une *Histoire de l'université de Louvain*, en latin, laquelle fut ensuite augmentée par Langendonck, Louvain, 1667. C'est un tableau plutôt qu'une histoire. On préfère les *Fastes* de Valère-André. 2° *Historia Austriaca*, 1651, in-12; 3° *Tragœdiæ*, 1631. Il en a fait plusieurs, également estimées pour le stile et la pureté de langage, et qui ne sont point renfermées dans ce recueil. 4° *Institutiones politicæ, morales, œconomicæ*, 3 vol. in-fol., imprimées séparément. 5° Un *Recueil de harangues*, dont on a donné plusieurs éditions. Ces harangues sont estimées; le stile en est harmonieux, coulant, vif, et judicieusement varié, les images agréables et les sujets assez bien choisis. 6° *De Arte dicendi*. La meilleure édition est celle de

Nuremberg, 1631. Il a laissé des ouvrages manuscrits qui concernent les Romains.

VÉRON (François), missionnaire de Paris, entra chez les jésuites, et en sortit quelque temps après. Il se consacra aux missions, et fut l'instrument du salut de plusieurs pécheurs, et d'un grand nombre de calvinistes. Il eut avec le célèbre Bochard, le plus savant des ministres protestans, une conférence à Caen, où les huguenots eux-mêmes admirèrent sa modestie autant que son savoir. Il mourut saintement en 1649, curé de Charenton. On a de lui une excellente *Méthode de controverse*, et surtout une *Règle de la foi catholique*, et d'autres ouvrages, dont la plupart ont été réimprimés en 2 vol. in-fol. Véron s'était d'abord annoncé par un livre intitulé singulièrement, *Le bâillon des jansénistes*, et qui ne lui attira pas les éloges du parti. Son zèle pour l'orthodoxie est vif, mais prudent et éclairé. Le but principal de sa *Règle de foi* est de mettre un espace bien marqué entre les dogmes et les explications que les théologiens en ont données, ou les additions qu'ils ont osé y faire, et d'écarter ainsi le genre de confusion que la curiosité ou la suffisance des hommes a produit dans la science des chrétiens. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1779, 1 vol. in-8. — Un abbé Véron, jésuite, directeur des religieuses de Sainte-Aure, à Paris, homme plein de zèle et de lumières, fut une des victimes immolées le 3 septembre 1792, au séminaire de Saint-Firmin.

VÉRONÈSE (le). *Voyez* Caliari.

* VÉRONÈSE (N.), cardinal, né à Venise le 4 mars 1684, vint faire ses études à Rome, puis à Padoue, ville où il prit le bonnet de docteur : pourvu, en 1708, d'un canonicat de la cathédrale de Padoue, il devint grand-vicaire sous le cardinal Rezzonico, qui fut pape sous le nom de Clément XIII. Après avoir refusé les évêchés de Trémise et de Famagouste, il se vit obligé d'accepter celui de Padoue. Il fut créé l'année suivante cardinal. Il mourut le 1er février 1767, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, regretté de ses diocésains, et de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé plusieurs *Lettres et instructions pastorales* qui ont été jugées dignes d'être publiées. On n'a de lui qu'un écrit intitulé : *De necessaria fidelium communione cum apostolica sede*, 1783, in-4, imprimé par les soins de monsig. Nanni, évêque de Brescia.

VÉRONIQUE (Sainte), née dans un village près de Milan, se distingua par toutes les vertus chrétiennes, devint un modèle de la vie religieuse, et mourut à Milan en 1497. Son nom se trouve au 13 janvier dans le Martyrologe romain, que Benoît XIV a publié en 1749. — On a donné le nom de *Veronique* à une représentation de la face de Notre-Seigneur imprimée sur un linge que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelques-uns croient que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de J. C. après sa mort; d'autres prétendent que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur, couvert de sang et de sueur, lorsqu'il montait au Calvaire. Quoi qu'il en soit, ce linge est appelé *Veronica*, qui signifie vraie image, étant composé de *vera* et d'*iconica*, mot que l'on trouve dans quelques anciens pour *icon*. Le sentiment de ceux qui prétendent que Véronique est le nom de la pieuse femme qu'ils disent avoir essuyé la face du Sauveur, ne paraît appuyé que sur certains tableaux où est représentée une femme tenant la *Véronique* dans ses mains. La fête de la Véronique n'a été instituée dans quelques églises que pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. *Voyez* Papebroch (*Act. Sanct. maii*, tome. 7, p. 536), et les notes de Chastelain sur le Martyrologe romain, pag. 201.

VERRATI (Jean-Marie), carme, natif de Ferrare, mort le 20 juillet 1562, selon son épitaphe que l'on voit à Ferrare, a composé un *Commentaire* très long sur les évangiles, et une *Théologie*. Ses ouvrages ont été publiés à Venise en 6 vol., 1577.

VERREPÆUS, célèbre humaniste du 16e siècle, né dans la mairie de Bois-

le-Duc, passa toute sa vie à enseigner les belles-lettres, et mourut chanoine de Bois-le-Duc, le 10 novembre 1598, âgé de 75 ans. Il a donné un grand nombre d'ouvrages classiques et quelques livres de piété.

VERRÈS (Caïus-Licinius) (naquit l'an 119 ou 122 de J. C. Il se fit épicurien, et se montra grand amateur de tableaux et de statues). Après avoir exercé la charge de préteur à Rome et en Sicile avec autant de violence que d'injustice, il fut accusé de concussion. Cicéron fit contre lui les six belles harangues que nous avons. Verrès, malgré la confiance qu'il avait en son argent et dans la protection d'Hortensius, trouva que le parti le plus sûr pour lui était de s'exiler lui même, sans attendre le jugement que l'on devait prononcer. (Ses mœurs étaient aussi désordonnces que son âme était cupide. Il fit condamner à mort, à Lampsaque, le père et le frère d'une jeune personne qui s'étaient opposés à ses vues criminelles.)

*VERRI (Le comte Alexandre), né en 1741 à Milan, suivit d'abord avec éclat la carrière du barreau; mais, mécontent de la législation civile et criminelle de son pays, il se livra particulièrement à l'étude de Grotius, de Puffendorf, de Montesquieu et d'autres célèbres publicistes. Il vivait dans la société de Carli, de Frisi, de Beccaria avec lesquels il publia une feuille périodique, sous le titre du *Café*, qui eut beaucoup de succès. Vers 1766, il vint à Paris, s'y lia avec les philosophes, fit ensuite un voyage à Londres, et revint se fixer à Rome, où il composa deux *Tragédies* dont le succès fut équivoque. Il mourut dans cette ville le 23 septembre 1816, avec des sentimens chrétiens que n'avaient point altérés ses principes d'indépendance. Il ne prit aucune part aux troubles de l'Italie, et échappa toujours aux séductions de Buonaparte. On a de lui : 1° *Biblioteca scelta di opere Italiane antiche e moderne*, contenant un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, Milan, 1818, in-12; 2° *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*, dont on prépare une traduction française; 3° *Panthée* et *la Conjuration de Milan*, tragédies imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques*; 4° l'*Iliade d'Homère*, abrégé, avec des notes; 5° *Analyse et commentaire de la Cyropédie de Xénophon*; 6° *Commentaire, analyses et critiques des principaux orateurs grecs*; 7° *les Nuits romaines au tombeau des Scipions*, qui ont obtenu, en Italie et en France, plus de 10 éditions en différens formats. Elles ont été traduites en allemand, en anglais, et en français par M. Lestrade, 3e édition, Paris, 1826, 2 vol. in-8. 8° La *Vie d'Erostrate*, traduite aussi par M. Lestrade. Il a coopéré au *Traité des délits et des peines*, publié par Beccaria. Ambr. Levati a publié l'*Eloge funèbre* d'Alexandre Verri. — Son frère *Pierre* VERRI, littérateur et homme d'état, né à Milan en 1728, entra d'abord au service de l'Autriche; et il se trouva à la bataille de Soran en Saxe. Mais il renonça bientôt à la carrière militaire, et devint successivement vice-président de la chambre des comptes, conseiller-d'état et conservateur de la société patriotique fondée à Milan pour encourager l'agriculture, les arts et les manufactures; mais par suite d'une nouvelle organisation du duché de Milan, il perdit tous ces emplois. Lors de l'entrée des Français à Milan en 1796, il fut appelé à faire partie de la municipalité, et mourut à l'hôtel de ville en 1797. On a de lui : 1° *Meditazioni sull' economia politica*, Milan, 1791; Turin, 1801; 2° *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente il commercio de grani*; Milan, 1796, in-8; 3° *Scritti inediti del comte Pietro Verri*, Lugano, 1825, in-8.

VERRIUS-FLACCUS. *Voyez* FESTUS.

VERROCHIO (André), célèbre artiste, mort en 1488, âgé de 56 ans, réunissait en lui plus d'une sorte de talens. Il était très habile dans l'orfévrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il saisissait fort bien la ressemblance des choses, et il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des

personnes mortes et vivantes, pour en faire les portraits. Le pinceau de Verrochio était dur, et il entendait très mal le coloris; mais il possédait parfaitement la partie du dessin.

VERSCHUREN (Henri), peintre, né à Gorcum en 1627, passa à Rome pour y faire une étude sérieuse de son art. Son goût le portait à peindre des animaux, des chasses et des batailles. Il réussissait dans le paysage, et savait l'orner de belles fabriques. Henri suivit l'armée des Etats, en 1672, y fit une étude de tous ses divers campemens, de ce qui se passe dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats, et il tira de ces connaissances les sujets ordinaires de ses tableaux. Son génie était vif et facile; il mettait un grand feu dans ses compositions, et variait à l'infini les objets. Verschuren périt sur la Meuse, d'un coup de vent, à deux lieues de Dordrecht, en 1690.

* VERSÉ (Noël Aubert de), né au Mans dans le 17e siècle, se rendit célèbre par ses variations en matière de religion. Il avait été élevé dans la communion catholique; il la quitta pour embrasser le calvinisme, et fut pendant quelque temps ministre évangélique. Par la suite il abandonna le calvinisme pour se faire socinien, se lia avec Christophe Sandius le fils fameux antitrinitaire, et professa les mêmes principes. Il rentra enfin ou parut rentrer dans le sein de l'Eglise catholique romaine, et y mourut. Il s'était fait recevoir docteur en médecine, et avait pris des lettres de bourgeoisie à Amsterdam. Il eut de vives querelles avec le ministre Jurieu. On a de lui beaucoup d'écrits, les uns anonymes, les autres sous un nom supposé. Il a laissé en outre: 1° *Avocat des protestans*, ou *Traité du schisme, dans lequel on justifie la séparation des protestans, contre Nicole, Brueys et Ferrand*, par le S. A. D. V., Amsterdam, 1686, in-12. Nicole y est maltraité, et Jurieu, avec lequel il n'était point encore brouillé, y est loué. 2° *L'Impie convaincu*, ou *Dissertation contre Spinosa, où l'on réfute les fondemens de son athéisme*, Amsterdam, 1685, in-18. Ce n'est pas seulement Spinosa que l'auteur attaque, c'est peut-être plus particulièrement encore Descartes et le Père Malebranche, dont il inculpe les écrits, qu'il voudrait faire croire entachés de spinosisme. 3° *Le Protestant pacifique*, ou *Traité de la paix de l'Eglise*, contre M. Jurieu, sous le nom supposé de *Léon de la Guitonnière*, Amsterdam, 1684, in-12. Le but de l'auteur est d'y prouver que, dans les principes des réformés, la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondemens du salut, et que non seulement ils doivent tolérer les catholiques, mais encore les chrétiens de toutes les communions, sociniens, anabaptistes, quakers, etc. 4° *Le tombeau du socinianisme*, Francfort, 1687, in-12. Quoique l'auteur ne fût point encore redevenu catholique, il paraît qu'il avait déjà cessé d'être socinien. 5° *Traité de la liberté de conscience*, ou *de l'autorité du souverain sur la religion des peuples*, par L. D. L. G. (Léon de la Guitonnière), Cologne, 1687, in-16; 6° *le Nouveau visionnaire de Rotterdam*, ou *Examen des parallèles mystiques de M. Jurieu*, sous le nom de *Théognoste de Bérée*, Amsterdam, 1687, in-12, et réimprimé avec le *Tombeau du christianisme*, Amsterdam, et non Francfort, comme le porte le titre; 7° *La véritable clef de l'Apocalypse*, ouvrage où, en réfutant les systèmes qu'on a bâtis dessus jusqu'ici, l'on indique le véritable, et où l'on découvre en partie l'illusion des prédictions de M. J. L. F. P. D. R. (M. Jurieu, le faux prophète de Rotterdam), Cologne, 1690, in-12. C'est l'abrégé d'un ouvrage plus considérable que de Versé publia depuis, sans nom d'auteur, sous le titre suivant: 8° *La Clef de l'Apocalypse de saint Jean*, ou *Histoire de l'Eglise chrétienne sous la quatrième monarchie*, Paris, 1703, 2 vol. in-12; 9° *l'Anti-socinien*, ou *Nouvelle apologie de la foi catholique contre les sociniens*. De Versé était rentré dans le sein de l'Eglise catholique vers 1690; le clergé lui fit une pension. Ce fut par l'ordre de ce corps, et sans doute pour donner une preuve de la sin-

cérité de son retour à la foi, qu'il composa l'*Anti-socinien*. Outre les ouvrages cités ci-dessus, il eut part aux *Nouvelles solides et choisies*, sorte de gazette qui paraissait à Amsterdam en 1684. On lui a attribué le *Mémoire sur l'inspiration des livres sacrés*, inséré dans les *Sentimens des théologiens de Hollande* contre Richard Simon. Il a traduit du français en latin l'*Histoire critique de l'ancien Testament* de cet auteur. Cette traduction a été imprimée à Paris, 1681, in-4. Il a donné une *version française* du premier volume des journaux de Leipsick. Quelques-uns ont prétendu qu'il était l'auteur du *Platonisme dévoilé*, ou *Essai touchant le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-12; mais ce livre est de *Souverain*, ministre calviniste. (*Voy.* Dict. *des Anonymes*, tom. 2, pag. 198.) De Versé mourut à Paris en 1714, sur la paroise de Saint-Benoît. Il institua M. Jolain, docteur de la maison de Navarre, et curé de Saint-Hilaire, son exécuteur testamentaire. Il avait du savoir et du talent; mais toute sa vie marque un homme singulier, ardent et versatile. Les protestans l'accusaient d'avoir mené parmi eux une vie licencieuse et désordonnée. Bayle le dit dans ses *Lettres*, et Jurieu publia contre lui un *factum*, où il le dénonce aux puissances comme *convaincu des crimes d'impiété, d'impureté et de blasphème*. Cela explique pourquoi Jurieu, loué dans l'*Avocat des protestans*, est ensuite traité si mal dans d'autres écrits de Versé. Au reste, celui-ci répondit au factum de Jurieu par un écrit intitulé *Manifeste*, daté du 7 janvier 1687, in-4 de 24 pag. Il se serait justifié de ces odieuses imputations, qu'il y aurait encore beaucoup de choses à reprendre dans sa conduite.

VERSLYPE (Jean-Baptiste), né à Ypres, licencié en théologie, curé à Courtray, puis chanoine de Bruges, mort en 1735, à l'âge de 80 ans, était d'un esprit agréable; il a prêché avec beaucoup de réputation. Ses *Sermons* ont été imprimés deux fois en plusieurs vol. in-8.

VERSOSA (Jean), né à Saragosse en 1528, professa la langue grecque à Paris, et accompagna Diégo Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint, au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome pour faire la recherche des pièces et des principes qui établissaient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince était en possession. Il mourut dans cette ville en 1574, à 46 ans. Il avait du goût et du talent pour la poésie latine. On a de lui des vers héroïques et des vers lyriques. Ses *Epîtres* ont été estimées.

VERSTEEG. *Voyez* Steeg.

VERSTEGANUS ou Verstegen (Richard), né à Anvers, florissait sur la fin du 16e siècle. On a de lui : 1° *Theatrum crudelitatum hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4; ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose et de très beaux vers latins. On y voit de quelle manière des nations, qui ne cessent de déclamer contre l'inquisition et la sévère justice d'un duc d'Albe, ont traité les catholiques, et combien la cruauté des Hurons et des Algonquins envers leurs prisonniers le cède à celle que les sectaires ont exercée envers les partisans, et surtout envers les ministres de la loi antique. 2° *Antiquitates belgicæ*, Anvers, 1613, in-12. Il y soutient que saint Willibrord n'a pas seulement prêché la foi chez les Frisons, mais qu'il est aussi l'apôtre de la Flandre et du Brabant. 3° *Antiquitates britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglais tirent leur origine des Belges.

VERT (dom Claude de), religieux de l'ordre de Cluny, naquit à Paris en 1645. Après son cours d'études qu'il fit à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies de l'Eglise se font à Rome, il résolut dès lors d'en chercher l'origine, et c'est aux réflexions qu'il fit dès ce temps-là qu'on doit son travail sur cette matière. De retour en France, il acquit l'estime et la confiance des premiers supérieurs de son ordre, par une piété exemplaire, jointe à une érudition rare. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux,

et parut avec éclat dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluny, et nommé avec dom Paul Rabusson sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre. (*Voyez* RABUSSON.) Cet ouvrage parut en 1686, et, malgré les critiques de Thiers, il a été une source abondante, où les auteurs des bréviaires postérieurs ont puisé. Les services de dom de Vert lui méritèrent, en 1694, le titre de vicaire-général du cardinal de Bouillon, et l'année d'après on le nomma au prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville. Ce savant avait publié, en 1689, la *Traduction* de la règle de Saint-Benoît, faite par Rancé, abbé et réformateur de la Trappe; et il y joignit une préface et des notes courtes, mais savantes. En 1690, il publia sa *Lettre* à Jurieu, où il défend les cérémonies de l'Eglise contre le mépris que ce ministre avait montré pour elles. L'ouvrage par lequel il est le plus connu est son *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8. Le premier volume parut en 1697, et le 2e en 1698; mais les 3e et 4e n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur. Quoique presque toutes ses explications soient aussi ingénieuses que naturelles, quelques-unes paraissent tirées de trop loin et prennent les traits de son imagination. Le cardinal Bona, le Père le Brun, Gavantus, Merati, Théraize, avaient déjà traité cette matière, et montré que les cérémonies expriment toutes quelques vérités ou quelques leçons. Les deux premiers volumes furent réimprimés en 1720, avec des corrections. Il mourut en 1708, à 63 ans.

VERTH (Jean de), général allemand, se distingua dans la guerre de 30 ans que la maison d'Autriche soutint en faveur de la religion catholique contre les Suédois, les Français et les protestans d'Allemagne. Il eut divers succès, et il allait pénétrer dans l'intérieur de la France, lorsqu'il fut fait prisonnier, en 1638. Il était d'une activité égale à son courage: la nullité où le réduisait sa prison lui donna la mort. Lorsqu'on dit à Ambroise Spinola que Jean de Vert était mort de n'avoir plus rien à faire: *Il y a bien assez*, répondit ce grand capitaine, *pour tuer un général.*

VERTOT D'AUBŒUF (René Aubert de), né au château de Bennetot en Normandie, l'an 1655, d'une bonne famille, entra chez les capucins malgré l'opposition de ses parens; mais, par une inconstance naturelle dont il donna plus d'une preuve, il quitta cet ordre et passa, en 1677, chez les chanoines réguliers de Prémontré. Il n'y fut pas plus content, et succomba à l'envie de respirer l'air de Paris; il y prit l'habit ecclésiastique. On appela ces différens changemens, *les révolutions de l'abbé de Vertot.* Il fut associé en 1705 à l'académie des belles-lettres, et fut ensuite secrétaire des commandemens de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, secrétaire des langues chez M. le duc d'Orléans, qui lui donna un logement au Palais-Royal. Le grand-maître de Malte le nomma, en 1715, historiographe de l'ordre, il l'associa à tous ses priviléges, et lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santenay. On assure qu'il avait été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV; mais certaines indiscrétions qui lui étaient échappées, et les doutes qu'on répandit sur ses principes, le privèrent de cet honneur. Il mourut âgé de près de 80 ans, en 1735. Son imagination était brillante dans sa conversation comme dans ses écrits; mais son jugement ne répondait pas toujours à cet avantage. Il aimait à plaire, et cette envie donnait je ne sais quelle mobilité à ses idées et à ses maximes. Ses principaux ouvrages sont: 1° l'*Histoire des révolutions de Portugal*, Paris, 1 vol. in-12, bien écrite, mais composée sur des mémoires infidèles: c'est dans la réalité un roman d'histoire; 2° l'*Histoire des révolutions de Suède*, où l'on voit les changemens arrivés dans ce royaume au sujet de la religion et du gouvernement, en 2 vol. in-12. Il ne tient pas la balance égale; ceux qui ont raison dans le fait, ont souvent tort dans cette histoire. Olof Celsius

en a donné une Continuation en suédois, qui a été traduite par Genet, Paris, 1777, 2 vol. in-12; 3° l'*Histoire des révolutions romaines*, en 3 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux : la matière était trop ancienne pour que l'auteur fût dans le cas d'épouser quelque préjugé à la mode. 4° L'*Histoire de Malte*, 1727, en 4 vol. in-4, et en 7 vol. in-12, et depuis en 5 vol. Le stile en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. Cependant les deux auteurs des *Fastes* de l'ordre de Malte (Paris, 1789, in-fol.) ont vainement tâché de remplacer ou d'effacer son ouvrage; leur superficiel et licencieux philosophisme n'est propre qu'à porter le désordre et la corruption dans les annales de cet ordre illustre. L'abbé de Vertot peut avoir mal réussi, mais ils ont fait plus mal encore; et leur dessein même n'est pas à l'abri du soupçon. 5° *Traité de la mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes et d'erreurs; 6° *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12; 7° plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. L'abbé de Vertot possède l'art d'attacher le lecteur, et d'intéresser en faveur de ses personnages; mais comme la connaissance qu'il avait des hommes et des affaires était fort bornée, ses portraits sont peu réfléchis et souvent subordonnés à ses préventions. Les hommes qu'il devrait respecter le plus sont ceux dont il ternit quelquefois la mémoire (1).

* VERTUE (George), célèbre antiquaire, naquit à Londres en 1684, fut d'abord mis en apprentissage chez un graveur en armoiries; il s'appliqua ensuite au dessin, et, après un travail assidu, il parvint à copier avec exactitude, mais sans élégance. Dégoûté de ce nouvel état, il s'adonna à l'étude des antiquités, dans laquelle il réussit. On doit à ses savantes recherches plusieurs morceaux précieux d'antiquités, qu'il tira de l'oubli; les notes qu'on a trouvées dans son portefeuille prouvent qu'il s'était occupé de ces recherches depuis 1715 jusqu'en 1757, époque de sa mort. Les pièces qu'il avait recueillies formaient 40 volumes de différens formats. Horace Walpole a rédigé, d'après ses manuscrits : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre, avec des notes sur d'autres arts, recueillies par George Vertue*, 1762, 4 vol. in-4; 1782, 4 vol. in-8.

VERTUS (Jean de), secrétaire d'état sous Charles V, est un de ceux à qui on attribue le *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., et dans les *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. Quelques-uns pensent qu'il est de Louvières, et d'autres de Maisières; il se ressent de l'animosité qui régnait en 1734 entre Charles V et le siége de Rome. Les protestans en ont fait l'éloge, quoique ce ne soit qu'une pitoyable rapsodie, sans jugement et sans goût.

VERUS (Lucius-Ceïonius-Commodus), empereur romain, était fils d'Ælius et de Domitia Lucilla. Il n'avait que 7 ans lorsque Adrien, qui avait adopté son père nommé aussi *Lucius Verus*, fit adopter le fils par Antonin. Après la mort de ce dernier, Marc-Aurèle ayant été proclamé empereur exclusivement, prit de son gré pour collègue Lucius Verus, dont il ne pouvait ignorer les mauvaises qualités, et lui donna sa fille Lucile en mariage. Verus, ayant été envoyé en Orient contre les Parthes, ne prit aucune part aux opérations de la guerre, et fut uniquement occupé de ses plaisirs; les Parthes furent cependant défaits par ses généraux, l'an 163 de J. C., et il entra triomphant à Rome avec Marc-Aurèle. Six ans après il mourut d'apoplexie à Altino, à 39 ans. Verus était très dissolu dans ses mœurs et dans ses discours; il affectait un air grave et sévère, portait une barbe très longue, tandis qu'il se livrait aux plus infâmes voluptés; il voulait paraître philosophe, et était toujours environné de gens qui se paraient de ce nom : ce qui prouve que l'accom-

(1) Nous pensons que l'abbé de Feller juge trop sévèrement un auteur estimable sous beaucoup de rapports, et dont les écrits ne méritent pas tous les reproches qu'on lui adresse. (*Note de la 7e édition.*)

modante philosophie se fait à toutes sortes de systèmes, et donne sa sanction à plus d'une sorte de morale. Il était d'ailleurs gouverné par ses affranchis, qui étaient très vicieux et très méchans. Marc-Aurèle resta par-là seul dans l'exercice de la puissance impériale; son collègue oisif et voluptueux ne gardait de l'autorité que ce qu'il lui en fallait pour satisfaire ses penchans. Après la mort de ce monstre, Marc-Aurèle en fit un dieu.

VERVILE. *Voyez* BEROALD.

VERWEY (Jean), connu aussi sous le nom de *Phorbœus*, né vers le milieu du dix-septième siècle, fut recteur du collége de Gouda, puis de l'école latine à La Haye, et professeur en langue grecque. Il mourut vers l'an 1690. Nous avons de lui: 1° *Medulla Aristarchi Vossiani*, 1670; c'est une grammaire latine tirée principalement de Vossius; 2° *Nova via docendi græca*, Gouda, 1684, et Amsterdam, 1710, in-8. Il y a réuni tout ce qu'il y avait de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne; il est malgré cela court et méthodique.

VESALE (André), célèbre médecin, naquit en 1524 à Bruxelles. Il était originaire de Wesel, dans le duché de Clèves. Il fit une étude particulière de l'anatomie, et l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise et à Palerme. L'empereur Charles-Quint et Philippe II, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur médecin. Le premier surtout eut en lui une confiance particulière. Vesale eut le courage de lui dire, quelques années avant sa mort, qu'il ne devait pas se flatter d'une longue vie; et « cet avertissement que Charles » prit très bien, lui fit avancer, dit Stra» da, le projet d'abdication et de retraite » qu'il avait confié long-temps avant à » saint François de Borgia, et dont il est » fait une mention expresse dans son tes» tament fait à Augsbourg 10 ans avant sa » mort. » Anecdotes qui suffisent pour apprécier les fables répandues sur l'abdication de ce monarque. Vesale ayant fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol que l'on croyait mort, et qui était encore vivant, les parens indignés de l'imprudente méprise de Vesale, lui intentèrent un procès criminel; et peut-être aurait-il été condamné comme assassin, si le roi d'Espagne, pour les apaiser, ne l'eût obligé de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Vesale passa en Chypre et de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue; mais à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère en 1564, à 28 ans. On a de lui un Cours d'anatomie en latin, sous le titre de *Corporis humani Fabrica*, avec de belles planches, dont les dessins sont, selon quelques-uns, du Titien, et selon d'autres, de Calcar, Bâle, 1543; Anvers, 1572, in-fol., et Leyde, 1725, 2 vol. in-fol. Cette dernière édition, augmentée et corrigée, est due à Boerhaave.

VESALIENSIS. *Voyez* WESEL.

VESPASIEN (Titus-Flavius), dixième empereur romain, naquit dans une petite maison de campagne près de Reti, l'an 9e de J. C., d'une famille de gens de guerre. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage en Grèce; mais il encourut la disgrâce de ce prince, pour s'être endormi pendant qu'il récitait des vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, et lui donna une armée pour les remettre à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapate, Joppé, Gamala, et diverses autres places. Il se prépara à mettre le siége devant Jérusalem, mais il ne prit point cette ville; la gloire en était réservée à Titus, son fils, qui s'en rendit maître quelque temps après. Vitellius étant mort, Vespasien fut salué empereur à Alexandrie par son armée, l'an 69 de J. C. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès et les insolences désolaient les villes et les provinces. Il eut soin surtout de remédier à la mollesse, écueil de la discipline militaire. Un jeune officier, qu'il avait honoré d'un

emploi considérable, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence.* La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état : il abrégea les procédures, et par d'excellentes lois rendit inutiles les artifices de la chicane. Après avoir travaillé lui-même à ce code, il embellit Rome et les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues, et les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes, fit de grands chemins, et pourvut à la sûreté des provinces frontières. Il n'était point ambitieux de ces grands titres, dont plusieurs de ses prédécesseurs étaient si jaloux. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, roi des rois, à Vespasien,* il réprima cet orgueil en répondant simplement : *Flave Vespasien à Arsace, roi des rois.* Le repos public fut troublé par les philosophes dont l'insolence était extrême et les principes dangereux. Helvidius Priscus se distingua surtout en déclamations contre la monarchie ; et joignant les faits aux paroles, il causa une émeute pour se faire un parti, « comme si le but de » la philosophie, dit Tillemont, était de » troubler les états, de soulever le peuple » et de décrier ceux qui les gouvernent. » Les stoïciens qui étaient alors dans Rome, et Démétrius le Cynique, à l'imitation d'Helvidius, soulevèrent tellement le peuple, que Vespasien les chassa tous, excepté Musonius Rufus. D'autres empereurs, entre autres Domitien l'an 94, Adrien vers 124, furent obligés de renouveler cette proscription. « Ces prin» ces, dit Suétone, en chassant les phi» losophes, ne faisaient que se confor» mer à d'anciennes lois portées contre » eux. » Effectivement dès l'an 160 avant l'ère vulgaire, ils avaient été bannis de Rome par un décret du sénat ; et le préteur, M. Pomponius, fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville : « parce qu'on les regardait, disent » les historiens, comme des discoureurs » dangereux, qui, en raisonnant sur la » vertu, en renversaient les fondemens, » et comme capables par leurs vains so» phismes d'altérer la simplicité des » mœurs anciennes, et de répandre par» mi la jeunesse des opinions funestes à » la patrie. » Ce fut sur les mêmes principes et par les mêmes raisons, que le vieux Caton fit congédier promptement trois ambassadeurs philosophes. (*Voyez* LOCKE, LUCIEN, ZÉNON, etc.) Vespasien avait pour les savans utiles autant d'égards qu'il avait pris de haine contre les philosophes. Il donnait des pensions ou accordait des gratifications à ceux qui faisaient des découvertes, ou qui perfectionnaient les arts mécaniques, qui étaient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : *Il faut*, dit-il, *que les pauvres vivent.* L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avaient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les îles de Rhodes et de Samos, la ville de Byzance, et d'autres aussi considérables furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenait de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avait marqué beaucoup d'avidité pour l'argent ; il n'en témoigna pas moins sur le trône. Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que, par délibération publique, on avait destiné un million de sesterces (125,000 liv.) à lui ériger une statue colossale : « *Pla*» *cez-la ici sans perdre de temps*, leur » dit-il, en présentant sa main formée en » creux; *voici la base toute prête* (1). » Il achetait souvent des marchandises

(1) Un autre trait encore plus fort, c'est qu'il avait mis des impôts jusque sur les urines. Titus s'étant un jour hasardé à lui en faire des reproches, l'empereur se contenta de tirer de sa bourse une pièce de monnaie provenant de ce tribut, et de la mettre sous le nez de son fils, en lui demandant si elle sentait mauvais.

pour les revendre plus cher. Une partie de ses extorsions fut attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avait l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état ; elle vendait les charges et les commissions à ceux qui les sollicitaient, les absolutions aux accusés innocens ou coupables, et les réponses mêmes de l'empereur. Sa passion pour les femmes donna lieu à plus d'une infamie de ce genre. On imputait aussi à Vespasien d'employer à dessein dans les finances des hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis. On lui reproche encore de s'être trop livré aux flatteurs, et de s'être bassement prêté aux manœuvres de quelques courtisans qui entreprirent de lui faire opérer des guérisons miraculeuses pour constater sa prétendue divinité ; artifice grossier dont les gens sensés ont eu pitié, et dont les écrivains judicieux ont trop sérieusement démontré l'imposture. On ne peut aussi excuser sa conduite cruelle envers les enfans de l'épouse de Sabinus (*voyez* ce nom). Comparé néanmoins à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome, il peut être considéré comme un prince doux et modéré. « L'orgueil philosophique, dit l'auteur » du *Muséum de Florence*, ne lui par- » donnera pas la sévérité avec laquelle il » bannit ou punit même corporellement » quelques stoïques effrontés qui, sous » le nom de philosophes qu'ils souillaient, » frondaient le pouvoir du prince ; mais » cet exemple est une preuve qu'il est » permis quelquefois d'être intolérant. » La dernière maladie de Vespasien fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement ; et il répondit aux représentations qu'on lui faisait sur cela : *Imperatorum decet stantem mori.* Il mourut âgé de 70 ans, l'an 79 de Jésus-Christ.

VESPUCE. *Voyez* Americ.

VESTRIS, ou plutôt VESTRI (Gaëtano-Apoline-Balthasar), célèbre danseur, dont nous ne donnons ici une courte notice que pour ne pas omettre ce personnage, dont le nom est devenu synonyme de léger et d'aérien, naquit à Florence en 1729, fut l'élève du célèbre Dupré. Après avoir débuté à l'Opéra en 1748, il fut reçu l'année suivante à l'Opéra, et devint en 1753 membre de l'académie de danse. Il quitta le théâtre en 1781, et mourut en 1808 à Paris.

VÉTRANION, général de l'armée romaine sous Constance, né dans la haute Mœsie, avait vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le père des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le 1er mai 350. Magnence s'était révolté dans le même temps ; Constance marcha contre l'un et l'autre ; et ayant eu une entrevue avec Vétranion dans la Dacie, il le traita d'abord en souverain, et le détermina ensuite à quitter le trône. Vétrianon obtint de grands biens, pour qu'il pût mener une vie convenable au titre qu'il avait porté. Il se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété et de bonnes œuvres. Il avait régné environ six mois. On remarquait en lui cette simplicité et cette grandeur d'âme qui sont si fort au dessus des splendeurs humaines ; mais il était si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire, il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VETTORI. *Voyez* Victorius.

* VEZOU (Louis-Claude de) naquit vers l'an 1710, fut à la fois ingénieur, historiographe et généalogiste du roi, et se distingua dans ces trois professions. Il a écrit plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : 1° *Tableau généalogique des trois races des rois de France*, 1772; 2° *Tableau généalogique de la maison de Bourbon*, 1774. Vezou était membre de l'académie de Rouen. Il mourut le 18 mai 1782.

* VIAIXNES (dom Thierri Joseph-François Faney de), connu sous le nom de bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, naquit à Châlons-sur-Marne le 10 mars 1659. Il fit ses humanités et sa philosophie chez les jésuites et chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes à Châlons. Après avoir été en-

voyé à Saint-Vincent de Metz, puis à l'abbaye de Beaulieu en Argonne, il alla recevoir la prêtrise à Saint-Pierre de Châlons. Depuis 1683 jusqu'en 1689, dom de Viaixnes habita différens monastères de la congrégation, occupé de ses études ordinaires, auxquelles il avait joint le ministère de la prédication. En 1683 il fut exilé à l'abbaye de Saint-Michel en Tiérache. Il paraît que cet exil, occasioné par une opposition à une bulle sollicitée à Rome pour opérer quelques changemens dans le régime de la congrégation, ne dura que peu de mois. Dom de Viaixnes habita diverses abbayes, entr'autres celle d'Hautvillers. Le voisinage de Reims lui avait donné occasion de se lier avec dom Thiroux de la congrégation de Saint-Maur, qui professait alors la théologie à Saint-Remi de Reims. Tous deux partageaient les opinions de Port-Royal, et entretenaient, à ce qu'il paraît, une correspondance où leurs sentimens n'étaient point déguisés. Ils firent ensemble un voyage aux Pays-Bas. En passant à Bruxelles, ils y virent le Père Quesnel qui y résidait. Il en résulta une liaison entre ce Père et dom Viaixnes, qui continua avec lui un commerce de lettres. Le Père Quesnel ayant été arrêté à Bruxelles par ordre de Philippe V, les lettres de dom Viaixnes furent trouvées dans ses papiers. Ce religieux étant allé à Paris pour quelques affaires, y fut arrêté en 1703, et conduit au château de Vincennes. Par suite de cette arrestation dom Thiroux, alors prieur de Saint-Nicaise, à Meulan, dont on avait trouvé des lettres dans les papiers de dom de Viaixnes, subit le même sort. L'un et l'autre recouvrèrent la liberté en 1710, mais dom de Viaixnes fut exilé à l'abbaye de Saint-Florent, près de Saumur. En 1714, dom de Viaixnes fut de nouveau enfermé au château de Vincennes, d'où il ne sortit qu'après la mort de Louis XIV. D'autres imprudences le firent exiler de nouveau en 1721, à l'abbaye de Poultières, au diocèse de Langres, et bannir ensuite du royaume. Il passa quelque temps à l'abbaye de Saint-Guislain, dans le Hainaut autrichien, et chez des bénédictins près de Louvain. Ensuite il se retira en Hollande, et mourut à Rynswick, près d'Utrecht, en 1735, après une vie que son caractère ardent, et le parti qu'il avait embrassé, lui avaient fait passer dans une continuelle agitation. On a de lui : 1° *L'impiété reconnue*, contre une thèse soutenue à Caen : écrit imprimé à l'insu et sans le consentement de l'auteur, Cologne, 1693 ; 2° *Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Boileau de l'Archevêché : A qui l'on doit croire de M. Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons*, en 1695 (approuvant les *Reflexions morales* du Père Quesnel), ou de *M. Louis-Antoine de Noailles*, archevêque de Paris en 1696 (condamnant l'*Exposition de la foi* par l'abbé Barcos), 1698, in-12 ; dilemme satirique, qui fit beaucoup de bruit, qu'on attribua d'abord aux jésuites, notamment au Père Doucin ou au Père Daniel, tant il était fait avec art ; mais qu'on découvrit enfin être l'ouvrage de dom de Viaixnes, qui s'en avoua l'auteur; 3° *Acta omnia congregationum et disputationum quæ coram Clemente VIII et Paulo V, sunt celebrata in controversia de Auxiliis*, Louvain, 1702, in-fol. ; 4° *Edmundi Richerii Libellus de ecclesiastica et politica potestate cum demonstratione; edente D. Thierri de Viaixnes*, Cologne, 1702, 2 volumes in-4. Il faut ajouter à cela un grand nombre d'écrits contre la bulle et contre les jésuites, et un acte de dénonciation de la bulle, daté du 13 avril 1727. On dit aussi qu'il écrivit en faveur du prêt du commerce. M. d'Aguesseau, le célèbre chancelier, qualifie dom de Viaixnes de *janséniste des plus outrés*.

* VIALART (Charles). *Voyez* CHARLES de SAINT-PAUL.

* VIALART DE HERSE (Félix), évêque-comte de Châlons-sur-Marne, et pair de France, issu d'une noble famille originaire d'Auvergne, naquit à Paris, en 1603. Sa mère, Charlotte de Ligny, l'une des femmes les plus vertueuses de son temps, était connue et estimée de saint François de Sales, qui fréquentait sa maison. Le jeune Félix fit ses études

au collége de Navarre, et se sentit de bonne heure du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa sans qu'aucune vue humaine entrât dans son dessein. Après avoir fait ses cours de théologie, il s'agrégea à la société royale de Navarre, et fut reçu docteur de cette maison. Son mérite et sa piété lui firent faire un chemin rapide dans l'Eglise. A peine était-il prêtre, qu'il fut nommé à l'abbaye de Pebrac, dans le diocèse de Saint-Flour. Il n'avait que 27 ans lorsqu'il devint coadjuteur de Châlons, et l'évêque étant mort peu de temps après, il se trouva titulaire avant d'avoir eu le temps de recevoir les bulles de la coadjutorerie. Tout jeune que fût l'abbé Vialart, il était mûr pour le gouvernement. Il se proposa de prendre dans son administration saint Charles Borromée pour modèle. Il agrandit le séminaire; c'était un établissement de prédilection pour lui : il le visitait souvent, et finit même par quitter son palais pour venir l'habiter; il y passa les vingt dernières années de sa vie. Les maisons religieuses attirèrent aussi son attention, ainsi que les paroisses de la campagne, dans lesquelles il fit de fréquentes visites. Il y avait dans le diocèse des protestans : une grande mission fut entreprise en 1666 et 1667, pour tâcher de les gagner à la foi, et ce ne fut pas sans fruit. Ceux qui ne revinrent point ne purent du moins refuser aux vertus de l'évêque le tribut d'estime qui lui était dû. Par ses soins et sa libéralité, d'utiles établissemens se multiplièrent dans le diocèse. Un couvent d'ursulines fut fondé à Châlons pour l'éducation des jeunes personnes. Il s'y forma trois maisons de filles destinées à fournir des maîtresses d'école. Enfin Vitry eut un collége. L'estime que Louis XIV portait à ce prélat engagea ce monarque, qui se connaissait si bien en mérite, à choisir l'évêque de Châlons pour un des principaux médiateurs dans l'affaire du Formulaire. Il travailla à la paix de Clément IX, et si elle n'eut pas une meilleure issue, ce ne fut pas de sa part faute de soins ni de zèle. Ce pieux évêque mourut saintement le 10 juin 1680, après quarante ans d'épiscopat. On a de lui : 1° un *Rituel* ou *Manuel de l'Eglise de Châlons*, en latin, Paris, 1649; 2° *Ordonnance, mandemens et lettres pastorales pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et la réformation des mœurs dans son diocèse*, Châlons, 1660 et 1662, in-12; 3° *Emploi de la journée pour les curés, durant leurs assemblées au séminaire de Châlons*; 4° *l'Ecole chrétienne*. C'est un catéchisme composé par Vialart lui-même, non seulement utile aux fidèles, mais encore à ceux qui sont chargés de leur instruction. Il condamna, en 1655, l'*Apologie des casuistes*. On sait qu'il approuva et adopta pour son diocèse les *Réflexions morales* du Père Quesnel, et que la première édition parut à Paris en 1671, avec un mandement de ce prélat; mais ce n'était alors que de courtes réflexions sur l'Evangile, qui n'avaient rien que d'édifiant. Le livre se grossit par la suite au point qu'en 1693 il parut en 4 gros volumes in-4, et toujours avec l'approbation de Vialart, quoique l'ouvrage ainsi augmenté n'eût presque plus rien de commun avec le livret que ce vertueux évêque, mort depuis longues années, avait approuvé plus de 20 ans auparavant. Ainsi on n'a à cet égard rien à reprocher à sa mémoire.

* VIALART-SAINT-MORYS, né à Paris en 1769, mourut en 1817. On lui doit : 1° *Voyage pittoresque de Scandinavie, avec 24 vues à l'aquatinta*, 1802, in-4; 2° *Tableau littéraire de la France au 18e siècle*, 1809, in-8.

VIARD ou WIARD, chartreux à Lugny, mort au commencement du 13e siècle, se retira dans une solitude à quatre lieues de Langres. Un grand nombre de disciples, auxquel il imposa une règle très austère, approuvée par Innocent III, vinrent se ranger sous sa discipline. Les habitans du voisinage donnèrent à ce monastère le nom de *Val-des-Choux* : devenu chef d'ordre, et réuni dans la suite à l'abbaye de Sept-Fonts, maison réformée comme la Trappe, il reprit depuis son ancien et véritable nom de *Val-Saint-Lieu*. Mais tout ce qui tient à la

piété et au spectacle des vertus chrétiennes a été détruit jusqu'aux fondemens, durant l'affreuse révolution de 1789 où l'athéisme a déployé son plein triomphe sur tous les monumens religieux.

* VIARD (Nicolas-André), né vers l'an 1755, exerça avec honneur la profession d'instituteur, et a laissé : 1° *Vrais principes de lecture et d'orthographe*, augmentés par Luneau de Boisgermain, Paris, 1786, in-8; 2° *Epoques les plus intéressantes de l'histoire de France*, Paris, 1789, in-12, avec un tableau chronologique. Il est mort vers 1780.

* VIART (Pierre-François), né en 1750, dans le diocèse d'Auxerre, d'une famille honorable, fit avec distinction ses premières études à Paris, au collége de Louis-le-Grand. De bonne heure, il attira les regards de M. de Cicé évêque d'Auxerre, qui presque aussitôt qu'il eut terminé ses cours de théologie et reçu la prêtrise, le pourvut d'un canonicat dans son église cathédrale. Un esprit vif et enjoué, des manières nobles et agréables, une activité rare, et un attachement prononcé à l'autorité de l'Eglise, dans un temps et dans un pays où elle ne manquait pas de contradicteurs, lui gagnèrent la confiance et l'affection du prélat. Le corps auquel il appartenait sut aussi apprécier ses heureuses qualités et lui donna des marques de son estime. Cependant, jusqu'à la révolution, il ne prit point de part directe à l'administration du diocèse. Mais, aux premières approches de cette grande catastrophe, il fut facile de voir quelles ressources pourrait offrir au milieu de conjonctures critiques l'énergie qui formait le caractère de Viart. Lors de la tenue des assemblées de bailliage pour le choix des députés aux états-généraux, M. de Cicé lui dut son élection combattue par un parti ardent et nombreux. Ce prélat lui confia tous ses pouvoirs lorsqu'il émigra. Là commença pour le nouveau grand-vicaire une carrière de travaux et de combats, qu'il parcourut d'une manière honorable pour lui-même, et utile pour l'Eglise. La constitution civile parut : une partie considérable du clergé du diocèse d'Auxerre adopta les principes, et prêta le serment exigé par l'assemblée constituante. Viart rallia autour de lui les prêtres fidèles, prévint beaucoup de schismes, et rappela ensuite à leurs devoirs plusieurs de ceux qui les avaient oubliés. Dans la retraite où il lui fallait se cacher, dans les prisons où il fut renfermé, on le vit toujours ferme, prudent et mesuré, conserver du sang froid et même de la gaieté, soutenir les bons, fortifier les faibles, et souvent se faire respecter des méchans. Sa correspondance avec M. l'évêque d'Auxerre, quoique étrangère à la politique, lui attira des persécutions; il sut partout échapper à ce danger. Le 18 brumaire arriva, et bientôt la liberté fut rendue au culte. Viart en profita pour rappeler autour de lui les prêtres catholiques, et pourvoir au service du diocèse. Après le concordat de 1801, son attachement à l'unité et les instructions de M. de Cicé, quoique signataire des réclamations de plusieurs évêques le déterminèrent à obtempérer aux mesures contractées entre Pie VII et le gouvernement. Alors le département de l'Yonne ayant été soumis à la juridiction de l'évêque de Troyes, Viart fut nommé curé de Saint-Etienne d'Auxerre, et ensuite pro-vicaire général dans ce même département. Dans ces nouvelles fonctions, son zèle ne se démentit point; honoré de la confiance des évêques de Troyes, puis des archevêques de Sens, après la réérection de ce dernier siége, il les seconda avantageusement dans l'administration d'une partie de leur diocèse, s'occupa avec ardeur de la décoration de son église, et forma dans sa paroisse plusieurs utiles établissemens. Nul ne savait mieux que lui concevoir et exécuter le plan d'une bonne œuvre. Sa paroisse et la ville d'Auxerre lui doivent une association de charité ainsi que des écoles chrétiennes dirigées par des frères de Saint-Yon, et par des sœurs de la providence d'Evreux. Un esprit orné, du talent pour les affaires, et une grande propension à obliger procurèrent à Viart de nombreux amis. Ce-

pendant doué d'une fermeté peu commune, il savait dans l'occasion se montrer supérieur à toute considération qu'il croyait opposée à son devoir. On a lu avec intérêt dans l'*Itinéraire* de M. Fabry le récit d'une discussion qu'il eut avec Napoléon, lorsque celui-ci quitta l'île d'Elbe pour rentrer à Paris. Ce récit fort exact peut donner une idée de son caractère. Dans ses dernières années, atteint de nombreuses et graves infirmités, il les supporta avec courage et avec une patience vraiment chrétienne. Des accidens causés par l'influence atmosphérique qui ont long-temps désolé plusieurs parties de la France, agravèrent son état, et l'ont enlevé à son troupeau le 10 juillet 1832. Cet article est extrait de l'*Ami de la Religion* du 21 juillet 1832.

VIAS (Balthasar de), poète latin, né à Marseille l'an 1587, mourut dans la même ville en 1667. Il montra dès son enfance une inclination particulière pour les muses latines, qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En 1627, il fut fait consul de la nation française à Alger, emploi qu'occupait son père, et qu'il remplit honorablement. Le roi le récompensa de son zèle par les places de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Ses ouvrages sont : 1° un long *Panégyrique de Henri IV*; 2° des Vers élégiaques; 3° des pièces intitulées *les Grâces*, ou *Charitum libri III*, Paris, 1660, in-4; 4° *Sylvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4; 5° un *Poème sur le pape Urbain VIII*, etc. Il y a dans ces différentes pièces de l'esprit, du goût, de la facilité; son stile est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, et l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudrait.

VIBIUS Pansa (Caïus), consul romain, ami de Cicéron et de César, fut tué avec son collègue Hirtius à la bataille de Modène, qu'ils gagnèrent avec Octave contre Antoine. (*Voyez* Hirtius.)

VIBIUS Sequester, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire géographique*, où il parlait des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. Boccace a depuis travaillé sur le même sujet; et quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le *Dictionnaire* de Vibius avec Pomponius Méla; et séparément, 1575, in-12, édition donnée par Josias Simler, et enfin à Rotterdam, 1711, in-8.

* VIC (Denys de), habile mécanicien allemand, florissait dans le 14e siècle. Charles V l'ayant fait venir à Paris, il plaça sur la tour du palais une grosse horloge à sonnerie; c'est la première qu'on ait vue en France. Gerbert, qui florissait dans le 10e siècle, n'avait fait que commencer à décrire les horloges à roue. De Vic mourut vers l'an 1369.

* VIC (Dominique de), célèbre par son courage, et par son attachement à Henri IV, était seigneur d'Ermenonville, et descendait d'une ancienne famille de Guienne. Il servit dans les troupes de terre et dans celles de mer, et fut successivement nommé gouverneur d'Amiens, de Calais, et vice-amiral de France. Dans les lieux soumis à ses commandemens, il se fit remarquer par sa bienfaisance et la simplicité de ses manières. Dans les guerres de la Ligue (en 1586), il eut le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau; et, ne pouvant plus monter à cheval sans ressentir de vives douleurs, il se retira dans ses terres. Il y vivait depuis trois ans lorsque l'assassinat de Henri III, l'embarras où se trouvait Henri IV, et le besoin pressant que ce prince avait de ses fidèles serviteurs, le tirèrent de sa retraite. De Vic ne consulta alors que son cœur, se fit couper la jambe, et après avoir vendu une grande partie de son bien, il alla trouver Henri IV, lui rendit des services signalés à la bataille d'Ivry, et dans plusieurs autres occasions importantes. Il vécut toujours attaché à ce bon roi, et, deux jours après son meurtre, passant par la rue de la Ferronnerie, et regardant l'endroit où l'assassinat avait été commis, il fut saisi d'une si grande douleur, qu'il tomba évanoui, et il expira le surlendemain, 14 août 1610. Il n'a pas laissé de posté-

rité. Il eut un frère, Méry de Vic, qui devint garde des sceaux, et mourut en 1622.

VIC (Dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1670 à Sorèze, petite ville de l'ancien diocèse de Lavaur. Il professa d'abord la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever, en Gascogne. Ses supérieurs, instruits de sa capacité, l'envoyèrent à Rome, en 1701, pour y servir de compagnon au procureur-général de sa congrégation. Ses connaissances, sa politesse, la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs lui concilièrent la bienveillance du pape Clément XI, de la reine de Pologne et de plusieurs cardinaux. On le rappela en France, en 1715, et il fut choisi avec dom Vaissette pour travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le 1er vol. de ce savant ouvrage était imprimé, lorsqu'il mourut à Paris, en 1734, à 64 ans, après avoir été nommé procureur-général de sa congrégation à Rome. On a encore de lui une *Traduction* latine de la Vie de dom Mabillon, par Ruinart : cette version fut imprimée à Padoue, en 1714.

VICAIRE (Philippe), doyen et ancien professeur de théologie dans l'université de Caen, sa patrie, curé de Saint-Pierre de la même ville, naquit le 24 décembre 1689, et mourut le 7 avril 1775. Il parut dans l'université lorsque les querelles du jansénisme y étaient dans la plus grande effervescence. Son attachement à la bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque ; ce qui le mit en butte aux gens du parti, qui ne l'épargnèrent point. Il ne fit pas moins paraître de zèle pour la réunion des protestans à l'Eglise catholique, et gouverna sa paroisse avec prudence. Nous avons de lui : 1° *Discours sur la naissance de monseigneur le Dauphin*, Caen, 1729, in-4 ; 2° *Oraison funèbre de M. le cardinal de Fleury*, 1743, in-4 ; 3° *Demandes d'un protestant faites à M. le curé de ***, avec les réponses*, 1766, in-12 ; 4° *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique, adressées aux protestans*, etc., Caen, 1770, 4 vol. in-12.

VICECOMÈS ou Visconti (Joseph), né à Milan, vers la fin du 16e siècle, fut choisi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler avec d'autres savans dans la fameuse bibliothèque ambroisienne, fondée à Milan par ce savant prélat. Sa tâche particulière fut d'écrire sur les rites ecclésiastiques. Il la remplit avec érudition, par un ouvrage imprimé à Milan, en 4 vol. in-4, sous ce titre : *Observationes ecclesiasticæ, de baptismo, de confirmatione et de missa*. Le dernier volume qui parut en 1626, contient ce qui regarde les cérémonies de la messe. Les anciens rites usités pendant le sacrifice, et ceux qui leur servent de préparation, y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres ouvrages moins considérables.

VICENTE (Gilles), fameux dramatiste du 16e siècle, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, eut la facilité du poète latin. Ses ouvrages dramatiques virent le jour à Lisbonne en 1562, in-fol., par les soins de ses enfans, héritiers des talens poétiques de leur père. Vicente écrivait facilement, mais sans correction et sans goût. Son sel était fade pour tout ce qui n'était pas peuple. On prétend néanmoins qu'Erasme apprit exprès le portugais pour lire ses ouvrages.

* VICENTINO (Nicolas) vivait dans le 16e siècle, prit les ordres et se consacra par goût à l'étude de la musique, dans laquelle il devint un excellent théoricien. Il fut l'inventeur d'un instrument appelé *archicymbale*, ou, à ce que l'on croit, clavecin à doubles cordes, qui, outre les sons particuliers à cet instrument, imitait ceux de la harpe ou du psalterion. Ce procédé est généralement adopté de nos jours dans les *forte-piano*. Il a laissé en outre un ouvrage intitulé : *La musique antique réduite à une pratique moderne*.

* VICHY (Roch-Etienne de), évêque d'Autun, né le 7 juillet 1753 à Poulhaguet dans le diocèse du Puy, fut destiné par sa famille à la carrière des armes ; mais cette profession ne s'accordant pas avec ses habitudes, il la quitta au bout de quelques années pour l'état ecclésiastique, et entra en conséquence au séminaire de St-Sulpice, où il reçut la prê-

trise. Nommé peu de temps après aumônier de la reine, il fut en même temps grand-vicaire d'Evreux et abbé commandataire de Saint-Ferme, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît dans le diocèse de Bazas. La reine qui était si bienveillante pour tous ceux qui étaient attachés à son service témoigna beaucoup de bonté à l'abbé de Vichy qui ne fut point ingrat envers elle, et qui lui conserva ainsi qu'à toute sa famille un respectueux attachement ; après 30 ans, ses souvenirs n'avaient rien perdu de leur vivacité et ses regrets de leur amertume : il ne parlait jamais des infortunes de la famille de Louis XVI sans que les larmes ne vinssent interrompre ses entretiens. L'abbé de Vichy était auprès de la reine à l'époque des premiers attentats de la révolution : il partagea tous les dangers de cette princesse, et ne la quitta que lorsqu'il ne lui fut plus possible de continuer son service. S'étant retiré en pays étranger, il habita quelque temps la Suisse et les parties les plus rapprochées de nos frontières ; il trouva ensuite un asile dans les Etats de l'électeur de Bavière, Charles-Théodore, qui lui accorda une généreuse hospitalité, et même une affection sincère. L'abbé de Vichy se servit des bontés du prince pour adoucir le sort de beaucoup de familles émigrées. Il passa environ 10 ans à cette cour, et rentra en France quand le calme commença à renaître. On dit que Buonaparte voulut l'attacher à sa chapelle, et lui offrit même l'épiscopat : l'abbé de Vichy refusa ses offres, aimant mieux vivre dans l'obscurité que dans une cour où tout lui aurait rappelé de pénibles souvenirs. La restauration le combla de joie : il reprit auprès de Madame les fonctions qu'il avait exercées auprès de la reine, sa mère, il les cessa en 1819, lorsqu'il fut nommé à l'évêché d'Autun. Trois ans après le roi le fit pair et conseiller d'état. Son zèle pour les devoirs de l'épiscopat parut dans les établissemens qu'il fonda ou restaura : c'est par lui que l'on doit le rétablissement de la maison de Paray-le-Monial de l'ordre de la visitation : on sait que c'est de là que s'est répandue au dehors la dévotion au sacré Cœur. La maison des dames du sacré Cœur à Autun fut aussi le fruit des soins de ce prélat. C'est après une longue carrière, remplie par des œuvres de piété et de dévotion qu'il est mort le 3 avril 1829 à Paris, où il était venu pour la session des chambres.

* VICINI (Jean-Baptiste), helléniste et poète italien, naquit à Finale en 1709, et eut des connaissances très étendues. Il cultiva avec succès la poésie italienne, et devint premier poète de François-Marie d'Est, duc de Modène. Vicini fut ensuite nommé historiographe de la ville de Gornaro. Il mourut à Modène le 22 mars 1782, âgé de 73 ans, et a laissé des *traductions* de Bion, Moschus, Théocrite et autres poètes grecs ; un poème des *Quatre saisons*, des *Hymnes* sacrées et profanes, des *Sonnets*, *Epîtres*, *Stances*, *Eglogues*, imprimés séparément, *et enfin* recueillis dans un volume. On trouve dans ces compositions beaucoup de facilité, d'imagination, de belles images ; mais le stile n'en est pas toujours correct, défaut qui empêcha l'auteur d'obtenir un rang distingué parmi les bons poètes de son siècle.

* VICO (Jean-Baptiste), historien et philosophe, né en 1668 à Naples, professa dans cette ville pendant 40 ans la réthorique, et fut toute sa vie dans un état voisin de la misère. Il venait d'obtenir le titre d'historiographe du roi de Naples, lorsqu'il mourut dans sa ville natale en 1744... Peu admiré pendant sa vie, il fut oublié après sa mort. Cependant tous les principes de la science que l'on appelle maintenant la *philosophie de l'histoire*, se trouvent dans ses écrits. Aussi a-t-il été remis en honneur dans ces derniers temps. L'ouvrage principal de Vico, a pour titre : *Cinque libri de' principi d'una scienza nuova d'intorno alla comune natura delli nazioni*, Naples, 1725, 1730, 1734, 1817, 1811, 1816. Il en a été fait une traduction allemande par W.-E. Weber, Leipsick, 1822, et une française par M. Michelet sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire*, *précédés d'un discours sur le système et la vie de l'auteur*, Paris, 1827, in-8. M. Ch. Ant.

de Rosa, marquis de Villa-Rosa, a recueilli (1818, 4 vol. in-8) les divers *Opuscules* de J.-B. Vico, qui avaient été d'abord imprimés isolément, et M. Ant. Giordano a publié les *Morceaux inédits* du même auteur. Vico avait écrit des *Mémoires sur sa vie*.

* VICOMTERIE DE SAINT-SAMSON (Louis de la), littérateur obscur, né en 1742, embrassa les principes de la révolution avec enthousiasme : il était déjà connu comme un médiocre écrivain par son *Eloge de Voltaire*, éloge qui concourut pour le prix de l'académie française, en 1782. En 1792, la Vicomterie fut nommé député à la Convention nationale, où il ne figura ni comme publiciste ni comme orateur ; il vota la mort du roi. Il entra ensuite dans le comité de sûreté générale ; mais il en fut chassé après le 9 thermidor, pour s'être tenu à l'écart pendant cette journée, afin de ne pas se compromettre, quel que fût le parti qui triomphât. Peu de temps après il présenta, sur la *morale calculée*, un rapport où il affichait ouvertement le matérialisme. Après la session, il ne put obtenir qu'une médiocre place de commis à la régie du timbre. Il mourut en 1809, âgé de soixante-sept ans. On a de lui : 1° *La Liberté*, ode avec des notes, 1789, in-8 ; 2° *Du peuple et des rois*, 1790, in-8 ; 3° *Des droits du peuple sur l'assemblée nationale*, 1791, in-8 ; 4° *Les crimes des rois de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI*, etc., grand in-8. C'est un assemblage indigeste d'absurdités et de mensonges qui prouvent et l'ignorance et la mauvaise foi de l'auteur. 5° *La république sans impôts*, 1792, in-8 ; 6° *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, etc.

* VICQ D'AZIR (Félix), célèbre médecin, naquit à Valogne le 28 avril 1748 d'un médecin estimé dans sa profession. Vicq d'Azir vint à Paris à l'âge de dix-sept ans, et fit ses cours avec un grand succès. Ses écrits sur l'*anatomie* et la *physiologie*, et les cours qu'il donna, lui firent une grande réputation. En 1772, il fut nommé recteur-régent de la faculté. Il ouvrit alors, aux écoles de médecine, un cours d'anatomie humaine et comparée que des contrariétés, excitées par l'envie, l'obligèrent d'interrompre. L'académie des sciences l'appela bientôt dans son sein. Le ministre Turgot demanda, en 1775, à cette académie, un médecin, un physicien et un chimiste, pour les envoyer en Guyenne, à cause de l'épizootie que le gouvernement cherchait à y arrêter : Vicq d'Azir, réunissant ces trois qualités, fut choisi seul pour remplir cette triple mission, et il s'en acquitta avec honneur. De retour à Paris, il fut un des fondateurs de la société royale de médecine, et son secrétaire perpétuel. Il y prononça les *Eloges* de Haller, Linnée, Bucquet, Lieutaud, Duhamel, Pringle, Hunter, Sanchez, Lorry, Marquet, Bergmann, Serrao, Schéele, éloges qui augmentèrent tellement sa réputation, qu'en 1788 l'académie française l'appela dans son sein pour succéder à Buffon. La révolution lui enleva ses places ; mais ce qui l'affecta le plus péniblement, ce furent les horreurs commises à cette époque. La mort de Bailly et de Lavoisier acheva de l'accabler. On dit que Robespierre l'obligea d'assister à la fête de l'Etre suprême : il y fut saisi d'une fièvre violente. Dans son délire, il ne voyait que des victimes, des échafauds ; ne parlait que du tribunal révolutionnaire et des amis qu'il avait perdus. Il succomba à sa maladie le 20 juin 1794, à l'âge de quarante-six ans. Outre les *Eloges* ci-dessus indiqués, on a de lui : 1° *ceux* de Vergennes, de Franklin et de Buffon ; 2° plusieurs *Mémoires* sur l'anatomie des oiseaux et des poissons, comparée à celle de l'homme ; 3° des *Observations anatomiques sur trois singes*, et sur différens points d'anatomie comparée. Il y prouve « que l'homme étant le seul être qui ait la faculté de joindre le pouce avec l'index, c'est à cet avantage, si petit en apparence, que l'on doit en grande partie les prodiges de tous les arts. » 4° *Description des nerfs de la deuxième et troisième paire* ; 5° *Mémoire sur la voix* ; 6° *Quatre autres mémoires sur la structure du cerveau, du cervelet et de la moelle alongée* ; 7° *Observation sur la clavicule et les os cla-*

viculaires. J.-L. Moreau (de la Sarthe), docteur médecin et bibliothécaire de l'école de médecine, a recueilli et publié les *Œuvres de Vicq d'Azir*, en 6 vol. in-8, avec un volume de planches grand in-4, partie in-fol., formant une nouvelle édition du Traité du cerveau. Moreau a enrichi cet ouvrage, très utile et pour la médecine physique et pour la morale, de *notes* et d'un *discours* sur la vie et les ouvrages de l'auteur.

VICTOR (Saint), d'une illustre famille de Marseille, se signala dans les armées romaines jusqu'à l'an 303, qu'il eut la tête tranchée pour la foi de J. C. Les célèbres abbayes de Saint-Victor, à Marseille et à Paris, ont été fondées sous son invocation.

VICTOR Ier (Saint), Africain, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Eleuthère, le 1er juin 193. Il y eut de son temps un grand différend dans l'Eglise pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devait toujours la célébrer le dimanche après le 14e jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques ni schismatiques ceux qui observaient une pratique contraire, jusqu'à ce que la question eût été décidée par le concile de Nicée (*voyez* INÉNÉE) : mais la décision du pape n'en prouve pas moins quelle était alors son autorité dans l'Eglise. « Le pape Victor, dit un des plus » illustres évêques de France, voulant » réunir toutes les églises sur le jour de » la solennité de Pâques, ordonne qu'elle » sera célébrée partout le dimanche après » le quatorzième de la lune de mars ; et » nonobstant la réclamation des évêques » d'Asie pour retenir l'usage contraire, » qu'ils prétendaient avoir reçu de l'apô- » tre saint Jean, il charge Théophile, » évêque de Césarée, en Palestine, d'as- » sembler un concile, et d'y publier son » décret. Il menace même d'excommu- » nier ceux qui désobéiront, et saint Iré- » née, qui désapprouve comme trop sé- » vère une menace qui n'eut point en » effet d'exécution, ne lui reproche pour- » tant pas d'avoir outre-passé les bornes » de son autorité (1). » Les montanistes essayèrent de se mettre bien dans l'esprit de ce pape ; et, pour cet effet, ils lui envoyèrent des présens accompagnés de déclarations catholiques en apparence : trompé par l'extérieur de leurs vertus et la sévérité de leur morale, il avait dressé des lettres de communion ; mais Praxéas, qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eut pas plus tôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présens et révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par Tertullien (*Lib. contra Praxeam*), qui était lui-même montaniste. Il ne nomma point le pape. Cave et quelques autres écrivains pensent que ce pape était Eleuthère ; mais d'autres critiques, entre lesquels Tillemont et Ceillier, soutiennent que c'est Victor Ier. Le pape Victor scella de son sang la foi de J. C. sous l'empire de Sévère, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epîtres*, et saint Jérôme le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

VICTOR II, appelé auparavant *Gebehard*, évêque d'Aichstædt en Allemagne, devint pape après Léon IX, le 13 avril 1055. Hildebrand, sous-diacre de l'Eglise romaine, avait été envoyé (au rapport de Léon d'Ostie, *lib.* 2, *cap.* 90) par le clergé de cette Eglise, pour demander à l'empereur Henri III qu'il consentît que l'évêque d'Aichstædt, son conseiller et son parent, fût élevé sur le siége de Rome : l'empereur eut de la peine à consentir qu'il fût éloigné de sa cour, parce qu'il l'affectionnait beaucoup; mais l'envoyé vint à bout de vaincre sa résistance et celle de l'évêque, qu'il emmena avec lui à Rome, où Gebehard fut reconnu d'un consentement unanime. Martin de Pologne dit que c'est par la faveur de l'empereur qu'il obtint la tiare ; mais on sait qu'on ne peut guère se fier à cet auteur. Ce pape illustra le trône pontifical par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence ; envoya Hilde-

(1) Quelques savans prétendent que la lettre de saint Irénée au pape, ainsi que celle qui porte le nom de Polycrate, sont supposées ou considérablement altérées. On peut voir sur ce sujet une *Dissertation* pleine de recherches et d'observations solides, par le Père Marcellin Molkenbuhr, récollet ; Munster, 1795, in-4.

brand en France, en qualité de légat, et tint un concile à Rome, l'an 1057. Son zèle pour la discipline lui attira la haine de quelques mauvais ecclésiastiques. Un sous-diacre attenta à sa vie, et mit du poison dans le calice; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Il mourut en Toscane, et vraisemblablement à Florence, en 1057.

VICTOR III, appelé auparavant *Didier*, était cardinal et abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de saint Pierre, le 14 mai 1086. Il assembla, au mois d'août de l'année suivante, un concile des évêques de la Pouille et de la Calabre à Bénévent : il y prononça la déposition de l'antipape Guibert, qui voulait toujours se maintenir à Rome, et renouvela le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile; il se fit transporter au Mont-Cassin, où il mourut au milieu de ses frères, le 16 septembre 1087. Quelques auteurs, entre autres saint Antonin, Stella, Caranza, disent qu'il mourut du poison qui lui fut donné par des ministres de l'empereur Henri IV. Mais cette assertion, dit le Père de Longueval, est dénuée de preuves. Grégoire VII l'avait désigné pour son successeur. Victor ressemblait à ce pontife par ses vertus. Il s'était principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des *Epîtres*, des *Dialogues*, et un *Traité des miracles de saint Benoît*. Urbain II lui succéda. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape VICTOR, l'an 1138, après la mort d'Anaclet, et qui presque aussitôt quitta le siége qu'il avait usurpé. (*Voyez* INNOCENT II.)

VICTOR DE VITE OU D'UTIQUE était évêque de Vite, dans la Byzacène en Afrique. Le roi Hunneric, prince arien, alluma une persécution contre les catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit, vers l'an 487, les détails de cette persécution dans son histoire *de Persecutione Wandalica*, et mourut vers l'an 490. Son ouvrage (donné au public par le Père Chifflet, Dijon, 1665, in-4, et par dom Ruinart, Paris, 1694, in-4) peut servir non seulement pour l'histoire de l'Eglise, mais même pour celle des Vandales. Beatus Rhenanus en donna la première édition à Bâle en 1535. Elle est écrite d'un stile simple, mais correct, et attache singulièrement le lecteur; Arnauld d'Andilly l'a traduite en français. On y trouve des preuves précieuses de la doctrine catholique sur la confession et autres articles attaqués par des sectaires modernes, ainsi que beaucoup de faits édifians et curieux. Victor raconte que Hunneric avait fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs catholiques, qui parlèrent encore après l'exécution. « Si quelqu'un en doute, dit le saint évêque, qu'il aille à Constantinople, et il » y trouvera, entre autres, un sous-» diacre, nommé *Reparat*, qui parle » nettement, sans aucune peine, et qui, » par cette raison, est singulièrement » honoré dans le palais de l'empereur » Zénon, et principalement de l'impéra-» trice. » Il n'y a pas de fait mieux prouvé dans l'histoire. Enée de Gaze, l'empereur Justinien, l'historien Procope, le comte Marcellin, l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. On lit dans le 3e livre une très belle prière, *Pro afflicta provincia*, excellemment propre à des temps de souffrance et de persécution : elle a été souvent imprimée, nommément en 1789, dans le 14e vol. des Réclamations belgiques, p. 303. Victor est honoré comme confesseur le 23 août.

VICTOR DE CAPOUE, évêque de cette ville, se rendit illustre par sa doctrine et par ses vertus. Il composa un *Cycle pascal* vers l'an 545, et une *Préface* sur l'Harmonie des quatre évangélistes par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Le vénérable Bède nous a conservé quelques fragmens de son *Cycle pascal*.

VICTOR DE TUNONES, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des Trois-Chapitres. La chaleur avec laquelle il les défendit le fit

exiler en 555. Il fut ensuite renfermé dans un monastère de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui contient les évènemens considérables arrivés dans l'Eglise et dans l'état. Le discernement, l'exactitude, le choix des matières, n'y président pas toujours; mais elle peut servir pour les 5e et 6e siècles de l'Eglise. Cette Chronique finit à l'an 565. Jean de Biclaire, évêque de Gironne en Catalogne, né à Scalabi (aujourd'hui Santarem en Portugal), a continué cette Chronique jusqu'en 594. On la trouve dans le *Thesaurus temporum* de Scaliger, et en partie dans Henri Canisius. Plusieurs lui attribuent un *Traité de la pénitence*, qui se trouve ordinairement avec les ouvrages de saint Ambroise.

* VICTOR, qu'on appelle aussi *Victorin* ou *Victorius*, célèbre mathématicien du 15e siècle, était originaire d'Aquitaine, et naquit à Bordeaux. Il fut l'inventeur du Cycle pascal, appelé de son nom *Période victorienne*, qu'il composa d'après les calculs d'Hippolyte, d'Eusèbe, de Théophile et de saint Prosper. Les astronomes faisaient usage de ce comput avant la réforme du calendrier grégorien. On lui doit aussi *Canon paschalis*, Anvers, 1644, in-fol. Les travaux de cet auteur sont beaucoup cités en chronologie.

VICTOR (Ambroise). *Voyez* MARTIN André.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, naquit en 1666, et succéda à son père Charles-Emmanuel en 1675. Son mariage avec la fille puînée de Monsieur, frère de Louis XIV, lui assura les armes de la France contre les Vaudois qui troublaient ses états, comme toutes les sectes qui, ayant une fois secoué le joug de l'Eglise, ne souffrent plus celui de l'autorité civile. Il les chassa entièrement des vallées de Luzerne et d'Angrone. Quelque temps après, il se brouilla avec Louis XIV. Catinat le battit en 1690 à Staffarde, et lui enleva toute la Savoie. Victor se jeta sur le Dauphiné deux ans après, et se rendit maître de Gap et d'Embrun; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat le défit encore dans la plaine de Marsaille en 1693. Obligé de faire la paix en 1696, il se déclara encore contre la France dans la guerre de 1701, et il lui en coûta la Savoie et Nice. Le duc de la Feuillade l'assiégeait dans sa capitale, lorsque le prince Eugène vint dégager cette place le 7 septembre 1706. (Cette délivrance fut précédée d'une bataille où les Français furent entièrement défaits, et perdirent leur artillerie, leurs bagages, et un grand nombre des leurs. Le duc Victor-Amédée commandait les troupes, et le prince Eugène était à la tête des impériaux.) Victor, étant rentré dans ses états, alla mettre le siége devant Toulon, qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur, qui le déclara roi de Sardaigne. Victor-Amédée, après avoir régné cinquante-cinq ans, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, et s'en repentit par un autre caprice. Un an après, il voulut remonter sur le trône, à la sollicitation de la comtesse de Saint-Sébastien qu'il avait épousée. Son fils le lui aurait remis, si lui seul l'avait redemandé, et si la conjoncture des temps l'eût permis; mais c'était une femme ambitieuse qui voulait régner, et le conseil d'état fut forcé d'en prévenir les suites funestes, en faisant arrêter à Montcalier celui qui avait été son souverain. Ce prince mourut au château de Rivoli, près de Turin, en 1732, âgé de soixante-sept ans. C'était un habile politique et un guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat: entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays: actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes et comme prince et comme général.

* VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III, naquit à Turin le 26 juin 1726. En 1745,

il fit sa première campagne à côté de son père, et parut avec avantage aux batailles de Coni et de Bassignana. Il se maria en 1748 à l'infante fille de Philippe V, princesse avec laquelle il vécut dans une union parfaite. Il avait quarante-sept ans lorsqu'il parvint au trône, le 20 février 1773 : il s'occupa de grandes innovations dans l'organisation de ses troupes, que vingt années de paix avaient laissées bien en arrière des autres nations de l'Europe. Voulant profiter de cet état de calme que rien ne semblait devoir interrompre, il éleva la forteresse de Saint-Victor de Tortone sur les fondemens jetés par Charles-Quint, et acheva la citadelle d'Alexandrie. Il érigea une académie royale des sciences, fonda celle de sculpture et de peinture, et fit bâtir l'observatoire de Turin. Par ses soins, les rues de cette capitale furent éclairées, et des sépultures publiques furent placées hors de son enceinte, sous le nom de *cénotaphes*. Il fit aussi réparer et creuser le port de Nice, relever l'ancien palais ducal de Chambéry, embellir les bains d'Aix, et élever à grands frais des digues pour retenir dans leurs lits l'Arve et le Rhône; enfin, il abolit les péages dans toute la Savoie qui fixait particulièrement son attention, et où il entreprit un voyage en 1775, avec la reine et ses enfans, à l'occasion du mariage du prince de Piémont. Il y reçut les bénédictions du peuple et en fut vivement ému. En Piémont, les cœurs lui étaient moins dévoués; on blâmait ouvertement les dépenses considérables qu'il avait faites, soit à Nice, soit dans la Savoie : on disait qu'il ne restait rien de l'épargne laissée par son père. On voyait aussi avec peine son alliance étroite avec la France, qui avait failli tant de fois à perdre sa maison; toutefois le crédit du gouvernement sarde était resté intact, et jamais l'agriculture et le commerce n'avaient déployé autant d'activité en Piémont, à Nice et en Savoie. A peine la révolution française eut-elle éclaté, que les frères de Louis XVI et un grand nombre de gentilshommes français vinrent se réfugier à la cour de Turin. Victor-Amédée, qui avait refusé de recevoir l'ambassadeur de France, craignant pour ses provinces limitrophes, envoya des troupes dans le comté de Nice et dans la Savoie; mais elles étaient trop faibles pour résister à une attaque, et leur retraite fut précipitée et même honteuse; en moins d'un mois, ce prince perdit le quart de ses états, qui formèrent deux nouveaux départemens de la France. Voulant sauver à tout prix ce qui lui restait, il s'adressa à l'Autriche pour avoir des hommes, et à l'Angleterre pour des subsides; et, par son activité, il eut bientôt une armée qui semblait lui offrir quelque sécurité. Rempli d'ardeur malgré les glaces de l'âge, il lui manquait le talent militaire et l'énergie politique de ses ancêtres. Les généraux autrichiens qui dirigeaient la guerre en Piémont étaient les maîtres de son pays, et il les vit avec douleur laisser triompher, de même qu'en Flandre et sur le Rhin, les armées de la nouvelle république; enfin, cédant à des conseils pusillanimes, après plus de trois ans de guerre, il envoya proposer une suspension d'armes, qu'il ne put obtenir qu'en mettant sa couronne à la merci de la France révolutionnaire, et en livrant plusieurs de ses places fortes pour garantie de ses intentions. Un armistice fut conclu, et, à dater de cette époque, Victor-Amédée se vit environné de troupes françaises dans sa capitale, et en butte à toutes les rigueurs et à toutes les violences du directoire de la république. Ce gouvernement nouveau lui imposa des lois plus dures que jamais prince de sa maison n'en avait subi de la part des rois de France. Ce malheureux monarque en fut navré de tristesse, et ses peuples partagèrent sa douleur. Il ne survécut que six mois à cette funeste capitulation, et ses derniers jours furent encore troublés par des réformes affligeantes et par de cruels embarras de finances. Il mourut le 15 octobre 1796, à Montcalier, d'une attaque d'apoplexie. — CHARLES-EMMANUEL, son fils, lui succéda.

* VICTOR-EMMANUEL, roi de Sardaigne, né le 24 juillet 1759, était le second fils de Victor-Amédée III et de

Marie-Ferdinande, infante d'Espagne : il porta d'abord le titre de duc d'Aosta. Ses augustes parens confièrent son éducation au chevalier d'Andezeno et à l'abbé Saint-Marcel d'Anneci, ecclésiastique pieux et éclairé, que M. Biord, évêque de Genève, avait proposé au roi. Le prince profita de leurs leçons, et devint digne de son illustre famille. Le 25 avril 1783, il épousa Marie-Thérèse d'Autriche, de la branche de Modène. Lors de la révolution de 1789, il fut nommé général en chef des troupes chargées de repousser les républicains français; mais son courage et ses talens ne pouvant lutter avec avantage contre des forces supérieures, il se retira en Sardaigne (1788) avec le roi Charles-Emmanuel son frère. Deux ans après, à l'époque des victoires de Souwarow, il reparut en Italie, et était déjà à Verceil, lorsque la bataille de Marengo, gagnée par Buonaparte, le força de retourner en Sardaigne. Charles-Emmanuel ayant abdiqué la couronne en 1802, le duc d'Aosta lui succéda : les premiers actes de son gouvernement eurent pour objet de faire refleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce dans une île où ces branches importantes avaient été négligées depuis long-temps. Privé de la plus grande partie de ses états héréditaires, il jouissait dans son petit royaume d'une tranquillité que n'avaient pas alors les autres souverains de l'Europe. Naturellement humain et très attaché à la religion, il accueillit en Sardaigne les prélats et les ecclésiastiques romains que la persécution y avait amenés. A la chute de Buonaparte, en 1814, le roi de Sardaigne revint dans la capitale du Piémont, et fut accueilli partout avec des acclamations de joie. Murat, alors roi de Naples, ayant envahi les états du saint-Siége, Pie VII se réfugia à la cour de Sardaigne, où Victor-Emmanuel le reçut avec les honneurs dus à sa haute dignité. Ce monarque alla ensuite voir le pontife à Gênes, le suivit à Savone, et lui témoigna toutes sortes d'égards et de respects. Ces deux augustes personnages eurent de fréquens entretiens, attirés l'un vers l'autre par une amitié et une estime réciproques. Un jour que Sa Sainteté traversait à pied une rue de la ville, Victor-Emmanuel l'ayant rencontrée, se jeta à genoux, et rendit ainsi publiquement hommage au chef suprême de l'Eglise. Lorsque Pie VII s'en retourna à Rome, ce pontife, touché de la piété du roi de Sardaigne, passa par Turin, et y fut accueilli avec les mêmes distinctions que la première fois. Replacé sur son trône, Victor-Emmanuel consacra ses soins à la prospérité de la religion. Il demanda au pape le rétablissement de plusieurs évêchés et la création de nouveaux siéges. Il abolit les lois défavorables à l'Eglise, et leur en substitua d'autres conçues dans un esprit plus sage; il pourvut à la dotation des évêques, à la formation des séminaires, à l'observation de la discipline; rétablit plusieurs ordres religieux, entre autres celui des Pères jésuites, et il donnait l'exemple de la fidélité aux pratiques de la religion. Cependant l'esprit révolutionnaire, qui venait de changer en Espagne l'ancien gouvernement, en y rétablissant les *Cortès*, agitait aussi les peuples du Piémont, qui voulaient adopter la constitution espagnole. Victor-Emmanuel fit tout ce qui était en son pouvoir pour résister à ce mouvement; mais, ne pouvant y parvenir, il abdiqua la couronne en faveur de son frère. On chercha en vain à le faire changer de résolution; il quitta son palais, en disant : « Qu'il partait avec la douleur de n'avoir pu faire » le bonheur d'un peuple qui lui était si » cher. » Après l'entrée de l'armée autrichienne dans le Piémont, et lorsque la tranquillité fut rétablie, son frère le sollicita de reprendre les rênes du gouvernement; Victor-Emmanuel s'y refusa de nouveau, vécut loin des affaires du monde, livré entièrement à des exercices de piété. C'est dans ces sentimens qu'il fut surpris par sa dernière maladie, où il fit éclater son courage et sa résignation. L'archevêque de Turin l'ayant visité lui témoignait le désir de pouvoir partager ses souffrances pour le soulager : « Je ne » voudrais point de ce partage, » lui répondit le prince mourant. Il expira, au château de Montcalier, le 10 janvier 1824,

à l'âge de soixante-cinq ans. Son *Oraison* funèbre fut prononcée par M. l'abbé Rey, dans un service que le corps de ville de Chambéry fit célébrer le 19 février. Victor-Emmanuel se montra, pendant son règne, bon, sage, ami de la justice et de la religion.

VICTORIA Colonna, fille de Fabrice Colonne, seigneur romain, mariée à Ferdinand-François d'Avalos (*voyez* ce nom), se distingua dans plus d'un genre de sciences, et excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII et les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils voulaient soustraire à la domination de Charles-Quint : mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice et le danger de cette offre, et le retint dans les bornes de la modération et de la prudence. Cette sage et savante héroïne ne voulut jamais, après la mort d'Avalos, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés, et se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. Augustin Niphus, Paul Jove, le président de Thou, Matthieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob, et quantité d'autres auteurs lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau poème latin, où elle célèbre les exploits de son époux.

VICTORIA. *Voyez* François.

VICTORIN (*Marcus-Piauvonius-Victorinus*), fils de la célèbre Victorine, porta les armes de bonne heure, et se fit généralement estimer par ses talens politiques et militaires. Il fut associé à l'empire en 265 par Posthume, tyran des Gaules. Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, époque à laquelle un greffier nommé *Atticius*, dont il avait violé la femme, le fit poignarder à Cologne. —Victorin le Jeune, son fils, qu'il avait déclaré empereur, fut assassiné peu de temps après.

VICTORIN (Saint), évêque de Pettau dans la Haute-Pannonie (aujourd'hui la Styrie), reçut la palme du martyre sous Dioclétien, vers l'an 303. Il a beaucoup écrit sur l'Ecriture sainte ; mais il ne nous reste qu'un petit ouvrage en latin, *de Fabrica mundi*, publié par Guillaume Cave, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Lambeth, *Bibliot. lat.*, t. 1, pag. 148. Ce livre fait regretter ceux qui ne nous sont point parvenus. Quoique écrit d'un stile simple, il est intéressant et plein d'érudition. On a publié sous son nom un *Commentaire* sur l'Apocalypse ; mais les plus habiles critiques croient que ce n'est pas celui dont saint Jérôme fait mention, ou si c'est celui-là, il est certainement interpolé.

VICTORINE ou Victoire (*Aurelia-Victorina*), impératrice dans les Gaules, mère du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'Occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance, qu'elles lui donnèrent le titre de *Mère des armées*, et la proclamèrent *auguste*. Elle les conduisait elle-même avec cette fierté tranquille qui annonce autant de courage que d'intelligence : Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius, et ensuite au sénateur Letricus, qu'elle fit élire à Bordeaux en 268, choix qui ne donne pas une mauvaise idée de son discernement. Victorine ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince.

VICTORINUS (Marius), ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui Rhetores latini*, Paris, 1599, in-4; Strasbourg, 1756, in-4.

VICTORIUS ou de Victoris (Léonelle), né à Faënza, fut professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers 1530. On a de lui : 1° un *Traité des maladies des enfans*, Venise, 1557, in-8; 2° une *Pratique de la médecine*, Ingolstadt, 1545, in-4, et Lyon, 1546, in-8. On n'y trouve que la doctrine des Arabes.

VICTORIUS ou de Victoris (Benoît), médecin de Faënza, né vers l'an 1481, posséda la connaissance théorique de son art, excella dans la pratique, et fut professeur de médecine à Bologne. Il vivait encore en 1551. Ses ouvrages sont : 1° *Mé-*

decine empyrique, in-8; 2° *la Grande pratique*, Venise, 1562, 2 vol. in-fol.; 3° *des Conseils de médecine* sur différentes maladies, in-4 et in-8; 4° *De morbo gallico liber*, 1551, in-8. Il était neveu du précédent.

VICTORIUS (Pierre), savant florentin, dont le nom italien est *Vettori*, naquit en 1498. Il était très habile dans les belles-lettres grecques et latines. Il fut choisi par Côme de Médicis pour être professeur en morale et en éloquence. Victorius s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entre autres le cardinal Farnèse et le duc d'Urbin, qui le comblèrent de bienfaits. Côme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades; et Jules III le fit chevalier, et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 87 ans. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avait un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui : 1° Des *Notes* critiques et des *Préfaces* sur Cicéron, et sur ce qui nous reste de Caton, de Varron et de Columelle; 2° trente-huit livres de *diverses Leçons*, Florence, 1582, in-fol.; ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures; 3° Des *Commentaires* sur les Politiques, la Rhétorique et la Philosophie d'Aristote, 3 vol. in-fol.; 4° un *Traité de la culture des oliviers*, qu'on trouve avec l'ouvrage de Davanzati sur la vigne, Florence, 1734, in-4. Il est écrit en toscan. 5° Un Recueil d'*Epîtres* et de *Harangues latines*; 6° une *Traduction* et des *Commentaires* en latin sur le Traité de l'élocution de Démétrius de Phalère.

VICTORIUS ou VITTORI (François), savant antiquaire, naquit vers l'an 1710, à Rome, d'une illustre famille. Ses profondes connaissances dans les antiquités l'appelèrent à la place de directeur perpétuel du musée du Vatican. Il était membre de plusieurs sociétés savantes d'Italie. Vittori mourut en 1778, et a laissé : 1° *De vetustate et forma monogrammatis nominis Jesu*, Rome, 1747, 2° *Dissertatio apologetica de quibusdam Alexandri Severi numismatibus*, ibid., 1749, in-4; 3° *Dissertatio philologica de museo*, etc., ibid., 1751, in-4.

VIDA (Marc-Jérôme), né à Crémone en 1470, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue; il en sortit quelque temps après, et se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connaître à Léon X, ce pape lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre à Tivoli. Ce fut là qu'il travailla à sa *Christiade*, que le pape lui avait demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur, et le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro en 1532. Vida se retira dans son diocèse, où il se signala par sa vigilance pastorale, et où il instruisit son peuple autant par son éloquence que par l'exemple de ses vertus. Ce prélat mourut en 1566, à 96 ans. Parmi les morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : 1° l'*Art poétique*, qui parut à Rome en 1527, in-4; et qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1723. M. Batteux a joint sa *Poétique* à celles d'Aristote, d'Horace et de Despréaux, sous le titre des *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8 et in-12. Une imagination riante, un stile léger et facile, rendent le poème de Vida très agréable; on y trouve des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poète, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre. Ce qu'il dit de l'élocution poétique est rendu avec autant de force que d'élégance. 2° Un *Poème sur les vers à soie*, imprimé à Lyon en 1537, et à Bâle la même année. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct et plus châtié que ses autres productions, et on y trouve plus de poésies. 3° Un *Poème sur les Echecs* (*sacchia ludus*) qui tient le second rang parmi ses poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome en 1527; 4° *Hymni de rebus divinis*, imprimées à

Louvain, in-4, en 1552; 5° *Christiados libri VI*, Crémone, 1535, in-4. Ce poème a été fort applaudi; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes : il est plein d'idées fortes, vastes et sublimes. « Vida, dit un critique, est » un des poètes modernes qui ont le plus » approché de la versification de Virgile. » Admirateur enthousiaste de ce prince » des poètes, il le sait par cœur, il ne » pense qu'avec ses expressions, il imite » toutes ses formes; on croit souvent lire » Virgile même. Mais il délaie ses pen- » sées, son abondance est diffuse à l'ex- » cès, et ses imitations trop fréquentes » donnent à ses vers un air de centon. » Cependant Vida est poète, et grand » poète. Il est un grand mécanicien de » vers; et plus d'une fois il a, dans ses » beaux momens, réuni le génie heureux » de Virgile à la brillante fécondité d'O- » vide. » Ses écrits en prose sont : 1° des *Dialogues sur la dignité de la république*, Crémone, 1556, in-8; 2° *Discours contre les habitans de Pavie*, Paris, 1562, in-8 : rare; 3° des *Constitutions synodales*; 4° des *Lettres*, et quelques autres Ecrits, moins intéressans que ses vers. L'édition de ses Poésies, Crémone, 1550, 2 vol. in-8, est complète; ainsi que celle d'Oxford, 1722, 1725, et 1733, 3 vol. in-8.

* VIDAL (Pierre), troubadour du 13e siècle, fils d'un pelletier de Toulouse, acquit un grand renom par ses poésies. L'abbé Millot lui a consacré un article intéressant dans son *Histoire littéraire des troubadours* (t. 2, pag. 266-389.) Cet écrivain le peint comme un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie, de manière qu'on pourrait l'appeler, dit un biographe, le *don Quichotte des troubadours*. On peut trouver des rapports frappans entre le caractère de Pierre Vidal et celui de Poinsinet le Mystifié, dans l'ouvrage intitulé : *Fabliaux*, par le Grand, t. 1er, préface, p. 14. M. Renouard a publié neuf pièces de Vidal dans son *choix des pièces des Troubadours*, t. 3. p. 318-26, t. 4. p. 23, 105, 110, 118-121, et 186. Vidal mourut en 1229. — Dans l'Histoire de l'abbé Millot, on trouve aussi un article sur Raimond VIDAL, autre troubadour, probablement fils du précédent. (*Voyez* tom. 3, pag. 277-308.)

* VIDAL (Arnaud), troubadour qui florissait dans le 14e siècle. Ce fut, dit-on, le premier qui remporta, en 1324, le prix de la *gaie société* de Toulouse, et ce prix fut une violette d'or. On croit aussi que ce même Vidal devint chef de la classe dite des *Galliadours* ou *Médisans du beau sexe*; société monstrueuse dans ces temps où l'on rendait aux dames tous les honneurs et en la défense desquelles tout preux chevalier aurait rompu sa lance. Vidal prit à tâche de s'en déclarer l'ennemi, les traitait avec la dernière rigueur, et dans ses discours et dans ses compositions poétiques. Il en porta une peine bien cruelle. Un chevalier lui fendit la langue, pour avoir médit d'une dame. Cette punition, un peu arbitraire, à la vérité, le corrigea, et dans sa vieillesse il fit amende honorable de sa faute dans un ouvrage intitulé : *l'Art de retenir sa langue*, art qu'il avait appris à ses dépens.

VIDEL (Louis), secrétaire du duc de Lesdiguières, ensuite du duc de Créqui, et enfin du maréchal de l'Hôpital, servit ces seigneurs avec un si grand désintéressement, qu'après s'être retiré à Grenoble, il fut obligé, pour subsister, d'y enseigner les langues latine, française et italienne. Il mourut l'an 1675 à 77 ans. Il a laissé : 1° l'*Histoire du duc de Lesdiguières*, 1638, in-fol.; 2° l'*Histoire du chevalier Bayard*, 1651; 3° *Mélanges*, roman qui signifie peu de chose, 1624, in-8.

* VIDONI (Pierre), cardinal de l'ordre des diacres, et du titre de St-Nicolas *in carcere*, né à Crémone le 2 décembre 1759, mort le 12 août 1830, avait été élevé au collége Nazaréen à Rome. Il devint en 1781, prélat de la maison du pape, vice-légat de Ferrare en 1784, et en 1790, Ponent de la Consulte. Pie VII lui conféra en 1801 le gouvernement d'Ancône, et y ajouta en 1806 celui d'Urbin et de Pesaro. Il fut promu au cardi-

nalat dans le consistoire du 8 mai 1816. Ce cardinal ayant acquis à Rome le palais Stoppani, célèbre par les dessins de Raphaël, et dans lequel on conserve les quatre tables des fastes sacrés de Velleius-Flaccus, trouvées dans les ruines du forum de Palestrine, il les fit restaurer et en publia même une belle édition.

* VIDUS-VIDIUS (Guido Guidi, plus connu sous le nom latinisé de), célèbre médecin, naquit à Florence vers l'an 1500. Il exerça pendant plusieurs années son art dans sa patrie et acquit une grande réputation. Vidus-Vidius avait des connaissances très étendues dans l'anatomie, la botanique, et dans toutes les parties de la médecine. François Ier l'appela à sa cour, le nomma son médecin, à la place du fameux Guillaume Cop de Bâle, mort en 1532, et créa pour lui une chaire de médecine. Après la mort de ce prince (en 1557), Côme Ier, grand-duc de Toscane, rappela Vidius à Florence, et le chargea de donner, dans l'université de Pise, des leçons publiques de médecine. Dans ses dernières années, il revint à Florence, et y mourut en 1567. Ses ouvrages furent recueillis par son neveu Vidus-Vidius, et réunis en 3 vol. in-fol., qu'il dédia au grand-duc Côme II. L'évêque d'Ast, François Panigarole, lui fit deux épitaphes; le Prussien Knobelsdorf, dans sa *Description de Paris*, l'appelle un *Podalire* et un *Apollon*, et dit emphatiquement « qu'il forçait les Parques à » filer, et l'avare Achéron à relâcher sa » proie. »

VIEILLEVILLE (François de Scepaux, seigneur de), d'une ancienne maison d'Anjou, né en 1509, fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de Saint-André, qui le fit connaître et le produisit à la cour. Il se trouva à divers siéges et combats, et fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. Vieilleville n'était pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en Suisse. Il mourut dans son château de Durtal en Anjou, le 30 novembre 1571. Les *Mémoires* de sa vie, composés par Vincent Carloix son secrétaire, qui étaient restés manuscrits dans les archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en 5 vol. in-8, par les soins du Père Griffet, jésuite. Ils contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes pour l'histoire de son temps.

* VIEL (Etienne-Bernard-Alexandre) oratorien, naquit dans la Nouvelle-Orléans, le 15 octobre, 1756, d'un chirurgien habile qui était correspondant de l'académie des Sciences de Paris. Envoyé en France au collége de Juilly, il y fit ses études, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il devint grand préfet des études. Après la suppression des couvens, en 1791, il retourna à la Louisiane, s'établit aux Atacapas, où il exerça son ministère. Il revint en France en 1812, et se joignit à plusieurs de ses anciens confrères qui avaient repris la direction du pensionnat de Juilly. Le Père Viel avait un talent rare pour les vers latins. Il est mort le 16 décembre 1821, âgé de 65 ans, et a laissé : 1° *Henriados liber octavus*, in-8, sans date et anonyme : le texte français est en regard des vers latins et à la tête de ce petit ouvrage. On trouve une *Epistola ad amicum* (M. E. Salverte); 2° *Telemachiados libros XXIV a gallico sermone in latinum carmen transtulit* E. Alex. Viel, *Lutetiæ Parisiorum, typis Didot natu majoris*, 1808, in-12; *secunda editio emendata et accurata*, Paris, 1814, in-12. (Cet ouvrage de Fénélon a aussi été traduit en vers italiens et en octaves.) 3° *Miscellanea latino-gallica*, Paris, 1816, in-12. On y trouve le *Télémaque*, une traduction en vers latins du *Voyage à la grande Chartreuse du Père Maudar*, d'abord imprimée avec l'original en 1782; une excellente traduction française de deux épîtres et de l'*Art poétique* d'Horace. Il y a une *Notice* sur le Père Viel dans la *Bibliographie de la France*, 1822, p. 64, et dans l'*Apis romana*, numéro 3, janvier 1822 (en français), p. 122-129.

* VIELMI (Jérôme), savant dominicain et évêque de Citta-Nuova, naquit à

Venise vers l'an 1519. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1538 à Padoue pour y faire sa théologie. Il s'y distingua tellement, qu'au sortir de son cours il fut chargé d'en donner des leçons. Il occupa successivement diverses chaires, soit à Padoue, soit à Venise, et toujours avec de nouveaux succès. Pie IV chargea le Père Vielmi d'interpréter l'Ecriture sainte au collége de la Sapience. Il le nomma évêque d'Argos, *in partibus infidelium*, et l'envoya au concile de Trente en cette qualité. Vielmi s'y fit remarquer par son érudition et son zèle pour la défense de la foi. Au retour du concile, il fut nommé vicaire-général et suffragant de l'évêque de Padoue. Le 13 août 1560 le pape le nomma évêque de Citta-Nuova, dans l'état de Venise. Vielmi se rendit dans son diocèse qu'il gouverna sagement. Il mourut à Venise le 7 mars 1752, âgé de 63 ans, après 12 ans d'épiscopat. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Oratio apologetica contra despectatores theologiæ, præsertim scholasticæ, habita Patavii cum interpretandi publicum munus auspicaretur anno* 1544, Padoue, 1564, in-4; Venise, 1575, même format; 2° *De optimo episcopi munere, Oratio Patavii habita, III idus nov.* 1565. Vielmi, quoiqu'il fût alors évêque, avait été invité par le sénat de Venise à reprendre à Padoue ses leçons sur l'Ecriture sainte, et s'y était prêté complaisamment. Dans ce discours, il prouve que l'état de professeur public n'a rien qui blesse la dignité épiscopale. Ce discours fut imprimé avec l'ouvrage suivant. 3° *De sex diebus conditi orbis liber*, Venise, 1575, in-4. Ce traité consiste en trente leçons sur le premier chapitre de la Genèse; elles faisaient partie du cours d'Ecriture sainte dicté par Vielmi à Padoue. 4° *Ce D. Thomæ Aquinatis doctrina et scriptis, libri II*, Padoue, 1564, in-4; Venise, 1575, même format; 5° d'autres *ouvrages* inédits.

* VIEN (Joseph-Marie), restaurateur de la peinture en France, naquit à Montpellier, le 18 juin 1716, de parens peu riches. Dès sa plus tendre jeunesse, il apprit le dessin. Vien était né peintre : ne se sentant aucune vocation pour tout autre état, il quitta l'étude du procureur chez lequel il avait été placé, et entra chez Giral, peintre des états du Languedoc, où il resta quatre ans. Il se rendit ensuite à Paris en 1740, et entra dans l'école de Natoire. Dès la première année, il remporta le second prix de dessin d'après nature; l'année suivante, il obtint le premier prix, et la 3e année le grand prix de peinture. En 1744, il alla à Rome, et y demeura cinq ans. Indépendamment de plusieurs morceaux d'étude, il exécuta neuf *tableaux* d'église, dont trois à chevalet, et son *Ermite endormi*, qui se trouve maintenant au Louvre. Ce dernier ouvrage, qu'on admire avec justice, a ramené l'école française au naturel et à la simplicité. Vien revint à Paris en 1750, et s'occupa du beau tableau de l'*Embarquement de sainte Marthe*, qui lui mérita d'être agrégé à l'académie royale de peinture. Il y fut admis peu de temps après, pour son tableau de *Dédale et Icare*. Il obtint ensuite l'honneur d'être nommé premier peintre du roi, et chevalier des ordres, et enfin directeur de l'académie de France à Rome. Il arriva dans cette capitale des beaux arts en 1775, 25 ans après en être sorti comme pensionnaire. De retour à Paris, il exécuta de nouveaux ouvrages qui augmentèrent sa réputation. La révolution lui enleva ses places; mais, sous le gouvernement consulaire et sous l'empire, il fut au faîte des honneurs. Il devint membre de l'institut, sénateur et comte. Parmi ses autres tableaux, on remarque le *Centenier*, la *Piscine miraculeuse* : dans ces deux ouvrages, il rappelle la manière du Guide et du Guerchin); *Vénus sur les eaux*, etc. Le tableau qu'il fit pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qu'on a surnommé la *Bannière*, passe pour être son chef-d'œuvre. On croit y retrouver le pinceau du Guide et du Dominiquin. Le tableau de *Mars et Vénus* ferma, pour ainsi dire, la belle époque de son talent. Depuis lors il adopta le goût du célèbre Caylus, enthousiaste de l'antiquité, et peignit de

petits tableaux, qu'on prétendait être dans le genre grec, et qui plaisaient au premier abord par la grâce et l'amabilité du sujet. Son pinceau, qui avait été si brillant et si vigoureux, devint doux et précieux. Il parut cependant reprendre sa première force dans son tableau de la *Prédication de saint Denys*, qu'il exécuta, en concurrence avec Doyen, pour l'église de Saint-Roch. Vien fit de fort bons élèves, parmi lesquels on distingue MM. David, Vincent, Taillasson, Monsiau, Lemonier. Il mourut à Paris le 27 mars 1807. Ducis consacra une épître à Vien.

* VIEN (Marie-Thérèse REBOUL), femme du précédent, fut élève de son mari : elle avait beaucoup de talent pour peindre les papillons et les oiseaux. Ses ouvrages étaient très recherchés, surtout en Russie, où ils ornent le cabinet impérial. Elle fut reçue à l'académie de peinture en 1757. Cette dame artiste mourut en 1816.

VIENNE (Jean de), en latin *de Viana*, né à Bayeux d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Térouane, enfin archevêque de Reims en 1334. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siége par les réservations papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crécy en 1346, et accompagna fidèlement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean son fils, le 28 août 1350, et la reine Jeanne de Bologne, son épouse, le 21 septembre suivant, et mourut en 1351.

VIENNE (Jean de), seigneur de Rolans, Clervaux, Montbis, etc., amiral de France et chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une des plus anciennes maisons de Bourgogne, naquit vers 1322. (Il fit très jeune encore la guerre de Flandre, et fut, après la malheureuse bataille de Crécy, nommé gouverneur de Calais, assiégé par Edouard III, en 1347. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité et au bout d'un an, qu'il rendit cette place.) Les rois Charles V et Charles VI, sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre en 1377, prit et brûla Rye, saccagea l'île de Wight et plusieurs villes avec dix lieues de pays, et y fit un très grand butin. Il passa en Ecosse l'an 1380 avec soixante vaisseaux qui, joints à ceux des Ecossais, entrèrent dans la mer d'Irlande, et brûlèrent la ville de Penreth. Sa mauvaise conduite arrêta ses succès. Amoureux jusqu'à la folie d'une parente du roi d'Ecosse, il fit des présens et donna une fête à sa maîtresse. Cette cour, peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée, que l'amant eût couru grand risque s'il ne fût retourné en France avec précipitation. La guerre contre le Turc ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt les armes à la main, en 1396, avec deux mille gentilshommes.

VIENNE (dom Charles (1) Jean-Baptiste d'Agneau de). *Voyez* AGNEAU.

* VIENNE (François-Geneviève-Charlemagne-Camille, comte de), officier distingué, et le dernier descendant de Jean de Vienne qui défendit si vaillamment Calais contre Edouard III, roi d'Angleterre, naquit en 1798. Privé de fortune par suite de l'émigration de ses parens, il ne dut son avancement qu'à lui-même. Entré fort jeune aux pages de Buonaparte, il fit plusieurs campagnes, et obtint la croix d'honneur sur le champ de bataille de Dresde. En 1814, il fut nommé lieutenant de la Vénerie du roi, et plus tard (1828) il en devint commandant. Il est mort à Fontainebleau le 10 novembre 1828, après avoir reçu les consolations de la religion.

* VIENNET (Jacques-Joseph), né en Languedoc le 14 avril 1754 d'une famille originaire d'Italie, entra en 1774 dans le régiment de Languedoc-dragons, et fit, comme sous-lieutenant, la guerre de Sept-ans. Ce corps ayant été licencié à la paix, il vécut dans la retraite jusqu'à la révo-

(1) Le *Dictionnaire universel* et les *Siècles littéraires* le nomment Claude. La *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît* l'appelle Charles. Cette leçon a paru préférable, comme venant d'un écrivain de l'ordre.

lution ; alors il fut nommé officier municipal à Béziers, puis député par le département de l'Hérault à l'assemblée législative et à la Convention nationale. Dans le procès du roi, il s'exprima ainsi, dans la question sur l'incompétence : « Je crois avoir prouvé que Louis n'a » cessé d'être roi qu'à l'époque où vous » avez aboli la royauté. Je crois encore » qu'il ne peut être jugé comme homme... » J'ai toujours pensé qu'une assemblée de » législateurs ne pouvait s'ériger en tri» bunal judiciaire ; que le même corps ne » pouvait à la fois exercer la justice et faire » des lois ; que cette cumulation de pou» voirs serait une monstruosité. » Viennet vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la réclusion et pour le sursis. Tant qu'il fut membre des diverses législatures, il s'occupa sans relâche d'obtenir la radiation des émigrés qu'on lui recommandait, d'arracher des victimes aux tribunaux révolutionnaires, et de faire le séquestre mis sur les biens des proscrits. Enfin, il ne cessa de lutter contre le parti le plus exalté et le plus sanguinaire. Un jour dans la dispute, il renversa Marat de la tribune, et fut dénoncé le lendemain, dans le journal de ce démagogue, comme un *ennemi de la nation et un royaliste*. Il contribua particulièrement à préserver son département de la terrible commission d'Orange, que Voulland voulait y introduire pour juger 400 suspects renfermés dans les prisons de l'Hérault. En sa qualité d'ancien officier de cavalerie, Viennet fut chargé de la remonte des troupes, et il fit preuve, dans cet emploi délicat, de la plus austère probité. En 1798 il rentra dans ses foyers plus pauvre qu'il n'en était sorti, et mourut, dans sa paisible retraite, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, le 12 août 1824. — Son frère, *Esprit* VIENNET, qui a été pendant 40 ans curé de la paroisse de Saint-Méry, à Paris, prêta le serment à la constitution civile du clergé ; mais il refusa d'être évêque constitutionnel de Paris, en disant qu'il n'occuperait jamais un siége dont le titulaire était vivant. Il mourut en 1796, après avoir fondé un hospice dans le cloître même de son église.

VIETE (François), maître des requêtes de la reine Marguerite, né à Fontenai en Poitou l'an 1540, s'est fait un nom par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit, dans l'algèbre, des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues, et donna, par d'autres inventions, une nouvelle forme à l'algèbre. On lui doit encore la géométrie des sections angulaires, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Viète ayant reconnu que dans le calendrier grégorien il y avait plusieurs fautes qui avaient été déjà remarquées par d'autres, en fit un nouveau, qu'il mit au jour en 1600 ; ce calendrier, qui fourmille d'erreurs, est tombé dans un oubli profond. Viète mourut en 1603. Il a donné le *Traité de géométrie* d'Apollonius de Perge, avec des Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4. Ses ouvrages furent réunis en 1646, en 1 vol. in-fol., par François Schooten.

VIEUSSENS (Raymond de), médecin, natif de Rouergue, devint médecin du roi et membre de l'académie des sciences en 1688 ; il était déjà de la société royale de Londres en 1685. On a de lui : 1° *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, in-fol. ; 1761, in-fol. ; et Toulouse, 1775, in-4. La partie anatomique de cet ouvrage est estimée ; mais la physiologie, qui comprend la moitié du volume, ne l'est guère, et ne mérite pas de l'être. 2° *De mixtis principiis et de natura fermentationis*, Lyon, 1686, in-4 : ouvrage qui a été mal accueilli et qui est aujourd'hui oublié ; 3° *Dissertation sur l'extraction du sel acide du sang*, 1688, in-12 ; 4° *Novum vasorum corporis humani systema*, Amsterdam, 1705, in-12 ; 5° *Traités du cœur, de l'oreille*, et *des liqueurs*, chacun in-4 ; 6° *Expériences sur les viscères*, Paris, 1755, in-12 ; 7° *Traité des maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie et son Traité des vaisseaux du corps humain, 4 vol. in-4. Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage, qui n'a paru qu'en 1774. Ses derniers ouvrages montrent qu'il s'était dépouillé de

l'esprit de système qui l'avait long-temps dominé. L'auteur, tourmenté par la goutte, avait quitté Paris, pour vivre à Montpellier loin du fracas de la capitale. Il y mourut en 1775.

* VIEUVILLE (Mathurin-Jules-Anne Micault de la), homme de bien, né à Lamballe le 16 avril 1755, mort à Paris le 24 décembre 1829, était entré en 1773 dans les gardes du corps du comte d'Artois. Son dévouement à la monarchie mérita pendant la révolution les honneurs d'un long emprisonement. Rendu à la liberté, il n'occupa aucune place sous les différens gouvernemens qui se succédèrent. Lorsque la restauration eut ramené les Bourbons sur le trône, il fut pendant quelque temps officier dans les gardes du corps de Monsieur. Ce qui lui mérite une place dans cette biographie, c'est moins sa fidélité aux Bourbons que sa bienfaisance toute religieuse; ce fut lui qui fonda à Montmartre en 1804 l'*Asile de la providence*, maison de retraite pour les vieillards des deux sexes; il administra cet établissement qui fut reconnu par une ordonnance royale du 24 décembre 1817; et il était encore administrateur de la *Société de la providence*, qui a pour objet de soutenir l'*Asile*, et qui place en outre de jeunes orphelins. La Vieuville prit part aussi à la formation de l'*Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis*. Les bonnes œuvres avaient pour lui un attrait particulier; sa mort a été, comme sa vie, toute chrétienne.

VIEUVILLE. *Voyez* Cerf.

VIEYRA (Sébastien), né à Castro d'Ayre en Portugal, entra chez les jésuites en 1591, à l'âge de 16 ans, passa aux Indes en 1602, et au Japon en 1614, avec un grand nombre de missionnaires. Il alla ensuite aux Philippines, et à Rome pour instruire le pape de l'état déplorable de l'Eglise du Japon. Urbain VIII lui fit un accueil très distingué, lui donna des brefs pour plusieurs provinces du Japon, dont les pasteurs lui avaient écrit, et l'exhorta à combattre jusqu'à la mort les ennemis de la foi dans ce champ nouvellement défriché. Après bien des difficultés et des peines, il rentra au Japon, déguisé en matelot chinois, avec la qualité de provincial de sa compagnie et d'administrateur de l'évêché du Japon. Malgré toutes ses précautions pour n'être pas reconnu, il le fut d'abord, et mis en prison à Nangasacki, et de là transporté à Omura. L'empereur le voulut voir, et on le mena à Iedo. Il y fit un écrit pour prouver la religion catholique, dont le prince fut si frappé, que le bruit courut qu'il allait embrasser la religion chrétienne; mais ce tyran voluptueux et sanguinaire (*voyez* Xogunsama II) n'en était pas digne. Un de ses oncles, qui le gouvernait absolument, l'engagea à signer l'arrêt de mort contre le Père Vieyra et les autres missionnaires qui avaient été arrêtés avec lui. Condamné au supplice de la fosse, le Père Vieyra, trouvé encore sain et sauf après cinq jours, fut brûlé vif le 6 juin 1634.

VIEYRA (Antoine), né à Lisbonne le 6 février 1608 d'une famille illustre, ayant été mené par ses parens au Brésil, fut si frappé des travaux des jésuites pour la propagation de la foi dans cette contrée, qu'il entra dans leur société en 1623. Envoyé en Portugal, il y prêcha avec une réputation extraordinaire. Philippe IV, qui lui connaissait encore d'autres talens, l'employa dans les ambassades de Hollande et d'Angleterre. Appelé à Rome, il y donna de nouveau l'essor à ses talens pour la chaire; mais la société des barbares du Brésil lui fut plus chère que les applaudissemens qu'il recevait dans la capitale du monde chrétien. Il demanda de retourner chez eux, et y arriva le 22 octobre 1652. Il parcourut ces vastes contrées en instruisant et en convertissant une multitude incroyable de sauvages. Ses forces étant épuisées, et ayant perdu la vue, il se retira à la Baie de tous les Saints, où, avec le secours d'un de ses confrères, il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avait commencé depuis long-temps, intitulé: *Clavis prophetarum*. Il mourut le 18 juillet 1697, âgé de 89 ans. Le chapitre cathédral assista à son enterrement, et son corps fut porté par le gouverneur du

Brésil, son fils, l'évêque de Saint-Thomas et deux autres grands seigneurs. Ses *Sermons* ont été imprimés à Lisbonne, 1673-1693, 12 vol. in-fol. c'est ce qu'il y a de mieux écrit en portugais. Ils ont paru à Madrid, traduits en espagnol, 21 vol. in-fol. Son *Clavis prophetarum* a paru à Rome en 1723.

VIGAND (Jean), né à Mansfeld en 1523, fut disciple de Luther et de Mélanchthon, ministre à Mansfeld, et ensuite surintendant des églises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg*. (*Voy.* JUDEX.) Ce théologien mourut en 1587. Il était savant; mais il n'avait ni l'art de comparer les faits, ni celui de peser les témoignages.

*VIGÉE (Louis-Guillaume-Bernard-Etienne), littérateur, né en 1753, se consacra à la poésie et eut quelques succès au théâtre. Il avait déjà donné plusieurs comédies et d'autres ouvrages lorsqu'il eut l'honneur d'entrer comme secrétaire du cabinet de Madame, femme de monseigneur le comte de Provence, depuis Louis XVIII. Lorsque la révolution éclata, il eut grand soin de se tenir éloigné des affaires publiques; cependant il fut considéré comme suspect sous le régime de la terreur, et il languit plusieurs mois en prison. Ayant recouvré sa liberté, il fut compris parmi les gens de lettres auxquels la Convention accorda, en 1794, des gratifications, et il eut pour sa part 2000 francs. Vigée succéda à Laharpe à l'Athénée de Paris, où il donna un *cours* de littérature, qu'on trouva bien au dessous de celui du premier. Malgré ce peu de succès, il répéta le même *cours* dans la pension de M. Lemoine, et à l'institut académique des *Quatre-Nations*. Pendant la révolution, il n'avait fait qu'une *ode à la liberté*; mais il paya à Buonaparte, dans plusieurs de ses écrits, le tribut d'éloges que presque aucun poète ni aucun orateur n'osait lui refuser. Malgré ses nombreux ouvrages, et ses demandes réitérées, l'Académie tint ses portes fermées pour lui. Vigée, pour se venger, publia en 1817, son épitaphe, composée de ce distique :

> Ci gît, qui fit des vers, les fit mal, et ne put.
> Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

François de Neufchâteau, membre de l'Académie, lui répondit ainsi :

> Vigée écrit qu'il est un sot,
> Pense-t-il qu'on le contredise?
> Non: l'épitaphe est si précise,
> Que tout Paris le prend au mot.

Quoique plusieurs de ses compositions ne manquent pas de mérite, surtout ses poésies fugitives, on y remarque presque toujours une prétention au bel esprit. Il admirait Dorat, et il en imita les défauts. Vigée ne suivit pas en tout son exemple; car il mourut en chrétien le 7 août 1820, âgé de soixante-sept ans. Sentant sa fin approcher, il voulut examiner ses manuscrits : il en déchira et en fit brûler plusieurs que sa conscience n'approuvait pas. Il a laissé : 1° *Epître en vers aux membres de l'Académie française, décriés* (dans une satire de Gilbert) *dans le dix-huitième siècle*, Paris, 1776, in-8; 2° *Œuvres diverses, contenant Ninon de Lenclos, comédie en un acte et en vers, suivie de Poésies fugitives*, 1797, in-8; 3° *Ma journée*, poème, 1798, in-8; 4° *Discours couronné par l'Académie de Montauban sur cette question :* Combien la critique amère est nuisible aux talens, 1807; 5° *Mes conventions, épître suivie de vers et de prose*, 1800, in-12; 6° *Epître à J.-J. Ducis sur les avantages de la médiocrité*, 1810, in-8; 7° *Discours au roi de Rome, en vers*, 1811; 8° *la Tendresse filiale*, poème, Paris, Eberhart, 1812, in-16, fig., deuxième édition, 1816; 9° *Poésies*, cinquième édition, Paris, Delaunay, 1813, in-8; 10° *Procès et mort de Louis XVI*, 1814, in-8; 11° *Le pour et le contre, dialogue religieux, moral, politique et littéraire*, Paris, Eymery, in-8; 12° *Epître à Robert Lefebvre* (peintre célèbre), 1820, in-8. Ses pièces de théâtre ont pour titre : 1° *Les aveux difficiles*, en un acte et en vers, 1783; 2° *l'Entrevue*, en un acte et en vers, 1783; 3° *La Belle-Mère* ou *les Dangers d'un second mariage*, en cinq actes en vers, 1788, in-8; 4° *La femme Coquette*; 5° *la Matinée*

d'une jolie femme, en un acte et en prose, 1773, in-8; 6° *la Princesse de Babylone*, opéra en trois actes, musique de Kreutzer, représentée pour la première fois à l'Académie de musique, le 30 mai 1815, Paris, Delaunay, 1815, in-8; 7° *La Vivacité à l'épreuve*, non imprimée, et jouée en 1773. Quelques-unes de ses comédies ont été publiées sous le titre de *Théâtre de Vigée*, 11 vol. in-8. Cet auteur succéda à Sauterau de Macy dans la rédaction de l'*Almanach des Muses*, qu'il a continué jusqu'en 1820, et où l'on trouve un grand nombre de ses vers. Il fut aussi un des rédacteurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*, des *Veillées des Muses*, recueil de poésie; du *Bourrier des Spectacles*, etc. Vigée écrivait avec facilité, et l'on trouve dans ses poésies des passages charmans, pleins de verve et remplis d'images aussi belles qu'originales.

VIGENÈRE (Blaise de), secrétaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1522 à Saint-Pourçain en Bourbonnais, mort à Paris en 1596, à 74 ans, est un traducteur aussi maussade que fidèle. Ses versions sont méprisées aujourd'hui; cependant on fait quelque cas des notes qui les accompagnent: les autres traducteurs en ont profité; mais ils se sont bien gardés de faire connaître l'obligation qu'ils lui avaient. Les ouvrages de Vigenère sont: 1° des *Traductions* des *Commentaires de César*, et de l'Histoire de Tite-Live; 2° un *Traité des Chiffres*, 1586, in-4; 3° un autre *des Comètes*, in-8; 4° un troisième, *du Feu et du Sel*, in-4; 5° une *Traduction* d'Onosander, 1605, in-4, recherchée et devenue rare; 6° une *Traduction* de l'Histoire de Chalcondyle avec des remarques intéressantes, et une continuation de cette histoire par Artus Thomas, Paris, 1652, 2 vol. in-fol. avec fig. Cette édition est justement estimée. On y trouve des réflexions sages et profondes sur la destinée des empires, la providence et la justice de Dieu; réflexions dignes d'avoir place dans la *Politique de l'Ecriture sainte* par Bossuet. On voit, à la fin du 2e tome, des *Tableaux prophétiques* qui ne méritent pas le même éloge, et où un esprit solide ne trouve pas où se reposer. Il est plus remarquable que, dans la planche qui forme le frontispice, Vienne, Venise, Malte soient désignées comme le *nec ultra* des Turcs; ce qui, en 1632, où ils étaient au comble de la puissance, n'était guère apparent, et ce que l'évènement néanmoins a bien vérifié, et vérifie tous les jours mieux. Cinquante ans après, ils furent sur le point de prendre Vienne et d'envahir toute l'Allemagne; mais le *nec ultra* demeura vrai.

VIGIER (François), jésuite de Rouen, enseigna la rhétorique à Paris, où il mourut en 1647, à 57 ans. Il s'était fait une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui: 1° une excellente *Traduction* latine de la *Préparation et de la Démonstration évangélique* d'Eusèbe, avec des notes, Paris, 1628, 2 vol. in-fol.; 2° un traité *De Idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12, et Leyde, 1766, in-8. Cet auteur était habile dans cette dernière langue.

VIGIER (Jean), avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble de l'Angoumois, mourut fort âgé vers l'an 1648. Il a laissé un *Commentaire* estimé sur les Coutumes d'Angoumois, Aunis, et sur le gouvernement de la Rochelle, et augmenté par Jacques et François VIGIER, ses fils et petits-fils, Paris, 1720, in-fol.

VIGILANCE (*Vigilantius*), Gaulois, et natif de Calaguri, petit bourg près de Comminges, devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelone dans la Catalogne. Son savoir et son esprit le lièrent avec saint Paulin, qui le reçut bien et qui le recommanda à saint Jérôme. Ce Père de l'Eglise était alors en Palestine, où Vigilance avait dessein d'aller pour visiter les Saints-Lieux. Le pieux et illustre solitaire ayant appris qu'il répandait des erreurs dangereuses, qu'il s'élevait contre les honneurs rendus aux martyrs, qu'il rejetait le célibat et calomniait la virginité, etc., écrivit contre lui avec une force étonnante; c'est un des morceaux les plus véhémens des ouvrages de ce Père. Vigilance affectait le bel

esprit : c'était un homme qui aiguisait un trait, et qui ne raisonnait pas. Il préférait un bon mot à une bonne raison, et il attaqua tous les objets dans lesquels il trouvait matière quelconque à de mauvaises plaisanteries. Sa vie se ressentait de ses erreurs : il ne philosophait, dit saint Jérôme, qu'entre les pots et les verres et les mets friands, et ses livres sont en quelque sorte le fruit de sa crapule. Un hérésiarque des derniers siècles lui ressemblait particulièrement en ce point, ainsi qu'à Jovinien (*voyez* ce nom), et l'on peut appliquer à la plupart des sectaires dogmatisans cet épiphonème du saint docteur : *Tales habet adversarios Ecclesia, hi duces contra martyrum sanguinem dimicant, hujusmodi oratores contra apostolos pertonant!*

VIGILE (Saint) fut élevé sur le siége de Trente en 385. Il écrivit à saint Ambroise, son métropolitain, pour lui demander des règles de conduite, et ce grand prélat le satisfit. Vigile chargea Sisinius, Martyrius et Alexandre de travailler à la conversion des idolâtres de son diocèse ; ils ne tardèrent pas à mériter la couronne du martyre, et le vertueux évêque adressa la *Relation* de leur mort à saint Simplicien, successeur de saint Ambroise, et à saint Chrysostôme. On la trouve dans les *Acta sincera martyrum* de dom Ruinart, page 684 ; et dans les *Acta sanctorum*. Il envisageait leur gloire avec une sainte envie, et eut le bonheur de recevoir la même couronne vers l'an 400.

VIGILE DE TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Byzacène en Afrique, au 6e siècle, prit le nom des Pères les plus illustres, et réfuta sous ce masque les hérétiques de son temps; soit pour cacher son nom, qu'il n'est pas toujours prudent de révéler aux gens de secte, soit pour marquer par-là l'opposition des doctrines hérétiques avec celle des Pères. Ce pieux artifice produisit depuis une grande confusion dans les ouvrages des premiers écrivains ecclésiastiques, et l'on eut beaucoup de peine à reconnaître ceux qui étaient véritablement de Vigile. Les cinq livres contre Eutychès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople, et comme il y jouissait d'une liberté entière, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Le Père Quesnel le fait auteur du *Symbole* qui porte le nom de *saint-Athanase*, et ce n'est pas sans fondement. Ses ouvrages, et ceux qu'on lui attribue, furent imprimés à Dijon, 1665, in-4.

VIGILE, pape, et Romain de nation, n'était encore que diacre lorsqu'il accompagna le pape Agapet à Constantinople. Théodora, femme de l'empereur Justinien, lui promit de le mettre sur le siége de saint Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les actes du concile de Constantinople de l'an 536, contre Anthime de Constantinople, Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie, qui avaient été déposés à cause de leur attachement à l'eutychianisme. Vigile promit tout, et fut élu pape en 537, du vivant même de Silvère, qui fut envoyé en exil. Cette élection, évidemment nulle, fut ratifiée après la mort du véritable chef de l'église, arrivée en 538. (*Voyez* SILVÈRE.) Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des acéphales, par une lettre particulière adressée à Théodose d'Alexandrie ; mais en public il professa toujours hautement la foi catholique ; il écrivit même à l'impératrice, au rapport d'Anastase, dans des termes très énergiques : « J'ai ci-devant mal parlé et d'une manière insensée. Maintenant je ne consens nullement à ce que vous avez exigé de moi ; je ne rappellerai pas un homme hérétique et anathématisé. » Il alla à Constantinople, en 547, et y montra la même fermeté. Ayant publié une sentence de condamnation contre Théodora et les acéphales, il essuya les ressentimens de l'impératrice, et fut, selon Anastase, traîné dans les rues de Constantinople par le moyen d'une corde qu'on lui avait mise au cou, et enfermé dans un cachot. La mort d'Anthime mit fin à cette scène cruelle, qui ne tarda pas à être renouvelée à l'occasion de la condamnation des Trois-Chapitres. L'empereur Justinien les avait condamnés par un édit publié en 545. Il voulut forcer le

pape à en faire autant : mais il refusa, dans la crainte d'encourager les eutychiens, et de paraître accuser d'hérésie des personnes dont l'orthodoxie personnelle, malgré quelques défauts de leurs écrits, avait paru avoir été reconnue au concile de Chalcédoine. (*Voyez* Ibas Pélage.) Pour terminer cette affaire, il convint cependant avec l'empereur de convoquer un concile à Constantinople, et qu'en attendant on ne prononcerait pas sur cette question ; mais au préjudice de cette surséance, on en vint à une telle extrémité, que Vigile, pour mettre sa vie en sûreté, fut obligé de se réfugier dans une église. Le préteur y entra avec des soldats armés, et voulut en arracher le pape qui avait embrassé les piliers qui soutenaient l'autel ; mais le peuple contraignit le préteur de se retirer. C'est pendant ces violences que le pontife s'écria : *Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas saint Pierre*. Le concile se tint en 553, et condamna les Trois-Chapitres. Le pape, qui ne voulut pas être présent au concile, parce qu'il n'était presque composé que de prélats orientaux, promit de donner son avis en particulier. Il dressa un grand décret qu'on nomme *Constitutum*, par lequel il condamna les Trois-Chapitres, en épargnant les personnes. Il confirma ensuite les décisions du concile, et dit qu'il n'avait pas honte de rétracter ce qu'il avait pu dire en faveur des Trois-Chapitres, et qu'ayant mieux examiné l'affaire, il les trouvait condamnables. Il donna encore une constitution dont le résultat est le même, qui a été publiée avec une savante Dissertation par Marca. Plusieurs églises d'Occident se scandalisèrent de cette décision. Aurélien, archevêque d'Arles, s'en plaignit fortement au pape, qui lui répondit : « Soyez assuré » que nous n'avons rien fait qui puisse » être contraire aux constitutions de nos » prédécesseurs, à la foi des quatre con- » ciles, savoir, de Nicée, de Constanti- » nople, du premier d'Ephèse, et de ce- » lui de Chalcédoine, ou qui puisse inté- » resser l'honneur des personnes qui ont » souscrit cette foi, de Célestin, de Sixte, » de Léon en particulier ; qu'au contraire » nous rejetons tous ceux qui n'adhèrent » pas à la foi de ces quatre conciles. » Que votre fraternité, en qualité de vi- » caire du saint-Siége, avertisse tous les » évêques qu'ils ne doivent point se lais- » ser surprendre par les écrits supposés » qu'on répand, ou par les faux bruits » qu'on débite. » Il y eut néanmoins une espèce de scission de quelques églises avec le pape ; mais Pélage et Grégoire le Grand la firent cesser. « C'est à tort, dit » un critique, que les ennemis de l'Eglise » se sont récriés contre cette espèce de » variation ou d'incertitude dans l'affaire » des Trois-Chapitres. Vigile refusa de » regarder comme hérétiques des hommes » dont la foi lui paraissait pure, quoique » leurs écrits prêtassent à la censure. Pé- » lage approuva la condamnation de leurs » écrits dans des circonstances où leurs » personnes semblaient n'être plus com- » promises, et où les eutychiens ne pa- » raissaient plus pouvoir tirer avantage » de cette condamnation. Dans l'attaque » des erreurs dominantes, il arrive très » naturellement que les personnes les » mieux intentionnées semblent donner » dans une extrémité contraire, et s'é- » carter de ce milieu si étroitement cir- » conscrit, où se tient la vérité. Or rien » n'est plus raisonnable que de ne pas » confondre les défenseurs peut-être trop » ardens de l'orthodoxie avec les parti- » sans d'une erreur reconnue. Et c'est » sur ce point de vue qu'il faut envisager » la conduite quelquefois inégale, quel- » quefois même opposée, mais toujours » conséquente, que les pontifes et les » conciles ont tenue à l'égard des doc- » trines et des docteurs. » A son retour en Italie, Vigile mourut de la pierre à Syracuse en Sicile, en 555, quelques-uns disent de poison. On croit qu'il expia les crimes qu'il avait commis pour monter sur la chaire de saint Pierre, par tout ce qu'il souffrit depuis ; mais le trouble qui est la suite naturelle d'une telle démarche sembla l'agiter tout le temps de son pontificat, et lui imprima un caractère d'irrésolution peu digne du premier pasteur des chrétiens. Il est vrai cependant

que quelques écrivains l'ont trop sévèrement jugé; mais les moindres fautes ou défauts dans les hommes placés sur un siége constamment illustré par de grandes qualités se font remarquer d'une manière plus saillante que dans toute autre place, quelque eminente qu'elle soit. Or, c'est bien là le cas du siége de Rome. « Il » n'y a pas eu d'empire, dit un auteur » moderne, ni de gouvernement quel- » conque depuis le commencement du » monde, qui ait eu, à beaucoup près, » tant de chefs illustrés par la science, » la justice, la sagesse, la piété, que l'é- » glise romaine. Dom Coustant, dans sa » savante *Dissertation* qui précède les » *Lettres des papes*, prouve que l'on » honore d'un culte public tous les papes » qui ont siégé jusqu'au commencement » du sixième siècle, à l'exception de Li- » bère; encore celui-ci se releva-t-il de » sa chute avec tant de courage, que » saint Ambroise ne parle de lui qu'avec » admiration. Et dans ces derniers temps, » où tout s'est ressenti de la décadence » des vertus, le siége de Rome n'a eu, si » on en excepte un ou deux, que des pon- » tifes irréprochables, la plupart distin- » gués par tout ce qui peut faire person- » nellement respecter le chef de l'Eglise. » On a de Vigile dix-huit *Epîtres*, Paris, 1642, in-8. Pélage lui succéda. *Voyez* la savante *Dissertation* du Père Papebroch dans le *Propilæum*; Bellarmin, *De Romanis Pontificibus, libro III, cap.* 2, etc.

VIGLIUS DE ZUICHEM D'AYTA, célèbre jurisconsulte des Pays-Bas, né près de Leuwarden, dans la seigneurie de Zuichem, patrimoine de ses ancêtres, enseigna le droit à Bourges, où le savant Alciat lui céda sa chaire; ensuite à Padoue, où il publia ses *Notes sur le titre des Testamens*. Retournant aux Pays-Bas, il fit imprimer à Bâle les *Institutes grecques de Théophile*, qu'il avait tirées de la bibliothèque du cardinal de Bessarion. Charles-Quint le nomma président du conseil de Malines, et ensuite du conseil privé. Pendant le temps des troubles, il se conduisit avec autant de prudence que de zèle pour la chose publique. Après la perte de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et en remplit les devoirs avec beaucoup d'exactitude. En 1579, il fut nommé chanoine de Gand, et presque en même temps gouverneur de Hollande et de Gueldre. Il mourut à Bruxelles en 1577, âgé de 70 ans, et fut enterré dans l'église cathédrale de Gand.

* VIGNE (André de la), guerrier et auteur français du 15e siècle, acquit sous ces deux rapports beaucoup de réputation sous le règne de Charles VIII, et devint secrétaire d'Anne de Bretagne, épouse de ce prince. Il a laissé : 1° *Histoire de Charles VIII*, qu'il composa avec Jaligni, avec les remarques de Denys Godefroi, éditeur de l'ouvrage, imprimé au Louvre, in-fol.; 2° *Vergier d'honneur*, Paris, 1495, in-fol. C'est une histoire très détaillée et très exacte de la fameuse entreprise sur Naples par Charles VIII.

VIGNE (Anne de la), de l'académie des Ricovrati de Padoue, née d'un médecin de Vernon-sur-Seine, fit éclater, dès sa plus tendre enfance, son goût et ses talens pour la poésie, et mourut à Paris en 1684, à la fleur de son âge. On remarque dans ses vers de la grâce et des tournures agréables; mais ils manquent un peu d'imagination. Ses principales pièces sont : 1° une *Ode* intitulée : *Monseigneur le Dauphin au roi*; 2° une autre *Ode à mademoiselle de Scudéry*, son amie; 3° une *Réponse à mademoiselle Descartes*, nièce du célèbre philosophe; 4° quelques autres petites pièces de vers, qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8, et qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames*, par M. de Sauvigny.

VIGNEROD. *Voyez* WIGNEROD.

VIGNES (Pierre des) s'éleva de la naissance la plus basse à la charge de chancelier de l'empereur Frédéric II. On ignore qui était son père; la mère mendiait son pain pour elle et pour son fils. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais, et ne tarda pas à s'avancer. Son élévation fut rapide; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, et entra dans toutes les affaires secrètes de

Frédéric. Il servit avec ardeur ce prince, dans les différends qu'il eut avec les papes Grégoire IX et Innocent IV; et fut député, en 1245, au concile de Lyon, pour empêcher que Frédéric n'y fût condamné. Il jouit long-temps d'une faveur distinguée; mais il ne paraît pas qu'il y ait répondu par beaucoup de reconnaissance. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Il eut les yeux crevés, et fut enfermé dans une étroite prison, où il se donna la mort en 1249. Quelques auteurs prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrâce. On a de lui : 1° *Epistolæ*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1740, 2 vol. in-8; un traité *De potestate imperiali*; 3° un autre *De consolatione*, etc.; 4° *Querimonia Frederici II*, prohibé par l'*Index* du concile de Trente. On a attribué à Frédéric II et à Pierre des Vignes le livre *De tribus impostoribus*. Ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de Grégoire IX que nous avons citée (article de FRÉDÉRIC II); mais le pape ne dit pas que Frédéric a fait un livre sur cette matière, mais seulement qu'il a avancé le blasphème qui fait de Jésus-Christ un imposteur. (*Voyez* l'*Histoire ecclés.* de Noël Alexandre, *Dissert.* 5. *Sæc.* 13 et 14.) Si ce livre a existé, il paraît qu'il s'est perdu; du moins a-t-il échappé aux recherches des savans modernes. Celui qu'on voit dans quelques bibliothèques sous ce titre, est, selon toute apparence, fort postérieur au siècle de Frédéric II, et peut-être plus récent même que ne le porte la date d'impression. (*Voyez* MONNOYE.)

VIGNIER (Nicolas), né en 1530 à Troyes en Champagne selon Ladvocat, et à Bar-sur-Seine suivant de Thou, mort à Paris en 1595, fut protestant à la cour de plusieurs princes d'Allemagne, et devint catholique en France, où il fut fait médecin de Henri III et historiographe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, qu'on ne lit plus, mais que les savans consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et demeure des anciens Français*, Troyes, 1582, in-4. Le laborieux compilateur André du Chesne traduisit ce livre en latin, pour le mettre à la tête de sa collection des anciens historiens français. On a encore de lui : 1° *Chronique de Bourgogne*, in-4; 2° *Sommaire de l'histoire des Français*, in-fol.; 3° *De la noblesse, et ancienneté de la 3e maison de France*, in-8; 4° *De l'ancien état de la petite Bretagne*, in-4 (*Voyez* ARGENTRE Bernard); 5° *Préséance entre la France et l'Espagne*, in-8; 6° *Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*, in-4, estimés; 7° *Bibliothèque historiale*, en 4 vol. in-fol.; 8° *Recueil de l'histoire de l'Eglise*, in-fol., peu estimé. — Son fils, Nicolas VIGNIER, fut ministre à Blois au commencement du 16e siècle, et rentra, après l'an 1631, dans l'Eglise catholique, comme avait fait son père avant de mourir. Il a fait plusieurs écrits de controverse, entièrement oubliés.

VIGNIER (Jérôme), fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le calvinisme, et devint bailli de Beaugency. Ayant abjuré la religion protestante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut supérieur de différentes maisons, où il édifia autant par sa piété qu'il étonna par la variété de ses lumières. Il excella surtout dans la connaissance des langues, des médailles, des antiquités, et de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de Saint-Magloire à Paris, en 1661. Tout ce que nous avons de lui est plein de grandes recherches; mais le stile de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont : 1° la *Généalogie des seigneurs d'Alsace*, 1649, in-fol.; 2° un *Supplément* aux *Œuvres* de saint Augustin, dont il trouva à Clairvaux des manuscrits qui n'avaient point été imprimés; 3° une *Concordance* française des Evangiles; 4° l'*Origine des rois de Bourgogne*; 5° la *Généalogie des comtes de Champagne*; 6° *Stemma Austriacum*, 1650, in-fol. On lui est encore redevable de 2 vol. de l'*Histoire ecclésiastique gallicane*, de plusieurs pièces de poésie, de quelques Paraphrases des *Psaumes* en latin, d'une *Oraison funèbre*, etc.

VIGNOLES (Etienne de), connu sous le nom de *la Hire*, fameux capitaine du 15e siècle. Il était issu de l'illustre maison des barons de Vignoles, qui, étant chassés de leurs domaines par les Anglais, allèrent s'établir en Languedoc. Etienne servit dans toutes les guerres qui eurent lieu sous Charles VII, et rivalisa de valeur avec les plus célèbres capitaines français de cette époque. Il fit lever le siége de Montargis au duc de Bedfort, accompagna ensuite la pucelle Jeanne d'Arc au siége d'Orléans, partagea les lauriers de cette héroïne, et contribua à rétablir Charles VII sur le trône. La Hire mourut à Montauban en 1447.

VIGNOLES (Jacques Barozzio, surnommé), savant architecte, vit le jour en 1507 à Vignola, au duché de Modène. Il était fils d'un gentilhomme modénois que les discordes civiles avaient obligé de quitter sa patrie. Il s'adonna d'abord à la peinture; ce fut cet art qui le fit subsister dans sa jeunesse. Entraîné par son inclination vers l'architecture, il alla à Rome pour y étudier les plus beaux restes de l'antiquité, puis en France sous le règne de François Ier, où il donna des plans pour plusieurs édifices. Le cardinal Farnèse le choisit pour ordonner le bâtiment de son magnifique palais de Caprarole, à une journée de Rome. Il mourut dans cette ville, en 1573, à 66 ans, après avoir reçu plusieurs marques d'estime de la part des souverains pontifes. Il a composé un *Traité des cinq ordres d'architecture*, qui a été traduit et commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol. in-4; et 1738, 2 vol. grand in-4; et un autre dans sa langue sur la *Perspective pratique*, commenté par le Danti.

VIGNOLES (Alphonse de), fils d'un maréchal de camp, d'une famille ancienne, naquit au château d'Aubais en Languedoc, en 1649, dans le sein du calvinisme. Après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se réfugia dans Brandebourg, et devint successivement ministre de Schwedt, de Hall et de Brandebourg. Il se rendit à Berlin, en 1703, et devint directeur de l'académie des sciences, en 1727. Vignoles s'était annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, en deux vol. in-4. On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des Tablettes de l'abbé Lenglet du Fresnoy. On a encore de Vignoles nombres d'écrits et de dissertations dans la *Bibliothèque germanique*, dans les *Mémoires de la Société royale de Berlin*, dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, par Masson, etc. Il mourut à Berlin, en 1744, à l'âge de 95 ans.

VIGNORI (François-Pierre, comte de), lieutenant-général des armées françaises sous Louis XIV, décéla la barbarie de son caractère lors de la dévastation du Palatinat et des pays voisins. Il s'attachait surtout à brûler les monastères et les églises. Il reçut à Trèves, en 1675, la punition de ses excès. Après avoir mis le feu en plusieurs endroits, il sortit de la ville pour incendier aussi l'abbaye de Sainte-Marie-des-Martyrs; mais son cheval le jeta en bas du pont, et l'écrasa en tombant sur lui. On marqua sa mort par ce chronographe tiré du psaume 32: PALLAX EQVVS AD SALVTEM.

VIGOR (Simon) fit ses études à Paris, et fut recteur de l'université, en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie, et accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, où il mérita l'estime des Pères par son savoir. Nommé curé de Saint-Paul à Paris, il prêcha avec tant de zèle contre les calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne, en 1570. Il continua de se signaler et comme controversiste et comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés, en 1584, 4 vol. in-4. C'est lui et Claude de Saintes, qui eurent, en 1566, une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine et Sureau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8. Pierre Pithou fut une des conquêtes de cet illustre prélat, qui mourut à Carcassonne, en 1575.

VIGOR (Simon), neveu du précédent, mourut en 1624, conseiller au grand conseil. On lui attribue une histoire peu commune, imprimée sous ce titre : *Historia earum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum, regem christianissum, et Bonifacium VIII*, 1613, in-4. Il n'y tient pas la balance égale, et aggrave les torts du pontife pour alléger ceux du roi. Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur dans les ouvrages suivans: 1° *Apologia de monarchia*, etc., contre André Duval; 2° *de l'Etat et gouvernement de l'Eglise*; prolixe et indigeste compilation qu'on a réduite en un volume in-4, 1683. « Cet » ouvrage, dit un critique, est plein de » cette érudition qu'on trouve à peu de » frais dans la plupart des livres des pro» testans contre le souverain pontife et » l'Eglise. L'auteur a surtout fait un ou» vrage familier des *Institutions* de Cal» vin. C'est dans de pareilles sources » qu'il a puisé ses connaissances en ma» tières ecclésiastiques. Il ne dit rien mé» thodiquement, rien de précis, il tran» che et taille avec assurance dans cer» taines matières où les vrais théologiens » se croient obligés d'user de beaucoup » de circonspection : à la façon des no» vateurs, il prête aisément à ses adver» saires ce qu'ils ne disent pas, et paraît » dans certains endroits contredire ce » qu'il a avancé dans d'autres. » Si on en croit l'auteur du *Projet de Bourgfontaine*, il fut un des assesseurs de cette fameuse conférence, et son lot fut d'attaquer la hiérarchie. (*Voyez* FILLEAU.) Il faut convenir que, si effectivement cette tâche lui est échue, il ne s'en est que trop bien acquitté; car le personnage désigné dans la relation de Filleau, par les lettres initiales S. V., et chargé d'abattre la puissance de l'Eglise, quel qu'il puisse être, n'eût pu certainement aller à ce but d'une manière plus directe que Simon Vigor, dans ses volumineux écrits, qui ne respirent que le désordre et l'anarchie du gouvernement ecclésiastique, et répandent l'incertitude sur les principes les mieux établis de la hiérarchie.

VIGOR (Mistriss) naquit dans le comté d'York, en 1699. Elle était fille d'un riche ecclésiastique appelé Godwin, et se maria en troisièmes noces à M. Vigor. Mistriss Vigor voyagea beaucoup en Russie, et publia le résultat de ses observations dans un ouvrage intitulé *Lettres de Russie*, 1775. Elles avaient été composées de 1730 à 1739. On y trouve des détails très curieux sur les mœurs et l'histoire de cet empire; mais elles sont inférieures pour le stile à celles de milady Montagu. Après la mort de Mistriss Vigor, arrivée à Windsor en 1783, on publia onze nouvelles lettres d'elle qui n'ont pas moins d'intérêt que les premières, et dont le stile est plus soigné.

* VIGUIER (Le Père François), savant ecclésiastique, né à Besançon en 1745, fit ses études au séminaire de cette ville, où, après avoir reçu les ordres sacrés, il professa la rhétorique. Il entra dans la congrégation de Saint-Lazare, dont les supérieurs l'envoyèrent enseigner la théologie au collége de Sens. Plein d'ardeur pour le bien de la religion, il demanda en 1772, et obtint d'aller à Alger assister les esclaves chrétiens. Rappelé d'Alger, Viguier partit en qualité de préfet apostolique pour Constantinople. Pendant le séjour de seize années qu'il y fit, il acquit des connaissances précieuses sur l'état de la religion, en Orient, et travailla à faciliter l'étude des langues de l'Asie. Pendant ce temps, la révolution avait éclaté en France : le Père Viguier, contraint de revenir dans sa patrie, vécut dans la retraite, occupé de recherches savantes, dont la religion était le principal objet. La congrégation de Saint-Lazare se réforma depuis la révolution; mais Viguier obtint de rester dans sa pieuse retraite; ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir des rapports immédiats avec les membres de sa congrégation, d'assister à leurs assemblées, et de suivre constamment les usages et la discipline de son ordre. Il mourut à Paris, le 17 février 1821, dans les sentimens de la piété la plus sincère; il était âgé de soixante-quinze ans. Il a laissé : 1° *Elémens de langue turque*, Constantinople, de l'imprimerie du palais

de l'ambassadeur de France, 1770, in-4; ouvrage dédié à Louis XVI; 2° *De la distinction primitive des psaumes, en monologues et dialogues*, ou *Exposition de ces divins cantiques, tels qu'ils étaient exécutés par les lévites dans le temple de Jérusalem; nouvelle traduction, accompagnée de notes*, Paris, veuve Nyon, 1806, in-12. — Réimprimé sous ce titre: *Exposition du sens primitif des psaumes; seconde édition, revue, améliorée, et considérablement augmentée*, Paris, 1818-1819, 2 vol. in-8; 3° *La véritable prophétie du vénérable Holzauzer*, etc., *avec l'application*, Paris, 1815, in-12; 4° *Prophétie du pape Innocent IV, etc., avec l'explication*, 1816, in-12; 5° *Le vrai sens du Psaume LXVII*, Exsurgat Deus, *conservé totalement dans le texte latin de la Vulgate, traduit par Viguier, mais nullement conservé dans les nombreux passages où ce cantique, traduit de l'hébreu moderne par M. Genoude, n'est point d'accord avec la traduction précédente*, Paris, Demonville, 1810, in-8, d'une feuille. L'abbé Viguier a donné en outre les éditions suivantes: 1° *Le sacrifice perpétuel de foi et d'amour au saint Sacrement de l'autel, par Simon Lourdaux, dix-neuvième édition*, Paris, 1820, in-12. L'éditeur y a fait plus de six mille corrections et améliorations. 2° *Discours de M. Bullet sur la vérité de la religion chrétienne*, Paris, 1817, in-12; 3° *Abrégé de la vie de saint Joseph de Copertino, thaumaturge et prophète en 1663, corrigé par Clément XIII, traduction de M. Denys, revue par Viguier*, Paris, Adrien Leclère, 1820, 1 vol. in-12.

* VILARIS (Marc-Hilaire), savant chimiste, né en 1720 à Bordeaux, d'un apothicaire de cette ville, étudia d'abord sous son père, et fut envoyé en 1738 à Paris pour se perfectionner. Vilaris fit de grands progrès en chimie et dans l'histoire naturelle, et fut employé en qualité de pharmacien pensionaire dans les campagnes de Hanovre. Il retourna à Bordeaux, prit la direction du laboratoire de son père, et on lui dut alors l'invention de plusieurs nouvelles machines, le perfectionnement de divers instrumens, etc. En 1748, il fut reçu apothicaire, et quatre ans après, l'académie des sciences de Bordeaux l'admit parmi ses membres. Il quitta bientôt cette ville, et passa à la Guiane, où il demeura trois ans. C'est là qu'il trouva la terre blanche, le *kaolin*, qu'on a employée à la fabrication de la porcelaine de Sèvres: il en découvrit aussi pour la fabrication de celle de Limoges. Il s'occupa de chercher un moyen de conserver les viandes sans sel, et il y réussit: il fit part en 1768 de sa découverte au gouvernement, et l'on en fit l'essai en Normandie: et elle eut un heureux résultat; mais des causes que nous ignorons empêchèrent le gouvernement d'acheter sa recette. En 1780, il adressa au gouvernement un *Mémoire* qui contenait un plan de machines nouvelles, et de nouveaux procédés pour exploiter la canne à sucre. Ce projet était d'autant plus utile qu'il épargnait une grande quantité de sucre qu'on perdait dans les fabriques, faute de manipulation. Vilaris offrit de passer en Amérique pour y établir son nouveau procédé, et le faire adopter par les colons; mais la guerre avec l'Angleterre en empêcha l'exécution. Il mourut, à Bordeaux, en février 1792. Le résultat de ses travaux se trouve dans les *recueils de l'acad. de Bordeaux*, et il y existe sur lui une *Notice* dans le *Magasin encyclopédique*, 1798.

* VILATE (Joachim), l'un des agens du comité de salut public, naquit à Allun ou Ahun, département de la Creuse, en 1769. Il prit les ordres, et eut d'abord une conduite irréprochable dans les places de professeur qu'il remplit à Guéret et à Limoges. Etant venu à Paris, jeune et sans expérience, il y fit de dangereuses connaissances, et se laissa entraîner par le torrent révolutionnaire. Sous le règne de la *terreur*, il prit le surnom de *Sempronius Gracchus*, et devint un des jurés du tribunal révolutionaire. A la chute de Robespierre, son protecteur, il crut échapper à sa juste punition en dévoilant plusieurs crimes projetés par le tyran. Arrêté avec Fouquier-

Tainville et autres scélérats, il fut condamné à mort et exécuté le 6 mai 1795, à l'âge de 26 ans. Il a laissé : 1° *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor* 1795, in-8 ; réimprimé dans la *Collect. des Mém. relat. à l'Hist. de la Révol.* ; 2° *Continuation des Causes secrètes*, 1795; 1° le 3e volume des *Causes secrètes*, etc. On trouve dans ses écrits des détails curieux relativement aux évènemens et à l'époque qui en forment le sujet.

VILLALPANDE (Jean-Baptiste), jésuite de Cordoue, habile dans l'intelligence de l'Ecriture sainte, mourut en 1608 à Rome, à 56 ans, après avoir composé avec le Père Jérôme Prado, jésuite (*voyez* ce nom), un *Commentaire* savant sur Ezéchiel, en 3 tomes in-fol., Rome, 1596. *La Description de la ville et du temple de Jérusalem* est ce qu'il y a de plus estimé dans cet ouvrage. — Il ne faut pas le confondre avec Gaspard VILLALPANDE, théologien de Ségovie, et docteur dans l'université d'Alcala, qui parut avec éclat au concile de Trente, et opposa aux hérésies de son siècle divers ouvrages de controverse. — Ni avec François TORREBLANCA VILLALPANDE, auteur d'un livre rare et curieux, intitulé : *Epitome delictorum, seu libri IV de invocatione dæmonum occulta et aperta*, Séville, 1618, in-folio. Cette édition originale est munie de quatre approbations, entre autres de celle de l'inquisition. (*Voyez* DELRIO.)

* VILLALPANDE (Jean de), chef d'une secte d'*illuminés* en Espagne, était originaire de l'île de Ténériffe. Il vint s'établir en Andalousie. Né avec une tête ardente, il donna dans les erreurs les plus étranges en matière de religion. La principale était « que l'oraison pouvait mettre » les hommes dans un état si parfait, » qu'ils n'avaient plus besoin de sacre- » mens ni de bonnes œuvres, et qu'ils » pouvaient même se livrer aux plaisirs » les plus infâmes sans pécher. » Il ne pensa plus qu'à propager sa doctrine, et il fut aidé en cela par une religieuse carmélite, nommée Catherine de Jésus. Il forma bientôt de nombreux adeptes, qui commencèrent à paraître dans le diocèse de Séville, et se répandirent dans plusieurs provinces de la Péninsule. On ignore le sort de Villalpande et de sa compagne ; mais plusieurs de ses disciples furent poursuivis par l'inquisition : ceux qui se rétractèrent furent pardonnés, les autres punis de mort à Cordoue.

VILLANDON. *Voyez* HÉRITIER.

VILLANI (Jean, Matthieu et Philippe), auteurs florentins du 14e siècle. Les deux premiers étaient frères, et le dernier était fils de Matthieu. Une même profession, celle du commerce, et un même goût d'étude, celui de l'histoire, les occupèrent tous trois et les rendirent célèbres, surtout les deux frères. Nous avons de Jean une *Chronique* en italien, en 12 livres, depuis la tour de Babel jusqu'en 1348. Remigio de Florence y a joint des notes marginales et des remarques savantes. Matthieu la poussa jusqu'en 1364. Cette continuation est aussi divisée en 12 livres, que Philippe augmenta et corrigea. Le tout fut imprimé par les Juntes à Venise, en 1559, 1562, 1581, 3 vol. in-4. Il est difficile de trouver ce corps d'histoire de cette édition, et il est fort cher, même en Italie. On l'a réimprimé à Milan, 1738, en 2 volumes in-fol. Il mérite d'être consulté, surtout pour les évènemens des 13e et 14e siècles, qui y sont détaillés avec assez d'ordre; mais les auteurs n'ont pas écrit avec impartialité, témoin le portrait abominable de Clément VI, fait par Matthieu, quoique tous les historiens du temps en fassent les plus grands éloges. Matthieu Villani était une créature de Louis de Bavière, qui a eu de grands démêlés avec les papes de son temps. Jean n'est pas pluscroyable; le Père Berthier, dans un *Discours* mis à la tête du 13e tome de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, a mis au jour plusieurs de ses erreurs, et montre que cet écrivain n'est pas exempt de prévention et de haine.

* VILLANI (Nicolas), savant critique, florissait dans le 17e siècle à Rome, où il était né. Il avait beaucoup de talent pour la poésie latine, et a laissé : 1° une *Satire* qui commence par *Dii vestram fidem*; 2° une autre *Satire*, *Nos canimus*

surdis, qui lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. On a encore de lui : 3° *De laudibus Gregorii XV carmen*, Viterbe, 1621, in-4 ; 4° *Ragionamento*, ou *Discours de l'académicien Aldaneo sur la poésie badine des Grecs, des Latins et des Toscans, avec quelques poésies*, Venise, 1634, in-4. Il avait entrepris un poème épique, *Fiorenza difesa*, qu'il n'acheva pas. Villani mourut en 1641.

VILLARET (Foulques de), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1307, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de VILLARET, son frère et son prédécesseur, avait formé de s'emparer de l'île de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V, il en vint à bout, l'an 1310, chassa les Sarrasins, et se rendit encore maître de plusieurs îles de l'Archipel. Le couvent de l'ordre fut transféré à Rhodes, et les hospitaliers furent depuis appelés *Rhodiens* ou *chevaliers de Rhodes*. Les Turcs ayant assiégé cette île en 1315, le grand-maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avait rendus à l'ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers, indignés de son despotisme et de son luxe, l'obligèrent de se démettre l'an 1319 entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. Il se retira auprès de sa sœur, dame de Tiran, en Languedoc, où il mourut en 1327.

VILLARET (Claude), né à Paris en 1715, de parens honnêtes, se jeta dans une troupe de comédiens, et ne quitta la vie licencieuse et vagabonde des mimes qu'en 1756, à Liége. Il retourna à Paris, où il avait arrangé les affaires qui l'avaient obligé de s'en éloigner, et fut nommé premier commis de la chambre des comptes. En travaillant à mettre de l'ordre dans cet intéressant dépôt, qui avait été la proie des flammes en 1738, il eut occasion de connaître plusieurs sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presque en même temps secrétaire de la pairie et des pairs. Une maladie de l'ouïe, dont il était affligé, l'emporta au mois de mars 1766. Sa continuation de l'*Histoire de France*, écrite d'un stile recherché et diffus, commence au 8e vol. par le règne de Philippe VI, et finit à la page 348 du 17e. M. Garnier a succédé à Villaret, et, en continuant son ouvrage, a pris les deux défauts de son stile, auxquels il en joint d'autres : il ne cherche pas à disposer les faits d'une manière à leur donner de l'intérêt : sa partialité pour les huguenots et les boute-feux de la guerre civile, et les divers jugemens qu'il porte sur les hommes célèbres, n'auront pas l'approbation des lecteurs sages.— On a encore de Villaret des *Considérations sur l'art du théâtre*, 1758, in-8 : ouvrage où il y a peu de réflexions neuves ; et l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8.

* VILLARET de JOYEUSE (Louis-Thomas), amiral français, naquit à Auch en 1750 d'une famille ancienne de la Gascogne. Destiné à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait point de goût, il entra dans les gendarmes de la maison du roi. Un duel dans lequel il tua son adversaire, l'obligea de quitter ce corps. Il se rendit à l'Ile-de-France, dont M. de Ternay, son parent, était gouverneur. Celui-ci ayant découvert dans Villaret des talens peu ordinaires, lui confia plusieurs missions importantes auprès d'Hyder-Ali, et d'autres nababs indiens. L'habileté avec laquelle il remplit ces missions, lui captiva la bienveillance du bailli de Suffren, qui lui donna le commandement d'une corvette, *la Naïade* : cet amiral le chargea en outre de prévenir M. de Peinier, qui avait été envoyé pour purger la rade de Madras, que l'escadre anglaise, beaucoup plus forte que lui, avait paru sous Ceylan. Le bailli, en lui confiant cette commission délicate, lui dit : « Je » vous ai choisi parce que j'ai besoin d'un » homme de tête; faites tout ce que vous » pourrez pour remplir votre mission ; je » vous donne carte blanche. Vous serez » chassé en allant et en revenant, sans » doute vous serez pris ; mais vous vous » battrez bien, c'est ce que je veux. » Villaret put en effet prévenir M. de Pei-

nier; mais, ainsi que l'avait prédit le bailli de Suffren, il fut chassé, en revenant, par *le Sceptre*, vaisseau de guerre de 64 canons. Le brave Villaret dit alors à son équipage, qui n'était que de 120 hommes : « Ce n'est qu'un bâtiment armé » par la compagnie des Indes : des braves » comme nous se laisseront-ils prendre » par des marchands? Non, sans doute; » vive le roi! » Tout l'équipage répéta ce cri et se disposa au combat, qui dura près de huit heures et fut des plus sanglans. Malgré la grande disparité des forces, Villaret ne se rendit qu'avec huit pieds d'eau dans la cale, et coulant bas. Le capitaine du vaisseau ennemi, admirant ce courage, refusa l'épée de Villaret, et l'amiral anglais auquel on le présenta lui rendit la liberté. Depuis ce moment, celui-ci fut regardé comme un des plus braves officiers de la marine française. Le bailli de Suffren le fit chevalier de Saint-Louis, lieutenant de vaisseau, et commandant de la frégate *le Coventry*, avec laquelle il termina la campagne. Au départ de M. de Suffren, en 1783, il reçut l'ordre d'aller à Batavia pour traiter avec la compagnie hollandaise d'affaires assez importantes. Il négocia si bien avec le gouverneur hollandais, qu'il obtint tout ce qu'il demandait. Il fut de retour en France en 1785. Pendant la révolution il continua de servir dans la marine : en 1791 il commandait à Lorient la frégate *la Prudente*, avec laquelle il se rendit à Saint-Domingue, où il fut témoin des troubles de cette colonie. A son retour en France, il trouva le trône anéanti, au moment où il était presque impossible d'émigrer. Ses opinions, contraires à celles du jour, étaient connues depuis long-temps; néanmoins sa réputation le porta bientôt au commandement des armées navales de l'Océan, et il se couvrit de nouveaux lauriers. A la suite de la malheureuse affaire du 13 prairial an 2 (avril 1794), Villaret-Joyeuse allait être mis en jugement. Le représentant Jean-Bon-Saint-André lui sauva la vie, et le maintint dans son poste : « Je sais, dit-il, » que Villaret est un aristocrate; mais » c'est un brave qui servira bien. » L'amiral s'opposa tant qu'il put à la sortie d'hiver qui eut lieu l'an 3 (1795); mais il ne fut pas écouté, et le mauvais temps fit périr un grand nombre de vaisseaux et beaucoup de marins. Il montra le plus grand courage l'année suivante, dans un combat sous l'île de Crois, où il lutta contre des forces infiniment supérieures à celles qu'il commandait. Il se prononça ensuite contre l'expédition d'Irlande, et après en avoir inutilement prévu tous les malheurs, il demanda sa démission, que le directoire accepta. Jusqu'alors il avait montré de grands talens et comme négociateur et comme marin : il en montra encore comme orateur au conseil des Cinq-cents, où l'appela, en 1797, le département du Morbihan; il se déclara avec la plus grande énergie contre les *terroristes*. Condamné à la déportation le 18 fructidor, il parvint à se réfugier en 1799 à l'île d'Oléron, d'où les consuls le rappelèrent. En 1801, il fut chargé de la flotte expéditionnaire contre Saint-Domingue, et réunit alors toutes les forces navales de France, d'Espagne et de Hollande. L'année suivante, il obtint le titre de capitaine-général des îles de la Martinique et de Sainte-Lucie, qu'il gouverna avec sagesse. Les Anglais vinrent l'attaquer en 1809; Villaret-Joyeuse, après avoir essuyé dans le fort de Bourbon le plus terrible bombardement, fut contraint de rendre la Martinique. Sa conduite fut cependant blâmée dans un rapport fait par un conseil d'enquêtes : il demanda vainement, et à plusieurs reprises, d'être jugé. Enfin le premier consul lui fit écrire en 1811 par le ministre de la marine (qui n'était certainement pas l'ami de Villaret), « qu'après avoir examiné lui-» même sa conduite, il le nommait au » gouvernement général de Venise, et au » commandement de la 4e division mili-» taire. » Les Vénitiens, qui n'aiment pas un gouvernement étranger, eurent néanmoins pour Villaret un respect, un attachement véritable, et regrettèrent sa mort, arrivée en 1812.

VILLARS (Du). *Voyez* Boivin.

VILLARS (André de Brancas de), d'une famille originaire de Naples, mais

établie en France vers le milieu du 14e siècle. S'étant laissé engager dans la Ligue, il soutint le siége de Rouen contre Henri IV, en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince en 1594, il lui remit la ville. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission. Il fut battu et tué à la bataille de Dourlens, gagnée par les Espagnols en 1595.

VILLARS (Louis-Hector, marquis, puis duc de), pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'Or, gouverneur de Provence, etc., naquit à Moulins en Bourbonnais, en 1653, d'une famille illustre. (Il fit ses premières armes sous Condé et sous Turenne, se distingua au passage du Rhin, aux siéges d'Orsey, de Dostourg et de Zutphen. Il attira tellement l'attention de Louis XIV, que ce prince dit, en le voyant charger l'ennemi : « On ne peut tirer un coup de fusil quelque part, que ce petit garçon » ne sorte de terre pour s'y trouver. ») Il eut le titre de maréchal-de-camp en 1690. Après la paix de Riswick, il alla à Vienne, en qualité d'envoyé extraordinaire ; mais il en fut rappelé en 1701. On l'envoya en Italie, d'où il passa en Allemagne, et remporta à Fridlingen, le 14 octobre 1702, un avantage sur le prince de Bade, quoique pour la même action on fit des illuminations à Vienne. L'année d'après, il repoussa le comte de Stirum à Hochstet, de concert avec l'électeur de Bavière. De retour en France, il fut envoyé au mois de mars 1704, commander en Languedoc, où depuis 2 ans les fanatiques, appuyés par des puissances étrangères, avaient pris les armes et commettaient des violences extrêmes (*v.* RAVANEL). Le maréchal de Villars réduisit ces malheureux, partie par la force, partie par la prudence, et sortit de cette province au commencement de 1705. Villars, nécessaire en Allemagne pour résister à Marlborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étaient sur la Moselle, et remporta un avantage en 1707 à Stolhoffen, dont il força les lignes. Il traversa ensuite les gorges des montagnes, et tira de l'empire plus de 18 millions de contributions. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ses exploits ; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. Rappelé en Flandre, il fut battu à Malplaquet, et blessé assez dangereusement pour se faire administrer le viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret : « Non, dit le » maréchal, puisque l'armée n'a pu voir » mourir Villars en brave, il est bon » qu'elle le voie mourir en chrétien. » Sa blessure fut, dit-on, la principale cause de la perte de cette bataille. Il fut plus heureux en 1712. Il tomba inopinément, le 24 juillet, sur un camp de 17 bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut, le força, et s'empara des magasins, que le prince Eugène, accouru de Landrecies, s'efforça vainement de reprendre. Villars fut redevable de ce succès au plan proposé par M. le Febvre d'Orval (comme l'on peut voir par une pièce authentique, insérée dans le *Journ. histor. et littér.*, 1er juin 1785, pag. 200) ; il en profita pour prendre rapidement le fort de Scarpe, Douay, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Le vainqueur de Denain jouit tranquillement du repos que lui méritaient ses travaux jusqu'en 1733, qu'il fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré maréchal général des camps et armées du roi. Ce titre n'avait point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paraît en avoir été honoré le premier le 11 novembre de cette année. Il arriva au camp de Pizzighettone, et se rendit maître de cette place par capitulation, après 12 jours de tranchée ouverte. L'affaiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne. Comme il s'en retournait en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin, où il mourut le 17 juin 1734, à 82 ans. Lorsque le prince Eugène apprit cette mort, il dit : « La France vient de faire » une grande perte, qu'elle ne réparera » pas de long-temps. » Le maréchal de Villars était un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre. Ses vertus morales et militaires

prenaient un nouvel éclat par leur union avec celles de la religion, à laquelle il fut toujours sincèrement attaché. On lui reproche de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur (1). Il parlait de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : « Sire, je vais combattre les ennemis de » votre majesté, et je vous laisse au mi- » lieu des miens. » Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'état, appelé le *Système* (*voyez* LAW) : « Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que » sur les ennemis de l'état. » Ses discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur : aussi, avec de la probité et de l'esprit, il n'eut jamais l'art de se faire des amis. On a imprimé en Hollande les *Mémoires du maréchal de Villars*, en 3 vol. in-12. Le 1er est absolument de lui, les deux autres sont d'une autre main. (*Voyez* MARCON.) En 1784, M. Anquetil, chanoine régulier, a donné une *Vie* du marquis de Villars avec son *Journal* en 4 vol. in-12. Le célèbre général paraît dans ces ouvrages quelquefois différent de ce qu'il a été; on lui fait dire des choses auxquelles il n'a pas songé, et qui n'étaient pas dans sa manière de penser. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, traite fort mal le maréchal de Villars, et fait de ses défauts, de sa vanité surtout, une espèce de caricature qui marque de la passion et de l'humeur, quoiqu'on ne puisse absolument dire que sa censure soit destituée de fondement.

VILLARS (l'abbé de MONTFAUCON de) naquit en 1653 d'une famille noble du Languedoc, et était parent du célèbre Montfaucon. Il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, et se fit connaître par ses Entretiens du *Comte de Gabalis*, 1742, 2 vol. in-12. L'auteur y dévoile trop agréablement les mystères de la cabale des frères de la Rose-Croix. (*Voyez* FLUDD *et* MAIER Michel.) Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. Il fut tué d'un coup de pistolet, à l'âge d'environ 35 ans, vers la fin de l'année 1675, par un de ses parens, sur le chemin de Paris à Lyon. On a encore de lui un *Traité de la délicatesse*, in-12, en faveur des Entretiens d'Ariste et d'Eugène du Père Bouhours, contre Barbier d'Aucour, qui avait fait une critique de cet ouvrage; et un roman en 3 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans faiblesse*, qui n'est pas grand-chose. (Il publia en outre des *Réflexions sur la vie de la Trappe*; une *Lettre contre M. Arnauld*, et *Critique sur les Pensées de Pascal*.)

VILLE (Antoine de), né à Toulouse en 1596, chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, se distingua dans le génie et dans les fortifications. On a de lui : 1° un *Livre de fortifications*, in-12; 2° le *Siége de Corbie*, en latin, Paris, 1637, in-fol.; 3° le *Siége d'Hesdin*, 1639, in-fol., etc. Ces ouvrages étaient fort estimés avant les découvertes du maréchal de Vauban.

VILLE (Jérôme-François, marquis de), Piémontais, servit sous le duc de Savoie, et se signala par son courage et ses lumières. Il avait le grade de lieutenant-général au service de France sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie, en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappelât en 1678. Il quitta l'île le 22 avril, au grand regret des soldats et des officiers, qui comptaient autant sur sa valeur que sur sa capacité. D'Alquié a traduit ses *Mémoires sur le siége de Candie*, Amsterdam, 1671, en 2 vol. in-12. C'est un journal intéressant de ce siége fameux.

VILLE (Arnold de). *Voyez* RANNEQUIN.

* VILLE (L'abbé Jean-Ignace de la), habile diplomate et évêque de Tricomie, né vers 1690, avait fait ses premières études chez les jésuites, d'une manière

(1) Ce reproche tombe de lui-même à ce mot si connu du maréchal : « Je n'ai jamais eu de plaisir plus vif que celui de remporter un prix au collége et de gagner une bataille. »

très distinguée, et était entré ensuite dans leur société. Il y parcourut le cercle ordinaire de l'enseignement, et y employa son temps à se perfectionner dans la langue française, et à acquérir d'autres connaissances utiles. Il ne jugea point à propos de s'engager dans cet institut par des vœux. Il en sortit; mais il conserva toujours pour ses anciens confrères beaucoup d'attachement et d'estime. Rentré dans le monde, et redevenu ecclésiastique séculier, il ne tarda pas à s'y faire connaître. Il avait étudié l'histoire et les intérêts des cours. Le marquis de Fénélon (Gabriel-Jacques), neveu de l'archevêque de Cambrai, ayant été nommé ambassadeur en Hollande en 1725, l'abbé de la Ville fut choisi pour l'accompagner; et après que l'ambassadeur eut été rappelé, il continua de résider près de cette république avec le caractère de ministre du roi de France. Chargé, dans différentes occasions, d'importantes et délicates négociations, il les conduisit avec tant de sagacité, qu'elles eurent une heureuse issue. On l'appela à la place de premier commis des affaires étrangères, et il y déploya un autre genre de talent. Jamais les dépêches n'avaient été plus claires, plus précises, plus noblement écrites. Il était juste que tant de mérite et de services fussent récompensés · l'abbé de la Ville eut les abbayes de Lessay et de Saint-Quentin-lès-Beauvais. En 1746 il fut reçu à l'académie française; on créa pour lui la place de directeur des affaires étrangères, et on le nomma évêque de Tricomie, *in partibus infidelium*. L'évêque de Tricomie mourut en 1774, dans un âge avancé. Il avait été plus de 40 ans dans les affaires. On a de lui : 1° son *Discours* de réception à l'académie française; 2° *Etat présent des possessions de S. M. britannique en Allemagne*, traduit de l'anglais, 1720, in-12; 3° un grand nombre de *Mémoires* conservés dans les archives des relations extérieures. Suard lui succéda à l'académie, et a prononcé son *Eloge*.

* VILLEBRUNE (Jean-Baptiste Lefebvre de), docteur en médecine, né à Senlis vers 1732, devint conservateur de la bibliothèque nationale : il avait quitté sa profession pour apprendre presque tous les idiomes connus de l'Europe et de l'Asie. Il devint professeur de littérature grecque au collége de France; mais il perdit ces deux places en 1797, fut proscrit par le directoire pour avoir dit dans une lettre imprimée que la France avait besoin d'un chef, et se retira à Angoulême où il mourut en 1809. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Recherches sur les fièvres*, traduites de l'anglais du docteur Grant, 1773, in-12; 2° *Traité de l'expérience dans l'art de guérir*, traduit de l'allemand de Zimmermann, 1774, 3 vol. in-12; 3° *Traité de la dyssenterie*, traduit de l'allemand du même, 1775, in-12; nouvelle édition, 1787, in-8; 4° *Traité des maladies des enfans*, traduit du suédois, 1778, in-8; 5° *La seconde guerre punique*, poème traduit du latin de Silius-Italicus, 1781, 3 vol. in-8; 6° *Traité sur les ulcères des jambes*, par Unterwood, traduit de l'anglais, 1784, in-12; 7° *Traité des maladies des enfans*, par le même, traduit de l'anglais, 1786, in-8; 8° une *traduction* des *Aphorismes d'Hippocrate*, 1786, in-16; 9° *OEuvres d'Athénée*, *banquet des savans*, traduites, tant sur les textes imprimés, que sur plusieurs manuscrits, 1789, 5 vol. in-4; 10 *Manuel d'Epictète* et *Tableau de Cébès*, en grec, avec une traduction française, 1794, in-8; 11° *Prognostics et porhétiques d'Hippocrate*, traduits, 1795, in-12.

* VILLEDIEU (J. G.), curé de Frorac dans le diocèse de Mende, mort dans le mois de janvier 1824, est auteur d'un volume de *Sermons sur les fins dernières*, Avignon, 1816, in-12. (*Voyez l'Ami de la religion*, tom. 16, n° 411.) L'*Annuaire du département de la Lozère*, pour 1829, lui a consacré une *Notice*.

VILLEFORE (Joseph-François Bourgoin de), d'une famille noble de Paris, vit le jour en 1652, passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de Saint-

Sulpice, et fut admis en 1706 dans l'académie des Inscriptions. Il s'en retira en 1708, et alla se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1737, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages historiques sont : 1° La *Vie de saint Bernard*, in-4, elle est écrite avec une simplicité noble; 2° les *Vies des saints Pères des déserts d'Orient*, en 2 vol., puis en 3 in-12; 3° les *Vies des saints Pères des déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnauld d'Andilly dans le même genre. 4° La *Vie de sainte Thérèse* avec des *Lettres choisies* de la même sainte, in-4, et en 2 vol. in-12; 5° *Anecdotes* ou *Mémoires secrets sur la constitution* Unigenitus, 1730, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits hasardés et satiriques, donne de fâcheuses impressions sur le caractère de l'auteur, et décèle ses liaisons avec le parti jansénien. (*Voyez* LAFITAU.) 6° La *Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville*. C'était une des zélées du parti. Les traductions de Villefore sont celles de plusieurs ouvrages de saint Augustin, de saint Bernard et de Cicéron. Ces différentes versions ont presque toujours le mérite de la fidélité et de l'élégance; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction, et des périphrases languissantes.

VILLEFROY (Guillaume de), prêtre docteur en théologie, né en 1690, mourut professeur d'hébreu au Collége royal à Paris, en 1777. Il avait été secrétaire du duc d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont en 1721. C'était un homme d'étude et laborieux. On a de lui : *Lettres de M. l'abbé de *** à ses élèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des saintes Ecritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; et d'autres écrits, solidement réfutés par l'abbé Ladvocat et le Père Haubigant. Sa méthode d'expliquer l'Ecriture peut être considérée comme une espèce d'Harduinisme qui tend à transformer l'histoire sainte en roman, et à faire de la parole de Dieu un système grammatical. Les capucins, dépositaires de ses écrits et exécuteurs de son plan, ont donné un *Commentaire* sur Job (*voyez* ce nom), et d'autres ouvrages où l'on voit une érudition plus singulière qu'utile, plus recherchée qu'assortie à la simplicité sublime des livres saints.

VILLEGAGNON (Nicolas DURAND de), chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise contre Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte, dont il a donné une *Relation* française, 1553, in-8; en latin, in-4. Ayant conçu le dessein romanesque de se former une souveraineté au Brésil, et d'en faire une retraite pour les calvinistes, dont il avait embrassé les erreurs, il eut d'abord beaucoup de colons; mais n'ayant pu les unir par les liens d'une même croyance, rebuté par les divisions qui résultent nécessairement du refus de reconnaître l'autorité de l'Eglise, il sentit les torts de sa désertion, revint en France, et professa constamment dans la suite la religion de ses pères. Les Portugais s'emparèrent du fort qu'il avait fait bâtir pour protéger sa colonie, et le Brésil fut perdu pour les Français. Villegagnon mourut en 1571, laissant plusieurs écrits contre les protestans.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de), chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, et cultiva les lettres. On a de lui l'*Histoire de la prise de Constantinople par les François en* 1204, dont la meilleure édition est celle de du Cange, in-fol., 1657. (On l'a réimprimée dans le 18e vol. du *Recueil des histoires des Gaules et de la France*, 1822, in-fol.) Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté et de sincérité qui plaît; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits et des circonstances.

VILLEMERT (Pierre-Joseph BOUDIER de). *Voyez* BOUDIER.

* VILLEMOT (Philippe), savant astronome, naquit à Châlons-sur-Saône en 1651, devint curé de la Guillotière

de Lyon. Sa vie n'offre rien d'intéressant, et il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Explication du mouvement des planètes*, 1707, in-12, qui établit sa réputation. Cependant il fut attaqué par Malezieu; mais le médecin Bayle le défendit avec succès. Camille Falconnet traduisit ce livre en latin. Villemot était si passionné pour les mathématiques, qu'à la lecture d'un morceau éloquent de prose ou de poésie, son expression ordinaire était : « Cela » est beau comme une équation. » Il mourut le 11 octobre 1713.

* VILLENA (Henri D'ARAGON, marquis de), grand-maître de l'ordre de Calatrava, naquit en 1384. Il descendait du côté paternel de Ferdinand dit le *Juste*, roi d'Aragon, et du côté de sa mère, des rois de Castille. Au milieu des troubles de la Castille, sous le règne de Jean II, on vit des hommes illustres qui, tout en menaçant d'ébranler le trône de leur roi, se montraient passionnés pour les sciences et la poésie. Le marquis de Villena fut de ce nombre; il était très versé dans la politique, la philosophie, les mathématiques, et surtout dans la poésie castillane. Il ressuscita le goût des lettres dans sa patrie, et protégea ceux qui les cultivaient. Il établit en Aragon une académie de troubadours, à l'instar de celle de Toulouse (1323), et fonda aussi en Castille une académie semblable, sous le nom de *Consistorio de la gaya ciencia*. Il mourut en 1434. Il a laissé : 1° *Gaya ciencia*, ou *Histoire des troubadours valenciens et catalans*. Cet ouvrage contient aussi une *Poétique* castillane. 2° *Les travaux d'Hercule*, poème, Burgos, 1422; 3° *Commentaires sur l'Enéide*. On lui attribue encore une *Traduction* du Dante, et un *Recueil* de poésies éparses dans les *Cancioneros* espagnoles.

VILLENA. *Voyez* PACHECO.

* VILLENEUVE (Huon de), célèbre troubadour du 12e siècle, florissait, dit-on, sous le règne de Philippe-Auguste. Il fut auteur de plusieurs romans en vers, ou poèmes, comme *Renaud de Montauban*, *Guyot de Nanteuil*, *Aie d'Avignon*, les *quatre fils Aymon*, etc., qui eurent une grande vogue dans le temps. Dans le poème de Renaud, l'auteur fait mention des croisés les plus fameux, et notamment des comtes de Rames, de Galerany de Saïte, de Geoffroy de Nogaret, tous barons d'outremer, qui se signalèrent lors de la prise de Jérusalem par Saladin en 1200. Villeneuve mourut peu de temps après. On trouve dans ses poésies plus de gravité et de force que dans celles des autres troubadours de son époque. Le président Jauchet, la Croix-du-Maine, dans la *Bibliothèque française*, Duverdier Van-Privas, et Millot, dans son *Histoire des troubadours*, parlent de Villeneuve avec éloge.

VILLENEUVE (Hélion de), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du Pape Jean XXII, qui le connaissait également courageux et habile. Son élection se fit à Avignon en 1319; mais il ne se rendit à Rhodes que vers l'an 1332, et y vécut en prince qui sait gouverner. Ses bienfaits y attirèrent un grand nombre de chevaliers; cette île devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galères, pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les infidèles. Différens abus s'étaient glissés dans l'ordre, et le pape Clément VI en avait été instruit. Villeneuve fit de sages réglemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter de draps qui coûtassent plus de 2 florins l'aune et demie. On leur interdit la pluralité des mets et l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de temps après des députés au pape; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les réglemens faits par le grand-maître furent confirmés. L'ordre perdit bientôt Villeneuve; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit Vertot, » par son économie, et qui pendant son » magistère acquitta toutes les dettes de » la religion. » Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, et surtout lorsqu'il réduisit l'île de Lango révoltée contre l'ordre. Sa sévérité le fit appeler *Manlius*, parce qu'il dépouilla,

dit-on, de l'habit de chevalier Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avait combattu et terrassé un monstre qui infestait Rhodes. (*Voyez* Gozon.) Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'île : une église où il fonda deux chapelles magistrales, et un château qui porta son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastère de chartreuses, dans le diocèse de Fréjus, où sa sœur, Rosoline de Villeneuve, fut prieure, et mourut en odeur de sainteté.

VILLENEUVE (Humbert de, baron de Joug). *Voyez* Joug.

VILLENEUVE. *Voyez* Brancas.

VILLER (Michel), prêtre du diocèse de Lausanne, mort le 30 mars 1757, âgé de plus de 80 ans, est connu par des *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*, 1732-1742, en 7 vol. in-12. L'auteur impute plusieurs calomnies à des religieux qu'il faisait profession de ne pas aimer, comme l'a prouvé le Père de Goville dans deux lettres insérées dans les tomes 22e et 23e des *Lettres édifiantes*, et dans le tome 21 de la nouvelle édition, Paris, 1781. Viller, attaché au parti jansénien, s'y élève avec force contre l'autorité qui l'accable.

VILLEROI. *Voyez* Aubespine *et* Neufville.

VILLERS (Jean-Baptiste), né à Clavie, village du Luxembourg, diocèse de Liége, en 1667, de parens honnêtes et d'une grande piété, étudia avec beaucoup de succès les humanités à Liége, et la philosophie à Louvain. Il se dévoua entièrement à la sanctification du prochain, et surtout des pauvres, dès l'âge de 17 ans, où il reçut la tonsure cléricale. Les Pays-Bas étant devenus le théâtre de la guerre, il se retira à la campagne pour travailler au salut des soldats. Ayant appris que l'armée française était en marche pour aller assiéger Liége en 1691, il la devança, et entra dans la ville, où sa charité lui fit braver tous les dangers, pour porter partout des secours spirituels et temporels; ce qu'il fit avec une ardeur incroyable, durant le plus affreux bombardement qu'une ville puisse essuyer. En 1710, pendant le siége de Douay, où il était président du séminaire provincial des évêques, il faillit mourir d'une maladie contagieuse qu'il gagna, victime de son zèle envers les malades et les blessés. En même temps qu'il donnait à ses séminaristes des leçons sur les vertus ecclésiastiques, son exemple leur en apprenait la pratique. Aucun état n'échappait à sa sollicitude. Il faisait imprimer, en faveur des gens de la campagne, des livres d'instruction et de piété, qu'il faisait distribuer avec d'autres secours assortis à toutes sortes de besoins. Il mourut en 1746, après avoir donné aux pauvres tout ce qu'il possédait. Sa *Vie* a été imprimée à Liége en 1774. Quoique le stile en soit simple et peut-être trop négligé, elle est propre à entretenir dans les ministres du Seigneur cet esprit paisible et modeste qui, comme dit l'Apôtre, n'ayant aucune prétention sur les biens de ce monde, cache aux yeux des hommes des richesses immenses qu'il assemble devant Dieu. *Qui absconditus est cordis homo, in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples.* I. Pet. 3. Elle fut réimprimée à Lille en 1788.

* VILLERS (François-Dominique), littérateur français, né dans la Lorraine allemande, avait d'abord embrassé la profession des armes. Il servit dans les troupes françaises en qualité d'officier d'artillerie jusqu'à la révolution. Il était capitaine et aide-de-camp de M. Puységur, lorsqu'il émigra en Allemagne. Après avoir résidé quelque temps à Berlin et à Augsbourg, il se maria à Goettingue avec une protestante, quoiqu'il fût catholique : on dit même qu'il changea de religion. La classe d'*histoire et littérature* de l'Institut national avait, en l'an 11 (1803), proposé pour sujet de son prix, cette question : *Quelle influence la réformation de Luther a-t-elle exercée sur la situation politique des états de l'Europe, et sur les progrès des lumières?* Villers le traita tout-à-fait à l'avantage de la réformation. Selon lui, c'est à Luther, c'est à la commotion que donna aux esprits la guerre qu'il fit au catholicisme, qu'est dû tout le bien qui

s'est fait depuis. Villers ne tient aucun compte des guerres sanglantes qui ont résulté de cette scission, de tous les maux qu'elle a causés; ou, s'il en fait mention, il ne les regarde que comme une crise, pénible peut-être, mais heureuse, à laquelle est due la régénération du corps social. Quoi qu'il en soit, il trouva la classe d'*histoire et de littérature* disposée à favoriser son système, et non sans quelque scandale, le prix du concours lui fut adjugé dans la séance publique du 12 germinal an 12 (2 avril 1804). Parmi ses concurrens était un jeune homme nommé *Malleville*, fils du pair de ce nom. Il débutait dans la littérature, et avait traité le sujet proposé dans un sens entièrement contraire. Il prouvait que la réformation n'avait été avantageuse ni à la situation des états politiques, ni aux progrès des lumières. D'assez bons juges ont prétendu que son discours était mieux écrit et mieux raisonné que celui de Charles Villers; mais il était moins *philosophique*, et de plus il était religieux. La classe l'honora d'un *accessit*. Il n'est pas inutile de remarquer que les commissaires sur le rapport desquels la classe décerna le prix, de sept qui avaient été nommés s'étaient réduits à cinq, dont trois seulement votèrent en faveur de Charles Villers. De ces trois, deux étaient Guinguené, alors rédacteur de la *Décade philosophique*, et Charles-François Dupuis, connu par son livre de l'*Origine des cultes*, et par ses sentimens en matière de religion. L'écrit de Villers fit grande fortune, non seulement parmi les protestans, mais encore dans le parti philosophique, et eut plusieurs éditions. Villers affectionnait particulièrement le système de *Kant*, et était grand admirateur de sa théorie, que sans doute il comprenait, avantage que tout le monde n'a pas. Kant, pour lui, était l'homme par excellence, l'homme immortel; il avait posé les vrais principes, il était arrivé à des résultats qui désormais devaient être *inébranlables*. On a de Villers : 1° *Le Magnétiseur amoureux*, Genève (Besançon), 1787, in-8; 2° *De la liberté, son tableau et sa définition; ce qu'elle est dans la société; moyen de la conserver*, Metz, 1791, in-8, 2e et 3e éditions; cette dernière porte le nom de l'auteur; 3° *Lettres westphaliennes*, Berlin, 1797, in-8; 4° *Lettre à mademoiselle D. S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français, et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue*, Goëttingen, 1797, in-8; 5° *Relation abrégée du voyage de Lapeyrouse, pour faire suite à l'abrégé de l'Histoire générale des voyages de Laharpe*, Leipsick, 1799, in-8; 6° *Philosophie de Kant*, ou *Principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*, première partie, Metz, 1801 (an 9), 1 vol. in-8. A la tête se trouve une *Notice biographique* sur Kant. Il devait y avoir à cet ouvrage une 2e partie où Villers aurait développé la théorie de la morale et celle des beaux-arts; elle n'a point paru. 7° *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, in-8; c'est l'ouvrage que l'institut a couronné. Plusieurs écrivains se sont occupés d'en faire la *réfutation*. On en trouvera un *examen* avec de bonnes *observations* dans les *Annales littéraires et morales*, t. 2, p. 441. Charles Villers est mort à Goëttingen, le 27 février 1814. Il était membre de la société royale des sciences de cette ville.

* VILLERS (Antoine-Ignace Huot de) naquit à Vesoul, le 16 septembre 1755, d'une famille honorable de la province. Son père était conseiller au parlement de Franche-Comté, et son grand-père avait été avocat-général près cette même cour. Le jeune de Villers, s'étant destiné à l'état ecclésiastique, fut envoyé à Paris au séminaire de Saint-Sulpice, et, après avoir achevé sa théologie, il y devint maître de conférence. Il était de la licence de 1782, dont M. Fournier, aujourd'hui évêque de Montpellier, était le premier, et il y fut reçu docteur en 1784. Peu après, il fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Besançon; et, lorsque M. de Marbeuf passa d'Autun à Lyon, en 1788, il nomma l'abbé de Villers un de ses grands-vicaires. Ce n'était pas pour lui un vain titre : il résidait à Lyon, et s'y

occupait avec d'autant plus d'activité de l'administration, que l'absence de l'archevêque laissait plus à faire à ses grands-vicaires. La révolution, qui ne tarda pas à éclater, donna matière à son zèle. Il ne quitta point la France, et resta dans Lyon ou dans les environs, portant les secours de la religion où il était nécessaire, et bravant la fatigue comme les dangers attachés alors à l'exercice de son ministère. Il fut arrêté plusieurs fois, et passa des mois entiers dans un cachot; mais il échappa à la mort. Le récit de ses courses, de ses aventures, de ses déguisemens, des périls qu'il avait courus, était très intéressant à entendre. Sa présence d'esprit ne parut pas moins que son zèle et sa charité pendant des années si difficiles. Après le 18 brumaire, l'abbé de Villers était à Lyon, occupé de bonnes œuvres, quand un agent de police, auquel il avait soustrait l'objet de sa passion pour le placer dans une communauté, le dénonça à Fouché comme un homme dangereux. On le manda à Paris, et il ne put obtenir de retourner à Lyon. L'aisance dont il jouissait lui eût permis de vivre dans la capitale, libre et indépendant, sans s'astreindre aux obligations quotidiennes du ministère paroissial; mais son activité ne lui permettait pas de rester oisif. Il s'attacha au clergé de Saint-Sulpice, puis à celui de Saint-Thomas d'Aquin, et il y remplissait les fonctions de prêtre administrateur. De plus, il avait consacré une partie de sa fortune à établir une maison de filles repenties. On trompa peut-être souvent sa bonne foi, mais sa charité ne s'en refroidit nullement. Il ne savait pas refuser au pauvre, et tous les malheureux avaient droit de l'intéresser. Un abus de confiance d'une personne qu'il avait mise à la tête de son établissement des filles repenties le compromit, et il fut obligé de sacrifier la meilleure partie de sa fortune. Il supporta cette perte avec courage, et même avec gaieté, et n'en continua pas moins l'exercice de ses bonnes œuvres. Il fut aussi long-temps aumônier des pages, et jusqu'à la fin il l'a été de Saint-Lazare. Il allait trois fois la semaine dans cette prison, y donnait des instructions, et tâchait de ramener à Dieu et à la vertu les femmes qui l'habitaient. Il dirigeait un assez grand nombre de personnes de toutes les classes, et ne se refusait à rien de ce qui était de son ministère. Dur à à lui-même et d'une forte constitution, les soins de sa santé ne l'avaient jamais occupé. Son mobilier était d'une simplicité extrême, et annonçait presque la pauvreté; cependant sa position lui eût permis, autrefois surtout, de se procurer les aisances de la vie. Jusqu'à un âge avancé, il passait les journées entières à visiter les pauvres et les malades. Il est mort à la fin de 1832.

* VILLETERQUE (Alexandre-Louis de), littérateur, naquit en 1759, à Ligny, petite ville dans le Barrois d'un major de cavalerie. Il suivit d'abord la profession de son père, et entra, à 18 ans, dans le régiment de Normandie, infanterie. En 1789, il était capitaine; mais il fut contraint de quitter son régiment pour cause de révolte de la part des soldats de son corps. La révolution lui ayant enlevé toute sa fortune, et, se trouvant sans emploi, il se consacra entièrement à la littérature. Villeterque travailla au *Journal des arts*, et ensuite au *Journal de Paris*, où ses articles étaient remplis d'érudition et de savoir. Ses autres ouvrages sont : 1° *Zena*, rêve sentimental, qu'il écrivit à l'âge de dix-huit ans; 2° *Veilles philosophiques*, ou *Essais de morale expérimentale*; 3° *Physique systématique*, 2 vol. in-8; 4° *La Fatalité*, conte philosophique; 5° deux comédies : *le Mari jaloux*, *rival de lui-même*; *Lucinde*, ou *les Conseils dangereux*; 6° une *Traduction* de l'anglais des Lettres athéniennes, ou Correspondance d'un agent du roi de Perse à Athènes pendant la guerre du Péloponèse. Il a donné en outre une nouvelle *édition* de la traduction de Juvénal, par Dusaulx, avec un éloge historique de ce savant. Villeterque était membre correspondant de l'Institut. Il mourut à Chaillot le 8 avril 1811.

VILLETHIÉRY (Jean-Girard de). *Voyez* GIRARD DE VILLETHIERY.

* VILLETTTE (Charles, marquis de)

naquit à Paris, fit d'assez bonnes études, et montra quelque talent pour les vers, qui lui méritèrent parfois les éloges du patriarche de Ferney. Celui-ci lui fit épouser mademoiselle de Varicourt, d'une famille noble du pays de Gex, que ses parens avaient confiée à madame Denis, nièce de Voltaire; mais le nouvel état du marquis de Villette ne corrigea pas la dépravation de ses mœurs, qui l'avaient honteusement rendu célèbre. Voltaire, dit-on, lui en fit souvent des reproches infructueux. Ce philosophe, étant venu à Paris en 1778, il mourut dans la maison de Villette, qui, après l'avoir fait embaumer, enferma son cœur dans un vase de marbre, sur lequel il fit mettre cette inscription un peu fastueuse :

Son esprit est partout, et son cœur est ici.

Villette embrassa avec ardeur le parti de la révolution, se jeta d'abord dans la faction orléaniste. En 1792, le département de l'Oise le nomma député à la Convention nationale où il ne se fit remarquer ni comme orateur ni comme publiciste. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la détention de ce monarque, et son bannissement à la paix. Il s'attacha aux *girondins*, mais si faiblement, qu'il n'eut à souffrir aucune persécution de la part de leurs adversaires. Il mourut le 10 juillet 1793, et a laissé : 1° des *Poésies;* 2° *Eloge de Charles V* dit le *Sage*; 3° *Eloge de Henri IV*; 4° *Lettres choisies sur les principaux évènemens de la révolution*, 1792, in-8.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean de), chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues et par son courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu suspect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglais jusqu'en 1435; mais peu de temps après il rentra au service du roi Charles VII, prit Pontoise, et facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparait à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges, dans une sédition populaire, en 1437, honoré des regrets de son roi.

VILLIERS DE L'ILE-ADAM (Philippe de), élu en 1521 grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, était de la même maison que le précédent. Il commandait dans l'île de Rhodes, lorsque cette île fut assiégée par les 200,000 Turcs, en 1522. Les efforts de cette multitude, conduite par le visir, ayant été inutiles, Soliman vint lui-même la commander, et pressa le siége avec tant de vivacité, que le grand-maître, trahi d'ailleurs par d'Amaral, chancelier de l'ordre, fut obligé de se rendre le 20 décembre de la même année, après s'être défendu pendant six mois avec un courage héroïque. Le vainqueur, plein d'estime pour le vaincu, lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester à son service : mais l'Isle-Adam préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après qu'il eut erré pendant huit ans avec ses chevaliers, sans retraite assurée, l'empereur Charles-Quint lui donna, en 1530, Malte, le Goze et Tripoli de Barbarie; et le grand-maître de l'Isle-Adam en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce temps que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont pris le nom de *Chevaliers de Malte*. L'Isle-Adam mourut en 1534, à 70 ans, pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : *Hic jacet victrix fortunæ virtus.* — Son petit neveu, Charles, mort en 1535, donna toutes ses terres à son cousin le connétable Anne de Montmorency, en 1527, du consentement de son frère puîné Claude, qui avait cependant plusieurs enfans.

VILLIERS (Pierre de), né à Cognac sur la Charente en 1648, entra chez les jésuites en 1666. Après s'y être distingué et dans les colléges et dans la chaire, il en sortit en 1689, pour entrer dans l'ordre de Cluny non réformé. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris en 1728, à 80 ans. Cet écrivain appelé par

Boileau *Matamore de Cluny*, parce qu'il avait l'air audacieux et la parole impérieuse, était d'ailleurs un homme très estimable. On a de lui un recueil de Poésies, recueillies par Colombat, 1728, in-12. On y trouve 1° l'*Art de prêcher*, poème qui renferme les principales règles de l'éloquence; 2° *de l'Amitié*; 3° *de l'Éducation des rois dans leur enfance*. Ces trois poèmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes et de sages instructions; mais le stile est simple, dénué d'harmonie et d'images; 4° Deux livres d'*Epîtres*; 5° *Pièces diverses*, etc. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs beaux sermons, et par différens ouvrages en prose. Les principaux sont: 1° *Pensées et Réflexions sur les égaremens des hommes dans la voie du salut*, Paris, 1732, 3 vol. in-12; 2° *Nouvelles réflexions sur les défauts d'autrui, et sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, in-12, 4 vol.; 3° *Vérités satiriques*, en 50 dialogues, in-12; 4° *Entretiens sur les Contes des Fées et sur quelques ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, 1699, in-12. Il s'élève dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pièces. Ces différens ouvrages respirent une bonne morale; et sa diction, pure et saine, est bien préférable à l'emphase pédantesque des moralistes d'aujourd'hui.

VILLIERS (Côme de Saint-Etienne de), né à Saint-Denys près de Paris, en 1683, entra chez les carmes de la province de Tours, fut définiteur, et mourut en 1758. On a de lui *Bibliotheca carmelitana*, Orléans, 1752, 2 vol. in-fol. Dans la *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine*, qui est à la tête, il fait remonter la vie monastique au temps d'Elie, et prétend prouver de siècle en siècle que l'ordre des carmes tire son origine de ce saint prophète. Les dissertations qui sont répandues dans tout l'ouvrage ont la plupart pour objet la réfutation des sentimens du Père Papebroch, qui n'étaient pas favorables à ces prétentions. Du reste l'ouvrage est bien écrit et plein de recherches. On y trouve des choses curieuses et importantes, entre autres une conférence que les chefs du jansénisme eurent vers 1620 à Bordeaux, dans les mêmes vues qui les assemblèrent l'année suivante à Bourgfontaine; mais où MM. de Bérulle et de Cospéan, qui n'opinèrent pas dans leur sens, empêchèrent le plein développement de leur système. Cette relation, qui ne peut être suspecte (1), serait une nouvelle preuve du projet de

(1) Par une erreur de copiste, il y a une omission importante en ce que l'avis de Cospean ne s'y trouve pas, et qu'on lui attribue celui de Jansénius, comme on l'a démontré dans le *Journ. hist. et litt.*, 1 janvier 1794, pag. 31. — Du reste, la même relation se trouve dans *Jacobi de Monbron Disquisitio historico-theologica, an jansenismus sit merum phantasma*: parte 1, cap. 14, pag. 179. Elle est consignée dans deux déclarations tout à-fait respectables, conçues en ces termes: « Nos F. Marcus a Nativitate Virginis, » provincialis carmelitarum provinciæ Turonensis, hoc » scripto declaramus, quod ann. 1652 et 1654. D. de Ra- » zilly, vir nobilis Turonensis, testatus nobis sit inter- » fuisse se circa annum 1620 colloquio cuidam virorum » in ecclesia spectabilium, inter quos erant dominus du » Verger, cui nomen deinde fuit abbati Sancto Cyrano, et » dominus Jansenius, dein Ypressium in Flandria Epi- » scopus. Proponebat in eo colloquio D. du Verger ut ne » fideles Regularium templa adirent tam frequenter, op- » timum factu fore si ecclesiastici, qui administrandis sa- » cramentis dabant operam, praxi uterentur ei opposita, » quæ in temporis usurpabatur a regularibus, pœnitentiæ » vero sacramentum difficile redderent, eucharistiæ au- » tem ut usus rarior esset efficerent. Jansenio consul- » tum non videbatur in religiosos omnes simul insurgere; » sed initium, aiebat, sumendum esse a jesuitis; neque » enim difficile futurum demonstrare perversam esse eo- » rum de gratia doctrinam, et sopitas de ea re sub Cle- » mente VIII concertationes restituere. In eum finem li- » brum se conscripturum addicebat, quo jesuitarum doc- » trinam impeteret, quem suspicio est eum esse qui deinde » prodiit in publicum hoc insignitus titulo *Augustinus*, etc. » Priorem agebam in conventu nostro Turonensi cum do- » minus de Razilly priusquam obiret, sui etiamnum ap- » prime compos ac conscius quæ de illo colloquio ante » commemoraverat, iterato testatus est esse vera. Sed et » hæc eadem narrat patri Nicolao a Visitatione prædecessori » meo eodem in munere prioris, subjeceratque edixisse se » viris, istis non placuisse sibi ea consilia aut colloquia; » quippe in quibus nihil agebatur aliud, quam ut passioni » suæ atque utilitati inservirent. In quorum fidem has » propria manu scriptas signavi, et signari curavi per as- » sistentem nostrum, atque insuper sigillo officii nostri » munivi. Actum Turonibus 29 julii 1687. » Fr. Marcus a Nativitate Virginis, provincialis carmelitarum in provincia Turonensi. — Fr. Josephus a Jesu Maria, assistens R. P. provincialis. — « Nos Fr. Nicolaus a Visitatione religiosus or- » dinis B. Mariæ Montis Carmeli declaramus audivisse nos » ex ipso D. de Razilly tum cum prioris munere fungeba- » mur Turonibus ann. 1649, 1650, ea quæ pater noster pro- » vincialis R. P. Marcus à Nativitate Virginis, refert de » colloquio, cui interfuere D. Sanctus-Cyranus, D. Jan- » senius, et aliquot alii, in quo consilia contulerunt, quæ » deinde executioni mandata sunt, ut vulgo compertum » est. In quorum fidem, hasce manu mea signavi, atque » apponi curavi conventus nostri sigillum. Actum Turo- » nibus 29 julii 1689. » Fr. Nicolaus a Visitatione.

Bourgfontaine, si aujourd'hui il pouvait rester le moindre doute sur une conspiration exécutée dans toute son étendue aux yeux du monde entier

* VILLIERS (Jacques-François de), médecin, naquit à Saint-Maixent en Poitou, vers l'an 1730, prit le bonnet de docteur dans la faculté de Pont-à-Mousson, et ensuite dans celle de Paris. Il devint médecin des armées du roi et de l'école royale vétérinaire. Outre plusieurs *Articles de chimie* pour les vol. 5, 6 et 7 de l'*Encyclopédie*, des *traductions* des *aphorismes* de Boerhaave, des *instituts de chimie*, par M. Cadet, et un *Catalogue* des pièces des contestations des médecins et des chirurgiens de Paris. On lui doit les ouvrages suivans : 1° l'*Art des essais de Cramer*, traduit du latin, Paris, 1755, 4 vol. in-12; 2° *Supplément au Mémoire sur le seigle ergoté*, Paris, 1770, in-4, qui est une suite de celui de Vétillart; 3° *Méthode pour rappeler les noyés à la vie*, brochure in-4; 4° *Manuel secret et analyse des remèdes de Sutton pour l'inoculation de la petite-vérole*, Paris, 1774, in-8.

* VILLIERS (Marc-Albert de), prêtre et avocat, est connu par les ouvrages suivans : 1° *Apologie du célibat des prêtres*, Paris, 1761, in-12, contre le livre de Desforges, chanoine d'Etampes, intitulé : *Avantages du mariage, et combien il est nécessaire aux prêtres et aux évêques de ce temps-ci d'épouser une fille chrétienne*, Bruxelles, 1758, in-12. Ce n'a pas été sans scandale qu'on a vu paraître un ouvrage de ce genre, composé et publié par un ecclésiastique, qui osa y mettre son nom. Le livre fut mis à l'*index*, par décret du 7 janvier 1765. L'abbé de Villiers réfute victorieusement les raisons sur lesquelles le chanoine s'appuie; 2° *Instruction de saint Louis, roi de France, à sa famille, aux personnes de la cour et autres*, 1766, in-12; 3° *Explication littérale sur le Catéchisme du diocèse de Paris*, 1768, in-12; 4° *Vie de Louis IX, roi de France*, 1769, in-12; 5° *Principes sur la fidélité due aux rois, extraits de Bossuet*, 1771, in-12; 6° *Dignité de la nature humaine, considérée en vrai philosophe et chrétien*, 1778, in-12. L'abbé de Villiers mourut le 30 juin 1778. — VILLIERS (dom Placide de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Vesoul, fit profession à Luxeuil le 5 août 1635. Il était archiviste de ce monastère, et versé dans la diplomatique. On lui doit une *Histoire latine de l'abbaye de Luxeuil*, tirée des anciens monumens de ce monastère, et publiée sous ce titre : *Eductum e tenebris Luxovium, seu Chronicon luxoviense a vetustis illius monumentis, tanquam ex pulvere exertum anno Domini* 1684. Dom Placide mourut le 11 mars 1689.

* VILLOISON (Jean-Baptiste Gaspard D'ANSSE DE), professeur de langue grecque, né à Corbeil près de Paris le 5 mars 1750, avait lu, à l'âge de dix-neuf ans, tous les classiques latins et une partie des auteurs grecs, dont il avait en même temps noté et éclairci les passages obscurs avec une rare sagacité. Quelque temps après, il put lire sans aucun secours l'arabe, le syriaque, l'hébreu. De pareilles connaissances lui valurent, en 1772, son entrée à l'académie des Inscriptions, avec une dispense d'âge. Il devint bientôt correspondant des principales académies de l'Europe. Il voyagea en Allemagne, en Hollande et en Italie, dans le but de faire des recherches philologiques. Le succès l'encouragea à de nouveaux voyages : ainsi il accompagna en 1785 M. de Choiseul-Gouffier à Constantinople, s'embarqua peu après pour Smyrne, visita les îles de l'Archipel, s'enfonça dans les solitudes du mont Athos, et revint à Paris, où il fut dérangé par la révolution dans l'accomplissement de ses projets littéraires. Lorsque l'ordre renaquit en France, il fut nommé professeur de grec au collége de France; mais il ne put prendre possession de sa chaire, étant mort le 25 avril 1805. Il a publié : 1° *Apollonii sophistæ lexicon græcum Iliadis et Odysseæ, cum versione latina, notis, prolegomenis, etc.*, Paris, 1773, 2 vol. in-4; 2° *Anecdota græca e regia Parisiensi et e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4 ou in-fol.; 3° *Epistolæ vinariensis in qui-*

bus multa græcorum scriptorum loca emendantur ope librorum ducalis bibliothecæ, 1783, in-4; 4° trois *Lettres à Akerblad sur l'inscription grecque de Rosette*, Paris, 1803, in-8; 5° *Nova versio græca Proverbiorum*, *Ecclesiastis*, *Cantici Canticorum*, *etc.*, 1784, in-8; 6° *Homeri Ilias*, *ad veteris codicis veneti fidem recensita*, *scholia in eam antiquissima*, *ex eodem codice*, *aliisque*, *nunc primum edita cum asteriscis*, *obeliscis*, *aliisque signis criticis*, Venise, 1788, in-fol.; 7° plusieurs *dissertations* et *lettres* sur différens points de critique et d'antiquité dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre; dans le *Journal des savans*; dans le *Magasin encyclopédique*, etc. 8° Plusieurs *pièces de vers* grecs et latins, imprimées séparément, etc. Voyez pour plus de détails deux *Notices* sur Villoison, l'une par M. Boissonade, dans le *Mercure*, XX, 400 et dans le *Magasin encyclopédique*, 1805, III, 380-94; l'autre par Chardon de la Rochette dans ses *Mélanges de critique*, III, 1-61.

VILLOTTE (Jacques), né à Bois-le-Duc, le 1er novembre 1656, se fit jésuite, et fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie, pour y travailler à la propagation de la foi. Il revint en Europe, en 1709, gouverna plusieurs colléges de la Lorraine, et mourut à Saint-Nicolas, près de Nancy, le 14 juin 1743. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome à l'imprimerie de la Propagande: 1° Une *Explication de la foi catholique*, 1711, in-12; 2° l'*Arménie chrétienne*, ou *Catalogue des patriarches et rois arméniens, depuis J. C. jusqu'à l'an* 1712, Rome, 1714, in-fol; 3° *Abrégé de la doctrine chrétienne*, Rome, 1713, in-12; 4° *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4; 5° *Dictionnaire latin-arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1714, in-fol. Le même auteur a donné en français: *Voyage en Turquie*, *Arménie*, *Arabie et Barbarie*, Paris, 1714, in-fol.

* VIMERCATI ou VIMECARTE (François), célèbre professeur de philosophie du 16e siècle, né à Milan d'une famille noble. François Ier le fit venir à Paris, où il fut professeur royal. Il exerça le même emploi à Turin, aux instances d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il fit d'excellens élèves, tel que Louis Settala, médecin, etc. Il mourut en 1570. Ses ouvrages sont: 1° *Commentarius super Aristotelem de anima*; 2° *In eumdem de meteoris*; 3° *In libros de generatione et corruptione*; 4° *De concordia Platonis et Aristotelis*; 5° *De principiis rerum naturalium*; 6° *De beneficiis commentarius*. *Voyez l'histoire du collége de France*, par Goujet, tome 2, page 187-99, in-12.

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille, en 1593, mort le 5 février 1679, s'est fait connaître par des poésies latines. 1° *Sacrarum Heroïdum Epistolæ*, Tournay, 1639, réimprimées à Mayence, 1737; 2° *De cultu Deiparæ*, Lille, 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la sainte Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide; ce qui donna lieu à cette anagramme: *Joannes Vincartius*: NASONI ARTE VICINUS. 3° *Vita sancti Joannis Chrysostomi*, Tournay, 1639; 4° *Vita SS. Joannis Eleemosynarii Climaci et Damasceni*, 1650.

* VINCENS (dom Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation réformée de Cluni, naquit à Arles au 17 siècle. Son nom de baptême était *Sébastien*: il le changea en celui de *Jean-Baptiste*, quand il se fit religieux. Il était versé dans la théologie et dans le droit civil et canonique. Il enseigna pendant plusieurs années ces diverses sciences dans sa congrégation. Il prêchait avec succès, et fut appelé pour des *stations* dans plusieurs églises cathédrales. Il occupa aussi successivement les principaux emplois de son institut, et en fut même élu supérieur-général. L'étude qu'il avait faite du droit, et son habileté dans le maniement des affaires, le rendirent extrêmement utile dans les contestations que son ordre eut à soutenir contre le cardinal de Bouillon, abbé commandataire du monastère, chef d'ordre de Cluny. Dans ses dernières

années, dom Vincens se retira au monastère de Saint-Martin des-Champs, à Paris, dont il avait été prieur claustral; il y mourut en 1738 ou 1739. Il a publié divers ouvrages, dont voici les principaux : 1° *Duplex oratio in generalibus cluniacensium comitiis an.* 1685 *et* 1693, *habita, præsidente eminentissimo cardinale Bullonio, magno Franciæ eleemosynario abbate, capite et superiore generali totius ordinis cluniacensis*; 2° *Duplex oratio in particularibus strictioris observantiæ cluniacensis comitiis habita ann.* 1718 *et* 1720; 3° *Missæ in festis S. Odillonis, S. Francisci Salesii, S. Thomæ Aquinatis, S. Benedicti, S. Mariæ Ægyptiacæ, S. Francisci de Paula, S. Monicæ viduæ, translationis S. Martini, nec non S. Benedicti, assumptionis B. Mariæ, S. Theresiæ et S. Francisci Xaverii*; 4° *Prosæ sive sequentiæ in honorem S. Odillonis, S. Maurii, S. Scholasticæ, S. Benedicti, S. Hugonis, S. Mayoli, SS. Petri et Pauli, S. Martini, B. Mariæ Virginis in cœlos assumptæ, SS. Placidi et sociorum martyrum et S. Odonis abbatis*; 5° *Ludovico Aube de Roquemartine, Grassensium episcopo, carmen*; 6° *Miscellanea*; 7° divers *Mémoires* pour le maintien des supérieurs de l'une et l'autre observances de l'ordre de Cluny, dans la juridiction sur les religieux desdites observances, contre les prétentions de M. le cardinal de Bouillon; 8° *Lettre* à un ami, sur une thèse dédiée au cardinal Delfino, et soutenue à Avignon, sans président, par une demoiselle âgée de 14 ans, sur les quatre parties de la philosophie de Scot; 9° des *Sermons*, des *Panégyriques*, des *Opuscules théologiques*, demeurés manuscrits.

* VINCENS SAINT-LAURENS (Jacques), frère de Jean-César Vincens, auteur d'une *Topographie estimée de la ville de Nîmes et de sa banlieue*, 1 vol. in-4, né à Nîmes le 9 janvier 1758, entra dans la carrière des armes, et fut nommé, à l'âge de 20 ans, sous-lieutenant dans le régiment de Barrois-infanterie; mais il se maria bientôt après, quitta le service et s'adonna à la vie agricole. Il embrassa le parti de la révolution, comme presque tous ceux de la religion réformée à Nîmes; cependant il ne trempa dans aucun de ses crimes. Il exposa même sa vie, en 1790, pour arracher des victimes à la vengeance du parti victorieux. En 1792, il fut nommé capitaine de l'un des bataillons du Gard, et devint bientôt commissaire-ordonnateur de l'armée qui envahit la Savoie, sous les ordres de Montesquiou. Enveloppé dans la proscription de ce général, il fut traduit devant le tribunal criminel de Lyon, où il fut acquitté; mais il ne voulut reprendre aucune fonction, et se retira dans sa famille. Ayant pris part, après le 31 mai 1793, à l'insurrection qui éclata dans le midi contre la Convention, il fut mis hors la loi, et contraint de se réfugier en Suisse, où il n'arriva qu'à travers des périls sans nombre; enfin il rentra dans sa patrie après la chute de Robespierre, et il se livra tout entier à la culture des lettres; néanmoins il fut encore persécuté sous le directoire et sous l'empire, et il vint habiter Paris en 1815 : il y mourut le 6 mai 1825. Il était membre de la société royale d'agriculture de cette ville, associé-correspondant de l'académie des Inscriptions et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui un *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard*, imprimé avec la *Topographie de la ville de Nîmes*, composée par son frère; la traduction du second volume du *Manuel historique du système politique des états de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des deux Indes*, par M. Heeren, Paris, 1821; la traduction de plusieurs pièces du théâtre de Kotzebue, imprimées, en 1822, dans la collection intitulée : *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiée par l'Advocat; une *Dissertation* savante sur la littérature suédoise, en tête du volume de la même collection, qui contient les pièces du théâtre suédois; plusieurs morceaux dans les *Mémoires de l'académie du Gard*; une excellente instruction qu'il a insérée à l'article Vers-à-soie, dans le *Nouveau cours d'agriculture*, et un grand nombre de *Notices* imprimées sé-

parément, ou dans la *Biographie universelle* de Michaud. M. Silvestre secrétaire de la société royale d'agriculture a fait imprimer en 1826 une *Notice Biographique* sur Vincens-Saint-Laurens.

VINCENT DE LÉRINS (Saint), célèbre religieux du monastère de ce nom, était natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siècle, il se retira au monastère de Lérins, où il ne s'occupa que de la grande affaire du salut. Il composa, en 434, son *Commonitorium adversus hæreticos*, ou Avertissement, etc., dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nestorius, que l'on venait de condamner. Sa règle est de s'en tenir à ce qui a été enseigné dans tous les lieux et dans tous les temps; règle qui tient à celle des *Prescriptions*, établie par Tertullien et saint Irénée. Ce Traité, plein d'excellentes choses et de principes rendus avec netteté, était divisé en deux parties, dont la seconde traitait du concile d'Ephèse. Cette partie lui fut volée, et il ne lui resta que l'Abrégé qu'il en avait fait, et qu'il a mis à la fin de son *Commonitorium*. Cet illustre solitaire mourut vers 448. La meilleure édition de son excellent ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec *Salvien*, 1684, in-8. Cette édition, enrichie de notes, a reparu augmentée à Rome, 1731, in-4. Nous avons une traduction française du *Commonitorium*, in-12. Quelques critiques lui ont attribué des objections contre la doctrine de saint Augustin sur la grâce, auxquelles saint Prosper a répondu; mais elles sont d'un autre Vincent, qui vivait au même temps dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses Notes sur le Martyrologe romain, au 24 mai. *Voyez* aussi la *Vie* et l'*Apologie* de saint Vincent, par le Père Papebroch, dans les *Acta sanctorum*; D. Ceillier, le cardinal Orsi, et le cardinal Gotti, dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean le Clerc.

VINCENT DE BEAUVAIS, dominicain, ainsi appelé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi saint Louis et des princes de sa cour. Ce monarque l'honora du titre de son lecteur, et lu donna inspection sur les études des princes ses enfans. Vincent ayant fort aisément des livres par la libéralité du roi, entreprit: 1° l'ouvrage qui a pour titre *Speculum majus*, Douay, 1624, 10 tomes en 4 vol. in-fol. L'édition que Mentel en a faite à Bâle, 1473, en 10 vol. in-fol., est devenue extrêmement rare. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés et profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps tout ce qui a paru le plus utile à l'auteur. Cette collection est assez mal choisie et mal digérée; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y ait bien des choses curieuses et utiles, qu'on ne trouverait pas ailleurs sans beaucoup de peines et de recherches. Elle est divisée en 4 parties. La première est intitulée: *Speculum naturale*; la 2e *Speculum doctrinale*; la 3e *Speculum morale*; mais celle-ci n'est pas de Vincent; elle est tirée de la *Somme* de saint Thomas, *Secunda Secundæ*, comme l'a prouvé, par un ouvrage particulier, le Père Echard; et la 4e *Speculum historiale*. L'Abrégé de cet ouvrage est attribué à Doringck. (*Voyez* ce nom.) 2° Une *Lettre* à saint Louis sur la mort de son fils aîné; 3° un *Traité de l'éducation des princes*; et d'autres Traités en latin. Ce religieux mourut en 1264.

VINCENT FERRIER (Saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Valence en Espagne, le 23 janvier 1357, fut reçu docteur de Lérida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, firent éclater son zèle. Il l'exerça surtout pendant le schisme qui déchirait l'Eglise. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoît XIII. (*Voyez* BENOÎT antipape.) Mais rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Eglise, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obédience, et se déclara fortement

pour Martin V. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419, âgé de 62 ans et quelques mois, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, publiés à Valence en Espagne, 1491, in-fol. On trouve dans ce recueil : 1° *Traité de la vie spirituelle*, ou *de l'homme intérieur*; 2° *Traité de la fin du monde*, ou *de la ruine de la vie spirituelle, de la dignité ecclésiastique, et de la foi catholique*; ouvrage qui, dans son seul titre, présente le tableau des temps actuels; 3° *Des deux avénemens de l'antechrist*; 4° *Explication de l'oraison dominicale*. On lui a attribué des *Sermons*, pleins de faux miracles et qui ne sont pas de ce saint. Du Pin et Labbe ont prouvé qu'ils n'étaient pas de lui. Ranzano, évêque de Lucera, a écrit sa *Vie*, lors de sa canonisation en 1455, publiée avec des notes de Papebroch.

VINCENT DE PAUL (Saint), né à Poy au diocèse de Dax, en 1576, de parens obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui engagèrent ses parens à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenait à Narbonne, tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différens, dont il convertit le dernier, qui était renégat et Savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parlait du jeune prêtre français l'ayant fait connaître à un ministre de Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulne. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galères. Madame de Gondy, mère de ses illustres élèves, était un prodige de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iraient faire des missions à la campagne. Vincent, connu à la cour pour ce qu'il était, obtint par son seul mérite la place d'aumônier-général des galères en 1619. Le ministère de zèle et de charité qu'il y exerça fut long-temps célèbre à Marseille, où il était déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus extrême misère, Vincent de Paul offrit de se mettre à sa place : et ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avait portés. Saint François de Sales, qui *ne connaissait pas dans l'église un plus digne prêtre que lui*, le chargea, en 1620, de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de madame de Gondy, il se retira au collége des Bons-Enfans, dont il était principal, et d'où il ne sortait que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avait associés à ce travail. Il leur donna des règles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1632. En 1633, les chanoines réguliers à Saint-Victor cédèrent à Vincent le prieuré de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et a fait donner aux prêtres de la mission le nom de *lazaristes*. Les fondations pieuses et utiles qu'il fit ou qu'il augmenta; les secours de tous les genres qu'il envoya dans les temps malheureux jusque dans des provinces éloignées; tout ce qu'il a fait enfin pour le soulagement, l'instruction et le salut du prochain, en font un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Avant l'établissement pour les enfans trouvés, on vendait ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landri 20 sous pièce, et on les donnait par charité, disait-on, aux fem-

mes malades qui en avaient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir 12 de ces enfans; bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfans, et ce spectacle, joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes, et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfans-trouvés fut fondé et doté. (*Voyez* GRAS Louise le.) Il assista Louis XIII dans ses derniers momens, et le disposa à mourir dans les plus parfaits sentimens de piété. La reine régente, Anne d'Autriche, lui donna sa confiance, et le nomma membre du conseil de conscience. Pendant dix années qu'il fut à la tête de ce conseil, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étaient les plus dignes. L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansénius, et l'horreur qu'il témoigna des propos de l'abbé de Saint-Cyran (*voyez* VERGER), l'ont fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné (car qui peut avoir du génie au jugement des sectaires, sans être leur partisan?); les plus fanatiques du parti allèrent jusqu'à publier contre lui un libelle atroce (*L'Avocat du diable*, 3 vol. in-12), où il était traité d'*infâme délateur* et d'*exécrable boutefeu*; mais les gens de bien n'en crurent que davantage à sa vertu, à la pureté et aux lumières de son zèle. « Parmi les es» prits factieux, dit un orateur célèbre, » être leur adhérent, c'est le souverain » mérite; n'en être pas, c'est le souve» rain décri. Si vous êtes dévoués à leur » parti, ne vous mettez pas en peine » d'acquérir de la capacité, de la pro» bité, votre dévouement vous tiendra » lieu de tout le reste. Caractère particu» lier de l'hérésie, dont le propre a tou» jours été d'élever jusqu'au ciel ses fau» teurs et ses sectateurs, et d'abaisser jus» qu'au néant ceux qu'elle croit l'attaquer » et la combattre. » (Bourd., *serm. sur l'aveugle-né.*) Vincent de Paul travailla efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi-bien qu'à l'établissement des grands séminaires. Vincent, accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit sa sainte carrière à Saint-Lazare le 27 septembre 1660, âgé de près de 85 ans. Benoît XIII le mit au nombre des bienheureux, le 13 août 1729, et Clément XII au nombre des saints, le 19 juin 1737. (Saint Vincent de Paul a laissé quelques écrits : *Regulæ seu Constitutiones communes congregationis missionis*, Paris, 1658, in-16; *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des Sœurs de la charité*, Paris, 1826, in-4; *Correspondance avec les prêtres de la congrégation de la mission et une infinité d'autres personnes*, manuscrit : *Lettre au pape Alexandre VII pour solliciter la canonisation de saint François de Sales, prince-évêque de Genève.*) Ceux qui voudront connaître plus particulièrement saint Vincent de Paul peuvent lire la *Vie* que Collet en a donnée en 2 vol. in-4, et dans l'*Abrégé* en 1 vol. in-12. On ne peut qu'admirer Vincent en lisant cet ouvrage; et, quoique ce soit le portrait d'un père fait par un enfant, il n'est point flatté. Celle qu'Abelly, évêque de Rhodez, a donnée, est aussi très intéressante et moins prolixe que celle de Collet. On y trouve des anecdotes aussi curieuses qu'authentiques, sur les apôtres de la secte jansénienne. (Il existe une autre *Vie* de saint Vincent de Paul par M. B. Capefique qui a remporté le premier prix de fondation royale à la société catholique des bons livres pour 1826.) M. l'abbé Maury a fait un *panégyrique* de ce saint, plein de feu et d'éloquence, mais qui n'a pas été imprimé. Celui de M. de Boulogne, évêque de Troyes, publié en 1822, ne le fait pas regretter. Sa congrégation ne s'est pas illustrée, comme d'autres, dans la littérature; ce n'était pas le but de son fondateur, qui savait combien la piété était préférable à la science; mais elle sert utilement l'Eglise dans les séminaires et dans les missions. Une des grandes preuves du bien qu'elle faisait,

est la haine que les impies lui portent; elle fut un des premiers objets de dévastation pendant la révolution, et son général une des premières victimes. Plusieurs ouvrages ont eu pour objet de célébrer surtout dans ces derniers temps les vertus de Saint-Vincent de Paul : nous citerons le poème de madame Gautier précédé d'une *Notice* historique. *Voyez l'Ami de la religion* du 37 avril 1833. *Voyez* sur le même saint cet intéressant recueil t. 62, p. 260, 311, 341, 344, 353, 377, 389; t. 93, p. 164, et passim; t. 65 p. 109, 352. etc. *Voy.* encore pour les détails relatifs à la translation de ce saint *l'Ami de la religion* t. 53, p. 260. 811, 341, etc.

* VINCENT (François-André), peintre célèbre, naquit à Paris le 30 décembre 1746. Son père, qui était Genevois et bon peintre en miniature, lui apprit les premiers élémens du dessin, et le plaça ensuite dans l'atelier de Vien, qui était considéré à juste titre comme le restaurateur de la peinture en France. Il devint l'émule de David, son condisciple; et leur maître ne savait à qui des deux donner la préférence. Le tableau de *Germanicus haranguant ses troupes* lui mérita le premier prix en 1768. Cet ouvrage produisit un tel enthousiasme, que l'auteur fut porté en triomphe par ses camarades. A l'instar des plus célèbres artistes, il passa à Rome pour se perfectionner, et y étudia les grands maîtres, et surtout Michel-Ange dont il était un admirateur passionné. De retour à Paris, il fut agrégé en 1777 à l'académie de peinture, et, le 27 avril 1782, il y fut reçu comme membre. Il conserva ses bons principes pendant la révolution, fut plusieurs fois dénoncé sous le régime de Robespierre; mais ses amis parvinrent à le sauver de l'échafaud, dont les terroristes l'avaient menacé. Lors de la création de l'Institut, il fut nommé membre de ce corps; Buonaparte lui conféra ensuite la croix de la Légion-d'honneur. Au retour des Bourbons, il avait été compris dans la réorganisation de l'académie des beaux-arts; mais il ne put jouir de ce nouvel honneur, et mourut en décembre 1816. Cet excellent artiste a laissé un grand nombre d'ouvrages: les principaux sont *l'Enlèvement d'Ortie; la Piscine miraculeuse*; *le Président Molé s'opposant à une sédition populaire; Zeuxis choisissant un modèle parmi les filles de Crotone; Arie et Cetus; Henri IV et Sully; la clémence d'Auguste*, etc. Vincent était en outre bon écrivain, et a, dit-on, fourni de bons articles au *Nouveau dictionnaire des beaux-arts*.

* VINCENT (Adélaïde), plus connue sous le nom de *Madame Guyard*, naquit à Paris en 1749. Son nom de famille était Labile. Elle étudia la miniature sous Elie Vincent, père du célèbre peintre François-André, et devint l'épouse de son maître. Elle reçut ensuite des leçons de peinture en pastel de la Tour. Ces ouvrages dans ce dernier genre la firent recevoir à l'académie de peinture le 31 mai 1783. Les plus connus sont un tableau de trois figures, grandes comme nature, représentant *une femme occupée à peindre et deux jeunes personnes la regardant*, et qui fut exposée, au Louvre; les *portraits* en graud de mesdames de France, et de l'infante d'Espagne, duchesse de Parme, exposés au salon de 1787 et 1789, et qui lui méritèrent le titre de peintre de Monsieur (depuis Louis XVIII). Madame Vincent avait entrepris un grand tableau dont le sujet était *la réception d'un chevalier de l'ordre de Saint Lazare par le grand-maître de cet ordre*, et qui était presque fini lorsque la révolution, l'enveloppant dans ses proscriptions, les vandales de cette époque, anéantirent son tableau. Après le règne de la *terreur*, elle reprit ses travaux, et en 1799 elle exposa encore au salon un *tableau de famille*. Son dernier ouvrage fut le *portrait du fils d'Elie Vincent*. Cette dame artiste mourut à Paris en 1803. Plusieurs de ses productions se trouvent au musée de Paris.

* VINCENT (François Nicolas), révolutionnaire, naquit à Paris, en 1767, d'un concierge d'une des prisons de cette ville. Il fit quelques études, et, au moment de la révolution, il était clerc chez

un procureur. Vincent ne tarda pas à se jeter dans le parti démagogique. En octobre 1792, il fut nommé chef des bureaux de la guerre sous le ministre Pache; cependant Beurnonville le renvoya l'année suivante; Bouchotte, qui succéda à ce général, lui accorda le poste important de secrétaire-général de la guerre. Il devint alors un des chefs les plus marquans des *cordeliers*. Ambitieux et avide, il se forma une cour, vendit des places, fit nommer son ami Ronsin général de l'armée révolutionnaire, et l'envoya contre les Vendéens. (*Voyez* RONSIN.) La folie de Vincent était telle, qu'un jour, dans une séance des *cordeliers*, il assura « qu'il n'y avait qu'un moyen de sauver » la France; c'était d'égorger un tiers de » ses habitans, » parmi lesquels il comptait en premier lieu les nobles et les prêtres. Ses dilapidations, et les déroutes continuelles des armées républicaines, commandées par l'inepte et cruel Ronsin, éveillèrent plusieurs murmures. Il fut arrêté sur la dénonciation de Philippaux, le 17 décembre 1793; mais l'ascendant de ses amis, les *cordeliers*, lui fit rendre la liberté le 2 février 1794. Pendant ce temps, il s'était formé au sein des *cordeliers* mêmes une seconde faction, celle des *athées* ou *hébertistes*, qui avait, de concert avec les *montagnards*, terrassé les *girondins*. Cette faction des hébertistes, devenue assez puissante, voulut dominer seule, et finit par succomber sous les efforts réunis des jacobins et des cordeliers, dont elle s'était séparée. Vincent qui s'était attaché à cette faction, fut entraîné dans sa chute. Il fut arrêté avec Hébert, Chaumette et autres complices, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 24 mars 1794, à l'âge de 27 ans.

VINCENT (William), savant anglais, né à Londres en 1739. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les fonctions pénibles de l'enseignement. Il devint un des chapelains ordinaires du roi, et fut placé en 1788 à la tête de son école. Il obtint, en 1801, une prébende dans l'église de Westminster, et en 1805 la cure d'Islip. Il mourut en 1815. Son principal ouvrage, sur lequel sa réputation est établie, a pour titre: *Voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate*, ou *Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre, rédigé sur le journal original de Néarque, conservé par Arrien, etc., et contenant l'histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes.* Il a été traduit en français par Billecocq, 1800, in-4, et 3 vol. in-8.

VINCENTINI. *Voyez* VALERIO.

VINCI (Léonard de), peintre, vit le jour de parens nobles, dans le château de Vinci, près de Florence, en 1445. Le coloris de ce peintre est faible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissait tellement ce qu'il faisait que souvent son ouvrage en devenait sec; mais il excellait à donner à chaque chose le caractère qui lui convenait. Un des meilleurs ouvrages de Léonard est la représentation de la *Cène de N. S.*, qu'il peignit dans le réfectoire des dominicains à Milan. Il fit un autre tableau sur le même sujet pour Henri VIII; mais l'apostasie de ce prince en fit changer la destination: on le voit aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Tongerloo, en Brabant. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par l'ordre du sénat, à orner la grande salle du conseil de Florence, et ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Quelques disputes de rivalité l'engagèrent à se rendre en France, mais étant déjà vieux et infirme; il n'y fit que très peu d'ouvrages. Il mourut vers l'an 1520 à Fontainebleau, entre les bras du roi qui l'était venu visiter dans sa dernière maladie. Il avait fait une étude particulière des mouvemens produits par les passions. Son *Traité de la peinture*, en italien, Paris, 1651, in-fol., est estimé. C'est là qu'il parle des ombres colorées, que Buffon a cru avoir aperçues le premier. (*Voyez Observations sur les ombres colorées*, Paris, 1782.) Nous avons une trad. franç. de ce traité, donnée par Chambray, Paris, 1651, in-fol. et une de 1716, in-12. (La meilleure est celle donnée par Gault de Saint-Germain, avec

des notes et observations, Paris, 1803, in-8, avec 44 pl. Nous avons encore de lui : 1° *Recueil de têtes de caractère et de charges dessinées par Léonard de Vinci, et gravées par le comte de Caylus*, Paris, 1730 ou 1767, gr. in-4 ; 2° *Dessins de Léonard de Vinci, gravées par J. Gerli, avec une explication en italien et en français*, Milan, 1784, in-fol. 3° *Collection de têtes du célèbre tableau de* la Cène *de Léonard de Vinci, dessinée par Dutertre, précédée d'un abrégé de la vie de ce grand peintre, par Gault de Saint-Germain*, Paris, 1808, gr. in-fol., avec 14 planches).

* VINDING ou VINDINGUIS (Erasme), savant danois, florissait dans le 17e siècle, et se rendit célèbre par sa profonde connaissance dans la langue grecque. Il a laissé un excellent ouvrage intitulé : *Heken*, imprimé pour la première fois dans le 11e volume des *Antiquités grecques*, par Gronovius. Vinding parle avec beaucoup de détail de tous les peuples de l'ancienne Grèce, de leurs émigrations, de leurs colonies et de leur histoire ; de la fondation des villes et royaumes de ce même pays, de leurs changemens, de leur ruine, et de la chronologie des divers princes qui y ont régné. On doit aussi à Vinding plusieurs *éditions*, et entre autres celle de la paraphrase du sophiste grec Eutecnius, sur un poème d'Oppien, qui s'est perdu, et dont le titre est la *Chasse aux oiseaux*. Cette paraphrase a été imprimée sur le manuscrit, revu par Holsten, à Copenhague, 1702, in-8. Il renferme une excellente préface sur les termes de chasse usités par les Grecs.

VINET (Elie) naquit à Viners, auprès de Barbezieux en Saintonge, en 1509. André Govéa, principal du collége de Bordeaux, l'appela dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit cette place avec un succès distingué. C'était un homme grave, infatigable au travail, et aimant tellement l'étude, que dans sa dernière maladie il ne cessa de lire et de faire des observations sur ce qu'il lisait. Ses talens pour l'éducation de la jeunesse égalaient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587, à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond et un critique habile. Ses principaux ouvrages sont : 1° *l'Antiquité de Bordeaux et de Bourg*, 1574, in-4 ; 2° celle *de Saintes et de Barbezieux*, 1571, in-4. Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. 3° *La manière de faire des solaires ou cadrans*, in-4 ; 4° l'*Arpenterie*, in-4 ; 5° des *Traductions françaises* de la Sphère de Proclus, et de la Vie de Charlemagne, écrite par Eginard ; 6° de bonnes *éditions* de Théognis, de Sidonius Apollinaris, du livre de Suétone sur les grammairiens et les rhéteurs de Perse, d'Eutrope, d'Ausone, de Florus, etc., avec des notes et des commentaires pleins d'érudition.

VINGBOONS (Philippe), architecte hollandais du 17e siècle, s'est rendu célèbre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses ouvrages ont été imprimés à La Haye, 1736, in-fol.

VINNIUS (Arnold), célèbre professeur de droit à Leyde, né en Hollande l'an 1588, mourut en 1657. On a de lui : *In quatuor libros Institutionum imperalium, Commentarius academicus et forensis*, etc., 1665, in-4. Un autre *Commentaire* sur les anciens jurisconsultes, Leyde, 1677, in-8, qui fait suite aux auteurs *cum notis variorum;* et plusieurs autres ouvrages sur la jurisprudence. On remarque dans les œuvres de Vinnius un esprit pénétrant, un jugement solide et impartial.

VINOT (Modeste), prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube d'un avocat, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses harangues et par ses poésies latines. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'histoire ecclésiastique, M. d'Hervaux, archevêque de Tours, le nomma chanoine de Saint-Gratien. On a de lui : 1° une *Traduction*, en beaux vers latins, des fables choisies de La Fontaine, conjointement avec le Père Tissard ; et d'autres *Poésies latines*, im-

primées à Troyes, en 2 petits vol. in-12, et réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas, en 1738, in-12. 2° Quelques *écrits* où l'on remarque son attachement au jansénisme. Il mourut à Tours en 1731, à 59 ans. Il faut qu'il ait joui d'une assez mauvaise réputation, puisqu'on lui a attribué le *Philotanus* de l'abbé Grécourt. (*Voyez* ce nom.)

* VINSON (L'abbé Pierre) naquit à Angoulême en 1762. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint vicaire de Sainte-Opportune, à Poitiers. Lors de la révolution, en 1791, il refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé. Après avoir été en prison plusieurs mois, il recouvra sa liberté; mais il fut bientôt contraint de fuir. Il se réfugia en Espagne, où il passa quelques années: il se rendit ensuite à Londres et forma dans cette ville un établissement d'éducation où il comptait un grand nombre d'élèves. Dans le local qu'il occupait, il avait fait construire une machine ingénieuse au moyen de laquelle il démontrait le mouvement des astres. Louis XVIII visita deux fois cet observatoire, et en témoigna sa satisfaction à l'abbé Vinson. M. Blanchard ayant publié en 1808, contre le Concordat de 1801, un ouvrage qui venait d'être condamné par le vicaire apostolique de Londres, l'abbé Vinson se déclara en faveur de l'auteur, et publia différens écrits à cette occasion. Quelque temps après la restauration, il vint à Paris réclamer auprès de M. de Blacas l'exécution de quelques promesses qu'il prétendait lui avoir été faites par le gouvernement royal pendant l'émigration. Le retour de Buonaparte, au 20 mars 1815, le fit revenir à Londres, d'où il se rendit encore à Paris, à la seconde rentrée du roi. Il commença alors à écrire contre le *Concordat* de 1801, et publia une brochure intitulée: *Le Concordat expliqué au Roi*, 1816, in-8. Cet écrit le fit traduire devant le tribunal de police correctionnelle. La procédure eut lieu à huis-clos, par respect pour le caractère dont l'abbé Vinson était revêtu; mais il n'en fut pas moins condamné par jugement du 3 septembre 1816, à trois mois de prison, 50 francs d'amende, deux ans de surveillance, et 800 francs de cautionnement, *sauf* au procureur du roi *à s'entendre pour l'exécution de ce jugement avec les supérieurs ecclésiastiques de M. Vinson.* Celui-ci avait fait paraître pendant le procès un *Mémoire justificatif*, que la police fit saisir; la Cour royale à laquelle il appela de ce jugement le confirma. Pour s'y soustraire, l'abbé Vinson retourna de nouveau à Londres. Quand il crut cette affaire oubliée, il revint à Paris; mais il y vécut ignoré, et succomba à une longue maladie, le 17 septembre 1820, à l'âge de cinquante-huit ans. On a de lui: 1° *Réflexions critiques*, ou *Lettre à M. de Calonne, auteur du Tableau de l'Europe*, avec cette épigraphe: *Tu vero repulisti et despexisti, distulisti Christum tuum*, Londres, 1776; 2° *Etrennes royales, historiques, politiques et littéraires*, ibid., 1798; 3° *La Foi couronnée*, ou *le nécessaire des pasteurs catholiques, morts pour la cause de J. C. pendant la révolution de France, poème en cinq chants, avec des notes historiques*, ibid., 1799, in-12; 4° (avec M. de Châteaugiron), *le Mercure de France*, ou *Recueil historique, politique, et littéraire*, ibid., 1800-1801. Cet ouvrage périodique cessa de paraître au bout de quinze mois; 5° *Ode patriotique sur la campagne des alliés et la prochaine restauration des Bourbons.* ibid., février 1814; 6° *Cantate sur la révolution qui vient de s'opérer à Bordeaux en faveur des Bourbons*, ibid, 1814; 7° *Ode adressée aux Français, pour éloigner à jamais la discorde, à l'occasion de la fête donnée à S. M. par la ville de Paris*, Paris, août 1814; 8° *Adresse aux deux chambres en faveur du culte catholique et au clergé de France*, ou *Pensez-y sans religion, point de gouvernement*, ibid., Eberhart, 1815, in-8; 9° *Lettres et pensées d'Atticus*, ou *solution de cette question*: Quel est le meilleur et le plus solide des gouvernemens? *ouvrage politique et religieux, par un membre du parlement britannique*, quatrième édition, ibid., Eberhart, 1815, in-12. Quoique

dans cet écrit on attribue les *Lettres d'Atticus* à un membre du parlement anglais, et que l'*Avis* de l'éditeur soit signé *l'abbé Vinson*, il parait que ces lettres appartiennent à celui-ci, et qu'elles ont paru successivement dans le *Mercure de France*. On trouve dans ce livre, outre lesdites *Lettres*, *Le Concordat expliqué*, *Pensées d'Atticus*, *une dédicace à Louis XVIII*, datées de Londres, 1811 ; 10° *Le Concordat expliqué au roi, suivant la doctrine de l'Eglise et les réclamations canoniques des évêques légitimes de France, suivi du précis historique de l'enlèvement de N. T. S. P. le pape Pie VII, de ses souffrances, de son courage, et des principaux événemens de sa captivité*, Paris, avril 1816, in-8; 11° *Mémoire justificatif*, ibid. 1816, in-8 ; 12° *Appel au tribunal de l'opinion publique*, ou *Recueil des jugemens et pièces relatives au procès entre M. Jacquinot de Pampelune, procureur du roi, et l'abbé Vinson, à l'occasion d'un ouvrage intitulé : le Concordat expliqué au roi*, ibid., 1816, in-8° ; 13° *Lettre au propriétaire-rédacteur du soi-disant Ami de la religion et du roi*, ibid,, 1818. C'est une réponse amère aux sages critiques de ce journal sur le *Concordat expliqué au roi* et sur l'*Adresse aux deux chambres*, (*voyez* l'*Ami de la religion et du roi*, t. 5, pages 329 et 245, et t. 8, pages 1re et 81). On attribue encore à l'abbé Vinson : 14° *Les Quatre âges*, poème dont il n'a publié que les premiers chants ; et 15° une *Epître à mon honneur*.

VINTIMILLE (Charles-Gaspard-Guillaume de), d'une des plus anciennes familles de France, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, et de Paris en 1729. Il gouverna son diocèse avec zèle et avec douceur. Il fut le premier à rire des satires que les partisans du diacre Pâris publièrent contre lui. Exempt des passions qui empoisonnent le cœur, il conserva une santé ferme jusqu'à l'âge de 94 ans, et mourut en 1746.

* VINTIMILLE (François-Marie-Fortuné de), issu d'une illustre famille établie en Provence, et originaire d'Italie, entra dans l'état ecclésiastique, et devint aumônier du roi, grand-vicaire de Soissons, abbé de l'Ile-Dieu, et enfin évêque de Carcassonne en 1788. Il remit alors son abbaye. A la fin de 1790 il adhéra à l'*Exposition des principes sur la constitution civile du clergé*, par les évêques députés à l'assemblée nationale, et préféra sortir de France, plutôt que de prêter le serment. Il se retira d'abord en Italie, passa ensuite à Rome, puis se rendit en Allemagne, séjourna quelque temps en Bavière et en Autriche, et se fixa en Angleterre. Il adhéra aussi à la lettre écrite au pape le 26 mars 1802, par M. le cardinal de Montmorency et par cinq autres évêques, et il signa en 1803 les *réclamations* adressées au souverain pontife par 36 évêques français qui n'avaient pas voulu donner la démission de leur siége, lors du concordat ; mais loin de vouloir porter le trouble dans les consciences de ses diocésains, il déclara autoriser le nouvel évêque à exercer ses fonctions. Il a persévéré jusqu'à la fin dans ce plan de conduite, a refusé de signer la lettre écrite au pape en 1816, mais n'a jamais fait d'acte d'opposition. Après la restauration il entra en France, et vint à Paris, où il mena une vie très retirée, recevant du roi, comme tous les anciens évêques, une pension de 12 mille francs. Il a succombé à une maladie douloureuse le 6 août 1818.

VIO (Thomas de), célèbre cardinal, plus connu sous le nom de *Cajetan*, naquit à Gaëte, dans le royaume de Naples, en 1469. L'ordre de Saint-Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit et par son savoir, devint docteur et professeur en théologie, puis procureur-général de son ordre, et enfin général en 1508. Il rendit des services importans au pape Jules II et à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit, l'année suivante, son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther ; mais son zèle et son éloquence ne purent ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé en 1519 à l'évêché de Gaëte, il fut envoyé légat

en Hongrie l'an 1523. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome, où il mourut en 1534, à 67 ans. Malgré les affaires importantes dont il était chargé, il s'était fait un devoir de ne passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, imprimés à Lyon en 1639, en 5 vol. in-fol. Ouvrage très savant, mais où l'on trouve des opinions singulières. La liberté qu'il s'est donnée de déroger dans beaucoup d'endroits à la lettre de l'histoire sainte, pour recourir à des explications allégoriques, a servi d'exemple et de prétexte à des gens qui n'avaient ni son savoir, ni la droiture de ses intentions, et qui par-là ne se sont pas contenus dans les mêmes bornes. Il écrivait d'ailleurs avant le concile de Trente, et le décret si formel contre les interprétations arbitraires de ce livre divin. 2° *De auctoritate papæ et concilii, sive Ecclesia comparata*, traité qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là : Jacques Alain en fit la critique par ordre de la faculté de théologie de Paris. 3° Des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, qu'on trouve dans les éditions de cette Somme de 1541 et 1612. Ils furent imprimés à Rome en 1570, mais avec des retranchemens; on y a joint ses *Traités sur diverses matières.*

* VIOMÉNIL (Joseph-Hyacinthe Du Houx, marquis de), maréchal de France, né en 1734 à Ruppe en Lorraine, fit ses premières armes sous les yeux de son père en 1747, et se trouva à la bataille de Laufelt et au siége de Berg-op-Zoom. Après avoir terminé son éducation à Lunéville dans l'école des Cadets, qui avait été formée par Stanislas, il combattit dans la guerre de sept ans sous les ordres du général Chevert, dont il était aide-de-camp, et obtint, à la suite d'une action d'éclat, à l'âge de vingt-six ans, la croix de Saint-Louis. Devenu bientôt colonel de la légion de Lorraine, il suivit le maréchal Dev .ux dans les campagnes de la Corse, pendant lesquelles il mérita le grade de maréchal de camp. C'est avec ce grade qu'il passa dans les Etats-Unis d'Amérique, où il soutint avec sa brigade les prétentions des Américains : il se signala surtout par la prise d'York et de Glocester. De retour en Europe, il fut nommé en 1789 au commandement de la Martinique, colonie dans laquelle il rétablit l'ordre, et ne revint en France qu'en 1790. Vioménil ne tarda pas quitter sa patrie, et se rendit à l'armée de Condé dont il commanda souvent l'avant-garde. Sa valeur se montra tout entière, en 1793, au combat de Bodenthal et au combat des lignes de Wissembourg. Il seconda, la même année, le duc d'Enghien à l'affaire de Bersthein et à celle d'Oberkambach. Peu après, il montra quels efforts il voulait faire pour la cause des Bourbons, quand il forma lui-même un régiment de son nom. Aussi, lorsqu'un jour, sous la restauration, il était à Chantilly, et qu'il offrit au prince de Condé son bras pour se promener, celui-ci, qui connaissait et appréciait ses services, lui dit : « Ce n'est pas la pre-» mière fois que vous me soutenez. » Après le licenciement de l'armée de Condé, Vioménil servit en Russie comme lieutenant-général. Le successeur de la czarine, mécontent de l'attachement qu'il manifestait pour le dernier roi de Pologne, l'en punit en lui ordonnant d'aller prendre le commandement de la ligne de Petro-Pawlowsk, en Sibérie. L'empereur Paul Ier ne le laissa que 7 mois dans ce lieu d'exil, lui donna ensuite, avec le grade de général de cavalerie, le commandement d'une armée de plus de 40,000 hommes, et l'envoya, dans les îles de Jersey et de Guernesey, à la tête d'un corps destiné à seconder les efforts des royalistes de la Vendée. La mort du prince de Waldeck laissant vacant le commandement en chef des troupes du Portugal, Vioménil en fut chargé, et il conserva jusqu'à sa mort le titre de maréchal-général des troupes portugaises. Il demeura en Portugal aussi long-temps qu'il crut être utile à la maison de Bragance. Il se rendit ensuite en Angleterre, où il resta jusqu'à la rentrée des Bourbons en France. Nommé pair, il fut bientôt obligé de contribuer à la dé-

fense de sa patrie menacée par le retour de Buonaparte. Il organisa les volontaires royaux à Vincennes, accompagna le roi à Gand, et revint à Paris avec lui. Nommé au commandement de la 11e division militaire, puis au gouvernement de la 13e, il reçut pour prix de ses services le bâton de maréchal, avec le diplôme de chevalier des ordres du roi. Ce brave général est mort dans le mois de mars 1827.

VIONNET (George), jésuite de Lyon, d'un caractère aimable, était un bon littérateur, et un poète faible. Nous avons de lui une tragédie de *Xerxès*, en 5 actes et en vers, 1749; et quelques poésies latines sur différens sujets. Il termina sa carrière en 1754, à 42 ans.

* VIOT (Marie-Anne-Henriette PAYAN DE l'ESTANG, baronne de), dame savante, née à Dresde en 1746, de parens peu fortunés, fut aussi connue sous les noms d'*Antremont* et de *Bourdic*. Amenée en France à l'âge de quatre ans, elle y reçut une excellente éducation. A treize ans, elle épousa le marquis d'Antremont, qui la laissa veuve trois ans après. Elle continua ses études et apprit l'allemand, l'anglais, le latin et l'italien; elle cultivait aussi les arts, et était une fort bonne musicienne. Cependant c'était à la poésie qu'elle consacrait plus volontiers ses loisirs. Elle épousa en secondes noces le baron de Bourdic, major de la ville de Nîmes, et fut reçue à l'académie de cette ville en 1782; honneur que lui méritèrent son *Ode au silence*, et son *Eloge de Montaigne*, qui était son auteur favori. S'étant mariée en troisièmes noces à M. Viot, administrateur des domaines, elle vint s'établir à Paris, où sa maison fut fréquentée par les beaux esprits de la ville. Madame Viot avait la taille élégante, mais la figure peu jolie, ce qui lui faisait dire en plaisantant: « L'archi- » tecte a manqué la façade. » On cite d'elle plusieurs réparties ingénieuses, et des pensées philosophiques, et on rappelle entre autres celle-ci : *Ce n'est pas l'homme qui sort de la vie qu'il faut plaindre; il ne pleure qu'en y arrivant*. Madame Viot ne survécut pas longtemps à son amie madame du Bocage; s'étant rendue à Bagnols, département du Gard, elle succomba à une fièvre inflammatoire, le 7 août 1802, à l'âge de 56 ans. Elle a laissé, outre son *Eloge de Montaigne*, et l'*Ode au silence*, des poésies légères, où l'on remarque l'*Été*; *la Romance de la fauvette*; *l'Epître à M. de la Tremblaye, sur son voyage en Grèce*; *la Forêt de Brama*, opéra reçu, mais non représenté, etc. Ses vers ont de la facilité, de la grâce, et prouvent beaucoup d'esprit.

* VIOTTI (Jean-Baptiste), célèbre violoniste, né à Fontaneto, près de Turin, en 1755, reçut de son compatriote Pugnani les premières leçons de son art. A 12 ans, il traversa avec lui la France pour se rendre à Londres, revint ensuite dans la capitale du Piémont et composa à 14 ans un concert qui annonçait ce qu'il serait un jour. A 22 ans il parcourut de nouveau avec Pugnani presque toutes les cours du Nord de l'Europe: Viotti vint seul à Paris. Il débuta avec éclat au *Concert spirituel* en 1782, et en moins de 10 ans, ses ouvrages se répandirent dans toute l'Europe. Il se rendit à Londres en 1792, et il y obtint également les plus grands succès. Il fit encore plusieurs voyages à Paris en 1802, 1814 et 1818, et mourut en Angleterre en 1824. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* gravés pour le violon, des *concerto*, *symphonies*, *duo*, *sérénades*, *trio*, *quatuors*, etc. Il a donné aussi des *divertissemens*, *concerto* et *sonates* pour le piano.

VIPERANI (Jean-Antoine), chanoine de Girgenti, puis évêque de Giovenazzo en 1588, est auteur : 1° d'une Poétique; 2° de Poésies latines; 3° d'un traité *De summo bono*; 4° *De obtenta Portugalia a rege catholico Philippo Historia*; 5° *De rege et regno*; 6° *De scribenda historia*; 7° *De Consensu disciplinarum*. Ces ouvrages ont été imprimés à Naples, 1606, 3 vol. in-fol. Ils eurent du succès. L'auteur mourut en 1610.

VIRET (Pierre), ministre calviniste, né à Orbe en Suisse, l'an 1511, s'unit avec Farel, pour aller prêcher à Genève les erreurs de Calvin. Les Genevois les

ayant écoutés avec avidité, chassèrent les catholiques de la ville en 1536. Viret fut ensuite ministre à Lausanne et dans plusieurs autres villes. Il mourut à Pau en 1581, à 60 ans. Le fanatisme lui avait donné une espèce d'éloquence; mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin et en français: 1° *Opuscula*, 1553, in-fol.; 2° *Disputations sur l'état des trépassés*, 1552, in-8; 3° *La Physique papale*, 1552, in-8, à laquelle les crocheteurs du parti calviniste ont fort applaudi, ainsi que sa *Nécromancie papale*, Genève, 1553, in-8.

VIRGILE, (Publius-Virgilius-Maro), surnommé *le Prince des poètes latins*, naquit à Andès, village près de Mantoue, l'an 70 avant J. C., d'un potier de terre. Sa muse s'était d'abord exercée dans le genre pastoral. Ce poète rétabli par Auguste dans son patrimoine, d'où il avait été chassé par la distribution faite aux soldats vétérans des terres du Mantouan et du Crémonais, composa sa première Eglogue pour remercier son bienfaiteur. Il finit ses *Bucoliques* au bout de trois ans; ouvrage distingué par les grâces simples et naturelles, par l'élégance et la délicatesse, et par la pureté de langage qui y règnent, que Fontenelle a critiqué avec plus de suffisance que de raison. On peut dire que le censeur n'a point eu une juste idée de l'églogue: « Son » *Discours sur l'églogue*, dit un sage » littérateur, n'est qu'une apologie de » ses propres églogues; il ne veut point » qu'il y soit question de brebis et de » chèvres; selon lui on ne doit y parler » que d'amour, et encore d'une espèce » d'amour beaucoup plus commune dans » les romans que dans la nature; c'est à » cela que se réduisent ses critiques, ses » préceptes, ou plutôt tous ses sophis- » mes. » Peu de temps après, Virgile entreprit les *Géorgiques*, poème le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la poésie latine. Il y a des descriptions et des épisodes d'une beauté inimitable, et de grandes connaissances physiques, agronomiques et astronomiques. On voit, malgré quelques erreurs, que ces sciences étaient beaucoup plus avancées que les modernes ne paraissent le croire. Ces différens ouvrages lui acquirent les suffrages et l'amitié d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. Sa gloire lui fit des jaloux, à la tête desquels étaient Bavius et Mævius. Il ne paraît pas qu'il en tira d'autre vengeance que ce vers de la 3e églogue:

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi!

Virgile avait attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique:

Nocte pluit tota: redeunt spectacula mane:
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connaître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle; personne se déclara. Bathille, profitant de ce silence, se fait honneur du distique, et en reçoit la récompense. Le dépit de Virgile lui suggéra une idée heureuse: ce fut de mettre au bas du distique ce vers:

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores;

et le commencement du suivant,

Sic vos non vobis,

répété quatre fois. L'empereur demanda qu'on en achevât le sens; mais personne ne put le faire, que celui qui avait enfanté le distique. Bathille devint la fable de Rome, et Virgile fut au comble de sa gloire, surtout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Il employa onze ans à la composition de cet ouvrage; mais voyant approcher sa fin, sans avoir pu y faire les changemens qu'il méditait, il ordonna qu'on le jetât au feu; ordre rigoureux qui heureusement ne fut point exécuté. Il mourut à Brindes en Calabre, le 25 septembre de l'an 19 de J.-C., à 51 ans, en revenant de Grèce avec Auguste. Son corps fut porté près de Naples; et on mit sur son tombeau ces vers qu'il avait faits en mourant:

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope: cecini Pascua, Rura, Duces.

Auguste se délassait quelquefois par la lecture de *l'Enéide*. On sait l'impression que fit sur l'empereur et sur Octavie l'éloge du jeune Marcellus, placé avec tant d'art dans le 6e livre. Octavie s'évanouit à ces mots: *Tu Marcellus eris*; et vou-

lant marquer sa reconnaissance et son admiration au poète, elle lui fit compter dix grands sesterces pour chaque vers; ce qui montait à la somme de 32,500 fr. Si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, et la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poètes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs; encore dans ces endroits-là même est-il décent et réservé dans ses expressions. Et quand au dernier article, il paraît que c'était une folie passagère que lui-même se reproche comme telle :

O Corydon, Corydon, quam tedementia cepit!

C'est sans doute cet éloignement habituel des passions énervantes et dégradantes qui lui a conservé ce noble enthousiasme qui semble franchir quelquefois le séjour de la moralité, pour prodiguer des idées sublimes et ravissantes, pour unir des connaissances très variées à l'élégance et à la douceur de stile, à la force et à la justesse des expressions, à la beauté et à la magnificence des images; et rassembler tout cela dans un plan infiniment ingénieux, clair et méthodique, où l'ordre ne nuit point au génie, et où le génie ne produit point de désordre, où les idées les plus vastes n'ont rien de monstrueux et de gigantesque, et où les plus petites ne sont pas sans dignité et sans grâces. Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homère, qu'il l'ait imité dans le plan de son poème, et qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son ouvrage, il est cependant bien difficile de ne pas le placer au dessus du poète grec; et il n'y a guère que quelques hellénistes qui croient relever leur science grammaticale, en exaltant par dessus tout un ouvrage écrit dans une langue dont ils se piquent d'entendre seuls les finesses, et de saisir les beautés (*voyez* HOMÈRE). Ce qui doit sans balancer faire donner la palme à Virgile, c'est la variété de ses talens, l'étendue et la souplesse de son génie qui l'a fait exceller dans deux autres genres de poésie, dans lesquels le poète grec n'a rien produit. La santé de Virgile avait toujours été faible et chancelante; il était sujet aux maux d'estomac et de tête, et aux crachemens de sang : aussi mourut-il au milieu de sa carrière. Il ordonna par son testament, qu'on laissât son poéme tel qu'il était, au cas qu'on le sauvât des flammes, et l'on eut cette attention : de là vient qu'on trouve tant de vers imparfaits dans l'*Enéide* (*voyez* DIDON, ÉNÉE). L'auteur de cet ouvrage unique mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à l'empereur même. On a fait des ouvrages de ce poète un grand nombre de belles éditions, dont le détail nous conduirait trop loin. (On trouvera les plus amples renseignemens bibliographiques sur Virgile dans la *notice* de Heyne, revue par M. Barbier, et dans la nouvelle édition de Virgile, publiée dans la Collection de M. Le maire. Le même *Commentaire* a été reimprimé par les soins de M. Amar dans sa Collection des *Classiques latins*, publiée chez Gosslin, 1824, 5 vol. in-8 et in-12. Nous citerons aussi le travail de Larue sur ce poète, celui de M. Tissot qui a pour *titre : Etudes sur Virgile* celui de M. Genisset, professeur à la faculté des lettres de Besançon, qui est intitulé : *Examen oratoire des Bucoliques de Virgile*. On en a fait aussi plusieurs traductions françaises en prose, entre lesquelles on distingue celle de l'abbé Desfontaines; celle dite des quatre professeurs, de M. Réné Binet, de M. Mollevault et de M. Morin. L'abbé Delille, M. Gaston, M. Mollevault, ont donné des traductions en vers de l'Enéide. Lefranc de Pompignan et l'abbé Delille ont traduit les Géorgiques; les Bucoliques ont été traduites par MM. de Langeac, Willodon, Millevoye, Tissot, et Gindre de Mansy. La meilleure traduction de l'*Enéide* en vers, est celle en italien, d'Annibal Caro.)

VIRGILE, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi Pepin le goûta tellement, qu'il le retint pendant quelque temps auprès de lui, et lui donna des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Bavière : Virgile fut élevé à la prêtrise et se fixa à Saltzbourg.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, le déféra au pape Zacharie, comme enseignant des erreurs, entre autres, « qu'il » y avait un autre monde, d'autres hom- » mes sous la terre, un autre soleil, une » autre lune. » *Quod alius mundus et alii homines sub terra sint, seu alius sol et luna.* (Bibliothèque des Pères, dans les lettres de saint Boniface, et lettre 10 du tome 6e des conciles.) Zacharie répondit qu'il fallait le déposer s'il persistait à enseigner de semblables erreurs, et ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres d'Alembert, ont conclu ridiculement de là, que Zacharie condamnait le sentiment de ceux qui admettaient des antipodes; car il ne s'agissait en aucune manière d'antipodes dans l'imputation de saint Boniface, mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendaient point d'Adam, et qui n'avaient point été rachetés par J. C.; et c'est ce qui pouvait être condamné. (*Voyez* le cardinal Baronius sous l'an 784, n° 12, et les *Mémoires* de Trévoux, janvier 1708, page 136; — *Recherches sur l'origine des découvertes*, etc., par Dutens, tome 1, page 204; la savante dissertation du Père Patuzzi: *De sede inferni*, cap. 12; et l'article Léger-Charles Decker dans ce Dictionnaire.) Il est vrai que quelques auteurs, entre autres Bède (*lib.* 4, *de Princ. philos.*) ont soutenu que la terre n'était pas sphérique; mais cette erreur philosophique qui n'influait en rien sur la foi, n'a pas été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au 15e siècle, comme l'a prétendu Montfaucon, dans la préface de son édition de Côme l'Egyptien. Jean Philoponon, philosophe du 17e siècle, dans son traité de la *Création du Monde* (liv. 3, chap. 13) a démontré que saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase, et la plupart des saints Pères croyaient que la terre était sphérique. Il est même fait mention des antipodes dans saint Hilaire (*in Ps.* 2, *n.* 23), dans Origène (*lib.* 2, *de Princip. c.* 3). Quoi qu'il en soit, il y a toute apparence que Virgile se justifia à Rome, puisque, selon l'opinion la plus accréditée, il fut élevé peu de temps après sur le siége de Saltzbourg. Le Père Pagi soutient que ce fut en 746; mais il est plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Virgile planta la foi dans la Carinthie, établit Modeste premier évêque de ce pays, mourut saintement en 784, et fut solennellement canonisé en 1233, par le pape Grégoire IX. Marc Hansizius (*Germania sacra*, tome 2, *Augustæ Vindelicorum*, 1729, page 84) prouve contre le Père Pagi, que le prêtre Virgile dont il s'agit dans la lettre de saint Boniface, n'est pas différent de celui qui devint archevêque de Saltzbourg.

VIRGILE. *Voyez* Polydore.

VIRGINIE, jeune fille romaine dont Appius-Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle serait remise à Marcus-Claudius, avec lequel il s'entendait, jusqu'à ce que Virginius son père fût de retour de l'armée. Ce vieillard ayant été averti de la violence qu'on voulait faire à sa fille, vint à la hâte à Rome, et demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher: « Ma chère » Virginie, lui dit-il, voilà enfin tout » ce qui me reste pour te conserver » l'honneur et la liberté! » Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur et la laisse expirante: action atroce, mais qui prouve le prix de la pudeur et de la continence, même chez les païens. Il s'échappe de la multitude, et vole dans le camp avec 400 hommes qui l'avoient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le père, prirent les armes, et marchèrent à Rome, où elles se saisirent du Mont Aventin. Tout le peuple, soulevé contre Appius, le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opius, autre décemvir qui était à Rome, et qui avait toléré le jugement tyrannique de son collègue, se donna la mort; et Marcus-Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs, l'an 449 avant

J. C. (*Virginie* a fourni le sujet d'une tragédie à Campistron, à Laharpe, au célèbre Alfiéri, poète italien; elle a été imitée par M. Guiraud.)

* VIRIATES, général des Lusitaniens en Espagne, vivait vers l'an de Rome 600. Il n'était que simple soldat lorsque ses compatriotes le proclamèrent pour leur chef dans leur révolte contre les Romains. Il battit successivement Vetilius, le préteur Plautius, et Claudius Unimanus, qu'il fit prisonniers. Le consul Quintus Fabius Maximus, père du jeune Scipion, vint se mesurer avec Viriates; mais il mourut sans avoir obtenu sur lui aucun avantage; son successeur Servilianus, défait à son tour, fut contraint d'entamer des négociations avec le général lusitanien, qui, par la ratification du traité, fut reconnu l'ami et l'allié du peuple romain. On croit que les limites des nouveaux domaines de Viriates comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, qui devait être la capitale de son royaume, était située près des rives de l'Anas, aujourd'hui Guadiana. La république romaine, honteuse du traité qu'elle venait de conclure, eut la perfidie de le rompre par le plus indigne attentat. Quintus-Servilius Cépion, gouverneur de l'autre partie de l'Espagne, désespérant de vaincre Viriates, le fit assassiner l'an 140 avant J. C. Viriates ne permettait pas qu'aucun soldat gardât l'entrée de sa tente, afin que chacun d'eux eût auprès de lui un libre accès. Cette noble sécurité causa sa perte. A minuit, au moment où, sans être désarmé, il se mettait à table, des traîtres lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Cet homme, que les Romains appelaient *brigand*, avait toutes les qualités d'un grand homme et d'un grand guerrier: sobre, chaste, justice, bienfaisant, il était également adoré et de ses troupes et de ses peuples.

* VIRIEU (F.-H., comte de), d'une famille illustre du Dauphiné, était colonel du régiment de Limousin au moment de la révolution. Nommé député aux états-généraux par la noblesse du Dauphiné, il demeura d'abord fidèle à ses mandataires, qui prescrivaient le vote par tête à tous les députés de cette province. Il se réunit ensuite au tiers-état, se rangea tantôt du côté des patriotes, tantôt de celui des royalistes, et finit par être rejeté des deux partis. Le 13 juillet 1789, au moment où la cour appelait des troupes près de Paris, il proposa de renouveler le *serment du Jeu de Paume*. Il s'opposa le 28 à l'Etablissement du comité des recherches; et dans la séance de la nuit du 4 août, lors de la question relative à l'abandon des priviléges, il s'écria « qu'il apportait aussi » son moineau sur l'autel de la patrie, et » proposait la destruction des colom- » biers. » Il prononça le 20 un discours en faveur d'une *déclaration* des *droits de l'homme*, pour qu'elle fût placée à la tête de la constitution. Le 7, il parla en faveur des chambres et du *veto absolu* à accorder au roi, et soutint toujours avec force cette dernière opinion. Le 27 avril 1790, il fut nommé président, prêta le serment civique, et le lendemain il envoya sa démission. Le 17 mai, il présenta un projet sur les monnaies de cuivre; le 31, il s'éleva contre les calomnies que des pétitionnaires payés et quelques membres de l'assemblée dirigeaient contre les officiers. Enfin, après avoir signé les protestations des 12 et 15 septembre 1791, il sembla disparaître de la scène politique. Il se trouvait à Lyon lors des troubles de cette ville. Soit que Virieu eût modéré ses opinions, soit qu'il s'attachât à la meilleure cause, il s'unit aux habitans révoltés contre la Convention nationale. Après la prise de cette ville, il fut arrêté et condamné à mort par ordre de Collot-d'Herbois, ou, selon d'autres, il périt en cherchant à se frayer un chemin à travers les assiégeans pour gagner la fuite.

VIRINGUS ou VAN-VIERINGEN (Jean Wautier), né à Louvain en 1539, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, et obtint ensuite la première chaire de médecine, qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22

ans. Devenu veuf en 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'en 1593; il devint ensuite chanoine d'Arras. Sa piété, son zèle pour les anciens usages de l'Eglise et ses talens lui méritèrent la confiance et l'estime des archiducs Albert et Isabelle, dont il fut chapelain. On a de lui : 1° un *Abrégé du théâtre anatomique* de Vesal, en flamand, Bruges, 1569, in-4; 2° *De jejunio et abstinentia medico-ecclesiastici libri quinque*, Arras, 1597, in-4, avec cette double épigraphe : *Qui abstinens est, adjiciet vitam*, Eccli. 3°; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippoc.

VIRSUNGUS. *Voyez* WIRSUNG.

VISCH (Charles de), de l'ordre de Cîteaux, natif de Bulscamp, près de Furnes, enseigna la théologie dans le monastère des Dunes à Bruges, y fut élu prieur en 1646, et y mourut le 11 avril 1666. On a de ce religieux plusieurs ouvrages qui ont demandé bien des recherches: 1° *Bibliotheca ordinis Cisterciensis*, Douay, 1649; Cologne, 1656, in-4; assez estimée, quoique écrite d'un stile plat et incorrect; 2° *Vitæ BB. Eberardi de Commeda, et Richardi de Frisia*, Bruges, 1655. Ces deux saints étaient de l'ordre de Cîteaux; le premier est mort l'an 1191, le second l'an 1266. 3° *Histoire de plusieurs monastères* de son ordre; 4° une *édition* des *OEuvres* d'Alain de Lille, Anvers, 1653, in-fol.

VISCLEDE (Antoine-Louis CHALAMONT de la) naquit à Tarascon, en Provence, en 1692, d'une famille noble, et mourut à Marseille en 1760, à 68 ans. Il remplit avec distinction, pendant plusieurs années, la place de secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit, il en avait très peu dans le caractère; et on trouve peu d'hommes de lettres qui aient eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation était intéressante, son commerce sûr et utile à ceux qui en jouissaient. M. de Belzunce, ce saint et zélé évêque de Marseille, se plaisait dans sa compagnie, et se divertissait beaucoup par les *impromptu* dans lesquels de la Visclède excellait. Pour mettre son talent à l'épreuve, on lui proposait les sujets les plus arides, et qui prêtaient le moins à l'imagination. Un jour on le somma de faire sur-le-champ, en l'honneur d'un père récollet qui se trouvait présent, un poème épique sur le *tibi*, petite pièce d'ivoire qui sert à attacher le manteau de ces religieux. Il fit aussitôt ce début :

Je chante ce saint gueux, dont l'orgueil séraphique,
Dédaignant du crochet l'usage tyrannique,
Et cherchant dans l'ivoire un ornement nouveau,
D'un *tibi* triomphant décora son manteau.

Le Père récollet, homme de bon jugement, fut le premier à rire de la saillie, et dit : *Voilà un poème qui détruit par le fondement notre ordre, bâti sur l'humilité! Oh non*, reprit le poète, *je le prends seulement par la gorge*. La Visclède est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. Ses ouvrages sont : 1° des *Discours académiques*, répandus dans les différens recueils des sociétés littéraires de la France. Ils sont bien pensés et bien écrits; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions. 2° Des *Odes* morales, dignes d'un poète philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet l'*Immortalité de l'âme*, les *Passions*, les *Contradictions de l'homme*. 3° Diverses pièces de poésie manuscrites, et quelques autres imprimées dans ses *OEuvres diverses*, publiées en 1727, en 2 vol. in-12.

VISCONTI (Matthieu), deuxième du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfans mâles, en 1355, ses deux frères partagèrent sa succession. Bernabo régnait dans Milan, tandis que Galéas régnait à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laissant pour fils Jean-Galéas, qui lui succéda. Ce Galéas forma le projet de s'emparer de la succession de son oncle, et réussit à l'emprisonner avec ses deux fils. Dès lors il étendit sa domination sur tout le Milanais. L'an 1395, il obtint de Wenceslas, roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte de *Vertus*, qu'il avait porté jusque là, du chef d'Isabelle de France,

sa première femme, de laquelle il eut une fille unique (Valentine), mariée à Louis, duc d'Orléans. Il termina sa carrière en 1402, laisant de sa seconde femme, Jean-Marie et Philippe-Marie. Le premier gouverna Milan comme Néron régnait à Rome. Il faisait dévorer par des chiens les malheureux qui lui avaient déplu. Ses peuples l'assassinèrent en 1414. Philippe-Marie, qui régnait à Pavie, devenu souverain de tout le Milanais, laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille (Blanche-Marie) qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan, malgré le duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mère. Telle fut la source des guerres du Milanais, qui fut pendant long-temps le tombeau des Français.

* VISCONTI (Ennius-Quirinus), célèbre antiquaire, né à Rome en 1752, de J. B. Visconti, savant distingué, doit être mis au premier rang parmi les enfans célèbres; et il y a cela de remarquable dans cette précocité qu'elle ne nuisit pas aux développemens de ses facultés, et qu'il fut un homme très instruit dans l'âge où ces célébrités prématurées sont devenues des médiocrités. Ses *programmes* imprimés (*Experiment. domestic. institut.* etc. Rome, 1762, in-4, et *Specimen alterum domestic. institut.* ibid., 1764, in-4.) ont consacré le souvenir des examens publics que son père, qui s'était chargé seul de son éducation, lui fit subir à 10 ans et à 12. A dix ans il possédait à fond l'histoire sacrée et profane, la numismatique, la chronologie, la géographie et la géométrie; à douze ans il pouvoit répondre aux questions les plus profondes sur la trigonométrie, l'analyse et le calcul différentiel. Il traduisait aussi les poètes grecs en vers. Il fit imprimer, à treize ans, sa traduction en vers italiens de l'*Hécube d'Euripide*, qui fut suivie de celle des *Olympiques de Pindare*. Le jeune Visconti avait été nommé en 1771 par Pie VI son camérier d'honneur et bibliothécaire du Vatican. Sa répugnance à entrer dans les ordres lui fit retirer ces places; mais le prince Sigismond Chigi lui avait ouvert l'entrée de son palais et l'avait fait son bibliothécaire. Cependant dès l'année 1779 Visconti était devenu le collaborateur de son père à la description du musée Pio-Clémentin. Cinq ans plus tard il demeura chargé seul de cet immense travail dont le premier vol. avait paru en 1782, sans que le frontispice annonçât que le jeune Ennius y avait pris part. Le 2e vol. que celui-ci publia en 1784 eut un grand succès: alors Pie VI lui rendit ses pensions avec le titre de conservateur du musée du capitole. Quelque immense que fût ce travail, Visconti publia en outre une foule d'autres écrits qui contribuèrent aussi à sa gloire et à l'avancement de la science archéologique. Lors de l'invasion de Rome par les Français (1797), Visconti fut nommé ministre de l'intérieur: il remplit ces fonctions pendant deux mois, et devint ensuite l'un des cinq membres du gouvernement consulaire (1798). Une réélection des consuls le rendit à ses occupations scientifiques; mais, lorsque les Napolitains entrèrent à Rome (nov. 1798), il fut obligé de s'enfuir à deux reprises différentes. Il vint en France, débarqua à Marseille, fut nommé l'un des administrateurs du musée des antiques, et des tableaux qu'on commençait à établir au Louvre. Il eut en outre le titre de professeur d'archéologie à ce même musée, et fut membre de l'Institut. Lorsque les Français enlevèrent de l'Italie les plus beaux monumens, il les suivit à Paris, et donna sur ces objets précieux des *Notices courtes* et précises dans la belle *collection* intitulée: le *Musée français*. Buonaparte l'avait chargé de diriger l'entreprise de la magnifique Collection de l'*Iconographie* qui a paru depuis et qui est un monument. Ce n'est pas non plus un des moindres titres de gloire de Visconti que d'avoir été appelé en 1817 par les Anglais, pour faire l'estimation des sculptures du Parthénon transportées d'Athènes par Lord Elgin. La mort enleva ce savant le 7 février 1818. On lui doit: 1° *Il museo pio Clementino*, Rome, 1782-98, 6 vol. in-folio: ouvrage bien exécuté et peu commun en France, auquel on joint un 7e vol.,

publié à Rome en 1808, sous le titre de *Museo Chiaramonti*, qui renferme des monumens de tous genres. 2° *Osservazioni su due musaici antichi istoriati*, Parme, 1788, gr. in-8. 3° *Le pitture di un antico vaso fittile trovato nella Grecia*, Rome, 1794, gr. in-folio, fig. 4° *Monumenti Gabini della villa Pinciana, descriti*, Rome, 1797, gr. in-8, fig. 5° *Inscrizioni greche triopee, ora Borghesiane, con versioni ed osservaz.*, Rome, 1794, petit in-folio, fig. 6° *Iconographie ancienne*, ou *Recueil des portraits authentiques des empereurs, rois et hommes illustres de l'antiquité*, première partie, *Iconographie grecque*, Paris, 1808, 3 vol. gr. in-folio : ouvrage magnifiquement exécuté, réimprimé en 1811, en 3 vol. in-4 et un vol. de planches, gr. in-fol.; 7° *Iconographie romaine*, t. 1er; *Hommes illustres*, Paris, 1817, gr. in-fol. avec 17 pl., réimprimé en 1818, in-4, avec un atlas in-folio. *Voyez* les différens *Eloges* qui ont été faits en l'honneur de Visconti dans presque toutes les académies de l'Europe, au *Moniteur* des 11 et 18 février 1818, où sont les discours prononcés sur sa tombe par MM. Eméric-David et Quatremère de Quincy, dans les *Annales Encyclopédiques* de Millin, 1818, tom. 2, etc. *Voyez* aussi le *Manuel* de M. Brunet, t. 3. p. 565.

VISDELOU (Claude de), né en Bretagne au mois d'août 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des jésuites. Sa vertu et ses connaissances littéraires, mathématiques et théologiques, le firent choisir en 1685, par Louis XIV, pour aller en qualité de missionnaire à la Chine, avec cinq autres jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture et les caractères chinois. Pendant plus de vingt ans que le Père Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile. Le cardinal de Tournon, légat du saint-Siége, le déclara en 1708 vicaire apostolique, administrateur de plusieurs provinces, et le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célèbre cardinal, partagea ses disgrâces, et crut devoir s'unir avec lui contre les cérémonies chinoises. Cette conduite déplut à quelques personnes, qui obtinrent de Louis XIV une lettre de cachet pour le tirer de Pondichéry, où le cardinal de Tournon l'avait placé : Visdelon ne crut pas devoir obéir à cet ordre ; et le régent, auprès de qui il se justifia après la mort de Louis XIV, approuva sa conduite. Cet homme apostolique mourut à Pondichéry en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits qui mériteraient d'être imprimés. Les principaux sont : 1° une *Histoire de la Chine* en latin ; 2° *la Vie de Confucius ;* 3° *les Eloges des sept philosophes chinois ;* 4° une *Traduction* latine du Rituel chinois ; 5° un ouvrage sur les cérémonies et sur les sacrifices des Chinois ; 6° une *Chronologie chinoise ;* 7° une *Histoire* abrégée *du Japon*.

VISÉ (Jean Donneau, sieur de), poète français, né à Paris en 1640, commença en 1672, et continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercure galant*, que La Bruyère mettait *au dessous de rien*. Il composa aussi des *Mémoires sur le règne de Louis XIV*, depuis 1638 jusqu'en 1688, en 10 vol. in-fol., qui ne sont presque que des extraits de son Mercure. Il mourut à Paris en 1710.

* VISMES (Louis-Joseph de), prêtre de la doctrine chrétienne, né vers 1705, à Montmédy, petite ville du duché de Luxembourg, est connu par les ouvrages suivans, relatifs au culte et à la liturgie : 1° *Propre de Saint-Germain-l'Auxerrois ;* 2° *Propre de Saint-Landry ;* 3° *Propre de Saint-Jean-en-Grève;* 3° *Propre de Saint Josie ;* 5° *Propre des religieuses de la Madelaine de Trainet ;* 6° *Office de saint Charles*, 1738, in-12; 7° *Office de Jésus-Christ enseignant*, 1740, in-12. Le Père de Vismes mourut le 7 octobre 1753.

*VITA (Jean de), évêque de Rieti, savant et pieux prélat, était né à Bénévent le 7 juin 1708. Dès ses plus jeunes ans, on lui donna dans sa ville natale des

maîtres qui l'initièrent aux premiers élémens des lettres, tandis qu'en même temps on formait son cœur à la piété. Il alla continuer ses études à Naples, et les terminer à Rome, où ses succès lui valurent d'honorables distinctions. Revenu dans sa patrie, il s'y occupa de l'étude des lois, surtout de celles qui étaient particulières à la ville de Bénévent. C'est alors que, songeant à prendre un état, il se décida à entrer dans l'Eglise. Il fit les études que cette résolution nécessitait, et prit les ordres. Un savoir peu commun, une conduite parfaitement exemplaire, engagèrent son archevêque à le mettre à la tête du séminaire; emploi qu'il remplit avec zèle et fruit. Ce même prélat le tira de cette place pour l'attacher à sa personne en qualité d'auditeur, et l'associer au gouvernement du diocèse, avec le titre de pro-vicaire; il lui donna en même temps un canonicat de sa cathédrale. Enfin, Clément XIII, bien informé de son mérite, le nomma évêque de Riéti le 26 novembre 1764, et voulut le sacrer lui-même. Vita se livra tout entier à ses nouveaux devoirs. Ses revenus épiscopaux se partagèrent presque entièremeut entre les pauvres, son séminaire et des établissemens pieux. Son ameublement était réduit à l'exact nécessaire, et sa table était simple et frugale, sans que toutefois la dignité épiscopale en fût compromise. Ce docte et illustre prélat, après avoir gouverné pendant dix ans son Eglise, et y avoir fait éclater toutes les vertus pastorales, termina sa carrière le 31 mars 1774, âgé d'environ 66 ans. On a de lui : 1° *Discorsi detti nel seminario di Benevento*, Naples; 1758, 2° *Thesaurus antiquitatum Beneventinarum*, Rome, 1754, 1er vol. in-fol., délié à Benoît XIV, et 2e vol., 1764, in-fol., dédié à Clément XIII; 3° *De origine et jure decimarum ecclesiasticarum*, Rome, 1759; 4° *De sancti januarii, martyris et episcopi Beneventani, patria, repetitæ vindiciæ*, Rome, 1761; 5° *De vero corpore sancti Bartholomnæi apostoli, ex Asia Liparam, ex Lipara Beneventum, translato*, inséré dans le tome 9 de la *Raccolta Collegeriana;* 6° *Omilie e discorsi spirituali*, Naples, 1757, 2 vol. On peut ajouter à cela divers *opuscules* et des *soliloques* composés à l'occasion d'une retraite que l'évêque de Rieti avait coutume d'aller faire à Creccio, lieu de son diocèse sanctifié par la présence de saint François d'Assise.

VITAKER ou WHITAKER (Guillaume), professeur en théologie dans l'université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, et mourut à Cambridge en 1595, à 47 ans. Son principal ouvrage est contre Bellarmin et Stapleton. On y remarque de l'érudition, beaucoup d'animosité contre les catholiques, et un grand nombre de paralogismes, dont aucun degré de savoir ne peut préserver les gens de secte, qui plaident pour une croyance arbitraire, après avoir abjuré celle de l'Eglise universelle. Ses *OEuvres* furent réimprimées à Genève, 1610, en 2 vol. in-fol.

VITAL, né à Tierceville en Normandie, se rendit célèbre à la fin du 11e siècle par sa piété et le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avait dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu peu fréquenté. Mais la sainteté de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, et un nouvel ordre de religieux, nommé, à ce qu'on croit, de la *Sainte-Trinité*. Cet ordre se donna depuis à saint Bernard (*voyez* SEBLON); et c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Cîteaux, où il se trouvait avant la révolution. Vital mourut en odeur de sainteté en 1119.

VITAL. *Voyez* ORDERIC.

VITALIEN, Scythe de nation, et petit-fils du célèbre général Aspar, eut le rang de maître de la milice, sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetait le concile de Chalcédoine, et persécutait ceux qui l'admettaient. Vitalien prit le parti des orthodoxes, et s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie et de la Mœsie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable, qui ravageait tout sur son passage, Anastase, dépourvu de secours et détesté de son peuple, eut re-

cours à la négociation. Il promit de rappeler les évêques exilés, et de ne plus inquiéter les catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien renvoya son armée, et vécut tranquille à la cour. Il jouit d'un grand crédit sous Justin; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, le fit lâchement assassiner, après lui avoir prodigué toutes sortes de caresses. On croit que Justin, qu'on avait prévenu contre lui, consentit à ce meurtre, exécuté en juillet 520. Vitalien était alors consul, et se trouvait dans le 7e mois de son consulat.

VITALIEN, de Segni en Campanie, pape après saint Eugène Ier, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa avec zèle à procurer le bien de l'Eglise, et mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epitres*. On célébra divers conciles sous ce pontife, aussi savant que pieux. C'est aussi de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises (*voyez* ALDRIC). Dieudonné II succéda à Vitalien.

* VITELLESCHI (Multius), sixième général des jésuites, né à Rome d'une illustre famille le 11 décembre 1563, entra dans la société le 15 août 1583, et s'y distingua par sa piété et son savoir. Il enseigna la philosophie et la théologie à Rome, fut recteur du collége de Naples, de celui des Anglais, et provincial de la province romaine; il devint ensuite assistant du R. P. général, et enfin fut lui-même élu général l'an 1615. Il était si bon prédicateur, que le savant Vittorelli le comparait aux Cyprien, aux Chrysostôme, aux saint Bernard: *Alterum quasi Cyprianum, aut Bernardum, aut Chrysostomum, te audire præstantissimæ societati jure præpositum existimabis*. Il gouverna la société pendant trente ans avec beaucoup de prudence. Urbain VIII, à cause de la pureté de ses mœurs et de l'innocence de sa vie, ne le nommait que *l'ange*. Il mourut le 9 février 1645, âgé de 82 ans. On a de lui: 1° *Epistolas quatuor præneticas ad societatem Jesu*; 2° *Ad superiores societatis*, 1617; 3° *Ad provinciales et Patres congregationum provincialium societatis Jesu*, 1619, in-8; 4° une *Passion* prononcée en présence de Grégoire XIV, en 1596.

* VITELLESCHI (Jules), jésuite italien, de la même famille que le précédent, et fameux prédicateur, était né vers l'an 1686. Il embrassa très jeune l'institut de saint Ignace, et parcourut avec succès la carrière ordinaire de l'enseignement. Il se dévoua ensuite à la prédication, et il exerça pendant 40 ans cet utile et pénible ministère dans les villes les plus populeuses de l'Italie. On se souvient encore, dans plus d'une ville, de l'effet prodigieux que faisaient ses sermons. Ce n'est pas qu'ils fussent fleuris, que son éloquence fût ambitieuse: au contraire, son discours était simple, sans recherche, populaire; mais il allait au cœur; il convenait également à tous, au savant comme à l'ignorant. Il semblait être le fruit d'une inspiration surnaturelle, plutôt qu'une composition étudiée, et son triomphe sur les esprits, même les plus obstinés, était sûr. Si l'on avait peine à croire à des effets si extraordinaires, le grand nombre de conversions qu'opérèrent les sermons du Père Vitelleschi lèveraient tous les doutes. Le célèbre Muratori fut si émerveillé de la puissance de cette éloquence simple, qu'il en prit occasion d'écrire son traité *de' pregi dell' eloquenza popolare*, publié à Venise, en 1750, après sa mort. Les discours du Père Vitelleschi n'avaient, dit-on, qu'un défaut, c'était la longueur; mais ceux qui l'ont entendu assurent qu'on ne s'en apercevait pas, et qu'on regrettait de les voir finir. Le Père Vitelleschi ne se bornait point à prêcher. Quand il était à Rome, il faisait des leçons d'Ecriture sainte dans le collége de Jésus, et elles étaient fort suivies. L'âge ne refroidit pas son zèle et n'ôta rien à son talent, même quand ses forces étaient épuisées. Invité, en 1759, à prêcher le carême à Orti, dans le diocèse de Civita-Castellana, à l'âge de 75 ans, il crut ne devoir point s'y refuser. Un mal subit le surprit en chaire et

termina ainsi ses jours et sa carrière apostolique. On a de lui : 1° *Panegirico sull' annello della B. Vergine*, conservé à Pérouse ; 2° Quelques *Discours* insérés dans la *Raccolta di orazioni dei PP. della compania di Gesu.*

VITELLI (Chiappin), marquis de Cortone, où il était né vers 1550, servit avec distinction dans les guerres des Pays-Bas, et fut maréchal de camp de l'armée du duc d'Albe. Il s'était déjà fait connaître en combattant pour Côme, grand-duc de Toscane ; et c'est ce qui engagea Philippe II à le demander et à l'attacher à son service. Après s'être signalé dans un grand nombre de combats et de siéges, il mourut sous Requens, successeur du duc d'Albe, dans le gouvernement des Pays-Bas. Prodigieusement gros, il s'était tellement amaigri par l'usage du vinaigre, qu'il s'enveloppait de sa peau comme d'un gilet.

VITELLIO ou VITELO, physicien polonais, florissait dans le 13e siècle, et a laissé un *Traité d'optique*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1572, in-fol. Ce traité n'est en substance que l'optique d'Alazen, mise dans un meilleur ordre ; on peut le consulter encore avec quelque utilité.

VITELLIUS (Aulus), né l'an 15e de Jésus-Christ, fut proclamé empereur romain à Cologne, presque en même temps qu'Othon l'an 69. (On lui donne le nom de Vitellius à cause de son embonpoint.) C'était un monstre de cruauté. Lorsqu'il fut arrivé à Bédriac, où l'on venait de livrer bataille, il voulut s'y arrêter uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés, de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les âmes sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle l'empêcha de s'apercevoir de l'infection de l'air, sentie vivement par ceux qui l'accompagnaient ; il leur dit, quand ils s'en plaignirent, que *l'odeur d'un ennemi mort était toujours agréable* : et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats, et s'enivra avec eux. Il ne croyait être souverain que pour manger. Il faisait quatre ou cinq repas par jour, et, afin d'y suffire, il contracta l'habitude de vomir quand il voulait. Vitellius, à force de boire et de manger, devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvait à satisfaire ses honteuses passions pouvait lui faire souvenir qu'il était empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blasus, pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Il fit mourir de faim sa mère Sextilia, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait long-temps, s'il lui survivait. Cette femme infortunée le connaissait sans doute capable d'une action dénaturée ; car lorsqu'elle apprit qu'il était proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Primus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais, dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit ; de là on le conduisit au lieu des suppliees, où il fut tué à petits coups, l'an 69 de Jésus-Chrit, après un règne de près d'un an. Son corps fut traîné avec un croc, et jeté dans le Tibre. — Vitellius était fils de Lucius VITELLIUS, qui avait été trois fois consul, et qui était parvenu à la fortune par ses bassesses. Vitellius le père fut le premier qui adora l'insensé Caligula comme un Dieu. Il prodigua les mêmes hommages à Claude, et obtint, comme une grâce particulière de l'infâme Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avait soin de porter sous sa robe un des souliers de cette princesse, qu'il baisait souvent. A sa mort le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui était d'une piété inaltérable à l'égard de son prince.* Telle était le lâcheté exécrable d'un peuple qui fait l'admiration de nos philosophes.

VITELLIUS ou TELLE (Regnier), né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1568,

parcourut une grande partie de l'Europe; rendu à son pays, il fut recteur du collége de sa ville natale, et mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné : 1° une *Traduction* en latin de la Description de la Germanie inférieure, de Louis Guichardin, avec des additions, Amsterdam, 1625, in-fol., et 1635, 2 vol. in-12, avec figures. Cette version vaut mieux que l'original. Le stile en est pur et coulant, et les additions curieuses et importantes. 2° Un *abrégé* du *Britannia* de Cambden, Amsterdam, 1617, in-8, bien fait. Sa *Traduction* en flamand du livre de la Trinité de Michel Servet prouve qu'il avait peu de religion.

* VITERIC ou WITERIC, roi des Visigoths, ambitieux et cruel; il assassina Liuva, et se plaça sur le trône d'Espagne. Cet usurpateur n'était pas même du sang royal, et, pour faire oublier ce défaut, il voulut se rendre cher à la nation par quelque exploit éclatant. Il déclara la guerre aux empereurs d'Orient pour les déposséder de ce qu'ils conservaient en Espagne. Il essuya plusieurs défaites; mais il vainquit enfin leur armée, près de Siguença. Sa fille, Euremberge, vint en France, pour épouser Thierry, roi de Bourgogne; mais, avant la consommation du mariage, Brunehaut l'obligea de retourner dans son pays.

* VITET (Louis), médecin, né à Lyon en 1736, adopta les principes révolutionnaires, et fut nommé en 1789 maire de sa ville natale. Deux ans après, il devint président du département de Saône-et-Loire : en 1792 il fut nommé député à la Convention nationale, où il vota pour la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. S'étant retiré chez lui en 1793, il fut accusé d'avoir pris part aux troubles qui éclatèrent à Lyon, et décrété d'accusation. Il put cependant se soustraire aux poursuites de ses ennemis pendant le règne de la *terreur*, et après cette époque il reparut sur la scène politique. Devenu membre du conseil des Cinq-cents, il y dénonça, les 28 et 30 juillet 1796, le parti de la réaction qui avait fait répandre tant de sang à Lyon. Vitet sortit du conseil le 20 mai 1798; mais son département l'y réélut aussitôt après. Il fit plusieurs rapports sur les écoles de médecine, et après le 18 brumaire il se consacra aux sciences et aux arts. En août 1807, il présida l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon; de retour à Paris, il y mourut en 1809. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine très estimés, comme : 1° *Médecine vétérinaire*, 1771; 2° *Pharmacopée*, Lyon, 1778; 3° *Médecine expectante*, 1804; 4° *Traité sur les sangsues*, 1809, etc.

* VITEZ DE CSOKONA (Michel), poète hongrois, naquit le 17 novembre 1773. Doué d'un talent distingué pour la poésie, il sut embellir sa langue maternelle, naturellement dure. On a de lui des *poésies* légères pleines de grâce et d'harmonie, un *poème* intitulé l'*Arpiade*, auquel il a travaillé plusieurs années, et dont le sujet était la fondation du royaume de Hongrie par les peuples qui l'habitent aujourd'hui. Vitez est mort à Debreczin, le 18 janvier 1805, à l'âge de 32 ans.

VITIGÈS. *Voyez* BÉLISAIRE.

VITIKIND. *Voyez* WITIKIND.

VITIZA ou WITIZA, roi des Visigoths en Espagne, naquit vers 670, fils d'Egica, avec lequel il régna cinq ans. Après la mort de ce monarque, il prit seul les rênes du gouvernement. Vitiza était un homme féroce : il n'avait aucun égard pour ses peuples, aucun respect pour la religion. Son avarice égalait sa cruauté, et il semblait réunir en lui tous les défauts et les turpitudes de Néron et d'Héliogabale. Sa tyrannie excita de violens murmures : craignant une rébellion ouverte de la part de ses sujets, il en fit, par surprise, désarmer une partie; mais ce moyen, attendu le mécontentement général, ne lui paraissant pas assez efficace pour leur ôter toute défense, il fit abattre les murailles de plusieurs villes qu'il remplit de ses satellites. L'Espagne crut respirer à sa mort, arrivée en 710. Cependant Rodrigue, cousin de Vitiza, et qui usurpa le trône sur les deux fils de ce dernier, ne la rendit pas plus heureuse. Sa mollesse et ses vices attirèrent dans la Péninsule, par la trahison du comte Julien, dont il

avait déshonoré la fille, les Sarrasins, qui anéantirent le règne des Visigoths en Espagne. Don Pélage, parent de Rodrigue, ne régna que dans les Asturies.

* VITRAC (Jean-Baptiste), né à Limoges en 1750, embrassa l'état ecclésiastique, et fut appelé, lors de la création du collége royal de cette ville, après la suppression des jésuites, à un emploi distingué; mais il préféra la place modeste de professeur des premiers élémens, et il s'en acquitta avec une intelligence et des succès qui ne se démentirent jamais. Aussi, lorsque la place de principal vint à vaquer, elle lui fut unanimement déférée, et malheureusement il resta trop peu de temps dans un poste si légitimement acquis; des circonstances particulières l'engagèrent à y renoncer. A cette époque, on lui fit des offres brillantes; mais il fallait s'éloigner, il aima mieux se sacrifier à une famille dont il était devenu le père, et borna ses désirs à la petite cure de Montjovis. Lorsque la révolution éclata, il en prévit bientôt les funestes conséquences; cependant avant que l'opinion publique eût été pervertie, il se vit choisi comme l'un des notables de la commune, et fut nommé secrétaire de la chambre du clergé, dont il rédigea les cahiers. Porté comme député, il crut devoir refuser, prévoyant que ses principes ne pourraient s'accorder avec des mesures dont l'*abolition du catholicisme était l'objet principal*, comme l'a dit Portalis en arrivant au ministère des cultes. Peu après il fut proscrit avec ses trois frères, et il se réfugia en Espagne, où il se livra à la prédication dans la langue du pays avec une facilité égale à celle qu'il avait dans sa langue maternelle. Le rétablissement du catholicisme lui permit, au bout de 12 ans, de rentrer dans sa patrie, et il se montra aussitôt avec honneur dans le double ministère qui avait été l'objet constant de ses travaux. Le provisorat du lycée de Limoges lui fut offert; mais les nouvelles circonstances n'étant pas dans ses principes, il fit agréer ses excuses, et accepta la cure de la paroisse St.-Michel à laquelle il fut nommé dans le même temps. Son église devint alors sa maison habituelle. Se regardant comme le simple dépositaire des revenus de sa cure, ce qu'il recueillait d'une main il le donnait de l'autre; il s'occupa surtout de réparer les désordres que le vandalisme avait causés dans la maison du Seigneur; mais ce digne pasteur ne fut montré qu'un moment à son nombreux troupeau; il succomba en 1805 aux peines et aux fatigues d'un long exil. On lui doit : 1° *Traité élémentaire du stile épistolaire, de la narration, etc.*, imprimé plusieurs fois chez Barbou, dernière édition, 1788; 2° *Eloge de Dorat, des Muret, de Baluze, de Grégoire XI*, 1774, 75, 77 et 79; 3° *Eloge de l'institut des filles de Notre-Dame*, 1788; 4° *Oraisons funèbres de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de madame Elisabeth, de Louis XVII, suivies de Robespierre aux enfers*, 1814. Il a laissé en manuscrit une *Histoire littéraire des grands hommes du Limosin*, ouvrage considérable, dont grand nombre d'articles ont été imprimés dans le journal de Limoges; un *Eloge de sainte Thérèse* et beaucoup de *Sermons*.

VITRÉ (Antoine), imprimeur de Paris, s'est fait un nom distingué dans l'art typographique. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de Le Jay, l'un des chefs d'œuvre de l'imprimerie. Ses autres éditions soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'était acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il ternit sa gloire par le caprice qu'il eut de faire fondre en sa présence les beaux caractères des langues orientales qui avaient servi à l'impression de la Bible de Le Jay, pour ôter le moyen d'imprimer à Paris, après sa mort, des livres en ces langues. Elle arriva en 1674; il était alors imprimeur du clergé.

VITRI (Jacques de). *Voyez* JACQUES *et* HOSPITAL Nicolas.

VITRINGA (Campége), né en 1659 à Leuwarden dans la Frise, fut successivement professeur en langues orientales, en théologie et en histoire sacrée, dans sa patrie, où il mourut en 1722 d'une attaque d'apoplexie. On a de lui : 1° un *Commentaire sur Isaïe*, 2 vol. in-fol.;

2° *Apocalypseos anachrisis*, 1719, in-4; 3° *Typus theologiæ practicæ*, in-8; 4° *Synagoga vetus*, in-4; 5° *Archisynagogus*, in-4; 6° *de Decemviris otiosis synagogæ*, in-4; 7° *Observationes sacræ*, 1711, in-4; 8° *Hypotyposis historiæ et chronologiæ sacræ*, in-8. Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart, et tous se ressentent des préjugés de secte; le meilleur est son *Commentaire* sur Isaïe, qui cependant n'est pas exempt de ces défauts. — Campége VITRINGA, son fils, né à Franeker en 1693, mort en 1723, à 30 ans, professeur en théologie, se fit aussi connaître avantageusement par un *Abrégé de la théologie naturelle*, Franeker, 1720, in-4.

VITRUVE (M. Vitruvius Pollio), né à Formie, aujourd'hui le Môle-de-Gaëte, non à Vérone, ni à Plaisance, comme l'ont cru quelques historiens, fut architecte de l'empereur Auguste. Ce n'est que par ses écrits qu'il nous est connu; ainsi l'on ne sait rien de particulier sur sa vie. L'ouvrage que nous avons de lui sur l'architecture, et qu'il dédia à Auguste, est le seul traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur. La meilleure édition de ce livre est celle de Jean Laet, Amsterdam, 1649, in-fol. Il y en a une version italienne avec les *Commentaires* du marquis Galliani, Naples, 1758, in-fol., fig. 2e édition, 1790. Cette dernière édition est plus complète. Nous en avons une bonne Traduction française, par Perrault, in-fol., Paris, 1673 et 1684. L'*architecture de Vitruve* a été aussi traduite en français avec des remarques, par de Bioul, Bruxelles, 1816, in-4, fig. Elle a été encore traduite en espagnol, Madrid, 1787, in-folio, et en anglais, Londres, 1792, 2 part. gr. in-folio, fig., nouvelle traduction, par Wilkins, précédée d'un aperçu historique de l'origine et des progrès de l'architecture chez les Grecs, et ornée de gravures, Londres, 1813 à 1816, 2 vol. gr. in-4 et gr. in-folio.

VITTEMENT (Jean), né à Dormans en Champagne, en 1655, s'illustra par son esprit et par ses vertus. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais à Paris, il embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son professeur dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre d'état (qui sut distinguer son mérite. Ayant complimenté Louis XIV, en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait, qu'il dit: *Jamais harangue ni orateur ne m'ont tant fait de plaisir.....* Louis XIV ne se borna pas à des éloges; il le nomma, à la fin de la même année 1697, sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, ses petits-fils. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui, et lui offrit l'archevêché de Burgos et une pension de 8000 ducats pour le fixer à sa cour; mais Vittement refusa l'un et l'autre avec la fermeté d'un philosophe chrétien, et repassa en France. Nommé par le duc d'Orléans sous-précepteur de Louis XV, il ne voulut accepter ni abbayes ni bénéfices, moins encore une place à l'académie française. Ce prêtre désintéressé avait fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'Eglise, tant qu'il aurait de quoi subsister. La cour était pour lui un exil: il la quitta en 1722, et alla mourir dans sa patrie en 1731, à 76 ans. Le célèbre Coffin a honoré son tombeau d'une épitaphe, où il célèbre dignement les qualités de son âme. L'abbé Vittement a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont: 1° des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien Testament; 2° des *Entretiens* sur diverses questions théologiques; 3° un *Traité sur la grâce*; 4° des *Opuscules* sur les affaires de l'Eglise et sur la constitution *Unigenitus*, où l'auteur fait voir que cette bulle est une loi dogmatique; 5° une *Réfutation du système impie de Spinosa*, et quelques écrits philosophiques.

* VITTORI (Grégoire), jésuite, né le 15 mai 1714 à Cori, ville très ancienne d'Italie, dans la Campagne de Rome, entra dans la société de Jésus en 1730. Chargé de professer la logique dans le collége Ro-

main, il ne contribua pas peu à en bannir les anciennes arguties, les questions inutiles, et à y accréditer les nouvelles méthodes. De cet emploi il passa à une chaire de morale, puis de théologie polémique. Il conserva cette dernière pendant quinze ans, et fit des hérésies, notamment de celles qui s'étaient élevées dans les derniers temps, l'objet principal de ses leçons. A la suppression de son institut, il se retira dans le pensionnat de Jésus, et y mourut le 14 janvier 1795, âgé de quatre-vingt-un ans. On lui doit : *Institutiones philosophicæ*, *carminibus illustratæ*, Rome, 1767 : ces institutions sont divisées en 12 livres; les vers latins qui s'y rencontrent ne seraient pas désavoués par les poètes qui ont le mieux écrit en cette langue dans ces derniers temps.

VITTORIA (Alexandre), né à Trente en 1525, apprit la sculpture et l'architecture à l'école de Sansovino. Il excella surtout dans la sculpture, et ne le cédait de son temps qu'à Michel-Ange Buonaroti. On voit quantité de ses ouvrages à Venise, tant dans les édifices publics que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Brescia; d'autres villes d'Italie en possèdent aussi plusieurs. Il mourut en 1608, à quatre-vingt-trois ans. Ses ouvrages d'architecture n'ont qu'un mérite médiocre.

VITUS. *Voyez* WITHE.

VIVA (Dominique), né dans la province d'Otrante en 1648, entra dans la société des jésuites, à Naples, en 1663. Après avoir professé la théologie dans cette ville pendant vingt ans, et présidé aux études pendant cinq ans, il gouverna le collége de Naples, et ensuite toute la province. C'était un homme exemplaire, laborieux, d'une érudition et d'une prudence qui lui ont acquis l'estime d'un grand nombre de prélats. Benoît XIV en parle dans ses ouvrages comme d'un habile théologien. Il a fait divers écrits : un pour justifier la condamnation des cent et une propositions de Quesnel; un autre pour prouver, par les conciles et par les assemblées du clergé de France, que quand le pape a parlé, et que l'Eglise dispersée accède à son jugement, il n'est pas permis d'appeler au futur concile (*voyez* PIE II et JULIEN D'ECLANE); un troisième, pour déterminer en quel sens sont proscrites les propositions condamnées par Alexandre VII, Alexandre VIII et Innocent XI.

VIVALDI (Jean-Louis), dominicain, natif de Mondovi, en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arba, une des îles Adriatiques, en 1519. On a de lui : 1° un traité estimé, *De veritate contritionis*, ou *Veræ contritionis Præcepta*, in-8 ; 2° sept autres petits traités recueillis et imprimés sous le titre de *Opus regale*, Lyon, 1508, in-4. Ce pieux et savant prélat mourut dans son diocèse, qu'il avait édifié et éclairé.

VIVANT (François), docteur de la maison et société de Sorbonne, curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre de l'église de Paris, sa patrie, et chancelier de l'université, naquit en 1688. Il contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal, et à l'établissement des prêtres de saint François de Sales à Paris. On a de lui : 1° *Traité contre la pluralité des bénéfices*, en latin, 1710, in-12; 2° un *Traité contre la validité des ordinations anglicanes*; 3° il eut aussi beaucoup de part au Bréviaire et au Missel du cardinal de Noailles. Il est auteur de beaucoup de *Proses*, de *Collectes*, et de quelques *Hymnes*. L'abbé Vivant mourut à Paris, en 1739, à soixante-dix-sept ans, après avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation de piété et de savoir.

* VIVENS (François, chevalier de), né à Clairac en 1700, cultiva avec succès la physique et l'histoire naturelle. Il était en correspondance avec plusieurs savans de la capitale et des pays étrangers, et fut membre de différentes académies. Il est mort dans son pays natal en 1780. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *Mémoire sur le vol des oiseaux*; 2° *Observations sur divers moyens de soutenir l'agriculture en Guyenne*, 1744, 1763, 2 vol. in-12; 3° *Nouvelle théorie du mouvement*, 1746, in-8; 4° *Essai sur*

les principes de la physique, Bordeaux, 1743, in-12.

VIVÈS (Jean-Louis), né à Valence, en Espagne, en 1492, enseigna les belles-lettres à Louvain avec un applaudissement général. De là il passa en Angleterre, où il fut chargé d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince faisait tant de cas du savant Espagnol, qu'il allait exprès à Oxford, avec la reine son épouse, pour entendre ses leçons; mais, malgré son estime, il le retint en prison pendant six semaines (et non pas six mois, comme le disent du Pin et Nicéron), parce qu'il avait osé désapprouver, de vive voix et par écrit, son divorce avec Catherine d'Aragon. Vivès ayant recouvré sa liberté passa à Bruges, où il s'était marié en 1524 avec Marguerite Valduara, et y mourut bon catholique, en 1540, à quarante-huit ans. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur les livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, dont les docteurs de Louvain censurèrent avec raison quelques endroits, ainsi que l'inquisition de Rome. Mettant un trop haut prix aux vertus païennes, Vivès plaçait dans le ciel Caton, Numa, Camille, etc.; mais il est à croire que ce n'était qu'une erreur passagère, fruit de l'enthousiasme du moment (*voyez* COLLIUS, ZÉNON). 2° Un *Traité* judicieux et savant *sur la décadence des arts et des sciences*; 3° un *Traité de la religion*; 4° plusieurs autres ouvrages recueillis à Bâle, en 1555, en 2 vol. in-fol. Budé, Erasme et Vivès passaient pour les plus savans hommes de leur siècle, et étaient comme les triumvirs de la république des lettres; mais Vivès était inférieur au premier en esprit, et au second en érudition. Son stile est assez pur, mais dur et sec, et sa critique est souvent hasardée.

VIVIANI (Vincent), né à Florence, en 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt avec Galilée, et se livra à l'étude de la géométrie. Ferdinand II, grand-duc de Florence, le chargea de diverses négociations, ce qui ne l'empêcha pas de suivre son goût pour les mathématiques. Il mourut, en 1703, à quatre-vingt-un ans. « Il avait, dit Fontenelle, cette innocence et cette simplicité de mœurs » que l'on conserve ordinairement quand » on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; et il n'avait point » cette rudesse et une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes. » Ses ouvrages sont : 1° un Traité intitulé : *Divination sur Aristée*, 1701, in-fol.; plein de recherches sur les coniques : il prétend deviner ce qu'Aristée avait écrit sur la géométrie, et ressusciter en quelque sorte cet ouvrage perdu. 2° *De maximis et minimis geometrica divinatio, in quintum conicorum Apollonii Pergæi adhuc desideratum*, 1659, in-fol.; 3° *Enodatio Problematum universis geometris propositorum a Claudio Commiers*, 1677, in-4.

* VIVIEN (Joseph), peintre, naquit à Lyon en 1657, vint jeune à Paris, et eut pour maître Lebrun. Ce célèbre artiste connut bientôt le genre de talent de son élève, et lui conseilla de se consacrer au portrait. Vivien suivit cet avis, et il excella dans la peinture au pastel. Non content de rendre fidèlement les traits extérieurs, il représentait en quelque sorte le caractère des personnes qu'il peignait. On a de lui, en pastel, des portraits en pied, et il savait si bien les embellir de figures allégoriques, que plusieurs de ces portraits avaient presque autant de mérite que des tableaux historiques. Vivien eut différentes fois l'honneur de peindre les membres de la famille royale, et Louis XV lui donna un logement aux Gobelins. Les électeurs de Bavière et de Cologne l'appelèrent successivement à leurs cours, et le nommèrent leur premier peintre. Il mourut à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1735, âgé de soixante-dix-huit ans.

VIVIERS (Emmanuel de), capucin dans la province de Toulouse, membre de l'académie des sciences de cette ville, et correspondant de celle de Paris, fut également utile à la religion et aux sciences. La gnomonique et l'optique furent ses occupations favorites. Il a donné sur

l'une et l'autre de ces parties de la physique quelques ouvrages intéressans et curieux. Il mourut à Toulouse en 1738.

VIVIERS (Le cardinal de). *V.* BROGNI.

VIVONNE. *Voyez* ROCHECHOUART.

VLADERACCUS (Christophe), savant grammairien du 16e siècle, né à Geffen, près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec et l'hébreu pendant quarante ans à Bois-le-Duc, et eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. Nous avons de lui : 1° *Polyonima Ciceroniana*, Rouen, 1625 : c'est un recueil de phrases tirées de Cicéron ; 2° *Flores Plauti cum scholiis.* — JEAN et PIERRE, ses fils et héritiers de ses talens, ont donné plusieurs ouvrages qui font également honneur à leur savoir et à leur piété. Pierre, d'abord professeur de langues à Bois-le-Duc, puis curé d'un village près de cette ville, mourut en 1616.

VLEUGHELS (on prononce VEUGLES) (Nicolas), peintre flamand, s'est particulièrement attaché à la manière de Paul Véronèse. Ses talens, son esprit et son érudition, qui le mettaient en commerce avec les savans et les artistes, le firent nommer, par le roi de France, directeur de l'académie royale de Saint-Luc, établie à Rome, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut dans cette ville en 1737, âgé de soixante-huit ans.

VLIERDEN (Lambert de), né à Herstal, près de Liége, en 1564, suivit pendant quelque temps le parti des armes ; mais, dégoûté de cette profession, comme il le témoigne lui-même dans ses poésies, il s'appliqua au droit, et se dévoua au barreau pendant près de cinquante ans, sans négliger la poésie pour laquelle il avait des talens. Nous avons de lui : 1° *Eloge d'Ernest et Ferdinand de Bavière, évêques de Liége*, en vers latins, Liége, 1613, in-8 ; 2° *De XXXII Tribubus opificum civitatis Leodiensis*, 1628, in-8 ; 3° *Fasti magistrales civitatis Leodiensis ;* 4° *Edicta nummorum omnium quorum usus in civitate Leodiensi, et vicinis provinciis ab anno* 1477 *ad annum* 1623 ; Liége, 1623, in-4 ; 5° plusieurs *poèmes*. Ses vers sont clairs et harmonieux, et sa prose est nerveuse.

VOECHTIUS (Gilles), chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, dans l'abbaye d'Everbeur ou Everboden (*Averbodium*) en Campine, disciple de Wendelin, et comme lui très appliqué à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays, mourut le 13 juin 1653, après avoir exercé la charge de proviseur pendant quarante-cinq ans. Il a laissé plusieurs ouvrages que l'on conserve en manuscrit dans l'abbaye d'Everbeur. 1° *Historia episcopatuum totius mundi ;* 2° *Commentarium de jure abbatum ;* 3° *De comitatu Lossensi in Tungria et Taxandria.* M. l'abbé Ghesquière a publié une partie de ce dernier ouvrage dans les *Acta sanctorum Belgii*, tom. 1, p. 299.

VOET (Gisbert, *Voetius*, né à Peusden en 1589, exerça le ministère dans sa patrie, qu'il quitta quelquefois pour suivre les armées et instruire les soldats. En 1630, avec quelques-uns de son parti, il donna aux catholiques un défi qui fut accepté par Jansénius, depuis évêque d'Ypres ; mais Voët, craignant sans doute d'entrer en lice avec un homme si savant, prit le parti de la retraite. Jansénius publia à cette occasion *Alexipharmacum pro civibus Sylvæducensibus*, Louvain, 1630, pour prévenir les citoyens de Bois-le-Duc contre les rodomontades de leurs ministres. Voët s'avisa de faire des *Notes* sur l'ouvrage de Jansénius qui y opposa *Spongia Notarum quibus Alexipharmacum aspersit Gisb. Voetius*, Louvain, 1631, in-8 : ouvrage qui couvrit de honte Voët, et qui fit beaucoup d'honneur à Jansénius. En 1634, Voët fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie et les langues orientales, et mourut dans cette ville à l'âge de 86 ans, en 1677. C'était l'ennemi déclaré de la philosophie de Descartes, qu'il accusa d'athéisme dans des thèses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuvèrent les assertions de Voët et condamnèrent deux Lettres apologétiques de Descartes. Il eut aussi de grands démêlés avec Jean Coccéius (*voyez* ce nom), et fut chef de parti. Ses sectateurs furent

appelés *voëtiens*, et ont toujours été les plus grands adversaires des coccéiens. Ses ouvrages sont : 1° *Exercitia et Bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652; 2° *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663, 4 vol. in-4; 3° *Diatriba de cœlo beatorum*, etc. et quelques autres écrits.—Son fils, Paul VOET, né à Heusden en 1619, professeur en droit à Utrecht, en 1654, mort en 1667, à la fleur de son âge, s'est fait connaître par les ouvrages suivans : 1° *De duellis licitis et illicitis*, Utrecht, 1644, in-12, où, parmi quelques assertions vraies, il y en a un grand nombre de fausses; 2° *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, 1658, in-12; 3° *De jure militari*, 1666, in-8; 4° *Commentarius in Institutiones imperiales*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4; 5° *De mobilium et immobiliun natura*, Utrecht, 1666, in-8.—Jean VOET, son fils, professeur en droit à Leyde, et ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé *un Commentaire sur les Pandectes*, La Haye, 1698-1704, 2 vol. in-fol. Il y a peu de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale.

VOETS (Melchior), jurisconsulte allemand du 17e siècle, conseiller de l'électeur palatin Jean-Guillaume, garde des archives du duché de Juliers, a publié : 1° *Historia juris civilis Juliacensium et Monsensium*, Cologne, 1667, in-fol., et Dusseldorf, 1694 et 1729; 2° *Tractatus ad Observationes feudales*, Dusseldorf, 1720, in-fol., et plusieurs livres de droit en allemand.

VOGLERUS (Valentin-Henri), professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville l'an 1622, et y mourut en 1677, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui : 1° une *Notice des bons écrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait; mais Meibomius en a donné une édition, Helmstadt, 1691 et 1700, in-4, avec des remarques et des additions qui peuvent le rendre utile. 2° *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4; 3° *Diæticorum commentarius*, 1667, in-4; 4° *De naturali in bonarum doctrinarum studia propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, dissertationes quinque*, 1672, in-4; 5° *Physiologiæ historiæ passionis Jesu Christi*, 1673, in-4; 6° *De valetudine hominis cognoscenda liber*, 1674, in-4; 7° *De rebus naturalibus et medicis quarum in Scripturis sacris fit mentio commentarius*, 1682, in-4.

VOIGT (Godefroi), théologien luthérien, natif de Misnie, fut recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, et mourut à la fleur de son âge, en 1682. On a de lui un *Traité sur les autels des anciens chrétiens*, Hambourg, 1709, in-8, et plusieurs autres ouvrages en latin. On voit qu'il n'avait rien laissé échapper de ce qu'il avait trouvé dans les anciens auteurs sur les matières qu'il traite.

VOISENON (Claude-Henri de Fusée de), abbé du Jar, membre de l'académie française, né en 1708, mort dans un château voisin de son abbaye, en 1775, était ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. La littérature ne fut pour lui qu'un amusement. Il donna au public divers romans, en 4 petits vol. in-12, dont le plus connu est une espèce de conte moral, intitulé l'*Histoire de la Félicité*. Le cadre est peu de chose; mais l'auteur conte joliment, et il mêle à son récit de petites réflexions morales finement exprimées, quoiqu'elles ne soient pas toujours d'une exactitude à l'épreuve d'une critique solide. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théâtre. Ses comédies des *Mariages assortis*, publiées en 1744, et de la *Coquette fixée*, en 1746, sont presque les seules dont on parle encore. Il se distingua aussi par un grand nombre de poésies fugitives, productions faciles d'un homme d'esprit, dont la muse légère oubliait souvent l'état et les devoirs; mais il y en a qui ne méritent pas ce reproche, telles que le poème lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique, en 1758, et applaudi. Quoique tout entier au monde, il n'était pas sans religion. Il disait son bréviaire exactement, et en marquait les renvois avec des couplets de chanson. Etant tombé malade

assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célèbre Père de Neuville : « Mon Père, lui dit-il » en le voyant près de son lit, je ne » veux point aller en enfer ; c'est un lo- » gement trop incommode. — Vous avez » raison, mon cher abbé ; mais si vous » persistez à faire vos opéras-comiques, » cela pourrait bien vous arriver. Ce » n'est pas le tout encore d'aller en enfer. » Ah ! mon cher ami, vous y seriez hué. » Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1782, en 5 vol. in-8 ; il y en a 4 de trop ; un petit volume aurait pu contenir facilement ce qui méritait d'être donné au public.

VOISIN (N.), émule de la Brinvilliers, s'exerça dans la science des poisons, et en faisait le même usage perfide. Elle se vantait de plus de posséder l'art de deviner, et disait qu'elle avait commerce avec les esprits. Il y avait chez elle un concours fort grand, tant d'hommes que de femmes de tous les rangs ; elle promettait de découvrir les secrets, de pénétrer l'avenir, de faire trouver ce qu'on avait perdu et les trésors cachés. Elle faisait commerce avec des philtres ou des breuvages pour se faire aimer des personnes d'un autres sexe. Elle avait, disait-elle, des secrets pour se rendre invulnérable et pour gagner au jeu. Une sentence du parlement la condamna à être brûlée, ce qui fut exécuté le 2 février 1688. « Plusieurs personnes, dit le » président Hénault, furent embarrassées » dans cette affaire. Madame de Bouil- » lon parut devant ses juges ; madame » la comtesse de Soissons se sauva en Flan- » dre, et M. le maréchal de Luxembourg » fut mis à la Bastille. » Ce qui confirma le peuple dans l'opinion qu'elle s'était donnée au démon, c'est la manière dont elle est morte, et qui fit impression sur ceux même qui ne croyaient pas aisément à ces communications infernales. La relation détaillée qu'on en lit dans les *Lettres* de madame de Sévigné est réellement remarquable. Le maréchal de Villeroi disait des seigneurs et des dames qui se rendaient chez la Voisin, *qu'ils croyaient au diable, et qu'ils ne croyaient pas en Dieu.* Proposition souvent vérifiée dans ce siècle. (*Voyez* FAUSTUS.)

VOISIN (Joseph de), né à Bordeaux d'une famille noble et distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette ville. Son goût pour les exercices de piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut élevé au sacerdoce, et devint prédicateur et aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti. On a de lui : 1° une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4, en latin ; 2° un *Traité* latin *de la loi divine*, in-8 ; 3° *Traité* latin *du Jubilé selon les Juifs*, in-8 ; 4° de savantes Notes sur le *Pugio fidei* de Raymond Martin, 1651 ; 5° une *Défense* du Traité de M. le prince de Conti contre la comédie, traité que l'abbé d'Aubignac avait attaqué, 1672, in-4 ; 6° une *Traduction française* du Missel romain, en 4 volumes in-12, 1660. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé la même année, sous peine d'excommunication, et par Alexandre VII, en 1664. Ce pape, en proscrivant cet ouvrage, parle généralement de la publication de ces sortes de livres en langue vulgaire comme d'une entreprise insensée, contraire aux lois ainsi qu'à l'usage de l'Eglise, et uniquement propre à occasioner la profanation des sacrés mystères. La Sorbonne ne fut pas plus favorable au Missel français ; et le roi, par un arrêt du conseil, en ordonna la suppression et en arrêta le débit. Cet écrivain mourut en 1685.

VOISIN (Daniel-François), chancelier de France, mourut subitement en 1718, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et intelligent. Un jour, ayant appris qu'un scélérat avait eu assez de protection pour obtenir des lettres de grâce, il alla trouver Louis XIV dans son cabinet : *Sire*, lui dit-il, *votre majesté ne peut pas accorder des lettres de grâce dans un cas pareil.* — *Je les ai promises*, dit le roi, *allez me chercher les sceaux.* — *Mais, sire...* — *Faites ce que je veux.* Le chancelier apporte les sceaux, le roi scelle les lettres de grâce et rend les sceaux au chancelier *Ils sont pollués*, dit celui-ci, en les repoussant sur la table, *je ne les re-*

prends plus. Le roi s'écrie : *Quel homme !* et jette les lettres de grâce au feu. *Je reprends les sceaux*, dit alors le chancelier, *le feu purifie tout.* Le duc de Saint-Simon parle dans ses *Mémoires* avec beaucoup de mépris de ce vertueux chancelier, et lui reproche sa *pleine et parfaite roture.* Il faut être bien entiché de sa noblesse pour dépriser un grand homme privé de ces vains titres qui n'ajoutent rien au mérite et qui ne sont rien sans lui.

VOIT (N.), jésuite de la province du Haut-Rhin, a donné une *Théologie morale*, en 2 vol. in-8, estimé par l'ordre, la clarté et la sagesse des résolutions. Il était aussi recommandable par ses vertus que par sa science, fut recteur du noviciat à Mayence, et un des hommes qui honorèrent la société à l'époque de sa chute. Il vivait encore en 1775.

VOITURE (Vincent), né à Amiens en 1598, reçu à l'académie française en 1634, dut le jour à un marchand de vin. Les agrémens de son esprit et de son caractère lui donnèrent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla par ses saillies. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIV, voulut l'avoir en qualité d'introducteur des ambassadeurs et de maître des cérémonies. Il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires d'où il passa en Afrique, pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols, que tout le monde crut être de Lopès de Véga, tant la diction était élégante. Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome, dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France il fut maître d'hôtel chez le roi, et obtint plusieurs pensions qui auraient dû le mettre dans l'opulence, mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des alimens à sa passion pour le jeu et pour les femmes. Ce poète mourut en 1648, à 50 ans. Le commerce des grands l'avait rendu fort vain, et en lui donnant les agrémens d'un homme de cour, lui en avait communiqué tous les vices. Il aimait à railler; mais il n'aimait pas les réponses qu'on opposait quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui dit Voiture : vous êtes grand, je suis petit; » vous êtes brave, je suis poltron; vous » voulez me tuer, hé bien ! je me tiens » pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma. Voiture était fort lié avec Balzac, et comme lui, il composait ses lettres avec des peines incroyables, mettant jusqu'à 15 jours à la composition d'une seule. Ces longs et pénibles efforts, dans un genre surtout qui, par sa nature, semble exclure toute contrainte, ne peuvent donner qu'une idée fort équivoque de ce qu'on nomme *gens d'esprit*, et démontrent combien on se trompe quand on croit que le langage qu'ils mettent sur le papier est celui de leur âme (*voyez* J.-J. Rousseau). On a recueilli les ouvrages de Voiture à Paris, 1729, en 2 vol. in-12. On y trouve des *Lettres* en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractère délicat et d'un goût très fin; mais elles se réduisent à un très petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées, en déparent la plupart. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite et méprisable envie de montrer de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses poésies françaises, italiennes et espagnoles. Sarrasin, dans sa Pompe funèbre de Voiture, rapporte la plupart des aventures de cet écrivain. *Voyez* Benserade.

VOLATERRAN (Raphaël Maffée, dit le), ainsi nommé de la ville de Volterre en Toscane, où il vit le jour l'an 1450, se fit un nom par ses propres ouvrages, et par les versions qu'il fit de ceux des autres. Entre les productions du premier genre, on distingue ses *Commentaria urbana*, Lyon, 1599, in-folio, très estimés. Parmi celles du second genre, on cite ses *traductions* latines de l'Economique de Xénophon, de l'Histoire de la guerre des Perses et de celle des

Vandales par Procope de Césarée; de 10 *Oraisons* de saint Basile, etc. Maffée mourut dans sa ville natale, à l'âge de 71 ans.

VOLDER (Burcher de), né à Amsterdam le 26 juillet 1643, professeur de philosophie en 1670, puis de mathématiques en 1681, à Leyde, fut un des premiers qui introduisirent la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il attaqua dans des thèses la critique de cette philosophie, qu'en avait faite le savant Huet. Ce mathématicien mourut en 1709. On a de lui plusieurs harangues, et différentes dissertations in-8, en latin, sur des sujets philosophiques. Son latin est dur et incorrect, son stile froid, sans mouvement et sans image.

* VOLFIUS (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, né à Dijon en 1734, demeura quelque temps chez les jésuites. Après leur suppression, il occupa, au collége de sa ville natale, la chaire d'éloquence, qu'il remplit avec distinction pendant trente ans, jusqu'à l'époque de la révolution. Il embrassa les principes des novateurs, et fut président du *club* de Dijon. A cette époque, il reçut de lord Stahope une lettre en faveur de la révolution : les journaux la rendirent publique. La popularité qu'il avait acquise, jointe au crédit de son frère, député à l'Assemblée constituante, le fit élire évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, et il fut sacré à Paris le 13 mars 1791 à l'âge de 55 ans. Il adhéra depuis aux lettres *encycliques* des évêques constitutionnels, députa à leurs conciles, mais ne se montra pas cependant bien empressé à soutenir cette cause. Ainsi que tous ses collègues, Volfius donna sa démission lors du *concordat* de 1802, et le nouvel évêque, M. Raymond, le nomma chanoine de Dijon. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite, uniquement occupé de littérature, et de l'éducation de plusieurs jeunes gens qu'il protégeait, et auxquels il servit de père. En 1816, on l'engagea à donner une juste satisfaction à l'Eglise; le 26 février, il signa une déclaration devenue publique, où il reconnaissait « avoir fait une très grande faute » d'accepter un évêché qui n'était pas » vacant, et d'avoir commis des faiblesses » pendant le règne de la terreur. » Déférant ensuite aux représentations de quelques amis, il fit une *rétractation* plus humble et plus précise, qui fut lue publiquement dans la cathédrale de Dijon. Enfin il s'adressa au saint-Siége, et obtint l'absolution des *censures*. « Cette démarche de sa part (dit l'*Ami de la Religion » et du roi*, tome 31, pag. 23) était d'autant plus méritoire, que le siége de » Dijon était alors occupé par un ancien » constitutionnel. » On cite, parmi d'autres ouvrages de Volfius : 1° *Rhétorique française à l'usage des colléges*, in-12, et in-18, plusieurs fois réimprimée. 2° Une *géographie*, in-12; 3° *Des Discours religieux prononcés* dans différentes cérémonies.

VOLKIR *ou* VOLZIR DE SERONVILLE (Nicolas), secrétaire d'Antoine duc de Lorraine, au 16e siècle, s'est fait connaître par divers ouvrages assez rares. 1° *Chronique des rois d'Austrasie*, en vers, 1530, in-4; 2° *Traité de la Désacration de Jean Castellan*, *hérétique*, 1534, in-4; 3° *Histoire de la victoire du duc Antoine contre les luthériens*, Paris, 1526, in-fol. Il avait été témoin oculaire de ce qu'il raconte. 4° *Enchiridion musices*.

* VOLNEY (Constantin-François CHASSEBOEUF) naquit à Craon, en Anjou le 3 février 1757, d'un avocat au tribunal de cette ville. Celui-ci, prétendant que son nom de famille avait jeté sur lui du ridicule, voulut que son fils le changeât, et qu'il prît celui de *Boisgirais*, nom sous lequel il fut connu dans sa jeunesse. Sa première éducation fut confiée à une vieille tante et à une servante de campagne, l'une très-sévère, et l'autre trop indulgente. La première l'effrayait par ses menaces continuelles; et la seconde, tout en le gâtant, remplissait sa tête enfantine de contes de sortiléges et de revenans. Elles réussirent ainsi à lui former un caractère sombre, ombrageux; ce qui influa dans la suite et sur sa vie et sur ses écrits. A l'âge de sept ans, on le mit dans un petit collége, à Ancenis, tenu par un ecclésiastique. D'abord peu propre à l'é-

tude, ses facultés intellectuelles se développèrent à l'âge de douze ans, époque à laquelle on le plaça au collége d'Angers. Il y resta cinq ans; il en avait dix-sept, et son père, qui ne s'était nullement occupé de son éducation, pour se débarrasser au plus tôt de son fils, le fit émanciper, lui rendit compte des biens de sa mère, morte depuis long-temps, et Boisgirais vint à Paris, n'ayant pour tout bien que 1100 liv. de rente. N'aimant pas la carrière du barreau, il suivit, malgré les désirs de son père, des cours de médecine pendant trois ans, sans cependant embrasser l'état de médecin. Boisgirais se livra à l'étude de l'histoire, et publia sur la chronologie d'Hérodote un *Mémoire* qui fut sévèrement critiqué par le savant professeur Larcher. Cela donna lieu à une dispute polémique, qui dura toute sa vie, sans qu'elle fût jamais décidée. Cette controverse le fit connaître des philosophes, dont il admirait les écrits, et dont, jeune et sans expérience, il adopta insensiblement les maximes. Le baron d'Holbach (*voyez* ce nom) se déclara son protecteur, et lui procura la connaissance de Francklin, qui le présenta à madame Helvétius. Il voyait souvent cette dame dans sa maison de Passy, où se réunissaient les beaux esprits à la mode. Ce genre de vie était du goût de Boisgirais, ennemi de toute dépendance. Une petite succession de six mille francs qui lui échut lui inspira le désir de parcourir l'Egypte et la Syrie. Il se rendit d'abord chez un oncle qui demeurait à la campagne, et là, pour s'habituer aux fatigues et aux privations d'un long voyage, « il » s'exerçait, dit-on, à la course, faisait » à pied des voyages de plusieurs jours, » franchissait de larges fossés, escaladait » de hautes murailles, s'habituait à me» surer le temps par le nombre de pas » qu'il faisait, et s'accoutumait même à » une diète de plusieurs jours. » Après toutes ces épreuves pénibles, se croyant en état de braver les obstacles, il se mit en route pour Marseille. Un habit léger, un havresac contenant un peu de linge, un fusil sur l'épaule, un sabre au côté, une ceinture où étaient cachés les six mille livres, formaient tout son équipage, digne d'un aventurier de roman. Avant de quitter la France, il changea son nom de Boisgirais en celui de *Volney*, qui lui parut plus relevé. Un navire qui partait de Marseille pour l'Orient le débarqua au Caire. Il étudia l'arabe chez les Druses, dans un monastère situé près du mont Liban. Nous ne le suivrons pas dans ses longues courses en Egypte et en Syrie, où il visita les Pyramides et les ruines de Palmyre, qui lui donnèrent l'idée de l'écrit qu'il fit paraître à son retour en France, où il revint au bout de trois ans. Il y publia, en 1781, le résultat de son voyage, et son livre eut un succès mérité. Un exemplaire en fut envoyé par Grimm à Catherine II, dont celui-ci était le correspondant littéraire, et la czarine fit remettre à Volney une belle médaille d'or. Louis XVI l'avait nommé directeur-général du commerce et de l'agriculture en Corse; mais la révolution l'empêcha d'occuper cette place. La sénéchaussée du tiers-état de la province d'Anjou le nomma député aux états-généraux, où il se rangea du côté gauche. Il combattit, le 28 mai 1789, la motion de Malouet tendant à faire élire un comité secret pour délibérer sur une lettre du Roi. Volney prétendit que la discussion devait être publique, comme il convenait à des assemblées législatives. Il fut un des premiers qui, le 18 juillet, demandèrent l'établissement des milices patriotiques, lesquelles prirent le nom de gardes nationales. Le 14 août, il soutint que l'organisation de la constitution devait être précédée de celle des assemblées municipales et provinciales. Il proposa, le 20 et le 21 du même mois, un *préambule* pour la déclaration *des drois de l'homme*, et des amendemens à l'article sur les *droits des citoyens*. De session en session les esprits s'étant aigris, à proportion des obstacles qu'ils se forgeaient eux-mêmes, Volney proposa de faire nommer, séance tenante, une autre assemblée pour mieux consulter les opinions et les intérêts de la nation. Cette motion, d'abord adoptée, reproduite plusieurs fois dans l'assemblée constituante, et com-

battue par Volney lui-même contre Cazalès, fut définitivement rejetée le 17 février 1790. Ce fut Volney qui, le premier, aborda, le 29 septembre, la question sur les biens du clergé, et qui appuya, le 12 octobre, la proposition de Mirabeau de décréter que les propriétés ecclésiastiques appartenaient à la nation. Devenu un des plus actifs novateurs, il fit insérer dans le *Moniteur* des réflexions assez décousues, afin de prouver que plus la propriété est divisée, et plus un état est puissant. Volney fut élu secrétaire, le 23 novembre; le 28 mars 1790 il fit décréter que « la nation française s'interdisait, dès ce moment, d'entreprendre aucune guerre tendant à accroître son territoire. » On sait comme la république tint cette promesse. On dit que ce fut Volney qui fournit au fameux Mirabeau le motif des expressions suivantes, par lesquelles il voulait déshonorer la royauté : « De cette tribune où je parle, » je vois la fenêtre du palais dans lequel » des factieux firent partir de la main » d'un roi des Français l'arquebuse fatale » qui donna le signal d'un massacre de » la Saint-Barthélemy. » Ces occupations politiques n'empêchaient pas Volney de se livrer aux études littéraires ; et, en septembre 1791, il fit présent à l'assemblée constituante de son livre intitulé *les Ruines*, digne de l'époque où il fut publié. Par un sublime élan de *républicanisme*, peu de temps après, il renvoya, par l'entremise de Grimm, à l'impératrice Catherine II, la médaille d'or qu'il en avait reçue pour son *Voyage en Egypte*. Il écrivit à ce sujet une lettre à Grimm, datée du 4 décembre 1791, et qui commence ainsi : « La protection déclarée » que S. M. l'impératrice accorde à des » Français révoltés (*les émigrés*), les se- » cours pécuniaires dont elle favorise les » ennemis de ma patrie, ne me permet- » tent plus de garder en mes mains le » monument de générosité qu'elle y a dé- » posé, etc. » On fit à Volney une réponse satirique sous le nom de *Petreskoï*, laquelle fut suivie d'un autre sous le nom de Grimm ; et dans ces deux réponses on se moque gaîment de Volney et de son impertinente lettre. En 1790, il avait fait un voyage en Corse, où il acheta le domaine de la *Confina*, près d'Ajaccio; il y connut Buonaparte, qui n'était alors qu'officier d'artillerie. Quelques différends s'étant élevés entre lui et le général Paoli, il revint en France, où il fit paraître son *Précis de l'état actuel de la Corse*. Nommé, en novembre 1794, professeur d'histoire à l'école normale, au lieu d'éclairer ses élèves par une sage critique, il prit à tâche de renverser les anciens monumens historiques dont les faits ont été constatés par les siècles : les écrivains les plus dignes de foi, il les appelait *raconteurs du temps passé*; et enfin il mit dans ses *cours* cette confusion d'idées mal conçues qu'on retrouve dans ses écrits. Heureusement pour ses élèves, l'école normale fut supprimée. A cette époque Buonaparte se trouvant à Paris, sans emploi, fit une visite à Volney, qui l'invita à déjeuner, et lui procura en cette occasion la connaissance de la Revellière-Lepaux. Celui-ci le présenta à Barras qui, la veille du 13 vendémiaire, le réintégra dans son grade et l'employa dans cette mémorable journée. Cependant malgré le zèle de Volney pour les principes du jour, on le tenait éloigné des fonctions publiques ; ce qui le dégoûta un peu de ses confrères, et le fit partir, en 1795, pour les Etats-Unis d'Amérique. Là il eut des démêlés assez sérieux avec le président Adamas. On le soupçonnait d'être un agent du directoire, pour faire tomber la Louisiane entre les mains des Français, quoique Volney fût alors brouillé avec ce gouvernement. Il eut en même temps à souffrir les attaques du docteur Priestley, dont il avait critiqué les écrits. Le docteur le traitait d'*ignorant* et d'*hottentot*, prouvait qu'on devait croire à la divinité des Ecritures, tout en niant celle de Jésus-Christ; et Volney prétendait qu'on ne devait croire ni à l'une ni à l'autre. Il revint en France en 1798, et fut nommé membre de l'Institut, qu'on avait créé pendant son absence. Ennemi du directoire, qui l'avait négligé, il seconda de tous ses moyens sa chute au 18 brumaire. Buo-

naparte, qui s'était fait premier consul, se souvint de son ami, et Volney fut compris dans la première organisation du sénat : il fut même admis dans le conseil intime de Buonaparte. Mais voulant, en quelque sorte, dominer l'homme le moins *dominable*, il se prononça d'abord contre le *concordat*, comme étant un moyen de rétablir la religion en France. Enfin son ton tranchant, son arrogance et sa passion de tout critiquer, indisposèrent définitivement contre lui Buonaparte, qui le disgracia. Volney se livra à l'étude des langues de l'Asie, et imagina le projet chimérique d'écrire dans toutes les langues au moyen d'un *alphabet universel*, composé de lettres latines, de quatre lettres grecques et de douze nouveaux caractères. Quand on entreprit, en 1803, le magnifique ouvrage de la *Description de l'Egypte*, Volney fut invité à y faire l'application du système développé dans son livre sur cette ancienne contrée. Après la dissolution du sénat, il entra dans la chambre des pairs, où il vota constamment avec l'*opposition* : il avait le titre de comte, qui était en contradiction avec ses maximes républicaines. Celui qui n'avait pour toute fortune qu'un revenu de 1100 francs, parvint à en acquérir une brillante. Il se sentait malade depuis plusieurs années ; pour rétablir sa santé, il crut devoir se mettre au régime le plus austère : il se laissait dépérir faute de nourriture, et délabra ainsi son estomac, qui ne pouvait plus garder aucun aliment. Il mourut le 25 avril 1820, âgé de soixante-trois ans. Il paraît que, dans ses derniers momens, il refusa les secours consolans de la religion, et qu'il finit, ainsi que l'assurent ses partisans, *en vrai philosophe*. On a déposé son corps au père La Chaise, et son *Eloge* funèbre a été prononcé par MM. Laya, Pastoret et Daru, son exécuteur testamentaire. On a publié, en outre, une *Notice* sur la vie et les écrits de C.-J. Volney, Paris, Bossange frères, 1821, in-8. Volney a laissé : 1° *Voyage en Egypte et en Syrie*, pendant les années 1783-84-85, Paris, 1787, 4 vol. in-8, 1799, *ibid*; 4e édition, Paris, Courcier, 1788, 2 v. in-8, traduit en allemand, par M. Paulas (Iéna, 1788 et 1800, 3 vol. in-8) en anglais et en hollandais, par J.-D. Pasteur, Leyde, 1788 ; 2° *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788, in-8, traduit en allemand, Leipsick, 1787, in-8 ; en hollandais, Dordrecht, 1788, in-8. Cet ouvrage a été inséré par l'auteur, dans son *Voyage en Syrie* ; 3° *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xerxès en Grèce* ; 4° *Les Ruines*, ou *Méditations sur les révolutions des empires*, Genève, 1791, in-8. Cet ouvrage a eu huit éditions, et a été traduit en espagnol, en anglais, en hollandais, en italien et en allemand. C'est un des livres les plus impies et les plus révolutionnaires qui aient paru pendant *l'époque philosophique*. L'auteur y sape les fondemens de tous les cultes, et notamment celui de la religion catholique : il ne ménage pas non plus les rois, qu'il apostrophe ainsi : « O scélerats, monarques ou ministres, qui vous jouez de » la vie et des biens des peuples ! Eh » quoi ! il ne s'élèvera pas sur la terre » des hommes qui vengent les peuples et » punissent les tyrans ! Un petit nombre » de brigands dévore la multitude, et la » multitude se laisse dévorer ! O peuples » avilis, connaissez vos droits ; toute autorité est de vous, toute puissance est » la vôtre.... » Cet écrit incendiaire produisit l'effet que l'auteur en attendait, et le *peuple souverain*, guidé par les factieux sanguinaires, se livra aux massacres, remplit la France de deuil, commit les excès les plus horribles, et prouva ce que c'est que *sa puissance*, quand on le fait agir en son propre nom. 5° *La loi naturelle*, ou *Catéchisme du citoyen français*, Paris, 1793, in-16, et 1793, in-8. Cet écrit parut sous le règne de la *terreur*, et ne servit qu'à multiplier les désordres. Volney y enseigne que « la morale n'a d'autre base que » l'organisation de l'homme et de l'univers, etc. ; que toutes les vertus reviennent à l'objet physique de la conservation de l'homme ; que les deux génies » gardiens des actions de l'homme sont » *la douleur et le plaisir*..... Il ne faut

» point voler, dit-il, parce que l'on pour-
» rait être volé à son tour, et le meur-
» tre est défendu parce qu'il donne le
» droit de tuer le meurtrier. « Ainsi ce n'est pas le mal, mais la peine qui fait le crime, et on peut le commettre si on sait bien prendre ses précautions : c'est avec cette doctrine que Volney travaillait à faire une république de scélérats. Pour mieux y réussir, il dispensa aussi de toute religion ; et, selon ses principes, « la foi
» et l'espérance sont des idées sans réa-
» lité, des vertus de dupes... La charité
» est une exagération..... La prière est
» une dépravation de la morale, etc., »
Malgré toutes ces belles leçons, Volney devint *suspect*, et fut retenu en prison, pendant dix mois, par les athées ses confrères, et les jacobins ses disciples : triste épreuve qui ne servit pas à le corriger. 6° *Précis de l'état actuel de la Corse*. Nous ignorons si cet écrit a paru ailleurs que dans le *Moniteur*. 7° *Simplification des langues orientales*, ou *Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque, avec des caractères européens*, Paris, 1795, in-8 ; 8° *Lettre au docteur Priestley* (en anglais), imprimée en 1796, aux Etats-Unis ; 9° *Leçons d'histoire prononcées à l'Ecole normale, en l'an* 3, Paris, 1799, in-8. — M. Jondot a publié contre ces *leçons* des *Observations critiques*, etc. (Paris, 1799, in-8.), auxquelles Volney ne répondit pas. Dans son ouvrage, il présente l'histoire tout entière « comme un amas de faussetés et
» d'erreurs,... comme un tableau fantas-
» tique de faits évanouis, dressé par des
» hommes pleins de partialité et de pré-
» jugés.... C'est, dit-il, une des causes
» des maux qui ont désolé les nations... »
Selon lui, « le roman est préférable à
» l'histoire,..... la meilleure serait l'his-
» toire physique de l'homme ;.... il fau-
» drait refaire l'histoire..... » et c'est à M. Volney qu'on aurait dû laisser ce soin. 10° *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, suivi d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie française du Scioto, sur quelques colonies canadiennes, et sur les sauvages*, Paris, 1803, 2 vol. in-8. On trouve à la fin un vocabulaire de la langue des *Miamis*. 11° *Rapport fait à l'Académie celtique, sur l'ouvrage russe intitulé* : Vocabulaire comparé des langues de toute la terre, 1805, in-4. 12° *Supplément à l'Hérodote de M. Larcher*, Paris, veuve Courcier, 1808, in-8, de 80 p. 13° *Chronologie d'Hérodote, conforme à son texte, en réfutation des hypothèses de ses traducteurs et commentateurs*, Paris, 1809, in-8. Dans ses deux ouvrages qui n'en font qu'un, Volney traite fort mal M. Larcher, beaucoup plus savant que lui, et, en lui supposant des méprises, il en commet lui-même de graves et de réelles. 14°. L'*Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques, ouvrage élémentaire utile à tout voyageur en Asie*, Paris, veuve Coursier, 1809, in-8, avec tableaux; dédié à l'académie de Calcutta. 15° *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*, Paris, 1819, in-8. — 2e édition, Bossange frères, 1820, in-12. C'est un pamphlet contre le caractère auguste des monarques, publié peu de temps après qu'un monarque (Louis XVIII) eut nommé l'auteur pair de France, et comte avec un revenu de 36,000 francs. Dans les *Ruines*, il présente un *Génie* en scène; ici il fait voyager un *quaker* en Palestine, et met dans sa bouche toutes les absurdités que peut dicter un esprit acariâtre et malade. 16° *Discours sur l'étude philosophique des langues*, etc., etc., Paris, Baudoin frères, 1819, in-8; 17° *Hébreu simplifié, contenant un premier essai de la grammaire, et un plan du dictionnaire écrit sans lettres hébraïques*, etc., etc.; Paris, Eberhard, 1820, 1 vol. in-8, ouvrage posthume. Volney a donné des articles au *Moniteur*, au *Magasin encyclopédique*, *à la Revue encyclopédique*, etc. Ses *Œuvres complètes* vont être publiées en 8 vol., par Bossange frères. Tous les écrits de Volney, excepté son *Voyage en Egypte*, sont fort ennuyeux, et pèchent surtout par le stile, qui est lourd et incorrect, par des idées mal digérées et sans suite, par une puérile affectation de profondeur, et un ton pédantesque).

* VOLPATO (Jean, célèbre graveur, né à Bassano en 1735, apprit d'abord le dessin pour travailler à la broderie, que sa mère lui enseigna. Il abandonna bientôt cet état, se perfectionna dans le dessin, et s'appliqua ensuite à la gravure, dans laquelle il n'eut pour maître que son talent naturel. Les premiers ouvrages qu'il fit paraître, sous le faux nom de *Jean Renardi*, eurent beaucoup de succès. Il passa à Venise, où il fut bien reçu par le fameux Bartolozzi, qui l'aida de ses conseils. Plusieurs gravures qu'il publia d'après Piazza, Miotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc., augmentèrent sa réputation et le mirent à l'égal de Bartolozzi lui-même. S'étant établi à Rome, il y publia de nouveaux ouvrages, qui furent généralement bien reçus. Pendant long-temps, et avant que Morghen eût fait connaître tout son génie, il fut le premier graveur de cette capitale. Volpato est un des artistes qui ont gravé de nouveau les peintures de Raphaël, qui sont dans les galeries du Vatican. Il les surpassa tous, et les amateurs qui avaient imaginé cette entreprise le récompensèrent largement. Il serait trop long de détailler les différens ouvrages de Volpato; ils sont toujours fort estimés, très répandus dans toute l'Europe, et ornent en grande partie les cabinets des souverains. Il perfectionna les estampes peintes à l'*aquarelle*, et a donné de fort jolis dessins en miniature, qui, au moyen des couleurs, donnent une idée plus exacte des originaux. Volpato est mort à Rome, le 21 août 1802, âgé de 67 ans.

* VOLPI (Jean-Antoine), savant philologue et littérateur, naquit à Padoue le 12 novembre 1686. Il fit ses premières études chez les jésuites de sa patrie, et apprit ensuite le grec, la philosophie et le droit. Il aima de préférence la poésie, et surtout la poésie latine, pour laquelle il avait un talent peu commun. Plusieurs de ses ouvrages l'ayant fait connaître avantageusement, il fut nommé en 1727 professeur de philosophie à l'université de Padoue, et après la mort de l'abbé Lazarini, en 1734, il obtint la chaire d'éloquence grecque et latine, qu'il occupa 26 ans, et le sénat lui accorda alors sa retraite. En 1717 il avait formé avec son frère Gaétan un grand établissement d'imprimerie et de librairie, auquel ils assurèrent une longue prospérité par la réunion de leurs travaux comme éditeur: cette maison est devenue célèbre sous le nom de *Libreria cominiana* ou *Volpicominiana*, du nom de l'habile imprimeur avec lequel les frères Volpi s'associèrent. Jean-Antoine s'occupa principalement des ouvrages de littérature ancienne et moderne. Ses plus remarquables sont: 1° *Catulli, Tibulli, Propertii carmina recensita*, Padoue, 1710; 2° *Discours académiques*, ibid., 1723; 3° *De utilitate poetices liber*, ibid., 1743; 4° *Carmina et opuscula*, ibid., 1725; 5° *Opuscula philosophica*, ibid., 1744; 6° *Œuvres diverses latines et italiennes*, 1735. Il mourut le 24 novembre 1766, âgé de 80 ans.

* VOLPI (dom Gaétan), savant et pieux ecclésiastique, naquit à Padoue en 1689. Doué d'heureuses dispositions, il s'appliqua avec ardeur, dès sa première jeunesse, à la littérature, et y fit de grands progrès. De concert avec Jean-Antoine Volpi, son frère, et professeur à l'université de Padoue, ils montèrent une imprimerie qui rendit de grands services aux lettres, et d'où sortirent de précieuses éditions. (*Voyez* l'article précédent.) Gaétan, en qualité d'ecclésiastique, s'occupa principalement des ouvrages qui avaient avec son état un rapport plus direct. Il avait rassemblé un grand nombre de *Vies des Saints* et autres ouvrages religieux, soit pour les faire servir à son instruction, soit aussi pour en donner des éditions correctes. Presque toute sa vie se passa dans cette utile occupation. Ses dernières années ne furent point heureuses. Des scrupules de conscience vinrent le troubler, et lui ôtèrent tout repos. Ni la raison ni les remontrances de ses amis ne purent calmer son esprit malade, et, le 18 février 1761, il mourut au milieu de ses agitations. Dès 1725, il avait fait réparer à ses frais un caveau de sépulture dans l'église paroissiale de Sainte-Lucie, et avait fait graver cette inscription sur la pierre qui le fermait: *Rectoribus cœ-*

terisque hujus parochiæ sacerdotibus commune sepulcrum, a Cajetano Vulpio, presbytero, ornatiore hac forma restitutum ann. D. MDCCXXV, ut et ipse post obitum huc inferretur. Outre les ouvrages qu'il donna et enrichi de *notes*, de concert avec son frère Jean-Antoine, on a de lui personnellement : 1° *Due celebri raggionamenti del ven. Giovanni d'Avisa ai sacerdoti, intorno all' altezza ed eccellenza della loro dignita, con aggiunte e dedica, e col titulo : A tutti i sacerdoti di Gesu Christo, santita di costumi e perpetua felicita*, Padoue, 1727; 2° *La Vita della ven. serva di Dio suor Caterina Vannini, monaca convertita, compilata dal ven. cardinale Federico Borromeo, arcivescovo di Milano, ora corretta e con varie note illustratat* Padoue, 1756; 3° *Trattato della tribolazione, di bonsignore Cacciaguerra, nobile Sienese*, etc., *corretto ed illustrato*, etc., Padoue, 1724; 4° *Trattato della SS. communione, di bonsignore Cacciaguerra, corretto ed illustrato*, Padoue, 1734; 5° *Pie e divote meditazioni dello stesso Cacciguerra, con note e con compendio della vita dell autore : si aggiunge in fine la celebre meditazione di S. Luigi di Gonzaga, intorno ai SS. angeli*, Padoue, 1740; 6° *Dialogo spirituale di bonsignore Cacciaguerra con Felice vergine di Barberano, sua penitente*, etc., Padoue, 1740; 7° *Sermoni famigliari di S. Carlo Borromeo, fatti alle monache dette Angeliche*, etc. *con illustrazioni*, Padoue, 1720. Volpi avait trouvé ces sermons manuscrits dans le magasin d'un libraire : ils étaient inédits, il les publia. 8° *Il conforto degli affitti, del P. Gasparo Loarte*, etc., Padoue, 1739; 9° *Apologia per la Vita di S. Filippo di Neri*, etc., Padoue, 1740; 10° *Caii Crispi Salustii quæ exstant*, etc., Padoue, 1722; 11° *Combattimento spirituale del P. Scuopoli*, etc. *Si aggiungono le altre oporette spirituali del suddetto autore, con correzzioni*, Padoue, 1724; *e con giunte*, ibid., 1737 et 1750; 12° *la Istituzione d'ogni statolo devole delle donne christiane, del cardinale Agostino Valiero, corretta, accressiuta, e in varie guise illustrata*, Padoue, 1744; 13° *la Divina Comedia di Dante*, Padoue, 1727, 3 vol., avec un catalogue chronologique de beaucoup d'*éditions* de ce poème et des *notes* de Volpi; 14° *la Libreria di Volpi et la stamperia Cominiana illustrate, con utili e curiose annotazioni*, Padoue, 1756. C'est un catalogue de toutes les éditions sorties des presses cominiennes depuis 1717 jusqu'en 1756; 15° *la Vita di S. Caterina di Siena*, Padoue, 1756; 16° *la Vita di S. Caterina di Genova*, Padoue, 1743, etc.

* VOLPI (Joseph-Roch), savant jésuite, frère puîné du précédent, était né à Padoue le 16 août 1692. On le mit pour apprendre les premiers élémens des lettres, dans un collége dirigé par des prêtres séculiers. Il passa de là chez les jésuites, où il acheva ses humanités et s'appliqua à la littérature. Il prit du goût pour l'institut de ses maîtres, et s'y engagea à Rome en 1707. Ses supérieurs l'employèrent à l'enseignement à Frascati, à Sienne et à Livourne; ils le nommèrent ensuite préfet des études au collége grec de Saint-Athanase *in urbe*, poste qu'il garda toute sa vie. Ce fut dans l'exercice de cet emploi qu'il conçut le projet d'un ouvrage dans lequel il aurait établi la supériorité des *rites latins* sur ceux de l'Eglise grecque. Il le commença; mais d'autres occupations l'en détournèrent. Le cardinal Corradini avait demandé au R. P. Tamburini, alors général des jésuites, un sujet qui pût achever son bel et grand ouvrage du *Latium profanum et sacrum*. Le Père Volpi parut propre à cette entreprise, et on l'en chargea. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et, pour l'amener à une heureuse issue, il n'épargna ni peines, ni fatigues, ni voyages. Le Père Volpi était en même temps réviseur des livres, consulteur de l'*Index*, et examinateur des évêques. Il faisait plus encore : il prêchait, il confessait, il faisait des missions, il allait assister les malades. Il trouva la mort dans l'exercice de ces fonctions charitables le 26 septembre 1746, à l'âge de 54 ans. On a de lui : 1° *Vetus Latium profanum et sacrum*, depuis le tome 3 jusqu'au 11 inclusivement,

format in-4, imprimé encore avec magnificence, partie à Padoue, partie à Rome, depuis l'an 1726 jusqu'en 1745. Les deux premiers vol. sont l'ouvrage du cardinal Corradini. 2° *Tabula Antiatina e ruinis veteris Antii nuper effosa, interpretatione et notis illustrata*, Rome, 1726, 3° *Lettera al P. D. Angelo Calogera, in cui si espongono cento antiche iscrizione di nuovo scoperte, correzione con note*, insérée dans le tome 19 de la *Raccolta calogenara*; 4° *Commentario della villa di Manlio Vopisco in Tivoli, gia celebrata in versi da Publio Stazio Papirio*, dans le 26e tome du même recueil; 5° *Breve notizia delle opera intitolata*: Vetus Latium profanum et sacrum, *incominciata gia da monsig. Corradini, che fu poi cardinale, e continuata dal P. Volpi*, dans le 15e tome du même recueil; 6° *Epistolæ Tiburtinæ carminibus conscriptæ et in tres libros distributæ, cum auctoris animadversionibus*, Brescia, 1743, in-4, imprimées par les soins du cardinal Quirini, et tirées à un petit nombre d'exemplaires. La poésie en est agréable, et la latinité pure. 7° *De Vita et moribus S. Ignatii Loyolæ libri tres, auctore Joan. Petr. Maffeio; accedit de D. Ignatii gloria liber singularis*, Padoue, 1717. Ce livre *de D. Ignatii gloria* est du Père Volpi. On y trouve la description de la riche et magnifique chapelle de Jésus, où reposent les reliques du saint. 8° *Theses contra Judæos de LXX hebdomadibus*, Rome, 1720, in-4. Elles furent soutenues par Volpi, et il eut occasion d'y faire preuve de sa profonde connaissance des saintes Ecritures, et de sa capacité dans les langues orientales. 9° *Vitæ sanctorum octo, a Benedicto XIII fastis sacris adscriptorum*; 10° *Compendio delle stesse Vite*, Rome, 1726; *e con aggiunte*, ibid., 1727; 11° *Vita di S. Margarita di Cortona*, Rome, 1728; ibid., avec des augmentations, 1736; 12° *Vita di S. Sinforosa e de' suoi SS. figlioli, compagni e martiri, cittadini e protettori di Tivoli*, Rome, 1730, in-4; *e con aggiunte*, ibid., 1744; 13° *Vita di S. Magno arcivescovo e martire, protettore e padrone della citta d'Agnani*, Rome, 1732; 14° *L'Ottimo stato, opera postuma del P. Benedetto Rogacci*, etc., Venise, 1725. Le Père Volpi était de la société des *Arcadiens*, sous le nom de *Bionore Craneo*.

VOLPILIERE (N. de la), docteur en théologie, était de la petite ville d'Allanches, dans la Haute-Auvergne, où il naquit vers 1690. Ayant des talens pour la chaire, il se consacra à la prédication, et mourut au commencement du 18e siècle. On a de lui: 1° des *Sermons*, 1789, 4 vol. in-8; 2° des *Discours synodaux*, 1704, 2 vol. in-12; 3° une *Théologie morale*, 7 vol. in-12, où il traite des cas de conscience; 4° *La vie réglée dans le monde*. — Le Père de la Volpilière, jésuite, son frère ou son parent, a aussi publié quelques livres de piété.

* VOLTA (Alexandre), célèbre physicien, né à Côme en février 1745, d'une famille noble et ancienne, parut un moment indécis sur la carrière qu'il voulait parcourir. Egalement attiré par les charmes de la poésie et par les pressentimens des découvertes que la physique était sur le point de faire, il cultivait à-la-fois les sciences et les lettres, et sa muse célébrait les merveilles de la physique que lui découvrait son génie observateur; enfin, la science l'emporta, et il publia en 1769 et 1771 deux *Mémoires* qui le placèrent parmi les physiciens les plus célèbres de cette époque. En 1775, il fut nommé régent de sa ville natale: en 1779, l'université de Pavie l'appela pour occuper la chaire de physique, qu'il conserva jusqu'en 1804. Buonaparte, qui l'avait fait venir à Paris pour répéter ses expériences sur le développement de l'électricité par le contact, en présence d'une commission de l'Institut, le combla de distinctions, et lui donna la médaille d'or de l'Institut. Volta fut nommé successivement député de l'université de Pavie à la *consulta* de Lyon, membre du collége des *dotti*, sénateur, et enfin comte. Lorsque la partie de l'Italie qu'il habitait rentra sous la domination autrichienne, il conserva les avantages pécuniaires que ses travaux lui avaient si bien mérités, et il mourut le 6 mars 1826, le

même jour que le géomètre Laplace, laissant dans les sciences un nom que la découverte de l'appareil électromoteur ou la *pile* rend impérissable. Cette découverte est d'autant plus précieuse, que d'elle sont sorties une multitude d'autres aussi importantes qu'inattendues, dont le premier honneur doit être reporté à Volta, puisqu'elles n'auraient jamais pu être faites sans l'admirable invention de son appareil. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1816, 5 vol. in-8. Le professeur Catenazzi a fait son *éloge*. Le *Globe* du 12 juin 1827, tome 5 n° 30, renferme de piquans détails sur Volta.

*VOLTAIRE (François-Marie Arouet, dit de), naquit à Châtenay près Paris, le 20 février 1694, et ne reçut le baptême, à cause de sa faible santé, que le 22 novembre suivant, dans l'église de Saint-André-des-Arts. Il eut pour père François Arouet, ancien notaire, qui était alors receveur alternatif et triennal des épices et vacations de la chambre des comptes. Sa mère, d'une famille du Poitou, s'appelait Marguerite d'Aumart. Le jeune Arouet, qui reçut par la suite le nom de *Voltaire*, dépendant du patrimoine maternel, fut élevé chez les jésuites; il y eut pour maîtres les PP. Porée et le Jay. Ce dernier (c'est Condorcet, qui le raconte dans sa *Vie* de Voltaire), *frappé de la hardiesse des idées et des opinions du jeune écolier, lui prédit qu'il serait en France le coryphée du déisme; prophétie que l'événement a justifiée*, ajoute l'historien. Au sortir du collége, il retourna dans le sein de sa famille, et y retrouva l'abbé de Châteauneuf, ancien ami de la maison et son parrain. Celui-ci était lié avec la fameuse Ninon de Lenclos, chez laquelle il présenta le jeune Voltaire, qui faisait déjà connaître son inclination pour la poésie. Il récita devant Ninon quelques épigrammes piquantes, avec lesquelles il tourmentait son frère, attaché au jansénisme, et il déclama avec beaucoup de feu la *Moïsade* de Rousseau. Ninon, femme de bel-esprit, goûta celui de Voltaire, et lui légua par son testament 2,000 livres, pour qu'il se formât une petite bibliothèque. L'abbé de Châteauneuf se chargea ensuite de l'introduire dans le grand monde; et c'est à lui qu'il dut la connaissance du duc de Sully, du marquis de la Fare, des abbés de Chaulieu, Servien et Courtin, du prince de Conti, du grand-prieur de Vendôme, du maréchal de Villars et du chevalier de Bouillon. Voltaire puisa dans leur société ce goût délicat qui distinguait le siècle de Louis XIV; mais il y exerça aussi son goût, déja prononcé, pour le sarcasme et la satire, au moment où le ton de gravité que Mme de Maintenon avait introduit à la cour blessait quelques hommes frivoles, et faisait l'objet des plaisanteries de quelques esprits frondeurs. Quand le père Arouet eut appris la vie que menait son fils, et qu'il ne s'occupait que de vers, il pria le marquis de Châteauneuf de l'emmener avec lui, en qualité de page, en Hollande, où il allait comme ambassadeur. Mme du Noyer, connue par ses *Lettres galantes*, vivait alors avec ses deux filles à La Haye, où elle s'était réfugiée pour se séparer de son mari, plutôt que par zèle pour la religion protestante. Ses intrigues et quelques écrits l'avaient déja rendue fameuse dans cette ville, lorsque Voltaire fit sa connaissance, et s'attacha sérieusement à une de ses filles. La mère fit du bruit et s'en plaignit à l'ambassadeur, qui renvoya Voltaire à Paris. Mme du Noyer fit imprimer cette aventure, avec les *lettres* du jeune Arouet à sa fille; elle obtint ainsi son but, qui était de bien vendre son livre. De retour dans la capitale, Voltaire employa, dit-on, des gens de marque et même des ecclésiastiques respectables pour enlever Mlle du Noyer à une mère qui menait une conduite blâmable, et il eut même recours au prétexte de la religion; mais tous ses efforts furent inutiles: Mlle du Noyer fut mariée dans la suite au baron de Winterfeld. Pendant ce temps, le père Arouet, mécontent de son fils, qui ne s'occupait point de prendre un état, le renvoya de la maison paternelle. Un ami du jeune homme, M. de Caumartin, obtint de l'emmener dans sa terre de Saint-Ange: là vivait un autre Caumartin, alors fort

âgé, admirateur de Henri IV et de Sully. Il communiqua cette admiration au jeune Arouet, auquel il raconta les anecdotes les plus secrètes de la cour de Louis XIV. Voltaire n'était encore connu que par des *pièces fugitives*, des *Epîtres*, et une *Ode* qui n'avait pu obtenir le prix de l'académie française. De retour de Saint-Ange, il s'occupa d'ouvrages plus importaus, et commença le poème de *la Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*. Ce monarque venait de mourir, et aux panégyriques qu'on lui avait prodigués pendant sa vie, succédaient d'injustes critiques et d'odieux pamphlets. Voltaire fut accusé d'être l'auteur d'une de ces satires, qui finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il fut mis à la Bastille, où il fit une pièce de vers fort gaie sur sa détention, ébauçha le poème de *la Ligue*, et corrigea son *OEdipe*. Le duc d'Orléans, alors régent du royaume, lui fit rendre la liberté, et lui accorda une gratification, en lui disant : « Soyez sage à l'avenir, et » j'aurai soin de votre fortune. — Je re- » mercie Votre Altesse royale, lui ré- » pondit Voltaire, de vouloir continuer » à se charger de ma nourriture ; mais je » la prie de ne plus se charger de mon » logement. » Sa tragédie d'*OEdipe*, d'abord refusée, parce qu'il n'y avait pas d'intrigue d'amour, fut jouée en 1718, et eut du succès. Les ennemis des prêtres y applaudirent surtout deux vers devenus fameux, et que Grimm, dans sa Correspondance, blâme sous le seul rapport du goût. Arouet le père, entraîné par ses amis, vint à une représentation de la nouvelle tragédie, fut attendri jusqu'aux larmes, embrassa son fils au milieu des félicitations des dames de la cour, et ne le pressa plus de se faire avocat. Celui-ci dut la connaissance de la maréchale de Villars à une étourderie que son âge pouvait à peine excuser. A une représentation d'OEdipe, il parut sur le théâtre, tenant la queue du grand-prêtre. La maréchale demanda qui était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce : ayant appris que c'était l'auteur lui-même, elle désira le connaître, et l'admit dans sa société. Le maréchal de Villars lui avait déjà montré de la bienveillance en lui disant un jour : « La » nation vous a bien de l'obligation de ce » que vous lui consacrez ainsi vos veilles. » —Elle m'en aurait bien davantage, » monseigneur, répondit le poète, si je » savais écrire comme vous savez parler » et agir. » Epris d'une passion violente pour la maréchale, et forcé de renoncer à un fol espoir, il revint à ses études, et continua *la Henriade*. Obligé de s'absenter de Paris en 1724, il accompagna en Hollande madame de Rupelmonde, et vit à Bruxelles le fameux J. B. Rousseau. Il le consulta sur son poème de *la Ligue*, et lui lut l'*Epître à Uranie*, premier monument de sa liberté de penser ; Rousseau lui récita le *Jugement de Platon*, allégorie satirique, et une ode à la *Postérité*. Voltaire, après la lecture de cette Ode, eut l'impolitesse de dire à l'auteur « qu'elle n'irait pas à son adresse. » Les deux poètes se séparèrent ennemis irréconciliables. Sa tragédie d'*Artémire*, qui fut sifflée, parut vers cette époque ; il la reproduisit, en 1724, dans une pièce intitulée : *Mariamne empoisonnée par Hérode*. Voltaire, naturellement porté à la satire, eut quelques différends avec des hommes distingués par leur nom ; il blessa entre autres le chevalier de Rohan, par ce propos : « Je » ne traîne pas un grand nom ; mais je » puis honorer celui que je porte. » On dit que les gens du chevalier le maltraitèrent à la porte de l'hôtel de Sully où il dînait, et que l'offensé chercha inutilement son adversaire, pour vider leur querelle par les armes. Mais un grief d'une autre nature pesait sur le poète irrité : il avait adressé des vers à la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon. Ce prince était borgne, et l'auteur disait :

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus sut tromper tous les yeux ;
Nous n'en avons qu'un seul à craindre,
Pourquoi ne nous pas rendre heureux.

Au moment où le cardinal de Rohan se plaignait au duc des procédés de Vol-

taire envers le chevalier, on mit sous les yeux de ce prince les vers ci-dessus. Le satirique fut mis à la Bastille pour la seconde fois, et après six mois de captivité, on lui intima de sortir du royaume. Il passa en Angleterre, où il se fortifia de plus en plus dans cette liberté de penser, qui finit par le rendre, ainsi que l'avait prévu le Père le Jay, son maître, le coryphée des impies. L'Angleterre était alors peuplée de *frectinkers* (*libres penseurs*). Il revit à Londres lord Bolyngbroke, et fréquenta la société de Collins, Tindall, Winoolston, Morgan, Chubb, et autres écrivains anglais qui travaillaient, comme de concert, à saper les fondemens du christianisme. On peut croire que les écrits et la conversation de ces incrédules influèrent beaucoup sur les opinions d'un jeune homme qui n'avait déjà que trop de penchant pour une extrême liberté de penser. Ce fut à Londres qu'il composa ses tragédies de *Brutus* et de *la mort de César*, l'*Essai sur la poésie épique*, écrit d'abord en anglais, et mis ensuite en tête de *la Henriade*, qu'il fit imprimer dans cette ville. Le roi George Ier et la princesse de Galles s'intéressèrent à la réussite de cet ouvrage, qui procura de grands bénéfices à l'auteur. Quoique le triomphe de la religion catholique dût être le sujet de ce poème, l'auteur y affecte de donner l'avantage aux protestans ; confond toujours le fanatisme avec la religion, et fait de fréquentes sorties contre les prêtres, les moines et les papes : d'assez beaux vers en l'honneur du christianisme ne sauraient racheter tous ces écarts. Nous ne parlerons pas de ce qu'il fait dire à saint Louis contre le dogme de l'éternité des peines, et nous ne citerons que ces deux vers pour faire juger en général du véritable esprit de cet ouvrage :

Hélas! un Dieu si bon qui de l'homme est le maître,
En eût été servi s'il avait voulu l'être.

où l'auteur paraît reprocher à ce Dieu *si bon* de n'avoir pas fait ce qu'il fallait pour que l'homme le *servît*. Ce n'est pas sans raison qu'un des panégyristes de Voltaire a regardé la publication de la Henriade *comme l'heureuse époque de la liberté de penser, et le service le plus important rendu à la philosophie* ; il dit même que la France *était dévote et bêtement fanatique* (*Vie de Voltaire*, par Duvernet, Londres, 1787,) De retour en France, en 1728, sa fortune s'augmenta par la vente de ses ouvrages, et par d'heureux placemens de fonds. Il mit l'argent qu'il avait apporté d'Angleterre à une loterie établie par Desforts, contrôleur des finances, et Pâris Duverney lui obtint un intérêt dans les vivres de l'armée, dont il retira plus de 800 mille livres. Ces diverses spéculations lui formèrent des capitaux considérables, et il jouissait sur la fin de sa vie de plus de 130,000 liv. de rente. Parmi ces calculs d'intérêt il ne négligeait pas les lettres, et en 1730 il donna son *Brutus*, qui n'eut qu'un médiocre succès. L'auteur s'en consola aisément, quand il apprit qu'un vaisseau, chargé pour son compte, appelé également *Brutus*, et qu'il croyait naufragé, était arrivé à Marseille. On assure que Fontenelle engagea Voltaire à renoncer au genre dramatique, ainsi que le grand Corneille l'avait conseillé à Racine, après avoir entendu la lecture de son *Alexandre*, pièce qui n'annonçait pas encore le talent de cet immortel poète. Voltaire ne déférant pas au conseil de l'académicien, donna en 1732 *Zaïre*, pièce d'un genre tout nouveau. Le succès couronna les espérances de l'auteur; mais sa vanité fut ensuite cruellement mortifiée par le mauvais accueil qu'on fit à son *Adélaïde du Guesclin*; on sait qu'un plaisant, à ce mot de Vendôme : *Es-tu Content, Coucy ?* répondit *Couci-couci.....*; et que cette plaisanterie décida du sort de la pièce. Cependant, Voltaire l'ayant reproduite sous le titre du *duc de Foix*, elle fut mieux reçue du public. Il avait fait paraître vers cette même époque (1730) l'*Apothéose de Mlle Lecouvreur*, comédienne, où, après l'avoir presque divinisée, il s'élève contre le clergé, qui lui avait refusé la sépulture. Son *Mondain*, imprimé en 1736, n'est qu'une apologie du luxe, *qui lui attira*, dit

Condorcet, *les reproches non-seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables.* Dans *le Temple du goût*, il juge les écrivains du siècle passé, et même ses contemporains d'une manière plus séduisante et plus ingénieuse qu'équitable et impartiale : cet ouvrage essuya des critiques fondées. De plus justes et de plus rigoureuses s'élevèrent lors de la publication de ses *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais.* Ces lettres sont au nombre de vingt-cinq, et l'auteur y effleure la théologie, la métaphysique, l'histoire, la littérature, les sciences, les mœurs, avec un style léger, rempli d'épigrammes et de plaisanteries, contre nos prêtres et nos usages religieux, et d'éloges sur les quakers, sectaires enthousiastes et parfois hypocrites. L'ouvrage fut condamné par le parlement, et une lettre de cachet envoya l'auteur en exil; mais il se déroba à la sentence. Il avait déjà composé plusieurs chants de son poème de *la Pucelle* : ses amis en récitaient des fragmens, et exposèrent ainsi l'auteur à de nouvelles craintes. Contraint de s'absenter encore, et voyant que, malgré tous ses talens, ses productions irréligieuses avaient éveillé sur lui la surveillance des amis de l'ordre, il prit le parti de placer ses fonds chez l'étranger, et alla passer quelque temps au siége de Philisbourg, où commandait le maréchal de Berwick; il eut la prudence de ne s'y exposer à aucun danger; on prétend même qu'il refusa de visiter la tranchée. Il se retira ensuite à Cirey, près de Vassi en Champagne, où la marquise du Châtelet avait une terre. Il étudiait avec cette dame les systèmes de Leibnitz et les principes de Newton, et travailla à ses *Elémens de la philosophie de Newton*; mais, après plusieurs années d'études, il suivit le conseil de Clairaut; et renonça à devenir physicien. Il reprit ses travaux favoris, et composa l'*Histoire de Charles XII*, acheva ses *Discours sur l'homme*, rassembla les matériaux pour son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne.* Cet ouvrage, commencé en 1740, fut imprimé en 1756, et semble un manifeste contre le christianisme et les chrétiens. Il composait à peu près en même temps *Zulime*, *Alzire* et *Mahomet* : cette dernière tragédie fut jouée à Lille en 1741. Voltaire était depuis long-temps en correspondance avec Frédéric II, roi de Prusse. Pendant la première représentation de *Mahomet*, il reçut un billet de ce monarque philosophe, qui lui annonçait la victoire de Molwitz. Sa vanité lui suggérant l'idée de rendre public l'honneur qu'il recevait, il interrompit la pièce pour lire tout haut ce billet aux spectateurs. *Vous verrez*, dit-il à ceux qui l'écoutaient, *que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne.* Elle réussit en effet; mais elle ne fut jouée à Paris que l'année suivante; la première représentation en fut donnée le 9 août 1742, et elle fut interrompue, après la troisième, par ordre supérieur. En 1751, le comte d'Argenson, ami de Voltaire et secrétaire d'état, fit reparaître *Mahomet*, malgré Bernier lieutenant de police, après que d'Alembert en eut, pour la forme, retranché quelques vers. *Zulime*, jouée dans la suite, n'eut point de succès et n'en méritait pas. Nous avons parlé des liaisons de Voltaire avec Frédéric II. Ces liaisons existaient du vivant même de son père Frédéric-Guillaume. Le prince royal choisit pour son mentor et son guide le philosophe français; il lui conserva la même affection lorsqu'il monta sur le trône; mais un des premiers actes de son autorité fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel.* Voltaire alla voir à Wesel le jeune monarque, qui chercha alors inutilement à le retenir auprès de sa personne. Il revint donc à Paris, et donna *Mérope*, une de ses meilleures tragédies. Ce succès lui aurait ouvert les portes de l'académie, où il y avait une place vacante par la mort du cardinal de Fleury; mais ses opinions philosophiques l'en écartèrent pendant plusieurs années. Ce fut inutilement que le fameux duc de Richelieu s'intéressa en sa faveur auprès de la marquise de Châteauroux, alors favorite de Louis XV, et dominée par le duc. Cepen-

dant cette nouvelle connaissance valut à Voltaire d'être employé dans une importante mission. La France, en guerre contre la reine de Hongrie, désirait l'alliance du roi de Prusse. Voltaire fut envoyé secrètement à Berlin, et contribua à ce que Frédéric II déclarât de nouveau la guerre à Marie-Thérèse : cette diversion força cette princesse à retirer ses troupes de l'Alsace. A son retour, et en passant par La Haye, il sut pénétrer les dispositions des Hollandais, qui paraissaient encore incertaines. Ces services, la protection du duc de Richelieu, et surtout celle du marquis d'Argenson et de madame d'Etiole, depuis marquise de Pompadour, lui procurèrent les faveurs de la cour. Chargé de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin, il composa *la princesse de Navarre*, qui lui fit obtenir la charge de gentilhomme ordinaire et la place d'historiographe de France. Il marqua sa reconnaissance pour Louis XV par les vers suivans :

Mon Henri-Quatre et ma Zaire,
Et mon américaine Alaire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi :
J'eus beaucoup d'ennemis, avec très peu de gloire.
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Cependant son ambition n'était pas encore satisfaite : le fauteuil académique tourmentait ses désirs. N'ignorant pas l'obstacle qui s'opposait à sa réception, il eut recours à l'artifice ; et, pour gagner la faveur du Père de la Tour, il lui écrivit une lettre du 7 février 1746, remplie de protestations sur son respect pour la religion, et son attachement aux jésuites : il y disait entre autres choses : *Si jamais on a imprimé sous mon nom une ligne qui puisse scandaliser seulement un sacristain de paroisse, je suis prêt à la déchirer. Je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société.* Ces fausses protestations eurent leur effet (1), et il fut enfin reçu à l'académie en 1746 ; il avait alors cinquante-deux ans. Aimant à se singulariser, non seulement il ne fit pas les éloges d'usage de son fondateur, le cardinal de Richelieu, mais il ne le rappela pas même honorablement. Il retourna à Cirey, près de la marquise du Châtelet, avec laquelle il passa bientôt après à la cour du roi Stanislas. La mort de la marquise hâta le retour de Voltaire à Paris, où sa gloire littéraire éprouva des contradictions. On lui préférait, peut-être injustement, Crébillon, qui venait faire de jouer *Catilina*. Il crut se venger en écrivant sur trois sujets que son rival avait traités ; et il composa à Sceaux, chez la duchesse du Maine, les trois tragédies de *Sémiramis*, d'*Oreste* et de *Rome sauvée*. Ce fut la duchesse, dit-on, qui l'engagea à écrire *Rome sauvée*. Cependant, l'accusation d'irréligion que ses écrits lui avaient méritée commençait à éloigner de lui quelques-uns de ses protecteurs. Outre cela, sa vanité démesurée irritait contre lui les gens de lettres, tandis que son caractère irascible et satirique lui faisait d'une autre part de puissans ennemis. Louis XV avait conçu pour lui une espèce d'aversion qu'il ne dissimulait pas, et même la marquise de Pompadour lui retira son amitié. Il crut alors qu'il ne pouvait mieux être que dans une cour composée de philosophes, et il accepta enfin les propositions du roi de Prusse. Il alla joindre à Berlin Maupertuis, d'Argens, la Mettrie et Toussaint, arriva à Potsdam en juin 1750, et reçut le plus favorable accueil de Frédéric. Les premiers mois s'écoulèrent à la satisfaction réciproque du maître et du disciple ; nul nuage ne troublait leur bonne intelligence. Voltaire passait quelques heures auprès du roi, soit pour corriger ses ouvrages, soit pour lui apprendre à écrire avec goût et pureté. Il assistait souvent aux soupers que donnait Frédéric à ses favoris ; soupers où se trouvaient d'autres beaux-esprits de la trempe de Voltaire, qui, par leur conversation, flattaient les principes du monarque philosophe. *Jamais*, dit le premier dans ses Mémoires,

(1) Il prit plus d'une fois ce ton d'ironie, et en parlant de son conte de *Zadig*, il écrivait en 1748 au comte d'Argental : Je serais très fâché de passer pour l'auteur de » *Zadig*, qu'on veut décrier par les interprétations les plus » odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes » téméraires contre notre sainte religion ; quelle apparence ! » Cependant l'année suivante il publia un pamphlet, *la Voix du sage et du peuple*, où il s'élève contre le clergé à l'occasion des immunités.

on ne parla dans aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris; et il écrivait à madame du Deffant *qu'il soupait tous les jours avec deux ou trois impies.* Enfin ce fut dans un des soupers de Frédéric (selon le rapport de Collini) que Voltaire conçut le projet du *Dictionnaire philosophique*, qui fut exécuté quelque temps après. Il avait tout le reste du jour pour se *consacrer* à l'étude : il corrigeait plusieurs de ses ouvrages, finissait le *Siècle de Louis XIV*, et travaillait au poème de *la Loi naturelle*. Frédéric lui témoignait toujours la même bienveillance, et l'avait créé chambellan. Fêté de toute la famille royale, le poète jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, leur apprenait à déclamer les vers français, et leur en adressait d'autres qu'il composait en leur éloge. Enfin ce n'est pas sans raison qu'il appelait le séjour de ce roi le palais d'Alcine. Mais cet enchantement fut bientôt dissipé. On raconte qu'un jour que le général Manstein le pressait de revoir ses Mémoires, il lui répondit : « Le roi m'a envoyé son linge à blanchir, il faut que » le vôtre attende. » Et dans une autre occasion, en montrant à quelqu'un plusieurs cahiers de vers composés par Frédéric : « Cet homme-là, dit-il, c'est César » et l'abbé Cottin. » Le roi n'ignorait pas ces propos imprudens, et dit un jour à la Mettrie, en parlant de son chambellan : « J'en ai encore besoin pour revoir mes » ouvrages : on suce l'orange, et l'on jette » l'écorce. » Voltaire, qui se croyait tout permis vis-à-vis même des souverains, fut très piqué de cette confidence, et forma dès lors le projet de s'évader. En même temps vinrent ses discussions avec Maupertuis, président de l'académie de Berlin; ce mathématicien célèbre était lui-même en dispute sur un point de science avec le professeur Kœnig. Voltaire, jadis l'ami du premier, devint jaloux des distinctions dont l'honorait le roi de Prusse; et, malgré l'ordre de celui-ci de ne pas se mêler des querelles qui existaient entre Kœnig et Maupertuis, il écrivit contre ce dernier une satire qui fut suivie d'une autre plus sanglante encore, intitulée *Akakia*, où il n'épargne ni les ouvrages ni la personne de son adversaire. On s'étonna avec raison que celui qu'il avait comblé d'éloges en 1738, ne fût plus en 1752 qu'un raisonneur extravagant, un philosophe insensé. Frédéric II, justement indigné, fit brûler la diatribe d'*Akakia* par le bourreau. Voltaire, qui était malade à Berlin, lui renvoya alors sa croix, sa clef, et le brevet de sa pension, et demanda au roi la permission de partir : Frédéric, pour toute réponse, lui fit remettre du quinquina. Voltaire ajouta qu'il avait besoin des eaux de Plombières; on lui fit répondre que celles de Silésie valaient encore mieux. Il demanda à voir le roi, et on lui renvoya ses décorations. Cependant il alla à Potsdam, vit Frédéric, et leur bonne intelligence parut se rétablir. Voltaire obtint d'aller à Plombières, mais perrista dans son dessein de quitter à jamais la Prusse. Il passa à Leipsick, et de là chez la duchesse de Saxe-Gotha, amie des philosophes, et pour laquelle il commença ses *Annales de l'empire*. Chemin faisant, il reçut un cartel de Maupertuis, et s'entendit déchirer dans les libelles de la Baumelle. La lenteur de son voyage, son séjour à Gotha, et des sommes considérables placées dans le duché de Wurtemberg, sur sa tête et celle de sa nièce madame Denis, firent connaître au roi de Prusse que Voltaire n'avait plus envie de revenir à sa cour. Ce soupçon, quelques propos indiscrets, et un recueil de ses œuvres poétiques, que Voltaire avait emporté avec lui, irritèrent le monarque; et dans sa colère, il donna ordre à un agent nommé Freitag, qu'il entraînait à Francfort, d'arrêter Voltaire, et de ne pas le relâcher qu'il n'eût rendu ses décorations, son brevet de pension, et le recueil de poésies. Freitag exécuta ponctuellement les ordres de son maître; et après une détention de trois semaines, Voltaire obtint sa liberté. Il se rendit à Colmar, voulut d'abord s'établir en Alsace, et écrivit ensuite à Paris pour savoir si, en y retournant, il pourrait ob-

tenir un bon accueil à la cour : la réponse ne fut pas satisfaisante, et il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. Il passa à Lyon, où il vit jouer plusieurs de ses pièces; et enfin il se rendit à Genève pour consulter Tronchin. Il habita ensuite, et alternativement, Tourney, Ferney et les Délices, aux portes de Genève, et fixa sa demeure dans ce pays. Il recevait dans sa retraite les personnages distingués qui étaient entraînés par le désir de connaître cet homme extraordinaire. Il y accueillait aussi les nouveaux prosélytes que lui recommandait d'Alembert. Il cultivait toujours avec assiduité la littérature, et l'*Orphelin de la Chine* fut le premier fruit de sa retraite; ouvrage, comme la plupart des autres sortis de sa plume, où, parmi les richesses de la poésie, on retrouve l'art funeste d'insinuer l'impiété. Indépendamment des deux vers déjà cités de l'*OEdipe*, il avait prôné dans *Zaïre* (cependant pièce toute chrétienne) l'indifférence en matière de religion : Zaïre dit à la première scène :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Dans l'*Orphelin de la Chine*, voici comme s'exprime Idamé :

Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

Mais rien ne peut égaler le scandale que produisit la publication de *la Pucelle d'Orléans*. Ce poème, qui contient les traits les plus licencieux et les détails les plus révoltans, excita l'indignation des personnes les moins scrupuleuses. Les gens corrompus lurent cet ouvrage avec avidité; mais ceux qui conservaient une certaine pudeur le regardèrent comme indigne d'un philosophe, et comme une « tache pour les œuvres et la vie de l'au- » teur. » On pourrait faire le même reproche à son roman de *l'Optimisme* et à une grande partie de ses *Contes*, où règnent à la fois la licence et l'irréligion. Dans *la Loi naturelle*, autre poème qu'il publia peu de temps après, il s'élève contre le *fanatisme* : on sait assez ce que Voltaire entendait par ce mot. Le poème du *Désastre de Lisbonne*, où il prend plaisir à calomnier la Providence, et à désespérer la nature humaine, lui attira les reproches de Jean-Jacques Rousseau lui-même. *Candide* ou l'*Optimisme* fut suivie d'une traduction libre, ou plutôt d'une *parodie* de l'Ecclésiaste, et d'une partie du *Cantique des cantiques*. Ces deux écrits furent brûlés par la main du bourreau. La première édition de ses *OEuvres*, faite sous ses yeux, parut en 1757; il y joignit son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui excita l'enthousiasme de ses admirateurs, et qui n'est pas sans mérite sous le rapport littéraire, mais dans lequel il s'attache principalement à saper la religion par sa base, avilit l'église et maltraite constamment ses ministres. Sa haine contre la religion semblait en lui augmenter avec l'âge, et rien ne pouvait l'assouvir. C'est vers ce temps à peu près qu'il se réconcilia avec le roi de Prusse, avec lequel il correspondit jusqu'à sa mort. Pendant ce temps, il fournit quelques articles à l'*Encyclopédie*, et en 1760 il donna au théâtre *Tancrède*, qui obtint un succès marqué. Ayant recueilli à Ferney une petite nièce du grand Corneille, il pourvut à son établissement en publiant, par souscription, une édition des *OEuvres* de cet immortel tragique : le roi de Prusse et autres princes furent au nombre des souscripteurs. Il accompagna l'ouvrage de notes, où, s'il loue parfois les beautés du père de la tragédie française, il paraît quelquefois relever ses défauts avec une sévérité minutieuse, qui tient de la jalousie. On sait la part qu'il prit au procès de Calas, dont la famille était venue se réfugier à Genève : Calas accusé d'avoir pendu son fils, fut enfin déclaré innocent, et sa mémoire réhabilitée. Il protégea Sirven dans son procès avec les jésuites, et les paysans de Franche-Comté contre le chapitre dont ils étaient serfs. Ses succès littéraires, qu'il méritait sans doute à plusieurs titres, furent souvent troublés par des critiques, qui lui donnaient beaucoup d'humeur. Les *Lettres de quelques Juifs portugais*, etc., de l'abbé Guénée, excitèrent puissamment sa colère : l'auteur y démasquait sa mauvaise foi dans la traduction de plu-

sieurs textes, et relevait d'autres erreurs non moins remarquables. » Cet abbé-là, » dit-il, est malin comme un singe; il » paraît vous caresser, et il vous mord » jusqu'au sang. » Mais les censeurs les plus incommodes pour son amour propre étaient le journaliste Fréron, et le Journal de Trévoux, rédigé par des jésuites. Il lui occasionait des accès de colère difficiles à exprimer, et peu convenables, ce semble, à un *philosophe*. Il était mal vu à Genève, où ses principes avaient indisposé contre lui les autorités. Ces mêmes principes renouvelés continuellement dans tous les ouvrages qu'il publia it, excitaient contre lui des plaintes réitérées. Il crut ou voulut faire croire qu'il se formait sur sa tête un grand orage, et qu'il était urgent de le conjurer : il avait un peu de fièvre, il appela un confesseur, fit une communion solennelle, et une protestation publique de son respect pour l'Eglise; mais les gens sensés surent à quoi s'en tenir sur cet appareil hypocrite, et sa démarche fut blâmée de ses amis mêmes. Ce n'était pas la première fois que Voltaire avait eu recours au ministère ecclésiastique. En novembre 1723, se trouvant malade chez le président de Maisons, il se confessa au curé de ce village. Il en écrivit lui-même au baron de Breteuil, en janvier 1724, et il est remarquable qu'il ne fait pas de mauvaise plaisanterie sur cette démarche. Dans les différends qui eurent lieu à Genève entre le peuple et les magistrats, Voltaire se déclara pour le premier, c'est-à-dire contre les lois établies, et il publia un *Poème* où il tourne en ridicule tous les partis. Son caractère inquiet et son activité surprenante pour son âge le portaient à se mêler d'une foule d'affaires; il protégeait la femme de Montbailli (exécuté comme parricide), accusée de complicité; elle fut déclarée innocente au conseil d'Artois. Il entretenait une correspondance immense avec le roi de Pologne, Frédéric-le-Grand, Catherine II, avec d'Alembert, Thiriot, d'Argental et autres. Il s'occupait sans cesse de nouveaux ouvrages, parmi lesquels il ne faut pas oublier les pamphlets qu'il fit pleuvoir sur le marquis de Pompignan. Ce seigneur, à sa réception à l'académie, en 1760, avait prononcé un discours où il avait choisi pour sujet, que *le philosophe vertueux et chrétien mérite seul le nom de philosophe*. Tous les partisans de la philosophie naissante se déchaînèrent contre lui; Voltaire, en particulier, se chargea de la vengeance : chaque courrier de Genève apportait quelque nouvelle facétie, sous les titres de les *Quand*, les *Si*, les *Pour*, les *Que*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Car*, les *Ah!* On fit en même temps imprimer contre le marquis de Pompignan la *Prière du déiste;* le marquis céda à l'orage et se retira dans sa province. Voltaire infatigable au travail donna successivement une foule d'écrits sérieux ou bouffons, où la religion était attaquée ou tournée en ridicule. Il se cachait pour les produire sous des noms empruntés, et il en plaisantait dans ses lettres. L'avénement de M. Turgot au ministère fut un triomphe pour les philosophes; Voltaire fut un des premiers à le célébrer avec enthousiasme. Il avait cru (disent ses panégyristes) que l'*intolérance*, la *superstition*, les *préjugés absurdes*, disparaîtraient devant un ministre philosophe. Mais les édits de 1776, qui augmentèrent son admiration pour Turgot, furent le signal de la chute de ce dernier. Voltaire, indigné, lui adressa en dédommagement, une épître intitulée : *A l'homme*. Les sentimens qu'il y faisait paraître auraient pu à jamais lui interdire son entrée dans Paris, qu'il désirait revoir depuis plusieurs années. Il y vint cependant en février 1778. A peine on sut qu'il était dans la capitale, que l'enthousiasme de ses admirateurs n'eut plus de bornes. Ses talens littéraires étaient sans doute dignes des hommages de ses compatriotes; mais ils avaient été ternis par un esprit mordant et satirique, et par des principes d'une incrédulité déterminée; et les hommes sages ne pouvaient oublier l'abus qu'il avait fait trop souvent de son esprit, de ses connaissances et de son ascendant sur son siècle. Des centaines de personnes passaient

des heures entières devant ses fenêtres pour le voir un instant. Sa voiture forcée d'aller au pas était entourée d'une foule nombreuse, qui bénissait son nom et célébrait ses ouvrages : les plus grands seigneurs briguèrent l'honneur de lui rendre une visite. L'académie française le reçut avec une distinction signalée, et moins comme un égal que comme le prince des lettres. Tous ces honneurs pouvaient paraître une insulte faite au gouvernement et à la religion, qu'il avait si cruellement persécutée. Enivré de tant d'encens divers, on assure qu'il s'écria : « Mon entrée dans Paris a été plus » triomphante que celle de Jésus dans » Nazareth. » Cependant ce fut au Théâtre-Français que sa vanité jouit du plus beau triomphe. On y jouait son *Irène ;* c'était le principal motif qui l'amena à Paris. Il assista à la troisième représentation de cette tragédie, une de ses plus faibles compositions : si l'arrivée de l'auteur dans la capitale avait décidé du succès de la pièce, sa présence ne fit que l'augmenter. Il remarqua avec un plaisir inexprimable que les vers les plus applaudis étaient ceux où il attaquait les vérités religieuses et morales, qu'il appelait des préjugés. Après avoir couvert d'applaudissemens et l'ouvrage et l'auteur, les spectateurs accompagnèrent celui-ci jusque dans ses appartemens, en criant : Vive Voltaire ! vive la Henriade ! vive » Mahomet ! vive la Pucelle !..... » Ce dernier cri prouve assez quelle espèce d'admirateurs l'entouraient. On ne se borna pas là : les plus fanatiques se précipitaient à ses pieds, baisaient ses mains, ses vêtemens, et, au milieu de ces transports, il s'écriait : « On veut me faire » mourir de plaisir. » Le fameux Franklin se trouvait alors à Paris ; et partageant, dit-on, l'enthousiasme d'une partie des Français, présenta à Voltaire son petit-fils, et le pria de lui donner sa bénédiction : Voltaire remplit cette cérémonie ridicule, en prononçant ces mots : « *God* » *and liberty* (Dieu et la liberté) ; voilà » la seule bénédiction qui convienne au » petit-fils de Franklin. » On ne saurait pas comprendre quelle importance attachait le philosophe américain à la bénédiction du philosophe français. Ce dernier, enhardi par l'admiration dont il était l'objet, donna la dernière main à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et y porta de nouveaux coups au christianisme. Il s'occupait en même temps du projet de réfuter plusieurs faits contenus dans l'ouvrage du duc de Saint-Simon ; et ayant déterminé l'académie française à refondre son dictionnaire, il travaillait aussi à en rédiger le plan. Ces fatigues, au dessus de son âge, lui causèrent un crachement de sang ; cela ne l'empêcha pas de se faire recevoir, le 7 avril, comme maçon, à la loge des *Neuf-Sœurs;* mais, pour ne pas abandonner son travail, et donner à son corps un peu d'énergie, il résolut de prendre de l'opium : il se trompa sur la dose, et les suites lui furent funestes. Il ne sortait que par momens de la profonde léthargie où il était plongé : c'est dans ces intervalles qu'il écrivit une lettre à M. de Lally-Tolendal, pour le féliciter de ce qu'on avait réhabilité la mémoire de son père, qui était mort sur l'échafaud. Sentant sa fin approcher, il signa et remit à l'abbé Gauthier une profession de foi par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né. Pendant quelques jours il parut se trouver mieux. Sa profession de foi paraissant fort suspecte de la part d'un homme qui en avait déjà fait de semblables, et qui avait affecté de se jouer de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, le curé de Saint-Sulpice retourna chez lui ; mais, dit Grimm, Voltaire eut beaucoup de peine à le reconnaître ; et le curé l'ayant conjuré de confesser la divinité de J. C., il le repoussa doucement, en lui disant d'une voix intelligible : *Hélas ! laissez-moi mourir tranquille.* Peu de momens après, il rendit le dernier soupir, le 30 mai 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Le curé de Saint-Sulpice lui refusa la sépulture ; on réclama chez les cordeliers le service qui s'y faisait ordinairement pour les académiciens ; mais on fut refusé encore. L'abbé Mignot, neveu du défunt et conseiller au parlement de

Paris, était abbé de Scellières en Champagne; il y conduisit le corps de son oncle, et l'enterra dans le caveau de l'abbaye, la défense étant arrivée trop tard. Tous les littérateurs philosophes prirent le deuil. Les poètes célébrèrent Voltaire, et les académiciens prononcèrent son éloge : les plus remarquables furent ceux du roi de Prusse et de Laharpe, mais celui-ci est plus modéré que l'autre. En 1779, Frédéric fit célébrer, dans l'église catholique de Berlin, un service pour son ami et son maître. Ses restes furent transportés, en 1791, à l'hôtel de Villette, quai des Théatins, qui reçut dès lors le nom de *quai de Voltaire* : le même jour, 12 juillet, ils furent transférés au Panthéon. Nous avons jusqu'ici sept *Vies* de Voltaire : celle du marquis de Luchet est écrite avec un ton d'emphase ennuyeux, celles de Condorcet et de Duverney respirent la haine de la religion; mais celle du marquis de Villette les surpasse toutes en impiété et en cynisme : récemment M. Lepan en a donné une rédigée dans un esprit différent, mais qui laisse beaucoup à désirer. Celle de M. Masure, mieux écrite, n'a pas eu tous les suffrages des amis de la vérité; l'auteur a fait trop de concessions au parti philosophique. Enfin, M. Paillet de Warcy vient de publier une *Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire*, 2 vol. in-8 : l'ouvrage n'est pas bien écrit, mais il est curieux et intéressant, et renferme un grand nombre de faits et de documens. M. de Warcy convient lui-même les avoir puisés dans la vie publiée par M. Lepan, et qu'il cite plus de cinquante fois. Les philosophes qui secondèrent avec le plus de force l'antipathie religieuse de Voltaire furent Thiriot, d'Argental, d'Alembert, Damilaville, d'Argens, Helvétius, de Bordes, Marmontel, Saurin, etc. Il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil sur les diverses opinions qu'on a formées sur Voltaire, et sur sa correspondance. On ne peut mettre en doute que ses doctrines pernicieuses n'aient accéléré la révolution. Ses admirateurs eux-mêmes l'ont avoué. Voici comme ils s'exprimaient dans le *Mercure de France* du 7 août 1790 (1), en rendant compte de sa vie par Condorcet. « L'historien s'est » appliqué surtout à représenter la toute- » puissante influence sur son siècle, et » bien loin qu'à cet égard on puisse lui » reprocher aucune exagération, peut- » être n'a-t-il pas assez approfondi la » matière; peut-être, quoique son pin- » ceau ne manque pas de force, eût-il » pu rendre les touches plus vives et » plus marquées. Il me semble du moins » qu'il était possible de développer da- » vantage les obligations éternelles que » le genre humain doit avoir à Voltaire. » Les circonstances actuelles en four- » nissent une belle occasion. Il n'a point » vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait » tout ce que nous voyons. Les observa- » teurs éclairés, ceux qui sauront écrire » l'histoire, prouveront à ceux qui savent » réfléchir, *que le premier auteur de* » *cette grande révolution* qui étonne » l'Europe, et répand de tous côtés l'es- » pérance chez les peuples et l'inquié- » tude dans les cours, c'est, sans con- » tredit, Voltaire. C'est lui le premier » qui a fait tomber la première et la plus » formidable barrière du despotisme, *le* » *pouvoir religieux et sacerdotal*. S'il » n'eût pas brisé le joug des prêtres, » jamais on n'eût brisé celui des tyrans.... » L'esprit humain ne s'arrête pas plus » dans son indépendance que dans sa » servitude, et c'est Voltaire qui l'a af- » franchi en l'accoutumant à juger sous » tous les rapports ceux qui l'asservis- » saient. C'est lui qui a rendu la raison » populaire; *et si le peuple n'eût pas* » *appris à penser, jamais il ne se serait* » *servi de sa force*. C'est la pensée des » sages qui prépare les révolutions poli- » tiques; mais c'est toujours le bras du » peuple qui les exécute.... Il a tant ré- » pété au peuple : Savez-vous quel est » votre plus grand malheur? c'est d'être » sot et poltron : il l'a tant redit de mille » manières, qu'enfin il n'a plus été ni » l'un ni l'autre. » On n'a qu'à parcourir son *Brutus* et sa *Mort de César*, on le voit, au milieu d'une versification sédui-

(1) Ce journal était rédigé par Marmontel, Laharpe et Champfort.

sante, déployer cette exaltation de l'esprit républicain, ces idées exagérées de liberté qui depuis ont dérangé tant de têtes et autorisé tant de forfaits. Il mit plus d'ardeur encore à répandre ses principes antichrétiens. « Chaque trait de sa » conversation, dit M. de Lacretelle, in» diquait un désir impérieux de braver » et d'insulter les croyances religieuses. » Palissot, de son côté, s'exprime en ces termes : « La plus grande faute dans la» quelle Voltaire ait eu le malheur de » tomber, fut d'accepter le titre de *chef* » *de parti*, et ce fut d'Alembert qui l'y » précipita. Sa correspondance en est une » preuve convaincante, et l'on remar» quera que l'époque où Voltaire perdit » le plus de ses qualités morales fut pré» cisément celle où il donna toute sa con» fiance au *tartufe* de la philosophie. » Grimm, admirateur de Voltaire, ne le traite pas néanmoins avec plus de ménagement. Il se moque de son excessive fécondité, et, ce qui est à peine croyable sous la plume d'un philosophe, il l'appelle *un sublime enfant*, *un sublime pantalon*. Il ne le croit pas né avec les talens nécessaires pour écrire l'histoire, et il offre en exemple les *Annales de l'empire*, « qui n'ont, dit-il, ni goût, » ni esprit, ni coloris, ni connaissance » des faits; » l'*Histoire du czar Pierre*, l'*Essai sur l'histoire générale*, qui ont aussi les mêmes défauts. Il n'approuve pas non plus les deux fameux vers de l'Œdipe, qu'il regarde comme « l'époque et la » source de cette impiété qui s'est éta» blie si ridiculement sur nos théâtres. » Notre maître a eu tort en cela, et ce » n'est pas dans ses torts qu'il faut l'imi» ter. » Et il dit ailleurs : « Voltaire est » absorbé par son beau zèle contre l'in» fâme : » on sait qu'il désignait par ce titre la religion. Et, en effet, jamais haine n'a été portée à un plus haut fanatisme. Quelques passages de sa *Correspondance* feront mieux connaître, sous ce rapport, l'esprit de l'auteur et de ses ouvrages. Il reprochait souvent à d'Alembert et aux autres philosophes leur tiédeur à extirper *les préjugés*. « Ah ! frère, écrivait-il au » marquis d'Argens, si vous vouliez écra» ser l'erreur ! Frère, vous êtes bien tiède ! » Il s'exprimait ainsi en écrivant à d'Alembert, le 19 janvier 1757 : « Faites un » corps, ameutez-vous, et vous serez les » maîtres. » Et le 14 mai suivant : « Vous » avez des articles (dans l'*Encyclopédie*) » de théologie et de métaphysique qui » me font bien de la peine; mais vous » rachetez ces petites orthodoxies par » tant de beautés et de choses utiles, » qu'en général ce livre sera un service » rendu au genre humain. » Il écrivait la même année : « Je prie l'honnête » homme qui fera *matière* (pour l'*Ency*» *clopédie*), de bien prouver que ce je » ne sais quoi qu'on appelle matière peut » aussi bien penser que le je ne sais quoi » qu'on appelle esprit. » Le 6 décembre, il écrivait au même ami : « Il ne faut que » cinq ou six philosophes pour renverser » le colosse. » Et le 25 mai suivant : « Si » vous vous étiez tous unis, vous donne» riez des lois. Tous les Cacouacs de» vraient composer une meute. » En 1760, sa correspondance devint encore plus amère et plus provocante, et il excitait sans relâche ses amis à terrasser ce qu'il appelait la superstition. Le 20 juin : « Ah ! pauvres frères, les premiers fidèles » se conduisaient mieux que vous. Pa» tience, Dieu nous aidera, si nous som» mes patiens et gais. » Le 20 avril 1761 : « Que les philosophes véritables fassent » une confrérie comme les francs-maçons; » qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutien» nent, qu'ils soient fidèles à la confré» rie, et alors je me fais brûler pour eux. » Cette académie secrète vaudrait mieux » que l'académie d'Athènes et toutes » celles de Paris. Mais chacun ne songe » qu'à soi, et oublie le premier des de» voirs, qui est d'anéantir l'inf..... Con» fondez l'inf... le plus que vous pour» rez. » Le 28 septembre 1763 : « J'ai » toujours peur que vous ne soyez pas » assez zélés. Vous enfouissez vos talens, » vous vous contentez de mépriser un » monstre qu'il faut abhorrer et détruire. » Que vous coûterait-il de l'écraser en » quatre pages, en ayant la modestie de » lui laisser ignorer qu'il meurt de votre » main ? Lancez la flèche sans montrer

» la main. Faites-moi quelque jour ce » plaisir. Consolez ma vieillesse. » Le 2 octobre 1764, il marquait à son ami : « J'ai vu avec horreur ce que vous dites » de Bayle (art. *Dict.*). » Heureux s'il avait pu respecter la religion et les mœurs ! « Vous devez faire pénitence » toute votre vie de ces deux lignes : » qu'elles soient mouillées de vos lar- » mes. » Il montre la même véhémence dans ses lettres à ses autres amis. Le 18 juillet 1760, il écrivait à Thiriot : « J'avoue qu'on ne peut pas attaquer » l'inf... tous les huit jours avec des écrits » raisonnés, mais on peut aller *per do-* » *mos* semer le bon grain. » A Damilaville, en mai 1761 : « Courez tous sur » l'inf... habilement. Ce qui m'intéresse, » c'est la propagation de la foi, de la vé- » rité, le progrès de la philosophie et » l'avilissement de l'inf... » A Saurin, en octobre 1761 : « Il faut que les frères » réunis écrasent les coquins. J'en viens » toujours là : *delenda Carthago.* » A Damilaville, le 4 février 1762 : « Enga- » gez tous mes frères à poursuivre l'inf... » de vive voix ou par écrit, sans lui don- » ner un moment de relâche. » Au même, le 25 juillet 1766 : « Je ne doute pas un » moment que, si vous vouliez vous éta- » blir à Clèves, avec *Platon* (Diderot) » et quelques amis, on ne vous fît des » conditions très avantageuses. On y éta- » blirait une imprimerie qui produirait » beaucoup. On y établirait une autre » manufacture plus importante, ce serait » celle de la vérité.... Soyez sûr qu'il se » ferait alors une grande révolution dans » les esprits, et qu'il suffirait de deux ou » trois ans pour faire une époque éter- » nelle. » Au comte d'Argental, le 16 février 1762 : « Faites tant que vous pourrez » les plus sages efforts contre l'inf... » A Helvétius, le 1er mai 1763 : « Dieu » vous demandera compte de vos talens. Vous pouvez plus que personne » écraser l'erreur. » A Marmontel, le 21 mai 1764 : « J'exhorte tous mes frères » à combattre avec force et prudence » pour la bonne cause, etc. » Il adopta plus particulièrement l'épithète d'*infâme* (qui prouve la fureur du véritable fanatisme) depuis 1760 jusqu'en 1766. Il demandait à Thiriot et à d'Alembert des renseignemens précis, des anecdotes contre les adversaires de la philosophie, comme sur Gauchat, Chaumeiz, Moreau, Hayez, Trublet, etc. Il appelait ses ennemis *bêtes puantes*, *faquins*, *cuistres*, *polissons*. Il écrivait à Helvétius, le 11 mai 1761 : « Est-ce que la proposition hon- » nête et modeste d'étrangler le dernier » jésuite avec les boyaux du dernier jan- » séniste, ne pourrait amener les choses » à quelque réconciliation ? » Au comte d'Argenson, le 26 janvier 1762 : « Les » jésuites et les jansénistes continuent » à se déchirer à belles dents ; il faut tirer » sur eux à balles pendant qu'ils se mor- » dent.. » — « Il faut écraser les jésuites, » écrivait-il également à Damilaville, et » les jansénistes pendant qu'ils se mor- » dent. » Et à Chabanon : « Il ne serait » pas mal qu'on envoyât chaque jésuite » au fond de la mer, avec un janséniste » au cou, etc. » Il conserva sa haine *philosophique* jusqu'à ses derniers momens : haine que sembla consacrer en quelque sorte la réception triomphale qu'il obtint à Paris, et l'indifférence du gouvernement pour un enthousiasme exalté qui insultait et le gouvernement lui-même et la religion. La première édition de ses *OEuvres* complètes fut faite sous ses yeux. Le fameux Beaumarchais en entreprit une autre en 1785. Le marquis de Condorcet en rédigea les *avertissemens* et les *notes*, qui sont en général d'une violence peu commune : on établit des presses à Kehl, aux portes de Strasbourg, et l'édition parut en 1788-89, 70 vol. in-8, tirés sur cinq papiers différens, avec des gravures. Un arrêt du conseil d'état du roi supprima cette nouvelle édition ; mais les exemplaires ne s'en répandirent pas moins dans toute la France. Nous ne saurions dire les éditions qu'on a donné des *OEuvres de Voltaire*. Des mandemens ont été lancés contre ces dangereuses publications, mais l'esprit d'impiété a prévalu : le nombre des exemplaires excède trois cent mille, sans y comprendre les nombreux exemplaires des *OEuvres* séparées,

réimprimées tant de fois. Nous terminons par un jugement sur Voltaire, qui fera plaisir à nos lecteurs. « Qu'on admire (dit » un auteur judicieux) les grâces de son » stile, le piquant de ses livres d'histoire, » le brillant de ses poésies, le naturel » et le piquant de ses lettres, nous y sou- » scrivons volontiers. Qu'on donnât une » collection de celles de ses *Œuvres* » que peut avouer la religion, ou du » moins qui ne lui sont pas contraires, » à la bonne heure; qu'on supprimât dans » quelques autres qui pouvaient être utiles » des passages qui accusaient manifeste- » ment la prévention ou la haine, on y » aurait applaudi. Combien d'ouvrages » de Voltaire gagneraient, en effet, à ces » retranchemens, et combien il eût été » à désirer qu'une main amie de la reli- » gion, et soigneuse en même temps de » la gloire de l'auteur, eût effacé des » traits qui ne sont pas moins contraires » à l'une qu'à l'autre. La *Henriade* n'au- » rait-elle pas plus de mérite aux yeux » des hommes impartiaux, sans quelques » vers qui respirent une indifférence phi- » losophique pour toutes les religions? » Le *Siècle de Louis XIV* ne satisferait- » il pas davantage les hommes graves, » sans ce ton de légèreté peu séant dans » un historien? Les pièces de théâtre ne » réuniraient-elles pas plus de suffrages, » sans cette affectation d'y semer partout » des maximes philosophiques? Les poé- » sies légères n'auraient-elles pas une » gaîté plus innocente, si elle ne s'exer- » çait que sur des matières où il est libre » à chacun de rire et de plaisanter? Tous » ces ouvrages ne gagneraient-ils pas à » des retranchemens également avoués » par la morale et par le goût? et une » édition de Voltaire, faite d'après ces » principes, ne serait-elle pas le plus » beau titre de sa gloire? Mais que l'on » reproduise des ouvrages tant de fois » proscrits ou dignes de l'être...; qu'on » permette d'insulter à la religion, à la » morale et au gouvernement, dans des » pamphlets licencieux ou satiriques; » qu'on accroisse ainsi le mal au lieu d'y » apporter remède, c'est ce que la pru- » dence et l'intérêt de la société de- » vraient, ce semble, empêcher. » Il existe plusieurs *Vies de Voltaire* : nous citerons celle du marquis de Luchet, 1781; de l'abbé Duvernet, 1786 et 1797, de Condorcet, 1787; de M. Lepan, 1819; de M. Mazure, 1821; de M. Paillet de Warcy, 1824.

VOLTERRE (Daniel Ricciarelli de), peintre et sculpteur, né en 1609 à Volterre, ville de la Toscane, mourut à Rome en 1666. Il fut destiné par ses parens à la peinture. Balthazar Peruzzi et Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur art. Ce peintre fut très employé à Rome, et pour la peinture et pour la sculpture. Il a dessiné dans la manière de Michel-Ange. On a gravé sa *descente de croix*, peinte à la Trinité du Mont; c'est son chef-d'œuvre, et un des plus beaux tableaux qui soient à Rome.

VOLUSIEN (Caïus-Vibius-Volusianus), associé à l'empire par son père Gallus, fut tué par les soldats, comme nous l'avons raconté à l'article de Vibius Trébonianus Gallus. *Voyez* ce dernier mot.

VONCK (N.), avocat au conseil souverain de Brabant, se distingua dans la révolution qui agita les Pays-Bas en 1789. N'ayant pas été employé selon ses désirs, il forma un parti pour renverser la constitution, et donner aux Autrichiens le moyen de rentrer dans le pays, à la fin de 1790. Il mourut à Lille en 1792. C'est de lui que vient le nom de *vonckiste*, secte tantôt démocratique, tantôt royaliste, qui n'avait d'autre vue bien prononcée que de troubler l'ordre établi.

VONDEL (Juste *ou* Josse du), poète hollandais, né à Cologne en 1587, de parens anabaptistes, quitta cette secte pour entrer dans celle des arméniens, qu'il abandonna ensuite; il mourut dans le sein de l'Eglise catholique en 1679, à 92 ans. Il dressa à Amsterdam une boutique de bas; mais il en laissa le soin à sa femme, pour ne s'occuper presque que de la poésie. Vondel n'eut pour maître que son génie. Il avait déjà enfanté plusieurs pièces en vers, non seulement sans suivre aucune règle, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la

versification et de la rime. Instruit, à l'âge de trente ans, de l'avantage que l'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains français. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie, et une imagination si noble et si poétique, qu'il fut surnommé le *Virgile hollandais*; mais il ne se soutient pas, et après s'être élevé avec tout l'essor du génie, il tombe dans l'enflure et la bassesse. Ses *Poésies* ont été imprimées à Amsterdam, 1682, en 9 vol. in-4, et Rotterdam, 1700. Celles qui ornent le plus ce recueil, sont : 1° le *Héros de Dieu*; 2° le *Parc des animaux*; 3° la *Destruction de Jérusalem*, tragédie; 4° la *Prise d'Amsterdam par Florent V, comte de Hollande*; 5° la *Magnificence de Salomon*; 6° *Palamède* ou *l'Innocence opprimée*. C'est la mort de Barneveld, sous le nom de *Palamède* faussement accusé par Ulysse; il était encore arminien, lorsqu'il fit cette pièce, qui irrita le prince Maurice. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 livres. 7° Des *Satires* contre les ministres de la religion prétendue réformée; 8° un beau poème en faveur de l'Eglise catholique, intitulé : *les Mystères de l'autel*. C'est lui qui, voyant la statue d'Erasme faite du bronze d'un Christ, fit deux vers hollandais dont le sens est : *C'est dommage que J. C. n'ait point été bourgeois de Rotterdam*. Gérard Brandt a publié sa *Vie* en 1681.

VOPISCUS (Flavius), historien latin, né à Syracuse sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'*Histoire* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probe, de Firme, de Carus, de Carin et de Numérien, etc. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que la plupart des autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8, avec les remarques *variorum*. On y trouve, outre les faits, des réflexions judicieuses, telles que celle-ci sur les fausses démarches que les mauvais conseillers font faire aux rois, et que des princes de nos jours ont si chèrement payées : *Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium capiunt ad decipiendum imperatorem; dicunt quid probandum sit; Imperator qui domi est, vera non novit; cogitur hoc tantum scire quod illi loquuntur; facit judices quos fieri non oportet; amovet a republica quos debeat conservare. Quid multa? Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur imperator.* (Cependant ces diverses *Biographies* de Vopiscus sont presque tout-à-fait oubliées.

VORSTIUS (Ælius-Everhard), né à Ruremonde en 1565, mort en 1624 à Leyde, où il occupait une chaire de professeur de médecine, a laissé divers ouvrages de littérature, de médecine et d'histoire naturelle, qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux sont : 1° un commentaire *De Annulorum origine*, dans un Recueil de Gorlæus sur cette matière, 1599, in-4; 2° un *Voyage historique et physique de la grande Grèce, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens et des peuples voisins*, en latin; 3 *des Poissons de la Hollande*; 4° des Remarques latines sur le livre *De re medica* de Celse. Les n°s 2, 3 et 4 n'ont pas été imprimés, parce que la mort l'a empêché d'y mettre la dernière main. —Son fils, Adolphe Vorstius, né à Delft, professeur en médecine à Leyde en 1636, où il mourut en 1663, à 66 ans, a donné un *Catalogue des plantes* du jardin botanique de Leyde, 1636, in-4.

VORSTIUS (Conrad), né à Cologne en 1569 d'un teinturier, succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde; mais les ministres anti-arminiens employèrent le crédit de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et demandèrent son exclusion de la république. Vorstius fut banni de Leyde en 1611, et relégué à Gouda, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619. Le synode de Dordrecht s'érigeant en juge de la foi, en rejetant lui-même les jugemens de l'Eglise universelle, le déclara indigne de professer la théologie; et cet anathème, prononcé par des fanatiques, engagea les états de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se ca-

cher comme un malfaiteur ; enfin il chercha un asile dans les états du duc de Holstein, en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les catholiques que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés sont *Amica collatio cum J. Piscatore*, Gouda, 1613, in-4 ; et le traité *de Deo*, Steinfurt, 1610, in-4, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau, comme il méritait de l'être, puisqu'il attaquait la simplicité de l'Etre divin, son immutabilité et son éternité ; mais ce n'était qu'un biais pris par Vorstius, pour établir le socinianisme, en déduisant du dogme de la Trinité et de l'Incarnation des objections contre la nature de Dieu. Sa conduite, et plus encore ses écrits, prouvent qu'il penchait vers cette hérésie : et si ses adversaires n'avaient fait valoir que cette raison, on n'aurait pas pu les accuser d'injustice ; quoiqu'à bien prendre les choses, le socinianisme, dans les principes des protestans, soit aussi raisonnable que le calvinisme et le luthéranisme. « Comme tous » les réformés (dit M. Pluquet), Arminius et ses disciples ne reconnaissaient » point d'autorité infaillible, qui fût » dépositaire des vérités révélées, et » qui fixât la croyance des chrétiens ; ils » regardaient l'Ecriture comme la seule » règle de la foi, et chaque particulier » comme le juge du sens de l'Ecriture. » Ils interprétèrent donc ce que l'Ecriture dit sur la grâce et sur la prédestination, conformément aux principes » d'équité et de bienfaisance qu'ils portaient dans leur cœur et dans leur caractère ; ils ne se fixèrent pas dans la » doctrine de l'Eglise romaine, sur la » prédestination et sur la grâce ; ils » ne reconnurent point de choix, point » de prédestination, passèrent insensiblement aux erreurs des pélagiens et des » semipélagiens. Comme les arminiens » croyaient que chaque particulier était » juge naturel du sens de l'Ecriture, par » une suite de leur caractère et de leurs » principes d'équité, ils ne se crurent » point en droit de forcer les autres à » parler et à penser comme eux ; ils crurent qu'ils devaient vivre en paix avec » ceux qui n'interprétaient point l'Ecriture comme eux ; de là vient cette tolérance générale des arminiens pour toutes les sectes chrétiennes, et cette liberté qu'ils accordaient à tout le monde, d'honorer Dieu de la manière dont » ils croyaient que l'Ecriture le prescrivait. » (*Voyez* LENTULUS Scipion, SERVET.)

VORSTIUS, (Guillaume-Henri), fils du précédent, ministre des arminiens à Warmond, dans la Hollande, a publié plusieurs ouvrages : 1° *Traduction* de la première partie de la *Chronique* de David Ganz, avec des extraits de la seconde ; Leyde, 1644, in-4. Richard Simon dit qu'elle est peu fidèle. 2° Celle des *Capitules* du rabbin Eliézer, avec l'ouvrage du précédent ; 3° celle des *Fondemens de la Loi* de Maïmonide, et du *Fondement de la Foi* d'Abrabanel, Amsterdam, 1638, in-4. L'ouvrage de Maimonides est en hébreu et en latin ; celui d'Abrabanel ne se trouve ici qu'en latin. Les *notes* qui accompagnent cette traduction sont étendues ; mais elles ne sont pas toujours justes. 4° *Disceptatio de Verbo*, in-4 ; 5° *Bilibra veritatis et rationis*. Ces deux ouvrages montrent qu'il penchait vers le socinianisme.

VORSTIUS (Jean), né dans le Dithmarsen, embrassa le calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, et mourut en 1676. On a de lui : 1° une *philologie sacrée*, où il traite des hébraïsmes du nouveau Testament ; 2° une Dissertation *De Synedriis Hebræorum*, Rostoch, 1658 et 1665, 2 vol. in-4 ; 3° un Recueil intitulé : *Fasciculus Opusculorum historicorum et philologicorum*, Rotterdam, 1693, 8 vol. in-8. On trouve dans cette collection les ouvrages suivans : *De adagiis novi Testamenti ; De voce* Sesach, *Jerem.* 25 ; des *Dissertations* latines sur les 70 semaines de la captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de Daniel, sur la Prophétie de Jacob, etc. Tous ces ouvrages prouvent une grande érudition sacrée et profane.

VOS (Martin de), peintre, né vers

an 1584 à Anvers, mourut dans la même ville en 1604. C'est au soin qu'il prit à Rome de copier les magnifiques ouvrages des plus célèbres maîtres, et à la liaison qu'il fit à Venise avec Tintoret, que Vos doit la haute réputation où il est parvenu. Il a réussi également à peindre l'histoire, le paysage et le portrait. Il avait un génie abondant : son coloris est frais, sa touche facile ; mais son dessin est froid, quoique correct et assez gracieux.

* VOSS (Jean-Henri), poète et critique allemand, né le 26 février 1751 à Sommersdorf, près de Wahren, eut besoin d'un courage bien grand pour soutenir son père tombé dans l'indigence et pour suivre son éducation. Il débuta, en 1770, par quelques essais dans l'*Almanach des Muses* de Gottingue, dont il prit la direction en 1775, et qui fut transporté à Hambourg, sous le nom d'*Anthologie* (*Blumenlese*). Il en augmenta le succès, en y insérant, pendant plusieurs années, un certain nombre de pièces de sa composition. Il publia aussi, dans le *Deutsches museum*, plusieurs morceaux de critique, qui le firent connaître comme philologue ; et en 1778, il fut nommé recteur du collége d'Otterndorf, dans le Hanovre, d'où il passa à Eutin (duché d'Oldenbourg), avec les mêmes fonctions. Le grand-duc de Bade l'attira, en 1805, à l'université d'Heidelberg depuis peu rétablie, pour contribuer, par sa personne et ses avis, à lui rendre son ancien éclat ; mais sans qu'aucune fonction spéciale lui fût imposée. Il mourut, le 27 mars 1826, d'une attaque d'apolexie. Ses disputes avec Heyne son ancien maître firent beaucoup de bruit ; celles qu'il eut avec le comte Frédéric de Stolberg, son ancien ami, qui s'était fait catolique, furent scandaleuses : sa polémique était souvent grossière. Mais arrivons à ses titres littéraires. Ses principaux ouvrages sont : 1° des traductions, en allemand, des *Œuvres complètes d'Homère*, 1793, 2e édition corrigée, 1821 ; de *Virgile*, 1799 ; d'*Horace*, 1805, 2e édition corrigée, 1820 ; d'*Hésiode*, 1806 ; de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*, 1808 ; de *Tibulle* et de *Lygdamus*, avec des éclaircissemens, 1810 ; d'*Aristophane*, 1821 ; d'*Aratus*, avec le texte, et un commentaire, 1824, et des morceaux choisis des *Metamorphoses d'Ovide* et d'une partie du *Théâtre de Shakespeare*; 2° *Louise*, poëme en 3 chans, 1795, dans le stile naïf, gracieux et noble de l'Odyssée ; 3° des *Idylles*, au nombre de dix-huit qui méritent d'être considérées comme des modèles, et dont le recueil a été souveut réimprimé ; 4° des *Poésies diverses*, dernière édition, 1825, 4 vol. ; 5° *Lettres mythologiques*, Kœnigsberg, 1794, 2 vol. in-8, l'un de ses meilleurs ouvrages. Il y a une nouvelle édition, donnée après sa mort et enrichie de *Dissertations*, qui composent le 3e vol. Elles ont été traduites en anglais. 6° D'excellentes *Dissertations* sur la géographie ancienne dans le *Muséum* et la *Gazette d'Iéna* ; 7° un *Examen* de l'édition de l'Iliade, publiée par Heyne, qui remplit seize numéros dans la *Gazette d'Iéna* (mai 1803), et qui fit beaucoup de sensation ; 8° des *Lettres critiques sur Goetz* et *Ramler*, Manheim, 1809.

VOSSIUS (Gérard), né en 1540 à Looz dans le pays de Liége, fut prevôt de la collégiale de Tongres, protonotaire apostolique, docteur en théologie. Il se rendit habile dans le grec et le latin, et demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliothèques, et fut le premier qui en tira et traduisit en latin plusieurs anciens monumens des Pères grecs, entre autres les ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge, avec sa *Vie* et des Scolies, 1604, in-4 ; et saint Ephrem, avec des notes, Rome, 1589, 3 vol. in-fol. On a encore de lui la *Vie* et les *Lettres* en grec et en latin de Grégoire IX, avec des notes, Rome, 1587. Elle se trouve aussi dans les *Conciles* de Labbe. Il mourut à Liége en 1609, aimé et estimé.

VOSSIUS (Gérard-Jean), né en 1577, à Wassembourg, dans le duché de Juliers, se rendit très habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane. Nommé directeur du collége de Dordrecht, il remplit cette place avec applaudissement pendant 20 ans.

On lui confia la chaire d'éloquence et de chronologie à Leyde, en 1618; mais, sectateur d'Arminius, il fut suspendu de ses fonctions pendant plusieurs années, par le prétendu synode de Dordrecht. Appelé en 1633 à Amsterdam, pour y remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs et des amis. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De origine idololatriæ*; 2° *De Historicis græcis*;.... *De Historicis latinis*; 3° *De Poetis græcis*; *De latinis*; 4° *De scientiis mathematicis*; 5° *Dissertationes de tribus symbolis apostolico, athanasiano et constantinopolitano*; 6° *Historia pelagiana*; 7° *Institutiones rhetoricæ, grammaticæ, poeticæ*; 8° *Theses theologicæ et historicæ*; 9° *Etymologicon linguæ latinæ*; 10° *De vitiis sermonis*, etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam, de 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie, et sur les historiens latins et grecs. Mais il faut se défier de lui dans les matières qui ont quelque rapport à la religion. On voit dans ses écrits cette inconstance fatale qui poursuit tous les savans qui écrivent sur les dogmes chrétiens, en rejetant l'autorité de l'Eglise. Il mourut en 1649, à 72 ans, laissant 5 fils.

VOSSIUS (Denys), fils du précédent, mort en 1633, à 22 ans, a fait des *Notes* sur le livre de l'Idolâtrie du rabbin Moïse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son père sur la même matière; et une bonne *Traduction* en latin de l'Histoire de la guerre des Pays-Bas, par Reidanus. — Son frère, François Vossius, mort en 1645, a publié à Amsterdam en 1640, in-fol., un poème sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp. — Un autre frère, Gérard Vossius, mort en 1640, a donné une édition de Velléius Paterculus, avec des notes, Leyde, 1639, in-16. — Un quatrième frère, Matthieu Vossius, mort en 1646, a donné une *Chronique de Hollande et de Zélande*, depuis 859 jusqu'à l'an 1432, en latin, Middelbourg, 1664, et Amsterdam, 1680, in-4, augmentée par Antoine Borremans.

VOSSIUS (Isaac), frère des précédens et dernier enfant de Gérard-Jean, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre en 1670, où il devint chanoine de Windsor. Il mourut en 1689, à l'âge de 71 ans après s'être fait un grand nom par sa vaste érudition. Il avait une mémoire prodigieuse, mais il manquait de jugement. Son penchant était extrême pour le merveilleux. Rempli de doutes sur les objets de la révélation, il ajoutait foi aux contes les plus ridicules des voyageurs. Charles II, roi d'Angleterre, disait de lui : « Ce théologien est un homme bien » étonnant! il croit à tout, excepté à la » Bible. » On a de lui : 1° des *Notes* sur les géographes Scylax et Pomponius Mela, et sur Catulle. Vossius aimait les ouvrages, qui portaient l'empreinte de la licence et de la débauche. Ses *Commentaires* sur Catulle, publiés en 1684, in-4, ne sont pas exempts de ce défaut. Il n'eut pas honte d'y faire entrer une partie du traité *De Prostibulis veterum* de Béverland, avec lequel il était très lié. 2° Des *Observations sur l'origine du Nil et des autres fleuves*; 3° des Ecrits contre Richard Simon; 4° *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1675, in-8; 5° plusieurs Dissertations philosophiques et philologiques; 6° De *motu marium et ventorum*, La Haye, 1663, in-4°; 7° *De antiquo urbis Romæ magnitudine*, dans le tom. 4 du *Trésor d'Antiquités romaines* de Grévius; 8° De *triremium et liburnicarum constructione*, dans la *Collection* de Grévius, tom. 12; 9° *De septuaginta interpretibus eorumque translatione et chronologia*, Londres, 1665, in-4. C'était un zélé défenseur de la *Chronologie des Septante*, et il se proposait de donner une nouvelle édition de la version de ces célèbres interprètes; mais la mort l'en empêcha. 10° *Chronologia sacra ad mentem veterum Hebræorum*, La Haye, année 1661, in-4°; 11° *Dissertatio de vera ætate mundi*, La Haye, 1659, in-2. Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. George Hornius et Christian Schotanus réfutèrent son système, qui a reparu depuis dans les ou-

vrages de Buffon, de Bailly, de Boulanger et d'autres écrivains modernes. (*Voyez l'Examen* des époques de la nature, Maestricht, 1792.) 12° *De lucis natura et proprietate*, Amsterdam, 1662, in-4; 13° *De sybillinis aliisque quæ Christi natalem præcessere oraculis*, Leyde, 1680, in-12. 14° *Sancti Ignatii epistolæ, item sancti Barnabæ apost. Epistola, græce et latine, cum notis*, Amsterdam, 1646; 15° *Variarum observationum liber*, Londres, 1685, in-4. Tous les ouvrages de Vossius, depuis le numéro 9, ont été mis à l'*Index* par un décret du 2 juillet 1686. Dom Mabillon étant à Rome, fut invité par la congrégation de l'*Index* à donner sa résolution sur les ouvrages de Vossius: il la donna, et ce *Votum* que l'on trouve dans ses ouvrages posthumes, tom. 2, pag. 59, tendait à le décharger; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il résulte de l'*Index* de Benoît XIV, Rome, 1770, page 282, quoique de Boze, Ruinart, le Thuillier, Clémencet, Gouget, Drouet, etc., aient avancé le contraire.

VOSTERMAN (Lucas), graveur hollandais, mort à Anvers, au milieu du 17e siecle. Ses estampes sont très recherchées, et lui assignent un rang parmi les plus excellens artistes. Il a beaucoup contribué à faire connaître le mérite du célèbre Rubens, et à multiplier ses belles compositions. — Il ne faut pas le confondre avec Lucas Vosterman, surnommé *le Jeune*. C'était son fils; mais il fut bien inférieur à son père.

VOUET (Simon), peintre, né à Paris en 1582, mort dans la même ville vers 1649, n'avait que 14 ans lorsqu'on le chargea d'aller peindre une dame qui s'était retirée en Angleterre. A l'âge de 20 ans, il accompagna Harlay, baron de Sancy, ambassadeur à Constantinople. Ce peintre vit une fois le grand-seigneur Achmet Ier, et cela lui suffit pour le peindre de mémoire très ressemblant. Vouet passa en Italie, où il demeura plusieurs années, et devint peintre de l'académie de Saint-Luc à Rome. Vouet s'était fait une manière expéditive. On a lieu d'être étonné de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a laissés. Accablé de travail, il se contentait souvent de ne faire que les dessins, sur lesquels ses élèves travaillaient, et qu'il retouchait ensuite; c'est pourquoi on voit plusieurs de ses tableaux peu estimés. On remarque dans quelques-uns de ses ouvrages un pinceau frais et moelleux; mais la trop grande activité avec laquelle il travaillait l'a fait, pour l'ordinaire, tomber dans le gris. Il peut être regardé comme le fondateur de l'école française jusqu'à David (*voyez* ce nom) qui l'a régénérée. (Le musée de Paris conserve quelques *tableaux* de Vouet.)

VOUET. *Voyez* VOET.

* VOULLAND (Henri), député à la convention nationale, naquit à Uzès en 1750. Il fit ses études avec assez de succès; mais il annonça de bonne heure un caractère impétueux: ses parens lui ayant refusé une femme qu'il avait choisie pour épouse, et à laquelle il s'unit dans la suite, il entra chez les Pères de l'Oratoire de Lyon, et afficha la rigidité du jansénisme; il s'en dégoûta bientôt, quitta le cloître, apprit les lois, et suivait le barreau à l'époque de la révolution. L'ardeur démagogique avec laquelle il embrassa les principes des novateurs le fit nommer en 1789 par la sénéchaussée de Nîmes et de Beaucaire, député du tiers aux états-généraux. Dans l'assemblée constituante il fut regardé « comme le manne-» quin des agitateurs. » Ceux-ci le placèrent dans le comité des recherches, et le mirent en avant toutes les fois qu'ils voulaient faire dénoncer quelqu'un sans se compromettre eux-mêmes. C'est ainsi qu'il accusa le baron Marguerite d'être l'auteur des troubles de Nîmes, défendit constamment le club de cette ville, et peignit Carpentras « comme un foyer de » contre-révolution. » Il provoqua ensuite la réunion du Comtat à la France, et se déchaîna dans toutes les occasions contre la cour, les nobles et les prêtres. En mars 1791, et pendant la première assemblée législative, il occupa une place au tribunal de cassation. Nommé en septembre 1792, par le département du Gard, député à la Convention nationale,

il y vota *la mort* de Louis XVI, et devint en 1793 secrétaire, puis président de l'assemblée. Depuis cette époque il surpassa en exagération son ami Rabaud Saint-Etienne. Voulland s'attacha enfin à Robespierre, devint un de ses plus vils satellites, et fit partie du fameux comité de sûreté générale. Cependant le jour même où Robespierre fut attaqué dans la Convention, il fut un des premiers qui provoquèrent contre lui le décret de mise hors la loi. Il en avait fait de même pour son protecteur Rabaud. Cette démarche n'empêcha pas Lecointre de Versailles de le dénoncer le 28 août 1794, comme complice du tyran. Voulland put néanmoins se justifier, et réussit peu après à faire acquitter le général Voulland, son oncle, qu'on accusait d'être le moteur principal des troubles de Marseille, où il avait commandé. Poursuivi de nouveau avec ses collègues du comité de sûreté générale, il fut enfin décrété d'arrestation le 9 prairial (17 mai 1795): mais il fut amnistié dans la suite. Voulland était sans fortune et sans ressources, et il reçut du libraire Maret, pendant deux ans, un asile dans sa maison. Son effervescence républicaine sembla se calmer; Voulland sentit des remords, et son repentir le ramena à des sentimens religieux, dans lesquels on dit qu'il mourut en 1802. Il avait vécu plusieurs mois dans la plus profonde misère.

VOUWERMANS. *Voy.* WAUWERMANS.

VOYER DE PAULMY (René de), chevalier seigneur d'Argenson, était fils de Pierre de Voyer, chevalier, seigneur d'Argenson, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il naquit en 1596, devint conseiller au parlement de Paris en 1619, puis maître des requêtes et intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'état le firent souvent changer de poste, et on lui confia les plus difficiles. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, surtout avec la maison de Savoie, alors divisée. Enfin, il songeait à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avait fait; et, comme il était veuf, il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y serait pas plus d'un an, et que, quand il en sortirait, son fils, que l'on faisait dès lors conseiller d'état, lui succéderait. A peine était-il arrivé à Venise en 1651, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fièvre violente, dont il mourut. On a de lui un *Traité de la sagesse chrétienne*, et une traduction manuscrite de l'*Imitation de J. C.*

VOYER DE PAULMY (René de), fils du précédent, chevalier, seigneur d'Argenson, comte de Rouffiac, fut conseiller au parlement de Rouen, puis maître des requêtes, conseiller d'état ordinaire. Il succéda à son père dans la qualité d'ambassadeur, qu'il remplit jusqu'en 1655, et mourut en 1700, âgé de 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda, et à ses descendans, la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de saint Marc pour cimier.

VOYER DE PAULMY (Marc-René de), chevalier et marquis d'Argenson, vicomte de Monzé, etc., était fils du précédent, et vit le jour à Venise en 1652. La république, qui voulut être sa maraine, le fit chevalier de St.-Marc, et lui donna le nom de cet évangéliste. Après avoir occupé une charge de maître des requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant-général de police de Paris. Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville, furent portées au plus haut degré. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; et enfin au commencement de 1718 il fut fait garde des sceaux, président du conseil des finances, et en 1720 ministre d'état. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se soulagea dans la retraite du poids de la grandeur. Il mourut l'année suivante, membre de l'académie française et de celle des sciences. — Son fils, Marc-Pierre VOYER DE PAULMY, né à Paris en 1696, eut le département de la guerre, et la surintendance des postes.

Disgracié en 1757, il se retira à sa terre des Ormes, où il mourut en 1764. — Son frère, René-Louis, ministre des affaires étrangères, était mort en 1756, laissant un fils, Marc-Antoine-René, né à Valenciennes le 6 novembre 1722, qui devint ministre d'état, se distingua par son goût pour les belles-lettres, et mourut le 13 août 1787, après avoir publié les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, et la *Bibliothèque des romans*.

VREE. *Voyez* Urée.

VREN. *Voyez* Wren.

VRIEMOET (Emo-Lucius), protestant, né à Embden dans la Frise, en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales et des antiquités hébraïques à Franeker, où il mourut en 1764. Ses principales productions sont : 1° un recueil d'*Observations philosophiques et théologiques*, en latin, Leuwarden, 1740, in-4 ; 2° *Arabismus exhibens grammaticam arabicam. Accesêre monumenta arabica, etc.*, Franeker, 1733, in-4 ; 3° *Tirocinium hebraismi*, Franeker, 1742, in-12 ; 4° *Athenarum frisiacarum libri II*, Leuwarden, 1758, in-4. C'est l'histoire de l'université de Franeker. 5° Un grand nombre de *Dissertations sur les antiquités judaïques*, et autres sujets.

* VRILLIÈRE (Louis Phelipeaux, d'abord comte de Saint-Florentin, et depuis 1770 duc de la), naquit à Paris en 1705. Il était petit-fils de Louis Phelipeaux de la Vrillière, secrétaire d'état pendant 62 ans auprès de Louis XIII et de Louis XIV, et fils de Balthasar Phelipeaux ou de Châteauneuf, aussi secrétaire d'état de Louis XV, sous le duc d'Orléans. Louis Phelipeaux obtint, par le crédit de son père, la place de secrétaire d'état de Louis XV, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans. Il n'avait que des talens assez médiocres, et ne signait ni n'expédiait que d'après les ordres du ministre dominant. Le comte de Saint-Florentin sut cependant se captiver la bienveillance de son souverain, qui l'avait connu dès son enfance. On ne peut néanmoins lui refuser l'honneur d'avoir contribué aux progrès des sciences et des arts ; et différens littérateurs lui durent leur fortune. Il donna aussi des soins particuliers au Collége royal et au jardin du roi. Louis XV conserva toujours pour lui une véritable amitié : en 1751 il le décora du titre de ministre, et de celui de duc en 1770. La Vrillière ayant eu une main emportée à la chasse, ce monarque lui écrivit une lettre très affectueuse, et quand il eut l'occasion de le revoir : « Tu n'as » perdu qu'une main, lui dit Sa Majesté, » et tu en trouveras toujours deux en » moi pour ton service. » Vers les derniers jours de Louis XV, les courtisans tramaient la disgrâce du duc de la Vrillière ; mais ce prince le rassura, en lui disant : « Il ne faut pas que vous me » quittiez ; vous avez trop besoin de moi, » et moi de vous. » Sa fortune dura tant que vécut son protecteur ; mais presque aussitôt que Louis XVI eut monté sur le trône, il fut obligé de donner sa démission, après avoir occupé le ministère pendant 46 années. Il mourut sans laisser de postérité le 27 février 1777, âgé de 72 ans.

VULCANIUS (Bonaventure Smet ou), né à Bruges en 1538, et mort en 1615 à Leyde, où il était professeur de grec, se laissa entraîner par les erreurs du calvinisme, et employa quelquefois sa plume contre l'Eglise catholique. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Version* médiocre de Callimaque, de Moschus et de Bion, in-12 ; 2° une bonne *édition* d'Arrien, qui a été ensuite corrigée et augmentée par Nicolas Blanchard ; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*; 3° une *édition* d'Agathia le Scolastique, sur le règne et la vie de Justinien, avec un bon commentaire : elle a été imprimée au Louvre, en 1660, in-folio ; 4° une *collection* d'anciens grammairiens latins avec des notes, Bâle, 1577, in-folio.

VULSON (Marc de), sieur de la Colombière, de la religion prétendue réformée, et gentilhomme de la chambre du roi, mourut en 1658. Ayant surpris sa femme en adultère, il la tua elle et son galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grâce, qu'il obtint. Cet évènement arriva à Grenoble en 1618. Depuis ce temps, on menace dans cette ville les

femmes coquettes de la vulsonade. Ses ouvrages sont : 1° *La science héroïque, traitant de la noblesse, de l'origine des armes*, etc., in-fol., Paris, 1644, augmenté et réimprimé dans la même ville en 1669; 2° *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries*, in-fol., Paris, 1689; 3° *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, ou *Miroir historique de la noblesse*, etc., Paris, 1648, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux et utile pour connaître le cérémonial de l'ancienne chevalerie.

W

* WACE ou WAICE (Robert), poète anglo-normand, vivait dans le 12e siècle, et naquit à l'île de Jersey. Il est appelé indistinctement dans les copies de ses ouvrages et dans les anciens livres qui font mention de lui *Wacce*, *Waicce*, *Wace*, *Gasse*, *Gaice*, *Guace*, *Guaze*, *Guasco*, *Gazoe*, *Wistace*, *Ruistace*, *Huace*, etc. Il fut chanoine de Bayeux, et *clerc lisant* de la chapelle de Henri 1er, de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre (mort en 1189) et de Henri au *Court-Mantel*. Il a laissé un *roman* écrit en vers français, qui est utile pour connaître les usages, la signification de plusieurs termes, et certains faits historiques de son temps. Ce livre est intitulé : *De Rou (Rollon) et des ducs de Normandie*. Il en existe plusieurs manuscrits, l'un sous ce titre à la Bibliothèque royale de Paris; et l'autre dans celle du roi de la Grande-Bretagne, et qui est intitulé : *Roman des rois d'Angleterre*; cette différence de titre n'a rien de réel, puisqu'on sait que ces rois d'Angleterre étaient ducs de Normandie depuis Guillaume le Conquérant, qui fut appelé au trône d'Angleterre, en 1066, par le testament d'Edouard III. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois avec des *notes* par Pluquet, Paris, 1827, 2 vol. in-8. Il en avait paru une sorte de *version française*, composée au 13e siècle, Rouen, 1487, in-fol. sous le nom de *Chroniques de Normandie*; plusieurs passages du même poème avaient à diverses reprises été publiés aussi par divers auteurs. On a encore de Robert Wace, ou du moins on lui attribue : le *Brut d'Angleterre* ou *Artus de Bretagne*, en rimes françaises, dont il existe plusieurs manuscrits et que l'on a publié deux fois, Paris, 1543 et 1584, in-4, avec plusieurs autres *romans*. On a de très bonnes *Notices* sur la vie et les ouvrages de ce poète par Bréquigny, par Brial et par Pluquet.

WADING (Pierre) naquit à Waterford en Irlande, en 1586, et se fit jésuite à Tournay en 1601. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain, pendant 16 ans, et fut chancelier des universités de Prague et de Gratz en Styrie. Il vécut long-temps en Bohême, et en d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur, et partout son savoir et sa piété lui attirèrent une vénération singulière. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers ouvrages en latin, entre autres *Tractatus adversus hæreticos*, et *Carmina varia*.

WADING (Luc), récollet irlandais, né à Waterford, mort à Rome le 18 novembre 1657, à 70 ans, dans le couvent de Saint-Isidore, bâti par ses soins, est auteur : 1° des *Annales de l'ordre de Saint-François*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1731 et années suivantes, en 17 vol. in-fol.; 2° de la *Bibliothèque des écrivains* qui ont été cordeliers, 1650, in-fol., parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de Saint-François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. Il avait plus de piété que de critique. Le Père Castel, récollet, a donné un assez bon abrégé des *Annales* en 4 vol. Le Père François Harold, cordelier,

avait déjà donné une continuation et un abrégé de cet ouvrage, en 2 vol. in-fol. Le même écrivain a continué et corrigé la *Bibliothèque de Wadding*. Le Père Wading avait été un des consulteurs nommés dans la cause de Jansénius, et s'était laissé prévenir pour sa doctrine; mais sitôt que le vicaire de Jésus-Christ eut prononcé, il ne balança point à revenir sur ses pas; et peu content de renoncer en secret à son propre sens, il s'efforça, par une rétractation publique, d'effacer les impressions que son premier écart pouvait avoir laissées. « Le » pape, dit-il, vient de publier une » bulle où chacune des cinq propositions » est frappée de différentes censures. » Si, avant cette décision, quelqu'un en » a jugé autrement, sur quelque raison, » ou quelque autorité de docteurs que » ce puisse être, il est obligé présente- » ment de captiver son esprit sous le joug » de la foi, suivant l'avis de l'apôtre. Je » déclare donc que c'est ce que je fais » de tout mon cœur, condamnant et » anathématisant toutes les propositions » susdites, dans tous et chacun des sens » où Sa Sainteté a voulu les condam- » ner. »

WAERBECK. *Voyez* PERKIN.

WAGENAAR (Jean), natif d'Amsterdam, mort dans cette ville vers 1786, s'est fait connaître avantageusement par une *Histoire des Provinces-Unies*, écrites en flamand, avec beaucoup d'élégance et d'intérêt. Son impartialité, qui mérite des éloges, en mériterait davantage encore, sans les préjugés contre les catholiques, sans une prévention trop marquée contre le gouvernement d'Espagne, et surtout sans la confiance avec laquelle l'auteur cite Van Météren et d'autres écrivains passionnés, inexacts et féconds en contes calomnieux contre tout ce qui leur paraît opposé au parti qu'ils ont entrepris de défendre. Cette histoire, imprimée en 21 vol. in-8, Amsterdam, 1749-1759, est ornée de très belles estampes, dont plusieurs dans le goût de Callot. On en a donné un prétendu précis en flamand, Amsterdam, 1785, 6 vol. in-12, assez mal rédigé, et peu digne de l'ouvrage abrégé.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), né à Nuremberg en 1633, fut choisi pour gouverneur de quelques gentilshommes, et voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Allemagne, et partout il se fit des amis zélés. Louis XIV lui donna, en diverses occasions, des marques de son estime, et lui fit trois présens considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit et en langues orientales à Altorf, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a sa *Vie* imprimée à Nuremberg, 1719, in-4. Outre sa *Géographie* et une *Histoire universelle*, il a donné : 1° un traité plein de recherches : *De urbe Norimberga*, in-4; 2° *Pera librorum juvenilium*, in-12 : c'est un cours d'étude pour les enfans; 3° *Tela ignea Satanæ*, Amsterdam, 1681, en 2 vol. in-4. C'est un recueil des ouvrages des Juifs contre le christianisme, avec la réfutation; il est curieux et utile. Ce savant mourut en 1705, à 72 ans.

WAGHENARE (Pierre de), religieux de l'ordre de Prémontré, né à Nieuport vers l'an 1599, s'appliqua aux belles-lettres et à l'histoire de son ordre, et mourut sous-prieur du monastère de Furnes, le 29 août 1662. On a de lui : 1° *Sancti Thomæ Cantuariensis et Henrici II, Anglorum regis, monomachia de libertate Ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8. C'est une relation sagement écrite du différend de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry. 2° *Sanctus Norbertus in se et suis vario carmine celebratus*, Douay, 1650 : ce sont des odes, des épigrammes, etc., sur les saints de son ordre; 3° *Sanctus Norbertus in se et suis, voce soluta celebratus*, Douay, 1651, in-12; ce sont les Vies des Saints et des Auteurs de son ordre en prose. Son stile n'est ni aisé, ni élevé, et il manque de critique.

WAGNER (Jean-Jacques), médecin suisse, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, et membre de l'académie des Curieux de la nature, à laquelle

il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12. Ray en a profité dans quelques-uns de ses écrits.

* WAILLY (Charles de), célèbre artiste français, architecte du roi, etc., naquit à Paris en 1729. Il appartenait à des parens honnêtes, dont le commerce des Indes, au lieu d'augmenter la fortune, l'avait considérablement diminuée; ils ne se trouvaient donc pas en état de donner au jeune Wailly une éducation soignée. Celui-ci étudia l'architecture, sous Blondel et Lejay. Il fréquenta aussi l'école du célèbre Servandoni. Appelé au concours du grand prix d'architecture, il le fit gagner à un de ses amis, dont il exécuta le dessin après avoir terminé le sien. L'année suivante (1752), ayant concouru avec Moreau, son ami intime, il remporta le premier prix, et Moreau le second. Ce dernier ne pouvait pas se consoler d'avoir perdu tout espoir d'aller à Rome, et de quitter son compagnon d'étude, et il répétait, en soupirant, à de Wailly : « Je n'irai point à Rome ! » De Wailly, touché de sa tristesse, va chez M. de Marigny, surintendant des bâtimens du roi, et avec la naïveté du sentiment : « Il faut, monseigneur, lui dit-il, » que Moreau aille à Rome. — L'usage » s'y oppose. — Qu'importe l'usage ? Mes » 3 ans m'appartiennent : je lui en donne » 18 mois. Vous aurez un artiste de plus, » et moi un ami satisfait. » Sa demande lui fut accordée. Pendant son séjour en Italie, Wailly acquit une grande réputation, et, quand il revint à Paris, il fut reçu à l'académie d'architecture (1767). Il présenta ensuite à celle de peinture et de sculpture, qui voulait aussi l'avoir dans son sein, des compositions savantes, et y fut admis à l'unanimité (en 1771). Ce fut le seul architecte qui jouit de cet honneur. Le roi le nomma, peu de temps après, contrôleur de ses bâtimens. Wailly construisit, conjointement avec Joseph-Marie Peyre, la belle salle de la comédie française, appelée depuis l'*Odéon*. L'art et le goût se trouvent réunis dans une maison, au Roule, que cet artiste bâtit à la manière italienne. Il put être à l'abri de nos orages politiques; mais il eut la douleur de voir périr, sous la hache de Robespierre, son ancien ami Moreau, qui était architecte de la ville. Pendant cette malheureuse époque, il prévit l'oubli où l'on laisserait la peinture et la sculpture. Pour remédier en partie à cet inconvénient, il s'associa plusieurs personnes amies des arts, dont chacune fournissait chaque année 300 francs. Avec ces capitaux, on acquérait des tableaux et des morceaux de sculpture chez les artistes les plus renommés. On tirait au sort, à la fin de l'année, ces objets acquis par la société, et chaque actionnaire courait la chance d'obtenir un *lot* pour l'argent qu'il avait avancé. Le gouvernement d'alors, après avoir nommé de Wailly administrateur du Musée central des arts, l'envoya en Flandre pour recueillir les productions des grands maîtres; et c'est à lui que nous devons les chefs-d'œuvre de Rubens, de Paul Potter, de Wouvermans, de Rembrandt, de Gérard Dow, etc., qui ornent le musée royal. Il fournit les plans les plus vastes pour l'embellissement de la capitale, et on lui accorda, en récompense, un logement au Louvre. Peu d'artistes ont joui de plus de considération que de Wailly. Il fut reçu membre de l'institut lors de l'installation de ce corps. Il mourut le 2 novembre 1798, âgé de 69 ans. Joseph Lavallée a donné une *Notice historique sur Charles de Wailly, architecte*, Paris, an 7 (1798), in-8. M. Andrieux a fait l'*Éloge* de Wailly à l'Institut. (*Voyez* les *Mémoires* de ce corps savant, littérature et beaux-arts, t. 3.) Parmi les ouvrages qui ont fondé sa réputation, nous citerons : l'*Hôtel d'Argenson*, à Paris; le *Château des Ormes*, en Touraine; le *Palais Spinola*, à Gênes.

* WAILLY (Noël-François de), grammairien et frère du précédent, naquit en 1724, à Amiens, où il fit d'excellentes études sous l'abbé Valart, et vint se perfectionner à Paris. Il s'attacha particulièrement à la langue française, dont il expliqua les règles par une *grammaire* claire et facile. Il donna des leçons particulières de cette langue, et forma de

très bons élèves. Wailly, livré à ses études, ne prit presque aucune part à la révolution ; il fut néanmoins élu membre de l'Institut, qu'on créa à cette époque, et mourut à Paris, le 7 avril 1801, âgé de 77 ans. Il eut pour successeur à l'Institut l'abbé Sicard. Il a laissé : 1° *Grammaire française*, etc. Paris, 1754 ; cette grammaire a eu un grand nombre d'éditions, et est une des meilleures que l'on connaisse; 2° *nouveau Vocabulaire français* ou *Abrégé du dictionnaire de l'académie*, qu'il fit avec son fils, et MM. Bosquillon et Drevet: il en a paru une 13e édit. en 1826. Wailly concourut au *Dictionnaire de l'académie* publié en 1798. 3° *Principes de langue latine*, ibid., 1757, réimprimés plusieurs fois ; 4° *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec*; 5° une *Traduction des Commentaires de César et des Oraisons choisies de Cicéron*, traduction aussi élégante qu'exacte : elle fut bien accueillie par le public, quoique ce soit à sa *Grammaire francaise* que Wailly doive sa réputation : elle est encore répandue dans presque tous les colléges et autres maisons d'éducation.

* WAILLY (Etienne-Augustin de), fils du précédent, naquit à Paris le 1er novembre 1770. Il fit ses premières études au collége du Plessis, puis à celui de Sainte-Barbe. Placé dans une étude de notaire, la réquisition l'en fit sortir; et devenu *suspect*, sous le règne de la terreur, il fut mis en prison, où il resta neuf mois. Wailly se livra ensuite à l'étude de sa langue et des mathématiques; mais les divers évènemens qui eurent lieu à cette désastreuse époque l'empêchèrent de prendre définitivement un état. Il fut successivement élève de la première école polytechnique, libraire, chef des études du prytanée de Paris, censeur du lycée impérial (Louis le Grand), et proviseur du lycée Napoléon (Henri IV). Il devint membre de la légion-d'honneur et officier de l'université. Lors de ra restauration, il eut pour élève le duc de Chartres, maintenant duc d'Orléans. Wailly est mort le 15 mai 1822, âgé de 53 ans. M. Naudet, membre de l'Institut, et professeur de rhétorique au collége de Henri IV, a prononcé un *Discours* sur sa tombe. Une *Notice* sur Wailly a été prononcée par M. Laya, membre de l'académie française : on la trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie francaise*, tom. 5, pag. 319-323. Wailly a laissé les ouvrages suivans, dont il a fait les deux premiers avec son père : 1° *Nouveau Dictionnaire francais*, ou *Abrégé du Dictionnaire de l'académie, augmenté de plus de* 4000 *termes de sciences et arts*, Paris, 1801, in-8 ; 2° *Principes généraux et particuliers de la langue française, suivis d'un Abrégé de versification, par Wailly, de l'Institut*, 1803, in-8. Treizième édition, revue et corrigée, par M. Wailly, proviseur du collége royal de Henri IV, Paris, Auguste Delalain, 1819, in-12 ; 3° *OEuvres choisies de J.-J. Rousseau*, à l'usage des lycées et des écoles secondaires, ouvrage prescrit et adopté par la commission des livres classiques, Paris, 1805, stéréotype d'Herhan, in-8. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. 4° *Napoleone al Danubio*, ode italienne du colonel J. Grobert, traduite en vers français, par M. de Wailly, et en vers héroïques latins, par M. Cauchy, 1805, in-8 ; 5° *Nouveau Dictionnaire des rimes*, Paris, de Baussaux, in-8, 2 parties. Wailly a fait ce Dictionnaire avec M. Drevet. 6° *Traduction en vers francais des odes d'Horace, avec le texte, des sommaires et des notes*, Paris, Père Didot aîné, 1817, in-8, contenant les deux premiers livres. — Deuxième édition, à l'usage des classes, 1818, in-18, avec le troisième livre, qu'on a imprimé à part. Wailly a donné la quatorzième édition de la *Grammaire française* de son père, Paris, Delalain, 1817, in-12 ; et il a revu la première édition de son *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec*, 1813, in-8. En l'an 8 (1799), il coopéra au *Mercure*, rédigé alors par messieurs de Fontanes, de Châteaubriand, Delalot, de Bonald, etc.

* WAILLY (Pierre-Joseph de), supérieur général de la mission de St.-La-

zare, né le 27 janvier 1759 à Vacquerietes dans le diocèse de Boulogne, fit ses études à l'université de Douay, et vint à St.-Lazare pour entrer dans la congrégation des prêtres de la mission. De Wailly fut attaché d'abord à l'église St.-Louis de Versailles. Après avoir été ensuite employé dans les missions du diocèse d'Amiens, il professa la philosophie au séminaire de Chartres et la théologie à celui de St.-Brieuc : il occupait cette dernière place au moment de la révolution; il quitta la France en 1792, passa quelque temps en Allemagne, et fut renvoyé de bonne heure dans son diocèse par l'ordre de son évêque qui confiait à des hommes courageux le soin d'aller consoler son troupeau. De Wailly remplit pendant quelques années son ministère au milieu des circonstances les plus difficiles; il fut même arrêté à Saint-George, et brutalement emprisonné dans une cave d'où il fut arraché par les habitans. A l'époque du concordat l'évêque d'Arras le nomma à la cure de St.-Leu; mais de Wailly préférant la vie de communauté, devint directeur du séminaire d'Amiens en 1806 et supérieur en 1811. Il forma les colléges de Mont-Didier et de Roye, et avait sous sa direction une compagnie de missionnaires qui évangélisaient les campagnes. Il aimait aussi à aider les jeunes gens dans la carrière qu'ils embrassaient: il leur faisait même apprendre un état quand ils n'avaient pas d'aptitude pour recevoir une haute instruction; mais quand il avait découvert en eux quelques heureuses dispositions, il les conduisait par ses libéralités jusqu'à la fin de leurs études ecclésiastiques. En 1827 il fut nommé supérieur général de la mission de St.-Lazare; mais il ne fut pas long-temps à la tête de cette congrégation dont ses vertus lui avaient mérité d'être le chef. Ce fut un des plus sages disciples et des plus dignes successeurs de saint Vincent de Paule.

WAKE (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, né en 1657, et mort à Lambeth en 1737, est connu en Angleterre par des *Sermons*, et par des écrits de controverse contre Bossuet; et en France, par ses liaisons avec du Pin. (*Voyez* ce nom.)

* WAKEFIELD (Gilbert), savant anglais, né à Nottingham, en 1756, eut pour père l'un des pasteurs de cette ville: le jeune Wakefield embrassa l'état ecclésiastique, et ne tarda point à obtenir des bénéfices. Il fut nommé d'abord à la cure de Stockport et ensuite à celle de Liverpool. S'étant marié en 1776, il renonça au ministère pour prendre la direction d'une académie de dissidens établie à Welmington. Après l'avoir dirigée pendant plusieurs années, il entra au collége d'Hackney, d'où il sortit au bout d'un an. Alors éclatait la révolution française. Wakefield se passionna pour les principes révolutionnaires : sa plume, consacrée jusque-là à des matières de théologie ou de littérature, se tourna vers la politique. Il écrivit contre le gouvernement et contre le culte public. Dans une lettre adressée à un évêque, (celui de Landaff), il outre-passa toute mesure. Le procureur-général en dénonça l'auteur, et l'éditeur Wakefield fut condamné à deux années de détention dans la prison de Dorchester; il en sortit au mois de mai 1801. Il ne jouit pas long-temps de la liberté, une fièvre l'ayant emporté au mois de septembre de la même année. Voici un aperçu de ses meilleurs ouvrages: 1° *Traduction de la Ire Epître aux Thessaloniciens*; 2° *Traduction de l'évangile de S. Matthieu*; 3° *Recherches des opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles, sur la personne de Jésus-Christ*, 4 vol. in-8; 4° *Sylva critica*, ouvrage imprimé par l'université de Cambridge; 5° un recueil de *Poésies latines* avec des *notes* sur Homère; 6° une *Traduction* du nouveau Testament, 2 volumes in-8; 7° *Tragœdiarum græcarum delectus*, 2 vol. in-12; 8° une *édition* de Lucrèce, 3 vol. in-4.

WALÆUS (Antoine), né à Gand en 1573, mort en 1639, parcourut les principales villes de France, de Suisse et d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara en faveur des contre-remontrans, et obtint une chaire de professeur de théo-

logie à Leyde. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de controverse. C'est lui qui a fait la plus grande partie de la Traduction flamande de la *Bible*, entreprise par ordre des Etats, suivant les vues du synode de Dordrecht, 1618, (session 13), et qui parut pour la première fois en 1637. Presque tout le nouveau Testament est de la traduction de Walæus. On a encore de lui : *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1636, in-12.

WALÆUS (Jean), fils aîné du précédent, se distingua dans la médecine. Il vint au monde à Koudekerke, près de Middelbourg, en 1604, et fut professeur à Leyde, où il mourut en 1649. Walæus fit des découvertes utiles sur la digestion, la distribution du chyle, le mouvement de la veine-cave, du cœur et du sang. Il soutint vivement la circulation contre ceux qui la combattaient par entêtement pour les anciennes opinions. On a de lui : 1° *Epistolæ de motu chyli et sanguinis*, Leyde, 1641 ; 2° *Institutiones compendiosæ medicinæ* ; 3° *Methodus medendi brevissima*.

WALAFRIDE-STRABON, bénédictin, né en 806, fut élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline de Raban-Maur. Il devint ensuite doyen de Saint-Gall, puis abbé de Richenou, dans le diocèse de Constance. Sa piété exemplaire et son savoir profond lui concilièrent l'estime générale. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : 1° *De officiis divinis, seu De exordiis et incrementis rerum ecclesiasticarum* ; on le trouve dans la Bibliothèque des Pères et autres recueils ; 2° *Poemata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimé séparément en 1604, in-4 ; 3° *Glossa ordinaria in sacram scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-fol ; Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connaître l'ancienne discipline de l'Eglise. Il mourut vers l'an 849. On l'appelait *Strabo* ou *Strabus*, parce qu'il était louche.

WALDEMAR (Marguerite de) *Voy.* MARGUERITE.

WALDENSIS (Thomas). *V.* NETTER.

WALEF (Blaise-Henri de Corte, baron de), lieutenant-général au service d'Angleterre, en 1714, et quelque temps après colonel des dragons en Hollande, né probablement à Liége en 1652, comme il l'insinue dans un de ses ouvrages, et mort dans cette ville le 22 juillet 1734, avait de grandes dispositions pour la poésie ; mais il manquait d'un ami ou d'un maître rigide, pour régler les écarts d'une imagination féconde et presque toujours gigantesque. On trouve cependant dans ses ouvrages de très beaux vers ; mais il ne se soutient pas, et la seule de ses poésies qu'on puisse lire entièrement est une satire contre sa femme ; encore faut-il la lire dans le recueil de ses *Œuvres choisies*. L'éditeur de ce recueil l'a élaguée de quantité de vers qui la déparaient. Ses ouvrages ont été imprimés à Liége en 1731, en 5 vol. in-8, édition très fautive. A ces 5 volumes il faut en ajouter deux autres in-8, imprimés quelque temps auparavant : ces deux volumes contiennent les poèmes des *Titans* et des *Gémeaux*. On a encore de lui un recueil de satires, qu'il fit imprimer séparément à Cologne sous ce titre bizarre : *Catholicon de la Basse-Germanie*. M. de Villenfagne, chanoine, a donné au public ses *Œuvres choisies*, avec un abrégé de la Vie de l'auteur, Liége, 1779, in-12.

WALEMBOURG, WALEMBURCH ou VALEMBOURG (les frères Adrien et Pierre de) naquirent à Rotterdam de parens catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils se rendirent à Dusseldorf, où ils s'appliquèrent avec ardeur à l'étude des controverses. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'Eglise métropolitaine de Cologne, en 1647, et suffragant en 1661, après avoir été sacré évêque d'Andrinople. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inséparable de son frère Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il fut fait chanoine et doyen de Saint-Pierre, et suffragant de cette ville, sous le titre d'*évêque de Mysie*. Mais dans la suite les infirmités de son frère l'obligèrent de retourner à Cologne, et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut le

14 septembre 1669, en allant prendre les bains pour sa santé près de Mayence, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, après avoir mis en ordre le 1er volume de leur important ouvrage, qui parut à Cologne, en 2 vol. in-fol. : le premier en 1669, intitulé : *Tractatus generales de controversiis fidei*; le second en 1671, intitulé : *Tractatus speciales de controversiis fidei*. C'est une collection de leurs ouvrages qui avaient paru d'abord séparément. Pierre se disposait à donner au public 5 autres traités importans, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1665. Ces deux frères, également illustres par leur piété exemplaire, par leur savoir et par leur union, fondèrent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandais qu'on jugerait capables de faire des études solides. « Les deux volumes de leurs controverses sont dignes, dit Arnauld, d'être entre les mains de tous ceux qui étudient la théologie. » On en a un excellent abrégé, fait par eux-mêmes, imprimé à Cologne, en 1682, in-12, et réimprimé en 1768.

WALIGFORD (Richard), abbé de Saint-Alban, en Angleterre, florissait l'an 1326. On le croit l'inventeur des horloges à roues : d'autres attribuent cette invention à Pacificus, archidiacre de Vérone, vers l'an 840; mais ils ne prouvent pas qu'il ait existé des horloges avant celles de Waligford.

* WALKER (Adam), physicien anglais, né en 1731 d'une famille pauvre du comté de Westmoreland, près du lac de Wadermère. Quoique sans instruction, il entra dans la carrière de l'enseignement comme maître d'écriture et de calcul dans une école gratuite, et il n'était pas rare qu'il employât la nuit à apprendre ce qu'il devait enseigner aux autres le lendemain. Il donna ensuite des leçons publiques d'astronomie dans plusieurs grandes villes. Attiré à Londres par le docteur Priestley, il y ouvrit des cours qui furent très fréquentés. Il professa ensuite la philosophie, la physique, etc., dans les colléges d'Eton, de Westminster, de Winchester, et dans d'autres grandes écoles. Il est mort à Richmond le 11 février 1821. On lui doit plusieurs inventions utiles, parmi lesquelles on cite des voitures à vent et à vapeur, les phares à rotation de l'île de Scilly, une barque qui va contre le courant de l'eau, un bateau à curer les rivières, et un instrument qui marque tout à la fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité des pluies, la hauteur du baromètre, la sécheresse et l'humidité de l'air. Il a publié en anglais : 1° *Analyses des cours de physique expérimentale*, in-8; 2° *Explication physique des causes et des effets de l'insalubrité de l'air dans les villes, et des moyens d'y remédier*, in-8; 3° *Sur les causes qui font fumer les cheminées, et les moyens d'y remédier*, in-8; 4° *Idées suggérées par une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, 1791, in-8; 5° *Remarques faites durant un voyage aux lacs de Westmoreland et de Cumberland dans l'été de 1791, avec un Essai sur le gouvernement, la religion, les arts et l'agriculture de la France, composé pendant un voyage à Paris en 1785, 1792*, in-8; 6° *Système de physique familière disposé pour un cours*, 1799, in-4; 7° *Traité de la géographie et de l'usage des divers globes*, in-12. Il a aussi inséré quelques pièces de vers et de prose dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young.

* WALLACE ou WALLEYS (Guillaume), seigneur écossais, vivait dans le 13e siècle. L'Ecosse était opprimée par la tyrannie d'Edouard Ier, qui avait aidé Jean Bailliol ou Bailleul à usurper cette couronne, dont il le dépouilla dans la suite, après l'avoir fait prisonnier à la bataille de Dunbar. Warren Gressingha, trésorier du royaume, suivait exactement les intentions d'Edouard, en accablant l'Ecosse de taxes arbitraires, tandis qu'il s'enrichissait par des déprédations. Wallace, doué d'une valeur et d'une force prodigieuses, conçut le projet de délivrer son pays. Il rassembla, en 1278, tous les mécontens et les fugitifs, en forma une petite armée, avec laquelle il battit 40,000 Anglais, commandés par Warren Gressingha. Les Ecossais cepen-

dant ternirent leur victoire par un trait de barbarie : Warren, ayant péri dans l'action, ils l'écorchèrent, et firent de sa peau des selles et des ceintures. Wallace, regardé comme le sauveur de la nation, fut nommé régent ou *gardien* du royaume pendant la captivité de Jean Bailliol. Profitant de l'absence d'Edouard Ier, qui était en Irlande, Wallace pénétra en Angleterre, porta le fer et le feu jusqu'au voisinage de Durham, revint couvert de gloire et chargé de dépouilles. Edouard Ier alors s'empressa de marcher contre les Ecossais avec une puissante armée, et les défit complètement. Wallace se retira avec les débris de son armée derrière les marais du Nord, où l'on ne pouvait pas l'attaquer. Célébré quand il fut vainqueur, il n'essuya, lorsqu'il fut vaincu, que des traits d'ingratitude de la part des autres seigneurs écossais. Wallace, indigné, se démit volontairement de la régence, et vécut comme simple particulier. Cependant les Ecossais se tenaient toujours en armes. Edouard, croyant que Wallace était le régulateur de leurs projets hostiles, le fit poursuivre par des traîtres qui parvinrent à s'en saisir. Accusé comme coupable de haute trahison, on lui trancha la tête à Tower-Hill, et les quatre quartiers de son corps furent envoyés et exposés dans les quatre principales villes de l'Angleterre (23 août 1305). Le menestrel Henri a chanté en vers les exploits de Wallace; son ouvrage a eu un grand nombre d'éditions dont la meilleure est celle de Perth, 1790, 3 vol. in-12. Plusieurs autres poètes ont consacré leurs chants à Wallace, qui a été aussi le héros d'un roman historique de Miss Jane Porter, traduit en français par le chevalier du Buc, sous le titre des *Chefs Ecossais*, 2e édit., Paris, 1820, 5 vol. in-12.

WALLENSTEIN. *Voyez* WALSTEIN.

WALLER (Edmond) naquit en 1605 d'une famille de Buckinghamshire, qui lui laissa 60,000 livr. de rente. Les talens que la nature lui avait donnés pour la poésie l'ayant fait connaître à la cour, Charles Ier lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince, et entra, en 1643, dans le projet de réduire la ville et la tour de Londres en son pouvoir; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison et condamné à une grosse amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où il demeura plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur, comme il flatta ensuite Charles II et Jacques II. Il mourut en 1687. Waller avait fait un *éloge* funèbre de Cromwel, qui, malgré ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Charles II, qu'il avait loué dans une pièce faite exprès, lui reprocha qu'il avait mieux fait pour Cromwel. Waller répondit : « Sire, nous autres poètes, nous réussissons » mieux dans les fictions que dans les vé» rités. » (Cette réponse est également attribuée à Milton.) Les ouvrages de Waller ne roulent presque que sur l'amour et le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie, qui fut très longue, un poème *Sur l'amour divin*, en 6 chants, et quelques autres poésies pieuses. Au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchait l'athéisme. « Mi» lord, lui dit-il un jour, je suis beau» coup plus âgé que vous, et je crois » avoir entendu plus d'argumens en fa» veur de l'athéisme que vous; mais j'ai » vécu assez long-temps pour reconnaître » qu'ils ne signifiaient rien, et j'espère » qu'il en arrivera autant à votre gran» deur. » Ses *Poésies* ont été recueillies en 1730, in-12. (Waller était considéré en Angleterre comme le père et le régénérateur de la poésie lyrique, dans laquelle Chancer s'était déjà distingué. Waller était contemporain de Shakespeare.)

WALLER (Valérius), savant suédois, a fait un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire naturelle. Ses observations sont pour l'ordinaire très sages et propres à réfuter les creuses hypothèses des physiciens modernes. Il vivait encore en 1784, mais fort vieux, étant dans sa quatre-vingtième année.

* WALLEY (Pierre), savant théologien et littérateur anglais, naquit au canton de Northampton, et se distingua

par son savoir dans les sciences sacrées et profanes. Il fut un écrivain très laborieux, et, outre plusieurs *Sermons*, il a laissé les ouvrages suivans : 1° *Défense de l'évidence et de l'authenticité des Evangiles*, in-8; 2° *Recherches pour l'étude de Shakespeare*, in-8; 3° une *Pièce* en vers qui se trouve en tête des Méditations d'Hervey; 4° une *édition* des *OEuvres* de Ben-Johnson, avec des notes. Walley mourut en 1790.

WALLIS (Jean), né en 1616 à Ashford, dans la province de Kent, fut d'abord ministre de l'église de Saint-Martin, puis d'une autre église à Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura, en 1649, la chaire de professeur en géométrie à Oxford, et huit ans après la charge de garde des archives. Il détermina le centre d'oscillation, et donna les premières inductions algébriques qui ont été depuis perfectionnées par Newton. Il détermina la vitesse que reçoivent les corps par le choc, donna une méthode d'approximation; et passant à des connaissances encore plus intéressantes pour l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds et muets; art qu'un religieux d'Espagne avait déjà pratiqué avec succès, et qui depuis Wallis a été plus connu. (*Voyez* Erär.) Cet illustre mathématicien mourut à Oxford, en 1703, à quatre-vingt sept ans. Il jouit, pendant sa longue vie, d'une santé vigoureuse et d'un esprit ferme que rien ne troublait. Ses ouvrages ont été recueillis à Oxford, 1695 à 1699, en 3 vol. in-fol. Les principaux sont : 1° *Arithmetica*; 2° *De sectionibus conicis*; 3° *Arithmetica infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. 4° Plusieurs *Traités* de théologie, les plus faibles de ses écrits; 5° des *éditions* d'Archimède, de l'Harmonie de Ptolémée, du Traité de la distance du soleil et de la lune, par Aristarque de Samos; des Commentaires de Porphyre sur l'Harmonie, etc.; 6° une *Grammaire* anglaise; 7° divers *Ecrits* contre Hobbes, lesquels font honneur à son jugement et à ses principes.

WALLIUS (Jacques), jésuite flamand, né à Courtray en 1599, mort vers l'an 1690, se distingua par ses poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un stile pur et élégant, des pensées nobles et bien exprimées. On a recueilli ses ouvrages, en 1 vol. in-12. Il a composé des *Pièces héroïques*, des *Paraphrases* en vers hexamètres sur Horace, des *Elégies*, des *Odes*, etc.

* WALMESLEY (Charles), évêque de Rama *in partibus*, naquit en Angleterre, dans le comté de Lancastre, vers 1722, et vint faire ses études à Paris. Se destinant à l'état ecclésiastique, il suivit les cours de théologie de l'université, fit sa licence et reçut le bonnet de docteur. Ses connaissances ne se bornaient point à la théologie; il s'était aussi appliqué aux sciences naturelles, et il fut assez habile en mathématiques et en astronomie pour que la société de Londres et celle de Berlin le missent au nombre de leurs membres. On peut au reste consulter les *Mémoires* publiés par cette dernière socété en 1745, 1746 et 1747. La culture des sciences ne l'empêchait point de se livrer au ministère, et dans plusieurs occasions il avait fait preuve de zèle et de talent. En 1756, il fut fait évêque de Rama *in partibus infidelium*, adjoint en qualité de coadjuteur à M. York, vicaire apostolique de l'ouest, et ensuite pro-vicaire. Il avait été signataire de la déclaration de 1789, au sujet du serment à prêter par les catholiques anglais. Cependant cet écrit n'ayant pas été généralement approuvé, Walmesley rétracta sa signature, et plusieurs ecclésiastiques l'imitèrent. Il était aussi un de ceux qui improuvaient les actes du comité catholique anglais, composé principalement de laïques qui croyaient n'avoir pas besoin de consulter les évêques, quoiqu'ils n'eussent pas, par-devers eux, les connaissances nécessaires pour donner à leurs décisions toute la précision et l'exactitude que demande l'orthodoxie. Il eut part aux deux *Lettres encycliques*, l'une du 21 octobre 1799, l'autre du 19 janvier 1791, qui condamnaient le serment, tel que le comité catholique en avait rédigé la formule. Le parlement eut

égard à cette réclamation des évêques. On se contenta du serment déjà adopté en Irlande, et Walmesley eut la consolation, le 28 juin 1791, d'annoncer aux fidèles de son district qu'ils pouvaient le prêter. On a de Walmesley, sous le nom supposé de *Pastorini* : 1° *Histoire générale de l'église chrétienne, tirée de l'Apocalypse de saint Jean*. Elle fut traduite par un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (dom Vilson), Rouen et Paris, 1777, 3 vol. in-12; 2° *Exposition de la vision d'Ezéchiel dans le premier chapitre de ses prophéties*, sous le même nom supposé; depuis traduite en allemand, par l'abbé Goldaghen, en 1785. Elle le fut aussi en italien et en latin. Walmesley mourut le 25 novembre 1797.

WALPOLE (Robert), connu sous le nom de *comte d'Oxford*, pair de la Grande-Bretagne, naquit en 1676 à Houghton dans le comté de Norfok, fut ministre principal d'Angleterre sous les rois George Ier et George II. Il jouit de la confiance de ce dernier monarque jusqu'en 1741. Son éloignement pour la guerre, que la France venait de faire renaître en Allemagne, occasiona sa retraite. On prétendit que par son humeur pacifique il avait laissé souvent l'avantage au cardinal de Fleury dans les négociations, tandis qu'on faisait en France des reproches tout semblables au cardinal : il est constant que l'amour de la paix était à peu près égal dans les deux ministres. Le roi, qui était content de sa conduite, le fit pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de *Comte d'Oxford*, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement; mais le roi le mit à l'abri de l'orage en prorogeant le parlement. Il mourut en 1745, à 69 ans. On a de lui : *Réponse du souverain à l'adresse du comte de Glocester* (les Whigs avaient donné le surnom de *souverain* à Charles, duc de Sommerset); *Réponse à la représentation de la chambre des Lords sur l'état de la marine en* 1709; *Les dettes de la nation établies et considérées*, 1710; *Explication sur les* 35 *millions*, 1710; *Lettre d'un ministre étranger en Angleterre, à M. Pettecum*, 1710; *Quatre lettres à un ami en Ecosse sur l'enquête relative à Sacheverel*; *Histoire succincte du parlement* (pendant une session sous le règne de la reine Anne); *Examen du projet de la mer du sud*; *Rapport du comité secret*, 9 juin 1715 (relatif à la mise en accusation du ministère); *Pamphlet contre le bill de la poésie*; *Pensées d'un membre de la chambre basse* (relativement au projet de restreindre et de limiter le pouvoir de la couronne par une création future de Paris), 1719; *Lettre particulière du général Charchill* (Malborough) *après la retraite de Lord Orfort*. On a publié en anglais *Mémoire sur la vie et l'administration de Robert Walpole, comte d'Oxfort*, Londres, 1798, in-4, par Coxe : mais ce n'est qu'un panégyrique.

* WALPOLE (Horace, comte d'Oxford, troisième fils de Robert Walpole, principal ministre de George Ier et George II, naquit en 1717 ou 1718, et annonça de bonne heure de l'esprit et du talent. En 1738, il fut nommé inspecteur des exportations et des importations; mais l'année suivante il quitta cette place pour celle d'huissier de l'échiquier. Peu de temps après, s'étant lié avec le poète Gray, il voyagea avec lui en Italie; mais une querelle rompit leur bonne intelligence. De retour en Angleterre, Walpole fut élu en 1741 au parlement, où il ne prononça qu'un seul discours en 1742, et ce fut pour la défense de son père, disgracié, et accusé de malversations. Il se retira du parlement, en 1761, et se borna à donner librement son opinion sur les affaires politiques. S'étant rendu à sa terre de Strewberri-Hill, au comte de Middlesex, il se consacra exclusivement à la littérature. Il y établit une imprimerie, qui a fourni de fort jolies éditions, soit de ses ouvrages, soit de ceux d'autres écrivains. Lord Walpole vint à Paris en 1765, et se lia avec Mme du Deffant, et cette liaison dura 19 ans. Il se montra toujours contraire à la révolution française, et en condamna hautement les principes et les excès. Il hérita, en 1791, du titre de comte d'Oxford, par la

mort de son neveu ; mais ce titre qu'il ne prit pas ne changea en rien ses habitudes. Il ne siégea point à la chambre des pairs, et mourut en 1797. On a de lui : 1° des *Poésies fugitives*, 1758, in-4; 2° *Catalogue d'auteurs nobles et célèbres*, 1759, 2 vol. petit in-8, nouvelle édition, 1816, 5 vol. gr. in-8; 3° *Doutes historiques concernant Richard III, roi d'Angleterre*, 1768, in-4, traduits en français sous le nom de Louis XVI, Paris, 1800, in-8 ; 4° un *Essai sur les jardins modernes*, traduit en français par le duc de Nivernois, 1785, in-4. Il a publié d'après les manuscrits de George Vertue : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre*, 1762, 5 vol. petit in-4 (*voyez* VERTUE). On a publié une belle édition des *OEuvres d'Horace Walpole*, Londres, 1798, 5 vol. gr. in-4, auxquels on peut joindre les *Lettres d'Horace Walpole à George Montagu*, de 1736 à 1770, Londres, 1818, traduites en français par Ch. Malo, Paris, in-8.

WALPOT (Henri de), issu d'une maison illustre du Rhin, qui subsiste encore en plusieurs branches, fut le premier grand-maître de l'ordre teutonique, vers l'an 1190. Il se signala par plusieurs actions de bravoure contre les infidèles en Palestine. Walpot, ayant gouverné son ordre avec beaucoup de sagesse pendant dix ans, mourut le 24 octobre 1200, à Saint-Jean d'Acre, où il fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir.

WALSH (Guillaume), poète anglais, mort âgé de 49 ans, en 1708, apprit au célèbre Pope l'art de la versification. On remarque dans ses ouvrages beaucoup d'exactitude, jointe à un air facile et négligé, qui donne à sa poésie une grâce et une douceur singulière. C'est le jugement qu'en porte l'abbé du Resnel, dans ses notes sur le poème de l'*Essai sur la critique*, par Pope. Nous avons deux *Odes* de Walsh, traduites en français par M. l'abbé Yart, dans son *Idée de la poésie anglaise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12.

WALSINGHAM (Jean), théologien, mort à Avignon en 1330, entra dans l'ordre des Carmes, après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un Traité en latin *de la Puissance ecclésiastique*, contre Occam. Ce fut par l'ordre de Jean XXII qu'il le composa.

WALSINGHAM (Thomas), bénédictin anglais du monastère de Saint-Albanvers 1460, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, et d'autres ouvrages historiques, dans lesquels on voit qu'il avait recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le *Recueil des historiens anglais* de Savill, et séparément, Londres, 1574, in-fol.

WALSINGHAM (François) naquit, en 1525, d'une ancienne famille d'Angleterre, fut envoyé deux fois en France, en qualité d'ambassadeur, par la reine Elisabeth, et s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secrétaire d'état. Walsingham servit beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangères. Il entretint jusqu'à 53 agens et 18 espions : il en fut toujours servi exactement et avec fidélité. Sa haine contre les catholiques passait les bornes d'un fanatisme ordinaire ; il cimenta par leur sang le schisme et l'hérésie en Angleterre, et eut beaucoup de part à la guerre que les Hollandais leur firent aux Pays-Bas. Son caractère souple et intrigant ne put empêcher sa chute : il fut disgracié et obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut, en 1596, il était réduit à une telle pauvreté, qu'à sa bibliothèque près, à peine se trouva-t-il de quoi faire ses funérailles. Le principal de ses ouvrages a été traduit sous le titre de *Mémoires et Instructions pour les ambassadeurs*, 4 vol. in-12, Amsterdam, 1725. Le traducteur, Bonlesters de la Contie, en fait un grand éloge; mais d'autres en ont jugé moins favorablement. On a traduit aussi ses *Maximes politiques* ou *le Secret des cours*, Lyon, 1695, in-12.

WALSTEIN ou WALLENSTEIN (Albert Venceslas-Eusèbe de WALDSTEIN, plus connu sous le nom de), baron bohémien, duc de Friedland, naquit en 1584 d'une ancienne maison ; son aversion pour l'étude le fit placer, en qualité de page, chez le margrave de Burgau, fils de

l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque temps chez ce prince, il embrassa la religion catholique, et voyagea en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie. Arrivé à Padoue, il y prit du goût pour l'étude, et il s'y appliqua surtout à la politique et à l'astrologie. De retour dans sa patrie il plut à l'archiduc Ferdinand, qui le fit colonel d'un régiment de milices. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 30,000 hommes, à condition qu'il la commanderait. Le nouveau général subjugua le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit les margrave de Bade-Dourlach, conquit l'archevêché de Brême et le Holstein, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et ne laissa au roi de Danemark que Gluckstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dépouille du duc de Mecklenbourg, qui s'était révolté. Sa fidélité étant devenue douteuse, on lui retira le commandement de son armée, et on le donna à l'illustre Tilly, déja occupé à combattre Gustave-Adolphe, roi de Suède, que les protestans avaient appelé au secours de leur secte. Tilly ayant été battu à Leipsick, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappela Walstein, auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède; il le battit et en fut battu; il enleva aux Saxons, ses alliés, presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Gustave y fut tué, et Walstein fut obligé de se retirer en Bohême. Ce général, déjà suspect depuis longtemps, s'occupa du projet de se rendre indépendant, et de devenir roi de Bohême (1). Il négocia à la fois, avec les princes protestans, avec la Suède et la France, et essaya de s'attacher divers officiers de nom, entre autres, le baron de Beck (*voy.* ce nom), Manassès de Pas, marquis de Feuquières, lieutenant-général au service de France, pendant le temps qu'il était à Dresde (*voyez Négociations du sieur Feuquières en Allemagne*, en 1633 et 1634) et Axel Oxenstiern, ministre d'état de Gustave-Adolphe, qui refusèrent de traiter avec lui. L'empereur Ferdinand II, prince extrêmement religieux, refusa long-temps d'ajouter foi aux rapports qui lui venaient de toutes parts; mais il fut pleinement convaincu des desseins de Walstein, dès que le commandement de l'armée eut été donné à Galas. Valstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter, à Pilsen, le serment de fidélité par les officiers de ses troupes, le 12 janvier 1634, et se retira à Egra. Ce serment consistait à promettre de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune : cette démarche mettait les desseins de Walstein au grand jour; mais il n'était pas aisé de les prévenir. Gordon, Écossais, gouverneur d'Egra, voyant le danger de l'état, conspira contre lui avec Butler, Irlandais, à qui Walstein avait donné un régiment de dragons, et Lascy, qui était capitaine de ses gardes. Ces trois étrangers, après avoir reçu, dit-on, les ordres de la cour, tuèrent d'abord quatre officiers, qui étaient les principaux amis du duc, et à l'instant ils montent à l'appartement de Walstein, dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemise; et comme la hauteur de l'étage où il était ne lui avait pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane, le 15 février 1634. Ferdinand ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce général, qui lui avait rendu de grands services, mais qui, joignant l'ambition et la révolte à la valeur, était devenu plus redoutable que ses ennemis du dehors. Les Bohémiens ne se remuèrent pas, parce qu'on sut les contenir par une

(1) C'est une histoire reçue que cette conspiration, dit un autre biographe, qui ne prend point là-dessus un parti décidé. On doit se souvenir que Walstein, forcé comme il est ici, de se retirer en Bohême, fit exécuter, à Prague ou à Egra, une bonne partie de son état-major, par lequel il s'était cru trahi à la bataille de Lutzen. Il n'en aurait pas fallu davantage pour armer contre lui la noblesse de Vienne, dont il avait presque décimé les enfans, et le perdre auprès de Ferdinand, prince très religieux il est vrai, mais aussi très défiant, et avec lequel il était difficile, même à ses amis, de savoir sur quel pied on était.

armée; mais les Silésiens, déjà gagnés par Walstein, se révoltèrent et s'unirent aux Suédois. Sarrasin a donné l'*Histoire de la conspiration de Walstein*. (Outre deux ouvrages apologétiques, consacrés à ce personnage sous ce titre : 1° *Istoria della vita d'Alberto* Walstein, par Gualdo Priorato, traduit en latin et en allemand; 2° la *Biographie de Wallenstein*, en allemand, publiée par un général prussien en 1797. L'Histoire de Waltsein se trouve dans l'*Histoire des Allemands* de Schmidtt et l'*Histoire de la guerre de trente ans* par Schiller. Ce dernier a fait de sa catastrophe le sujet d'une *Trilogie* imitée en partie par MM. Benjamin-Constant et Ladières : la tragédie de M. Ladières a été representée à Paris dans le mois d'octobre 1828.)

WALTHER (Michel), né à Nuremberg en 1593, fut professeur à Helmstadt, et prédicateur de la duchesse douairière de Brunswick-Lunebourg. Après la mort de cette princesse, le comte d'Oost-Frise l'appela à sa cour, pour remplir la place de surintendant-général et de premier prédicateur. Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages : 1° *Harmonia biblica, sive brevis et plana conciliatio locorum veteris et novi Testamenti apparenter sibi contradicentium*; reimprimée pour la septième fois en 1654, Nuremberg, in-4; 2° *Officina biblica*, 1668, in-4. Il y traite de l'Ecriture sainte en général, et en particulier de chaque livre canonique et apocryphe. 3° *Mosaica postilla*; 4° *Postilla prophetica*; 5° — *Hiero-Psaltica*; 6° — *Evangelica*; 7° *De immortalitate animæ, et de prætensa Ethnicorum salute quoad infantes et adultos*, 1657, in-4; 8° *Miscellanea theologica*; 9° *Commentarius in Epistolam ad Hebræos*; 10° *Exercitationes biblicæ*, 1638, in-4. Les différentes difficultés qui peuvent naître sur les livres saints sont expliquées dans ces ouvrages, où le savoir n'est pas toujours bien ménagé, et où l'auteur, ainsi que dans ses autres écrits, ne s'est pas garanti des préjugés de sa communion.

WALTHER (Christophe-Théodose), né à Schildberg en 1699, fut envoyé par les Danois, en qualité de missionnaire, à Tranquebar, vers l'an 1720, et en revint en 1740. On a de lui : *Doctrina temporum Indica*, dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Pétersbourg, 1738, in-8. Il fit imprimer à Tranquebar une *Histoire sacrée* en langue malabare. Sa santé était très dérangée lorsqu'il quitta ce pays. Il mourut peu de temps après à Dresde, en 1741.

WALTHER (Augustin-Frédéric), médecin, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipsick l'an 1723, et mourut après l'an 1735. On a de lui : 1° *De lingua humana*, Leipsick, 1724, in-4. Il y donne une description fort ample et très exacte des glandes salivaires. 2° *De articulis, ligamentis et musculis*, 1728, in-4; 3° *Description* de son jardin botanique, avec fig., 1735, in-8; 4° grand nombre de *Dissertations académiques* intéressantes; mais le stile en est obscur et embrouillé. — Il ne faut pas le confondre avec Conrad-Louis Walther, de qui on a *Thesaurus medico-chirurgicarum observationum*, Leipsick, 1715, in-8. Haller en fait peu de cas.

WALTHON (Briand), évêque de Chester, en Angleterre, mort en 1661, s'est rendu célèbre par l'édition de la Bible en plusieurs langues, connue sous le nom de *Polyglotte d'Angleterre*, Londres, 1657 et années suivantes, 6 vol. in-fol. Quoique plusieurs savans y aient travaillé avec lui, les Anglais ne laissent pas de lui attribuer cet ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom et même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, et qui étaient déjà dans la grande Bible de Le Jay (*voyez* ce nom), il y a au commencement des dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolegomènes* de Walthon. Pearson l'a beaucoup aidé dans ce travail. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1673. On en a donné à Lyon une *Traduction* libre et abrégée, in-8; elle fourmille de fautes. On joint quelquefois à sa *Polyglotte* le *Lexicon heptaglotton* de Castell, 1686, 2 vol. in-fol. Quoique les auteurs de cette *Polyglotte* montrent beaucoup de critique, de jugement, de

science et de modération, on leur reproche cependant avec raison d'avoir donné trop d'autorité à certaines versions de l'Ecriture, et trop peu à d'autres. « Il » n'y a point d'unité dans le travail, » parce que trop de mains y ont été em- » ployées, » dit M. Contant de la Molette, qui attribue les fautes de cet ouvrage à la célérité avec laquelle on l'a rédigé et publié.

WAMBA. *Voyez* BAMBA.

WAMESIUS (Jean), né à Liége, l'an 1524, enseigna le droit avec réputation à Louvain, où il avait reçu le bonnet de docteur en 1553. Il mourut en 1590, à soixante-six ans. Don Juan d'Autriche voulut l'attirer dans le conseil d'état; mais ce savant préféra à tout le repos de la vie privée et les douceurs du cabinet. On a de lui : 1° *Recitationes ad tit. Decretalium de Appellationibus*, Louvain, 1604; 2° *Responsorum sive Conciliorum de jure pontifico tomi duo*, Louvain, 1605, 1618, 2 vol. in-fol.; 3° *Responsorum ad jus forumque civile pertinentium*, Anvers, 1639, 3 v. in-fol. Juste-Lipse lui a consacré un bel éloge en vers.

* WANDALIN (Jean), évêque de Seelande, naquit à Wilbourg, en Jutland, de Jean Wandalin, évêque de cette ville, le 26 janvier 1624. A l'âge de quatorze ans, le jeune Wandalin était très avancé dans la connaissance des langues hébraïque, chaldéenne, syriaque et arabe. Il alla continuer ses études à l'université de Copenhague, et, en 1648, il partit pour aller visiter les universités d'Allemagne et de Flandre. De retour dans sa patrie, en 1652, il se livra au ministère de la parole, et fut nommé prédicateur en titre. Trois ans après, il fut pourvu d'une chaire de théologie, et en 1658 de l'évêché de Seelande. Il fit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Dissertatio physica de ventis*, Copenhague, 1745, in-4; 2° *Exercitationes duæ metaphysicæ : De necessario et contingente, de divisione entis*, Copenhague, 1746, in-4; 3° *Explicationes quatuor oraculorum veteris et novi Testamenti*, Copenhague, 1748, in-4; 4° *De feria Passionis et triduo mortis Domini et Servatoris nostri Jesu Christi, nec non aliis quibusdam ad historiam et chronologiam sacram pertinentibus, diatribe historico theologica, novis ac paradoxis opinionibus Wilhelmi Langii, libro de annis Christi, contentis, opposita*, Leipsick, 1651, in-4. L'ouvrage de Langius avait paru à Leyde en 1649, in-4. 5° *In historiam sacram et profanam antediluvianam exercitationes quinque*, Copenhague, 1652 et 1658, in-4; 6° *De etymologia vocis* Jobal, *quæ anno jubilæo nomen dedit*, Copenhague, 1652, in-4; 7° *Scriba edoctus ad regnum cœlorum, sive Sententiæ Christi Matth.* 13. 52; *Explicatio*, Copenhague, 1663, in-4; 8° *Jus regii* ἀνυπεύθυνον *et solutissimi*, en cinq livres, depuis 1663 jusqu'en 1672, in-4; 9° *Expositio capitis* 7 *Danielis pro doctoratu*, Copenhague, 1657, in-4; 10° *Memoria gloriosa Friderici III, oratione funebri.... consecrata*, Copenhague, 1670, in-4; 11° *Lectiones sacræ in psalm.* 143, Copenhague, 1673, etc. Ce savant évêque mourut le 1er mai 1675, âgé de cinquante-deux ans.

* WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), évêque constitutionnel, naquit le 28 avril 1731, à Rupt, en Voivre, au diocèse de Verdun. Il embrassa la carrière ecclésiastique, se livra à l'enseignement, fut professeur de littérature et principal du collége à Verdun, et devint, en 1780, précepteur des enfans du duc de Clermont-Tonnerre. Wandelaincourt obtint ensuite à Paris une place de sous-directeur de l'Ecole militaire, et fut nommé en 1792 curé de Planrupt, au diocèse de Châlons-sur-Marne. Ayant adopté les principes de la révolution, il prêta le serment dit *civique*, fut élu évêque constitutionnel de la Haute Marne, et sacré le 10 avril 1791. M. de la Luzerne protesta en vain contre l'usurpation de son siége, dans une lettre adressée à Wandelaincourt, et dans laquelle il lui démontrait son intrusion. Quoique membre de la Convention, en 1792, il ne partagea pas les excès horribles de cette époque. Lors du procès de Louis XVI, et sur la question : *Louis est-il coupable?* il ré-

sous les règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI et de Marie, 1658, in-8, en latin; 3° l'*Histoire des évêques d'Irlande*, 1665, in-fol., etc.; 4° une *Edition* des *Œuvres* de saint Patrice, Londres, 1658, in-8.

*WARGNER (Joseph), graveur, naquit à Talendorf en 1705, alla de bonne heure en Italie pour se perfectionner dans son art, et s'établit à Venise. Indépendamment de plusieurs gravures, d'après Antoine Balestra, Sébastien Ricci, etc., il a donné une *sainte Famille*, d'après Paul Véronèse; *Rebecca recevant l'anneau d'Eliézer*, d'après le même; la *Mort d'Abel*, et la *Madelaine chez le pharisien*, d'après Benoît Luti; *saint Jean dans le désert*, d'après Carle Vanloo, etc. Il mourut dans la seconde moitié du 18e siècle.

WARHAM (Guillaume), natif d'Oakley, dans le Hampshire, en Angleterre, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur. Son talent pour les affaires le fit envoyer, par le roi Henri VII, en ambassade vers Philippe, duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, et enfin archevêque de Cantorbéry. Il mourut de douleur, en 1532, de voir les progrès que l'hérésie faisait dans sa patrie.

WARIN (Jean), sculpteur et graveur, né à Liége en 1604, entra comme page au service du comte de Rochefort, prince du Saint-Empire. Il fit, dès sa jeunesse, son amusement du dessin, et s'y rendit très habile; il s'exerça aussi à la gravure et à la sculpture. Plusieurs machines très ingénieuses, qu'il inventa pour monnayer les médailles qu'il avait gravées, lui firent une grande réputation. Louis XIII lui donna la charge de garde des monnaies de France. Ce fut en ce temps-là que Warin fit le sceau de l'académie française, où il a représenté le cardinal de Richelieu d'une manière si frappante, que cet ouvrage passe à juste titre pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnaies, lors de la conversion générale de toutes les espèces légères d'or et d'argent que Louis XIII fit faire dans tout le royaume. Ce travail mérita à Warin une nouvelle charge, celle de graveur-général pour les monnaies. La monnaie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV est aussi de cet habile artiste; il a de plus travaillé à quantité de médailles estimées, et à quelques ouvrages de sculpture : parmi ceux-ci on admire les bustes de Louis XIV et du cardinal de Richelieu. Cet artiste mourut à Paris, en 1672.

* WARNANT (Jean de), en latin *Joannes de Varnanta*, 23e abbé du Mont-Saint-Corneille, ordre de Prémontré, situé originairement près de Liége, et établi dans cette ville, sous le nom de *Beaurepaire de reditu*, florissait au 14e siècle. C'était, disent les mémoires du temps, un homme de mérite non moins recommandable par sa piété que par sa science et son habileté dans le maniement des affaires. Il fut élevé à la dignité abbatiale vers l'an 1387. Une bulle de Boniface IX, de 1379, lui accorda l'usage de l'anneau pontifical, prérogative dont il paraît que ne jouissaient pas ses prédécesseurs. Il assista, par procureur, au concile de Pise, convoqué pour l'extinction du schisme, et mourut le 6 mai 1418. On a de lui *Historia episcoporum Leodiensium usque ad annum* 1340. Il l'avait composée n'étant encore que simple religieux. On voit dans le *Spiritus litterarius Norbertinus* du prélat George Lienhart, abbé de Roggembourg, le même ouvrage attribué à un religieux de l'abbaye de Beaurepaire, mort aussi en 1418, et nommé Jean Wamant. C'est évidemment le même personnage que Jean de Warnant, dont le nom aura été corrompu. Le même ouvrage fait mention de Warnant sous le nom de *Waranto* ou de *Varantinus*.

WARNEFRIDE. *Voyez* PAUL d'Aquilée.

* WARNER (Ferdinand), théologien anglican et prédicateur célèbre, né en 1703, mort en 1768, fut recteur de la paroisse de Saint-Michel, *Queen hithe* (quai de la reine), dans la ville de Londres, et de celle de Barne dans le comté de Surry. On a de lui : 1° une

Histoire ecclésiastique d'Angleterre depuis l'établissement du christianisme dans ce royaume, jusqu'au 18e siècle; 2° des *Mémoires sur la vie de sir Thomas Morus*; 3° un *Traité sur la goutte*, d'après sa propre expérience. Il mourut de cette maladie — WARNER (Jean), fils du précédent, fut envoyé à Lisbonne pour y apprendre le commerce. Mais un penchant bien prononcé le portait vers la littérature. Il revint à Londres, d'où il partit pour Cambridge avec le dessein d'y suivre les exercices de l'université. Il y prit le degré de docteur, en 1773. Il se livrait en même temps à la prédication, pour laquelle il avait un talent remarquable. Il avait été nommé à différens bénéfices. Lord Cower étant venu en qualité d'ambassadeur à Paris, au commencement de la révolution, Warner le suivit comme chapelain, et fut témoin des déplorables évènemens qui, dès son commencement, signalèrent cette période. Il mourut en janvier 1800 à Oxford. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Metron ariston*, qui, dans le temps, fit une grande sensation dans le monde savant.

* WAROQUIER DE COMBLES (Louis-Charles de), né à Saint-Afrique d'une famille noble, servit d'abord comme lieutenant dans les grenadiers royaux de la Picardie, et devint au commencement de la révolution major de la garde nationale parisienne. Ses principes faisant ombrage aux jacobins, il fut arrêté pendant le régime de la terreur, renfermé aux Carmes, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 23 juillet 1794, comme complice de la prétendue conspiration ourdie dans la prison, où il était détenu. Il a publié plusieurs ouvrages sur le blason et la science héraldique, et des mémoires sur l'origine de quelques maisons de France : 1° *Généalogie de la maison de Waroquier*, 1781, in-4; 2° *Etat de la noblesse*, 1782, 5 vol. in-12; 3° *Armorial général de plusieurs maisons de France et étrangères*, 1780, 3 vol. in-12; 4° *l'Etat de la France*, ou *les vrais marquis, comtes, vicomtes et barons*, 1783-85; 5° *Etat de la France, contenant le clergé, la noblesse et le tiers-état, recueillis de diverses héraldiques* en 1783, in-12, réimprimé sous ce titre : *Etat général de France*, 1789 et 91, in-12; 6° *Traité sur les devises héraldiques, de leur origine et de leur usage, avec un recueil des armes de toutes les maisons qui en portent*, etc., 1784-1785, 2 vol. in-12; 7° *Tableau généalogique, chronologique et géographique de la noblesse, enrichi de gravures*, 1783 et 1788, 2 vol.; 8° *Dictionnaire historique de la noblesse militaire*, 1784 et 1790; 9° le *Parfait jeu d'armoirie pour apprendre le blason, la géographie et l'histoire, à l'usage des princes*; 10° *Fragment général de la maison de Philippe de Billy*, in-12; *de la maison de Villeneuve*, in-12, *de la maison d'Albignac*, in-12.

WARTHON (Henri), né à Worstend, dans le comté de Norfolck, mort en 1694, fut curé de Minster, et employa les loisirs que lui laissait cette charge à la composition de plusieurs ouvrages pleins de recherches. Les principaux sont : 1° *Anglia sacra*, Londres, 1661, 2 vol. in-fol. C'est une histoire des archevêques d'Angleterre jusqu'en l'année 1540. La mort l'empêcha de pousser ce bon ouvrage plus loin. 2° *Historia de episcopis et Decanis Londinensibus et assavensibus ad annum* 1540, ibid., 1595, in-4; 3° deux traités anglais : un pour défendre le *mariage des prêtres*, ibid., 1688, in-4, et l'autre la *pluralité des bénéfices*, ibid., 1694, in-8. Il plaidait sa propre cause, car il en avait plusieurs. 4° *Vie* de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, 1695, in-fol. Malgré les préjugés du schisme anglican, Warthon est souvent équitable et défend la vérité avec courage; il repousse les calomnies contre les religieux et plusieurs hommes illustres devenus odieux par leur zèle pour la foi. Il a excellemment redressé les erreurs de Burnet dans son *Specimen*, où il y a un catalogue remarquable.

* WARTHON (Thomas), savant critique et poète anglais, naquit en 1728. Dans un âge encore jeune, il fut nommé professeur de poésie, et après la mort de Whithead, il fut honoré, en 1785, du

titre de *poète lauréat*. Warthon était membre de plusieurs académies de l'Europe, et de la société des antiquaires de Londres. Ses mœurs furent toujours pures; et de même que les poètes Collins et Gray, il parcourut la Grèce sans jamais, disait-on, aborder à l'île de Paphos. Il mourut d'un coup d'apoplexie le 21 mai 1790. On a de lui : 1° un *Recueil* de ses poésies, dans le genre descriptif, 1777, in-8; 2° *Observations* sur le drame intitulé : *The fairy Queen* (la belle Reine), de Spencer, 1752; 1762, 2 vol. in-8. Il a donné, en outre, une *édition* de l'Anthologie grecque, de Céphale, 1766, 2 vol. in-12; 3° une autre de Théocrite, 1770, 2 vol. in 8. Mais ce qui lui fit un grand honneur, c'est le *Plan de l'Histoire de la poésie anglaise*, esquissé par Pope, étendu par Gray, mais perfectionné par Warthon; le premier vol. parut en 1774, in-4; le second et le troisième en 1778, et conduisent l'ouvrage jusqu'en 1581, au commencement du règne d'Elisabeth. On admire tout dans cet ouvrage, la force du stile, la saine critique, la justesse et la profondeur des observations.

WARWICK. *Voyez* EDOUARD *et* BEAUCHAMP.

WASA. *Voyez* GUSTAVE.

WASER (Gaspard), antiquaire allemand, mort en 1625, à 60 ans, se fit connaître de son temps par quelques ouvrages presque oubliés. Le seul dont on fasse quelque mention, quoique inexact, est intitulé : *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum, et Syriorum, quorum sancta biblia et rabbinorum scripta meminerunt*, in-4. Il avait été successivement professeur en langue hébraïque et en théologie à Zurich.

* WASHINGTON (George), général américain, naquit à Bridges-Creek, dans le comté de Westmorelaud à la Virginie, le 22 février 1732, d'un riche propriétaire de ce pays. Il commença à faire connaître ses talens militaires dans la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada. Le jeune Washington, à peine entré dans la carrière des armes, ut envoyé, en 1734, à la tête d'une petite armée, aux frontières de la Virginie que les Français ravageaient. Il conduisit sa troupe à l'endroit où se réunissent l'Alléghany et le Monongabela, et donna des preuves d'intelligence et de courage. Mais, ne pouvant tenir contre des forces supérieures, il fut contraint de se retirer. Peu de temps après, le général Braddock, dont il était aide-de-camp, s'étant jeté, malgré l'avis de Washington, dans une embuscade où il fut tué, celui-ci développa une grande habileté, en effectuant une retraite qui lui fit rejoindre le colonel Dunkar, commandant d'un autre corps d'armée. A la paix il obtint le grade de major, et se retira à sa terre de Mont-Vernon, qu'il cultivait lui-même. Il épousa la fille de M. Curtis, et mena une vie heureuse et paisible jusqu'à ce que la guerre éclatât entre l'Angleterre et ses colonies. Washington embrassa le parti de ces dernières, et se mit en correspondance avec Francklin et les autres chefs indépendans. Il commença par appeler et réunir autour de lui tous les colons mécontens de la mère patrie, et fut nommé au commandement en chef des armées américaines. Nous ne rappellerons pas tous les avantages qu'il remporta dans cette place supérieure contre les armées anglaises; on sait généralement que, puissamment secondé par les Français, commandé par le général La Fayette, Washington fut un des premiers fondateurs de l'indépendance des Etats-Unis. « Commencer la guerre sans argent, sans » munitions, sans magasins (dit un écri- » vain), faire adopter à des comités, » qui ne sentaient pas tout l'avantage d'un » système uniforme de défense, des plans » sages et bien conçus; réunir dans ses » mains assez d'autorité sans effaroucher » l'esprit indépendant du congrès : voilà » ce qu'entreprit Washington; et la vic- » toire fut presque toujours fidèle à ses » drapeaux. » Il est à regretter que dans tous ces éloges, quelque justes qu'ils soient, on ne puisse pas séparer le grand général du chef de révolte. Quand l'indépendance des Américains fut proclamée, Washington fut appelé au poste honorable de président du congrès, où il con-

serva toute son influence, et une autorité presque égale à celle d'un chef suprême. Il contribua à l'établissement d'une constitution propre à affermir la puissance qu'il avait fondée. Il n'a pas toujours été exempt de reproches dans son administration, et on l'accusa d'y avoir employé parfois de fausses démarches. Lors de la révolution française, il montra beaucoup d'énergie, pour empêcher qu'on n'en propageât les maximes dans les Etats-Unis. En 1793, plusieurs attroupemens menacèrent d'anéantir ce qu'il avait fait; on fit paraître contre lui mille pamphlets, dont quelques-uns le nommaient despote et tyran; malgré ses ennemis, il sut maintenir la paix et imposer silence aux vociférations du *jacobinisme*. En mars 1797, il se démit de sa place, qu'il occupait depuis seize ans; il en avait alors soixante-cinq. Avant son départ de Philadelphie, il laissa des fonds pour établir une université dans Villeneuve, élevée sur les rives du Potowmack. S'étant retiré dans sa terre, il y mourut d'une esquinancie, le 14 décembre 1799. Francklin faisait tant de cas de lui, qu'on trouve dans son testament ces paroles : « Je lègue au général » Washington le bâton de pommier sau- » vage dont je me sers pour me prome- » ner : si ce bâton était un sceptre, il lui » conviendrait tout de même. » Cette dernière expression est remarquable dans la bouche d'un républicain. Le gouvernement français d'alors fit prononcer l'*Eloge* public de Washington par M. Fontanes, et il porta même son deuil.

WASSEBOURG (Richard), né à Saint-Mihiel, dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun, dans le 16e siècle, passa la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de France, et à parcourir le royaume et les pays circonvoisins. Ses études et ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, 1547, in-fol., Anvers, 1786, in-8. Il y soutient, de même que François de Rosières, que la maison de Lorraine descend directement des princes carlovingiens; mais les titres dont il prétendit étayer son système furent démontrés faux ou altérés.

WASSENAER (Jacques), célèbre amiral hollandais, après s'être distingué dans plusieurs actions sur mer, se voyant sur le point d'être pris par les Anglais, mit lui-même le feu à son vaisseau, en 1665. On voit dans la grande église de La Haye, le mausolée que les états-généraux ont fait élever à sa mémoire.

WASSENAER (Nicolas de), né à Hunsden, en Hollande, exerça la profession de médecin à Amsterdam, au commencement du 17e siècle. On a de lui : 1° *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624; 2° *Histoire des choses mémorables arrivées entre les Turcs et les princes chrétiens, en Hongrie*, Amsterdam, 1629, in-fol., en flamand; 3° *Siége de la ville de Harlem*, poème grec; 4° *Annales* de son temps.

WASSENBERG (Evrard), né à Emmerick, dans le 16e siècle, est auteur d'une histoire élégante et judicieuse, intitulée : *Commentariorum de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandos II et III et eorum hostes, etc., liber singularis*; continuée jusqu'en 1639, et réimprimée la même année à Francfort. On y voit tout ce que l'Allemagne a souffert des hérétiques, et ce qu'en doivent craindre les états qui leur donnent accès. On a encore de lui : *Panegyrici selecti cum paræsesi ad Germanos*, Bruxelles, 1648.

WAST (Saint), (*Vedastus*), né, vers la fin du 5e siècle selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le diocèse de Toul et fut élevé au sacerdoce. Clovis, passant par cette ville, après la bataille de Tolbiac, Wast l'instruisit des principes de la religion chrétienne, et l'accompagna jusqu'à Reims, où saint Remi acheva de l'instruire et le baptisa. Saint Wast fut ordonné évêque d'Arras par saint Remi, en 499. Il mourut saintement, en 539 ou 540, pleuré de ses ouailles, qu'il avait gouvernées avec autant de zèle que de sagesse.

WASTEELS (Pierre), né à Alost, entra dans l'ordre des carmes, fut fait doc-

teur en théologie à Douay, en 1633, plusieurs fois prieur, provincial, etc. Il établit dans sa province, l'étroite observance de la province de Tours, et mourut à Alost, l'an 1658. On a de lui : 1° *Apologeticum pro Joannis Hierosolymitani monachismo in Carmelo, et pro libro ejusdem : De institutione monachorum in lege veteri exortorum*, etc., Bruxelles, 1611, in-4. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage *De institutione*, etc., a été fait par Philippe Ribotus carme espagnol, mort l'an 1391. 2° *Joannis Nepotis Silvani, Hierosolymorum patriarchæ 44 opera, auctori suo vindicata*, Bruxelles, 1643, 2 vol. in-fol. Le Père Renaud, le Père Labbe, du Pin, Tillemond et Hélyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à ce patriarche.

WASTELAIN (Charles), né à Maroilles dans le Hainaut, en 1694, entra chez les jésuites, et se distingua par la culture des belles-lettres, dans lesquelles il exerça, durant vingt ans, les jeunes religieux de la société, par son érudition, les connaissances des langues, surtout du grec et de l'hébreu, et plus encore par sa modestie, sa tranquillité et sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, à l'âge de 87 ans, après avoir publié : *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes géographiques*, Lille, 1761, 1 vol. in-4. Il en a paru une nouvelle édition, avec des additions et corrections importantes, Bruxelles, 1788, in-8.

WATELET (Claude-Henri), né à Paris, receveur des finances d'Orléans, l'un des quarante de l'Académie française, est particulièrement connu par son *Essai sur les jardins*, qui a eu un succès mérité. Il est écrit avec goût et méthode, et présente des vues où l'agréable et l'utile sont ingénieusement réunis. L'*Art de peindre* est une autre production utile, et qui ne peut que faire honneur à la plume de Watelet. Outre ces deux ouvrages, il a composé, pour la première Encyclopédie, des articles relatifs à la peinture, au dessin et à la gravure. L'on remarque, à cette occasion, que si tous les coopérateurs de cet ample dictionnaire avaient été aussi instruits, aussi méthodiques, et aussi précis que lui, le public n'aurait pas à se plaindre de leurs innombrables bévues. Watelet est mort à Paris, le 13 janvier 1786. On trouve les articles de Watelet dans le *Dictionnaire des arts*, publié par Lévesque, en 1792, en 5 vol. in-8, Paris.

WATERLAND (Daniel), chanoine de Saint-Paul à Londres, archidiacre du comté de Midlesex, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses écrits contre les ennemis de la consubstantialité du Verbe. On a de lui : 1° Une *Défense de l'Ecriture contre le christianisme* de Tyndal ; 2° l'*Importance du dogme de la Trinité défendue*; ouvrage savant, profond, et d'une grande théologie ; 3° *Dissertation sur les articles fondamentaux de la religion chrétienne*. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages théologiques et moraux. Son stile est assez vigoureux, et sa logique pressante. Il mourut en 1742.

WATERLOS ou WATRELOS (Lambert), né en Artois, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin à l'abbaye de Saint-Aubert à Cambray, est auteur de la *Chronique* de son abbaye. Il mourut après 1170, où finit sa chronique, qui n'est pas complète. Cet ouvrage est assez mal digéré, mais exact : ce qui fait regretter la perte d'une partie, qui commençait à l'an 1149. Il a aussi donné une nomenclature des évêques de Cambray, depuis Liébert, jusqu'à l'époque où il écrivait.

* WATRIN ou VATRAIN (Henriette, Hélène et Agathe), jeunes et vertueuses sœurs, naquirent à Etain, près de Verdun, et étaient filles d'un officier supérieur. Attachées aux bons principes, et désirant la délivrance de leur patrie opprimée par les tyrans révolutionnaires, elles offrirent, avec d'autres jeunes personnes, des fleurs au roi de Prusse, lors de l'entrée de ce monarque à Verdun. Elles avaient en outre prêté de l'argent à des émigrés, qui, sans ce secours,

n'auraient pu sortir de France, pour éviter la hache de Robespierre. Accusées de ces deux crimes, elles, et leurs malheureuses compagnes, furent traduites, en 1793, devant le tribunal révolutionnaire, et condamnées à mort. On trouve une ecription touchante de leur mort dans le poème de la *Pitié* de l'abbé Delille.

* WATRIN (Pierre-Joseph), général français, né à Beauvais, en 1772. Au commencement de la révolution il entra comme simple soldat dans la légion belge, et arriva en peu de temps aux premiers grades. En 1794, il servit comme adjudant-général de l'armée des côtes de l'Océan. Nommé général de brigade, il fut envoyé, en 1795, contre les Vendéens, passa, en 1797, à l'armée de Sambre-et-Meuse, et accompagna le général Hédouville à Saint-Domingue. A son retour en 1799, il fut employé, en qualité de général de division, à l'armée d'Italie : il se distingua à Castellamare, lors de la descente des Anglais dans cette place, et ensuite à Gênes, où il se trouva renfermé avec le général Masséna. Il commandait, en 1800, une division de l'avant-garde, au passage du mont Saint-Bernard, avec laquelle il entra un des premiers dans la citadelle d'Ivrée, qui fut prise d'assaut. Il se distingua aux batailles de Montébello et de Marengo, et après cette dernière bataille, il reçut un sabre d'honneur de Buonaparte, alors premier consul. Il déploya le même zèle et le même talent à Saint-Domingue, où il accompagna le général Leclerc. Après la mort de ce dernier, Watrin remplaça Rochambeau, dans le commandement du Port-au-Prince, et mourut au Fort-Louis, le 22 novembre 1803.

* WATRINELLE ou WOITRINELLE (dom Placide), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, fit profession de la règle de Saint-Benoît, à l'abbaye de Beaulieu, en Argonne, le 26 juin 1722. Il fut aussi curé du même lieu. Il avait fait une profonde étude de l'Ecriture sainte; et dans l'intention de réfuter ceux qui prétendent trouver des contradictions dans les saints livres, et s'en font un argument pour contester leur divinité, il en avait extrait tous les passages qui paraissent avoir entre eux quelque opposition. De ce long et pénible travail, il était résulté plus de quinze cents contradictions prétendues, composées chacune de deux passages au moins, et quelquefois de quatre, cinq ou six. Dom Watrinelle ne s'en était pas tenu à recueillir ces nombreux passages, il entreprit de lire les interprètes les plus accrédités de l'Ecriture sainte, les meilleurs commentateurs, et surtout les auteurs qui, avant lui, avaient écrit sur ces contradictions. Il discuta tous ces textes, qu'il avait traduits en français, les confronta, se fit à lui-même toutes les objections qu'aurait pu faire l'incrédule le plus obstiné, donna à chacune des solutions satisfaisantes, soit d'après les meilleures interprétations, soit d'après les raisons que pouvait suggérer un examen aprofondi et impartial des difficultés. Il parvint ainsi à démontrer péremptoirement, pour tout lecteur non préoccupé, que tout, dans les saints livres, est dans un rapport parfait, et qu'on n'y trouve rien d'où l'on puisse raisonnablement induire que l'esprit de Dieu s'y trouve contraire à lui-même. L'ouvrage de dom Watrinelle a pour titre: *Accord littéral de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre les passages de l'Ecriture sainte.*

WATSON (Robert), professeur de rhétorique et de philosophie à Saint-André en Ecosse, né en 1724, mort en 1783, est connu : 1° par l'*Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, traduite en français, Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12. Le fanatisme de secte, et les petites vues philosophiques du siècle ont occupé l'auteur tout autrement que la vérité de l'histoire, et c'est sans doute ce qui, dans ces temps d'une subversion générale des idées humaines, a procuré à cet ouvrage une sorte de vogue. (*Voyez* PHILLIPPE II.) 2° *Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne*, en anglais, Londres, 1783, in-4. L'éditeur dit avoir mis la dernière main à cet ouvrage, que l'au-

teur avait laissé presque fini; il a tous les défauts du précédent.

* WATSON (Richard), prélat anglican, né en 1737, à Eversham dans le Westmoreland, d'un ecclésiastique très pauvre qui dirigeait l'école de Kendal, y fit ses premières études, et fut ensuite envoyé au collége de la Trinité de Cambridge, où il se distingua par sa bonne conduite. Après avoir pris tous ses degrés, il obtint la direction d'un collége, et eut au nombre de ses élèves le duc de Rutland qui contribua plus tard à son élévation. En 1764, on le chargea de professer la chimie à l'université de Cambridge, où cette science était presque inconnue. Quelques années après, il fut appelé à la place de professeur de théologie dans la même université. Il obtint successivement plusieurs cures, et fut élevé en 1782 au siége épiscopal de Landaff en Irlande. Devenu membre du parlement, il soutint les ministres dans la discussion relative au traité commercial qu'ils voulaient conclure avec la France; et lors des débats sur la régence, il se joignit à l'opposition pour soutenir les droits du prince de Galles. Lorsque la révolution française éclata, il s'opposa à ce que l'Angleterre intervînt dans les affaires de ce royaume, et ce ne fut que long-temps après qu'il approuva publiquement la guerre. Sur la fin de ses jours il se livra à l'agriculture, et ses travaux en ce genre lui valurent la médaille d'or de la société des arts. Il mourut le 5 juillet 1816. On a de lui : 1° une *Apologie du christianisme*, adressée à Gibbon; 2° des *Essais chimiques*; 3° un *Traité de théologie*, à l'usage des étudians de Cambridge; 4° *Apologie de la Bible*, ou *Réfutation du Siècle de la Raison* de Thomas Paine; 5° plusieurs brochures politiques parmi lesquelles on distingue son *Adresse au peuple anglais*, dans laquelle il démontrait la nécessité de continuer la guerre et de faire de nouveaux sacrifices. Il a laissé en manuscrit une *Histoire* de son temps.

* WATT (James), habile ingénieur et mécanicien, né en 1736 à Greenock en Ecosse, d'une famille dans laquelle les connaissances mathématiques étaient depuis long-temps héréditaires, fut envoyé à 18 ans à Londres pour y apprendre l'art de fabriquer les instrumens de mathématiques; et il fit en un an de grands progrès dans les différentes branches de la mécanique. De retour en Ecosse en 1757, il fut nommé fabricant d'instrumens de mathématiques de l'université de Glascow. Il coopéra aussi aux travaux des ports et canaux de l'Ecosse dont quelques-uns furent exécutés d'après ses plans, notamment le canal Calédonien qui traverse l'Ecosse de l'est à l'ouest. En 1763, il fut chargé de réparer un modèle de la machine à vapeur de Neuwcommen, afin qu'il pût servir pour l'instruction de la jeunesse des colléges de Glascow. La difficulté qu'il éprouva à fournir de la vapeur à la machine, lui suggéra l'idée d'un *condenseur* séparé; et, par une autre suite d'expériences fort curieuses, il parvint à établir avec exactitude la quantité de calorique consommé dans l'évaporation. Il inventa ensuite une seconde modification à cette machine, et il eut la gloire d'utiliser le premier la machine à vapeur, qui est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées civilisées. On contesta d'abord à Watt ses inventions; mais la cour du ban du roi, considérant que le perfectionnement de la machine à vapeur valait plus que la découverte, le fit triompher de ses adversaires, et le déclara véritable inventeur. Il fut encore chargé du plan d'un canal de jonction entre le Forth et la Clyde, et peu après de diriger les travaux de celui de Monclaud à Glascow. Vers 1775, il était établi en Angleterre; il y perfectionna beaucoup les moulins, et montra autant de génie dans ses inventions que de persévérance et de sagacité dans leurs diverses applications. Les améliorations qu'il a fait subir dans ce pays à toutes les machines à vapeur ou à roues, et la grande économie qui résultait de ses procédés, ont donné à la population et aux manufactures une impulsion sans exemple dans les annales du pays. Malgré ses nombreuses occupations, les progrès des connaissances chimiques fixè-

rent encore son attention, et il y contribua lui-même par la découverte de quelques propriétés remarquables des gaz. C'est lui qui introduisit en Angleterre, en 1786, le nouveau procédé du blanchiment par l'acide muriatique découvert par Bertholet de Paris. La faiblesse de santé l'engagea de se retirer des affaires en 1800. Il est mort dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, le 15 août 1819. On a fait un grand nombre de *Notices* sur sa vie et ses inventions : nous citerons celle qui se trouve dans la *Revue d'Edimbourg*. Il était membre de la société royale de cette ville, de celle de Londres, et correspondant de l'Institut de France.

WATTEAU (Antoine), peintre, né à Valenciennes, en 1684, mort au village de Nogent, près de Paris, en 1721, a suivi le goût des bambochades; il rendait la nature avec une vérité frappante. Ses caractères de tête ont une grâce merveilleuse; ses expressions sont piquantes, son pinceau coulant, et sa touche légère et spirituelle. Il mettait beaucoup d'agrément dans ses compositions; ses figures sont admirables pour la légèreté, et pour la beauté des attitudes; son coloris est tendre, et il a parfaitement touché le paysage.

WATTS (Guillaume), littérateur et historien anglais, vivait dans le 17e siècle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire* de Matthieu Pâris, imprimée à Londres en 1640, en 2 vol. in-fol. Il a ajouté à cet ouvrage une continuation, dont la fidélité est moindre que celle de son auteur, des *Variantes* pleines de recherches, et un *Glossaire* important pour fixer la signification des mots barbares employés par Matthieu Pâris.

WATTS (Isaac), docteur en théologie, pasteur ordinaire dans l'église presbytérienne de Berystéret à Londres, est principalement connu par un ouvrage intitulé : *La culture de l'esprit*, traduit en français, en 1762, in-12. Il en publia la 1re partie en 1741; mais la mort l'empêcha d'achever la seconde. Ce livre, qui peut servir à faciliter l'acquisition des connaissances utiles, n'est pas la seule production qui soit sortie de sa plume. On a publié le Recueil de ses ouvrages en 6 vol. in-4. On y trouve des traités de morale, de grammaire, de géographie, d'astronomie, de logique et de métaphysique. Il avait du talent pour la poésie, qu'il cultiva dès sa tendre jeunesse. On a de lui une *Imitation* des *psaumes* de David, des *cantiques* et des *hymnes* dont l'usage a été introduit dans l'office public de plusieurs églises presbytériennes.

*WAWRZECKI (le comte Thomas), d'une famille distinguée de Pologne, se fit remarquer par ses talens, et fut un des membres de la diète de 1788, chargée de travailler à une meilleure forme de gouvernement. En 1794, il se déclara en faveur de l'insurrection que les Polonais tentèrent pour chasser les Russes qui s'étaient emparés d'une partie de leur pays, et, quoiqu'il eût passé sa vie jusqu'alors dans les emplois civils, il voulut servir dans les armées nationales, et pénétra en Courlande avec un corps de troupes qui lui avait été confié. Kosciusko ayant été fait prisonnier à la bataille de Macie-Jowice, il fut nommé général en chef, et se transporta de la Lithuanie, où il combattit avec succès, dans la capitale de son pays à la défense de laquelle il travailla avec beaucoup de zèle et d'activité. Le faubourg de Praga ayant été emporté par Souvarow, et la ville ne pouvant plus opposer de résistance, il se retira avec le corps de troupes qui refusa à son exemple de se rendre aux Russes, et dirigea sa marche vers le Palatinat de Sandomir, où la division de Giedroye agissait encore contre les Prussiens; mais manquant de vivres et de munitions, ses soldats l'obligèrent de se rendre. Conduit prisonnier à Varsovie, il refusa de prêter serment de fidélité à la Russie, et fut transféré dans les prisons de Saint-Pétersbourg, où il resta détenu jusqu'à l'avénement de Paul Ier. Il reprit les armes en 1812 pour soutenir la cause des Français. Néanmoins l'empereur Alexandre le nomma

sénateur à la fin de 1815, et lui confia peu de temps après le ministère de la justice du royaume de Pologne. Le comte Wawrzecki mourut en Lithuanie le 5 août 1816.

WAUWERMANS (Philippe), peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, excella dans les paysages. Il les ornait ordinairement de chasses, de haltes, de campemens d'armées, d'attaques de villages, de petits combats et d'autres sujets dans lesquels il pouvait placer des chevaux, qu'il dessinait dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin et spirituel des figures, par la fonte, l'accord et la vivacité des couleurs. — Pierre et Jean WAUWERMANS, ses frères, ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

* WEBER (Henri), littérateur anglais, mort à York en 1818. Il a publié : 1° *la Bataille de Floddenfield*, 1809 ; 2° *Romance en vers des* 13, 14, *et* 15emes *siècles*, avec une introduction et un glossaire, 1811, 3 vol. in-8 ; 3° *Contes et romances populaires*, 1812, 4 vol. in-8 ; 4° *Contes orientaux*, précédés d'une dissertation, 1812 ; 5° avec Jamieson, *Explications d'antiquités septentrionales* d'après les plus anciens romans teutoniques et scandinaves, Edimbourg, 1814, in-4. Il a aussi donné des éditions des *OEuvres dramatiques de John Ford*, avec une introduction et des notes explicatives, 1811, 2 vol. in-8, et des *OEuvres de Beaumont, et Fletcher*, avec une introduction et des notes, 1812, 14 vol. in-8.

* WEBER (Charles-Marie), habile compositeur, né en 1787 à Eulin, dans le duché de Holstein, d'un musicien distingué, manifesta dès son enfance le goût le plus vif pour la musique et la peinture, qu'il étudia sous d'habiles maîtres, et fit paraître à l'âge de douze ans son premier ouvrage, 6 *fugues à* 8 *parties* (1798). Il se rendit ensuite à Munich pour y prendre des leçons de Valesi et Kalcher, et il composa, sous les yeux de ses maîtres, divers ouvrages. En 1800 il donna son opéra de *Weinsberg*, qui obtint un grand succès sur plusieurs théâtres : il n'avait alors que 14 ans. Après avoir parcouru diverses contrées de l'Allemagne, il se rendit à Vienne où il profita des conseils du célèbre abbé Vogler. Sur la réputation qu'il s'était acquise, il fut appelé à la direction du théâtre de Breslau ; mais il s'en dégoûta bientôt et accepta la proposition qui lui fut faite par le prince Eugène de Wurtemberg de venir s'établir à Stuttgard, où il composa divers morceaux de musique instrumentale, et une *cantate* qui obtint un grand succès. En 1813 il fut nommé directeur de l'opéra de Prague, où il exécuta plusieurs réformes, et au mois de décembre 1816 il accepta l'invitation du roi de Saxe de se rendre à Dresde pour y créer un opéra allemand ; enfin il alla à Paris, puis à Londres où il fit représenter son opéra d'*Obéron*, qui a été beaucoup vanté par les papiers anglais. Il paraît que l'air de Londres ne lui était pas favorable : il fut attaqué d'une maladie de langueur, et mourut le 5 juin 1826. Les *opéras* qu'il chérissait au dessus des autres sont le *Freyschuts*, qui est connu en France sous le nom de *Robin des bois*, et qui eut un succès prodigieux ; et l'*Euryanthe*, où l'on trouve plusieurs morceaux du 1er ordre. Weber n'était pas seulement un grand compositeur, il avait beaucoup d'instruction, et écrivait très purement sa langue. Il a publié plusieurs *morceaux de poésie* dans différens recueils, et a laissé en manuscrit un *Journal*, qu'il appelait la *Vie des artistes*, dont on a publié quelques morceaux. Il s'était aussi adonné pendant quelque temps à la lithographie, et il en disputa l'invention à Senefelder qui prétendait en avoir trouvé les secrets à Munich. — Il y a eu plusieurs autres artistes du même nom, entr'autres Bernard-Anselme WEBER, organiste du roi de Prusse, né en 1766 à Manheim, mort en 1821, qui fit paraître de 1784 à 1810 plusieurs *OEuvres de musique* théâtrale et des morceaux de piano.

WEDEL (George-Wolfgang), né à Gol-

zen dans la Lusace, en 1645, mort en 1721, à 76 ans, devint professeur en médecine à Iéna, en 1673, puis conseiller et premier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin et celle des Curieux de la nature se l'associèrent. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont : 1° *Physiologia medica*, 1704, in-4 ; 2° *Physiologia reformata*, 1688, in-4 ; 3° *De sale volatili plantarum*, in-12 ; 4° *Theoremata medica*, in-12 ; 5° *Exercitationum medico-philologicarum decades XX*, 1686 à 1720, in-4. C'est un recueil de thèses. 6° *Theoria saporum medica*, in-4 ; 7° *De morbis infantium*, in-8 ; 8° *Opiologia*, 1681, in-4 ; 9° *Pharmacia in artis formam redacta*, 1693, in-4 ; 10° *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis*, 1696, in-4 ; 11° *De medicamentorum compositione extemporanea*, 1693, in-4.

WEIDEN ou WIED. *Voyez* HERMAN.

WEIGEL (Christophe), habile graveur de Nuremberg, a donné une Bible iconographique, intitulée : *Historiæ celebriores veteris ac novi Testamenti iconibus repræsentatæ, et ad excitandas bonas meditationes, selectis epigrammatibus exornatæ*, Nuremberg, 1712, in-fol. ; cette Bible est d'une exécution simple, noble, pittoresque et profondément touchante. L'auteur a eu raison de dire, *ad excitandas bonas meditationes* ; elle ne peut avoir que cet effet-là. Il serait à souhaiter que les parens et instituteurs chrétiens en eussent tous un exemplaire, pour l'instruction des enfans, et qu'ils accompagnassent la leçon organique des estampes d'une explication convenable. L'effet cependant serait plus prompt et plus sûr, si, au lieu de vers, souvent gênés et pénibles, on avait mis pour épigraphe de chaque estampe le simple texte de l'Ecriture. Il y a dans cette Bible plusieurs dessins de Gaspard Luyken, qui sont d'une grande beauté ; et quelques-uns de Jean Luyken, dont on a aussi une Bible iconographique, mais moins estimée que celle de Weigel, parce que les objets y sont plus accumulés et compliqués, et qu'on doit y chercher l'objet principal, que Weigel a su si bien isoler, rapprocher, agrandir et rendre avec un intérêt inimitable, lors même qu'il adopte les dessins de Luyken.

WEIMAR (Bernard de), duc de Saxe, le dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, descendait de l'ancienne branche électorale, dépossédée par Charles-Quint. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Il perdit d'abord la fameuse bataille de Nordlingue ; mais ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par Louis XIII, il y gagna des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de la Bourgogne, et se rendit maître de Jonvelle, dans la Franche-Comté. L'an 1638, il y eut deux batailles près de Rhinsfeld, dans la Forêt-Noire. Dans la première, Weimar fut battu par Jean de Werth ; mais dans la seconde il battit son vainqueur, et le fit prisonnier. Il prit ensuite Brisach, secondé par Turenne, s'empara de l'Alsace, et eût remporté de plus grands avantages sans la mort qui le surprit à Neubourg en 1639. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, et déclara ses frères indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuraient dans l'alliance et au service de la France. Elève de Gustave-Adolphe, il était aussi capable de former de grands projets que de les faire exécuter. Il gagna la bataille de Lutzen, malgré la mort de Gustave, en faisant courir le bruit que le roi était fait prisonnier ; ce qui enflamma le courage des Suédois, par l'espérance de le délivrer. (*Voyez* GUÉBRIANT Jean-Baptiste.)

*WEISS (dom Matthieu), bénédictin allemand d'un mérite distingué, avait fait profession à l'abbaye d'Andech, en Bavière, le 7 novembre 1607. Né avec d'heureuses dispositions pour les études, doué de mœurs douces et honnêtes, il illustra l'ordre de Saint-Benoît par ses vertus personnelles et par son profond savoir. Il avait étudié à fond la philosophie, la théologie et l'histoire ecclésias-

tique. L'université de Saltzbourg l'élut pour son recteur, et suivant son épitaphe, il posséda cette dignité pendant 19 ans. Il avait auparavant professé dans cette université avec succès. Il a beaucoup écrit. On a de lui : 1° une *Logique*, 1622 ; 2° un *Traité des substances célestes*, et un de l'*Ame*, 1622 ; 3° un *Traité du ciel ;* un *de la Génération*, et un *de la Nature*, 1624 ; 4° un *de l'Incarnation*, 1626 ; 5° des *Commentaires sur quelques livres d'Aristote*, 1627 ; 6° *Lycæum benedictinum*, 1630. C'est une histoire des plus fameux professeurs de l'ordre de Saint-Benoît ; 7° un *Recueil des questions les plus difficiles de la physique*, 1632 ; 8° *un Traité de l'eucharistie*, 1637, etc. Chacun de ces ouvrages forme un vol. in-4. Dom Matthieu Weiss mourut à Saltzbourg le 7 novembre 1638. — Weiss (dom Thomas), aussi bénédictin, de l'abbaye de Neresheim, congrégation du Saint-Esprit, au diocèse d'Augsbourg, se rendit célèbre par de profondes connaissances dans divers genres de sciences. Il savait les langues anciennes et modernes. A une vaste érudition il avait joint la culture des belles-lettres, et les possédait à un haut degré. Il était bon poète tragique, et il excellait dans la comédie. Il passait pour savant mathématicien et bon orateur. En 1726, l'université de Saltzbourg le choisit pour professer la rhétorique, et en 1739 elle le nomma à la chaire de mathématiques. Les ouvrages qu'on a de lui sont : 1° la *Description de la dédicace de l'église métropolitaine de Saltzbourg*, en latin, 1628 ; 2° l'*Histoire de Notre-Dame de Cellefort*, 1737 ; 3° la *Traduction* de l'espagnol en latin du cérémonial de la congrégation de Valladolid, 1640 ; 4° *Chroniques de l'ordre de Saint-Benoît*, en latin, 2 vol. in-fol., 1652-1653 ; c'est la traduction de Chroniques de dom Yepez. (*Voyez* Yepez). Il mourut le 27 août 1651 à Lilienfeld, maison de l'ordre de Cîteaux. — Weiss (dom Uldéric), bénédictin de l'abbaye d'Ursinenn, en Souabe, florissait au 18e siècle. Il avait fait de la philosophie, et surtout de la métaphysique, l'objet principal de ses études ; il est connu par les ouvrages suivans : 1° *De emendatione intellectus humani*, 1747, in-4 ; 2° *Lettre apologétique au cardinal Quirini.*

* WEISSE (Christian Félix), littérateur allemand, naquit en 1729, et s'exerça dans presque tous les genres de poésie lyrique et dramatique. Il occupait un emploi de receveur-électoral au cercle de Haute-Saxe, ce qui ne l'empêchait pas de cultiver les lettres. Il a donné des *Opéras comiques*, des *Comédies*, des *Tragédies ;* et dans ce dernier genre, ses compatriotes l'ont souvent comparé à Racine. Ses *Odes anacréontiques*, les *Chants des amazones*, sa *Traduction de Tyrtée*, lui ont fait beaucoup d'honneur. Il a été long-temps le principal rédacteur d'un journal allemand très accrédité, et qui a pour titre *Bibliothèque des belles-lettres*, et fut l'auteur d'une feuille hebdomadaire intitulée l'*Ami des enfans*, qui obtint un succès mérité : elle a été imprimée plusieurs fois ; mais il en existe beaucoup de contrefaçons. Cette feuille a paru depuis 1776 jusqu'en 1782, et l'auteur la remplaça par un ouvrage périodique semblable : *Correspondance de la famille de l'Ami des enfans.* Weisse eut un grand nombre d'imitateurs, et en Allemagne, et dans les autres pays de l'Europe. En France, l'*Ami des enfans* de Berquin se compose en grande partie de traductions et imitations de l'ouvrage allemand. On peut dire la même chose des autres écrits dans le même genre publiés par Campe, Jauffret, etc. Weisse mourut à Leipsick, le 15 décembre 1804.

* WEISSEMBACH (Joseph-Antoine), jésuite suisse, naquit à Bremgarten, vers le milieu du 18e siècle, et entra dans la compagnie de Jésus, dont il ne sortit qu'à sa suppression ; il professait la théologie au collége de Lucerne. En 1780, il fut nommé chanoine du chapitre de Zurzach, bourg considérable de l'Argovie. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivans : 1° *Eloquentia Patrum*, Augsbourg, 9 vol. in-8 ; 2° *Présages du paganisme*, en allemand, Bâle, 2 vol. in-12 ; 3° *Caractère du siècle actuel*,

aussi en allemand, Bâle, 1 vol. On ignore en quelle année il est mort.

WEISSENBORN (Isaïe-Frédéric), théologien luthérien, né à Schmalkald en 1673, fut professeur en théologie et surintendant à Iéna, où il mourut en 1750. On a de lui : 1° *Musæum philosophiæ*, in-4 ; 2° *Paradoxorum logicorum decades*, in-4 ; 3° *Character veræ religionis in doctrina de fide in Christum justificante*, où il s'efforce en vain d'expliquer d'une manière raisonnable ce que les luthériens enseignent de la justification par la foi seule ; 4° des *Sermons* en allemand.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers en 1726, et mort dans cette ville en 1784, s'est distingué par sa charité, son zèle, ses lumières, son désintéressement, par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement et le bien-être de ses diocésains. C'est particulièrement par ses soins que s'est opérée dans sa ville épiscopale, une des plus grandes des Pays-Bas, la suppression de la mendicité ; que l'instruction, marchant à côté des secours donnés à l'indigence, a fait revivre parmi les pauvres la science et la pratique de l'Evangile, tandis que l'agissante charité effaçait les traces de l'abandon et de la misère. Les exhortations qu'il a faites aux élèves de Sainte-Pulcherie à Louvain, étant président de ce collége, sont pleines de cet esprit ecclésiastique qui doit distinguer les ministres du Seigneur : rien de plus propre à former les jeunes clercs aux vertus de leur état ; une éloquence douce, simple, insinuante, nourrie de l'Ecriture et de la doctrine des Pères, éclaire l'esprit sans le fatiguer, et captive le cœur sans les efforts et l'appareil de l'art oratoire. Elles ont été imprimées sous le titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8, très belle édition.

WELLER (Jérôme), théologien protestant, né à Freyberg en Misnie, l'an 1499, fut très attaché à Luther, qui le garda huit ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572, à 73 ans. On a de lui : 1° *Commentaria in libros Samuelis et Regum* ; 2° *Consilium de studio theologiæ recte instituendo* ; 3° *Commentaria in Epistolas ad Ephesios*, et d'autres ouvrages imprimés à Leipsick, en 2 vol. in-fol.

WELLER (Jacques), théologien allemand, naquit à Neukirch dans le Voitgland, en 1602. Après avoir professé pendant quelques années la théologie et les langues orientales à Wittemberg, il fut appelé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrarum*, et une bonne *Grammaire grecque*. Il mourut en 1664.

WELSER (Marc), né à Augsbourg en 1558, de parens nobles, mourut en 1614. Il fut élevé à Rome sous le célèbre Muret, qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines et grecques, et pour les antiquités. De retour en sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur et de sénateur d'Augsbourg. Welser se fit un nom, non seulement par la protection qu'il accorda aux savans, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui : 1° *Rerum Augusto-Vindelicarum libri VIII*, Venise, 1594, in-fol. : ouvrage plein de recherches, et écrit avec assez de goût ; 2° *Rerum Boiarum libri V*, in-4, Augsbourg, 1602 ; 3° *Vita sanctarum martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ et Eutropiæ, passarum Augustæ-Vindelicarum* ; 4° *Vita sancti Udalrici episcopi* ; 5° *Eugippii Historia*, où l'on trouve la Vie de saint Séverin ; 6° *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyrio*, etc. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alphonse de la Gueva, marquis de Bedmar (*voyez* GUEVA). Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol. On sait que c'est lui qui a parlé le premier des taches du soleil, observées par le Père Scheiner (*voyez* ce

mot); découverte que Galilée contesta sans raison à ce jésuite. Welser était zélé catholique, et non point hérétique comme l'assure du Pin.

WEMMERS (Jacques), né à Anvers en 1598, se fit carme de l'ancienne observance, passa en Italie, où il se rendit très habile dans la langue éthiopienne : ce qui fit que la Propagande lui confia l'inspection de la mission d'Ethiopie. En 1645, il fut nommé évêque du Grand-Caire et vicaire apostolique en Ethiopie. Il se mit aussitôt en route pour passer en Egypte; mais la mort l'enleva à Naples. Nous avons de lui : *Lexicon æthiopicum*, Rome, 1638, in-4; ouvrage qui lui attira les plus grands éloges de la part du Père Kircher, et du savant maronite Abraham Ecchellensis.

WENCESLAS (Saint), duc de Bohême, fils de Wratislas et de Drahomire, fut élevé dans la vertu et les sciences par sainte Ludmille, son aïeule. Il perdit son père dans son bas âge; alors Drahomire, monstre de cruauté, fit éclater sa fureur contre les chrétiens. Ludmille, sensible à ces maux, engagea Wenceslas à prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Pour prévenir tout sujet de division, on donna à son frère Boleslas un territoire considérable, la Bohême, lequel est encore appelé *Boleslavie* de son nom. Drahomire, furieuse de cet arrangement, fit assassiner la pieuse Ludmille. Wenceslas sur le trône ne songea qu'à faire fleurir la justice et la religion dans ses états, et à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus; mais il ne put adoucir la férocité de sa mère et de son frère; celui-ci le perça de sa lance le 28 septembre 936, dans une église où il s'était retiré, après s'être sauvé d'un festin auquel les deux assassins l'avaient attiré. L'empereur Othon Ier leur fit la guerre pour venger la mort de ce bon prince, et les obligea à réparer les maux qu'ils avaient fait à l'Église.

WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, monta sur le trône impérial après la mort de ce prince en 1378. Son père avait réglé, par la bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce réglement en faveur de ce fils, qui fut un monstre de cruauté et de débauches. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohême, et s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermèrent dans une étroite prison l'an 1394. Dans un de ses accès de frénésie, il avait fait jeter dans la Moldaw saint Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse (*voyez* NÉPOMUCÈNE). On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné d'un bourreau, et qu'il faisait exécuter sur-le-champ ceux qui lui déplaisaient. Ces raisons forcèrent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva 4 mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale, le traitant toujours comme un prince insensé et furieux, l'obligèrent de s'enfuir de la ville. C'était une occasion pour Sigismond son frère, roi de Hongrie, de se faire reconnaître roi de Bohême : il ne la manqua point; mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit enfermer son frère dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappe encore de sa prison, et, de retour à Prague, il se fait des partisans, condamne au dernier supplice ceux qui l'avaient mis en prison, et anoblit le pêcheur qui lui avait donné le moyen de se sauver. Cependant, pour fournir à sa crapule et à ses débauches, il aliéna le reste des domaines de l'empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, comme *négligent*, *inutile*, *dissipateur* et *indigne*. Démarche remarquable, que nous ne voyons pas avoir été désapprouvée par les jurisconsultes ni par les théologiens du temps, et qui semble prouver que dans certains cas la déposition d'un prince peut être légitime. Il est vrai que Wenceslas n'était qu'empereur électif, ce qui suffit pour expliquer sa déposition. Wenceslas ne contesta pas la légalité de sa

déposition ; quand on la lui annonça, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne qu'*il n'exigeait d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin.* Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, et mourut roi de Bohême, en 1419, âgé de 58 ans. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa première femme avait été Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hollande; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne le Frisé, duc de Bavière. Si on en croyait M. Pfeffel, dans *son Abrégé de l'Histoire d'Allemagne*, Wenceslas serait presque un prince vertueux, tant le traitement atroce fait à un prêtre catholique a prévenu ce protestant en faveur de ce tyran! C'est d'ailleurs la manie du siècle et l'effet de la subversion générale arrivée dans les notions humaines, de réhabiliter la mémoire des monstres, et de déchirer celle des grands hommes. *Voyez* ANDRONIC Ier, LOUIS XIV, PHILIPPE II, etc.

WENDELIN (Saint), né en Ecosse d'une illustre famille, quitta sa patrie et tous les avantages du siècle pour servir Dieu dans une condition obscure. Il embrassa la profession monastique dans l'abbaye de Tholey, que Dagobert venait de fonder, et dont il mourut abbé. Il fut enterré dans un endroit qui devint depuis célèbre par quantité de miracles qui s'y opérèrent. C'est aujourd'hui une petite ville du duché de Luxembourg.

WENDELIN (Godefroi), né en 1580 à Herck, petite ville du comté de Looz, dans la principauté de Liége, voyagea en Italie et en France, professa la philosophie à Digne, et eut pour disciple le célèbre Gassendi, fut ensuite curé à Herik, et mourut à Tournay, où il était chanoine, en 1660. La philosophie et la jurisprudence partagèrent ses soins. Il fut peut-être le plus habile astronome de son temps. Ericius Puteanus en fait le plus grand éloge dans son livre des Olympiades. On a de lui : 1° *Loxias, sive de obliquitate solis diatriba*, Anvers, 1616; 2° *Eloge de la Toison d'or*, poème, 1628; 3° *Les mouvemens du soleil*, avec des tables instructives; 4° *Nouvelle Théorie des planètes*; 5° *Histoire des éclipses de lune arrivées de son temps*; 6° *De Diluvio libri VII.* Ces quatre derniers ouvrages sont restés manuscrits. 7° Une *Edition* des Lois saliques imprimée à Anvers, 1649, in-fol. Cette édition est enrichie de savantes notes et d'un glossaire très utile pour l'intelligence de ces lois. Jacques Chifflet en a orné son Recueil politico-historique.

WEPPER (Jean-Jacques), né à Schaffhouse le 23 décembre 1620, médecin du duc de Wurtemberg, du marquis de Dourlach et de l'électeur palatin, mourut en 1695. On a de lui : 1° *Historia apoplecticorum*, Amsterdam, 1710, in-8; 2° *Cicutæ aquaticæ historia*, Bâle, 1716, in-4; 3° *Observationes*, Schaffhouse, 1727, in-4, etc. Sa *Vie* est à la tête de ce dernier livre, qui est estimé, ainsi que les précédens.

*WEREMBERT, ou WERIMBERTI, nommé aussi quelquefois WEMBERT ou WERINBRACHT, savant moine, florissait vers la fin du 9e siecle. Il avait embrassé la règle de Saint-Benoît dans un monastère d'Allemagne, sans qu'on sache précisément dans lequel il prononça ses vœux. Il était né, selon quelques auteurs modernes, à Coire, pays des Grisons; son père se nommait Adalbert, et avait servi sous Charlemagne dans les guerres contre les Huns et les Saxons. On croit que c'est de cet Adalbert, témoin oculaire, qu'un des historiens de Charlemagne a appris les faits d'armes et exploits militaires qui ont eu lieu dans ces guerres. Werembert reçut son éducation dans l'école de Fulde, et y eut pour maître le célèbre Raban-Maur. Peut-être est-ce dans cette abbaye qu'il se consacra à Dieu. Il y eut pour condisciple Otfride de Weissembourg, à qui on attribue la gloire d'avoir le premier travaillé à polir la langue des Germains (le tudesque). Ces deux compagnons d'étude firent de grands progrès sous leur docte maître, et se lièrent d'une amitié étroite. Tous deux furent élevés au sacerdoce. Werembert, au sortir de Fulde, alla habiter l'abbaye de Saint-Gall, où il enseigna les lettres sacrées et profanes. Non seulement il

savait le latin, mais encore le grec. Il s'était aussi appliqué aux beaux-arts, notamment à la poésie et à la musique, que, dans ces temps reculés, on cultivait beaucoup dans les monastères. Ses écrits prouvent qu'en même temps il était très versé dans la théologie et dans l'histoire. Le moine *anonyme* de Saint-Gall, l'un des historiens de Charlemagne, avait été son disciple, et s'en faisait gloire. Dans le premier livre de son histoire, il fait l'éloge de Werembert, et loue son savoir et sa piété. Werembert mourut le 23 ou 24 mai 884. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, savoir; 1° un *Traité de musique*; 2° *De arte metrorum libri II*; 3° un *Commentaire sur le livre de Tobie*; 4° un autre *sur les Proverbes de Salomon*; 5° un troisième *sur les lamentations de Jérémie*. Trithème assure avoir vu et lu tous ces ouvrages. Il en attribue d'autres à Werembert sans assurer, comme il le fait des premiers, qu'il les ait eus en main : ce sont : 6° un recueil de *Sermons*; 7° des *Lettres sur des sujets de littérature*; 8° des *Epigrammes* et des *Poésies* de toutes mesures, des *Hymnes*, et des *Séquences* ou *Proses* en l'honneur de Jésus-Christ et des saints. D'autres écrivains lui attribuent : 9° un *Commentaire sur la guerre*; 10° une *Histoire de l'abbaye de Saint-Gall, depuis son origine jusqu'à son temps, etc.*

WERENFELS (Samuel), né à Bâle en 1657, fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Sa réputation lui procura la correspondance des plus illustres savans de l'Europe, et attira à Bâle une multitude d'étudians, à l'instruction desquels il s'apliqua avec zèle. Il mourut à Bâle, en 1740. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4. La plus ample édition est celle de Genève et de Lausanne, en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie et la théologie. Son livre le plus connu est celui *De Logomachiis eruditorum*, 1702, in-8. Le recueil de ses ouvrages renferme diverses poésies, qui montrent que l'auteur n'était pas aussi bon poète qu'habile philosophe. On a encore de lui un volume in-8 de *Sermons*.—Son père Pierre Werenfels, et son aïeul Jean-Jacques Werenfels, ont donné quelques ouvrages.

WERFF (Adrien Vander), peintre, né à Roterdam, en 1659, mourut dans cette ville, en 1727. Son dessin est assez correct, sa touche ferme et précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations approchent de l'ivoire, et ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu préférable au grand fini. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorf, dans la riche collection de l'électeur palatin. On y admire ses quinze tableaux touchant les mystères de notre religion.

* WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), l'un des plus grands auteurs dramatiques de l'Allemagne, naquit à Kœnigsberg en 1768, et eut une jeunesse fort dissipée. Employé en 1796 par le gouvernement prussien dans l'administration de Varsovie, il s'affilia à une loge de francs-maçons, dont il devint l'orateur. En 1805, il passa dans les bureaux du ministère à Berlin, et se livra à la composition dramatique, où il obtint de grands succès. Werner se rendit ensuite en Suisse, puis à Paris et de là à Rome, où il abjura le protestantisme; enfin, résolu de se consacrer au service des autels, il se rendit à Vienne, où il vécut trois ans dans l'hermitage de Pausilype, où l'esprit de pénitence et les austérites de la vie ascétique le préparèrent à la sainte ordination, qui lui fut conférée peu après. Il obtint beaucoup de vogue dans ses prédications, et mourut le 17 janvier 1823. Madame de Staël, qui avait reçu Werner chez elle à Copet, a porté sur lui un jugement flatteur dans son ouvrage intitulé : *De l'Allemagne*. Ses meilleures tragédies sont : *la Croix à la mer Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *le Vingt-quatre février*. Les deux premières ont été traduites en français et insérées dans le *Théâtre étranger*, publié chez Ladvocat. On a encore de lui des *Poésies sacrées*, ses *Confessions*, plusieurs *Sermons* et quelques brochures, dans lesquelles il réfute ses premières opinions et ses anciens sentimens.

WERNERUS. *Voyez* IRNERI.

* WERRO (Sébastien), eclésiastique suisse, né à Fribourg, capitale du canton de ce nom, dans le 16e siècle, était docteur en théologie, et passait pour savant. Il fut curé de la ville de Fribourg, et grand-vicaire du diocèse de Lausanne. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° un *Traité de physique*, Bâle, 1579, in-8 ; 2° *Quæstiones de Verbo Dei*, en allemand, 1587, in-4 ; 3° *Chronique de l'Eglise et des monarchies*, Fribourg, 1599, in-4. Il mourut en 1614.

WESEL ou VAN HALDREN ou ARNOLDUS VESALLIENSIS (Arnold), né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, fut chanoine de la métropole de Cologne où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui : 1° *Macrobius, auctario locupletatus et annotationibus illustratus*, Cologne, 1527, in-12 ; 1° *procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis latine redditæ*, Bâle, 1531, in-fol. ; et plusieurs ouvrages de controverse.

WESEMBEC (Matthieu), né à Anvers en 1531, fut reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans ; honneur que personne n'avait eu à cet âge, mais qui lui inspira une vanité funeste. Ayant abjuré la foi catholique, il enseigna la jurisprudence à Iéna et à Wittemberg, où il mourut en 1586, à 55 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime son *Commentaire sur les Pandectes*, Amsterdam, en latin, 1665, réimprimé à Cologne, 1675, 2 v. in-fol., avec des observations de Henri Hahnius, et de Reinhard Bachovius, qui a ôté de ce Commentaire ce qui pouvait déplaire aux catholiques.

* WESLEY (Jean), théologien anglican, et l'un des fondateurs du *méthodisme* en Angleterre, naquit à Epworth, au comté de Lincoln, en 1703. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et y fut élu, en 1726, agrégé de Lincoln's, collége où il résida jusqu'en 1735. Des livres de spiritualité, et particulièrement quelques ouvrages de Guillaume Law, firent prendre une tournure singulière à son esprit. Livré à la mysticité, il conçut, avec quelques-uns de ses compagnons, et entre autres avec Whitefield, Hervey, etc., le plan d'une secte nouvelle, à la doctrine de laquelle on donna, par raillerie, le nom de *méthodisme*. Ce nom vient de ce que ces sectaires affectaient de faire toutes leurs actions systématiquement, et de ne perdre aucun moment de la journée. On y faisait profession de ne point se séparer de l'église établie, et d'en conserver les règles et la liturgie. C'est ce que fit Wesley, qui jamais ne voulut entendre à une rupture. On y recevait l'ordination selon le rit anglican. Il n'a point laissé de confession de foi écrite ; mais les points sur lesquels on insiste le plus chez ses sectateurs, sont le salut pour la foi seule, la conversion instantanée et la certitude de la réconciliation avec Dieu. Le but des chefs était de former des congrégations voüées à une vie plus sainte et à un degré de perfection supérieur à celui auquel on se bornait dans les autres églises chrétiennes. Ils poursuivaient l'exécution de ce projet avec un zèle qui n'était pas toujours exempt d'enthousiasme. Le caractère propre de cette secte naissante était le *prosélytisme*. Wesley, dès 1735, s'embarqua pour la Géorgie, dans le dessein d'y aller convertir les Indiens. Charles Wesley, son frère puîné, l'accompagna dans cette mission ; mais il ne demeura qu'une année en Géorgie, et revint en Angleterre, où il exerça le ministère près des méthodistes. Jean n'y retourna qu'en 1738. Il trouva l'église méthodiste déjà florissante : elle s'était étendue par les soins de Whitefield. Cependant, en 1741, Wesley et lui se brouillèrent ; la secte née à peine se divisa, et chacun des deux devint chef d'une branche de *méthodisme*. Whitefield professait le calvinisme pur, tandis que Wesley s'était attaché aux principes d'Arminius, et avait adopté ses sentimens sur la liberté humaine. (*Voyez* WHITEFIELD.) Tous deux cependant travaillaient avec ardeur à la propagation de la secte. Wesley voyageait dans les différentes contrées d'Angleterre, et établissait des congrégations partout où il passait. C'était particulièrement aux dernières classes de la société qu'il s'adres-

sait. Il sut se faire écouter des ouvriers occupés aux mines et dans les forêts. C'était dans les mêmes classes qu'il choisissait les catéchistes. Il ne lui en coûtait pas beaucoup pour les former. Comme il avait pour principe que le succès de la prédication dérive bien moins du talent et de la science du prédicateur que de l'influence d'une illumination venue d'en haut et de lumières surnaturelles, il n'était pas besoin d'études. Cette secte s'accrut avec une prodigieuse rapidité : dès 1767, le méthodisme comptait 25,000 sectateurs; en 1813, il en avait plus de 400,000, tant dans la Grande-Bretagne qu'aux Etat-Unis. Wesley fut témoin de ce rapide accroissement, n'étant mort que le 2 mars 1791, âgé d'environ 88 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on remarque : 1° huit volumes de *Sermons*; 2° un *Appel aux hommes raisonnables et religieux*; 3° un *Traité du péché originel*; 4° un *Examen de la sagesse et de la bonté de Dieu dans les ouvrages de la création*, 5 vol.; 5° un *Extrait de l'ouvrage de Dutens sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; 6° *Médecine primitive*, ou *Recueil de remèdes simples, faciles, et éprouvés dans un très grand nombre de maladies*. C'est le seul des ouvrages de Wesley qui soit connu en France; il a été traduit en français par M. Bruyset, Lyon, 1772, in-12. Les *OEuvres* de Wesley ont été recueillies en 32 vol. — Charles Wesley, son frère, dont il est question dans cet article, était né en 1708; tous deux étaient fils de Samuel Wesley, recteur d'Epworth, lieu de leur naissance. Samuel est auteur des ouvrages suivans : 1° une *Vie de Jésus-Christ*, poème héroïque; 2° une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, en vers; 3° un *Traité* latin *sur le livre de Job*. Il était mort en 1735, père de nombreux enfans.

WESSELUS (Jean), né à Groningue, vers 1419, étudia d'abord à Zwol, et ensuite à Cologne et à Paris. Dans cette dernière ville, il trouva les disputes de philosophie très échauffées entre les réalistes, les formalistes et les nominaux. Comme il fallait opter entre eux, il se déclara pour ces derniers. Il se présenta à Heidelberg pour y enseigner la théologie; mais on le refusa, parce qu'il n'était que laïque, et qu'il ne voulait point s'engager dans la cléricature. Sixte IV, qui l'avait connu lorsqu'il était général des cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses, dès qu'il eut obtenu la tiare. Wesselus alla à Rome, et se borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. De retour dans sa patrie, il y mourut en 1489. Ce savant eut des opinions particulières, qui approchaient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses manuscrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques traités qui parurent à Leipsick en 1522, et à Groningue en 1614, in-4, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*. Ce n'est en effet qu'un ramas fait sans choix et sans résultat. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de Wesalia ou Wesel ou Wasel de Clèves, docteur en théologie à Erfurt, prédicateur à Worms, qui enseigna plusieurs erreurs qui approchent aussi de celles de Luther. L'archevêque de Mayence condamna dix-huit propositions de ses ouvrages, l'an 1479, et obligea l'auteur, dans une assemblée de plusieurs évêques et de docteurs, à faire une rétractation solennelle. Le continuateur de Fleury, partout léger et inexact, les a confondus, sans doute à raison des dates qui les rapprochaient.

* WEST (Benjamin), célèbre peintre américain, naquit en 1738, près de Springfield, dans le comté de Chester, en Pensylvanie. Il était d'une famille de quakers passée en Amérique en 1699. West avait à peine atteint sa 7e année, lorsqu'un jour, chargé de la garde de sa nièce, qui était un enfant au berceau, il admirait, pendant qu'elle était livrée au sommeil, l'expression de son innocente beauté. Par une inspiration subite, il prend une plume, du papier, et avec de l'encre rouge et noire, trace fidèlement les traits de l'enfant endormi. La mère de West étant revenue à la maison, voit l'ouvrage de son fils, et en est d'autant

plus étonnée que le jeune Benjamin n'avait jamais vu de tableaux ni de gravures. Sa mère l'envoya à l'école dans une ville voisine pour apprendre les premiers élémens des lettres. Cependant, le génie de West pour la peinture s'était développé; mais il n'avait pour l'exercer que de l'encre et des plumes. Enfin, quelques Indiens d'un lieu peu éloigné de son village le prirent en amitié, et lui enseignèrent à préparer le rouge et le jaune dont ils se servaient pour peindre leurs ornemens, leurs corps, et leurs ceintures de guerre. Un de ses parens lui ayant donné un peu d'inpigo, Benjamin se trouva possesseur des trois couleurs primitives; mais il manquait de pinceaux. Pour s'en procurer, il prit, à défaut de poils de chameau, des poils de la queue d'un chat noir qui était son favori, et en peu de temps il tapissa la chambre de sa mère de petits tableaux représentant des fleurs, etc. Un marchand de tableaux de Philadelphie, Pennington, étant venu visiter la mère de Benjamin, et ayant admiré le talent du jeune artiste, lui fit présent d'une boîte à peinture, de plusieurs pinceaux, de six toiles préparées, et de six gravures de Greoling. Il n'en fallut pas plus à Benjamin pour atteindre la perfection de son art, sans autre maître que son génie. A l'âge de 15 ans, il fit un voyage à Philadelphie : c'était la première fois qu'il voyait un port de mer, et il lui fournit le sujet d'un beau tableau. Il admira dans cette ville les productions de Williams, et s'y procura les ouvrages de Richardson, qui devinrent sa lecture favorite. C'est alors qu'il inventa un nouveau genre de peinture, exécutée sur des planches de peuplier avec de la craie, de l'encre et du charbon. Le portrait qu'il fit d'une dame ayant son enfant dans ses bras, lui donna une vogue qui fut augmentée par son tableau de *la mort de Socrate*. Il fixa alors le prix de ses portraits, savoir, de deux guinées et demie (75 livres) pour une tête, et cinq (150 francs) pour un portrait en buste. West demeura onze mois à New-Yorck : en 1760, il se rendit en Italie, visita Florence et Rome, où il fut introduit auprès de Raphaël Mengo. Afin de donner à cet artiste célèbre une idée de son talent, il exécuta les portraits de M. Robinson, et de lord Crantham. Il visita Bologne, Venise et Parme. Le duc Ferdinand voulut connaître le peintre américain, qui, au grand étonnement de tout le monde, tint, devant son Altesse, son chapeau sur sa tête suivant l'usage des quakers. Il vint à Paris, y demeura quelque temps, puis partit, en 1763, pour l'Angleterre, et fixa son séjour à Londres, où il exécuta plusieurs tableaux dignes de sa grande réputation. West devint en 1791, après la mort de Reynolds, président de l'Académie royale de peinture, et prononça en cette qualité plusieurs *discours* sur les diverses parties des arts. Il vint à Paris, après la paix d'Amiens, fut reçu avec distinction par tous les artistes français et par le gouvernement lui-même, et visita plusieurs fois les galeries du Louvre où l'on avait réuni les principaux chefs-d'œuvre de l'Italie. De retour à Londres, il y éprouva des désagrémens. Dans l'élection qui eut lieu pour la présidence à l'Académie de peintre, Wyatt l'emporta sur lui; mais, peu de temps après, il fut rappelé à cette présidence. West mourut en 1820, dans sa quatre-vingt-deuxième année. M. Galt, connu par sa *Vie du cardinal Wolsey*, a donné une *Notice* sur West. Ses principaux ouvrages, outre un grand nombre de *portraits*, sont : le *port de Philadelphie*, la *mort de Socrate*, un *Saint Ignace*, le *Jugement de Suzanne*, un *Etudiant lisant à la chandelle*, *Iphigénie*, *Angélique et Médor*, un *Saint Jérôme*; les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, le *Retour de l'enfant prodigue*; *Agrippine débarquant avec les cendres de Germanicus*, le *départ de Régulus pour Carthage*, excellent tableau; *Hamilcar faisant jurer à son fils Annibal une haine éternelle aux Romains*, la *Mort de Wof* (le vainqueur de Tippo-Saïb); *Syrus délivrant la famille du roi d'Arménie*, *Ségeste et sa fille amenés devant Germanicus*, la *Mort de Bayard*, la *Mort d'Epaminondas*, *Jésus-Christ guéris-*

sant les malades. L'institution britannique paya ce tableau 300 guinées (4,500 fr.), dont West fit gratuitement une copie pour l'hôpital de Philadelphie. Un *Christ présenté au peuple par Pilate* : tableau qui est de la plus grande dimension connue.

* WEST (Samuel), ministre évangélique à Boston, né à Martha's Vineard en 1738, prit ses degrés en 1761 au collége de Harvard, et fut ordonné ministre de Needham en 1764. Il y resta jusqu'en 1788 qu'il fut appelé à Boston pour succéder à M. Wight, en qualité de pasteur. Il mourut en 1808. On lui doit un grand nombre de *Sermons* qui lui attirèrent une sorte de célébrité et un *Eloge funèbre* de Washington.—Il ne faut pas le confondre avec Samuel West, autre ministre évangélique américain, qui avait aussi pris ses degrés au collége de Harvard, mais qui tourna ensuite toutes ses idées vers la politique, embrassa le parti des Wigs américains, et écrivit beaucoup dans les journaux. Il fut élu membre de la Convention établie pour rédiger la constitution de Massachussets et des Etats-Unis, et devint successivement membre honoraire de l'académie des arts et sciences, instituée à Philadelphie, puis de celle américaine de Boston. Il avait une grande facilité à parler d'abondance; mais il perdit la mémoire dans ses dernières années, et mourut à Tiverton dans la province de Rhode-Islan en 1807. Il a laissé divers *Sermons*, un petit *Traité* sur le baptême des enfans, et un *Essai* sur la liberté et la nécessité, ouvrage où il reproduit plusieurs des argumens du président Edwards.

*WESTERMANN (François-Joseph), général français, surnommé *le Boucher de la Vendée*, naquit en 1763, à Molsheim, en Alsace, d'un procureur de cette ville. Son caractère impétueux se révéla de bonne heure par quelques actes de violence, qui l'obligèrent à quitter sa patrie : il passa en Allemagne, s'engagea dans un régiment prussien, et déserta. Il vint à Paris, où il se fit d'abord remarquer par ses mœurs dépravées, et ensuite par sa chaleur à suivre les principes de la révolution. S'étant rendu à Hagneneau, il mit en insurrection cette ville, et se fit nommer par force à la place de greffier. Chassé bientôt de cette ville, il revint à Paris, où il se lia avec Danton. Le 10 août 1792, il força le premier le château des Tuileries, à la tête des bataillons brestois. Dumouriez lui confia, en 1793, une légion dans l'avant-garde de son armée du nord. Quand ce général quitta la Belgique, Westermann se retira sur Anvers, et se battit seul avec sa légion contre un corps de 10,000 hommes. A son retour, le comité de salut public le fit arrêter sur l'accusation qu'il avait des intelligences avec l'ennemi, et *pour s'être livré au brigandage*; il ne put se justifier que sur le premier point. Cependant il fut envoyé dans la Vendée avec le titre de général de brigade dans l'armée de Biron. Quelques succès qu'il obtint d'abord vers Parthenay et Châtillon enflèrent son caractère naturellement présomptueux; mais, comme ses talens étaient loin de répondre à sa jactance, il fut défait complètement dans cette dernière ville, le 5 juillet 1793. Destitué par la Convention, et mandé à la barre, il fut renvoyé devant un tribunal militaire qui l'acquitta. De retour dans la Vendée, il mit le comble à sa fureur : il incendia les villes de Thouars, de Bressuire, de Tiffauges, et les châteaux de Lescure et de la Rochejacquelein. Il écrivait à la Convention : « Dans un circuit de trois » lieues, nous avons brûlé les villages, » les hameaux, les fermes, les moulins, » traînant après nous les enfans, les » femmes et les bestiaux ; l'opiniâtreté *de* » *ces brigands* nous a forcés d'être sans » pitié. » Après ces cruelles exécutions, on le vit souvent avoir à sa suite des magistrats et des prêtres, qu'il forçait à prêcher l'obéissance à la république : ceux qui s'y refusaient, essuyaient les plus cruels traitemens. Quand la victoire n'était pas assez prompte, il se dépouillait de son habit, prenait la bride de son cheval entre ses dents, et, un pistolet dans chaque main, un large sabre suspendu à son poignet, il se précipitait avec toute sa cavalerie au milieu des

bataillons ennemis, où, après avoir déchargé ses armes, il sabrait tous ceux qui s'offraient à son passage avec l'acharnement d'un bourreau, ce qui lui fit donner le surnom de *Boucher de la Vendée*. Il revenait souvent seul d'une mêlée sanglante où tous avaient succombé. Destitué une seconde fois, le 4 janvier 1794, il parut encore à la barre, et il fut décrété que *Westermann avait rempli ses devoirs*. C'était au moment de la lutte terrible de Robespierre et de Danton : Westermann était resté attaché au parti de ce dernier, qui succomba aux efforts de son adversaire ; il fut lui-même arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 5 avril de la même année ; il avait 41 ans.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe), né à Bâle en 1647, d'une famille fertile en grands hommes, succéda à son père, de même nom que lui, dans la chaire de professeur en grec, puis en celle de théologie, et mourut dans sa patrie l'an 1711. On a de lui plusieurs *ouvrages* de littérature, et une *édition* du dialogue d'Origène contre les marcionites, qu'il publia en 1673, avec l'Exhortation au martyre, etc., qu'il accompagna de notes.

WETSTEIN (Jean-Jacques), de la même famille, vit le jour à Bâle en 1693. Il parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, recherchant et examinant partout les manuscrits du nouveau Testament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans sa patrie, il fut fait diacre de l'église de Saint-Léonard ; et publia, en 1730, les *Prolégomènes du nouveau Testament* qu'il préparait. Cet essai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conseil de Bâle comme un socinien, comme un novateur; et il fut déposé la même année par l'assemblée ecclésiastique, et contraint de passer en Hollande. Les remontrans lui firent un accueil distingué, et le nommèrent à la chaire de philosophie de Leclerc, à condition néanmoins qu'il se justifierait. Il passa à Bâle, où il obtint la cassation du décret porté contre lui, et retourna à Amsterdam prendre possession de sa chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1754, à 61 ans. Son *édition* du nouveau Testament grec, avec les variantes et des remarques critiques, a paru en 1751 et 1752, en 2 vol. in-fol. Il y a inséré deux Epîtres de saint Clément, Romain, qui n'avaient pas encore paru, et dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque, avec la version latine de l'éditeur, et ont été traduites en français par M. de Prémagny, de l'académie de Rouen, 1763, in-8 ; mais jusqu'ici les savans ne paraissent pas les reconnaître ; car il ne faut pas les confondre avec les deux Epîtres dont nous avons parlé à l'article CLÉMENT.

* WEZEL ou WETZEL (Jean-Charles), littérateur allemand, né en 1747 à Sonderhausen, voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne, avec un jeune gentilhomme silésien dont il avait entrepris l'éducation ; et, après avoir séjourné plusieurs années à Vienne, où il jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II, il retourna dans sa patrie : il tomba dans une profonde mélancolie, et vécut dans la solitude. Il mourut vers 1789. Il a publié en allemand un grand nombre d'ouvrages; les plus remarquables sont : 1° *Vie de Tobie Knaut*, Leipsick, 1774 et 75, 4 vol. in-8 : production singulière, où il s'est proposé de démontrer que dans tous les états les hommes sont égaux : elle eut un grand succès en Allemagne, et a été traduite en hollandais. 2° *Belphegor, la plus vraisemblable des histoires qui se soient passées sous le soleil*, 1776, 2 vol. in-8. Le but de l'auteur est de prouver que l'homme est presque toujours mu par l'envie et l'ambition. 3° *Contes satyriques*, 1777, 2 vol. in-8 ; 4° *Comédies*, 1778 à 1787, 4 vol. in-8 ; 5° *Robinson Crusoé*, 1779 et 1795, 2 vol. in-8, qui excita entre l'auteur et Campe une discussion très vive. Il a été traduit en russe en 1781. 6° *Hermann et Ulrique*, Leipsick, 1780, 4 vol. in-8, réimprimé la même année à Tubingue, trad. en français, Paris, 1792, in-12 ; 7° *Sur la langue, les sciences et le goût des Allemands*, 1781, in-8 ; 8° *Essai sur la connaissance de l'homme*, 1784 et 85,

2 vol. in-8. Cet ouvrage n'est pas achevé. 9° *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes*, ou *Œuvres de la folie de Wezel, dieu-homme*, ouvrage posthume, 1804, 4 vol. in-8.

WHISTON (Guillaume), né à Norton, dans le comté de Leicester, en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie et la théologie. Les progrès qu'il y fit ne tardèrent pas à lui acquérir une grande réputation, surtout lorsqu'il eut publié, en 1696, sa *Nouvelle théorie de la terre*, quoique remplie de paradoxes et d'opinions insoutenables. Newton, dont il avait adopté les systèmes, conçut tant d'estime pour lui, qu'il le choisit pour son substitut, et qu'il le recommanda ensuite pour son successeur au professorat des mathématiques à Cambridge. Whiston se démit d'un bénéfice qu'il avait possédé pendant deux ans, et ne s'occupa plus que des sciences. Il publia en 1701 ses *Lettres astronomiques*, qui, trois ans après, furent suivies de ses *Leçons physico-mathématiques*. Mais ses spéculations astronomiques ne servirent pas à lui donner un esprit solide et conséquent; l'aspect continuel du ciel étoilé, livre instructif pour les âmes qui savent y lire, devint pour lui une espèce d'écueil où sa raison parut faire naufrage. Non seulement il le fit servir à des opinions frivoles en physique, mais, se jetant ensuite dans la théologie, il s'égara d'une manière encore plus étrange. On ne tarda pas à s'en apercevoir lorsqu'il fit paraître en 1702 un vol. in-4, sur la *chronologie* et sur l'*harmonie des 4 Evangiles*. On lui fit l'honneur, en 1707, de le choisir pour prêcher les sermons de la fondation de Boyle. Il prit pour son sujet l'*accomplissement des prophéties*, et son livre fut imprimé la même année en un vol. in-8; mais n'ayant point dans sa religion des principes fixes de croyance, en voulant instruire les autres il tomba lui-même dans des erreurs capitales. En 1708, il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il se mit à étudier les anciens Pères, et crut y découvrir que l'arianisme avait été la doctrine des premiers siècles de l'Eglise; et comme son imagination s'enflammait fortement, il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr; peut-être que son attachement pour Newton, qui professait la même erreur, eut quelque part à ce zèle mal entendu. Son enthousiasme se répandit bientôt au dehors. Il écrivit aux archevêques de Cantorbéry et d'York qu'il croyait devoir s'écarter de l'église anglicane sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres qu'il ne cessa de publier en faveur de son système. Son entêtement et la fureur qu'il avait de vouloir faire des prosélytes le firent enfin exclure du professorat, chasser de l'université, et poursuivre à Londres devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Ses livres furent condamnés, et l'on voulait le punir d'une manière exemplaire; mais quelques amis puissans firent en sorte qu'après cinq ans de procédure on laissât tomber cette affaire. Whiston ne discontinua pas de soutenir l'arianisme de vive voix et par écrit. Ce n'était pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'était pas plus orthodoxe sur l'*éternité des peines* et sur le *baptême des petits enfans*. Il embrassa aussi l'opinion des millénaires, et s'avisa même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple, et du règne de mille ans, au 14 mars 1714. L'évènement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1736; et se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs, et prétendit que la grande révolution devait se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de critique et de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même en 1749 de sa vie et de ses écrits : ouvrage qui se ressent de la vieillesse de l'auteur, et de la faiblesse du jugement qu'il eut toute sa vie. Il s'était associé à Ditton pour donner un moyen de connaître les longitudes sur mer; mais ce moyen les rendit ridicules l'un et l'autre : Ditton, plus sage que lui, profita de ce malheur

pour se tourner vers d'autres objets, où il eut de grands succès. Whiston mourut dans la pauvreté, en 1755. Il s'était joint cinq ans auparavant aux anabaptistes, et, s'il avait vécu plus long-temps, il les eût sans doute également quittés pour quelque autre secte. Tel est le sort naturel de l'esprit humain : dès qu'il s'écarte des moyens que Dieu a déterminés pour fixer sa croyance, il ne peut s'arrêter à rien. (*Voyez* SERVET, LENTULUS, MELANCHTHON.)

WHITAKER. *Voyez* VITAKER.

WHITBY (Daniel), né à Rusben, dans le Northampton, vers l'an 1638, devint docteur en théologie et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Son esprit, plein d'idées singulières, le jeta dans une haine furieuse contre l'Eglise catholique. Il se déclara avec la même chaleur contre les sociniens, mais son zèle contre eux se démentit; il comprit que, l'autorité de l'Eglise une fois rejetée, une secte avait autant de droit que l'autre d'ajuster l'Ecriture à ses dogmes; et il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'arianisme. Il le soutint avec obstination jusqu'à sa mort, arrivée en 1726, à quatre-vingt-huit ans. On a de lui : 1° un *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général, et de la résurrection de J. C. en particulier*, 1671, in-8; 2° *Discours sur la vérité et la certitude de la foi chrétienne*; 3° *Paraphrases et commentaires sur le nouveau Testament*, en 2 vol. in-fol.; 4° *Discours de la nécessité et de l'usage de la révélation chrétienne* : ces quatre ouvrages sont en anglais; 5° *Examen variantium lectionum Joannis Millii in novum Testamentum*, Londres, 1710, in-fol.; 6° *De sanctarum Scripturarum interpretatione secundum Patrum commentarios*, Londres, 1714, in-8. Il est vraisemblable que l'auteur se proposait de tourner les Pères en ridicule; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier et de plus faible. Tous les hérétiques trouvant leur condamnation dans la doctrine des Pères qui forment la grande chaîne de la tradition, il est naturel qu'ils s'efforcent de décrier ces témoins importuns. (*Voyez* BARBEYRAC et BAILLÉ.) 7° *Sermons où l'on prouve qu'on ne doit rien admettre comme article de foi qui répugne aux principes communs de la raison*, in-8 : discours dont les raisonnemens ont été copiés par plusieurs incrédules modernes. 7° *Dernières pensées de Whitby, contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le nouveau Testament, avec cinq discours*. Cet auteur impie s'y rétracte de tout ce qu'il avait dit de sensé dans ses premiers ouvrages, en faveur du mystère de la sainte Trinité. 8° *De imputatione divina peccati Adami posteris ejus*, 1711, in-8; il y combat le péché originel; 9° un grand nombre de *traités* et de *sermons* contre les dogmes de l'Eglise catholique, où il fait paraître toute la fureur d'un sectaire fanatique.

WHITE (Richard), né à Basingstoke, dans le comté de Southampton, en Angleterre, vers 1540, enseigna le droit avec réputation à Douai pendant plus de trente ans. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié, et fut chanoine de Saint-Pierre à Douai, où il mourut en 1612. L'empereur l'honora du titre de *comte palatin*. Il était versé non seulement dans le droit, mais aussi dans l'antiquité et dans l'histoire ecclésiastique de son pays. Baronius entretint une correspondance suivie avec lui. On a de lui : 1° *Ælia Lælia Crispis epitaphium explicatum*, Bologne, 1568, in-8. C'est l'explication d'un ancien monument des environs de Bologne. 2° *Historiarum Britannicæ insulæ ad annum* 800 *lib. IX*, Arras, 1602, in-8. Il y règne peu de critique.

* WHITE (Thomas), philosophe anglais du 18e siècle, se fit un renom par la subtilité scolastique qui régnait dans ses ouvrages. Admirateur passionné d'Aristote, il se permit de mêler la doctrine du philosophe avec celle de l'Eglise romaine, ce qui fit mettre ses ouvrages à l'*index*. Il parcourut plusieurs pays, dans lesquels il était connu sous les différens noms d'Anglus, Albinus, Candidus, Bianchi et White. Il forma une secte qui tomba bientôt dans l'oubli.

* WHITEFIELD (George), théologien anglican, et l'un des fondateurs du *méthodisme* en Angleterre et dans l'Amérique, naquit en 1714, à Bell-Inn, dans le comté de Glocester, dans une auberge tenue par sa mère. Il fit ses études dans l'université d'Oxford, et entra dans les ordres à l'âge de vingt-un ans. Il embrassa la doctrine du *méthodisme*, qu'il fit connaître avec Wesley. Il prêchait dans les campagnes et jusque dans les rues, où il était environné de nombreux auditeurs. Il affectionnait surtout les prisons, les hospices et les endroits où beaucoup de pauvres se trouvaient réunis. Il les évangélisait et leur portait des consolations. Dans un sermon qu'il prêcha dans l'église de Glocester, en 1736, il produisit un tel effet qu'on vint dire à l'évêque que seize personnes, de celles qui l'écoutaient, étaient tombées en démence. Wesley l'ayant engagé à passer en Amérique, il alla débarquer, en mai 1738, à Savanah, où il fit de nombreux prosélytes. Il était à Oxford en 1739, et, la même année, il fut ordonné prêtre par l'évêque Benson. En novembre, il retourna en Amérique, et établit, près de Savanah, un hospice pour recevoir des orphelins. Il était de retour en Angleterre en 1744. Il repartit presque aussitôt pour l'Amérique. Dans six voyages qu'il fit en quelques années à la Nouvelle-Angleterre, ou dans des contrées voisines, il accrut prodigieusement sa secte. Malgré sa vie ambulante, il était chapelain de la comtesse douairière d'Huntingdon, qui professait et protégeait le *méthodisme*. Bientôt cette secte se divisa en deux branches. Whitefield, calviniste rigide, demeura chef de ceux qui suivaient ses principes, tandis que Wesley, à la tête de l'autre branche, professait ceux des arminiens. Whitefield, en 1769, entreprit un septième voyage en Amérique. Il mourut à Newbury, environ à quarante milles de Boston, le 30 septembre 1769, selon les *Mémoires pour servir à l'état ecclésiastique du 18e siècle*, tome 4, p. 332 : d'autres biographes, notamment Watkins, disent en 1770. Il est auteur de *Sermons*, de *Lettres*, de *Traités de controverse*, recueillis en 7 vol., avec une *Histoire de sa vie*, 1 vol. in-8, 1771.

* WHITEHEAD (Guillaume), célèbre poète anglais, naquit à Cambridge en 1715. Il avait à peine vingt-deux ans, que lord Williers lui confia l'éducation de son fils et d'un de ses parens. Un voyage qu'il fit en Italie servit à développer ses talens; et, en son absence, il fut créé chevalier de l'ordre *du Bain*. D'autres honneurs l'attendaient en Angleterre, où, deux ans après, il fut déclaré *poète lauréat*, et succéda dans ce titre au fameux Colley-Cibber. Il mourut à Londres en 1785. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Epître sur le danger d'écrire*; 2° un *Conte tiré d'Hérodote*; 3° une *Epître d'Anne de Boulen à Henri VIII*; 4° *Essai sur le ridicule*. Plusieurs pièces de théâtre, comme : *Le P. Romain*; *Créuse*, tragédie qui eut du succès; *La constance fatale*, *L'école des amans sages*, *La fuite en Ecosse*, comédies, différentes *pièces* en vers, etc.

* WHITEHURST (Jean), fameux mécanicien anglais, né en 1713, à Congleton, d'un horloger, se consacra aux sciences mécaniques. Le duc de Newcastle le fit employer à l'hôtel de la monnaie de Londres, où son atelier devint le rendez-vous des curieux et des savans. La société royale et autres sociétés savantes l'admirent dans leur sein. On lui doit la construction de l'horloge de la halle à Derby, et celle de l'église de tous les Saints, de la même ville. Whitehurst a laissé les ouvrages suivans : 1° *Essai sur l'état primitif et sur la formation de la terre*, 1778, 1786, 1792, in-8; 2° *Essai pour obtenir des mesures invariables de longueur, de capacité et de poids, par la mesuration du temps*; 3° *Traité des cheminées, des ventilateurs, et des serres chaudes dans les jardins*, ouvrages publiés par le docteur Williams, après la mort de l'auteur, arrivée en 1788; 4° quelques *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. On a publié, à Londres, en 1792, une édition complète de ses *OEuvres*. Il avait soixante-quinze ans, lorsqu'il mourut.

WHITGIST (Jean), né à Grimsby

dans la province de Lincoln, en 1530, n'avait osé découvrir sa haine contre la religion catholique pendant le règne de la reine Marie; mais Elisabeth étant montée sur le trône, il se montra protestant et protestant fanatique. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses thèses. Son enthousiasme lui mérita l'archevêché de Cantorbéry, en 1583. Ce prélat, ennemi ardent des puritains et des catholiques, mourut en 1604, après avoir poussé le fanatisme jusqu'à l'emportement. On a de lui : 1° une longue *Lettre* à Bèze; 2° plusieurs autres *écrits*, dans lesquels il traite le pape d'*Antechrist*, et l'Eglise romaine de *prostituée*. Avec ces deux mots on opérait alors de grandes choses sur les fanatiques du parti protestant.

* WIBERT (Saint), né en Angleterre, vivait au 7e siècle. Il était passé en Allemagne avec saint Boniface, lorsque Grégoire II envoya ce saint convertir les infidèles du Nord. Wibert fut premier abbé d'Ordorf, et le devint ensuite de Fritzlar. Il mourut en 741, et fut enterré dans le monastère de Fritzlar. En 780, son corps fut porté à Sthirscfield; saint Lul, évêque de Mayence, fit la cérémonie de cette translation. Saint Wibert est le principal patron de la ville et du monastère de Colleda, appartenant à l'ordre de Cîteaux. Sa fête se célèbre le 13 août, et sa *Vie* a été écrite par saint Loup, abbé de Ferrières, et imprimée avec les remarques du Père Sollier.

WIBOLDE, célèbre abbé de Stavelo, au 12e siècle, fit sa profession dans le monastère de Wausors, fut ensuite envoyé pour achever ses études à Stavelo, où les sciences étaient en vigueur, et s'y distingua tellement qu'il fut unanimement élu abbé de ce monastère, l'an 1130, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-trois ans. Il gagna l'estime de l'empereur Lothaire, qui s'arrêta pendant quelque temps à Stavelo. Ce prince, partant de l'Italie, afin de s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, et de soutenir Innocent II contre l'anti-pape Anaclet, voulut que Wibolde l'accompagnât dans cette expédition. Pendant son séjour en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour leur abbé. Il obtint vers ce temps, pour les monastères de Stavelo et de Malmédi, un diplôme de l'empereur, qui est nommé *Bulle d'or*, parce qu'il est écrit en lettres d'or, et qu'il est muni d'un sceau d'or. Ce diplôme, qui confirme tous les priviléges de ces monastères, se conserve dans les archives de Stavelo. Après le départ de l'empereur, Roger, ayant contraint Wibolde de renoncer à sa nouvelle dignité, il retourna à Stavelo, et s'appliqua à faire fleurir la discipline monastique et les sciences. Il fit rétablir le château de Logne, construire une ville auprès, qui aujourd'hui est réduite en village, et a laissé sur tout cela un monument, qui est inséré dans la collection de D. Martenne. Elu abbé du monastère de Corbie, en Saxe, il refusa long-temps cette dignité, et il fallut des ordres exprès de l'empereur Conrad pour la lui faire accepter. Son zèle et son activité ayant donné un nouveau lustre à ce monastère, il retourna à Stavelo. Quelque temps après, l'empereur l'envoya, en qualité d'ambassadeur, auprès de l'empereur des Grecs, Manuel Comnène; à son retour, il mourut à Butellie, dans la partie septentrionale de la Macédoine, le 19 août 1158. Son corps fut transporté l'année suivante à Stavelo, où on lui érigea un beau mausolée. Ce prélat jouit constamment de la confiance des empereurs sous lesquels il vécut, comme on le voit par les diplômes qu'ils lui adressèrent, et par les lettres qu'ils lui écrivirent; ils demandaient son avis dans les affaires les plus importantes. Conrad, avant de partir pour l'expédition de la Palestine, lui confia l'éducation de son fils Henri, nouvellement couronné roi des Romains. Les papes l'honorèrent aussi d'une estime toute particulière. On conserve à Stavelo un volume de *Lettres* de Wibolde : elles servent beaucoup à éclaircir l'histoire de ce temps-là, et ont été publiées par D. Martenne.

WICELIUS (George), dit *le Major* ou *Senior*, pour le distinguer de son fils, naquit à Fulde, en 1501, et se fit religieux; mais à l'âge de trente ans il quitta

la vie monastique pour embrasser les erreurs de Luther. Rentré dans la communion de l'Eglise romaine, il fut pourvu d'une cure, et devint conseiller des empereurs Ferdinand et Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zèle, mais en vain, pour réunir les catholiques et les protestans. On a de lui : 1° *Vita Regia*, Helmstadt, 1550; 2° *Methodus concordiæ*, Leipsick, 1537, in-12; 3° un très grand nombre d'autres livres, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin, et imprimés plusieurs fois. Wicelius mourut à Mayence, en 1573. — George Wicelius, son fils, a donné aussi quelques ouvrages au public, tels que l'*Histoire de saint Boniface*, en vers latins, Cologne, 1553, in-4.

*WICHMANN (Burchard de), historien russe, né à Riga le 24 août 1786, mort en 1823, était depuis 1815 directeur des écoles du gouvernement de Courlande. Il a publié plusieurs ouvrages écrits en allemand. Les principaux sont : 1° *Tableau de la monarchie russe*, Leipsick, 1813, in-8; 2° *Charte sur l'élection de Michel Romanow*, Leipsick, 1820, traduit de l'original russe, publié pour la première fois en 1813. C'est un des documens les plus précieux qu'on ait sur l'histoire de Russie. 3° *Collection de plusieurs écrits inédits, relatifs à l'histoire ancienne de Russie*, Berlin, 1820, in-8; 4° *Musée national de la Russie*, Riga, 1820; 5° *Aperçu chronologique de l'histoire russe, depuis la naissance de Pierre-le-Grand jusqu'à nos jours*, 1821-25, 2 vol. in-8, ouvrage très utile quoique incomplet; il est cependant écrit avec partialité pour la patrie de l'auteur.

WICKAM (Guillaume), naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton, en 1324. Edouard III le prit à son service, et l'honora de l'intendance des bâtimens, et de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque temps après, il devint premier secrétaire d'état, et s'étant fait ecclésiastique, il fut nommé évêque de Winchester en 1367; on lui donna ensuite la place de grand chancelier, puis celle de président du conseil privé. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, et son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, son fils, le disgracia en 1371; mais, instruit de l'injustice commise à son égard, il le rétablit dans ces dignités. Après la mort de ce prince, le duc de Lancastre fit revivre les accusations contre le prélat; mais il se justifia tellement qu'il fut rappelé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligèrent de se retirer trois ans après. Rendu à son diocèse, et à l'abri des agitations qui secouaient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux colléges qu'il avait fondés, l'un à Oxford, et l'autre à Winchester. Une cathédrale, presque aussi superbe que fut depuis celle de Saint-Paul de Londres, fut élevée à grands frais. Il fonda des retraites pour les pauvres et pour les orphelins; enfin il ne s'occupait que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accusèrent de crime d'état en plein parlement, l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat, accablé d'années et épuisé par ses immenses travaux, termina en paix, en 1404, une carrière trop long-temps agitée. Il montra un zèle ardent contre Wiclef, qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette dernière ville, en 1690, in-4, la *Vie* de ce digne évêque.

WICKMANS (Augustin), abbé de Tongerloo, célèbre monastère de l'ordre de Prémontré, dans la Campine brabançonne, né à Anvers, mort à Tongerloo, en 1661, fut en grande réputation de piété et de savoir. Sa carrière littéraire s'ouvrit par un ouvrage hagiographique, in-8, intitulé : *Rosa candida, id est, martyrium ven. Petri Calmpthautani, canonici Norbertini*, massacré par les prétendus réformés, imprimé à Anvers, en 1625. Ses autres ouvrages sont : 1° *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos*, Anvers, 1626, in-4; 2° *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem*

tutelaribus, Anvers, 1626, in-4; 3° *Dissertatio historica de origine et progressu Cœnobii Postulani ordinis Præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4; 4° *Sabbatismus marianus*, Anvers, 1628, in-8; 5° *Brabantia mariana, lib. III*, Anvers, 1632, in-4, réimprimé avec figures à Naples, en 1734. Sanderus appelle cet ouvrage, *Opus omnigena doctrina refertum*; et Foppens, *Liber certe pro historia belgica utilissimus*. On conserve en l'abbaye de Tongerloo son ouvrage manuscrit, intitulé : *Syntagma pastorale de obligatione pastorum*, et un autre également manuscrit sur la *Vie* de sainte Dymphne, patronne de la Campine. Ce fut sous Wichmans, que Willebrord Bosschaerts, chanoine régulier de Tongerloo, publia à Malines, en 1650, son ouvrage *De primis veteris Frisiæ apostolis*, rempli d'érudition et de recherches, dont Erycius Puteanus a fait un juste éloge. Depuis ce temps, le goût pour les études hagiographiques, qui s'accorde si bien avec l'étude de la saine théologie, et avec la régularité religieuse, ne s'est point affaibli dans ce monastère : et c'est ce qui porta M. Godefroy Hermans, dernier abbé, à saisir l'occasion que la Providence fit naître en 1789, d'acquérir le fonds et les deux bibliothèques des hagiographes et des historiographes, ci-devant établis à Anvers ; et par ses soins, leurs ouvrages, deux fois interrompus par des coups d'autorité, dans ce prétendu siècle de lumière et d'humanité, ont été repris dans l'abbaye de Tongerloo, à la grande satisfaction des savans de tout état, et de la capitale du monde chrétien. (*Voyez* BOLLANDUS.)

WICLEF ou de WICLIF (Jean), naquit à Wiclif, dans la province d'York, vers l'an 1324. Il étudia au collége de la reine à Oxford, et parvint par ses intrigues à la place de *gardien* ou principal du collége, qu'on avait ôtée à des religieux pour la lui donner, et qu'on lui enleva à son tour pour la rendre à ceux à qui on l'avait prise. Wiclef en appela au pape, qui décida en faveur des religieux. Il se déchaîna dès lors contre le siége de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel et ensuite le spirituel, et contre le clergé. Quoiqu'il fût curé de Lutterworth, dans le diocèse de Lincoln, il entreprit de faire dépouiller les ecclésiastiques de tous leurs biens. L'archevêque de Cantorbéry le cita à un concile qu'il tint à Londres, en 1377. L'hérésiarque y vint, accompagné du duc de Lancastre, qui avait alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit et fut renvoyé absous. « Car telle est, dit un historien, la marche des sectaires : d'abord ils paraissent respecter l'autorité spirituelle, et semblent n'attendre que ses décisions pour régler leurs opinions ou leur conduite; mais dès qu'elle les a condamnés (comme ils s'y attendent bien), ils ont recours à la puissance temporelle. » Grégoire IV, averti de la protection que Wiclef avait trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth; il y comparut, et y évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs et le peuple, se contentèrent de lui imposer silence, comme si un sectaire, épris de la fureur de dogmatiser, pouvait observer une telle loi. Wiclef prêcha et écrivit. Ses livres, quoique grossiers et obscurs, se répandirent, par la seule curosité qu'inspirait le sujet de la dispute et la hardiesse de l'auteur. C'était dans ce temps-là qu'Urbain VI et Clément VII se disputaient le siége de Rome. Wiclef profita de ce temps de trouble pour répandre ses erreurs. Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbéry, assembla à Londres, en 1382, un concile, qui condamna 24 propositions de l'hérésiarque, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées, et contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La substance du pain et du vin demeure au sacrement de l'autel après la consécration; et les accidens n'y demeurent point sans substance. J. C. n'est point dans ce sacrement vraiment et réellement... Si un évêque ou un prêtre est en péché mortel, il n'ordonne, ne consacre, ni ne baptise point... La confession extérieure est

» inutile à un homme suffisamment con-
» trit... On ne trouve point dans l'Evan-
» gile que J. C. ait ordonné la messe...
» Dieu doit obéir au diable... Si le pape
» est un imposteur et un méchant, et par
» conséquent membre du diable, il n'a
» aucun pouvoir sur les fidèles, si ce
» n'est peut-être qu'il l'ait reçu de l'em-
» pereur. Après Urbain VI, on ne doit
» point reconnaître de pape, mais vivre
» comme les Grecs, chacun sous ses pro-
» pres lois..... Il est contraire à l'Ecri-
» ture sainte que les ecclésiastiques aient
» des biens temporels. » Wiclef mourut en 1384, à Lutterwort (Cave met sa mort le dernier jour de l'an 1387), laissant un grand nombre d'écrits, tant en latin qu'en anglais. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Trialogue* ou *Dialogue*, en 4 livres in-4, 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, et réimprimé en Allemagne, 1753, in-4. Dans cet ouvrage, il fait parler trois personnages : la vérité, le mensonge et la prudence. C'est comme un corps de théologie, qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Le roi Richard ordonna que les écrits de Wiclef seraient jetés au feu, et Henri V extermina les restes des wicleffites, que l'on nommait aussi *Lollards;* mais un gentilhomme de Bohême, qui étudiait à Oxford, ayant trouvé moyen de faire entrer les livres de cet hérésiarque dans son pays, ils y engendrèrent une nouvelle secte. Jean Hus adopta une partie de ses erreurs, et s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. De là naquirent encore différentes sectes d'anabaptistes qui désolèrent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise; une secte réveillant toujours le courage de l'autre, et renforçant la ligue générale des erreurs contre la vérité. Le projet favori de Wiclef et de ses enthousiastes était de vouloir établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita, en 1379 et en 1380, un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne, qui, suivant les lois d'Angleterre, étaient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils prirent les armes au nombre de plus de 100,000 hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant partout : *Liberté! Liberté!* Les erreurs de Wiclef furent condamnées au concile de Constance. Sa *Vie* a été publiée à Nuremberg, 1546, in-8, Oxford, 1612.

WICQUEFORD (Abraham), né à Amsterdam vers 1598, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg, qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Il y essuya divers désagrémeus occasionés par son esprit intrigant et inquiet, fut mis à la Bastille, puis relâché. De retour daus sa patrie, et accusé de trahir l'état, il fut comdamné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru que le 1er vol. in-fol. 1719. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une satire contre la maison d'Orange. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'il trouva moyen de se sauver et de se réfugier à la cour du duc de Zell, qu'il quitta en 1681 pour retourner en Hollande. On a encore de lui : 1° l'*Ambassadeur et ses fonctions*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1724, 2 vol. in-4: ouvrage intéressant, mais peu méthodique, mal digéré, et qui doit être lu avec discernement; 2° *Traduction française* du Voyage de Moscovie et de Perse, écrit en allemand par Adam Olearius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 vol. in-fol.; 3° *Traduction française* de la relation allemande du Voyage de Jean-Albert de Mandeslo, aux Indes orientales. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le 2e vol. 4° Celle du Voyage de Perse et des Indes orientales, par Thomas Herbert, Paris, 1663, in-4. 5° Enfin celle de l'Ambassade de dom Garcias de Silva-Figueroa en Perse, Paris, 1667, in-4.

WIDMANSTADIUS. *Voyez* ALBERTI Jean.

* WIDMER (Samuel), mécanicien et manufacturier, né en 1767, à Othmar-

singen, dans le canton d'Argovie, était neveu d'Oberkampf, qui commençait à posséder une petite manufacture d'indienne à Jouy, et qui l'appela auprès de lui : Oberkampf prit soin de son éducation, et après l'avoir initié dans les secrets de son art, l'envoya à Paris étudier la physique dans le cabinet du professeur Charles, et la chimie dans le laboratoire du savant Bertholet. Etant revenu auprès de son oncle, celui-ci lui confia la direction de sa fabrique, et il y fit plusieurs améliorations. On lui doit, entre autres, l'invention d'une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et une autre pour la gravure des planches, même métal. Il appliqua ensuite le système de la vapeur au chauffage de l'eau nécessaire pour la teinture, et peu après il découvrit une espèce de couleur, *le vert solide d'une seule application*, que les chimistes anglais cherchaient en vain depuis long-temps, et qui est une des plus précieuses découvertes de la chimie appliquée aux manufactures. Sur la fin de ses jours, il inventa encore une machine pour le blanchiment des toiles, et c'est à lui que l'on doit l'heureuse importation de la machine à ouvrer le coton, qu'un fileur lui permit de dessiner sur la sienne, en reconnaissance d'autres services qu'il lui avait rendus. Widmer s'empressa d'en faire construire une dans la filature bâtie par son oncle à Essonne, et de là le modèle s'en répandit dans la plupart des filatures françaises. L'excès de travail altéra ses facultés morales, et le porta à se donner la mort en 1821. Louis XVIII lui avait donné une médaille d'or et la décoration de la légion d'honneur. On trouve sur lui une *Notice* assez étendue dans le tome 6 de l'*Annuaire de Mahul*.

* WIEGLEB (Jean-Chrétien), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne, naquit à Langensalza le 21 novembre 1732, d'un avocat qui lui fit faire toutes ses études grammaticales et littéraires; mais entraîné par son goût pour la chimie, il s'y livra spécialement. Wiegleb mourut le 10 janvier 1800. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Manuel de chimie générale, appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 2 vol. in-8, 3e édition, 1796, ouvrage justement estimé; 2° *Essais chimiques sur les sels alkalins*, 2e édition, 1787; 3° *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge*, 1790-91, 2 vol.

WIEKI (Jacques), jésuite polonais, se distingua par son érudition et par son zèle à combattre dans ses discours et ses écrits, les différentes sectes qui infestaient ce royaume et la Transylvanie. Il mourut en odeur de sainteté à Cracovie, l'an 1597, à 57 ans. On a de lui en latin : 1° *De sanctæ missæ sacrificio*; 2° *De purgatorio*; 3° *De divinitate Christi et Spiritus sancti*, contre Fauste Socin. 4° Il a donné en polonais des *Ecrits* sur les Evangiles. 5° Une *Version* de la Bible dans la même langue. Il possédait les langues savantes.

* WIELANDS (Christophe-Martin), célèbre poète allemand, l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la littérature allemande, naquit en 1733 à Holzheim près de Biberach en Souabe. De bonne heure il annonça la fécondité de son génie par un grand nombre de *Poésies allemandes et latines*, dont il brûla cependant la plus grande partie lorsqu'il vint au collége de Klosterbergen près de Magdebourg, terminer ses études qu'il avait commencées sous son père. Il se livra à la philosophie ancienne et moderne, à la poésie et à la critique. Il alla ensuite à Tubingen pour y recevoir des leçons de jurisprudence. Il publia à 18 ans son poème de la *Nature des choses*, qu'il corrigea plus tard, et plusieurs autres compositions poétiques. Après avoir passé ensuite deux ans chez le célèbre Bodmer à Zurich, il se chargea de l'éducation de jeunes gens de deux familles de cette ville, remplit des fonctions semblables à Berne (1758), et fut nommé en 1790 membre du conseil municipal de Biberach. Il alla se fixer dans cette ville, où ses fonctions administratives ne le détournèrent pas de ses études; en 1769 il devint profes-

seur de philosophie à l'université d'Erfurt, où il publia de nouveaux écrits littéraires et philosophiques, qui contribuèrent à le faire appeler, en 1762, par la duchesse douairière de Saxe-Weimar pour diriger l'éducation de ses deux fils. Malgré ses devoirs de professeur, Wielands publia une suite nombreuse de productions remarquables. Il mourut en janvier 1713, à l'âge de 80 ans et quelques mois. Il était membre de presque toutes les académies de l'Europe, et jouissait de la plus grande réputation. Il rédigeait depuis quelque temps l'*Ami du peuple*, journal politique, rempli de principes libéraux, qui fut supprimé à la suite de l'affaire des étudians de Wurtzbourg. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Poème sur la nature des choses*, 1751, en six chants, qu'il acheva en trois mois; 2° *Musarion*, ou la *Philosophie des grâces*, autre poème assez délicat et celle de ses productions qu'il affectionnait le plus; il a été traduit en français, par Laveau, Bâle, 1780, in-8; 3° *Iris*, poème héroïcomique; 4° l'*Oberon*, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume. On en a publié une traduction libre en vers, Berlin, 1784, in-8; 5° *Histoire du sage Danischerand*, ou l'*Egoïste philosophe*, traduite en français, Paris, 1800, 2 vol. in-8, ou 3 vol. in-12; 6° *Histoire d'Agathon*, traduite par M. Parnay, Paris, 1802, 3 vol. in-12; 7° *les Adderites*, suivie de la *Salamandre*, et de la *Statue*, traduits par Labaume, 3 vol. in-8; 8° *Peregrinus Protée*, ou *les Dangers de l'enthousiasme*, traduit par le même; 9° *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, traduit par M. Coeffier, 1802, 5 vol. in-8, ou 1806, 7 vol. in-12; 10° *Cratès et Hipparque*, *suivi des Pythagoriciennes*, traduit par M. de Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-18. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Leipsick, en 1791-1801. 42 vol. in-4 et in-8. Il y en a aussi une édition in-12; une contrefaçon, Vienne, 1794-1805, 73 vol., Carlsruhe, 45 vol. in-8, enfin Leipsick, 1824-27, 51 vol. in-8. Ses ouvrages en vers ont beaucoup plus de grâce et d'originalité que ses écrits en prose.

WIER (Jean), dit *Piscinarius*, né en 1515, à Grave sur la Meuse, dans le Brabant hollandais, fit divers voyages, et visita une partie de l'Afrique et de l'Asie. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Clèves, place qu'il exerça pendant 30 ans. Il mourut subitement en 1588, à Teklembourg. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Amsterdam en 1660, en un vol. in-4. On y trouve son traité *De præstigiis et incantationibus*, traduit en français par Jacques Crevin, Paris, 1577, in-8. Il y prétend que ceux qu'on accusait de sortilége, étaient ordinairement des personnes à qui la mélancolie avait troublé le cerveau; il convient cependant que la malice des hommes a quelquefois employé les moyens les plus superstitieux et les plus criminels pour parvenir à ses fins; il y a plus, ce disciple de Henri Corneille Agrippa a été accusé, comme son maître, de tenir bureau de magie; ce qui prouve que la qualité dominante de son esprit n'était pas d'être bien conséquent, et qu'il rejetait d'un côté ce qu'il semblait approuver et pratiquer de l'autre; travers qui lui était commun avec bien d'autres se disant également esprits forts. (*Voyez* FAUSTUS, PHILIPPE DE FRANCE, VOISIN, etc.

WIGGERS (Jean), docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le collége du Lys à Louvain. Il fut appelé à Liége pour présider au séminaire de cette ville, et pour y enseigner la théologie. Il se fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappelé à Louvain, où il fut d'abord président du collége d'Arras, puis second président du séminaire au collége de Liége, fondé à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1607, et professeur royal de cette science en 1611. Wiggers fit fleurir la science et la vertu, et finit, par une mort sainte, une vie laborieuse, en 1639, à 68 ans. On a de lui des *Commentaires* latins sur la Somme de saint Thomas, 4 vol. in-fol., écrits d'une manière solide et méthodique, mais d'un stile trop négligé. L'auteur ne suit pas servilement saint Thomas; il soutient même quelques sentimens qui sont oppo-

sés à ceux de ce saint docteur. Il y a plusieurs questions où en homme prudent il ne décide point, réserve que les théologiens et toutes les espèces de savans devraient plus souvent imiter.

WIGNEROD (Marie-Madelaine-Thérèse de), duchesse d'Aiguillon, morte en 1704, est le dernier rejeton de la famille de Wignerod, qui a produit plusieurs hommes illustres, en particulier François de Wignerod, général des galères de France en 1635. Par sa mort, le duché d'Aiguillon a passé à la famille des ducs de Richelieu.

WILDENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1600, mort vers 1644, est un des plus fameux paysagistes. Rubens employait souvent son pinceau. Ses paysages sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux et les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté *les 12 mois de l'année* d'une manière ingénieuse et élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes.

*WILKES (Jean), fameux alderman de Londres, né dans cette ville en 1727, termina ses études à l'université de Leyde, et ne revint en Angleterre qu'après avoir visité une partie de l'Allemagne. Il paraît que la societé Royale l'avait admis au nombre de ses membres, lorsqu'il avait à peine 22 ans. Nommé grand shériff du comté de Buckingham (1754), puis porté à la chambre des communes en 1757 par le Bourg d'Aylesbourg qui le réélut, il postula du ministère différens emplois qu'il ne put obtenir. Dès lors il se montra l'adversaire le plus redoutable du gouvernement et de l'autorité royale. Cette opposition parut surtout dans la publication *d'observations sur les papiers relatifs à la rupture avec l'Espagne*, qui furent insérés dans le *North Briton*. Ayant été renfermé pour cet écrit à la tour de Londres par ordre du gouvernement, il obtint des dédommagemens pour sa détention. Il fut exclu de la chambre des communes et plusieurs fois réélu; enfin, en 1774, il y prit sa place sans trouver d'opposition, et après avoir fait beaucoup de bruit, il tomba dans l'obscurité, et mourut en 1797. *Son esprit*, dit Laharpe, dans sa *Correspondance, était inventif en petites ressources pour animer sans cesse le zèle inconstant du peuple, et il suppléait par ses écrits au talent de parler en public que la nature lui avoit refusé.* Son stile est clair, énergique et pur, quoique figuré à l'excès. On a réuni en 3 vol. in-12, Londres, 1769, ses *Lettres* et *Discours*. Il a publié en outre une *Introduction à l'histoire d'Angleterre* qui est loin de valoir l'ouvrage de Hume. Sa conversation étoit vive, spirituelle; mais il y mêlait sans cesse des propos audacieux et des bouffonneries messéantes.

WILKINS (Jean), évêque anglican, était né en 1614 à Fawlsey, bourg près de Deventry, dans le comté de Northampton. (Il fit ses études à Oxford, au collége de la Madelaine, où il avait obtenu une bourse à l'âge de 13 ans. Il y prit le degré de maître-ès-arts en 1634, et ensuite y fut reçu docteur. Il adhéra aux actes du long parlement. Il avait pris les ordres, et fut nommé recteur du collége de Wardham en 1648. Quelque temps après, il obtint une chaire de théologie. Comme il avait épousé la sœur d'Olivier Cromwel, Richard, fils d'Olivier, fit pourvoir Wilkins, devenu son oncle, de la principalité du collége de la Trinité à Cambridge; mais, à la restauration, il en fut dépouillé.) Il avait du talent pour la prédication, et était aussi fort habile dans les sciences physique et mathématiques. La société royale l'admit dans son sein. (Peu de temps après, il obtint le doyenné de Rippon. Enfin la protection du duc de Buckingham lui valut l'évêché de Chester, et la qualité de beau-frère de Cromwel ne parut point à Charles II un motif pour exclure un homme de mérite d'une place à laquelle son savoir et ses talens lui donnaient droit. Wilkins a laissé : 1° un ouvrage intitulé : *Ecclesiastes*, ou *Discours sur la prédication*; 2° un *Discours sur la Providence*, où il fait voir la sagesse de ses voies dans sa conduite la plus sévère; 3° un *Discours sur le don de la prière*. Ces deux discours, traduits en français, ont été imprimés, le premier à Amster-

dam en 1690, et le second à Quevilly en 1695. 4° Deux *Livres sur les devoirs et les principes de la religion naturelle ;* 5° des *Sermons ;*) 6° la *Lune habitable*, Londres, 1638, avec un discours où il cherche à prouver la possibilité d'établir un commerce entre nous et la lune. 7° *Essai sur le projet d'un langage philosophique et universel*, avec un *Dictionnaire* en conformité. Leibnitz avait eu la même idée, et depuis, d'autres essais ont été faits dans ce genre. Wilkins mourut de la pierre le 19 novembre 1672. — WILKINS (David), chanoine de Cantorbéry, et archidiacre de Suffolk, né en 1678, se fit un nom dans la littérature par son érudition et l'étendue de ses connaissances dans les antiquités sacrées et profanes. On a de lui : 1° les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres, 1737, 4 vol. in-fol. 2° les *Lois anglo-saxonnes*, Londres, 1721, in-fol. collections estimées, mais dont le fond appartient à Henri Spelman. (*V.* SPELMAN.) 3° *Novum testamentum copticum*, Oxford, 1716, in-4. *Pentateuchus copticus*, Londres, 1751, in-4 ; 5° *Joannis Seldeni opera omnia tam edita quam inedita*, *ex recensione Davidis Wilkins*, Londres, 1726, 3 vol. in-fol. (*voyez* SELDEN) ; 6° *Thom-Tanneri bibliotheca*, etc., Londres, 1742, in-fol. Si cette date est exacte, cet ouvrage ne fut imprimé qu'après la mort de David Wilkins, arrivée en 1740. Il était de la société royale de Londres. Il avait été bibliothécaire de la bibliothèque archiépiscopale à Lambeth, château de plaisance des archevêques de Cantorbéry, et en avait publié en 1718 le *Catalogue*, tant des ouvrages imprimés que manuscrits, en récompense de quoi l'archevêque Wake lui avait donné plusieurs bénéfices. (*Voyez* WAKE.)

* WILLEMET (Remy), naturaliste, né à Norroi près Pont-à-Mousson, le 3 septembre 1735, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, et devint directeur du jardin des plantes et du muséum de Nancy. Il monrut dans cette ville le 21 juillet 1807, après avoir publié plusieurs ouvrages estimés : 1° *Essais botaniques, chimiques et pharmaceutiques, sur quelques plantes indigènes*, ouvrage qui a remporté en 1776 le premier prix à l'académie de Lyon, et qui a été traduit en allemand ; 2e édition, 1793, avec des augmentations, sous le titre de *Matière médicale indigène ;* 2° *Flore de l'ancienne Lorraine*, Nancy, 1805, 3 v. in-8 ; réimprimée sous ce titre ; *Phitograpie encyclopédique*, ou *Flore économique*, contenant les lois fondamentales de la botanique, Paris, 1808, 3 vol. in-8 ; 3° *Lichénographie économique*, ou *Histoire des lichens utiles dans les arts et la médecine*, Lyon, 1787, in-8 ; 4° *Monographie pour servir à l'histoire naturelle et botanique de la famille des plantes étoilées*, ouvrage couronné par l'académie de Lyon, Strasbourg, 1791, in-8 ; 5° beaucoup *d'articles* dans les journaux de médecine, de physique, d'histoire naturelle et d'agriculture, et dans les mémoires de l'académie de Dijon. — Son fils, né à Nancy en 1762, se fit recevoir docteur en médecine en 1783, et mourut à Séringapatam en 1790. Il étoit premier médecin du fameux Tipoo-Saïb, et correspondant du muséum d'histoire naturelle de Paris. Il a publié *Herbarium mauritianum*, Leipsick, 1796, in-8, et des *Dissertations* latines sur la physiologie du corps humain, sur les plantes, sur l'usage du froid en médecine, et plusieurs pièces dans les journaux.

* WILLIAMS (David), écrivain anglais, fondateur du *Fonds littéraire*, naquit en 1738, et embrassa, presque malgré lui, la carrière ecclésiastique ; aussi sa conduite ne fut rien moins que conforme à son état. Il fut appelé en France par le ministre Roland, pour venir coopérer à la constitution qui devait faire le bonheur du peuple français, et il vécut quelque temps dans la société des *Girondins ;* mais lorsqu'il vit les excès commis au nom de la liberté, il désespéra de la voir établie, et se hâta de regagner son pays, où il mourut le 29 juin 1816. Il a publié des *Lettres* et *Discours*, dans lesquels il trace les limites de la liberté politique et civile, qui lui acquirent beaucoup de popularité, et plusieurs autres

ouvrages, particulièrement sur l'éducation; mais à travers quelques vues utiles et judicieuses, ils renferment beaucoup d'opinions hasardées, et l'auteur reproduit fréquemment les idées de J. J. Rousseau. Ses idées en fait de religion étaient fort indulgentes, et il professait ouvertement le déisme; on le rencontrait dans le monde et même au spectacle. Le chapitre *Religion*, dans ses *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in-8, n'est que l'apologie de sa conduite.

* WILLIAMS (miss Helena-Maria), née à Londres en 1759, d'une famille noble écossaise, s'adonna de bonne heure à l'étude des lettres. A 18 ans, elle publia un poème intitulé : *le Pérou*, qui lui valut les suffrages des gens de lettres les plus distingués de ce temps. Son imagination lui montrant la révolution française comme le prélude de grandes améliorations sociales, elle quitta l'Angleterre et vint s'établir à Paris en 1790. S'étant liée avec Péthion, Vergniaud et plusieurs autres chefs des *Girondins*, elle faillit être enveloppée dans leur proscription. Elle fut même arrêtée et détenue à la conciergerie du Luxembourg; mais elle parvint à s'échapper, et se retira en Suisse, où elle recueillit des observations qui parurent sous le titre de *Voyage en Suisse, avec des considérations sur le gouvernement helvétique*, qu'elle fit imprimer à Londres, et qui eut un grand succès. Il a été traduit en français par J. B. Say, 1798, 2 vol. in-8. Après la tourmente révolutionnaire, elle revint à Paris, où elle publia plusieurs ouvrages sur la révolution. On a d'elle : 1° *Lettres écrites de la France sur la première fédération*, 1791-92, 2 vol. in-12; 2° *Lettres écrites de France sur l'époque de la terreur*, 1795, 4 vol. in-12; 3° *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la république française et de la fin du 18e siècle*, 1801, in-8; 4° *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI, avec des observations*, 1804, 3 vol. in-8, publiée en anglais la même année. M. Beuchot, dans son *Journal de la librairie* du 13 juin 1818, dit que cet ouvrage est apocryphe; 5° *Relation des évènemens qui se sont passés du premier mars au 20 novembre* 1815, 1816, in-8; 6° *Souvenirs de la révolution française*, traduits de l'anglais par M. Coquerel, son neveu. On a encore d'elle des *Poésies anglaises*, dont quelques-unes ont été traduites par Esmenard. Elle est morte le 15 décembre 1827.

WILLIBRORD (Saint), né en 658 dans le Northumberland, embrassa fort jeune la vie monastique dans l'abbaye de Rippon, signala son zèle dans l'Ecosse et l'Irlande, et passa de là chez les Frisons, dont il fut l'apôtre. Il devint premier évêque d'Utrecht, et opéra de grandes conversions chez les Bataves et les Belges. Après de longs travaux, il se retira dans l'abbaye d'Epternach, dans le duché de Luxembourg, qu'il avait fondée des biens que sainte Irmine, fille de Dagobert, lui avait offerts, et où son corps est conservé avec beaucoup de respect. Alcuin, précepteur de Charlemagne, composa sa *Vie* en prose et en vers, et rapporte plusieurs miracles dont il plut à Dieu d'illustrer son tombeau.

WILLIS (Thomas), médecin, né en 1622 à Great-Bedwen, dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la médecine. Charles II étant monté sur le trône en 1660, lui procura la place de professeur de philosophie naturelle, fondée par Guillaume Sedley. Il quitta Oxford en 1666, et alla exercer son art dans la capitale, où il donna la santé et excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent abrégèrent ses jours. Il mourut à Londres en 1675, à 54 ans. On a de lui : un Traité anglais, intitulé; *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste, et de toute autre maladie contagieuse*; ouvrage posthume, composé en 1666 et imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la collection de ses *OEuvres* en latin, recueillies et imprimées à Amsterdam en 1682, en 2 vol. in-4. On distingue : 1° *Cerebri anatome et nervorum descriptio et usus*; les médecins en font grand cas; 2° *Pharmaceutice rationalis*;

3° *De fermentatione*, *de febribus*; 4° *De anima brutorum*, etc. Les ouvrages de ce médecin seraient plus estimés s'il n'y montrait pas un goût décidé pour les systèmes, aussi préjudiciables dans la médecine, que pour l'ordinaire inutiles dans les autres sciences. (*Voyez* ELOY.)

* WILLOT (Amédée, comte de), lieutenant-général, né en 1757, à Saint-Germain-en-Laye, d'une famille distinguée, suivit la carrière des armes, devint officier dans la légion de Maillebois, et se distingua dans la campagne de Corse (1769.) Willot adopta les principes de la révolution; mais il figura parmi les modérés. Son avancement fut rapide. En 1793, il était général de brigade à l'armée des Pyrénées-Orientales, lorsqu'il fut suspendu de ses fonctions, à cause d'un échec qu'il éprouva entre Ceret et le Teth, contre les Espagnols conduits par le général La Union. Remis en activité, après le 9 thermidor, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, sous le général Moncey, il se fit remarquer à l'attaque du camp de Louis XIV et au passage de la Newa; le 28 juin 1795, il défit les Espagnols à Mondragon. Il eut les même succès devant Pampelune (le 6 juillet), et dans les sanglantes journées des 14 et 15 du même mois, qui firent tomber Bilbao et la Biscaye au pouvoir des républicains. Nommé, après la paix avec l'Espagne (1795), général de division, il fut envoyé dans la Vendée, où il commanda sous Hoche, avec lequel il eut quelques différends au sujet de l'arrestation de Charette. Willot avait traité avec ce chef, et il écrivait à Hoche : « Si » votre intention, si celle du gouverne- » ment n'ont point été de traiter avec les » rebelles, je ne vous pardonnerai jamais » de m'avoir jeté dans une démarche » pour me faire manquer à ma parole. » Jusqu'alors, je n'avais fait que les com- » battre; c'est par vos ordres que j'ai » accepté leur soumission, et c'est vous » qui les faites arrêter!... » En 1796, il eut le commandement de la division militaire de Marseille, où il comprima *les terroristes*, qui l'accusèrent auprès du conseil des Cinq-cents. Il avait été nommé en 1797 député du département des Bouches du Rhône à cette assemblée. Willot fut conservé dans son poste, et dissipa, en janvier 1798, un attroupement de jacobins qui mettaient le désordre dans la ville. Dans un *Rapport* qu'il adressa au directoire sur les troubles du Midi, il s'exprimait en ces termes : « Les royalistes qui assassinent les répu- » blicains, les émigrés débarqués sur nos » côtes, *ne sont que des fantômes gros-* » *siers*, avec lesquels on veut alarmer » le gouvernement, pour donner une » fausse direction à sa vigilance; les » seuls ennemis qu'il ait à combattre, » est un amas d'anarchistes, de brigands » et de scélérats de toute espèce qui » infestent ces contrées.... » Il se prononça contre le directoire, et devint un des chefs du parti *clichien*. Nommé, le 19 juillet, secrétaire de ce même conseil, il attaqua Talleyrand, ministre des relations extérieures; Barras, directeur, et Hoche, ministre de la guerre; et soutint qu'ils n'avaient pas l'âge requis pour remplir de si hautes fonctions. Willot attaqua également son collègue Quirot, qu'il accusa de provoquer les applaudissemens et les murmures des tribunes. Au moment où l'on tramait un coup d'état contre le corps législatif, Willot dévoila publiquement ce complot, le 13 thermidor, signala les mouvemens des troupes vers la capitale, l'approche de l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Hoche, etc., etc. Il proposa plusieurs sages mesures contre la révolution qui se préparait; mais ses avis restèrent sans succès. Willot était membre de la commission des inspecteurs, formée dans la lutte du corps législatif contre le directoire, lorsque le 18 fructidor arriva (*voyez* Hoche). Compris dans le nombre des victimes de cette fatale journée, il se vit arrêter dans la salle des inspecteurs, avec Pichegru et différens membres du parti clichien. D'abord enfermés dans la tour du Temple, ils furent conduits à Rochefort, puis transportés à Cayenne. Etant parvenu à s'échapper, le 3 juin 1798, avec Pichegru, Barthélemy et quelques autres compagnons d'infortune, Willot se réfugia

dans la Guiane hollandaise, et de là en Angleterre. Quand le directoire eut appris l'évasion de Willot, il inscrivit son nom sur la liste des émigrés. Sous le gouvernement consulaire, il fut du nombre des déportés auxquels on ne permit point la rentrée en France. Depuis cette époque, Willot chercha à fomenter dans le Midi des mouvemens royalistes, et suivit les troupes autrichiennes en Piémont. Après la bataille de Marengo, il s'embarqua à Gênes, avec un corps d'émigrés français et suisses qui étaient à la solde de l'Angleterre. Il se rendit à Londres, où il appuya de tous ses moyens la cause des Bourbons. Mais l'établissement du gouvernement impérial lui ayant fait perdre toute espérance, il passa aux Etats-Unis, et ne revint en France qu'à l'époque de la restauration. Le Roi le décora, le 27 novembre 1814, de la croix de Saint-Louis. Des affaires l'ayant rappelé aux États-Unis, il y apprit le débarquement de Buonaparte à Cannes, le 1er mars. Il partit sur-le-champ; mais, à son entrée en France, il trouva Louis XVIII rétabli de nouveau sur son trône. En 1815, il fut nommé par le roi gouverneur de la Corse (vingt-cinquième division militaire), où il avait fait avec distinction sa première campagne. Il gouverna avec autant de sagesse que de modération, et se fit généralement aimer des habitans, qui le virent partir avec regret en 1818, en vertu d'un ordre qui le rappelait en France. Le général Willot était décoré de plusieurs ordres. Il était commandeur des ordres de St.-Louis, de la légion-d'honneur, et chevalier de St.-Maurice et de St.-Lazare de Sardaigne. Depuis son retour en France, il s'était retiré dans sa maison de Choigny, près de Sarteny, commune de Seine-et-Oise, où il est mort, le 17 décembre 1823, à l'âge de soixante-six ans, après avoir reçu, avec des sentimens de piété, les secours de l'Eglise. Le chevalier A. Boulet a prononcé sur sa tombe un *Discours* (qui a été imprimé), Paris, 1824, in-4. On lit aussi une *Notice* sur le général Willot dans *la Quotidienne* du 23 décembre 1823.

WHILLUGHBY (François), physicien anglais, de la société royale de Londres, mort le 3 juillet 1672, à trente-sept ans, s'est fait connaître par deux bons ouvrages d'histoire naturelle en latin. Le premier est intitulé : *Ornithologiæ libri III*, Londres, 1676, in-fol., 1686; en anglais, 1678; 2° *De Historia piscium libri IV*, Oxford, 1686, in-fol., et 1743. Ces deux Traités, qui sont ornés de figures bien exécutées, ont été publiés par Ray, qui les revit, et qui y corrigea quelques fautes échappées à l'auteur. Les figures avaient été dessinées par l'auteur pendant ses voyages en Europe.

WILMOT. *Voyez* ROCHESTER.

*WILMSEN (Frédéric-Philippe), le *Berquin de l'Allemagne*, naquit à Magdebourg le 23 février 1770. Il se livra de bonne heure à la carrière de l'enseignement pour laquelle il avait été formé par les conseils d'hommes distingués. Après avoir rendu pendant 34 ans les plus grands services à l'instruction de la jeunesse, il est mort le 4 mai 1831 à Berlin, où il était premier prédicateur de l'église paroissiale. Wilmsen s'acquit aussi une grande réputation par ses ouvrages qui embrassent la plupart des branches de l'enseignement et les procédés de l'enseignement lui-même. Il écrivit jusqu'au dernier moment de sa vie; car le jour même de sa mort parut la dernière feuille de son *Histoire naturelle*. De tous ses ouvrages celui qui a obtenu le plus de succès est son *Ami des enfans* qui a eu plus de 100 éditions à 5,000 exemplaires, et qui est réimprimé tous les jours en Allemagne.

WILSON (Thomas), né le 20 décembre 1663 à Burton, dans le comté de Cheshire, en Angleterre, sut gagner l'estime de Guillaume, comte de Derby, qui le fit chapelain de sa maison, lui confia l'éducation de son fils, et le récompensa ensuite de ses services par l'évêché de l'île de Man (île que ce comte possédait alors, et qui fut vendue depuis au roi d'Angleterre). Wilson prit possession de son évêché en 1697. Il prodigua aux habitans de cette île tous les secours temporels que sa fortune comportait, et composa plusieurs ouvrages pour leur

instruction dans leur langue, ce qui leur manquait absolument. Il mourut généralement regretté le 7 mars 1755. Il exigea qu'on ne mit qu'une inscription fort modeste sur sa tombe, et on y a ajouté depuis : *Que cette île dise le reste.* Crutwell a donné les *Œuvres complètes* de ce prélat, à Londres, 1781, 2 vol. in-4. Ce sont des *instructions chrétiennes*, des *ouvrages de piété*, des *sermons*, et un *Abrégé de l'histoire de l'île de Man* : l'éditeur a mis en tête un abrégé de la *Vie* de Wilson.

*WILSON (Henri), navigateur anglais, commandait l'*Antilope*, bâtiment de la compagnie des Indes; lorsqu'il reçut à Macao, en juin 1783, l'ordre de repartir pour l'Angleterre. Il mit à la voile le 21 juillet suivant; mais, ayant touché sur des brisans, dans la mer du Sud, son vaisseau fut fracassé. Par son courage, son sang-froid et sa prudence, il parvint à sauver son équipage, et aborda sur une petite île, où le roi du pays (les îles Pelew) lui fournit les moyens de construire un nouveau bâtiment pour retourner dans sa patrie. Il est mort à Colgton, en 1810, après avoir servi encore long-temps, avec autant de zèle que de succès, la compagnie des Indes. La relation du naufrage de l'*Antilope* a été écrite par Kéate, et traduite en français sous le titre de *Relation des îles Pelew, composée sur les journaux et les communications du capitaine H. Wilson et de plusieurs de ses officiers*, Paris, 1780, in-4, ou 2 vol. in-8, avec cartes et planches. — Il y a un autre navigateur anglais du même nom, Jacques Wilson, qui partit de l'Angleterre en 1796 avec le navire le *Duff*, pour porter des missionnaires dans les diverses îles du grand Océan. Il visita successivement Otaïti, quelques îles voisines, l'Archipel des Amis, les Marquises, et découvrit un groupe de quatorze îles, qu'il nomma *Duff Groop*. Il revint en Angleterre en 1798, et mourut quelques années après. La *Relation de son voyage* a été écrite par un membre de la société des missions de la Grande-Bretagne, et publiée à Londres en 1799, in-4. Elle a été traduite en allemand. On en trouve un extrait dans le tome 3 de l'*Abrégé des voyages modernes*, par Eyriès.

WILTHEIM (Alexandre), né dans le Luxembourg, en 1604, se fit jésuite, professa la rhétorique avec distinction pendant six ans, et fut recteur du collége de Luxembourg, où il vivait encore en 1674. On a de lui : 1° *Vita venerabilis Yolandæ priorissæ ad Mariæ-Vallem*, etc., Anvers, 1674, in-8; d'après un manuscrit de Hermand de Luxembourg, dominicain du 13e siècle; 2° *Catalogue des abbés du monastère de Munster à Luxembourg*, Trèves, 1664, in-fol.; 3° *Diptychon Leodiense ex consulari factum episcopale, et in illud commentarius, ubi etiam de Bituricensi et Compediensi aliisque antiquitatis monumentis*, Liége, 1659, in-fol., fig.; 4° *Appendix ad Diptychon Leodiense*, 1660, in-fol.; 5° *Gubernatores Luxemburgenses*, 1653, in-fol.; 6° *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim, 1623, in-4; avec des additions par Julien Floncel, Trèves, 1653. Ces actes, qui sont du 12e siècle, sont fabuleux et peu dignes de l'attention des savans. 7° *De phiala reliquiarum S. Agathæ virg. et mart. dissertatio*, Trèves, 1656, in-4, avec fig. Il y est parlé des *Lenticulæ*, *Ampullæ et Lagunculæ* des Romains. 8° Plusieurs manuscrits, entre autres *Luciliburgensia romana*, avec fig. C'est une description du Luxembourg au temps des Romains : il s'étend beaucoup sur les anciens monumens, médailles, etc., du Luxembourg, et surtout de Trèves. Le Père Bertholet en a beaucoup profité pour son Histoire du Luxembourg. En général, le stile de cet auteur est dur. On voit à la tête de l'Histoire du Luxembourg, par le Père Bertholet, une carte géographique de cette province et des environs, au temps des Romains, par Wiltheim; cette carte est très estimée.

WILTZ (Pierre), né à Arlon, le 31 décembre 1671, se fit jésuite en 1690, et exerça pendant trente ans les fonctions pénibles de missionnaire dans le duché de Luxembourg. On vit en lui revivre le zèle qui anima les Xavier et les Régis. Sa mémoire est encore en vénération dans les provinces qu'il a arrosées de ses

sueurs. Il mourut usé de travaux le 8 avril 1749, après avoir publié : 1° *Catéchisme à l'usage des soldats*, en allemand; 2° *Instruction pour recevoir avec fruit les sacremens de pénitence et d'eucharistie*, en allemand, Trèves, 1708; en français, Luxembourg, 1752, in-12; 3° *Aurifodina spiritualis*, 1710, in-12; 4° *Vie de saint François Régis*, en allemand; 5° *Petit Catéchisme*; 6° *Histoire de la chapelle de Notre-Dame de Luxembourg*, et plusieurs livres ascétiques, solides, instructifs et pleins d'onction.

* WIMPFEN-BORNEBOURG (François-Louis, baron de), né à Deux-Ponts en 1732, mort à Paris en 1800, fit avec un régiment français les campagnes de la guerre de *Sept-ans*, devint successivement colonel, maréchal de camp et lieutenant-général. En 1792, il commanda une division à l'armée du Rhin, sous les ordres d'Alexandre Beauharnais, fut ensuite destitué et incarcéré comme noble, recouvra la liberté après la mort de Robespierre, et se fixa à Paris. Il a publié : 1° *Refonte de l'économie de l'armée française*, ou *Extrait et développement d'un plan militaire*, 1787, in-8; 2° *Loisirs*, ou *Idées sur l'empire d'Allemagne*, 1798, in-8; 3° *Instruction à tout jeune homme destiné au métier des armes*, 1799.

* WIMPFEN (Félix de), frère du précédent, général, né en 1745 embrassa la carrière militaire et entra dans le régiment français de Deux-Ponts, comme enseigne. Après y avoir obtenu successivement tous les grades jusqu'à celui de colonel, qu'il avait reçu à la paix, il se retira dans ses terres de Normandie. Nommé en 1789 député aux états généraux, par la noblesse de Caen, il se réunit avec la minorité de son ordre à l'assemblée du tiers-état. En 1792, il fut employé comme officier général dans l'armée active; il commandait la place de Thionville lorsqu'elle fut enveloppée par les émigrés français que commandait le prince d'Hohenlohe. Wimpfen refusa, dit-on, l'offre d'un million qui lui fut faite pour vendre la place : il refusa également le ministère de la guerre. Il prit le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. S'étant prononcé pour le parti de la Gironde, il se chargea du commandement des troupes que ce parti avait réunies, après sa dispersion, dans le département du Calvados. La mauvaise issue de cette tentative pouvait lui être très funeste : sa tête fut mise à prix par la Convention; il parvint toutefois à se soustraire aux recherches de ses ennemis, et, après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé inspecteur général des haras, emploi dont il s'acquitta jusqu'à sa mort arrivée en 1814. Il avait publié en 1788 un écrit intitulé le *Manuel de Xépholius*, tiré seulement à cent exemplaires in-8. On croit qu'il a laissé des *Mémoires* dans lesquels se trouvent des détails intéressans pour l'histoire de la révolution. D'autres personnages du même nom et de la même famille se sont distingués dans les armées en France, en Espagne et en Autriche.

WIMPHELINGE (Jacques), né à Schlestat en 1450, prêcha à Spire, en 1494, avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les livres saints et à instruire de jeunes clercs. Les augustins, fâchés de ce qu'il avait dit que saint Augustin n'avait jamais été moine ou frère mendiant, le citèrent à Rome. Il se défendit par une apologie, et le pape Jules II assoupit ce différend; il paraît même que depuis on lui donna gain de cause; car il existe un décret de la congrégation des rites, du 19 décembre 1637, qui ordonne la suppression et l'enlèvement des tableaux et images où le saint docteur serait représenté avec l'habit des augustins. (*Voyez* SIXTE IV.) Wimphelinge fut fort affligé des troubles que l'hérésie de Luther causa, et le chagrin qu'il en conçut abrégea ses jours. Il mourut à Schlestat en 1528, à soixante-dix-huit ans. On a de lui : 1° *Catalogus episcoporum argentinensium*, 1651, in-4; 2° des *Poésies latines*, 1492 et 1494, in-4; 3° un *Traité sur l'éducation de la jeunesse*, Strasbourg, 1500, in-4; 4° *Libellus grammaticalis*, 1497, in-4; 5° *Rhetorica*, 1515, in 4; 6° un *Traité* sur les hymnes, in-4; 7°

un excellent Traité *De integritate*, ou de la Pureté, 1503, in-4, et un grand nombre d'autres ouvrages qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables.

WIMPINA ou WIMPNA (Conrad), né vers 1470, à Buchen. Son mérite lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avait fondée à Francfort-sur-l'Oder, l'an 1506. Wimpina donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque l'hérésiarque Luther eut publié ses erreurs, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui : 1° différens traités théologiques, dont les plus connus sont ceux *De sectis*, *erroribus ac schismatibus*, Francfort, 1528, 3 tomes in-folio, et *De divinatione*, Cologne, 1531, in-fol. ; 2° diverses *Harangues ;* 3° des *Poésies ;* 4° des *Epîtres*.

WINANTS. *Voyez* WYNANTS.

WINCHELSEA (Anne, comtesse de), dame d'honneur de la duchesse d'York, seconde femme de Jacques II, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le Parnasse anglais, où elle peut occuper une place au second rang. On estime surtout son *Poème sur la Rate*, qu'on trouve dans le *Recueil* de ses poésies, publié à Londres en 1713.

WINCHESTER (Le cardinal de). *Voyez* BEAUFORT.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), né à Steindall, dans la vieille Marche de Brandebourg en 1717, appartenait à une famille pauvre, et dut sa première éducation à la bienfaisance du Recteur de sa ville natale. Après avoir fait ses cours académiques à Berlin, il revint dans son lieu natal, où il fut nommé chef des choristes du collége. Il se chargea ensuite de quelques éducations particulières, et se rendit à Hall où il fut nommé professeur et co-recteur à l'université. Pendant sept ans il fut professeur au collége de Sechausen, près de Salswedel, et passa de là en Saxe, où il fut bibliothécaire du comte de Bunau à Nothenitz, près de Dresde. En 1754, il se rendit à Dresde, où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome, et devint président de l'académie des antiquités de cette ville, membre de la société royale et des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de Saint-Luc à Rome, de l'académie étrusque de Cortone. Il revenait de Vienne, où l'empereur et l'impératrice-reine l'avaient accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768, à Trieste, par un scélérat nommé Archangéli, qui se disait connaisseur, et auquel il avait montré imprudemment diverses médailles d'or et d'argent. Il lui resta encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels, et pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani son légataire universel. Nous avons de lui : 1° l'*Histoire de l'art chez les anciens*, Dresde, 1764, 2 vol. in-4, traduite de l'allemand en français, par Sellius et Robinet, 1766, 2 vol. in-8; puis par Huber, Leipsick, 1782, 3 v. in-4, et par Jansen, Paris, 1798-1803, 3 vol. in-4. On en a donné aussi une traduction en italien à Milan, et une en anglais. La dernière traduction française, infiniment préférable à la première, a été faite d'après l'édition très augmentée de l'original, donnée à Vienne en 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce manuscrit est teint de son sang : il était occupé à le revoir, lorsque son assassin lui porta le coup mortel. MM. Heyne, Bracci, Falconet, en ont critiqué plusieurs endroits. 2° *Eclaircissemens des points difficiles de la mythologie*, en italien, in-fol., avec un grand nombre de fig.; 3° *Allégories pour les artistes*, Dresde, 1766, in-4; ouvrage purement didactique; 4° *Remarques sur l'architecture des anciens*. L'auteur, qui était d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes : porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit et la négligence de son éducation, la réserve et la circonspection étaient des qualités qu'il connaissait peu. S'il est hardi dans ses jugemens la plume à la

main, il l'était bien davantage dans les disputes de vive voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Il était d'ailleurs franc, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme. On a publié ses *Lettres familières*, Paris, 1782, 2 vol. in-8. On voit à la tête son *Eloge*, par M. Heyne. (On trouve dans l'ouvrage de madame de Staël, sur l'Allemagne, un morceau sur le talent et le mérite de Winckelmann. Gœthe a donné *Winckelmann et son siècle*, Tubingue, 1805, in-8, et Ch. Morgenstern a écrit un savant *Discours* sur l'illustre antiquaire, Leipsick, 1804, in-4.)

* WINCKELRIED (Arnould de), surnommé le *Decius des Suisses*, naquit dans le canton d'Underwald. Après la mort de Guillaume Tell (en 1355), les guerres continuaient toujours entre les Suisses et leurs anciens maîtres, les ducs d'Autriche : le duc Léopold étant venu à son tour envahir la Suisse, tous les habitans se mirent sous les armes. Une bataille allait décider du sort de ce pays; elle eut lieu près de Sempach. Les Suisses se trouvaient pressés de toutes parts; Winckelried était un de leurs capitaines. Voyant l'imminent danger qui menaçait les siens, ce brave chevalier se précipite dans les rangs autrichiens, saisit une brassée de leurs lances, suspend leurs coups, et par un trépas héroïque il ouvre ainsi un passage aux siens et le chemin à la glorieuse victoire du 9 juillet 1386.

WINFRIDE. *Voy.* PAUL d'Aquilée.

* WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue, né en 1771 à Strasbourg, où il fit ses études, et commença à se livrer à son goût pour les découvertes anciennes. Il était capitaine dans un bataillon de volontaires du Bas-Rhin, lorsqu'il fut fait prisonnier, avec sa troupe, au fort Vauban, et conduit en Hongrie. Pendant sa captivité, il s'occupa des langues des pays où il se trouva. Ayant recouvré la liberté, il vint ensuite se fixer à Paris, fut conservateur du cabinet des antiques, médailles et pierres gravées de la bibliothèque royale, et mourut le 26 février 1807. On a de lui : 1° *Voyage à la Chine par J. C. Hutner, gentilhomme d'ambassade*, traduit de l'allemand, avec une carte de la Chine; 2° *Voyage en Suède*, traduit de l'allemand; 3° des *Dissertations* sur les Grecs modernes, sur l'invention de la flûte, sur le groupe de Laocoon, et un grand nombre de *Notices biographiques* dans le *Magasin encyclopédique*

* WINKEL (N.), artiste hollandais, connu par son rare talent pour la mécanique, surtout dans la partie de cette science qui s'applique à la musique, est mort à Amsterdam le 28 septembre 1826. On lui doit le *Componium* ou *Improvisateur musical*, qui a obtenu le suffrage des connaisseurs, surtout à Paris, et plusieurs autres ouvrages de musique-mécanique, qui font honneur à son talent. Dans sa vie privée, il était trop modeste, et souvent d'autres se sont approprié ses inventions, notamment celle du *métrononome* dit de *Maelzel*, que celui-ci a perfectionné, mais dont l'idée première appartenait à Winkel.

WINOX ou WINOC (Saint), *Vinocius*, *Winocus*, sorti d'une famille bretonne passée dans les Gaules pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons, était vraisemblablement fils du roi Howel III, et frère des rois Salomon et Judoc ou Josse. Désirant se consacrer entièrement aux pratiques de piété, il s'associa trois jeunes gentilshommes, avec lesquels il fit plusieurs pèlerinages, et visita le monastère de Sithiu, connu depuis sous le nom de Saint-Bertin : frappés de la ferveur des religieux, ils y prirent l'habit. Quelque temps après, saint Bertin, abbé de Sithiu, envoya les quatre moines bretons former un établissement sur la terre de Wormhout, que Hérémar, gentilhomme flamand, leur avait donnée. Winox fut mis à la tête de la communauté, fit construire une église, des cellules et un hôpital où il ne cessa de servir les pauvres jusqu'à sa mort, arrivée le 6 novembre 717. Baudouin le Chauve, comte de Flandre, ayant fait fortifier le château de Berg en 920, y fonda, quelque temps après, un monastère de bénédictins, auquel les biens de celui de

Wormhout, dévasté par les Danois, furent réunis, et dans lequel les reliques de saint Winox furent transportées, d'où lui est venu, ainsi qu'à la ville, le nom de Berg-Saint-Winox.

WINSEMIUS (Pierre), historien hollandais, né à Leuwarden vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suède et la France. De retour dans sa patrie, il fut fait historiographe des états de Frise, et choisi en 1636 pour être professeur d'histoire et d'éloquence à Franeker. Il y mourut en 1644. Nous avons de lui : 1° *Chronique* ou *Histoire de la Frise, depuis l'an du monde* 3635 *jusqu'à l'an* 1622 *de l'ère vulgaire*, en flamand, Franeker, 1622, in-fol. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. 2° *Vita illustrissimi Mauritii, principis Auriaci*, Franeker, 1625, in-4 ; 3° *Rerum sub Philippo II per Frisiam gestarum, ab anno* 1555 *ad annum* 1581, *libri VII*, Leuwarden, 1646, in-fol. Malgré tous les éloges que Grotius, Heinsius, Pontanus, Scriverius et Nicolas Blanchard ont donnés à cette histoire, elle est mal écrite ; l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux et peu usités, et de phrases embrouillées et presque énigmatiques. On s'aperçoit sans peine qu'il dissimule adroitement ce qui pouvait faire honneur aux Espagnols, et ce qu'il y avait de blâmable dans leurs sujets rebelles. Malgré l'impartialité qu'il affecte, il ne laisse pas de maltraiter les catholiques et leur religion. Winsemius a encore donné plusieurs *Dissertations*, des *Harangues*, des *Eloges* funèbres, et quantité de pièces de poésie. — Ménélas WINSEMIUS son frère, né à Leuwarden vers 1591, professeur en médecine à Francker, mourut le 15 mai 1639. On a de lui : *Compendium anatomiæ*, Franeker, 1625, in-4.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), médecin danois, et petit neveu du célèbre Stenon, soutint la réputation de son oncle. Il reçut le jour en 1669, à Odenzée, dans la Fionie, d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le celèbre du Verney, maître habile, qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow avait le malheur d'être protestant, et il dut sa conversion au grand Bossuet, qui, en lui administrant le sacrement de confirmation, lui donna son nom. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, professeur d'anatomie au jardin du roi, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque du roi, et membre de l'académie des sciences. Ses ouvrages sont : 1° un Cours d'anatomie, sous ce titre : *Exposition anatomique du corps humain*, in-4, et 4 vol. in-12 : livre élémentaire qui est très recherché, et qui a été traduit en latin, en allemand, en anglais et en italien. La meilleure édition en français est celle de Paris, 1767. 2° Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, que Bruhier a augmentée au point d'en faire un volume, Paris, 1742, in-12. Il y a beaucoup à rabattre de la crainte que ces auteurs voudraient nous inspirer d'être enterrés vivans. Ces cas sont rares, et il arrive plus souvent que le malade qu'on a jugé mort, meurt en effet parce qu'on l'a abandonné. Du reste, on doit certainement apporter des précautions dans une matière aussi importante ; mais il ne faut point outrer. (On peut voir diverses réflexions sur cette matière, dans le *Journ. hist. et litt.*, 1° décembre 1791, p. 491. 3° Une *Lettre* sur le Traité des maladies des os de Petit ; 4° des *Remarques* sur le Mémoire de N. Ferrein, touchant le mouvement de la mâchoire inférieure, Paris, 1755, in-12 ; 5° plusieurs savans écrits dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Winslow mourut en 1760, à 91 ans, avec la réputation d'un des plus honnêtes hommes et d'un des plus habiles anatomistes de la France.

VINTER (Georges-Simon), écuyer allemand du 17e siècle, fit une étude profonde de son art, en donna des leçons à divers seigneurs et princes d'Allemagne, et en publia deux Traités estimés et peu communs en France. Le pre-

mier parut à Nuremberg en 1672, in-fol., en latin, en allemand et en français, sous ce titre : *Tractatio nova de re equaria*. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, 2 vol. in-fol. en latin, traite de l'art de monter à cheval ; il est intitulé : *Eques peritus, et Hippiator expertus*.

WION (Arnold) bénédictin, né à Douai en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Oudenbourg, près de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion, il se retira en Italie, et fut reçu dans l'abbaye de Saint-Benoît de Mantoue, de la congrégation du Mont-Cassin, qu'on appelle aussi dans cette contrée, de Sainte-Justine de Padoue. Il mourut au commencement du 17e siècle. Il a donné : 1° une *Histoire de son ordre*, en latin, Venise, 1595, en 2 vol. in-4. Il y veut prouver que la maison d'Autriche descend de la famille *ancienne* de laquelle était saint Benoît. On y voit (tome 1, pag. 307) la fameuse prophétie attribuée à saint Malachie, évêque d'Irlande, rejetée aujourd'hui de tous les savans ; en général, il y règne peu de critique. 2° *Vita sancti Gerardi, martyris et Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, Venise, 1597, in-4 ; ces notes sont estimées ; 3° *Martyrologe des saints de Saint-Benoît*. Dom Nicolas-Hugues Menard en a donné une bonne édition en 1629, in-8.

WISCHER ou Visscher (Corneille), dessinateur et graveur hollandais du 17e siècle, a laissé des *sujets* et des *portraits*, d'après des peintres flamands. On ne peut graver avec plus de finesse, de goût, d'esprit et de vérité. Son burin est en même temps savant, pur et gracieux. Les estampes qu'il a inventées lui-même font honneur à son goût et à son génie. — Jean Wischer son frère, ainsi que Lambert et Nicolas Wischer de la même famille, sans avoir des talens éminens, font admirer leur goût et leur mérite dans les estampes qu'ils ont gravées d'après Berghem et Wauvermans.

WISSOWATIUS (André), né en 1608 à Philippovie, dans la Lithuanie, était petit-fils, par sa mère, de Fauste Socin. Il hérita des erreurs de son grand-père, et les répandit en Hollande, en France et en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des sociniens, et soutint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin, contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit en 1658 les unitaires, il y travailla à l'édition de la *Bibliothèque des Frères polonais*, qu'il mit au jour peu de temps après en 9 vol. in-fol. (*Voyez* Socin.) On a encore de lui un traité intitulé : *Religio rationalis, seu de Rationis judicio, in controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo, Tractatus*, 1685, in-16 ; et plusieurs autres ouvrages pleins de sophismes et d'erreurs capitales, qu'il fit pour ses prosélytes. Ce sectaire mourut en Hollande en 1668.

* WIT (Jacques), peintre, né à Amsterdam en 1695, eut beaucoup de talent pour le portrait et l'histoire ; mais il excella surtout dans le bas-relief. Ses tableaux en ce genre, qu'on voit dans la salle du conseil à l'hôtel de ville d'Amsterdam, sont d'une illusion parfaite. Il mourut dans sa patrie en 1754.

WITASSE (Charles), né à Chauny, dans le diocèse de Noyon, en 1660, remplissait une chaire de théologie à Paris, lorsque la bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret lui attira une lettre de cachet qui l'exilait à Noyon ; mais, pour n'y pas obéir, il prit la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, continua à s'élever contre la constitution dans les assemblées de Sorbonne, et mourut d'apoplexie en 1716. Ses principaux ouvrages sont : 1° Plusieurs *Lettres sur la Pâque* ; 2° l'*Examen* de l'édition des Conciles du Père Hardouin. Il fit cet examen à la sollicitation du parlement de Paris. 3° Une partie des traités qu'il avait dictés en Sorbonne ; savoir ceux de la Pénitence, de l'Ordre, de l'Eucharistie, des attributs de Dieu, de la Trinité et de l'Incarnation. Ces deux derniers sont particulièrement estimés par la manière solide, savante et parfaitement orthodoxe, dont l'auteur réfute les erreurs

contraires à ces mystères. Il n'y épargne pas les docteurs catholiques qui se sont laissés aller à des spéculations inutiles, ou qui, par une critique âpre et vétilleuse, ont taxé d'erreur des hommes illustres dont la foi était pure, mais qui parlaient dans un temps où le langage propre à exprimer ces dogmes sublimes n'était pas encore déterminé (*Voyez* BULL, CORDEMOI, PETAU.) Le traité de la Confirmation, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais d'un Père de l'Oratoire. Chacun de ces traités est en 2 volumes in-12, excepté celui des attributs, qui est en 3. Ils ont été imprimés à Venise et à Paris, après que le censeur royal en eut retranché plusieurs chapitres. On a donné à Louvain, en 1779, une nouvelle édition de ces *Traités*, avec des notes; pour en faire une théologie complète, on y a joint plusieurs écrits de différens auteurs. Toutes les citations des saints Pères, des conciles, etc., ont été collationnées sur les bonnes éditions. On voit que l'auteur s'était nourri de l'Ecriture sainte, des saints Pères, des conciles, et qu'il était versé dans l'histoire de l'Eglise. Son stile convenait parfaitement au genre didactique, pur sans affectation, simple sans barbarie, net et concis sans sécheresse. Il ne lui manquait qu'un peu plus de délicatesse dans le choix de ses preuves, et surtout un peu plus de docilité et de soumission aux décisions de l'Eglise.

WITIKIND, (en Saxon *Enfant blanc*), prince saxon, né à la fin du 7e siècle, animait sans cesse ses compatriotes à se soulever contre Charlemagne, et faisait des incursions continuelles sur les terres de son empire. Vaincu plusieurs fois il attendait toujours le moment favorable pour enfreindre la paix et renouveler ses ravages. Las de vaincre et voulant épargner le sang de ses peuples, Charlemagne envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, et alla trouver l'empereur à Attigny, en Champagne. Ce conquérant le reçut avec une douceur digne d'un héros chrétien, le gratifia du duché d'Engrie, et l'engagea à se faire instruire de la religion chrétienne : Witikind en fit profession l'an 807, et regarda comme heureuses des défaites qui furent l'occasion d'un si grand avantage. On rapporte qu'il fut particulièrement éclairé par un prodige que Dieu fit en sa faveur, en déchirant pour un moment le voile qui couvre le mystère de nos autels. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on peut croire ou nier sans conséquence, il est certain que M. Gaillard l'a combattu par des raisons insuffisantes et vaines dans une prétendue *Histoire de Charlemagne*; ouvrage mal digéré, confus et d'un plan bizarre, rempli d'inexactitudes et des petites vues de la philosophie du jour. Il y a même des paralogismes et des raisonnemens assez plaisans. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.* 15 février 1783, pag. 250). Witikind fut tué vers 810 par Gérold, duc de Souabe. « Sa postérité, dit » Pasquier, commença de s'établir en » France, et fut destinée pour la fin et » clôture de celle de Charlemagne » (*voyez* ce nom). On l'appelle quelquefois WITIKIND *le Grand*, pour le distingner de WITIKIND son fils, qui prit au baptême le nom de *Robert*, fut père de Robert le Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet, auteur de la troisième race des rois de France.

WITIKIND, WITTIKIND, WITTICKIND, WITUKIND ou WITEKIND, bénédictin de l'abbaye de Corbie, sur le Weser, florissait au 10e siècle. Il avait composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'*Histoire des Saxons*, en 3 livres, et la *Vie d'Othon Ier*, écrite d'une manière véridique et intéressante. L'abbé Schmidt, dans son Histoire des Allemands, a fait de vains efforts pour la contourner et l'assortir aux vues d'une critique dure et injuste. Ces ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius le Vieux, avec des notes et des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siècle, Francfort, 1621, in-fol., et dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-fol. Witikind fit fleurir

la piété et les lettres dans le monastère de Corbie, et mourut après l'an 973.

WITSIUS (Herman), docteur protestant, né à Enckhuysen, dans la Nort-Hollande, en 1636, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Historia Hierosolymitana*; 2° *Ægyptiaca et Decaphylon, cum diatriba de legione fulminatrice christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1683, in-4, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avaient prétendu Spencer et Marsham. Il prouve ensuite la vérité de ce que les historiens rapportent de la légion fulminante. (*Voy.* MARC-AURÈLE.) 3° *Miscellaneorum sacrorum libri II*, Leyde, 1695, in-4; 4° *Maletemata Leydensia*, 1703, in-4; 5° *Exercitationes academicæ*, Utrecht, 1694. Ces trois ouvrages ne renferment que des dissertations sur différens sujets de l'Ecriture sainte. Tous les ouvrages de Witsius ont été imprimés à Bâle en 1739, in-4, 2 vol.

WITT (Jean de), fils de Jacob de Witt, bourgmestre de Dordrecht, naquit, en 1625, d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour en sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande, emploi qu'il exerça dans des temps très difficiles. La guerre avec les Anglais, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. Cependant les malheurs de la patrie faisaient désirer un grand stathouder. Quoique Guillaume III fût encore enfant, on faisait de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Witt s'opposait de tout son pouvoir à cette élection, contraire, selon lui, à la liberté de son pays. Cette manière de penser fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, et il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu, en 1672, dans le temps que la France pressait la Hollande, on accusa Corneille de Witt, frère de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le mit en prison à La Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme il sortait de prison pour satisfaire au bannissement, accompagné de l'ex-pensionnaire, une populace effrénée les massacra tous deux. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avait gouverné l'état pendant 19 ans avec vertu, et l'autre l'avait servi de son épée. Jean de Witt s'était signalé autant par ses talens que par sa modération. Il n'avait qu'un laquais et une servante. Il allait à pied à La Haye, tandis que dans les négotiations de l'Europe son nom était compté avec les noms des plus puissans rois. On a de lui : 1° des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12; 2° des *Mémoires*, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressans, et méritent d'être lus. Sa *Vie* a été publiée à Utrecht, 1709, 2 vol. in-12.

WITTE (Gille), né en 1641 à Gand, mort en 1721, se distingua par son attachement aux opinions de Jansénius. La plupart de ses écrits ne respirent que l'emportement le plus violent. Tels sont : 1° *Panegyris janseniana*; 2° *Denuncia-tio solemnis Bullæ* Vineam Domini Sabaoth *facta universæ Ecclesiæ*. Il regardait cette Bulle comme un ouvrage de ténèbres, digne que l'antechrist y mette le comble en l'adoptant. On a de lui, outre plusieurs autres écrits de ce genre, une *Version* du nouveau Testament en flamand, qui essuya des critiques méritées. Il remplaçait souvent son nom, qui veut dire *blanc*, par celui de *Candidus* et d'*Albanus*. Le nombre de ses diatribes se monte à 140 : un écrivain aussi fanatique que lui a donné *Idée de la Vie et des Ecrits de M. de Witte*, 1756, in-8.

WITTICHIUS (Christophe), né à Brieg, dans la basse Silésie, en 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn,

d'où il fut appelé à Duisbourg, pour y enseigner la théologie. De là il passa à Nimègue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin il eut le même emploi à Leyde en 1671, et y finit sa carrière en 1687. Ses ouvrages sont : 1° *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4; 2° *Anti-Spinosa*; 3° *De Deo et ejus attributis*, Amsterdam, 1690, in-4; 4° *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4; ouvrage entrepris pour concilier les principes de Descartes avec la théologie.

*WITTOLA (Marc-Antoine), prevôt mitré de Bianco en Hongrie, naquit le 25 avril 1736 à Kosel, petite ville de Silésie, au duché d'Oppelen. Il fut ordonné prêtre à Teschen, et nommé à la cure de Schorfling, diocèse de Passau. Il paraît que le cardinal, évêque de cette ville, l'avait admis dans son conseil ecclésiastique. Wittola avait embrassé avec chaleur les opinions théologiques qui s'enseignaient alors en Allemagne, surtout dans les états autrichiens, et il faisait tout ce qui dépendait de lui pour les propager. C'est dans cette intention qu'il traduisit de l'italien et du français en allemand tous les livres où cette doctrine était favorisée, et notamment les écrits des *appelans*. Il était lié avec les principaux d'entre eux, se signalait par sa haine contre les jésuites, et entretenait une correspondance avec l'abbé de Bellegarde, l'un des plus ardens sectateurs de ces doctrines. Son zèle pour cette cause et la conformité de sentimens l'avaient rendu cher à l'abbé de Stock, évêque de Rosone, président de la faculté de théologie de Vienne et très attaché aux réformés. (*Voyez* Stock.) Celui-ci le recommanda, avant de mourir, à l'impératrice Marie Thérèse, comme un homme très propre à lui succéder dans la place de président. L'impératrice ne déféra point à ce vœu; elle nomma à la présidence le comte de Gondola, évêque de Tempé *in partibus infidelium*, alors curé de Probsdorff (1). Mais cette cure devenant vacante, Marie-Thérèse la donna à l'abbé Wittola, qu'elle adjoignit en même temps à la commission de la censure des livres. Cette place lui procurant la facilité de livrer à la circulation les livres de son parti, il en profita pour autoriser la réimpression des *Annales des Jésuites*, de Gazaignes. Cette autorisation d'un libelle plein de calomnies le fit destituer (*voyez* Gazaignes), et on empêcha le débit de cet ouvrage qui n'eut un libre cours que sous le règne de Joseph II. On a de l'abbé Wittola : 1° plusieurs *Traductions* de l'italien et du français en allemand : ce sont celles des *Actes du concile de Pistoie*, et des pièces qui y sont relatives, des *Discours de Fleury sur l'Histoire ecclésiastique*, du *Catéchisme de Bossuet*, du *Directeur spirituel de Treuvé*, de l'*Abrégé de l'ancien et du nouveau Testament de Mésenguy*; *de l'Instruction pastorale de Rastignac, archevêque de Tours*; de la *Religion chrétienne méditée du Père Jard*, etc.; 2° trois *Ecrits* en faveur de la tolérance; 3° un ouvrage périodique, sous le titre de *Gazette ecclésiastique*; elle commença à paraître à Vienne en 1784. L'auteur prit pour modèle les *Nouvelles ecclésiastiques*, imprimées en France. C'est le même esprit, ce sont les mêmes principes; le titre changea en 1790; la *Gazette* continua de paraître jusqu'en 1793, sous celui de *Mémoires des choses les plus récentes concernant l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise*. L'abbé Wittola mourut à Vienne en 1797.

WLADIMIR ou Wlodimir, duc de Russie, embrassa le christianisme en 989; et c'est là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siècle précédent elle y avait pénétré par les soins de saint Ignace, patriarche de Constantinople; mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Wladimir, amena avec elle en Russie Reimhern,

(1) D'après les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du 18e siècle*, tome 4, page 461, ce serait dom Rautenstrauch, bénédictin et abbé de Braunau, qui aurait succédé à Stock dans la place de président de la faculté de théologie de Vienne. (*Voyez* Rautenstrauch.) Cependant la nomination de Wittola à la cure de Probsdorff, dont le comte de Gondola était titulaire, semblerait donner du crédit à ce qui est rapporté ici du choix de l'impératrice.

évêque de Colberg, qui doit être regardé après Dieu comme la première cause de la conversion de ces peuples. Ce saint missionnaire, qui n'avait pas moins de science que de vertu, après s'être concilié la vénération des païens par sa vie mortifiée, ses veilles et ses oraisons continuelles, leur fit brûler leurs temples, et abolit les superstitions auxquelles ils étaient le plus attachés : de sorte que c'est encore à un missionnaire de l'église romaine, que les Russes, comme toutes les nations de l'Europe, doivent les lumières du christianisme. Les mœurs de Wladimir ne répondirent pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés, et beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes; mais il en fit une pénitence exemplaire, et ne cessa dès lors de racheter ses péchés par d'abondantes aumônes, jusqu'à ce qu'il mourût dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la ville de Kiow; on lui dressa dans l'église de Saint-Clément un tombeau fort élevé, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince entre les saints, et le regardent comme l'apôtre de leur nation.

* WOISARD (Jean-Louis), mathématicien, né à Metz en 1798, mort dans la même ville en 1828, fut élève de l'école polytechnique. Le licenciement de cette école en 1816 le força de rentrer dans sa famille où il continua de se livrer à l'étude des sciences. Il devint professeur de mathématiques au collége de Metz et répétiteur de sciences appliquées de l'école d'artillerie. On lui doit les *cinq premiers chapitres* d'un ouvrage important sur les *spéculations industrielles*; un *Mémoire sur la collision*; la *description du nouveau moteur qu'il a trouvé dans les variations de l'atmosphère*; des *recherches sur quelques propriétés des solutions particulières des équations différentielles du 1er ordre*; *plusieurs parties du cours de construction des voitures et des machines de l'artillerie*. Ces différens travaux se trouvent pour la plupart dans les *mémoires* de la société académique de Metz où l'on remarque aussi une *Notice* sur Woisard par M. Bergery, professeur à l'école d'artillerie.

WOLBERUS, abbé du monastère de Saint-Pantaléon à Cologne, l'an 1147, mourut en 1197, après avoir composé des *Commentaires* sur le Cantique des Cantiques, publiés à Cologne l'an 1630, in-4, par Henri Grave, bénédictin du même monastère.

WOLDIKE (Marc), né l'an 1699 à Sommersteldt, village du diocèse de Schleswick en Danemark, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1731, à Copenhague, où il mourut en 1750. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages et des *Traductions* latines : 1° des *Traités* de Moïse Maimonide, touchant les viandes défendues, avec des notes; 2° de plusieurs *chapitres* du Talmud de Jérusalem, et du Talmud de Babylone; 3° *De unctione fidelium*; 4° *Apologia pro cultu Dei publico in novo Testamento*; 5° quelques livres de controverse.

WOLFART (Pierre), né en 1675, devint professeur de physique et d'anatomie en 1703, à Hanau, sa patrie, premier médecin du prince de Hesse-Cassel, membre de l'académie des curieux de la nature, et mourut en 1726, après s'être acquis une grande réputation par ses ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau, 1704; 2° *Amœnitates Hassiæ inferioris subterraneæ*, Cassel, 1711; 3° *Physica curiosa experimentalis*, 1712, in-4, avec figures; 4° *De Thermis Embsensibus*, 1715, in-4; 5° *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, 1719, in-fol., en allemand et en latin; 6° plusieurs ouvrages en allemand, et un grand nombre de Dissertations sur la physique, et quelques-unes sur la médecine.

WOLFF (Jérôme), d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paraître, dès son enfance, une inclination singulière pour l'étude; mais son père craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune Wolff s'échappa de la maison paternelle, et s'en alla à Tubengen, où il se mit au service des écoliers.

Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque et latine. Il les enseigna quelques années, et devint ensuite bibliothécaire et principal du collége d'Augsbourg, où il mourut de la pierre en 1580, à 64 ans. On a de lui : 1° des *Traductions latines* de Démosthènes, d'Isocrate, et de quelques autres auteurs; 2° un Traité *De vero et licito Apologiæ usu*; 3° un autre *De expedita utriusque Linguæ discendæ ratione*; 4° *Lectiones memorabiles*, 1600, 2 vol. in-fol.

WOLFF (Christian de), *Wolfius*, né à Breslau en 1679, d'un brasseur, devint homme de lettres. Son père remarquant en lui des dispositions heureuses, les cultiva avec soin, et lui donna d'habiles maîtres. Après avoir achevé son cours dans l'université d'Iéna, il alla enseigner à Leipsick en 1703, et s'y annonça par une *Dissertation sur la manière d'enseigner la philosophie*. Sa méthode était en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Il devint en 1707 professeur de mathématiques à Hall. Une Harangue qu'il prononça en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparait les principes de Confucius avec ceux des chrétiens, et où il montrait assez qu'il ne comprenait ni les uns ni les autres, excita le zèle des théologiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de ce philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, et obtint un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense déraisonnable et tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour. Le doyen et plusieurs membres de la faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine était fausse et dangereuse. Enfin, après de vives altercations, la cour le condamna, le 15 novembre 1723, à sortir de Hall et des états dans l'espace de 24 heures, sous les peines les plus rigoureuses. Wolff se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques et de philosophie dans l'université de Marpourg, avec le titre de conseil aulique de landgrave de Hesse et une pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, et c'est dans ce séjour qu'il a publié la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi de Prusse étant mort le 31 mai 1740, Charles-Frédéric, son fils, le rappela à Hall, en 1741, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'Empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire. Il jouissait paisiblement de tous ces honneurs, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui l'emporta, le 9 avril 1754, dans sa 76e année. Il mourut avec la résignation d'un chrétien; car, malgré quelques assertions hasardées, il fut toujours attaché à la religion. Il vivait sobrement, mangeait peu, et ne buvait point de vin. Le roi de Suède, qui en faisait beaucoup de cas, le pressant souvent de lui demander des grâces, il répondait toujours : *Je n'ai besoin de rien*; bien différent de tant d'hommes de lettres indignes de ce nom, qui font bassement, et presque toujours inutilement, la cour aux laquais ou à la maîtresse d'un grand, pour avoir une petite pension, arrachée par l'importunité à une avarice fastueuse. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Cours de mathématiques*, en latin, d'abord en 2 vol. in-4, puis en 5 in-4, Genève, 1732 et 1741. Ce cours de mathématiques est en quelque sorte complet et assez méthodique. Un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur l'a abrégé en 3 vol. in-8, et c'est un service qu'on devrait rendre à tous les ouvrages de Wolff, trop longs au moins de la moitié. « Il a noyé, dit un écrivain il-» lustre, le système de Leibnitz dans un » fatras de volumes, et dans un déluge » de paroles, d'argumens, de corollaires » et de citations. » 2° Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in-4, que l'auteur divise en théorétique et en pratique. On trouve dans la première : 1° la Logique, qu'il a intitulée : *Philosophia rationalis*, *sive Logica*, in-4. On en a un abrégé in-8,

plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Pensées sur les forces de l'entendement humain*, traduit par M. Deschamps. 2° La *Métaphysique*, dont les parties sont : *Philosophia prima, sive Ontologia* ; 1735, in-4, *Cosmologia generalis*, in-4, *Psychologia empirica*, in-4, *Psycologia rationalis*, in-4, *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4 ; 3° la *Physique* dont les parties sont : *la physique expérimentale et la physique dogmatique*.... Sa *Philosophie pratique* comprend *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4 ; *Philosophia moralis, sive ethica*, en 5 vol. in-4. Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses ; mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou prolixes. 3° *Jus naturæ*, ou Traité du Droit naturel, en 8 vol. in-4 ; 4° *Jus Gentium*, in-4. L'auteur a abrégé les deux ouvrages précédens sous ce titre : *Institutiones Juris naturæ Gentium*, in-8. Nous en avons un autre abrégé en français par M. Formey, qui a paru en 1758, sous ce titre : *Principes du droit de la nature et des gens*, en 3 vol. in-12. 5° *Horæ successivæ Marburgenses*, en 9 parties. Ce sont des dissertations sur diverses matières de philosophie, de droit naturel et de théologie. 6° Un grand nombre d'écrits dans les *Acta eruditorum* de Leipsick ; 7° un *Dictionnaire de mathématiques*, in-8, en allemand ; 8° *Specimen physicæ ad theologiam naturalem applicatæ*, in-8 ; 9° une foule d'autres écrits, dont il serait trop long de donner la liste; car Wolff enfantait les gros vol. comme les auteurs français d'laors produisaient les romans et les almanachs. Le jugement de Wolff et la solidité de son esprit n'égalaient pas à beaucoup près l'étendue de ses connaissances et sa facilité à écrire. Il est aisé de s'en apercevoir dans divers endroits de ses ouvrages, parmi lesquels les gens délicats seront un peu surpris de trouver un Traité *De officio et praxi exonerandi ventrem*. La plupart de ses idées politiques et son plan pour ne faire de l'Europe qu'un seul état, ne présente rien de raisonnable. Il portait si loin le système de la pluralité des mondes, qu'il était disposé à reconnaître des créatures vivantes dans le soleil. Sa conduite se ressentait quelquefois de la trempe de son esprit : comme lorsqu'il veillait des nuits entières, attendant le retour de l'âme d'une de ses cousines, dont il regrettait la mort et qu'il voulait entretenir. Ces écarts fréquens dans des hommes qui se sont particulièrement consacrés à la géométrie, ont fait croire que cette science embrassée avec zèle et une assiduité excessive, préjudiciait non seulement aux qualités brillantes, mais encore aux qualités solides de l'esprit humain, et que l'étude trop opiniâtre des points, des lignes et des nombres affaiblissait en quelque sorte la notion des choses mêmes, de leur essence, de leurs rapports divers, de leurs propriétés physiques et morales. C'est ce qui a fait dire proverbialement que, *lorsque l'esprit d'un géomètre sort d'un angle, c'est presque toujours un angle obtus* ; bon mot que Pascal et Scaliger ont trouvé juste ; il faut convenir cependant qu'il y a des exceptions, mais les exceptions supposent la vérité des observations générales. (*Voyez* Leibnitz, Maupertuis, Ticho, Kepler, etc.) On a prétendu trouver dans quelques-unes de ses idées des symptômes de matérialisme, nommément dans ce qu'il dit de la création simultanée des âmes, unies à des corps infiniment petits; mais, outre qu'en cela même il s'exprime d'une manière très opposée à cette erreur grossière, il y a telle manière de présenter ce système, qui est aussi celui de Leibnitz, qu'il peut se concilier avec les saines notions (*voyez* le *Catéchisme philosophique*, n° 166). Le stile de Wolff est barbare en latin ; les expressions sont ou louches ou mal choisies, les phrases mal construites, les mêmes termes souvent répétés.

WOLFF (N.), général anglais, après s'être distingué dans plusieurs occasions, commandait les troupes de sa nation à la bataille de Québec en 1759, lorsqu'il fut tué à la fleur de son âge, sur le champ de bataille. Il vécut encore assez pour avoir la satisfaction d'apprendre l'heu-

reux succès de ce combat. Le roi lui fit ériger un magnifique mausolée dans l'abbaye de Westminster. Ce qui n'a pas peu contribué à rendre son nom célèbre, c'est la magnifique estampe qui le représente mourant, environné d'un grand nombre de personnes peintes d'après nature. Cette estampe est gravée par Woollet, d'après le tableau de West, et a été publiée en 1776.

*WOLFF (Frédéric-Auguste), célèbre professeur de l'université de Halle, né à Haynrode, dans le Holstein, en 1757 ou selon d'autres, mais à tort selon nous, en 1759, reçut de son père, qui était professeur à Nordhausen, une éducation soignée qu'il agrandit et perfectionna à l'université de Goettingue (1777). Tout en recevant des leçons, il en donnait lui-même de grec et d'anglais. Ayant obtenu une place de régent au collége d'Ilefeld (1779), il fut peu de temps après recteur de l'école latine d'Osterode. Nommé en 1783 professeur à l'université de Halle, il y resta pendant 22 ans, s'occupant de ses cours et de ses publications. Contraint de quitter cette ville en 1806, lors de la guerre de Prusse, il vint se réfugier à Berlin, et reçut le titre de conseiller-d'état après la paix de Tilsitt. Il eut, en 1808, une grande part à la fondation et à l'organisation d'une nouvelle université à Berlin, où il reprit son rang de professeur, et vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués. Le mauvais état de sa santé l'engagea d'entreprendre un voyage dans le midi de la France, et il mourut à Marseille le 8 août 1824. On a de lui : 1° une édition grecque du *Banquet de Platon*, avec des notes allemandes, remarquables par le stile et une excellente critique ; 2° une édition de la *Théogonie* d'Hésiode, avec des *Commentaires*, 1783, in-8 ; 3° une édition des *Œuvres d'Homère ad usum scholarum*, Halle, 1784-85, 2 vol. in-8, remarquable par une grande correction ; 4° une *Histoire de la littérature romaine*, en allemand, *avec des notes biographiques et littéraires des auteurs latins, servant de guide pour des cours académiques*, 1787, in-8 ; 5° *Demosthenis oratio adversus Leptinem cum scholiis veteribus, et commentatio perpetua*, 1789, in-8 ; 6° une *Histoire d'Hérodien* en grec, texte corrigé, 1792 ; 7° une édition de *Suétone*, avec des notes, 1802, 4 vol. in-8 ; 8° une édition des *Œuvres complètes d'Homère*, plus parfaite que les précédentes, sous le titre de *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ*, Leipsick, 1804-1807, 5 vol. in-8 ; 9° *Museum antiquitatis studiorum*, Berlin, 1808, recueil archéologique, publié de concert avec Buttmann ; 10° *Analectes littéraires* en allemand, Berlin, 1816, 4 vol. et plusieurs autres éditions de parties séparées de *Muret*, *Lucien*, *Aristophane*, *Platon*, *Cicéron*, *etc.* Wolf a encore travaillé à plusieurs *Recueils périodiques et littéraires* en allemand. On trouve sur lui une notice assez étendue dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1826.

WOLFGANG ou WOLFANG (Saint, *Wolfgangus*, évêque de Ratisbonne, fut précepteur de l'empereur saint Henri, et fit germer dans le cœur de ce prince les vertus qui en firent un des plus grands monarques qui aient régné dans le monde. Wolfgang était né en Souabe, embrassa la vie monastique, et s'y signala par une ferveur qui le prépara excellemment aux travaux de l'épiscopat. Il fut le père des pauvres, l'instructeur des ignorans, le bon et zélé pasteur de toutes ses ouailles; et mourut à Papping en Autriche, dans un voyage entrepris par charité, le 31 octobre 994. Son corps fut rapporté à Ratisbonne, et enterré dans l'église de Saint-Emméran. Le pape Léon IX le mit au nombre des saints, en 1052.

WOLFHART. *Voyez* LYCOSTHÈNES.

WOLLASTON, (Guillaume), prêtre anglican, né à Caton-Clanford, dans le Staffordshire, en 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit par la médiocrité de sa fortune à accepter la place de sous-maître, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit, en 1688, dans une situation opulente. Son principal ouvrage est une *Ebauche de la religion*

naturelle, qui a été traduite en français, et imprimée à La Haye en 1726, in-4. Le traducteur a tâché de débrouiller le chaos de l'original, mais il fait souvent dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. Wollaston avait jeté au feu presque tous ses autres écrits avant sa mort, arrivée en 1724 dans sa 64e année. Il eût bien fait de ne pas excepter celui dont nous parlons. Quelques lexicographes l'ont mal à propos confondu avec Woolston.

* WOLLASTON (Le Dr N.), physicien célèbre, mort à Londres le 22 décembre 1828, a rendu son nom recommandable par les progrès qu'il a fait faire aux sciences. La physique et la chimie sont redevables à Wollaston d'un grand nombre de découvertes. La *pile* qui porte son nom possède une force de propagation plus grande que les autres et produit des effets surprenans. Son *Echelle synoptique des équivalens chimiques* est connue en France, ainsi que son ingénieux procédé de *décomposition de l'eau par l'électricité ordinaire au moyen de l'or*. On lui doit encore des recherches nombreuses consignées dans les *Mémoires* qu'il a publiés, dont une partie a été traduite en français et insérée dans les *Annales de chimie et de physique*, dans le *Journal des Mines*, etc. Chacun sait qu'on lui doit aussi l'invention de plusieurs instrumens ingénieux parmi lesquels on distingue le *goniomètre* qui porte son nom, et un autre connu de tous les dessinateurs sous le nom de *Camera Lucida* (chambre claire). Il fut le premier à une époque où l'on n'avait encore aucune notion précise sur les forces électro-magnétiques, qui indiqua le curieux phénomène de la *rotation des aimans* démontré plus tard par Faraday, et qui rentre comme une conséquence dans la belle théorie mathématique dont M. Ampère a enrichi la science quelque temps après. Wollaston a découvert le *Rhodium* et le *Palladium*, métaux inconnus qu'il trouva dans le minerai de platine de Matto Grosso, au Brésil. Sa *méthode d'extraction du platine* qu'il pratiqua lui-même, et qui lui mérita une médaille d'or de la société royale de Londres, lui valut dit-on, une partie de sa fortune. Malade depuis plusieurs mois, il dictait encore pendant le dernier période de sa vie des *Mémoires* qu'il a laissés à la société royale de Londres : peu d'heures avant sa mort, lorsque, déjà privé de presque tout mouvement, ses amis présens pleuraient d'avance sa perte, il entendait les expressions de leur douleur et de leurs regrets : n'ayant plus la force de parler, il fit signe qu'on lui apportât du papier et de l'encre : alors il traça d'une main tremblante plusieurs rangées de chiffres qu'il additionna sans erreurs. Le Dr Wollaston a fait don à la société royale de Londres de 2,000 liv. sterling (environs 50,000 fr.). Ce savant appartient à une famille qui s'était distinguée depuis long-temps dans les sciences théologiques et physiques.

WOLSEY (Thomas), cardinal et ministre anglais, fils d'un boucher d'Ipswich en Angleterre, enseigna la grammaire dans l'université d'Oxford. Ses talens lui procurèrent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit entrer dans le conseil, et qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'état. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'York et grand chancelier du royaume. Le pape Léon X l'honora de la pourpre en 1515, et du titre de légat *à latere* dans tout le royaume. François Ier et Charles-Quint le comblèrent de caresses et de présens. Il espéra même, dit-on, d'obtenir par la protection du dernier le trône pontifical. Le saint-Siége vaqua deux fois ; l'empereur fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussitôt le lien qu'il avait formé entre ce prince et son maître, et il réunit contre lui les forces de l'Angleterre et de la France. On prétend même que pour se venger complètement de ce prince, il inspira à Henri le dessein de répudier Catherine d'Aragon sa tante, mais il est plus apparent que Wolsey ne fit qu'y donner les mains, et qu'il entra lâchement dans les vues du roi. Il ne tarda pas à s'en repentir. Anne de Boulen, épouse de Henri VIII après Catherine, fut la première à aigrir le roi contre

Wolsey, dont elle redoutait peut-être le retour à la conscience et à la justice. Le monarque irrité confisqua tous ses biens, le dépouilla de ses charges, et le relégua dans son archevêché d'York. Il se vit tout à coup méprisé des grands et haï du peuple. Fitz-Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause, et faire l'éloge des talens et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus, il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz-Williams, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect et de la reconnaissance. Le roi instruit de l'accueil que ce particulier n'avait pas craint de faire à Wolsey, le fit venir, et lui demanda d'un air et d'un ton irrité par quel motif il avait eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison? « Sire, répondit » Williams, ce n'est point le criminel » d'état que j'ai reçu chez moi, c'est » mon protecteur, celui qui m'a donné » du pain et de qui je tiens la fortune » dont je jouis; j'aurais été le plus ingrat » des hommes si je l'avais abandonné. » Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Fitz-Williams. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller privé. Cependant Wolsey n'ayant que cet ami dans sa disgrâce, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres et de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lèze-majesté. Ce crime n'était autre chose que le refus de reconnaître Henri pour chef de l'église. On le conduisit à la tour de Londres pour lui faire son procès; mais il succomba à ses infortunes, et mourut en chemin à Leicester, en 1533, à 60 ans. Il dit, un peu avant d'expirer, ces paroles remarquables: « Hélas! si j'avais servi le roi » du ciel avec la même fidélité que j'ai » servi le roi mon maître sur la terre, il » ne m'abandonnerait pas ainsi dans ma » vieillesse. » Un auteur, vraiment philosophe, en rapportant ces paroles, ajoute celles-ci: « Vérité sublime, quoi » que tardive, puisses-tu parler avec la » même force à ceux qui ont besoin de » t'entendre! » On a débité sur ce fameux cardinal bien des faussetés, que l'abbé de Longuerue a très bien réfutées dans ses savantes et judicieuses Remarques sur la vie de ce prélat infortuné (on les trouve dans le tome VII des *Mémoires de* littérature du Père Desmolet). Wolsey était d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencèrent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup de courage et d'habileté. Il se servit de la confiance des grands qu'il avait gagnée, pour s'avancer, et de la connaissance qu'il avait de leur politique, pour les contenir. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey: c'est qu'ayant ce qu'on appelait alors le mal de Naples, il avait eu l'insolence de prendre son haleine trop près du roi. Il fallait que la haine fût bien acharnée contre lui, pour le charger d'un crime de cette nature. Spelman, dans son *Histoire des sacriléges*, attribue une partie de ses malheurs à la suppression de 40 petits monastères, pour l'érection de deux colléges. « Cinq hommes, dit-il, » qu'il employa à cette œuvre, périrent » misérablement. Le premier fut assassiné » par le second, lequel fut pendu. Le » troisième se noya dans un puits; le » quatrième, de riche qu'il était, se vit » réduit à la dernière mendicité; et le » cinquième (c'était le docteur Allen, » promu ensuite à un évêché en Irlande, » fut cruellement mutilé. Le châtiment » de Wolsey ne fut pas moins remar- » quable. » On trouve un petit recueil des *Lettres* de ce cardinal dans le tome 3e de la *Collectio amplissima* des Pères Martene et Durand. Elles peuvent servir pour l'histoire de ce temps-là. (La *Vie du cardinal Wolsey*, écrite par George Cavendish, a été imprimée pour la deuxième fois avec des *Notes* et des *Eclaircissemens* de S. W. Singer, Londres, 1827, in-8. Le docteur Fides a publié une autre *Vie de* Wolsey, en 1724, in-fol. M. Galt a fait paraître aussi la *Vie et l'adminis-*

tration du cardinal Wolsey, Londres, 1812, in-4; 1817, in-8).

WOLZOGEN (Louis de), né à Amersford en 1632, de parens nobles, originaires d'Autriche, mais infectés des erreurs de Socin, se rendit en France, parcourut la Suisse et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'église wallone à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht, à Amsterdam, et mourut dans cette dernière ville en 1690, où il occupait la chaire de professeur en histoire profane et sacrée. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8. Il a emprunté beaucoup de choses d'Erasme et du Père Louis de Crésoles; mais il n'a pas eu la générosité de les citer. 2° *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim scripturæ dictionibus adhibita*, Harderwick, 1689, in-4; 3° une *Traduction* française du Dictionnaire hébreu de Leigh. Cet ouvrage parut à Amsterdam, en 1730, in-4. Ce n'est qu'une compilation mise en assez mauvais français, où il y a du bon et beaucoup d'inutile. 4° *De scripturarum interprete contra exercitatorem paradoxum*, 1668, in-12. C'est de cet auteur le seul ouvrage de quelque importance. Il y attaque *De philosophia scripturæ interprete* de Spinosa. Il fut attaqué à son tour, et par un si grand nombre d'écrits, qu'on dit qu'il y en a eu en plus de vingt langues. Un de ses adversaires les plus animés fut Jean Labadie. Wolzogen y propose trois interprètes de l'Ecriture sainte: *Le Saint-Esprit, la raison et l'usage de la langue*. Ce dernier interprète n'est que pour les savans, et par conséquent insuffisant; le premier, malgré tous les détours de l'auteur, revient au fanastime tout pur des protestans, c'est-à-dire à l'*inspiration*, à l'*esprit particulier* et au *goût intérieur*; le second n'est pas plus sûr; on sait que la raison abandonnée à elle-même, est une girouette. Les catholiques, en reconnaissant une autorité vivante dans l'église, évitent seuls toutes les difficultés sur ce point. On a publié des *Lettres* sur la vie et la mort de Wolzogen, Amsterdam, 1692, in-8, où on lui donne des éloges bien peu mérités.—Il ne faut pas le confondre avec Louis Wolzogen son parent, et socinien comme lui, né en Autriche vers 1594. Il en fut banni comme protestant, se retira en Pologne, se déclara socinien, et mourut près de Breslau, vers 1658. Ses ouvrages forment deux volumes de la *Bibliothèque des Frères Polonais*. (*Voyez* SOCIN.)

WOOD (Antoine de), antiquaire anglais, naquit à Oxford en 1632, et y prit le degré de maître-ès-arts. Il avait fait paraître beaucoup de penchant pour la religion catholique; mais il mourut anglican, en 1695, à 63 ans. On a de lui: 1° *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*; ouvrage plein de recherches profondes, écrit d'abord en anglais, et que l'université fit traduire et imprimer en latin, 1674 et 1675, deux vol. in-fol.. 2° *Athenæ Oxonienses*, en deux vol. in-fol. Wood y parle de toutes les personnes illustres qui sont sorties de l'université d'Oxford, depuis l'an 1500 jusqu'en 1690. Les bibliographes y ont beaucoup puisé.

WOODWARD ou WODWARD (Jean) naquit en 1665, dans le comté de Derby en Angleterre. Après une étude approfondie de la médecine, il se rendit à Londres, où il devint, en 1692, professeur de médecine dans le collége de Gresham, à la place du docteur Stillingflet, fut reçu membre de la société royale de Londres en 1693, et mourut, selon les journalistes de Trévoux, le 25 avril 1728, dans le sein de la religion romaine. Ses principaux ouvrages sont: 1° un *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Londres, 1695, in-8. Cet ouvrage a été traduit de l'anglais en français par M. Noguès, sous le titre de *Géographie physique*, ou *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Paris, 1735, en-4; en latin, par Jean Jacques Scheuchzer, sous le titre de *Specimen geographicæ physicæ, qua agitur de terra*, Zurich, 1704, in-8; autre version en latin, Rotterdam, 1714, in-8; en allemand, Erfurt, 1745. Il y a d'excellentes

observations, et en même temps quelques idées singulières et hasardées, mais en tout sens préférables à celles qu'on a essayé d'établir dans des hypothèses plus modernes. Quoi qu'en dise M. de Buffon, le déluge et ses effets y sont péremptoirement démontrés. Camerarius ayant critiqué cet ouvrage, Woodward lui fit une *Réponse* dont le P. Nicéron a donné une traduction française. 2° L'*Etat de la médecine et des malades*, en anglais, 1718, in-8; en latin, Zurich, 1720 : c'est une satire contre les médecins de son temps; 3° *Traité sur les fossiles et méthode de les classer*, Londres, 1728, in-8; 4° *Catalogue des fossiles d'Angleterre*, 1729, 2 vol. in-8, en anglais. Ces deux ouvrages sont posthumes. Woodward a fondé une chaire de physique à Cambridge, et a laissé à cette université son cabinet de fossiles d'Angleterre.

WOOLSTON (Thomas), né en 1660 à Northampton, étudia dans l'université de Cambridge, et passa ensuite au collége de Sidney, où il prit des degrés en théologie, et d'où il se fit exclure par ses impiétés. De Cambridge il se rendit à Londres, où il était connu par six *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, 1727 à 1729, in-8. Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage aussi futile que pernicieux. Comme il continuait d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier. La cour du banc du roi le condamna, en 1729, à payer 25 livres sterling d'amende pour chacun de ses Discours, à subir une année de prison, et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Le coupable n'ayant pas eu de quoi satisfaire à cette sentence, demeura en prison. Il mourut à Londres en 1733. Woolston attaqua la religion autant par corruption de cœur que par égarement d'esprit. On trouve dans le tour de ses pensées et de ses expressions un air de malignité et de vaine joie, qui décèle une inclination criminelle. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels il abuse des passages des saints Pères, dont il avait meublé sa mémoire, sans ordre, ni choix, ni ensemble. Les principaux sont : 1° *Apologie ancienne pour la vérité de la religion chrétienne, renouvelée contre les juifs et les gentils*; réimprimée à Londres, 1730, in-8; 2° *Défense des Discours de M. Woolston sur les miracles de J. C., contre les évêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1730; brochure in-8. Cette apologie d'une très-mauvaise cause ne fit illusion à personne. Les libertins ont prodigué à cet écrivain les éloges les plus outrés; mais les gens de bien l'ont eu en horreur. Ses impiétés ont été victorieusement réfutées dans les divers ouvrages de l'abbé Bergier et des autres apologistes de la religion chrétienne.

WORMIUS (Olaüs), médecin danois, né à Arhus en Jutland, l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Angleterre. De retour à Copenhague il obtint la chaire de langue grecque, ensuite celle de physique, enfin une de médecine en 1629, après Gaspard Bartholin. Il se rendit habile dans cette science, sans néanmoins négliger les matières d'érudition, devint médecin du roi Christiern IV, et mourut recteur de l'académie de Copenhague en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire de Danemarck, et d'autres écrits. Les principaux sont : 1° *Antiquitates danicæ*, *Litteratura runica*, *Fasti danici*, etc., Copenhague, 1651, in-fol. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie, mais seulement la manière de mesurer le temps, pratiquée par les anciens Danois. 2° *Danica litteratura antiquissima, vulgo gothica dicta*, Copenhague, 1651, in-fol. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois. 3° *Monumentorum danicorum libri sex*, Rostock, 1643, in-fol.; 4° *Duplex series antiqua regum Daniæ, et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*, Copenhague, 1643, in-fol. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il règne peu de critique. 5° *Lexicon runicum et appendix ad monumenta danica*, Rostock, 1650,

in-fol.; 6° *De cornu aureo danico*, 1641, in-fol., en danois, traduit en latin par Pierre Herman, Copenhague, 1644, in-4; 7° plusieurs ouvrages de médecine; 8° *Musæum wormianum*, Leyde, 1655, in-fol.: ouvrage posthume, qui contient un catalogue de son riche cabinet d'histoire naturelle. — Son petit-fils, Olaüs Wormius, professeur en éloquence, en histoire et en médecine à Copenhague, mourut en 1708, à 41 ans. On a de lui: 1° *De glossopetris*; 2° *De viribus medicamentorum specificis*; et d'autres ouvrages de physique et de littérature. — Christian Wormius, son autre petit-fils, docteur et professeur en théologie, puis évêque de Sélande et de Copenhague, mourut en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: 1° *De corruptis antiquitatum hebraicarum vestigiis, apud Tacitum et Martialem*; 2° *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos hominis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici*; 3° *Historia sabellianismi*, in-8, etc. Une érudition profonde rend ces ouvrages recommandables.

* WORONICZ (Jean-Paul Paweza), archevêque de Varsovie, né le 3 juillet 1757, à Brodow, diocèse de Lucko en Volhinie, fut fait évêque de Cracovie en 1814: il était en même temps abbé commandataire de Lenden, sénateur du royaume et membre de l'ordre de St.-Stanislas. Au commencement de 1828 il fut transféré à l'archevêché de Varsovie; ce qui lui donnait le titre de primat du royaume. Il ne jouit pas long-temps de cet honneur; il est mort le 6 décembre 1829, à Vienne, des suites d'une maladie pour laquelle il était allé consulter les médecins de cette capitale. C'était un des prélats les plus éclairés de la Pologne. On cite de lui un *Mémoire* qu'il adressa à l'empereur Alexandre contre quelques articles du réglement du 14 octobre 1816, dans lesquels on promettait une protection assurée à la religion catholique, et que l'on faisait dégénérer en une véritable oppression.

* WORSLEY (sir Richard), historien et antiquaire anglais, naquit dans l'île de Wight en 1751, d'un riche propriétaire. Il occupa successivement les places de contrôleur de la maison du roi d'Angleterre et de gouverneur de l'île de Wight. Il fut aussi représentant de Newport au parlement. Dès sa jeunesse, ce seigneur avait acheté de presque toutes les contrées de l'Europe des marbres, des statues, des antiquités, dont il avait fait une vaste collection. La description en a été publiée sous le titre de *Musæum Worsleianum*, 2 vol. in-fol. Il est auteur d'une *Histoire de l'île de Wight*, 1781, 1 vol. in-4. Worsley mourut en 1805, âgé de 54 ans.

WORTH (Guillaume), auteur anglais, savant dans l'antiquité ecclésiastique et dans les langues, florissait au commencement du 18e siècle, et était archidiacre de Vorcester. On a plusieurs ouvrages de lui, entre autres une bonne édition des *Œuvres* de saint Justin, et du *Discours contre les gentils* de Tatien, Oxford, 1700, avec des notes et des dissertations.

WORTLEY (Marie Montague), milady, épouse de milord Montague, accompagna son époux dans une ambassade à Constantinople, au commencement du 18e siècle. Elle fut tour à tour amie et ennemie de Pope. Milady, pendant son mécontentement, saisit toutes les occasions d'en dire du mal, et Pope prit la même liberté à l'égard de milady. L'un et l'autre se portèrent à de tels excès, qu'ils devinrent la fable du public. Après avoir fourni une longue carrière, pleine d'aventures singulières et romanesques, elle mourut vers 1762. On a d'elle: 1° des *Lettres* écrites pendant ses voyages, depuis 1716 jusqu'en 1718, traduites de l'anglais, Rotterdam, 1764; Paris, 1783, un vol. in-12. L'on y trouve, sur les mœurs et le gouvernement des Turcs, des anecdotes curieuses qu'on aurait peine à trouver ailleurs. Le baron de Tott, qui a fait un long séjour à Constantinople, les a attaquées vivement; mais M. Guys de Marseille, qui nous a donné un ouvrage relatif au même pays, a pris la défense de ces *Lettres* avec beaucoup de chaleur. Cette différente manière de

voir, dans des personnes qui ont visité le même pays, ne doit pas paraître extraordinaire. Il est bien peu de voyageurs qui s'accordent sur les mêmes objets, qu'ils disent néanmoins avoir vus et examinés avec attention. 2° Un *Poème sur les progrès de la poésie.*

WOTTON (Edouard), médecin d'Oxford, mort à Londres en 1555, à 63 ans, exerça son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé : *De la différence des animaux.* Ce livre, rempli d'érudition, écrit en latin, et imprimé à Paris en 1552, in-fol., acquit à Wotton une grande réputation parmi les savans. L'auteur y ramasse et y concilie avec art les passages des anciens sur la matière qu'il traite. Possevin, dans sa Bibliothèque, en parle avec éloge. Wotton avait aussi commencé le *Theatrum insectorum*, que Moufet a donné à Londres en 1634, in-fol., avec fig.

WOTTON (Guillaume), né dans le comté de Suffolk en 1666, mort en 1726, est connu par les ouvrages suivans : 1° *Lois civiles et ecclésiastiques du pays de Galles*, en anglais, avec des notes et un glossaire ; 2° *Histoire romaine, depuis la mort d'Antonin le Pieux, jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère*, in-8, en anglais. Les antiquaires en font cas, parce que l'auteur y fixe l'époque des évènemens considérables par l'autorité des médailles. 3° *Discours sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens*, 2 vol. in-8, en latin.

* WOUTERS (Cornélie), connue aussi sous le nom de *Wasse*, naquit à Bruxelles en 1739, et se maria fort jeune au baron de Vasse. Cornélie aimait l'étude, avait un esprit juste et observateur, qui se développa encore davantage dans les courses différentes qu'elle entreprit dans une grande partie de l'Europe, avec son époux, passionné pour les voyages. Les suites de la révolution française ayant entraîné les guerres de cette nation avec l'Allemagne et l'Angleterre, où étaient situés les biens de Mme de Vasse, elle supporta son sort avec autant de dignité que de constance, et mourut le 3 avril 1802, âgée de 63 ans. Elle a laissé : 1° *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, ou le Plutarque anglais.* Cet ouvrage comprend depuis le règne de Henri VIII jusqu'à nos jours, et contient l'histoire politique et secrète des guerriers, navigateurs, hommes d'église et d'état, philosophes, historiens, poètes, etc. ; traduit de l'anglais, nouvelle édition augmentée de William Pitt, comte de Chatam. Il renferme en outre un *Précis* historique sur William Pitt, chancelier de l'échiquier, et sur Charles Fox, membre de la chambre des communes, Paris, de 1799 à 1800, 12 vol. in-8. 2° *OEuvres choisies des meilleurs auteurs dramatiques anglais*, pour faire suite au théâtre de Shakespeare, 1784, 1787, 11 vol. in-8. 3° *Les imprudences de la jeunesse*, traduites de l'anglais, 1788, 4 vol. in-12. 4° *L'art de corriger et de rendre les hommes constans*, 1791, in-8 ; 5° *Le Mariage platonique*, imité de l'anglais, etc.

WOWER ou Wouwer (Jean), protestant, natif de Hambourg, mort à Gottorp en 1612, à 38 ans, se fit un nom dans les sciences, mais en même temps beaucoup d'ennemis par sa colère et ses jactances : il poussa la vanité à son comble, et, pour en laisser une preuve, il légua 60 écus à celui qui ferait son éloge funèbre. Si à ces vices on joint l'ivrognerie, on n'en aura point d'dée fort avantageuse. On a de lui : 1° Un recueil intitulé : *Polymathia*, 1603, in-4 ; 2° des notes sur Julius Firmicus, Apulée, Sidoine Apollinaire et Minutius Felix ; 3° Une édition de Pétrone; 4° des *Lettres*, Hambourg, 1609, in-8, où l'on trouve des jugemens littéraires, dictés souvent par son humeur caustique. Scaliger le traite de plagiaire. (*Voyez* Lindenbruch Henri.)

WOWERIUS (Jean Vanden-Wouwère ou), né à Anvers en 1576, fut lié d'une étroite amitié avec Juste-Lipse, qui lui laissa par son testament tous ses manuscrits. Après avoir parcouru toute l'Europe, il fut fait conseiller de la ville d'Anvers, membre du conseil des finances et du conseil de la guerre. Isabelle, infante d'Espagne, le chargea d'une

commission importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier et lui donna un collier d'or. Il mourut en 1635, et fut beaucoup regretté pour ses qualités civiles et chrétiennes. Malgré le travail qu'exigeaient ses divers emplois, dont il s'acquitta avec exactitude, il sut trouver le loisir de publier : 1° *Eucharisticon*, 1606, in-4; 2° *Vita B. Simonis*, *sacerdotis Valentini*, 1614, in-8; 3° la première édition de Julius Firmicus Maternus : *De errore profanarum religionum*; avec des notes, 1603, in-4; 4° il est encore éditeur, 1. de deux Centuries de Lettres de Juste-Lipse; 2. de deux Centuries de Lettres adressées au même; 3. de Sénèque et de Tacite, avec des commentaires et des notes.

WRANGEL (Charles-Gustave), maréchal-général et connétable de Suède, mort en 1676, se signala sur mer et sur terre. Il brûla une partie de la flotte danoise en 1644, défit, près d'Augsbourg, les impériaux et les Bavarois en 1648, et battit l'armée navale des Hollandais au passage de Sund en 1658. C'était un homme de tête et de main.

WREN (Christophe), célèbre architecte, naquit à East-Knoyle, dans le Viltshire, en 1632. Il fit ses études à Oxford, et se distingua tellement dans les mathématiques, qu'il devint professeur en astronomie au collége de Gresham à Londres, en 1657, et au collége de Savilien Oxford, en 1660. Son talent pour l'architecture lui mérita, en 1668, la place d'architecte du roi. Il eut la direction d'un grand nombre d'édifices publics. Le *théâtre* d'Oxford, le *palais* de Hamptoncourt, le *collége* de Chelsea, l'*hôpital* de Greenwiah, l'*église* de Saint-Etienne de Londres, et celle de Saint-Paul, sont les ouvrages qui lui ont le plus fait honneur, le dernier surtout, qui est le plus vaste et le plus bel édifice de l'Angleterre : c'est en vain cependant qu'on a voulu le comparer à St.-Pierre de Rome, auquel il est très inférieur et pour la grandeur et pour l'architecture; mais il faut convenir que, si tout était d'ailleurs égal, la nudité des temples protestans donnerait un grand avantage à celui de Rome, aussi magnifique dans ses décorations intérieures, qu'imposant par l'énormié et la hardiesse de son vase. (*Voyez* JULES II.) En 1680, il fut élu président de la société royale, et il y a plusieurs pièces de lui dans les *Mémoires* de cette compagnie. Cet habile homme n'a jamais rien fait imprimer; mais plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par d'autres, et bien reçus du public éclairé. Il mourut en 1723, à 91 ans, honoré du titre de chevalier, qu'il avait obtenu en 1674. Les Anglais, voulant récompenser d'une manière distinguée le mérite de cet homme célèbre, lui accordèrent le privilége exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumé dans l'église Saint-Paul. — Son fils Christophe WREN, mort en 1747, à 72 ans, a publié, en 1708, *Numismatum antiquorum Sylloge*, in-4.

*WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), général des armées autrichiennes, naquit en 1724 dans l'Alsace, après avoir servi quelque temps en France, il passa sous les drapeaux de l'empereur d'Autriche, et parvint par sa bravoure et ses talens aux premiers grades militaires. En 1793, on lui confia le commandement de l'armée impériale chargée d'attaquer l'Alsace. Après avoir passé le Rhin, il pénétra jusqu'aux environs de Landau, emporta le poste important de Socknum, s'empara du Bienwald jusqu'aux portes de Lauterbourg, et s'étendit jusqu'aux pieds des Vosges. Il attaqua ensuite les lignes de Weissembourg qu'il enleva presque sans combat, et força l'armée française de se retirer en désordre vers la haute Alsace. Il occupa aussitôt Haguenau, prit Drusenheim, bloqua et bombarda le fort Louis, qui se rendit le 14 novembre; s'établit sur la Sarre, et poussa sa gauche jusqu'à Wantzneau sous Strasbourg. Mal secondé par plusieurs de ses lieutenans, et sa droite n'ayant pu emporter le pont de Saverne qui le gênoit beaucoup, il prévit qu'il serait bientôt contraint de quitter l'Alsace. En effet, après une multitude de combats très-vifs, qu'il eut à soutenir contre une

armée nombreuse et un général expérimenté (Pichegru), qui l'attaquait à chaque instant avec un acharnement nouveau, ses lignes furent forcées le 22 décembre sur le point de Frischweiller qu'occupait le contingent palatin, et dès lors la retraite de l'armée ne fut guère qu'une déroute. Wurmser se rendit à Vienne en janvier 1794, et malgré ses derniers revers, fut très-bien reçu par l'empereur. Il reprit au mois d'août 1795 le commandement de l'armée du Haut-Rhin, et s'empara de Manheim après quelques jours de bombardement. L'année suivante il fut repoussé par Moreau, de Rebach et de Franckenthal. Envoyé à cette époque en Italie pour réparer les défaites de Beaulieu et secourir Mantoue, il se mit en marche vers cette ville, et culbuta les premiers postes des Français sur les deux bords du bac de Guarda; mais Buonaparte, ayant réuni ses forces et abandonné momentanément le siége de Mantoue, attaqua l'armée de Wurmser avec tant de vivacité qu'il la mit en pleine déroute. Ce général perdit encore la bataille de Roveredo : il continua pourtant à s'opposer aux progrès de son rival, et risqua une bataille au débouché des gorges de la Brenta. Battu de nouveau, il ne renonça pas à secourir Mantoue, et n'ayant pu forcer Vérone, il longea l'Adige avec un corps de 1500 chevaux et avec 5, 000 hommes d'infanterie, échappa à deux divisions françaises, qui croyaient l'avoir cerné, et parvint par une marche pénible et savante à la vue de Mantoue, dont il fit lever le siége. Ne pouvant résister à une armée nombreuse dirigée contre lui, il se jeta dans la place qui fut de nouveau bloquée. Il exécuta des sorties fréquentes qui lui attirèrent l'admiration même de ses ennemis; mais les maladies et le manque de vivres le forcèrent de se rendre le 2 février 1797. Il obtint, par la capitulation, des distinctions particulières, et reçut à son retour à Vienne l'accueil le plus flatteur de l'empereur, qui le nomma commissaire général en Hongrie, et lui accorda une pension de retraite de 14,000 florins. Il mourut au mois d'août 1797, regardé comme un des meilleurs généraux qu'ait eus l'Autriche. C'est par erreur qu'on lui donne le titre de feld-maréchal : il allait obtenir ce grade quand il mourut : il était feld-zeug-meister.

WULSON. *Voyez* VULSON.

WURS (Ignace), né à Vienne en 1731, entra chez les jésuites en 1749, enseigna long-temps au collége Thérésien à Vienne, et mourut âgé de 53 ans, à Pirawart, dont il avait accepté la cure, après la suppression de sa société. On a de lui une traduction allemande de Sermons de Bossuet, de la Rue et de Ciceri, et plusieurs ouvrages estimés, entre autres des *Sermons et Oraisons funèbres*, dans lesquels il a déployé avec succès une éloquence mâle et onctueuse, dont il avait lui-même tracé les règles dans un bon *Traité de l'Éloquence sacrée*.

* WURTISIUS (Christian) naquit à Bâle en 1544; il était aussi connu sous le nom d'*Allasiderus*, et se livra à l'étude de l'histoire, de la théologie et des mathématiques. Il fut professeur de cette dernière science en 1565, et obtint aussi en 1585 la chaire de théologie. L'année suivante, il fut élu secrétaire d'état, et mourut en 1588, âgé de 44 ans. Il a laissé : 1° *Chronique de Bâle*, en allemand, in-fol.; 2° *Abrégé de l'Histoire de Bâle*; 3° *Scriptores historiæ Germaniæ*, depuis l'empereur Henri IV jusqu'en 1400, in-fol.; 4° *Quæstiones in Purpachii theorias planetarum*, in-8, etc.

* WURTZ (George Cristophe), médecin-chirurgien, naquit à Strasbourg, en 1756. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, et publié quelques écrits, il voyagea en Allemagne et en France, pour faire des observations relatives à son art. Wurtz, ayant déjà acquis de la réputation, devint, à Berlin, membre de l'académie des *Scrutateurs de la nature*. Etant venu à Paris, il fut nommé secrétaire-général du musée et membre correspondant de la Société royale de médecine. De retour dans sa patrie, il essaya d'y faire établir un hôpital de médecine clinique, sur le modèle de celui qu'il avait observé à Paris. Comme bien d'autres médecins, il se laissa sé-

duire par le charlatanisme de Mesmer, (*voyez* ce nom), et se initier aux prétendus secrets de son magnétisme animal. Il exerça à Strasbourg, pendant quelques années, les fonctions de second accoucheur de la ville, et vint ensuite se fixer à Paris. Wurtz est mort à Versailles, où il demeurait assez habituellement, le 5 septembre 1823. Son frère est un des chefs de la maison de librairie, connue sous le nom de Treuttel et Wurtz. Le *Discours* que l'abbé Boissard a prononcé sur la tombe du docteur Wurtz, se trouve dans un écrit intitulé : *Quelques Notes biographiques sur M. le docteur Wurtz*, Paris, Herhan, 1823, in-8. Ses ouvrages de médecine, écrits les uns en allemand, les autres en latin on en français, sont : 1° *Conamen Mappæ generalis medicamentorum simplicium, secundum affinitates virium naturalium, cum tabula ænea*, Argentorati, 1778, 1 vol. in-4 ; 2° (en allemand) *Voyage d'un médecin étranger de Prague à Carlsbad*, Leipsick, 1779, in-8 ; 3° *Prospectus d'un nouveau Cours théorique et pratique du magnétisme animal*, Strasbourg, 1787, in-8 ; 4° *Observations sur les maladies qui proviennent d'une âcreté et dégénérescence, ou d'une corruption du sang et de la lymphe, avec l'indication des propriétés curatives, constatées par une longue expérience d'un remède, connu sous le nom de dépuratif général*, Paris, 5e édition ; 5° *Teinture confortative nerveuse*, brochure de 14 pages. Cette composition a la propriété, selon l'auteur, de fortifier les nerfs, et de combattre les maladies de langueur et d'affaissement ; elle est de l'invention de Wurtz. 6° *Mémoire adressé au consistoire de l'église évangélique luthérienne de Paris, sur une institution pieuse*, (une école chrétienne), Paris, 1811, in-8 ; 7° *Mémoire sur le moyen de réparer les torts faits au commerce de France, par l'insurrection de Saint-Domingue*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1820, in-8 ; 8° *Second mémoire relatif aux anciens colons de Saint-Domingue, servant de suite à celui qui a pour titre* : Mémoire sur le moyen, etc., *et prouvant la facilité de l'exécution du projet qui y est proposé*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1822, in-8. Dans ces deux écrits, l'auteur a envisagé l'esclavage des noirs d'une manière opposée à celle des adversaires de ce même esclavage. Le docteur Wurtz, peu de temps avant sa mort, lut à la *Société* d'agriculture de Seine-et-Oise, dont il était membre, un excellent *Mémoire sur la conservation des grains*.

WYCHERLEY (Guillaume), poète anglais, né en 1640 à Clive, dans la province de Shrewsbury, mort en 1720, à l'âge de 80 ans, passa quelques années en France dans sa première jeunesse. Il y embrassa la religion catholique ; mais dès qu'il fut de retour à Londres, il redevint protestant ; et dans la suite il quitta derechef l'hérésie pour la catholicité, ou plutôt il n'eut point de religion fixe. Charles II et Jacques II eurent des bontés pour lui ; mais ni les libéralités de ces monarques, ni son mariage avec la comtesse de Drogheda, ne purent suffire à ses dépenses et à sa vie libertine, dont ses écrits ne se ressentent que trop. On a de lui quatre pièces de théâtre et quelques poésies, Londres, 1728 et 1731, in-12. Ses vers manquent en général de douceur et d'harmonie ; on n'y remarque pas ce tour vif, original et ingénieux, qui caractérise les vrais poètes.

WYELIUS (Alard), licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est principalement à ses soins que l'on doit la *Bibliothèque des Pères*, en 14 vol. in-fol., Cologne, 1618. C'est la collection de Marguerin de la Bigne (*voyez* ce nom), augmentée de plus de cent auteurs, arrangée selon l'ordre chronologique.

WYMPNA. *Voyez* WIMPINA.

WYNANTS (Goswin, comte de), conseiller au souverain conseil de Brabant, et ensuite conseiller privé de l'empereur Charles VI, né à Bruxelles, en 1661, mort à Vienne en 1732, à l'âge de 71 ans, est auteur d'un Recueil de jugemens prononcés par le conseil de Brabant, publié sous le titre : *Supremæ cu-*

riæ Brabanicæ Decisiones recentiores, Bruxelles, 1744, in-fol., et en 2 vol. in-8; cet ouvrage est très estimé. Les observations de Winans décèlent autant l'honnête homme et le bon juge, que le jurisconsulte habile et profond.

* WYTTENBACH (Daniel), savant Suisse, naquit à Berne, le 7 août 1746. L'un de ses aïeux était, au commencement du seizième siècle, professeur de théologie à Bâle, et Ulric Zuingle avait été son disciple. Le père de Daniel avait rempli la même chaire à Berne; il donna à son fils une éducation soignée, et l'emmena avec lui à Marbourg, où il était appelé à remplir une chaire de théologie. Le jeune Wyttenbach y fit ses études et alla, en 1768, se perfectionner à l'université de Goëttingue, où il suivit les leçons du célèbre Heyne, qui le mit en correspondance avec Ruhnkenius et Valkenaër (*voyez* ces noms). Ces savans l'attirèrent à Leyde, en 1770, et lui firent avoir, l'année suivante, la chaire de littérature et de philosophie, dans le collége des *remontrans*, à Amsterdam. Peu de temps après, ayant conçu le projet de donner une nouvelle *édition de Plutarque*, il parcourut les manuscrits des bibliothèques de la Hollande, et vint, en 1775, à Paris, pour compulser ceux de la bibliothèque du roi. Capperonnier lui fit un accueil distingué, et d'Alembert, Foucemagne, Villoison et Sainte-Croix le recommandèrent à Béjot, qui lui permit d'examiner les manuscrits de la bibliothèque. Wyttenbach collationna en six mois douze manuscrits de Plutarque, malgré une maladie qu'il essuya et dont il fut guéri par le docteur Lorry. Deux ans après son retour en Hollande, en 1779, il obtint la chaire de philosophie dans l'école publique ou *l'illustre Athenée* d'Amsterdam, et il l'occupa jusqu'en 1785. Il commença ses cours par faire connaître l'histoire de la philosophie, comme étant une partie intéressante de cette science. Le savant Stolpius avait légué un prix sur la question de savoir, *Si la raison suffit pour démontrer l'unité de Dieu*. Wyttenbach concourut, et son discours fut couronné: il y concluait « que des raisonnemens qui, p
» chacun à part, ne seraient pas prou
» bles, suffisent dans leur ensemble pe
» convaincre l'esprit humain qu'il n'y
» qu'un Dieu. » Il concourut aussi, e
1782, pour un autre prix, qu'il obtint
et qui avait cette question pour objet
*Depuis Thalès et Pythagore, quelle
été l'opinion des anciens philosophes s
la vie et l'état des âmes après la mo*
Wyttenbach soutint « que les ancie
» philosophes ont cru que les âmes su
» vivent, mais qu'ils ne s'accordaient n
» sur ces circonstances, ni sur la duré
» de cette vie future. » En 1785, on l
offrit deux chaires, l'une à Amsterdam
dont se démettait Tollius, et l'autre
Leyde, vacante par la mort de Valkenaër,
et qui valait 3000 florins. Wyttenbach
préféra la chaire nouvellement établie
Amsterdam, et qui embrassait presque
toutes les branches d'histoire et de littérature connues sous le titre de: *Litterarum græcarum et latinarum historiæ, tum universæ, tum patriæ, eloquentiæ, poeseos et antiquitatum*. Il demeura à Amsterdam pendant les troubles révolutionnaires de 1794 et 1795; et après la mort de son ami Ruhnkenius, en 1798, il passa à Leyde pour en occuper la chaire de philosophie et d'histoire. Il fut en même temps nommé bibliothécaire, avec un traitement de 5000 florins. Peu de temps après, arriva l'explosion d'un navire chargé de poudre qui renversa plusieurs édifices de Leyde et entre autres la salle où Wyttenbach donnait ses cours. Sa maison ayant été très endommagée, il fut contraint de s'établir à la campagne, d'où il venait à Leyde continuer ses leçons. Il fut nommé membre de l'Institut royal d'Amsterdam, lors de sa création en 1808. Quatre ans après la nouvelle organisation de l'université de Leyde, on réduisit sa chaire à l'enseignement de la littérature grecque et latine. Wyttenbach obtint cependant de donner des leçons particulières d'éloquence et d'histoire, et conserva sa place de bibliothécaire. Il fut à cette époque décoré de l'ordre de la Réunion, et en 1814 il reçut le titre d'associé étranger de l'Institut de

France. En 1815 sa santé parut visiblement altérée; en 1817, et à l'âge de 71 ans, il épousa sa nièce, après avoir vécu jusque alors dans le célibat. Il fut obligé de renoncer, en 1819, à toute sorte de travail littéraire, les imprimeurs ne pouvant plus lire son écriture. Enfin, frappé d'une attaque d'apoplexie, il mourut le 17 janvier 1820, âgé de soixante-quatorze ans. Son corps fut inhumé dans le jardin de sa maison de campagne, voisine de celle que Descartes et Boerhaave avaient habitée. Il y a une *Notice* en latin sur ce savant, intitulée : *Vita Danielis Wyttenbachii, auctore L. L. Mahne*, Gand, 1823, in-8, et l'on peut lire dans le *Journal des savans* de 1823, p. 521-525 un article sur ce savant, par M. Daunou. Wyttenbach a laissé : 1° une *Lettre à David Ruhnken sur quelques passages des OEuvres de Julien, avec des notes sur Eunape et Aristenete*, Goettingue, 1770 ; 2° un discours *De conjunctione philosophiæ cum elegantioribus litteris*, Amsterdam, 1771, in-8 ; 3° un autre discours *De philosophia laudatarum omnium artium socratiarum*, Amsterdam, 1779, in-8. 4° *De vi et efficacia historiæ ad virtutis studium*, 1786 ; 5° *Bibliothèque critique*, douze parties, de 1777 à 1808, 5 vol. in-8. 6° *Vie de Ruhnken*, année 1799, in-8 ; Leipsick, 1801, in-8 ; 7° une belle *édition de Plutarque*, Oxford, de 1795, à 1821, 5 tom. en 8 volumes grand in-4, ou 12 vol. in-8. Les cinq premiers tomes, en six volumes in-4, contiennent ce qui se trouve dans celle de A. Estienne, et de plus, des observations. Au sixième volume, publié en 1810, commencent les notes de Wittenbach ; les autres volumes n'ont point encore paru. 8° *Philomathia*, ou *Recueil de notes* sur le Phédon de Platon, et sur le livre de M. Bake, concernant Posidonius de Rhodes, Amsterdam, 1818. La mort de l'auteur interrompit ce travail. 9° *Choix des meilleurs morceaux des historiens grecs à l'usage des étudians*, et accompagné de notes, Amsterdam, et 1808 ; 10° *Opuscula varii argumenti*, Leyde, apud Ludtweans, 1821, 2 vol. in-8. On y trouve plusieurs de ses *dissertations* déjà indiquées.

X

XACA ou Xacca, philosophe indien, vivait quelques années après Confucius. Il est regardé par les Japonais comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisait de prononcer souvent ces cinq mots : *Nama*, *Mio*, *Foren*, *Qui*, *Quio* ; mais il n'y a pas un seul interprète qui ait pu encore deviner ce galimatias philosophique. Ce peuple, auquel Xaca apprit la métempsycose et la théologie idolâtrique des Chinois, lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une secte de bonzes, dans laquelle Xaca est regardé comme le premier dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie, dit que sa mère étant grosse de lui, crut en songe qu'elle mettait au monde un éléphant blanc par le côté gauche. Cette fable est le motif de la passion extraordinaire qu'ont les rois de Siam, de Tonquin et de la Chine pour les éléphans de ce genre. Les brachmanes disent que ce philosophe a souffert trente mille fois la métempsycose, et que son âme a passé en autant d'animaux de différentes espèces. (Ses disciples ont recueilli le corps de sa doctrine dans le livre appelé *Fohi-Kio*).

XACCA (Erasme), Sicilien, florissait dans le 17e siècle, et a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'était appliqué à la littérature, à la philosophie et à la médecine : tels sont : 1° *Histoire de l'incendie du mont Etna*, en 1669, en italien ; 2° Poème latin didactique des *Fièvres* ; 3° *Brevis expositio in Psalmos et*

in Cantica Canticorum; 4° *La Jérusalem délivrée* du Tasse, en vers latins.

XANTIPPE, femme de Socrate, était d'un caractère emporté. Ce philosophe, avant de la prendre pour sa compagne, n'ignorait pas, dit-on, sa mauvaise humeur. Xénophon lui demandant pourquoi donc il l'avait épousée : « Parce qu'elle » exerce ma patience, répondit Socrate, » et qu'en la souffrant je puis supporter » tout ce qui peut m'arriver de la part des » autres. » Mauvaise réponse et digne de l'inconséquence d'un sage de parade. Le vrai sage attend les évènemens fâcheux et ne les cherche pas ; il s'affermit contre les malheurs par la raison, et non pas par une sottise, telle que celle d'épouser une méchante femme.

XANTIPPE, général lacédémonien, était un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs et par la grandeur de son courage. Il fut envoyé, l'an 1255 avant J. C., par ceux de son pays, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'Attilius Régulus, avaient déjà battu Amilcar et les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, et les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de Régulus, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyèrent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnaissance. Mais par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnèrent au commandant du vaisseau sur lequel il s'était embarqué, de le précipiter dans la mer. Cette trahison acheva de décrier les Carthaginois, dont la mauvaise foi avait déjà passé en proverbe. — Il ne faut pas le confondre avec Xantippe qui fut cause de la condamnation de Miltiade.

* XANTIPPE, fils d'Ariphron, général athénien, rendit d'importans services à la Grèce. De concert avec Léotychides, roi de Sparte, il défit la flotte des Perses à Mycale, ville de la Carie, dans l'Asie mineure, et marcha ensuite en Thessalie contre les Alevades. Il obtint encore d'autres triomphes, et du temps de Pausanias on voyait encore dans la citadelle d'Athènes une statue de Xantippe avec celle de Périclès.

* XANTUS, un des plus anciens historiens de la Grèce, vivait dans le 5e siècle avant J. C., et fut auteur d'une *Histoire de Lydie*, très estimée dans son temps. M. Frédéric Kreutzer, dans les *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, tome 1, a recueilli tous ceux de Xantus. L'abbé Barthélemy, dans son *Anacharsis*, parle avec éloge de cet historien, et cite aussi un poète qui portait le même nom.

* XAUPI (Joseph), docteur en théologie de la maison et société royale de Navarre, naquit à Perpignan le 6 mars 1688. Il était chanoine archidiacre de l'église de Perpignan, et abbé commendataire de Saint-André du Jau, ordre de Cîteaux du même diocèse. Il mourut à Paris doyen de la faculté de théologie, le 7 décembre 1778, âgé de 90 ans. On a de lui : 1° divers *Mémoires* imprimés à Perpignan ; 2° *Mémoires pour le droit de joyeux avénement dans la province de Roussillon, pays réuni à la couronne*; 3° *Dissertation sur l'édifice de l'église de Saint-André de Bordeaux*, 1781, in-8; 4° autre *Dissertation sur le prétendu épiscopat de Gabriel de Grammont, élu évêque de Bordeaux, par le chapitre, en* 1529; 1750, in-4; 5° une *Consultation avec le docteur Billette, en faveur des curés de Cahors, contre le chapitre de l'église cathédrale de cette ville* (*voyez* Ribailler); 6° divers *Discours* ou *Complimens* faits au nom de la faculté de théologie de Paris, dont un en latin, prononcé le 20 juin 1766 à la procession du recteur de l'université; 7° *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan et de Barcelonne, connus sous le nom de citoyens nobles*, 1763, in-12.

XAVIER (Jérôme), jésuite espagnol, parent de saint François-Xavier, et héritier de son zèle pour la conversion des Indiens, exerça les fonctions de missionnaire dans le Mogol pendant 23 ans, et mourut à Goa le 17 juin 1617. Il a publié : 1° *Vie de Jésus-Christ*; 2° *Vie de saint Pierre*. Elles sont en langue persane,

et ont été traduites en latin par Louis de Dieu. L'ouvrage du Père Xavier aurait été plus estimé, s'il n'avait pas puisé dans des source apocryphes pour grossir ces histoires. On a encore de ce missionnaire des *Lettres* touchant la mission dans le royaume du Mogol, insérées à la fin de la traduction de l'Histoire de saint Pierre, Leyde, 1639, in-4.

* XÉNOCLÈS, poète grec, rival d'Euripide, vivait dans la dix-neuvième olympiade, et obtint contre celui-ci le prix de le *Tétralogie*, c'est-à-dire de trois tragédies et du drame appelé *Satire*. Ces tragédies étaient *OEdipe*, *Lycaon*, et les *Bacchantes*. La *Tétralogie* d'Euripide qui céda à celle de Xénoclès, se composait des trois sujets suivans: *Alexandre* ou *Pâris*, *Palamède*, et les *Troyennes*. Dans les *Tétralogies*, les pièces roulaient ordinairement sur des crimes à peu près de même nature: OEdipe avait tué son père, Lycaon mangeait de la chair humaine, et les Bacchantes égorgeaient quelquefois leurs enfans; et les trois tragédies d'Euripide étaient calquées sur trois sujets qui tous avaient rapport à la guerre de Troie. Mais les pièces de son vainqueur ne sont pas parvenues jusqu'à nous, tandis que le temps a respecté une partie des siennes.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, naquit à Chalcédoine. Il se mit de bonne heure sous la discipline de Platon, qui lui donna son amitié et son estime. Il l'accompagna en Sicile, et comme Denys le Tyran menaçait un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperait la tête* : — *Personne*, répondit Xénocrate, *ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne*. Ce philosophe succéda dans l'académie d'Athènes à Speusippe, successeur de Platon, l'an 339 avant J. C. Il exigeait de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant de venir à son école, et renvoya un jeune homme qui ne les savait point, en disant qu'il *n'avait pas la clef de la philosophie*. Ce qui ne pouvait cependant être vrai qu'à l'égard d'une partie de la physique. On prétend que ses leçons arrêtèrent les débauches de Polémon; mais on peut assurer que les froids adages de la philosophie n'ont jamais opéré de conversion foncière et constante dans ce genre, quoiqu'il soit vrai que Polémon afficha depuis une grande austérité de mœurs. Xénocrate mourut vers l'an 314 avant J. C., âgé de 82 ans. Il avait composé, à la prière d'Alexandre, quelques livres qui ont été détruits par le temps. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la mort*, avec Jamblique, Venise, 1497, in-fol. Ce philosophe ne reconnaissait point d'autre divinité que le ciel et les sept planètes. Cicéron (liv. 1, de la nature des dieux) réfute très bien cette doctrine absurde et ridicule. Il était grave, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Grâces. Phryné, courtisane fameuse, ayant parié de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquait d'elle en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit: « Qu'elle » n'avait point perdu, parce qu'elle avait » parié de faire succomber un homme, » et non pas une statue. » Xénocrate, dit-on, se dédommageait de cette abstinence sur des objets moins bruyans; mais le public ne paya pas moins à son refus le tribut d'admiration que sa vanité en attendait. (*Voyez* ZÉNON, COLLIUS, etc.) Une *dissertation sur Xénocrate* a été publiée en 1822 par M. Denys Van Den Vynpersse, Leyde, in-8.)

XÉNOCRATE, médecin, vivait dans le 1er siècle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien qu'il était d'Aphrodisias, en Sicile, et qu'ayant écrit sur les médicamens, il n'avait rempli ses ouvrages que de remèdes la plupart impraticables. Xénocrate avait encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses et superstitieuses, pour faire haïr, pour envoyer des songes, etc. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remèdes parmi tant de mauvais; il avait trouvé une thériaque, et quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui

un petit livre qui porte le nom de Xénocrate, et qui traite *De la nourriture des animaux aquatiques*. Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, dès l'an 1559, in-8, avec les notes de Conrad Gesner.

XÉNOPHANE, philosophe grec, natif de Colophon, disciple d'Archélaüs, était contemporain de Socrate, suivant la plus commune opinion. Il fit plusieurs poèmes sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. La liberté avec laquelle il s'exprimait sur la divinité, l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à Sancle, (aujourd'hui Messine) et à Catane. Il y fonda la secte éléatique qui produisit plusieurs hommes fameux. Il ne pouvait pardonner à Homère et à Hésiode d'avoir parlé des dieux, et ne cessait de les tourner en ridicule (ce qui eût été bon, si, épurant leurs idées, il les avait ramenés à la notion primitive de l'Etre suprême). Quoiqu'il fît tout son possible pour fixer sur lui les yeux et les bienfaits des grands, il fut toujours pauvre et se plaignait lâchement de sa pauvreté. Il dit un jour à Hiéron, roi de Syracuse, qu'*il n'avait pas le moyen d'entretenir deux serviteurs* (comme s'il en fallait tant à un philosophe); ce prince lui répondit : « Tu » devrais donc attaquer moins souvent » Homère, qui, tout mort qu'il est, fait » vivre plus de dix mille hommes. » Les fragmens de ces *Vers* furent imprimés l'an 1573 par Henri Etienne.

XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athènes, fut quelque temps disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Cyrus le Jeune dans son expédition contre son frère Artaxerxès. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des dix mille. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandait pour lors en Asie. Il combattit à côté de ce prince à la bataille de Coronée, et s'y distingua par son courage. Dès que la guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les travaux paisibles de l'esprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J. C. Xénophon avait un fils nommé *Gryllus*, qui, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J. C., eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel (1) à Epaminondas, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il sacrifiait, il ôta la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête. Mais lorsqu'on eut ajouté que ce fils était mort en homme de cœur, il remit aussitôt sa couronne sur sa tête, en disant : « Je savais bien que mon fils était mor- » tel, et sa mort mérite des marques de » joie plutôt que de deuil. » Ses principaux ouvrages sont : 1° La *Cyropédie*. C'est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité, il est digne d'un homme qui était à la fois bon écrivain et homme d'état; et les préceptes qu'il mêle à sa narration peuvent être fort utiles. « Xénophon (dit l'auteur de » la *Décadence des lettres et des mœurs*) » ne fit usage de la philosophie, que pour » inspirer la crainte des dieux, et pour » faire briller davantage l'honneur et la » vertu que son pinceau religieux et pur » sait encore embellir de nouveaux char- » mes. On voit que c'est là son seul but. » Il n'écrit point l'histoire pour s'ériger » en réformateur; il n'affecte point d'y » donner des leçons aux rois, ni des pré- » ceptes au genre humain; c'est plus par » les choses que par le coloris de son » stile qu'il attache : en un mot, fidèle et » sévère observateur des devoirs imposés » à tout historien, il ne cherche pas à » flatter la malignité des lecteurs igno- » rans et superficiels, par un cynisme » révoltant; mais à contenter et à nourrir » les bons esprits, qui préfèrent au clin- » quant du mensonge le solide éclat de la » vérité. » M. Dacier a donné une traduction française de la *Cyropédie*, 2 vol. in-12, Paris, 1777. 2° L'*Histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune* contre son

(1) Ce fait n'est pas constant. Trois villes, Mantinée, Lacédémone et Athènes, se sont disputé ce triste honneur.

frère Artaxerxès, et de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. M. Larcher a traduit cet ouvrage, 2 vol. in-12, Paris, 1778. 3° L'*Histoire grecque*, en 7 livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a aussi été traduite en français par d'Ablancourt. 4° Plusieurs petits traités sur divers objets, recueillis dans l'édition de ses *Œuvres*, Paris, 1625, in-fol.; 5° l'*Eloge d'Agésilas*; 6° l'*Apologie de Socrate*; 7° un dialogue intitulé : *Hiéron* ou *le Tyran*, entre Hiéron et Simonide; 8° un petit *Traité des revenus ou des produits de l'Attique*; 9° un autre de l'*Art de monter et de dresser les chevaux*; 10° un troisième sur la *Manière de les nourrir*; 11° un petit *Traité de la chasse*. (Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, et M. Gail dans le tome 7 de son édition de Xénophon, ont donné la liste des édit. et traductions des *Œuvres* de cet historien. Ces traductions sont accompagnées du texte grec et de la version latine de Leunclavius, et précédées d'une *Vie* et d'un *extrait historique et raisonné des ouvrages de Xénophon*, par M. Fortia.) Scipion l'Africain et Lucullus lisaient sans cesse les écrits de Xénophon; et ce fut dans son Histoire de la *Retraite des dix mille*, que ce dernier apprit le moyen de vaincre Mithridate. Comme César, il fut grand capitaine et grand historien; tous deux se sont exprimés avec autant d'élégance que de pureté, sans art et sans affectation.

XÉNOPHON, écrivain d'Ephèse, vivait, selon quelques-uns, au 4e siècle, en même temps qu'Héliodore, et s'amusait comme lui à écrire des historiettes galantes, ainsi que l'on voit par ses *Ephésiaques*, roman grec qui contient les amours d'Abrocôme et d'Anthia. Ce roman a été imprimé en grec et en latin, Londres, 1726, in-4, et comme les obscénités se propagent, un M. Jourdan en a donné une traduction française en 1748, in-12.

*XENORIUS, c'est le nom d'un philosophe japonais, fils d'un des rois du pays, fondateur d'une secte qui existe encore. Elle admet pour principe l'immortalité de l'âme, des peines pour les méchans, et des récompenses pour les bons. Il est à regretter sans doute que les lumières du christianisme ne soient pas encore parvenues à éclairer une secte fondée sur de si bons principes.

XERCÈS, ou plutôt Xerxès Ier, 5e roi de Perse, et second fils de Darius Hystaspes, succéda à ce prince l'an 485 avant J. C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, né d'Amcasysse, fille d'un seigneur persan, nommé Gobrias, parce que celui-ci avait vu le jour dans le temps que Darius n'était qu'un homme privé, au lieu que Xercès fut mis au monde par Atossa petite-fille de Cyrus, lorsque Darius était roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son père avait faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, et y laissa son frère Achemène pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, et une flotte de 1,000 voiles. Il jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, et fit percer l'isthme du mont Athos. Mais étant arrivé au détroit des Thermopyles, Léonidas, roi de Sparte, avec 300 Lacédémoniens seulement, lui en disputa longtemps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une multitude de Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur Xercès la fameuse bataille navale de Salamine, et cette perte fut suivie de divers naufrages des Perses. Xercès, contraint de se retirer dans ses états, laissa dans la Grèce Mardonius son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avait essuyées dans ces différentes expéditions, il s'abandonna à l'inertie du luxe et de la mollesse. Artaban, Hyrcanien de naissance et capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et ayant gagné son grand chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 465 avant J. C. Xercès n'avait que l'extérieur et l'appareil de la puissance; il manquait de ces qualités personnelles qui rendent les rois vraiment puissans. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il se regardait

comme le souverain de la nature. Il prétendait maîtriser et punir les élémens; mais il vit ses forces et son orgueil se briser contre une poignée d'hommes; suivant la marche ordinaire de la Providence, qui, pour confondre l'orgueil des hommes, détruit les grandes choses par les petites. Quoique égaré par la vanité, le faste et la manie des conquêtes, il avait du sentiment, et son esprit s'ouvrait quelquefois à des réflexions salutaires. Un jour qu'il regardait d'un lieu élevé l'armée immense qu'il avait à ses ordres, il ne put retenir ses larmes. Comme on lui demanda la cause d'une tristesse produite par un aspect qui aurait dû faire naître la satisfaction et l'espérance, il avoua qu'il s'occupait de la mort, qui dans peu d'années aurait moissonné cette multitude innombrable, de manière à n'en pas laisser un seul individu. Saint Jérôme, en étendant cette réflexion sur le monde entier, sur les événemens divers qui l'agitent, le détruisent et le réforment, en fait un tableau vaste et magnifique, plein d'une philosophie sombre et sublime. (*Epist. ad Heliod. Epitaph. Nepotiani.*) Artaxercès Longuemain lui succéda.

XERCÈS II. *Voyez* SOGDIEN.

XIMENÈS (D. Roderic), Navarois, archevêque de Tolède, se rendit en 1247 à Lyon, pour défendre, devant le pape Innocent IX, au concile général, les droits et les priviléges de son Eglise, contre l'archevêque de Compostelle, qui prétendait à la primatie sur les églises d'Espagne, parce que son église croit conserver le corps de saint Jacques, apôtre des Espagnes; mais elle fut adjugée à l'archevêque de Tolède. Il mourut sur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Histoire d'Espagne*, divisée en neuf livres, que nous avons dans le Recueil des Historiens de ce royaume, avec des remarques du Père André Schott. Elle manque d'exactitude et de critique.

XIMENÈS de CISNEROS (François), né à Torrelaguna, dans la vieille Castille, en 1437, d'un simple commis aux décimes, et selon Fléchier à Villaivar, dans le diocèse de Tolède, d'Alphonse de Cisneros Ximenès, procureur de la juridiction de Torrelaguna, fit ses études à Alcala et à Salamanque; de là il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une bulle pour le premier bénéfice qui vaquerait. L'archevêque de Tolède le lui refusa; mais Ximenès s'étant mis en possession du bénéfice, le prélat eut recours à la voie de fait, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uzéda. Un prêtre, qui y était détenu, et qui sans doute voyait quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme, lui prédit qu'il serait un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Siguença, et le cardinal Gonzalez de Mendoza, qui en était évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque temps après chez les cordeliers de Tolède, et fit ses vœux. Ses talens lui procurant une foule de visites, il se retira dans une solitude nommée *Castanel*, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie. Ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la direction et à la chaire. La reine Isabelle, qui l'avait choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolède, en 1495. Ximenès ne l'accepta qu'après un ordre exprès du pape, en 1498. Sa vie ne fut plus, dès ce moment, qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigens; il les écoutait avec bonté, lisait leurs requêtes, et les soulageait avec une charité généreuse. Il visita les églises, les colléges, les hôpitaux, et employa ses revenus à les réparer et à les orner. Il purgea son diocèse des usuriers et des lieux de débauche, cassa les juges qui remplissaient mal leurs charges, et mit en leur place des personnes dont il connaissait l'intégrité et le désintéressement. Il tint un synode à Alcala, et un autre à Talavera, où il fit des réglemens très sages pour le clergé régulier et séculier. Ferdinand et Isabelle lui confierent le soin de réformer les ordres religieux, qui s'éloignaient de l'esprit de leur institut. Les cordeliers eurent recours à toutes sortes

de moyens pour perdre le réformateur : leur général vint de Rome, pour changer à l'égard de Ximenès l'esprit de la reine. Malgré ces traverses, Ximenès acheva la réforme. Après la mort d'Isabelle, en 1504, le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux nommé *alcavole*. Son zèle ne fut pas indifférent sur le sort des mahométans, qu'il fit instruire dans la religion chrétienne; il en baptisa près de 3000 dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'Alcoran. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine, en 1507, sous le titre de *cardinal d'Espagne*. Pour rassurer l'état contre les invasions des barbares qui l'avaient si long-temps désolé, il voulait étendre la domination d'Espagne chez les Maures : il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, conquête qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolède et les emplois qu'il avait à la cour produisaient de grands revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens, leva une armée, nomma général Pierre Navarre, un des plus habiles capitaines de l'Europe, et voulut être présent pour surveiller et encourager une entreprise qui devait procurer tant d'avantages à l'Eglise et à l'état. La flotte composée de 80 vaisseaux sortit de Carthagène le 16 mai, en débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siége étant arrivé, le cardinal monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux et accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui l'avaient suivi. Il y eut un combat. Ximenès, après avoir harangué ses soldats, alla s'enfermer dans une chapelle, où il demeura prosterné, tant que dura la bataille. Le succès de cette journée fut complet. Les Espagnols, après une attaque des plus violentes, enfoncèrent la cavalerie des infidèles, et en firent un horrible carnage. Après cela ils prirent la ville d'assaut; conquête importante et glorieuse, qui, dans ce siècle de faiblesse et d'inconséquence, fut abandonnée aux infidèles sans aucune raison apparente, au milieu de la paix. A son retour d'Afrique, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à 4 lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Ceux qui ont blâmé Ximenès d'avoir conduit cette expédition, n'ont pas réfléchi qu'il ne prit pas les armes; qu'il s'y comporta toujours en évêque, n'y portant que le secours de ses lumières et de ses prières : saint Jean Capistran, saint François Xavier conduisirent également d'heureuses expéditions contre les infidèles, et furent l'âme et le conseil de l'armée chrétienne. Le cardinal, à la vigilance duquel rien n'échappait, prévoyant une stérilité extraordinaire, fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcala et à Torrelaguna, et les fit remplir de blé à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que, pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède et dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré l'espèce de jalousie qu'il avait contre son ministre, le nomma en mourant régent de la Castille, en 1516; et l'archiduc Charles, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, confirma cette nomination. Ximenès pressa la guerre de Navarre; on prétend qu'il ordonna à Villalva, général espagnol, de faire ce que firent depuis les Français dans le Palatinat, de mettre le feu dans ce royaume, en cas de malheur, et d'en faire un vaste désert; mais ce rapport est très suspect, et il est sûr que l'ordre, s'il a été donné, n'a point été exécuté. Les grands d'Espagne, accoutumés à tout oser à raison de leurs richesses, de leurs titres et de leur crédit, traversèrent continuellement ses vues; mais sa fermeté les contint dans le devoir. Il sut, par des dispositions admirables, rendre l'état tranquille au dedans et redoutable au dehors. En donnant des armes aux bourgeois, les faisant exercer, à des temps réglés, dans l'art militaire, il avait à ses ordres une excellente armée de 30 ,000 hommes, composée de braves gens, ayant des mœurs, pleins de courage, animés par le vrai patriotisme et les grands motifs qui font

des guerriers chrétiens. C'est ainsi que sans faire violence à personne, sans enlever à la charrue un seul laboureur, sans donner aucun mécontentement, et tout au contraire à la grande satisfaction du peuple, il créa tout à coup une force militaire, supérieure à toutes celles qui existaient alors en Europe. Exemple dont n'ont pas songé à profiter les monarques qui, dans les 17 et 18e siècles, ont converti la meilleure partie de la population de leurs états en des masses d'armées énormes, qui se consument dans la corruption morale et physique, qui, n'ayant d'autre aiguillon que la solde des esclaves, deviennent les instrumens du caprice et de la violence, ne sont rien à la patrie comme elle n'est rien pour eux, et désolent le pays dont la défense leur est abandonnée. (*Voyez* Frédéric II, roi de Prusse, Louis XV, Marie-Thérèse.) Les mécontens débutèrent en Flandre où était Charles-Quint, par se plaindre du régent. Ximenès, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, et les obtient. Il ne s'en servit que pour le bien public, pour la paix et la sécurité du royaume. En élevant d'un côté l'édifice d'une grande et sage politique, il détruisait tout aussi utilement de l'autre, en abolissant les opérations d'une libéralité dissipatrice et mal entendue. Il retrancha les pensions et les officiers inutiles, retira tout ce qui avait été usurpé ou aliéné du domaine royal, et fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état, et fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travaillait pour la gloire de sa patrie, il fut, dit-on, empoisonné en mangeant un pâté de truites; mais le fait est plus qu'incertain, et ce qu'on a dit des prétendus auteurs l'est encore davantage. A 80 ans on peut mourir sans poison. Ximenès mourut à cet âge, en 1517, avec la réputation du plus grand homme et du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, il le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie que tous les rois qui avaient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite, il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de vingt millions pour les besoins de l'état et du peuple. Personne n'ignore qu'il forma, dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse (Saint-Cyr). Ximenès fonda l'université d'Alcala et fit imprimer dans cette ville la *Bible Polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres. (*Voy.* Jay *et* Walthon.) Elle fut commencée (pour l'impression) en 1514, et achevée en 1517, en 6 vol. in-fol. et en quatre langues. Elle est fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les Juifs le lisent; la Version grecque des Septante; la Version latine de saint Jérôme, que nous appelons *Vulgate;* et la Paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur les cinq livres de Moïse seulement. On y travailla pendant plus de douze ans, car elle fut commencée dès l'an 1502; Ximenès s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin et en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu quatre cents écus, et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. Il fit encore imprimer le *Missel* et le *Bréviaire* mozarabe, dirigé par Ortiz (*voyez* ce nom); et, pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolède, y fonda des chanoines et des clercs, qui célébraient journellement l'office en cette langue. Au même temps que Ximenès écrasait l'orgueil des grands, il savait fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui voulaient qu'on recherchât les auteurs de quelques discours qui avaient été tenus contre lui : « Que lorsqu'on était élevé en dignité, et qu'on n'avait rien à se reprocher, on devait laisser aux inférieurs la misérable consolation de venger leurs chagrins par des paroles. » Quand il avait abattu et

forcé ses ennemis à lui demander grâce, il les recevait avec une générosité héroïque, et adoucissait tant qu'il pouvait les désagrémens de l'humiliation où ils étaient réduits. « Sa sévérité, dit Fléchier, était accompagnée d'une probité constante, égale, incorruptible; » d'un amour tendre pour le peuple, et » de cette qualité si rare, et pourtant si » nécessaire à tous ceux qui gouvernent, » que l'Ecriture appelle la *faim et la* » *soif de la justice.* » (*Voyez* la fin de l'article Le Gendre.) Son zèle pour la foi était aussi vif que ferme, constant et éclairé. Ceux qui lui ont fait un crime de s'être opposé à la réforme de l'inquisition, n'ont sans doute pas comparé les rigueurs de ce tribunal avec les massacres qui, durant deux siècles, ont désolé tous les pays où il n'était point établi. (*Voyez* Isabelle de Castille, Limborch, Nicolas Eymerick, etc.) Gomez de Castro et Antoine Sanderus ont écrit la *Vie* de ce cardinal en latin; Eugène de Robles, Marc de Lisbonne et Antoine d'Uza en espagnol; Barthélemi Cimarelli et Jérôme Garimberti, en italien. Marsollier et Fléchier l'ont donnée en français; l'une et l'autre sont bien écrites, intéressantes, et prouvent combien la politique inspirée par la religion est supérieure aux artifices et aux petitesses de la politique humaine. La dernière est écrite d'une manière plus conséquente, plus ferme et plus digne du grand homme dont elle présente le tableau.

* XIMENÈS (Pierre), jésuite espagnol, né à Tolède, fit ses études à Rome, et y reçut l'ordre de prêtrise. Envoyé par ses supérieurs à Vienne en Autriche, en 1582, il fut chargé d'y enseigner la théologie scolastique et d'y prêcher en italien. Quelques années après, il partit pour Gratz, où l'on venait d'établir une université : il en fut nommé chancelier, et y professa l'Ecriture sainte. Il fut successivement recteur des colléges de Clagenfurth, d'Olmütz, de Prague et de Gratz. Il était habile controversiste, et soutint, dans ces différens endroits, l'intégrité du dogme catholique contre les attaques des hérétiques. A beaucoup de science, il joignait une piété exemplaire. Il mourut à Millestadt dans de grands sentimens de piété, le 29 novembre 1633, à l'âge de 81 ans, dont il en avait passé 59 dans la société. On a de lui : 1° *Oraison funèbre de l'archiduc Charles d'Autriche*, en latin, prononcée à Gratz, en 1590; 2° *Disputatio habita cum Baltazare Fischero, lutherano, in academia Græcensi, anno* 1592; 3° *Compendium seu Breviarium absolutissimum omnium meditationum de præcipuis fidei nostræ mysteriis, vitæ et passionis D. N. Jesu Christi et B. Mariæ, etc., e sex tomis Meditationum P. Ludovici de Ponte, collectum*, Cologne, 1623 et 1729, in-8. Un jésuite en a fait une traduction italienne. — Ximenès (Pierre), qu'il ne faut point confondre avec le précédent, était professeur en théologie à l'université de Salamanque au 15e siècle. Devenu doyen de l'église de Tolède, il fut nommé évêque de Badajoz. Il vivait sous le règne du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, qui lui firent quitter son siége épiscopal de Badajoz pour celui de Coria. Il est auteur de divers ouvrages, parmi lesquels on en cite un qui a pour titre : *Confutatorium errorum contra claves Ecclesiæ*, etc. — Ximenès (Christophe), jésuite espagnol du diocèse de Salamanque, et missionnaire zélé, passa aux Philippines, et y demeura 33 ans, constamment occupé de la conversion des peuples de ces îles, dont il était parvenu à posséder parfaitement la langue. Il y mourut en 1629, âgé de 57 ans. On a de lui divers *Traités sur les mystères de notre foi*, en 7 vol., dans la langue du pays. Il traduisit dans la même langue la Doctrine chrétienne de Robert Bellarmin, Manille, 1590.

* XIMÉNÈS (Léonard), jésuite et célèbre mathématicien, né le 27 octobre 1716 à Trappini, en Sicile, de parens nobles et d'origine espagnole, avait à peine fini son noviciat qu'il enseigna les belles-lettres dans les colléges de Florence et de Sienne. Après avoir étudié la théologie à Rome, il fut appelé à Florence par le marquis Riccardi, pour

montrer les mathématiques au fils de ce seigneur. Le comte de Richecourt, gouverneur de la Toscane, le fit nommer professeur de géographie au collége de Florence, et géographe de l'empereur. Peu de temps après, il obtint la place de mathématicien du grand-duc de Toscane, qui le désigna pour gérer les intérêts de la république de Lucques, menacée par les eaux. Après l'extinction de son ordre, il demeura toujours à Florence, où il jouissait d'une grande réputation, ainsi que dans toute l'Italie. Le Père Ximenès était membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, et fut employé et consulté par différens souverains. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 3 mai 1786. Il écrivit un grand nombres d'ouvrages dont les principaux sont : 1° *Elémens de géométrie*, Venise, 1751; 2° *Dissertatio de maris æstu*, Florence, 1755; 3° *Mémoires sur les causes des eaux de Bologne*, Faenza, 1763 ; 4° *Théorie et pratique de la résistance des solides*, Pise, 1782. (Son *Eloge* a été écrit en italien par D. Brenna et par Palcani.)

* XIMENÈS (Augustin-Louis Texada, marquis de), officier et littérateur français, de la famille du célèbre cardinal Ximenès, naquit à Paris le 28 février 1726. Son aïeul, né en Aragon, servit d'abord dans les armées espagnoles, et vint ensuite s'établir en France, où il obtint un grade distingué dans l'armée du grand Condé. Son fils et son petit-fils suivirent la même carrière. Ce dernier reçut la croix de Malte du grand-maître Ximenès dont il était second neveu : il avait à dix-neuf ans le titre de colonel, et à la bataille de Fontenoy, en 1745, il commandait un escadron, et fut un des braves qui enfoncèrent la redoutable colonne anglaise ; ce fait est constaté par Voltaire dans son poème de la *bataille de Fontenoy*. Le marquis de Ximenès cultiva aussi la littérature; et outre plusieurs pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses* et autres *recueils*, il composa, avant l'âge de vingt ans, sa tragédie d'*Amalasonte*, qui eut douze représentations au Théâtre-Français. Il écrivit deux autres tragédies, *Epicaris* et *don Carlos*, où l'on remarque des vers heureux et des situations dramatiques. En 1816 il eut l'honneur de présenter au roi, qui l'avait décoré de la croix de Saint-Louis, un discours en vers où l'on trouve souvent la verve d'un jeune homme. Il conserva l'habitude pendant un grand nombre d'années d'aller tous les soirs au foyer du Théâtre-Français, dont il avait les entrées comme auteur. Ce vieillard nonagénaire mourut le 1er juin 1817.

XISITHRUS ou Xisuthrus, dont Bérose a fait un roi de Chaldée. Ayant été averti par Saturne d'un déluge qui devait inonder toute la terre, il construisit un grand vaisseau, par le moyen duquel il en fut garanti avec sa famille. Quand il sortit de ce vaisseau, il disparut et fut mis au rang des dieux. C'est l'histoire de Noé, défigurée par les mythologistes, comme presque tous les évènemens des livres saints.

XISTE. *Voyez* Sixte.

XOGUNSAMA Ier, empereur du Japon, usurpa le trône en 1617, sur le jeune prince Fidejory, fils de Taïcosama, et assujettit tous les rois particuliers, qui depuis ce temps ne sont plus que les plus soumis courtisans de l'empereur, qui les change et les dégrade comme il juge à propos. La persécution contre les chrétiens devint plus vive encore qu'elle n'avait été; il en périt une infinité dans tous les genres de tourmens que la barbarie peut imaginer. Tous les historiens, même protestans, ont rendu justice au courage et à la persévérance de ces illustres martyrs, qui, par la vivacité de leur foi, la sainteté de leurs mœurs et leur héroïque fermeté, retracèrent le spectacle des premiers siècles de l'Eglise, et réfutèrent, par une preuve de fait éclatante, les raisonneurs qui ont essayé de faire du christianisme une affaire de climat, d'education ou de préjugés. Ce tyran las, comme Dioclétien, de répandre le sang des chrétiens, abdiqua comme lui, en 1622, et mourut en 1631.

XOGUNSAMA II, succéda en 1622

à son père qui, malgré son abdication, conserva presque toute l'autorité jusqu'à sa mort, arrivée en 1631 (d'où vient que quelques auteurs parlent de trois empereurs de ce nom). Celui-ci changea en 1631 son nom en Toxogunsama, (*To* au commencement du nom est une marque de prééminence). Il ne respecta ni la vie ni les possessions de ses sujets, ni le droit des gens; il fit trancher la tête à quatre ambassadeurs portugais, et ne traita guère mieux les Hollandais qui voulaient s'emparer du commerce des autres nations. Ils furent confinés dans la petite île de Désima, avec défense, sous peine de la vie, d'entrer dans le royaume. L'église du Japon, que les fureurs de son père et de Taïcosama n'avaient pu détruire, fut noyée dans le sang d'une multitude innombrable de martyrs. C'est lui qui a inventé cet effroyable supplice de la fosse, où l'on souffre toutes les douleurs imaginables, et dans lequel néanmoins on ne meurt que d'épuisement. Il mourut sans enfans vers l'an 1650, n'ayant jamais voulu se marier, parce qu'il ne croyait pas qu'il y eût une femme au monde qui fût digne d'être son épouse; mais, en récompense, il s'était abandonné aux débauches les plus monstrueuses et les plus absurdes. Dès la première année de son règne il fut frappé de lèpre, et resta dans cet état hideux jusqu'à sa mort. Aucun missionnaire ne survécut à son règne; et la cérémonie du *Jesumi*, qui consiste à fouler la croix aux pieds, et qui a lieu tous les ans dans les endroits où l'on soupçonne qu'il y a encore des chrétiens, ne donne pas lieu de croire qu'il y en ait beaucoup aujourd'hui, vu surtout l'impossibilité où sont les hommes zélés d'entrer dans ces pays pour les encourager et les instruire. (*Voy.* Sidotti.) Cependant saint François Xavier, qui connaissait à fond cette nation, et qui en cela avait peut-être quelque lumière prophétique, assurait qu'il y aurait toujours des chrétiens au Japon. « Cette terre, dit l'abbé Bérault, cultivée avec tant de soin, si féconde » en vertus éminentes, arrosée de la » sueur de tant d'apôtres et du sang de » tant de martyrs, serait-elle frappée » d'un anathème éternel? Le sang des » martyrs, qui, dans toutes les autres » églises, a été le germe le plus fécond » du christianisme, n'aurait il servi au » Japon qu'à les ruiner sans ressources? » Cette chrétienté si brillante dès sa » naissance, ayant donné à la Jérusalem » céleste, en moins de cent ans, plus » de citoyens que la plupart des autres » églises durant une longue suite de » siècles; présumerons-nous que le nombre des élus, compté pour elle comme » pour chacune des autres, fût rempli » dès lors? A Dieu ne plaise que nous » mettions des bornes à ses miséricordes, ou que nous entreprenions de » sonder les voies de sa justice! O profondeur des conseils et des jugemens » du Très-Haut (*O altitudo divitiarum » sapientiæ et scientiæ Dei*), nous » écrierons-nous, en voyant que la nation la plus propre en apparence au » royaume de Dieu, est retombée dans » les ténèbres, plus difficiles à dissiper » que jamais. » Sans vouloir pénétrer dans les secrets de l'Eternel, on peut croire que Dieu, irrité de ce que, malgré de si grands exemples de courage et de vertu, et les immenses travaux de tant de saints missionnaires, le gros de la nation persistait dans son idolâtrie, sa cruauté, sa brutale luxure, et toutes les abominations, a voulu la punir en retirant les grâces dont elle ne profitait pas, et tourner en châtiment la soustraction de cette même lumière, dont la présence l'irritait. « Si cela n'est pas » arrivé chez les Romains, dit un historien, c'est que leur empire était un » composé de toutes les nations, comprenant tout le monde connu, et qu'il » était dans les desseins et promesses de » Dieu d'établir et de propager la religion chrétienne. » Un philosophe de ce siècle a avancé que puisque les empereurs du Japon ont détruit l'église chrétienne dans leurs îles, les empereurs romains l'auraient détruite dans l'univers s'ils l'avaient efficacement voulu. Il n'était pas nécessaire de chercher un

exemple si éloigné pour faire un mauvais raisonnement. L'Eglise a été successivement détruite dans bien des royaumes de l'Europe, d'Asie et d'Afrique, sans que ceux qui croient qu'elle est l'ouvrage de Dieu, et qui se fient aux divines promesses, aient imaginé qu'elle peut être anéantie.

*XYLANDER (Guillaume Holtzemann, nom qu'il changea en celui de) naquit le 26 décembre 1550, à Augsbourg, de parens fort pauvres, et dut son éducation à la générosité d'un noble de cette ville. Cependant il fut toujours obligé de travailler pour vivre, ainsi qu'il le dit lui-même dans ce distique :

Te, mala paupertas, pulchrisque gravissima coeptis
Conatu indignor non potuisse meo.

Il fit ses études à Tubingue et à Bâle, et fut bientôt appelé à occuper une chaire de langue grecque à Heidelberg, vacante par la mort de Mycillus, mais qu'il ne put conserver long-temps. Etant tombé malade par un excès de travail, il mourut à Heidelberg en 1596, âgé de quarante-quatre ans. On a de lui des *Traductions* en latin de Dion Cassius, de Marc-Aurèle, de Plutarque. Il a aussi traduit en allemand le nouveau Testament, Polybe, les 6 premiers livres de l'Enéide. Le premier président de Thou dit que les ouvrages de Xylander sont inexacts; Huet, dans son traité *De claris interpr.*, t. 2, pag. 71, lui rend plus de justice.

XYPHILIN ou Xiphilin (Jean), de Trébisonde, fut élevé dans un monastère. Sa piété et son savoir lui obtinrent le patriarcat de Constantinople en 1064. Il mourut en 1075, et laissa un neveu qui portait son nom. C'est de ce dernier que nous avons un *Abrégé de l'Histoire* de Dion Cassius, en grec, Paris, 1592, in-fol., traduit en français par le président Cousin. Cet abrégé commence au 34e livre, et au temps de Pompée. Il est assez bien fait; mais le stile manque de pureté et d'élégance. Xyphilin, l'oncle, n'a laissé qu'un *Sermon* dans la *Bibliothèque des Pères*.

Y

YAO, empereur de la Chine, monta, dit-on, sur le trône l'an 2257 avant J. C., et eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur fondateur, et quelques-uns de leurs lettrés conviennent que tout ce qui, dans l'histoire de la Chine, précède ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire; car il n'y a de certain dans l'histoire que ce qui nous est transmis par des écrits et des monumens. Or les écrits et les monumens chinois ne remontent tout au plus qu'à l'an 800, ou même qu'à l'an 434 avant J. C. (*Voyez* Confucius, Fohi, Du Halde, Mailla.) Il paraît du reste qu'avant ce prince, la Chine, ou du moins plusieurs de ses contrées n'étaient pas habitables, à raison des eaux qui étaient restées long-temps dans les vallées, après le déluge. Mong-Tsée, philosophe fameux à la Chine, et qui tient le premier rang après Confucius, dit que *sous Yao, l'empire n'etait pas encore formé, que les eaux du deluge, stagnantes de tous côtés couvraient la surface des terres*, etc. Il décrit ensuite les soins que prit Yao pour faciliter l'écoulement des eaux; puis il ajoute : *Après ces grands ouvrages, toute la Chine put être cultivée et nourrir ses habitans.* Voilà le déluge de Moïse bien clairement énoncé, et la fondation de l'empire chinois postérieure à ce grand évènement. Que penser après cela de l'incroyable audace avec laquelle nos philosophes, sans preuves et sans autorités, nous assurent que l'empire chinois formé long-temps avant le déluge de Moïse, a, depuis l'époque de sa naissance, subsisté toujours sans interruption ?

*YART (Antoine), né à Rouen en 1709, mort en 1791, était curé de Saussay dans

le Vexin, et avait exercé quelque temps les fonctions de censeur royal. Il fut l'un des fondateurs de l'académie de Rouen. On a de lui : *Idée de la poésie anglaise*, 1749 à 1756, 8 vol. in-12; c'est un recueil de *traductions* en prose de différens poèmes anglais, précédés de *discours littéraires*, sur chaque auteur, et accompagnés de *notes*. Il composa aussi plusieurs opuscules dont on trouvera la liste dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, t. 5. Quelques bibliographes le croient auteur des *Mémoires ecclésiastiques et politiques, concernant la translation des fêtes aux dimanches en faveur de la population*, Philadelphie (Rouen,) 1765, in-12.

* YEPES (le Père Diego de), écrivain et religieux espagnol, confesseur de Philippe II, et évêque de Tarragone, naquit à Yepes près de Tolède, en 1529; il entra dès sa première jeunesse dans l'ordre de Saint-Jérôme, fit ses études à Siguença, et fut nommé prieur de son ordre à Jaen, Zamore, Tolède et Grenade. La renommée de son savoir parvint à la connaissance de Philippe II, qui le nomma prieur de l'Escurial et son confesseur. Philippe III le récompensa encore plus dignement, et lui conféra l'évêché de Tarragone, où il mourut le 20 mai 1613, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Histoire particulière de la persécution de l'Angleterre depuis l'an* 1570, Madrid, 1579; 2° *Mémoires sur la mort de Philippe II*, écrits par ordre de son fils Philippe III; 3° *Vie de sainte Thérèse de Jésus*, Madrid, 1587, 2 vol. in-4, etc. traduit en français par le Père Cyprien de la Nativité de la Vierge, Paris, 1643, in-4.

* YEPEZ (dom Antoine de), bénédictin espagnol, et général de la congrégation de Valladolid, florissait à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e. Appelé au gouvernement de différens monastères de sa congrégation en qualité d'abbé *amovible* (les abbés ne sont élus en Espagne que pour trois ans), il y avait montré une grande expérience des affaires. Dom Mabillon rend témoignage à son érudition. Il dut à tant de mérite d'être appelé à la dignité de général de sa congrégation. On a de lui : 1° Des *Chroniques de l'ordre de saint Benoît*, qui vont jusqu'au 12e siècle, 7 vol. in-fol.; elles sont écrites en espagnol. Les 2 premiers volumes parurent à Grache en 1609, le 3e à Pampelune en 1610, le 4e à Valladolid, en 1613, le 5e et le 6e en 1615. Le dernier ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur. Elles furent traduites en latin par dom Thomas Weiss, bénédictin allemand, 2 vol. in-fol., Cologne, 1653 et 1663. (*Voyez* Weiss, dom Thomas.) Dom Matthieu Olivier, de la congrégation de Valladolid, et dom François Valdgrave, bénédictin anglais, en entreprirent une traduction française qu'ils n'achevèrent pas, mais qui parut par les soins de dom Martin Rhételois, supérieur de la congrégation de Vannes, 7 vol. in-fol.; dom Gabriel Bucelin en a donné un abrégé. 2° *Relation d'un voyage littéraire*; 3° un *Catalogue de ceux qui ont écrit en faveur de l'immaculée conception*. Il mourut en 1621.

* YEREGUI (Joseph de), savant ecclésiastique espagnol, naquit à Vergara, province de la Guipuscoa, en 1734, fit ses études avec éclat. Il vint à Paris apprendre la physique et les mathématiques; mais en même temps il se lia avec les philosophes, et de retour en Espagne il ne cacha pas ses nouvelles opinions. Yeregui était ce qu'on appelle un *libre penseur*; cependant, pour obéir à sa famille, il entra dans le sacerdoce. Après avoir été instituteur de plusieurs enfans nobles, le gouvernement le chargea de composer un catéchisme qui pût être proposé à toute l'Espagne. Yeregui, pour s'en occuper, se retira à Cadahalso près de Madrid. En 1785, il revint dans la capitale, où il se proposa de procurer à l'église espagnole les mêmes *libertés* dont jouit l'église gallicane : il manifesta son opinion nouvelle avec si peu de circonspection, que le saint-office l'appela devant son tribunal en 1792, et produisit cent et un griefs contre lui. Yeregui avait un puissant protecteur dans le prince de la Paix, et non seulement il fut renvoyé absous, mais il obtint aussitôt l'emploi de

conseiller de ce même tribunal qui venait de l'accuser. Sur ces entrefaites, parut la *Lettre* contre l'inquisition du fameux abbé Grégoire. Plusieurs membres de ce tribunal, comme Riesco, Blanco, et Villanueva, caché sous le nom d'Astengo, y répondirent. Yeregui alors, pour agir à l'inverse de ses confrères, prit la plume, écrivit une *Apologie* de l'ouvrage de Grégoire, et l'envoya en France pour être publiée. Il fut cependant obligé de quitter la péninsule ; il se retira à Bagnères, et y fit imprimer son *Idea* ou *Essai d'un catéchisme national*, 1803, in-8, qui n'établira pas sa réputation ni comme écrivain, ni comme sage ecclésiastique. Il mourut dans cette ville en 1805, âgé de soixante-onze ans.

* YORK (Henri-Benoît-Marie-Clément cardinal, duc d'). *Voyez* STUART.

YOUNG (Edouard), poète anglais, naquit en 1684, à Up-Ham, dans le comté de Hampt, où son père était recteur. Après avoir étudié en droit, science pour laquelle il avait très peu de goût, il se tourna du côté de la théologie et de la morale, et réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, et ensuite curé de Wettwin, dans le Herfordshire. Sa vie fut fort occupée et assez triste. Il se maria en 1731 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée. Elle avait deux enfans qui moururent, ainsi que leur mère, vers 1741. Un fils unique consola Young de ces pertes ; mais il ne le retira pas de cette profonde tristesse que lui avait causée la mort de sa fille aînée au moment qu'elle allait se marier. Ce sont les accès de cette tristesse qui nous ont valu son beau poème des *Nuits*, traduit en français avec tant de force et d'élégance par M. le Tourneur, Paris, 1769 et 1788, 2 vol. in-8 et in-12, et dont on a quelques imitations en beaux vers français par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On ne saurait trop admirer le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées, et surtout la force irrésistible de raison avec laquelle il établit la grande et consolante vérité de l'immortalité de l'âme, et tire du fond des tombeaux cette lumière pure et vive, qui rend à l'homme consterné l'espérance et la vie. Vainement l'abbé Rémi et M. Clément ont exercé une froide critique sur cet ouvrage justement admiré. Il faut convenir cependant que le faux bel esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent quelquefois les beautés que ce génie sublime a répandues dans ses *Nuits*. On a mis à la tête de la traduction de M. le Tourneur un *Avis* portant « qu'Young » pousse trop loin les conséquences de » l'immortalité de l'âme ; et que quand » l'âme serait mortelle, il y aurait en» core des devoirs à remplir. » Mais le donneur d'*avis* se trompe très fort. Le dogme de l'immortalité tient intimement à celui de l'existence de Dieu, c'est-à-dire, du grand législateur, sans lequel il n'y a ni loi, ni devoir. (*Voyez* EPICURE.) On a de lui d'autres productions poétiques; trois drames, *Busiris*, la *Vengeance*, et les *Frères* (Démétrius et Persée), un traité sur la *composition originale*, des poésies morales, etc., Dublin, 1764, dont M. le Tourneur nous a donné également la traduction (Paris, 1770, 2 vol. in-8 et in-12) sous le titre d'*OEuvres diverses du docteur Young*, qui font la suite de ses *Nuits*; des *Satires*, dont M. Bertin a donné une traduction libre, Paris, 1787, 2 vol. in-12. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytérale de Wettwin, avec la réputation d'un homme de génie, mais dénué de cette fermeté de principes qui fait les âmes fortes et conséquentes. Dans ses Poèmes funèbres, il ne paraît occupé que de l'éternité ; dans sa vie, on voit un homme qui flatte continuellement les grands par les éloges les moins mesurés. Ses haines, comme ses prédilections, étaient sans motif fixe et sans consistance. On sait avec quelle lâcheté il encensa Voltaire ; et c'est le même homme qu'il régala un jour de l'épigramme la plus sanglante. Fâché de l'entendre rabaisser le talent de Milton, et plaisanter sur le *diable*, la *mort* et le *péché*, mis en action dans le *Paradis*

perdu, Young lui adressa sur-le-champ deux vers anglais, dont le sens est : *Tu es si spirituel, si maigre et si laid, qu'on trouve réunis en toi le diable, la mort et le péché.* Voltaire, déconcerté de cette vigoureuse apostrophe, n'eut pas la force de balbutier un mot de réplique.

* YOUNG (Arthur), célèbre agronome anglais, né le 7 septembre 1741 à Bradfieldalh, domaine situé dans le Devonshire, que sa famille possédait depuis environ deux siècles, entreprit d'abord de faire valoir cette propriété qu'il prit à ferme de sa famille ; mais des expériences coûteuses le ruinèrent et l'obligèrent de résilier le bail. Il essaya de faire valoir plusieurs autres fermes, où il obtint peu de succès; enfin la mort de sa mère l'ayant mis en possession du domaine de Bradffeldalh, qui lui donnait une honnête aisance, il exécuta pendant les années 1777, 1778 et 1779, le projet qu'il avait conçu depuis long-temps de voyager, pour examiner l'état de l'agriculture en Angleterre et en Irlande. A son retour il publia le résultat de ses voyages, et le succès en fut si grand qu'il mit l'étude de l'économie rurale à la mode. Pour l'encourager de plus en plus, il commença en 1784 les *Annales d'agriculture*, ouvrage périodique qui paraissait chaque mois. L'auteur y discute les différentes méthodes employées dans l'agriculture, éclaire la pratique par la théorie, expose les observations des cultivateurs instruits, et traite tous les objets qui ont un rapport immédiat avec la prospérité publique. En 1787 et 1789, il vint en France, et publia peu de temps après son *Voyage* en cette contrée, où l'on trouve d'utiles et d'importans détails sur l'état de l'agriculture. Arthur Young approuva d'abord les principes de la révolution française ; mais ensuite il écrivit contre. Le plus connu de ses ouvrages en ce genre a pour titre : l'*Exemple de la France est un avertissement pour la Grande-Bretagne*. Il y soutient que, s'il y a une justice privée, il n'y a point de justice publique en politique ; il nie le droit et la nécessité d'une réforme parlementaire qu'il avait sollicitée autrefois, et conseille au gouvernement de s'y opposer par une force armée permanente. Il est mort vers 1810, laissant un grand nombre d'ouvrages qui attestent la profondeur de ses connaissances et l'étendue de son érudition. Il a contribué à établir en Angleterre un grand nombre de sociétés qui s'occupent de perfectionner les races des bestiaux. Ses ennemis conviennent même que les progrès que l'agriculture a faits dans ces derniers temps en Angleterre sont l'ouvrage de son enthousiasme et de son zèle. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Cours d'agriculture expérimentale, contenant 2000 expériences*, Londres, 1770, 2 vol. in-4 ; 2° le *Guide du fermier*, Londres, 1770, 2 vol. in-8 ; 3° *Lettres d'un fermier au roi d'Angleterre*, 1771, 2 vol. in-8 ; 4° *Voyage de six mois dans le nord de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8; 5° *Voyage de six mois dans l'est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8; 6° *Voyage de six semaines dans le sud et à l'ouest de l'Angleterre et dans le pays de Galles*, 1772, in-8; 7° *Essais sur l'économie rurale*, 2e édition, 1773; 8° *Arithmétique politique*, ou *Observations sur l'état actuel de la Grande Bretagne et sur ses principes politiques à l'égard de l'agriculture*, 1774, in-4. Cet ouvrage a été traduit en français par de Fréville, La Haye, 1775, 2 vol. in-8, ou sous le titre de *Recueil d'ouvrages sur l'économie politique et rurale*, Paris, 1780; 9° *Voyage en Irlande*, ou *Tableau de l'agriculture, des manufactures et du commerce de cette île*, 1782, 2 vol. in-8 : il eut le plus grand succès en Angleterre, et a été traduit en français par Millon, Paris, 1800, 2 vol. in-8 ; 10° *Annales d'agriculture*, Londres, 1784-1800, 32 vol. in-8; 11° *Voyage en France pendant les années* 1787, 1788 et 1789, Londres, 1792, gr. in-4, et Dublin, 1793, 2 vol. in-8. Il a été traduit en français par Soulès, avec des notes par Casaux, 2e édition, Paris, 1794, 3 vol. in-8. 12° *Voyage en Italie*, 1794, in-4. Il a aussi été traduit en français par Soulès, Paris, 1796, in-8; 13° le *Calendrier du fermier*; 14° *Observations sur les landes de l'Angleterre*; 15° *Recherches sur les moyens de tirer*

quelque utilité des landes de l'Angleterre; 16° *Examen de l'état de l'agriculture dans les comtés de Suffolck et de Lincoln*. Une grande partie des ouvrages ci-dessus ont été traduits en français par MM. Lamarre, Benoist et Billecoq, sous le titre de *Cultivateur anglais*, ou *OEuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique* d'Arthur Young, Paris, 1800, 18 vol in-8, fig. Ce recueil a eu peu de succès, quoique tous les ouvrages qu'il renferme soient fort estimés en Angleterre.

* YPSILANTI (Alexandre), prince grec, dont le père s'était retiré en Russie, entra de bonne heure au service de cette puissance, et parvint au grade d'officier général. En 1814, il entra dans une ligue qui avait pour but de régénérer son malheureux pays, et il profita du voisinage d'une armée russe pour commencer le soulèvement de la Moldavie et de la Valachie : il appela en même temps les provinces grecques à l'indépendance par une proclamation, dans laquelle il prenait le titre de régent du gouvernement. Mais la désapprobation du conseil russe en Moldavie atténua les effets de cette proclamation, et après quelques marches et contre-marches la troupe d'Alexandre fut taillée en pièces, et il se retira presque seul sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et renfermé dans la forteresse de Mongatz en Hongrie. Après une détention de deux ans dans cette place, et de quatre ans et demi à Theresienstadt en Bohême, il recouvra sa liberté, sur la demande de la Russie. Il mourut à Vienne le 31 janvier 1828, à l'âge de 35 ans.

* YPSILANTI (le prince Démétrius), frère d'Alexandre, travailla comme lui à la régénération de la Grèce. Il commandait en 1821 un corps de volontaires grecs, avec lequel il prit part aux premiers évènemens qui signalèrent cette guerre. Après avoir resté ensuite dans une sorte d'oubli pendant quelques années, il reparut au printemps de 1825 à la tête de plusieurs milliers d'hommes. Dans le mois de juillet suivant, il s'empara de l'importante place de Tripolitza, occupée par 2000 Turcs qu'il fit passer par représailles au fil de l'épée. Parmi ses autres exploits, nous citerons la prise de la ville de Livadie (17 novembre 1827), et celle de Salone, l'ancienne *Thessalonique*, (28 novembre de la même année). Les services que rendit à son pays le prince Ypsilanti, lui méritèrent l'honneur de faire partie du gouvernement provisoire de la Grèce. Il était encore dans la force de l'âge, lorsqu'il mourut à Nauplie, le 16 août 1832.

YRIARTE (don Jean), né à l'île de Ténériffe en 1702, alla faire ses études à Paris et à Rouen, et les fit avec succès. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne et moderne, il se retira à Madrid, y fut bibliothécaire du roi, membre de l'académie royale de la langue espagnole, et interprète de la première secrétairerie d'état. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Paléographie grecque*, in-4 ; 2° Des *OEuvres diverses*, en espagnol, Madrid, 1774, 2 vol. in-4. On y trouve des Poésies latines qui ne sont pas la partie principale de ce recueil, ni la plus distinguée. 3° Le 1er volume in-fol. du *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale*; 4° *le catalogue des manuscrits arabes de l'Escurial*, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1771, regretté des savans et de ses amis.

* YRIARTE (dom Thomas de), littérateur espagnol, neveu de don Jean Yriarte, naquit en 1740, étudia à Madrid et à Salamanque, et se consacra à la poésie et à la musique. Son mérite l'appela au poste honorable de grand archiviste du conseil suprême, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1793. On a de lui : 1° *la Musique*, poème où il y a d'excellens morceaux, mais où l'auteur a souvent sacrifié la poésie à l'art qu'il décrit, qu'il connaissait profondément; 2° *Fables littéraires*, au nombre de soixante-sept, et dont chacune est composée dans un mètre différent. Plusieurs d'entre elles ont été traduites en français et autres langues, et cet ouvrage classique, où l'on trouve le naturel d'Esope et la naïveté de La Fontaine, établit sa réputation. 3° *El Senorito mimado*, ou *le Jeune homme gâté*, comédie qui eut un succès

prodigieux ; 4° *Dialogues littéraires* ; 5° des *Poésies latines* ; 6° *l'Orphelin de la Chine*, traduite du français de Voltaire ; 7° *le Philosophe marié*, comédie de Destouches, traduite en vers espagnols. Les ouvrages d'Yriarte ont été réunis en 6 vol. in-8, qui ont eu plusieurs éditions.

* YSABEAU (Alexandre-Clément), membre de la Convention nationale, né vers 1750, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se trouvait préfet du collége de Tours, lorsque la révolution éclata ; il en adopta les principes, et devint grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Tours ; ensuite il renonça à la prêtrise, se maria, et fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel, fit souvent des rapports au nom des comités de pétition et de correspondance, et fut envoyé en mission avec Tallien à Bordeaux, où il mit la *terreur à l'ordre du jour*. Plus tard cependant, il fut accusé de modérantisme ; toutefois il sut conserver son crédit, et devint membre du comité de sûreté générale. Réélu au conseil des anciens, il se prononça en faveur de la majorité du directoire, et fut nommé, à sa sortie, substitut du commissaire du directoire près l'administration des postes à Bruxelles. Lors de la restauration de 1814, il occupait un modeste emploi dans cette même administration à Paris ; il en fut renvoyé par le nouveau gouvernement, et mourut dans la même ville pauvre et ignoré en 1823.

* YSEG (Alexandre), ministre protestant, exerça les fonctions pastorales à Grenoble, et professa la théologie à Die, ville du Dauphiné, sous Louis XIV. Il avait imaginé que la réunion des protestans à l'Eglise catholique ne présentait pas autant de difficultés que beaucoup de gens pouvaient le penser. Cette opinion le porta à écrire sur cette matière. Ceux de sa communion crurent voir dans la manière dont il s'exprimait, une propension au catholicisme, et peu d'attachement aux dogmes de la réformation. On craignit qu'il ne propageât ces principes dans l'enseignement dont il était chargé, et il fut privé de sa chaire. Il passa en Piémont, d'où il fut appelé en Angleterre sous le protectorat de Cromwel. Il assista à un synode protestant et revint en Piémont, où il mourut, on ne dit point en quelle année. Il a publié : *Propositions et moyens pour parvenir à la réunion des deux religions en France*, Paris, 1677, in-4.

* YSLA. *Voyez* ISLA.

* YU, monarque de la Chine, qu'on pourrait appeler le père de son peuple. Il commença à régner vers 2217 avant Jésus-Christ. Juste, affable, généreux, son palais était sans cesse ouvert pour tous ses sujets. Afin de se rendre plus accessible, et n'être pas trompé par ses courtisans, il fit suspendre à la porte de son appartement un tambourin, une trompette, et trois tablettes de métaux différens. Chacun, selon la nature de son affaire, frappait sur l'un de ces instrumens, et l'empereur lui accordait aussitôt audience. Ce moyen, quoique un peu singulier, remplissait le but de Yu. Il fut un des souverains de la Chine qui protégea le plus l'agriculture, et composa lui-même un excellent *Traité* sur cet art. Yu mourut dans une extrême vieillesse.

YVAN (Antoine), naquit à Rians, petite ville de Provence, en 1576, d'une famille très obscure. Après avoir fait ses études avec beaucoup de peine, à cause de sa pauvreté, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et alla demeurer à Aix. C'est là qu'il connut Marie-Madelaine de la Trinité. Il fonda avec elle, en 1637, l'ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde, dont il fut le premier directeur et le premier confesseur. Cet homme apostolique joignit aux travaux d'un ministre de l'Evangile les austérités d'un anachorète. Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs par ses sermons, et surtout par ses exemples. Sa modestie était telle, qu'il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice. Ce saint homme mourut à Paris, en 1653. On a de lui : 1° des *Lettres* ; 2° un livre de piété, intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne* ; 3°. quelques autres ouvrages, qui donnent une faible idée de ses talens littéraires. Gilles

Goudon a donné sa *Vie*, Paris, 1662, in-4; le Père Léon, carme, en a publié une autre, 1654. Il en a paru une plus nouvelle et mieux écrite, par l'abbé de Montis, Paris, 1787, in-12.

* YVART (Jean-Auguste-Victor), agronome et vétérinaire célèbre, naquit vers 1760, et fut justement appelé l'*Arthur Young* de la France (*voyez* Young). Pour connaître et comparer les différentes méthodes de culture, il parcourut la France, la Belgique, l'Angleterre, et y fit d'utiles observations. Il était professeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, et devint ensuite membre de l'Institut, où il remplaça Parmentier. Parmi ses ouvrages, on cite : 1° son *Traité des assolemens*, qui concourut pour le prix décennal; c'est un des meilleurs ouvrages d'agriculture pratique; ses autres écrits sont : 2° *Mémoire sur les végétaux qui fournissent des parties utiles à l'art du cordier et du tisserand;* ce mémoire fut couronné en 1788 par la Société d'agriculture de Paris; 3° *Rapport sur les expériences du citoyen* Haudart *relatives à l'économie et à la préparation de la semence*, an 8 (1800), in-8; 4° *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées qui l'avoisinent, et particulièrement avec l'Angleterre*, Paris, 1801, in-8; 5° *Objet d'un intérêt public recommandé à l'attention du gouvernement et de tous les amis d'agriculture, sur la destruction des plantes nuisibles aux récoltes;* ouvrage couronné en 1817, par l'Académie de Liége. Yvart a coopéré à la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture d'Olivier de Sèvres*, au *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, et au *Nouveau Cours complet d'agriculture*. Le tome de ce dernier ouvrage contient presque en entier le Traité d'Yvart, sur les assolemens; il se trouve sous l'article *Succession de culture*, et n'a pas été imprimé ailleurs. Cet agronome est mort en 1828.

YVES ou Yvon (Saint), *Ivo*, naquit à Kermartin, à un quart de lieue de Tréguier, en 1253, d'une famille noble, étudia à Paris en philosophie, en théologie et en droit canon, et alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un pieux et savant religieux, et devint, peu de temps après, official du diocèse de cette ville: Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement, que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son official, et le chargea de la cure de Tresdrets, puis de celle de Lohanec. Saint Yves s'y montra un pasteur zélé et un bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carrière en 1303, à 50 ans, et fut canonisé par Clément VI, en 1347. Les avocats, les procureurs et autres gens de loi, ont pris saint Yves pour patron : « Mais, dit un historien, la ma-
» nière de penser de ce saint était bien
» différente de celle de nos jurisconsultes
» modernes. Son but était d'éclaircir les
» causes obscures, de faire triompher la
» raison et l'équité; les moyens en étaient
» simples et assortis à l'esprit des temps.
» Tout cela est tellement changé en sens
» contraire, que dès le 15e siècle l'il-
» lustre Mathias Corvin fut obligé de
» chasser tous les avocats de la Hongrie,
» pour y conserver les notions et les
» droits de la justice. » (*Voyez* François Ier.)

YVES de Paris, né dans cette ville, y exerça d'abord la fonction d'avocat. Détrompé des vains plaisirs du siècle, il se fit capucin, et se consacra à la conversion des pécheurs et des hérétiques. Après avoir rempli pendant 60 ans cette noble et pénible carrière, il mourut en 1678, à 85 ans. Le Père Yves avait plus de zèle que de lumières. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le stile est fort guindé, et quelques autres productions qui firent du bruit dans le temps : 1° *Heureux succès de la piété, le triomphe de la vie religieuse*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur élève le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. 2° On lui attribue : *Astrologiæ novæ Methodus*, sous le nom d'*Allæus*, Arabe chrétien, Rennes, 1654, in-fol.; 3° *Fatum Universi*, sous le même nom et la même date; 4° enfin une Dissertation sur le li-

vre *du Destin*, 1655, in-fol. Tous ces écrits sont pleins d'idées bizarres et quelquefois extravagantes.

* YVON (L'abbé N.), docteur de Sorbonne, né au commencement du 18e siècle, travailla à l'*Encyclopédie*, et fut soupçonné d'avoir eu part aux thèses de l'abbé de Brienne et de l'abbé de Prades. Le bruit que fit cette dernière l'engagea à faire un voyage en Hollande. Il ne revint à Paris qu'en 1762, et il fixa son séjour aux Eudistes. Il parut avoir abjuré ses erreurs; il écrivit quelques ouvrages en faveur de la religion, qui lui valurent une pension de M. de Beaumont, archevêque de Paris. Elle lui fut ensuite supprimée, parce qu'on trouva qu'il ménageait encore les philosophes; mais l'évêque de Coutance, qui le connaissait et le savait dans le besoin, l'appela dans son diocèse, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut vers 1784. On a de lui : 1° Les articles *Dieu*, *âme* et *athée* qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, et qui excitèrent contre lui les murmures des théologiens. « Pour peu qu'on lise ces articles » avec réflexion, dit l'abbé Sabatier, il » est évident qu'ils tendent à favoriser le » matérialisme, et qu'ils combattent l'existence de Dieu. L'autre, par une ruse » assez commune aux philosophes, s'est » plu à rassembler les objections les plus » fortes, et à accumuler une infinité de » sophismes contre l'immortalité de l'âme » et en faveur de l'athéisme. Il les expose » avec une complaisance marquée; et » après les avoir présentés sous un jour » aussi faux que séduisant, il se contente » de les condamner froidement et en très » peu de mots. » 2° La *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, 1754, in-8; 3° *Quinze lettres à J. J. Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de M. l'archevêque de Paris*, Amsterdam, 1760, in-8; 4° *Accord de la philosophie avec la religion*, 1766, in-12, 1782, in-8, et 1785, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont extrêmement faibles et peu propres à diminuer le nombre des incrédules. On voit que l'auteur veut ménager les philosophes qu'il redoute. En plusieurs endroits il vante leurs lumières, leurs connaissances physiques et morales, leurs talens, leurs découvertes, et lorsqu'il les réfute c'est toujours avec nonchalance qui dépite et indigne les lecteurs les moins zélés pour la cause dont il a entrepris la défense.

Z

ZABARELLA (François), de Zabarellis, plus connu sous le nom de *cardinal de Florence*, étudia à Bologne le droit canonique, qu'il professa à Padoue, sa patrie. Cette ville, assiégée par les Vénitiens en 1406, députa Zabarella au roi de France, pour lui demander du secours; mais il ne put en obtenir. De Padoue il passa à Florence. Jean XXII l'appela à sa cour, lui donna l'archevêché de Florence, l'honora de la pourpre, et l'envoya en 1413 vers l'empereur Sigismond, qui demandait la convocation d'un concile. On convint qu'il se tiendrait à Constance. Le cardinal de Florence signala son zèle et ses lumières dans cette assemblée, et mourut dans le cours du concile en 1417, à 78 ans, un mois et demi avant l'élection de Martin V. L'empereur et tout le concile assistèrent à ses funérailles, et le Pogge prononça son oraison funèbre. On a de Zabarella : 1° des *Commentaires sur les Décrétales* et sur les *Clémentines*, en 6 vol. in-fol.; 2° des *Conseils* en un vol.; 3° des *Harangues* et des *Lettres* en un vol. in-fol.; 4° un traité *De Horis canonicis*; 5° *De Felicitate libri III*; 6° *Variæ legum repetitiones*; 7° *Opuscula de artibus liberalibus*; 8° *De natura rerum diversarum*: 9° *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*; 10° *Historiæ sui tem-*

poris; 11° *Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*; 12° des *notes* sur l'ancien et le nouveau Testament; 13° un *Traité du schisme*, 1565, in-fol. Les protestans ont souvent fait imprimer ce Traité du schisme, parce que Zabarrella y parle avec beaucoup de liberté des papes et de la cour de Rome; et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'*index*. Il attribue tous les maux de l'Eglise de son temps à la cessation des conciles, et ce dernier désordre aux papes; deux assertions qu'il n'est point aisé de bien prouver. — Son neveu Barthélemy ZABARELLA, professa le droit canon à Padoue, fut ensuite archevêque de Florence sous le pape Eugène IV. Il mourut en 1442, à 46 ans, avec une grande réputation de savoir et de piété.

ZABARELLA (Jacques), de la même famille que le précédent, vit le jour à Padoue en 1553, y enseigna la philosophie d'Aristote, et y mourut en 1589, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, qu'on range dans l'ordre suivant : *Logica*, 1597, in-fol.; *de Anima*, 1606, in-fol.; *Physica*, 1601, in-fol. *De Rebus naturalibus*, 1594, in-4. Zabarella soutient dans ces Commentaires, mais plus particulièrement dans un petit traité *De inventione æterni motoris*, qui fait partie de ses *OEuvres*, Francfort, 1618, in-4, que, par les principes d'Aristote, on ne peut pas donner de preuves de l'immortalité de l'âme (*voyez* POMPONACE *et* OBEGIUS). Son esprit était capable de débrouiller les grandes difficultés, et de comprendre les questions les plus obscures; mais il donnait souvent dans le faux, et on ne peut excuser sa passion pour l'astrologie et sa manière de tirer les horoscopes.

ZABATHAI-SCEVI ou SABATEI-SEVI, né à Smyrne en 1626 du courrier juif de la factorerie anglaise, forma le dessein de se faire passer pour le Messie. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les rabins; de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyèrent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs frères. En passant par Gaza, il trouva un Juif nommé *Nathan*, homme de quelque considération, qui en imposa au peuple, et fit connaître Zabathai vrai Messie et roi des Hébreux. On prétend qu'il fit alors dresser deux trônes, un pour lui et l'autre pour son épouse favorite; qu'il prit le nom de roi des rois, et qu'il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman. Le grand-visir Achmet-Cuprogli, craignant que cette folie n'eût des suites, le fit arrêter en 1666 et mettre en prison aux Dardanelles. Le grand-seigneur voulut le voir, et après l'avoir interrogé, il lui dit « qu'il » allait le faire attacher tout nu à un po- » teau pour servir de but à ses plus habi- » les archers; et que si son corps était » impénétrable à leurs flèches, il recon- » naîtrait sa qualité de Messie et embras- » serait le judaïsme. » Zabathai n'osant s'exposer à une pareille épreuve, avoua son imposture et se fit mahométan. Son changement de religion lui procura des honneurs et une pension; mais le sultan ayant appris qu'il ne laissait pas de faire, quoique musulman, des fêtes avec les Juifs, le fit conduire au château de Dulcigno, sur les côtes d'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, à 50 ans. L'auteur du fameux *Dictionnaire philosophique* dit que Zabathai est le dernier faux Messie qui ait paru. Il aurait dû dire que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit; car on vit un autre imposteur de ce genre dans le dernier siècle, et on en a vu même dans celui-ci. Cette longue chaîne d'illusions montre l'évidence des prophéties touchant un Messie attendu par les Juifs, en même temps qu'elle prouve qu'il est bien réellement venu. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossie, écrit en italien : *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme, 1774. (*Voyez* ANDRÉ BARCOCHEBAS.)

* ZABIRA (George), savant grec, né à Scalista en Macédoine (la Roumelié), fut élevé à Thessalonique, d'où il passa en Hongrie en 1764 pour se consacrer au commerce. Ses affaires cependant ne lui firent pas négliger l'étude, et il apprit le latin et les langues vivantes de

l'Europe. Il établit à Colotscha une école pour les Grecs de sa communion, et il en employait les produits à augmenter sa bibliothèque, riche de manuscrits précieux. Il mourut à Szabadzallas, dans la petite Cumanie, le 19 septembre 1804. Il fit imprimer en 1793 l'ouvrage de Cantemir sur les Cantacuzènes, et a laissé des manuscrits importans, parmi lesquels on remarque un *Théâtre hellénique*, qui contient le catalogue et la biographie des écrivains grecs depuis la prise de Constantinople.

ZABULON, 6e fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J. C. Jacob donnant, au lit de la mort, sa dernière bénédiction à ses enfans, dit à Zabulon, qu'*il habiterait sur le bord de la mer et dans le port des vaisseaux, et qu'il s'étendrait jusqu'à Sidon*. La tribu de Zabulon eut en effet son partage dans le pays qui s'étend depuis la mer de Galilée à l'orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'occident.

ZACAGNI (Laurent-Alexandre), critique et littérateur italien, mort à Rome vers 1720, eut un goût décidé pour l'étude ecclésiastique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarrassant des soins du siècle, lui laissaient plus de loisir pour vaquer à l'étude. Il regarda les langues comme un moyen pour réussir, les apprit, et ayant fait connaître son érudition par quelques ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliothèque vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer plusieurs monumens ecclésiastiques, dont il publia le recueil sous ce titre : *Collectanea monumentorum veterum ecclesiæ græcæ et latinæ*, in-4, Rome, 1698.

* ZACCARIA (François-Antoine), savant jésuite du siècle dernier, naquit dans le Milanais en 1712, et entra jeune dans la compagnie de Jésus, que ses talens honorèrent. Il habita successivement Modène, Pistoie et Turin. Dans la première de ces villes, il fut jugé digne de succéder au célèbre Muratori, en qualité de bibliothécaire du duc. Lorsque l'institut qu'il avait embrassé fut attaqué, il composa divers écrits où il en prenait la défense. Après sa suppression, il continua ses doctes occupations sous l'habit d'ecclésiastique séculier. Pie VI qui connaissait son mérite, l'appela à Rome, et le nomma professeur au collége de la Sapience. Ses ouvrages sont extrêmement nombreux. La liste suivante, qui n'en contient qu'une partie, donnera une idée de la nature de ses travaux. On a de lui : 1° la *Suite des évêques de Crémone*, 1749; 2° une édition des *OEuvres* du Père Tamburini, 1755, 3 vol. in-fol., avec des notes et une réfutation de Concina et de Dinelli; 3° un projet d'édition des *OEuvres* de saint Isidore de Séville, en 5 vol. in-fol.; 4° une *Apologie de la théologie de Busembaum*. Du moins on l'attribue au Père Zaccaria, et l'édition qu'il donna bientôt après de cette théologie, fortifie cette opinion. L'Apologie fut condamnée au feu par arrêt du parlement de Paris, du 10 mars 1758. 5° Une édition de la Théologie du Père Busembaum, 1760. On sait que dans cette théologie il se trouve beaucoup de choses répréhensibles; il est à souhaiter que le Père Zaccaria les ait fait disparaître. (*Voyez* BUSEMBAUM.) 6° *Anti-Febronius*, en italien, 1768, 2 vol. in-4, contre le livre de M. Hontheim. 7° *Anti-Febronius vindicatus, seu de suprema potestate romani pontificis adversus Febronium, ejusque vendicem Theodorum a Palude*, Césène, 1771, 4 vol. in-8, et Francfort, 1772, 2 vol. in-8. L'ouvrage de ce Théodore de Palude, ou plutôt de l'écrivain caché sous ce nom, est resté inconnu (1); il a pour titre : *Flores sparsi ad Justini Febronii librum de statu Ecclesiæ adversus P. Antonium Zaccaria societatis Jesu*. 8° *De doctis catholicis viris qui de Justino Febronio, in scriptis suis retractandis ab anno* 1580, *laudabili exemplo præiverunt, liber singularis*, sous le nom supposé de *Theotimus Eupistinus*, Rome, 1791, in-8. Il ne manquait point à cette époque de personnes qui vissent avec joie l'autorité papale, la plus légitime, attaquée : aussi la rétractation de l'auteur du Febronius,

(1) Voy. *Dictionnaire des Anonymes*, tome 3, *Supp.* page 518, n° 12251.

qui eut lieu en 1778 (*voyez* HONTHEIM), trouva-t-elle des improbateurs (1). Zaccaria crut qu'il ne serait pas inutile de prouver, par des exemples imposans, que ce qu'on pouvait faire de plus sage, quand on s'était trompé, était de revenir de son erreur. Néanmoins l'impression de ce livre souffrit quelque difficulté, quoique le cardinal Albani y prît intérêt. L'examen en avait été confié au Père Schiara, dominicain et maître du sacré palais, qui écrivit au cardinal, en 1779, que l'ouvrage contenait des choses fausses, et d'autres hasardées. Cependant la permission fut accordée. 9° *Difensa di tre sommi pontefici, Benedetto XIII, Benedetto XIV, e Clemente XIII, e del concilio romano tenuto nel* 1725, *diretta al P. F. Viatore di Coccaglio, perche si ravvegga*, Ravenne (Venise), 1782, sous le nom supposé de *Pistafilo romano*. Le Père Viatore, savant capucin, mais opposé à la bulle *Unigenitus*, dans un ouvrage où il était question de cette bulle, avait laissé échapper quelques expressions injurieuses, dit-on, pour les trois papes et le concile mentionnés ci-dessus. Dans son ouvrage, le Père Zaccaria prend leur défense, et rappelle le Père Viatore au respect dont il n'aurait pas dû s'écarter. Le Père Viatore répondit à l'ouvrage de Zaccaria. (*Voyez* VIATORE.) On ne parle point ici d'un grand nombre de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur divers sujets, ni des démêlés théologiques ou littéraires, qui s'élevèrent du temps du Père Zaccaria, et dans lesquels il intervint. Pie VI employait souvent sa plume. Ce Père aida Mansi, jésuite, dans son travail de la *Collection des conciles*. On lui attribue un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique du Père Alexandre*, 1776. Pendant qu'il était à Modène, il en rédigeait le journal. Il coopéra avec Cucagni et Marquetti au *Journal ecclésiastique de Rome*, en opposition aux Nouvelles ecclésiastiques de Vienne, aux Annales ecclésiastiques de Florence, et au Journal littéraire de Milan, dans lesquels se trouvaient favorisées les innovations qu'on faisait alors. Peu d'hommes ont été plus féconds et plus laborieux que Zaccaria; peu ont montré plus d'attachement au saint-Siége, et plus de zèle à en défendre les prérogatives. Il mourut en 1786. — ZACCARIA, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, profès de l'abbaye de Saint-Martin de Laon, était né à Goldsborough en Angleterre, et florissait en 1157. Aussi distingué par sa piété que par son savoir, il mérita d'être élevé à l'épiscopat. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Monotessaron, seu Commentarius in concordiam evangelicam Ammonii Alexandrini, libros quatuor complexus*, Cologne, 1535, in-fol. Il a été inséré dans la Bibliothèque des Pères, tom. 19, page 732.

(1) Voy. *Dictionnaire des Anonymes*, tome 3. *Supp.* page 560, à la note du n° 12897.

ZACCHIAS (Paul), médecin du pape Innocent X, mort à Rome, sa patrie, en 1659, à soixante-quinze ans, cultiva les belles-lettres, la poésie, la musique, la peinture et toutes les sciences. La variété de ses connaissances ne nuisit point à son application à la médecine. On a de lui : 1° un livre intitulé : *Quæstiones medico-legales*, dont il y eut plusieurs éditions, entre autres à Lyon, 1726, in-fol.; à Venise, 1737; à Nuremberg, 1726, avec des additions insérées entre des crochets, qui rendent la lecture de cet ouvrage difficile. Trop diffus, il offre beaucoup d'érudition, de jugement et de solidité, et il est nécessaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience. 2° Un Traité en italien, intitulé : *La vie quadragésimale*, Rome, 1673, in-8. Ce livre roule sur les dispenses de l'abstinence du carême. 3° *Trois livres*, en italien, *sur les maladies hypocondriaques*, etc., Venise, 1663, in-4.

* ZACH (N., baron de) savant astronome allemand, né vers 1752, se livra exclusivement à l'étude des sciences. Les progrès qu'il fit dans l'astronomie déterminèrent le duc de Saxe-Gotha à ériger en sa faveur l'observatoire de Séeberg. L'Institut de France l'admit en 1805 au nombre de ses membres correspondans. Le baron de Zach a publié des *Mémoires relatifs à l'astronomie* et des *Ephé-*

mérides astronomiques et géographiques, ouvrages remplis d'observations importantes. Déjà depuis quelques années il habitait Paris pour des motifs de santé, lorsqu'il est mort dans cette ville le 4 septembre 1832, victime du choléra-morbus. Il est frère du feld-maréchal autrichien du même nom.

ZACHARIE, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, succéda à son père l'an 775 avant J. C., après une anarchie de onze ans; mais son règne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses pères, Sellum, fils de Jabès, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple, et prit sa place.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, et de Jocabed, fille de Joram, roi de Juda, succéda à son père dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zèle que cet illustre pontife avait pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme, qui par sa piété et sa fermeté avait contenu Joas dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'esprit divin, voulut s'opposer à ce culte sacrilége; mais le peuple, excité par Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres dans le parvis du temple : *In atrio domus Domini*, comme il est dit au IIe liv. des Paralip., chap. 24; ce qui a fait croire que c'est de lui qu'il est parlé au 23e chap. de saint Matthieu : *Usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidistis inter templum et altare;* mais ce Zacharie était, comme il est dit ici, fils de Barachias, et non de Joïada. (*Voyez l'article suivant.*) — Il ne faut pas le confondre avec ZACHARIE, prophète de Juda, qui fut le guide d'Osias ou Azarias. Pendant la vie de ce prophète, qui mourut quatre ou cinq ans avant ce prince, Osias ne s'écarta point de ses sages conseils.

ZACHARIE, l'un des douze petits prophètes, fils de Barachias et petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même temps qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple, et ce fut la douzième année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 520 avant J. C. On ignore le temps et le lieu de la naissance de Zacharie, ainsi que celui de sa mort; mais il est assez vraisemblable que c'est lui dont J. C. parle au chap. 23 de saint Matthieu; non seulement parce qu'il est fils de Barachias, mais parce qu'il est le dernier des prophètes tués par les Juifs, et que c'est sous ce rapport que le Sauveur paraît avoir voulu le désigner; et il n'importe de dire « qu'il n'a pu être tué » *entre l'autel et le temple*, parce qu'a- » lors le temple était ruiné; » car il y avait six ans qu'on avait commencé à le rebâtir. Quelques-uns pensent que par ces mots : *inter templum et altare*, J. C. a voulu spécifier plus particulièrement le lieu de sa mort, pour le distinguer de Zacharie, fils de Joïada, qui avait été tué aussi dans le parvis. La prophétie de Zacharie est divisée en 14 chapitres, et ce qu'il dit touchant le Messie est si clair, qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophète : *Exulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem : Ecce, Rex tuus veniet tibi, justus et Salvator : ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ*. Quoique plusieurs de ses prophéties soient relatives à l'état des Juifs et aux circonstances du temps où il écrivait, on y trouve, comme dans les autres prophètes, ces grands traits qui forment en quelque sorte le tableau général et permanent des évènemens de ce monde. « L'inépuisable fé- » condité et richesse de l'Ecriture, dit » un philosophe théologue, se fait par- » ticulièrement sentir dans les livres des » prophètes. Dans les passages mêmes » qui semblent être exclusivement rela- » tifs au temps d'alors, on trouve si pré- » cisément la disposition des hommes » présens, leurs châtimens ou leurs ré- » compenses, les mouvemens et le sort » des empires modernes, le jeu et le dé- » jouement de la politique mondaine, » qu'on a quelquefois de la peine à croire » que ce sont des choses écrites depuis » trois mille ans, et qu'on ne peut s'em- » pêcher de s'en assurer par la vérifica- » tion du texte : tant il est vrai que la

» divine sagesse a répandu dans ce pré-
» cieux dépôt de la révélation une lu-
» mière universelle et indéfinissable,
» assortie à tous les évènemens, à toutes
» les situations des peuples et des indi-
» vidus. » (*Voyez* JÉRÉMIE.)

* ZACHARIE, prêtre de la famille d'Abia, était époux de sainte Elisabeth, cousine de la sainte Vierge. Ils n'avaient point eu d'enfans, quoique déjà avancés en âge; mais un jour que Zacharie faisait ses fonctions au temple, un ange lui apparut, et lui annonça qu'il aurait un fils. Comme il faisait difficulté de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité, il allait devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisait de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, et il se servit du prodige qui s'opérait en lui pour chanter le cantique, *Benedictus Dominus Deus Israël*, un des plus beaux de l'Ecriture sainte, tableau touchant des miséricordes divines, de la fidélité de ses promesses, et de la puissante délivrance de ses fidèles serviteurs. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du père de Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie et sur sa mort sont tirées de sources peu pures. Quelques interprètes prétendent que c'est de lui que parle le Sauveur au chap. 23 de saint Matthieu (*voy.* les deux articles précédens); mais comme dans l'Evangile il n'est pas fait mention de la mort du dernier Zacharie, ni du nom de son père, il est impossible de rien décider là-dessus : cependant la plupart des Pères et interprètes grecs penchent vers ce sentiment, parce que le Sauveur semble parler d'un fait récent, ou du moins d'un prophète tué dans les derniers temps; mais on peut satisfaire aussi à cette observation par ce que nous avons dit de Zacharie, l'avant-dernier des douze prophètes, et le dernier peut-être que les Juifs ont massacré.

ZACHARIE (Saint), Grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Grégoire III, en 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique. Il racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands vénitiens voulaient mener en Afrique, pour les vendre aux infidèles, et établit une distribution d'aumônes aux pauvres et aux malades. Son amour pour le clergé et le peuple romain était si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitaient alors l'Italie. Il fit un voyage vers Luitprand, roi des Lombards, et un autre vers Rachis, un de ses successeurs; son éloquence et son courage obtinrent de ces princes tout ce qu'il voulut. Ce pontife mourut le 14 mars 752, et fut pleuré comme un père. Sa clémence était telle, qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avaient le plus persécuté avant son pontificat. Nous avons de lui : 1° des *Epîtres*; 2° quelques *Décrets*; 3° *Traduction* de latin en grec des Dialognes de saint Grégoire, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles. *Voyez* CHILDERIC III, VIRGILE de Saltzbourg.

* ZACHARIE. *Voyez* ZACCARIA.

ZACHARIE DE LISIEUX, capucin, mort en 1661, âgé de 79 ans, est auteur de quelques *traités*, moitié moraux, moitié satiriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étaient familiers. Trois entre autres de ses productions sont fort connues : 1° *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois; 2° *Gyges Gallus*. Dans l'un et l'autre, le Père Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4, avec un autre écrit de lui intitulé : *Somnus Sapientis*. Ils sont estimés pour les vues sages et la bonne latinité de l'auteur. On a encore de lui : *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-2. Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries : il le publia sous le nom de *Louis Fontaines*.

ZACHÉE, prince des publicains, demeurait à Jéricho; il offrit à J.-C. de donner la moitié de son bien aux pauvres, et de rendre le quadruple à ceux à qui il avait fait tort. C'est à quoi les lois romaines condamnaient les publicains convaincus de concussion. Le Sauveur, qui vit dans cette résolution la sincérité de

sa conversion et la droiture de son cœur, le traita avec bonté, et en parla comme d'un homme destiné à participer au bienfait de la rédemption. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur Zachée; on ne sait s'il était juif ou gentil avant sa conversion.

ZACUTUS, dit *Lusitanus*, parce qu'il était de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la religion chrétienne, étudia en médecine, et fut reçu docteur dans l'université de Siguença. En 1625, le roi Philippe IV ayant ordonné de faire sortir tous les Juifs de Portugal, Zacutus, qui avait cependant fait profession à l'extérieur de la religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam, où il se fit circoncire. Il mourut en 1642, à 67 ans. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine, en 2 vol. in-fol., à Lyon, en 1649. Le 1er vol. contient six livres *De medicorum principum historia*. On y trouve du savoir et plusieurs observations curieuses dont les médecins peuvent profiter; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complète : on y a omis plusieurs de ses ouvrages intéressans, imprimés à Amsterdam en 1641 et 1642. Il était arrière-petit-fils d'Abraham Zacut, né à Salamanque, qui se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire et dans l'astronomie, et qui est auteur du livre *juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260, ou 1500 de l'ère vulgaire.

ZAHN (Jean), prémontré, prevôt de la Celle, près de Wurtzbourg, s'occupait d'expériences physiques dans ses loisirs claustraux. On a de lui : 1° *Speculæ notabilium ac mirabilium Scientiarum*, Nuremberg, 1696, 3 vol. in-fol.; 2° *Oculus Teledioptricus*, 1702, in-fol. Quelque versé qu'il fût dans la géométrie et la physique, il rejetait plusieurs opinions dominantes, même le système de Copernic. Il mourut en 1707.

* ZAIONCZEK (Joseph, prince de), général polonais, né à Kaminiek-Podolski, le 1 novembre 1752, fit ses premières campagnes sous Kosciusko dans l'armée nationale de sa patrie. Il battit souvent les Russes, et, quand ceux-ci, commandés par Souvarow, soumirent entièrement la Pologne, Zaionczek quitta sa patrie avec plusieurs de ses compatriotes et prit du service en France. Il fit les campagnes d'Italie en 1796 et 1797, et celle d'Egypte en qualité de général de brigade. De retour en France, il fut élevé au grade de général de division, et lors de l'invasion de la Pologne par Buonaparte, celui-ci le nomma commandant de la *légion du Nord*, dont la plus grande partie était composée de Polonais. Il fut envoyé en 1807 en Italie, d'où il ne revint que cinq ans après, lors de la guerre contre la Russie, où il perdit une jambe et fut fait prisonnier. Lorsque l'empereur Alexandre donna un gouvernement à la Pologne, il nomma Zaionczek ministre de la justice et de l'intérieur, puis vice-roi en 1815, avec le titre de prince. Il reçut un gage de l'estime qu'avait pour lui Alexandre, lorsqu'à l'ouverture de la diète de 1818, ce monarque dit, en s'adressant aux députés du royaume : « Un des plus dignes » vétérans, le général Zaionczek, me » représente parmi vous; blanchi sous » vos drapeaux, associé constamment à » vos succès et à vos revers, il n'a cessé de » donner des preuves de son dévoue- » ment à la patrie; l'expérience a com- » plètement justifié mon choix... » Zaionczek est mort à Varsovie, le 28 juillet 1826, sans laisser de postérité. On l'accuse d'avoir été trop complaisant pour la Russie.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivait l'an 500 avant J. C. Il s'est fait un nom par ses lois, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Une de ses lois condamnait à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après, son fils étant convaincu de ce crime, et le peuple voulant lui faire grâce, Zaleucus s'y opposa. Mais, à la fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour éviter la moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice

fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le règne de ce législateur. Il crut qu'il était si important de conserver les lois une fois établies, qu'il ordonna que « quiconque voudrait y » changer quelque chose, serait obligé, » en proposant sa nouvelle loi, d'avoir » la corde au cou, afin d'être étranglé » sur-le-champ, au cas qu'elle valût » moins que l'autre. » Diodore de Sicile attribue la même chose à Charondas, législateur des Sybarites. Les Turiens, ancien peuple de la Grande-Bretagne, l'ont également établie parmi eux. Et chez les Perses, quand quelqu'un proposait un projet au roi, il se tenait sur un petit lingot d'or qui lui servait de récompense, si son projet était trouvé bon; sinon, il était fouetté publiquement. Il serait à souhaiter que dans un temps où les esprits oisifs et tracassiers ébranlent la législation de tous les peuples, par des réformes et des innovations qui n'annoncent que confusion et desordre, de si vieilles et si sages ordonnances fussent remises dans toute leur vigueur. On sait que les Lacédémoniens étendaient l'horreur de ces changemens jusque sur les règles de musique. *Voyez* THERPANDRE TIMOTHÉE.

ZALUSKI (André-Chrysostôme), naquit en 1650, en Pologne, et parcourut les Pays-Bas, la France et l'Italie; à son retour, il obtint un canonicat à Cracovie, puis l'évêché de Plocsko. Quelque temps après, il fut nommé ambassadeur en Portugal et en Espagne. Après avoir été employé dans plusieurs affaires aussi épineuses qu'embarrassantes, il mourut évêque de Marvie et grand-chancelier de Pologne en 1711, à 61 ans. Ce prélat est principalement célèbre par 3 vol. de *Lettres latines* imprimées depuis 1709 jusqu'à 1711, dans lesquelles on trouve une infinité de faits très intéressans sur l'histoire de Pologne et même sur celle de l'Europe.

* ZAMAGNA (Bernard), jésuite, et helléniste italien, naquit en 1735 à Raguse où il fit ses premières études. Il entra à l'âge de seize ans chez les Pères de la compagnie, devint très savant dans la langue grecque, et professa la rhétorique et la philosophie au collége Romain, à Sienne, et la littérature grecque, à Milan. Après la suppression de son ordre, il se retira dans sa patrie, d'où il fut envoyé, par le Sénat, comme député auprès du pape Pie VI. Il s'était fixé en dernier lieu à Milan, où il est mort le 2 avril 1820, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il a laissé : 1° *Le Navire aérien*; 2° *L'Echo*. Ces deux poèmes sont en vers latins. *Odyssea latinis versibus expressa, a Bernardo Zamagna, Ragusino*, Sienne, 1777, in-fol. et in-8; on joint souvent à cette traduction celle de l'*Iliade* de Raymond Camichio; 4° *Hesiodi Ascræi opera, græce, latinisque versibus expressa atque illustrata, a Bernardo Zamagna, Ragusino*, Parme, Bodoni, 1785, grand in-4; 5° *Theocriti, Moschi et Bionis Idyllia, a Bernardo Zamagna latinis versibus reddita*, Sienne, 1788, in-8; Parme, Bodoni, 1792, 2 vol. grand in-8.

* ZAMBECCARI (François), savant italien, né à Venise d'une famille de Bologne, florissait dans le 15e siècle : il voyagea en Grèce, y demeura 5 ans, et à son retour il expliqua les auteurs grecs et latins à Capo d'Istria, puis à l'académie de Pérouse. Pendant son séjour en Grèce, il recueillit un grand nombre de médailles, d'inscriptions et de manuscrits : ainsi il réunit, dit-on, 1500 épîtres de Libanius, qu'il proposait de traduire et de faire imprimer. Cependant il n'en publia que la *traduction* de 500, à peu près, divisées en trois livres, et sous ce titre : *Libanii, græci declamatoris disertissimi, beati Joannis Chrysostomi præceptoris epistolæ; cum adjectis Joannis Sommerselt argumentis et emendatione et castigatione clarissimis*, 1 vol. in-4. La date et l'indication se trouvent au bas de la dédicace, adressée à Mathias Debricius, vice-chancelier de Pologne, par Sommerselt de Cracovie, le 21 mars 1504. Sommerselt avait donné une édition très fautive d'un exemplaire de Libanius.

ZAMBRI, fils de Salu et chef de la

tribu de Siméon, étant entré, à la vue de tout le monde, dans une tente où était une femme madianite, nommée *Cozbi*, y fut suivi par Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

ZAMBRI, officier du roi Ela, commandait la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvait à Thersa, dans la maison du gouverneur, et s'empara du royaume, l'an 928 avant J. C. Dieu, qui l'avait choisi pour être l'instrument de sa vengeance, se servit de son ministère pour exterminer tout ce qui restait de la famille de ce roi. Zambri ne jouit pas long-temps du fruit de sa révolte et de sa trahison. Sept jours après son usurpation, l'armée d'Israël établit pour roi Amri, et vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, et mourut dans ses iniquités.

* ZAMORA, en latin *Zamorus* (Jean-Marie), savant capucin, naquit en 1579 à Udine, capitale du Frioul. Il embrassa la règle de Saint-François à l'âge de 18 ans. Après avoir reçu la prêtrise, il se livra à la prédication. Les succès qu'il obtint dans cette carrière engagèrent ses supérieurs à l'envoyer avec le titre de *commissaire-général* en Bohême, pour exercer dans ce royaume et dans les principales villes d'Allemagne le ministère de la parole, et combattre dans ses sermons les hérésies qui s'étaient nouvellement introduites dans ces provinces. Après avoir honorablement rempli sa mission, il revint dans sa patrie, où divers emplois lui furent offerts. Il préféra le séjour paisible d'un couvent, où, libre de tout autre soin, il pourrait se livrer à l'étude. Il mourut à Vérone, le 30 août 1649, âgé de 70 ans. Wadding, biographe de l'ordre de Saint-François, dont le livre ne parut qu'en 1650, fait mention du Père Zamora comme d'un homme avec lequel il était lié intimement et qui vivait encore; il lui attribue les ouvrages suivans : 1° *De eminentissima Deiparæ et Virginis perfectione libri tres*, Venise, 1629, in-fol. : traité estimé et utile aux prédicateurs; 2° *Commentaria theologica de Deo trino et uno*, Venise, 1626, in-fol. L'auteur y concilie les sentimens de saint Bonaventure, de saint Thomas et de Scot. — ZAMORA (Laurent de), religieux de l'ordre de Cîteaux, de la congrégation du mont Sion, était né dans le diocèse de Tolède, vers la fin du 16e siècle. On a de lui : 1° *Commentaire sur le Cantique des cantiques*; 2° des Sermons sous le titre de *Monarchia mystica*, 7 vol.

* ZAMORA (Bernard), savant religieux espagnol de l'ordre de Carmel, naquit vers 1720 à Zamora dans le royaume de Léon. Il fut nommé à une chaire de grec à l'université de Salamanque, et mourut dans cette ville, à la suite d'une apoplexie, en novembre 1785. On a de lui : 1° une *Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8; 2° une *Histoire de la religion*; 3° des *Dialogues des morts* sur le modèle de ceux de Lucien; 4° *Traduction* de l'Histoire des séminaires, de l'italien de Jean Giovanni, Salamanque, 1778, in-8.

ZAMORA. *Voyez* ALPHONSE *et* SANCIO.

ZAMOYSKI (Jean), fils de Stanislas, castellan de Chelm, ville de la Russie rouge, homme d'un grand mérite. Zamoyski fut élevé avec soin par son père, envoyé à Paris et ensuite à Padoue. Il y parut avec tant de distinction, qu'il fut nommé recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du *Sénat romain* et du *Sénateur parfait*. De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou, en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa nièce en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, et peu après général de ses armées. Zamoyski remplit ces emplois en grand capitaine et en habile

ministre. Il réprima l'arrogance d'Iwan Basilowitz, czar de Moscovie, délivra la Polésie, la Volésie et la Livonie du joug de ce redoutable voisin, lui fit une rude guerre, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonais voulurent déférer la couronne à Zamoyski; mais il la refusa, et fit élire Sigismond, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de *défenseur de la patrie*, de *protecteur des sciences*, et plus encore *de la religion*, dont il fut le plus ferme appui, en s'opposant de toutes les manières aux nouvelles sectes qui infestaient sa patrie. Il établit plusieurs colléges, y attira par des pensions les plus savans hommes de l'Europe, et fonda lui-même une université dans la ville qu'il fit bâtir et qui porte son nom.

* ZAMPIERI (Le comte Camille), célèbre poète italien, naquit à Imola, d'une noble et illustre famille, le 22 août 1701. Après avoir fait ses études à Bologne, dans le collége des Nobles que les jésuites dirigeaient alors, il se fit inscrire dans le livre des nobles de cette ville, et y devint *quaranta* (sénateur); il fut vingt-quatre fois gonfalonier: il avait été aussi ambassadeur à Rome, lorqu'il mourut le 11 janvier 1784, âgé de 83 ans. Ses ouvrages sont: 1° *Poésies latines et italiennes*, Plaisance, 1755; 2° *Job*, poème en stances de huit vers d'onze syllabes, Bologne, 1763, in-4; 3° *Carminum libri quinque*, Plaisance, 1771; 4° *Tobie*, poème en dix chants, Cagliari, 1778, in-4. C'est une ample paraphrase en vers libres du *livre de Tobie*, ou plutôt un Traité d'éducation, en concurrence avec l'*Emile de J. J. Rousseau*, mais qui est exempt de ces idées abstraites qui fourmillent dans l'ouvrage du philosophe genevois; 5° *OEuvres posthumes*, Cagliari, 1784.

ZAMPIERI, peintre célèbre. *Voyez* DOMINIQUIN.

ZANCHIUS ou ZANCUS (Basile), de Bergame, prit l'habit de chanoine régulier. Ses connaissances dans les humanités, la philosophie et la théologie, lui méritèrent la place de garde dans la bibliothèque du Vatican. Après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome dans de grands sentimens de piété, l'an 1560. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: 1° des poésies latines, qui, sans être d'un mérite distingué, offrent de bons vers, quelques pensées heureuses, et une latinité assez pure. On les trouve dans *Deliciæ poëtarum italorum*; 2° un *Dictionnaire poétique*, en latin; 3° des *Questions* latines sur les livres des Rois et des Paralipomènes, Rome, 1553, in-4.

ZANCHIUS (Jérôme), né en 1516 à Alzano, en Italie, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans, et s'y distingua. Mais Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs du protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confrères. Zambri fut du nombre: il se retira à Strasbourg en 1553, et y enseigna l'Ecriture sainte et la philosophie d'Aristote. Les protestans l'accusèrent d'erreur, et l'obligèrent de quitter Strasbourg en 1563. Il exerça le ministère à Chiavenne, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur et professeur en théologie. Il mourut en cette ville, le 19 novembre 1590. On a de lui un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Paul, Neustadt, 1595, in-fol.; et un ouvrage contre les anti-trinitaires, qu'il composa à la sollicitation de Frédéric III, électeur palatin. Zanchius est auteur d'un grand nombre d'autres livres qui prouvent beaucoup d'érudition. On les a recueillis à Genève, 1613, 8 tom. in-fol. Il n'y parle de l'Eglise romaine que comme de sa mère, prêt à y rentrer lorsqu'elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glissés.

ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), médecin, né à Modène en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie, pour s'instruire de son art. Il se fixa à Venise, et l'y exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses momens de loisir, il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout

ce qui a rapport à l'histoire naturelle, surtout à la botanique, et forma en ce genre une riche collection, dont il publia le catalogue sous ce titre : *Catalogus plantarum terrestrium*, *marinarum*, etc. Venise, 1711. On a encore de lui : 1° *Promptuarium remediorum chimicorum*, 1701, in-8; 2° *De Myriophilto pelagico*; 3° *Lithographia duorum montium Veronensium, vulgo* Monte di Boricolo *et* di Zoppica, 1721; 4° *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8; 5° *Opuscula botanica*, Venise, 1730, in-4; 6° *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Venise*, 1731, in-fol., en italien, avec figures, qui ne sont pas assez exactes. Cette histoire laisse encore beaucoup à désirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils Jean-Jacques, qui a suivi la route que son père lui avait tracée; il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son père, Venise, 1736, in-4.

ZANNONI (Jacques), né à Montecchio, au duché de Reggio, fut un des plus habiles botanistes italiens. Ses talens lui procurèrent l'emploi de directeur du jardin de Bologne. Sa sagacité et ses observations lui firent découvrir que plusieurs plantes, décrites par divers auteurs sous des noms différens, sont les mêmes. Il étudia les anciens et les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, et les accorda sur plusieurs points. Il mourut en 1682, à 67 ans. Le fruit principal de ses recherches est : *Rariorum stirpium historia*, Bologne, in-fol. 1742; Rome, 1745, in-fol. avec figures. C'est Cajetan Monti qui a procuré cette traduction avec beaucoup d'augmentations. L'original avait paru en italien à Bologne en 1675, in-fol.

* ZANNONI (Bernardin), jésuite, né à Reggio dans le Modénois, vers l'an 1550, se dévoua tout entier à la prédication, à l'instruction des fidèles et à la direction des consciences. Il était directeur de la mère Marie-Victoire Strata Fornari, et c'est à son instigation que cette pieuse dame fonda l'institut des Annonciades célestes ou Filles-bleues, approuvé ensuite par Paul V. C'est lui aussi qui rédigea les *règles* de cette congrégation, imprimées à Gênes en 1644, eut la satisfaction de la voir s'étendre en France, en Lorraine, en Allemagne et en Savoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ascétiques, dont une partie a paru sous le nom de *Jérôme Semino*. Les principaux sont : *Santissima Vita e passione di N. S. Gesu Cristo e della sua madre Vergine della Maria*, Gênes, 1610; 2° *Libro della Vita beatissima Maria Vergine e d'altre eroiche sue virtu e titoli*, ib., 1613; 3° Des Traités de l'Eucharistie et de la communion; 4° *Le Rosaire de la sainte Vierge avec des méditations*; 5° Une *Vie de J. C. et de la sainte Vierge*, en vers; 6° Des *Cantiques spirituels*; 7° Les *Constitutions des religieuses annonciades*; 8° Des *Instructions à l'usage de ces filles pour les faire avancer dans la voie de la perfection*. Le Père Bernardin Zannoni mourut à Gênes, le 29 mars 1620, âgé de 70 ans.

* ZANNONI (Pierre-Antoine), jésuite, né à Reggio, le 19 avril 1723, de la famille du précédent, a composé sur les salines de Cervia un joli poème en vers latins; il a pour titre : *De Salinis Cerviensibus carminum libri tres*, *quos amplissimo viro Joanni Baptistæ Donato episcopo Cerviensi*. DDD, etc. Césène, 1786. Ce poème est accompagné d'une *version* en vers italiens où il ne règne pas moins de goût et d'élégance. On doit cette version au seigneur *Adeodato Reffi di Cervia*. L'abbé Pierre Antoine Zannoni mourut le 28 juin 1786.

* ZANNONI ou ZANONI (Antoine), célèbre agronome, naquit à Udine dans le Frioul en 1696. Il exerçait le commerce, et fit prospérer l'agriculture dans son pays; il y propagea les mûriers, et ainsi un commerce abondant de soie. Zannoni devint membre des académies d'économie rurale de Florence, de Rovigo, de Capo d'Istria, etc. Il a laissé : 1° *Lettres diverses sur l'influence de l'agriculture, des arts et du commerce, sur le bonheur des états*, Venise, 1763, 8 vol. in-8; 2° *De la marne et des autres fossiles pour engraisser les terres*, Venise, 1768, in-4; 3° *Histoire de la médecine vétérinaire*,

ibid., 1770, in-8; 4° *De la formation et de l'usage de la tourbe*, 1767, in-4; 5° *De la culture et de l'usage des patates*, 1767, in-8; 6° *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*, 1771, in-8, précédé de l'éloge de l'auteur. Il mourut le 4 décembre 1770.

* ZANNOTTI ou Zanotti (Hercule), savant ecclésiastique, naquit à Paris en 1684. Son père ayant amassé, à l'aide de son talent dans la peinture, une fortune honnête, se retira, cette année même, à Bologne sa patrie, où il mourut en 1695. Hercule embrassa l'état ecclésiastique, devint chantre de la cathédrale de Bologne, et mourut le 13 septembre 1763. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Storia di san Brunone*, etc., Bologne, 1741, in-4 ; 2° *Storia dei santi Procolo Soldato, cavaliere bolognese e protettore della sua patria, e Procolo Siro, vescovo di Terni; ambedue martiri, con note*, Bologne, 1742, in-4; 3° *Vita del B. Nicolo Albergati, monaco del sacro ordine Cartusiano, vescovo di Bologna e cardinale*, ibid., 1757. C'est de lui qu'est le 14e chant du *Bertoldo* en vers toscans, imprimé à Bologne en 1737. Ses autres poésies se trouvent dans les recueils du temps. Il a laissé aussi divers ouvrages manuscrits dont le comte Fantuzzi a donné la liste dans ses *Notizie de gli Scrittori bolognesi*. — Son frère Jean-Pierre Zanotti, né à Paris, en 1674, mort en 1765, était un peintre distingué; il fut secrétaire de l'Académie Clémentine. Il se livra aussi à la poésie avec succès.

* ZANNOTTI ou Zanotti (François-Marie), célèbre mathématicien, orateur et poète, frère des précédens, né à Bologne le 6 janvier 1692, fut nommé, en 1718, professeur de philosophie et de mathématiques à Bologne; il y expliqua les systèmes de Descartes; mais la réputation de Newton le rendit ensuite un des plus zélés sectateurs du philosophe anglais. En 1731, il devint bibliothécaire de l'Institut de Bologne, et président en 1766. Il mourut le 25 décembre 1777. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de métaphysique, de mathématiques, de poésie et sur les beaux-arts.

* ZANNOTTI (Eustache), neveu du précédent, et fils de Jean-Pierre, naquit à Bologne le 27 novembre 1709. Il fut également célèbre comme mathématicien, comme astronome et comme littérateur. A vingt ans, il fut dans la chaire d'astronomie suppléant de l'illustre Eustache Manfredi; après la mort de son oncle, dont il avait été l'élève pour la philosophie et les mathématiques, il devint président de l'Institut de Bologne, où il occupa avec distinction différentes chaires. Son nom se répandit dans toute l'Europe, et il fut membre des académies de Londres, de Berlin, de Cassel, etc. Il mourut le 15 mai 1782, à l'âge de soixante-treize ans. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue les suivans : 1° un excellent *Traité de géométrie*; 2° un autre *Traité de perspective*, 1776, in-4; 3° des *Ephémérides célestes*; 4° des *Observations sur les éclipses et comètes*, etc., etc.

ZAPOL ou Zapolski (Jean), Vaivode de Transylvanie, fut élu roi de Hongrie l'an 1526, après la mort funeste du roi Louis II; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, que d'autres Hongrois proclamèrent roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, et mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux contendans firent entre eux, l'an 1536, un accord qui assura à l'un et à l'autre la possession de ce que les armes leur avaient acquis. Il eut pour principal ministre le fameux Martinusius, auquel il confia en mourant, l'an 1540, la tutelle de son fils Jean-Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Ce prince avait en partage de grands talens pour la guerre, qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer; mais il n'en possédait pas tant pour le bon gouvernement d'un état. Il s'était distingué par la défaite de Mosa (*voyez* ce mot); mais on l'accusa d'être venu

trop tard pour joindre avec ses Transylvains le jeune Louis à Mohacs, dans l'espérance que la perte de la bataille et du roi lui ouvrirait le chemin du trône.

ZARA, roi de l'Ethiopie, et probablement aussi de l'Egypte, est connu par la guerre qu'il fit à Asa, roi de Juda, 741 ans avant J. C. Son armée était composée d'un million d'hommes et de trois mille chariots de guerre (on sait que dans ces temps-là toutes les nations marchaient en corps); ce qui n'empêcha point Asa, quoique avec des forces infiniment moindres, de le défaire entièrement, parce que le Seigneur, comme dit l'Ecriture, commandait pour lui. (II. Paral. 14.)

ZARATE (Augustin de), Espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier-général des Indes. A son retour, il fut employé aux Pays-Bas dans le département de la monnaie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des mémoires pour l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers en 1555, in-8. Cette Histoire a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam et à Paris, en 2 v. in-12, 1700. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur, son ouvrage est utile et infiniment préférable à celui de l'imbécile Garcilasso, et d'autres romanciers de ce genre.

ZARLINO (Joseph), de Chioggia, dans l'état de Venise, s'est rendu célèbre par l'étude de la musurgie ou de la musique. Au jugement du Père Mersenne et d'Albers Bannus, Zarlino est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art; mais ce jugement est exagéré. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 4 vol. in-fol., 1589 et 1602, à Venise, où il mourut en 1599.

ZAZIUS (Ulric), né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'en peu de temps il fut jugé capable d'en donner des leçons en public. Il mourut en 1539 à Fribourg, où il professait; il était âgé de soixante-quatorze ans. On a de lui : 1° *Epitome in usus Feudales*; 2° *Intellectus legum singulares*, et d'autres ouvrages recueillis à Francfort en 1590, en 6 tom. in-fol. Jean-Antoine Rieggerus, jurisconsulte de Fribourg, a publié un recueil de *Lettres* de Zazius avec sa *Vie*, Ulm, 1774, 2 vol. in-8. — Jean-Ulric Zazius, son fils, mort en 1565, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il a laissé quelques ouvrages.

* ZEA (D. Francesco-Antonio) illustre américain, né en 1770 à Médelin dans la nouvelle Grenade (Amérique mérionale), fit ses études à Santa-Fé de Bogota. Il occupa dès l'âge de 16 ans une chaire d'histoire naturelle au collége de cette ville; mais ayant manifesté le désir de voir sa patrie délivrée de la domination de l'Espagne, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid et fut enfermé dans un des forts de Cadix, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans (1799). Envoyé alors en France sous le prétexte d'une mission scientifique, il resta trois ans à Paris. De retour en Espagne il sollicita vainement la permission de retourner en Amerique : on lui donna la place de directeur-adjoint, puis celle de directeur en chef du cabinet botanique de Madrid, avec le titre de professeur des sciences naturelles. Il était encore dans cette position à l'époque de la révolution d'Aranjuez : alors il fut nommé membre de la junte réunie en 1808 à Bayonne, fut chargé de la direction d'une partie du ministère de l'intérieur, et obtint ensuite la préfecture de Malaga qu'il occupa jusqu'au retour des Bourbons en Espagne. Zea se rendit alors en Angleterre, d'où il partit pour l'Amérique. Ayant rejoint le général Bolivar il fut nommé intendant-général de son armée. En 1817, il devint président du congrès tenu à Angostura, et fut chargé ensuite du ministère des finances du gouvernement constitué par cette assemblée. A l'époque de l'organisation de la république de Colombie, il fut nommé vice-président du gouvernement dont Bolivar avait été élu chef suprême. Investi de pouvoirs illimités, Zea fut envoyé en 1820 en Europe pour établir avec plusieurs états des rapports commerciaux et poli-

tiques. Les *radicaux* anglais le reçurent avec enthousiasme. Accueilli peu favorablement en Espagne, il vint à Paris où il demanda, par une *note officielle*, la reconnaissance de la république de Colombie sur les principes établis dans le rapport fait au congrès des États-Unis. Le ministère français, sans répondre à cette note, envoya en Amérique des agens dont la mission était de lui faire connaître l'état des choses. Pendant ce temps-là, Zea contractait avec quelques banquiers de Londres un emprunt de 2,000,000 sterling à 80 pour 100, et déjà les actions avaient augmenté de valeur, lorsque le bruit se répandit que Zea n'avait aucun pouvoir pour contracter cet emprunt. Des discussions très vives eurent lieu à cette occasion. Zea n'en vit point la fin; car il mourut aux eaux de Bath, dans le mois de novembre 1822. Le gouvernement de Colombie a reconnu toutefois, mais plus tard, l'emprunt que Zea n'avait contracté que d'après les pouvoirs que Bolivar lui avait donnés dans le mois de décembre 1819. Zea a composé plusieurs ouvrages : on remarque quelques *Mémoires sur le Kina de la nouvelle Grenade*, et une *Description de la chute du Tequendamor*. Pendant plusieurs années, il avait rédigé le *Mercure d'Espagne* et le *Mercure d'Agriculture du même pays*.

* ZECCHI (Lelio), savant italien, né à Bidiccioli, territoire de Brescia, florissait vers 1590. Il devint chanoine et pénitencier de Brescia. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *De beneficiis et pensionibus*; 2° *Casus episcopo reservati*; 3° *De Instructione clericorum*; 4° *De Munere episcopali*; 5° *De civili et christiana Institutione*; 6° *De principis administratione*; 7° *Responsum casuum conscientiæ*; 8° *Summa theologiæ*; 9° *Tractatus de indulgentiis et jubilæo*; 10° *Tractatus inter militem sacrum*, etc.; 11° *Tractatus de privilegiis ecclesiasticis*; 12° *Tractatus de sacramentis*; 13° *Tractatus de usuris*. Quelques-uns de ses ouvrages sont dédiés à Clément VIII, d'autres à Henri IV ou à des cardinaux. On ne dit point en quelle année Zecchi mourut. Ghilini fait mention de lui dans son *Theatro d'uomini litterati*.

ZEELANDER. *Voyez* HONERT.

ZÉGÉDIN ou SZÉGÉDIN (Etienne de), né en 1505 à Szgédin, ville de la basse Hongrie, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, et y essuya les désagrémens que son fanatisme méritait. Il fut enfin fait prisonnier par les Turcs, qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté en 1563, il alla finir ses jours à Kevin, le 2 mai 1572, à soixante-sept ans. On a de lui : 1° *Speculum Romanorum Pontificum historicum*, 1602, in-8 : ouvrage rempli de fanatisme et de contes absurdes; 2° *Tabulæ Analyticæ in Prophetas, Psalmos et novum Testamentum*, etc, 1592, in-fol.; 3° *Assertio de Trinitate*, 1573, in-8.

ZEGERS (Tacite-Nicolas), récollet, natif de Bruxelles, habile dans la théologie et dans les langues savantes, fut long-temps lecteur de l'Ecriture sainte à Louvain, où il mourut le 35 août 1559. Nous avons de lui : 1° des *Notes* et des *Scholies* sur les endroits les plus difficiles du nouveau Testament, Cologne, 1553, in-12; ouvrage estimé, et qu'on a inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, de même que le suivant; 3° *Epanorthes, castigationes in novum Testamentum*, Cologne, 1555, in-12. Ces corrections sont faites sur d'anciens exemplaires dont il rapporte et discute les diverses leçons; 3° *Concordance du nouveau Testament*, Anvers, 1566; 4° *Novum J. C. Testamentum juxta veterem Ecclesiæ editionem*, Louvain, 1559, rare; édition faite avec beaucoup de soin sur d'anciennes éditions et de vieux manuscrits; elle est accompagnée de notes très courtes, mais judicieuses. Elle s'accorde presque toujours avec celle de Clément VIII, ce qui prouve que Zegers a bien rencontré dans le choix qu'il a fait de diverses leçons.

ZEGERS. *Voyez* SEGHERS.

ZEILLER (Martin), natif de Styrie, d'un père qui avait été ministre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Allema-

gne, et mourut à Ulm en 1661, à soixante-treize ans. Quoiqu'il fût borgne, il composa un très grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la géographie moderne d'Allemagne; ils sont tous en latin, et les principales difficultés y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographie* de Mérian, 31 vol. in-fol. On a encore de lui quelques livres d'histoire, de chronologie, etc., où il a copié Vossius et d'autres auteurs dont il n'a pas corrigé les fautes.

* ZELTNER (Gustave-George), ministre luthérien, naquit en 1672 à Hilpoltstein, petite ville du Haut-Palatinat, du pasteur du lieu. Il fit ses premières études à Nuremberg, et alla continuer à Iéna où il fut reçu bachelier. Il alla ensuite à Kiel, à Hambourg et dans d'autres villes d'Allemagne, toujours dans le dessein de perfectionner ses études. Rappelé dans sa patrie, il fut chargé de l'inspection des jeunes gens que l'état entretenait à l'université d'Altorf. Dans la suite, on l'adjoignit au collége des ministres de Nuremberg, et en cette qualité il eut à gouverner deux églises. En 1706, le sénat le renvoya à Altorf pour y professer la théologie et les langues orientales. Il exerça pendant vingt-quatre ans cet emploi, auquel il réunissait celui de premier pasteur (*antistes*). Ses forces ne pouvant plus suffire à ce double travail, Zeltner se retira dans un village à peu de distance de Nuremberg; et, pour être encore utile, il ne dédaigna pas de devenir le pasteur de cet humble lieu, après avoir occupé les premiers postes hiérarchiques dans sa communion. Il mourut dans sa petite paroisse, à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 2 juillet 1738. On a de lui : 1° des *Remarques* sur la traduction allemande que Luther avait faite de la Bible; 2° *Vies des théologiens d'Altorf* : la sienne y est comprise; 3° *Historia crypto-socinianismi*, ou *Histoire du socinianisme caché*, 2 vol. in-4. Il paraît que cette secte avait eu autrefois des partisans secrets dans le Palatinat. On trouve dans l'ouvrage toutes les lettres du socinien Martin Ruar. (*Voyez* RUAR.) 4° Sept *Dissertations* sur les femmes des Hébreux qui se sont distinguées dans les sciences; 5° *Vies des premiers pasteurs de Nuremberg* (antistites); 6° *Dissertatio theologica de novis bibliorum versionibus germanicis non temere vulgandis*, Altorf, 1707, in-4; 7° *De corruptelis et medelis theologiæ ac metaphysicæ; Dissertatio negemina quarum priori, de consanguinitate theologiæ ac metaphysicæ; posteriori de genuina et spuriis theologiam docendi methodis : accessere schediasma de scriptoribus piorum desideriorum; epitaphium item metaphysicæ, et idæa theologiæ fœderalis, brevi tabella adumbrata*, Nuremberg, 1707, 1 vol. in-4.

* ZELTNER (Jean-Conrad), frère du théologien luthérien précédent, était né le 4 octobre 1687 à Nuremberg. Après la mort de son père, il n'avait que treize ans : son frère l'envoya en 1706 à l'université d'Altorf, où il soutint avec succès trois *thèses*, dont l'une concernant les femmes savantes de la nation juive. En 1711, il alla à Wittemberg, puis en Saxe et dans les villes de l'Allemagne les plus renommées pour la culture des lettres. Il revint à Altorf en 1715; on l'y nomma vicaire de cette ville et pasteur d'Altenthan. Une mort prématurée l'enleva la nuit du 6 au 7 avril 1719, âgé seulement de trente-deux ans. Le plus remarquable de ses ouvrages a pour titre : *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, Nuremberg, 1740, gros vol. in-12; Frédéric Rothschoitz, Silésien, y a joint la *Vie* de l'auteur.

*ZELTNER (Jean), membre du grand conseil de Soleure, et ancien ambassadeur de la confédération Suisse en France, offrit un asile pendant 15 ans à Kosciusko. Les bailliages italiens admirèrent son désintéressement pendant le temps qu'il y exerça des fonctions ordinairement lucratives. Le *Nouvelliste Vaudois* lui a consacré une notice.

ZÉNO (Charles), célèbre vénitien, d'une famille ancienne, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, qu'il quitta

pour porter les armes. Il signala sa valeur dans diverses expéditions : on récompensa ses services par le gouvernement du Milanais. Propre à la guerre de mer comme à celle de terre, il eut plusieurs fois le commandement de la flotte des Vénitiens, et remporta sur les Turcs des avantages considérables. Malgré ses victoires, il fut accusé d'avoir violé les lois de la république, qui défendent à ses sujets de recevoir ni pension, ni gratification d'un prince étranger. On le mit en prison ; mais son innocence et les murmures des principaux citoyens lui firent rendre la liberté deux ans après. Zéno continua de servir sa patrie avec le même zèle. Il sacrifia souvent sa fortune pour payer les soldats et les ramener à leur devoir. Il aurait été élevé à la place de doge, si l'on avait pu le remplacer à la tête des armées. Résolu enfin de consacrer le reste de sa vie au repos, il passa ses derniers jours à Venise, dévoué entièrement à l'étude et à l'exercice des vertus chrétiennes, et mourut en 1418, à quatre-vingt-quatre ans. Léonard Justiniani, orateur de la république, prononça son *Eloge* funèbre, qui a été imprimé à Venise en 1781.

ZENO (Apostolo), né en 1669, descendait d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis longtemps dans l'île de Candie. Il fonda à Venise l'académie *degli Animosi* en 1696, et le *Giornale de' Letterati* en 1710. Il en publia 30 vol., qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il était aussi célèbre par ses poésies dramatiques, il fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, y reçut d'abord le titre de poète, et ensuite celui d'historiographe de la cour impériale. Zéno passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses pièces. Ce n'étaient pas toujours des tragédies profanes ; il publiait de temps en temps des drames ou dialogues sur des sujets sacrés, connus sous le nom d'*Azioni sacre*, ou d'*Oratorio*. Il retourna à Venise en 1729, et fut remplacé à la cour de l'empereur par Métastase ; mais il continua de jouir de ses pensions. Il y passa ses douze dernières années, et y mourut en 1750. On a donné, en 1758, une *Traduction française* des *Œuvres* dramatiques de ce poète, en 2 vol. in-12. Ces deux volumes ne contiennent que huit pièces. Zéno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en 10 vol. in-8, en italien, Venise, 1744. On a encore de Zéno plusieurs écrits sur les antiquités ; des *Dissertations* sur Vossius, 3 vol. in-8 ; des *Lettres*, Venise, 1752 ; des *Dissertations* sur les historiens italiens, 2 vol. in-4, 1752 ; des *Annotations* sur la Bibliothèque d'Eloquence italienne de Fontanini, Venise, 1753, 2 vol. in-4. Son mérite particulier, comme poète, est l'invention, la force et le sentiment ; mais il manque de douceur, d'élégance et de grâce.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre, femme d'Odenat, se disait issue d'un des Ptolémée et de Cléopâtre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, elle prit le nom d'*Auguste*, que son mari avait reçu des empereurs, et régna avec autorité et avec gloire, du vivant de Gallien et de Claude II, son successeur. Elle avait eu grande part aux succès brillans par lesquels Odenat avait humilié l'orgueil de Sapor. Gallien voulut la combattre par son général, Héraclien, qui fut lui-même battu. Sous Claude, elle fit plus : elle profita du repos où il la laissait pour envahir l'Egypte. Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, surtout sa chasteté, et son goût pour les sciences et pour les beaux-arts ; ce qui n'empêcha pas qu'elle n'eût de grands vices, surtout la passion pour le vin, le faste et la cruauté. On assure même qu'elle eut part au meurtre de son mari. (*Voy.* Hérodes, fils aîné d'Odenat.) Le philosophe Longin fut son maître. L'empereur Aurélien ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'était rendue avec la plus grande partie de ses forces. Les deux armées se rencontrèrent ; on combattit avec fureur de part et d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, et fut sur le point de perdre la bataille ; mais la cavalerie des Palmyriens s'étant trop avancée, l'infanterie romaine tomba sur l'in-

fanterie palmyrienne, l'enfonça et remporta la victoire. Zénobie, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, s'alla renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'y assiégea, et elle se défendit avec le courage d'un homme et la fureur d'une femme. Aurélien, commençant à se lasser des fatigues du siége, écrivit à Zénobie pour lui proposer des conditions raisonnables. Cette princesse lui répondit avec fierté : « C'est par la valeur, et non » par une lettre, qu'on contraint un en- » nemi à se rendre. Vous avez été battu » par des voleurs; que ne devez-vous » pas craindre de citoyens qui se défen- » dent? Souvenez-vous que Cléopâtre » aima mieux mourir que d'être vain- » cue. » Aurélien irrité pressa vivement le siége, et Zénobie, craignant de tomber entre ses mains, sortit secrètement de la ville en 273. Aurélien la fit poursuivre, et on l'atteignit comme elle allait passer l'Euphrate. Les soldats demandèrent sa mort; mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. Il lui donna ensuite une terre magnifique auprès de Rome, où elle passa le reste de ses jours. Quelques auteurs, entre autres saint Athanase, ont cru qu'elle avait embrassé la religion des Juifs. (*V.* Paul. de Samosate.) Le Père Jouve a publié en 1758, in-12, une *Histoire* intéressante de cette héroïne.

* ZÉNODORE, fameux sculpteur romain, que l'on croit Gaulois et natif de l'Auvergne, florissait sous les règnes de Tibère et de Néron. Pendant que Vibius était président de l'Aquitaine, Zénodore, se trouvant dans l'Auvergne, imita parfaitement deux vases du sculpteur Calamis; mais il établit encore mieux sa réputation en exécutant dans cette même province une statue colossale de Mercure, qui, selon Pline, surpassait en grandeur tous les colosses de l'antiquité. Néron l'ayant fait venir à Rome, il fit la statue de cet empereur, laquelle avait cent dix pieds de haut. Vespasien en fit ensuite enlever la tête et mettre à sa place celle du soleil ou d'Apollon, environnée de sept rayons : on la voyait dans le quatrième quartier de Rome. Martial dit de ce colosse :

Hic ubi sidereus propior videt astra colossus.

ZÉNON d'Élée, autrement *Vélie*, en Italie, né vers l'an 504 avant J. C., fut disciple de Parménide, et même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentait quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disait des injures; et comme il vit qu'on trouvait étrange son indignation, il répondit : « Si j'étais insensible aux inju- » res, je le serais aussi aux louanges; » regardant comme un vice ce qui, dans des âmes grandes et fortes, n'est que l'effet d'une vertu pure et d'une connaissance profondément sentie des illusions humaines. Il entreprit de se rendre maître du gouvernement, et de se défaire du tyran Nearque; cette conspiration fut découverte. Zénon souffrit les tourmens les plus rigoureux avec fermeté, ou, si l'on veut, avec une espèce de fureur. Il se coupa la langue avec les dents et la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourmens, à révéler ses complices. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir le pour et le contre, et à tromper par des sophismes captieux. On peut douter qu'il ait soutenu qu'*il n'y a rien dans l'univers*, comme quelques auteurs le lui reprochent; quoiqu'il faille convenir, avec Cicéron, qu'il n'y a pas de genre de folie qui n'ait passé par la tête de ces prétendus sages. On appelle, de son nom, *points zénoniques*, les particules de la matière dans leur dernier résultat possible, où Zénon les regardait comme mathématiques et sans étendue, tandis que d'autres regardaient ces points comme physiques et étendus, et que plusieurs physiciens, rejetant les deux opinions, admettaient la matière indivisible à l'infini.

ZÉNON, fondateur de la secte des Stoïciens : nom qui fut donné à cette secte, de celui d'un portique où ce phi-

losophe se plaisait à discourir. Il vit le jour à Citium, dans l'île de Chypre, et fut jeté à Athènes par un naufrage. Après avoir étudié dix ans sous Cratès, et dix autres sous Stilpon, Xénocrate et Polémon, il ouvrit une école qui fut très fréquentée. Zénon ayant fait une chute, se fit mourir lui-même, vers l'an 264 avant J. C. Grand nombre de ses disciples ont suivi cet exemple de se donner la mort. Zénon soutenait cependant « qu'avec la vertu on pouvait être heu- » reux au milieu des tourmens les plus » affreux, et malgré les disgrâces de la » fortune : » maxime qui contraste étrangement avec le suicide. Ce philosophe avait coutume de dire que « si un sage » ne devait pas aimer, comme quelques- » uns le soutiennent, il n'y aurait rien » de plus misérable que les personnes » belles et vertueuses, puisqu'elles ne » seraient aimées que des sots. » C'est ainsi qu'il ménageait un moyen d'apologie aux petites aventures qui ne paraissaient pas bien philosophiques. On sait d'ailleurs que ce héros de la vertu approuvait les dégoûtantes maximes du cynisme. « Les stoïciens, dit le Père Sé- » nault dans son Traité *des Passions*, » après avoir élevé notre nature à un si » haut point de grandeur, sont obligés » de nous réduire à la condition des » bêtes, et de mettre en je ne sais quelle » stupidité le bonheur et le repos de » leur sage. Ce sentiment n'est pas éloi- » gné de ces esprits orgueilleux, qui, » s'étant voulu asseoir sur le trône de » Dieu, demandèrent à J. C. la permis- » sion de se retirer dans le ventre des » pourceaux, et qui, n'ayant pu régner » avec les personnes divines, se conten- » tèrent de vivre avec des bêtes infâmes. » Ainsi nos superbes stoïciens, après » avoir élevé leur sage jusqu'au ciel, et » lui avoir donné des titres que les » mauvais anges ne prétendirent jamais » dans leur rébellion, le ravalent à la » condition des bêtes, et, ne le pouvant » faire insensible, ils tâchent de le ren- » dre stupide. Ils accusent la raison d'être » la cause de nos désordres ; ils se plai- » gnent des avantages que la nature nous » a faits, et voudraient perdre la mé- » moire et la prudence, pour ne prévoir » jamais les maux à venir, et ne songer » jamais aux maux passés. Cette folie est » la peine de leur vanité ; la justice di- » vine a permis que l'esprit, qui avait » été leur idole, devînt leur tourment, » et qu'ils publiassent partout que, ne » pouvant vivre comme des dieux, ils se » résolurent à vivre comme des bêtes : » mais, sans imiter leur désespoir, il ne » faut qu'implorer l'aide du ciel, et, re- » connaissant la faiblesse de la raison, » chercher une autre lumière pour nous » conduire, et emprunter de nouvelles » forces pour vaincre nos passions ; c'est » ce que nous avons appris de la religion » chrétienne. » Zénon comparait ceux qui parlent bien et qui vivent mal, *à la monnaie d'Alexandrie, qui était belle, mais composée de faux métal* : comparaison trop justement applicable à tous ces vieux précepteurs de la vertu. Il faisait consister le souverain bien *à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison* : maxime vague qui n'apprend rien pour la pratique, et que les hommes les plus scélérats n'ont point de peine à ajuster à leur système. C'est ce qui a fait dire à un poète français :

> Si vous voulez que je m'explique
> Sur la sagesse de Zénon,
> Et sur les sages du portique,
> Qui furent d'un si grand renom :
> L'insensibilité stoïque
> Est une vertu chimérique
> Et moins une vertu qu'un nom :
> Dans la société publique,
> Il faut des vertus de pratique,
> Et non des êtres de raison.

Il ne reconnaissait qu'*un Dieu, qui n'était autre chose que l'âme du monde*, qu'il considérait comme *son corps*, et les deux ensemble comme un *animal parfait*. C'est ce tout, ou le monde, qui était le dieu des stoïciens. Il admettait en toutes choses une destinée inévitable. Son valet voulant profiter de cette dernière opinion, et s'écriant, tandis qu'il le battait pour un larcin : *J'étais destiné à dérober.—Oui*, répondit Zénon, *et à être battu*. On trouve en lui, comme dans tous les philosophes profanes dont

nous avons déjà parlé dans ce Dictionnaire, un mélange bizarre et plus odieux que le vice déclaré, c'est celui de la sagesse et de la folie, de la morale et de la licence; cette vanité et cette ostentation qui rendraient la vertu même méprisable, si elle pouvait se trouver sous le simulacre qui l'affiche; cette ambition dévorante qui éclatait dans les uns par des violences, et que la faiblesse cachait dans les autres sous les haillons et la crasse; cette austérité de mœurs dans les leçons et dans le fait des infamies qui outrageaient la nature : à quoi l'on doit ajouter l'oubli et le mépris du vrai Dieu, que ces sages ne pouvaient méconnaître et qu'ils abandonnèrent pour adorer les pierres et les brutes, pour professer le scepticisme et l'athéisme. Enfin l'on peut dire de tous ces hommes bruyans, de ces héros que l'antique philosophie ou politique nous donne pour des objets d'admiration, ce que le plus beau génie de Rome nous dit des illustres scélérats :

Hic petit excidiis urbem miserosque penates.
Ut gemma bibat et serrano dormiat ostro.
Condit opes alius defossoque incubat auro.
2. Geoge.

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ vetitosque hymenæos
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.
7. Æneid.

(*Voyez* Collius, Lucien, Rousseau Jean-Jacques, Platon, Socrate, Solon, Vespasien, etc.)

ZÉNON, dit l'*Isaurien*, empereur, épousa, en 458, Ariadne, fille de Léon Ier, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré Auguste. Le bruit courut que Zénon, désirant régner seul, avait employé le poison pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes de voluptés. Sa vie déréglée le rendit si odieux, que Vérine, sa belle-mère, et Basilisque, frère de Vérine, travaillèrent à le détrôner. Zénon fut chassé en 475 par Basilisque, qui, s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même l'année suivante par celui qu'il avait supplanté. Cet empereur ainsi rétabli n'en fut pas plus sage. Il devint le persécuteur des catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit sous le nom d'*henotique*, qui ne contenait rien de contraire à la doctrine orthodoxe sur l'incarnation; mais on n'y faisait aucune mention du concile de Chalcédoine. Il employa toute son autorité pour faire recevoir son édit, et maltraita tous ceux qui se montraient attachés à ce concile, lequel était la dernière règle de la foi catholique. Sa vie dissolue le jeta dans des dépenses excessives, qui dépassaient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Il établit le tribut nommé *chrysarhyrum*, qui s'étendait sur toutes les personnes de l'empire, de tout âge et de toute condition. Il en mit un autre sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens et le fumier même. Par un abus encore plus criant, il réduisit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des hommes intéressés et injustes, qui cherchaient à se dédommager du prix de leurs charges sur les opprimés et vendaient la faveur de leurs jugemens à celui qui la payait le plus cher. Zénon mourut en 491, à 65 ans, après en avoir régné dix-sept et trois mois. Les auteurs ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les uns disent qu'il mourut d'une dyssenterie; le récit des autres est plus tragique et moins vraisemblable; ils disent que la nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente qu'on le crut mort; qu'Ariadne, sa femme, le fit porter promptement et sans pompe à la sépulture des empereurs, où le tombeau fut fermé d'une grosse pierre; et que le tombeau ayant été ouvert après plusieurs jours, on trouva que ce misérable prince était mort dans un excès de rage. Athanase Ier lui succéda.

ZÉNONIDE, femme de l'empereur Basilisque, était, dit-on, d'une beauté éclatante, mais c'était où se réduisait tout son mérite. Elle favorisa l'eutychianisme, et aux erreurs elle joignit les

vices. Ses liaisons avec Hermate, neveu de son époux, furent le scandale de Constantinople. Dangereuse dans ses amours, elle était implacable dans ses haines, et elle persécuta les catholiques avec fureur. Comme elle avait été complice des crimes de Basilisque, elle fut enveloppée dans ses malheurs. (*Voyez* BASILISQUE.)

ZEPHIRIN (Saint), pape après Victor Ier, le 8 août 202, gouverna saintement l'Eglise, et mourut de même le 20 décembre 218. Les deux *Epîtres* qu'on lui attribue ont été fabriquées longtemps après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5e persécution, qui fut si cruelle, qu'on crut que l'antechrist était proche. Tertullien, tombé dans l'hérésie des montanistes, n'a pas craint de dire que ce saint pontife avait approuvé leur doctrine; mais on sait que c'est une ruse des hérétiques de vouloir toujours appuyer leurs erreurs du suffrage de quelque pontife romain. Noël Alexandre a solidement refuté Tertullien sur ce point dans son Histoire ecclésiastique, *Sæc.* 3, *Dissert.* 1. Saint Calixte Ier succéda à Zéphirin.

*ZEPPER (Philippe) est auteur d'un ouvrage plein de profondes recherches intitulé : *Les Lois de Moïse comparées avec les romaines*, Hall, 1632, in-8. Ce savant était contemporain de Guillaume Zepper, qui donna *Legum mosaïcarum forensium explicatio*, ouvrage réimprimé en 1614, in-8.

*ZEROLA (Thomas), évêque de Minori (1), ville et siége suffragant d'Amalfi, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, naquit à Benevent en 1448. C'était un prélat savant, et attaché à ses devoirs. Il a publié les ouvrages suivans : 1° *Praxis sacramenti pœnitentiæ*; 2° *De sancto jubilæo ac indulgentiis*; 3° *Commentarium super bullam indictionis ejusdem anni sancti*; 4° *Praxis episcoporum*, 1597, in-4, etc. « Ces ouvrages, dit l'auteur de cet ar» ticle dans un dictionnaire connu (*Dict. univ. de Prudhomme*), se ressentent » de l'ignorance des temps où ils paru» rent. » Jugement sévère et porté peut-être sans les avoir lus. Il mourut en 1603.

ZEUXIS, peintre grec, vers l'an 400 avant J. C., était natif d'Héraclée; mais comme il y avait plusieurs villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il était. Quelques savans conjecturent qu'il était d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. Zeuxis fut disciple d'Apollodore. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendait plus ses ta» bleaux, parce que, disait-il, aucun » prix n'était capable de les payer. » Une telle vanité irrita Apollodore, qui attaqua vivement Zeuxis dans une satire; mais cela ne le corrigea pas. Les anciens ont beaucoup vanté le tableau d'une Hélène que ce peintre fit pour les Agrigentins. Zeuxis ayant représenté des raisins dans une corbeille, les oiseaux venaient becqueter les grappes peintes; ce qui ne prouve cependant pas une merveilleuse ressemblance, comme on l'a vu dans plus d'une occasion. Une autre fois il fit un tableau où un jeune garçon portait un panier aussi rempli de raisin; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis ne put s'empêcher d'avouer qu'il fallait que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartait point les oiseaux. Ce peintre n'était pas sans compétiteurs : Parrhasius l'appela un jour en défi. Zeuxis produisit son tableau aux raisins, qui avait trompé les oiseaux: mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria : *Tirez donc ce rideau*, et ce rideau était le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut : anecdote qui prouve que ce peintre n'avait pas la tête saine. Carlo Datti a donné sa *Vie*, Florence, 1669, in-4, avec celles de quelques autres peintres grecs.

* ZEVECOT ou ZEVECOTIUS (Jacques), jurisconsulte et poète latin, naquit en 1604 à Gand. Il suivit d'abord le barreau, entra ensuite dans la règle de saint

(1) On lit dans le *Dict. univ.* (Prudhomme), au lieu d'évêque de Minori, évêque des *mineurs*; ce qui n'est pas aisé d'entendre. L'auteur de l'article paraît avoir ignoré que Minori fût une ville.

Augustin ; mais il quitta bientôt le cloître, et même, dit-on, le catholicisme, voyagea en Italie, et, à son retour en Flandre, il se maria et obtint une chaire d'histoire et d'éloquence à Harderwick, où il mourut le 17 mars 1642, âgé de 46 ans. 1° Ses *Poésies* latines contiennent trois livres d'*Elégies*, dont plusieurs roulent sur des sujets de piété : elles ont eu différentes éditions. 2° *Maria Græca* et *Rosimundo*, tragédies ; 3° des *Silves* ; 4° des *Epigrammes*. On lui attribue encore les ouvrages suivans : 5° *Esther*, tragi-comédie ; 6° Le *Siége de Leyde*, tragédie en vers flamands ; 7° des *Emblèmes*, dans la même langue ; 8° *Observata politica ad C. Suetonii Julium Cæsarem VII*, Amsterdam, 1630, in-24. C'est un recueil de calomnies contre Philippe IV, roi d'Espagne, et contre la maison d'Autriche. 9° *Observationes maxime politicæ in L. Florum*, qui est une satire comme l'ouvrage précédent. *Voyez* Paquot, *hist. littér. des Pays-Bas*.

* ZIANI (Sébastien), doge de Venise en 1175, succéda à Vital Micheli. Il avait le goût des beaux-arts dans un siècle où ils étaient presque entièrement négligés : ainsi il fit venir deux architectes, l'un de Lombardie, et l'autre de Constantinople. Le premier fit transporter de la Grèce à Venise deux colonnes de marbre d'une hauteur prodigieuse, et les éleva sur la place de Saint-Marc. Le second bâtit l'église de ce nom, où l'on compte plus de 500 colonnes. On voit dans le portique la statue d'un vieillard tenant un doigt sur la bouche, que l'on croit être celle de l'architecte. Les quatre fameux chevaux de métal de Corinthe, qui ornaient autrefois le char de triomphe de Néron à Constantinople, sont placés sur une galerie au dessus du portique. Ces chevaux furent transportés à Paris sous le régime de Buonaparte, et rendus à Venise en 1815. Ziani fut le premier doge qui institua, en 1177, la cérémonie annuelle d'épouser la mer : *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii.* « Mer, nous t'épousons » en signe d'une véritable et perpétuelle » souveraineté. » Le pape Alexandre III bénit en personne ce mariage, et donna au doge un anneau pour le jeter dans la mer. Ce fut sous son administration que la trève de Venise fut conclue entre l'empereur Frédéric Barberousse et la ligue Lombarde (1177.) Il mourut en 1179 et eut pour successeur Orio Mastropetro.

* ZIEGELBAUER (dom Magnoald), bénédictin allemand, né en 1696, dans le marquisat d'Elwangen en Souabe. Il avait fait profession dans la célèbre abbaye de Zuifalten. C'était un savant distingué, d'une érudition profonde et d'une lecture immense. On compte parmi ses ouvrages : 1° *Opus parthenicum de cultu immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ*, Vienne en Autriche, un vol. in-fol ; 2° *Novus rei litterariæ ordinis Sancti-Benedicti conspectus*, premier volume, Ratisbonne, 1740. C'est tout ce que donna de ce grand ouvrage dom Ziegelbauer ; il forme le 4e tome de celui qu'a publié dom Legipont, sous ce titre : *Historia rei litterariæ ordinis Sancti-Benedicti in quatuor partes distributa : opus eruditorum votis diu expetitum, ad perfectam historiæ benedictinæ cognitionem maxime necessarium, et universim omnibus non utile minus quam scitu lectuque jucundum*, à R. P. D. *Magnoaldo Ziegelbaver ejusdem ordinis incœptum equidem, sed recensitum, auctum, jurisque publici factum per reverendum felicis recordationis domnum Oliverium*, Augsbourg et Wurtzbourg, *sumptibus Martini Weith, bibliopolæ*, ann. 1754 ; 3° *Fides benedictina de sanctissimo sacramento, hoc est, Patres, auctores et scriptores ordinis Sancti-Benedicti de sanctissimo altaris sacramento, a sæculo nono ad duodecimum inclusive, quorum scripta et opera in unum corpus, seu bibliothecam collecta ac notis et observationibus illustrata exhibentur* ; 4° Un 7e tome des *Œuvres de Raban-Maur*, contenant différens traités de cet ancien auteur, au nombre de dix-sept, lesquels n'avaient point encore paru, avec sa *Vie*, écrite en latin ; 5° *Hist. de la vie de sainte Marguerite de Bresnau, en Bohême*,

Cologne, 1740, un vol. in-fol.; 6° *Sacra sponsalia Virginis Mariæ*, Bamberg, 1740, un vol in-8. Ce savant bénédictin mourut à Olmutz en 1750.

* ZIEGENBALG (Barthélemy), missionnaire luthérien, naquit à Pulsnitz dans la Haute-Lusace, le 14 juin 1683, et fut orphelin en bas âge. Il fit néanmoins de bonnes études, d'abord à Goerlitz, et ensuite à Berlin. Il passa de là à l'université de Hall, où il termina sa théologie, et s'appliqua aux langues savantes. Il voyagea ensuite, et s'occupa de l'éducation de quelques jeunes gens à Erfurt et à Mersbourg. Le roi de Danemark, en 1705, voulant envoyer des missionnaires à Tranquebar, ville de la côte de Coromandel, chef-lieu des comptoirs danois, Ziegenbalg partit de Copenhague, pour cette destination, le 19 novembre de la même année, avec Henri Plutschan, qui s'était dévoué à la même œuvre. Ils arrivèrent à Tranquebar le 9 juillet 1706. Quelques mois suffirent à Ziegenbalg pour apprendre la langue et se mettre en état de commencer ses instructions. Quoiqu'ils eussent d'abord éprouvé bien des oppositions, dès le 15 mai 1707, ils avaient fait assez de progrès pour baptiser un grand nombre de néophytes, instruit dans les écoles qu'ils avaient établies. Le mois suivant, ils jetèrent les fondemens d'une église, à laquelle ils donnèrent le nom de *Nouvelle-Jérusalem*. En juillet 1709, trois nouveaux missionnaires vinrent se joindre à eux. Ziegenbalg faisait des excursions dans le pays, et disputait avec les bramines quand l'occasion s'en présentait. Il pénétra même dans le royaume de Tanjour : mais sur l'avis que le roi de ce pays était ennemi des chrétiens, il renonça à ce voyage. La santé de M. Plutschan ne lui ayant pas permis de séjourner plus long-temps dans l'Inde, Ziegenbalg se trouva seul chargé du gouvernement de la mission, dont les intérêts l'obligèrent, en 1714, de faire un voyage en Europe. Il vit le roi de Danemark à Stralsund, se maria, et repartit en 1716 avec sa femme pour revenir à Tranquebar, où il continua de remplir les fonctions de missionnaire. Il y mourut le 23 février 1719 (1), n'ayant que 36 ans. Il avait fait venir de Hall des caractères malabares, et avait établi à Tranquebar une imprimerie au moyen de laquelle il y fit imprimer divers ouvrages en cette langue. On a de lui : 1° un Traité de morale, imprimé à Hall, sous le titre d'*Ecole de la sagesse*. Il l'avait composé pendant sa première traversée pour se rendre dans l'Inde. 2° *Le Docteur selon le désir de Dieu, et le christianisme agréable à Dieu*; deux traités écrits en allemand et composés dans l'Inde. 3° *Le Chemin du salut*, *le Paganisme condamnable*, et *Lettres aux Malabares*, en langue malabare; 4° *Biblia Damulica, seu Biblia sacra damulice; seu veteris Testamenti pars I, in qua Mosis libri quinque, Josue liber unus, atque liber unus Judicum, studio et opera Bartholomæi Ziegenbalgi, missionarii ad Indos orientales, Tranquebariæ in littore Coromandelino, typis et sumptibus missionis danicæ*, 1723, in-4; 5° *Novum Testamentum ex originali textu in linguam damulicam versum, opera et studio Bartholomæi Ziegenbalgi et Joannis Ernesti Grundleri, editio secunda accessione summariorum cujusvis capitis auctior; Tranquebariæ in littore Coromandelino, typis et sumptibus missionis danicæ*, 1722, in-8. On voit que ces éditions n'ont été faites qu'après la mort de Ziegenbalg. Grundler dont il est ici question était un des missionnaires venus d'Europe pour aider Ziegenbalg. Il y avait eu une première édition du nouveau Testament en 1714. On prétend aussi que Ziegenbalg avait travaillé à une version complète de la Bible, qui fut achevée en 1725 par M. Schulze, autre missionnaire. 6° Une *Grammaire malabare*, composée par Ziegenbalg dans sa traversée pour retourner en Europe, et qui fut imprimée à Hall, 1716, in-4. On attribue encore à Ziegenbalg : 7° des *Entretiens* avec les principaux savans du Malabar, païens et mahométans; 8° deux livres de *Lettres* aux bramines et aux pandarams, et des

(1) Le *Dict. univ.* (Prudhomme), dit 1718.

uns et des autres à Ziegenbalg, qu'on dit curieuses et instructives.

ZIEGLER (Jacques), mathématicien et théologien, natif, suivant de Ducatana, de Lindau en Souabe, mort en 1549, enseigna long-temps à Vienne en Autriche, et se retira ensuite auprès de l'évêque de Passau. On a de lui : 1° plusieurs ouvrages : 1° des *Notes* sur quelques passages choisis de l'Ecriture sainte, Bâle, 1548, in-fol. ; 2° *Description de la terre Sainte*, Strasbourg, 1636, in-fol. ; elle est assez exacte ; 3° *De constructione solidæ sphæræ*, in-4 ; ouvrage estimé ; 4° il a fait sur le second livre de Pline un *Commentaire* qui n'est point à mépriser.

* ZIÉGLER (Erhard ou Reynard), jésuite allemand, né à Oedixhoven dans l'évêché de Spire en 1569, entra dans la société le 24 mars 1588, et y fit les études ordinaires ; après quoi il expliqua la philosophie d'Aristote dans les écoles de Mayence. Il s'était appliqué aux mathématiques, et y avait fait des progrès ; il les professa avec applaudissement pendant plusieurs années. Il ne réussit pas moins en théologie, et y fut reçu docteur. Enfin il administra, en qualité de recteur, les colléges de Mayence et d'Aschaffenbourg. Trois électeurs de Mayence qui se succédèrent, lui avaient confié la direction de leur conscience. Il fut leur confesseur depuis l'an 1612 jusqu'à sa mort, arrivée le 24 juillet 1636. L'empereur Ferdinand II, et le pape Urbain IV, l'honoraient de leur estime, et lui en faisaient donner des témoignages. On a de lui : une *Edition* des *OEuvres* de Clavius, revues et corrigées, Mayence, 5 volumes in-folio (*v.* CLAVIUS) ; 2° un livre intitulé *Provisional Vidimus*, en allemand, contre un sermon de Matthieu Hoë, prédicateur de l'électeur de Saxe, prêché dans une réunion de protestans en 1631. Le Père Ziegler y relève différentes erreurs et des calomnies contre l'empereur et les catholiques. 3° Un Traité qui a pour titre, *Récépisse*, en réponse à la réplique de ce prédicateur ; 4° deux *Oraisons funèbres*, aussi en allemand, l'une de Jean Suicard, électeur et archevêque de Mayence, l'autre de George-Frédéric, aussi archevêque de cette ville et électeur. Elles furent prononcées aux obsèques de ces illustres personnages. — ZIEGLER (Bernard), théologien luthérien, né en Misnie en 1496, professa la théologie à Leipsick. On a de lui un *Traité de la Messe*, et d'autres ouvrages de théologie et de controverse de peu d'intérêt aujourd'hui. Luther et Mélanchthon l'estimaient et le regardaient comme un des appuis de la réformation. Il mourut en 1556.

ZIEGLER (Gaspard), né à Leipsick en 1621, devint professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller des appellations et du consistoire, et y mourut en 1690. On a de lui : 1° *De milite episcopo* ; 2° *De diaconis et de diaconissis*, Witemberg, 1678, in-4 ; 3° *De clero renitente* ; 4° *De Episcopis*, Nuremberg, 1686, in-4 ; 5° des Notes critiques sur le Traité de Grotius, du droit de la guerre et de la paix, et d'autres ouvrages savans. Cet auteur avait été employé par la cour de Saxe dans des affaires importantes.

ZIETHEN (Jean-Joachim de) naquit l'an 1699 à Wustrau, dans le cercle de Ruppin, de parens pauvres, et commença à porter les armes dès l'âge de 15 ans. Sa valeur et ses talens l'élevèrent successivement au grade de général de cavalerie. Il combattit toujours dans l'armée du roi de Prusse, Frédéric II, et eut une grande part à toutes les victoires qui ont illustré le règne de ce prince. Il se distingua surtout à la bataille de Leuthen, donnée le 4 décembre 1757, et contribua beaucoup à cette grande victoire. Il ne fut pas si heureux en 1758 ; chargé, pendant le siége d'Olmutz, d'escorter 3000 chariots destinés à approvisionner l'armée des assiégeans, il fut attaqué par Laudon, qui détruisit une partie de ce convoi, et obligea Ziethen à faire sauter en l'air le reste : évènement qui contraignit les Prussiens à lever le siége. Il se signala encore à la bataille de Lignitz en 1759, de même qu'à celle de Torgau en 1760, où il déploya toute la prudence d'un habile capitaine. Il mourut à Berlin en 1786, âgé de 87 ans.

* ZIETHEN (N.), général prussien, fils du fameux général de cavalerie de ce nom, et filleul de Frédéric le Grand. Sous-lieutenant à quinze ans, dans le régiment de son père, il se distingua dans toutes les campagnes contre les Français; il devint dans la suite général de division, et se trouva, en cette qualité, à l'ouverture de la campagne du mois de juin 1815. Il avait son quartier-général à Charleroi, où, surpris par les Français le 15 et le 16 du même mois, il fit en bon ordre sa retraite vers Fleurus. Forcé de quitter cette position, il se réunit à l'armée du général Blucher, et prit part à la bataille de Ligny, gagnée par les Français. Le lendemain 18, il faisait partie du corps de Bulow qui contribua puissamment à la défaite de Waterloo. Après avoir poursuivi les fuyards, il fut un des premiers, parmi les généraux, qui parurent sous les murs de Paris. Le général Ziethen établit son quartier-général à Paris; après la capitulation, et à la conclusion de la paix, il fut nommé commandant du contingent prussien faisant partie de l'armée d'occupation. Son quartier-général était à Sedan, d'où il partit pour la Prusse, en 1818, lors de la retraite des troupes alliées. Il est mort en 1824.

ZIMMERMANN (Mathias), né à Eperies l'an 1625, ministre à Messin et surintendant, mourut en 1698, après avoir donné plusieurs ouvrages au public: 1° *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, avec figures, Messin, 1684, in-4. Il y a des choses curieuses. 2° Une Dissertation sur ces paroles de Tertullien : *Fiunt, non nascuntur christiani*, où ce Père fait remarquer que la foi chrétienne était l'effet de la conviction, et non d'un préjugé de naissance; 3° *Florilegium philologico-historicum*, Messin, 1687, in-4, avec fig. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, traite des arts et sciences, et l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matière est traitée au long.

* ZIMMERMANN (Jean-George), médecin suisse, naquit à Brug, dans le canton de Berne, le 8 décembre 1728. Il étudia la médecine à Goëttingue sous Haller, en Hollande sous Gaubius, et à Paris près de Senac. Sa grande réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe, et il fut nommé, en 1768, médecin de George III, roi d'Angleterre, puis de Frédéric II, roi de Prusse, qu'il assista dans ses derniers momens. Le prince Orloff vint à Hanovre avec son épouse pour le consulter, et, à son retour en Russie, il en parla si avantageusement à Catherine II, qu'elle chercha, en 1784, à l'attirer à sa cour; mais Zimmermann ne put se décider à quitter l'asile qu'il s'était choisi. Il entretint cependant une correspondance suivie avec cette impératrice, qui lui envoya l'ordre de Clodomir. Les troubles de la révolution française, qui s'étaient étendus jusque dans le pays qu'il habitait, forcèrent Zimmermann à retourner dans sa patrie, où il mourut d'une maladie de langueur le 7 octobre 1795. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand, tels que, 1° un *Poème* sur le désastre de Lisbonne, 1755; 2° *Dissertation physiologique sur l'irritabilité*; 2° *Essai sur la solitude*, 1756, ouvrage traduit en français; 4° un *Traité sur l'orgueil national*, 1758, traduit aussi en français; 5° *Vie du grand Haller*, Zurich, 1758, in-8; 6° *Correspondance de l'impératrice de Russie avec Zimmerman* : elle fut imprimée en 1804. La *Vie* de cet illustre médecin a été écrite par son émule et son ami, le célèbre Tissot.

ZINGHA ou Xinga, reine d'Angola, était sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le 17e siècle. Après divers accidens et aventures, devenue souveraine, elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, et surtout le culte abominable des Giagues, et de retourner au christianisme, qu'elle avait autrefois embrassé par politique. Le vice-roi portugais de Loendo, informé de son changement, lui envoya un capucin nommé le Père *Antoine de Gaïette*. Ce missionnaire reçut son abjuration, et la détermina à céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abo-

lition des victimes humaines et des autres superstitions des Giagues, et s'appliqua avec ardeur à étendre le christianisme dans ses états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage. Elle mourut avec de grands sentimens de pénitence, à 82 ans, le 17 décembre 1664, laissant sa nation à demi-policée, et inconsolable de sa perte. M. Castilhon a oudi un ennuyeux roman sur cette reine; le Dictionnaire de Moréri contient aussi un long article composé sur des relations fabuleuses.

* ZINI (Pierre-François), ecclésiastique italien, était né vers 1520 à Vérone et florissait dans le 16e siècle. Il enseigna la philosophie à Padoue, et devint archiprêtre de Lonato dans le diocèse de Vérone. Il occupait cette dignité lorsque Alde Manuce le jeune lui dédia son livre intitulé : *Eleganze toscane*. Il quitta son archiprêtré de Lonato pour celui de Saint-Etienne, et un canonicat de la même église. On voit par l'épître qu'il a mise à la tête de sa traduction de la *Vie de Joseph*, par Philon, Venise, 1564, qu'il eut à supporter de violens chagrins et fut en butte à de graves persécutions. Il vivait encore en 1575. Il possédait parfaitement les langues latine et grecque. On a de lui : 1° la *Traduction* d'une grande partie des *OEuvres de saint Grégoire de Nysse* et de plusieurs *morceaux des écrits de saint Grégoire de Nazianze*, de *saint Grégoire Thaumaturge*, du *Commentaire de Théodoret sur le Cantique des cantiques*, de *saint Ephrem*, de *saint Jean Damascène*; 2° *Tabulæ græcarum institutionum*; 3° *Constitutiones editæ a Joanne Matthæo Giberto, in unum redactæ*, Venise, 1563, in-4; 4° *Exempla tria insignia naturæ, legis et gratiæ, seu Philonis judæi vita Josephi patriarchæ, ejusdem libri tres vitæ Mosis ex interpretatione Zini*, Venise, 1574, in-8. Le Père le Quien, dominicain, qualifie Zini de *vir utriusque linguæ latinæ et græcæ callentissimus* (*voyez* la *Verona illustrata* du marquis Maffei, part. 11, pag. 323).

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né en 1700 d'une famille originaire d'Autriche, fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, mourut en 1760; il s'est rendu fameux dans ce siècle par la fondation de la secte des *Hernuters* ou *Hernhuters*, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, et à la fin de 1732 il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable qu'on nomma *Hernuth* ou *Hernhuth*. (*garde* ou *gardien du Seigneur*.) La rapidité avec laquelle cette secte s'est répandue en Bohême et surtout en Moravie, l'a fait considérer comme un reste des *adamites*. (*V.* PICARD Jean.) Coyer, Busching, et d'autres observateurs superficiels, surtout Hegner, Hernhuter lui-même, ont fait de grands éloges de cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fond en ont porté un jugement bien opposé. On a fait voir par l'extrait des *Sermons* mêmes du comte de Zinzendorf, qu'il exigeait de ses disciples plus de respect et de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Ecriture, et voulait qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation, comme seul autorisé à en fixer le sens. Parmi ses dogmes, on trouvait ceux-ci : « Que l'on doit un respect » religieux à Christ, à l'exclusion du » Père; que Christ peut changer la vertu » en vice, et le vice en vertu; que toutes » les idées et toutes les actions qui sont » généralement considérées comme sen» suelles et impures, changent de nature » parmi les frères, et deviennent des » symboles mystiques et spirituels. » En 1775, il a paru un ouvrage anglais, intitulé : *Détail historique sur la constitution présente de la société des Frères évangéliques*. L'auteur est un hernhuter qui tâche de justifier sa secte; mais il ne réussit pas : *La vérité perce à travers ses artifices*, dit le journaliste anglais qui rend compte de cet ouvrage. M. Crevenna, si connu par sa riche bibliothèque, dont il a publié le *Catalogue raisonné*, Amsterdam, 1775, 1776, 6 vol. in-4, fait mention d'un manuscrit inti-

phane, la légitime épouse de Léon, était encore en vie. Elle était fille du général Stylien, et mourut après 21 mois de mariage, en 893.

ZOÉ, fille de Constantin VIII, née en 978, fut ambitieuse, débauchée et cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-père, en 1028. Zoé s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, et mit sur le trône un orfèvre, nommé Michel Paphlagonien, qu'elle avait épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frère Jean; et Zoé adopta Michel, dit *Calafates*, neveu de son mari. Ce fils adoptif eut l'ingratitude de l'exiler (*voyez* MICHEL Calafates); mais, en 1042, elle fut tirée de sa retraite pour régner avec sa sœur Théodora. Elle partagea ensuite sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat et le plus débauché de la cour, et l'épousa en troisièmes noces, à l'âge de 64 ans. Elle mourut 8 ans après, en 1050, souillée de crimes et en horreur à tout l'empire.

*ZOEGA (Georges), célèbre archéologue danois, né en 1755 à Dahler dans le Jutland, commença ses études à Altona et les perfectionna à Goëttingue. Après avoir visité les principales universités de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, il vint se fixer un moment auprès de son frère dans les environs de Tondern. En 1788 il accepta une place de précepteur, et devint ensuite gouverneur d'un jeune homme avec lequel il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe. Les conseils de Heyne déterminèrent son goût pour l'archéologie. Chargé d'abord par le ministre danois Guldberg de la classification et de la publication des collections de médailles qui existaient alors à Copenhague, il entreprit en 1782 aux frais du roi un voyage numismatique. C'est au milieu de ses courses savantes qu'il épousa à Rome une jeune italienne, dont il n'obtint la main qu'en embrassant le catholicisme. La crainte d'avoir déplu au gouvernement danois lui fit tenir secret son mariage et son abjuration. Il était à Paris (1784), lorsqu'il apprit la disgrâce de son protecteur Guldberg : il revint à Rome où il avoua le changement qui s'était opéré dans sa religion, au ministre de Danemark qui augmenta ses avantages au lieu de les diminuer. Le pape Pie VI lui donna aussi une place d'interprète de la propagande pour les langues modernes. Il le chargea en outre de relever ceux des obélisques qui gisaient sur le sol romain et d'en interpréter les hiéroglyphes, travail qu'il n'était point donné à Zoéga de compléter (*voyez* l'art. CHAMPOLLION); mais du moins il sut poser la base de toutes les recherches ultérieures relatives à l'archéologie égyptienne. Le livre qu'il publia à cette occasion en 1800, avec la date de 1797, a pour titre : *De usu et origine obeliscorum*. Il avait publié (1787) auparavant un autre ouvrage intitulé *Nummi ægyptii*, qui avait exigé de longues études, et qui fut bien accueilli du public. Les troubles qui agitèrent l'Italie interrompirent à peine ses travaux. Il avait cru pendant quelques instans voir ressusciter la république romaine. Dès le commencement de la guerre, il avait été investi des fonctions d'agent consulaire du Danemark, sans en avoir le titre. En 1800 il songea à retourner dans son pays natal, et en 1802 il fut rappelé par le roi de Danemark qui lui faisait de grands avantages. Zoéga sentit alors quelle influence exerçait sur lui cette Rome qu'il avait voulu quitter : il demanda délais sur délais, et obtint enfin, en rentrant à Rome, la jouissance des avantages qui lui avaient été promis en Danemark. Il publia alors son *Catalogus Codicum Copticorum musæi Borgiani*, ouvrage qui lui occasiona avec les héritiers Borgia et avec la propagande un procès dont il ne vit pas la fin, mais qui fut jugé en faveur de ses enfans. Il fit paraître aussi à la même époque le 1er vol. grand in-4 de ses *Bassiri-lievi antichi di Roma*; le 2e ne fut (1808) point complété. Zoéga mourut à Rome, en 1809. Ses *Dissertations* ont été recueillies en 1817 avec plusieurs *fragmens archéologiques*, et trad. en allemand par M. Welcker, 1 vol. in-8. avec 5 planches. Le même M. Wel-

cker a publié une *Vie* de Zoéga, 2 vol. in-8.

* ZOÈS, qu'Alegambe nomme aussi en latin *Sausius*, (Gérard), jésuite flamand, né à Amersfort, en 1579, entra chez les jésuites, à Tournay, en 1598. Il a publié en flamand les ouvrages suivans : 1° la *Manière de bien faire une confession générale*, du Père François Arias, jésuite espagnol, Bruges, 1608; 2° le *Combat spirituel* du bénédictin dom Juan de Castagnisa, Malines, 1618. Il fut traduit en français par dom Gerberon. 3° *Traité de la présence de Dieu*, du Père Arias, avec des *Considérations sur la chasteté*, Malines, 1619; 4° la *Pratique de la pure et droite intention*, ibid., 1619; 2° édit. en 1623; 5° la *Voie de la vie éternelle*, d'Antoine Suequet, Anvers, 1620, in-8; 6° *Court récit de la vie de François de Villaréal et de Jean Ximenès*, tiré de la vie du Père Balthasar Alvarez, Malines, 1620; 7° la *Vie du Père Thomas Sanchez*; 8° la *Vie de Marguerite Middelton*; 9° un *Traité du culte envers la sainte Vierge*, d'après Pierre-Antoine Spinellus, Malines, 1620 et 1623; 10° *Pieux exercices d'une âme dévote*, Anvers, 1621; 11° *Méditations sur la vie et la passion de N. S. J. C.*, d'après Vincent Bruno, *ibid.*, 1621; 12° *Relation de la mort de quelques religieux et autres chrétiens dans une émeute excitée contre les Espagnols dans les Indes occidentales*, Malines, 1622; 13° *Abrégé de la vie de saint Ignace*, ibid., 1623; 14° *Lettres des Indes occidentales, écrites par les PP. jésuites, partis de Flandres en* 1615, Malines, 1622; 15° *Histoire de la vie et de la mort de la princesse Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, femme de Philippe III*, par le Père Guzman, Malines, 1623, in-8; 16° le *Paradis des voluptés célestes, révélées à sainte Gertrude*, du Père de Balinghem, Louvain, 1625 et 1629; 17° le *Cœur dévoué à Dieu*, du Père Etienne Luzuich; 18° *Lettres du Japon*, datées de l'année 1624, Malines, 1628, etc. Le Père Zoès mourut à Malines le 21 septembre 1628.

ZOÏLE, rhéteur, natif d'Amphipolis, ville de Thrace, se rendit fameux par ses critiques des ouvrages d'Isocrate et des vers d'Homère, dont il se faisait appeler le *Fléau*. Il vint de Macédoine à Alexandrie, où il distribua ses censures de l'*Iliade*, vers l'an 270 avant Jésus-Christ. Il les présenta à Ptolémée, qui lui répondit à peu près comme Hiéron avait fait au philosophe Xénophanes, que « puisque Homère, qui était mort depuis » mille ans, nourrissait plusieurs milliers » de personnes, Zoïle, qui se vantait » d'avoir plus d'esprit qu'Homère, de» vait bien avoir l'industrie de se nour» rir lui-même. » La mort de ce satirique est racontée diversement. Les uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix, d'autres qu'il fut lapidé, et d'autres qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Il est certain que sa critique d'*Homère* ne méritait pas un tel châtiment; et si quelque chose pouvait prévenir en faveur de Zoïle, ce serait l'espèce de rage avec laquelle on poursuivit l'auteur d'une simple critique littéraire, essentiellement indifférente et innocente, quand même il aurait eu tous les torts possibles. Le nom de Zoïle est resté aux mauvais critiques, et a été souvent donné aux bons, dans ce siècle ignorant, futile, inconséquent, où les soi-disant gens de lettres s'élèvent avec une fureur inconnue aux vrais talens contre les observations les plus modérées, les plus équitables et les plus nécessaires.

* ZOLA (Joseph), théologien italien et professeur d'histoire ecclésiastique à Pavie, naquit en 1739 à Concejo, village voisin de Brescia, dans l'état de Venise. Dès l'âge de 23 ans, on le nomma professeur de morale au séminaire de Brescia. Il n'aimait point les jésuites, et par suite combattait à outrance ce qu'il appelait l'*ultramontanisme*, ou pour se servir de son expression, l'*hildebrandisme*, par allusion à Grégoire VII. Il avait pour collègue et ami Pierre Tamburini, qui partageait les mêmes sentimens : tous deux mettaient beaucoup d'ardeur à les propager. Ce dernier ayant publié une dissertation sur la grâce, où le jansénisme se montrait à découvert, le cardinal Molino, évêque de Brescia, qui en eut connaissance,

les priva tous deux de leurs chaires. Ils se retirèrent à Rome, où, par la protection du cardinal Marefoschi, Zola fut placé au collége de Fuccioli, et Tamburini au séminaire des Irlandais. Zola remplit ce poste jusqu'en 1774. A cette époque, on s'occupait, dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, de prétendues réformes ecclésiastiques. Zola et Tamburini furent appelés à Pavie pour concourir à mettre cette doctrine en vogue : Zola eut la chaire d'histoire ecclésiastique à l'université. Sur ces entrefaites, l'empereur Joseph II ayant fait transférer de Rome à Pavie le collége germanique hongrois, Zola en fut nommé recteur. Cependant sa plume ne demeurait pas oisive, et de nombreux ouvrages livrés à la presse servaient, pour la plupart, la cause qu'il avait été appelé à défendre. Mais à la mort de Joseph II, le système changea. L'archevêque de Milan et les évêques de Lombardie, privés de toute inspection sur les écoles de théologie, réclamèrent leurs droits près de Léopold, qui rétablit l'ancien ordre de choses, et sur la plainte des prélats supprima, le 9 avril 1791, le séminaire général de Pavie. Il paraît néanmoins que Zola et Tamburini conservèrent leurs chaires jusqu'en 1794, qu'ils en furent privés sur la demande de Pie VI. Zola se retira dans sa patrie, dont il avait, dit-on, le projet d'écrire l'*histoire* pour laquelle il avait déjà rassemblé beaucoup de matériaux. La révolution qui éclata en Italie ne lui laissa point le temps d'exécuter son entreprise. Zola se déclara pour les principes nouveaux et fut rappelé à Pavie, où on le chargea de faire des leçons publiques de l'histoire des lois et de la diplomatie. On le nomma en même temps bibliothécaire de l'université. La cour de Vienne étant rentrée en 1799 dans ses états d'Italie, supprima l'université de Pavie, et Zola et ses collègues, qui avaient embrassé chaudement la révolution, furent renvoyés. C'était le temps des vicissitudes. Un autre gouvernement, sous le nom de *république italienne*, s'étant organisé, Zola, en 1802, fut nommé membre du collége électoral *de' dotti*. En 1806, il s'était rendu à Concejo sa patrie, pour y passer ses vacances ; il y mourut le 5 novembre. On a de lui : 1° un Traité *des lieux théologiques*, et un autre *Traité de la fin dernière*, 1775 ; 2° une nouvelle édition du Traité de Bull, évêque de Saint-David, intitulé : *Defensio fidei nicenæ* (*voyez* BULL). 3° une édition d'un Opuscule de Cadonici, intitulé : *Explication de ce passage de saint Augustin : L'Eglise de Jésus-Christ sera en servitude sous les princes séculiers.* (*Voyez* CADONICI.) 4° *Prolégomènes des commentaires historiques du christianisme*, 1778 ; 5° Les Commentaires mêmes, sous ce titre : *Commentaires latins sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-8. A la suite est une *mantissa* ou supplément, où sont indiqués les sources de l'histoire, le caractère particulier de ceux qui l'ont écrite, et les règles principales d'une saine critique. 6° Un petit Traité *de vitanda in historia calamitatum Ecclesiæ dissimulatione*, 1774, écrit de 57 pages in-12. L'auteur veut qu'en écrivant l'histoire on ne dissimule point les maux qui ont affligé l'Eglise ; la connaissance de ces maux, dit-il, ne tournant pas moins que celle de ses prospérités au profit et à la gloire de la religion. 7° *De l'autorite de saint Augustin dans les matières concernant la prédestination et la grâce*, 1788, sans nom d'auteur. Cette dissertation fut mise à l'*index* le 5 février 1790. 8° Ses *Leçons théologiques*, au collége de Brescia, aussi mises à l'*index*, par décret du 10 juillet 1797, 2 vol. ; 9° *Prælectiones* sur l'ouvrage de saint Augustin, *de catechizandis rudibus*. Ces *prélections* ou prolégomènes ne sont guère qu'un abrégé du traité d'André Serrao, *de præclaris catechistis*, ouvrage de parti (*voyez* SERRAO). 10° Une *Histoire du pélagianisme* ; 11° une *Histoire critique des erreurs concernant la Trinité* ; 12° *De rebus christianis ante Constantinum*, 3 vol. Après la mort de Zola, Tamburini a publié 2 volumes italiens des *OEuvres posthumes* de son ami, qu'il a fait précéder de sa *Vie*. Si on ne peut parler de Zola avantageusement quant à ses opinions, à ses principes, et peut-

être à sa conduite à l'égard de l'autorité spirituelle, à laquelle il devait, par état, être soumis, on ne peut du moins s'empêcher de reconnaître en lui un écrivain laborieux et un ecclésiastique qui ne manquait ni de talent ni d'érudition.

ZONARE ou Zonaras (Jean), historien grec, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Lassé des traverses du monde, il se fit moine dans l'ordre de Saint-Basile, et mourut avant le milieu du 12e siècle. On a de lui des *Annales* qui vont jusqu'à la mort d'Alexis Comnène en 1118. Cette histoire a été continuée par Nicétas Choniate jusqu'en 1205. C'est une compilation indigeste, telle qu'on pouvait l'attendre d'un Grec aussi crédule qu'ignorant. Il est insupportable lorsqu'il ne copie pas Dion; cependant il peut être utile pour l'histoire de son temps. La meilleure édition de son ouvrage est celle du Louvre, 1686 et 1687, 2 vol. in-fol. Le président Cousin en a traduit en français ce qui regarde l'histoire romaine. On a encore de Zonare des *Commentaires* sur les Canons des apôtres et des conciles, Paris, 1618, in-fol., et quelques traités peu estimés.

ZONCA (Victor), habile mathématicien d'Italie, du 17e siècle, se livra particulièrement à la mécanique et à l'architecture, et y réussit. Il avait un talent particulier pour inventer de nouvelles machines. Il publia ses inventions dans un ouvrage imprimé à Padoue, 1621, in-fol., sous ce titre : *Nuovo teatro di machine ed edificii.*

ZOPYRE, l'un des courtisans de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 520 avant J. C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant que « c'était » son prince qui l'avait si cruellement » maltraité. » Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius, après un siége de vingt mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute sa vie; ce ne fut pas assez des récompenses, il y ajouta des distinctions et des caresses. Il disait souvent qu'*il aimerait mieux avoir Zopyre non mutilé que vingt Babylones.* Cependant le stratagème qu'il avait imaginé et dont il eut le courage d'être la victime a quelque chose d'ignoble, de contraire à la bonne foi, et je ne sais quoi de lâche, qui ne semble pas mériter l'admiration qu'on lui a prodiguée.

ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, que les uns font plus ancien qu'Abraham, et que d'autres reculent jusqu'à Darius, qui succéda à Cambyse. Huet prétend qu'il n'est point différent de Moïse; Grégoire de Tours croit qu'il est le même que Cham, et observe que Zoroastre signifie *Etoile vivante;* l'abbé Banier conjecture que c'est Mesraïm; et Justin, dans son Abrégé de Trogue-Pompée, le fait roi des Bactriens; enfin d'autres le disent disciple d'Elie ou d'Elisée. Les sectateurs de Zoroastre subsistent encore en Asie, et principalement dans la Perse et dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, et le regardent comme le grand prophète que Dieu leur avait envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, apporté en France par Anquetil-Duperron, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié en 1770, sous le nom de *Zend-Avesta*, 3 vol. in-4. L'original a été déposé à la bibliothèque royale. Si on en croit M. Meiners dans un *Mémoire* lu à l'académie de Goettingue le 18 septembre 1779, cet original, rédigé à l'instance de Anquetil par deux prêtres persans, ne mérite aucune confiance (*voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1780; p. 371); mais, quel qu'il soit, il ne contient rien de favorable à sa prétendue antiquité, et renferme des caractères manifestes d'indien nouveau, de judaïsme et de christianisme. S'il est effectivement de Zoroastre, comme Anquetil le prétend, il y a bien à rabattre de l'idée qu'on veut nous

donner de ce philosophe. Voltaire, quoique grand admirateur de ces vieilles marottes, qu'on appelle à l'aide de celles de ce siècle, avoue que c'est *un fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. L'auteur*, ajoute-t-il, *est un fou dangereux. Nostradamus, et le médecin des urines, sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène.* Le nom de *gaure* ou de *guèbre*, que portent les soi-disant disciples de Zoroastre, est odieux en Perse; il signifie en arabe *infidèle*, et on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un faubourg appelé *Gaurabard*, ou la *ville des gaures*, et ils y sont employés aux plus basses et aux plus viles occupations. Les gaures sont ignorans, pauvres, simples, patiens, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc et sincère, et très zélés pour leurs rites. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, et n'adorent qu'un seul Dieu : ce qui pourrait faire croire que ce ne sont que des juifs ou des chrétiens dégénérés, dont la croyance est altérée par le mélange des opinions et les rites des anciens Perses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu et le soleil étant les symboles les plus frappans de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. On a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques*, Louis Tiletanus les publia à Paris en 1563, avec les Commentaires de Piéthon Gemistus. Ils ont été imprimés plusieurs fois depuis.

ZOROBABEL, fils de Salathiel, de la famille des rois de Juda, gagna l'estime de Cyrus, qui lui remit les vases sacrés du temple. Ce vertueux Israélite les renvoya à Jérusalem, et fut le chef des Juifs qui retournèrent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jeter les fondemens du temple, l'an 535 avant J. C.; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zèle des Juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La 2e année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophètes Aggée et Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisaient de son culte, et leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel et tout le peuple reprirent avec une ardeur admirable ce travail interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidait à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J. C. La dédicace s'en fit solennellement la même année.

* ZOSIME, chimiste du 3e siècle, né à Panapolis en Egypte. Parmi les divers manuscrits grecs qu'il a laissés, on cite ceux *sur la composition des eaux; sur la vertu des interprétations; sur l'art sacré et divin; sur les instrumens et les fourneaux.* Zosime jouit d'une grande réputation dans la science qu'il professait.

ZOSIME, pieux solitaire qui porta la sainte eucharistie à Marie Egyptienne. (*Voyez* ce nom.) On ne connaît de sa vie que ce qui en est rapporté dans celle de cette illustre pénitente.

ZOSIME, comte et avocat du fisc sous l'empereur Théodose le Jeune, vers l'an 410, composa une *Histoire des empereurs*, en 6 livres, depuis Auguste jusqu'au 5e siècle, dont il ne nous reste que les 5 premiers livres et le commencement du 6e. La plus belle édition est celle d'Oxford, 1679, in-8. Cellarius en a donné une bonne en 1696, en grec et en latin, in-8, et le président Cousin l'a traduite en français. Zosime, zélé païen, peint avec des couleurs fort noires l'empereur Constantin. Il ne laisse échapper aucune occasion de se déchaîner contre les chrétiens.

ZOSIME (Saint), Grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Innocent Ier, le 18 mars 417. Célestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, et contre Pélage son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les pélagiens de

Rome. Zosime décida le différend qui était entre les églises d'Arles et de Vienne, touchant le droit de Métropole sur les provinces viennoise et narbonnaise, et se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Il eut quelques contestations avec les évêques d'Afrique au sujet d'Apiarius, dont il avait reçu l'appel, non que ces prélats contestassent le droit d'appel au saint-Siége, mais parce qu'ils réclamaient des réglemens de leur province faits pour prévenir l'abus que faisaient les clercs et les simples prêtres, en interjetant ces appels trop légèrement et dans des causes très bien jugées. C'est vainement que des écrivains superficiels ou ennemis du saint-Siége ont cité ces réglemens contre le droit d'appel en lui-même. « Un pouvoir aussi ancien dans » l'Eglise quant à son essence, dit un » théologien célèbre, quoiqu'il n'ait pas » toujours eu la même activité, ou la » même étendue dans son exercice, quoi- » que ceux dans les mains desquels il » existait, n'en aient pas toujours fait le » même usage, ne peut être appelé un » pouvoir d'usurpation, lorsque les cir- » constances, les besoins de l'Eglise et sa » discipline exigent que l'exercice de ce » même pouvoir devienne plus fréquent » et plus habituel. » (*Voyez* FLEURY, MORIN, THOMASSIN.) Du reste, les réglemens que réclamaient les évêques d'Afrique ne regardaient, comme nous venons de dire, que les clercs et les prêtres; car les évêques appelaient librement à Rome, comme le dit formellement saint Augustin, si bien instruit des usages de l'église d'Afrique. (Lettre 43.) (*Voy.* APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I.) Ce pontife, également savant et zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui 16 *Epîtres*, écrites avec chaleur et avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ romanorum pontificum*, de dom Coustant, in-fol.

ZRINI ou SERINI (Nicolas, comte de), d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth, assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistait plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours après la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête.—Pierre SERINI, un de ses descendans, entra dans une conspiration contre l'empereur Léopold, et fut décapité dans la ville de Neustadt en Autriche, le 30 avril 1671. (*Voyez* NADASTI François.)

ZUCCHARO (Thaddée), peintre, né à San-Aguolo in Vado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Les ouvrages du célèbre Raphaël firent de Thaddée un excellent artiste. Le cardinal Farnèse, qui l'occupa long-temps, lui faisait une pension considérable. Ce peintre en usa mal, et la fit servir à des débauches qui avancèrent sa mort. Il avait des idées nobles, et son pinceau était assez moelleux.—Son frère et son élève, Frédéric ZUCCHARO, né dans le duché d'Urbin en 1543, mort à Ancône en 1609, avait beaucoup de facilité pour inventer; il était bon coloriste, et aurait été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coiffé ses têtes d'une façon singulière; ses figures sont roides; elles ont les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées. Il a fait quelques écrits sur la peinture.

* ZUCCHERI (André), jésuite italien, se distingua comme profond théologien. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages fort estimés, parmi lesquels nous citerons les suivans : 1° *Decisiones patavinæ de venerabili eucharistiæ sacramento*, Padoue, 1709, in-4; 2° *Decisiones patavinæ de sacramento pœnitentiæ*, ibid; 3° *De obligatione patrumfamilias*, ib. C'est aux conseils du Père Zuccheri et à sa direction, qu'est dû le grand ouvrage de la *Storia e ragione d'ogni poesia* du *Quadrio*, qui a fait tant d'honneur à l'Italie et à la littérature italienne. Le Quadrio avait été jésuite. (*Voyez* QUADRIUS Le Père Zuccheri termina sa carrière à Padoue vers 1740.

ZUINGLE (Ulric), né à Wildehausen en Suisse, dans le comté de Tockenbourg, le 1er de janvier 1484, ou, selon d'autres, en 1487, apprit les langues à Berne, et continua ses études à Rome, à Vienne et à Bâle. Après avoir fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506, et ensuite dans un gros bourg nommé Notre-Dame-des-Ermites. C'était un lieu de dévotion fameux, où les pèlerins venaient en foule, se confessaient, et semblaient renforcer leurs sentimens de religion. Zuingle crut voir des abus là où un philosophe moderne n'a vu que des objets d'édification et de consolation. Tandis qu'il s'occupait de cet objet, Léon X faisait publier en Allemagne des indulgences par les dominicains, et en Suisse par un cordelier milanais. Zuingle, fâché que ce moine lui eût été préféré, attaqua non seulement les indulgences, mais l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres et l'abstinence des viandes. Zuingle s'éleva contre ces pratiques avec toute l'impétuosité de son naturel. Bien convaincu que l'Eglise n'adopterait pas ses opinions, il s'adressa aux magistrats de Zurich, dont plusieurs avaient du goût pour les nouvelles erreurs. Il se tint en conséquence une assemblée en 1523. On alla aux voix, la pluralité fut pour l'hérésiarque. Peu de temps après, on brisa les images, on renversa les autels, on abolit la messe et toutes les cérémonies de l'Eglise romaine. Zuingle épousa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Erasme, est le dénoûment de toutes ces farces de réformation. Il était fort occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'eucharistie avec les paroles de J. C., qui dit expressément : *Ceci est mon corps*. Il eut un songe, dans lequel il croyait disputer avec le secrétaire de Zurich, qui le pressait vivement sur les paroles de l'institution. Il vit paraître tout à coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : « Lâche, que ne réponds-tu ce » qui est écrit dans l'Exode : L'*Agneau* » *est la Pâque*, pour dire qu'il en est » le signe? » Cette réponse du fantôme fut un triomphe, et Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'eucharistie. C'est ainsi que les sectaires, après avoir rejeté la doctrine de l'Eglise catholique, se règlent sur des rêves, sur des visions fanatiques, ou même, comme Luther, sur des conférences avec le diable. Pour s'opposer au désordre naissant, les évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne, sollicitèrent une assemblée de la nation à Bade; Jean Œcolampade s'y trouva pour Zuingle, qui refusa de s'y rendre, et la doctrine de cet hérésiarque y fut condamnée. Malgré cette condamnation, il ne laissa pas de faire des prosélytes. Cependant plusieurs cantons restèrent constamment attachés à l'ancienne religion, ce qui mit les sectaires en fureur. Les cantons de Zurich, où il était curé, de Schaffhouse, de Berne et de Bâle, défendirent de transporter des vivres dans les cantons catholiques; ils se liguèrent, et firent plusieurs insultes à leurs voisins, pour les obliger à suivre leur parti. On arma de part et d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé; il n'était pas brave, et il fallait qu'en qualité de premier pasteur de Zurich, il allât à l'armée. Il sentait qu'il ne pouvait s'en dispenser, et il ne doutait pas qu'il n'y périt. Une comète qui parut alors le confirma dans la persuasion qu'il serait tué. Il s'en plaignit d'une manière lamentable, et publia que la comète annonçait sa mort et de grands malheurs sur Zurich. Malgré les plaintes de Zuingle, la guerre fut résolue, et il fut obligé d'accompagner une armée de vingt mille hommes. Les catholiques remportèrent une pleine victoire. La plus grande partie de l'armée des zuingliens périt les armes à la main, et l'autre fut mise en fuite. Zuingle fut du nombre des morts : ce fut le 11 octobre 1531; il avait environ 44 ans. Les catholiques brûlèrent son corps. Indépendamment de ses erreurs, les troubles qu'il causa dans sa patrie ne peuvent que rendre son nom odieux. « Les

» mains qui déchiraient le catholicisme, » dit le comte d'Albon, ébranlaient en » même temps l'état ; et malgré les trai- » tés de paix, le germe des divisions » n'est pas étouffé. L'union des treize » cantons n'est plus ce qu'elle a été au- » trefois ; ils ne tiennent plus les uns aux » autres que par les liens de la politi- » que. » Zuingle n'était ni savant, ni grand théologien, ni vrai philosophe, ni bon littérateur : il exposait avec assez d'ordre ses pensées ; mais il pensait peu profondément, si on en juge par ses ouvrages recueillis à Zurich, 1581, un volume in-fol. Zuingle adressa, quelque temps avant sa mort, une *Confession de foi* à François Ier, dans laquelle il plaçait entre les élus Hercule, Thésée, etc., ce qui prouve le désordre qui régnait dans la tête du prétendu réformateur. De l'hérésie au paganisme, et même à l'athéisme, le passage n'est ni lent ni difficile. (*Voyez* Servet, Lentulus, etc.) Un auteur connu a fait de Zuingle le portrait suivant. « Jeune étourdi, passé tout » à coup du métier des armes à l'état » ecclésiastique, où il ne tarda point à » s'ennuyer du célibat ; il n'eut point de » meilleur motif que cette instabilité » libertine, pour lever l'étendard de l'im- » piété sacramentaire, et point d'autre » droit à l'enseignement, qu'une pré- » somption fondée sur le don d'éloquence » ou de verbiage, dont il avait été abon- » damment pourvu par la nature. Igno- » rant si bouché, qu'il unissait le luthé- » ranisme avec le pélagianisme ; restau- » rateur si extravagant de la pureté de » l'Evangile, qu'il plaçait dans le ciel, à » côté de J. C., Numa, père de l'idolâ- » trie romaine, Scipion, disciple d'Epi- » cure, Caton suicide, avec une foule » de pareils adorateurs et imitateurs de » leurs vicieuses divinités. »

ZUINSKI. *Voyez* Demetrius Griska.

ZUMBO (Gaston-Jean), sculpteur, né à Syracuse en 1656, demeura longtemps à Rome, et passa de là à Florence, où le grand duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il y exécuta un ouvrage fameux, appelé la *Corruzione*, admirable pour la vérité, l'intelligence et les connaissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La 1re représente un homme mourant ; la 2e un corps mort ; la 3e un corps qui commence à se corrompre ; la 4e un corps qui est corrompu ; la 5e un cadavre plein de pourriture et mangé des vers : ouvrages aussi propres à diriger les gens de l'art qu'à produire dans l'esprit de l'homme des idées sombres et salutaires. On conserve cet ouvrage dans le célèbre cabinet de Médicis, à Florence. Il fit aussi quelque séjour à Gênes, et y fit admirer ses talens. Il mourut à Paris, 1701.

ZURITA. *Voyez* Surita.

ZUR-LAUBEN (Oswald de), de l'ancienne maison de la Tour-Châtillon en Valais, mort à Zug en 1549, à 72 ans, fut capitaine de 300 Suisses au service des papes Jules II, Léon X, et de Maximilien Sforce ; il se signala aux batailles de Novare, de Ravenne, de Bellinzone, etc. Il passa en cette qualité dans les armées de François Ier, roi de France, après la bataille de Marignan. Il fut major-général des troupes du canton de Zug, en 1531, à la bataille de Cappel, où Zuingle fut tué, et contribua beaucoup à fixer la victoire dans cette mémorable journée. — Son fils, Antoine de Zur-Lauben, capitaine en France, au service de Charles IX, reçut trois blessures à la bataille de Dreux. Il fut de la célèbre retraite de Meaux, et se trouva aux batailles de Saint-Denys, de Jarnac et de Moncontour. Il termina sa carrière à Zug, en 1586, à 84 ans, après avoir rempli les premières charges de son canton.

ZUR-LAUBEN (Conrad de), cousin issu de germain du précédent, mort à Zug en 1629, à 57 ans, fut chevalier de Saint-Michel, chef du canton de Zug, et capitaine au régiment des gardes suisses. Il servit sa patrie et la France comme guerrier et comme négociateur. Il est auteur d'un traité imprimé : *De Concordia fidei*, où il démontre que la tranquillité des Suisses dépend de l'établissement de la seule religion catholique dans leurs cantons. Effectivement, depuis l'introduction des nouvelles sectes, cette répu-

blique a été plusieurs fois dans les plus grandes agitations, et souvent à un doigt de sa perte. L'on y a vu couler, comme dans le reste de l'Europe où l'antique religion a été ébranlée, des fleuves de sang qu'on ne peut se flatter de ne pas voir couler encore à la première occasion où le fanatisme enflammera les esprits.— Son fils, Béat de ZUR-LAUBEN, fut comme lui le chef du canton de Zug et capitaine au régiment des gardes suisses sous Louis XIII. Il fut, en 1634, l'un des trois ambassadeurs catholiques envoyés à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ses services, en accordant, à lui et à sa postérité, le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les cantons catholiques lui avaient donné les titres de *père de la patrie* et de *colonne de la religion*. On a de lui le détail de toutes ses négociations depuis 1639 jusqu'en 1656. Il mourut à Zug en 1663, âgé de 66 ans. — Son fils aîné, Béat-Jacques de ZUR-LAUBEN, chef du canton de Zug, et capitaine-général de la province libre de l'Argow, contribua beaucoup, par ses expéditions, à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne, en 1653. Ce canton et ses confédérés lui durent, en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug en 1690, à 74 ans, avec une réputation bien méritée de valeur et de prudence. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu, nommé aussi Béat-Jacques, qui servit la France avec distinction, reçut sept blessures à la bataille de Hochstet en 1704, et en mourut à Ulm en Souabe, le 21 septembre, à 48 ans. — Son neveu, Béat-Fidèle-Antoine de ZUR-LAUBEN, né à Zug en 1720, a été brigadier des armées de France, capitaine du régiment des gardes suisses, et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il vivait encore en 1784. Ses ouvrages sont : 1° l'*Histoire militaire des Suisses*, 7 vol. in-12; 2° *Mémoires et lettres du duc de Rohan sur la Valteline*, 3 vol. in-12; 3° *Bibliothèque militaire*, 3 vol. in-12; 4° *Code militaire des Suisses*, 4 vol. in-12; 5° *Histoire de Guillaume Tell*, in-12.

* ZUR-LAUBEN (François-Dominique ou Placide de la 7e Branche des barons de la Tour-Châtillon de), illustre bénédictin de la congrégation suisse ou de Saint-Gall, et abbé-prince du monastère de Saint-Martin de Muri en Argovie, naquit à Bremgarten le 13 mars 1646. Il fut envoyé, encore enfant, dans ce monastère, où il prit le goût de la retraite, et y embrassa l'état monastique, en 1663 : alors il changea son nom de *François-Dominique* en celui de *Placide*, sous lequel il fut connu depuis. Il professa successivement la philosophie et la théologie dans son monastère, y fut maître des novices, occupa différens autres emplois dans la communauté, devint secrétaire-général de la congrégation, et enfin fut élu abbé de Muri en 1683. Les services qu'il rendit à sa maison lui valurent, de la part de ses religieux le titre honorable de second fondateur de leur monastère. Sa congrégation l'élut plusieurs fois son visiteur-général, et il ne s'y faisait presque rien d'important qu'il n'eût été consulté. Enfin, l'empereur Léopold Ier, par un diplome du 10 décembre 1701, daté de Vienne, érigea, en sa considération, l'abbaye de Muri en principauté de l'empire romain, et assura aux aînés de la maison de Zur-Lauben le titre de maréchal héréditaire des abbés-princes de Muri. Ce célèbre abbé, après trente-neuf ans et demi d'un gouvernement sage, mourut au château de Sandegg, en Thurgovie, le 14 septembre 1723. On a de lui : *Spiritus duplex humilitatis et obedientiæ per varias exhortationes præsentatus*. Ce sont des discours adressés à ses religieux en chapitre. 2° *Conciones panegyrico-morales*, et quelques autres écrits qui n'ont point vu le jour. — ZUR-LAUBEN (Gerold), frère du précédent, né à Bremgarten le 2 août 1649, embrassa, comme dom Placide, la règle de Saint-Benoît, et fit profession à l'abbaye de Rheinau en Thurgovie, le 15 novembre 1665. C'est alors qu'il changea son nom de *Conrad* en celui de *Gerold*. Il fut élu abbé de Rheinau le 6 février 1597. Il était secrétaire-général de la congrégation bé-

nédictine suisse ; il en fut le visiteur à la mort de dom Placide. Il mourut à Rheinau le 18 février 1735, et fut inhumé à côté de dom Placide son frère. — ZUR-LAUBEN (Gérold II), de la 2e branche des barons de la Tour-Châtillon de), parent des précédens, et abbé de Rheinau, était né à Zug en 1547. Il était fils de Michel, baron de la Tour-Châtillon-Zur-Lauben, bailli de Gangolschweil, capitaine dans les troupes suisses du roi de France au service de Charles IX, et tué au siége de la Rochelle en 1628. Gérold avait embrassé l'état monastique dans l'abbaye de Rheinau, et en avait été élu abbé en 1598. Son amour pour la discipline régulière lui avait fait entreprendre la réforme de la congrégation suisse, et le succès couronna son entreprise. Il unit sa propre abbaye à cette réforme ; une partie de ses sujets ayant embrassé les opinions de Zuingle, et cherchant à se soustraire à son autorité, ses soins furent distraits de l'administration de son monastère par la nécessité de les soumettre. Il s'adressa aux cantons catholiques, qui lui prêtèrent secours, et l'aidèrent à amener les rebelles à leur devoir. Il mourut à Rheinau le 20 février 1607, âgé de 60 ans.

* ZUR-LAUBEN (Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique, baron de la TOUR-CHATILLON de) lieutenant-général des armées françaises, né en 1720 à Zug, fut élevé à Paris et entra au service de France. Il fit les campagnes de Flandre et des bords du Rhin depuis 1742, et se distingua aux batailles de Fontenoy et de Raucoux, ainsi qu'aux siéges de Tournai, d'Oudenarde et de Maëstricht. Sa valeur lui avait mérité le grade de brigadier des armées du roi, lorsque en 1762 il se signala à la défense des retranchemens de Melsungen-sur-la-Fulde. En 1780 il fut mis à la retraite avec le grade de lieutenant-général. Retiré dès lors dans une campagne près de Zug, il se livra à l'étude de l'histoire et des antiquités de sa patrie. Ses travaux le firent associer à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris ; il était aussi membre de plusieurs autres sociétés savantes. Zur-Lauben mourut dans sa retraite en 1795, après avoir publié non seulement plusieurs *Mémoires* dont quelques-uns ont été couronnés et se trouvent dans les *Recueils de l'académie des inscriptions*, mais encore les ouvrages suivans : 1° *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pièces justificatives, dédiées à S. A. R. Mgr. de Dombes, colonel-général des Suisses et Grisons*, Paris, 1751-1753, 8 vol. in-12. 2° *Code militaire des Suisses pour servir de suite à l'histoire militaire des Suisses au service de la France*, ibid., 1758-1764, 4 vol. in-12. 3° *Bibliothèque militaire, historique et politique*, ibid., 1760, 3 vol. in-12. 4° *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénault*, ibid., 1767, in-12. 5° *Tables généalogiques des maisons d'Autriche et de Lorraine, et leur alliance avec la maison de France*, ibid., 1778, in-8. 6° *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ibid., 1780-1786, 4 vol. grand in-fol. avec gravure, réimprimé sous le titre de *Tableaux de la Suisse ou Voyages pittoresques faits dans les 13 cantons*, etc., ibid., 1784-1788, 12 vol. in-4. Zur-Lauben a laissé aussi des *manuscrits* importans. *Voyez* les *Notices biographiques de Meister*, Zurich, 1784, tome 2 et l'*Histoire de la Suisse*, par Jean de Muller. Avec Zur-Lauben s'est éteinte la descendance mâle de cette illustre famille.

* ZURLO (Le comte Joseph), homme d'état, né à Naples en 1759, embrassa la carrière du barreau. En 1783 il fut employé dans la commission du gouvernement envoyé dans les Calabres qui venaient d'être bouleversées par des tremblemens de terre. Après avoir obtenu ensuite un des principaux emplois de la magistrature, il fut appelé en 1798 à la direction des finances du royaume alors grevé d'une dette considérable. Il n'avait encore rien pu faire pour diminuer le fardeau des charges publiques, lorsque les Français arrivèrent à Naples. Il s'abstint de toute participation aux actes de la république parthénopienne, et reprit, au retour du roi, la direction du ministère des finances. Il s'attacha dès le principe

à éteindre la masse des papiers publics qui étaient discrédités, et qui surchargeaient les coffres de l'état. Après avoir réussi à rétablir le crédit, il entreprit des réformes dont il donna lui-même l'exemple. Sa puissance ne tarda pas à être compromise par Acton, favori de la reine : ayant été destitué, il alla lui-même attendre dans une prison que son innocence fût reconnue. Il suivit même la famille royale dans son second exil. Ce fut sans doute avec étonnement qu'on le vit s'attacher ensuite à la famille de Murat. Ministre de la justice, puis de l'intérieur, il détruisit la plus grande partie des couvens qui existaient encore dans ce royaume. La chûte du beau-frère de Buonaparte entraîna la sienne. Retiré à Venise, puis à Rome, il obtint en 1818 la permission de rentrer dans son pays natal. La révolution de 1820 le rappela aux affaires. Zurlo devint ministre de l'intérieur. Accusé d'avoir violé un des articles de la constitution, il fut acquitté par la chambre des représentans : non seulement il rendit son portefeuille, mais encore il abandonna la cause des libéraux. Il vécut depuis dans la retraite. Il est mort à Naples le 14 novembre 1828.

* ZUTPHEN (Gérard) vivait au 14e siècle. Il se distingua particulièrement par son zèle pour le maintien et les progrès d'une association pieuse, connue alors sous le nom de *frères de la vie commune*. Elle avait été fondée par Gérard Groot ou le *Grand*, docteur de Paris, et chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht. Cette société était composée d'hommes qui se réunissaient pour suivre les conseils évangéliques, et pratiquer la vie commune, sans toutefois faire de vœux. C'étaient d'abord des écoliers pauvres qui, en faisant leurs études, gagnaient leur vie à transcrire des livres, et mettaient en commun ce qu'ils gagnaient. Par la suite, des gens pieux, qui avaient de la fortune, en firent partie, et cet institut s'était promptement propagé. Un dominicain saxon, nommé Matthieu Grabon l'attaqua; il prétendit prouver, dans un écrit composé exprès, et qu'il présenta au pape Martin V, que personne ne peut méritoirement accomplir les conseils d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, qu'en faisant vœu dans une religion reconnue par l'Eglise. Martin V chargea le cardinal d'Ailly et le chancelier de Paris, Gerson, pendant le concile de Constance, d'examiner cet écrit, qui, sur leur rapport, fut condamné. Grabon se rétracta, et la société des *frères de la vie commune* continua de prospérer. (*Voyez* Groot ou Gérard le Grand.) On ne dit pas que Zutphen se soit agrégé dans cette société; mais il la soutint de ses moyens, et composa pour elle divers écrits. On cite, entre autres, un *Traité mystique*, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, qu'on prétend n'être guère inférieur à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il est divisé en deux livres : dans le premier, il est question des vices de l'âme et de la réformation intérieure; le second contient des élévations spirituelles. Zutphen mourut en 1368.

* ZWEINITZ (David de), gentilhomme allemand, né en 1600 à Seifessdorf, ville de Silésie, fit ses études à Heidelberg, et voyagea ensuite en Angleterre et dans les pays-Bas. Il appartint plus tard au duc Rodolphe de Lignitz en qualité de gentilhomme de sa chambre, et fut employé dans diverses affaires par ce prince. En 1627, il assista à la diète de Breslau, en qualité de son plénipotentiaire ordinaire. Il fut ensuite conseiller de régence, et envoyé à l'empereur Ferdinand II, pour des affaires importantes. Le duc le nomma en 1631 capitaine-général de la principauté de Wolau. Il l'envoya en ambassade près d'Uladislas, roi de Pologne, et ensuite près des électeurs de Brandebourg. Il continua d'occuper diverses charges à la cour du duc, soit du vivant de ce prince, soit même après sa mort, sous ses successeurs. Malgré les affaires dont il avait été chargé, il avait trouvé du temps pour composer les ouvrages suivans, qui font honneur à ses sentimens religieux : 1° *Soliloques sur l'examen de la conscience*, en latin; 2° *Bouclier contre la mélancolie*, en allemand; 3° *Cantiques spirituels*, en allemand; 4° *Prières tirées des Psaumes*

de David, en allemand; 5° *Cent méditations sur la mort*, en allemand; 6° *Abrégé de la Bible*, aussi en allemand. Il mourut le 27 mars 1667.

ZWINGER (Théodore), savant médecin, naquit à Bâle d'une sœur de Jean Oporin, fameux imprimeur, et selon quelques-uns, à Bischofs-Zell, dans le Thurgau, en 1533. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique et la médecine. Son nom a été long-temps célèbre par une énorme compilation intitulée : *Le Théâtre de la vie humaine*, Bâle, 1556, 8 vol. in-fol., commencée par son beau-père Conrad Lycosthènes (*voyez* ce nom). Il mourut en 1588, à 54 ans. — Théodore Zwinger, son petit-fils, né en 1597, mort à Bâle en 1651, a donné quelques ouvrages de théologie; et le fils de celui-ci, Jean Zwinger, professeur en grec et bibliothécaire de Bâle, mort en 1696, a publié : *De monstris eorumque causis ac differentiis*, Bâle, 1660, in-4. — Théodore Zwinger, fils de Jean, né en 1658, professeur d'éloquence, de physique et de médecine, à Bâle, mort en 1724, dont il est question ci-après. — Son frère, Jean Rodolphe-Zwinger, né à Bâle en 1660, et mort en 1788, a laissé aussi quelques ouvrages, parmi lesquels un traité allemand, intitulé *l'Espoir d'Israël*.

* ZWINGER (Théodore), naquit à Bâle le 26 août 1658. Il était issu d'une famille féconde en grands hommes : l'un de ses aïeux, Théodore Zwinger, se fit un renom dans la médecine. (*Voyez* l'article ci-dessus.) Théodore, le jeune, voyagea en France et en Allemagne. Différens souverains lui firent des offres très avantageuses pour l'attirer auprès d'eux, mais il ne voulut jamais quitter sa patrie, où il mourut en avril 1724. Il a laissé : 1° *Théâtre botanique*, Bâle, 1690, in-fol.; 2° *Specimen physicæ electico-experimentalis*, in-12; 3° *Theatrum praxeos medicæ*, 1710, in-4; 4° *de Methodo mathematica docendi medicinam*, Bâle, 1722, 2 vol. in-8, en latin; 5° *Traité des maladies des enfans*, ibid., 1722, 2 vol. in-8; 6° *Fasciculus dissertationum*, 1710, in-4; 7° *Dictionnaire latin et allemand*; 8° un *Abrege* de la Médecine d'Etmuller, etc, etc.

* ZWINGER (J.-Rodolphe), fils du précédent, naquit à Bâle, où il occupa successivement les chaires de logique, d'anatomie, de botanique, et après la mort de son père, il remplit celle de pratique. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Magni Hippocratis aphoristica opuscula*, en grec et latin, Bâle, 1748, in-8. Il y a joint *Speculum Hippocraticum*, ou *Table des prédications et sentences d'Hippocrate*. Ce médecin jouit, ainsi que son père, d'une grande réputation, et mourut dans sa patrie vers l'an 1760.

ZYLIUS (Otho), jésuite, né à Utrecht en 1588, mort à Malines le 13 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Eglise catholique. Ce Père était bon poète et très versé dans les langues grecque et latine. On a de lui : 1° des *Vies* de plusieurs saints qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, et qui ont été insérées dans les *Acta sanctorum*. 2° *Historia miraculorum B. M. Sylvæducencis*, Anvers, 1632 in-4; 3° *Cameracum obsidione liberatum*, poème imprimé à Anvers, 1650, in-4, et à la suite des poésies du P. Hoschius, de l'édition de 1656.

ZYPAEUS (Henri), né à Malines en 1577, embrassa la règle de Saint-Benoît, dans le monastère de Saint-Jean, à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de Saint-André, près de Bruges, avec le droit de porter la mitre, qu'il obtint le premier en 1623. Zypæus rétablit la discipline dans son monastère, et répara les désordres que les hérétiques y avaient causés. Il y ramena, en 1632, ses religieux, qui s'étaient retirés dans la ville de Bruges pour se soustraire à la fureur des sectaires. Il répara aussi la maison des religieuses de Sainte-Godelève, et y introduisit une réforme salutaire. Sa mort, arrivée en 1659, dans la 83e année de son âge, fut digne d'un chrétien et d'un religieux. Son principal ouvrage est : *Sanctus Gregorius Magnus, ex familia Benedictina oriundus*, Ypres, 1611, in-8. Dans ce livre, il tâche de prouver contre Baro-

nius que saint Grégoire, pape, avait embrassé la vie monastique. Il y a de l'érudition; mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe peut-être un peu trop sur cette question, qui du reste est un point d'histoire dont on peut s'occuper, et qu'on peut travailler à éclaircir comme tant d'autres qui ne sont pas d'une plus grande importance. On a encore de lui la Dissertation sur sainte Scholastique, intitulée : *Examen quæstionis : An magis expediat devotam in mundo quam religiosam in monasterio vitam agere; et an sancta Scholastica fuerit speculum castitatis religiosæ, an vero modernæ devotionis filiarum in sæculo castitatem servantium*. L'opinion de Rosweide sur sainte Scholastique y est combattue.

ZYPAEUS ou VANDEN-ZYPE, (François), frère du précédent, naquit à Malines en 1580. Ses succès dans l'étude du droit le firent appeler par Jean le Mire, évêque d'Anvers, qui le fit son secrétaire particulier, ensuite chanoine, official et archidiacre de sa cathédrale. Il a composé plusieurs ouvrages latins, entre autres : 1° *Analytica enarratio juris pontificii novi*; 2° *Consultationes canonicæ*; 3° *Notitia juris Belgici*; 4° *De jurisdictione ecclesiastica et civili*; 5° *Judex magistratus, senator*. On peut regarder ces ouvrages comme une réfutation des écrits de du Moulin, de Nevert, de Van-Espen, de Fébronius, etc. Ils sont estimés, et on les a recueillis en 2 vol. in-fol., à Anvers, 1675. Zypæus mourut en 1650, à 70 ans.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

SUPPLÉMENT.

PREMIER VOLUME.

ABDEL-MOUMEN, page 17, et ABDUL-MUMEN, page 21, font un double emploi : ce sont les deux noms du même personnage qui naquit en 1101 *et non* 1148, et mourut en 1156 *et non* 1162. Isaac qu'il étrangla après s'être emparé de Maroc, était le fils du roi de cette ville.

ABERCROMBY, page 25, *lisez* ABERCROMBIE; débarqua le 9 mars, *et non le* 9 *mai ;* mort le 1er mai, *et non au bout de quelques jours. Ajoutez que* ce général naquit en 1740.

ABOVILLE, page 32 : *ajoutez, à son article qu'*il fut à la bataille de Fontenoy en 1745, et *qu'*il mourut en 1817 *et non* 1819. —* Son fils, Augustin Gabriel d'ABOVILLE, fut aussi maréchal de camp d'artillerie : né à Lafère en 1774, il mourut le 16 avril 1820, après avoir passé par tous les grades dans le cours des campagnes de 1792 à 1814, et s'être distingué dans plusieurs occasions, surtout à Talavera. Il se signala particulièrement aussi par la défense de Thuy et la délivrance de mille prisonniers dans la baie de Cadix. Il était pair de France et inspecteur d'artillerie lorsqu'il mourut.

*ACTON, page 54 ; *au lieu de Joseph, lisez* sir John-Francis-Edouard; né le 1er octobre 1737, *lisez* 1736. Son père n'était point baronet : il avait à Besançon la place de médecin en chef des hôpitaux, et appartenait à une famille ancienne. Le jeune Acton hérita du titre de baronet de son cousin sir Richard. Il avait été élevé en Angleterre. Il épousa en 1800 sa propre nièce avec dispense du saint-Siége. Pendant 22 ans il fut ministre dirigeant à Naples : la plus grande intégrité a présidé à toute sa conduite. — Son frère, né en 1738, fut général et baron : d'abord major dans les hussards au service de France, il passa dans l'armée napolitaine et fut commandant de Gaëte : c'était un officier brave et désintéressé.

*ADAMS (John), page 65, naquit en 1735 *au lieu de* 1755, et mourut âgé de 92 *et* ans, *non* 82.

*ADAMS (sir Thomas), né en 1586, marchand et lord maire de Londres en 1645. Resté fidèle à Charles Ier, il fit passer 10,000 livres sterling à Charles II dans son exil, et fut envoyé en 1661, auprès de ce prince qui était à La Haye. Il fut fait baronet à l'époque de la restauration. Il mourut le 24 février 1667. On retira de son corps une pierre pesant 25 onces; elle est conservée au laboratoire de Cambridge où il avait fondé une chaire d'arabe. Il fit imprimer l'*Evangile* en persan et en arabe.

ÆLIEN (Claude), sophiste grec, naturaliste très crédule, qui observa les poissons. *Voyez l'article* ELIEN, tome 5, page 37 *de ce dictionnaire.*

*AGOUB (Joseph), professeur de langue arabe au collége de Louis-le-Grand à Paris, né en Egypte vers l'an 1780, mort à Marseille au commencement d'octobre 1832, était membre de l'académie de cette ville et de plusieurs sociétés savantes. Venu en France, par suite de la mémorable conquête de l'Egypte, il fut, jeune encore, initié à la littérature de sa patrie adoptive. Après avoir cultivé la poésie avec succès, ce dont on peut s'assurer en lisant son fameux *Dithyrambe sur l'Egypte*, il se vit obligé de se livrer à des travaux scientifiques, et coopéra à la rédaction de plusieurs Recueils littéraires, dans lesquels il fit preuve de la plus étonnante érudition. Nous ne suivrons pas ce savant dans l'immense variété de ses travaux philologiques : il a composé un grand nombre de *Mémoires*

sur les difficultés les plus insolubles de la langue arabe, sur des points obscurs de l'histoire hiéroglyphique. Sans autre secours que quelques phrases disséminées dans les ouvrages anciens, et les fragmens détachés de l'Asie et de l'Egypte, il avait retrouvé de quoi retracer l'histoire de son pays, de ses poètes, son architecture, sa littérature et ses lois : il devait lui donner le nom de *Sésostris*. Mais le plus remarquable de ses ouvrages est sa *Traduction* du célèbre Pilpay, précédée d'une savante introduction.

*AINSWORTH (Robert), né à Woodyale près de Manchester dans le mois de septembre 1660, fut élevé à Boston et s'y fit maître d'école. Choisi en 1714 par de riches libraires de Londres pour composer un grand dictionnaire latin sur le plan du *Thesaurus* de Faber, il ne le termina qu'en 1736. Il mourut à Londres le 4 avril 1743.—Un autre AINSWORTH (Henri), savant théologien non conformiste de la fin du 16e siècle et du commencement du 17e, fut obligé de quitter l'Angleterre sous le règne d'Elisabeth, et se retira en Hollande où il devint ministre d'une congrégation; mais cette société ayant été dissoute par suite des querelles qui naquirent dans son sein, il se rendit en Irlande, où il ne put trouver le repos qu'il désirait. Mais il revint en Hollande où il mourut en 1629, empoisonné, dit-on, par un juif qui lui avait promis de lui procurer une conférence avec les rabbins sur les prophéties relatives au Messie, et qui se trouvait hors d'état de tenir sa parole. Ses *Commentaires sur le Pentateuque* et ses *Notes sur l'ancien Testament* sont recherchés.

*AITON (William), savant botaniste, né en 1731 dans l'Ecosse, mort en 1793, fut nommé en 1759 surintendant du jardin botanique du roi d'Angleterre à Kew, et il en a donné la description sous le titre de *Hortus Kewensis*, 3 vol. in-8, 1789, avec gravures.

*AKENSIDE (Marc), médecin et poète, né le 9 novembre 1721 à Newcastle, fut élevé dans la secte des non-conformistes à Edimbourg et destiné à l'Etat ecclésiastique; mais la médecine ayant plus d'attraits pour lui, il alla en 1741 à Leyde, où il reçut en 1744 le grade de docteur. Après avoir exercé son art à Northampton, puis à Hampstead, il s'établit à Londres, et devint successivement médecin de l'hôpital Saint-Thomas, agrégé au collége des médecins et membre de la société royale. Il était médecin du roi, lorsqu'il mourut le 23 juin 1770. Parmi ses ouvrages il en est de relatifs à sa profession: les plus remarquables ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* ou *médicales* et dans d'autres recueils périodiques. Nous signalerons son *Traité sur la dyssenterie*, en latin, 1764. Ses autres productions sont des poèmes : le meilleur est sur les *Plaisirs de l'Imagination;* il a été traduit en français par le baron d'Holbach, 1769, in-12; 1806, in-18.

*ALADAME (Marie-Jeanne), née vers 1746 à Paris, épousa Antoine Simon qui fut gardien de Louis XVII au temple: elle fut placée aux incurables le 12 avril 1796, et y est morte le 10 juin 1819. *Voyez* SIMON.

*ALBANY (Louise-Maximilienne DE STOLBERG, comtesse d'), née en 1752 à Mons, dans le Hainaut, morte le 29 janvier 1824, perdit en 1757 son père, le prince de Stolberg (Gustave-Adolphe), tué à la bataille de Lissa où il commandait un corps de cavalerie. Elevée par sa mère, Elisabeth-Philippine, fille d'Emmanuel, prince de Horn, elle épousa jeune encore le prince Charles-Edouard, dernier prétendant à la couronne des Stuarts, et plus jeune qu'elle de trente ans. (*Voyez* STUART.) Celui-ci étant mort en 1786, après quelques années d'une union mal assortie, sa veuve se retira à Rome chez son beau-frère; elle y distingua le poète Alfieri, avec lequel elle contracta un mariage secret. Les deux époux habitèrent Paris, puis la Toscane. Redevenue veuve en 1803, la comtesse d'Albany fit élever, par les soins de Canova, un mausolée en l'honneur de son dernier époux, et publia une magnifique édition des *OEuvres* de ce poète. Après s'être fixée à Florence, où sa maison était le rendez-vous des artistes et

des savans, elle épousa en troisièmes noces le peintre Fabre, et mourut le 29 janvier 1824, à l'âge de soixante-douze ans. (Nous avions déjà parlé de cette femme célèbre à l'article STUART, Charles-Edouard.)

*ALBRECHTS-BERGER (Jean-Georges), musicien et organiste, né vers 1729 à Kloster-Neubwr, mort à Vienne le 7 mars 1803, fut d'abord enfant de chœur dans le chapitre de cette ville, et dirigea ensuite le gymnase de l'abbaye de Moelk, dont il fut aussi organiste pendant douze ans. De là, il devint maître de chapelle de la cathédrale de Vienne, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. L'académie musicale de cette ville et celle de Vienne l'admirent au nombre de leurs membres. Cet artiste a laissé plusieurs bons morceaux de musique et un *Traité élémentaire* de composition (*Gründliche Anweisung zur Composition*), Leipsick, 1790, in-8.

* ALBUQUERQUE (N..... duc d'), grand d'Espagne, lieutenant-général, descendait du héros des Indes. Il fit partie du corps d'armée espagnole que Buonaparte envoya en Danemark. De retour dans sa patrie, il la trouva occupée par les armées françaises. Son parti fut celui de la fidélité; il prit les armes pour la délivrance de l'Espagne. Placé à la tête d'une division sous les ordres du duc de l'Infantado, il se distingua dans plusieurs affaires, surtout à la bataille de Medellin. Il était dans l'île de Léon, lorsque Victor, duc de Bellune, assiégeait Cadix; il sut inspirer à ses compatriotes ce courage et cette énergie qui préservèrent l'Espagne de la domination française. Le duc d'Albuquerque fit partie de la junte établie à Cadix. Quelque opposition de la part de ce général le fit éloigner : il fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre, où il mourut de chagrin au bout de quelques mois, le 13 février 1811.

ALCOCK (Jean), page 159 du 1er vol. fut promu à l'évêché de Rochester en 1471 *et non* 1440, en 1476 à celui de Worcester *et non* 1466, et à celui d'Ely en 1486 *et non* 1476. *A la place de Henri VII, lisez* Edouard IV : ce prince le fit grand chancelier en 1472; il l'avait envoyé en 1470 en ambassade près du roi de Castille. Alcock fonda en 1497 le collége de Jésus à Cambridge. Il fut inhumé à Ely *et non* à Kingsten.

*ALLÈGRE (Antoine), chanoine de Clermont, né à la Tour en Auvergne, vivait au 16e siècle. Il a traduit d'Antoine de Gulvaro, évêque de Mondonnedo et confesseur de Charles-Quint: *Le mépris de la cour et la louange de la vie rustique*, Lyon, 1545, in-8, édition estimée, et Paris, 1551, in-16, et *La Décade, contenant les vies des dix empereurs*, Paris, 1556, in-8; 1567, in-8 : c'est une imitation, plutôt qu'une traduction, de Gulvaro. Cet ouvrage se joint d'ordinaire aux *OEuvres* de Plutarque.

*ALLÈGRE (Paul-Lambert), né en 1741 à Turin, d'une famille originaire de Genève, fit de brillantes études et devint ministre protestant; mais, vers 1788, il se convertit, embrassa l'état ecclésiastique, et fut promu en 1807 à l'évêché de Pavie. En 1811, il assista au concile de Paris, composé des évêques de France et d'Italie. Vers le mois d'août suivant, il fut un des neuf prélats députés vers le pape Pie VII à Savone. Il est mort à Pavie en 1821, après avoir signalé ses derniers jours, comme le reste de sa vie, par de bonnes actions.

ALLETZ (Ponce-Augustin), page 220, est mort le 7 mars 1785, à l'âge de 82 ans *et non* 80.

ALPHONSE-MARIE de LIGUORI (St.) *Voyez* Liguori.

AMHERST (Jeffery, etc.), page 257, naquit le 2 janvier *et non le* 30 *juin* 1717. Il revint en Angleterre en 1764 *et non* 1763: il fut fait baron Amherst d'Holmsdal. Il mourut le 3 août 1797. —Ce fut son neveu qui eut en 1804 une mission en Chine.

*AMY (Louis-Thomas-Antoine), président de chambre à la cour royale, né le 29 juillet 1760, mort le 26 février 1832, était président du tribunal de Joinville lorsqu'il fut nommé, dans le mois de septembre 1791, député à l'assemblée législative par le département d'Eure-et-Loire. Après le 18 brumaire, il devint juge au tribunal de la Seine, puis, en

1805, conseiller à la cour d'appel, et en 1815 président de chambre. Il était commandeur de la Légion-d'Honneur, et conseiller-d'état en service ordinaire. Le président Amy n'a plus exercé de fonctions depuis la révolution de 1830.

ANDRÉOSSY (François), page 298, naquit à Paris en 1600 : il mourut en 1688 *et non* 1638.— Le comte ANDRÉOSSY (A.F.) mourut à Montauban le 16 septembre 1828.

*ANDRIEUX (François-Guillaume-Jean-Stanislas ou Nicolas), poète et membre de l'Institut, naquit à Strasbourg, le 6 mai 1759, d'une famille honorable qui le destinait au barreau. Il fit ses études à Paris, dans le collége du cardinal Le Moine, travailla chez un procureur et fut reçu avocat en 1781. Bientôt il devint le secrétaire du duc d'Uzès, qu'il quitta pour se livrer à la jurisprudence et aux lettres. Andrieux embrassa les principes de la révolution : il obtint d'abord des places subalternes, puis il siégea au tribunal de cassation. En 1798, il fut élu membre du conseil des cinq-cents, où il parla sur l'instruction primaire et dans la discussion sur l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt. Après le 18 brumaire, il fit partie du tribunat dont il devint successivement secrétaire et président : c'est en cette dernière qualité qu'il prononça le 1er vendémiaire an 9, pour l'anniversaire de la fondation de la république, un discours plein d'enthousiasme. Son opposition aux projets de Buonaparte, premier consul, le fit éliminer. Celui-ci s'étant plaint des résistances de cette assemblée, Andrieux lui dit : « Citoyen consul, vous » êtes à l'Institut de la section de méca- » nique; vous savez qu'on ne s'appuie » que sur ce qui résiste. » Fouché lui offrit alors une place de censeur : « Tenez, » citoyen ministre, lui répondit-il, mon » rôle est d'être pendu et non d'être » bourreau. » Andrieux s'était fait connaître de bonne heure par quelques compositions : il fit représenter, en 1782, *Anaximandre*, comédie en un acte et en vers, et, en 1787, *les Etourdis*, qui ont toujours obtenu un grand succès. Depuis cette époque, il se lia d'amitié avec Colin d'Harleville et avec Picard, et leur union ne fut dès lors altérée par aucun nuage. La révolution suspendit les travaux littéraires du poète; il donna seulement en 1790, avec Guillard, l'opéra de *Louis IX*, et, en 1794, l'*Enfance de Jean-Jacques-Rousseau*, comédie mêlée d'ariettes, in-8. Sa plume coopéra aussi à la publication de la *Décade philosophique*, de Guinguené. En 1800, il fit paraître ses *Contes et Opuscules en vers et en prose*, et, en 1803, la *Suite du Menteur*, que le public accueillit avec bienveillance; en 1804, le *Trésor*, en 5 actes, et le *Souper d'Auteuil*, vinrent ajouter à sa réputation. En 1810 parut le *Vieux Fat*, qui fut suivi, en 1816, de la *Comédienne*, comédie en 3 actes et en vers, et, en 1826, du *Rêve du Mari* ou *le Manteau*, comédie en un acte et en vers. Six semaines après la révolution de 1830, il fit jouer sa tragédie de *Lucius Junius Brutus*, débutant ainsi à soixante-onze ans dans un genre nouveau pour lui. Les *Œuvres* d'Andrieux ont été imprimées en 4 v. in-8, avec fig., 1817-23; on en a donné une nouvelle édition en 1823, 6 vol. in-18, ornés de figures. Elles comprennent, outre des pièces de théâtre, des *Contes*, des *Fables*, des *Anecdotes*, des *Dialogues*, des *Poésies fugitives*, des *Mélanges en prose*, des *Notices* et des *Dissertations* sur plusieurs sujets. Les idées philosophiques avaient séduit la jeunesse d'Andrieux, et il fut, comme l'a dit M. Tissot sur sa tombe, le disciple de Voltaire et l'héritier de ses doctrines : « Tous deux, » ajoute son panégyriste, avaient compris » la nécessité d'assaisonner la raison du sel » de la plaisanterie; tous deux attribuaient » les malheurs du monde au *fanatisme* » *et à la tyrannie ligués ensemble pour* » *opprimer les nations.* » Voilà, en effet, le caractère général des écrits d'Andrieux, dans lesquels nous nous plaisons à reconnaître d'éminentes qualités de stile, une exquise pureté de langage, une grâce facile, un naturel piquant et ingénieux : chacun sait le joli conte du *Meunier-sans-souci*, qui est resté un chef-d'œuvre

dans son genre. Mais sa coopération à la *Décade philosophique*, ses pamphlets irréligieux, tels que l'*Epître au pape en 1790; saint Roch et saint Thomas*, à l'occasion de l'enterrement de l'actrice Chameroy, 1803, *la Bulle d'Alexandre VI*, etc., pourraient le faire ranger parmi les écrivains de l'école impie dont Voltaire fut le chef. Andrieux fut aussi professeur de littérature française, d'abord à l'Ecole Polytechnique jusqu'en 1815, et depuis 1814 jusqu'à sa mort au collége de France, fournissant ainsi une carrière non interrompue de près de trente années de professorat. Son enseignement avait de l'attrait, et ses cours étaient suivis par une foule d'auditeurs qui se pressaient autour de lui. Mais ici, comme dans ses *Œuvres*, nous distinguerons le critique et le philosophe : le premier mérite tous nos éloges : finesse, malice, goût, élégance, gaieté, vivacité, délicatesse, bonhomie, chaleur d'âme, élocution facile, bien d'autres qualités encore se rencontraient dans ses leçons; mais nous oserons dire avec l'*Ami de la Religion*, t. 76 (23 mai 1833), n° 2105, p. 160, que nous aimons mieux suivre que les journaux qui lui ont donné des éloges auxquels Feller n'aurait point donné son approbation, qu'Andrieux « fut un apôtre très ardent de l'impiété, et » que jusqu'à ces derniers temps il tour- » nait en ridicule la religion et les prêtres » avec un zèle qui allait jusqu'au fanatis- » me. Ceux qui ont suivi son cours savent » avec quelle affectation maligne il recher- » chait les occasions de se faire applau- » dir par ses épigrammes philosophiques. » C'est sans contredit un de ceux qui ont » le plus contribué de nos jours à égarer » la jeunesse qu'attiraient à ses leçons » ses saillies piquantes déguisées sous » une apparence de bonhomie. » (*Voyez* l'examen de ses leçons dans l'*Ami de la Religion*, t. 8, n° 195). Andrieux était de l'Académie française depuis la création de l'Institut. En 1829, après la mort de M. Auger, il en devint secrétaire perpétuel. Il fut aussi bibliothécaire de Joseph Buonaparte, et membre de la légion-d'honneur sous le régime impérial. Il est mort le 11 mai 1833, à Paris, peu de jours après avoir encore fait une leçon qui le fatigua plus qu'à l'ordinaire. Outre les ouvrages que nous avons cités, nous devons indiquer un *Cours de grammaire et de belles-lettres à l'usage de l'Ecole Polytechnique*, Paris, 1807 et années suiv., 2 part. in-4. Andrieux a aussi travaillé à la *Revue encyclopédique*, 1819 et années suiv., et à la *Traduction des Théâtres étrangers*. Il a laissé un *Cours de littérature* manuscrit.

*ANDRY (Charles-Louis-François), médecin, né à Paris le 6 juillet 1741, mort dans la même ville, le 8 avril 1829, se dévoua à son art, avec le zèle le plus désintéressé. Il a laissé les ouvrages suivans : 1° *Lorsqu'une partie est attaquée de la gangrène, faut-il couper dans la partie morte?* Paris, 1764, in-8; 2° *Matière médicale*, extrait des ouvrages des meilleurs auteurs, Paris, 1770, 3 v. in-12; 3° *Combien la chirurgie doit aux travaux des médecins*, discours prononcé aux écoles de médecine, pour l'ouverture solennelle des écoles de chirurgie, Paris, 1773, in-12; 4° *Recherches sur la rage*, Paris, 1781, in-8; 5° *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, Paris, 1783, in-8; 6° *Recherches sur la mélancolie*, Paris, 1786, in-4; 7° *Manuel du Jardinier*, trad. de l'italien de Mandirola, Paris, 1765, in-8.

ANGÈLE-MERICI, page 301, naquit sur les bords du lac de Garda *et non* Grade. Elle fut canonisée le 29 mai 1807.

ANIELLO. *Voyez* MASANIELLO.

ANNE de GONZAGUE, page 313. Les *Mémoires* qui ont paru sous son nom ont été composés par Senal de Meilhan.

ANQUETIL (Louis-Pierre), page 318, nommé prieur de l'abbaye de la *Roque*, *lisez* La-Roë en Anjou. Il fut nommé en 1766 *prieur de l'abbaye de* Château-Renard, *lisez* curé de Château-Renard. Il fut jeté dans la prison de Saint-Lazare, *ajoutez* le 16 août 1793. Il avait 81 ans quand parut en 1804 son *Histoire de France*. Il est mort le 6 septembre 1806 *et non* 1808.

ANTRAIGUES. *Voyez* au 5e vol. son article sous l'orthographe d'Entraigues.

APCHON de CORJENON, page 352. *Ajou-*

tes que ce prélat apaisa une sédition pendant la famine de 1774.

*AREZZO (Thomas), cardinal, né le 17 septembre 1756, à Orbitello en Toscane, montra dès sa jeunesse des dispositions pour la piété et l'étude. Son père, qui était capitaine-général au service de Naples, l'envoya au collége Nazarin à Rome. Sa mère, Marie Fitzgerald Brown, était Irlandaise. En 1777, le jeune Arezzo entra à l'académie ecclésiastique, et s'y appliqua à l'étude du droit-canon et du droit civil : il prit les leçons du célèbre Devoti, mort archevêque de Carthage. Pie VI l'inscrivit dans la prélature, et le nomma successivement vice-légat de Bologne, gouverneur de Ferrare, de Pérouse et de Macerata. Pie VII l'envoya en Russie, avec une mission extraordinaire. Arezzo fut sacré à cette occasion, sous le titre d'archevêque de Séleucie. A St.-Pétersbourg, il défendit avec zèle les intérêts de la religion catholique, passa ensuite quelque temps à Dresde, et fut mandé tout-à-coup à Berlin par Buonaparte. Le prélat ne put se dispenser de s'y rendre, et eut avec l'empereur une longue conférence, dont il rappelait volontiers les détails. De retour à Rome, il en fut nommé pro-gouverneur lors de l'occupation de cette ville par les Français en 1808 : ce poste était difficile et périlleux dans les circonstances où l'on se trouvait. Arezzo dévoué au saint-Siége, n'hésita point cependant à l'accepter, et le remplit avec tout le zèle possible. Peu de mois après on le déporta avec beaucoup d'autres, et on le conduisit successivement en diverses villes : enfin on l'enferma dans la citadelle de Bastia en Corse. Dans le mois d'octobre 1813, il parvint à s'en échapper avec le secours de quelques hommes dévoués, traversa la Corse, déguisé en matelot; et, après avoir surmonté bien des obstacles, il arriva au détroit de St.-Boniface, où il s'embarqua pour Cagliari. Il a laissé la *relation* de son voyage. Victor-Amédée, qui était alors en Sardaigne, l'accueillit et lui témoigna son estime : ce prince aurait voulu le nommer à l'évêché de Novarre, alors vacant : Arezzo le refusa comme il avait refusé l'archevêché de Palerme. Les circonstances lui ayant permis de revenir sur le continent, il apprit à Gênes la délivrance du pape, et se hâta de le rejoindre. Il suivit le pontife en 1815, et fut à la même époque envoyé à Florence, pour une mission dans laquelle il réussit. Pie VII le nomma le 8 mars 1816 cardinal et légat de Ferrare : Arezzo gouverna cette légation pendant 14 ans, jusqu'en 1830, qu'il fut nommé vice-chancelier de la Sainte-Eglise. Il rétablit les jésuites à Ferrare, et se montra fort zélé pour le bien de la religion. En 1820 il quitta son titre de St-Pierre-ès-liens, et fut fait évêque de Sabine. Une légère attaque d'apoplexie qu'il essuya en 1824, laissa des traces dont il se ressentit toujours. Il est mort le 3 février 1833 : par son testament, il a partagé ce qu'il laisse entre la propagande, les gens de sa maison, et les pauvres de son évêché. Le *Diario* du 6 mars 1833 a donné une *Notice* étendue sur le cardinal Arezzo : l'*Ami de la Religion* en a publié dans son n° 2084, (4 avril 1833), l'extrait que nous reproduisons nous-mêmes.

ARIOBARZANE, page 398 : il abdiqua en faveur de son fils Ariobarzane II, *ajoutez* en l'an 60 avant J. C... *supprimez* Cassius le fit suspendre, etc. *jusqu'à la fin de la phrase qui se rapporte à Ariobarzane III.*

ARNAULD (Antoine), page 428, 2e col. 3e ligne, en 1678, *lisez* 1668.

*ARNAULD (le vicomte Pierre Louis d'), maréchal de camp, grand officier de la légion-d'honneur, entra dans la carrière militaire au commencement de la révolution. Son avancement fut rapide : chef de bataillon le 9 mars 1793, major en 1805, colonel en 1806, général de brigade en 1808. Les honneurs qu'il reçut furent non moins nombreux : chevalier de la légion-d'honneur en 1804, officier de la même légion en 1811, commandeur en 1813, grand officier en 1821, il fut aussi successivement baron et vicomte. Le général d'Arnauld mérita ces grades et ces récompenses par sa conduite courageuse et par ses exploits. Mis en 1814 à la demi-solde, il fut appelé en

1821 au commandement du département du Gard, d'où il passa en 1823 à celui des Hautes-Pyrénées. Il commandait à Carcassonne, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, qui le conduisit au tombeau le 6 mai 1832.

*ARNE (le docteur Thomas-Augustin), compositeur anglais, né en 1710, mort le 5 mars 1778, introduisit en Angleterre un nouveau stile musical, tiré de l'italien, de l'écossais et de l'anglais, et s'en servit habilement dans ses chants patriotiques, parmi lesquels on cite son *Rule Britannia*, et dans la musique de plusieurs *opéras*, dont il fit même quelquefois les paroles. — Son fils Michel Arne est auteur de la musique de quelques opéras estimés.

*ARNOULD ou Arnoult (N), médecin ou charlatan du 18e siècle, est connu par l'emploi qu'il faisait d'un *sachet anti-apoplectique* de son invention. Il vivait vers 1725.

ARNIM. *Voyez* D'Arnim, vol. 4, page 350.

ARROWSMITH (Jean) *ajoutez au texte de Feller*, mais calvinistes, *après ces mots* est auteur de plusieurs bons ouvrages.

*ARROWSMITH (N.), martyr à Lancastre, sous Charles Ier. Sa main conservée dans la famille de sir William Gerrard, à Bleis, près Garswood dans le Lancashire, a opéré des guérisons miraculeuses.

ARTEDI, page 442; *ajoutez qu'*il est regardé comme le créateur de la science naturelle consacrée à la description des poissons, ou l'ichthyologie.

ARUNDEL, page 447; *ajoutez qu'*il fut fait comte de Norfolk en 1654 *et qu'*il mourut le 4 octobre 1646 : il est ancêtre des ducs de Norfolk actuels.

ASFELD (J. V. Bidal d') page 454 : *ajoutez qu'*il corrigeait le stile de son ami Rollin.

ASGILL (Jean) page 455, mourut dans le mois de novembre 1738, à l'âge de 81 ans *et non* de 100, *erreur commise par plusieurs dictionnaires biographiques.*

*ASINELLI (les frères), célèbres architectes, bâtirent vers l'an 1100 la fameuse Tour de Bologne, la plus élevée et la plus solide d'Italie.

ASINERI, page 456 *et non* Abinari.

ASSELIN (Mathieu), page 459 : il mourut, *ajoutez* avec repentir et dans les sentimens d'un vrai chrétien.

ASSELINE, même page... Sa mort qui eut lieu le 10 avril 1813, *ajoutez* à Aylesbury, près d'Hartwell.

ATWOOD (Georges), page 482 : *ajoutez qu'*il mourut le 1er avril 1807.

*AUBERNON (Philippe), commissaire ordonnateur en chef des armées françaises, né à Antibes le 7 janvier 1757, de Joseph Aubernon, premier consul de cette ville, mort à Paris le 7 juillet 1832, parcourut avec distinction la carrière de l'administration militaire. Depuis le passage du Var en 1792 jusqu'à la bataille de Waterloo, il a fait toutes les campagnes des armées françaises, et a déployé tous les talens d'un habile administrateur. Schérer lui attribua une partie de la victoire de Loano : Joubert l'appelait le *Père du soldat*, et Buonaparte voulait toujours l'avoir auprès de lui. Quand ce conquérant partit pour l'Egypte, il nomma Aubernon ordonnateur en chef de l'armée d'occupation en Italie, et il le chargea du même emploi dans les diverses campagnes jusqu'en 1815. Aubernon obtint sa retraite en 1816 : il était membre de la légion-d'honneur depuis sa formation, et commandeur depuis 1831. On lui a reproché d'avoir pris en 1797 des mesures sévères contre les émigrés qui s'étaient introduits dans l'administration de l'armée d'Italie; mais ce reproche ne paraît pas fondé : il confia même l'éducation de son fils à l'abbé Vautrin d'Antibes qui avait quitté la France pendant la révolution, et protégea plusieurs autres émigrés.

AUCHLAND, page 490, *lisez* William Eden *au lieu de* William Edme.

AUDIN-ROUVIÈRE. *V.* Rouvière.

AUGEREAU, page 501, maréchal d'empire, *lisez* de l'empire; page 502, rentrer, *au lieu de* rentré à la chambre des Pairs. — Il mourut *le* 12 juin 1816, *lisez* le 12 janvier 1816 d'une hydropisie de poitrine.

* AUGIER (Jean-Baptiste), général français, né le 27 janvier 1769 à Bourges, du doyen de la faculté de droit de cette ville, quitta le barreau en 1789 et embrassa la carrière des armes. Sa valeur et son mérite l'élevèrent bientôt au rang de général de brigade et de commandant militaire des départemens de la Manche et du Cher. Il s'était signalé auparavant (1793) par la défense du fort de Bitche contre les Prussiens. Il resta deux ans en Espagne, et fut ensuite employé dans l'armée de Russie. Il était commandant de Kœnigsberg, lorsqu'il fut appelé pour faire la campagne de Moscow. De retour en France, il adhéra aux changemens qui s'opérèrent en 1814, et tint d'abord une conduite assez incertaine; mais son hésitation politique cessa au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe. Personne ne montra une opposition plus prononcée que ce général contre son ancien chef : il proposa des mesures violentes qui ne purent être adoptées : dès l'arrivée de Buonaparte à Paris, il donna sa démission. Réintégré sous la deuxième restauration, il fut chargé de nouveau du commandement du département du Cher, fit partie de la chambre des députés de 1816, et vota constamment avec le centre. Il est mort à Bourges.

AUGUIS (François-Jean-Baptiste), *et non* Pierre-Jean-Baptiste : *ajoutez qu'*il est mort à Paris.

*AUGUSTIN (N.) célèbre peintre en miniature et sur émail, mort à Paris du choléra le 15 avril 1832, à l'âge de 70 ans, a composé plusieurs ouvrages recherchés : on distingue le portrait de Denon sur grand émail, et les portraits sur émail de l'ancienne famille royale. Son épouse a cultivé aussi la peinture avec succès.

* AUSSENAC (N. le baron d'), maréchal de camp, mort à Auch dans le mois de mars 1833, entra de bonne heure au service et parcourut tous les grades jusqu'à celui de colonel. Il commandait en cette qualité, le 7e régiment de ligne, qui jura de s'ensevelir sous les murs de Barcelonne plutôt que de les livrer à l'ennemi, et qui tint ce serment héroïque. Cet officier avait déjà commandé à Azua, colonie de St.-Domingue, et montré un talent plein d'audace dans cette fatale guerre. Nommé à la place du général Ferrand, lors de la révolte des insurgés espagnols, il effectua une retraite habile sur la capitale de l'île et battit complètement l'ennemi. Le 4 janvier 1809, la prise du fort St.-Jérôme et la défense du bourg St-.Charles, ajoutèrent à sa réputation. Nommé adjudant commandant en 1813, il commandait le département de l'Ain en 1815. Depuis cette époque il n'a pas été employé : il était à la retraite lorsqu'il est mort dans un âge avancé.

* AUVITY (Jean-Abraham), médecin, mort à Paris le 7 avril 1821, fut pendant 40 ans chirurgien en chef de l'hôpital des enfans trouvés. Il avait des connaissances très grandes sur les maladies des enfans, et a laissé une *Dissertation sur le Muguet*, sorte d'aphtes particulières aux enfans. Auvity avait reçu la croix de la légion d'honneur depuis 1811; il était aussi membre du collége et de l'académie de chirurgie.

AVILA (Sanche d'), page 530, 2e article de ce nom... *Après* Alexandre de Parme *ajoutez* vers 1580 : on l'appelait FURIE ESPAGNOLE.

AVILA (G.-G. d') *ajoutez qu'*il fut un habile ecclésiastique.

DEUXIÈME VOLUME.

BABEUF (François-Noel), page 2, *ajoutez qu'*il naquit en 1764; *qu'*il fut enfermé au temple en 1796 et condamné avec Arthé le 25 mai 1697; *qu'*il se frappa de coups de poignard et *qu'*il fut exécuté le 26. On a publié en 6 vol. in-8 les pièces saisies chez lui et celles de son procès, imprimées par le directoire.

BACH, page 6, *ajoutez que* Guillaume-Frédéric, *et non* Friedeman, naquit en 1710, Jean-Christophe-Frédéric en 1732, et Jean-Christian en 1735.

*BADOIRE (Pierre), docteur en théologie, était curé de Saint-Roch, lorsqu'il mourut le 21 mai 1749. On a de lui des *Prônes sur le saint Sacrifice de la Messe*, Paris, 1785, 3 vol. in-12; ils n'ont pas été réimprimés.

BAERT, page 16 (Alexandre-Balthazar-François) *ajoutez* DE PAULE, baron de.

BAGRATION, page 18, *ajoutez* (K.-A.): il mourut quelques mois après la bataille de la Moskowa.

*BAILLY DES ARDENNES (le baron Nicolas), conseiller à la cour de Cassation, né à Launoy en 1749, exerça d'abord la profession d'avocat. Il était accusateur public à la haute cour de Vendôme, lorsqu'eut lieu le procès du fameux Babeuf, dans lequel il fit preuve de courage et de capacité. En 1797 il fut envoyé au tribunal de Cassation, par le département des Ardennes, dont il cessa bientôt de faire partie. Après la révolution du 18 brumaire, le premier consul le nomma membre de la cour suprême de justice, depuis la cour de Cassation. La restauration lui conserva cet emploi; et il lui arriva souvent d'exercer les fonctions de président. Il était commandeur de la légion d'honneur et doyen de la cour de Cassation, lorsqu'il mourut à Paris le 11 juin 1833.

*BAILLY (Joseph), pharmacien principal de l'hôpital militaire de Besançon, naquit dans cette ville le 25 juin 1779, perdit son père à l'âge de 13 ans, et dut aux amis de sa famille la place d'élève pharmacien, qu'il obtint à l'hôpital St.-Jacques de la même ville. Ayant reçu en 1798 le brevet de pharmacien, il se rendit à l'armée helvétique. Compris, à la fin de la campagne, dans le licenciement des officiers employés au service sanitaire, il se rendit à Paris où il se livra à l'étude de la médecine et de la pharmacie. Il fit partie de l'expédition de l'amiral Gantheaume, qui portait en Egypte des renforts de troupes et de munitions. Chacun sait que cette flottille, ayant rencontré une escadre anglaise, ne put aborder sur la plage africaine, et qu'elle revint en France. Bailly, qui avait demandé à partir pour l'Egypte, ne fut pas plus tôt de retour dans son pays, qu'il demanda à aller à St.-Domingue. Il arriva dans cette colonie en 1802, et il y resta pendant 18 mois; ses compagnons périrent tous de la fièvre jaune : atteint lui-même par ce mal terrible, il eut le bonheur d'échapper à la mort; mais, sur la fin de son séjour dans cette colonie, resté seul, il était obligé d'être à la fois administrateur, médecin, chirurgien, pharmacien, et même infirmier d'un hôpital, rempli toujours de malades. De retour en France vers 1804, il fut désigné pour faire partie de l'armée réunie au camp de Boulogne; il la suivit en Allemagne, et fit dès lors toutes les campagnes de la grande armée, jusqu'à celle de Russie inclusivement. Renfermé à Dresde avec les troupes de Gouvion-St.-Cyr, il fut fait prisonnier avec la garnison, et envoyé en Bohême, d'où il ne revint en France qu'en 1814. Bailly avait obtenu le grade de pharmacien principal; comme alors on réduisit le nombre des pharmaciens, il fut obligé d'accepter un grade inférieur pour avoir un emploi : il eut le bonheur d'être envoyé à Besançon, et il ne reprit son ancien titre qu'à l'époque de l'expédition d'Espagne dont il fit partie. A la fin de cette expédition, il revint à Besançon où il exerça les fonctions de pharmacien en chef de l'hôpital militaire, jusqu'à sa mort arri-

vée le 12 décembre 1832. Bailly était membre de plusieurs sociétés savantes, entr'autres de celle d'agriculture de Besançon, et de l'académie des sciences de la même ville. On trouve dans les recueils de la première : 1° *Essai sur l'agriculture dans ses rapports avec les arts industriels*; 2° *Essai sur la culture du lin dans les montagnes du Jura*; 3° *Essai sur le froment* locular. Dans ceux de la seconde, un *Discours de réception*, une *Notice sur St.-Domingue, les souvenirs d'un voyage en Grenade, Burgos et la vieille Castille, Valence et ses environs*, un *Dicours sur les moyens de détruire la mendicité*, qui avait obtenu l'accessit à l'académie de Mâcon. Nous ne saurions faire connaître dans cette courte *Notice* les belles qualités, dont l'âme de M. Bailly était ornée : elles se réfléchissaient dans son stile qui avait, sous bien des rapports, quelque ressemblance avec celui de Bernardin de St.-Pierre. M. Weiss, bibliothécaire de Besançon, et correspondant de l'Institut, a fait l'*Eloge de M. Bailly*, qui se trouve dans le recueil de l'académie de Besançon, de l'année 1834.

BAKWEELL, page 29, *lisez* Bakeweel : *au lieu de* Domestical. Encyclop. *lisez* Domestic Encyclopædia.

BALBOA, page 32, *ajoutez au texte de Feller, après ces mots* en possession de cette mer : il avait emmené 190 Espagnols dont 67 seulement parvinrent au sommet de la montagne d'où il découvrit la mer du Sud, des Indiens, des chiens sauvages, et son fameux chien Leonico. Il éleva une grande croix sur ce rocher. Il tua 600 Indiens dans son trajet. Voyez *Voyages et découvertes des compagnons de Columbus*, en anglais.

BALGUERIE STULLEMBERG, page 37, *lisez* STUTTEMBERG.

* BALLESTEROS (François), lieutenant général espagnol, né à Saragosse, en 1770, était à 23 ans premier lieutenant dans le régiment des volontaires d'Aragon (infanterie-légère). Il se distingua dans la campagne de Catalogne qui fut faite contre les Français après la mort de Louis XVI ; sa valeur lui mérita le titre de capitaine. Destitué en 1804, pour avoir soustrait à son profit 3000 rations dans un achat considérable de fourrages, il obtint par l'intervention du prince de la Paix la place de commandant des douaniers (*del Resguardo*), dans les Asturies. Il occupait encore ce poste en 1808 lors de l'invasion des Français. Alors la Junte d'Asturie lui confia le commandement d'un régiment avec lequel il fit des prodiges de courage. Bientôt, sous les titres de brigadier des armées et de maréchal de camp, il se réunit à l'armée de Castille; dans plusieurs occasions, il commanda en chef, et dans toutes il acquit une grande réputation de talent et d'intrépidité. Lorsque l'Espagne invoqua pour sa délivrance les secours de l'Angleterre, le gouvernement anglais exigea que le commandement général fût donné à Wellington ; Ballesteros se soumit avec répugnance à la décision des cortès qui y consentaient ; mais il éprouva des revers; ces revers furent attribués au mécontentement. Ballesteros se vit obligé de se justifier par un *Mémoire*. En 1814 Ferdinand VII apprécia ses services et son mérite ; il le nomma ministre de la guerre. Ballesteros ne conserva pas longtemps son portefeuille : victime d'une disgrace que lui avait attirée sans doute une de ces intrigues si fréquentes à la cour d'Espagne, il fut exilé à Valladolid, avec un traitement de demi-solde. Il était encore dans cette ville à l'époque de la révolution de 1820. Rappelé auprès du Roi, il le décida à donner une constitution à l'Espagne ; il avait été nommé vice-président de la Junte provisoire. Lorsque les Français commandés par le duc d'Angoulême entrèrent en Espagne, Ballesteros marcha contre eux avec dix mille hommes; mais il capitula à Grenade. Il s'avança ensuite vers Cadix pour aider les Français, et il s'y trouvait au moment de la délivrance du roi Ferdinand. Ballesteros demanda une audience à son souverain qui la lui refusa, et qui lui donna même l'ordre de se retirer à Grenade. Obligé ensuite de s'expatrier (1823), il vint à Paris où il est mort à la fin du mois de juin 1832.

* BALLET (Jean), jurisconsulte et pu-

bliciste, mort à Paris en 1832, était avocat avant la révolution; il prit peu de part aux premiers évènemens de cette époque. Nommé en 1791 juge au tribunal civil d'Evreux, il devint, quelques mois après, député à l'assemblée législative dans laquelle il fut attaché au comité des finances. Tous ses travaux législatifs s'appliquèrent à cette partie de l'administration. Nommé sous l'empire procureur-général près la cour d'assises de Limoges, puis avocat-général près la cour d'appel de cette ville, il conserva cette place sous la restauration. Pendant les Cent-jours, il fut membre de la chambre des représentans. Depuis cette époque, il est resté dans la retraite, continuant à s'occuper de jurisprudence et de droit public.

* BALOCHI (N.), compositeur de musique et homme de lettres, né en Italie vers 1790, mort à Paris le 26 avril 1832 du choléra-morbus, avait été auparavant opéré avec succès de la pierre. On lui doit plusieurs bons ouvrages de musique et de poésie, en italien et en français : nous citerons une traduction en vers italiens du *Mérite des femmes*, de Legouvé, et d'autres poésies de ce poète; la *Primavera folia*, la musique de *Saint-Avelle*; il venait de traduire *Robert le Diable*, pour le théâtre de Londres.

* BARALDI (Joseph) naquit à Modène le 1er novembre 1770. Son père était secrétaire de l'université et cultivait la poésie; il forma lui-même le jeune Joseph aux connaissances littéraires. Dès l'âge de dix-huit ans, celui-ci fut adjoint à la bibliothèque de l'université de Modène; puis il devint professeur dans le séminaire épiscopal, jusqu'au moment où cet établissement fut fermé par suite de la révolution d'Italie de 1799. Son père était secrétaire de la Junte impériale qui alors gouvernait le duché. Le jeune Baraldi le remplaça comme secrétaire de l'université. Il travailla avec l'abbé Lenzini à une traduction du *comte de Valmont* qui parut en 1805. En 1808 il fut nommé second bibliothécaire de la bibliothèque d'Este. On lui doit un nouveau catalogue raisonné de cette belle bibliothèque. Il était entré dans l'état ecclésiastique, et savait concilier l'exercice du ministère avec son goût pour l'étude. Lorsque l'Italie fut délivrée en 1814 du joug étranger, une société se forma à Modène pour accueillir et secourir les exilés qui venaient de toutes parts; l'abbé Baraldi était secrétaire de cette société : il fut fort actif dans les soins qu'il rendit aux cardinaux, aux prélats et aux autres proscrits. A cette œuvre en succéda une autre. La société s'occupait de l'instruction des pauvres, et leur faisait donner une mission tous les ans. C'est ce qui donna naissance à l'institut des filles de Jésus, pour l'éducation des filles pauvres, dont la supérieure était Thérèse Franzoni sur laquelle l'*Ami de la Religion* a donné, d'après l'abbé Baraldi, une courte *Notice*, n° 618. Mais soit à cause de la mort de cette jeune fille, soit pour d'autres raisons, cet établissement ne s'est pas soutenu; il n'en reste que l'école des sourdes-muettes, dirigée par les filles de Jésus. Baraldi eut beaucoup de part à l'une et à l'autre de ces œuvres. En 1820 il forma le projet de créer un *Journal* pour combattre l'influence des mauvaises doctrines, et il tenait chez lui chaque semaine des conférences pour préparer les matériaux de ce journal. De là sortirent en 1822 les *Mémoires de religion, de morale et de littérature*, que l'*Ami de la Religion* a fait connaître. Il entretenait de plus une correspondance assez étendue. Il fut l'un des quatre prêtres désignés en 1805, pour prêcher dans la congrégation de l'université, et il remplit cette fonction pendant dix ans. Il l'exerça aussi dans la congrégation de Saint-Louis. On le nomma en 1820 professeur de morale à l'université, et cinq ans après on lui confia la chaire nouvellement rétablie du droit canonique. Il était examinateur pro-synodal du diocèse et supérieur des religieuses de la Visitation, auxquelles il rendait depuis long-temps de grands services. En 1823 le duc de Modène le nomma censeur, et en 1829, Pie VIII le fit grand archiprêtre de la cathédrale de Modène. Ces places ne l'empêchaient pas d'entendre les confessions, de visiter les malades et d'exercer d'autres œuvres de charité. En 1806 il avait été

admis dans l'académie de la religion catholique à Rome, en 1807 dans l'académie des *Dissonanti* à Modène, en 1810 dans l'académie de Pise, et en 1827 dans l'académie latine de Rome. La révolution de Modène vint troubler les derniers jours de l'abbé Baraldi. Elle éclata dans la nuit du 3 au 4 février 1831 : le duc François, obligé de partir pour aller hâter les secours de l'Autriche, établit un gouvernement provisoire qui fut aussitôt renversé : les factieux créèrent une municipalilé, puis un directeur et trois consuls, et dans les derniers temps le général Zucchi prit les rênes du gouvernement. Cependant la ville était livrée à l'anarchie ; le 23 février au soir une troupe de séditieux parcourut la ville, poussant des cris de mort. Le nom de l'abbé Baraldi fut prononcé dans ce tumulte. Il crut prudent d'éviter l'orage, et se retira en Toscane. Son absence fut courte; il revint quand le duc fut rentré dans ses états. Mais cet évènement l'affecta beaucoup ; sa santé en fut altérée, et ses amis remarquèrent en lui un changement qui les inquiétait. La *Notice de la comtesse de Ricimi*, qui est le dernier de ses ouvrages, laisse voir quelles étaient les tristes pensées qui le préoccupaient. Les bontés de Grégoire XVI apportèrent quelque allégement à ses douleurs. Ce pontife lui adressa deux honorables brefs, et le nomma prélat de sa maison et protonotaire apostolique. Le tribunal héraldique de Modène l'inscrivit unanimement et par acclamation au livre d'or des nobles Modenois. Mais l'abbé Baraldi ne devait pas jouir long-temps de ces honneurs; il tomba malade au commencement de février, et mourut la nuit du 29 au 30 mars 1832, après avoir reçu les secours de la religion avec des sentimens de foi et de résignation. L'article que nous venons de donner est un extrait d'une *Notice* qui forme un vol. in-8 de 33 pages ; elle est aussi tirée de l'*Ami de la Religion*, du 12 septembre 1832.

BARBANÇOIS, page 53, mort en 1823, *et non* 1822.

BARBIER DU BOCAGE, page 62, *lisez* BARBIÉ.

BARBOU, page 65, le dernier des BARBOU est mort en 1813 *et non* 1808. Les éditions *ad usum Delphini* sont des Barbou.

*BARCELO (M.) lieutenant général des armées navales d'Espagne, dut à ses talens et à son intrépidité les premiers grades auxquels il parvint du rang de simple soldat. Il fit long-temps la guerre contre les barbaresques, dont il devint la terreur. En 1783 il commandait les flottes navales et portugaises à l'attaque d'Alger, et en 1792 il fut chargé de l'expédition contre Tanger. Il y acquit beaucoup de gloire, et força les peuples de ces contrées à demander la paix. Barcelo est mort il y a quelques années ; mais nous ignorons la date précise de sa naissance et de sa mort.

BARENTIN, page 72, 1 col. *ajoutez qu'*il est né en 1739.

BARGETON, page 73, *ajoutez* (Daniel).

BARNAVE, page 79. Son père n'était point procureur, mais avocat consultant : c'est sur l'autorité du duc de Levis (*Souvenirs et portraits*, article *Barnave*) que nous avons dit qu'il s'était écrié : *Périssent les colonies*, etc. Plusieurs biographies affirment que Barnave ne prononça pas cette phrase. Barnave ne fut pas marié, il était célibataire quand il monta à l'échafaud. Il ne fut pas non plus maire de Grenoble.

BARRAS, page 86, *après ses prénoms, ajoutez* comte de.—Son frère aîné, capitaine de vaisseau, qui avait suivi une ligne de conduite tout opposée, fut blessé grièvement à l'armée de Condé. Il était dans le même hôpital qu'un prisonnier républicain qui avait eu le bras emporté et jetait les hauts cris. Barras lui dit : « Souviens-toi que ton Dieu est mort sur » la croix, ton roi sur l'échafaud, et qu'un » gentilhomme français est auprès de toi » les deux cuisses emportées, sans donner aucun signe de douleur. »

*BARRAS (Louis DU BOCAGE, comte de), lieutenant-général des armées du roi, naquit en Provence, suivit le comte d'Estaing en Amérique, et se trouva aux combats navals de la Grenade. Il se distingua aussi contre l'amiral Hood, le 25 et 26 janvier

1782. Il prit les colonies anglaises de Nevis et Montferrat, et revint en France où il mourut peu avant la révolution française.

*BARRÉ (Yves), créateur et directeur du théâtre du vaudeville à Paris, mort dans cette ville le 9 mai 1832, à l'âge de 86 ans, s'était d'abord livré à l'étude des lois, avait été reçu avocat, puis était devenu greffier au parlement. Il s'adonna ensuite à la littérature des théâtres subalternes : nous ne saurions dire le nombre de pièces qu'il a fait représenter avec plus ou moins de succès, mais dont aucune n'a été composée par lui seul : il a toujours eu plusieurs collaborateurs, et quelquefois il s'en associait jusqu'à cinq : ce qui rend très difficile l'appréciation du mérite de chacun des auteurs, et celui de Barré en particulier. La liste que nous donnerions de ses productions ne pouvant être qu'incomplète ou trop longue, nous nous abstiendrons de la publier. Barré fut remplacé dans la direction du vaudeville en 1815, par Desaugiers.

BARRINGTON, page 92 : *après ses prénoms*, *ajoutez* vicomte. Il naquit en 1678, et non 1628 ; il fut créé pair d'Irlande en 1720. — Daines Barrington mourut le 14 mars 1800. *Lisez* Greenwich, *et non* Greenvich. Un autre frère de Barrington fut évêque de Durham.

BARROW, page 92, *ajoutez* le docteur *devant son prénom Isaac*.

BARTHELEMY, page 101; né vers 1750, *lisez* 1747.

BATTEUX, page 121, Charles le; *retranchez* le : il fut chanoine honoraire de Reims : il naquit à Allend'huy le 7 mai 1713, et mourut le 14 juillet *et non* septembre 1780.

BATZ, page 123. Le récit que faisait le baron de Batz de sa tentative pour sauver Louis XVI le 21 janvier est contesté par M. Proutteau de Montlouis ; mais il existe encore des officiers qui en ont connu les détails et qui devaient y prendre part : un des rédacteurs de cette édition en tient les principales circonstances de l'un d'eux.

BAUDIN, page 125, 8e siècle, *lisez* 18e.

BAUDOIN de Housta (le Père). *Voyez* HOUSTA.

BAUDRAND, page 130. Les ouvrages du Père Baudrand ont tous paru à Lyon de 1768 à 1786.

BAUGIER, page 131, seigneur de Breuvery, *et non* Beuvry ; 2 vol. in-8, *lisez* in-12.

* BAUGIN (Pierre-François-Cantien), mort à Paris le 8 mars 1829, fut l'un des rédacteurs du journal de *Monsieur*. Il a composé différentes pièces de vers insérées dans l'*Almanach des Grâces*, celui *des Muses*, et autres recueils de ce genre, soit sous le nom de Baugin, soit sous celui de *l'Ami de la place Royale ;* il est l'auteur de la comédie en un acte, et en vers, intitulée : *l'Inconstant ramené*, et dédié à la marquise de Luchet. L'épître est signée de B** membre de la société des antiquités de Hesse-Cassel, et de l'académie des Sciences et belles-lettres de Béziers, brochure in-8, Paris, 1781. Il a fait en société avec Rossel, Mercier et Mérard St.-Just un roman : la *Vertu chancelante*, ou *la Vie de mademoiselle d'Amincourt*, 1 vol. in-12, Paris, 1778.

BAUMES, page 135; mort en 1828, *et non* 1815.

BAYARD, p. 143, né *ajoutez* en 1476.

* BAYARD (Jean-Baptiste-François), jurisconsulte, né à Paris le 24 juin 1750, mort le 2 août 1800, fut reçu avocat en 1776, époque où il commença à rectifier avec M. Camus la *collection de jurisprudence* de Denisart, dont il ne parut que 9 vol. in-4. Il remplit successivement pendant six ans avec talent et impartialité le poste difficile d'accusateur public, de juge et commissaire au pouvoir exécutif près le tribunal de Cassation.

*BAZARD (Amand), l'un des premiers chefs de l'association Saint-Simonienne, mort près de Paris dans la force de l'âge, au mois de juillet 1832. Il s'était séparé des Saint-Simoniens, qui ont été condamnés dans le mois d'août 1832 à l'amende et à la prison par la cour d'assises de la Seine. Bazard a publié même un ouvrage où il montre combien les principes de ses anciens co-religionnaires sont immoraux et révoltans.

BEATHIE, page 150, *lisez* Beattie. Il était ministre presbytérien et docteur ès lois : il est mort le 18 août 1803, *et non* le 8 août 1813.

BEAUCHAMP (Richard), page 152 : mort en 1439, *ajoutez* le 14 avril. Il avait été dans la Terre-Sainte. Il vainquit à Shrewsbury les deux Pierce, et se vantait d'avoir détrôné trois rois et d'en avoir établi trois à leurs places.

*BEAUCHAMP (Alphonse de), écrivain connu, né en 1767 à Monaco où son père, chevalier de St.-Louis, était employé comme major de la place, fut amené de bonne heure à Paris, où il fit une partie de ses études. Il avait 17 ans quand il retourna en Sardaigne. Il entra dans le régiment de la marine en qualité de sous-lieutenant (1784). Ne voulant pas servir contre la France, à l'époque de la révolution, il fut destitué ou donna sa démission. On l'enferma au fort de la Brunette, puis dans le château de Céva, où il subit une longue et dure captivité. Dès qu'il fut libre, il revint en France où il occupa diverses fonctions dans différens ministères ou des administrations publiques. Il était à la préfecture de police, lorsqu'il forma le projet d'écrire l'*Histoire de la guerre de la Vendée*. Sa position lui permettait de se procurer des matériaux précieux ; mais, quand l'ouvrage eut paru en 1806, il perdit sa place, et ce livre fut prohibé. Quelques années après (1809), Beauchamp fut exilé à Reims à cause d'une lettre de M. Aug. de la Rochejacquelein, qui fut trouvée dans ses papiers. Toutefois cet exil ne fut pas de longue durée. De retour à Paris, il ne tarda pas à obtenir dans les droits réunis un emploi qu'il perdit en 1814. L'année suivante il donna une nouvelle édition de son *Histoire de la guerre de la Vendée*, et il y ajouta la *campagne de* 1815. Il continua dès lors à publier de nouveaux ouvrages, à faire des articles dans divers journaux, et principalement dans la *Gazette de France*, et à rédiger un grand nombre de *Notices* dans la *Biographie universelle* de Michaud, et dans la *Biographie des hommes vivans* : on remarque les articles *Bayard*, la plupart des chefs Vendéens, et un grand nombre de personnages de l'histoire d'Espagne. Beauchamp est mort à Paris le 3 juin 1832. Louis XVIII lui avait donné en 1814 la croix de la légion-d'honneur. Beauchamp eut à soutenir un procès en calomnie, pendant les Cent-jours, contre M. Bouvier-Dumolard, ancien préfet de Tarn et-Garonne, auquel il avait imputé dans son *Histoire de la campagne de* 1814, d'avoir été la cause de la bataille de Toulouse, en retenant le colonel St.-Simon porteur des dépêches qui annonçaient le rétablissement de la maison de Bourbon : Beauchamp fut condamné ; mais le retour du roi dans le mois de juillet 1815 empêcha l'exécution du jugement. En 1817 la famille du comte de Suzanne a vivement reproché à Beauchamp dans les journaux, d'avoir outragé la mémoire de ce chef Vendéen. Mais cet écrivain n'en est pas moins resté un homme recommandable, et ses ouvrages ont été très recherchés. Outre celui que nous avons cité, nous indiquerons : 2° *Campagnes des armées françaises en* 1812, 13 *et* 14, publiées séparément, chacune en 2 vol. in-8 ; 3° *Campagnes des Austro-Russes* en 1799, 1 vol. in-8 ; 4° la *Table générale du Moniteur* ; 5° *Histoire de la captivité de Pie VII*, 1 vol. in-12, 1824 ; 6° *Histoire des deux faux dauphins*, 1818, 1 vol. in-12 ; 7° *Mémoires du comte Fortuné Guyon de Rochecotte, commandant en chef les royalistes du Maine, du Perche*, etc., *en* 1795, 1798, 1818, 1 vol. in-8 ; 8° *Vie de Louis XVIII*, 1 vol. in-12, 1821, (l'auteur s'arrête à l'année 1814) ; 9° *Histoire d'Ali-Pacha de Janina*, 1 vol. in-8, 1821 ; 10° *Vie de Jules-César, suivie du tableau de ses campagnes, avec des observations critiques*, 1822, 1 vol. in-8 ; 11° *De la révolution d'Espagne et de son* 10 *août*, 1820-1822, in-8, 2e édition ; 12° *Histoire de la révolution de Piémont*, 1823, 1 vol. in-18 ; 13° *Critique historique de l'ouvrage du comte de Ségur sur la campagne de Russie* en 1812, 1825, 1 vol. in-8 ; 14° *Mémoires de Fouché, duc d'Otrante*, 4 vol. in-8. Les *histoires* de Beau-

champ sont faites avec assez d'impartialité : elles intéressent autant pour la véracité des faits que pour la simplicité des détails. Cet écrivain travaillait avec trop de précipitation, et son stile est très négligé.

BEAUCHÊNE, page 153, à la place de CHANVOT, *lisez* CHAUVOT, et *ajoutez qu'*il naquit en 1749. — Son fils fut un oculiste distingué : il était chirurgien de l'hôpital St.-Antoine.

* BEAUGARD, ou BAUGRARD ou BAUGARD (N.), député à la convention, fut de bonne heure un des plus chauds partisans de la révolution. Après avoir organisé les clubs de la Bretagne, il fut envoyé dans le mois de septembre 1792 à la Convention par le département d'Ille-et-Vilaine. Il y vota la mort du roi et son exécution dans les 24 heures. Nommé après la session par le directoire, commissaire près de l'administration de son département, il fut réélu en l'an VI au conseil des cinq-Cents d'où le chassa la révolution du 18 brumaire. Depuis cette époque jusqu'en 1815 il vécut dans la plus profonde obscurité : pendant les Cent-jours il reparut avec les jacobins que cette catastrophe avait relevés pour un moment, et fit partie de la chambre des représentans. L'ordonnance du 24 juillet 1815 est venu l'atteindre comme régicide relaps; il lui fut permis de rentrer en France en 1826. Il habitait Vitré lorsqu'il est mort le 13 octobre 1832. V. l'*Ami de la Religion* du 25 septembre, 1832.

*BEAUREGARD (N. chevalier de), secretaire des commandemens de la reine Marie-Antoinette, se distingua par sa fidélité et son dévouement. Au moment où le cortége qui conduisait Louis XVI à l'échafaud parvint à la place Louis XV, il s'écria : *Que cent braves se joignent à moi, et l'innocent est sauvé.* Déjà d'autres voix avaient répondu à la sienne, lorsqu'il fut entouré par un groupe de jacobins qui l'entourèrent, l'entraînèrent au loin et le laissèrent mourant sur le pavé. Voyez la *Quotidienne* des 21 et 23 janvier 1828.

BEAUHARNAIS, page 156; au lieu de Fany, *lisez* Fanny.

BEAUHARNAIS, page 160, *après* Eugène *mettez* de. — Page 161, il est mort le 21 février, *et non* avril, 1824.

* BEAUHARNAIS (Claude, comte de), pair de France, né à la fin de septembre 1756, mort le 10 janvier 1819, était officier aux gardes françaises sous Louis XVI. De son mariage avec la fille du comte de Marnézia, membre de l'assemblée constituante, il eut une fille qui devint en 1806 l'épouse du grand duc de Bade. Veuf de sa première femme, le comte de Beauharnais épousa en 2e noces la fille d'un riche armateur de Nantes. Il fut nommé sénateur le 21 avril 1804, et obtint la sénatorerie d'Amiens. En 1810 il devint chevalier d'honneur de l'impératrice Marie-Louise. Louis XVIII le nomma en 1814 membre de la chambre des pairs; et, comme il n'exerça point de fonctions publiques pendant les Cent-jours, il reprit sa place au Luxembourg sous la 2e restauration.

BEAUJOLAIS, page 163, *ses prénoms sont* Louis-Charles : il naquit le 7 octobre 1779, et mourut à Malte le 30 mai 1808.

BEAUMELLE, page 168, né à Vallerauques, *lisez* Vallerangue (Gard).

BEAUMONT (Christophe), page 170, Louis XIV l'ayant nommé, etc., *lisez* Louis XV.

*BEAUMONT-LABONINIÈRE (Marc-Antoine, comte de) lieutenant-général et pair de France, mort à Paris le 4 février 1830, était issu d'une ancienne famille de Touraine. En 1777 il entra aux pages de la reine Marie-Antoinette, devint capitaine en 1788, et fut élevé en 1792 au rang de colonel : c'est assez dire qu'il suivit les principes de la révolution. Il fit la campagne de 1799 en Italie, et fut fait général de brigade après avoir été blessé à l'épaule devant Vérone. En 1803 il fut fait général de division, et se distingua en cette qualité à Austerlitz, à Iéna, à Eylau. En 1809, il eut le commandement d'un corps d'observation cantonné dans le cercle d'Augsbourg. Il avait été nommé sénateur en 1807 : plus tard il devint chambellan de madame Lætitia, mère de Buonaparte. Les honneurs

de tout genre avaient récompensé son courage et son attachement à la nouvelle dynastie : il était grand-croix de l'ordre militaire de Bavière et grand officier de la légion d'honneur. Louis XVIII le nomma pair de France. Il commanda une division sous les murs de Paris, après la bataille de Waterloo, et rentra ensuite dans la vie privée.

BEAUREGARD, page 176, *à la fin de l'article*, *Voyez* pensées de Paschal, *lisez* Pascal.

*BEAUREGARD (André Georges-Baumauld de), chanoine théologal et vicaire général de Luçon, né à Poitiers en 1745, refusa le serment de 1791. Conduit devant le tribunal révolutionnaire de Paris, il fut condamné à mort et guillotiné le 27 juillet 1794. La veille de son exécution il écrivit à sa mère une lettre admirable et digne des premiers siècles de l'église : on la trouve dans les *Martyrs de la foi pendant la révolution*, par l'abbé Guillon, au 2e vol. pag. 163.

*BEAUVAIS (Louis), maréchal de camp, fils de Beauvais de Préau (*voyez* ce nom au 2e vol. de ce Dict. p. 180-181), reçut jeune encore une pension de 1500 fr. de la Convention à cause des malheurs qui avaient abrégé les jours de son père. Bientôt il entra au service et fit partie de l'expédition d'Egypte (1797). Il était général lorsqu'il s'embarqua pour l'Afrique : des motifs que nous ignorons le déterminèrent à donner sa démission ; mais, dans la traversée, il fut pris par les Anglais qui le retinrent prisonnier pendant 18 mois. De retour en France (1801), il resta en non-activité jusqu'en 1809, époque où il devint chef d'état-major sous le général Latour-Maubourg dont la division était en Espagne. Peu de temps après il fut nommé baron et général de brigade, et fit en cette qualité la campagne de 1813. Ce fut lui qui reprit la ville de Neuss qui avait été surprise le 31 octobre. Rendu à la vie privée sous la restauration, le général Beauvais s'est occupé de la rédaction d'un *Journal militaire*. Il est aussi l'un des principaux auteurs de la fameuse compilation connue sous le nom de *Victoires et conquêtes des Français*. Enfin il a publié, de concert avec quelques écrivains, la *Biographie universelle classique*, 3 énormes vol. in-8, 1826-1829 : cet ouvrage se réimprime sous un autre titre. Il est à remarquer que ce *Dictionnaire biographique* contient des articles relatifs aux villes, aux peuples, etc. et devient quelquefois un *Dictionnaire géographique*.

BEAUVILLIERS (Fr. de), page 183, *lisez* Beauvilliers, ainsi qu'à l'article suivant : duc de St.-Agnan, *lisez* Aignan.

BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph Palisot, baron de). *Voyez* Palisot.

BEAUZÉE, page 184. — Il avait donné dès 1770 une édition des *Synonymes français* de l'abbé Girard : *lisez* dès 1769.

*BECK (Chrétien-Daniel), célèbre philologue, né à Leipsick le 22 janvier 1757, fut nommé en 1782 professeur de philosophie à l'université de cette ville, professeur de littérature grecque et latine en 1785, et en 1790 directeur de la bibliothèque de l'université. Le roi de Saxe l'avait en outre chargé de censurer tous les ouvrages qui s'impriment à Leipsick. Beck s'est fait connaître par de savans travaux, sur les langues et la grammaire. Outre un grand nombre d'éditions de livres grecs et latins, dont il a surveillé la réimpression et qu'il a annotés, comme *Apollonius de Rhodes*, 1785, in-8, et *Euripide*, 1779 in-4, et 1799, in-8, il est connu par plusieurs bons ouvrages de philologie, entr'autres : 1° *Commentarii de litteris et auctoribus græcis atque latinis, scriptorumque editionibus*, Leipsick, 1790 (1re partie, *de auctoribus græcis*); 2° *Specimen bibliothecarum Alexandrinarum*, ibid., 1779; 3° *Carmen dotis, monumentum linguæ rusticæ latinæ antiquissimæ*, ibid., 1782; 4° *Histoire universelle à l'usage des Ecoles*, en allemand, ibid., 1787; 5° *la Notice universelle des livres nouveaux*, en allemand; 6° *Curiosités littéraires*, ou *Nouvelles annonces littéraires de* Leipsick, 1782; 7° beaucoup de traductions parmi lesquelles nous citerons celle de l'*His-*

toire de la république Romaine par Ferguson, 1764 et 1787, in-8. Il fut éditeur des *Commentaires de la société philologique de Leipsick*, en latin, 1801, in-8. Il était chargé en outre de la rédaction de la *Gazette littéraire*. En un mot on retrouve cet homme laborieux dans toutes les entreprises qui avaient la science ou la littérature pour objet. Il est mort à Leipsick dans le courant de novembre 1832.

BEDFORT ou Betford, page 191 et 192, *lisez* Bedford.

*BEETHOVEN (Ludovig van), célèbre compositeur, né en 1772 à Bonn, mort à Vienne le 27 mars 1827, eut pour père un choriste de la chapelle de l'électeur de Cologne, ou, selon quelques biographes, du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II. Après avoir reçu des leçons de l'organiste Neefe, il fut envoyé à Vienne en 1792 par l'électeur de Cologne, et fit de grands progrès sous Haydn et Albrechtsberger. Beethoven se fit bientôt connaître par divers *morceaux de piano*, publiés à Manheim et à Spire : profitant des critiques qui en furent faites, il tenta de nouveaux efforts, et dès cette époque toutes ses compositions furent accueillies avec faveur. Après la mort de l'électeur de Cologne, qui avait été jusqu'alors son protecteur, Beethoven quitta cette ville, et se rendit à Vienne (1801). Pendant trois ans il n'eut d'autres moyens d'existence que le produit de ses compositions, et long-temps encore après il fut dans la gêne. Peu s'en fallut qu'il ne répondît à l'appel de la nouvelle cour de Westphalie, et qu'il ne devînt maître de chapelle de Joseph Buonaparte; une pension de 4000 florins que lui firent l'archiduc Rodolphe, le prince Lobkowitz et le prince Kinsky, le décida à rester dans la capitale de l'Autriche où il fut jusqu'à la fin de ses jours. Beethoven excella dans la composition de la musique instrumentale ; mais il fut moins heureux dans le genre dramatique. Ses *sonates* pour le piano, ses *symphonies*, ses *septuors*, *quintettis*, *quatuor* et *trios*, seront long-temps encore admirés par les amateurs. Ses *OEuvres* sont au nombre de plus de 120 : la plupart ont été publiés à Paris. On en a donné dans le journal musical, qui a pour titre *Harmonicon*, la liste exacte. Ce même journal a publié à la date du 28 septembre 1823 un morceau curieux intitulé : une *Journée avec Beethoven*. *Voy.* le *Temps* du 1er juin 1832, et le 19e n° de la *Revue britannique*. Il est faux que Beethoven soit mort dans l'indigence.

*BELLAGER (N.), architecte, né le 12 février 1744, mort à Paris le 1er mai 1818, a donné le plan et dirigé les travaux de la coupole en fer de la halle aux blés de Paris.

BELLART, page 204, c'est en 1826 qu'il est mort *et non* en 1816 : il fut vice-président de la chambre des députés, *non* en 1815, mais depuis cette époque.

* BELLIARD (le comte Auguste-Daniel), lieutenant-général, né à Fontenay le 25 mai 1769 ou 1773, mort subitement à Bruxelles le 28 janvier 1832, entra dans la carrière militaire en 1791, et fut aide-de-camp du général Dumouriez, pendant les campagnes de 1792 et 1793. Dès les premières années de la révolution, il était parvenu au grade d'adjudant-général, et il ne devait ce haut grade qu'à son courage ; car il s'était distingué aux affaires de Grandpré, Sainte-Menehould, Jemmapes, Liége, Nerwinden. Après le départ de Dumouriez, il fut arrêté par ordre des représentans en mission. Transféré à Paris, et destitué par Bouchotte ministre de la guerre, Belliard ne tarda pas à demander du service comme volontaire : il entra comme simple soldat dans le 3e régiment de chasseurs à cheval; mais quelques mois après il fut rendu à ses fonctions d'adjudant-général, et passa dans l'armée de la Vendée, sous les ordres de Hoche. Bientôt il fut envoyé à l'armée d'Italie (1776), et il y donna, sous les ordres de Buonaparte, de nouvelles preuves de courage à Castiglione, à Vérone, à Caldière et à Arcole. Ce fut après ce dernier exploit qu'il reçut le grade de général de brigade sur le champ de bataille même. Il continua à se distinguer par sa valeur, pendant tout le temps que durèrent les guerres d'Italie. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et contribua

au débarquement des troupes dans l'île de Malte. Il rendit d'importans services au combat d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides, aux affaires de Chébréis, de Siène, de Philæ. Il entra en Abyssinie et porta les armes françaises jusqu'à Calafché. Le général Belliard se signala dans bien d'autres circonstances, au combat de Benout, à Cosseir, à Sapht-Rachim, où il vainquit Murad-Bey. Compagnon de Desaix, il partagea ses travaux. Après avoir eu la plus grande part à la victoire d'Héliopolis, il reprit Damiette, et fut gouverneur du Caire, avec le titre de général de division (1800). Assiégé dans cette dernière ville, il obtint une honorable capitulation. De retour en France, le 1er consul le nomma commandant de la 24e division militaire à Bruxelles. En 1805 il fut chef d'état-major de Murat dans la campagne d'Autriche : après s'être couvert de gloire à Wirtingen, à Ulm, sur le pont de Vienne, il signa la capitulation que demanda le général Werneck. Il fut nommé grand officier de la légion-d'honneur à Austerlitz, fit encore avec Murat les campagnes de Prusse et de Pologne, et partout il se montra soldat intrépide et habile général. Le 4 décembre 1808 il se signala de nouveau à la prise de Madrid, dont le gouvernement lui fut confié. Lors de la bataille de Talaveyra, une insurrection éclata dans cette ville : le général Belliard parvint à la comprimer par sa seule présence. Devenu major-général de l'armée française en Espagne, il fut chargé du commandement des troupes du centre, et il resta dans la péninsule jusqu'en 1812, où il fut appelé pour la campagne de Russie, en qualité d'aide-major-général de cavalerie : il se trouva aux combats de Kukoviacky, de Witepsk, de Smolensk, de Dorogobutsch, de la Moskowa. Dans cette dernière bataille, il fut témoin de l'entêtement de Buonaparte qui pouvait alors détruire l'armée russe en envoyant sa garde dans le voisinage d'un bois par où les ennemis cherchaient à se retirer, et qui refusa de la faire marcher pour les épouvanter : tant il est vrai que les grands hommes font des fautes qui échapperaient à des hommes médiocres. Belliard fit sa retraite avec la grande armée, et fut nommé colonel-général des cuirassiers à Smorgoni. Rentré en Prusse, il réorganisa toute la cavalerie de l'armée. A Dresde, il remplit les fonctions d'aide-major-général, se battit avec force pendant la marche de Friedberg à Leipsick, assista aux combats donnés autour de cette ville, et quoiqu'il eût eu un bras cassé par un boulet de canon, il suivit tous les mouvemens de l'armée jusqu'au passage du Rhin. A Mayence il succéda au major-général, prince Berthier, qui s'était rendu à Paris avec Buonaparte. Il fit la campagne de France pendant laquelle il commanda toute la cavalerie, se trouva aux affaires de la Haute-Epine, de Chateau-Thierry, de Fromenteau, de Craon, de Laon, de Reims et de Paris, et fut nommé par l'empereur grand cordon de la légion-d'honneur, peu de temps avant son abdication. Louis XVIII le créa chevalier de St.-Louis et pair de France. Lorsque la nouvelle du débarquement de Buonaparte fut arrivée à Paris, Belliard devint major-général de l'armée que devait commander le duc de Berry autour de la capitale. Il accompagna la famille royale jusqu'à Beauvais, et revint à Paris par l'ordre du roi. Buonaparte l'accueillit comme il recevait ses anciens compagnons d'armes : il l'envoya auprès de Murat; mais celui-ci avait déjà formé le projet de se tourner contre l'empereur, en sorte que Belliard se hâta de revenir en France, où il eut aussitôt le commandement des 3e et 4e divisions militaires, avec celui de l'armée de la Moselle. Ce fut seulement le 22 juillet qu'il envoya sa soumission à Louis XVIII. Exclu de la pairie, il fut arrêté et conduit à l'abbaye d'où il sortit pour entrer dans une maison de santé. Il fut remis en liberté le 3 juin 1816, porté sur le cadre de disponibilité de l'état-major en 1818, et réintégré sur le tableau des pairs le 5 mars 1819. Il fut l'un des chauds partisans de la révolution de 1830, et du gouvernement qui en est sorti. Envoyé par Louis-Philippe en qualité d'ambassadeur dans la Belgique, qui avait suivi l'exemple de la France, en chassant son roi, il contribua en 1831 à

empêcher les Hollandais de rentrer dans ce pays. Ce guerrier diplomate travaillait à consolider le trône de Léopold, lorsqu'il est mort d'une apoplexie foudroyante. Le général Belliard a paru plusieurs fois à la tribune des pairs : il faisait partie de l'opposition libérale sous Louis XVIII et Charles X.

BELSUNCE, page 216, 6e ligne de la 1re col. : il mourut saintement le 4 juin 1655, *lisez* 1755.

BELZONI, page 216 : au lieu de (G.), *lisez* (Jean-Baptiste) : *ajoutez qu'*il naquit en 1778, et que son voyage en Egypte a été fait de 1815 à 1820.

*BENABEN (L.-G.-J.-M.), journaliste, né à Toulouse, mort à Paris en 1831, se fit connaître d'abord par les articles qu'il inséra dans la *Minerve française*, brochure libérale dont il était un des plus habiles rédacteurs. Sous le ministère de Villèle, cet écrivain changea d'opinion politique, et écrivit dans le sens du gouvernement. On a de lui : *Lettres de Phalaris, tyran d'Agrigente*, Angers, 1803; *Satyres Toulousaines*, 1804; le *Modérateur; procès de l'oligarchie contre la monarchie*, 1817; *Questions à l'ordre du jour*, 1827, etc.

BENDER, page 220, *après* 1790 *ajoutez* : il fut chargé de défendre en 1791 l'électorat de Trèves menacé par la France.

*BENDO (Hippolyte), mort à Perugio le 15 avril 1830, s'était remarié à 111 ans.

BENEZECH, page 221, *ajoutez après* ministre de l'intérieur : il avait été désigné pour être continué dans ses fonctions, sur le plan de conspiration royaliste de La Villeheurnois, et, dans cette circonstance, il protesta de son attachement à la république. Il fut remplacé en 1797 par François de Neufchâteau.

*BENOIT (Claude), médecin bréveté de Louis XVI au Canada, possédait un remède contre l'hydropisie dont il laissa le secret à sa fille Mme Murphy. Il est mort à Montreal vers 1758. — Son père, officier des gardes du corps, devint supérieur des trapistes de la Nouvelle-Orléans.

*BENTHAM (Jérémy), jurisconsulte et publiciste anglais, né à Londres en 1735 ou 1747, mort à Westminster le 6 juin 1832, s'était destiné au barreau; mais, lorsqu'il eut terminé ses études, il lui fut dans l'impossibilité de plaider à cause de la faiblesse de son organe : la lecture de Montesquieu lui fit naître le désir de rechercher l'origine des lois, et d'examiner leur nature, surtout dans leurs rapports avec les gouvernemens et les peuples. Après avoir étudié à fond les vices de la jurisprudence anglaise, il voulut connaître la jurisprudence criminelle de tous les peuples de l'Europe. Dans ce dessein il en apprit toutes les langues, pour se mettre en état de lire leurs *codes*, qui n'étaient pas traduits encore. Il se fixa pendant quelque temps dans la Crimée. A son retour il commença à publier ses idées sous le voile de l'anonyme : leur hardiesse paradoxale captiva l'attention générale. Dans ses *Fragmens sur le gouvernement*, 1778, in-8, il attaqua Blakstone, *l'oracle de la jurisprudence anglaise;* et dans son *Plan du code pénal*, un vol. in-8, il s'attacha à montrer les fautes du *code des lois* de son pays. Bientôt il publia *Quelques idées morales établies depuis des siècles dans la défense de l'usure*, 1787, in-8, puis son *Introduction aux principes de la morale et de la législation*, 1787, in-4, dans laquelle il commence à exposer ses principes réformateurs; enfin, en 1791 son *Panopticon*, 3 v. in-12, ouvrage où il s'occupe de l'amélioration du régime moral des prisons. Ce n'est qu'en 1802, 3 vol. in-8, que parurent ses *Traités de législation civile et pénale*, 2e édition, Paris, 1820, mis en ordre par son ami M. Dumont de Genève, (*voyez* ce nom), ainsi que sa *Théorie des peines et des récompenses*, 1811, 2 vol. in-8, plusieurs fois réimprimée. Dès lors Bentham passa le reste de sa vie à défendre ses opinions. Nous ne discuterons point ici le mérite de sa doctrine; ses amis (*voyez* la *Biographie des contemp.*) conviennent que ses plans de législation ont quelque chose de hardi, et même de périlleux. « La grande idée qui domine chez Bentham, dit le dictionnaire que

nous venons de citer, c'est que l'uniformité de jurisprudence est une chimère impraticable ; que la jurisprudence de chaque peuple doit reposer sur les localités et les variétés de climat, de gouvernement, de coutumes, et que la politique doit être intimement liée à la morale. » Il regarde l'utilité comme la base la plus sûre de la législation, et comme le régulateur le plus certain des rapports sociaux. *On s'aperçoit aisément qu'il a peu d'estime pour l'espèce humaine.* Les ouvrages principaux de Bentham ont été publiés en français, et nous ignorons s'ils ont été traduits en anglais ; du moins ils ne l'étaient pas encore il y a quelques années. Plusieurs de ses traités ont été long-temps ensevelis dans son cabinet ; sa *Théorie des peines et des récompenses* y est restée pendant 30 années. Les autres ouvrages de Bentham sont une *traduction du Taureau blanc* de Voltaire, une *Chrestomathie*, plusieurs *Lettres* soit à la Convention française, soit à des membres de l'assemblée législative, une *Esquisse d'un plan nouveau pour l'organisation de la justice en France*; *Plan d'une réforme parlementaire*, 1818; *Réforme radicale*, 1829, et plusieurs *Pamphlets* de circonstance, ou *articles de journaux*. Bentham appartient par ses opinions à l'école des publicistes et économistes modernes.

BENTLEY, p. 237, *ajoutez qu'*il naquit à Oulton dans le comté d'York et qu'il fut nommé archidiacre d'Ely en 1701.

BENYOUSKI, page 238, *supprimez cet article comme faisant double emploi avec* Beniowski, page 223.

BERAULT-BERCASTEL, page 240, *ajoutez que* son poème sur la *Terre promise* est mauvais.

*BERE (Louis), théologien catholique, né à Bâle vers la fin du 15e siècle, fut en 1526 un des quatre présidens des conférences de Bâle sur la religion. Lorsque les protestans eurent le dessus dans sa ville natale, il se retira à Fribourg où il mourut en 1554. On a de lui : *De christiana præparatione ad mortem; quorumdam psalmorum expositio*, Bâle, 1551, 1561.

BERENGER, page 240, *ajoutez* à la fin de l'article : Muratori dit que ce fut pour lui que l'on commença à prendre la couronne de fer qui depuis servit au couronnement des rois de Lombardie.

*BERGASSE (Nicolas), frère d'Alexandre Bergasse (*voyez* son article, t. 2. du Dictionnaire, pag. 246), naquit à Lyon en 1750. Il professa la rhétorique à Condom et à Auch. Il avait déjà acquis une grande célébrité comme avocat au barreau de cette ville, lorsqu'il vint à Paris. On sait combien il ajouta encore à sa réputation par la défense qu'il fit du banquier Kornmann contre Beaumarchais ; peut-être s'écarta-t-il des bornes de la défense, et du bon goût, lorsqu'il représenta son adversaire *comme un homme qui sue le crime*. Vivement réprimandé par les juges, il fut applaudi par l'auditoire et obtint une plus grande popularité. Le *Mémoire*, qu'il fit dans ce procès, est, selon l'avis des jurisconsultes, un chef-d'œuvre. Le tiers-état de Lyon le nomma membre des états-généraux. Dès le commencement de la session il publia plusieurs brochures : *Celui du tiers-état à l'assemblée des états-généraux ; Limites du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif, sur les tribunaux de haute trahison ; Sur la liberté du commerce, sur les finances, sur les assignats, etc.* Chacun s'attendait à trouver en lui un des orateurs les plus éloquens de cette assemblée ; cependant il parut rarement à la tribune, et n'y produisit pas d'effet. Sa modération ne pouvait triompher dans cette période où les passions jouaient un si grand rôle ; aussi ne voulant tenir à aucun parti, ni au parti destructeur qui dominait, ni au parti conservateur qui ne connaissait pas assez le temps où l'on était, il siégeait au fond de la salle. Il fit partie du comité de constitution et il en fut le rapporteur. Bientôt (octobre 1790), il quitta l'assemblée, et publia une brochure où il exposait les motifs de sa retraite. Quoiqu'il n'appartînt à aucun parti, Bergasse était royaliste; il se rapprocha de plus en plus des amis de Louis XVI, et offrit aux princes divers plans que la rapidité des évènemens ne permit pas de mettre à exécution. Arrêté en 1793, il fut incar-

céré et sur le point d'être jugé par le tribunal révolutionnaire; mais le 9 thermidor vint mettre un terme à sa captivité. Dès lors Bergasse a vécu dans la retraite; il avait eu quelques dispositions à suivre ou du moins à examiner le système magnétique de Mesmer; il composa sur ce sujet quelques ouvrages. Il se livra aussi à des recherches métaphysiques, et plusieurs morceaux de sa *Morale religieuse* ont été insérés dans quelques journaux. En 1807 il fit paraître un traité de l'*Influence de la volonté sur l'intelligence*. Sa réputation était européenne : l'empereur Alexandre alla le visiter à Paris en 1815, et l'engagea beaucoup à l'accompagner en Russie. Bergasse est mort en chrétien le 27 mai 1832.

* BERGE (le baron Franç.), lieutenant-général d'artillerie, né à Collioure le 11 mai 1779, fut d'abord élève de l'école polytechnique à l'époque de sa création, et en sortit avec le n° 1 en nov. 1796. Après avoir été ensuite à l'école d'application d'artillerie, il fit avec gloire les campagnes d'Egypte, de Prusse, de Pologne et d'Espagne; et s'éleva des grades subalternes à celui de lieutenant-général qui lui fut confié en 1823, et à la dignité de grand officier de la légion d'honneur qu'il reçut en 1827. Son nom se trouve cité avec honneur dans un rapport officiel du 15 juin 1811, après le combat de Santa-Maria de Villalba. En 1814, il fit partie de la commission chargée de classer les places de guerre de France et de diriger les travaux qu'exigeait leur état. Depuis 1816 jusqu'en 1822, il commanda l'école d'application de l'artillerie et du génie à Metz. Appelé au commandement de l'artillerie de l'armée des Pyrénées-Orientales qui entra en Espagne, il se trouva au combat de Tarragone (27 août 1823), puis il fit le siége de Barcelonne. De retour en France il continua de servir comme inspecteur-général et comme membre du comité consultatif d'artillerie. Il était encore en activité, lorsqu'il mourut à Paris le 18 avril 1832.

BERGIER, page 247, *ajoutez qu'*il fut en 1771 confesseur de Monsieur, frère de Louis XVI. Une édition du dictionnaire de théologie de Bergier, annoté par M. Gousset, vicaire-général du diocèse de Besançon, a paru en 9 vol. in-8, Besançon-Lille (Chalandre-Lefort), 1830. Le 9e volume renferme, outre *le plan de la théologie par ordre de matières, suivant lequel il est à propos de lire le Dictionnaire théologique*, une *Notice biographique* sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et plusieurs morceaux inédits.

BERKELEY, page 252, *voyez* Berklei *ou* Berklay, page 253 du même volume.

BERNARD, page 292, *ajoutez à la fin de l'article*, que ce banquier laissa à sa mort une fortune de 33 millions.

BERNARD (l'abbé), page 264, *voyez* l'article Bonnefoy, du même vol. p. 415.

*BERNARDI (Barthelemy), prêtre de Kemberg en Saxe, fut un des plus ardens partisans de la réforme de Luther. Il donna le premier l'exemple du mariage des prêtres en 1521.

BERNIER (Etienne-Alexandre-Jean-Baptiste-Marie), page 267, *ajoutez qu'*il naquit le 31 décembre 1764, et qu'il mourut à Paris, et non dans son diocèse.

*BERNINI (Le Père Giuseppe-Maria), capucin et missionnaire, né à Carignan (Piémont), mort en 1753 dans l'Indoustan, a composé plusieurs ouvrages intéressans, et en a traduit d'autres qui ont été très recherchés; parmi les premiers, nous signalerons une *Description de la province de Nerpale dans l'Inde*, traduite en anglais et insérée dans les *asiatik researches*; des *Dialogues* en langues indiennes, etc.; et parmi les seconds qui sont manuscrits et déposés à la propagande à Rome, la traduction de l'ouvrage théologique des brahmes, qui a pour titre : *Adi Adma Ramahen*, qui contient une ample histoire de Rama, celle du *ghian Sagher*, où se trouvent les principes de Cabir, chef de la secte appelée *Cabir-prand*.

BERNIS, page 269, *lisez ainsi ses prénoms :* (François-Joachim de Pierre de : *ajoutez qu'*il eut le chapeau de cardinal en 1758, et qu'il fut sacré archevêque d'Alby le 3 août 1764.

*BERNIS (François de Pierre de), pré-

lat français, né à Nîmes le 29 novembre 1752, était le neveu du cardinal de Bernis. Il fut sacré le 3 décembre 1781 archevêque de Damas, et reçut en 1784 le titre de coadjuteur de son oncle le cardinal de Bernis à Alby. Député du clergé aux états-généraux, il fit constamment partie de la minorité, se prononça contre la suppression des dîmes, la constitution civile et la vente des biens du clergé. Il signa toutes les protestations du parti royaliste contre les décrets de l'assemblée constituante. En 1791 il émigra et ne rentra en France qu'en 1814. Nommé depuis archevêque de Rouen, il était pair de France lorsqu'il mourut le 4 février 1823.

BERRY, page 278, *ajoutez* la phrase suivante qui a été oubliée à l'impression, après ces mots : c'est donc un insensé, reprit-il, il faut lire dans M. de Châteaubriand, page 242 de ses *Mémoires* sur le duc de Berry, avec quelle instance ce prince généreux a sollicité du roi le pardon de son assassin : il faut une grande force d'âme, disons mieux, une charité chrétienne portée jusqu'au sublime, pour demander la vie de celui qui vous a donné la mort : il n'est donné qu'à la religion d'opérer de telles merveilles. *Voyez* aussi dans le même ouvrage comment il annonça la grossesse de Mme la duchesse de Berry qui dans cette circonstance fut un second miracle.

BERTHEREAU, page 283, *ajoutez* Dom *à ses prénoms.*

BERTHIER (Alexandre) page 284, *ajoutez que* son père ingénieur-géographe a fait la carte des chasses.

BERTHIER de SAUVIGNY, page 286, *ajoutez* ses prénoms qui sont Louis-Benigne-François de.

*BERTHIER (Jean), sculpteur du 16e siècle, auquel on doit les plans en relief des fortifications des principales places de l'Europe : on les voit maintenant aux Invalides.

*BERTHIER (Charles-Robert), prêtre du diocèse de Paris, né en 1604, mort le 23 août 1766, fut un des auteurs des *Nouvelles Ecclésiastiques.*

*BERTIER (N.), contemporain et ami de Maître Adam Billaud, menuisier et poète, publia son *Vilebrequin*, qu'il a fait précéder d'une *Epître en vers* où il fait le portrait de plusieurs de ses compatriotes.

*BERTIER ou BERTHIER (Pierre-Antoine), prêtre, a publié un *projet de pompe publique pour la ville de Paris*, 1769, in-8. Il est mort en 1784.

*BERTIN (Pierre-Joseph), savant ecclésiastique, était né à Amiens le 25 février 1748 : il commença ses études dans le collége des jésuites de cette ville ; mais son éducation n'était pas encore terminée, quand cette société fut supprimée en France. Des professeurs de l'université vinrent les remplacer à Amiens, et le jeune Bertin acheva ses études sous l'abbé Gossart. Au sortir du collége il fut précepteur à Picquigny, puis répétiteur à Abbeville, et plus tard il fut promu au sacerdoce. Au commencement de 1779, on le nomma principal du collége d'Abbeville, place qu'il occupa 12 ans, et en 1787 il devint chanoine de la collégiale de Saint-Vulfran, dans la même ville. La révolution vint bientôt l'arracher à ces doubles fonctions ; il se retira en Angleterre : à son arrivée à Londres, il publia des *Tableaux historiques*, qui eurent des succès, et qui ont, dit-on, servi de modèle à ceux de Las-Cases. Il donna des leçons, et obtint une chaire de langue française à l'université d'Oxford ; là, plusieurs hommes distingués aujourd'hui en Angleterre furent ses disciples. L'abbé Bertin reçut dans cette ville Louis XVIII, et la famille royale, qui vinrent d'Hartwell visiter l'université. Après la bataille de Waterloo, le désir de revoir sa patrie et sa famille le rappela en France : il donna la démission de sa chaire, et l'université d'Oxford lui accorda un témoignage d'estime, en lui conférant le titre de docteur. C'était une nouveauté qu'un pareil titre conféré à un prêtre catholique, par une université anglicane ; il y eut peu d'exemples semblables. De retour en France, l'abbé Bertin vécut dans la retraite : il se fixa, à ce qu'il paraît, à Abbeville, et y accepta les modestes fonctions d'administrateur du collége, et de président du comité d'instruction pri-

maire. Il prit part à l'établissement des frères des écoles chrétiennes, et à plusieurs autres bonnes œuvres. Le fruit de ses économies lui permettait de suivre le penchant de son cœur à l'égard des pauvres. M. l'évêque d'Amiens le nomma à un canonicat de la cathédrale : c'était lui donner le moyen de faire plus d'aumônes. L'abbé Bertin était parvenu à un âge très avancé, lorsqu'il mourut le 28 avril 1830; il avait plus de 82 ans. Les *Œuvres de l'abbé Bertin* se composent de *discours* : le premier volume est consacré aux *discours religieux* ; et le second aux *discours littéraires*. Dans le premier volume, il y a sept *discours* : un *discours sur l'aumône*, prêché dans une assemblée de charité en 1787 ; un *panégyrique de saint Vincent de Paul*, prononcé en 1783, pour la fête du saint, dans l'église de St.-Lazare ; un *panégyrique de saint Bernard*, prononcé en 1788, dans l'abbaye des filles de Willencourt; un *panégyrique de saint Louis*, prêché à Amiens en 1787, lors des assemblées provinciales ; un *panégyrique de saint Vulfran*, patron de la collégiale d'Abbeville, prononcée dans cette église, en 1781 ; un *discours pour une profession religieuse*, et une courte *exhortation pour un mariage*. De ces discours, les plus remarquables peut-être sont les *panégyriques de saint Vincent de Paul, et de saint Bernard*, ces deux hommes également étonnans, et qui eurent l'un et l'autre une prodigieuse influence sur leur siècle. Dans le premier de ces panégyriques, l'orateur raconte rapidement ce que Vincent a fait pour le salut de ses frères, et ce qu'il a fait pour leur soulagement. Dans le *panégyrique de saint Bernard*, l'orateur peint le caractère, le courage, l'activité, l'ascendant de ce pieux et fervent solitaire, qui savait avec une égale sagesse diriger un monastère, et donner des conseils aux rois. Le tome 2 renferme huit *discours* sur des sujets littéraires : ce sont un *discours de réception à l'académie d'Amiens*, en 1788 ; un *discours sur l'histoire*, prononcé à une distribution de prix vers 1777 ; six *discours* prononcés pour des distributions de prix *sur la science*, *sur l'utilité de la discipline dans l'éducation*, *sur l'art de connaître et d'employer les talens*, *sur la nécessité d'intéresser dans les ouvrages d'esprit*, *sur les mœurs et sur le danger des mauvaises liaisons*, et un *discours latin sur la concorde fraternelle*, prononcé dans l'église de St.-Vulfran, le jeudi saint de l'année 1787. Ce discours, tout religieux, aurait pu être joint à ceux du premier volume. L'éditeur a inséré à la fin une déclaration du chapitre de St.-Vulfran d'Abbeville, présentée au district le 31 décembre 1790, lorsque l'on mit à exécution les décrets de suppression portés par l'assemblée constituante. Cette déclaration qu'on attribue à l'abbé Bertin, porte un grand caractère de modération. La collection des discours fait honneur au goût et à l'expérience de cet homme de bien. L'éditeur y a joint quelques notes : cet éditeur qui ne s'est pas nommé, et qui ne signe que par les initiales C. O. paraît avoir été un ami, ou peut-être un parent de l'abbé Bertin.

*BERTOUT (Jacques-Madelaine), supérieur de la congregation du St.-Esprit, naquit le 3 mai 1753 à Halenghem, dans le diocèse de Boulogne. Neveu d'un directeur du séminaire de St.-Esprit, (M. Duflos), le jeune Bertout vint à Paris, où il termina ses études, et fut ordonné prêtre (1777). Bertout se destina aux missions des colonies ; mais le navire qui le conduisait à Cayenne fit naufrage, et ce fut après des souffrances de tout genre, soit sur mer, soit sur les côtes d'Afrique où il fut fait prisonnier, qu'il put revoir sa patrie. Dès lors sa santé le força de changer de carrière : il avait été professeur de théologie au séminaire de Meaux, et à Paris, lorsque survint la révolution. Le séminaire du St.-Esprit ayant été détruit, il se rendit en Angleterre (1792), apprit l'anglais et desservit une congrégation dans le comté d'York. De retour en France, après dix ans d'exil, il revint auprès de son oncle, qui était resté dans la maison du St.-Esprit pendant toute la révolution, et qui mourut peu de temps après. Bertout songeait à rétablir le séminaire, dont il était devenu supérieur. Un décret impérial du 23 mars 1805 le

rétablit en effet; mais on n'avait aucune ressource: Bertout alla se fixer avec quelques élèves dans un pensionnat; ses efforts n'eurent pas le succès qu'il en attendait : le séminaire du St.-Esprit fut même supprimé en 1809 par un nouveau décret. Bertout venait de se retirer aux Missions-Etrangères, quand les Bourbons rentrèrent en France. Le besoin qu'on avait de missionnaires pour les colonies, était senti par le gouvernement royal pour qui la religion n'était pas un vain mot; en conséquence une ordonnance (3 février 1816) rétablit la congrégation du St.-Esprit. L'abbé Bertout, auquel il fut accordé un premier secours de 5000 fr. loua une maison rue Notre-Dame-des Champs, et y ouvrit son séminaire qui prospéra dès lors; mais son but était d'obtenir l'ancienne maison de sa société rue des Postes, qui était occupée par l'école Normale, et qui avait été vendue. Cette maison fut rachetée en 1819, et la congrégation du St.-Esprit y rentra en 1822. L'abbé Bertout racheta même l'ancienne maison de campagne du séminaire à Gentilly. On ne saurait dire quels obstacles il eut à vaincre pour arriver à replacer sa communauté dans la position où elle était auparavant : il fallut se procurer de l'argent, et détruire des résistances de tout genre; il triompha. Une ordonnance royale (20 août 1823) lui permit d'établir en outre un petit séminaire, qui a subsisté dans le même local de la rue des Postes, jusqu'à la révolution de 1830. L'abbé Bertout envoya beaucoup de missionnaires dans nos colonies : depuis 1817 jusqu'en 1832, il fit partir 28 ecclésiastiques pour la Martinique, 26 pour la Guadeloupe, 12 pour la Guiane et Cayenne, 7 pour le Sénégal et Gorée, 19 pour l'île Bourbon, 27 pour Pondichéry, et 3 pour les îles St.-Pierre et Miquelon. Le séminaire du St.-Esprit se dispersa en 1830; le gouvernement retira les fonds qui lui avaient été alloués jusqu'alors, et pendant un an la maison resta déserte. Cependant en 1831 le supérieur reçut quelques sujets; il pourvoyait à leurs dépenses avec ses seules ressources; en 1832, lors de l'invasion du choléra, sa maison fut employée à recevoir des militaires atteints de la contagion, et fut une succursale du Val-de-Grâce. Depuis cette époque elle a servi encore à des soldats malades qu'on aurait pu placer dans cet hôpital. Le chagrin que ressentit l'abbé Bertout de ne pouvoir relever son séminaire, hâta sa fin; il est mort dans la nuit du 9 au 10 décembre 1832 à Paris; l'abbé Fourdinier lui a été donné pour successeur. *Voyez* l'*Ami de la Religion* du 19 janvier 1833.

*BERTRAND DU COIN (N.), capitaine de la garde royale, zélé congréganiste, auquel on a dû les missions militaires qui ont fait tant d'effet à Versailles. Il est mort en odeur de sainteté. On raconte qu'une dame a obtenu vers 1824 par son intercession la conversion de son mari.

BERULLE ou BERULLI, page 296, *ajoutez* de *à son prénom*. Sa *vie* par Goujet se ressent de l'esprit de parti auquel l'auteur s'était voué.

BERVIC, page 296 : *ajoutez à la liste de ses gravures celle de* Louis XVI restaurateur des libertés publiques, dont la planche a été brisée par la Convention, et dont les épreuves sont rares; l'éducation d'Achille, etc.

BERZÉVICZI, page 296, *ajoutez qu'*il était né vers 1750.

* BESALDE (N.), célèbre musicien saxon du 16e siècle, croyait avoir reçu le don de la harpe comme David : il regardait son instrument comme tellement sacré qu'il ne s'en servit jamais pour jouer un air profane.

BETHIZI, page 302, *lisez* Bethisy, *ajoutez qu'*il rentra à Paris 4 jours après le 21 janvier 1793, retourna à Bruxelles, puis passa en Angleterre.

* BETHISY (Charles, marquis de), lieutenant-général et gouverneur des Tuileries, fut nommé pair de France le 22 décembre 1823. En 1816 il était membre de la chambre des députés : ce fut lui qui s'écria lors de la discussion de la loi de bannissement des régicides (12 janvier 1816) : *Vive le roi, quand même*. Il est mort aux Tuileries le 5 octobre 1827. — Son fils qui lui a succédé à la pairie, naquit en 1809, et il est mort à Paris le 24 sep-

tembre 1830, à son retour de la campagne d'Alger. — Un autre BETHISY (N. comte de), parent des précédens, est mort le 14 mars 1823.

BEURNONVILLE, page 306; mourut le 21 avril 1821, *et non* le 3 avril.

BICHAT, page 315 et 316; il ne vécut pas 30 ans, *lisez* il ne vécut que 30 ans. Une plaque, *et non* un monument, fut élevée à Bichat et à Desault.

BIGET. *Voyez* MARTHE (sœur).

* BILDERDYCK (Guillaume), célèbre poète hollandais, naquit à Amsterdam dans le dernier siècle, et mourut à Leyde en 1832 âgé de 82 ans. Il fut aussi jurisconsulte, naturaliste et grammairien. Sa première femme était poète, et elle se distingua presque autant que lui. Il se remaria, et eut le malheur de perdre onze enfans. Presque toujours pauvre et fugitif, il s'était constitué l'ennemi de Buonaparte. Son dévouement pour la maison d'Orange l'obligea de quitter son pays en 1795 : il se retira en Allemagne, puis en Angleterre où il fit des cours de poésie en français. En 1799 il retourna dans sa patrie où l'avénement de Louis Buonaparte au trône lui procura quelques instans d'aisance; mais la pension qu'il obtint cessa à l'abdication de ce prince. Bilderdyck avait été nommé membre de l'institut des Pays-Bas; il fut aussi pendant quelque temps auditeur militaire au conseil d'Amsterdam; sa destitution le replongea dans l'infortune : il n'était pas dans une position brillante lorsqu'il est mort. Ainsi il ne fut jamais tranquille et heureux. Il avait débuté dans le monde littéraire en 1776 par une pièce de vers qui remporta le prix proposé par la société poétique de Leyde et qui a pour titre : *De l'Influence de la Poésie sur l'art de gouverner un état*. L'année suivante il obtint encore le premier et le 3e prix de cette société pour son poème, le *véritable Amour de la Patrie*, et pour une *Ode* sur le même sujet. Après avoir donné la *romance d'Elius*, il fit paraître en 1779 la *Traduction* de l'*OEdipe de Sophocle*. Peu de temps après il donna *mes Loisirs*, collection de pièces fugitives en *vers blancs* et en *vers mesurés*, d'après le rhythme des anciens; et en 1785, les *Fleurs*, qui sont aussi des poésies fugitives dans le genre anacréontique. La société de Leyde ayant proposé en 1780 pour sujet de prix la question suivante : *La poésie et l'éloquence ont-elles des rapports avec la philosophie, et quels sont les avantages que retirent de celle-ci l'une et l'autre?* Bilderdyck fut encore couronné, et en publiant son *Mémoire* en 1783, il y ajouta des *Commentaires* estimés. En 1787 parurent sa *Traduction de Tyrtée*, et en 1788, celle *de Salomon*. L'année suivante il publia sous le titre de la *mort d'OEdipe* la traduction de *l'OEdipe à Colonne* de Sophocle. Il traduisit en outre des *pièces de poésie de Voltaire*, les *Poèmes d'Ossian*, les *hymnes de Callimaque*, l'*Essai sur l'homme de Pope*, *l'homme des champs de Delille*, etc. Les ouvrages qu'il a transportés ainsi d'une langue étrangère dans sa langue maternelle sont plutôt des imitations que des traductions. Parmi ses autres ouvrages nous citerons encore des *Poésies diverses*, des *mélanges*, des *Poésies fugitives*, les *Feuilles d'Automne*, les *Fleurs d'hiver* (imitées par M. V. Hugo), trois volumes de *Tragédies*, un poème *sur les maladies des savans*, un autre sur le *désastre de Leyde*, les *Adieux*, des *Poésies nationales*, les *Animaux*, etc. Bilderdyck était grammairien : il existe de lui un traité sur le *genre des noms substantifs*. Il s'était aussi occupé des sciences : en 1813 il a donné sous le voile de l'anonyme : *Relation curieuse d'un voyage aérostatique et de la découverte d'une nouvelle planète*; un *Traité de géologie*; un autre *de botanique*, traduit en français par M. de Mirbel. Bilderdyck s'est donné un grand ridicule en se prétendant issu des comtes de l'ancienne famille de Teysterband, nom sous lequel il fit imprimer un ouvrage de jurisprudence écrit en latin. Enfin nous lui reprochons d'être injuste envers les plus célèbres écrivains français, Buffon, Montesquieu, Delille, etc., qu'il juge d'une manière plus que sévère.

* BILLECOQ (Jean-Baptiste-Louis-Joseph), avocat distingué, né à Paris le

31 janvier 1765, fut reçu au barreau avant 1789, et honora sa profession par la modération de ses opinions autant que par ses talens. Nommé suppléant à l'assemblée législative, il n'y a jamais siégé. Parmi les occasions les plus remarquables où il porta la parole comme avocat, nous citerons le procès de Georges Cadoudal dans lequel il défendit le marquis de Rivière, accusé d'avoir attenté à la vie du premier consul; l'affaire des enfans du maréchal Lannes où il plaida contre M. Berryer. Billecoq fut nommé bâtonnier de son ordre. Il a composé plusieurs ouvrages sur la politique, la science du droit et la profession d'avocat, des poésies latines, une *Lettre à Lord Wellington sur la spoliation du musée* en 1815. Nous citerons en outre les *Traductions* suivantes : 1° *De la Conjuration de Catilina*, de Salluste ; 2° de la *Pharsale de Lucain*, par Brébeuf; 3° *des voyages de J. Lelong dans l'Amérique septentrionale*; 4° *Du capitaine Meares à la côte N. O. de l'Amérique*; 5° *Du Père Andrada et de Bogle au Thibet*; 6° *Du lieutenant Temberlacke chez les sauvages du Nord de l'Amérique*; 7° *Du voyage de Néarque par le docteur Vincent*; 8° (avec Lamare et Benoît) *du cultivateur anglais*, etc. On peut consulter *Quérard* dans sa *France littéraire* sur les ouvrages de Billecoq qui est mort à Paris le 14 juillet 1829.

* BILLINGTON (N. Madame), célèbre cantatrice, morte en 1818, était d'origine allemande. Son père, M. Weichsel, assez bon musicien, lui donna pour maître Jacques Billington, de Drury-Lane, qui s'unit bientôt à elle par un mariage secret. Après avoir débuté à Dublin et à Londres, elle vint à Paris où elle reçut des leçons de Sachini. De retour en Angleterre, elle fut accueillie avec transport. Un voyage qu'elle fit en Italie ne nuisit pas à sa réputation : car elle égala les plus célèbres virtuoses de Milan, de Rome et de Naples. Après avoir perdu son époux, elle se maria à un officier français nommé Félessent. Madame Billington réussissait aussi-bien dans l'opéra italien que dans l'opéra anglais. Sa voix était flexible et ses sons étaient remarquables par leur mélodieuse pureté.

BING, page 327, *lisez* Byng, fils de l'amiral George Byng.

BIRON, page 334, *ajoutez qu'*il était le neveu du précédent et comme lui maréchal. Il fut guillotiné le 1er janvier 1794. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1822 *et non* 1722.

* BIROTTEAU (François-Joseph-Emmanuel), premier vicaire-général du diocèse de Perpignan, mort dans cette ville le 3 octobre 1832, âgé de 69 ans et neuf mois, montra dès son enfance une heureuse inclination pour la vertu et un goût décidé pour l'étude. Il fit des progrès rapides dans les connaissances de son état. A l'âge de 22 ans il donna un éclatant témoignage de capacité, en disputant avec distinction une chaire de théologie, quoiqu'il sût que son âge ne lui permettait point encore de l'occuper. Trois ans s'étaient à peine écoulés qu'une autre chaire de théologie étant devenue vacante, il se présenta au concours pour l'obtenir; et, après avoir brillé par la sagacité de son jugement et par l'étendue de ses connaissances, il fut proclamé professeur à l'université de Perpignan, et élu par son évêque, directeur du séminaire. Arrêté par la révolution au commencement de sa carrière, il n'écouta que la voix de sa conscience, et publia divers écrits pour la défense de la foi. Après avoir ensuite passé dix ans dans l'exil, il rentra dans sa patrie, et fut appelé au chef-lieu du diocèse, dont ce département faisait partie. Il y enseigna successivement la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte, et il se distingua par la solidité dans les principes, par la justesse dans les raisonnemens, et par la clarté dans l'expression. Il était versé dans plusieurs langues, l'espagnol, le grec et l'hébreu, et il avait une connaissance profonde de toutes les branches de la théologie. En 1818, il fut mis à la tête du séminaire de Carcassonne. En 1824 il se sépara, quoique avec peine, d'un prélat dont il était estimé, pour rentrer une seconde fois dans son pays, d'où il ne devait plus sortir. Animé

de l'esprit de Dieu, il a présidé jusqu'à son dernier moment avec une rare prudence et un zèle infatigable à toutes les œuvres du bien public. Ses vertus distinctives furent la charité et l'humilité : jamais il ne porta la plus légère atteinte à la réputation d'autrui ; et, sur le point de rendre son âme au Créateur, il disait aux personnes qui l'entouraient : *Soyez humbles, et Dieu vous bénira.* Cette notice est extraite de l'*Ami de la Religion* du 4 décembre 1832.

BISCHOFSWERDER, page 336, *devant le mot* général *mettez* major.

*BLACK (Joseph), médecin, né en 1728 à Bordeaux, mort en 1799 à Edimbourg où il professait son art ainsi que la chimie, a fait des découvertes importantes. Il a éclairci la *Théorie de la Chaux.* Sa dissertation *De Humore acido a cibis orto et magnesia alba* est regardée comme ayant donné lieu à toutes les découvertes faites sur la magnésie et les autres alkalis. M. le docteur Robinson a publié en 1803 ses *leçons de chimie.*

BLACKLOCK, page 340, *devant son prénom de* Thomas *mettez* le docteur.

BLACKSTONE, page 341, *devant son prénom de* Guillaume *mettez* sir ; *ajoutez qu'*il naquit le 10 juillet 1723 et qu'il mourut le 14 *et non* le 24 février, 1780 *et non* 1730.

BLACKWEL, page 341 et 342, *lisez* Blackwell. — Blackwell (Thomas) est né à Aberdeen le 4 août 1701.

BLAIR, page 343, *ajoutez au prénom* Jean *le mot* de docteur ; il accompagna le duc d'York, *et non* Yorck, dans ses voyages sur le continent, et mourut de chagrin de la perte de son frère tué dans un combat naval. Il avait publié en 1768 une 3e édition de sa *chronologie* dans laquelle on trouve quelques erreurs. La dernière édition est de Londres, 1803 *et non* 1790, in-fol.

BLAIR, page 343, *lisez* le docteur Hugues. Son cours de littérature a pour titre : *Lettre sur la rhétorique et les belles-lettres,* 3 vol. — Page 344. Ses sermons ont été traduits en français par le pasteur Frossard, *et non* Froissard, 5 vol. Dans sa dissertation sur les poésies d'Ossian, il les regarde comme authentiques. Le docteur Blair est mort le 27 décembre 1800.

BLAISE (S.), page 344, *ajoutez qu'*il est fêté à Bradford en Yorkshire dans une cérémonie qui revient tous les sept ans, et où il est considéré comme l'inventeur du peignage des laines. On dit qu'il fut fouetté et déchiré avec ses propres peignes de fer, puis décapité sous Dioclétien : ce qui se rapporte à peu près à l'an 302.

BLAKE, page 344 ; il naquit le 15 août 1599, et non 1598 ; et mourut le 17 août 1657. C'est en 1654 qu'il battit les Tunisiens.

BLANC (Mlle le), page 346 ; elle était âgée d'environ 11 ans, et non 10, quand elle fut trouvée.

BLANCHARD (J. B.), page 347, professeur de rhétorique au collége de Metz, *ajoutez* et de Verdun : né à Tourteron, *ajoutez* en 1731. Après l'*Ecole des mœurs, lisez* publiée à Namur. Le *Temple des muses* a été publié en 1780 in-12.

* BLANQUI (N.) député à la Convention, né à Nice en 1757, mort à Paris dans le mois de juin 1832, n'a joué aucun rôle remarquable. Il signa les protestations contre le 31 mai, et fut décreté d'arrestation ; mais il fut rappelé l'année suivante au sein de la Convention.

* BLOOMFIELD (Robert), poète anglais, né en 1766 à Honington dans le comté de Suffolck, était le dernier des six enfans d'un tailleur. Sa mère qui était maîtresse d'école lui apprit à lire ; à l'âge de onze ans, il entra comme garçon de ferme chez un laboureur des environs ; mais il préféra apprendre un état. Il alla travailler chez son frère aîné ; ainsi un poète distingué s'occupa d'abord à faire des souliers. Quelques pièces de vers insérées dans un recueil périodique éveillèrent son génie : de l'atelier de cet artisan sortirent bientôt des chefs-d'œuvre, et en 1800 l'Angleterre ne fut pas peu étonnée quand les journaux annoncèrent un poème didactique en vers hexamètres et rimés, composé par un cordonnier. C'étaient de nouvelles géorgiques en 4 chants, intitulées :

Le *Garçon de ferme*, Farmers Boy, où l'auteur avait décrit les travaux pénibles et grossiers de la ferme. On loua de toutes parts le poète; et six éditions de son poème furent enlevées en peu de temps. Les ducs d'York et de Grafton se déclarèrent les protecteurs du poète, dont chacun voulut avoir le portrait gravé par Ridley, et dont les chants furent traduits en vers latins par M. Clubbe, Londres, 1805. Son 1er essai avait été une romance intitulée : *la Laitière*, ou *le 1er de mai*, qui fut insérée dans la *Revue périodique*; plus tard il fit paraître les *Contes et chants rustiques*, 1802, in-8; les *Bonnes nouvelles apportées de la ferme*, 1806, in-8; les *Bords de la Wye*. On a publié les *OEuvres complètes de Bloomfield*, 2 vol. in-18. M. Etienne Allard a traduit en français son *Garçon de Ferme*, sous le titre de *Valet du Fermier*; mais cette traduction n'a point fait connaître en France ce poète anglais. Bloomfield est mort en 1823. — Il avait un frère tailleur à Londres, qui essaya aussi de faire des vers, mais il ne réussit pas.

BLUCHER, page 360; il est mort à Berlin le 12 septembre 1819.

BODLEY, page 367, *mettez* sir *devant son prénom de* Thomas : il naquit le 2 mars 1544, et fut élevé à l'Université de Genève : il revint avec son père en Angleterre après la mort de la reine Marie, et mourut le 28 janvier 1612. Son *Eloge* se fait tous les ans le 8 novembre à Oxford. Hydde a publié le catalogue, etc., *lisez* Hyde.

* BOILEAU (Jacques), conventionnel, né en 1752, était avocat quand il fut nommé juge de paix à Avalon au commencement de la révolution. En 1791 il offrit à l'assemblée nationale la somme de 300 fr. sur son traitement, pour que l'on envoyât aux habitans de l'arrondissement d'Avalon les *Journaux patriotiques* qui devaient selon lui contribuer à les éclairer. Boileau fut député à l'Assemblée nationale, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Toutefois, après avoir rempli une mission près de l'armée du Nord, il parut changer un peu d'opinion, et se déclara contre le parti de la *Montagne* : il porta une dénonciation contre les membres de la commune de Paris, et surtout contre Marat qu'il appela un *monstre*. Compris dans le nombre des députés girondins décrétés d'accusation, après le 31 mai 1793, il réclama en vain ses anciens amis de la *Montagne*; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté avec 20 de ses collègues le 31 octobre suivant, à l'âge de 41 ans.

* BOILEAU (Marie-Louis-Joseph de), jurisconsulte, né à Dunkerque en 1741, mort à Paris en 1807, a composé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : les *Embarras du père de famille*; comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1787; *Entretiens critiques, philosophiques et historiques, sur les procès*, 1803, in-12, 3e édit. 1806; *Histoire du Droit français*, 1806, in-8; *Code des faillites*, 1806, in 12; *Histoire ancienne et moderne des départemens Belgiques*, 1807, 2 vol. in-8; quelques *poèmes* et *épîtres* en vers; cinq *écrits en faveur de la liberté individuelle*, 1816, etc. Boileau est mort à Paris en 1817.

* BOINVILLIERS-Desjardins (J.-E.-J.-F.), grammairien connu, né en 1766 à Versailles, mort à Ouscamp (Oise), le 30 avril 1830, fit ses études avec succès dans son lieu natal et à Paris : à l'âge de 20 ans, il ouvrit un cours de littérature. Il fut pendant quelque temps sous-chef dans les bureaux de la guerre. Elève des écoles normales, pour le département de Paris, il devint professeur à l'école centrale de l'Oise, où il remplit la chaire de belles-lettres et celle de grammaire générale. A la formation des lycées, il fut chargé d'organiser celui de Rouen, puis de diriger celui d'Orléans. Nommé inspecteur de l'académie de Douai, il visita les établissemens d'instruction publique des départemens du Nord et du Pas-de-Calais. Mis à la retraite en 1816, il resta dans l'obscurité jusqu'à la fin de sa vie. Il était associé et membre correspondant de l'Institut, et appartenait à un grand nombre de sociétés savantes. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : 1° le

livre de l'Enfance, Paris, 1792, in-18; 2° le *Manuel des républicains*, ou *Esprit du contrat social, mis à la portée de tout le monde*, ibid., 1794, in-12; 3° *Calendrier des enfans*, ou *Etrennes d'Esope*, ibid., 1795, in-12; 4° *Code de la morale et de la politique, mis à la portée des jeunes républicains, par demandes et par réponses*, ibid., 2e édit. 1796, in-8°; 5° *Avantage de l'étude approfondie de la langue française*, ibid., 1796, in-8; 6° *Almanach du département de l'Oise*, etc., 1798, in-12; 7° *Grammaire élémentaire latine, réduite à ses vrais principes*, Paris, 1798, in-12, et plusieurs autres grammaires, entr'autres une anglaise-française, et une française en 2 vol. in-12. 8° *Chefs-d'œuvre de poésies philosophiques*, etc., tirées des *auteurs du 18e siècle*, ibid., 1801, 3 vol. in-16; 9° *Apollineum opus*, etc., ou *Traité théorique et pratique de l'art de faire des vers latins*, etc., et *corrigé de l'Apollineum opus*, ibid., 1802, 5e édit. 1822-1824, 2 vol. in-12; 10° *Abrégé de l'histoire des antiquités Romaines*, ibid, 1810, in-18; 11° *Dictionnaire de tous les mots contenus dans le Cornelius Nepos*, 1812, in-24; 12°— *dans les fables de Phèdre*, 1812-1822, in-12 et in-18. 13° — *dans l'Appendix de Diis*, 1814, in-18; 14° un *Gradus ad Parnassum*, 22e édition, 1826, in-8; 15° plusieurs traductions d'ouvrages élémentaires, etc. Il a donné différentes éditions d'ouvrages classiques, et a travaillé à la *Biographie universelle*.

BOISGELIN, page 381, Jean-de-Dieu-Raymond de Lucé, *lisez* Cucé. Il fut en 1765, *et non* 1775, évêque de Lavaur, et cardinal le 17 janvier 1803.

* BOIS-GUILLEBERT (P. LE PESANT, sieur de), lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. On lui doit les traductions de l'*Histoire de Dion-Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin*, du grec en français, Paris, 1674; de l'*Hist. d'Hérodien*, en français, Paris, 1675; *Marie Stuart*; nouvelle histoire, ibid. 1675; *Détail de la France, sous Louis XIV*, Rouen, (Hollande), 1707; réimprimée sous le titre de *Testament politique de M. de Vauban*, Bruxelles, 1712.

* BOIS-GUILLEBERT (J.-P. Adrien-Augustin LE PESANT DE), petit-neveu du grand Corneille, est auteur d'un *poème* sur la sédition d'Antioche, couronné par l'académie de l'Immaculée Conception de Rouen, 1770, in-8.

* BOISOT (l'abbé Jean-Baptiste), né à Besançon, en 1638, acquit dans ses voyages en France, en Italie et en Allemagne, un grand nombre de tableaux, de médailles, de bronze et d'autres raretés, qu'il céda aux religieux de l'abbaye de St.-Vincent de Besançon, dont il était abbé. Il leur légua la bibliothèque du cardinal de Granvelle, qu'il avait augmentée de manuscrits précieux, parmi lesquels on distinguait la fameuse collection en 80 vol., sous le nom de *Mémoires du cardinal de Granvelle*. Boisot avait passé dix ans à les déchiffrer et à les mettre en ordre. Il mourut en 1694.

* BOISSEL de Monville (Le baron C.-T.-G.), pair de France, né en 1763 au château de Monville près de Rouen, mort à Paris le 9 avril 1832, fut avant la révolution conseiller au parlement de Normandie. Nous ignorons ce qu'il fit pendant la révolution, et sous le régime impérial : ce que nous savons, c'est qu'il s'adonna à l'étude des sciences. Il publia différens ouvrages sur l'économie politique, et sur plusieurs autres parties, qui fixèrent l'attention de Louis XVIII. Ce prince en récompense de ses travaux le nomma pair de France (17 août 1815). Le baron de Monville se proposait de publier un nouvel ouvrage, qui devait servir de développement à ceux qu'il avait déjà donnés, lorsque la mort est venue le surprendre au milieu de ses occupations scientifiques. Ses différens ouvrages sont : 1° *Description des atomes*, Paris, 1813-15, 2 vol. in-8; 2° *Mémoire sur la législation des cours d'eau*, 1817, in-4; 3° *Voyage pittoresque de navigation exécuté sur une partie du Rhône, depuis Genève jusqu'à Seyssel, afin de tenir pour la marine des mâtures que peuvent fournir les melèzes*, 1795, in-4.

* BOISVILLE (Jean-François-Martin

de), prélat français, naquit à Rouen le 12 janvier 1755 : il fut sacré évêque le 11 août 1822. Il avait été nommé en 1821 à l'évêché de Blois dont il ne prit pas possession ; il fut ensuite désigné pour celui de Dijon où il est mort le 27 mai 1829. Sa piété et ses vertus lui avaient attiré l'estime de tous ses diocésains.

* BOIVIN (Jacques-Denis, maréchal de camp, né à Paris le 28 septembre 1742, ou selon la *Biographie des contemporains*, en 1756, s'enrôla comme simple soldat, dès l'âge de 15 ans, dans le régiment des dragons du roi. N'ayant pu obtenir aucun avancement, il se retira après 8 ans de service. Au commencement de la révolution, il sentit renaître son goût pour les armes, et entra dans la garde nationale parisienne. La carrière militaire s'ouvrit alors à lui d'une manière brillante, et son zèle fut récompensé par un avancement assez rapide : il était chef de bataillon en 1793, lorsqu'il entra dans la ligne. Il passa en cette qualité dans l'armée de l'Ouest, ou de la Vendée, où il combattit sous le général Biron. Il se signala par plusieurs actions d'éclat devant Saumur, Pont-de-Cé, Martigny, Vic et Parthenay, et obtint en 1794 le grade de général de brigade. Appelé au commandement de Nantes, il servit ensuite à l'armée des côtes de Brest, puis à celle de Cherbourg. Il était à Paris à l'époque du 13 vendémiaire an 5, et fut du nombre des généraux que le comité de salut public avait mis à la tête des troupes destinées à agir contre l'insurrection des sections de Paris. Après avoir servi à l'armée du Rhin, il fit la campagne d'Italie, sous Kellermann. L'année suivante (1798), il était avec sa brigade à l'armée d'Helvétie où il se distingua surtout devant Schwitz, où il prit un drapeau et 4 pièces de canon, et fit mille prisonniers. Au 18 brumaire, il seconda Buonaparte dans son usurpation. Cependant il ne reçut d'autre récompense que le titre de commandeur de la légion-d'honneur, quoiqu'il continuât à servir jusqu'à la restauration, et qu'il se fût distingué de nouveau à l'armée du Rhin, surtout à la bataille de New-Isembourg près de Francfort. Il fut ensuite employé à l'armée de Hollande, et dans la onzième division militaire. Il avait 36 ans de service, lorsqu'il obtint sa retraite en 1814. Il est mort à Paris dans le mois de juillet 1832.

BOLIVAR, page 301, est né en 1788, *et non* 1785.

BOLYNGBROKE, page 397, *lisez* Bolingbroke, mort le 12 décembre, *et non* le 25 novembre 1751; il épousa Marie-Claire Des Champs de Marcilly, marquise de Vilette, nièce de Mme de Maintenon, née en 1675, morte le 18 mars 1750.

* BONAC (J.-L. D'USSON, marquis de), conseiller d'état et lieutenant-général au gouvernement du pays de Foix, grand diplomate et homme d'état sous Louis XIV, fut successivement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Hollande, à Brunswick, en Saxe, en Pologne, où il reconnut au nom de son souverain l'électeur Stanislas Lesczinski, près de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il détermina à faire sa paix avec l'Angleterre ; ambassadeur à Constantinople où il jouit d'une considération extraordinaire ; devint médiateur entre Achmet III et le czar Pierre Ier, et conclut en 1724 un traité qui fixa les limites entre la Porte et la Russie, et parvint à faire établir le saint sépulcre de Jérusalem qui tombait en ruines. Comblé des faveurs et des présens de ces deux cours, Bonac quitta l'ambassade de Constantinople pour celle de Suisse ; mais le délabrement de sa santé le força de revenir en France, où il mourut en 1738, à 66 ans. Ce fut lui qui détermina le grand-seigneur à envoyer une ambassade en France, la première que nos rois aient reçue.

* BONAC (J.-L. D'USSON de), évêque d'Agen en 1768, député du clergé de son diocèse aux états-généraux de 1789, vota avec le côté droit dans l'assemblée constituante, et donna le premier à la tribune l'exemple du refus de prêter serment à la nouvelle constitution du clergé. Emigré en Allemagne, il se fixa à Munich, et fut à son retour en France nommé premier aumônier du roi. Il est mort en 1721.

BONAIR, page 400, *après* Florus Franciscus du Père Berthault, *lisez* avec

une continuation de 20 années par de Bonnair : ou l'a attribué à César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV.

BONCHAMP, page 304, *lisez* Bonchamps ; Charles-Melchior-Arthur, *lisez* Arthus ; marquis de, *et non* comte de : né en 1760, *et non* 1759; il fit ses premières armes dans l'Inde, *et non* aux Etats-Unis. Il se retira dans son château de la Baronière, *lisez* Baronnière : Lescure livra bataille à Trembloy, *lisez* La Tremblay. —*Au lieu de* Bonchamps n'expira qu'après 24 heures de souffrances, *lisez* après deux jours, au hameau de la Meilleraye, le 18 octobre 1793.—On dit qu'avant de mourir, *effacez* on dit; car ce fait si honorable est bien constaté. —*Après* prisonniers qui allaient être fusillés, *ajoutez* à St.-Florent-le-Vieil. *Effacez* d'autres attribuent cet acte d'humanité, etc. *Voy.* les *Mémoires* de la marquise de Bonchamps publiés en 1823 par Mme de Genlis : ils donnent les preuves et entr'autres les certificats des prisonniers. Ce héros chrétien fut recommandable encore par sa tendre piété, par son désintéressement, par son horreur pour le duel. Un monument lui a été élevé dans la Vendée.

* BONIZONE (N.), évêque de Putri et de Plaisance, est auteur d'un abrégé de l'*Histoire des Papes*.

BONNAC, page 413, 1589, *lisez* 1789. Ses diocésains lui donnèrent pendant la révolution les moyens de vivre à l'étranger. Il était très-bossu.

BONNAL, p. 43, *lisez* Bonal, comte de Brioude ; il mourut à Munich, *et non* en Angleterre, après avoir fait le 1er septembre un *testament spirituel*, pour son diocèse, écrit par l'abbé J.-B. Marduel de Lyon, et imprimé à Londres en 1801 : c'est un chef-d'œuvre. Sa conduite aux états-généraux fut admirable. Il devint confesseur de Louis XVI; on voit dans le *Moniteur*, du 6 décembre 1792, la belle lettre écrite du temple, par laquelle Louis XVI lui demandait s'il lui était permis de faire la communion pascale. Il lui répondit que l'avis des évêques était qu'il devait s'abstenir et faire pénitence d'avoir concouru à la révolution et signé des décrets contraires à la religion. Arrêté, persécuté, il alla en Hollande où il souffrit beaucoup. Cependant Pichegru eut des égards pour lui. Un nommé Perrier qu'il avait comblé de bienfaits fut mis à sa place à l'évêché de Clermont. Sa *Vie* admirable se trouve dans les *Mémoires*, *pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par ordre de Pie VI*, par l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau.

* BONNECHOSE (Louis-Charles de), né à Nimègue le 11 avril 1811, entra aux pages de Charles X en 1828; il y était encore en juillet 1830. Fidèle à la famille qu'il avait servie, il se rendit à Holy-Rood en 1831, et y reçut une mission pour la Vendée. Bonnechose plein de détermination et de valeur y passa sous le nom de Boisnormand, et se trouva au château de la Rochejaquelein lors de la prise de cette résidence. Un de ses amis et lui échappèrent seuls. Sollicité de renoncer à une lutte sans chances de succès, il répondit que ce peu d'espoir même lui faisait un devoir du sacrifice de sa vie. Il fut tué le 21 janvier 1832, près de Montaigû, à la ferme de la Goubardière, où il s'était retranché, et où il se défendit avec énergie. Mademoiselle de Fauveau a publié le dessin d'un monument funéraire à sa mémoire.

* BONNEFOY ou Bonnefoi de Bonyon ou Bouyon (N. l'abbé), écrivain du dernier siècle, fit un grand nombre de pamphlets. Il passait pour mener une vie licencieuse ; mais du moins il montra du courage au 10 août : il se jeta d'un 1er étage sur les baïonnettes des révolutionnaires qui l'assaillaient près la place Louis XV : sa tête fut promenée dans les rues au bout d'une pique. L'abbé de Bonnefoy était membre des états-généraux, et faisait partie de la minorité. On lui doit un *Eloge historique de Louis, dauphin de France*, Paris, 1780, in-8; *De l'état religieux, son esprit, son établissement et ses progrès ; Un peu de tout*, 1788, in-8 ; Barbier l'attribue à tort au baron de Boch, puisque le nom de l'auteur se trouve en entier sur quelques exemplaires.

BONNEFOY, page 415 (L'abbé de), mourut le 14 janvier *et non* le 4, 1800. Il

fut chapelain de la princesse de Talmont depuis 16 ou 17 ans. *Effacez la fin de l'article depuis* Barbier, dans le Dictionnaire.

* BONNE-GARDE (N. de), ecclésiastique, mort au commencement du 19e siècle, a donné un *Dictionnaire historique et critique* tiré de Bayle et de Chauffepié, Lyon, 1771, 4 vol. in-8.

* BONNET (Antoine), jésuite, né en 1634, mort en 1701, fut recteur du collége de Montpellier. Deux fois ses supérieurs l'envoyèrent en mission à Rome. On a de lui une *Vie du Père Régis* qui est fort estimée.

*BONNET (Jean DE SAINT-), jésuite, né à Lyon, mort en 1703, a étudié les sciences exactes avec succès. Il a laissé sur les mathématiques quelques écrits qui sont restés pour la plupart dans les archives de l'académie de Lyon, dont il était membre. Ce fut ce Père qui fonda l'observatoire de Lyon : cet édifice a été détruit pendant le siége que cette ville a soutenu contre les terroristes.

BONNIER D'ARCO, page 418 : à peu de distance de Rastadt, ils sont assaillis, *ajoutez* le 28 avril 1799, et massacrés à Oiselle, à l'exception de Jean Debry, *ajoutez* et du général Treillard.—Recherches sur Malte, *lisez* 1798 au lieu de 1778.

BONNYCASTLE, page 419, né à Witchurck, *ajoutez* vers 1746. Wolwich, *lisez* Woolwich. C'était un savant littérateur.

* BONSOL (Jean-Guillaume-Vincent, comte de), lieutenant-général et grand-croix de St.-Louis, mort le 30 décembre 1822 dans son château de Bonsol, près de La Réol, était né en 1751. Entré de bonne heure au service, il était en 1773 officier dans les gardes du corps. Dans plus d'une occasion il donna des preuves de dévouement et de fidélité à la famille royale. Ainsi il ne quitta pas la portière de la voiture du roi, quand on l'amena à Paris le 6 octobre. Dans l'émigration il fit quatre campagnes à l'armée de Condé. Depuis la restauration il vécut avec son frère dans une rare intimité, et surtout dans une édifiante communauté de sentimens et d'œuvres de religion. M. le comte de Marcellus, ami et voisin du comte de Bonsol, lui a consacré une *Notice* dans le *Journal de la Guyenne*. *Voyez* aussi l'*Ami de la Religion* du 17 janvier 1809.

* BONSTETTEN (Charles-Victor de), homme de lettres, né à Berne en 1745, ou selon Quéraud, en 1752, mort à Genève le 3 février 1832, était l'ami de Jean de Muller, l'historien de la Suisse, et du naturaliste Bonnet. Il exerça plusieurs fonctions importantes, fut membre du grand conseil de Berne, et devint bailli de Nion. Au commencement de la révolution helvétique, il se retira dans le Holstein, et ne revint à Berne qu'en 1801. Il a travaillé à plusieurs journaux et recueils périodiques, et a publié en français divers ouvrages parmi lesquels nous citerons : 1° *Voyage sur la scène des derniers livres de l'Enéide*, Genève, 1806, in-8 ; 2° *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, 1807, 2 vol. in-8 ; 3° *Etudes de l'homme*, ou *Recherches sur les facultés de sentir et de juger*, 1821, 2 vol. in-8 ; 4° *L'homme du Midi et l'homme du Nord*, 1824, in-8. Il a donné en allemand l'*Ermite*, *histoire alpine*, 1788, in-8. Bonstetten a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

* BORDERIES (Etienne-Jean-François naquit à Montauban le 24 janvier 1761. Son père n'était point un pharmacien, comme on l'a dit; il avait une place dans les aides : il était de Saint-Genier dans le Rouergue, et il occupait un emploi à Montauban, à l'époque de la naissance du jeune Etienne. Celui-ci qui annonçait les plus heureuses dispositions, fut envoyé à Paris, et entra au collége Ste-Barbe pour y faire ses études. Ses succès dans ses classes étaient encore relevés par ses qualités aimables, par son caractère ouvert, et surtout par sa modestie et sa piété. Le jeune Borderies se destinait à l'état ecclésiastique ; il se prépara à cette carrière dans la maison même où il était entré d'abord. Il y avait à Sainte-Barbe trois communautés distinctes, une pour les théologiens, une pour les philosophes, et une pour les humanistes : un supérieur particulier dirigeait les théologiens. Quand M. Borderies eut achevé ses

études, il resta à Sainte-Barbe comme maître, et au commencement de la révolution il y remplissait les fonctions d'économe. Il n'aurait pas dû en cette qualité être astreint au serment ; mais on le demandait indistinctement à tous les maîtres, et M. Borderies qui n'était pas disposé à le prêter, quitta Sainte-Barbe ; il sortit même du royaume, quand la révolution devint de plus en plus menaçante. La Belgique fut son asile ; il se chargea d'une éducation dans une famille d'Anvers. Mais l'entrée de nos armées dans ce pays le força ensuite d'aller plus loin ; il se retira en Allemagne, où il passa les temps les plus fâcheux. On sait qu'il y eut en France, avant le 18 fructidor, un intervalle où l'on jouissait d'un peu plus de tranquillité, et où l'exercice de la religion était plus libre. Plusieurs prêtres en profitèrent pour rentrer dans leur patrie ; il paraît que M. Borderies fut de ce nombre, et qu'il revint vers ce temps à Paris, et s'y voua à l'exercice du ministère autant qu'il était possible de le remplir alors. Une famille chrétienne lui offrit un asile, où il se trouva réuni à M. de Lalande, son compatriote et son ami, et tous deux après le 18 brumaire desservirent l'Eglise de la Sainte-Chapelle, qu'ils occupèrent jusqu'après le concordat de 1802, et qui depuis a été enlevée à l'exercice du culte divin. Les catholiques de la cité et des quartiers environnans y assistaient aux offices ; car les prêtres constitutionnels occupaient l'Eglise Notre-Dame. M. de Lalande fut nommé curé de St.-Thomas d'Aquin, qui était l'ancienne église des Dominicains, et qui renfermait le plus beau quartier du faubourg St.-Germain. M. Borderies l'y suivit, et ne voulut être que vicaire de son ami, lors même que son mérite et sa réputation semblaient l'appeler aux postes les plus importans dans le clergé de la capitale. Ils demeuraient ensemble, et leur union était telle qu'on aurait presque douté, lequel parmi eux était le curé, lequel était le vicaire. M. Borderies voulut se charger particulièrement de l'instruction des enfans, et c'est lui qui donna aux catéchismes de St.-Thomas-d'Aquin cet intérêt et cette importance qui les ont rendus si célèbres. Il savait si bien se mettre à la portée des enfans, il leur faisait si facilement connaître la religion, son esprit, ses dogmes et ses pratiques ; il leur parlait avec tant d'âme et en même temps avec tant de grâces et de naturel ; il les attachait tellement qu'on trouvait les autres méthodes froides et languissantes auprès de la sienne. Ainsi se forma à St.-Thomas-d'Aquin un noyau de jeunes gens et de jeunes personnes qui restèrent fidèles aux instructions de leur enfance. M. Borderies avait le talent de toucher les âmes, soit dans ses catéchismes, soit dans les prônes, soit dans ses entretiens particuliers, mais surtout au tribunal de la pénitence. Excellent directeur, il savait varier ses conseils suivant les besoins de ses pénitens. C'était au tribunal un juge ferme ; mais c'était en même temps un ami, un moniteur, un père ; et la sagesse comme la tendresse de ses conseils ne permettaient pas de résister à les suivre : aussi, quand il devint grand-vicaire, puis évêque, beaucoup de ses pénitens ne purent se décider à le quitter, et il continua de les diriger, soit à Versailles même, quand ils pouvaient l'y aller trouver, soit à Paris où il venait de temps en temps, surtout dans le commencement de son épiscopat. Pendant 15 ans, M. l'abbé Borderies s'est presque enfermé dans la paroisse St.-Thomas : il n'était encore connu que par les succès de son catéchisme, et par le mérite et la solidité de ses prônes, lorsqu'il fut chargé de prêcher le carême de 1817 à la cour. Il s'y prépara avec un soin tout particulier. A peine avait-il jusque là composé quelques grands discours : néanmoins il fit une station entière, et son talent distingué, son goût pur, sa foi vive, sa piété tendre se prêtant un mutuel appui, la capitale eut un orateur de plus, et un orateur qui honorait la chaire par son éloquence, et faisait aimer la religion par la richesse et la vérité de ses tableaux. Ses sermons furent très suivis ; et quoique l'auteur les ait prononcés depuis dans plusieurs des grandes Eglises de Paris, la foule s'y portait de plus en plus, jusque

dans les derniers temps. Ses discours sur *l'Incarnation du Verbe*, sur l'*étude de la religion*, sur le *mépris et la fuite du monde*, n'étaient pas moins remarquables par le mérite du stile, que par la force et la justesse des pensées. Sa *passion* et sa *résurrection* étaient des chefs-d'œuvre pour l'élévation des vues et la beauté des développemens. Un des discours qu'on ne pouvait entendre sans émotion, est celui où l'orateur montrait que l'affaiblissement de la religion devait redoubler notre attachement et notre fidélité pour elle; tout son discours était une éloquente protestation contre les défections de notre époque, et était propre à toucher une jeunesse, en qui vivent des sentimens généreux. Pour terminer ici ce qui regarde la carrière oratoire de M. Borderies, nous dirons un mot de ses *instructions familières*, où il n'y avait pas moins à profiter que dans ses *sermons*. Ces instructions simples et solides étaient pleines d'avis les plus sages, et annonçaient un homme qui avait profondément médité la religion, et qui connaissait bien le cœur humain. En 1819, M. le cardinal de Périgord ayant pris possession du siége de Paris, nomma M. Borderies un de ses grands-vicaires. Dans toute autre circonstance, on se fût étonné de la promotion d'un vicaire à une place de grand-vicaire; mais le mérite de M. Borderies était si universellement reconnu, que personne ne trouva ce choix extraordinaire. Le nouveau grand-vicaire alla habiter l'archevêché, ainsi que M. l'abbé Desjardins son digne ami, et fut nommé archidiacre de St.-Denys, et chargé spécialement en cette qualité de l'administration des paroisses rurales. Il jouit d'une juste influence dans l'administration des affaires du diocèse, sous M. le cardinal de Périgord, et sous son successeur M. de Quélen. Cependant ces soins et ces travaux ne l'empêchaient pas de continuer à se livrer à la direction des consciences, et à prêcher soit dans des assemblées de charité, soit pour des stations entières. Il aimait beaucoup les jeunes gens, et il était le guide de plusieurs ecclésiastiques, qu'il formait à l'exercice du ministère, et spécialement à l'instruction chrétienne des enfans. Forcé de renoncer à ses catéchismes de St.-Thomas-d'Aquin, il s'y fit remplacer par de jeunes prêtres, qui avaient été à son école, et qui suivirent sa méthode, laquelle est encore en usage dans cette paroisse, et a été depuis adoptée dans d'autres. En 1827 Charles X nomma M. Borderies à l'évêché de Versailles; on craignait un refus de sa part, parce qu'il avait souvent témoigné une pieuse frayeur de l'épiscopat. Les instances de ses amis triomphèrent de ses répugnances : il fut préconisé à Rome dans le consistoire du 5 juin. Son sacre eut lieu le dimanche 29 juillet à Notre-Dame. M. Borderies prit possession de son siége le 7 août, et s'annonça de la manière la plus heureuse dans son diocèse, par une très belle *lettre pastorale*. Ses *mandemens* sont tous remarquables par la beauté du stile, par l'élévation des pensées, et par la sagesse des conseils; le prélat donna à son diocèse un *catéchisme*, un *missel* et un *bréviaire*. La rédaction d'un catéchisme convenait sans doute tout particulièrement à celui qui s'était livré si long-temps à l'instruction chrétienne de la jeunesse. Dans le bréviaire il y a plusieurs hymnes composées par le prélat lui-même, qui avait aimé dans sa jeunesse la poésie latine, et qui se plaisait dans des momens de loisir à relire ses auteurs classiques. Pendant que le vénérable évêque se livrait aux soins de son diocèse, les faveurs de la cour venaient le chercher sans qu'il les eût briguées. En février 1830, Madame la Dauphine le nomma son premier aumônier à la place de M. le cardinal de la Fare, qui était mort récemment. Ces places, dans les anciens usages, ne se donnaient qu'à la naissance; la princesse crut sans doute que de grands talens et de hautes vertus étaient aussi des titres aux honneurs. M. Borderies vit surtout dans ce choix un moyen de faire plus de bien : un traitement élevé était attaché à la place de premier aumônier, et mettait l'évêque en état de satisfaire son penchant à répandre des aumônes; mais il devait peu jouir de cette situation brillante. Peu de mois après, le trône de

Charles X s'écroula sous les coups qu'on lui portait depuis long-temps, et la famille royale se vit condamnée à un nouvel exil. M. Borderies se renferma dans les soins de son diocèse; déjà sa santé déclinait. Après une longue maladie, il mourut dans la nuit du 3 au 4 août 1832, laissant ses diocésains consternés d'une telle perte, et néanmoins consolés par le spectacle d'une fin si chrétienne. Cet article est extrait de la *Notice* que lui a consacrée *l'Ami de la Religion*.

BORGHÈSE, page 426 : le prince Borghèse est mort en 1831, *lisez* le 9 mai 1802; *ajoutez qu'*il était né à Rome le 19 juillet 1775 du prince Marc-Antoine qui s'est distingué par son goût éclairé pour les beaux-arts. Le jeune Camille se joignit aux Français qui envahirent l'Italie, et fit les campagnes de 96 et 97. Buonaparte lui donna en mariage sa sœur qui était veuve du général Leclerc, et le créa en 1805 prince français avec le cordon de la légion d'honneur, et en 1806 prince de Guastala. Nommé chef d'escadron de la garde impériale, au commencement de la campagne d'Autriche, il devint ensuite colonel du 1er régiment de carabiniers qu'il commanda en 1806 et en 1807. Après les campagnes de Prusse et de Pologne, il fut promu au grade de général de brigade. Ayant été nommé gouverneur-général des départemens Transalpins, il alla résider à Turin en 1810. Il fit publier en avril 1814 les actes du gouvernement provisoire Français, capitula avec les Autrichiens, se retira à Rome, et de là à Florence.

BORGIA, page 428, naquit à Velletri en 1701 : *ajoutez* à la fin de l'article : cette famille de Borgia a fourni 12 cardinaux, Don Juan de Borgia qui vainquit une flotte turque, Calliste III saint pape, le cardinal Gaspard de Borgia, père des pauvres, etc.

BOSC (Claude), page 435, né vers 1742, *ajoutez* 1842. Après la liste de ses ouvrages, *lisez* il faut les lire avec précaution.

* BOSCHETTI (Philippe) était évêque de Modène en 1127. Il parvint à calmer dans son diocèse les partis guelfe et gibelin, et ce fut par ses soins que Obizzo, marquis d'Este, obtint la souveraineté de Modène.

BOSQUILLON, page 441, naquit en 1741 *et non* 1744.

BOSSU (P.-L.), page 443, mourut le 30, *et non* le 29 mars 1820, à l'âge de 86 ans *et non* 88.

BOSSUET, page 443, naquit du 27 au 28 septembre 1627. Sa première destination au barreau et au mariage annoncée comme un dit-on par Feller, est contestée. *Ajoutez que* Bossuet fut chanoine à Metz à 13 ans. Page 446; il mourut le 12 avril 1704. Après ces mots *voyez* les actes de l'assemblée, etc., *ajoutez* le garde des sceaux, sur les plaintes du clergé de France, fit arrêter l'édition de ses *Œuvres* que publiaient les bénédictins de Saint-Maur... Qui opéra la conversion de MM. de Turenne et de Dangeau, *ajoutez* et de Brueys. — Page 447, après 1813 et années suivantes, *ajoutez* les quatre premiers volumes furent publiés par l'abbé Hemay d'Auberive; les autres par ses successeurs, 1815-1820. — L'auteur de la *vie* de Mme de Maintenon, *ajoutez* La Beaumelle. — Page 448, à la fin de l'article Bossuet, *ajoutez* on a donné un choix de ses *Œuvres* en 23 vol. in-12.

BOSSUT, page 448, mort en 1814, *et non* 1815.

* BOSWEL (Jacques), né en 1740 à Edimbourg, mort à Londres en 1795, fut justicier d'Ecosse : il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse, la Hollande, et se fixa à Londres. On lui doit une *Vie de Samuel Johnson*, estimée, 1791, 2 vol. in-4.; Lettres au peuple écossais, 1782; *Journal d'un voyage aux Hébrides*, 1785, etc.

* BOTTON de Castellamonte, (N. le comte), ancien sénateur piémontais, né à Castellamonte d'un ancien ministre des finances du roi de Sardaigne, mort à Paris en 1828, se fit remarquer de bonne heure par ses connaissances en jurisprudence. A l'âge de 20 ans il publia un *Traité d'économie politique* : admis en 1765 au sénat de Chambéry, il fut nommé peu de temps après intendant-général de la Sardaigne; puis il exerça la même

charge en Savoie, jusqu'en 1792, où ce pays passa sous la domination française. Botton s'étant alors retiré à Turin, fut nommé *contador*, c'est-à-dire intendant-général pour la solde. Lorsque son souverain se retira en Sardaigne, il devint membre du gouvernement provisoire du Piémont, et, après la réunion de cette contrée à la France, Buonaparte le fit 1er président de la cour d'appel; puis il le fit venir à Paris (1806), pour être membre de la cour de cassation, avec les titres de comte de l'empire, et de commandant de la légion-d'honneur. Botton a continué de rester à Paris : il s'était fait naturaliser français.

BOTZARIS, page 451, un nègre auquel il avait négligé d'ôter la vie, *lisez* auquel il avait conservé la vie.

*BOUCHARD (Alexis-Daniel), théologien et protonotaire apostolique, était fils d'un professeur de médecine à l'université de Besançon (François Bouchard), qui a donné l'ouvrage qui a pour titre : *Judicium de metallicis aquis Vesontione inventis*, etc. Besançon, 1677, in-4. Alexis-Daniel Bouchard naquit à Besançon vers 1680, et y mourut en 1758, après avoir publié : *Juris cæsarei, seu civilis, institutiones breves*, Paris, 1713, *Summula concliorum generalium catholicæ ecclesiæ*, ibid., 1717, in-12.

*BOUCHOTTE (Jean-Baptiste-Noel), ministre de la république française, né à Metz le 25 décembre 1754, mort dernièrement dans la même ville, entra à l'âge de 16 ans dans un régiment allemand, au service de France. Après avoir été sous-lieutenant en 1755, et capitaine en 1785 dans le régiment d'Esterazy-hussards, il continua à servir pendant la révolution, et fit la campagne de 1792. A la fin de cette année il était arrivé au grade de colonel. Trois fois son nom se trouva parmi les candidats désignés pour le ministère de la guerre : enfin il y fut nommé par les suffrages unanimes de la Convention le 4 avril 1793, et remplaça le général Beurnonville prisonnier des Autrichiens. Il dut cette nomination aux mesures qu'il avait prises pour empêcher Cambrai de tomber au pouvoir des Autrichiens, et à une réputation bien méritée de probité et d'ordre. Bien des opinions ont été émises sur son compte : était-il l'agent des clubs et des *Montagnards*, l'ennemi des *patriotes*, et un chef de parti qui voulait dominer la Convention elle-même, ou bien était-ce un ministre incapable, sans force, sans talent? Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'il prit le portefeuille de la guerre, les armées étrangères avaient franchi les frontières du Nord et de l'Est; les troupes républicaines étaient affaiblies, sans magasin, avec peu de munitions; les Pyrénées étaient mal gardées, et la guerre de la Vendée avait pris un caractère alarmant pour les républicains. Les premiers mois du ministère de Bouchotte furent signalés par des revers : les Alpes et les Pyrénées furent traversées par les étrangers; Toulon tomba au pouvoir des Anglais; Mayence, Condé, Valenciennes, le Quesnoi, le fort Louis furent pris, et plusieurs revers furent essuyés dans la Vendée. Des dénonciations de tout genre accablèrent les généraux et le ministre. Bouchotte n'avait guère que le temps d'y répondre; il lui en restait bien peu pour prendre les mesures réclamées par les circonstances. Cependant dès le mois de septembre 1793, les armées républicaines parurent résister; quelques succès furent obtenus. Onze armées avaient été mises sur pied, en moins de 4 mois; des généraux furent nommés, et près d'un million de soldats furent prêts à combattre. On fabriqua des armes, des poudres, des munitions de tout genre; cependant des dénonciations se renouvelèrent : Bouchotte fatigué donna sa démission le 25 mai 1793; il la renouvela le 11 juin; mais il se vit forcé de continuer ses fonctions jusqu'au 19 mars, où Bourdon de l'Oise l'accusa de nouveau : l'accusation étant absurde, il conserva le portefeuille jusqu'au moment où la Convention concentrant ses pouvoirs dans les comités, supprima les ministères. Bouchotte fut alors rendu à la vie privée; il sortit du ministère avec le grade de colonel, avec lequel il y était entré, quoiqu'il eût nommé un grand nombre de généraux. Quelque

temps avant le 9 thermidor il fut arrêté, par mesure de sûreté générale. Plusieurs fois on demanda à la Convention qu'il fût jugé, soit pour avoir fait mourir beaucoup de *patriotes*, soit pour être l'agent de la commune, soit pour avoir pris plusieurs centaines de millions, etc. Les comités auxquels ces dénonciations étaient renvoyées ne faisaient aucun rapport. Enfin un décret de la Convention renvoya Bouchotte devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loire, transformé en tribunal révolutionnaire et exceptionnel, sans recours au tribunal de cassation ; mais il ne parvint au parquet aucune pièce qui pût baser l'acte d'accusation, et le procureur-général ayant écrit à la Convention qu'il n'avait aucun moyen de poursuivre Bouchotte, celui-ci recouvra sa liberté après 16 mois de détention. Cet ancien ministre s'est retiré à Metz, où il a passé dans l'obscurité le reste de ses jours.

BOUCQUET (P.), page 458, *supprimez cet article, faisant double emploi avec l'article D. Martin Bouquet*, page 483 du 2e vol.

BOUFFLERS, page 460, naquit le 10 janvier 1644.

BOUFFLERS (Joseph-Marie), page 461, né en 1706.

BOUFFLERS, page 462 et 463, mourut le 28 janvier 1815. Il prononça *l'Eloge* du prince de Beauveau, *lisez* Beauvau.

BOUILLÉ, page 470. Il sollicita plusieurs fois, *ajoutez* à Pilnitz, les puissances étrangères, etc.

BOULOGNE, page 481, 1re col. 11e ligne. M. de Boulogne, *ajoutez* qui alors était encore prisonnier à Vincennes, reprit ses fonctions, etc.

BOULTON, page 482, Vatt, *lisez* Watt. — Boulton est mort le 17 août 1809.

BOUQUET, page 483, *Notice des titres*, etc., *ajoutez* 1764; *Lettres provinciales*, etc. *ajoutez* 1772. Il a fait aussi des *Mémoires sur la Topographie de Paris*, 1772, in-4.

*BOUQUIER (Gabriel), député de la Dordogne à l'assemblée nationale, président de la société des jacobins, vota la mort de Louis XVI. Sa fureur révolutionnaire se porta jusque sur les tableaux du muséum, dont il voulait exclure ceux relatifs à la monarchie. Il fit avec Moline un opéra intitulé : *la Réunion du 10 août*, sans culotide en 5 actes, représentée en 1793 et 1794. Il mourut en 1811.

*BOUQUIN (Charles), religieux dominicain, né à Tarascon en 1622, se distingua pendant 40 ans comme prédicateur et comme théologien. Il mourut en 1698. On a de lui : *Solis Aquinatis splendores circa sanctum eucharistiæ mysterium*, Lyon, 1677, in-fol.; *Sermones apologetici quibus sanctæ catholicæ ac romanæ ecclesiæ fides contra novatores defenditur*, ibid., 1689, in-fol. Ses *Sermons* latins restèrent manuscrits dans les archives du couvent de Puix.

BOURBON, page 484, lorsqu'elle épousa le duc de Bourbon, *ajoutez* le 24 avril 1770.

*BOURCET (Pierre-Joseph de), né en 1700 à Usseaux en Dauphiné, lieutenant-général des armées du roi, commandeur de St.-Louis et commandant en second du Dauphiné, se distingua dans le génie et dans l'artillerie aux campagnes de 1733 et 41 en Italie, et 1756 en Allemagne, et se fit surtout une réputation pour la guerre des montagnes. Il est mort en 1780. On a de lui des *Mémoires* sur cette dernière guerre, Paris, 1792, et une belle *Carte Topographique* du haut Dauphiné 1758, en neuf feuilles, très-exacte.

*BOURCIER (N. le comte), lieutenant-général, né en 1760, d'un ancien brigadier des gardes du corps du roi Stanislas, était, à l'époque de la révolution, lieutenant au régiment de chasseurs à cheval de Picardie, et en 1792 aide-de-camp du duc d'Aiguillon. Il devint successivement adjudant-général, général de brigade, général de division, et chef de l'état-major général de l'armée du Rhin. Le comité de salut public le mit en état d'arrestation; mais il reprit ses fonctions après le 9 thermidor. Commandant de la grande réserve de cavalerie de l'armée du Rhin en l'an IV (1796), il n'a pas cessé d'être en activité jusqu'à la paix d'Amiens. Alors

il fut nommé conseiller d'état, section de la guerre. Mais, lorsque l'on forma l'armée des côtes, il fut chargé du commandement de la réserve de la cavalerie légère. Il fit ensuite partie de l'armée dirigée contre l'Autriche, et se trouva à la bataille d'Ulm, et se distingua à celle d'Austerlitz. Nommé en 1808 inspecteur général de la cavalerie de la grande armée, il travailla avec le plus grand zèle à réparer les pertes que nos troupes faisaient au milieu de leur victoire. Après la paix de Tilsitt, Bournier fut inspecteur général de la cavalerie de l'armée d'Espagne. Rappelé plus tard à la grande armée, il échappa aux désastres de la campagne de Russie, et se signala partout par son zèle et sa probité. Sous la restauration il fut d'abord fait chevalier de St.-Louis, et ensuite mis à la retraite. Il fit partie du conseil d'état, et devint commissaire du roi près de la régie générale des subsistances militaires. Le département de la Meurthe le nomma membre de la chambre des députés, où il a siégé depuis 1816. Le comte Bourcier est mort à Paris en 1828.

* BOURDELIN (Claude), chimiste et pharmacien, membre de l'académie des sciences, né en 1621 à Villefranche, près Lyon, mort en 1699, possédait de vastes connaissances en minéralogie. Fontenelle fit son Eloge.

* BOURDELIN (Claude), fils du précédent, né à Senlis en 1667, s'adonna dès sa jeunesse à l'étude du grec et à celle des mathématiques, fit de tels progrès dans ces sciences, qu'à 18 ans il avait traduit tout Pindare, tout Lycophron, et que, sans aucun secours, il entendait l'ouvrage de La Hire sur les sections coniques. Ses succès ne furent pas moins brillans dans l'étude de la médecine; il devint premier médecin de la duchesse de Bourgogne, et mourut en 1711, membre de l'académie des sciences à laquelle il consacra tous ses travaux; il n'a pas laissé d'écrits.

* BOURDELIN (François), frère du précédent, né en 1668, se livra à l'étude des langues, et fut membre de l'académie des inscriptions. Mort en 1717. On a de lui : *Descriptions de quelques anciens monumens*. Il avait entrepris deux ouvrages assez considérables : l'*Explication* de toutes les médailles modernes frappées depuis deux ou trois siècles, et la traduction du *Système intellectuel de l'univers* par Cudworth.

* BOURDELIN (Louis-Claude), fils du précédent, né en 1696, fut professeur de chimie au jardin des plantes, médecin de *Mesdames*, membre de l'académie des sciences, de l'académie de Berlin et de celle des Curieux de la nature. Il est mort en 1713.

* BOURDELIN (l'abbé), né en 1725, fut instituteur à Lyon. On a de lui : *Nouveaux élémens de la langue latine*, ou *Cours de thèmes français-latins*. Il est mort en 1783.

BOURDIN (Gilles), né à Paris en 1517, mourut en 1570, procureur-général au parlement de Paris. Homme religieux, magistrat éclairé et intègre, il était de plus versé dans les langues hébraïque, grecque et latine. On a de lui un *Commentaire* grec sur la comédie d'Aristophane intitulée : *Cereris sacra celebrantes*, Amsterdam, 1710, in-fol., et un autre latin sur l'édition de 1589, Paris, 1628, in-8.

* BOURDIN (Jacques), seigneur de Vilaines, secrétaire d'état sous Henri II, François II et Charles IX, dressa les instructions pour soutenir les droits de l'église gallicane au concile de Trente; on les trouve dans le recueil des *Actes* de ce concile, Paris, 1654. Il fut ensuite employé aux négociations de Troyes pour la conclusion de la paix avec l'Angleterre, et mourut en 1567.

* BOURDIN (Nicolas), petit-fils du précédent, mort en 1676, gouverneur de Vitry-le-Français, a laissé quelques écrits sur les mathématiques et l'astrologie, Paris, 1654, 1644, in-4.

* BOURDIN (Charles), archidiacre et grand-vicaire de Noyon, a publié : *l'Histoire de N. D. de Fieulaines*, Saint-Quentin, 1662.

* BOURDIN (Matthieu), religieux minime, mort en 1692, a publié : *Vie de Mademoiselle Vigneron*, du tiers-ordre de

Saint-François-de-Paule, Rouen, 1789, in-12.

*BOURDIN (Michel), habile sculpteur, né à Orléans dans le 16e siècle, fit le tombeau et la statue de Louis XI qui se voyaient au musée des monumens français.

*BOURDON (Léonard-E.-J.-Joseph), né vers 1740, vint s'établir à Paris comme instituteur quelques années avant la révolution. Sa conduite dans le cours de cette époque mémorable offre un tissu de crimes et de frénésie. Membre de la Convention il prit une grande part au procès de Louis XVI, et vota pour la peine de mort dans les 24 heures. La plus rapide esquisse de la vie politique de ce séide serait trop hideuse pour qu'on se résigne à la tracer. Il mourut à Paris dans l'obscurité; il avait publié : *Mémoire* sur l'instruction et sur l'éducation nationales, 1789, in-8; *Recueil* des actions civiques des républicains français, 1794, in-4; *le Tombeau des Imposteurs* sans-culotide (œuvre dramatique) en 3 actes, 1794, in-8.

*BOUSSION (Pierre), conventionnel, naquit en 1753 à Lausanne. Il était médecin dans cette ville, lorsqu'il vint en France en 1789. La sénéchaussée d'Agen le nomma député suppléant aux états-généraux, et il siégea à l'Assemblée constituante par suite de la démission d'Escure de Péluzat. En 1790 il présenta un projet sur la répression des troubles dans les provinces, et son projet fut adopté. Nommé en 1791 secrétaire de l'Assemblée, il loua la conduite des habitans du département de Lot-et-Garonne, et du régiment de royal-Pologne, pendant les troubles du Midi. Il s'opposa aux poursuites provoquées par le ministère Montmorin, contre l'imprimeur du *Moniteur*, et fit décréter que les ecclésiastiques qui rétracteraient leur serment, seraient privés de leur traitement. A la Convention il vota la mort du roi, sans sursis et sans appel. Il fit en 1794 le rapport sur les papiers saisis dans l'armoire de fer, et sur ceux qui avaient servi dans le procès de Louis XVI. Envoyé en 1795 dans les départemens de la Gironde, de la Dordogne, et de Lot-et-Garonne, il fit ensuite partie du conseil des Cinq-cents : il cessa d'appartenir à cette Assemblée dans le mois de mai 1798. Dès lors il reprit ses fonctions de médecin. Nous ignorons la conduite qu'il tint dans les Cent-jours : obligé de quitter la France, il se retira à Liége où il est mort dans le mois de mai 1828.

BOUTAULD, page 506, *après* méthode pour converser avec Dieu, Paris, 1684, in-16, *ajoutez* et Nancy, 1733.

*BOUVET (François-Joseph), vice-amiral, né à Lorient en 1753 d'un capitaine de vaisseau, de la compagnie des Indes, qui passa avec le même grade dans la marine de l'état, commença à naviguer à l'âge de 12 ans, fit les campagnes de l'Inde sous les ordres du bailli de Suffren, et se trouva à tous les combats livrés alors pour cet amiral. Il était enseigne en 1778, et vice-amiral en 1816. Il avait commandé en 1793 la 2me escadre de l'armée de l'Océan, sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse. Il avait son pavillon sous le vaisseau le *Terrible*, avec lequel il déploya une rare intrépidité les 10 et 13 prairial an 2 (juin 1794). Il commanda aussi une deuxième escadre qui partit de Brest le 15 octobre 1796, pour tenter une descente en Irlande. Après le traité d'Amiens, il fut chargé du commandement de l'escadre, destiné à transporter à la Guadeloupe, les troupes aux ordres du capitaine-général Richepanse, et contribua puissamment à la reprise de cette île sur les Noirs insurgés. Nommé à son retour commandant de la marine à Brest, il devint ensuite préfet du 3e arrondissement maritime à Lorient, où il était encore en 1817 : alors il obtint sa retraite, après 54 ans de services effectifs, tant en paix qu'en guerre, à la mer ou dans les ports. En 1830 il fut élu député du département d'Ille-et-Vilaine, mais il ne fut pas renommé l'année suivante. Ce célèbre marin est mort le 21 juillet 1832.

BOYDE (Hugues), page 512, Wigh, *lisez* Whig.

*BOYDELL (Jean), Alderman et lord maire de Londres, né en 1720, mort en 1804, était fils d'un riche fermier, qui lui laissa les moyens de cultiver sa passion

pour les beaux-arts. Il s'adonna surtout à la gravure et à la peinture, qu'il protégea spécialement. Il est le fondateur de la galerie de Shakepeare, célèbre école de peinture qui lui coûta des millions, et qu'il fut autorisé à mettre ensuite en loterie, lorsqu'il eut été ruiné par la révolution française. Il devint même marchand de gravures à Londres.

BOYER (Abel), page 513, il mourut à Chelsey, *lisez* Chelsea.

* BOYER (Alexis), l'un des premiers chirurgiens de l'Europe, né à Uzerche dans le Limousin, le 27 mars 1760 ou 1763, mort à Paris le 25 novembre 1833, se destina de bonne heure à l'art qu'il a cultivé avec tant de succès. En 1779 il vint à Paris, où il suivit les leçons de Desault. Cinq ans après il obtint le premier prix de l'école pratique, et fut choisi bientôt par son maître Desault, pour l'aider dans l'enseignement de l'anatomie. En 1787 il gagna au concours la place de chirurgien *gagnant maîtrise* à l'hospice de la charité, où il est devenu chirurgien en chef. Boyer ouvrit aussi des cours particuliers d'anatomie, de physiologie et de chirurgie qui étaient suivis par un nombreux concours d'auditeurs. A l'époque de la création de l'école de santé, il fut nommé professeur de médecine opératoire, puis de clinique externe. En 1804 Buonaparte, premier consul, l'attacha à sa personne en qualité de premier chirurgien, et Boyer en remplit les fonctions jusqu'en 1814 : il fit même en 1806 et 1807 les campagnes de Prusse et de Pologne, reçut à l'armée la croix d'honneur, et fut nommé baron. En 1815 il fut chargé par Louis XVIII de rendre compte de l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie. Nous citerons ses ouvrages : 1° *Mémoires* adressés au concours de l'académie royale de chirurgie en 1791 sur cette question : *Déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir dans le cas où leur usage est indispensable*, imprimé dans les *Mémoires* de la société médicale d'émulation (3 vol.) Boyer préfère les aiguilles qui ont une courbure uniforme, circulaire, représentant une demi-circonférence : le corps ou la partie moyenne doit être aplatie de la convexité à la concavité de l'instrument ; le bord est arrondi ; la pointe n'est ni trop ni trop peu aiguë, et n'offre que des tranchans latéraux qui forment en divergeant un angle, dont les côtés se prolongent jusqu'à 6 lignes environ de la pointe proprement dite ; enfin la tête aplatie dans le même sens que le corps est percée d'une ouverture quadrilatère dont la direction est transversale à la longueur de l'aiguille : ce travail est complet. La suppression de l'académie de chirurgie empêcha seule que ce mémoire n'eût le prix. 2° *Leçons sur les maladies des os*, rédigées par M. Richeraud, 1803, 2 vol. in-8 ; 3° *Traité complet d'anatomie*, ou *Description de toutes les parties du corps humain*, 1797-1799, 4 vol. in-8, 4e édition, 1815-16, même format : c'est un livre exact ; mais on y désirerait un peu de physiologie, la synonymie des organes, souvent aussi des descriptions moins longues ; 4° *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1814, 2e édition, 1818-26, 11 vol. in-8. C'est un excellent traité. Boyer a continué avec MM. Roux et Corvisart (1800-1817), l'ancien *journal de médecine, chirurgie et pharmacie* ; il a travaillé aussi *au Dictionnaire des sciences médicales*. Plusieurs appareils mécaniques inventés par Boyer sont généralement employés, surtout ceux pour l'extension continuelle et permanente des membres inférieurs, lorsque le fémur est fracturé, pour contenir les fragmens de la rotule et ceux de la clavicule, lorsque ces os sont rompus, pour guérir les torsions congéniales des enfans, etc.

BOYLE (Robert), page 515 ; il était le 7e fils de Richard, comte de Cork et d'Orreri, *lisez* d'Orrery. Il laissa en mourant un fonds considérable, *ajoutez entre parenthèses* (50 livres sterling par an, 1250 fr.), *ajoutez* encore à la fin de cette phrase : *Voyez* discours du docteur Samuel Clarke sur l'existence et les attributs de Dieu. Boyle était né le 25 janvier 1626, et mourut le 30 décembre 1661.

BOYLE (Roger), page 515, naquit dans le mois d'avril 1621, mort dans le mois d'octobre 1679 à Corke, *lisez* Cork.

BOYLE (Charles), page 516, *ajoutez qu'il* est né dans le mois d'août 1676, et mort le 21 août 1731.

BOYLE (Jean), page 516, comte de Corck, *lisez* Cork; il naquit le 2 janvier 1706 ou 1707.

*BOYSE, Boys ou Bois (Jean) un des traducteurs de la bible du temps de Jacques Ier roi d'Angleterre, né à Nettlestead, dans le comté de Suffolk, mort en 1643, a laissé beaucoup de *Commentaires sur le nouveau Testament.*

BRADLEY, page 522, *ajoutez devant son prénom* Jacques *le mot* docteur; naquit à Schirbon, *lisez* à Shireborn, et mourut le 13 juillet 1762.

BRAMANTE, page 525, *après* Hauchecorne, *ajoutez* on lui reproche d'avoir abattu, afin de bâtir la nouvelle église de Saint-Pierre, les belles colonnes de l'ancienne basilique, des tombeaux et des peintures magnifiques: Sangallo, Peruzzi et Michel-Ange ont défait ce qu'il avait construit trop à la hâte à Saint-Pierre, où il ne reste plus de lui que les arcs qui portent la tour du dôme. Bramante a fait aussi le cloître des Pères de la Paix, la fontaine de Transtevere, le temple rond au milieu du cloître de Saint-Pierre *in montorio.* Ce fut lui qui amena à Rome Raphaël Urbin, et qui lui servit de père.

*BRAMANTINO (Barthelemi Suardi, dit il), peintre et architecte milanais, vivait en 1529. L'un des plus beaux monumens qu'il ait faits est l'Eglise de Saint-Satyre dont l'intérieur et la façade sont ornés de colonnes. On a de lui un ouvrage dans lequel il donne les mesures de tous les monumens antiques de la Lombardie.

BRAMHAL, page 525, *lisez* Bramhall; archevêque d'Armach, *lisez* d'Armagh; né à Pontrefract, comté d'York, *lisez* Pontefract, York. Il mourut dans le mois de juin 1663.

BRANCAS, page 526, *ajoutez à son article*, 6° *Mémoire sur les os fossiles*, 1766.

*BRANDANO (Antoine), moine portugais de l'ordre de Cîteaux, mort à Alcobaça en 1637 à l'âge de 50 ans, était abbé du monastère de ce lieu. Il fut chargé de continuer la *Monarquia Lusitana*, ouvrage qui avait été interrompu par la mort de Bernard de Britto, moine cistercien, arrivée en 1617: Brandano publia la 3e et la 4e partie de cette grande histoire à Lisbonne en 1632, 2 vol. in-fol.

*BRANTHOME (J.-M.), savant ecclésiastique, mort à Strasbourg le 9 décembre 1982, d'une apoplexie foudroyante, consacra toute sa vie à l'enseignement des sciences. Il avait déjà suivi avec distinction cette carrière, lorsqu'en 1808 il fut nommé professeur de mathématiques au lycée de Strasbourg, établissement dans lequel il donna ensuite des leçons de physique. Plus tard il devint professeur de chimie à la faculté des sciences, puis secrétaire et enfin doyen. Quinze jours avant la mort de Branthome, les sciences perdaient dans la même ville l'illustre Nestler. On doit à l'abbé Branthome: *Précis des leçons de chimie données à la faculté de Strasbourg*, 1818, in-12, 1825, in-24.

*BRAULT (Charles), comte et archevêque d'Albi, mort dans cette ville le 25 février 1833, était né à Poitiers, le 14 août 1752; avant la révolution il était archidiacre et grand-vicaire de sa ville natale. Obligé de sortir de France, il se retira en Italie et passa quelques années en Piémont. La famille Avogrado de Verceil le recueillit d'abord, et fit ses efforts pour le retenir auprès d'elle. Mais la délicatesse de M. Brault craignit d'être à charge à de si généreux amis, et il préféra prendre une place de sous-précepteur dans une autre famille du pays. Nous ne saurions dire à quelle époque précisément il rentra en France; ce dut être peu avant le concordat. Nommé à l'évêché de Bayeux, M. Brault fut sacré en cette qualité le 16 mai 1802. Les commencemens de son épiscopat furent troublés par les tracasseries que lui suscitèrent des prêtres constitutionnels qui ne voulaient pas se soumettre. Mais sa modération et sa prudence triomphèrent des difficultés. M. Brault organisa son diocèse, créa des

établissemens, et encouragea les vocations ecclésiastiques. Plusieurs communautés anciennes se réformèrent, et d'autres furent instituées. Le diocèse de Bayeux se rappellera long-temps la sagesse de son administration, et son zèle pour réparer les désastres des temps passés. Le prélat assista au concile de 1811, et y remplit les fonctions de promoteur. En 1814, il publia une *Lettre pastorale*, pour célébrer le retour du roi, et ordonna une messe d'action de grâces à cette intention. Il obtint des rétractations des prêtres constitutionnels qui ne s'étaient pas encore soumis. M. Brault établit une association de dames pour faire des collectes en faveur des séminaires, et fut un des premiers évêques qui rétablirent les retraites ecclésiastiques. Nommé à l'archevêché d'Albi en 1817 et préconisé à Rome le 0er octobre, il resta néanmoins plusieurs années à Bayeux, par suite des difficultés qu'avait éprouvées l'exécution du concordat de 1817. Il ne prit possession d'Albi qu'en 1823 : tout était aussi à organiser dans ce diocèse, qui avait été supprimé en 1805 et réuni à celui de Montpellier. Le nouvel archevêque ne montra pas là moins de zèle et d'habileté qu'à Bayeux; il forma des séminaires et publia le 14 octobre 1823 une *ordonnance* sage et étendue sur divers points de discipline et d'administration. *Voyez* l'*Ami de la religion*, n° 370, tome 38. Le prélat fut compris dans la grande création de pairs du 5 novembre 1827, et cessa de siéger en 1830. Cet article est extrait de la *Notice* que lui a consacrée l'*Ami de la religion*,

* BRAY (François-Gabriel, comte de), homme d'état de Bavière, né en France le 27 décembre 1765 d'une famille noble et ancienne, fut d'abord attaché à l'ordre de Malte. Après les malheurs qu'essuya cet ordre, il se retira en Bavière où ses talens lui ont mérité des places éminentes. Employé dans la diplomatie bavaroise, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à St.-Pétersbourg, à Paris (1823), à Vienne, et s'acquitta de ces diverses missions avec un zèle et une intelligence rares. Il obtint sa retraite dans le mois d'avril 1832. Peu de temps après il quitta Vienne, pour revenir à Munich. Il est mort le 1er septembre 1832 à Irlbach près de Straubing. Plein de vertu, de modestie, de respect pour la religion, il se fit chérir de tous ceux qui l'ont connu. C'était un habile botaniste. Le comte de Bray publia en 1818 un *Essai critique sur l'histoire de la Livonie*, suivi d'un tableau de l'état actuel de cette province. Les journaux français et étrangers se sont accordés pour louer cette composition historique.

* BRENIER DE MONTMORAN (Antoine-François), baron, puis vicomte, lieutenant-général français, né à saint Marcellin (Isère) le 12 novembre 1767, mort le 8 octobre 1832, s'enrôla comme simple soldat au commencement de la révolution, et obtint tous ses grades sur le champ de bataille. Nommé général de brigade le 27 floréal an 8 et général de division en 1811, il fit toutes les guerres de la révolution, et continua de servir sous l'Empire. De 1804 à 1807 il eut un commandement dans la onzième division militaire dont le chef-lieu est à Bordeaux. Employé ensuite en Espagne comme général de brigade, il fut enfermé à Alméida avec une garnison de 1,500 hommes : après avoir prolongé la défense de la place au delà des bornes que prescrit le courage ordinaire, et se trouvant sans ressources et sans espoir d'être secouru, il fit sauter les fortifications, et parvint à traverser l'armée anglaise forte de 45,000 hommes, et à rejoindre l'armée du maréchal Masséna qui le croyait perdu : c'est cette belle action qui lui valut le grade de général de division. Brenier, ayant passé à l'armée d'Allemagne en 1813, se distingua de nouveau aux affaires de Lutzen où il fut blessé. Nommé commandant de la 16e division militaire en 1814, il se rendit à Lille qu'il mit en état de défense. Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis et commandant de Brest. Il continua de commander cette place pendant les Cent-jours. Sa conduite lui mérita une récompense honorable de la part des Brestois, et le roi lui donna le commandement de Grenoble et de la division qui en dépend. Remplacé

bientôt par le général Bonnadieu, il fut porté en 1818 sur le cadre de l'état-major général de l'armée, et dans les années 1819 et 1820, il fut inspecteur-général d'infanterie. Le général Bernier fut envoyé en Corse au commencement de 1821; il y resta jusqu'en 1823, époque où il fut mis en disponibilité, et créé vicomte. Ayant obtenu en 1827 sa retraite, il est revenu dans sa ville natale où il est mort.

*BRESSON (Jean-Baptiste-Marie-François), conventionnel, né en Lorraine au mois d'août 1760, mort à Meudon le 11 février 1832, fut nommé, lors de la division de la France en départemens, administrateur du district de Darney département des Vosges, et ensuite suppléant à l'assemblée législative où il ne siégea point. Il fut envoyé à la Convention par le département des Vosges. Dans le procès de Louis XVI, il ne vota pas pour la mort, et son nom doit être placé parmi les courageux défenseurs de la justice et de l'humanité attaquées dans cet infâme procès : « Non, dit-il, nous ne sommes » pas juges; car les juges sont prosternés » devant une loi égale pour tous; et » nous, nous avons violé l'égalité pour » faire une exception contre un seul. » Nous ne sommes pas juges, car les » juges ont un bandeau glacé sur le front, » et la haine de Louis nous dévore.... » On voit les juges s'attendrir sur le scé» lérat qu'ils viennent de condamner, et » adoucir l'horreur qui l'environne par » l'expression de la piété. Notre aversion » poursuit Louis jusque sous la hache des » bourreaux, et même j'ai entendu plu» sieurs fois prononcer son arrêt de mort » avec l'accent de la colère, et des signes » approbateurs répondaient à ce cri fu» nèbre. » Compris dans le décret qui poursuivait les girondins, il parvint à se soustraire à la poursuite de ses ennemis, et rentra à la Convention après la chute de Robespierre. En 1795 Bresson fit partie du conseil des Cinq-cents où il resta jusqu'en 1798. Après avoir été juge suppléant au tribunal criminel des Vosges, il devint au 18 brumaire chef de division au ministère des affaires étrangères : il a rempli cet emploi pendant un quart de siècle. Admis à la retraite en 1825, il s'est retiré à Meudon où il est mort à l'âge de près de 72 ans. Il était membre de la légion-d'honneur depuis l'institution de cet ordre.

* BREZIN (N.), ancien serrurier-fondeur, mort en mars 1830, légua 4,300,000 fr. en faveur des pauvres ouvriers âgés de 60 ans. Sa fortune montait à 5 millions, ayant donné 50,000 fr. aux Suisses héritiers de ceux qui furent tués au 10 août : il s'est trouvé 4,000 réclamans, et les frais se sont élevés à 62,000 fr.

* BRIAL (Dom Michel-Jean-Joseph), ancien bénédictin de la congrégation de St.-Maur, et membre de l'Institut, né le 26 mai 1743 à Perpignan, mort à Paris le 24 mai 1828, a passé sa vie à faire des recherches historiques, analogues à celles qui ont illustré l'ordre auquel il appartenait. Sa biographie se borne à l'indication de ses travaux. On lui doit : 1° une édition du *Supplément aux Œuvres du Père Laberthonie, pour la défense de la religion chrétienne contre les incrédules*, 1811, in-12; 2° l'*Eloge historique de dom Père Daniel Labat, religieux bénédictin*, 1803, in-8; 3° *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tome 12, 13, 14, 15, 16, 17 et 18 in-fol. Dom Brial était un des quatre membres de l'académie des Inscriptions, chargés de continuer *l'Histoire littéraire de la France*, in-fol., commencée par les religieux de la congrégation de St.-Maur, et il a eu part aux tomes 13, 14, 15 et 16 de cet ouvrage, ainsi qu'aux *nouveaux mémoires de l'académie*. Dom Brial a donné en outre une *Notice relative à la découverte d'un tombeau à l'abbaye de St.-Denys en* 1817, 1818, in-8, qui n'a pas été mise dans le commerce. Il a inséré dans le recueil de l'Institut les mémoires suivans : *Recherches historiques pour parvenir à l'intelligence de la 5e lettre d'Yves de Chartres*, t. 3. 1818; *Recherches sur l'origine et l'antiquité des colonnes ou croix qu'on voyait encore de nos jours sur le chemin de Paris à St.-Denys*, ibid., id.; *Nouvelle interprétation du surnom de Capet donné au chef de la 3e race de nos rois*, ibid., id.; *Recherches historiques et di-*

plomatiques sur la véritable époque de l'association de Louis le Gros au trône, avec le titre de roi designé, t. 4. 1818; *Mémoire sur la véritable époque d'une assemblée tenue à Chartres, relativement à la croisade de Louis le Jeune*, ibid., id.; *Recherches sur l'objet d'un concile tenu à Chartres*, ibid., id.; *Recherches sur la légitimité ou non légitimité d'une fille de Louis le Gros, dont la mère est inconnue*, t. 5, 1822; *Examen critique des historiens qui ont parlé du différend survenu en* 1141, *entre le roi Louis le Jeune, et le pape Innocent II*, t. 6. 1822; *Eclaircissement d'un passage de l'abbé Suger, relatif à l'histoire de Berry*, t. 7, 1824.

BRIDPORT (sir Alexandre Hood, vicomte) amiral. *Voyez* Hood, t. 7.

BRIDGEWATER (François-Henri Egerton comte de). *Voyez* Egerton, t. 5.

BRIDGEWATER, page 547, Yorchshire, *lisez* Yorkshire.

*BRINDLEY, page 554, son principal ouvrage est le canal de Bridgewater, *lisez* du duc de Bridgewater, allant des mines de Wolsley, *et non* Wersley, à Manchester: il le prolongea jusqu'à Runcorn; c'est le premier et le plus étonnant ouvrage de ce genre que l'on connaisse en Angleterre. Il fut fait de 1759 à 1772. Ce célèbre mécanicien naquit à Tunsted en Derbyshire en 1716, et mourut à Turnhurst en Staftordshire le 27 septembre 1772, usé par le travail et l'application. Il n'avait de goût pour aucun amusement: il avait l'habitude de se retirer au lit, quand il rencontrait quelques difficultés; on l'a vu y rester un, deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'il eût découvert le moyen de les vaincre. Alors il se levait et exécutait son projet sans dessein ni modèle, sa mémoire étant prodigieuse et lui permettant de tout retenir dans sa tête. — La rivière de Saverne, *lisez* Severn.

BRIOT, p. 556, né en 1713, *lisez* 1773; p. 557, de la société de l'académie de Paris, *lisez* de l'académie royale de médecine de Paris.

BRIRWOOD, page 557, *lisez* Brerewood: cet article fait un double emploi avec Brerewood page 537 du même vol. *Supprimez l'un ou l'autre.*

BROCARD (Jacques), page 563, *ajoutez* ou Brochard.

BRODEAU (Jean), page 563, naquit en 1500.

*BROME (Alexandre) poète anglais, né en 1620, mort en 1666, fut un des plus chauds partisans de la cause royale, et devint procureur près la cour du lord maire de Londres sous le règne de Charles II. Il composa des *Odes*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Epitres* et des *Chansons* contre les républicains sous le protectorat de Cromwell, imprimés en 1 vol. in-8 après la restauration anglaise. Il composa aussi une traduction d'Horace faite en commun avec d'autres.

*BROME (Richard) domestique de Ben-Johnson, devint poète comique. Ses *Pièces*, au nombre de 15, se font remarquer par la régularité du plan et la peinture des caractères: elles forment 2 vol. in-8. *The jovial crew* eut beaucoup de succès.

*BROOME (William), ecclésiastique et poète anglais, né à Cheshire, de basse extraction, vers la fin du 17e siècle, fut élevé à Eton et mourut à Bath le 16 novembre 1745. Il fut reçu docteur en droit à Cambridge et nommé un peu plus tard recteur de Fturston dans le comté de Suffolk. Ce fut lui qui fit des *Extraits d'Eustathius* pour les *Notes* de la *Traduction de l'Iliade* de Pope, et qui traduisit aussi lui-même quatre chants de *l'Odyssée*: Fenton était son collaborateur, et Pope corrigeait leurs vers qu'il est difficile de distinguer d'avec les siens. Broome, mécontent de sa part de produit, se plaignit hautement; et Pope s'en vengea en lui donnant une place dans sa *Dunciade*.

BROWNCKER, page 579, *mettez devant son prénom de* Guillaume, le docteur.

TROISIÈME VOLUME.

BRUCE (Robert). *Voyez* ROBERT.

* BRUÉE (Adrien-Hubert) ingénieur-géographe, né en 1786, mort à Sceaux du choléra le 16 juillet 1832, a laissé : 1° un *Atlas géographique, historique, politique et administratif de la France, précédé d'un Précis de géographie historique, politique et administratif de la France depuis les premières époques connues jusqu'à nos jours, et d'une Analyse de cartes par Guadet*, Paris, 1820 et années suivantes, in-fol. Six livraisons seulement ont paru : il devait y en avoir 12, chacune de 4 cartes. 2° *Grand Atlas universel ou collection complète de 41 cartes encyprotypes des cinq parties du monde*, Paris, 1815-1820, in-fol ; c'est le plus grand et le plus bel atlas qui ait été publié. 3° *Atlas universel de géographie physique, politique et historique, ancienne et moderne, contenant les cartes générales et particulières des cinq parties du monde, dressé conformément aux progrès de la science, pour servir à la lecture des meilleurs ouvrages de géographie et d'histoire*, Paris, 1822, un vol. in-fol.

BRUEYS, page 3, devenu catholique, *ajoutez* en 1682. Parmi ses ouvrages nous avons indiqué l'*Imposteur de cour*, *lisez* l'Important.

BRUNET (Jean-Louis), page 16, *ajoutez qu'*il naquit à Arles en 1688 et *qu'*il mourut dans le mois d'avril 1747.

* BRUNET (Pierre Nicolas), né à Paris en 1733, mort en 1771, a composé en société avec son père un *Abrégé chronologique des grands fruits de la couronne de France* qui est inexacte. Il a fait aussi plusieurs *comédies* et *opéras* oubliés aujourd'hui ; *Minorque conquise*, Paris, 1756, in-8 ; un poème en 4 chants, etc.

* BRUNET (François-Florentin), assistant général des lazaristes, né à Vitel en Lorraine vers le milieu du siècle dernier, accompagna en qualité d'assistant général Cayla De La Garde, le dernier supérieur de la mission à Rome, lorsqu'il cherchait un asile contre les persécutions révolutionnaires. Cayla en mourant le désigna pour être son vicaire général. En 1804, lorsque les missionnaires furent rétablis en France, Brunet vint à Paris où il mourut en 1806. Il s'est fait connaître par le *Parallèle* des religions, Paris, 1792, 5 vol. in-4. ; cet ouvrage écrit avec méthode et simplicité est un modèle de modération. Il a composé plusieurs autres ouvrages.

BRUNN (Malte-Conrad). *Voyez* Malte-brun.

BRUNSWICK-LUNEBOURG, page 20, *ajoutez* Wolfenbuttel (Charles-Guillaume-*Ferdinand*), *lisez* Frédéric ; naquit le 7 octobre 1735, *lisez* le 10 octobre. *Ajoutez qu'*il était beau-frère de Georges III, ayant épousé le 16 juin 1764 Augusta sa sœur, née en 1737 et morte le 23 mars 1813.

BRUNSWICK, page 21, (Maximilien-Jules-Léopold duc de), *ajoutez* frère du précédent, né le 20 octobre 1752, *lisez* le 10 octobre.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL-OELS, page 21, *ajoutez qu'*il naquit le 29 octobre 1740.

BRUNSWICK (Elisabeth-Christine de), page 21, *ajoutez qu'*elle est morte depuis 1789.

BRUNSWICK-OELS (Frédéric-Guillaume), page 22, *ajoutez qu'*il naquit le 9 octobre 1771 *et qu'*il était le second fils du duc Charles-Guillaume-Frédéric. — Il part aussitôt, rencontre l'avant-garde de Buonaparte, *ajoutez* à Quatre-bras. — C'était dans les plaines de Fleurus, *ajoutez* le 16 juin 1815.

BRYANT (Jacques), page 30, *ajoutez qu'*il mourut le 14 novembre 1804.

* BUCHAN (Guillaume), médecin écossais, né en 1729, mort en 1805, dirigea pendant quelque temps l'hopital des enfans trouvés à Ackworth (Yorkshire). De retour à Edimbourg en 1770, il y publia son ouvrage, devenu populaire, sous le titre de *Médecine domestique*, plu-

sieurs fois réimprimé et traduit en français par Duplanil, Paris, 1789, 5 vol. in-8. Il exerça ensuite son art à Londres et publia d'autres ouvrages de médecine.

BUCKINGHAM (Georges Villiers, duc de), page 38 frère du précédent, *lisez* fils du précédent. Il prit parti pour le roi, et, après la restauration, il fut ambassadeur en France.

* BUCKINGHAM (Marie-Elisabeth NUGENT, marquise de), fille du comte Nugent, épousa en 1775 George Grenville comte Temple, créé marquis de Buckingham en 1784, et qui mourut le 11 février 1813. Elle le suivit de près, étant morte le 16 mars suivant, vivement regrettée par Louis XVIII, et par tous les Français émigrés en Angleterre. Elle était catholique, pieuse, et d'une charité ardente pour le malheur; son mari, quoique protestant, avait à l'instar de l'université d'Oxford fait imprimer à ses frais 2000 exemplaires du nouveau Testament, d'après l'édition de la vulgate de Barbou, pour le clergé français émigré.

BUFFON, page 43 : on a publié sa *Vie*, *lisez* la *Vie* de Buffon.

BUONAPARTE (Marie-Anne-Eliza), page 73, son mari devint duc de Piombino, *lisez* prince. Elle se retira en Angleterre, *lisez* en Autriche. *Ajoutez qu'*elle mourut le 7 août 1820.

BUONAPARTE, duc de Reichstadt. *Voyez* Reichstadt.

*BUONAROTTI *le jeune* (Michel-Ange), neveu du célèbre MICHEL-ANGE, né à Florence en 1558, mort en 1646, était membre des académies florentine et de la Crusca. Il protégea et cultiva avec un zèle constant l'étude des belles-lettres, et des antiquités de sa patrie. Les ouvrages auxquels il doit sa réputation de littérateur sont deux *comédies*, intitulées: la *Tancia* et la *Fiera*, Florence, 1726, in-fol. : deux pièces mythologiques : *il giudizio di Paride* et *il natale d'Ercole*, ibid., 1605, 1608. On lui doit aussi l'édition des poésies de Michel-Ange, ibid., 1623, in-4. Il fit construire dans sa maison une superbe galerie à la gloire de son oncle sur les dessins de Piétro de Cortone.

BURCKHARD (Louis), page 74, *lisez* BURCKHARDT (Jean-Louis). Il y en a qui prétendent qu'il mourut en 1818 et non 1827. — Travels in, etc., *lisez* Travels in the interior of North-Eastern Africa, etc. *Ajoutez qu'*il visita la vallée de Ghor près la mer Morte, les ruines de Petra, etc.

BURI, page 78 et Bury (Richard de), page 90, *supprimez* l'un des deux articles.

*BURN (Le révérend Richard), vicaire d'Orton, et chancelier du diocèse de Carlisle, mort en 1785, s'est fait un nom par ses *Devoirs d'un juge de paix*, et par son *droit ecclésiastique*, Londres, 1797, 4 vol. in-8 : ces ouvrages font autorité en Angleterre. — Son fils Jean BURN, mort en 1802, a donné des additions au code de justice de paix.

BURNEY (Charles), page 85, mort dans le mois de mai 1814, *lisez* le 12 avril.

BUSCHING, page 93, *mettez* devant ses prénoms le docteur.

BUTE, page 96, sa mort arrivée en 1792, *ajoutez* le 10 mars.

* BUTLER (Charles), célèbre avocat consultant catholique, mort à Londres en 1832, est auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres d'une *Notice historique sur Bossuet* et d'un volume additionnel de la *Vie des Saints* d'Alban Butler son proche parent.

C

CABODISTRIAS. *Voyez* CAPO-D'ISTRIA.

*CAFFORD (Gabriel-Zacharie), prédicateur à Paris, était né à Narbonne en novembre 1752. Il fut ordonné prêtre en 1776, et devint docteur en théologie, et prieur-curé : ce dernier titre semble faire croire qu'il appartenait à quelque congrégation de chanoine régulier. Il émigra au commencement de la révolution, et passa en Angleterre. De retour en France, il commença bientôt à se livrer à la prédication; on l'a entendu successivement dans la plupart des Eglises de Paris, et

dans beaucoup de villes en province. Il avait certainement du talent, de la chaleur, de l'élévation même quelquefois; mais le genre de sa composition, tantôt pompeuse, tantôt assez abstraite, finit par être moins goûté. Ses discours offraient du brillant et de l'éclat; mais il en restait peu de chose dans l'esprit. La piété surtout ne trouvait pas toujours assez d'aliment dans ses compositions académiques, où l'on semblait vouloir plus éblouir qu'édifier et instruire; cependant l'orateur avait des discours plus simples et plus utiles. La réputation qu'il avait de tenir à un parti qui a si longtemps mis le trouble dans l'Eglise de France, contribua ainsi que son âge à le faire moins rechercher. Dans ces dernières années il ne prêchait plus; il s'était retiré au Marais, et il avait accepté le modeste emploi de diacre d'office à St.-Paul-Saint-Louis. Il est mort dans sa 80e année, le 18 août 1832; le cardinal Maury, pendant son administration, l'avait nommé chanoine honoraire de Notre-Dame; il était en outre chanoine honoraire de Carcassonne, et même, dit-on, d'Aix et de Meaux, probablement à la suite de stations prêchées dans ces villes. Il appartenait comme membre à l'académie de Marseille, et comme correspondant à l'académie de Toulouse, et à celle de Bordeaux.

CAGLIOSTRO, page 119, *ajoutez* à la fin de son article : *Voyez* la *Notice* de M. Cadet-Gassicourt sur les templiers et francs-maçons, publiée en 1832, et dont la *Quotidienne* du 18 juillet 1832 a rendu compte.

CAMPBELL (Georges), page 167, *lisez* (le docteur George).

CAMPER (Pierre), page 169. Il s'était beaucoup occupé de l'astrologie comparée, *lisez* de l'ostéologie comparée. *Ajoutez qu'*on trouve la liste de ses *Mémoires* dans l'édition du discours de Cuvier à Buonaparte, etc. Son fils a publié quelques-uns de ses *Mémoires*.

*CAMPESTER (Lambert), dominicain Saxon, né dans le 16e siècle, donna une édition des *colloques* d'Erasme, d'où il avait retranché tout ce qui a rapport aux moines, aux vœux monastiques, aux pèlerinages et aux indulgences. On assure que ce moine dont l'époque de la mort ne nous est pas connue, changea de religion, et se fit ministre luthérien.

*CAMPHUYS (Jean) parvint de grade en grade, après 30 ans de service au poste éminent de gouverneur général des établissemens Hollandais dans l'Inde, dont il donna sa démission en 1691, pour se retirer dans une superbe maison de plaisance, qu'il s'était fait bâtir près de Batavia. C'est là qu'il mourut en 1685. Camphuys y avait fait une superbe collection de plantes que Rumphius a décrite sous le titre de *Herbarium Amboinense*. On a de lui une excellente *Histoire de la fondation de Batavia*. Sa *vie* a été écrite en hollandais par van Haren.

CAMPHUYSEN, page 169, *ajoutez qu'*il naquit en 1586 et *qu'*il s'était adonné à la poésie, et aussi à la théologie protestante.

*CAMPI (N), général français, né à Ajaccio le 31 octobre 1777, débuta dans la carrière militaire, comme sous-lieutenant à l'âge de 18 ans. A l'affaire d'Underwald, le 4 septembre 1798, nous le trouvons déjà luttant de valeur avec les montagnards, et blessé d'un coup de feu, qui lui traversa les deux cuisses. Le 26 mai 1799, au moment de l'investissement de Turin par Souvarow, il défendit presque seul l'entrée de l'arsenal, contre un nombre considérable d'Autrichiens et de Piémontais, et ne céda que lorsqu'un coup de baïonnette vint le renverser. Bientôt après traîné dans les prisons de Bade, il ne recouvra la liberté qu'à l'époque du traité de Lunéville. En 1805, nommé adjoint de l'état-major, il fut choisi pour aide-de-camp par Masséna, avec lequel il sympathisait par son admirable valeur. Sous ce grand capitaine, sa vie militaire ne pouvait demeurer inactive, et l'on voit en effet dans les *Mémoires du général Pelet*, quelle part Campi eut dans la belle campagne de 1809. C'est à son intrépidité que fut dû en partie le succès d'Efferding. Plus tard, à Ebersberg, où fut donné un des exem-

ples les plus remarquables d'acharnement, dont ait parlé l'histoire, Campi alors chef de bataillon était en tête de nos colonnes avec le fougueux Cohorn, qui ne put le surpasser en bravoure. Il supporta auprès de Masséna la rude épreuve d'Esling, où il fut blessé de nouveau. Le 1er juin l'empereur le nomma colonel du 26e léger : c'est en cette qualité qu'à Wagram, il fit partie de cette fameuse colonne, qui défila audacieusement par bataillons serrés, en masse sous le feu d'une artillerie formidable, et au milieu des charges de la cavalerie autrichienne. Recevant, dans un des momens les plus critiques de ce mouvement, l'ordre de marcher au pas accéléré, il commanda *pas ordinaire*, resserra les rangs de son régiment labourés par les boulets, et sa fière constance en imposa à l'ennemi. A Kormenbourg, à Stockeran, il est successivement placé aux postes les plus périlleux; à Zoraïm, on le voit lutter encore avec gloire contre des forces supérieures, et tomber atteint de plusieurs coups de baïonnette. En 1810 il fut employé comme adjudant-commandant en Illyrie, et auprès du prince Eugène. On le voit ensuite paraître avec une nouvelle distinction en Espagne, à la tête du 65e de ligne; là, à la funeste bataille des Arapiles, il combat jusqu'à la dernière extrémité, criant à ses frères d'armes, qu'*il est plus beau de mourir sous ses drapeaux, que de les arracher à l'ennemi en se retirant*. Tant de hauts faits méritaient une récompense : il fut nommé général de brigade le 12 avril 1813, et envoyé à l'armée d'Italie. La brillante affaire de Feistritz sur la Drave fut décidée par son sang froid et son coup-d'œil; à la bataille du Minera, il seconda dignement le général Verdier. Enfin lorsque toute résistance devint inutile dans la péninsule, il contribua à maintenir dans le devoir, au milieu d'une population presque soulevée, une armée que ne retenaient plus d'autres liens que l'énergie des chefs. Rentré dans ses foyers, le général Campi éprouva pour la première fois le regret de n'avoir jamais pensé à ses intérêts personnels. Pendant les Cent-jours, il fut appelé au commandement d'une brigade: mais il reçut une blessure grave au Mont-Saint-Jean; le général Campi fut mis de côté pendant quelque temps sous la restauration : replacé sur le cadre d'activité en 1818, il était en disponibilité deux ans après. La révolution de 1830, d'accord avec ses opinions politiques, le mit de nouveau en activité. Il commandait la ville de Lyon, lorsqu'il est mort le 15 octobre 1832.

CAMUS (Ch.-St.-Louis le), page 171, *ajoutez* à la fin de son article *qu'*il travailla à la carte de Cassini.

CAPISTRAN (St.-Jean de), page 199, *ajoutez qu'*il naquit en 1385 *et qu'*il mourut le 23 octobre 1456.

CAPO-D'ISTRIA, page 201, *ajoutez* ou plutôt CABODISTRIAS.

CARACCIOLI (Louis-Antoine), page 209, *ajoutez qu'*il est mort le 29 mai 1803.

*CARACCIOLO (S.), canonisé en 1807, se fête le 29 mai.

*CARCADO (N. marquis) a composé l'*Ame unie à J. C. dans le saint Sacrement de l'Autel*. L'abbé Duquesne a fait son *Eloge historique*.

*CARNOT (Sadi), fils du fameux Carnot, fut élève de l'école polytechnique, il devint successivement officier du génie et officier d'Etat-major. Il était retiré du service, lorsqu'il est mort à Paris à la fin du mois d'août 1832. Il avait combattu en 1815 sous les murs de Paris : c'est là son seul fait d'armes ; les circonstances ont manqué à sa valeur et à ses talens. Dans sa retraite, il étudia les sciences physiques, l'économie politique : On lui doit *réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance*, Paris 1824, in-8. *Voyez* sur cet ouvrage important la *Revue Encycl.* t. 23. Il a laissé de nombreux *manuscrits* qu'il a légués à son frère Hippolyte Carnot.

CAROLINE, page 226; elle épousa en 1795, *lisez* le 8 avril; page 228 elle se présenta néanmoins à l'abbaye de Westminster, *ajoutez* le 19 juillet.

*CAROLL (Charles), le dernier des signataires de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, naquit en 1737 : il

est mort dans le mois de novembre 1832 à l'âge de 56 ans, laissant une nombreuse famille et une fortune considérable.

* CARON (Adolphe), habile graveur, mort à Paris du choléra-morbus le 25 août 1832, a publié plusieurs gravures qui ont fait sa réputation : la *Famille indigente*, d'après Prudhon, le *Lévite d'Ephraïm*, d'après Couder, etc.

CARRÉ (G.-L.-J.) page 236, mort dans le mois d'avril 1832, *lisez* le 13 mars.

CARRON (l'abbé Guy-T.-Julien), *ajoutez* le jeune.

* CARRUEL (Clotilde), pieuse fille de Cherbourg, s'est distinguée par sa charité et sa bienfaisance. Vouée depuis plus de 40 ans au service des malheureux, ses jours, pleins devant le Seigneur, étaient consacrés au soulagement de l'humanité souffrante; les malades étaient l'objet particulier de sa sollicitude; son temps et ses soins les plus tendres leur appartenaient, et après avoir passé avec eux les veilles de longues maladies, elle remplissait un ministère plus pénible encore en se chargeant de les ensevelir. Si quelquefois elle rendait aux personnes aisées, dont elle avait la confiance, les services pénibles auxquels elle s'était consacrée, on ne la voyait rien ajouter à la nourriture grossière à laquelle cette sainte fille avait paru se condamner; elle réservait pour les pauvres, à la classe desquels elle appartenait à plus d'un titre, la rétribution qu'elle recevait chez les riches où elle était appelée. L'extérieur même de cette généreuse servante des pauvres était tel, qu'on ne pouvait la voir sans dire avec effusion de cœur : *c'est la pauvre Clotilde*. Partout en effet chez les pauvres, dans les rues, dans les églises, elle portait par son air de bonté, de piété tendre, à l'amour des vertus et de la religion qui les inspire. Depuis l'invasion du choléra, Clotilde redoublait d'efforts, et continuait de s'épuiser de fatigue. La fonction d'ensevelir les cholériques semblait lui être uniquement échue, à cause de la terreur qu'inspire ce genre de mort, et probablement ces derniers actes de zèle auront hâté pour elle l'heure des récompenses. Cette héroïne de la charité a vu en souriant l'approche d'une mort violente, et a exprimé sa joie, en saluant avec transport, le beau jour de son éternité. Sa mort, qui eût été inaperçue sans sa vertu, a été l'objet des regrets des gens de bien, et surtout des pauvres, qui déjà la regardent comme une nouvelle protectrice qu'ils ont au ciel. Le clergé de Cherbourg s'est fait un devoir d'assister au convoi de cette pauvre fille, qui est morte en 1832, du choléra. *L'Ami de la religion* du 2 août 1832 lui a consacré *une notice* dont celle-ci est extraite.

* CARTELLIER (Pierre), sculpteur célèbre, né à Paris, le 2 décembre 1757, reçut en 1808 dans le salon d'exposition des arts la décoration de la légion-d'honneur des mains de Napoléon : c'était une juste récompense des travaux de ce statuaire auquel on doit : 1° la *Guerre*, statue en pierre (au palais du Luxembourg); 2° la *Pudeur*, en marbre (à la Malmaison); 3° *Aristide le juste* (au Luxembourg); 4° *Verniaux* (d'abord au Luxembourg, d'où elle a été retirée en 1814); 5° la *Gloire distribuant des couronnes, en parcourant un champ couvert de trophées*, bas-relief en pierre (placé au dessus de l'archivolte de la porte principale du Louvre); 6° la *capitulation d'Ulm*, bas-relief en marbre (sur l'arc de triomphe du Carousel d'où il a été retiré en 1815); 7° *le grand connétable de France*; 8° le *général Valhubert*, (statue destinée à être placée sur le pont Louis XVI); 9° *Louis XIV* à cheval, bas-relief en pierre, au dessus de la porte principale des Invalides); 10° *Napoléon*, en marbre, pour l'École de droit de Paris; 11° *Louis XV*, en bronze à Reims, 1819; 12° *Minerve, frappant la terre de son javelot, fait naître l'olivier* (à Versailles); 13° *Louis XV* (à Paris); il avait été chargé d'un monument pour le duc de Berry. Cartellier était membre de l'Institut depuis 1810, et professeur à l'École royale de peinture et sculpture. Cet artiste est mort en 1831.

* CARTWRIGTH (le major John), fameux radical anglais, né en 1740, mort

en 1825, avait pris d'abord du service dans les armées Prussiennes. Il entra dans la marine Anglaise où il fit différentes campagnes. Il était lieutenant de vaisseau, lorsqu'il quitta la marine pour raison de santé. Il devint alors par droit d'ancienneté lord lieutenant du Comté de Nottingham ; mais cette place ne lui fut conservée que pendant peu de temps. On suppose que c'est au ressentiment de l'injustice qui l'en dépouilla, qu'il faut attribuer la véhémence de ses nombreux écrits politiques. Il assistait aux réunions des plus grands partisans de la réforme parlementaire, et y prononça souvent des discours empreints d'un amour fougueux de la liberté. Il a combattu contre Burke en faveur de la révolution française, après avoir défendu les droits des Américains. Son stile est brusque, hardi : on lui trouve quelques traits de ressemblance avec Mirabeau.

CASLON, page 260, né dans la province de Schrewsbury, *lisez* dans le comté de Shropshire.

* CASSEGRAIN (N.) est inventeur du télescope qui porte son nom, et dont le petit miroir au lieu d'être concave, comme dans les télescopes grégoriens, est convexe.

CASSINI (Alexandre-Henri-Gabriel, le vicomte), *lisez* le comte. Son père Jacques-Dominique, *lisez* Jean-Dominique, etc.; *ajoutez* que le jeune Cassini naquit à l'observatoire royal de Paris le 9 mai 1781, qu'il fut élevé au collége de Juilly, et que son oncle, évêque du Mans, l'emmena ensuite en Savoie. Il revint plus tard achever ses études chez son père à Thury (Oise). Admis au dépôt de la guerre et du génie, il fit son droit et aida Pigeau dans son *Traité de la procédure civile*. Amateur de la botanique, il étudia pendant 15 ans la famille des *Synanthéries* dont il dédia deux genres à sa femme Agathe de Rioncourt. Il se retira pendant les Cent-jours. En 1827 il fut nommé membre de l'académie des Sciences. Il est mort le 16 avril 1832, muni des secours de la religion. Le comte de Cassini était attaché à ses devoirs et se faisait remarquer par sa charité. *Voyez* sa *Notice* par Mr Gossin, avocat et ancien conseiller à la cour royale.

* CASTEL (Réné-Richard), poète, né à Vire en 1758, mort à Reims en 1832, était fils d'un ancien militaire et neveu d'un garde du corps. Au commencement de la révolution, il fut nommé maire de Vire, et en 1791, membre de l'assemblée législative. Cependant ses opinions étaient modérées et royalistes. Quelques circonstances que nous ignorons lui firent croire que des factieux en voulaient aux jours de Louis XVI, et qu'ils devaient exécuter leurs projets au moment de la fédération, célébrés dans le champ de mars le 14 juillet 1792. Castel s'attacha constamment à la personne du roi, et ne le perdit jamais de vue durant toute la cérémonie, bien résolu dans un cas de danger à sacrifier sa vie pour sauver celle du roi. Castel retourna dans le Calvados après la session de l'assemblée législative (septembre 1792). Lorsque le temps de la terreur fut passé, il revint à Paris, et fut nommé professeur de belles-lettres du lycée impérial, où il partageait cette chaire avec Luce de Lancival. Après avoir professé pendant dix ans, il devint inspecteur-général de l'université, place qu'il perdit à la restauration. Il avait été inspecteur des écoles militaires, emploi qui lui valut une pension de retraite. Castel a publié le *poème des plantes*, 1797, in-12; 4e édit. 1811, in-8; nouvelle édit. 1823, in-8; celui de la *Forêt de Fontainebleau*, 1805, in-8; un *Voyage de Paris à Crevé en Chablais*, un *Discours sur la gloire littéraire*, prononcé devant l'université en avril 1809 : ces deux opuscules sont réunis à la 4e édition du *Poème des Plantes*; l'*histoire naturelle des Poissons* avec des figures dessinées d'après nature par Bloch, 1800 et années suivantes, 10 vol. in-18. Cette *Histoire naturelle* est classée d'après le système de Linnée. Castel a donné une *édition de Buffon* et de ses continuateurs, Paris, 1799, 26 vol. in-18.

CASTELCICALA, *placez cet article à la page* 271, *et non à la page* 274.

CASTELLANE, page 271, *ajoutez* qu'il naquit le 11 décembre 1733.

* CASTELLANE-MAZANGUES (Elléon de), évêque de Toulon, mort à Udine le 30 mai 1806, était né au château de Mazangues le 11 juin 1746, et avait été sacré le 13 août 1786.

* CASTILLON (Jean-François, abbé de), né en 1750, ancien vicaire général de Lambez et l'un des aumôniers par quartiers de Mme Adélaïde de France, alla en Italie et à Milan pendant les orages de la révolution; revint en France vers 1823, et fut bientôt après nommé chanoine de Saint-Denys. Il est mort le 8 octobre 1827. Un de ses frères, aumônier par quartiers de Madame, émigra en Russie.

CATHELINEAU, page 486; il se rend maître du village de Chenille, *lisez* Chemillé; page 287, les trois frères, *lisez* trois frères (un 4e frère n'a pas servi). *Voyez* les *Mémoires* de la Biographie, *lisez* de Mme de La Rochejaquelein.

CAULINCOURT, page 202, *ajoutez qu'*il était d'une famille de Picardie.

* CAUMARTIN de Saint-Ange (Marc-Antoine Lefevre de), né en 1751, mort à Londres, le 31 août 1803, 6 mois après son père, mort à 78 ans, avait été nommé conseiller au parlement en 1775, maître des requêtes en 1777, intendant de Franche-Comté en 1783 (son frère cadet, officier était mort en 1780). Avec lui a fini la maison illustre de Caumartin.

CAUX. *Voyez* DECAUX.

CAVENDISCH, page 311, *lisez* CAVENDISH.

CAXTON, page 311. C'est lui qui introduisit en Angleterre, *ajoutez* en 1474, l'imprimerie, *ajoutez* en types métalliques au monastère de Westminster. Il avait imprimé en 1471 le *Recueil des historiens de Troyes* qu'il avait traduit du français, et qui est le premier livre anglais qui ait été imprimé. Il l'imprima aussi en français. Le premier qu'il imprima en Angleterre est le *Jeu d'Echecs* daté de 1474 ou 1469. La bibliothèque de Londres les possède, ils sont in-4, en caractères imitant les manuscrits. Lord Spencer et Lord Dysart ont beaucoup de ses ouvrages.

CAYLUS, page 313; Daniel-Charles, *ajoutez* Gabriel, etc. Le roi le fit évêque d'Auxerre, *lisez* de Toul, puis d'Auxerre. Il a refait le catéchisme de son diocèse.

CAZALÈS, page 316; *ajoutez que* dès la mise en accusation de Louis XVI, il lui écrivit d'Angleterre, ainsi qu'au président de la Convention pour demander d'être son défenseur.

* CHABAUD-LATOUR ou CHABAUD de LATOUR (Antoine-Georges-François, baron de), ancien député, né à Paris, ou, selon d'autres, à Nîmes, le 15 mars 1769, appartient à une famille protestante. Son père, colonel du génie, le fit entrer de bonne heure au service : le jeune Chabaud fut d'abord lieutenant du génie, et un an après, en 1789, il passa dans le régiment de Rohan-infanterie. S'étant prononcé pour la révolution, il fut nommé commandant d'une légion de la garde nationale de Nîmes. Chargé l'année suivante d'organiser et de commander un bataillon de volontaires, il fit la campagne de Savoie sous les ordres du général Montesquiou. De retour à Nîmes, il reprit le commandement de la légion à la tête de laquelle il avait été placé d'abord. Bientôt arrêté comme suspect ou comme coupable de fédéralisme, il fut condamné à mort; mais le dévouement de sa femme le sauva le jour même où devait avoir lieu son supplice. Chabaud se retira en Suisse, et ne revint en France qu'après le 9 thermidor. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le duc d'Orléans, aujourd'hui Louis-Philippe, alors réfugié en Suisse, avait pris le nom de *Chabaud-Latour natif de Nîmes;* que c'est sous ce nom qu'il enseigna les mathématiques à Reichenau. En 1797, le département du Gard nomma Chabaud membre du conseil des Cinq-cents. Après avoir pris une part active aux délibérations de cette assemblée, il se prononça ouvertement en faveur des évènemens du 18 brumaire, et fut un des membres de la commission de rédaction de la constitution de l'an 8 et des lois organiques faites à cette époque. Du conseil des Cinq-cents il passa au tribunat, et du tribunat au corps législatif. Chabaud s'était opposé à la clôture de la liste des émigrés, dans la crainte que cette décision ne nuisît au nouvel ordre de choses. Il ne fut point contraire à la

révolution qui porta le premier consul à l'empire. Cependant il tomba dans la disgrâce, et donna en 1814 son adhésion à la chute de l'empereur. Au retour du roi il fut nommé membre de la commission de rédaction de la charte, et prit part à la discussion de toutes les lois importantes de la session de 1814. Il était retiré à Nîmes à l'époque des Cent-jours, et ne figura nullement dans les évènemens qui s'accomplirent alors. Elu à la chambre des députés en 1817, il devint questeur, appuya les projets du gouvernement sous le ministère Decaze, les combattit sous les ministres suivans, et fut en un mot du côté gauche. Il adopta la révolution de juillet, et devint membre de la chambre des députés de 1831. Peu d'hommes ont figuré si long-temps dans les assemblées politiques : il avait assisté à 25 sessions, 3 au conseil des Cinq-cents, 8 au tribunat, 7 au corps législatif, 6 à la chambre des députés sous la restauration, 1 depuis la révolution de juillet. Il était baron et officier de la légion d'honneur. Il est mort à Paris le 20 juillet 1832 d'une apoplexie foudroyante. M. Guizot a prononcé son *Eloge* sur sa tombe.

CHALLONER, page 358, au lieu de 538, évêque de Dibra, *lisez* Debra ; *ajoutez qu'*il naquit le 29 septembre 1691 près de Chester. *Mettez* parmi ses ouvrages : *Considérations pour tous les jours de l'année sur la religion*, 2 vol. in-8. trad. en français en 4 vol. in-12 et imprimés à Londres.

CHALOTAIS, page 358 ; il a amplement réfuté, *lisez* il a été amplement, etc.

*CHAMBERS (Sir William), habile architecte anglais, originaire de Suède, né vers 1725, mort le 8 mars 1796, reçut sa première éducation dans une petite ville du comté d'York. A l'âge de 18 ans il fit un voyage en Chine, ce qui lui donna l'occasion d'observer l'architecture de ces peuples et leur manière de disposer les jardins. A son retour à Londres, il obtint la place de maître de dessin du prince de Galles, depuis Georges III. Son premier ouvrage fut la *Villa* de lord Belborough à Rochampton. Chargé de l'arrangement des jardins de Kew, il y déploya son goût pour le stile chinois : il en donna peu de temps après la description sous le titre de *Plans, élévations, coupes et vues, perspectives des bâtimens et jardins de Kew*, 1763 in-fol. avec 43 planches. On lui doit encore le beau monument de Somerset-House à Londres. Nous citerons parmi ses publications : 1° Ses *Dessins d'architecture chinoise*, Londres, 1757, in-fol. ; 2° un *Traité d'architecture civile* (en anglais) 1759, in-fol. ; 3° *Dissertations sur les jardins orientaux*, Londres, 1772, in-4, traduit en français et en allemand ; 4° *Traité de la partie décorative de l'architecture civile* (en anglais,) Londres, 1791, in-fol. avec 53 planches, 3e édition.

*CHAMBONAS (N. marquis de), maréchal, neveu du maréchal de Biron, mort à Londres en 1807, avait épousé avant la révolution la fille naturelle de M. Saint-Florentin et de Mme Sabatier : les deux époux vivant mal ensemble se séparèrent sous le prétexte vrai ou faux de la divergence de leurs opinions politiques. Le marquis de Chambonas s'était montré de bonne heure un grand partisan de la liberté : il adopta les principes de la révolution, et fut nommé maire de Sens, et commandant de la garde nationale de cette ville. En 1789, il fut chargé d'apporter à l'assemblée constituante le vœu qu'avaient formé quelques habitans de Sens d'ériger un monument aux premiers législateurs de la France : l'assemblée agréa cet hommage et chargea le marquis de Chambonas de poser la première pierre de ce monument. Dans le mois de juin 1792 il devint ministre des affaires étrangères, et c'est en cette qualité qu'il annonça la neutralité de Gênes et la reconnaissance du pavillon tricolore par la Suède. Il rendit compte de la marche des puissances alliées, donna des renseignemens sur l'existence de la coalition armée des cabinets de Vienne et de Berlin, et rassura les députés sur le résultat des armemens effectués en Angleterre. Un marché qu'il passa pour une fourniture d'armes avec Beaumarchais fut annulé par l'assemblée législative comme frauduleux. Au reste il n'y avait

pas encore deux mois qu'il était au ministère lorsqu'il donna, en même temps que ses collègues, sa démission, après avoir présenté le compte de la situation intérieure et extérieure de la France. Après le 10 août, il passa en Angleterre, où tour-à tour orfèvre, horloger, bijoutier, il vécut dans les dettes. Enfin il fut emprisonné par ses créanciers, et mourut dans un état voisin de l'indigence.

CHAMBRE (Marin Cureau de la), page 362, à la fin de l'article *ajoutez Voyez* Bouhours.

CHAMBRE (François-Illbarart de la), page 362, *ajoutez qu'*il naquit le 2 janvier 1698, et *qu'*il est mort le 16 août 1753.

*CHAMBURE (Auguste le pelletier de), colonel, né à Vitteaux le 30 mars 1789, mort à Paris le 11 juillet 1832, est connu par la conduite courageuse qu'il tint en Espagne et à Dantzick. En Espagne il fut chargé d'enlever une redoute à la tête de 50 hommes : après trois attaques infructueuses, il remarque de l'hésitation dans sa troupe; aussitôt il s'élance seul vers la redoute, tue de sa main le commandant du poste, et blesse plusieurs canoniers ; à cette vue ses soldats électrisés s'empressent de l'imiter, et le poste est enlevé. Chambure avait été grièvement blessé ; mais il n'en continua pas moins de servir, jusqu'à ce qu'il fût appelé à l'armée du Nord : il fit partie de la garnison de Dantzick. Pendant le siége de cette ville il commanda une compagnie franche surnommée l'*Infernale*, avec laquelle il fit des prodiges de valeur et quelquefois de témérité. Après la capitulation de Dantzick, il fut envoyé comme prisonnier à Saint-Pétersbourg d'où il ne revint qu'en 1815. Il commanda pendant les Cent-jours l'un des corps francs de la Côte-d'or. Condamné à mort par un premier jugement, puis aux fers par une deuxième sentence qui annulait la première, il parvint à se soustraire à ces arrêts, se retira en Belgique, passa trois ans dans l'exil, et revint ensuite purger sa contumace. La restauration se montrait alors indulgente envers ses ennemis : Chambure fut absous. La révolution de 1830 le rappela à l'activité avec le grade de colonel d'état major. Il devint ensuite premier officier d'ordonnance du ministre de la guerre, emploi qu'il occupait encore lorsqu'il est mort. Le Colonel de Chambure est éditeur de l'ouvrage intitulé, *Napoléon et ses contemporains*.

*CHAMEROY (Jean-Nicolas), prêtre, supérieur du séminaire de Saint-Charles d'Avignon et grand-vicaire de ce diocèse, naquit le 16 octobre 1789 à Corginon dans le diocèse de Langres d'une famille pieuse et honnête. Il fit ses premières études dans son lieu natal sous la direction de l'abbé Hugot, si connu dans son diocèse par le zèle qu'il mettait à élever les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce. Chameroy termina son éducation au collége de Troyes dirigé par M. l'abbé Lucot, et ne tarda pas à recevoir les ordres mineurs. Chargé après la mort de M. Herluison de le remplacer dans sa chaire de rhétorique, il le fit avec succès; puis il quitta cette place en 1814 pour rentrer au séminaire et suivre son goût pour le sacerdoce. En 1815 il se rendit à Saint-Sulpice de Paris, fut ordonné prêtre le 8 juin 1816, et devint directeur du séminaire de Viviers d'où il sortit en 1822 pour être supérieur du grand séminaire d'Avignon. Il nous suffira de dire qu'il a été alors le restaurateur et comme le deuxième fondateur de la célèbre maison de Saint-Charles où est établi le grand séminaire; qu'il a fondé un second petit séminaire à la Sainte-Garde près de Carpentras, et qu'il exerça un empire puissant et salutaire sur tous ceux qui l'environnaient. Ce vertueux ecclésiastique est mort, après 8 mois de souffrances, le 10 mai 1832. M. Gossin, avocat et ancien conseiller à la cour royale de Paris, lui a consacré une *Notice*, Paris, 1832, de 8 pag. in-8.

CHAMOUSSET, page 365, *ajoutez qu'*il est aussi auteur d'un projet de compagnie d'assurance contre l'incendie qui n'eut d'exécution qu'en 1820.

CHAMPAGNE (Philippe), page 366, *ajoutez qu'*il mourut le 12 août 1674; à la fin de l'article *mettez :* on doit aussi placer parmi ses chefs-d'œuvre le tableau de la guérison miraculeuse de sa fille,

religieuse à Port-Royal. Il a peint le dôme de la Sorbonne et fait plusieurs portraits.

CHAMPCENETZ, page 367; le chevalier de, *lisez* le chevalier Louis de, *ajoutez qu'*il naquit en 1759, et *qu'*il était fils du gouverneur des Tuileries. Il a publié une réponse aux lettres de Mme de Staël sur J.-J. Rousseau.

*CHAMPCOUR (André de), littérateur et poète, mort en 1823, a publié : *Pièces fugitives et légères*, ou *Mélanges d'historiettes et d'anecdotes récentes*, Paris, 1820, in-18; *Histoire morale de l'Eléphant*, etc., ibid., 1621, in-8; *Poésies légères*, ibid., 1822, in-12, etc., tiré à un petit nombre d'exemplaires.

CHAMPEAUX, page 368, *ajoutez* à la fin de l'article : *Voyez le tome* 10 *de l'Histoire littéraire de la France.*

* CHAMPIER (Symphorien), médecin et historien, né en 1472 dans le Lyonnais, mort en 1539, fit ses études à Paris et à Montpellier. Il était établi à Lyon lorsque le duc de Lorraine, Antoine, passa dans cette ville en 1509, accompagnant Louis XII qui se rendait en Italie. Ce seigneur le choisit pour son médecin et lui donna le titre de chevalier. De retour à Lyon, Champier fut nommé échevin de cette ville, et il y fonda le collége de médecine. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Nous ne citerons que : 1° *Les grans chroniques des princes de Savoye et de Piedmont, ensemble les généalogies et antiquités de Gaule*, Lyon, 1516, in-fol., ouvrage mal écrit, mais plein de recherches et devenu rare; 2° *La vie du capitaine Bayard*, Paris, 1525, in-4, ibid., 1526, in-8; Lyon, 1528, in-4, trad. en latin; Bâle, 1550, in-8; 3° *De origine et commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507, et 1537, in-fol.; ouvrage dont il donna une traduction intitulée, *Traité de l'ancienneté et noblesse de l'antique ville de Lyon*, etc., sous le nom de Théophraste du Mas, Lyon, 1529, in-8; une autre édition revue et corrigée par Léonard de la Ville, a été publiée sous le titre d'*Histoire des antiquités de la ville de Lyon*, etc. Lyon, 1648; 4° *La nef des Dames vertueuses*, etc., Lyon, 1503, in-4; rare, Paris, 1515, in-4, ouvrages écrits en prose mêlée de vers; 5° *La nef des provinces et des batailles de noblesse*, Lyon, 1502, in-4; Paris, 1525, in-8; ouvrage mêlé de prose et de vers; 6° *Rosa gallica*, etc. Paris, 1514, in-8; 7° *Castigationes Pharmacopolarum*, 1532, in-8; 8° *Hortus gallicus*, etc. Lyon, 1533, in-8; 9° *Campus Elysius Galliæ*, etc., ibid. 1533, in-8; 10° *De Dialectica, Rhetorica, Geometria*, Bâle, 1537; 11° *Petit livre du royaume des Allobroges*, sans date, in-8; 12° *Periarchon, id est, de principiis utriusque philosophiæ*, Lyon, 1533, in-8; 13° *De triplici disciplina*, Lyon, 1506, ouvrage curieux; 14° *Chronique de Lorraine*, Lyon, 1509, in-4. On a cru que Champier était l'auteur du livre *De tribus impostoribus* : ce qui a donné lieu à ce soupçon, c'est un passage d'un ouvrage de ce médecin qui a pour titre : *De legum divinarum et humanarum conditoribus*, imprimé à la suite de son livre : *De medicinæ claris scriptoribus*, Lyon, 1506, et 1531, in-8. On trouve dans les *Lyonnais dignes de mémoire*, ouvrage de l'abbé Pernetti, une *Notice* sur Symphorien Champier; mais elle est inexacte, et la liste de ses ouvrages est incomplète. — Claude Champier, fils du précédent, né à Lyon, en 1520, n'avait que 18 ans quand il composa un ouvrage *sur la singularité des Gaules*. Cet écrit est imprimé à la suite du *Catalogue des villes et cités assises ès trois Gaules*, de Gilles Corrozet, Paris, 1540, in-16 : ce volume contient en outre un petit *Traité des fleuves et fontaines admirables des Gaules*, trad. du latin de Symphorien Champier, par son fils, et un *traité des lieux saints des Gaules, où N. S., par l'intercession des Saints, a fait plusieurs miracles*; cet écrit est de Claude Champier. Il existe une 2e édit. de ce recueil, Lyon, 1556, in-16 : il a été traduit en italien, Venise, 1558, in-8.

CHAMPLAIN, page 370, *ajoutez qu'*il naquit à Bronaye en Saintonge, *et qu'*il fut l'inventeur du *lok* avec lequel on mesure le sillage des vaisseaux.

*CHAMPIGNY (Conrad-Alexandre Bochard, marquis de), lieutenant-général,

né le 20 octobre 1733, mort à Paris le 14 février 1822, fut capitaine au régiment des gardes françaises, puis au corps des hommes d'armes à pied levés à Coblentz en 1792. Il fit les campagnes de l'armée de Condé avec beaucoup de bravoure, et y fut blessé. En 1814 il reçut la décoration de Grand'croix de l'ordre de Saint-Louis et le grade de lieutenant général. Sujet dévoué, officier plein de loyauté et de courage, il voulut encore, lors de l'invasion de Buonaparte en 1815, quoique âgé de 82 ans, monter à cheval et aller offrir au roi ses services : dès lors il vécut dans la retraite.

CHAMPOLLION, page 370, *ajoutez qu'*il naquit en décembre 1790; page 372, il est mort à la fin de février 1832, *lisez* le 4 mars 1832. *Voyez* les *Dynasties Egyptiennes* par M. de Bovet, ancien archevêque de Bordeaux, 1829.

CHAPPE, page 383, il mourut le 25 janvier 1805, *lisez* le 31; *ajoutez* à son article les détails suivans : Il présenta le 22 mars 1702 à la convention nationale sa découverte qui fut reçue avec enthousiasme; 10 jours après il vota 6,000 fr. pour en faire la première épreuve. Le 26 juillet 1793 les lignes furent établies. Le 17 juillet la convention décréta d'en établir une dans l'enceinte du palais national, et on attribua au télégraphe une partie des victoires remportées alors par les troupes françaises.— Un des frères de Claude Chappe est mort le 26 janvier 1829.

CHAPT ou CHAT, page 384, sires de Chabanois, *ajoutez* en Limousin.

CHAP de RASTIGNAC, page 384, *lisez* Chapt.

CHAPT de RASTIGNAC, page 385, cet illustre prélat mourut en 1750, *ajoutez* le 3 août.

CHAPT de RASTIGNAC (L'abbé). *Voyez* RASTIGNAC.

*CHAPTAL (Jean-Antoine-Claude), comte de Chanteloup, membre de l'Institut, né le 5 juin 1756, à Nozaret (Lozère) est mort à sa terre de Chanteloup, le 29 juillet 1832 des suites d'une fluxion de poitrine. Ses parens cultivaient depuis très long-temps un grand domaine dont les produits leur donnaient de l'aisance. Quelques livres de médecine et d'histoire naturelle décidèrent sa vocation. Il commença ses études à Mende, et les termina à Rhodez. Après avoir ensuite appris la chimie à l'école de Montpellier, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et surtout de la chimie. Il paraît que son but était de se faire médecin : sa thèse de bachelier *sur les causes des différences parmi les hommes* (*conspectus physiologicus de fontibus differentiarum relat. ad scientias*, Montpellier, 1777 in-4) eut trois éditions. Chaptal vint à Paris, où il resta quatre ans, et où il s'occupa plus de littérature que de science dans la société de Roucher, Delille, Lemierre, Fontanes. Mais il fut rappelé à ses goûts primitifs par sa nomination de professeur de chimie à Montpellier que lui envoyèrent les états de Languedoc. C'est pour ses nombreux élèves qu'il publia alors trois volumes d'*Elémens de chimie*, qui furent traduits dans toutes les langues, et dont 4 éditions successives ont répandu en France 16,000 exemplaires; la 4e édit. est de 1803, 3 vol. in-8. Le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse furent demandés et obtenus pour ce savant par les états de Languedoc. Bientôt héritier d'un oncle qui était médecin à Montpellier, et qui lui laissa 300,000 fr. il employa cette fortune à former des établissemens d'industrie qui manquaient à la France. Le caractère distinctif de son talent était de ne voir dans la science que des moyens d'ajouter au bien-être de l'espèce humaine ; de là cette direction constante qu'il donna à la chimie vers le perfectionnement des arts utiles, et la création de vastes fabriques, où par des procédés nouveaux il pût obtenir des combinaisons dont la nature jusqu'alors avait gardé le secret. Aucun chimiste avant lui n'avait fait une application aussi utile de la science à l'industrie, et il y a peu d'arts qu'il n'ait perfectionnés ou créés : ainsi il est un des premiers auteurs de la fabrication de l'acide sulfurique ; il est le premier qui ait composé l'alun artificiel ; on lui doit l'art de la teinture du coton en rouge d'Andrinople ; il a appris aux in-

génieurs à remplacer les Pouzzolanes d'Italie par les terres ocreuses calcinées, etc. Au commencement de la révolution, Chaptal était venu dans la capitale; bientôt avec Monge et Berthollet il établit et dirigea des ateliers de travail : en peu de mois, grâce aux efforts de ces savans illustres, la France a fabriqué trente-cinq millions de poudre ou de salpêtre. La seule poudrerie de Grenoble fabriquait 35 millions de poudre par jour. On s'occupait en même temps de la confection de la fonte et du forage des armes et des projectiles. Lors de la formation de l'école polytechnique, en 1794, Chaptal fut appelé pour y professer les applications de la chimie, à côté de Berthollet, de Guyton, de Vauquelin et de Fourcroy. Chaptal retourna à Montpellier pour y organiser l'école de médecine et y professer la chimie. Il revint à Paris en 1798. Sous le directoire Chaptal fonda, près de la capitale, de grandes manufactures de produits chimiques à l'instar de celles qu'il avait créées à Montpellier. Quand Buonaparte devint consul, il confia à ce savant qu'il appréciait, une partie importante, l'instruction publique. Vers la même époque fut publié l'*Essai sur le perfectionnement des arts chimiques*, 1800, un vol. in-8. Peu de temps après, Buonaparte nomma Chaptal ministre de l'intérieur. C'est à lui qu'il faut rapporter le perfectionnement des arts mécaniques, qui ont rendu la France rivale de l'Angleterre; c'est sous son ministère que des routes nouvelles ont été ouvertes dans les Alpes, par le Simplon, le Mont-Cenis et le Mont-Genièvre. On entreprit la dérivation de l'Ourcq à Paris; on commença à reprendre les travaux du canal de Saint-Quentin, etc. C'est encore Chaptal qui proposa au premier consul cette commission d'Egypte qui devait produire un monument unique, comme le chef de l'expédition. En 1814, Chaptal rentra dans la vie privée, d'où il sortit un instant pendant les Cent-jours, époque où il fut directeur général du commerce et des manufactures, ministre d'état et pair de France. Retiré depuis à son château de Chanteloup, il y établit des ateliers pour la fabrication du sucre de betteraves, et éleva un troupeau de douze cents mérinos en laine superfine. Après 76 ans d'existence et 60 ans consacrés au service de la patrie, Chaptal est mort en méritant qu'on mît sur son tombeau *Transivit benefaciendo*. Chaptal avait été comblé d'honneurs : membre de l'Institut, couvert de décorations, il avait été enviré à plusieurs reprises par les étrangers qui voulurent nous l'enlever; mais Chaptal résista à toutes les offres, quelque brillantes qu'elles fussent. En 1819 il fut appelé à la chambre des pairs, où il fit encore preuve de talent. A côté des services qu'il rendit à son pays comme administrateur et homme d'état, nous devons placer ses ouvrages qui sont aussi des bienfaits. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, nous citerons : 1° *l'Art de faire et de gouverner le vin*, an 10, un vol. in-8; 3e édition, 1819, in-8; 2° *Traité théorique et pratique sur la culture de la vigne*, etc., 1801, 2 vol. in-8; 3° *l'Art de la teinture du coton en rouge*, 1807, in-8; 4° la *Chimie appliquée aux arts*, 1806, 4 vol. in-8; 5° *la Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823, 2 vol. in-8; 6° *de l'Industrie française*, 2 vol. in-8, avec tabl.; 7° *Mémoire sur le sucre de betteraves*, 3e édition, 1821, in-8; 8° *Mémoire de chimie*, 1781, in-8; 9° *Observations sur quelques avantages qu'on peut retirer des terres creuses avec les moyens de les convertir en brun rouge*, etc. 1787; 10° *Principes chimiques sur l'art du teinturier-dégraisseur*, 1808, in-8; 11° *Quelques Réflexions sur l'industrie en général*, etc., 1819, in-8; 12° *Tableau analytique du cours de chimie fait à Montpellier*, 1789, in-8; 13° *Tableau des principaux sels terreux et substances terreuses*, 1798, in-8; *Traité des salpêtres et goudrons*, 1796, in-8. Le comte Chaptal a fourni de nombreux mémoires à plusieurs recueils, surtout à *celui de l'académie des sciences*, où l'on remarque ceux qui ont pour objet la *cristallisation de l'huile de vitriol*, 1787; *l'Acide carbonique fourni par la fermentation des raisins*, 1788; *l'Acide muriatique oxygéné*, 1789; la *Formation de l'alun*,

1791 ; la *Fabrication du verdet*, *vert de gris*, etc., 1798 ; le *Savon de laine et ses usages*, 1798 ; les *Sucs de quelques végétaux*, 1798 ; les *Oxides de fer dans la teinture du coton*, 1801 ; la *Distillation des vins*, 1809 ; le *sucre de betteraves*, 1818, etc. *Voyez* aussi les *Annales de chimie*, le *nouveau Dictionnaire d'agriculture*, la *Revue encyclopédique*, etc.

CHARLEMAGNE, page 393, au bas de la première colonne ; Charlemagne publia en 1789 le fameux capitulaire, etc., *lisez* 786.

CHARLES-BORROMÉE (S.). *Voyez* BORROMÉE.

CHARLES IV, page 417; à l'âge de 17 ans il épousa Marie-Louise de Parme, *lisez* Louise-Marie-Thérèse de Parme; 4 septembre 1745, *lisez* 1765.

CHARLES-EDOUARD, surnommé le Prétendant. *Voyez* STUART.

CHARLES EMMANUEL IV, page 437; il mourut le 6 octobre 1799, *lisez* 1809.

CHARLES, page 439; il s'éleva de Paris le 25 août, *ajoutez* jusqu'à dix-huit cents toises. Il perfectionna vers l'année 1810 les microscopes que Dumotiez exécutait pour lui.

CHARLIER (Jean), page 441; *ajoutez* à la fin de l'article, *Voyez* l'*Histoire de Gerson*, par l'abbé Lécuy, ancien abbé général de Prémontré, 1832.

CHARLOTTE, page 442; *ajoutez* AUGUSTA, fille du prince de Galles et de Charlotte-Amélie, etc.; *lisez* Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick, etc.; elle naquit le 7 juin 1796, *lisez* janvier, *ajoutez qu'*elle est morte le 6 novembre 1817.

CHAROST, page 444; Armand-Joseph de Béthune, *ajoutez* duc de; *effacez* descendant de Sully; le courage n'était pas la seule qualité du petit-fils, etc., *lisez* du parent.

CHAROST, page 445; Louis-François, duc de Béthune, *lisez* comte; parent du précédent, *lisez* fils.

* CHARPENTIER (Le comte-Henri-François-Marie), lieutenant-général, né à Soissons le 23 juin 1769 d'une famille distinguée dans la magistrature, fut créé capitaine au commencement de la révolution (1791), dans le 1er bataillon des volontaires du département de l'Aisne. Ce fut en cette qualité qu'il fit à l'armée du Nord les campagnes de 1792 et 1793. A l'époque du blocus de Maubeuge, il fut nommé adjudant-général-chef de bataillon. Après s'être signalé dans les premières opérations qui eurent lieu sur la Sambre, il parvint sur le champ de bataille au rang de colonel. En 1795 il fut chargé d'apporter au gouvernement les drapeaux enlevés à la garnison autrichienne de Luxembourg, et le rapport officiel le signalait comme un des officiers supérieurs du mérite le plus distingué. Charpentier fit les campagnes de l'armée de Sambre-et-Meuse, et celle d'Italie. En 1799 il obtint le grade de général de brigade, sous les murs de Vérone. Chargé du commandement d'une division à la Trébia et à Novi, il contribua au succès de ces deux batailles. Dans une reconnaissance qu'il fit à Mondovi, il reçut une blessure grave qui le força de rentrer en France, où il eut le commandement de la 15e division militaire. Rappelé bientôt en Italie (1800), il fut toujours à l'avant-garde; son courage et ses talens lui méritèrent le grade de général de division, avec le titre de chef de l'état-major-général de l'armée, fonctions qu'il a remplies pendant onze ans, sous les généraux Moncey, Murat, Jourdan, Masséna et sous le prince Eugène. Nous ne saurions redire dans cette courte *Notice* tous ses faits d'armes : il fit mettre bas les armes à plusieurs corps ennemis, et eut une grande part aux exploits de nos armées. Nommé gouverneur général de la province de Witepsck, puis de celle de Smolensk, il commanda ensuite la 26e division avec laquelle il s'empara de Gross et de Klein-Gærshen, pendant la mémorable journée de Lutzen. Après s'être signalé aux attaques successives des positions de Fischbach, Capellenberg et Bischowerda, il défendit le passage du Bober contre les Russes et les Prussiens, et donna de nouvelles preuves de valeur à la bataille de Waschau, en enlevant au pas de charge la redoute ennemie dite *Suédoise de Gustave*, qui était héris-

sée de canons : il se distingua aussi à la bataille de Hanau. Mis à la tête du onzième corps d'armée, sur la rive gauche du Rhin, il le réorganisa, et fut appelé ensuite dans la garde impériale, dont il commanda une division. En 1814 il chassa de Fontainebleau les cosaques et les Autrichiens, et se battit avec gloire au village de Clacy, qu'il n'évacua que par ordre. Le général Charpentier avait reçu plusieurs décorations, et était comte de l'Empire. Le roi Louis XVIII lui donna la croix de St.-Louis, et le chargea d'inspecter l'infanterie de la 7e division militaire. Cet officier général a été mis à la retraite. Il est mort à Origny le 14 octobre 1831.

*CHARPY (Nicolas), écrivain français du 17e siècle, né dans la Bresse, fut secrétaire du grand-écuyer Cinq-Mars, favori de Louis XIII. Accusé d'avoir contrefait un sceau, il trouva les moyens de se soustraire aux poursuites de la justice, qui le condamna à être pendu en effigie. Réfugié en Savoie, il profita des troubles de la Fronde pour revenir à Paris, et ayant embrassé ensuite l'état ecclésiastique, il mourut en 1670. On a de lui : *le Héraut de la fin des temps*, ou *Hist. de l'Eglise triomphante*, Paris, in-4, *sans date* ; *l'Ancienne nouveauté de l'Ecriture-Sainte, etc.*, Paris, 1657, in-8 ; *le Juste Prince*, ou *le Miroir des Princes en la vie de Louis XIII*, ibid., 1638, in-4 ; *Eloge du cardinal Mazarin* (en vers latins), ibid., 1658, in-4 ; *Catéchisme ecclésiastique, etc.*, ibid., 1668, in-8. — Louis de Sainte-Croix CHARPY, de la famille du précédent, est auteur d'une *Paraphrase du psaume* 71, sur la naissance du dauphin, fils de Louis XIV ; des *Saintes ténèbres*, en vers français, Paris, 1670, in-12 ; d'une *Epître à l'Hiver* ; d'un *Abrégé de la Vie de ceux qui ont porté le nom de Grand*, en vers latin et français, Paris, 1689, in-4. — L'abbé de Marolles cite un autre CHARPY (Jean), abbé de Sainte-Croix, auquel il attribue une *Paraphrase* (envers) *des Lamentations de Jérémie*, et quelques *poésies* à la louange de Louis XIII.

*CHARPY (Gaëtan), supérieur de la maison des religieux Théatins, à Paris, mort dans cette ville en 1685, a publié une traduction française de l'*Histoire de l'Ethiopie orientale*, de Jean de Santo, dominicain portugais, Paris, 1684, in-12, et une *Vie de saint Gaëtan de Thienne, fondateur des Clercs réguliers*, ibid., 1657, in-4. Il a laissé quelques manuscrits parmi lesquels on remarque une traduction de la *Relation* (en latin) *de la mission faite en France par les Théatins*, en 1644.

CHARRIER DE LA ROCHE, page 449, il mourut le 11 mars 1827, *lisez* le 17 avril.

*CHASTELLAIN (Jean Claude), né en 1757, député à la convention nationale pour le département de l'Yonne, opina dans le procès de Louis XVI pour la détention et le bannissement à la paix, et, dans le dernier appel, il se prononça pour le sursis. Mis en arrestation comme l'un des signataires de la protestation du 31 mai, il recouvra sa liberté à la mort de Robespierre, devint membre du conseil des Cinq-cents, puis, après le 18 brumaire, fut nommé juge au tribunal de Sens, place qu'il ne conserva que peu de temps. Il mourut à Subligny, près de Sens, en octobre 1724. On a de lui *Pacte social combiné sur l'intérêt physique, politique et moral de la nation française et autres nations*, Paris, an 3 (1795), in-4, avec tableaux.

CHAUDON, page 465 ; nouveau dictionnaire historique, *ajoutez* 1re édit., 1765, 4 vol. in-8, et 7e édit. Caen, 1789, 9 vol. in-8.

*CHAUMONT (Denys, abbé), né à Eragny près Gisors, le 16 novembre 1752, entra en 1775 au séminaire des missions étrangères, dans l'état ecclésiastique, alla en Chine, fut employé pendant 6 ans dans la province de Fokien, d'où il fut rappelé en 1784 pour être directeur du séminaire à Paris ; il quitta les missions par obéissance et avec le plus vif regret. La révolution le contraignit à fuir en Angleterre en 1792, avec MM. Alary et Blandin. Ne perdant jamais de vue les missions, il envoya en Chine 10 ecclésiastiques français ; mais 6 seulement y parvinrent, le bateau qui portait les autres ayant été pris et envoyé en France. Il continua pen-

dant toute la révolution à présider la correspondance avec les missionnaires de l'Est. A son retour en France en 1814, il fut élu par ses confrères supérieur du séminaire, et mourut à Paris le 25 août 1819.

CHAUVELIN, page 473; *ajoutez qu'*il naquit en 1770 : il est mort dans le mois d'avril 1832, *lisez* à Paris, le 9 avril 1832.

CHÉNIER (Marie-Joseph de), page 481; le 11 janvier 1811 il succomba à une maladie, etc., *lisez* le 10 janvier 1811 il succomba à Paris à une, etc.

*CHÉNEDOLLÉ (Louis-Charles de), homme de lettres, né en 1770 à Vire dans le Calvados, fut élève du collége de Juilly. Après avoir émigré au commencement de la révolution, il rentra en France après le 18 brumaire. Dès lors sa carrière fut entièrement littéraire; il se livra à la poésie et à l'instruction, fut professeur de belles-lettres au lycée de Caen, et remporta plusieurs prix à l'académie des jeux floraux de Toulouse. Il devint inspecteur général de l'université : il était en retraite depuis peu de temps, lorsqu'il est mort à sa terre de Burcy, près de Vire, le 2 septembre 1833. Nous citerons de Chênedollé : 1° l'*Invention*, poème dédié à Klopstock, Hambourg, 1795, in-8; 2° *le génie de l'homme*, poème, Paris, 1807, in-8; 4e édit. ibid., 1825, in-18; 3° une *édition* faite avec M. Fayolle, des *Œuvres complètes de Rivarol*, 1808, 5 vol. in-8; et l'*Esprit de Rivarol*, (avec M. Fayolle), ibid., 1808, in-8; 4° *Etudes poétiques*, ibid., 1820, in-8; 2e édit. 1822, in-18. Chênedollé a inséré quelques *poésies* dans le *Spectateur du Nord*, dans l'*Almanach des Muses*, et dans le t. 11 des *Mémoires des antiquaires* de Normandie, où l'on remarque un *Eloge de la Neustrie*; enfin il a revu les *chefs-d'œuvre de Shakespeare*, traduits par Bruyère de Sorsum, 1826.

*CHERIN (Louis-Nicolas-Henri), généalogiste, était fils d'un homme qui s'était livré à la même science. En 1788 il fit imprimer un *discours* tendant à faire connaître l'origine de la noblesse, ses différentes espèces, ses droits, ses prérogatives, la manière d'en établir les preuves, et les causes de sa décadence, sous ce titre : *La noblesse considérée sous ses différens rapports dans les assemblées générales et particulières de la nation*, Paris, 1788, in-8. Il fit paraître à la même époque *Abrégé chronologique d'édits, déclarations, réglemens, arrêts, lettres-patentes des rois de France, de la 3e race, concernant le fait de noblesse*, Paris, 1788, in-12. A l'époque de la révolution, et depuis 1787, Cherin était généalogiste des ordres du roi, et conseiller à la cour des aides, chargé spécialement des actes qui avaient rapport à la féodalité. Le moment était peu favorable à la science héraldique; il quitta donc le blason pour d'autres armes, et embrassa la carrière militaire. Accusé en 1792 d'avoir soustrait des titres de noblesse, il repoussa cette inculpation, et partit pour l'armée du Nord. En 1793 il était adjudant-général; après avoir annoncé à la Convention les succès des garnisons de Maubeuge et de Valenciennes, il donna des détails sur la défense de cette dernière place, qui fut obligée néanmoins de se rendre dans le mois de juillet 1793. Cherin passa ensuite à l'armée de Hoche dans la Vendée, fut envoyé dans le Berri pour comprimer une insurrection royaliste, et contribua à la défaite des chouans à Sancerre. Désigné pour accompagner le général Humbert dans l'expédition d'Irlande, il adressa une harangue à l'armée expéditionnaire. En 1797 il fut nommé général de brigade, et obtint le commandement de la garde du directoire. Peu après il fut général de division et chef de l'état-major de l'armée du Rhin. En 1799 il succéda au général Ernouf dans l'armée du Danube, où il servit sous les généraux Jourdan et Masséna; le 14 juin de la même année, il mourut à la suite des blessures qu'il avait reçues. Masséna et Chenier firent son *Eloge*.

CHEZY, page 489, *ajoutez qu'*il fit en 1793 l'invention d'un niveau qui porte son nom.

*CHÉZY (Antoine-Léonard de), savant orientaliste, que l'on croirait à son érudition né sur les bords de l'Indus, naquit à Paris dans le mois de janvier 1773.

Son père, directeur de l'école des ponts-et-chaussées, lui fit donner une éducation brillante; élève de l'école polytechnique, le jeune de Chézy sentait plus de goût pour les langues orientales que pour les sciences; il suivit bientôt au collége de France les cours de MM. Audran, Cousin, Sylvestre de Sacy, etc. Il y fit de grands progrès : ce que M. Abel Rémusat avait entrepris seul pour le chinois, M. de Chézy, avec moins de secours encore, l'entreprit et l'acheva pour la langue sanskrite, avant lui presque entièrement inconnue de l'érudition française. Par cet instinct opiniâtre, et cette vive sagacité qui fait les grandes vocations savantes, il pénétra sans maîtres et sans livres élémentaires dans cette langue mystérieuse de l'Inde, que l'on apprend avec peine, à Calcutta même, des brahmes du pays conquis. Il donna par ses travaux à la France un titre de gloire intellectuelle, qui ne se liant à aucune spéculation politique, semble plus rare et plus désintéressé. Le roi Louis XVIII créa pour lui en 1814 au collége de France la chaire de Sanskrit. Il obtint aussi dix ans après à l'école spéciale des langues orientales, celle de persan vacante par la mort de Langlès. Sa mauvaise santé et peut-être quelque paresse l'empêchèrent de se livrer à de nombreuses publications; mais ce qu'il a fait paraître jouit d'une haute réputation : nous citerons *Extrait du livre des merveilles de la nature par Mohammed*, Paris, 1805, in-8; *Medjouin et Leïla*, trad. du persan; *Yadjnadatta-Badha*, ou *la mort d'Yadjanadatta*, épisode extrait du Ramayan, poème épique sanskrit, 1814, in-8; *Discours prononcé au collége royal de France*, à l'ouverture des cours de langue et de littérature sanskrite, Paris, 1815, in-8; *Sacontala*, drame indien en 7 actes, avec le texte en caractères sanskrits, traduction dont il a paru seulement quelques livraisons. M. de Chézy s'occupait d'une *grammaire sanskrite*. Ce savant orientaliste travaillait au *Journal des savans*, au *Journal asiatique*, et aux *Annales de la littérature* et *des arts*. Il est mort le 31 août 1832 du choléra. Il était membre de l'académie des Inscriptions.

*CHRISTIAN (Gérard-Joseph), directeur du conservatoire des arts et métiers de Paris, né à Verviers (Pays-Bas) en 1776, mort à Paris le 18 juin 1833, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages importans, dont le plus remarquable est la *Description des machines et des procédés spécifiés dans les brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation*, dont la durée est expirée. Le 1er vol. a été publié par M. Molard. 2° *Des impositions et de leur influence sur l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, et sur la prospérité publique*, Paris, 1814, in-8; 3° *Vues sur le système général des opérations industrielles*, ou *Plan de technomonie*, ibid., 1819, in-8; 4° *Instruction pour les gens de la campagne, sur la manière de préparer le lin et le chanvre sans rouissage*, 1820, in-4; 5° *Traité de mécanique industrielle*, ou *Exposé de la science de la mécanique déduite de l'expérience, et de l'observation principalement à l'usage des manufacturiers et des artistes*, ibid., 1822, 3 vol. in-4, avec un atlas de 60 planches doubles. Christian a été aussi rédacteur d'un journal mensuel intitulé l'*Industriel*.

CIANTAR, page 527; il était né dans cette île le 14 septembre 1696, *lisez* le 4 ou le 14 septembre.

CID (le), page 534; *ajoutez* qu'il naquit à Burgos vers 1040. Il mourut en 1098, *lisez* à Valence en 1099. Il fut élevé à la cour de Ferdinand II, *lisez* Ferdinand Ier. Le comte Gomez eut une querelle avec lui, *lisez* Gorma et *ajoutez* : Ferrera a prouvée la fausseté de sa querelle avec le comte Gorma et de son amour pour Chimène. Il épousa Chimène Diaz dont il eut un fils et deux filles qui sont devenues aïeules des Bourbons par des alliances.

CITRY DE LA GUETTE, page 541, *ajoutez qu'*il mourut au commencement du 18e siècle.

QUATRIÈME VOLUME.

CLAIRON (Claire-Joseph Legris de la Tude, plus connue sous le nom de Mlle), page 3, née en 1723, *ajoutez* d'autres disent en 1722.

CLAPPERTON (Hugues), page 3, né en 1786, *ajoutez* ou en 1788; page 4, il arriva à Saccatao, *lisez* Sackaton.

CLARKE (Ed.-Dan.), page 9. Nous avons omis de dire que dans ses voyages en Palestine, il y a des choses dangereuses, qui sentent le protestantisme et même l'impiété, surtout dans ce qui est relatif aux lieux saints. Son plan de Jérusalem qui semblerait, à l'œil, fait avec soin, est plein d'erreurs topographiques. Clarke est aussi auteur d'expériences sur le chalumeau.

*CLÉMENTI, (Placinte-Muzio), célèbre pianiste et compositeur, naquit à Rome en 1751 ou 1752. Son père le mit très jeune sous la direction de Buroni, son parent, et maître-de-chapelle à Rome. A six ans Clémenti commençait à solfier; à sept, l'organiste Cordicilli lui enseigna le clavecin et les principes de l'accompagnement; à neuf, il obtint dans un concours une place d'organiste: alors il passa sous la direction de Santarelli, et, deux ans après, il entra dans l'école de Carpini, le meilleur contrapuntiste romain. A quatorze ans, un Anglais, M. Beckford, qui voyageait en Italie, fut si émerveillé de son talent sur le clavecin, qu'il pressa le père de le lui confier pour l'emmener en Angleterre. Les propositions de l'Anglais furent acceptées: Clémenti conduit dans l'habitation de ce gentilhomme, situé dans le Dorsetshire, fit une étude approfondie des ouvrages de Handel, de Bach, de Scarlatti. A dix-huit ans il composa son *OEuvre* qui devint le type des sonates de piano, mais ne fut publié que trois ans après avoir été écrit. Clémenti vint alors habiter Londres; il y reçut un engagement pour tenir le piano à l'Opéra: son stile s'agrandit, son exécution acquit plus de fini; puis, d'après les conseils de Pouhiarotti, il se rendit à Paris, vers 1780; il y fut entendu avec enthousiasme, et reçut les félicitations de la reine. Il composa à Paris ses *OEuvres* 5 et 6, et publia une nouvelle édition de son *œuvre* auquel il ajouta une figure. En 1781, il partit pour Vienne, où il se lia avec Haydn, Mozart, etc. L'empereur Joseph II prit souvent plaisir à écouter Mozart et Clémenti, qui se succédaient au piano. En 1783, J.-B. Cramer, alors âgé de 15 ans, devint élève de Clémenti, après avoir reçu des leçons de Schroëter et de F. Abel. En 1784, Clémenti revint en France, et retourna à Londres en 1785. Depuis lors jusqu'en 1802, il resta en Angleterre et se livra à l'enseignement. Vers 1800, la banqueronte de la maison Longman et Broderip lui avait fait perdre une somme considérable. On l'engagea à se livrer au négoce; il forma une association pour la fabrication des pianos et le commerce de la musique. Sa maison est devenue bientôt une des premières dans ce genre. Parmi les élèves de Clémenti, on distingue surtout J. Field: ce fut avec lui, qu'en 1802, Clémenti vint à Paris pour la troisième fois: Field y joua les fugues de Bach d'une manière supérieure. Tous deux partirent pour Vienne en 1803: Clémenti, voulait confier Field aux soins d'Albrechtsberger pendant qu'il irait en Russie; mais Field le pria de lui permettre de l'accompagner, et ils partirent ensemble pour Pétersbourg. Ce fut là que Kalbrenner se lia avec Clémenti, et en reçut des conseils. Pendant l'été suivant, Clémenti et son élève Kleuguel firent une tourhée en Suisse; il retourna ensuite à Berlin, où il épousa sa première femme. Avec elle il alla à Rome et à Naples. De retour à Berlin, il eut le malheur de la perdre. Dans son chagrin il revint à Pétersbourg, et bientôt après à Vienne. Il ne put rentrer en Angleterre qu'en 1810, après une absence de 8 ans. En

1811 il se remaria. La société philharmonique ayant été instituée, Clementi y fit entendre des symphonies qu'il dirigea lui même ; il en a donné de nouvelles en 1824. Il vivait dans une terre à cent milles de Londres, dans la vallée d'Evesham au comté de Worchester, et c'est là qu'il est mort, le 10 mars 1832. Il a été enterré à Westminster. Ses compositions se distinguent en général par une gracieuse simplicité.

CLÉRY, page 47, né à Jardy-les-Vaucusson, *lisez* les Vaucresson.

*CLET (N.), missionnaire français en Chine, né vers 1747, a été étranglé pour la foi le 18 février 1820 à Ou-Tchang-Fou.

*COCHRANE (Sir Alexandre), qu'il ne faut pas confondre avec lord Thomas Cochrane, connu sous le nom de lord Cochrane, était comme ce dernier amiral anglais. Fils aîné du comte du Dundonald, il était né le 24 décembre 1775. Son éducation fut confiée à son oncle et parrain, sir Alexandre Cochrane. Il entra de bonne heure dans la marine, et n'avait que 25 ans lorsqu'il fut fait capitaine de frégate. Il avait servi d'abord aux Indes orientales, puis sur les côtes de Biscaye. Etant en station devant Barcelone en 1801, il prit le sloop de guerre espagnol l'*el ganeo* qui portait un nombre de canons plus que double que le *the speady* qu'il commandait. La même année il prit 33 bâtimens, portant ensemble 128 canons, et fit 520 prisonniers. Il effectua ensuite un débarquement sur la côte d'Espagne, et s'empara de la tour d'Alcmenara qu'il fit sauter. En mai 1806 il débarqua aussi sur la côte de France, détruisit les signaux établis pour faire connaître l'approche des croiseurs, encloua les canons de quelques batteries, fit sauter des magasins et jeter les boulets à la mer. Quelques jours après, la *Pallas* qu'il commandait captura une frégate française soutenue par deux sloops. Après la mort de Pitt, le parlement ayant été dissous, Cochrane fut élu député par le bourg de Honiton dans le Devonshire; il fut ensuite réélu par la cité de Westminster : mais il se fit peu remarquer au parlement. En 1808 il prit le commandement de l'*Impérieuse*, frégate de 40 canons, enleva le château de Mongal entre Barcelone et Gérome, prit toutes les munitions qu'il y trouva et qui appartenaient aux Espagnols, et fit ensuite sauter cette forteresse. En 1809 il fut un des exécuteurs de la *machine infernale* (12 avril) de l'île d'Aix, qui devait incendier la flotte française, et qui était composée de 400 bombes chargées de fusées à la congrève, 3000 grenades et plus de 1500 barils de poudre. Cette machine n'obtint pas l'effet qu'en attendait Cochrane; mais 3 vaisseaux français furent ensuite incendiés (*la ville de Varsovie*, *le Tonnerre et l'Aquilon*). Le succès lui valut la décoration de chevalier de l'ordre du Bain. Cochrane a continué de servir son pays : il était plus destructeur que brave. Ce marin anglais est mort à Paris dans le mois de janvier 1832.

*COCHU, famille de facteurs d'orgues renommée à Troyes. Celles de la cathédrale de Reims ont été réparées à Troyes en 1811 par Cochu; il y a mis des *soufflets à lanterne* de son invention qu'un enfant seul peut mouvoir.

*COEHORN (Joseph), ou Joseph DE COHORN, parent de Memnon, né en avril 1634 à Carpentras, devint capitaine de vaisseau et se distingua à l'attaque de Gigery en Barbarie en 1664 par le duc de Beaufort, surtout en secourant Messine assiégé par les Espagnols par terre et par mer. Il y fut blessé, mais continua à commander, et fut reçu à Messine comme un libérateur; il rapporta à Louis XIV le dernier biscuit qui s'y trouvait. Il en fut comblé de faveurs. Il mourut à Carpentras le 6 juin 1718.

COKE, page 76, *effacez* ou Cooke; (Edouard) *lisez* (sir Edouard); mourut à Stokepoges, *lisez* Stokepogey; en 1634, *lisez* le 3 septembre 1654.

COLBERT, page 70, il mourut en 1738, *ajoutez* le 8 avril.

*COLCHEN (Victor, comte), pair de France, né à Metz le 5 novembre 1751 ou 1752, mort à Paris le 21 août 1830, fut successivement premier secrétaire et

délégué-général de l'intendance de Pau et d'Auch, chef de division dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, commissaire des relations extérieures, membre de la première commission chargée de négocier la paix avec l'Angleterre, préfet du département de la Moselle, membre de la légion d'honneur, comte de l'empire, secrétaire du sénat, et enfin commissaire extraordinaire dans la 4e division militaire (Nancy) en 1813. Il adhéra à la déchéance de l'empereur, et fut nommé membre de la chambre des pairs de Louis XVIII; mais, ayant fait partie de celle de Buonaparte pendant les Cent-jours, il ne fut pas compris dans la réorganisation de ce corps politique : en 1819 il y fut réintégré. C'était un habile administrateur; mais il ne se fit pas remarquer comme orateur.

*COLCHEN (Claude-Nicolas-François), était président de la cour royale de Metz. Il fut d'abord juge, puis président de la cour d'appel de cette ville; il fit ensuite en 1808 partie du corps législatif, et était membre de comité de législation. Ce magistrat est mort à Paris le 30 juin 1833.

*COLLOMBAL (Jacques), imprimeur de la duchesse de Bourgogne, a imprimé en 1708 une méthode hébraïque et chaldaïque, ce qu'on n'avait pu réussir à faire encore, puis des ouvrages arabes, turcs et persans.

*COLNET (Charles-Joseph), libraire et homme de lettres, né près de Vervins en 1769, termina ses études à l'université de Paris. Nous avons peu de détails sur cet écrivain spirituel dont on aimait à lire les articles qu'il insérait tous les huit jours dans la *Gazette de France*. Nous savons qu'il débuta à Paris par quelques *Satires*, et que pendant toute sa carrière littéraire il travailla pour les journaux : le *Journal des Arts*, le *Journal de Paris*, le *Journal général* et surtout la *Gazette de France* dont il fut rédacteur pendant 30 ans, s'enrichirent de ses ingénieux articles. Indépendamment de ces productions qui annonçaient beaucoup de connaissances et de jugement, il a composé plusieurs ouvrages auxquels il n'a jamais mis son nom; cependant on peut certainement lui attribuer les suivans : 1° *Etrennes à l'institut* ou *Revue littéraire*, Paris, ans 7 et 8 (1799 et 1800) 2 vol. in-12; 2° *La fin du 18e siècle*, satire, ibid., 1800, in-12; 3° *La guerre des petits-dieux*, ou *le Siége du lycée Thélusson par le portique républicain*, poème héroïco-burlesque, suivi de *mon apologie*, satire, ibid., an 8 (1800) in-12; réimprimé dans *les satiriques du 18e siècle*, dont Colnet fut l'éditeur, 1800, 7 vol. in-8; 4° *Mémoires secrets de la république des Lettres*, ou *Journal de l'opposition littéraire* (Nos 1-10), ibid., an 8 (1800), in-12; la police fit saisir le 10e cahier et défendit la continuation de ce journal; 5° *Correspondance turcque pour servir de supplément à la correspondance russe de J.-F. La harpe contenant l'histoire lamentable des chutes et rechutes tragiques de ce grand homme*; 2e édition augmentée, Paris, an 10 (1802) in-8; 6° *l'Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres*, poème en 4 chants, ibid., 1810, in 8, a eu 3 éditions; 7° *l'Ermite du faubourg Saint-Germain*, etc., ibid. 1825, 2 vol. in-12. Pendant le cours de sa carrière politique et littéraire, il fit presque toujours de l'opposition : au 20 mars 1815 il fut arrêté pour un article du *Journal général*; mais il ne tarda pas à recouvrer la liberté. Il est mort à Belleville le 31 mai 1832, dans sa 63e année. Les auteurs de la 3e édition du *Dictionnaire des Girouettes* prétendent que Colnet fut grand-vicaire de Soissons : nous n'avons pu vérifier cette assertion.

*COMNENE (le prince George), fils de Constantin, né en 1755, mort à Chailot le 7 avril 1833. Il était âgé de 77 ans et le dernier des trois frères de cette ancienne famille dont Louis XVI fit constater l'origine en 1782, et qu'il reconnut par lettres-patentes données en conseil. Le prince Comnène a transmis par adoption son titre et son nom à M. le comte de Geouffre-Comnène, capitaine au 14e régiment de chasseurs à cheval, et l'un des ses petits-neveux.

CONDÉ (Le prince de), page 130; la princesse de Monaco qu'il eut encore la

douleur de perdre en 1813, *ajoutez* le 28 mars à Wimbledon.

CONDILLAC, page 130; de l'académie française, *ajoutez* et de celle de Berlin. Condillac était abbé de Mureaux, neveu du cardinal Tencin et frère de l'abbé de Mably.

CONDORCET, page 133, *ajoutez* à la fin de l'article : la veuve de Condorcet n'est morte qu'en 1822.

CONFUCIUS, page 135, *mettez* à la fin de son article : Confucius est d'une époque inconnue historiquement. Il était oublié depuis plusieurs siècles lorsque le chef de la dynastie des Han qui fixa sa cour à Lo-Yang non loin de Nankin en fit revivre la mémoire. Le Tchun-Tsiou (Printemps-Automne) est le seul ouvrage qui soit certainement de lui.

*CONGREVE (sir William), colonel anglais, né vers 1760, dans le comté de Middlesex, mort dernièrement en Angleterre, a servi dans l'artillerie, arme dans laquelle il a obtenu le grade dont il était pourvu. Le colonel Congrève est connu moins par ses faits d'armes que par la *machine infernale* qui porte son nom. Les *fusées à la congrève* ou les *congrèves* ont rendu leur auteur célèbre. Ce fut en 1808 que sir William proposa à son gouvernement l'adoption de ce projectile plus meurtrier que l'obus et la bombe. Les essais qui en furent faits à l'arsenal de Woolwich près de Londres en présence d'un prince anglais, furent épouvantables par leur résultat, et ces fusées devinrent dès lors l'auxiliaire principal de la tactique anglaise. Nous ne saurions dire tout le mal qu'elles ont opéré : la flotte française dans la baie des Basques, les ports des Asturies, Copenhague, les carrés français à Leipsick, nos bataillons à Waterloo, éprouvèrent les terribles effets de ces fusées. On assure que sir William avait trouvé le moyen de les perfectionner, au point que le fusil serait devenu presque inutile. Les anciens nous ont caché le secret du feu grégeois, et Louis XVI ayant appris qu'un de ses sujets avait trouvé un feu à peu près aussi pernicieux que celui des anciens, ne permit pas qu'il fût divulgué, et cette découverte a péri avec son auteur. Les Anglais ont fait connaître à leur, et, grâce à leurs soins, l'art de détruire s'est agrandi de leurs inventions. Quand donc les hommes emploieront-ils autrement leurs facultés, données par la Providence pour avancer vers un perfectionnement progressif? cesseront-ils bientôt de ne songer qu'à s'entre-détruire? oublieront-ils toujours l'Evangile qui n'a jamais consacré comme un droit le principe de la forcebrutale! Au reste disons un mot de ces fusées : elles ont la forme de boîtes allongées, et portent une mèche inextinguible : elles parcourent, lorsqu'elles sont lancées, une ligne horizontale comme les obus; en éclatant elles lancent d'autres petites fusées très-meurtrières qui éclatent à leur tour. *Voyez* le *Bulletin de la société d'encouragement pour l'Industrie nationale*, années 1809 et 1810.

CONSALVI, page 142 : il mourut le 24 janvier 1824, *ajoutez* à Rome.

CONSTABLE, page 142; *mettez devant ses prénoms* sir; baronnet anglais, *lisez* baronnet, né à Londres en 1762, *ajoutez* en décembre; mourut à Gand en 1823, *ajoutez* le 15 février, *ajoutez qu'il* avait épousé Mlle Chichester, et *qu'il* hérita en 1821 des terres et du nom de Constable. Il fut très attaché à la cause de Louis XVIII, ainsi qu'à la noblesse de France émigrée.

CONSTANT, page 146; né en 1767, *ajoutez* ou 1765; page 148, le baron d'Estkein, *lisez* d'Eckstein.

CONSTANTIN, page 161, trois mois après, au commencement de juillet, *lisez* le 27 juin; Diebitz, *lisez* Diebitsch.

COOPER (Antoine Ashley). *Voyez* Shaftesbury au 12e vol.

COOTE, page 170, *devant son prénom* Eyre, *mettez* Sir.

COPERNIC, page 170, Mercure, Vénus, etc., tournent sur leur axe autour de la terre, *effacez* sur leur axe ou *ajoutez* et.

*CORANCÈS ou Corancez (Louis-Alexandre-Olivier de), ancien consul, né à Paris en 1770, mort à Asnières (Seine) le 3 juillet 1832, eut de bonne heure du goût pour les sciences ab-

straites, et en particulier pour les mathématiques. Après s'être distingué sous Lagrange, il fit partie comme savant de l'expédition d'Egypte. De retour en France, il fut nommé en 1802 consul-général à Alep. Pour donner une idée de la sagesse de son administration, nous dirons qu'il fut choisi en 1804 par le Pacha et les janissaires, comme arbitre d'un différend qui s'était élevé entre eux, et que sa décision satisfit les deux parties. Dans une circonstance difficile, il obtint, malgré les cris furieux du peuple, la destitution du cadj d'Alep, c'est-à-dire du 2e magistrat, qui avait fait saisir dans le palais même du consul un Français qui s'y était réfugié. En 1813 Corancès fut nommé consul-général à Bagdad, et en 1814 à Smyrne. Alors il demanda sa retraite qui lui fut accordée. Il était correspondant de l'académie des Inscriptions de Paris depuis 1812. On lui doit : 1° *Mémoire sur la distinction des racines dans les équations algébriques*, lu à l'institut d'Egypte ; 2° *Mémoire sur la résolution générale des équations* (journal de l'école Polytechnique, t. 10. 1815.); 3° différens autres *Mémoires* sur divers sujets lus à l'Institut, et quelques articles dans la *Revue encycl.* (1820); 4° *l'Histoire des Wahabis, depuis leur origine, jusqu'à la fin* de 1809, 1810, in-8 ; 5° *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie mineure*, 1816, in-8 ; 6° *Recherches sur la nature et la distinction des idées* (extr. des annal. encycl.), 1818, in-8 ; tiré seulement à 50 exemplaires.

*CORAY ou Coraïs (Adamandios ou Adamance), helléniste célèbre, né à Smyrne le 27 avril 1748, était originaire de l'île de Chio où son père était négociant. Il exerça lui-même cette profession à Amsterdam ; mais il renonça bientôt au commerce pour étudier la médecine. C'est dans ce but qu'il se rendit vers 1787 à Montpellier où il resta 8 ans. Coray était loin d'être riche : les secours d'un ministre protestant auquel il avait appris le grec le tirèrent d'abord de la misère ; mais la protection de Chaptal, devenu ministre de l'intérieur, lui valut une fortune. Il fut chargé, avec M. de la Porte du Theil, de traduire en français l'ouvrage de Strabon. Une pension de 3,000 francs que lui continua le gouvernement du roi lui fut donnée par Buonaparte. Cette traduction a paru. Coray avait publié en 1800 la *Traduction* française du *Traité de l'air, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, 2 vol. in-8. Cette traduction a eu une 2e édit. en 1816, et l'auteur y a ajouté divers opuscules. Coray a donné en outre la *Traduction des caractères de Théophraste*. On doit encore à ce savant helléniste la publication de plusieurs auteurs grecs, Plutarque, Longus, Héliodore, Galien, Xénocrate, Homère, Hiéroclès, Marc-Aurèle, Strabon, Onosandre, de la *Bibliothèque hellénique*. On a encore de lui des *Remarques critiques sur Hippocrate* dans les deux premiers cahiers du *museum oxoniense* de M. Burgess, une savante *Lettre sur le testament secret des Athéniens*, dans le 2e vol. des mélanges de Chardon de la Rochette ; des *Notes* dans le *Thucydide* de Lévêque, dans l'*Hérodote* de Larcher, dans l'*Athénée* de Schweighaeuser, dans le *Plutarque d'Amiot* par Clavier. Il a en outre fourni des matériaux pour la *Collection des romans grecs*. Il a traduit de l'anglais le *Vade-mecum du médecin*, l'*Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie*, par Black, etc. ; de l'allemand, l'*Introduction à l'étude de la nature et de la médecine*, par Selle, la *Médecine chimique* du même. Il a donné en grec moderne le *Traité des délits et des peines* de Beccaria. Coray a beaucoup contribué à la régénération de la Grèce : il a consacré à ses compatriotes plusieurs de ses ouvrages ; mais peut-être s'est-il laissé surprendre par l'esprit philosophique lorsqu'il donne des conseils religieux aux Grecs dans la *Préface de la politique d'Aristote*. Il était âgé de 85 ans lorsqu'il est mort à Paris le 7 avril 1833.

CORMATIN, page 183 ; M. de la Puisaye, *effacez* la.

CORMAUX, page 184 ; *écrivez* Cormeaux ; *ajoutez qu'*on a publié ses sermons à Paris, 1796, 1 vol. in-12.

*CORNET (Matthieu-Augustin), comte, pair de France, né à Nantes le 19 avril 1750, fut d'abord marchand dans sa ville natale. Il embrassa la cause de la révolution avec enthousiasme, fut nommé commissaire du directoire pour le canton de Beaugency, et devint en 1798 député du département du Loiret au conseil des Anciens. Cornet prit la parole dans plusieurs circonstances remarquables : ainsi, il s'opposa à la loi des otages, au jugement des naufragés de Calais, et insista pour la clôture de l'assemblée du manége. Il fut un des zélés coopérateurs de la journée du 18 brumaire; ce fut lui qui exposa au conseil des Anciens les motifs de cette révolution. Le premier Consul se rappela les services que lui avait rendus alors Cornet : il le plaça le 5e sur la liste des sénateurs, le nomma, lors de la création de la légion d'honneur, commandant de cet ordre, et plus tard grand-officier. Devenu pair de France en juin 1814, il n'eut aucun emploi pendant les Cent-jours : ce qui le fit maintenir dans la chambre des pairs de la 2e restauration. Il prêta le serment demandé par la révolution de 1830, et fit par conséquent partie de la chambre haute jusqu'à sa mort arrivée le 3 mai 1832 à l'âge de 82 ans. M. le comte Lemercier a prononcé son *Eloge* dans la séance du 12 décembre 1832. On doit au comte Cornet : 1° *Notice sur le 18 brumaire*, Paris, 1819, in-8; 2° *Souvenirs sénatoriaux, précédés d'un essai sur la formation de la cour des pairs*, 1824, in-8.

CORNWALLIS, page 193; avait été remplacé en 1797 par lord Wellesley, *lisez* 1792; *effacez* aujourd'hui duc de Wellington, *ou mettez* frère du duc de Wellington; *ajoutez* il fut créé marquis le 15 août 1792. En 1794 M. Pitt l'envoya avec lord Malmesbury et l'amiral hollandais Kinckel pour presser le général autrichien Mallendorf de secourir les Pays-Bas; mais il échoua dans cette mission. Nommé gouverneur-général de l'Inde en 1804, *lisez* 1805.

CORNWALLIS (Sir William), page 193; né le 25 février 1744, *lisez* le 20 février 1743, était le 4e fils du précédent, *lisez* le 3e frère du précédent; page 194, fut nommé contre-amiral de l'escadre blanche, *lisez* de l'escadre rouge. Il est mort le 5 juin 1819, *lisez* le 5 juillet 1819, *ajoutez qu'*il avait été fait chevalier commandeur du bain.

COSSART, page 207; diocèse de Roulogne, *lisez* Boulogne; l'abbé Cossard avait travaillé en Allemagne avec M. Cocatrix à l'ouvrage intitulé : *La science du confesseur*, ouvrage nouvellement imprimé à Lille en 1830, 5 vol. in-12.

COTES, page 214; sans avoir mis la main à ces découvertes et quelques autres, *lisez* et à quelques autres.

*COTTA DE COTTENDORF (Jean-Georges Baron de), un des libraires les plus connus de l'Allemagne, est mort le 31 décembre 1832 à Stuttgard, à l'âge de 69 ans. Il était docteur en droit à l'université de Tubingen, et sa librairie était établie dans cette ville et à Stuttgard. Il fut envoyé à Paris en 1799, pour une réclamation des états de Wurtemberg auprès du gouvernement français. En 1814 il fut député au congrès de Vienne pour solliciter, au nom des libraires, une loi qui leur garantît la propriété des ouvrages et qui réprimât les contrefaçons. Un *Mémoire* fut présenté par lui pour proclamer la liberté de la presse. Il fut élu, en 1815, membre des états de Wurtemberg, et s'y prononça pour le rétablissement de l'ancienne constitution. C'est Cotta qui avait formé à Paris, en 1804, l'entreprise des *Archives littéraires*. Il avait annoncé en 1816 un *Dictionnaire historique*, dont les articles devaient être traduits en grande partie de la *Biographie universelle*. Ce libraire passait pour être instruit, et avait de la réputation en Allemagne et en France. Comme littérateur, il s'est fait connaître par de beaux travaux sur Schiller, Goethe, Herder, Humboldt : comme industriel, il a secondé activement les entreprises les plus utiles à l'Allemagne, et notamment l'introduction dans ce pays de la navigation à la vapeur; c'est lui qui a fait construire les premiers bateaux à vapeur sur le Rhin et le lac de Constance : comme homme politique, il était à la tête du parti qui de-

mandait l'exécution des constitutions du Wurtemberg ; il était partisan de l'unité allemande, seul moyen de donner à cette grande nation, si morcelée aujourd'hui, l'influence qui lui appartient dans la politique européenne, influence qui, d'après les mœurs et l'esprit de l'Allemagne, serait, selon Cotta, essentiellement progressive. C'est enfin Cotta qui a décidé la réunion des douanes de Bade et de Wurtemberg, et qui a présenté le projet de la réunion de ces douanes avec celles de la Prusse (1829). Sous ce point de vue, Cotta a pu être quelquefois en opposition avec les intérêts français ; mais n'oublions pas qu'alors nos douanes étaient sous l'empire des idées de prohibition, dont le gouvernement a enfin senti les inconvéniens et l'impuissance. Cotta est fondateur de plusieurs journaux, entre autres de la *Gazette Universelle d'Augsbourg*, dont le premier rédacteur était le célèbre Schiller, du *Journal Polytechnique* de Dengler, de l'*Ausland*, de l'*Hesperus*, etc. Cotta était chevalier des ordres de Prusse, de Wurtemberg et de Bavière ; il avait une fortune considérable ; cependant il avait commencé sans aucun secours : il se souvenait toujours avec plaisir du temps où il se rendait à pied à la foire de Leipsick.

*COUCY (Jean-Charles, comte de), archevêque de Reims, né au château d'Ecordal (Ardennes) le 25 septembre 1746, sacré le 3 janvier 1790 évêque de la Rochelle, archevêque de Reims vers 1821, est mort le 9 mars 1824.

*COUCY (Robert de), architecte, né à Reims à la fin du 12e siècle, mort l'an 1311, s'est illustré en construisant sur les plans de Hugues Libergier la cathédrale de Reims qui avait été brûlée en 1210 : cet édifice, l'un des plus beaux de France, ne fut terminé qu'en 1427. Robert de Coucy acheva aussi la belle église de Saint-Nicaise à Reims : ce curieux monument de l'architecture gothique a été démoli en 1796.

COULON (Ch.-Ant.), page 222, *ajoutez* à son article qu'il était déjà prédicateur du roi avant la révolution, *et que* pendant l'émigration il fut long-temps chez un seigneur irlandais, lord Fitzwilliam, à Richmond près de Londres.

*COUPPERIE (N.), évêque de Babylone, mort de la peste le 26 avril 1831 à Bagdad, avait exercé tout son zèle à secourir les malheureux attaqués de cette maladie terrible, qui en six semaines emporta les deux tiers de la population de 100,000 âmes. *Voyez* les *Annales de la société pour la propagation de la foi*, et l'*Ami de la Religion* n° 1866.

COURTOIS DE PRESSIGNY, page 231, sous les yeux de M. Courtois, etc., *lisez* sous les yeux de son oncle M. Courtois, alors évêque de Belley, *ajoutez* et qui est mort en émigration; évêque de St.-Malo en 1786, *ajoutez* janvier ; donna sa démission d'évêque en 1800, *lisez* 1801 *et ajoutez* entre les mains du pape. Après ces mots jusqu'en avril 1816, *ajoutez* en 1815, pendant son voyage avec le pape à Gênes, sa correspondance fut surprise et publiée par Buonaparte : ce qui le fit voir de mauvais œil à la cour de Rome. Retourné à Rome le 20 juin avec Sa Sainteté, il fut remplacé par M. de Blacas.

COUSIN-DESPREAUX, page 234, mis dans un meilleur ordre, *ajoutez* et corrigé.

*COUSINERY, (Espr.-Mar.), membre libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mort à Paris, à l'âge de 83 ans, avait été pendant fort long-temps agent diplomatique de France dans le Levant. Il avait publié plusieurs ouvrages de numismatique, entre autres : *Catalogue raisonné des médailles qui ont été frappées par les princes Croisés*, Paris, 1822, in-8 ; *Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne, accompagné de recherches sur les monnaies de Corinthe, Sicyone et de Carthage qui ont eu cours pour le service de cette fédération*, Paris, 1825, in-4, avec 5 planches. Cousinery a publié dans le *Magasin encyclopédique*, quatre *lettres sur l'inscription de Rosette* (mai et septembre 1807, mai 1808 et février 1810), et une 5e *Sur le portrait de Cicéron* (1812) et dans les *Mémoires de la société royale des antiquaires de France*, un *Mémoire sur un petit monu-*

ment en bronze trouvé à Pergame, avec une planche (t. 3, 1821).

*COUTARD (A. P.), né en 1741 à Saint-Domingue, lieutenant des maréchaux de France, député de la Loire inférieure à la Convention, et d'abord à l'assemblée législative, vota le bannissement de Louis XVI à la paix. Il fut guillotiné avec le duc d'Orléans le 7 novembre 1793.

CRILLON, page 261 (Berton des Baldes, duc de), *lisez* Balbes.

CROISET, page 265; (Jean), jésuite, *ajoutez* né à Marseille, mort le 31 janvier 1738. Son *Année chrétienne* est sous le titre d'*Exercice de piété*.

*CROIX (Charles-Lidwin-Marie, comte, puis marquis de), pair de France, né à Ferlingheim (Nord) le 15 octobre 1760, d'une famille noble et ancienne, embrassa de bonne heure la carrière militaire. Il était major d'infanterie en second lorsqu'en 1789 la noblesse d'Artois le nomma député aux états-généraux. Le comte de Croix se prononça pour la réunion des états, et partagea la plupart des idées nouvelles. Après la session de l'assemblée constituante, il rentra dans la vie privée où il resta jusqu'en 1810, époque où il fut nommé chambellan de l'empereur, chevalier de la légion-d'honneur, puis grand'croix de l'ordre de la réunion. Le comte de Croix devint sénateur en 1813, par suite de la présentation du département de Sambre-et-Meuse. Nommé pair de France par Louis XVIII, il le fut ensuite par Buonaparte. A la 2e restauration, il fut rayé de la liste des pairs, sur laquelle il fut reporté en 1818. En 1824 il reçut le titre de marquis. Il prêta le serment à Louis-Philippe en 1830, et resta en conséquence à la chambre haute. Atteint du choléra-morbus le 7 avril 1832, à 6 heures du soir, il n'existait plus le 8 avant midi.

*CROMMELIN (Isaac-Matthieu), né à Saint-Quentin, mort en septembre 1815, auteur de l'*Encyclopédie élémentaire*, en 3 vol. in-12, ouvrage qui a été annoncé comme devant paraître sous le titre d'*Encyclopédie littéraire*; de *mes Radotages*, ou *l'Art de tuer le temps*, 1809, 2 vol. in-12, publié sous le nom d'Isaac Matthieu, 1774, et de *Mémoires*. Il était petit-fils de celui qui introduisit la culture du lin et par suite la fabrique des batistes et linons.

*CROZET (le P. Thomas) religieux récollet, né à Marseille en 1650, fut un célèbre prédicateur; il séjourna longtemps à Madrid et mourut à Avignon vers 1720; il est auteur de quelques *livres de morale*, français et espagnols et d'une *Défense de Marie d'Agréda contre la Sorbonne*: ces ouvrages parurent de 1690 à 1705.

CUNEGO, page 280, mort à Rome en 1794, *lisez* 1796.

*CURIAL (Philibert-Jean-Baptiste-Joseph), comte, lieutenant-général et pair de France, né à Saint-Pierre d'Albigny en Tarantaise le 21 avril 1774, s'enrôla et fut nommé capitaine dans la légion des Allobroges à l'époque où les Français s'emparèrent de la Savoie. Plus tard il fit partie de l'expédition d'Egypte pendant laquelle il devint chef de bataillon. Nommé colonel en 1804, il commandait à la bataille d'Austerlitz le 88e régiment d'infanterie. Sa valeur lui mérita le grade de colonel-major des chasseurs à pied de la garde impériale. Après la bataille d'Eylau, il devint colonel-commandant, et après celle de Friedland général de brigade. En 1812 il fit la campagne de Russie comme général de division à la tête des chasseurs de la garde. Après le désastre de cette guerre, Curial fut chargé d'organiser et de commander 12 nouveaux régimens de jeune garde: avec eux il se distingua aux batailles successives de Wateau et de Hanau (16, 30 et 31 octobre 1813). Dès le commencement de 1814, il fut envoyé avec ses chasseurs pour garder les frontières du Nord. Lorsque le sénat eut prononcé la déchéance de Buonaparte, Curial adhéra à cette déclaration; il reçut la croix de Saint-Louis, et fut conservé dans son grade sur le cadre de l'état-major de l'armée: le roi le nomma le 4 juin 1814 commandant de la 19e division militaire et pair de France. Pendant les Cent-jours il reprit du service sous Bu-

naparte : au 2e retour du roi il ne perdit aucune de ses dignités civiles et militaires, fut employé comme inspecteur-général d'infanterie, et siégea à la chambre des pairs : plusieurs fois il parla, et ses discours étaient favorablement écoutés. Ce général, qui avait été créé comte, est mort en 1826.

*CURTIS (le Dr. Patrice), archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, naquit en 1746 à Stamullen, paroisse du comté de Méath, il descendait d'une ancienne famille du pays, et reçut sa première éducation à l'école de Stamullen où, sous l'empire des lois pénales alors en vigueur, un de ces maîtres, répandus à cette époque en Irlande, préparait en secret des jeunes gens pour l'état ecclésiastique. Le jeune Curtis alla ensuite en Espagne et acheva ses études dans un collége irlandais où il reçut les ordres. Dans la guerre d'Amérique, il fut placé comme aumônier sur un bâtiment de guerre espagnol en station dans l'Amérique méridionale. Au retour de ce bâtiment, il quitta la marine et devint président du collége irlandais et professeur de théologie à Salamanque. Dans cette place qu'il occupa près de 40 ans, il eut successivement sous lui plusieurs jeunes gens, qui sont devenus depuis des membres distingués du clergé catholique d'Irlande, entre autres quatre qui ont été élevés à l'épiscopat. Pendant la guerre de Buonaparte, on vit le docteur empressé à se servir de son influence pour soutenir la légitimité, et, après la bataille de Salamanque, il pourvut, autant qu'il était en lui, aux besoins de ses compatriotes dans un pays épuisé par une guerre meurtrière. En 1819, le siége d'Armagh étant devenu vacant, les évêques d'Irlande réunis désignèrent unanimement le docteur Curtis pour cette place éminente, et le saint-Siége approuva ce choix. Le docteur Curtis était alors à Paris en congé, et ne savait rien de ce qu'avaient fait ses amis. Ce fut par M. Murray, archevêque de Dublin, qu'il apprit sa promotion. Ce prélat lui remit ses bulles et eut besoin d'adresse pour déterminer son compatriote à accepter cette dignité. Le docteur Curtis était au nombre des chapelains du roi d'Espagne, et il avait contracté dans ce pays des liaisons d'amitié qu'il eut peine à rompre. Il retourna cependant en Irlande et fut sacré au mois de novembre dans la chapelle de Saint-Pierre à Dragheda, résidence des primats. Le docteur Curtis écrivait parfaitement en latin. La dignité chez lui était tempérée par une grande affabilité. Ses décisions pesées avec sagesse étaient toujours reçues avec respect. Il soulageait les pauvres autant que ses moyens le lui permettaient, et le dernier acte de sa vie fut de donner une somme pour bâtir une chapelle dans sa paroisse natale. Il est mort en 1832. Nous avons extrait cette *Notice* de l'*Ami de la Religion* du 18 octobre 1832.

*CUSSON (Jean), d'abord avocat, puis imprimeur à Paris en 1659, a rangé les *Mémoires de Nevers* dans l'ordre où on les voit aujourd'hui. Il a *traduit* aussi et *publié* l'*Imitation de J. C.* dite du Père Gonnelieu, 1673.

*CUSSON (Jean-Baptiste), aussi imprimeur, né à Paris en 1663, alla s'établir en 1706 à Nancy où il publia plusieurs ouvrages de sa composition, entre autres *Agathon et Tryphine*, Nancy, 1711, in-12 : on lui doit aussi des *Éditions* de plusieurs bons livres dont il soignait lui-même la correction. Il a retouché la *Traduction de l'Imitation de J. Cusson*. Il est mort en 1732.

CUSTINE (Adam-Philippe), comte de) : au lieu de la *Notice* que nous lui avons consacrée, *lisez* celle qui suit :

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), lieutenant-général des armées françaises, naquit à Metz le 4 février 1740 d'une ancienne famille originaire du comté de Rochefort au pays de Liége, et établie en Lorraine depuis plusieurs siècles (*Voyez le Dictionnaire de la Noblesse*). Il fut nommé à l'âge de 7 ans sous-lieutenant au régiment de St.-Chamans, suivit le maréchal de Saxe dans la campagne des Pays-Bas, et fut réformé en 1749. Alors il vint terminer ses études à Paris, et entra ensuite dans le régiment du roi,

puis dans les dragons de Schomberg; fit la guerre de Sept-ans et devint capitaine après avoir passé par tous les grades inférieurs. En 1758, il commandait une avant-garde en Westphalie sous le prince de Soubise, et son nom est cité avec éloge dans les *Mémoires de Frédéric*. Le duc de Choiseul, dont il était parent, le protégeait et avait beaucoup contribué à son mariage avec Mlle de Longny dont Mme de Genlis fait un si bel éloge dans les *Souvenirs de Félicie*; il fit créer pour lui en 1762 un régiment de dragons qui prit son nom et qu'il commanda jusqu'en 1780. Le désir de s'illustrer le porta, au moment de la guerre d'Amérique, à changer le commandement de son régiment contre celui de Saintonge-Infanterie, que la cour avait destiné pour les Etats-Unis. Ce zèle lui valut alors beaucoup d'éloges; il se distingua dans plusieurs occasions, principalement à la prise d'Yorktown, ce qui lui fit donner à son retour le grade de maréchal de camp et le gouvernement de Toulon. Nommé en 1789 député de la noblesse du bailliage de Metz aux états-généraux, il se prononça dès les premières séances pour le parti populaire; demanda *la déclaration des droits de l'homme*, la création des assignats, le renvoi des ministres, la suppression de la maison militaire des princes, la création des gardes nationales. Il suivait alors la même ligne politique que MM. de la Fayette, Matthieu de Montmorency et beaucoup d'autres personnes, qui bien que liées par leur naissance aux intérêts de l'ancienne aristocratie, n'en favorisaient pas moins avec une ardeur diversement jugée le parti de la réforme. En 1792 il obtint le commandement en chef au camp de Soissons, et ensuite de l'armée du Rhin. Il fit régner dans l'armée la discipline la plus sévère, et souvent on le vit faire fusiller des soldats pour s'être livrés au pillage, rigueur qui plus tard servit de prétexte à l'accuser et à le perdre. Pendant que Kellermann poursuivait les Prussiens qui avaient envahi la Champagne, il s'avança sur le Rhin, s'empara de Spire, de Worms et de Mayence. Quelques personnes ont attribué la reddition de cette ville à la trahison du chef du génie et à la lâcheté du gouverneur. Quoi qu'il en soit, Custine, par l'éclat de cette campagne, n'en eut pas moins la gloire d'avoir préludé aux succès brillans qui placèrent les armées françaises si haut dans l'opinion de l'Europe. S'étant dirigé ensuite vers la Franconie, contre les ordres du ministre de la guerre et contre l'avis des autres généraux, il prit Koenigsberg et Francfort-sur-le-Mein, d'où il publia une proclamation impolitique et violente contre les princes d'Allemagne. Mais les Prussiens le forcèrent de se replier sur l'Alsace et d'abandonner Mayence à ses propres forces. Sa retraite excita de toutes parts des plaintes, et quoiqu'il eût cherché à se justifier en accusant Kellermann, et même le ministre de la guerre de son mauvais succès, il fut rappelé peu de temps après pour rendre compte de sa conduite. Quelque jugement que les hommes du métier puissent porter sur ses opérations au delà du Rhin, il n'est personne aujourd'hui qui ne reconnaisse que des fautes de ce genre ne pouvaient entraîner la peine capitale; mais Custine avait commis aux yeux des révolutionnaires un plus grand crime, il avait exprimé publiquement son indignation contre la condamnation et la mort de Louis XVI. Décrété d'accusation le 29 juillet 1793, il fut arrêté le même jour et traduit au tribunal révolutionnaire, où il se défendit avec calme. La jeunesse, la beauté, le courage de sa belle-fille, Mlle de Sabran accourue auprès de lui du fond d'une province où elle était cachée, ne servit qu'à le consoler dans son malheur, et à rendre plus frappante l'iniquité de ses juges. Sa mort avait été résolue, il fut condamné le 27 août et exécuté le lendemain. Les journaux de cette époque ont beaucoup parlé des preuves de faiblesse qu'il donna dans ses derniers momens. La lettre qu'il écrivit à sa belle-fille en partant pour l'échafaud ne justifie pas cette accusation; on y voit la résignation sans bravade; il est mort pieusement, mais dans ce temps où les vertus romaines étaient seules à la mode, les

sentimens chrétiens pouvaient aisément passer pour de la peur. C'était sans doute un bon officier général, il excellait surtout dans les manœuvres de cavalerie; mais il paraît qu'il n'avait pas des vues assez étendues pour embrasser les différentes parties d'un grand commandement; il se montra fort jaloux de son autorité, et, par une sévérité quelquefois extrême, il se fit détester de beaucoup d'officiers, quoiqu'il fût très aimé des soldats. On a publié à Hambourg et à Francfort des *Mémoires* du général Custine, rédigés par un de ses aides-de-camp, Paris, 1794, 2 vol. in-12; mais ils n'ont aucun caractère authentique.

CUSTINE, page 286, (Renaud Philippe de), *mettez* Amand *à la place* de Renaud; *ajoutez* marquis; en 1792, *lisez* au commencement de 1792.

CUVIER, page 288, plus d'un personnage illustre sont sortis, *lisez* est sorti; page 291, *ajoutez* à la fin de cet article. L'académie de Besançon dont Cuvier était membre ayant proposé en 1832 l'*Eloge* de ce savant né en Franche-Comté, M. Laurillard, conservateur au jardin des Plantes, a obtenu le prix. Mlle Héloïse Pillard, connue dans le monde littéraire par quelques poésies qui annoncent du talent, a osé entreprendre l'*Eloge* de l'auteur de l'*Anatomie comparée*. Son discours envoyé aussi à l'académie de Besançon a été écarté par suite des indiscrétions de l'auteur qui s'était fait connaître et qui a imprimé son *Eloge*. M. Duvernoy, professeur-doyen de la faculté des sciences de Strasbourg, a donné une *Notice historique sur les ouvrages et la vie de M. le Baron Cuvier*, 1823, in-8, avec le portrait de Cuvier : son discours a été imprimé. On a placé dernièrement à Montbéliard sur la façade de la maison où est né Cuvier une inscription qui rappelle cette circonstance et qui indique la date de sa naissance.

CZERNI (George), page 302, *ajoutez* ou GEORGE LE NOIR.

D

*DACIER (Bon-Joseph), l'un des savans les plus distingués de notre époque, naquit le 1er avril 1742 à Valogne (Manche). Après avoir terminé avec honneur ses études à Paris, il ne tarda pas à montrer qu'il saurait soutenir un nom consacré dans les lettres par l'érudition et des travaux utiles : en 1772 il traduisit en grec les *Histoires diverses d'Elien*, et fut reçu la même année à l'académie des Inscriptions et belles-lettres dont il devait être secrétaire perpétuel pendant plus d'un demi-siècle (1782-1833). En 1777 il publia sa *Traduction de la Cyropédie de Xénophon*. Dès lors il jouit de la plus grande influence dans le monde littéraire : ses soins et sa sollicitation parvinrent à faire doubler la valeur du jeton de présence accordé aux académiciens, à faire augmenter le nombre des académiciens pensionnaires et à fonder le comité de manuscrits qui a publié jusqu'en 1829 onze volumes in-4, de *Notices* et d'*Extraits* d'ouvrages inédits en langues anciennes et du moyen âge, tirés de la bibliothèque du roi et d'autres bibliothèques publiques. Dacier fut nommé en 1784 par Monsieur, depuis Louis XVIII, historiographe des ordres réunis de Saint-Lazare, de Jérusalem, et de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont ce prince était grand-maître. En 1790 il publia des *Eclaircissemens sur le travail dont l'académie des Inscriptions et belles-lettres est chargée relativement aux manuscrits de la bibliothèque du roi*, in-8; et la même année il fit partie de la municipalité de Paris dont les pouvoirs furent usurpés par la fameuse *Commune* d'odieuse mémoire qui se créa le 10 août 1792. Nommé en 1800 conservateur-administrateur de la bibliothèque dite alors nationale, il devint membre du tribunat en 1802; mais ses fonctions législatives ne le détournèrent pas de ses travaux littéraires : il avait été replacé, comme secrétaire perpétuel de l'académie des Inscriptions, sur la liste des membres de l'Institut, à l'époque de sa création. En 1810 il fit un *Rapport historique sur les*

progrès de l'histoire et de la littérature ancienne depuis 1789, *et sur leur état actuel*, 1810, in-4 et in-8. Il était chargé des *Eloges des académiciens* comme du *Recueil des travaux de l'académie des Inscriptions*. C'est lui qui a fait les six derniers volumes de l'ancienne collection et les huit premiers de la nouvelle. Les *Notices* ou *Eloges* sont imprimés dans la *partie historique des Mémoires de cette académie :* nous en donnerons ici l'indication : *Eloges de d'Anville, de l'abbé Canaye, de l'abbé Guasco* (ancienne série, tome XLV, 1793); de *Jes.-Fred. Bignon, de J.-Fr. Seguier, du Père Paciaudi, de l'abbé Arnaud, de Burigny, de Grosley, du marquis de Paulmy, de Béjot, de Guil. de Rochefort, de Nicolaï, de L.-Fr. de Paule-Lefèvre d'Ormesson, de l'abbé Brotier* (ibid, tome XLVII, 1808); *de Jos. de Guignes* (ibid., tome XLVIII, ibid.) *de Guénée, de Dav. Houard, de dom Poirier, de dom Clément, de Rip. Désormeaux, de Bréquigny, de l'abbé Garnier* (ibid., tome 4, ibid); *Notices sur Jul.-Dav. Leroy, Germain Poirier, Houchaud, Klopstock, J. Jacq. Garnier, J.-B. Gaspard d'Ansse de Villoison* (nouvelle série, tome Ier, 1815); *Arm.-Gast. Camus, Anquetil du Perron* (ibid., tome II, 1818); *H.-Gabr. Gaillard, Anquetil, Bitaubé, le baron de Ste.-Croix*, (ibid., tome IV, 1818); *Ch.-Fr. Dupuis, Ameilhon, P.-Ch. Lévêque, Toulongeon, J.-F. Champagne, Laporte du Theil, Heyne, Larcher* (ibid., tome V, 1821); *Ginguené, Niebuhr, le comte Choiseul-Gouffier, Clavier, Mentelle*, (ibid., tome VII, 1624); *Visconti, Dupont de Nemours, Millin, le marquis Garnier, Tochon d'Annecy* (ibid., tome VIII, 1827). On doit aussi à ce savant 1° plusieurs *Mémoires* relatifs à l'histoire de France, imprimés dans le recueil de l'académie des Inscriptions, de 1776 à 1808; dont voici l'énumération : *Précis de son essai de Supplément au traité de Henri Etienne sur la conformité du langage français avec le grec* (Partie hist. tome XXXVIII, 1776); *Recherches historiques sur l'établissement et l'extinction de l'ordre de l'Etoile* (tome XXXIX, 1777); *Précis de sa notice d'une pièce manuscrite qui fournit quelques détails historiques concernant Robert, comte d'Artois* (Partie histor. tome XL, 1778); *Examen de l'histoire de la matrone d'Ephèse et des différentes imitations qu'elle a produites* (tome XLI, 1780); *Notice d'un manuscrit grec de la bibliothèque du roi, intitulé : Syntipas, écriture du* 16e *siècle* (ibid., ibid.); *Mémoire sur la vie et les chroniques d'Enguerrand de Monstrelet* (tome XLIII, 1792). Il se proposait de donner une nouvelle édition de cet historien ainsi que de Froissard; mais il a cédé ses matériaux à M. Buchon pour sa collection des *Chroniques nationales*. *Question historique :* A qui on doit attribuer la gloire de la révolution qui sauva Paris pendant la prison du roi Jean? (ibid., ibid.); *Essai de traduction de quelques épigrammes de l'anthologie grecque, avec des remarques* (Partie hist. tome XLVII, 1103); *Recherches sur l'usage observé en France, quand les rois ont acquis des fiefs dans la mouvance de leurs sujets*, (tome L, 1808). Dacier écrivait avec goût : il fut reçu en 1822 membre de l'académie française : son *Discours de réception* a été imprimé, 1822, in-4. Il était aussi membre de plusieurs sociétés savantes, et notamment de la société royale de Goettingue. Il fut un des premiers nommés à l'académie des sciences morales et politiques rétablie sous le ministère de M. Guizot. Il a concouru par ses conseils, et quelquefois plus activement encore, à la rédaction de plusieurs grands ouvrages, entre autres l'*Iconographie grecque de Visconti :* mais les auteurs ainsi secourus ont généralement gardé le secret qu'exigeait sa modestie. Dacier fut aussi l'un des rédacteurs du *Journal des savans* depuis son rétablissement en 1816. Il est mort le 4 février 1833, dans sa 91e année. Il était officier de la légion-d'honneur.

DAENDELS, page 309, il mourut en 1818, *lisez* le 25 août.

* DAHLER (Jos.-Geo.), docteur en théologie et professeur d'exégèse à la faculté et au séminaire protestant de Stras-

bourg, mort en cette ville le 1er juillet 1832, à l'âge de 71 ans, a publié : 1° *De librorum Paralipomenon auctoritate atque fide historica disputatio, Argentorati*, 1819, in-8 ; 2° *Jérémie, trad. sur le texte original, accompagné de notes explicatives, historiques et critiques*, 1824. C'était un professeur d'une grande expérience et d'une profonde érudition.

*DALBERG (Emeric-Joseph, duc), neveu du prince primat de Ratisbonne, était né à Mayence en 1778, et était fils du duc Dalberg, intendant du théâtre de Manheim. Son éducation paraît avoir été assez frivole, et les acteurs y eurent autant de part que les maîtres. Le jeune Dalberg suivit pendant la révolution française la ligne politique de son oncle. Il obtint une place dans l'administration de Bavière sous le nouvel électeur Maximilien, depuis roi, et en 1803, le grand-duc de Bade le nomma son ministre en France. Mais en 1810, M. Dalberg renonça à l'Allemagne, et fut fait duc par Buonaparte. Sa liaison avec le prince de Talleyrand le fit admettre dans le gouvernement provisoire en 1814 : choix assez singulier, puisque le duc était né Allemand. Le duc suivit M. de Talleyrand au congrès de Vienne, fut proscrit par Buonaparte en 1815, devint pair de France et ministre d'état sous Louis XVIII à son retour, et fut ambassadeur en Sardaigne. Son mariage avec la comtesse de Brignoles, en 1807, avait augmenté sa fortune, déjà fort considérable. Nous ne sachons pas qu'il ait rien publié. Il est mort le 27 avril 1833 dans son château de Hernsheim, près de Worms, à la suite d'une maladie longue et douloureuse : c'était une maladie de foie, dont il a supporté les douleurs avec courage. Il est mort chrétiennement et a reçu les sacremens le 22 avril avec des sentimens de foi. Une *Notice* que nous suivons loue sa bonté et ses inclinations généreuses. Il a donné en aumônes 15,000 livres qui étaient dans sa famille depuis les Croisades. Il avait rebâti son château de Hernsheim, ruiné par les ravages de la guerre, et affectionnait beaucoup cette résidence. Il a laissé une fille mariée au fils du célèbre Acton, ministre de Naples.

DALESME, page 316, il est mort victime du choléra-morbus, *ajoutez* à Limoges.

DANDRÉ, page 331, reprit ses fonctions d'intendant, *ajoutez* des forêts et domaines de la couronne.

*DANICAN (Auguste), général royaliste, naquit en 1763 d'un gentilhomme sans fortune. Il était à l'époque de la révolution, simple soldat au régiment de Barrois-infanterie ; mais en peu de temps il obtint un grand avancement. Nommé successivement colonel de hussards, puis général de brigade, il avait su dissimuler ses véritables sentimens qui étaient entièrement opposés à l'ordre des choses alors établi. Il fut même envoyé contre les Vendéens contre lesquels il fit les campagnes de 1793 et de 1794. Contraint de s'enfermer dans la ville d'Angers, il la défendit avec quelques succès ; cependant la conduite qu'il tint le fit accuser d'avoir voulu la livrer à l'armée royale. Mais l'appui du conventionnel Dubois-Crancé le garantit de toute espèce de poursuite, et il fut remis en activité avec le titre de commandant de Rouen. Le général Danican se trouvait à Paris le 13 Vendémiaire an 4. Les sections insurgées l'engagèrent à se mettre à leur tête pour aller dissoudre la Convention : il accepta leur proposition ; mais les troupes sectionnaires, vaincues et dispersées par les républicains qui défendaient cette assemblée, ne laissèrent à leur chef d'autre moyen de salut que dans la fuite, et il parvint à échapper à la mort à laquelle il avait été condamné par contumace par un conseil de guerre qui se tint à cet effet au Théâtre-Français. Le général Danican s'était retiré à Hambourg, puis à Blankenbourg, où était Louis XVIII qui le chargea de quelques missions. Il revint à Paris où il répandit plusieurs brochures contre le directoire ; telles que les *Brigands démasqués*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire du temps présent*, Londres, 1796, in-8 ; *le Fléau des tyrans et des septembriseurs*, ou *Réflexions sur la révolution française*, par un vrai patriote de 1789,

Lausanne et Paris, 1797, in-8. Il quitta Paris peu de jours avant le 18 fructidor 4 septembre 1797. En 1799, il faisait partie d'un corps d'émigrés français réunis en Suisse. A l'époque où le congrès de Rastadt fut terminé par l'assassinat des ambassadeurs de la république, il fut accusé d'être l'auteur de cette catastrophe; mais il désavoua cette tentative, et protesta de son innocence. Après avoir ensuite séjourné quelque temps en Piémont, il tenta de concert avec le général Willot de soulever les départemens du midi en faveur de la cause royale. Il se rendit en Angleterre où il obtint une pension de 300 livres sterling. De retour en France après la seconde restauration, il chercha à rentrer dans son grade; mais, n'ayant pu y parvenir, il retourna en Angleterre où il est mort dernièrement; mais nous ignorons les circonstances de sa fin.

*DANIEL (Pierre), abbé, mort en 1709, fut l'un de ceux que choisit le duc de Montausier, pour soigner l'édition des *classiques* à l'usage du Dauphin. Il a publié pour sa part *Phèdre* avec une *traduction* et des *notes*.

DANLOUX, page 340, *remplacez* la *Notice* qui est au 4e vol. par l'article suivant :

* DANLOUX (Henri-Pierre), peintre français, né à Paris en 1752, termina ses études en Italie, passa en Angleterre à l'époque de la révolution, et fit dans cette espèce d'exil quelques bons tableaux qui lui ont mérité une brillante réputation. On cite *le supplice d'une Vestale*. Delille, qui était son ami, et dont il fit le portrait en pied, a immortalisé le peintre et le tableau par ces deux vers du poème de *la Pitié* :

« Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale
» Plonge, vivante encore, sa charmante vestale. »

Ces deux morceaux ont été exposés au musée en 1802, ainsi qu'un portrait de l'evêque de St.-Pol-de-Léon (M. de la Marche) dont la conduite envers le clergé français en Angleterre pendant l'émigration a fait de cet ouvrage, chef-d'œuvre de Danloux, plutôt un tableau d'histoire qu'un simple portrait. Danloux rentra en France à l'époque de la paix d'Amiens. Ses opinions inébranlables de royalisme lui valurent sous le consulat et l'Empire de nombreuses vexations : arrêté plusieurs fois, il le fut notamment lors du procès de Georges et de Moreau, etc. Cet homme aussi bon et estimable que doux et modeste mourut à Paris le 3 janvier 1809.

DANTE, page 340, naquit à Florence en 1265, *ajoutez* le 27 mai.

DARNAUD, page 350, mourut le 3 mars 1830, *ajoutez* à Briey près d'Orléans.

DARWIN, page 354 (Erasme), *mettez* devant ce prénom le docteur.

* DAUMESNIL (Pierre), baron et général français, né à Périgueux, le 14 ou 17 juillet 1777, était le fils d'un perruquier. Il servit d'abord comme simple soldat en Egypte et en Italie, passa dans les guides de Buonaparte, et devint en 1808 chef d'escadron dans la garde : il se distingua dans les campagnes d'Espagne et d'Allemagne, et eut une jambe emportée à Wagram. Buonaparte le nomma général de brigade (1812), et lui donna le gouvernement de Vincennes, où il montra beaucoup de fermeté en 1814 lors de l'invasion. Le roi l'envoya comme gouverneur à Condé. Daumesnil s'y déclara en 1815 pour Buonaparte qui lui rendit pendant les Cent-jours le commandement de Vincennes. Il y tint dans la seconde invasion la même conduite que dans la première. Depuis on le mit à la retraite; mais, en 1830, le nouveau gouvernement le rappela encore à Vincennes. Daumesnil y commandait lors du procès des ministres, et en agit bien avec eux. Il résista à une émeute qui voulait enlever les prisonniers (décembre 1830), et il le fit avec une énergie qui déconcerta la multitude. Il est mort à son poste le 17 août 1832 : il fut une des victimes du choléra. Il avait été nommé lieutenant-général par le nouveau gouvernement. On l'avait surnommé la *Jambe de Bois*. Il est mort pauvre : une souscription est ouverte en faveur de sa famille.

DAVAUX, page 361 (Guillaume), *mettez* devant ce prénom L'abbé; il est mort à Paris en 1822, *lisez* le 9 novembre,

et *ajoutez* il était vicaire-général honoraire de Soissons et chanoine honoraire de St.-Denys.

DAVY, page 374, et toujours ils le produisaient, *lisez* conduisaient.

* DEBECOURT ou DEBUCOURT (N.). peintre et graveur distingué, né à Paris en 1755, fut élève de Vienet de David. Cet artiste s'est fait connaître par des compositions agréables et spirituelles; mais c'est surtout comme graveur qu'il s'est acquis le plus de renommée. C'est lui qui le premier a employé avec un grand succès la gravure dite à l'*aquatinta*: c'est ainsi qu'il a gravé, d'après Carle Vernet, le *cheval effrayé par la foudre*, le *cheval poursuivi par deux lions*, deux *vues du Palais Royal* qui présentent le costume et les manières des élégans de 1789. Il était oncle et ancien maître de M. Jazet, l'un des meilleurs graveurs de notre temps.

*DEBRY (Jean-Antoine-Joseph), connu sous le nom de *Jean Debry*, naquit en 1769 à Vervins. Il était avocat à l'époque de la révolution dont il embrassa les principes avec enthousiasme. Quelques écrits contre les priviléges et en faveur de la cause populaire firent connaître ses opinions et lu valurent d'abord une place d'administrateur de son département (1790), puis sa nomination par ce même département à l'assemblée législative. Ses discours furent violens: le 1er janvier 1792, il demanda le décret d'accusation contre les chefs des émigrés et contre les princes français sortis du royaume; ce fut sur sa proposition que Monsieur, après avoir été sommé de rentrer en France, fut déclaré déchu de son droit à la régence pour n'avoir pas obéi à cette injonction. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses motions ni dans tous ses votes; cependant nous dirons qu'il opinait le plus souvent avec les girondins. Membre de la commission des Vingt-un, il en fut souvent l'organe; c'est en son nom qu'il fit décréter, en faveur de l'assemblée législative, le droit de déclarer la patrie en danger, sans recourir pour cet objet à la sanction royale; c'est au nom de la même commission qu'il insista pour obtenir la responsabilité collective des ministres. Après la journée du 10 août et la reddition de plusieurs places du Nord, il demanda qu'il fût créé un corps de 1200 hommes, armés spécialement contre les chefs des armées ennemies: c'étaient des Mucius Scévola que l'on voulait former à l'assassinat, et dont les crimes auraient été, dans ce temps de désordres, *justifiés*, peut-être *légitimés* par le patriotisme républicain. Mais disons-le pour notre France qui sut, même à cette époque d'anarchie, conserver des sentimens d'honneur, il ne fut donné aucune suite à cette proposition barbare. Réélu à la Convention, Debry proposa la création d'un grand tribunal d'Etat pour juger les conspirateurs, quel que fût leur rang: cette proposition ne fut point accueillie. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, sans appel, sans sursis. Elu président dans le mois de mars 1793, il reçut les députations des 48 sections de Paris auxquelles il répondit avec fermeté. Ses liaisons avec les girondins faillirent le perdre après la désastreuse journée du 31 mai contre laquelle il avait protesté: le comité de sûreté générale proposa de le traduire avec d'autres membres devant le tribunal révolutionnaire. Renvoyée au comité de salut public, cette proposition ne fut suivie d'aucun rapport, et Debry était encore sous le poids de cette accusation lorsque tomba Robespierre. Croyons que le régime de la terreur avait épouvanté l'âme de Jean Debry qui exécrait les excès des montagnards; il ne parla pas pendant ce temps de calamité, sinon lorsque Danton fut arrêté, et ce fut pour crier: *A bas la dictature, à bas les tyrans*. Envoyé en mission dans plusieurs départemens du Midi, il agit contre les terroristes, fit juger les membres de la commission sanguinaire d'Orange, reconstruisit la petite ville de Bédouin qui avait été incendiée, et approvisionna ces contrées menacées de la disette. De retour à Paris, il entra au comité de salut public, où sa présence fut utile pour la rédaction de l'acte constitutionnel: c'est lui qui y fit insérer cet article: *tout traitement qui aggrave la peine déterminée par la loi est un crime*. Il répara aussi quelques injustices particulières, et ne se servit de

son pouvoir que pour faire du bien. Après la session, Jean Debry fut nommé trois fois membre du conseil des Cinq-cents dont il fut deux fois président. Il parla dans un grand nombre de circonstances, et ses discours se trouvent dans le *Moniteur* : « On reconnaît en général, dit une » biographie non suspecte (celle *des con-* » *temporains*), le langage d'un homme » passionné, souvent dupe de son imagi- » nation ardente, etc. » L'adresse du corps législatif dont il fit partie sur la journée du 18 fructidor, est l'ouvrage de Jean Debry; on sait qu'elle fut accueillie avec transport par le parti dont elle expliquait les opinions et les actions. Il célébra aussi les triomphes de nos armées, et plusieurs récompenses furent décernées à des guerriers sur sa proposition. En l'an 6, il fut nommé ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt, en remplacement de Treilhard appelé au directoire. Les détails de l'attentat commis sur les députés français sont connus de tout le monde; ils ont été publiés tant en France qu'en Allemagne (9 floréal an 7). Tout porte à croire que Debry n'échappa, après avoir été attaqué le premier et avoir reçu plusieurs coups de sabre, que parce que les assassins craignirent de laisser échapper les deux autres ministres. *Voyez* les articles *Bonnier* et *Roberjot*. Rentré aussitôt au conseil, Jean Debry en devint président; et c'est en cette qualité qu'il assista à la fête funèbre célébrée en l'honneur des deux autres victimes. Après le 18 brumaire, il entra au tribunat, et le 9 floréal an 9 il fut nommé préfet du Doubs, place qu'il a occupée jusqu'à la restauration. D'autres que nous vanteront sa capacité administrative sous un régime où les préfets n'avaient de rôle à remplir que celui de transmettre et de faire exécuter les ordres du maître. Cependant il se concilia généralement les esprits; il aimait et protégeait les lettres qu'il cultivait. Ce fut lui qui envoya à Paris les quatre colonnes en marbre qui décorent l'arc de triomphe du Carrousel du côté des Tuileries; elles avaient été enlevées de la ville de Beaume (département du Doubs). Le gouvernement royal ne lui donna aucune fonction; pendant les Cent-jours il fut préfet du Bas-Rhin: ce qui lui fit appliquer sous la seconde restauration la loi contre les régicides relaps. Il se retira en Belgique, d'où il a été rappelé. Il habitait Paris depuis quelque temps, lorsqu'une courte maladie l'a enlevé à l'âge de 74 ans, le 6 janvier 1834. Parmi ses divers écrits, nous citerons *Eloge funèbre de Mirabeau*, Laon, 1790, in-8; *Essai sur l'éducation nationale*, 1790, 2 vol. in-8; *Opinion sur les questions élevées dans l'affaire de Louis, ci-devant Roi des Français*, 1792, in-8; *Opinion sur la constitution de* 1793, 1793, in-8; *Catéchisme des élections*, 1797, in-8; un grand nombre de *discours* insérés dans les *recueils de l'académie de Besançon*, dont il a été le restaurateur en 1807; des *pièces de vers* dans le *Mercure*, le *journal encyclopédique*, *etc.*

* DECAEN (Charles-Auguste-Isidore), lieutenant-général, était fils d'un aubergiste de Creuilly, près de Caen; il était né en 1769, et partit pour les armées en 1792 comme volontaire. Sa bravoure et ses talens le firent avancer rapidement; il fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie. En 1802, Buonaparte le nomma capitaine-général des établissemens français dans l'Inde, et en 1810 gouverneur dans les îles de France et de Bourbon. Les Anglais bloquaient déjà ces îles : il fut obligé de capituler le 2 décembre 1810. Il commanda dans la Catalogne en 1811, 1812 et 1813. Envoyé contre le duc d'Angoulême en 1814, il se soumit à ce prince à Livourne le 3 avril, et fut nommé par le roi gouverneur de la 11e division militaire à Bordeaux. Il faisait encore le 9 mars 1815 des protestations en faveur de Louis XVIII; mais il ne prit aucune mesure pour arrêter le général Clausel, et lui demanda seulement de traiter la duchesse d'Angoulême avec égards. Buonaparte reconnut ses services, et lui donna le commandement de la 10e division militaire à Toulouse. Decaen publia alors une proclamation violente contre les Bourbons. Il revint à Paris où il fut arrêté le 13 décembre 1815 et conduit à l'Abbaye. Une longue information fut commencée contre lui; mais une or-

donnance du 23 février 1817 le comprit dans l'amnistie portée par la loi du 12 janvier 1816. Après la révolution de juillet 1830, il fut nommé membre de deux commissions formées au ministère de la guerre, l'une sur les officiers en retraite, l'autre sur la législation des colonies; mais il paraît avoir eu peu d'influence. Il est mort à Montmorency le 18 septembre 1832, à l'âge de 63 ans.

* DECAUX (Louis-Gaspard de Roger de Cahuzac, comte), capitaine de vaisseau, né au château de Caux le 14 avril 1736, mort à Carcassonne le 12 juillet 1827. Il avait 16 ans lorsqu'il entra au service, comme garde de la marine au département de Brest: 3 ans après, l'occasion de se distinguer lui fut offerte. Il était sur l'*Alcide*, commandé par M. Hocquart, lorsqu'en juin 1755 ce vaisseau fut attaqué à l'improviste, en temps de paix, par les Anglais, à la hauteur du banc de Terre-Neuve: forcé de se rendre après une vigoureuse résistance, Decaux blessé fut conduit en Amérique. Ce combat meurtrier commença une lutte générale entre la France et l'Angleterre. Rendu à son pays, il navigua dans les mers du Levant où notre marine se montra de nouveau avec tant d'honneur. Il fit en 1769 avec la plus grande distinction la campagne de Corse après laquelle il prit sa retraite. Le prince de Conti le choisit dès lors plus d'une fois pour son représentant aux états de Languedoc. A l'époque de la révolution, le comte de Caux se retira en Espagne, et servit dans la légion de M. le comte de Pennetier. Il ne rentra en France qu'en 1802: il avait perdu toute sa fortune et une partie de sa famille. Les bontés du roi rendirent en 1814 son existence moins pénible. Il a laissé deux fils, dont l'un a été ministre plénipotentiaire près la cour de Hanovre. Il était frère du chevalier de Caux, capitaine de vaisseau tué à Quiberon, et de M. l'évêque d'Aire.

DECRÈS, page 381; il était garde-marine, lorsque le 13 avril 1782, etc., *ajoutez* les détails suivans: c'était pendant le combat que livrait le comte de Grasse: le vaisseau endommagé qu'il remorqua était LE GLORIEUX.— Après ces mots l'honneur du pavillon français, *ajoutez* (30 mars 1830). Son vaisseau abîmé et démâté sauta dans cette circonstance, et Decrès sauta avec ce vaisseau.

* DEGUIGNÉ (Marie-Joseph), ecclésiastique, né dans l'île de Bourbon d'une famille honorable, avait fait ses études en France, à Saint-Acheul, où il se distingua par son caractère aimable et par sa piété. Il avait suivi les cours de l'école de droit, et avait été reçu licencié. Ses talens lui promettaient des succès dans cette carrière, quand le désir d'être utile à la religion, à laquelle il était toujours resté attaché au milieu des séductions de la capitale, lui inspira la résolution d'entrer dans l'état ecclésiastique. Ayant obtenu l'assentiment de sa famille, il fut reçu au séminaire de Saint-Sulpice, où il se disposa par la retraite et par l'étude aux vertus et aux travaux du sacerdoce. Sa ferveur et ses heureuses qualités s'y développèrent de plus en plus. M. Deguigné fut ordonné prêtre le 3 juin 1829, et partit peu après pour sa patrie, malgré les sollicitations de quelques amis, qui l'engageaient à rester en France, où ses talens et ses vertus auraient pu être plus utiles encore à l'Eglise. Mais le jeune ecclésiastique, dégagé de toute idée d'ambition, crut se devoir avant tout à sa patrie. Il honorait dans la colonie la religion par la sainteté de sa vie, et la faisait aimer par le charme de son caractère: sa fortune particulière et ses honoraires étaient presque tout entiers pour les pauvres; à peine se réservoit-il le nécessaire. Malheureusement sa santé ne répondait point à son courage: une fièvre cérébrale vint terminer tout à coup une carrière à peine commencée, et qui s'annonçait sous de si heureux auspices. M. Deguigné est mort le 5 juillet 1833 à l'âge de 33 ans. La *feuille hebdomadaire de l'île Bourbon* lui a payé un tribut d'hommages. Il était alors vicaire à la paroisse de Saint-Denys, qui est le chef-lieu de la colonie.

* DÉHARBES (Jean-Louis), né à Grigny en Thierache en 1738, mort en décembre 1810, fut curé à Laon avant la ré-

volution; il avait été élevé au collége de Louis-le-Grand chez les jésuites; à l'époque de la révolution, il émigra à Rome et en Espagne, où il fut instituteur du duc de Fernand Nunez, depuis ambassadeur en France; il revint à Laon et fut principal du collége, puis chapelain à l'Hôtel-Dieu. Il était bon helléniste, et chronologiste très savant.

DEJOUX, page 388, *voyez* Demaistre, *lisez voyez* de Maistre.

*DELABORDE (Henri-François, comte), lieutenant-général, né à Dijon le 21 décembre 1764, fit de bonnes études dans sa ville natale, et entra comme sous-officier dans le 55e régiment de ligne: au commencement de la révolution, il obtint le grade de sous-lieutenant, et celui de chef de bataillon après le combat de Grisuelle (juin 1792). Il se distingua en cette dernière qualité, au combat de Rheinzabern, (17 mai 1793). Il se rendait avec son bataillon à l'armée des Pyrénées, lorsqu'il fut retenu par le général Cartaux pour combattre un corps de Marseillais, qui avait pris les armes contre la Convention, et qu'il défit à Lepin près d'Aix. Nommé alors général de brigade, il remplit les fonctions de chef de l'état-major de l'armée qui assiégeait Toulon; et puis il commanda dans cette même armée une division, avec laquelle il enleva à la baïonnette le camp retranché des Anglais. Après avoir été ensuite employé à l'armée des Pyrénées occidentales, et s'y être distingué par de beaux faits d'armes, surtout par celui de Roncevaux, il passa à l'armée du Rhin. En 1796 il commanda la division qui passa ce fleuve à New-Brisach, et occupa le Brisgau, pendant que Moreau pénétrait en Bavière. En 1799 il fit le blocus de Philipsbourg. Le général Delaborde eut après le 18 brumaire le commandement de la 15e division militaire (Rennes), dont il fut revêtu jusqu'en 1808, époque où il fut envoyé en Espagne; en 1812, il fit partie du corps d'armée du maréchal Mortier dans la campagne de Russie. Nommé commandant de Compiègne, il perdit cette place à la restauration. Louis XVIII l'envoya commander à Toulouse les deux premières subdivisions de la 10e division militaire: il y fit arborer le drapeau tricolore, quand Buonaparte revint de l'île d'Elbe, et arrêter le baron de Vitrolles qu'il envoya à Paris. Nommé gouverneur des divisions de l'Ouest, chambellan et pair de France, il fut destitué à la seconde rentrée du roi, et même poursuivi criminellement sous le nom de Laborde devant le 2e conseil de guerre, séant à Paris, lequel déclara ne pouvoir porter de jugement, vu que le nom *Laborde* compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1816, n'était pas celui du général Delaborde: cette cause n'a plus été rappelée depuis. Delaborde a vécu dès lors dans la retraite, et il est mort à Paris le 3 février 1833.

* DELACROIX-FRAINVILLE (N.), doyen et ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris, ancien député, naquit en 1749 à Chartres où son père était procureur. Il fit ses études à Vendôme et à Lyon: on le destinait à être oratorien; mais son goût le porta vers le barreau, et ce fut à Paris qu'il se fit recevoir avocat en 1774. La révolution du palais occasionnée par le chancelier Maupeou éloigna pour quelque temps un grand nombre d'avocats. Delacroix qui s'était retiré profita de ce moment de repos pour étudier dans son cabinet les *Coutumes* alors si nombreuses qui faisaient loi en France. A l'époque du bouleversement de 1789, il se retira encore, et ne revint à Paris qu'au moment où cette ville fut tranquille. Sous le consulat et sous l'empire il se trouva à la tête du barreau, consultant plus qu'il ne plaidait, et depuis 1814 il n'est pas d'affaire grave où l'on n'ait invoqué son opinion. Quelquefois il s'occupait des affaires politiques, et soutint M. de Montlosier dans sa diatribe contre le prétendu parti-prêtre. Il était plus qu'octogénaire, lorsqu'il est mort à Paris le 29 octobre 1831.

* DELAISTRE (N.), statuaire, mort à Paris le 24 avril 1832, à l'âge de 86 ans, a donné au Salon de 1827 *Métabus, roi des Volsques*.

*DELAITRE (N.), appelée sœur Thérèse de Sartrouville, née vers 1771, reli-

gieuse du couvent des dames de l'Immaculée Conception dites les recolettes, rue du Bac à Paris (fondé en 1662 par Marie Thérèse, femme de Louis XIV pour prier pour la prospérité de la France et de la famille royale, et pour obtenir du ciel un fils). On l'a dite obsédée du démon pendant 21 ans, depuis 1792 jusqu'au 21 janvier 1814; et avoir alors été délivrée de cette obsession. On l'a dite aussi favorisée de visions et de prédictions extraordinaires jusqu'à sa mort arrivée subitement (à ce couvent transféré rue de la Madelaine) vers le 15 janvier 1829. Sa famille a ramené son corps à Sartrouville.

DELAMETHERIE. *Voyez* au tome 9 METHERIE (Jean-Claude DE LA).

DELANDINE, page 393; 8e édition, 1805, *lisez* 1804, 13 vol. in-8, qu'il augmenta de 4 vol. *ajoutez* ces 4 vol. font partie des 13 vol. de l'ouvrage qui auparavant n'en avait que neuf.

*DELLEBARRE (Louis-François), opticien, mort à Paris en 1808, perfectionna en 1771 les microscopes, et eut en 1777 l'approbation de l'académie des sciences; il les améliora encore en 1796, et fut couronné par l'athénée des arts. Son microscope a 5 objectifs, variant en foyer depuis trois quarts de ligne jusqu'à 14 lignes et sans superposition; 5 oculaires (dont un est double) servant en diverses combinaisons et ayant un foyer de 19 à 34 lignes. On a de lui *Mémoire sur la différence de la construction et des effets du microscope de M. Dellebarre, etc.*, La Haie, 1777, in-12.

DELILLE, page 396; *ajoutez* à la fin de son article que sa veuve est morte en 1831.

DELMAS, page 400; *ajoutez* à son article et en son lieu que le 20 mai 1795 Courtois le fit nommer commandant de la force armée.

DELORME. *Voyez* au 1e vol. LORME (Jean-Louis de).

DELONGCHAMPHS. *Voyez* plus loin Longchamps.

* DELPECH (Jean), chirurgien distingué, naquit à Toulouse en 1772 de parens sans fortune. Il perdit son père de bonne heure; mais sa mère, femme de mérite, pourvut à son éducation. Il commença ses études de chirurgie à Montpellier, et les acheva à Paris sous M. Boyer. En 1813, la chaire de clinique chirurgicale de Montpellier, étant venue à vaquer par la mort du professeur Méjean, fut mise au concours; Delpech l'emporta sur ses concurrens. Il se distingua dans cette place par la facilité de son élocution, comme il se distinguait dans la pratique par l'habileté de ses opérations. Sa clinique à l'hôpital Saint-Eloi était fort suivie, et avait une grande réputation. Louis XVIII et Charles X lui avaient donné des marques de bienveillance et d'estime. Delpech ne fut point ingrat; il alla en Ecosse visiter la famille exilée, et publia à son retour un ouvrage sur le choléra, qu'il avait observé à Sunderland. A mesure que la fortune lui sourit, il se plut à la partager avec sa mère, qui a la douleur de lui survivre. Il avait quatre fils, et leur inculquait, dit un journal du Midi, l'amour de la religion par ses entretiens et surtout par ses exemples. On assure qu'exact à remplir les devoirs qu'elle impose, il approchait même des sacremens plusieurs fois l'année; que, quand il fit le voyage d'Angleterre, il s'y prépara en chrétien, et qu'il se faisait honneur de suivre les instructions de M. l'évêque de Montpellier. L'établissement qu'il avait formé, pour le traitement des enfans attaqués de quelques difformités, contribua à sa fortune autant qu'à sa renommée. Tel est l'homme qu'un misérable, auquel il avait donné ses soins, a ravi à sa famille et à la société. Le 29 octobre 1832, à une heure après midi, Delpech fut assassiné sur la grande route, à cent pas de Montpellier; son domestique qui était à côté de lui fut tué aussi. L'auteur du crime était un sieur Demptot de Bordeaux, qui avait été dans l'établissement orthopédique de Delpech; il en est sorti guéri, et on n'a que des conjectures sur le motif qui a pu porter à ce meurtre. Le fait est qu'il guettait le docteur Delpech, et que, le voyant venir en cabriolet, il tira deux coups de fusil, dont le premier tua le domestique, et le second le professeur. Le cheval effrayé prit

le galop; Delpech tomba de son cabriolet, et expira sur la route. Un cri d'horreur s'éleva de toutes parts; la foule se rassemblait. Pendant ce temps le meurtrier, étant monté dans sa chambre, se brûla la cervelle d'un coup de pistolet: on en trouva un second dans sa poche, le fusil fatal était à ses pieds. Toute la ville a été consternée de cet évènement, et chacun s'est fait un devoir d'assister aux obsèques de l'habile professeur. On a de lui plusieurs ouvrages, tous sur la médecine et la chirurgie: 1° un *Mémoire sur la complication des plaies et des ulcères, connu sous le nom de pourriture d'hôpital*, Paris, 1814, in-8; 2° un *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, ibid., 1816, 3 vol. in-8; 3° *La chirurgie clinique de Montpellier*, 2 vol.; 4° *de l'Orthomorphie*, 2 vol.; 5° *le Mémorial des hôpitaux de Montpellier et du Midi*, qu'il rédigea presque seul pendant deux ans; 6° un *Traité du choléra-morbus*, etc.; 7° *Traduction des réflexions et observations anatomico-chirurgicale*; de Scarpa, 1815. Le docteur Delpech a fourni des articles au *Dictionnaire des sciences médicales* (1812), à la *Revue encyclopédique* (1819), et des *fragmens de Mémoire* à la *Revue médicale*.

* DELPHIN (Eléonore), née Recamier, morte à Lyon, le 28 juillet 1832, a rempli une carrière certainement plus utile à la société que la vie retentissante de plusieurs de nos grands hommes improvisés. Sa mort laisse un vide immense dans sa famille, dont elle était l'ange tutélaire par sa piété douce et affectueuse, par son caractère aimable et conciliant. Il y avait dans cette âme un fond de bienveillance si universelle et si inépuisable, que ceux qui l'ont connue se rappelleront toujours qu'ils ne lui virent jamais d'autre passion que celle de la charité. Jamais aucune parole amère ne vint troubler la sérénité habituelle de ce visage qui s'animait d'une ardeur si belle, quand il fallait plaider la cause des misérables ou peindre leurs besoins. Jamais l'ingratitude ou la perfidie de quelques-uns, la froideur repoussante de plusieurs autres, ne refroidirent un seul instant cette religion du malheur à laquelle elle avait consacré sa vie. Elle fut souvent trompée, elle eut bien des refus, et souvent bien des reproches à essuyer; elle s'imposa bien des privations, dont personne ne lui sut gré: et tous ceux qui ont eu recours à elle, peuvent dire qu'elle les accueillit toujours avec la même douceur, avec cet air de piété touchante qui déjà est une consolation pour ceux qui souffrent. Dans les temps de sa prospérité, Mme Delphin avait chez elle une *salle de réception pour les pauvres*, où elle les entendait à des heures marquées, comme le médecin ses malades, ou l'avocat ses cliens. Jamais elle ne se montra plus active que lorsqu'il s'agit d'arracher de jeunes âmes à la corruption, en même temps qu'elle les arrachait à la misère. Quand une maison de Providence s'éleva pour atteindre ce double but, elle en fut une des fondatrices les plus actives. Tous ces genres de bonnes œuvres l'ont à la fois constamment occupée; c'est dans ce commerce de charité qu'elle avait tellement multiplié ses relations, qu'il n'y eut guère de personnages marquans de Lyon, prêtres, riches ou administrateurs, avec qui elle n'eût eu quelques rapports de bienfaisance. Le trait suivant prouve d'une manière touchante quelle idée on avait généralement de sa charité. Plusieurs officiers espagnols, arrivés à Lyon dans un dénûment total, furent adressés par une pauvre femme à Mme Delphin, qui non seulement prodigua à leur misère les plus tendres soins, mais les mit de plus en état de gagner, sans besoins nouveaux, leur patrie. La première pensée que leur inspira la joie du retour, ce fut d'en exprimer en commun leur gratitude. Ne se rappelant pas le nom de leur bienfaitrice, ils lui destinèrent une lettre avec cette adresse: *A la dame la plus charitable de Lyon*. Cette lettre parvint en effet à Mme Delphin, et sa famille la conserve avec un soin religieux. On pourrait dire de la charité comme de la foi, qu'elle est capable de remuer les montagnes. Avec des moyens de fortune le plus souvent li-

mités, Mme Delphin a fait des choses le plus souvent incroyables. On la vit encore dans les dernières années de sa vie, pour arracher un père de famille honnête aux menaces impitoyables d'un créancier qu'elle n'avait pu fléchir, faire à elle seule une quête à domicile, dont le produit rapide dépassa 8,000 fr. Combien était sublime cette puissance de la charité qui, au fort de nos tempêtes révolutionnaires, forçait la porte des prisons de s'ouvrir aux consolations et aux tendres soins, arrêtait un instant cette fureur anti-religieuse qui traînait à l'île de Rhé ses *charrettes* de prêtres, pour donner aux victimes le temps de recevoir quelque adoucissement, trouvait enfin le moyen de faire traverser une partie de la France aux secours pécuniaires qui allaient s'offrir à ces mêmes victimes jusque dans le lieu de leur déportation! Nous avons extrait avec plaisir cette *Notice* de l'*Ami de la Religion* du 22 janvier 1833.

DEMANNE. *Voyez* au 8e vol. MANNE.

DEMOUR, page 414, *ajoutez qu'*il était médecin oculiste de Louis XVI.

* DENS (N. le Père), né à Anvers, fut long-temps directeur du séminaire de Malines. Il se montra toujours opposé aux erreurs du jansénisme qu'il combattit avec la force de sa vigoureuse logique. Il composa un *supplément à la Théologie* de Niesen qui l'avait précédé dans ses fonctions de directeur du séminaire de Malines. Depuis cette publication, il a donné son excellente *Théologie* dont le succès a été très-grand. Feller en a fait paraître une édition en 1786. La 8e, qui est la dernière, vient d'être imprimée avec un portrait de l'auteur, 7 vol. in-8. Le P. Dens est mort à Malines en 1775, à 85 ans.

DENYS (St.), page 420, *ajoutez que* ses reliques et celles de ses deux compagnons ont été transférées à St.-Denys le 26 mai 1819.

* DERBIGNY (N.), gouverneur de la Louisiane pour les Etats-Unis, né en 1769 à Laon, épousa la fille de M. de la Suze, trésorier des états de Hainaut, et passa avec eux au Mexique dont un des fils de M. de la Suze devint vice-roi. De là il alla aux Etats-Unis. Il est mort vers la fin de 1829.

DERBIGNY. *Voyez* au 11e vol. ROMANOVITSCH.

DERHAM, page 426, Mindsor, *lisez* Windsor; *ajoutez qu'*il travailla sur le magnétisme terrestre.

*DESBANS (Louis), avocat à Paris au commencement du 18e siècle, a publié en 1702, sous les initiales L. D. B., un abrégé du livre de M. Esprit sur la *fausseté des vertus humaines*, 1678 (*voyez* le n° 1232 du *Dictionnaire des anonymes*) qu'il intitula : l'*Art de connaître les hommes*; et, en 1715, une copie de la 2e partie des *Essais de morale et de politique*, etc. (ouvrage anonyme, 1687), sous le titre de *Principes naturels du droit et de la politique*, in-12 : cette fois il eut la hardiesse de mettre son nom au bas de l'épître dédicatoire au chancelier Voysin, et d'annoncer à la fin de l'ouvrage qu'il recevrait chez lui tous ceux qui auraient des difficultés à lui proposer. Ce dernier livre est devenu fort rare, le plagiaire, outré de le voir aussi peu goûté du public, en ayant jeté au feu la plupart des exemplaires. Il en existe une autre édition donnée par Dreux du Radier en 1765, 2 parties in-12, précédée d'un *Discours* (de l'édition) *contenant une idée historique de la pratique du droit public et de la politique*, etc. La nouvelle édition de la compilation de Desbans, quelque réel que fût le mérite de cette reproduction, eut encore peu de succès; mais on ne doit pas en être surpris, puisque les principes de l'anonyme de 1687 sont en opposition directe avec ceux de l'*Esprit des lois* et du *Contrat social*, ouvrage alors dans toute la vigueur de leur crédit.

*DESCOUSU (Celse-Hugues), en latin *Dissutus*, jurisconsulte, né à Châlons-sur-Saône en 1480, fut deux ans professeur de droit canonique à Montpellier, puis il s'établit successivement à Bruges, à Barcelonne, à Madrid et enfin à Tolède, où il était encore en 1532. On trouve dans le *Moréri* de 1759 la liste de ses ouvrages dont les plus importans sont : *de Clausulis prorogatis*, Paris, 1513,

in-8; *Consilia de rebus juris*, Lyon, 1570 et 1586, in-fol.; *Répertoire de toutes les lois du royaume de Castille*, en espagnol, Valladolid, 1547, in-fol. —Un autre Descousu (Celse-Hugues), de la même famille que le précédent avec lequel on l'a souvent confondu, était licencié en droit, chancelier de la cathédrale de Châlons en 1522, et se qualifiait du titre de professeur en grec et en hébreu à Paris. On lui doit la première édition de *Théocrite* publiée en France, Paris, Gilles Gourmont, vers 1512, in-8; une autre des *Vies des Pères du désert*, par saint Jérôme, Lyon, Vincent, 1512, in-folio.

DESENNE, page 439, il mourut en 1825, *ajoutez* janvier.

DESEZE, page 441, *ajoutez qu'*il était comte, et *effacez* le roi le fit chevalier de Malte.

*DESJARDINS (Philippe-Jean-Louis), vicaire-général de Paris, né le 6 juin 1753 à Messas, près de Meung (diocèse d'Orléans), d'un négociant qui avait une nombreuse famille, fit ses premières études à Meung, puis au séminaire d'Orléans. Envoyé au séminaire de St.-Sulpice, il fut bientôt chargé de professer la philosophie à Lyon, où il fut ordonné prêtre (20 décembre 1777). De retour à Paris, il fut reçu docteur en 1782, puis devint grand-vicaire de l'évêque de Bayeux, et chanoine de sa cathédrale. Quelques contestations eurent lieu entre le prélat et le vicaire; il s'ensuivit même un procès que gagna l'abbé Desjardins, au parlement de Rouen. Celui-ci ne tarda pas à quitter le diocèse, et fut nommé doyen de la collégiale de Meung, et grand-vicaire d'Orléans. La révolution vint l'arracher à cette position heureuse : le chapitre de Meung fut supprimé, et il alla chercher un asile en Angleterre avec son frère, auquel il avait résigné son canonicat de Bayeux, et qui s'appelait l'abbé Desjardins, dit Desplantes. Il y connut le célèbre Burke qui lui adoucit les malheurs de l'exil, et qui obtint du gouvernement anglais la permission d'envoyer dans le Canada deux ecclésiastiques, chargés d'examiner i cette contrée n'offrirait pas des retraites agréables aux nombreux émigrés qui se rendaient en Angleterre. L'abbé Desjardins partit dans ce but pour l'Amérique, et arriva à New-York le 8 février 1793, et était à Québec le 2 mars suivant. Après avoir parcouru ce pays, dont il a donné la description, il y appela des ecclésiastiques français, et y resta lui-même dans cette contrée jusqu'en 1802 : ce temps fut pour lui une époque de travaux apostoliques, pendant laquelle il rendit de grands services à la religion. Il tenait régulièrement le journal de ses actions, et c'est à ce journal que l'on doit les principaux détails de cette *Notice*. Lorsqu'il revint en France, il fut nommé curé de Meung, et reçut en même temps de l'évêque d'Orléans des lettres de grand-vicaire. Appelé bientôt à Paris, il y fut d'abord attaché à la légation du cardinal Caprara, puis fut nommé en 1806 curé des missions étrangères. Quelques relations d'amitié qu'il entretenait avec le duc de Kent, excitèrent le mécontentement de la police de Buonaparte, qui le fit arrêter et emprisonner à Vincennes, (octobre 1810); il fut ensuite enfermé successivement dans le château de Fenestrelle en Piémont, et à Compiano dans l'état de Parmes. Enfin il eut pour prison la ville de Verceil, où il affronta les dangers d'une contagion pour porter aux soldats blessés les secours de la religion. Atteint lui-même de la maladie, il ne put rentrer en France que quelques semaines après la restauration. M. l'abbé Abeil, qui avait géré sa cure pendant son absence, s'empressa de la lui offrir : l'abbé Desjardins fut reçu avec enthousiasme par ses paroissiens. Ses talens et ses vertus lui avaient donné un grand crédit : il fut consulté pour le concordat de 1817, et la prélature lui fut offerte à plusieurs reprises. Le cardinal de Périgord le nomma (1819), grand-vicaire et archidiacre de Ste.-Geneviève, fonction dans laquelle il a été continué par M. de Quélen. L'abbé Desjardins dirigeait un grand nombre de personnes d'un haut rang. Il fut le créateur, le supérieur, et le protecteur de plusieurs communautés, du petit couvent de la Madelaine, des Dames-de-St.-Mi-

chel, de la miséricorde, de la Croix, de Port-Royal, des sœurs du bon secours. Il habitait l'archevêché, lorsque ce palais fut détruit, à la suite des journées de juillet. Heureusement il s'était retiré à Conflans; mais il perdit tout, bibliothèque, tableaux, objets précieux, linges, etc. Les 15,000 fr. qu'il reçut plus tard comme indemnité, furent donnés à plusieurs établissemens religieux. Lorsqu'en 1831 on lança un mandat d'arrêt contre l'archevêque de Paris, l'abbé Desjardins et l'abbé Matthieu, depuis évêque de Langres, se présentèrent pour rester en prison à sa place. Plus tard il se retira dans la maison des Dames-de-St.-Michel, où il est mort le 25 octobre 1833. Nous renvoyons à la *Notice* que lui a consacrée l'*Ami de la Religion*, (voir les nos 2181 et 2184), pour voir d'une manière plus étendue les détails d'une vie aussi belle, et connaître ses précieuses qualités. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter que l'on a trouvé pour toute fortune chez M. l'abbé Desjardins, 3 francs 12 sols; c'était là le seul trésor d'un homme par les mains duquel avaient passé tant de sommes importantes, versées dans le sein des pauvres, et consacrées à tant de bonnes œuvres.

*DESLOIX (Jean), religieux dominicain, né à Tournehem dans le diocèse de Saint-Omer l'an 1568, mort dans cette dernière ville en 1658, après avoir été provincial de son ordre et inquisiteur de la foi pour Besançon et le comté de Bourgogne, a publié : *Speculum inquisitionis Bisuntinæ ejus officiariis exhibitum*, Dôle, 1628, in-8; *Jus canonicum pro officio sanctæ inquisitionis; l'Inquisiteur de la foi*, Lyon, 1634, in-12; *Exercices spirituels pendant la célébration de la sainte Messe*, Douai, 1617, in-12.

*DESMARQUETS (Anne), religieuse de l'ordre des dominicaines, née en Normandie dans le 16e siècle, morte à Poissy vers 1588, a laissé une traduction en vers français des *Poésies pieuses* et autres de Flaminio avec le texte latin en regard, Paris, 1569, in-8; une autre traduction en vers français des *Collectes* de tous les dimanches, d'après les vers latins de Claude d'Espense; un recueil de *Sonnets* et *Devises*, ibid., 1562.

DESMOND, 452, *ajoutez* devant ses prénoms la comtesse : née vers 1464, *lisez* en 1493; Waterfort, *lisez* Waterford : elle mourut vers l'an 1608, *lisez* vers 1605; Sir Walter Raleigh, *lisez* Raleigh, et *ajoutez qu'*il y a aussi un portrait de cette femme célèbre à Windsor, fait en 1817.

DESORMEAUX, page 456, mort le 28 avril 1830, *ajoutez* presque subitement.

*DESPARD (Edouard-Marc), officier anglais que sa fin malheureuse a rendu célèbre, était né en Irlande. Après avoir servi avec distinction dans l'armée de ligne, il passa en 1779 à la Jamaïque en qualité d'ingénieur, et fut en 1783 nommé surintendant des établissemens anglais sur la côte de Honduras. Quelques différens qu'il eut avec ses administrés le ramenèrent en Europe l'an 1790; il y souffrit en 1794 une détention arbitraire. Le rétablissement de l'*habeas corpus* y ayant mis un terme sans qu'on eût pu rien prouver contre lui, Despard fut mis en liberté, et l'on n'en entendit plus parler jusqu'en 1802, époque où il reparut comme chef d'une vaste conspiration contre les jours du roi, et pour le renversement de la constitution. Déclaré coupable par le jury, Despard fut exécuté en février 1803, avec sept des principaux conjurés, et protesta jusqu'à la fin de la pureté de ses intentions.

*DESPARTS (Jacques), en latin *de Partibus*, médecin du 15e siècle et chanoine de la cathédrale de Paris, l'un des médecins du roi Charles VII et du duc de Bourgogne, mourut en 1457 à Paris, après y avoir joui de quelque considération comme professeur et comme praticien. Il a écrit en latin un commentaire sur Avicenne, publié à Lyon en 1498, 4 vol. in-fol. : cet ouvrage qui a, dit-on, coûté 10 années de travail à l'auteur n'est qu'une rapsodie fort médiocre, dans laquelle on ne trouve que des subtilités plus dignes d'un scolastique ignorant que d'un médecin. Desparts a rendu un service plus important à son art en fai-

sant élever les bâtimens des écoles de médecine de Paris qui existaient encore avant la révolution rue de la Bucheri : il avait dépensé pour cette fondation 300 écus d'or, deux masses d'argent, etc.

*DESFONTAINES (Réné), célèbre Botaniste, dont la vie entière fut consacrée à des observations nombreuses et savantes sur la partie d'histoire naturelle qu'il cultivait, et à l'enseignement de cette science qu'il a pour ainsi dire popularisée, est mort à Paris le 15 novembre 1833 : il était né à Tremblay (Ille-et-Vilaine), le 14 février 1732, d'après Quérard (*France littéraire*, tome 2, page 508). Nous ne connaissons de lui que ses ouvrages : 1° *Manuel du cristallographe*, ou *Abrégé de la cristallographie*, de Romé de Lisle, Paris 1792, in-8 ; 2° *Flora Atlantica, sive, historia plantarum quæ in atlante agro tunetano et algeriensi crescunt*, ibid. an VI (1798) 2 vol. grand in-4, avec des gravures d'après les dessins de Redouté; 3° *Tableau de l'école de botanique du muséum d'histoire naturelle*, 1805, in-8, 1815; 4° *Choix de plantes du corollaire des instituts de Tournefort*, publiés d'après son herbier, Paris, 1808, in-4; 5° *Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 1809, 2 vol. in-8. Les travaux de Desfontaines ne se réduisent pas aux seuls ouvrages estimés que nous venons de citer, et dont quelques-uns sont le fruit de ses longs voyages. Ce célèbre botaniste a fait d'importantes découvertes : nous mettrons au premier rang celle qui a pour but de démontrer le mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille séminale. Ses observations sont consignées dans plusieurs recueils, tels que le *Journal des Savans*, dans l'*ancien Recueil de l'académie des sciences*, dans les *Mémoires de l'Institut* dont il était membre, dans les *Annales du muséum*, etc. Enfin Desfontaines a coopéré pour la partie botanique à *l'Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, au *Journal des sciences médicales*, etc.

*DESSALINES, page 458, *ajoutez* son prénom qui est Jacques : se fit proclamer empereur, *ajoutez* le 8 octobre 1804. Sa mort eut lieu le 17 octobre 1806.

*DEVISMES (Jacques-François-Laurent), député aux états-généraux, né à Laon le 10 août 1749, mort dans la même ville le 2 février 1830, était avocat au commencement de la révolution. Envoyé par le tiers-état de sa ville natale aux états-généraux, il parut peu à la tribune ; mais il s'occupa dans les comités, surtout dans celui des domaines. C'est à lui que les Israélites fixés en France doivent de ne plus payer la taxe à laquelle ils étaient soumis dans plusieurs localités. En 1791 il devint secrétaire de l'assemblée constituante; après la session, il se retira dans ses terres, et échappa aux poursuites des terroristes. Il ne reparut qu'après le 18 brumaire, et fit partie du corps législatif. Lorsqu'il sortit de cette assemblée, il devint procureur-général près la cour criminelle de l'Aisne, puis substitut du procureur-général à la cour impériale d'Amiens. En 1815, il fut membre de la chambre des représentans; ce qui fut la cause de sa destitution sous la seconde restauration. Dès lors il s'est occupé de littérature. Il a beaucoup travaillé pour *l'histoire de la ville de Laon*, qu'il a publiée en 1822, 2 vol. in-8. Déjà, en 1804, il en avait publié un *fragment* sous le titre de *Hugues Capet*, in-8; il s'attache à prouver que Hugues Capet fut un usurpateur. Devismes a publié aussi le *Manuel historique du département de l'Aisne*; Laon, 1826, in-8; les *Odes d'Horace traduites en vers français*, 1811. Cet écrivain a fourni des articles de Jurisprudence au *Journal des Débats*. On trouve aussi de lui dans le tome 2e de la *Société des antiquaires de France*, des *Observations sur le camp de César, situé au territoire de St-Thomas, canton de Craonne, arrondissement de Laon*, 1820.

DEVONSHIRE, page 464, (Georgina Cavendish), *lisez* (Georgina Spencer), fut l'épouse du duc de Devonshire, *ajoutez* en 1774; page 465, elle mourut en mai 1806, *lisez* le 30 mars.

DEVONSHIRE, page 465 (Elisabeth Hervey), *lisez* Hervey; fille du comte de

Bristol ; *ajoutez* évêque de Derby : puis le duc de Devonshire (1812), *lisez* 1809; cinq ans après, *lisez* trois ans. Veuve une seconde fois, *ajoutez* (1811).

* DIDIER (N.) ancien jurisconsulte, travailla plusieurs années à diriger l'exploitation des mines d'argent à Bourg d'Oysans ; il se retira à Lyon en 1812 et voulut en 1815 et en janvier 1816 comploter contre le gouvernement ; il organisa à la fin d'avril 1816 le mouvement de Grenoble qui fut réprimé au commencement de mai. Il se réfugia sur le territoire sarde, y fut livré par deux complices et ramené le 23 à Grenoble où il fut condamné le 8, et exécuté le 10 juin.

DIEBITSCH, page 479, à côté de (N. *mettez* comte ; né le, *ajoutez* au village de Gross-Lews dans la Silésie Prussienne : issu d'une famille noble, *ajoutez* et fort ancienne ; page 480, le 29 mai 1831, *lisez* le 10 juin ; le choléra-morbus qui avait déjà fait périr, *lisez* qui fit aussi périr.

DILLON, page 485, à la fin du 2e article DILLON, *ajoutez* c'était le 1er mai 1792.

*DIMSDALE (THOMAS), médecin anglais, né dans le comté d'Essex en 1712, fut d'abord chirurgien dans l'armée, employé en Allemagne sous les ordres du duc de Cumberland, s'établit, à son retour en Angleterre, médecin à Hertford, et se fit une grande réputation par ses succès dans l'inoculation de la petite-vérole, système dont il fut un ardent propagateur. Appelé en Russie pour pratiquer cette opération sur l'impératrice Catherine II et le grand duc Paul, il en fut récompensé par des dignités et une pension considérable. Quelques années après il inocula également les grands-ducs Alexandre et Constantin, et il mourut en 1800. On a de lui (en anglais) : *Méthode actuelle de l'inoculation de la petite-vérole*, traduite en français par Fouquet, Amsterdam et Montpellier, 1772, in-8 ; *Pensées sur l'inoculation générale et partielle*, etc. ; *Observations sur l'introduction au plan du dispensaire pour une inoculation générale* ; *Remarques sur la lettre du docteur Lettson sur l'inoculation générale* ; *Revue des observations du docteur Lettsom*, etc., 1779, in-8 ; *Traités divers sur l'inoculation*, 1781, in-8.

*DIOT (N.), curé de Ligny-sur-Canche, député du clergé d'Artois aux états généraux de 1789, parut d'abord embrasser avec ardeur la cause de la révolution, prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque constitutionnel du département de la Marne ; mais bientôt il montra le plus vif repentir de sa conduite, refusa d'exercer les fonctions d'évêque, retourna dans sa cure, et engagea ses paroissiens à ne point se soumettre aux décrets de l'assemblée. Il fut arrêté comme suspect, en 1794, et traduit au tribunal révolutionnaire d'Arras. Il déclara qu'il invoquait le martyre en expiation du serment qu'il avait prononcé, et fut condamné à mort.

*DISTEL (Philippe-Gaspard), ancien premier chirurgien ordinaire de Louis XVIII et de Charles X, mort au Gros-Caillou, le 12 septembre 1832, dans un âge assez avancé, était chevalier des ordres de St-Michel et de la légion d'honneur. Il était aussi membre de l'académie de médecine depuis sa création (20 décembre 1820.)

* DODD (WILLIAM), ministre anglais, né en 1729 dans le comté de Lincoln, est plus connu par sa fin tragique que par les ouvrages qu'il a publiés. Entraîné par une ostentation sans mesure dans des dépenses au-dessus de ses ressources, et gravement compromis par des démarches peu délicates où l'engagea ce même penchant, il fut d'abord rayé de la liste des chapelains du roi, puis vilipendé par ceux qui avaient été dupes de son hypocrisie, et enfin traduit sur la scène au théâtre de Hay-Market. Il vint alors en France, autant pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers que pour se dérober aux railleries de ses compatriotes, et on le vit se donner en spectacle dans cette capitale par le luxe et l'immoralité qu'il y afficha. De retour en Angleterre, il signa au nom du lord Chesterfield, son ancien élève et son protecteur, une lettre de change de 4,000 livres sterl. Il avait déjà touché une partie de cette somme lorsque la fraude fut découverte.

Arrêté pour ce crime, mis en jugement, convaincu sur le témoignage de son bienfaiteur, il fut condamné à mort et subit cette sentence le 27 juin 1777. Il montra le plus vif repentir de ses égaremens et une grande fermeté qu'on attribua à l'espoir que lui avait donné un de ses amis, nommé Hawes, de le rappeler à la vie après l'exécution. Voici les titres des ouvrages les plus remarquables de ce ministre, dont le caractère était, suivant les biographes anglais, un composé d'hypocrisie, de vanité et de bassesse : *Synopsis compendiaria H. Grotii de jure belli et pacis ; S. Clarkii de Dei existentia et attributis, et J. Lockii de intellectu humano*, 1750, in-8 ; *Sermons sur les paraboles et les miracles* (en anglais), 4 vol. in-8 ; *Explications familières des OEuvres poétiques de Milton* (idem), 1762, in-12 ; *Réflexions sur la mort*, 1763, in-12 ; une traduction anglaise de quelques *sermons* de Massillon ; *Méditations en prison*, ouvrages qu'il composa après sa condamnation, et qui est le meilleur et le plus curieux de ses écrits, Londres, 1779, 1781, in-12, précédé de mémoires sur sa vie ; traduit en français par M. Devade, Amsterdam (Lausanne), 1780, in-8. Dodd avait aussi publié en 1752 les *Beautés de Shakespeare*, 2 vol. in-12 ; et, en 1755, une traduction en vers anglais des *Hymnes de Callimaque*. On a encore de lui un vol. de *poésies*, 1765, in-8. — Un autre DODD (Charles), historien catholique anglais, mort en 1745, est auteur d'une *Histoire de l'Eglise d'Angleterre*, 1737, 3 vol. in-fol.

* DODWELL (Edouard), voyageur et antiquaire, né en 1767, mort à Rome le 14 mai 1832, était correspondant de l'académie des Inscriptions de Paris : parmi ses différens ouvrages nous citerons : 1° *Sur les constructions cyclopéennes* ; 2° *Sur les ruines de l'ancienne Grèce* ; 3° *Description de plusieurs bas-reliefs antiques. Voyez* le *Magasin Encyclopédique de Milan* 14e année, 1809, t. 5 ; 15e année, 1810, t. 2 ; 17e année, 1812, t. 5.

DOLLAND, page 509, naquit en 1706, *ajoutez* le 10 juin ; il fut l'inventeur, *ajoutez* en 1758 ; il est mort en 1761, *ajoutez* le 30 novembre.

DOMINIS, page 518 après ces mots, archevêque de Spalatro, *ajoutez* il se joignit avec beaucoup de violence avec les Vénitiens contre le Pape Paul V, et fut excommunié : ses ouvrages furent aussi condamnés. Il se démit de son siége, et alla à Venise. — Après ces mots : de son apostasie, *ajoutez* il publia à Rome *Ses motifs pour renoncer au protestantisme* qu'il avait embrassé à Venise. Jacques Ier l'avait fait doyen de Windsor.

DRACK, page 569, *écrivez* Drake : à la place François *lisez* sir Francis : naquit, *ajoutez* en 1545. En 1577, Drake partit encore, *lisez* 1554 ; en 1595, Drake se mit encore en mer, *lisez* 1595.

*DUBOURG (Louis-Guillaume-Valentin), archevêque de Besançon, naquit en 1766 à St.-Domingue, où des intérêts de commerce avaient appelé son père, qui était Français d'origine. En 1768 son père fut obligé de quitter cette île, et se retira à la Nouvelle-Orléans ; mais il envoya sa famille à Bordeaux, où le jeune Dubourg fit ses premières humanités. Il se rendit ensuite à Paris pour y suivre les cours de philosophie et de théologie au séminaire de St.-Sulpice. Les supérieurs de cet établissement lui confièrent la direction de la maison d'Issy, où il était encore, lorsque la révolution vint le forcer de se retirer en Espagne. Après un séjour de dix-huit mois dans ce royaume, il se rendit en Amérique où il s'occupa de l'éducation de la jeunesse, et où il créa le fameux collége de New-Yorck. En même temps il faisait des courses fréquentes chez les sauvages, auxquels il prêchait la foi : ses succès le firent nommer directeur général des missions étrangères en Amérique. Bientôt après la mort de l'évêque de la Louisiane, il fut chargé, pendant la vacance du siége, de l'administration de ce vaste diocèse. Le souverain pontife, informé de ses vertus et de ses talens, le nomma ensuite évêque des deux Louisiane. L'abbé Dubourg avait pour l'épiscopat une sainte frayeur : il se hâta de venir en Europe pour tâcher de faire tom-

ber le choix du Saint-Père Pie VII sur un autre ecclésiastique. Mais il se vit forcé d'obéir, et il fut sacré à Rome. C'est lorsqu'il allait prendre possession de son siége qu'il fonda, en passant à Lyon, *l'association de la propagation de la foi*. Il fit six voyages en Amérique, toujours pour y amener quelques personnes religieuses propres à faire fleurir les vertus chrétiennes : c'étaient des ecclésiastiques, des frères de la doctrine chrétienne, des dames du Sacré-Cœur, des dames ursulines, des sœurs de St.-Maure, des sœurs de St.-Vincent, qu'il conduisait avec lui dans le nouveau continent. Mgr. Dubourg renouvelait ses courses dans son vaste diocèse, et même au-delà : les sauvages qui l'aimaient, l'appelaient le *grand Père des Blancs*. Après avoir créé trois diocèses, et avoir vu à leur tête trois dignes prélats, après avoir doté le Nouveau-Monde de plusieurs institutions religieuses, il sentit que l'affaiblissement de sa santé lui commandait de revenir en Europe : son but était de se fixer à Paris, où il espérait terminer tranquillement sa vie dans la prière et la retraite. Il n'en fut point ainsi : le roi Charles X le nomma à l'évêché de Montauban, où il resta trois ans, et d'où il fut transféré, après la mort du cardinal de Rohan, sur le siége archiépiscopal de Besançon. Il avait été l'objet de la vénération des protestans du Midi ; il fut aimé par les fidèles de son nouveau diocèse, au milieu desquels il n'a été que quelques mois. Il est mort à Besançon le 12 octobre 1833, à l'âge de 68 ans. Ses derniers momens ont été une longue lutte contre la mort ; mais il a souffert avec une résignation toute chrétienne. D'après ses vœux, ses obsèques ont eu lieu avec la plus grande simplicité. C'était un homme d'une haute capacité, et d'une grande vertu. Il avait vécu comme un apôtre, il est mort comme un saint.

* DUCANGE (Vit.-H.-J.-Brahain), auteur dramatique et romancier, né à La Haie le 24 novembre 1783, mort à Paris le 26 octobre 1833, ne nous est connu que par ses *Œuvres*, dont on peut voir la liste dans la *France littéraire* de Quérard, t. 2, p. 617 Nous ne la donnerons pas, dans la persuasion où nous sommes que nos lecteurs ne la désirent point.

DUCHATEL (Gaspard), page 562 : *ajoutez qu'*il avait été Girondin et *qu'*il revint, avant de mourir, aux idées monarchiques.

DUDLEY, page 571, né en 1532 ; Jean Dudley, *ajoutez* duc de Northumberland ; condamné à mort, *ajoutez* en 1553 ; pour avoir voulu placer la couronne dans sa famille, *ajoutez* sur la tête de Lady Jane Grey : la mort de sa première femme *ajoutez* (Amy, fille de sir J.-H. Robsart mariée en 1550); arrivée en 1560, *ajoutez* le 8 septembre ; il épousa en secret la baronne douairière Douglas de Sheffield dont il eut sir Robert Dudley, grand savant, né en 1573, mort en 1639. Il épousa enfin en 3e lieu la comtesse douairière d'Essex en 1576. Il donna à Elisabeth de grandes fêtes à Kénilworth du 9 au 26 juillet 1575. Il mourut en 1588, *ajoutez* le 4 septembre : C'était un très-bel homme.

* DUMANGIN (Jean-Baptiste-Eugénie), était en 1789 médecin de la Charité, et en 1795 médecin en chef. Appelé le 7 juin près de Louis XVII, malade au temple, il assista à l'autopsie faite le lendemain de sa mort, qui eut lieu le 8 : il se retira à St.-Prix, près la forêt de Montmorency, et y est mort vers 1822.

* DUMOULIN (Evariste), écrivain politique et journaliste, né à 1776 dans le département de la Gironde, fut destiné à la carrière du commerce, dont il fut détourné de bonne heure par son penchant pour la littérature, et son goût pour les plaisirs. Quelques pièces de vers, quelques brochures et divers articles insérés dans le journal du département de la Gironde, dont il avait pris la direction, ne tardèrent pas à le faire connaître à Bordeaux. Après avoir obtenu divers succès, il vint à Paris où il se lia avec les écrivains libéraux de l'époque. Il concourut à la publication du journal le *Constitutionnel*, dont il fut jusqu'à sa mort l'un des principaux rédacteurs. Il y traitait la partie politique et théâtrale. Il fut aussi l'un des collaborateurs de la *Minerve*

française, 1818-1819. Evariste Dumoulin est mort subitement à Paris d'une hémorragie, le 4 septembre 1833. Il a publié quelques opuscules : nous citerons : 1° *Histoire complète du procès du maréchal Ney*, etc., Paris, 1815, 2 vol. in-8; 2° *Procès du général comte Drouot*, ibid., 1816, in-8; 3° *Procès du général Cambronne*, ibid., 1816, in-8; 4° *Lettre sur la censure des Journaux*, ibid., 1820, in-8; 5° *Examen du projet de loi sur la presse*, ibid., 1827, in-8. Evariste Dumoulin a été l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque*, ou *Journal du barreau*, 1807.

*DUNDAS (sir Daniel), baronnet, médecin et chirurgien très habile, mort à Richmond-Surrey près de Londres, le 10 janvier 1826, dans un âge très avancé, était premier chirurgien du roi d'Angleterre, George III, dont il était très aimé, et fut créé baronet en 1815. Doué d'une grande humanité et d'un cœur très généreux, il ouvrait sa bourse à toutes les infortunes, et entr'autres se dévoua à secourir tous les émigrés français, qui habitaient dans son voisinage. Il les traitait dans leurs maladies, leur fournissait les remèdes, et sa délicatesse allait même jusqu'à refuser de rien recevoir de ceux d'entr'eux qui pouvaient reconnaître ses soins, et insistaient pour s'acquitter envers lui, disant qu'il craindrait de blesser leurs compatriotes plus gênés.

DUHAMEL (Henri-Louis). *Voyez* HAMEL (du).

DULONG, page 583, baron *ajoutez* ou comte : il mourut en 1828, *ajoutez* le 19 mai.

*DUPONT DES LOGES (Pierre-Louis), ancien premier président de la cour royale de Rennes, mort dans cette ville le 24 juin 1833, était d'une famille parlementaire, et était entré à l'âge de 19 ans dans la magistrature. Jeune conseiller, il se distinguait déjà par sa science et sa piété. Nommé sous la restauration président de chambre, puis premier président de la cour royale, il était dévoué à tous les devoirs de sa place. Dupont fut député en 1794; il y vota avec la majorité. Pendant les Cent-jours il se tint à l'écart; mais il reprit sous la 2e restauration ses fonctions judiciaires, qu'il cessa de remplir depuis la révolution de 1830. On l'a entendu se féliciter de pouvoir consacrer à Dieu ses dernières années. Membre du conseil général et du conseil municipal de Rennes, c'est à lui qu'on doit la rentrée des sœurs de la charité dans les hospices de cette ville. C'était un magistrat pieux et intègre.

*DUPORT DU MONT-BLANC, (Bernard-Jean-Maurice), ancien membre de la Convention nationale, et du conseil des cinq-Cents, né dans les environs d'Annecy, mort à Paris dans le mois de décembre 1832, à l'âge de 70 ans, se fit peu remarquer à la Convention, où il n'entra qu'après le 21 janvier 1793, et au conseil des Cinq-cents, où il proposa de rapporter les lois qui ordonnaient la vente des biens communaux, et de créer un ministère des beaux-arts. Nommé ensuite commissaire du directoire d'abord près le tribunal de cassation, puis à Rome où il remplaça M. Daunou, il devint ministre des finances de la république romaine dans le mois de février 1799; mais il ne tarda pas à donner sa démission de cette place, pour revenir en France, où il passa pour avoir épousé la princesse de Santa-Croce. Nommé chef de bureau au ministre de la justice, il raya un grand nombre de noms de la liste des émigrés, et sans autorisation celui de la duchesse douairière d'Orléans : ce qui fut la cause de son arrestation; mais il rentra ensuite au ministère de justice, où il resta jusqu'à sa mort.

DUPUIS, page 615, *ajoutez que* son origine de tous les cultes a été réfutée par le Père Lambert.

DUTENS, page 733, *lisez* historiographe du roi d'Angleterre, *au lieu de* historiographe de la grande Bretagne.... des Inscriptions et belles-lettres, *ajoutez* de Paris. Il fut aussi recteur d'Elsdon en Northumberland. Il a laissé une histoire de l'établissemens de la régence en Angleterre, en 1708, 1789, 3e édit. 1791.

DUVAL-LEGRIS, *voyez* au 8e vol. LEGRIS-DUVAL.

CINQUIÈME VOLUME.

*ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d') naquit à Chantilly le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph de Bourbon et de Louise-Thérèse-Bathilde d'Orléans. Environné de tous les prestiges d'une haute origine et des séductions d'un rang illustre, le jeune duc comprit de bonne heure les obligations qui lui étaient imposées par sa naissance, et ce fut de bonne heure aussi qu'il se prépara à recueillir noblement ce legs de gloire dont son berceau avait été doté. Son enfance studieuse, réfléchie, présageait déjà un digne petit-fils des Condé. Familiarisé avec les exemples d'héroïsme et de vertu, éclairé par les lumières du digne abbé Millot, il toucha à l'adolescence, riche d'inspirations et d'utiles leçons. Cette maturité précoce n'ôtait rien à sa grâce, rien à l'enjouement de son caractère. Grave et recueilli aux heures de la réflexion, il apportait dans le commerce de la vie cette aménité de mœurs et de langage, cette exquise delicatesse, cet esprit vif, ingénieux, passionné, qui depuis le premier Bourbon était devenu comme traditionnel dans la race. Fougueux, quoique plein d'une douceur charmante, il se roidissait contre les obstacles, et se plaisait à ces luttes où toutes les facultés de son âme se trouvaient en jeu. Comme toutes les intelligences distinguées, il aimait les caresses d'un éloge, non de l'adulation qui corrompt, mais de cette voix désintéressée qui stimule de brillantes qualités. Une calamité publique devait étouffer au cœur du jeune duc tous ces germes de bonheur. La révolution vint le surprendre au plus riant de ses espérances; son éducation venait de s'achever. Il fut forcé de fuir son pays (le 16 juillet 1789), lui dont le cœur avait constamment battu pour la patrie, et de traîner dans les langueurs de l'exil une oisive jeunesse. Il voyagea en Europe jusqu'en 1792, et vint rejoindre son père en Flandre après avoir atteint sa 20e année. Cependant le pouvoir révolutionnaire allait s'agrandissant chaque jour; et la noblesse, fidèle aux croyances de la vieille monarchie, en butte aux proscriptions de la dictature populaire, s'était abritée sur la terre étrangère. Pressée, ralliée autour des membres de la famille royale, jalouse de reconquérir les droits du trône, elle s'était réunie sous la bannière des Condé. Ce fut à l'époque de la journée de Jemmapes que le duc d'Enghien vint faire ses premières armes dans les rangs de ces troupes fidèles, sous le commandement de son aïeul. Quelques jours après son arrivée, l'avant-garde autrichienne se replie tout à coup devant les républicains. Le duc d'Enghien s'élance pour la soutenir : une batterie masquée jette parmi les siens le désordre et la mort; l'officier chargé par le duc de Bourbon, de veiller sur son fils, saisit son cheval et le force à reculer; mais le prince s'échappe et se rejette à la tête du premier bataillon. En avant! s'écrie-t-il, vive le roi! la redoute est emportée. Le duc d'Enghien rentre en triomphe dans le camp, et tombe dans les bras de son père, moins heureux de le savoir échappé au danger, que de le voir digne de lui. A Belheim, le duc d'Enghien rivalisa d'audace avec son noble père. A l'attaque des lignes de Weissembourg, ces trois générations partagèrent la gloire du succès. A ce même combat de Belheim, 300 républicains tombent au pouvoir du duc d'Enghien; ils connaissent les décrets formidables; ils savent qu'ils sont condamnés à faire la guerre comme les Caraïbes; ils s'attendent à des représailles; mais non! le duc d'Enghien s'approche, il leur crie : « Vous êtes Fran» çais, ce seul titre vous garantit la » vie! » et les prisonniers sont reçus comme des frères, et les blessés républicains sont soignés comme les soldats de l'armée de Condé! Autant le duc d'Enghien a montré d'audace jusque là, autant il fait preuve d'art et de prudence

dans cette savante retraite, devant l'armée de Moreau, consacrée par les éloges de ce général lui-même. La mémorable journée de Rosenheim mit le sceau à la renommée militaire du duc d'Enghien. Après le second licenciement de l'armée de Condé, et le départ des princes pour l'Angleterre, le duc d'Enghien, sur de pressantes sollicitations du cardinal de Rohan, retourna à Ettenheim. En 1794, le cardinal avait prodigué à l'émigration armée, cantonnée dans ces lieux, les témoignages de la haute estime due à la conduite magnanime de ces preux. A cette époque, accueilli dans le domaine de la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, le duc d'Enghien lui dévoua son cœur; de son côté la princesse lui donna la preuve la plus touchante de son affection, en suivant le prince en Russie, lorsqu'il s'y rendit à la tête de ses troupes. Partageant ses loisirs entre la princesse et l'étude, le duc d'Enghien se livra dès lors aux paisibles occupations de la vie privée. Quelques amis, quelques livres, la culture des fleurs, charmaient sa retraite, et le plaisir de la chasse trompait cette ardeur, cette fougue impétueuse dont il avait fait preuve sur les champs de bataille. Ses braves compagnons d'armes, disséminés autour de lui en lui offrant l'occasion de secourir chaque jour leur honorable détresse, renouvelaient sans cesse la source du plus vif de ses plaisirs. C'est ainsi que la fortune semblait vouloir consoler le prince au moment de l'accabler de ses derniers coups. Le premier consul se délassait à la Malmaison de ses fatigues militaires, et s'enivrait fastueusement de ses triomphes au milieu de sa cour militaire. La conspiration de Georges Cadoudal et de Pichegru venait d'éveiller la défiance de Buonaparte, qui avait conçu des inquiétudes sur sa vie. Quelques vagues rumeurs avaient accrédité l'existence de nombreux complots, et les révélations d'un timide complice de Georges avaient dénoncé la présence dans le complot d'un personnage mystérieux pour lequel les conjurés affectaient la plus grande déférence. Des présomptions semblaient indiquer que l'homme mystérieux de la conjuration de Cadoudal était le duc d'Enghien. De faux rapports arrivés de Strasbourg avaient confirmé l'opinion du gouvernement. Pendant que son illustre nom se trouvait mêlé à ces ignobles menées de la police consulaire, le duc d'Enghien, comme nous l'avons dit, cachait son exil à Ettenheim, au sein d'une douce hospitalité, occupé uniquement de soins paisibles, de méditations solitaires, lorsque tout à coup un ordre émané du gouvernement de France vint le surprendre au milieu de sa tranquille solitude, sur la terre étrangère, au mépris du droit des gens, à la faveur d'une violation du territoire. Inoffensif, désarmé, il est enlevé à sa retraite par plusieurs corps de régimens sous les ordres des généraux Ordener et Caulaincourt; ce dernier était porteur, en cette occasion, d'une note diplomatique de M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, à M. le baron d'Edelsheim, ministre d'état à Carlsruhe. Le duc d'Enghien, violemment arraché à son asile d'Ettenheim, contrairement à toutes les notions du droit des gens, est conduit prisonnier à la citadelle de Strasbourg. Le duc a conservé toutes les circonstances de son arrestation dans un journal écrit par lui-même, espèce d'*album* où il enregistrait toutes les douleurs du voyage. Après les premiers détails de son arrestation, on lit, à la date du 15 mars : « Conduit dans une charrette, entre deux haies de fusiliers, jusqu'au Rhin. Embarqué pour Rheinau. Débarqué et marché à pied jusqu'à Pfofsheim; déjeûné dans l'auberge. Monté en voiture avec le colonel Charlot, le maréchal-des-logis de la gendarmerie, un gendarme sur le siége et Grunstein. Arrivé à Strasbourg chez le colonel Charlot, vers cinq heures et demie; transféré une demi-heure après, dans un fiacre, à la citadelle. Mes compagnons d'infortune venus de Pfofsheim à Strasbourg, avec des chevaux de paysans, dans une charrette; arrivés à la citadelle en même temps que moi; descendus chez le commandant; logés dans

son salon pour la nuit, sur des matelas, par terre. Des gendarmes à pied dans la pièce d'avant; deux sentinelles dans la chambre; une à la porte. Mal dormi. « *Vendredi* 16. — . . . . . Une garde de douze hommes et un officier sont à ma porte. Après le dîner, on me sépare de Grunstein, auquel on donne un logement seul de l'autre côté de la cour. Cette séparation ajoute encore à mon malheur. J'ai écrit ce matin à la princesse (de Rohan-Rochefort). J'ai envoyé ma lettre par le commandant au général Leval; je n'ai point de réponse. Je lui demandais d'envoyer un de mes gens à Est; sans doute tout me sera refusé. Les précautions sont extrêmes de tout côté, pour que je ne puisse communiquer avec qui que ce soit. Si cette position dure, je crois que le désespoir s'emparera de moi. A quatre heures et demie, on vient visiter mes papiers, que le colonel Charlot, accompagné d'un commissaire de sûreté, ouvre en ma présence. On les lit superficiellement. On en a fait des liasses séparées, et on me fait entendre qu'ils vont être envoyés à Paris. Il faudra donc languir des semaines, peut-être des mois! Le chagrin augmente, plus je réfléchis à ma cruelle position. Je me couche à onze heures; je suis excédé et ne puis dormir. Le major de la place, M. Machim, a des formes très-honnêtes; il vient me voir quand je suis couché; il cherche à me consoler par des mots obligeans. « *Samedi* 17. — Je ne sais rien de ma lettre. Je tremble pour la santé de la princesse; un mot de ma main la réparerait. Je suis bien malheureux. On vient me faire signer le procès-verbal de l'ouverture de mes papiers. Je demande et obtiens d'y ajouter une note explicative, pour prouver que je n'ai jamais eu d'autres intentions que de servir et faire la guerre. Le soir on me dit que j'aurai la permission de me promener dans le jardin, même dans la cour, avec l'officier de garde, ainsi que mes compagnons d'infortune, et que mes papiers sont partis pour Paris par courrier extraordinaire. Je soupe et me couche plus content. « *Dimanche* 18. — On vient m'enlever à une heure et demie du matin; on ne me laisse que le temps de m'habiller; j'embrasse mes malheureux compagnons, mes gens: je pars seul avec deux officiers de gendarmerie et deux gendarmes. Le colonel Charlot m'annonce que nous allons chez le général de division, qui a reçu des ordres de Paris. Au lieu de cela, je trouve une voiture avec six chevaux de poste, sur la place de l'église. On me campe dedans: le lieutenant Pétermann monte à côté de moi, le maréchal-des-logis Blitersdoff sur le siége; deux gendarmes, un dedans, l'autre dehors... » Cependant il arrive à Vincennes où l'attendaient ses juges. C'était une commission militaire organisée par les soins de Murat, gouverneur de Paris exprès pour cette cause: elle devait tenir son lit de justice dans une prison, la nuit, à l'insu de témoins. L'infortuné prince, encore en habits de voyage, fatigué du chemin, est amené devant ce tribunal. L'acte d'accusation est lu par le capitaine Dautancourt. On procède à l'interrogatoire. Le duc d'Enghien déclare son nom, son seul crime. Ses réponses étaient empreintes de noblesse et d'une chaleureuse indignation. Son innocence l'aveuglait, et il ne se doutait nullement de l'issue que devait avoir son procès. Enfin, lorsqu'il eut donné connaissance à la commission de sa conduite depuis l'émigration, il répondit à l'un des juges qui le pressait de s'expliquer sur les faits de l'accusation: « Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire. » Ces dernières paroles décidèrent du sort du prince. La commission se déclara suffisamment éclairée, et la discussion fut close; le prince fut ramené par ses geôliers. Deux heures plus tard, la porte de sa prison s'ouvrit; il était minuit, on vint lui lire la sentence qu'il entendit avec calme.... « La commission déclare le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien... à l'unanimité, coupable d'être l'un des fauteurs et complices de la conspiration tramée par les Anglais contre la vie du premier consul, et devant, en cas de succès de cette conspiration, entrer en France....;

Sur ce.... la commission militaire spéciale condamne, à l'unanimité, le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, à la peine de mort..... » Pendant que la commission délibérait, on creusait d'avance la fosse du jeune martyr. Odieuse prévoyance ! Aux termes de l'arrêt, l'exécution doit être immédiate : il est deux heures du matin, il descend dans le fossé du château où l'attendent ses bourreaux ; jusque dans ses derniers momens il conserve la même assurance, la même égalité d'âme. On lui commande de se mettre à genoux ; mais il répond fièrement : « Un Bourbon ne fléchit le genou que devant Dieu ! » Le colonel Savary est sur le bord du fossé, qui préside à cette horrible justice, et donne le signal de l'exécution ! — Gendarmes, visez droit au cœur du jeune homme ; cette lumière attachée à la victime indique la place où vous devez frapper !... Le commandement est donné, et la poitrine du noble duc est lâchement meurtrie par la balle d'un soldat français. Le cadavre est jeté dans la fosse, et de peur que la vie ne restât dans ce corps brisé, on lui jette des pierres à la tête !.... Ainsi périt, à l'âge de trente ans, le dernier rejeton de cette race de héros, qui s'était succédé depuis plusieurs règnes sous le nom de Condé. Sous la restauration un monument funèbre a été élevé à la mémoire de cet infortuné prince sur le lieu même où il a reçu la mort. Diverses *Pièces* sur cette catastrophe se trouvent réunies dans la brochure intitulée : *De l'assassinat de Mgr. le duc d'Enghien et de la justification de M. de Caulincourt* (par M. le baron Marguerit), 8e édition, Paris, 1824, in-8. *Voyez* Caulincourt. On peut consulter aussi la brochure intitulée : *Extrait des mémoires du duc de Rovigo sur la catastrophe du duc d'Enghien*, Paris, 1824 : toutes les brochures qu'a provoquées ce dernier écrit ont été réunies sous le titre de *Mémoires historiques sur la catastrophe du duc d'Enghien*, Paris, 1824, in-8. Les *Explications offertes aux hommes impartiaux*, par M. le comte Hulin, *au sujet de la commission instituée pour juger le duc d'Enghien*, qui se trouve dans ce volume, ont été rédigées par M. Dupin l'aîné. L'abbé de Bouvens a publié une *Notice historique sur L.-A.-H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal, suivie de son oraison funèbre prononcée dans la chapelle de saint-Patrick à Londres en présence de la famille royale*, 1814, 2e édition. Nous avons nous-même emprunté cette *Notice* à l'excellent ouvrage qui a pour titre, *Le dernier des Condé*, par Albert de Calvimont, Paris, 1832, in-8.

ESPAGNAC, page 114, il naquit d'un apothicaire, *lisez* d'un conseiller du roi.

*EXMOUTH (Edwar d'Pellew lord), baronnet, amiral et pair d'Angleterre, fut d'abord connu sous le nom de sir Edouard Pellew. Né à Douvres où son père le capitaine Pellew était collecteur, il reçut une éducation distinguée, et entra jeune encore au service de mer. Nommé en 1780 lieutenant de vaisseau, il fit avec distinction la guerre des colonies : il commandait le Cutter *la Résolution*, lorsqu'il s'empara du corsaire hollandais *le Flessingue*. Il prit ensuite le commandement du *Ramler*, et devint capitaine de vaisseau le 21 mai 1782. En 1791 il commandait *le Salisbury* de 50 canons, sous le vice-amiral Milbanke à la station de Terre-Neuve. En 1793, pendant la guerre avec la France, il monta la Frégate la *Nymphe* avec laquelle il livra un combat sanglant à la frégate française la *Cléopâtre*, dont il parvint à s'emparer, action qui lui valut le titre de baronnet. Ce marin courageux et habile se distingua dans plusieurs autres occasions. Il était à bord du *Lançor* sur la côte d'Irlande, lorsqu'il détruisit une petite division de bâtimens français commandée par le capitaine Bompart. Pendant la paix, sir Edward Pellew alla à la chambre des communes où il avait été élu par les habitans de Barnstall dans le Devonshire (1802), et où il soutint avec chaleur les projets du ministère. Son zèle et ses exploits lui valurent le grade de contre-amiral de l'escadre blanche, puis le commandement en chef des forces navales de

la Grande-Bretagne dans l'Inde (1804). Il ne tarda pas à être avec ses bâtimens à l'embouchure du Gange. Depuis cette époque jusqu'à la paix, il fut employé, soit dans les mers, soit sur les côtes de France, avec le grade de vice-amiral. En 1814, il fut créé pair sous le nom de lord baron Exmouth; il eut en 1815 avec le grade d'amiral le commandement en chef des forces navales dans la Méditerranée. L'année suivante, il reçut l'ordre de négocier avec les puissances barbaresques, pour faire reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises, pour stipuler la paix entre ces états et ceux de Naples et de Sardaigne, enfin pour exiger l'abolition de l'esclavage des chrétiens. Lord Exmouth se rendit d'abord devant Alger avec une escadre assez forte pour appuyer ses négociations, et il obtint ce qu'il demandait, à l'exception de l'abolition de l'esclavage des chrétiens; il en fut de même à Tunis et à Tripoli où il parvint même à faire des traités par lesquels les captifs seraient traités en prisonniers de guerre. Nous ne dirons pas ici tous les dangers auxquels lord Exmouth fut exposé pendant cette expédition de la part de la multitude, dans ces régences où le droit des gens est peu respecté. Bientôt il fit voile pour la Grande-Bretagne : il n'y était point encore arrivé que les Algériens avaient violé la foi promise: des pêcheurs de corail, Anglais, Français et Espagnols, avaient été massacrés à Bone pendant l'office divin où ils avaient été surpris. Une expédition nouvelle eut lieu, et lord Exmouth la dirigea avec autant d'habileté que de courage. Le 26 août 1816 il était en vue d'Alger; et cette ville fut bombardée pendant dix heures. Un deuxième traité plus avantageux que le premier fut signé le 30 : il portait : 1° l'abolition perpétuelle de l'esclavage des chrétiens ; 2° la remise de tous les esclaves dans les états du Dey, à quelque nation qu'ils appartinssent; 3° de fortes indemnités, etc. Le traité a été sujet à plusieurs critiques dont quelques-unes ne sont pas sans fondement, mais sont moins la faute du négociateur que de son gouvernement. Quoi qu'il en soit, des remercîmens furent votés à lord Exmouth par les deux chambres. Depuis lors, il s'est retiré à Plymouth, où il est mort le 15 novembre 1832.

F

* FENWICK (Edouard), évêque de Cincinnati, naquit à Maryland le 19 août 1766. Après ses premières études, il entra en 1784 au collége des dominicains anglais de Bornheim près d'Anvers, y fit profession et fut ordonné prêtre. Il y resta ensuite quelque temps comme professeur; mais la Flandre ayant été prise par les Français au commencement de la révolution, le Père Fenwick fut obligé de fuir, et retourna dans sa patrie où il exerça d'abord le ministère dans le Maryland. M. Carrol, évêque de Baltimore, l'envoya dans le Kentuckey, où le zélé missionnaire établit en grande partie à ses frais un couvent de son ordre et une école. Cette maison a produit plusieurs missionnaires. En 1810, le Père Fenwick commença à aller prêcher dans l'état de l'Ohio, où il fut d'abord seul missionnaire. On lui adjoignit ensuite un de ses confrères, le Père Young. En 1821, Pie VII érigea un évêché à Cincinnati, dans l'Ohio, et y nomma le 19 juin le Père Fenwick, qui fut sacré le 13 janvier 1822, dans son couvent de Sainte-Croix par M. Flaget, évêque de Bardstown. La plupart des dominicains le suivirent dans son diocèse. En 1824 ce prélat vint en Europe pour solliciter des secours. Il alla à Rome, visita la France, excita l'intérêt par son zèle et sa piété. Voyez dans l'*Ami de la Religion* la *Notice sur son diocèse*, N° 1786, tome 68. On peut consulter aussi les tomes 2, 3 et 4 des *Annales de la propagation de la foi*. Il était perpétuellement en voyage pour visiter les catholiques dans l'Ohio. De plus il était administrateur des territoires du Machigan et du Nord-ouest, de sorte que sa juridiction s'étendait sur d'immenses contrées. Ce qu'il fit pendant 20

ans qu'il resta dans l'Ohio est prodigieux. Tant de travaux étaient une assez belle préparation à la mort. On peut dire qu'il a été victime de son zèle; car s'il n'eût pas été en voyage, il aurait été facile peut-être de prévenir la terrible maladie à laquelle il a succombé : c'est le choléra-morbus dont il fut atteint dans un lieu appelé Wooster, dans le comté de Wayne, en revenant à Cincinnati, après une longue et pénible course dans des parties éloignées de son vaste diocèse. Depuis six semaines il avait un peu de dyssenterie, et peut-être n'avait-il pu dans ses voyages prendre assez de précautions pour l'arrêter. Lorsqu'il se sentit atteint du choléra, il envoya chercher le prêtre le plus voisin; mais les progrès du mal furent si rapides, que le prêtre n'arriva qu'après la mort du prélat. Ce triste évènement a eu lieu le 26 septembre 1832. Cette notice est extraite de l'*Ami de la Religion*, du 6 octobre 1832.

* FERDINAND VII, roi d'Espagne, était fils de Charles IV et de Marie-Louise, princesse de Parme, né à St.-Ildefonse le 13 octobre 1784. Il n'avait que 6 ans quand il fut reconnu prince des Asturies, c'est-à-dire héritier de la couronne. Les députés des provinces demandèrent à cette époque le rétablissement des cortès abolis par Charles IV; mais ils n'obtinrent pas leur demande, et prêtèrent néanmoins le serment de fidélité. L'éducation du jeune prince avait été confiée à l'abbé don Juan Escoiquitz, et au duc de San-Carlos; il fit des progrès assez marqués surtout en mathématiques. Il épousa en 1802 Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples, et par conséquent sa cousine germaine; mais cette princesse mourut le 21 mai 1806. Alors Godoï, si connu sous le nom de prince de la Paix, gouvernait l'Espagne : il avait espéré d'abord d'exercer sur le jeune prince l'influence qu'il avait prise sur Charles IV; mais ses efforts furent contrariés par les soins du précepteur de Ferdinand, qui lui inspira de l'éloignement pour ce favori tout-puissant. Dès lors celui-ci paraît avoir conçu l'affreux projet de mettre la discorde entre le père et le fils, afin d'en profiter lui-même dans l'intérêt de son ambition. Buonaparte de son côté, au faîte de la puissance, avait jeté un regard d'envie sur l'Espagne. Informé de la division qui régnait à la cour, il voulut la faire tourner à son profit. On assure que son ambassadeur, M. de Beauharnais, avait souvent des entretiens secrets avec le prince des Asturies, et que le but de ces entrevues secrètes était de le marier avec la fille aînée de Lucien Buonaparte. C'est pour nous encore un problème que de savoir si le prince des Asturies fut tenté d'unir son sort à celui de la famille de Buonaparte, ou bien s'il refusa constamment une telle alliance : ce qu'il y a de certain, c'est que Godoï, informé de ces démarches, en parla à Charles IV, et qu'il les fit considérer par ce roi comme des actes de trahison. Ferdinand fut arrêté le 29 octobre 1807, et emprisonné à l'Escurial : un décret le déclara traître. Godoï, n'ayant rien gagné à sa conduite perfide, changea de plan; et toujours dans le but de parvenir à dominer le prince des Asturies, il se porta comme médiateur entre le père et le fils, qui se réconcilièrent ainsi sous ses auspices. Sur ces entrefaites Buonaparte avait ordonné à une armée française de franchir les Pyrénées; elle s'avançait vers Madrid. Charles en même temps avait annoncé un voyage dans l'Andalousie; le peuple crut que le roi livrait le pays à l'ennemi, et qu'il allait partir pour l'Amérique : on attribuait à Godoï un projet aussi peu national. L'indignation publique éclata contre le favori; mais le roi craignait que ce mouvement dirigé contre un ministre infâme ne lui fût préjudiciable; pour prévenir les malheurs qui pouvaient en être la suite, il abdique en faveur de son fils, qui est reconnu sous le nom de Ferdinand VII (18 mars 1808). C'est à Aranjuez que se passèrent ces évènemens : le nouveau roi fit arrêter le prince de la Paix, et confisqua ses biens. Mais Buonaparte avait toujours les yeux ouverts sur l'Espagne, qu'il avait déjà couverte de troupes sous divers prétextes. A peine eut-il eu connaissance des derniers évènemens d'Aranjuez, qu'il se prononça contre l'a-

vénement au trône du prince des Asturies, et fit entrer des troupes à Madrid. Le duc de Rovigo vint faire le reste; il déclara que son maître se portait pour arbitre entre le père et le fils, qu'il se rendait à Bayonne, et qu'il les engageait tous deux à s'y rendre pour terminer leurs différends. Chacun sait que l'empereur leur fit signer dans ce lieu leur abdication, que Ferdinand fut relégué à Valençay dans le Berry, et que le trône d'Espagne fut donné à Joseph Buonaparte. Chacun sait aussi quelle guerre terrible s'ensuivit. Les Espagnols, indignés de la perfidie de Buonaparte, coururent aux armes : absolutistes ou libéraux, tous furent les défenseurs de leur patrie : les Français luttèrent long-temps contre eux, jusqu'à ce que les désastres de la campagne de Russie, et les revers qu'ils éprouvèrent ensuite en Allemagne, les décidèrent à rendre ce royaume au fils de Charles IV. Ferdinand avait langui dans sa prison de Valençay, pendant près de six ans : enfin le 3 mars 1814, il quitta ce lieu pour retourner dans ses états, où il fut accueilli au bruit des acclamations unanimes de ses sujets. Dès son entrée à Madrid, il fit dissoudre la régence et les cortès, reprit le plein exercice de son pouvoir absolu, rétablit l'inquisition, ordonna aux religieux de rentrer dans leurs couvens, et prit des mesures sévères contre les partisans de Joseph (*Afrancesados*, Francisés). Cette conduite déplut à quelques-uns de ceux qui avaient défendu la couronne de Ferdinand. D'ailleurs les idées de liberté et de constitution s'étaient répandues pendant cette guerre de l'indépendance : le trône de Ferdinand ne tarda pas à être environné d'ennemis. Plusieurs colonies espagnoles de l'Amérique méridionale s'étaient révoltées pendant la dernière révolution : Ferdinand avait songé de bonne heure à les réduire : il y avait envoyé en 1814 le général Morillo, avec une armée; de nouvelles forces partirent encore pour l'Amérique en 1816 : une autre expédition se préparait à Cadix en 1819, quand éclata une révolte dans l'armée. Des généraux proclamèrent la constitution décrétée par les cortès en 1812. Ferdinand obligé de céder à la force parut suivre l'entraînement des esprits. Il sembla adhérer aux nouvelles formes gouvernementales, et convoqua les cortès. L'esprit de cette assemblée fut aussi peu favorable à la religion qu'à la monarchie; elle s'empara de presque tous les pouvoirs, renvoya les jésuites, rompit avec Rome, supprima les ordres religieux, et renversa toute l'ancienne constitution du pays; la France s'alarma à juste titre de l'esprit révolutionnaire qui agitait la péninsule : une armée fut envoyée en Espagne pour rétablir l'autorité royale de Ferdinand; le duc d'Angoulême qui commandait les troupes parvint en effet, après une brillante campagne terminée par la prise de Cadix, à remettre ce prince sur le trône. Depuis ce temps, l'Espagne a été tranquille; mais elle n'a pas recouvré les colonies qui se sont constituées en république. En 1816 Ferdinand avait épousé sa nièce, Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal; il la perdit en 1818. En 1824 il s'est remarié avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829. Enfin dans le mois de novembre de la même année, il contracta un 4e mariage avec Marie-Christine, fille de François Ier, roi de Naples : il en a eu une fille, Marie-Isabelle-Louise, née le 10 octobre 1830. Le 29 mars de la même année, Ferdinand rétablit la pragmatique-sanction, ayant force de loi, décrétée par Charles IV en 1789, et portant que *les successeurs à la couronne seront pris à perpétuité, par ordre de primogéniture dans la ligne directe, et que les princesses monteront sur le trône, à défaut d'héritier mâle.* Ce décret fut publié avec solennité en Espagne; mais les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques réclamèrent et protestèrent contre ce décret, comme portant atteinte au pacte de famille et aux droits des deux branches de Naples et de Lucques : depuis, Ferdinand a encore confirmé cet acte, et a fait prêter serment à sa fille. Dans l'hiver de 1832 le bruit de la mort du roi se répandit en Europe : il n'en était point ainsi;

mais ce prince avait été assez malade, et sa santé ne s'est jamais rétablie depuis. En dépit de la *Gazete de Madrid* qui annonçait toujours que le roi se portait bien, on savait qu'il n'était guère en état de s'occuper d'affaires : dès lors la reine a pris une grande influence : elle avait déjà commencé à donner une direction libérale au gouvernement, lorsque le roi Ferdinand VII est mort le 27 septembre 1833 d'une attaque d'apoplexie. A peine cinq mois se sont écoulés depuis cet évènement, et quelle est la science humaine capable de prévoir les conséquences qu'entraînera ce changement de l'ordre de succession ! le sang a déjà coulé en Espagne, et ce malheureux pays n'a-t-il pas déjà la guerre civile ?

*FERNE (Henri), ecclésiastique anglais, né à York en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles Ier, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes. Ferne fut nommé lors de la restauration directeur du collége de la Trinité à Cambridge, et élu deux fois vice-chancelier de cette université; il est mort en 1661, peu de temps après avoir été consacré évêque de Chester. Il passe pour avoir beaucoup aidé Walton dans la rédaction de sa Bible polyglotte, et il a publié lui-même plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *the Resolving of Conscience*, etc., imprimé à Cambridge en 1642 et à Oxford en 1643; *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647; *On the division betwen the english and romisch Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc. — Sir John Ferne, antiquaire anglais, père du précédent, mort vers 1610, est auteur d'un traité intitulé : *the Blason of gentry*, divisé en deux part. in-4.

*FERNOW (Louis), savant philologue allemand, né à Weymar en 1775, mort en 1809, réunissait le goût des arts à une érudition très étendue. Avide d'instruction, mais privé des ressources nécessaires pour satisfaire un si noble penchant, il subvint d'abord aux frais de ses hautes études en tirant parti de son talent pour peindre le portrait. Il fit ensuite à pied le voyage de Rome; et, pendant un séjour de dix années dans cette ville, il ouvrit aux artistes allemands un cours *sur la critique et la faculté du jugement* d'après les principes de Kant : dans le même intervalle il se livrait avec ardeur à l'étude des arts et des monumens de l'antiquité, et il approfondit celle de la littérature italienne. Parmi les ouvrages de ce savant, qu'une maladie lente et douloureuse n'empêcha point de poursuivre ardemment ses travaux jusqu'au terme fatal, on distingue les suivans : *Tableau des mœurs et de la culture des Romains* (en allemand), Gotha, 1802, in-8; *Grammaire italienne à l'usage des Allemands*, ib., 1804, 2 vol. in-8; une édition très précieuse du Dante, de Pétrarque et de l'Arioste, avec des notes explicatives, historiques et critiques, en italien sous le titre de *Faccolta d'autori classici italiani* en 10 volumes, ouvrage qu'il fit paraître sur les encouragemens de la princesse Amélie, duchesse de Weymar, dont il était bibliothécaire; une traduction allemande de Winkelmann, Dresde, 1809-10, 2 vol. in-8, ouvrage qui ne lui fait pas moins d'honneur que le précédent; la traduction des t. 3 à 7 (1811-17) est due à MM. Meyers et Schulz. On doit encore à Fernow une *Notice* très intéressante sur le peintre Carstens, avec qui il avait été lié intimement : on en trouve la traduction dans le *Magasin encycl.* (1808, t. 4, p. 25). Les *Etudes romaines* (ouvrage imprimé à Zurich de 1806 à 1811, 3 vol. in-8) contiennent aussi de lui plusieurs savans traités, notamment celui qui roule sur les dialectes des Italiens, et qui est inséré dans le t. 3 de cette collection : un autre sur Canova a été traduit dans le *Magasin encyclopédique* (1807, t. 1, page 86). Fernow a laissé en MS. une *Enthomol. des langues romaines*, qu'il n'a pas eu le temps de terminer, etc. M. Beottiger lui a consacré une *Notice* dont on peut voir la traduction dans le *Magasin encycl.* de 1809, t. 1, pp. 119-124. La bibliothèque de Fernow, très riche en littérature italienne, a été achetée par le duc de Saxe-Weymar; elle a été réunie à la bibliothèque ducale.

* FIENNES (Guillaume), connu sous le nom de lord SAY et SELE, né à Bronghton dans le comté d'Oxford en 1582, se montra d'abord un des plus zélés défenseurs de la monarchie, et contribua généreusement aux frais de la guerre que Jacques Ier soutenait dans le Palatinat; mais dès les premiers symptômes de division entre Charles Ier et le parlement, il se mit à la tête des plus ardens ennemis de la prérogative royale, s'opposa à toute espèce de traité entre les deux partis, devint un des confidens intimes de Cromwell, et fut nommé membre de la chambre des lords pendant le protectorat. A la restauration, Charles II le nomma lord du sceau privé et grand-chambellan de sa maison, fonctions que Fiennes remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1662. On a de lui quelques discours prononcés au parlement et d'autres écrits particulièrement dirigés contre les quakers, qui étaient très nombreux dans le voisinage de Bronghton. — FIENNES (Nathaniel), fils du précédent, né à Broughton en 1608, membre du parlement en 1640, manifesta de bonne heure son aversion pour le gouvernement monarchique : il voulut se distinguer dans la carrière militaire; mais, ayant rendu la ville de Bristol sans défense, il fut condamné à mort, et n'obtint sa grâce que par le crédit de son père. Pendant le protectorat de Cromwell, Fiennes fut nommé membre du conseil, lord du sceau privé et membre de la chambre des lords. Après la restauration, il se retira dans ses terres, et mourut en 1669. L'ouvrage suivant, que Fiennes publia en 1660, prouve qu'il savait habilement plier ses opinions aux circonstances : *La monarchie démontrée être la meilleure, la plus ancienne et la plus légale des formes du gouvernement, dans une conférence tenue à Whiteball entre Olivier, lord protecteur, et un comité du parlement, etc., en avril* 1657.

* FOISSET (Jean-Louis), littérateur, né à Bligny-sous-Beaune en 1796, mort dans sa ville natale en 1822, s'était d'abord fait connaître par quelques compositions académiques, telles qu'un *Eloge du maréchal d'Ornano* (ancien gouverneur de la Guienne) qui fut couronné par la société philosophique de Bordeaux; un *Eloge d'Ausone*, destiné à l'académie de la même ville, etc., et devint ensuite l'un des rédacteurs de la *Biographie universelle*. Cet ouvrage, à la révision générale duquel il fut associé, contient de lui 120 articles remarquables surtout par la concision du récit, la clarté et l'élégance de la diction. Comme Foisset avait suivi des cours de droit, il se chargea plus spécialement des articles concernant le barreau et la jurisprudence.

* FORBES (Alexandre), lord FORBES OF PITSLIGO), gentilhomme écossais, oublié dans les biographies, a récemment acquis une nouvelle célébrité, grâce à sir Walter Scott, qui, sous le nom de baron de Bradwardine, l'a peint dans Waverley comme le type du cavalier, ou jacobin écossais du dernier siècle. Lord Forbes de Pitsligo avait joué un rôle dans le mouvement jacobite de 1715. Il possédait une fortune médiocre : mais il était si aimé et si estimé qu'en 1745 son exemple seul suffit pour attirer plusieurs gentilshommes écossais dans le parti de Charles-Edouard. Il leva lui-même un corps de cavalerie de 150 hommes qu'il commanda. Privé de ses biens et de ses titres après le revers de Culloden, il émigra en France, et crut ensuite pouvoir décliner sa sentence de proscription comme y étant désigné par le titre de lord Pitsligo au lieu de Forbes de Pitsligo. Etant donc venu réclamer devant la cour des sessions, il en obtint en 1749 un nouveau jugement, que la chambre des pairs infirma en maintenant la première sentence. Il mourut le 21 décembre 1762 à Auchinries dans le comté d'Aberdeen, dans un âge très avancé. Lord Forbes se piquait d'être un littérateur et un érudit : il joignait enfin à ses bonnes qualités et au courage du soldat la pédanterie que sir Walter Scott attribue au baron de Bradwardine. En 1734 il avait publié des *Essais moraux et philosophiques*, et fit paraître un second ouvrage du même genre en

1761, peu de temps ayant sa mort.

*FORESTIER (Henri), chef vendéen, né dans le Maine d'une famille obscure, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque éclatèrent les troubles de la Vendée. Après s'être signalé comme chef d'un parti de cavalerie sous Stofflet, et avoir contribué à la formation des premières bandes connues sous le nom de *chouans*, il dut quitter les armes à la paix; mais il n'en continua pas moins de servir clandestinement le parti qu'il avait embrassé. Condamné à mort par contumace en 1805 comme chef d'une agence secrète qui était établie à Bordeaux, et qui fut découverte à peu près à la même époque que la conspiration de George Cadoudal, il se sauva en Espagne, et de là en Angleterre, où il mourut vers 1809. — Un autre FORESTIER (N.), avocat à Cusset, puis député de la Convention nationale par le département de l'Allier, vota, dans le procès du roi, la mort sans appel et sans sursis, remplit ensuite quelques missions, notamment dans le département de la Nièvre, et vivait retiré de toutes fonctions publiques, lorsque, atteint par l'ordonnance de 1816, il fut obligé de quitter la France. Il était alors âgé de 80 ans. — FORESTIER (Jacques-Antoine-Isidore), ancien chef de division au ministère de la marine, né à Versailles en 1762, mort près de Sens en 1825, avait été nommé en 1814 conseiller d'état et intendant des dépenses de la maison du roi. Il fit partie en 1816 de la commission instituée pour l'examen et la liquidation des frais de guerre à payer aux puissances alliées.

FOHÉ a été retranché, comme personnage fabuleux: c'est par erreur qu'à l'article Fohé on a renvoyé à Fé.

*FORGEUR (Joseph), grand-vicaire de Malines, mort dans cette ville le 5 février 1832, était né à Liége le 6 octobre 1741. Il fit ses études à l'université de Louvain au collége de Lys, et obtint en 1763, dans cette célèbre école, le titre de premier en philosophie, titre auquel étaient attachés des honneurs et des prérogatives; il prit ensuite le degré de bachelier en théologie, et devint en 1771 professeur en philosophie au collége du Lys. Nommé chanoine à la cathédrale d'Angers, il professa la théologie dans le séminaire; pendant la vacance du siége, le chapitre le nomma un des grands-vicaires. Le diocèse d'Anvers ayant été supprimé par le concordat de 1803, M. Forgeur devint grand-vicaire de Malines, et il en a rempli les fonctions sous les différens archevêques et pendant les vacances du siége. Son grand âge ne lui avait rien fait perdre de la droiture de son jugement, et il a joui jusqu'à la fin de la confiance comme de l'estime du clergé. Il fut en 1817 un des signataires des réclamations adressées au roi Guillaume par les évêques et grands-vicaires de la Belgique. Ses vertus sacerdotales n'étaient pas moins remarquables que sa capacité. Il s'est éteint lentement au milieu des infirmités qu'il a supportées avec calme et résignation. Voyez l'*Ami de la religion* du 25 février 1833.

*FOURIER (Pierre), réformateur des chanoines réguliers de Lorraine et fondateur de la congrégation des religieuses du même ordre, dont le but était de répandre l'instruction parmi les jeunes filles, né à Mirecourt en 1565, mourut en 1640 à Gray, où il vivait retiré depuis l'invasion de la Lorraine par le roi de France en 1634: il a été béatifié par bulles du 29 janvier 1650. Il est auteur des statuts des deux congrégations fondées par lui, et a laissé des *lettres* qui formeraient 3 vol. in-fol., mais qui n'ont pas été publiées. Sa *Vie* a été écrite par J. Bedel, Paris, 1645, in-8, et par le Père Friant, Nancy, 1746, in-12. L'histoire de l'établissement de sa congrégation a été écrite par le Père d'Origny, jésuite, Nancy, 1719, in-12. et par L. G. Bernard, Toul. 1732, 2 vol. in-4.

*FOURNEROT (Louis), grand-vicaire de Troyes, naquit le 8 décembre 1754, d'une famille honorable du Pont-Sainte-Marie près de cette ville. Il fit ses études au collége de Troyes, et montra dès lors une sagesse supérieure à son âge, et qui semblait annoncer sa vocation à l'état ecclésiastique. Il embrassa en effet cet état, et, quand il eut reçu le diaconat, on

l'envoya à l'école militaire à Brienne pour y remplir les fonctions de préfet des études. Deux ans après, il revint à Troyes pour y être ordonné prêtre. Après son ordination, on lui confia dans le petit séminaire de cette ville la charge qu'il avait eue à Brienne, et on y joignit celle de répétiteur de philosophie. Il acquit l'habitude de la discussion et parlait le latin avec beaucoup de facilité. Par sa place il n'était point astreint à la loi du serment en 1791 ; mais la révolution, enveloppant tous les prêtres dans ses proscriptions, le força de se retirer en Belgique, d'où il passa à Essen en Westphalie. Nous avons peu de détails sur ses voyages; nous savons seulement qu'il éprouva bien des traverses, et qu'il se distingua par son courage et par sa charité. De retour dans sa patrie en 1802, il établit à Troyes, conjointement avec M. l'abbé Godot, son ami, un pensionnat qui méritait et qui obtint la confiance et l'estime. Aussi fallut-il bientôt le transporter dans un local plus spacieux. C'est de ce pensionnat qu'est sorti le collége de Troyes, qui est devenu si florissant et qui a donné à la ville et au département des sujets si distingués. Le pensionnat de M. Fournerot était aussi ouvert à des aspirans au sacerdoce, et c'est ainsi qu'il préluda à la direction du séminaire qui lui fut confiée à l'époque où il quitta cet établissement pour ne pas se soumettre aux rigueurs du régime universitaire. Là ses vertus sacerdotales brillèrent de plus en plus. Nommé grand-vicaire titulaire en 1826, il était tout confus d'avoir fixé les regards de son évêque. Dans ce nouveau poste, sa prudence, son abord facile, sa cordialité franche, charmaient ceux qui avaient affaire à lui. M. l'évêque l'ayant prié de diriger provisoirement le petit séminaire dans un moment où cette maison n'avait point de supérieur, il ne fit aucune difficulté de remplir cette fonction pendant une année. L'épidémie, qui a affligé Troyes en 1832, le surprit au milieu des soins de l'administration. Il venait de dire la messe pour les orphelins du choléra, lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal. Les progrès furent rapides. Il témoigna le désir de recevoir les sacremens, et les reçut avec les marques d'une tendre piété. Tout son extérieur montrait combien il était touché des pieuses exhortations que lui adressait le prélat lui-même. Il expira le 7 juillet 1832, à l'âge de près de 78 ans. Voyez l'*Ami de la Religion*, du 22 décembre 1832.

* FRAGONARD (Nicolas), peintre français, né à Paris vers 1732, fut élève de Boucher, dont il adopta la manière affectée, en mettant cependant plus de noblesse et de poésie dans ses compositions. Il remporta le grand prix et se rendit à Rome où il fréquenta l'atelier des plus célèbres artistes de l'époque. A son retour, il se fit recevoir membre de l'académie de peinture en présentant son tableau de *Corésus et Callirhoé*; cette composition fit concevoir de lui de hautes espérances qui ne se réalisèrent pas; car bientôt il abandonna l'histoire pour un genre inférieur et peu digne de l'art : ses tableaux érotiques furent enlevés rapidement dans un temps où la débauche était la Déesse du jour. Devenu le peintre à la mode, Fragonard fit, en se jouant avec ses pinceaux, une fortune brillante que la révolution vint lui enlever; dès lors il cessa de peindre, et mourut à Paris en 1806, dans un état voisin de la misère.

*FROLICH DE PARLOWITZ BRANDENSTEIN, (Charles-Pierre-Prosper de), ecclésiastique, d'origine allemande, mais dont les ancêtres étaient fixés en France depuis plusieurs générations, et possédaient la terre de Flaix dans l'ancien diaconé de Provins, naquit au château de Flaix, le 7 mars 1749. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fut jeune encore pourvu d'un canonicat, dans la collégiale de Saint-Quiriace de Provins, et entra au séminaire de Sens, pour y faire son cours de philosophie et de théologie. Quand il eut reçu la prêtrise, il revint à Provins, où l'appelaient ses fonctions canoniales. Quelques années s'étant écoulées, sa famille ayant des protecteurs à la cour, il fut nommé chapelain du roi à Meudon, puis chanoine du chapitre de Saint-Furcy, à Pérone. C'est là que la revolution l'atteignit : ferme dans ses

principes, il ne prêta point le serment civil du clergé, et prit le parti de retourner dans sa maison natale, bornant ses désirs à la faculté d'y vivre dans la retraite auprès de ses trois sœurs; car ses deux frères alors étaient hors de France. Il eût voulu demeurer ignoré, à cause de la dureté des temps; mais la générosité héréditaire dans sa famille, et l'esprit de bienveillance qui l'animait, le portèrent à secourir les prêtres persécutés, et le château de Flaix devint l'asile de plus d'un malheureux proscrit. C'en fut assez pour le rendre suspect aux hommes ombrageux qui tyrannisaient alors la France. L'abbé de Frolich, dénoncé comme noble, et surtout comme prêtre non assermenté, fut arrêté en 1793. Ses sœurs le furent aussi, et tous quatre furent enfermés dans une maison d'arrêt à Provins; ils n'en sortirent qu'après la mort de Robespierre. De retour à Flaix, les habitudes charitables de cette noble famille portèrent les dames de Flaix, et une de leurs amies qui demeurait avec elles, à s'occuper de l'instruction des pauvres enfans des communes voisines du château. De son côté M. de Frolich, ainsi qu'un ancien prieur génovéfin, à qui il donnait asile, résolurent d'utiliser leur loisir à l'avantage de la religion. Ils établirent une sorte d'église paroissiale, où les fidèles qui ne voulaient point participer au schisme des prêtres constitutionnels venaient assister secrètement aux saints mystères : c'était dans la chapelle du château que les réunions avaient lieu; les enfans y recevaient l'instruction religieuse; plusieurs y firent leur première communion, et en gardent encore les fruits. Au dehors les deux zélés ministres du Seigneur allaient porter aux malades les secours spirituels de l'Eglise. C'est dans ces pieuses occupations que se passèrent les dernières années du 18e siècle jusqu'au concordat de 1801. Alors M. de Frolich fut nommé desservant de la paroisse de Beauchery avec l'annexe de Flaix; il se livra, avec tout le zèle qui lui était naturel, à l'exercice de ses fonctions pastorales. Passé ensuite à Sourdun, dont il devint habitant, il desservit la paroisse d'Hermé, à la sollicitation de M. le marquis de Clermont-Saint-Jean, son ami. Mais en 1821, le curé de Sourdun étant mort, M. de Cosnac nomma alors M. de Frolich, curé desservant de ce lieu. Son zèle dans cette paroisse fut aussi actif qu'ailleurs; mais avançant en âge, et ses forces s'épuisant par degrés, il demanda sa retraite au bout de trois ans, pour n'avoir plus à s'occuper que de l'affaire de son salut. Bientôt la paralysie ne lui permit plus de sortir de chez lui. Il obtint alors de M. l'évêque de Meaux la concession d'une chapelle domestique, pour avoir la consolation d'y entendre la messe, et de s'y livrer à la prière et à la méditation. Atteint enfin par des infirmités plus graves, il les a supportées avec une résignation exemplaire jusqu'au 16 août 1832, que, fortifié par les sacremens, il s'est endormi du sommeil des *justes*, dans sa 84e année, emportant dans la tombe les regrets de ses amis, la vénération de ses anciens paroissiens, et les bénédictions des pauvres; car il ne les a pas oubliés, ni l'église de Sourdun, ni l'église de Saint-Quiriace. Plusieurs pauvres élèves du séminaire de Meaux ont reçu souvent de lui des secours pour suivre leur vocation.

SIXIÈME VOLUME.

*GALOIS (Evariste), mathématicien, né en 1812 à Bourg-la-Reine, où son père était maire, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et remporta au concours de 1827 un prix de mathématiques. Deux ans après il entra à l'école normale. Séduit par les idées républicaines qui d'ordinaire flattent un instant les jeunes gens sans expérience, il ne dissimulait point son opinion. Il faisait partie de toutes les associations que le parti démagogique a formées depuis la révolution de 1830. Dans un banquet fait au restaurant des *Vendanges de Bourgogne*, il se leva comme pour porter un toast ; mais, un couteau à la main, il cria : *à Louis-Philippe, s'il trahit.* Rendu à la liberté, il en abusa, et mourut en 1832 à la suite d'un duel. Il a laissé inédits un *Mémoire sur la théorie des Equations*, dont M. Cauchy a présenté en 1829 un extrait à l'académie des sciences, et d'autres ouvrages sur les mathématiques.

* GAMON (François-Joseph), ex-conventionnel, ancien juge à la cour de cassation, ancien président à la cour criminelle de Privas, mort le 1er novembre 1832, après 5 mois d'une douloureuse maladie, était né à Entraigues (Aveyron) où il exerçait avant la révolution la profession d'avocat. Elu en 1792 député suppléant par le département de l'Ardèche à l'assemblée législative, il y remplaça Valladier qui avait donné sa démission. Réélu par son département à la Convention, il se distingua par ses principes modérés : aussi dans la séance du 3 décembre il demanda qu'on entendît Louis XVI avant de prononcer le décret d'accusation : lors du jugement de ce prince, il vota pour l'appel au peuple et le sursis à l'exécution jusqu'au moment où le territoire français serait envahi. Nommé en 1793 membre du comité des inspecteurs de la salle, le 16 mai, il rendit compte de la police qu'exerçaient dans les tribunes les *Dames de la fraternité*, et prétendit qu'elles étaient salariées par les ennemis de la Convention. Il fut décrété d'accusation avec les Girondins : mais il parvint à se soustraire pendant 15 mois à toutes les recherches, et rentra à la Convention le 8 décembre 1794. Il y fut le même qu'auparavant, c'est-à-dire ennemi des terroristes. Il passa au conseil des Cinq-cents, d'où il sortit en 1797. En 1800, il fut nommé juge d'appel à Nîmes, puis président du tribunal criminel de l'Ardèche, et enfin en 1811 président de la cour impériale de Nîmes. En 1814 il fut mis à la retraite ; mais il reprit ses dernières fonctions pendant les Cent-jours, et fut alors nommé membre de la chambre des représentans par le département de l'Ardèche. Il proposa dans cette assemblée la constitution de 1791. Le second retour du roi l'éloigna de nouveau des affaires. Compris dans la loi du 12 janvier 1816, il se retira en Suisse d'où il fut rappelé en 1818. Il vécut retiré dès lors dans sa ville natale. Il avait présenté à Buonaparte un drame sous ce titre : *Beaurepaire, ou la Prise de Verdun en* 1792, Paris, 1806, in-8. Il a composé aussi une *Cléopâtre*, tragédie en 5 actes et en vers, Amsterdam, 1788, in-8 ; des *Poésies*, Privas, 1803, in-8. Gamon a donné *l'Exposé de ma conduite politique depuis le* 20 *mars jusqu'au* 7 *juillet* 1815, Paris, 1815, in-8.

* GARCIA (Manuel), compositeur et chanteur, né à Séville en 1779, fit ses premières études musicales à la cathédrale de cette ville. Il publia d'abord quelques *touadilles* ou vaudevilles qu'il fit jouer sur le théâtre de Madrid. Son premier *opéra*, le *Prisonnier*, fut représenté en 1801 à Malaga, et obtint du succès. Après avoir parcouru ensuite les principales villes de l'Espagne, où il fit entendre sa belle voix, il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, sortout en Italie et en France. En 1812, il donna à Naples le *Calife de Bagdad*, en 2 actes; cet opéra fut représenté à Paris en 1817, et l'auteur y remplit le rôle principal ; la musique en fut goûtée, et ce succès décida Garcia à se fixer en France. Ses autres pièces sont l'*Aubergiste*, l'*Horloge de Bois*, la *Persévérance vient à bout de tout*,

les *Chevilles de maître Adam*, le *Poète Colporteur*, *Florestan*, *Zémir et Azor*, etc. On lui doit encore une cantate; *Diane et Proserpine*, qu'il fit exécuter à Naples: des *Messes* et plusieurs autres morceaux qui ont rangé Garcia au nombre des bons compositeurs. En 1818 il entra au théâtre italien comme premier tenor, et il y est resté six ans. Il enseigna aussi comme professeur l'art qu'il avait cultivé avec tant de succès. Cet artiste est mort à Paris le 10 juin 1832. Son épouse, Mme Garcia, née à Madrid en 1782, était une actrice très-distinguée. Sa fille, Mlle Malibran-Garcia, est une des plus célèbres cantatrices qui aient paru sur le théâtre de Paris.

*GATTEAUX (Nicolas-Marie), graveur de médailles, né le 2 août 1751 à Paris, mort le 24 juin 1832 du choléra dans la même ville, fut d'abord serrurier comme son père, et ne dut son éducation soignée qu'à la vocation qu'il ressentait pour les arts. Le dessin, la sculpture et l'architecture furent les objets de ses travaux. En 1773, il fut présenté au directeur de la monnaie des médailles, et il exécuta la même année le portrait de Louis XV, pour la collection des rois de France. Peu d'années avant la révolution, il obtint le brevet de graveur du roi; plus tard, il fut chargé d'exécuter les différens types, cachets, etc., dont avaient besoin les nouvelles administrations publiques. Gatteaux était non seulement bon graveur, mais encore excellent mécanicien : il inventa les procédés dont on s'est servi pour la fabrication des assignats, des billets de loterie, des effets de commerce, ainsi qu'une presse mécanique qui appose d'un même coup le timbre sec, et le timbre humide (ou à l'encre). Il a trouvé en outre un appareil fort ingénieux pour mettre les statues au point; mécanisme qui lui a valu en 1819 une médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie nationale. Il est impossible d'énumérer les produits de son burin; sans compter les 40 poinçons de la collection des animaux de Buffon, il exécuta 289 médailles jetons et sceaux depuis 1773 jusqu'à 1802. Parmi ses médailles on remarque le *Prix de la vertu*, l'*Ecole de médecine*, l'*Abandon des priviléges*, 6 *pour l'histoire de Louis XVI*, 4 *pour l'histoire d'Amérique*, les *portraits de Maurepas*, de *d'Alembert*, de *Haydn*, de *Lalande*, des frères *Montgolfier*, etc. Son fils Jacques-Edouard Gatteaux marche dignement sur ses traces.

*GAZZOLA (Bonaventure), cardinal, né à Plaisance le 21 avril 1744, mort à Montefiascone le 29 janvier 1832, fut d'abord religieux de l'ordre des Cordeliers. Le 1er juin 1795, il fut créé évêque de Cervia dans les états romains, et le 3 mars 1824, cardinal-prêtre. Il avait été transféré vers cette dernière époque de l'évêché de Cervia à celui de Montefiascone.

*GENERALI (Pierre), maître de chapelle à la cathédrale de Novare en Lombardie, est mort à l'âge de 55 ans dans cette ville, le 8 novembre 1832. Son véritable nom est peu connu, c'était *Pietro* MERCANDETTI; il était né en 1787, à Massérano près de Verceil. Ce célèbre compositeur a donné en Italie plusieurs *operas* pour les théâtres de Turin, de Parme, de Milan, et il a enrichi le répertoire de la cathédrale de plusieurs oratorios.

*GENTZ (Frédéric de), célèbre publiciste et homme d'état, né en 1760 à Breslau, en Silésie, d'un directeur des monnaies, étudia d'abord à Berlin, puis à l'université de Kœnigsberg. Il entra ensuite à Berlin dans la carrière administrative dans laquelle il obtint un rapide avancement. Après avoir servi le gouvernement prussien, il se vit obligé de se démettre de ses fonctions, lorsque la Prusse eut des relations d'amitié avec la France (1803); il s'attacha dès lors à l'Autriche, et fut accueilli à Vienne avec distinction, et ne tarda pas à être chargé d'une mission secrète pour Londres. De retour dans la capitale de l'Autriche, il fut obligé de s'enfuir devant les armées françaises qui venaient d'y entrer (1805). Retiré en Saxe il se rendit au quartier-général des Prussiens, dès que le roi de Prusse eut déclaré la guerre à la France : il s'y trouvait à l'époque de la bataille d'Iéna : il fut encore après ce désastre obligé de fuir. S'étant rendu plus tard à Vienne (1806), il fut

employé activement par le comte de Stadion ministre des affaires étrangères ; mais il lui fallut encore quitter cette ville occupée de nouveau par les Français (12 mai 1809). Dès lors M. de Gentz disparut de la scène politique pour n'y reparaître qu'en 1813. Devenu alors secrétaire et confident du prince de Metternich, il fut chargé de rédiger le manifeste par lequel l'empereur François II déclarait que ses traités avec la France étaient rompus. Lors du congrès de Vienne, il en fut nommé premier secrétaire à l'unanimité. Il assista également aux congrès de Paris, de Carlsbad et de Laybach. Ce diplomate est mort à Vienne le 9 juin 1832. Dans ces momens de loisir, il s'était occupé de littérature et de philosophie. Séduit d'abord par les idées libérales qui enchantent les jeunes imaginations, il publia des essais qui se ressentirent de ses premières illusions. En 1792, il donna une *traduction* de l'ouvrage de Burke sur la révolution française, et il y ajouta quelques *articles* et des *notes*. En 1799, il fit paraître un journal historique dans lequel il exalta l'Angleterre et chercha à dénigrer la France. En 1800, il publia un *Essai sur l'état actuel de l'administration des finances et de la richesse nationale de la Grande-Bretagne* : cet ouvrage a été traduit en français, Londres, 1800, in-8. Sa *vie de Marie Stuart* a été aussi traduite par Damaze de Raymond, Paris, 1813, in-8, ou 1820, in-12. Il a laissé *manuscrits* des *Mémoires de l'histoire de son temps*.

*GERARD (Le baron François-Joseph), lieutenant-général de cavalerie, né vers 1774, embrassa la carrière militaire au commencement de la révolution. Après avoir été long-temps dans les grades subalternes, il ne vit sa fortune commencer que dans les guerres de l'empire : colonel en 1806, général de brigade en 1809, général de division en 1812, il avait reçu les décorations que lui avait méritées son courage, et avait, outre le titre de baron de l'empire, celui de commandeur légionnaire (1809). Nous n'entrerons pas ici dans le détail de tous ses faits d'armes. Nommé en 1814 commandant de Landau, il fut mis en disponibilité à l'époque du licenciement général. Il fut rappelé à l'activité en 1819 et 1820, et devint inspecteur-général de la cavalerie. Il fut mis à la retraite en 1824 ; mais la révolution de 1830 lui rendit du service. Chargé du commandement d'une division de l'armée du Nord, il fut aussi aide-de camp de Louis-Philippe, puis du duc de Nemours. Il venait de passer la revue du régiment de cavalerie en garnison à Beauvais, lorsqu'il a été atteint par le choléra. Il est mort le lendemain, 18 septembre 1832. Il avait été nommé grand-officier de la légion-d'honneur le 18 octobre 1830.

GERONDIO de la CAMBASAS, etc. page 164, *retranchez* ces deux lignes.

* GIROD (Joseph), chanoine de St.-Claude (Jura), mort dans cette ville le 25 janvier 1833 à l'âge de 65 ans, avait été fait prêtre avant la révolution. Il était vicaire à Gex, lors qu'ayant refusé le serment il fut obligé de quitter la France où il rentra à plusieurs reprises, non sans s'exposer à de grands dangers. Nommé après le concordat directeur du collége de St.-Claude, il quitta cet établissement qu'il avait rendu prospère pour aller à Grenoble professer les belles-lettres dans la maison d'éducation de M. Ralliane : plus tard il dirigea une institution du même genre dans la même ville. Le 4 janvier 1811, il fut nommé principal du collége de St.-Etienne, et composa à cette époque un *Manuel des humanistes* ou *Principes de l'élégance latine*. L'abbé Girod vint ensuite à Paris, qu'il habita pendant 15 ans environ, fut vicaire de Notre-Dame, et se livra soit dans cette paroisse, soit dans les autres églises de la capitale et des environs, à tous les exercices du sacerdoce. Il convertit et baptisa plusieurs juifs, prononça en 1826 à Orléans l'éloge annuel de Jeanne d'Arc, fut un des membres les plus zélés de la commission nommée pour recueillir les secours en faveur de la ville de Salins qui avait été incendiée. En 1824 il avait été fait chanoine honoraire d'Avignon : nommé, en 1826, par Charles X chanoine de St.-Claude par droit de joyeux avénement, il vint occuper cette place en 1829, et termina ses jours dans son pays natal.

Près de la moitié de sa succession qui était assez considérable, a été léguée par cet ecclésiastique à l'hôpital de St.-Claude.

*GLANDEVÈS (Le baron Georges-François-Pierre de), maréchal-de-camp, né à Marseille le 28 avril 1768, embrassa la carrière militaire, et émigra dès le commencement de la révolution. Nommé maréchal-de-camp en 1814, il devint aide-major-général des gardes du corps en 1821, pair de France en 1823, et gouverneur du château des Tuileries en 1827. Il paraissait quelquefois à la tribune pour soutenir le gouvernement. Il devait tout à la restauration; il est resté sans emploi quand la révolution a emporté la restauration : il n'a pas même voulu continuer de siéger à la chambre des pairs depuis qu'elle n'est plus celle de Charles X, (9 janvier 1832). Il est mort à Paris le 24 avril 1832, victime du choléra-morbus : sa dernière action avait été d'envoyer mille francs à la commission des secours pour les malades indigens.

*GODWIN (William), écrivain célèbre d'Angleterre, fils d'un ministre non-conformiste de Gueswick dans le comté de Norfolk, qui le forma aux principes de sa secte, fit de bonnes études à Hoxton, devint aussi ministre, et en exerça les fonctions de 1778 à 1782, et non pendant quarante ans, comme le dit la *Biographie universelle de M. Henrion*. A cette époque (1782) il renonça même à l'état ecclésiastique et se rendit à Londres pour se livrer à son goût pour la littérature. Abjurant bientôt les opinions des non-conformistes, il embrassa celle des calvinistes, et publia six discours sur la Bible avec ce titre : *Essai d'Histoire en six sermons*, 1782, in-12. Godwin passa dans la retraite environ dix ans, qu'il consacra à la recherche des matériaux dont il avait besoin pour un ouvrage important qu'il intitula : *Recherches sur la justice et son influence sur la vertu et le bonheur de la société*, 1793, in-4, 3e édition, 1797, 2 vol. in-8. Benjamin-Constant a laissé une traduction de ce livre. Nous ne saurions dire avec quel enthousiasme il fut accueilli en Angleterre : les pauvres ouvriers se coutisaient ensemble pour s'en procurer un exemplaire : chacun croyait y trouver le remède à ses maux. Sans doute on y rencontre de sages maximes, et nous mettons de ce nombre celle-ci : *la vertu consiste à faire le bonheur de la société*, qui ne comprend cependant pas toutes les grandes vertus; mais voici un principe qui est d'un démagogue insensé : *les gouvernemens sont un mal nécessaire, et il viendra un jour, jour heureux, jour le plus beau de l'espèce humaine, où il n'en existera plus*. Les autres ouvrages de Godwin portent un caractère misanthropique et antisocial qui se décèle par des pensées comme celle-ci : *la société n'est qu'un fumier infect et pourri*, que l'on trouve dans son roman de *William Caleb*, 1794, qui a été traduit en français par le comte Germain Garnier. Nous citerons encore le *Rechercheur*, réflexion sur l'éducation, les mœurs, la littérature, 1796; *St.-Léon*, nouvelle du 16e siècle, 4 vol. in-12, 1799, 3e édit., 1816; ouvrage où l'auteur s'est peint, et qui a eu une parodie en 1800, sous ce titre, *St.-Godwin*, par le comte Reginald de St-Léon; *Histoire de la vie et du temps de Geoffroy Chaucer*, 2 vol. in-4, 1803; 2e édition, 4 vol. in-8, 1804; *Fleet-Wood*, ou *le Nouvel homme à sentimens*, 3 vol. in-12, 1805, trad. en français par Léon Viltequerque; *Vie d'Edouard et de John Philips, neveu et élève de Milton*, 1815, in-4; *Mandeville*, histoire domestique du 17e siècle, 1817, 3 vol. in-12. Godwin a fait aussi des tragédies. Sur la fin de sa vie il avait ouvert une boutique de librairie à Londres. Il est mort dans cette ville, victime du choléra dans les premiers jours de septembre 1832.

*GRADWELL (Robert), évêque de Lydda *in partibus*, et coadjuteur du vicaire apostolique de Londres, est mort dans cette ville la nuit du jeudi 14 mars 1833. Il était né en 1777 à Preston, comté de Lancastre, et fut envoyé à 14 ans au collége Anglais de Douai. Enlevé de ce pieux et studieux asile, il fut enfermé au château de Dourlens avec ses camarades, et ils ne recouvrèrent la liberté qu'après la

mort de Robespierre. De retour en Angleterre, le jeune Gradwell continua ses études, et fut promu au sacerdoce; il devint un des premiers professeurs du nouveau séminaire fondé alors dans le district du Nord. Le docteur Lingard s'y trouvait avec lui, et ils restèrent toujours fort unis. En 1809, on confia à M. Gradwell la cure de Glaugthon, qu'il desservit huit ans. En 1817, les vicaires apostoliques le choisirent unanimement pour leur agent à Rome. Son premier soin devait être de procurer le rétablissement du collége Anglais de cette capitale. Il y réussit et fut nommé en 1818 recteur du collége qui s'ouvrit le 10 octobre de cette année; dix étudians étaient déjà arrivés d'Angleterre. M. Gradwell s'acquitta de ses fonctions avec exactitude, et fut chargé par les vicaires apostoliques de diverses affaires importantes auprès du saint-Siége. En 1828, il fut nommé co-adjuteur de M. Bramston, vicaire apostolique de Londres, et M. le cardinal Zurla le sacra le 24 juin dans la chapelle du collége Anglais. Le nouvel évêque partit aussitôt pour l'Angleterre où ses talens et sa modestie le firent également estimer. Malheureusement sa santé vint à décliner. Il mourut à l'âge de 56 ans, en prononçant le saint nom de Jésus. *Voyez* l'*Ami de la Religion* du 4 mai 1833.

GRAINSBOROUGH, page 310, article incomplet et défectueux de Feller que nous avons oublié de retrancher; le véritable nom de ce peintre était Gainsboroug. *Voyez* l'article GAINSBOROUG.

*GRAPPIN (Pierre-Philippe Dom), doyen du chapitre de l'Eglise métropolitaine et de l'académie de Besançon, naquit le premier février 1737, à Ainvelle où son père exerçait le notariat. Son goût pour les études solitaires et sa profonde estime pour l'ordre des Bénédictins le déterminèrent, âgé de 18 ans, à faire profession à l'abbaye de Luxeuil. Les différentes maisons de ces religieux lui furent successivement ouvertes pour y continuer ses études. Ses supérieurs ayant remarqué en lui de grandes dispositions, le chargèrent de la direction et de l'enseignement des novices. Alors Dom Grappin se perfectionna dans l'interprétation des langues anciennes, dans l'étude de la philosophie, de la théologie et de l'histoire. Bientôt il fut mis à la tête de l'espèce de collége que les Bénédictins avaient à Saint-Ferjeux, village près de Besançon, et ce fut pour ses élèves qu'il composa l'*Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, qu'il a publiée depuis, et qui a eu deux éditions, Avignon (Vesoul), 1773, in-12, et Besançon, 1780, in-12. Dom Grappin concourut aussi pour les prix proposés par l'académie de Besançon, qui couronna successivement son ouvrage *sur l'origine de la main-morte* (1779), *ses histoires des abbayes de Faverney et de Luxeuil* (manuscrit), et enfin ses *recherches sur les monnaies, poids et mesures du comté de Bourgogne* (1782). De tels succès lui ouvrirent les portes de cette académie pour laquelle il travailla toujours avec zèle. On distingue ses *Mémoires sur les guerres du 16e siècle dans le comté de Bourgogne* (1768), et une *Justification du cardinal de Granvelle* (1788), où il prouve que ce prélat, au lieu d'avoir excité les troubles des Pays-Bas qui ont amené pour l'Espagne la perte de ces provinces, avoit au contraire employé tous les moyens d'influence que lui donnait sa position pour les prévenir ou les calmer. Les preuves à l'appui de ce fait important ont été puisées dans la correspondance même du cardinal et dans les titres originaux qui sont déposés à la bibliothèque de Besançon. En même temps Dom Grappin fournissait des matériaux à l'abbé Grandidier pour son *histoire d'Alsace*, à Dom Clément pour son *Art de vérifier les dates* des notices sur les comtés de Bourgogne, les Landgraves de Hesse, etc. Le mérite de Dom Grappin ne tarda pas à percer hors de sa province : le ministre Bertin lui envoya de temps en temps des gratifications de la part de Louis XVI; son but était de l'attirer à Paris avec M. Perreciot de Baume-les-Dames, l'auteur du traité *sur l'état civil des personnes et sur la condition des terres*, et M. le conseiller Droz, l'auteur de l'*Histoire de Pontarlier* : le gouvernement voulait les faire

travailler au catalogue des chartes et diplômes et à l'ouvrage qui a pour titre : *Gallia Christiana* auquel manquait l'*Ecclesia Vesontinensis*. Dom Grappin préféra sa retraite qu'il fut néanmoins obligé de quitter en 1792, quoiqu'il eût prêté le serment. Il vécut dans sa famille pendant la tourmente révolutionnaire. Cependant il fit partie du concile tenu par les constitutionnels à Paris, et il en fut même le secrétaire. Il ne revint à Besançon qu'à l'époque du concordat. M. Lecoz, devenu archevêque de ce diocèse, le nomma d'abord son secrétaire, puis chanoine ; et il est resté membre du chapitre jusqu'à sa mort, sans avoir rétracté le serment. Il contribua au rétablissement de l'académie dont il fut secrétaire perpétuel jusqu'à l'époque où la faiblesse de sa santé le contraignit à se démettre de ses fonctions. Jusqu'au dernier moment, il ne s'est point relâché de ses habitudes laborieuses, conservant toute l'activité de sa mémoire, entretenant au dehors des relations multipliées avec des savans nationaux et étrangers, relisant les auteurs anciens, consultant les ouvrages modernes, et faisant même quelquefois des vers. Il en a composé le jour même de sa mort qui est arrivée à Besançon le 20 novembre 1833 à 96 ans. Il a légué à la bibliothèque de cette ville quelques-uns de ses manuscrits, parmi lesquels on remarque une *Histoire de l'Abbaye de Saint-Paul de Besançon*; l'*Analyse du roman de la charité*, écrit au 12e siècle, dont le seul manuscrit connu se trouvait à la bibliothèque de Luxeuil d'où il a disparu à l'époque de la révolution ; sa correspondance avec le savant Berthod que l'empereur Joseph avait attiré à Bruxelles pour y continuer le recueil des *Acta Sanctorum*, avec M. de Nélis, évêque d'Anvers, avec l'historiographe Kock, etc. On doit regretter que ses autres manuscrits n'aient pas eu la même destination. Nous citerons ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas encore indiqués : 1° *Lettre à l'auteur de l'Examen philosophique de la règle de saint Benoît* (*Dom Cajot*), ou *Examen religieux de l'Examen philosophique*, en France (Besançon), 1768, in-8; 2° *Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté pour les années* 1785, et 1786; 3° abrégé du *Traité du pouvoir des évêques*, de Pereyra, Paris, en 1803, in-8; des *Essais poétiques*, des *odes*, des *dissertations* et *notices* dans le journal ecclésiastique, 1775 et 1776; dans la *chronique religieuse*, les *annales de la religion*, *la France catholique*, le *journal de Franche-Comté*, beaucoup d'*éloges et de notices historiques* insérés dans le recueil de l'académie de Besançon, plusieurs ouvrages manuscrits. Dom Grappin était membre des académies de Rouen, Metz, Châlons-sur-Saône, Arras, Hesse-Cassel, etc.

*GRESSET (Félix), professeur, né à Pontarlier le 28 février 1795, fit avec succès ses études dans sa ville natale et à Salins. Dès l'âge de 18 ans il fut nommé professeur à Orgelet, puis à Vesoul. Il concourut en 1816 à Besançon pour une place à l'école normale, dont il fut l'un des élèves les plus distingués. Nommé professeur de rhétorique à Auch, puis à Toulouse, il devint ensuite inspecteur de l'académie de Grenoble. On ignore les motifs qui ont pu déterminer l'université à lui ôter son emploi en 1830 : M. Gresset s'était rendu à Paris pour connaître la cause de cette disgrâce, ou pour obtenir une faible retraite. Retiré chez un de ses amis à St.-Germain en Laye, il y est mort au commencement de 1831. C'était un homme très versé dans les langues modernes et les langues anciennes : il s'était beaucoup occupé des principes de leur formation commune, des étymologies, etc. ; il avait commencé un dictionnaire polyglotte, et il a laissé beaucoup de manuscrits importans. On a de lui : *Essai sur la langue grecque*, ou *Précis de la formation de sa grammaire et de sa prosodie avec des notes contenant surtout des applications au latin*, Paris, 1825, in-8. Il était membre de l'académie des sciences de Toulouse, et a pris part à la rédaction du journal de cette ville. M. Gresset était d'un caractère original : aimant peu le monde, il se traitait lui-même avec sévérité, se contentait d'une nourriture plus que médiocre, faisait à pied de longs voyages, et cherchait avec trop d'opiniâ-

treté peut-être à se créer une position de fortune qui le rendît entièrement indépendant, et lui permît de se consacrer exclusivement à la science. Du reste c'était un bon ami, un bon fils, et un homme essentiellement religieux.

* GUYOT (Pierre-Martin), naquit à Troyes le 6 novembre 1794, et reçut, dès son enfance, des principes solides de religion. Admis au collége de Troyes sous M. l'abbé Lucot aujourd'hui chanoine de cette ville, il se distingua par sa régularité comme par ses succès, et obtint chaque année le prix ou un accessit de vertu. Après avoir fait sa philosophie au lycée de Reims, il entra à l'école normale, et ses principes n'y fléchirent point devant la séduction des doctrines et des exemples de notre siècle. Sa sagesse et sa modestie finirent par triompher de toutes les préventions, et on le laissa en paix pratiquer la religion qu'il savait honorer par sa douceur comme par son courage. Son premier pas dans l'enseignement fut d'occuper en 1814, une chaire de classe élémentaire à Versailles, d'où il fut appelé au collége de Louis-le-Grand en 1816. Il a enseigné pendant 16 ans dans ce collége avec une application qu'il regardait comme un devoir de conscience en même temps qu'il s'y livrait par goût. Il se procura un grand nombre de cahiers relatifs à l'enseignement, qu'il a légués au grand séminaire de Troyes. Ses vacances étaient employées à visiter les établissemens d'instruction publique, en France, en Angleterre, et en Suisse, et il avait dressé le journal de ses voyages, qu'il n'a point destiné à l'impression ; car cet homme évitait avec soin tout ce qui ressemble à l'éclat. Dans ses dernières années il s'était occupé d'un travail sur Mme de Maintenon dont il avait étudié le caractère et l'histoire, et qu'il se proposait de venger des préventions et des dédains d'une injuste postérité. Il avait rassemblé beaucoup de matériaux pour une *édition de ses lettres*. Nous regrettons sincèrement qu'il n'ait pas achevé son travail ; car nous partageons tout-à-fait sa manière de voir sur Mme de Maintenon. M. Guyot trouvait du temps pour toutes les bonnes œuvres ; il était le premier à toutes les réunions pour le soulagement des pauvres, et s'intéressait particulièrement à l'œuvre des petits Savoyards, à celle de la propagation de la foi, à celle de Saint-François Regis pour le mariage des indigens, à la maison de Saint-Nicolas pour les Orphelins. Sa charité, sa douceur, l'égalité de son humeur, prenaient leur source dans une piété vive et tendre. Aussi ses élèves lui étaient attachés, et il a conservé des amis dans les opinions les plus opposées. Il se maria au commencement de 1832 ; peu de temps après une maladie aiguë des intestins se déclara et le conduisit au tombeau. Sa résignation et sa piété pendant ses souffrances furent admirables. Il reçut plusieurs fois la visite de son sage directeur, et muni des secours de la religion, il expira le 18 septembre de l'année 1832. M. Gossin lui a consacré une *Notice historique*. *Voyez* l'*Ami de la Religion* du 28 mai 1833.

H

* HACHETTE (Jean-Nicolas-Pierre), habile mathématicien, né à Mézières (Ardennes) le 6 mai 1769, mort dans les premiers jours de janvier 1834, fit ses études à l'université de Reims avec un tel succès qu'ayant embrassé la carrière de l'enseignement, il était à 23 ans professeur d'hydrographie à Collioure et à Port-Vendres (Pyrénées Orientales). Appelé en 1794 par Monge pour enseigner à l'école polytechnique la géométrie descriptive, il resta attaché à cette école célèbre jusqu'en 1816. Hachette fut aussi professeur de la même science à la faculté des lettres de l'académie de Paris. On lui doit les ouvrages suivans : 1° (avec MM. Lauz et Bétancourt) *sur la composition des machines*, 1808, 1 vol. in-4 ; 2° *Programme d'un cours de physique*, Paris, 1809, 1 vol. in-8 ; 3° *Traité élémentaire des machines*, 1811, 1 vol. in-4, avec 28 planches ; 4e édit., 1828

in-4; 4° 1er *Supplément à la géométrie descriptive de Monge*, 1811, 1 vol. in-4, avec onze planches; 2° *supplément* au même ouvrage, 1818, in-4; 5° *Correspondance sur l'Ecole polytechnique*, années 1814, 1815 et 1816, 1 vol. in-8, avec 42 planches; 6° *Application de l'algèbre à la géométrie*, 1813, in-8; 7° *collection des épures de géométrie, à l'usage de l'Ecole royale polythecnique*, planches sans texte, 1817, 1 vol. in-fol.; 8° *Elémens de géométrie à trois dimensions*, 1817, 1 vol. in-8, avec 5 planches; 9° *Traité de géométrie descriptive*, 1822, 1 vol. in-4, avec 72 planches. M. Hachette était membre de l'académie des sciences à laquelle il a fait part de plusieurs *Mémoires* importans.

* HAREL DU TANCREL (Auguste), ancien rédacteur de l'*Avenir*, mort à Paris le 17 avril 1833, âgé seulement de 33 ans, était né à Liége où son père qui était militaire se trouvait alors; mais sa famille était de Bouxveillers, près de Saverne en Alsace. Il fit ses études en Sorbonne, et y prit successivement ses degrés en droit et en médecine. Il entra comme précepteur chez M. Humann, aujourd'hui ministre des finances, et y passa plusieurs années. Etant venu ensuite à Paris, il chercha à former un journal : les fondateurs de l'*Avenir* se l'attachèrent. Harel avait le titre de rédacteur en chef; mais il le perdit ensuite, et à l'époque de la cessation de l'*Avenir*, il ne faisait plus partie de la société : cependant il continua de professer les principes de cette école. Depuis il chercha à s'attacher à quelques journaux, et ne put y réussir. Le chagrin et le besoin ont sans doute hâté sa fin; il avait épuisé toutes ses ressources, il était obligé de recourir à la charité de ses amis. Dans sa dernière maladie, il a reçu les secours de la religion dont il professa constamment les principes. Il eut le bonheur de ramener dans le sein de l'Eglise sa mère, qui avait été élevée dans le protestantisme; le reste de sa famille était catholique. *Voyez* l'*Ami de la Religion*, 27 avril 1833.

* HENNEQUIN (P.-A.), peintre français, retiré à Tournai où il est mort en 1833, était né en 1763 à Lyon : il fut un des élèves de David, obtint le 1er prix de peinture, et devint pensionnaire du gouvernement français à Rome. Forcé à l'époque de la révolution de 1789 de quitter cette ville où il avait manifesté les opinions les plus exagérées, il se rendit à Lyon où il arriva non sans peine. L'exaltation de ses opinions politiques le fit incarcérer après le 9 thermidor; mais il parvint à s'échapper de la prison avant le massacre des détenus. Hennequin se réfugia à Paris où il fut emprisonné de nouveau; mais la protection de quelques amis le sauvèrent. Ces dangers l'éloignèrent enfin de la carrière politique. Il se consacra dès lors aux arts; il avait fait auparavant le *Tableau de la fédération*; il produisit *Oreste poursuivi par les furies*. On a de lui, indépendamment de plusieurs autres tableaux, un plafond du muséum, des dessins et des gravures. En 1815 il quitta la France, et se fixa à Liége, puis à Tournai, et dirigea l'école de dessin de cette ville. Hennequin a reçu du gouvernement des Pays-Bas de puissans encouragemens. Il y a de la vigueur et de la correction dans ses compositions; mais sa manière est quelquefois trop austère.

* HEROLD (N.), auteur de *Marie*, de *Zampa* et de plusieurs autres partitions d'un grand mérite, venait de prendre une place éminente parmi les musiciens de l'école française, en donnant le *Pré-aux-Clercs*; il n'a pu jouir que peu de jours d'un aussi beau triomphe. Il est mort dans le commencement de janvier 1834 à l'âge de 41 ans, d'une affection de poitrine, dont les progrès ont été d'une effrayante rapidité.

SEPTIÈME VOLUME.

*HOME (sir Everard), célèbre anatomiste, né en 1756, embrassa dès sa jeunesse la profession de chirurgien, à laquelle il fut initié par le fameux John Hunter, son beau-frère. Il l'a exercée avec le plus grand succès à Londres pendant plus de 40 années. Parmi ses volumineuses publications, on a distingué ses *Leçons d'anatomie comparée*, publiées en 1814, 2 vol. in-4, ornées de 171 belles planches de préparations anatomiques; puis les ouvrages suivans : *Observations pratiques sur le traitement des ulcères des jambes*, 1797; *Observations sur le cancer*, 1805; *Observations pratiques sur le traitement des rétrécissemens de l'urètre et de l'œsophage*, 3 v. in-8; ses *observations pratiques et pathologiques sur le traitement des maladies de la glande prostate*, traduites de l'anglais par L. Marchant, Paris, 1820, in-8, avec 4 planches et une foule de *mémoires* curieux sur la chirurgie et l'anatomie comparée, insérés dans les *Transactions philosophiques* et autres *Recueils scientifiques*, etc. Ce savant anatomiste est mort à l'hôpital de Chelsea, à l'âge de 76 ans, le 31 août 1832.

* HUBER (François), naturaliste, naquit à Genève le 2 juillet 1750 d'une famille honorable. Jean Huber son père a fait un ouvrage sur *le vol des oiseaux de proie*, et peut être considéré comme le *créateur de l'art des découpures en paysages*. François Huber fit ses études dans son lieu natal, et eut de bonne heure du goût pour l'histoire naturelle et les sciences physiques. Sa santé et sa vue s'étant affaiblies, son père le conduisit à Paris, et la vie d'un simple paysan lui fut ordonnée comme remède. Retiré dans un village près de Paris, il y prit part à tous les travaux de la campagne; et, quoique menacé de perdre la vue, il trouva une épouse héroïque qui s'associa à son sort. Devenu aveugle, Huber recueillait ses souvenirs, consultait et provoquait les observations des autres. Il s'occupa des abeilles, et fit plusieurs découvertes importantes sur les noces de la reine, sur les ouvrières, sur les neutres, sur les œufs, sur les faux bourdons, etc. La publication de ses travaux eut lieu en 1792 sous la forme de *Lettres à Ch. Bonnet*, et sous le titre de *Nouvelles observations sur les Abeilles*, Paris, 1796, in-12; nouvelle édition, 1814, 2 vol. in-8. Son fils Pierre Huber a rédigé le 2e vol. et a travaillé à la 2e édition de cet ouvrage qui étonna les naturalistes. Huber s'occupa ensuite de la *Cire*, de la manière dont les abeilles la font, de la construction des ruches, etc., de la respiration de ces animaux, etc. De concert avec Jean Senebier son ami, il dirigea ses études sur la germination, et publia avec ce savant : *Mémoires sur l'influence de l'air dans la germination des différentes graines*, Genève et Paris, 1801, in-8. Toutes ses habitudes étaient ingénieuses : pour sa correspondance, il avait une sorte d'imprimerie : c'étaient des cases numérotées où il prenait les caractères dont il avait besoin pour former ses mots; et, quand ces caractères étaient réunis, il les enduisait de noir avec une feuille de papier couverte d'une encre particulière, imprimait sa lettre, la pliait et la cachetait. Huber a passé les dernières années de sa vie à Lausanne; il a conservé ses facultés jusqu'à sa mort arrivée le 22 octobre 1831. La *Bibliothèque universelle* de Genève, février 1832, lui a consacré une *Notice nécrologique*.

J

*JOURDAN (Jean-Baptiste), maréchal de France, né à Limoges le 29 avril 1762, s'enrôla en 1778 dans le régiment d'Auxerrois, et fit la guerre d'Amérique. De retour en France, il continua de servir : il était capitaine des chasseurs de la garde nationale de Limoges en 1790; en 1791 il commandait en chef le 2e bataillon

des volontaires de la Haute-Vienne; il le conduisit à l'armée du Nord, et fit la campagne de Belgique sous Dumouriez. Après s'être distingué dans plusieurs occasions, il fut élevé au grade de général de brigade (27 mai 1793), puis à celui de général de division (30 juillet suivant). A la journée de Honschoote, il commandait le corps de bataille. Plus tard il remplaça le général Houchard dans le commandement de l'armée : on lui dut la victoire de Wattignies et le déblocus de Maubeuge. Le comité de salut public appela Jourdan à Paris pour conférer avec lui sur les opérations de l'armée : ses plans furent adoptés ; mais, comme il s'était opposé à ceux du comité, il fut remplacé par Pichegru, et sur le point d'être mis à la retraite. Cependant il obtint peu après le commandement de l'armée de la Moselle, et ouvrit la campagne de 1794 par le combat d'Arlon où les Autrichiens furent battus. Ayant reçu l'ordre de traverser les Ardennes, et de venir avec 40,000 hommes se réunir devant Charleroi à l'aile droite de l'armée du Nord, il exécuta ce mouvement avec habileté. Le corps de troupes qu'il commandait avait été nommé armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan passa la Sambre, et le 26 juin il remporta la victoire de Fleurus, le 18 septembre celle de l'Ourthe et de l'Aowaille, et le 2 octobre celle de la Roër. Il reprit les places de Landrecies, Lequesnoy, Valenciennes et Condé; s'empara de celles de Charleroi, de Namur, Juliers et Maestricht, et conquit tout le pays qui s'étend depuis Clèves jusqu'à Coblentz. En 1795 il prit possession de la forteresse de Luxembourg, passa le Rhin en présence d'un corps de 20,000 Autrichiens, et occupa Dusseldorf. Jourdan poursuivit d'abord l'armée de Clairfayt au delà du Mein, et prit position entre Mayence et Hochst. Mais l'inaction de Pichegru ayant permis au général autrichien de chercher à envelopper l'armée de Jourdan, celui-ci se vit forcé à la retraite. Bientôt il marcha lui-même au secours de l'armée de Rhin-et-Moselle, et, après une courte, mais brillante campagne dans le Hundsruck, il conclut un armistice. La guerre fut reprise au printemps : alors il passa de nouveau le Rhin, s'empara de Francfort et de Wurtzbourg, et se porta sur Ratisbonne. Attaqué par l'archiduc Charles, il se replia sur le Rhin. Jourdan a publié en 1828 un ouvrage ayant pour titre : *Mémoire pour servir à la campagne de* 1796, dans lequel il affirme que sa retraite fut occasionnée par la mauvaise direction donnée aux armées par le gouvernement, et par le parti que prit Moreau d'aller remporter une victoire facile sur le Leck, au lieu de suivre l'archiduc Charles. Jourdan, ayant quitté le commandement de l'armée, fut nommé au conseil des Cinq-cents (mars 1797) par le département de la Haute-Vienne. Elu président (23 sep. 1797), et secrétaire (21 janv. 1798) de cette assemblée, il prit part souvent aux discussions : ce fut lui qui fit adopter la loi sur la conscription. Il donna sa démission dans le mois d'octobre pour aller commander l'armée du Danube. Jourdan passa le Rhin le 1er mars 1799, entra en Souabe et se trouva bientôt en présence de l'archiduc Charles : 30 mille Français étaient opposés à 65 mille Autrichiens : les hostilités commencèrent le 20 mars 1799. L'affaire d'Ostrach fut sanglante : Jourdan se retira vers le Rhin, battit le prince Charles à Liebtingen, et continua sa retraite sur la Forêt-noire. Il fut remplacé par Masséna, et vint siéger au conseil des Cinq-cents où il avait été réélu. Il n'eut aucune part à la révolution du 18 brumaire, fut exclu du corps législatif, et momentanément détenu dans le département de la Charente-Inférieure. Cependant le gouvernement consulaire ne tarda pas à l'employer d'abord comme ministre extraordinaire, et ensuite comme administrateur général en Piémont, où il s'efforça d'extirper le brigandage, de rétablir les finances et de faire régner la justice. Après avoir été appelé en 1802 au conseil d'état, et avoir été élu par le département de la Haute-Vienne candidat au sénat conservateur, il fut investi du commandement en chef de l'armée d'Italie; puis le nouvel empereur le créa maréchal de l'empire, grand-

cordon de la légion d'honneur, etc. En 1805, il commanda les manœuvres du camp de Castiglione lors du couronnement de Buonaparte comme roi d'Italie; mais lorsque la guerre éclata, il fut remplacé par Masséna, et ne fut employé que l'année suivante pour aller à Naples en qualité de gouverneur de cette ville. En 1808 il fut envoyé en Espagne comme major-général sous Joseph Buonaparte; des dégoûts sans nombre lui firent solliciter son rappel qu'il obtint sur la fin de 1809. Il vécut au sein de sa famille jusqu'au moment où l'empereur l'envoya de nouveau en Espagne avec sa première qualité. Alors se fit la retraite de Madrid et fut donnée la bataille de Vittoria (21 juin 1813), dont on ne doit point imputer la faute à Jourdan qui ne commandait ni de droit ni de fait, dont les conseils furent méprisés, et qui avait prévu et annoncé au gouvernement ce revers. Jourdan resta sans activité jusqu'à l'année suivante où il fut nommé gouverneur de la 15e division militaire. Il adhéra à tous les actes du gouvernement provisoire, reçut la croix de Saint-Louis de Louis XVIII, et n'obtint aucun emploi sous la restauration. Buonaparte l'appela pendant les Cent-jours à la chambre des pairs, et lui donna le gouvernement de la 6e division militaire (Besançon). Sous la 2e restauration, il fut chargé de présider le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney, et qui se déclara incompétent. En 1817 il fut nommé gouverneur de la 7e division militaire, et l'année suivante il entra à la chambre des pairs où il a siégé sur les bancs de l'opposition libérale. Après la mort du général Latour-Maubourg (1831), il devint gouverneur des Invalides, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Le maréchal Jourdan est décédé à Paris le 23 octobre 1833 à l'âge de 71 ans et 7 mois. Son plus beau fait d'armes est sans contredit la victoire de Fleurus.

JUDDE, page 355, *ajoutez son prénom qui est* Claude.

K

*KERCKOVE (Jean-Baptiste Van) ecclésiastique belge, né le 5 janvier 1790 à Oost-Eccloo, fit ses études dans le collége de Gand, et entra au séminaire en 1812. Bientôt après, il se trouva compris dans la mesure despotique prise par Napoléon contre les séminaristes qui avaient refusé de recevoir l'administrateur envoyé pour gouverner le diocèse à la place de M. de Broglie. Il suivit ses confrères à Wesel, et ne rentra au séminaire qu'après la chute de Buonaparte. On l'envoya successivement professer à Saint-Nicolas, et à Sainte-Barbe. Ordonné prêtre, il fut vicaire à Sinay, puis à Courtrai. C'est à lui que, dans cette dernière ville, la paroisse Notre-Dame dut l'organisation complète de son école dominicale de pauvres filles. Nommé en 1826, à la cure de Rupelmonde, il y érigea une confrérie pour l'extirpation du blasphème, et eut la consolation d'en recueillir les fruits. Dans les loisirs que lui laissaient les soins du ministère, il rédigeait des articles pour différens journaux, sur des questions religieuses et politiques, et traduisait en flamand quelques ouvrages français. Il écrivit en faveur de la liberté de la presse et des autres libertés réclamées alors avec tant de chaleur par les Belges. Aussi, après la révolution de la Belgique (1830), il fut élu au congrès en qualité de suppléant, et y vota toujours, dit-on, dans le sens de l'opposition. Il retourna ensuite dans sa paroisse, où il s'occupa exclusivement des soins du ministère. Au mois d'octobre 1832, M. l'évêque du Gand le nomma curé de Stekène. C'est là que M. Van Kerckove fut atteint d'une maladie qui l'a emporté le 13 décembre 1832, dans la force de l'âge. Sa fin a été très-édifiante, et sa foi comme sa patience ont fait la consolation de ceux qui l'approchaient. Sa prière était sa plus chère occupation, et *l'Imitation* était sa lecture habituelle. Sans doute qu'il aura jugé les événemens avec plus de calme, et qu'il n'aura pas approuvé l'exagération qui a jeté des ecclésiastiques dans le tourbillon des passions politiques,

aussi fâcheuses pour eux-mêmes que nuisibles au succès de leur ministère. Ce qui précède est extrait du *journal des Flandres* qui paraît à Gand : *voyez* l'*Ami de la Religion* du 10 janvier 1833.

*KIEFFER (Jean-Daniel), professeur de langue turque au collége de France, vice-président de la société asiatique, ancien interprète du roi pour les langues orient., est mort à Paris le 1er mars 1833 : il était né à Strasbourg, le 4 mai 1767.

* KRAUSE (Charles-Chrétien-Frédéric), né en 1781 à Eisenberg, principauté d'Altenbourg, étudia la philosophie sous Fichté et Schelling, puis se mit à enseigner avec succès, de 1802 à 1804, la logique, le droit naturel, les mathématiques et la philosophie naturelle. La ville d'Iéna ne présentant pas un théâtre assez vaste pour ses spéculations scientifiques, il vint à Dresde, où il poursuivit son dessein sur un plan plus étendu. La guerre de 1813 le chassa de cet asile; il se dirigea vers Berlin où il donna des leçons publiques à l'université. De retour à Dresde, il y publia plusieurs ouvrages. En 1817, il voyagea en Allemagne, en Italie, et en France; puis se fixa définitivement à Gœttingue, avec le titre de professeur académique. Parmi ses ouvrages on distingue : *Principes fondamentaux des arts ; Système de morale*, 1810; *Elémens de mathématiques; Leçons sur les systèmes de philosophie*, 1828, etc. Krause était une des meilleures têtes pensantes d'Allemagne, et on lui doit aussi quelques publications fort curieuses *sur la franc-maçonnerie*. Il est mort d'une attaque d'apoplexie à Munich où il était venu pour rétablir sa santé, le 27 septembre 1832, à l'âge de 52 ans.

L

LABORDE (Henri-François de). *Voy.* DELABORDE.

LABROUSSE, page 491, Don Hède, *lisez* Don Gerle. Mme la duchesse de Bourbon était la protectrice de Mlle Labrousse.

LAENNEC, page 516. Nous avons fait un oubli involontaire, lorsque dans cet article nous n'avons point parlé des sentimens religieux du docteur Laennec : il n'était pas seulement croyant; il pratiquait la religion sans respect humain, et sa conduite sous ce rapport était aussi honorable que ses principes étaient fermes.

*LAMONNOYE (Anselme-François-Marie de), mort à Paris, le 19 juillet 1829, a publié : 1° la *Jérusalem délivrée*, poème du Tasse, nouvelle traduction en vers français, 1818, in-8; 2° Quelques *pièces fugitives* d'un *Almanach des Muses*. Il avait été éditeur des *Œuvres de Charles-A. Demoustier*, Paris, B. A. Renouard, 1803, 2 vol. in-8, ou 5 vol. in-18.

*LATREILLE (le Père André), membre de l'Institut et professeur d'histoire naturelle au jardin du roi, né à Brives le 29 novembre 1762, mort à Paris, en 1832, dans un âge très avancé, a laissé : 1° l'*Histoire des Testacées*, et 2° l'*Histoire des Insectes*. Ces deux ouvrages réunis à ceux de M. Lacépède et de M. Cuvier sont le complément de Buffon. 3° *Précis des caractères génériques des Insectes*, Brives, 1797, in-8; 4° *Essai sur l'histoire des fourmis de la France*, Paris, 1798, in-8; 5° *Histoire naturelle des Salamandres, précédée d'un tableau méthodique des autres indigènes*, 1800, in-8; 6° *Histoire naturelle des singes*, 1801, 2 vol. in-8; 7° *Histoire naturelle des fourmis*, 1802, in-8; 8° *Histoire naturelle des Salamandres de France*, 1805, in-8; 9° *Histoire naturelle des Crustacées et des Insectes*; 10° *Genera crustaceorum et insectorum, secundum ordinem naturalem, in familias disposita*, 1806, 1809, 4 vol. in-8; 11° *Considérations générales sur l'ordre naturel des animaux composant les classes des crustacées*, 1810, in-8; 12° *Observations sur le système métrique des peuples anciens les plus connus, appliqué aux distances itinéraires*, 1817; 13° Une *dissertation sur les connaissances des anciens dans l'intérieur de l'Afrique*. M. Latreille travaillait au *nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* et des *Annales du muséum d'histoire naturelle*.

HUITIÈME VOLUME.

LEBLOND (Gaspard-Michel), page 3, il a eu une grande part à l'ouvrage de Dupuis ; *ajoutez qu'*il fut un athée *et qu'*il consacra souvent son érudition au développement de ses principes irréligieux.

LEBRETON, page 5, il allait recevoir les ordres, *lisez* il était prêtre depuis plusieurs années, lorsque, etc.

LECOZ, page 16 et 17. Nous complétons, d'après l'*Ami de la Religion*, n° 293, la suite de ses ouvrages : *Observations sur le décret de l'assemblée pour la constitution civile du clergé*, adressées aux citoyens du Finistère, 1790 : Lecoz étoit alors procureur-syndic du district de Quimper. L'abbé Barruel réfuta ces observations dans son *Journal ecclésiastique*, novembre 1790. Il parut aussi cinq lettres contre les *Observations*. *Lettre aux auteurs de la réponse aux Observations*. *Voy.* la *Collection ecclésiastique* de M. Guillon, tome 7. *Lettre à M. l'évêque de Rennes*, 2 mars 1791. Il lui annonçait son élection, parlait de sa perplexité, se jetait aux pieds de l'évêque, et le conjurait de revenir à son troupeau. Réponse de M. de Girac, du 7 mars, dans la *Coll. ecclés.* de M. Guillon, tom. 11. *Deuxième lettre* au même, publiée par Lecoz. *Voy.* l'*Ordonnance* de M. de Girac, du 27 avril 1791. Des mandemens en 1791 et 1792. *Préservatif contre l'impiété*, dans le carême de 1793. *Lettre sur le célibat ecclésiastique* : c'est probablement la lettre adressée au club de Rennes en septembre 1793 ; elle n'a pas été imprimée. Lecoz assure qu'elle étoit très forte. C'est peu après que l'auteur fut arrêté, enfermé à Rennes, puis au Mont-Saint-Michel. *Lettre à la Convention*, 24 floréal an 11, en lui dénonçant un arrêté de Carpentier. Elle est signée *Lecoz, évêque d'Ille-et-Vilaine, ci-devant membre de l'assemblée législative, incarcéré par l'ordre de Carrier*. Elle est insérée dans les *Annales* du 9 avril 1796. *Lettre sur son élargissement* ; nous croyons qu'on l'a confondue avec la suivante ; *Lettre aux prêtres non-assermentés du diocèse de Rennes, sur leur élargissement* ; 14 pages in-4. Elle est dans les *Annales des Constitutionnels* du 4 juillet 1795. *Accord de la religion catholique avec le gouvernement républicain*, 1795 ; 79 pag. in-8. A la fin est une réponse au sieur Lefranc, qui avait attaqué la lettre précédente. *Aux Amis de la vérité, de l'humanité et de la religion*, ou *Lettre au citoyen M.....é sur sa déclaration d'être soumis aux lois de la république*, 14 juillet 1795 ; 45 p. in-8. C'est un plaidoyer contre les prêtres insermentés. *Lettre à Real*, au sujet d'un article du n° 164 du *Journal des Patriotes de* 1789, Rennes, 10 février an 4. C'est une apologie de la religion contre les déclamations de ce Journal. Il y a un *post-scriptum* en réponse au n° 181 du même journal : elle est insérée dans les *Annales des Constitutionnels*, n° 20 et 21. *Réflexions sur la lettre de Rallier à Grégoire* ; 20 pages. C'est encore une apologie de la religion contre le philosophe Rallier. *Annales*, tom. 3. *Lettre à Bénézech*, ministre de l'intérieur ; 29 prairial an 4. Elle n'a que 3 pages, et a pour but de demander que l'on rende aux communes les presbytères et les cloches. *Annales*, t. 3. *Lettres aux Catholiques sur la rétractation de Panisset* ; 17 pag. *Annales*, t. 3. *Lettre à Rallier*, 20 août 1796 ; 14 pag. C'est une réplique à Rallier qui avait répondu aux *Réflexions*, précédentes. *Réponse à une lettre d'un auteur célèbre sur la rétractation de Panisset*, 15 janvier 1797 ; 27 pages. Il y a des détails curieux sur sa vie. L'auteur célèbre étoit M. l'abbé de Boulogne. *Annales*, t. 4. *Lettre au rédacteur des Annales catholiques*. *Voy.* celles-ci, tom. 2, pag. 363. *Lettre à M. de Lorry*, évêque d'Angers, pour l'inviter à reprendre ses fonctions. *Lettre pastorale* pour ordonner un *Te Deum* pour les victoires de la république ; citée dans les *Annales catholiques*, tom. 8, pag. 351. Le pape y est indignement traité. Les *Annales des*

Const. n'en parlent pas. *Coup d'œil philosophique sur les affaires du moment.* Cet opuscule était anonyme, et avait rapport aux élections. *Annales*, tom. 6. *Lettre à Grégoire sur sa lettre au grand-inquisiteur*, 10 pag. Elle roule sur le mouvement de la mer. Grégoire y répondit. *Voy. Annales*, tom. 7, pag. 117. *Observations sur le dimanche et le décadi*, 30 frimaire an 7; 18 pag. *Voy. Annales*, tom. 8. pag. 145. *Justifications de plusieurs vérités chrétiennes*, 26 prairial an 7, 30 p. C'est une lettre au journaliste Perly. *Annales*, t. 9. *Statuts et réglemens d'un synode tenu à Rennes* en août 1799, avec deux mandemens. Le tout forme 160 pages, in-8. On imprima à part un extrait du synode sur la nécessité et le moyen de perpétuer le sacerdoce. *Sur une instruction relative aux indulgences*, insérée au tome 9 des *Annales*. La lettre de Lecoz est du 12 octobre 1799: elle a 12 pages, et relève quelques erreurs de Mauviel, auteur de l'*Instruction*. Celui-ci répondit. La lettre et la réponse ne sont point dans les *Annales*; mais elles sont imprimées à la suite du *Précis historique et dogmatique sur les indulgences*, publié sous le nom des *Réunis*, en 1800. *Avertissement pastoral sur l'état actuel de la religion catholique*, avec des notes; 46 pages sans les notes. Une des notes a été réimprimée à part, sous le titre d'*Hommages rendus à la religion par des philosophes modernes. Déclaration contre l'emploi de la langue vulgaire dans la liturgie*, 3 décembre 1799; une page. *Annales*, t. 10, p. 121. *Lettre au clergé de Nantes*, pour annoncer qu'il a été nommé à ce siége. Elle est aussi très courte. Les *Annales* reprochent à Lecoz de n'avoir pas rempli les siéges de Nantes et d'Angers. *Réflexions sur les causes des mécontentemens des peuples de l'Ouest*, adressées à Buonaparte; 16 pages. *Annales*, t. 10, p. 307. *Lettre particulière sur les troubles de l'Ouest*, 16 janvier 1800; 8. p. *Annales*, t. 10, p. 358. *Observations sur le décadi*, 14 pages. *Annales*, tom. 10. p. 465. *Lettre sur l'assassinat de l'évêque Audrein*, 5 frimaire an 9. C'était Lecoz qui avait sacré Audrein à Quimper, le 22 juillet 1798. Audrein périt le 19 novembre 1800 : il avait voté la mort de Louis XVI. *Sur le Manuel des missionnaires*, 5 mai 1801; 2 pages. *Annales*, tom. 13. *Lettre du synode de Rennes aux prêtres incommunicans*, 16 juin 1801; 15 pages in-8. *Instruction sur la soumission due à la puissance civile*, au nom du concile de 1801; 52 pages. *Annales*, t. 13, p. 433. *Discours* pour la clôture du concile de 1801, 16 août. *Réflexions sur le divorce*, 13 août, 1801; 10 pages. *Annales*, t. 13. *Sur le Défi général à l'incrédulité*. Préambule de Lecoz à cet écrit, qui avait paru en 1757, et qu'il fit réimprimer. Son préambule a 16 pag.; le *Défi* en a 14. *Annales*, t. 14, p. 1. *Réponse à M. Spina*, sur le bref du pape, 16 octobre 1801. *Annales*, t. 14, p. 68. Il parut depuis, dans les *Annales*, une lettre de Lecoz à Godet, juge à Rennes, pour assurer qu'il ne s'était point rétracté. La *Réponse* est assez impertinente. *Motifs de sa conduite sur le refus de sépulture* fait à un prêtre marié mort sans sacremens, à Rennes, 17 mai 1801; 21 pages. Lecoz se montre très sévère dans cette lettre : il dit que si le prêtre marié eût demandé et reçu les sacremens, il eût fallu lui refuser encore les prières de l'Eglise, dans le cas où après avoir manifesté l'intention de réparer le scandale, il n'en aurait pas eu le temps. L'auteur s'appuie de l'autorité de Durand de Maillanne lui-même. *Observations sur une lettre de Fournier touchant les zodiaques*, 18 pages. *Annales*, t. 14, p. 433. *Lettre pastorale* pour son entrée à Besançon, 22 prairial an 10; 2 pag. Il y prêchait l'union. *Lettre au maire de Salins*, 10 messidor an 10; 2 pages. *Annales*, tom. 15, p. 379. *Lettre aux prêtres de son diocèse*, 3 pages. *Annales*, t. 15, p. 494. *Lettre sur la désertion des conscrits*, 1 page. *Annales*, tom. 16, pag. 138. *Lettre sur la réduction des fêtes*, 7 pages. *Annales*, tom. 16, p. 396. *Instruction pastorale* pour l'organisation de son diocèse : elle est fort étendue. *Voy.* un extrait dans les *Annales*, t. 17, p. 104. *Lettre aux*

ecclésiastiques sur la vaccine, 9 p. On s'en moqua dans les deux camps. Les *Annales* disent à ce sujet que Lecoz parlait souvent de ce qu'il ne savait pas bien. *Défense de la révélation chrétienne, et preuves de la divinité de Jésus-Christ* contre le *Mémoire en faveur de Dieu*, de Delisle de Sales, 1802, in-8. *Sur la Constitution civile du clergé. Observation sur une lettre de l'abbé Babey*, son grand-vicaire. *Lettre aux non-assermentés. Aux auteurs de la réponse imprimée aux observations sur la constitution. Lettre à MM. Marion, Rabaut et Mestrezat*, 8 novembre 1804, 12 pag. Il leur proposait de travailler à la réunion des deux communions. *Lettre à M. de Beaufort sur son projet de réunion*, 25 mars 1807, 151 pag. in-8. *Lettre aux catholiques de son diocèse*, ou *Réflexions sur une réponse de M. de Beaufort*, 1808, 216 pag. in-8. *Instruction pastorale sur l'amour de la patrie*, 20 décembre 1813. *Lettres pastorales* des 26 avril et 19 mai 1814. *Mandement* pour le retour de Buonaparte en 1815. On dit que la collection de ses mandemens forme 5 vol. in-8. On trouve dans les *Annales* un grand nombre d'extraits de lettres sur lui, sur le diocèse de Rennes et sur la Bretagne. *Voyez* dans la *Chronique religieuse*, tom. 1, pag. 407, une lettre d'un ami de Lecoz en sa faveur. Après la mort de Lecoz, l'abbé Grappin, son secrétaire, fut éditeur de *Quelques détails sur La Tour d'Auvergne-Corret*, par l'archevêque, 1815, in-8 de trois feuilles.

*LEISSEGUES (Corentin-Urbain de), vice-amiral français, né le 29 août 1758 à Hanvec près de Quimper (Finistère), entra dans la marine en 1778, comme volontaire, et servit d'abord sur la frégate l'*Oiseau*, sur laquelle il fut dans une croisière à l'ouverture de la Manche, puis sur la frégate la *Nymphe*, qui faisait partie de la division qui s'empara du Sénégal, de Gambie, de Sierra Léone, et soutint deux combats. En avril 1780, il obtint le grade de lieutenant de frégate, et fit une croisière dans la Manche avec la *Magicienne* qui soutint un combat avec une escadre anglaise. Il monta ensuite le vaisseau le *Sphinx*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du bailli de Suffren. Pendant cette campagne (1781-1784), il prit part à 6 combats, et fut blessé assez grièvement à la tête. Il fut à bord de la frégate la *Vigilante* depuis le mois de janvier 1785 jusqu'au mois de mars 1786, et fit avec ce bâtiment une croisière dans les mers du nord, en Russie et dans les îles du Vent. D'octobre 1787 au mois de novembre 1793 il parcourut à bord de la *Méduse* la mer des Indes. Devenu lieutenant en mai 1792, il commanda le brick le *Furet* sur les côtes de Terre-Neuve. Promu au grade de capitaine de vaisseau, dans le mois de mars 1793, il eut le commandement de la frégate la *Pique*, et avait sous ses ordres plusieurs autres bâtimens avec lesquels il porta aux îles du Vent les commissaires de la Convention et un bataillon de troupes de ligne. Ayant repris alors la Guadeloupe aux Anglais, il fut nommé pour cette conquête contre-amiral (16 novembre 1793), et continua de commander les forces navales dans cette île jusqu'en 1798, époque où il revint en France. Il avait su, malgré des attaques fortes et nombreuses, conserver cette position si ardemment convoitée par les ennemis. En 1799, il fut chargé par le directoire exécutif de parcourir les côtes depuis Flessingue jusqu'à St.-Malo, dans le but de connaître les ressources de notre marine pour s'opposer à une invasion ou pour en faire une. En 1809, le commandement des ports d'Anvers, Flessingue et Ostende, et ensuite celui des forces navales françaises et bataves réunies dans l'île de Walcheren, lui fut confié, et alors il ne fut pas permis aux ennemis d'attaquer ces positions. En 1802 M. de Leissegues eut le commandement d'une division chargée de visiter les principaux ports des états barbaresques; à Alger et à Tunis il obtint toutes les satisfactions exigées du gouvernement français, délivra beaucoup d'esclaves chrétiens, et reçut des présens pour le premier consul. De retour à Toulon, il en repartit aussitôt avec une division navale pour le levant, et transporta à Constan-

tinople le maréchal Brune, ambassadeur auprès de la Sublime-Porte, ainsi que plusieurs employés pour les relations commerciales dans les Echelles du Levant. Après avoir rempli cette importante mission, s'être en outre assuré que l'Egypte était évacuée par les Anglais, et que ceux-ci n'étaient pas dans l'intention d'exécuter le traité d'Amiens en ce qui concernait la restitution de l'île de Malte à l'Ordre, il revint à Toulon. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, il fut chargé du commandement en chef des forces navales jusqu'en 1804; parcourut ensuite les côtes de la Manche pour réunir les bâtimens destinés à une descente, et commanda une des escadres de l'armée navale aux ordres de l'amiral Gantheaume à Brest. En 1805 il commandait une escadre qui devait porter à St.-Domingue des armes, des munitions, des soldats, etc. A la hauteur des Açores, elle éprouva un coup de vent qui l'endommagea gravement, et près de St.-Domingue elle eut à subir un combat long et opiniâtre contre une flotte beaucoup plus nombreuse. Plusieurs vaisseaux français furent pris; l'*Impérial* que montait M. de Leissegues était dans un état désespéré lorsque celui-ci le fit échouer sur la côte plutôt que de le rendre. Après un séjour de six mois à St.-Domingue, le contre-amiral s'embarqua sur un vaisseau américain, et arriva à Bordeaux (septembre 1806). En 1809 il fut chargé de la défense de Venise par mer, et réussit en cette opération difficile après laquelle il revint à Paris en 1811. Alors Buonaparte lui donna le commandement des forces navales françaises, italiennes et napolitaines dans les îles ioniennes; arrivé à Corfou, M. de Leissegues pourvut à l'approvisionnement de ces îles, et ne revint en France qu'en 1814. Il fut mis à la retraite en 1816, et il est mort à Paris dans le mois de mars 1832.

LEMONTEY, page 57 et 58; *ajoutez* à la fin de la partie bibliographique de son article : En général Lemontey a faussé l'histoire par des systèmes, et juge très partialement les grands noms de notre monarchie.

LEROUX, page 95, *ajoutez* ses prénoms (J.-J.)

*LIBES (Antoine), savant professeur de physique, né vers 1750 à Toulouse, enseigna sa science dans les écoles centrales de Paris. Il n'était membre d'aucune société; cependant il a fait des découvertes qui sont bien précieuses; ainsi il a trouvé l'électricité positive et l'électricité négative, l'électricité à contact exécutée par la soie, et qui paraît avoir donné lieu à l'invention de la pile sèche. Il a d'ailleurs composé un grand nombre d'ouvrages importans qui ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe : 1° *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788, in-12; 2° *Leçons de physique chimique*, ou *Application de la chimie moderne à la physique*, 1793; in-12; 3° *Théorie de l'électricité appuyée sur des faits, confirmée par le calcul*, 1800, in-4; 4° *Traité élémentaire de physique, présenté dans un ordre nouveau, d'après les découvertes modernes*, 1802, in-8; 1808, 3 vol. in-8; 5° *Nouveau dictionnaire de physique*, 1806, 4 vol. in-8; 6° *Histoire philosophique des progrès de la physique*, 1810, 1813, 4 vol. in-8; 7° *Le monde physique et le monde moral*, ou *Lettres à Mme de....*, 1815, in-8; M. Libes est auteur des articles de physique du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, 1800. Il a joint des notes au poème des *trois règnes* de l'abbé Delille, et inséré *différens Mémoires dans le journal encyclopédique*. M. Libes est mort à Paris le 25 octobre 1832.

LIGUORI, page 139 et 140, sa canonisation a été proclamée par Pie VII, *lisez* Pie VIII : ce n'est point le décret de canonisation qui a été proclamé; mais celui qui porte que l'on peut procéder à la canonisation : c'est le dernier acte qui précède la canonisation.

LISSOIR, page 165. Cet article est fautif : il y a deux LISSOIR : Renacle LISSOIR né, comme nous l'avons dit, le 12 février 1730, religieux prémontré, abbé de la Valdieu, curé constitutionnel de Charleville en 1791, membre du concile constitutionnel en 1797, mort aumônier des Invalides le 13 mai 1806. C'est lui qui est l'auteur de l'*Abrégé de Fébronius*.

— L'autre est Jean Renacle Lissoir son neveu, né le 5 novembre 1766 à Floing près de Sedan : celui-ci, jeune prémontré au commencement de la révolution, fut ordonné prêtre par l'évêque constitutionnel de l'Aisne, devint curé de Vanderche et fut élu évêque de Samana au concile de 1797 ; mais il ne fut point sacré ; il est curé à Michery, diocèse de Sens.

*LONGCHAMPS ou Lonchamps, (Charles de), auteur dramatique, né à l'Ile Bourbon en 1767, et mort le 19 avril 1832 à Louviers (Eure), passa en Europe presque au sortir de l'enfance, fut élevé au collége de Rennes d'où sa famille était originaire, et retourna en 1786 dans son pays natal. Il quitta deux ans après cette colonie pour parcourir les deux Indes, et s'arrêta quelque temps à Chandernagor. Il y était lors de l'insurrection de cette colonie pour laquelle combattit M. de Longchamps. L'assemblée coloniale l'envoya même auprès du gouverneur général de l'Ile de France, et il fit approuver les changemens qu'elle avait faits. M. de Longchamps revint en France vers 1792. Bientôt il fut arrêté comme suspect et conduit à St.-Lazare, où il resta sept mois. Il prit alors du service en qualité d'adjoint à l'adjudant-général Jouy qu'il avait connu à Chandernagor. Mais le dérangement de sa fortune et le goût de la dépense le forcèrent à avoir recours à un talent qu'il n'avait cultivé que par plaisir ; il composa, soit seul, soit avec d'autres écrivains, plusieurs pièces qui eurent pour la plupart le plus grand succès. Nous ne donnerons pas ici la longue liste de ses compositions : on remarque le *Séducteur amoureux*, *Ma tante Aurore*, etc. Cependant il accepta la place de secrétaire des commandemens de la princesse Caroline, épouse de Murat, alors grand duc de Berg ; il suivit ce prince en qualité d'officier d'état-major dans la campagne d'Austerlitz, devint chambellan du roi de Naples, et fut surintendant des Théâtres. En 1811 M. de Longchamps renonça à tous ces avantages, revint en France, et se retira à Louviers où il est mort. Outre ses pièces, il a fait paraître en 1821, un recueil de *poésies fugitives*, *chansons*, etc., Paris, 2 vol. in-12 ; il les avait faites pendant son séjour à Naples.

*LORRAINE-VAUDEMONT (la princesse de), née Montmorency, de la branche aînée établie en Flandre, est morte à Paris dans les premiers jours de janvier 1833 des suites d'une attaque d'apoplexie. Elle avait sauvé M. de Vitroles pendant les Cent-jours, et contribué à l'évasion du général Lavallette sous la restauration.

LUBERSAC (Jean-Baptiste-Joseph de), page 306, *effacez* la partie bibliographique de son article.

*LUCAS (Joseph-Auguste le baron), médecin des eaux de Vichy, mort à Paris le 19 mai 1833, jouissait d'une grande réputation comme médecin, et le méritait par son savoir, par sa droiture et par son zèle : il était excellent pour les pauvres, et ne leur donnait pas moins de temps et de soins qu'aux riches. Il a vu approcher sa fin avec courage, et a lui-même demandé les sacremens. M. Lucas était médecin de Mme la Dauphine ; il avait la croix de la légion-d'honneur et celle de St.-Michel.

*LUCCHESINI (César) naquit à Lucques en 1756, fit ses études à Modène, à Reggio, puis à Rome, et s'occupait avec succès d'études littéraires, lorsqu'il fut en 1798, député au directoire pour garantir la petite république de Lucques de l'invasion des armées républicaines. Le peu de succès de cette démarche le fit renoncer à toute espèce de fonctions publiques, et le porta à cultiver la poésie, les belles-lettres, et surtout la philologie, science dans laquelle il s'était déjà fait un nom européen. Ses ouvrages, sur des sujets très variés, s'élèvent au nombre de 102. Nous citerons : *Essai d'un vocabulaire de la langue provençale ; Institution d'économie civile ; Essai sur l'Histoire du théâtre italien dans le moyen âge*, 1788 ; *Lettre à Micali sur quelques passages d'Homère*, 1819 ; *Histoire littéraire du duché de Lucques ; Origine du Polythéisme ; Des sources des langues anciennes et modernes*, etc. Lucchesini est mort dans sa ville natale, le 16 mai 1832, âgé de 75 ans, dans un état de calme et de résignation digne d'éloges.

M

* MACCARTHY (Nicolas de), célèbre prédicateur, naquit à Dublin, et non à Toulouse, en 1769. Son grand-père, qui mourut à Argenton en Berry, était un catholique zélé, qui, redoutant pour son fils la tentation d'entrer dans la carrière des honneurs dans un temps où elle était interdite aux catholiques, lui fit promettre de quitter l'Irlande : le comte Justin de Maccarthy s'occupa en effet de réaliser sa fortune ; mais il ne se rendit pas encore sur le continent : il épousa en 1765 une riche Anglaise, et vint quelque temps après en France où il se fixa à Toulouse : Nicolas de Maccarthy, son second enfant, avoit quatre ans. Il fut envoyé au collége du Plessis à Paris, où il eut pour condisciples plusieurs personnages de mérite : il entra ensuite au séminaire de Saint-Magloire : mais il fut arrêté dans ses études théologiques par la révolution. De retour à Toulouse, il resta dans sa famille à l'époque de nos orages ; il s'y occupait de la lecture des classiques grecs et latins et des Pères dont il faisait ses délices. Il vivait dans le monde, et néanmoins il remplissait ses devoirs de religion avec une exactitude exemplaire. Peu avant la restauration, il revint à son projet d'entrer dans l'état ecclésiastique, et, après avoir fait son séminaire à Chambéry, il reçut la prêtrise dans le mois de juin 1814. Il se rendit à Toulouse où il commença à se livrer au ministère de la chaire. Ses débuts furent des succès ; et cependant alors ses discours étaient toujours des improvisations. En 1815, il vint à Paris et s'attacha à la société de Jésus dont il fut le soutien et l'ornement. En 1817, il refusa l'évêché de Montauban, pour continuer ses prédications. Il se fit entendre dans presque toutes les grandes églises de la capitale et du royaume. Il prêcha l'avent à la cour en 1821, le carême à Strasbourg, en 1822, et à Nîmes en 1823 ; l'avent à Dijon, en 1827, le carême à Lyon, en 1828, etc. Nous savons qu'il fit beaucoup de conversions, surtout à Strasbourg. Il est mort le 3 mai 1833, à Annecy en Savoie. Ses discours n'ont pas été imprimés; mais nous croyons que les dépositaires de ses manuscrits en feront bientôt jouir le public. *L'Album catholique* du mois de mai, 1833, et l'*Ami de la Religion* du 11 mai et du 27 juin 1833, lui ont consacré une *Notice* nécrologique : nous en avons extrait l'article que l'on vient de lire.

*MACDONALD (Ranald), évêque et vicaire apostolique du district de l'Ouest, en Ecosse, mort le 20 octobre dernier dans sa résidence, au fort William, à l'âge de 76 ans, était né dans les montagnes, et avait été envoyé de bonne heure au collége écossais à Douai où il fit d'excellentes études. Ayant reçu les ordres, il retourna comme missionnaire dans son pays, et fut placé d'abord à Gairnside, puis à Glengary, et enfin dans l'île de Uist, où il eut à gouverner une congrégation nombreuse et disséminée. A la mort de l'évêque Enée Chisholm, on fit choix de M. Macdonald pour lui succéder. Sa conduite estimable, ses manières distinguées, la considération dont il jouissait parmi les catholiques et même parmi les protestans, justifiaient assez un tel choix. Il écrivait et parlait latin avec élégance, et tint fréquemment la plume dans la réunion de ses collègues. Quand il résidait comme évêque à Lisbonne, il concourut avec le principal Baird au projet de répandre l'instruction parmi les Ecossais des montagnes. Il se prêta à la nouvelle division des districts; et, au lieu de celui des montagnes, il eut à diriger celui de l'Ouest, abandonnant pour le grand bien des missions une vaste portion du territoire dont il était chargé. Ce fut lui qui choisit pour coadjuteur M. André Scott de Glasgow, ecclésiastique pieux et capable, qui lui succède aujourd'hui. *Voyez l'Ami de la Religion*, du 30 mai 1833.

* MACKINTOSH (Sir James), mort en 1832, dans la 66e année de son âge, était né en 1766, dans le comté d'Inverness d'une famille respectable et alliée à

la principale branche du clan de Mackintosh. Il se destinait à la profession de médecin : il étudia dans ce but à Edimbourg, et il avait déjà pris le degré de docteur, quand, se sentant entraîné vers les études du barreau, il se jeta avec ardeur dans cette nouvelle carrière. Bientôt il se fit connaître dans le monde littéraire par un livre intitulé : *Vindiciæ Galliciæ*, en réponse à l'ouvrage de Burke sur la révolution française. A la sollicitation des Whigs, le jeune Mackintosh vint s'établir à Londres. Il fit à cette époque un cours de droit public à Lincoln's Inn, qui contribua à sa réputation et à son avancement. C'est lui qui fut chargé de la défense de Peltier, dans le procès qui lui fut intenté sur les instances de Buonaparte, alors premier consul. Mackintosh fut ensuite nommé à la place de *Recorder* à Bombay, où il résida dix ans environ. La dernière partie de sa vie a été consacrée à ses devoirs comme membre de la chambre des communes, et à des travaux littéraires. Outre le livre que nous avons cité, on lui doit le recueil de ses *Discours* et celui des articles qu'il a publiés dans différens journaux et surtout dans la *Revue d'Edimbourg*, une *Dissertation sur la science Ethique* qui fait partie de l'*Encyclopédie britannique*, et l'*Histoire d'Angleterre* publiée dans l'*Encyclopédie* du D. Lardner.

* MARTHE (Anne Bigot, connue sous le nom de) naquit à Thoraise en Franche-Comté le 26 octobre 1748 : elle était avant la révolution tourière dans un couvent de Besançon. Une modique pension jointe aux ressources qu'elle tirait de la piété des âmes charitables lui servit à aider les indigens de cette ville : œuvre pieuse dans laquelle elle était aidée par une autre religieuse qui était sa compagne. Son zèle ne se bornait point à donner des secours à ses malheureux compatriotes : les prisons et l'hôpital militaire de Besançon lui fournirent des moyens nombreux de l'exercer. En 1809, elle fut la providence des Espagnols, prisonniers dans cette ville : malgré ses 62 ans elle leur prodigua les soins les plus empressés, elle pourvoyait à tous leurs besoins. Les Espagnols ne furent pas les seuls qui eurent à se louer de sa charitable prévoyance. La guerre amenait dans les murs de Besançon des soldats de tous les pays, et, comme elle le disait elle-même, tous les malheureux étaient ses amis. On a entendu sur les champs de bataille invoquer la sœur Marthe, et c'est le témoignage que lui rendit le duc de Reggio, auquel cette pieuse femme fut présentée. Elle le fut aussi aux princes alliés à l'époque de l'invasion, et tous lui témoignèrent leur reconnaissance par des présens et des médailles. Monsieur comte d'Artois la vit à son passage à Besançon, et il la présenta à Paris à Louis XVIII. La religion seule sait inspirer un dévouement semblable à celui dont elle donna pendant toute sa vie le continuel exemple. La sœur Marthe est morte à Besançon le 20 mars 1824. Son cortége fut simple comme sa vie ; il n'y avait que des pauvres derrière son cercueil. On a gravé son *portrait* qui la représente décorée de plusieurs ordres français et étrangers. *Voyez portraits et histoire des hommes utiles*, 1833.

NEUVIÈME VOLUME.

*MEULAN (N. comte de), général commandant le département de la Lozère, est mort le 20 novembre 1832, à la suite d'une affection de poitrine. Ancien soldat de l'empire, condamné par ses nombreuses blessures à l'inactivité, il avait été chargé en 1813 de la surveillance spéciale des prisonniers anglais à Verdun. Il se conduisit avec tant de délicatesse et d'honneur dans cette mission, que le gouvernement britannique, lors de la paix de 1814, lui fit offrir une épée d'honneur.

* MORICHAU-BEAUCHAMP (René-Pierre), médecin distingué, naquit à Poitiers vers 1776. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fit ses études au collége de cette ville. La révolution changea ses projets; né pour la bienfaisance, il commença l'étude de la médecine sous M. Beaupré. En l'an 4, par suite d'un concours dans lequel il montra du savoir et des connaissances, il fut envoyé à Paris aux frais du département, pour suivre les cours de l'école de santé dans laquelle les Dessault, les Sabatier, les Corvisart, les Chaussier, inspiraient aux élèves cet amour de la science qui eux-mêmes les avaient placés à la tête d'un si bel enseignement. Après avoir étudié sous d'aussi grands maîtres, il voulut mettre en pratique les leçons qu'il avait suivies avec tant d'ardeur. Il entra comme aide-major dans le 7e régiment de hussards, et fit la campagne d'Italie. Dans ces nouvelles fonctions, il montra un zèle infatigable pour les blessés confiés à ses soins, et les services qu'il rendit furent tellement appréciés, qu'on lui donna la direction de l'hôpital de Verceil. Fatigué de travaux aussi pénibles, il se rendit à Montpellier où il reçut le bonnet de docteur, et en 1801 il revint à Poitiers, où il se livra à l'exercice de la médecine. Son zèle ne se ralentit jamais; l'indigent comme le riche reçurent ses soins empressés. En 1803, il fut nommé par son département médecin du dépôt de mendicité, alors existant à Poitiers. Dans cet asile où l'infortuné luttait toujours avec les infirmités ou la mort, on l'a vu, prodigue de son temps, donner les soins les plus assidus aux malheureux qui peuplaient cet établissement, et qui n'avaient d'autres expressions pour lui témoigner leur reconnaissance que le nom de bon père. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouvait encore le temps de se livrer au travail du cabinet. En 1806, la société de médecine de Bruxelles mit au concours la question suivante : *De la nuit, et de son influence sur les maladies*. M. Beauchamp traita ce sujet; et son mémoire, l'un des plus distingués de ceux qu'il nous a laissés, fut couronné par cette société : il reçut un diplôme d'associé correspondant. En 1807 il fut créé à Poitiers une école secondaire de médecine. M. Beauchamp fut chargé du cours de Pathologie chirurgicale. Les nombreux élèves qui l'ont suivi depuis vingt-cinq ans diront long-temps avec quelle clarté et quelle précision il savait leur présenter les divers sujets qui faisaient l'objet de ses leçons. Le zèle et l'exactitude qu'il mettait à tout ce qui se rattachait à l'instruction des jeunes gens, le firent chérir et aimer de tous ceux qui suivaient ses cours. Cette même année cette école qui ne faisait que de naître perdit l'un de ses membres, M. Fradin mourut; il était médecin de l'Hôtel-Dieu; M. Beauchamp lui succéda : ce surcroît de travail redoubla son activité; il se multipliait en quelque sorte pour remplir toutes les obligations qu'il contractait, et jamais on n'a eu à lui reprocher la moindre négligence pour les nombreux malades confiés à ses soins. En 1812, l'école fit une autre perte : M. Gaillard, l'un de ses professeurs, décéda; il était médecin du collége de cette ville. L'administration de cet établissement lui confia encore le soin de la santé des élèves. En 1821 les écoles secondaires de médecine qui, jusqu'à cette époque, se trouvaient sous la dépendance du ministre de l'intérieur, furent alors placées dans le ressort de l'université, et dans chaque

école il fut nommé un directeur; M. Beauchamp fut chargé de remplir ces fonctions près de l'école de Poitiers. Son mérite ne fut pas seulement connu de ses concitoyens, les étrangers aussi surent l'apprécier, et des corporations savantes l'associèrent à leurs travaux. Il était membre correspondant de la société de l'école de médecine de Paris, des sociétés médicale d'émulation de Paris, médicale de Montpellier, de médecine de Bruxelles, des sciences, lettres, et arts de Rochefort, de l'académie royale de médecine de Paris, membre de la société d'Agriculture, Belles-lettres, sciences et arts de Poitiers. Sa probité était d'autant plus solide, qu'elle était appuyée sur les solides principes de religion, et sur la pratique exacte des devoirs qu'elle impose. M. Beauchamp était non seulement bon chrétien, mais encore pieux et édifiant : sa vertu paraissait surtout auprès des malades, qu'il avertissait, lorsqu'il était temps de recourir aux secours de la religion, les exhortant à souffrir leurs maux en esprit de pénitence, et à se résigner à la volonté de Dieu, avec autant de zèle qu'aurait pu le faire un bon prêtre. Il a pratiqué lui-même dans ses derniers momens ce qu'il avait tant de fois conseillé aux autres. Attaqué d'une maladie très grave le 29 septembre 1832, il eut de suite le pressentiment qu'il en mourrait sous peu de jours. Aussitôt il appela le vénérable ecclésiastique qui le dirigeait depuis 30 ans, et sa fin a été comme sa vie, celle d'un chrétien. Il est mort à Poitiers le 2 octobre 1832.

DIXIÈME VOLUME.

* PACHO (Jean-Raymond), voyageur et géographe distingué, né à Nice le 3 janvier 1794 d'un négociant riche et estimé dont il fut privé dans son enfance, fit ses études dans le collége de Tournon. En 1814 il se rendit à Nice pour y recueillir son patrimoine, visita l'Italie, séjourna à Turin et vint à Paris en 1816. Depuis qu'il était sorti du collége, Pacho s'était livré à l'étude particulière du dessin et de la botanique. Croyant que ses connaissances pourraient lui être utiles, et qu'il lui serait facile d'obtenir la permission d'explorer l'Egypte, il partit en 1818 pour Alexandrie où son frère était établi. Mais ses espérances furent vaines; il revint à Paris en 1820, et il s'y occupa de peindre le portrait et de rédiger quelques articles pour les journaux littéraires. En 1820 il fit une seconde tentative pour retourner en Egypte. Après un an d'inaction il obtint enfin de M. Jumel, directeur d'une fabrique appartenant au vice-roi, les secours nécessaires pour visiter la basse Egypte; il la parcourut pendant environ une année, dessinant les monumens et recueillant les plantes de quelque intérêt. Arrêté en 1823 dans ses courses par la mort de M. Jumel, il faillit retomber pour long-temps dans l'oisiveté, lorsqu'un autre chef de fabrique, M. Célestin Guyffuenet, Suisse d'origine, lui fournit les moyens de terminer ses voyages de la basse Egypte et d'en exécuter un nouveau dans les *Oasis*. Après une année de courses continuelles, il revint au Caire. Bientôt il forma le projet de visiter la Cyrénaïque et la Marmarique où les habitans des Oasis lui avaient assuré qu'il existait des monumens d'une beauté remarquable. Sa résolution fut entièrement décidée par l'arrivée du *programme de la société de géographie de Paris* qui proposait cette course difficile aux investigations des voyageurs. Il partit donc avec M. Muller, jeune orientaliste, dans le mois de novembre 1824, et revint au mois de juillet suivant au Caire, après avoir accompli heureusement et entièrement son entreprise. Il se hâta de se rendre à Paris, fit part des résultats de son voyage à la société de géographie, et reçut la couronne qu'il avait si bien méritée par son courage, ses lumières et sa persévérance. Il faut attribuer au travail excessif auquel il se livrait depuis quelque temps, l'égarement de sa raison et la triste catastrophe qui en a été la suite: Pacho, se croyant environné d'ennemis, avait pris le monde en dégoût: quelques éloges dans les journaux scientifiques et le prix que lui décerna la société de géographie, et dont un vol lui ôta même la ressource, furent les seules récompenses qu'il obtint; il était dans la gêne la plus grande que sa délicatesse cachait avec le plus grand soin, lorsqu'il se donna la mort au commencement de l'année 1829. Outre son *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, il a laissé un *Tableau des tribus nomades anciennes et modernes*. Le rapport de M. Maltebrun sur le premier de ces ouvrages dépose du mérite de ses observations, de l'habileté et de la loyauté qu'il a déployées: il est écrit avec chaleur, avec élégance et intérêt.

*PAIN (Joseph), vaudevilliste et chansonnier agréable, né à Paris le 4 août 1773, a composé seul ou en société avec d'autres écrivains un grand nombre de petites pièces dramatiques qui ont presque toutes été représentées avec quelques succès sur le théâtre du vaudeville ou celui de Montausier. Pain s'est rendu peut-être plus célèbre en occupant une place dans le comité établi pendant quelque temps pour censurer les journaux et les écrits périodiques qui paraissaient à Paris: il fut, ainsi que ses collègues, en butte aux épigrammes les plus malignes, à des chansons satiriques et à la caricature. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur la liberté de la presse, quelle que soit aussi la conduite de ceux qui acceptent la pénible mission de peser en quelque sorte la pensée, une sorte de blâme atteint presque toujours ceux qui exercent ce ministère despotique: encore s'ils fai-

saient tourner leur censure au profit des mœurs et de la religion, sans doute chacun serait reconnaissant des efforts qu'ils auraient fait pour empêcher la licence immorale et irréligieuse de se répandre avec impunité; mais c'est toujours dans l'intérêt du pouvoir qu'ils se servent de leurs impitoyables ciseaux. Pain est mort à Paris en 1831. Il a composé seul 1° l'*Appartement à louer*, comédie, 1793, in-8; 2° *Allez voir Dominique*, 1801, in-8; 3° *Amour et système*, ou *Lequel est mon cousin*, 1807; 4° (avec M. Bouilly) *Scène jouée à la suite de M. Crac le 3 avril* 1810, par les comédiens français, à l'occasion du mariage de Buonaparte avec l'archiduchesse Marie-Louise, 1810, in-8; 5° *Les deux Paravents*, ou *Rien de trop*, 1811, in-8; 6° (avec M. Dumersan) *Les mines de Beaujon*, 1812, in-8; 7° (encore avec M. Bouilly) *Teniers*, *Florian*, *Fanchon la vielleuse*, *Berquin*, etc. On a aussi de Pain plusieurs *chansons* imprimées.

*PANET (Bernard-Claude), évêque de Québec, mort dans cette ville, le 14 janvier 1833, était au Canada le 9 janvier 1753; il fut long-temps curé de la Rivière-Ouille, devint coadjuteur en 1807, sous le titre d'évêque de Salda : il fut sacré en cette qualité le 19 avril de la même année. Cependant il continua de résider dans sa paroisse jusqu'à la mort de M. Plessis, son prédécesseur, arrivée en 1825. Au mois de novembre 1832, Panet, étant devenu infirme, quitta le séminaire où il logeait, et alla demeurer à l'Hôtel-Dieu. Il remit alors toute l'administration du diocèse entre les mains de M. Signay, évêque de Fustula, son coadjuteur. Ce dernier prélat est devenu évêque en titre par la mort de son prédécesseur.

*PATY (S.-Pierre BOULAY-), était commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal civil et criminel de la Loire inférieure, lorsqu'il fut élu en l'an 6 (1798) au conseil des Cinq-cents, et choisi pour secrétaire de cette assemblée. Membre de la commission de la marine et du commerce, il s'y occupa principalement de ces importantes matières. On a de lui plusieurs *rapports* et *opinions* sur le matériel de la marine, sur les marchandises anglaises, sur la course maritime : il fut du nombre de ceux qui s'opposèrent à la journée du 18 brumaire; en sorte que son nom se trouva placé sur la liste des représentans proscrits. Cependant sur la demande des membres restant du département de l'Ouest, il fut nommé par le gouvernement consulaire juge au tribunal d'appel de Rennes. Lors du projet du code de commerce, il fit parvenir au ministre de la justice des *observations* qui servirent beaucoup à ses rédacteurs : ces observations furent imprimées par ordre du gouvernement, 1802, in-8. En 1810 il fut autorisé à faire à l'école de droit un cours de jurisprudence commerciale. Confirmé sous la restauration dans ses fonctions de conseiller à la cour de Rennes, il en était devenu le doyen. C'est à lui que cette cour confia en 1828 le travail sur le projet de loi des faillites. Il a publié : 1° un *Cours de droit commerciale et maritime*; 2° un *Traité des faillites et banqueroutes*; il en a paru une édition nouvelle d'Emerigon annoté et conféré avec notre code. Lorsqu'il ressentit les atteintes de la maladie à laquelle il a succombé, il achevait une histoire du commerce de tous les peuples. Il est mort le 16 juin 1830 à sa terre de Douges.

ONZIÈME VOLUME.

*RAEPSAET (Jean-Joseph), membre de l'académie de Bruxelles et de l'Institut des Pays-Bas, mort à Oudenarde le 19 février 1832, dans un âge fort avancé, fut employé sous les divers gouvernemens qui ont régi son pays ; mais il regrettait l'ancienne constitution de la Belgique qu'il avait étudiée, et à laquelle il a essayé de rattacher toutes les institutions politiques de l'Europe. Son *Analyse des droits des Belges*, ses *Mémoires académiques*, ses *Dissertations* répandues dans les *Annales* et ensuite dans le *Messager* des sciences publié à Gand ; ses *Recherches curieuses sur les droits seigneuriaux* en général, et sur celui de *marquette* en particulier, sur les *inaugurations de nos souverains*, sur l'*Origine de l'art d'encaquer le hareng*, sur *celle du carnaval*, etc., annoncent des connaissances profondes, une érudition sérieuse et un jugement éclairé.

*RÉMUSAT (Jean-Pierre-Abel de), savant orientaliste, naquit à Paris le 5 septembre 1788 d'une famille dont le père était originaire de Marseille et la mère de Besançon ; il fit ses cours de médecine pour obéir au vœu de ses parens ; mais en même temps se manifestait en lui ce goût pour les langues orientales qu'il cultiva avec tant de passion et de succès. Ses progrès furent également remarquables dans ces deux genres de travaux. A peine sorti de sa ville natale pour se rendre à Paris, la loi de la conscription vint l'atteindre : le sort lui imposait l'obligation de partir comme soldat. Heureusement l'académie des inscriptions, avertie par le savant Sylvestre de Sacy des grandes dispositions du jeune Rémusat, qui était sur le point d'aller s'engloutir dans les camps, réclama en sa faveur, par un vote unanime, une exception à cette loi de rigueur, et l'obtint du conquérant qui cependant n'aimait pas à voir diminuer ainsi le nombre des hommes dont il faisait les instrumens de sa gloire. Rémusat s'empressa d'acquitter sa dette : il étudia les langues les plus difficiles de l'Orient, surtout le chinois, le tartare et le thibétin : il en copiait tous les alphabets qu'il pouvait se procurer et se faisait des dictionnaires à son usage ; mais il ne put se servir de ceux qui sont à la bibliothèque du roi, parce que le gouvernement qui avait ordonné l'impression du Dictionnaire chinois du Père Basile de Glemona, les avait tous mis à la disposition des savans qu'il avait chargés de cette publication. Abel Rémusat ne se laisse point rebuter par ces difficultés, et l'opiniâtreté du travail suppléant aux secours qui lui manquaient, il publia en 1811 son *Essai sur la langue et la littérature chinoise*. Cet ouvrage et trois ou quatre opuscules qui de la part d'un étudiant de 23 ans, montraient déjà un sinologue du premier ordre, fixèrent sur lui dès lors l'attention du petit nombre de savans qui cultivaient cette littérature. Ses travaux sur les idiomes de l'Asie orientale ne nuisaient en rien à ses études médicales : reçu en 1813 docteur à la faculté de Paris, il montra plus tard qu'en prenant ce titre, il n'avait pas seulement rempli une simple formalité ; car il exerça son art, avec le zèle d'un philanthrope, surtout en 1814, en donnant ses soins aux soldats blessés, réunis dans les abattoirs de Paris, que M. de Percy avait su transformer, comme par enchantement, en hôpitaux. Le gouvernement royal ayant créé au collége de France deux chaires nouvelles, l'une de chinois et l'autre de sanscrit, Abel Rémusat fut nommé à la première par ordonnance du 20 novembre 1814, et, dans le mois de janvier suivant, il fit l'ouverture de son cours par une leçon dont M. Sylvestre de Sacy a donné l'analyse dans le *Moniteur* du premier février 1815. Rémusat savait rendre claire, simple et facile une langue qui avait paru si mystérieuse et hérissée de tant de difficultés : sa *Grammaire chinoise* est l'analyse courte et lumineuse de l'enseignement qu'il avait fondé. Il regardait

les langues comme un moyen et non comme un but : par elles il s'élevait à la théorie des arts et des sciences chez tous les peuples, et souvent dans ses leçons il faisait les plus heureuses applications historiques ou littéraires. Nommé membre de l'Institut le 5 avril 1816, il remplaça, dans le mois de mars 1818, Visconti comme rédacteur du *Journal des Savans* qui lui devait déjà plusieurs articles remarquables, et, en 1824, Langlès, comme conservateur des manuscrits orientaux à la bibliothèque du roi. Ce savant est mort à Paris le 3 juin 1832 dans la 44e année de son âge. Il était membre de la légion d'honneur, président de la société asiatique de Paris à la création de laquelle il a contribué, correspondant des sociétés asiatiques de Londres et de Calcuta et d'un grand nombre d'autres académies, parmi lesquelles nous citerons celles de Grenoble et de Besançon qui furent les premières à encourager les efforts de ce savant en l'admettant dans leur sein. Abel Rémusat a composé un grand nombre de *Dissertations* et *d'ouvrages* importans : 1° *Essai sur la langue et la littérature chinoise*, Paris, 1811, in-8, avec 5 planch. Dans un petit volume, ce livre contient plus de notions saines et d'instruction vraiment utile que les deux volumes de Bayer, ou les deux in-folio de Fourmont. 2° *De l'étude des langues étrangères chez les Chinois*, in-8 de 32 pages, morceau extrêmement curieux, qui se trouve aussi dans le *Magasin encyclopédique*, d'octobre 1811 ; 3° *Explication d'une inscription en chinois et en mandchou*, gravée sur une plaque de jade du cabinet des antiques de Grenoble (dans le *Journal du département de l'Isère*, n° 6, de 1812 ; et tirée à part, in-8); 4° *Notice d'une version chinoise de l'évangile de saint-Marc, publiée par les missionnaires anglais du Bengale* (dans le *Moniteur* du 9 novembre 1812, et tirée a part, in-8 de 12 pages). Cette critique, quoique sévère, est écrite avec tant de politesse, et appuyée d'ailleurs de raisons si convaincantes, que les missionnaires anglais, loin d'en être choqués, sollicitèrent l'amitié de leur jeune censeur, et ont continué depuis de lui faire hommage de leurs nombreux travaux. 5° *Dissertatio de glosso-semeiotice sive de signis morborum quæ e lingua sumuntur, præsertim apud Sinenses*, 1813, in-8 de 21 pages ; c'est la *Thèse* que M. Abel Rémusat soutint pour son doctorat. 6° *Considération sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*, in-8 de 12 pages. Cette savante et curieuse *Dissertation* avait été insérée en latin dans *les Mines de l'Orient*, t. 3, pages 279-288, avec une planche gravée qui n'a pas été mise dans la traduction française due à M. Bourgeat : celle-ci comprend d'ailleurs le *Pater* en chinois, qui n'est pas dans l'original latin, et les exemples de chinois ne sont pas les mêmes. 7° *Recherches historiques sur la médecine des Chinois*, etc. (dans le *Moniteur* du 21 octobre 1813, et imprimées à part, in-8 de 12 pages) ; c'est l'examen critique d'une *Thèse* de M. Lepage, in-4 de 104 pages. 8° *The works of Confucius*, etc. (dans le *Moniteur* du 5 février 1814, et tiré à part in-8, de 14 pages) ; c'est la *Notice* raisonnée du premier volume de *l'édition chinoise* et anglaise des *OEuvres de Confucius*, publiée à Serampour, au Bengale, par M. Marshman. 9° *Plan d'un Dictionnaire chinois*, avec des *Notices* de plusieurs *Dictionnaires chinois manuscrits*, et des réflexions sur les travaux exécutés jusqu'à ce jour par les Européens, pour faciliter l'étude de la langue chinoise, 1814, in-8, de 88 pages. 10° Abel Rémusat a eu part à la publication du tom. 16 des *Mémoires concernant les Chinois*, et au *Traité de la chronologie chinoise*, par le Père Gaubil, qui en fait la suite, publié en 1814, par M. Sylvestre de Sacy, in-4. 11° *Programme du cours de langue et de littérature chinoises, et de tartare mandchou*, précédé du *Discours* prononcé à la première séance du cours au collége de France, le 16 janvier 1815, in-8, de 32 pages. 12° *Fo-thou-tching*, in-8 de 16 pages, morceau entièrement neuf, tiré de la *Biographie universelle*, à laquelle Abel Rémusat a fourni un

grand nombre d'*Articles*, parmi lesquels nous indiquerons Fourmont, Gaubil, Khang-hi et Khian-Loung. 13° *Le livre des récompenses et des peines*, traduit du chinois, avec des *Notes* et des *éclaircissemens*, 1816, in-8 de 84 pages. 14° *Lithographie* (dans le *Moniteur* du 7 avril 1817, et tirée à part in-8). On y voit combien ce genre d'impression peut faciliter l'étude du chinois et des autres langues de la Haute-Asie, en permettant d'en multiplier à peu de frais les textes, si peu répandus jusqu'à ce jour. L'auteur l'a déjà employé pour une *Table des clefs chinoises*, plus commode que celle que Fourmont avait donnée dans ses *Meditationes senicæ*, et pour une carte des îles *Bo-nin* tirée de l'original japonais, et qu'Arowsmith s'est hâté de reproduire dans la dernière édition de sa *carte d'Asie*. Abel Rémusat a donné sur ces îles (colonies japonaises) une curieuse *Notice* dans *le Journal des Savans* de 1817, page 387. 15° *L'invariable milieu*, ouvrage moral de Tséu-ssé en chinois et en mandchou, avec une *version littérale latine*, une *traduction française*, et des *Notes*, précédé d'une *Notice sur les quatre livres moraux communément attribués à Confucius*, 1817, in-4, de 160 pages, inséré au tome 10 des *Notices et extraits* sous ce titre : *Les quatre livres moraux*, etc. On peut voir sur ce travail la *Notice sur une traduction inédite de Confucius, par M. Abel Rémusat insérée* en 1814 dans le *Mercure étranger* (n° 13, t. 3, page 3-11) par L.-A.-M. Bourgeat. 16° *Mémoires sur les livres chinois de la bibliothèque du roi, et sur le plan du nouveau catalogue*, dont la composition a été ordonnée par le ministre de l'intérieur (dans les *Annales encyclopédiques* de 1817, t. VI, pag. 3 et 193; et publié à part, 1818, in-8 de 60 pages). Outre ces *ouvrages* imprimés séparément, et les *Articles* dont il a enrichi le *Journal des Savans*, Abel Rémusat a donné dans les *Mines de l'Orient* : 1° *Uranographia mungalica* (tome 3, page 179-196); c'est un tableau des trois cent dix-neuf constellations de la sphère tartare, comparées avec celles des planisphères chinois et grecs; les noms mogols y sont écrits en lettres latines d'après la prononciation allemande. 2° *Fan*, *Sifan*, *Man*, *Meng*, *han toi yao*, ou *Recueil nécessaire des mots Sanskrits*, *Tangutains*, *Mandchous*, *Mongols et Chinois* (t. 4, page 183-201 avec une planche); c'est une *Notice* raisonnée d'un vocabulaire pentaglotte, imprimée à la Chine. L'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque du roi, y a été envoyé par le Père Amiot, et ce savant missionnaire n'osa essayer de le traduire, ayant pris le sanscrit qui s'y trouve pour du tangout ou du thibetain, parce qu'il est effectivement écrit en lettres tangutaines. Parmi les *Mémoires* que Rémusat a composés pour l'Institut, on distingue celui dont il a lu une partie à la séance publique de l'académie des Inscriptions, en juillet 1817, sur les *Relations politiques des rois de France avec les empereurs mongols* : il contient deux *Lettres* écrites en mongol à Philippe-le-Bel, par les rois mongols de Perse, et restées inconnues à tous nos historiens. Ses *Recherches sur la position de la ville de Kara-koroum* (ancienne capitale de l'empire des Mongols); — Son *coup d'œil sur les nations nomades de la Haute Asie* lu à la séance générale de l'Institut, le 24 avril 1818, et tiré de ses *Recherches sur les langues tartares*, ouvrage considérable dont l'impression est commencée depuis plusieurs années à l'imprimerie du roi, 2 vol. in-4; les *Notes sur l'étendue des ouvrages religieux sur la secte des Bouddhah*, et ses *Remarques sur l'extension de l'empire chinois*, où l'on prouve que les frontières de cet empire se sont étendues plusieurs fois jusqu'à la mer Caspienne. En 1823 Abel Rémusat a publié la traduction d'un Roman chinois qui a pour titre *les deux Sœurs*. Quoique érudit, Rémusat était homme de goût, homme d'esprit, familiarisé avec les chefs-d'œuvre de la littérature européenne : il écrivait avec autant de pureté que d'élégance. « Abel Rémusat, a » dit M. Walkenaër sur la tombe de son » collègue, n'était pas seulement un de » ces érudits déjà si rares, qui, par des

» travaux consciencieux, élaborent quel-
» ques portions restreintes, peu impor-
» tantes, mais jusque-là négligées, de nos
» sciences ; c'était une de ces têtes
» fortes, douées au plus haut degré
» des éminentes qualités de la mémoire
» et du jugement, dont la pensée se for-
» tifiait à mesure qu'elle s'étendait, qui
» embrassait facilement et complètement
» toutes les connaissances, quelque mul-
» tipliées qu'elles fussent, qui pouvaient
» être utiles à ses desseins. » Voici ce qu'a dit M. Guizot ministre de l'instruction publique en demandant pour la veuve de ce savant une pension qui est une véritable dette nationale. « M. Abel
» Rémusat doué de la plus ingénieuse
» pénétration et du jugement le plus
» sûr, avait, dès sa première jeunesse et
» sans secours, recommencé cette inter-
» prétation de la langue chinoise inter-
» rompue et comme perdue pour la
» France, depuis les grands travaux
» des missionnaires, et de M. de Guignes
» leur héritier. Esprit étendu et fort,
» faisant de la philologie un instrument
» pour les sciences morales, il avait
» dans un ouvrage non terminé, mais
» admirable, porté la lumière sur les pre-
» miers établissemens des peuples de la
» Tartarie et retrouvé leur histoire par
» leurs idiomes, pour l'intelligence de
» ce monde oriental, dont les Chinois
» sont les plus antiques témoins. Créa-
» teur d'un nouvel enseignement au col-
» lége de France, il en facilita le succès
» par des ouvrages élémentaires, appré-
» ciés de tous les savans de l'Europe, et
» servit dans ce genre à établir au profit
» de la France une supériorité qu'il con-
» vient à la France de rechercher en
» tout. » *Moniteur* du 3 mars 1833. Dans le compte que M. Genisset, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, a rendu des travaux de cette société et des pertes qu'elle a subies dans l'année qui venait de s'écouler, il a fait un éloge éloquent d'Abel Rémusat, de *ce savant orientaliste*, dit-il, *dont le nom rappelle de si profondes recherches sur les croyances, les mœurs, le langage, l'histoire, et la politique de la Chine et des différens peuples de l'Inde* : ailleurs il parle de *l'immense érudition de cet écrivain, de l'élévation de ses pensées, du caractère pittoresque de son stile où, il semble*, ajoute-t-il, *que l'abondance aide à la précision, et l'élégance à la clarté*. Recueil des *mémoires* de l'académie de Besançon, 1833, séance du 28 janvier page 44.

* REVER (Marie-François-Gilles), antiquaire, né à Dol le 8 avril 1754, fut destiné à l'état ecclésiastique. Successivement professeur de philosophie à Angers et à Dol, curé de Conteville près de Pont-Audemer, il eût terminé sans doute obscurément sa vie dans quelque paroisse de son diocèse, si la révolution ne l'avait pas mis en relief. Elu l'un des administrateurs du département de l'Eure, il fut député à l'assemblée législative en 1791. Sa conduite n'eut rien de remarquable. Il devint membre du jury d'instruction publique, fondateur et conservateur de la bibliothèque d'Evreux, et professeur de l'école centrale du département de l'Eure. Pendant les vacances de 1800, il conduisit ses élèves dans la partie occidentale de son département pour le décrire, et en étudier les antiquités. Rever fut nommé correspondant de l'Institut, des sociétés des antiquaires de France, d'agriculture d'Evreux, des académies de Rouen, de Caen et de Nantes : il est mort en 1829. On lui doit : 1° *Voyage des élèves de l'Ecole centrale de l'Eure*, etc., an 10, in-8 ; 2° *Description de la statue Fruste trouvée à Lillebonne*, 1823, in-8 ; 3° *Mémoires sur les ruines de Lillebonne*, 1821 et 1825, in-8 ; 4° *Mémoires sur les ruines de Vieil-Evreux*, 1827 ; Paris, 1827, in-8 ; 5° plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils des sociétés savantes dont il était membre, et surtout dans celui de l'académie des antiquaires de Normandie.

DOUZIÈME VOLUME.

*SODEN (Le comte Frédéric-Jules-Henri de), écrivain et diplomate allemand, né à Ansbach en 1754, se distingua jeune encore par ses connaissances comme publiciste, et ses talens comme écrivain. Il fut d'abord nommé conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, plus tard conseiller intime, et en 1790 comte de l'empire. Pendant plusieurs années il résida à Nuremberg en qualité d'ambassadeur de Russie près le cercle de Franconie. C'est là qu'il se fit connaître par ses écrits, surtout par son *Esprit des lois pénales*, 3 vol., qu'il avait commencé en 1792. Le comte de Soden ne se livra pas rien qu'à la politique et à la législation : il aimait les lettres, et il existe de lui plusieurs volumes d'ouvrages dramatiques; il a même obtenu des succès dans la tragédie et la haute comédie; *Inès de Castro*, *Cléopâtre*, *la Mère de famille allemande*, etc., figurent dans les répertoires de l'Allemagne. Il avait fait construire un théâtre qu'il dirigea et entretint pendant plusieurs années, ce qu'il fit plus tard pour celui de Bamberg. Le comte de Soden rentra dans la vie privée en 1790, et se retira à sa terre de Sassenfahrt sur les bords du Mein. C'est dans cette retraite qu'il a composé ses autres ouvrages sur les sciences et surtout sur l'économie politique. Nous citerons son *Traité sur les finances de Nuremberg*, la *Loi agraire*; son *Esquisse de la politique administrative des Etats*, son *Economie politique nationale*, (8 vol.), qui lui firent une grande réputation. Ajoutez encore l'*Entrepôt idéal des grains*, la *Banque hypothécaire nationale*, *Traité sur le système du crédit public*, etc. A l'âge de 71 ans il fut nommé député à la 2e chambre du royaume de Bavière où il se montra partisan des idées constitutionnelles. Il est mort à Nuremberg le 13 juillet 1831.

*SOUTHEY (Robert), poète lauréat de la cour d'Angleterre, né à Bristol le 12 août 1774 d'un commerçant aisé de cette ville, entra à l'école de Westminster en 1783, et s'y distingua autant par la fougue de son caractère, que par la précocité de ses talens. Censuré publiquement en 1790 comme complice d'une rébellion d'étudians contre un de leurs maîtres, il quitta ce collége pour celui de Baliol à Oxford, avec le projet d'embrasser l'état ecclésiastique. Il abandonna bientôt ce dessein pour se livrer aux illusions républicaines, et songea à aller avec quelques-uns de ses amis fonder une colonie nouvelle et régie par un système démocratique, sur les bords de la Susquehannah dans l'Amérique septentrionale. Cette utopie ne se réalisa point, faute de fonds. Southey se livrait en même temps à la poésie : quelques pièces légères, mais pleines de verve et d'imagination, l'avaient déjà fait connaître avantageusement. Il composait alors son poème républicain de Wat-Tyler, qu'il lisait secrètement à ses amis, et qui ne fut imprimé que 20 ans après, par un autre que l'auteur qui avait changé d'opinions, et auquel on avait soustrait une copie de sa production. Après avoir visité en 1795 le Portugal, il fut nommé en 1801 secrétaire du chancelier de l'Echiquier d'Irlande; place qu'il ne conserva pas long-temps, sir Isaac Corry ayant donné sa démission de chancelier. Southey s'établit en Angleterre, dans une chaumière près de Keswick; il s'y abandonna tout entier à son goût pour la poésie, et il publia une foule d'ouvrages qui obtinrent le plus grand succès. Le ministère anglais fut jaloux de posséder un pareil talent, il réussit à le gagner : Southey vint à Londres, écrivit pour la cause ministérielle, surtout dans le *Quaterly-Review*, et fut nommé en 1813 poète lauréat de la cour avec une pension, titre qu'on fit revivre pour lui, et qui lui attira bien des railleries. Southey pouvait opposer à ses ennemis ses nombreux ouvrages : 1° *Jeanne d'Arc*, poème épique, 1796, in-4; 2° *Recueil de poèmes sur divers sujets*, 1797, in-8; 4e édit. 1809; 3° *Lettres écrites pendant une*

courte résidence en Espagne et en Portugal, 1797, in-8; 4° *Anthologie annuelle*, ou *collection de poésies diverses*, 1799-1800, in-8; 5° *Amadis de Gaule*, trad. de l'espagnol, 1803, 4 vol. in-8; 6° *OEuvres de Chatterton*, 1803, 3 vol. in-8; 7° *Thalaba le destructeur*, roman en vers, 1803, 2 vol. in-8; 8° *Contes et autres poèmes*, 1804, in-8; 9° *Madoc*, poème, 1805, in-4, 2e édit., 1809; 10° *Morceaux choisis des anciens poètes anglais, avec des notices préliminaires*, 1807, 3 vol. in-8; 11° *Palmerin d'Angleterre*, trad. du portugais, 1807, 4 vol. in-8; 12° *Lettres écrites d'Angleterre*, 1807, 3 vol. in-12; publiées sous le nom supposé de don Manuel-Velasquez Espriella; 13° *les Restes de Henri Kirke White* avec sa vie, 1807, 2 vol. in-8; cet ouvrage a eu plusieurs éditions; 14° *la Chronique du Cid Rodrigo Diaz de Bivar*, trad. de l'espagnol, 1808, 1 vol. in-4; 15° *Histoire du Brésil*, 1810, t. 1er in-4; 16° *la Malédiction de Kehama*, 1811, poème in-4; 3e édit. 1813, 2 vol. in-12; 17° *Omniana*, 1812, 2 vol. in-8; 18° *Vie de l'amiral Nelson*, 1813, 2 vol. in-8; 19° *Carmen Triumphale*, 1814, in-4; 20° *Odes au prince régent, à l'Empereur de Russie et au roi de Prusse*, 1814, in-4; 21° *Roderick, le dernier des Goths*, 1814, poème in-4; 2e édit. 18 vol. in-12; 22° l'*Angleterre et les Anglais*, ou *Petit portrait d'une grande famille*, 1817, 3 vol. in-8; 23° *Wat-Tyler*, poème, 1817; 24° *Obéron*; 25° une *Traduction d'Homère*, etc. Southey est mort à Londres à l'âge de 56 ans, le 30 octobre 1833.

STEVENS (Corneille), ecclésiastique, né le 26 décembre 1747. Nous avions dit, avec l'*Ami de la Religion*. « Le monde chrétien a retenti des débats que Stevens excita contre le concordat de 1801; la chaleur avec laquelle il se prononça contre ce traité, etc., etc. » *Un ecclésiastique dont l'autorité est irrécusable rectifie ainsi notre article*. Corneille Stevens, prêtre savant et vertueux, n'a jamais excité des débats contre les 17 articles de la convention ou concordat, mais s'est fortement prononcé contre les 77 articles dits organiques contre lesquels le Saint Père Pie VII dans son allocution du 24 mai 1802 s'est également prononcé, et nous a fait entendre que la masse de ces 77 articles organiques était incompatible avec la constitution divine de la religion sainte de nos pères. *Voyez* ses écrits : *Sophisme dévoilé*, page 9. Suite du *Sophisme dévoilé*, page 6 et 9. Lettre du 1er décembre 1806, etc.

T

*TABARAUD (Mathieu-Mathurin) naquit à Limoges en 1744. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique, et, après les études ordinaires du collége, l'envoyèrent à St.-Sulpice; mais il n'y resta que peu de temps, et il en sortit pour entrer dans la congrégation de l'oratoire, en 1764. Le jeune Tabaraud, qui annonçait beaucoup de capacité, et qui avait pour l'étude une ardeur extraordinaire, fut envoyé à Nantes pour y enseigner les humanités, puis à Arles et à Lyon, pour professer la théologie. Il était dans cette dernière ville, lorsque M. de Montazet faisait rédiger un cours de théologie par le Père Valla, aussi oratorien, et l'on assure qu'il fut appelé à coopérer à cet ouvrage, particulièrement à la seconde édition qui parut en 1780. C'est dans le même temps que M. Emery professait au séminaire de St.-Irénée, tenu par les Sulpiciens, et plusieurs fois les deux jeunes professeurs luttèrent ensemble dans des thèses de théologie. En 1783 Tabaraud devint supérieur du collége de Pézénas; il l'était de celui de la Rochette en 1787, lorsqu'il fit imprimer, contre un mandement de M. de Crussol, évêque de cette ville, deux lettres en faveur de l'édit de novembre 1787, relatif à l'état civil des protestans. Au commencement de la révolution, il était supérieur de la maison de l'Oratoire de Limoges, son pays natal. Le Père Tabaraud se prononça contre les innovations de l'assemblée constituante, dans deux let-

tres adressées à l'évêque constitutionnel Gayvernon, et dans ses *Observations sur une lettre pastorale* du même. Dénoncé pour ces écrits par le club des Jacobins de Limoges, il se retira à Lyon, puis à Paris. On a lieu de croire qu'il fut un des signataires de la lettre adressée à Pie VI, par environ soixante oratoriens, pour protester contre les nouveaux décrets. Tabaraud a inséré cette lettre dans son histoire du cardinal de Bérulle. Après les malheurs du 2 septembre, il s'enfuit de Rouen où il était depuis quelque temps, et se réfugia à Londres, où il demeura dix ans, occupé de divers travaux littéraires, historiques et théologiques. Ainsi il rédigea la partie politique du *Times*, travailla à l'*Oracle* et à l'*Anti-Jacobin-Review*, et traduisit de l'anglais les *réflexions soumises à la considération des puissances combinées*, par Bowles, 1799. Il fut aussi, à ce qu'il paraît, conjointement avec son confrère le Père Mandar, rédacteur de la lettre écrite à Pie VI en 1798 par plusieurs évêques de France pour compatir à ses tribulations. Le Père Tabaraud profita du concordat de 1801 pour rentrer en France, et Fouché son ancien confrère le fit porter sur une liste pour l'épiscopat. Mais cette haute dignité convenait peu à ses goûts. Jamais il n'avait exercé le ministère; en Angleterre même, il ne disait pas la messe. Pour échapper aux sollicitations qu'on lui faisait, il se retira en province, et continua dès lors à s'occuper des mêmes travaux qu'auparavant, passant six mois à Limoges, et dans sa famille, et le reste à Paris. Chaque année le voyait publier des ouvrages plus ou moins considérables, et son histoire est presque toute renfermée dans la liste de ses écrits. En 1811 il fut nommé censeur de la librairie, dont M. Pommereul était directeur général; il profita de l'influence que cette charge lui donnait pour faire un peu la guerre aux livres de théologie et de piété, qui contrariaient ses idées jansénistes. Le roi Louis XVIII le nomma censeur honoraire en 1814, et l'abbé de Montesquiou lui fit avoir une pension de retraite. Un ouvrage qu'il publia en 1816 le jeta dans des controverses assez vives, soit avec les théologiens, soit avec son évêque : ce sont les *principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, réfutés par M. Boyer de St.-Sulpice, et condamnés par M. Dubourg, évêque de Limoges, qui eut l'attention de ne pas nommer l'auteur. Celui-ci pourtant fut blessé au vif par la censure du prélat. Il publia plusieurs lettres pour la défense de son ouvrage, remplie d'amertume et d'expressions peu respectueuses, même envers le souverain pontife qui avait confirmé la sentence de Limoges. Peu après l'auteur réchauffa la dispute par son écrit *du droit de la puissance temporelle dans l'Eglise*, et en 1825 il donna encore une nouvelle édition fort augmentée du livre des *principes*. La question au surplus n'en est plus une aujourd'hui parmi les catholiques, et le sens des paroles du concile de Trente, qui attribue *aux juges ecclésiastiques les causes matrimoniales*, est clairement défini par plusieurs *brefs* des souverains pontifes : l'Eglise seule peut opposer des empêchemens vraiment dirimans au mariage, dans lequel le sacrement et le contrat sont inséparables. Le Père Tabaraud, quoique avancé en âge et affligé d'une cataracte depuis 1814, ne laissoit pas que de travailler encore, dictant à un secrétaire les écrits qu'il composait. Sur la fin de sa vie, il recouvra la vue, et mourut à Limoges le 9 janvier 1832. Il prit pour une rétractation de ses erreurs, et un acte de soumission en l'Eglise les paroles suivantes, que renfermait son testament olographe du 5 janvier 1831. « Je rends grâces à Dieu de m'avoir fait » naître dans le sein de l'Eglise catholi- » que, apostolique et romaine, de m'a- » voir inspiré la bonne croyance de tou- » tes les vérités qu'elle enseigne, et » préservé de toutes les erreurs qu'elle » condamne. J'espère de sa divine miséricorde qu'il me conservera dans ces » sentimens, jusqu'à ce qu'il lui plaise » de m'appeler à lui. Si dans les ouvra- » ges que j'ai publiés, il se trouvait quel- » que chose qui ne fût pas conforme à » ces dispositions, je le soumets au ju-

» gement de la dite Eglise, comme je de-
» mande pardon à Dieu de tout ce qui
» dans mes ouvrages aurait offensé les
» personnes, etc. » Voici la liste à peu près complète de tout ce qu'il a publié pendant sa longue carrière, soit brochures, soit ouvrages plus considérables : 1° Deux *lettres* publiées à la Rochelle sur l'édit de novembre 1787; 2° Deux *lettres à Gayvernon*, évêque de la Haute-Vienne, et *Observations sur une lettre pastorale* du même. *Prospectus et mémoires pour les amis de la paix*, 1791; 3° *Traité historique et critique de l'élection des évêques*, Paris, 1792, 2 vol. in-8. Le but de l'auteur est de montrer que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple n'y prenait part qu'en manifestant ses vœux. 4° *De l'importance d'une religion de l'Etat*, 1803, in-18; seconde édition fort augmentée, 1814, in-8 de 190 pages. L'auteur examine principalement le discours de Portalis, lors de la présentation du concordat. 5° *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*. Ce n'est qu'une esquisse de l'ouvrage publié sous le même titre en 1810, et réimprimé avec de nouvelles additions en 1825. Nous en avons parlé avec détail dans cette *Notice*. 6° *De la philosophie de la Henriade*, 1805, seconde édition, 1824. Il y a d'excellentes choses dans cet opuscule. 7° *Histoire critique du philosophisme anglais*, Paris, 1816, 2 vol. in-8. L'auteur y traite l'histoire du philosophisme anglais, depuis son origine jusqu'à son introduction en France. Il donne une idée de la vie, de la doctrine et des ouvrages des principaux déistes anglais. Il n'est pas seulement historien; il discute, il approfondit, il réfute les divers systèmes avec beaucoup de clarté et de méthode. M. Tabaraud arrive ensuite à l'introduction du philosophisme en France; là se trouvent quelques pages où les préventions de l'auteur, sur certains objets, ne se font que trop voir. Du reste, l'ouvrage est une de ses meilleures productions. On voit par la préface qu'il se proposait de donner l'*Histoire du philosophisme Français*; on doit regretter qu'elle n'ait point paru. 8° *De la réunion des communions chrétiennes*; cet ouvrage comme le précédent porte le nom de l'auteur. C'est une histoire raisonnée des projets, et des tentatives formées en différens temps, pour la réunion des diverses communions chrétiennes. Le récit est entremêlé de discussions qui ne sont pas la partie la moins intéressante du travail. Tabaraud y montre beaucoup de modération et de connaissances. 9° *Des interdits arbitraires de la célébration de la messe*, 1809, in-8, réimprimé à Paris en 1820, avec l'*Appel comme d'abus*; 10° *Questions sur l'habit clérical*. Ce petit écrit était dirigé contre une ordonnance de M. l'évêque de Limoges. 11° *Lettre à M. de Bausset, pour servir de supplément à son histoire de Fénélon*. Cette première lettre était relative à ce qui regarde le quiétisme dans l'*Histoire de Fénélon* : remplie de chicanes et de minuties, elle n'a pas beaucoup nui dans l'opinion à l'ouvrage de M. de Bausset. 12° *Seconde lettre à M. de Bausset pour servir de supplément à son histoire de Fénélon*; elle est toute relative au jansénisme. L'auteur y plaide nettement pour les jansénistes, et blâme tout ce que l'on a fait contre eux. Les papes, les évêques, le clergé, les jésuites, tous se sont trompés en poursuivant une secte chimérique. 13° *Essai historique et critique sur l'institution des évêques*, 1811, in-8. Dans cet écrit publié à l'époque où Pie VII était prisonnier à Savone, l'auteur essayait de prouver que, lorsque le pape refusa des bulles à une grande église, elle avait le droit de revenir à l'ancienne discipline, et de faire instituer les évêques par les métropolitains. 14° *Du Pape et des Jésuites*, Paris, 1814, in-8, réimprimé plusieurs fois. C'est un écrit dicté par la partialité la plus déclarée. 15° *Du divorce de Napoléon avec Joséphine*; Paris, 1815, in-8; c'est une discussion sur ce qui se passa à la fin de 1809, relativement au mariage de Buonaparte. Il y a trop peu de faits dans cet écrit; l'auteur soutient la validité du premier mariage, et la nullité du second, conséquemment aux idées qu'il avait développées sur cette matière, dans son li-

vre des *Principes*, etc. 16° *Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal, fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8, avec le nom de l'auteur. Cette histoire est pleine de recherches, mais en même temps de minuties, de préventions et de partialité. 17° *Observations d'un ancien canoniste, sur la convention du 11 juin* 1817, 1817, in-8; écrit d'un janséniste chagrin, qui blâme tout, et tout le monde. 18° *Défense de la déclaration du clergé par Bossuet*, 1820, in-8, où l'on relève encore une aberration importante de M. de Bausset; 19° *Examen de l'opinion de M. le cardinal de la Luzerne, sur la publication du concordat*; 1821, in-8; 20° *De l'inamovibilité des pasteurs du second ordre*, 1821, in-8. L'auteur plaide en faveur de tous les prêtres qui sont mal avec leurs supérieurs, et qui ont été frappés d'interdit. 21° *Des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, par un vétéran du sacerdoce*, 1823, in-8, contre la nouvelle édition du bréviaire de Paris; 22° *Réflexions sur l'engagement exigé des professeurs de théologie, d'enseigner la doctrine, contenue dans la déclaration de* 1682, 1824, in-8. Ces *réflexions* sont principalement dirigées contre M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, qui refusait au gouvernement le droit de s'immiscer dans l'enseignement des séminaires; 23° *Examen de deux propositions de lois qui doivent être faites aux chambres sur la célébration du mariage, et sur la tenue des registres de l'état civil*, Limoges et Paris, 1825, in-8; 24° *Lettre à M. Bellart sur son réquisitoire du 30 juillet, contre les journaux de l'opposition*, 1825, in-8. Il reproche à M. Bellart de s'endormir sur les progrès de l'ultramontanisme, sur les jésuites, etc. 25° *Histoire critique de l'assemblée de* 1682, 1826, in-8. Cette histoire est vide de faits. 26° *Essai historique et critique sur l'état des jésuites en France*, 1828, in-8. Cet *Essai* parut en même temps que l'ordonnance du 16 juin 1828. 27° *Vie du Père le Jeune, dit le Père l'Aveugle, prêtre de l'Oratoire*, 1830, in-8. Cette vie d'un homme célèbre, dans le 17° siècle, par ses prédications et ses missions, offre quelques faits que l'on trouverait difficilement ailleurs. Enfin un grand nombre d'*articles* dans les 20 premiers volumes de la *Biographie Universelle*, articles où perce toujours l'esprit de l'auteur.

TREIZIÈME VOLUME.

*THOURET (N.), député, fils de celui auquel nous avons donné un article dans ce volume, avait été élu par l'arrondissement de Pont-l'Evêque (Calvados), le 6 juillet 1831. Il faisait partie de l'opposition libérale, et signa la protestation du 6 janvier 1832 contre l'expression de *sujets* appliquée aux Français. Il est mort le 5 juillet 1832. Depuis 15 ans il s'occupait de recueillir les matériaux d'une encyclopédie disposée par ordre alphabétique, dans laquelle il avait donné pour chaque mot de la langue française tous les renseignemens bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage en 30 vol. in-4, a été donné après la mort de Thouret à la bibliothèque de la ville de Paris.

* THUROT (François), helléniste et philosophe, se consacra dès son jeune âge à l'instruction publique. Après avoir professé la philosophie à la faculté des lettres de Paris, il eut une chaire de grec au collége de France. Il fut reçu à l'académie des Inscriptions le même jour que Champollion le Jeune. L'épidémie du choléra l'a enlevé le 17 juillet 1832 dans un âge peu avancé. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés nous citerons : 1° *l'Apologie de Socrate* d'après Platon et Xénophon, grec-français, 1806, in-8 ; 2° les *Phéniciennes* d'Euripide, avec un choix de scolies grecques, des notes françaises et le texte, 1813, in-8 ; 3° plusieurs *dialogues* de Platon ; 4° la *Morale* d'Aristote ; 5° *Vie de Laurent de Médicis*, trad. de l'anglais, 1799, 2 vol. in-8 ; 6° *Hermès* ou *Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, trad. de l'ang. de Herris, avec des remarques et des additions.

* TIERNEY (Georges), membre du parlement anglais, né à Gibraltar le 20 mars 1761 d'un négociant qui le fit élever au collége d'Eton, prit ses degrés à Cambridge et se destina au barreau. La mort de ses trois frères lui laissant une fortune considérable, il put aspirer aux honneurs de la carrière parlementaire ; cependant il n'arriva à la chambre des communes en 1796 qu'après deux tentatives malheureuses. En 1788, sous le ministère de Pitt, il avait publié un écrit avec ce titre : *Essai sur la situation réelle de la compagnie des Indes comparée à ses droits et à ses priviléges* : c'était une question qui s'agitait aux chambres et qui soulevait une foule de passions. Tierney, en se déclarant contre le ministère auquel il donnait un démenti formel sur toutes ses assertions relatives à l'état et aux ressources de la compagnie, marquait sa place dans la nouvelle carrière qu'il embrassait. Il fut donc de l'opposition : il en devint même le chef. Nous ne ferons pas connaître toutes les occasions dans lesquelles il parla : car il faudrait rapporter tous les sujets importans dont la chambre eut à s'occuper. Seulement nous dirons qu'il se montra le partisan de la révolution française et qu'il la soutint avec ardeur : ce fut là une de ses idées fixes. Une autre, ce fut la réforme parlementaire, accusant de corruption la plupart des élections qui avaient lieu à cette époque. Il était l'ennemi acharné de Pitt dont il attaquait indistinctement tous les actes : ce ministre l'ayant une fois accusé, à propos d'une motion qui avait pour but la levée de 10,000 marins destinés à défendre l'Irlande d'une invasion, d'avoir parlé non seulement en républicain, mais en ennemi de l'Angleterre, Tierney demanda qu'il fût rappelé à l'ordre : loin de vouloir se rétracter, ce ministre insista, et il s'en suivit un duel où tous deux firent feu deux fois et se manquèrent ; Pitt termina le différend en tirant son 3e coup en l'air. Tierney, fidèle à son système, combattit continuellement le système de coalition et de subside payé par l'Angleterre aux puissances en guerre avec la France. Il fit une motion pour la paix. Un changement de ministère survenu en 1802 lui procura des emplois lucratifs, et ses principes d'opposition fléchirent un peu devant les honneurs. Aussi sous Pitt, sous Fox et sous Lord Grenville, il fut secrétaire en chef du gouvernement d'Ir-

uis chef du corps de contrôle pour aires de l'Inde. Les électeurs de awasck qui l'avaient choisi pour représentant lui préférèrent un autre ndidat; mais il fut nommé dans un ourg qui dépendait du gouvernement. Depuis 1807 il se rapprocha de l'opposition, blâma la traite des Nègres, l'attaque de Copenhague, l'entrée des Anglais en Espagne, la publicité donnée aux affaires de la princesse de Galles, etc. En 1817 il fut malade; mais quand il reparut au parlement, il montra qu'il n'avait rien perdu de son talent, il parla plus sûrement. Cet orateur est un exemple frappant du discrédit où peut être entraîné un homme d'un grand talent par suite de la versatilité de sa conduite, et de l'indécision de son caractère public : il fut un temps où beaucoup d'Anglais faisaient baptiser leur enfans sous le nom de Tierney; plus tard les mêmes électeurs signalaient leur mépris pour lui, en donnant à leurs chiens un nom qu'ils avaient tant vénéré. Tierney est mort en 1830 à l'âge de 69 ans. Voici comment il a été jugé par un homme de mérite : « Moins » brillant que Fox, il était plus fécond » en argumens : comme Burke ou Wyndham, il ne plongeait pas dans les » profondeurs du savoir, ou dans les raffinemens de la métaphysique; il n'avait » pas les promptes réparties de Shéridan; » mais ses saillies plus âpres et plus véhémentes saisissaient plus fortement » l'auditoire. Peu versé dans la pratique » des affaires, il lui arrivait souvent de se » laisser reporter sur un terrain qu'il ne » connaissait pas à fond, comme en matière de finance ou d'économie : c'était » là que Pitt reprenait tous ses avantages » et le battait à outrance. » *Revue encyclopédique*, 1830, tome 2, page 265.

*TINSEAU D'AMONDANS (Charles-Marie-Thérèse-Léon), maréchal-de-camp du génie, de la famille des Tinseau de Franche-Comté, né en 1749 à Besançon, mort en 1822 à Montpellier, fut reçu, en 1773, correspondant de l'académie des sciences : il n'était alors que lieutenant. En 1788, il prit une part active aux délibérations de la chambre de la noblesse franc-comtoise, assemblée à Quingey, et fut chargé par elle, avec trois autres députés, d'aller porter à Versailles un mémoire contenant des représentations énergiques et sévères contre le système suivi alors par le ministre. Tinseau émigra en 1791, fit la campagne de 1792, et se trouva au siége de Toulon. Après avoir parcouru ensuite l'Angleterre, la Haute-Italie et la Suisse, il rejoignit l'armée de Condé. Après le traité de Bâle, par lequel le roi de Prusse reconnaissait la république française, Tinseau publia un écrit dans lequel il proposait de déclarer déchus de leur trône les princes qui traiteraient avec la France républicaine. Il vint dans ce même temps (1795) à Besançon, où il chercha à organiser une insurrection royaliste : obligé de se réfugier en Suisse, il rentra sous la bannière de Condé, fit les campagnes de 1796 et 1797, reçut le grade de major et la croix de Saint-Louis, puis il devint lieutenant colonel du génie. Après le licenciement de l'armée des princes, il se retira en Angleterre, fut récompensé de quelques services qu'il rendit au gouvernement anglais, reparut dans une guerre nouvelle contre la France, et fut chef d'état-major de Souvarow. A son retour en Angleterre, il devint aide-de-camp du comte d'Artois, depuis Charles X. Plus tard, il alla en Portugal au moment où les Français y entraient, et on le vit dans toutes les coalitions qui furent organisées contre le gouvernement impérial. Il ne rentra dans sa patrie qu'en 1816. On a de lui de nombreux écrits politiques.

*TISSOT (Jean-Maurice), mathématicien, né à Pontarlier dans le seizième siècle, servit avec distinction en Italie sous le duc de Longueville, à l'armée du roi d'Espagne, en Flandre et dans le comté de Bourgogne, lors de l'invasion de cette province par les Français, en 1636. Il était deuxième président de la chambre des comptes de Dôle, lorsqu'il mourut, vers 1650. On lui doit, entre autres ouvrages, la *Carte du comté de Bourgogne*, 1632, 4 feuillets, reproduite plusieurs fois, notamment en 1675, avec des corrections.

Le mardi 27 juillet les ouvriers imprimeurs se présentent aux ateliers : il leur est signifié qu'on ne peut plus les occuper; des imprimeurs commettent la faute de dire qu'ils aient à aller demander de l'ouvrage au Roi. Pendant que cela se passe ainsi dans les imprimeries les manufacturiers et les chefs d'ateliers renvoient aussi leurs ouvriers. Que faisaient les ordonnances à ces derniers ? rien sans doute. Le commerce ne se trouvait point anéanti parceque la chambre venait d'être dissoute illégalement, parce que des intérêts privés n'avaient point été respectés. Leur conduite prouve qu'ils avaient une cause commune à faire prévaloir, et Dieu sait s'ils auront à bénir ou à exécrer un jour une détermination arrêtée long-temps à l'avance. Que dans un moment d'effervescence on prenne position en dehors de l'ordre, la chose me paraît excusable, mais que l'on médite froidement un projet qui peut amener des crimes et l'improspérité de sa patrie, qu'on s'y arrête de gaîté de cœur, je ne pourrai jamais le concevoir.

Les ouvriers chassés de leurs ateliers rentrent chez eux pour la plupart; l'inquiétude de l'avenir les y poursuit; une femme et des enfans qui se nourrissent le soir du travail de la journée leur arrachent des larmes. Cette inquiétude et cette douleur n'ont rien que de naturel;

EN VENTE.

SERMONS

ABRÉGÉS

POUR TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE,

PAR A.-M. DE LIGUORI,

PRÉCÉDÉS

D'UNE LETTRE DU SAINT SUR LA PRÉDICATION

A. M. D. G.

JUSTIFICATION

DE

LA THÉOLOGIE MORALE

DU BIENHEUREUX ALPHONSE-MARIE DE LIGORIO,

PAR L'ABBÉ TH. GOUSSET,

VICAIRE-GÉNÉRAL DE SON ÉMINENCE MGR LE CARDINAL DE ROUX-[illegible]

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

1 VOL. IN-8.

L'auteur de M. Gousset a obtenu les suffrages des Docteurs de [illegible] [illegible] sur comme un complément indispensable de la Théologie de [illegible]

3 2044 036 359 719